

L'HISTOIRE ROMAINE À ROME

par Jean-Jacques Ampère

DEUXIÈME PARTIE — LA RÉPUBLIQUE

I – GUERRE D’AFFRANCHISSEMENT.

La révolution qui venait de s’accomplir était surtout l’insurrection d’une race. Les Sabins reprenaient l’empire que leur avaient enlevé les Étrusques ; l’aristocratie, presque entièrement sabine, triomphait. Elle eût pu se donner un roi de sa nation ; mais ce nom de roi était devenu odieux à tous ; et d’ailleurs une aristocratie, quand elle est toute-puissante, n’aime pas à se détronner au profit d’un de ses membres. Celle-ci préféra donc tirer de son sein deux chefs annuels qu’on appela consuls.

La pensée de la république n’était peut-être pas nouvelle ; on la prêtait à Tullius Servius ; on croyait même qu’elle s’était manifestée après la mort de Romulus¹.

Rome trouva chez ses ennemis l’exemple de ce qu’elle-même exécutait ; depuis un certain temps, l’Étrurie avait remplacé la royauté à vie de son chef suprême par l’autorité de magistrats renouvelés chaque année.

On a remarqué aussi que, vers le même temps, plusieurs villes grecques de l’Italie méridionale s’étaient soulevées contre leurs tyrans.

A Rome, tout s’opérait dès lors par transition et par compromis. Les consuls furent décorés des insignes de la royauté, et, pour ne pas effrayer les imaginations inquiètes de ce qui pouvait la rappeler, il fut décidé que chacun des consuls porterait seul et tour à tour ces insignes pendant un mois.

On avait besoin de l’appui des plébéiens, dont les uns étaient riches et les autres étaient pauvres. Pour plaire aux riches, on remit en vigueur la constitution de Servius², qui mesurait l’influence dans les votes à la richesse ; pour gagner les pauvres, on leur livra les biens privés de Tarquin. Cette politique pouvait être habile, mais elle n’était pas généreuse³.

Les gouvernements nouveaux s’honorent en respectant le droit de propriété. dans les gouvernements tombés⁴. Selon Tite-Live, le sénat, mu par un sentiment d’équité, avait pensé d’abord que les biens privés des Tarquins devaient leur être rendus. Les envoyés du roi qui les réclamait, ayant profité de leur séjour à Rome pour ourdir la conspiration à laquelle prirent part les fils et les beaux-frères de Brutus, les sénateurs, emportés par la colère, dit Tite-Live, abandonnèrent cette proie au peuple, afin qu’il perdît tout espoir de paix avec ceux qu’il aurait dépouillés⁵.

Malgré ce motif peu honnête, il est vrai, d’une telle spoliation, le grave historien ne semble pas l’approuver, et cherche à l’excuser par la conduite déloyale des envoyés.

Une tradition rapportait une cause invraisemblable de la formation de file Tibérine. On disait que Tarquin avait fait ensemer le champ de Mars, cette plaine qui encore sous Auguste séparait le fleuve de la ville, et dont la Rome moderne couvre la plus grande partie⁶ ; le sénat l’avait réservée aux exercices équestres, et ordonné que les blés déjà coupés et placés sur l’aire fussent jetés

¹ Cicéron, *De Rep.*, II, 12.

² On l’a nié ; cependant le rétablissement des assemblées par centories est un fait incontestable. Or toute la constitution de Servius était là.

³ Il y eut aussi des violences exercées contre les partisans des Tarquins. (Cicéron, *De Rep.*, I, 40.)

⁴ C’est ainsi que le gouvernement né de la révolution de 1830 conserva Chambord à M. le duc de Bordeaux et fit droit à certaines réclamations de la reine Caroline Bonaparte au sujet, je crois, de l’Élysée.

⁵ Tite-Live, II, 5.

⁶ Le champ de Mars s’étendait vers le nord au delà de l’enceinte de la Rome actuelle, du côté de Petite-Molle ; car Strabon (V, 5, 8) place le lieu où fut brillé le corps d’Auguste au milieu du champ de Mars.

dans le Tibre. On ajoutait que les eaux du fleuve n'avaient pu entraîner cet amas de paille et de grains, et, accumulant alentour les alluvions, avaient donné naissance à l'île qu'on voit encore aujourd'hui au milieu du Tibre.

Il est difficile de lui reconnaître une pareille origine. Une île qui renferme une église, un couvent et un hôpital, n'a guère pu être formée autour de gerbes amoncelées. La rapidité du fleuve et sa profondeur s'y opposent également¹.

D'ailleurs, on voyait dans cette île un temple consacré au dieu latin Faunus et une statue dédiée au dieu sabin Sancus, ce qui semble indiquer qu'elle avait été occupée à l'époque des Latins primitifs et à l'époque sabine, c'est-à-dire antérieurement à l'époque de Tarquin.

En ce qui concernait le champ de Mars, le droit des Romains était meilleur que pour les autres propriétés des Tarquins.

Le champ dédié à Mars, dieu national des Sabins, et vers une des extrémités duquel s'élevait l'autel de ce dieu, avait probablement, dès le temps des rois sabins, été consacré à la religion, puis avait conservé en partie cette destination sous les premiers rois étrusques, et même après que Tarquin le Superbe l'avait usurpé ; car il est question d'une vestale qui en donna une partie au peuple romain².

Le champ de Mars était le lieu où tout le peuple se rassemblait en centuries pour les élections.

Tarquin s'en était emparé en supprimant ces assemblées instituées par Servius.

Ces assemblées étant rétablies, le champ de Mars retournait naturellement au peuple.

Les consuls complétèrent le sénat, qu'avaient décimé les cruautés de Tarquin en y faisant entrer des plébéiens et des chevaliers³, c'est-à-dire des Latins et des Sabins.

Ainsi était de nouveau scellée la fusion entre les races, œuvre de Servius, et à laquelle avait concouru l'oppression que Tarquin avait fait peser en commun sur elles.

Alors un grand danger vint menacer la république.

Les envoyés de Tarquin à Rome y tramèrent une conspiration à laquelle prirent part plusieurs jeunes gens appartenant aux grandes familles sabines⁴ alliées à la famille royale, deux fils et deux beaux-frères de Brutus, neveux de Collatin.

La conspiration fut découverte pendant la nuit. Le matin qui suivit, Brutus était de bonne heure assis sur son tribunal au pied du Capitole ; il fit comparaître devant lui ses deux fils, les condamna et les fit mettre à mort en sa présence

¹ L'effet du courant rapide du fleuve est plutôt de détruire des îles que d'en former. C'est ainsi qu'une petite île a été entraînée par la violence des eaux en 1788.

² Plutarque, Publicola, 7. Becker (*Handb.*, I, p. 655) pense qu'il s'agit peut-être ici d'un Campus Tiberinus au delà du Tibre. Mais ce champ est appelé (Aulu-Gelle, *N. Att.*, VI, 7) Tiberinum sine Martium.

³ Tite-Live, II, 1.

⁴ Outre les deux fils de Brutus, sont nommés les Vitellii et les Aquilii. Les Vitellii étaient frères de la femme de Brutus ; leur nom était sabin. Vitlu est le nom que les peuples sabelliques gravèrent sur leurs monnaies pendant la guerre sociale. On trouve sur les monnaies osques *Viteliur*. Il en est de même des Aquilii, neveux de Collatin ; leur nom venait d'*aquilus*, noir, sombre, d'où *aquila*, l'aigle (Paul Diacre, p. 22, 26), et *Aquilo* le vent noir, comme nous disons la bise. *Aquilus*, qui ne se trouve pas dans les auteurs latins, et *Aquila*, étaient des mots sabins. L'aigle, en Italie, vit dans les montagnes ; il a dû être nommé par les peuples qui habitaient les montagnes, et ces peuples étaient sabelliques. D'autre part, je trouve un C. Aquilins *Tuscus*, consul en 267. Les Aquilii étaient une famille sabine alliée à une famille étrusque.

dans le Forum. De même, au moyen âge, en Italie, les exécutions eurent souvent lieu sur la place publique qui servait de marché.

Je me représente avec un frisson d'horreur cette terrible scène. Brutus assis sur la plate-forme du Vulcanal et impassible ; les rigides patriciens au-dessous de lui dans le Comitium ; plus loin, dans le marché, la multitude émue que sa dureté étonne ; au milieu du marché, ses fils attachés au poteau ; la hache du licteur qu'il regarde abattre la tête de l'un, puis la tête de l'autre ; à sa gauche, le temple de Jupiter élevé par les Turquins sur une tête coupée ; à sa droite, le temple du dieu qui dévorait ses enfants, le temple de Saturne.

Brutus vit battre de verges et décapiter ses fils sans détourner la tête, sans changer de visage, sans montrer la moindre émotion.

Plutarque va plus loin¹, et dit que, pendant le supplice de ses fils, il ne cessa de les regarder avec colère.

Les anciens ont admiré cette insensibilité. Les Romains regardaient toute émotion tendre comme une faiblesse. L'impassibilité de Brutus leur semblait une vertu. On blâmait Cicéron des regrets passionnés qu'il donnait à sa fille, et lui-même était près de s'en accuser. Pour nous, la tendresse de Cicéron l'honore ; nous consentirions à admirer un père qui, pour obéir à son devoir, condamnerait ses fils et les regarderait mourir, à condition qu'il en souffrit beaucoup. Pour les Romains, il était beau que Brutus ne souffrît pas ou du moins ne parût pas souffrir. A cet égard, nous valons mieux que les Romains.

Peut-être vais-je manquer de respect envers la mémoire de Brutus ; mais dans cette affectation d'insensibilité, dans l'empressement avec lequel il vient lire les lettres surprises de ses fils et les fait frapper les premiers, je crains, outre les deux sentiments que lui prête Virgile, l'amour de la patrie et l'amour de la gloire², d'en surprendre encore un autre, le besoin de donner un gage à la république. Les républiques naissantes sont soupçonneuses. Collatin, parce qu'il s'appelait Tarquin, fut obligé de s'exiler sur l'invitation de son beau-père et de Brutus lui-même. Brutus aussi tenait aux Tarquins par sa mère et par sa femme, nièce de Collatin. Ne voulut-il point rassurer les défiances auxquelles Collatin fut sacrifié, et aller au-devant de ces défiances qui auraient pu l'atteindre ? Je ne compare point un supplice juste à la mort de Louis XVI et Brutus au duc d'Orléans ; mais la situation était la même. Elle ne fit point commettre à Brutus un crime, mais peut-être lui fit-elle déployer un plus grand appareil de sévérité.

Si je voulais amuser par un contraste entre la réalité antique et l'art moderne, analogue à celui dont j'ai parlé, à propos du tête-à-tête de Lucrece et de Sextus, tel que l'a représenté le peintre Cagnacci, je citerais un petit tableau de Lippi dans lequel Brutus est représenté en pantalon collant et en bottes molles³. J'aime mieux conduire mon lecteur au *palais des Conservateurs*, et me placer avec lui devant l'admirable buste en bronze du premier Brutus.

Ce buste peut être ressemblant : une statue en bronze, œuvre d'un artiste étrusque (alors il ne s'en trouvait pas d'autres à Rome), fut placée au Capitole à côté des statues des rois.

Rien ne prouve que cette statue n'existait plus à l'époque où la tête du fondateur de la république fut bravée sur les médailles de la gens Junia, qui prétendait

¹ *Publicola*, 6.

² *Vincit amor patriæ landum, ne immensa capido.*

³ Dans la galerie du palais Pitti, à Florence.

descendre de lui, et le buste a pu être fait d'après ces médailles. Les images en cire des ancêtres ont pu aussi transmettre et conserver dans cette famille l'image d'un ancêtre vrai ou supposé. Celle-ci semble faite d'après un moule en cire pris sur le visage du mort, coutume qui n'était pas inconnue aux Romains¹. Il est donc permis de voir dans le buste du Capitole un vrai portrait de Brutus² ; il est difficile d'en douter en le contemplant.

Voilà bien le visage farouche, la barbe *hirsute*³, les cheveux roides collés si rudement sur le front, la physionomie inculte et terrible du premier consul romain ; la bouche serrée respire la détermination et l'énergie ; les yeux, formés d'une matière jaunâtre, se détachent en clair sur le bronze noirci par les siècles et vous jettent un regard fixe et farouche. Tout près est la louve de bronze. Brutus est de la même famille. On sent qu'il y a du lait de cette louve dans les veines du second fondateur de Rome, comme dans les veines du premier, et que lui aussi, pareil au Romulus de la légende, marchera vers son but à travers le sang des siens.

Le buste de Brutus est placé sur un piédestal qui le met à la hauteur du regard. Là, dans un coin sombre, j'ai passé bien des moments face à face avec l'impitoyable fondateur de la liberté romaine.

Cet homme, d'une énergie formidable, passait pour avoir élevé sur le Cælius un temple à la déesse Carna ou Cardea, qui présidait au cœur, aux entrailles, aux parties vitales, à l'énergie physique et à l'énergie morale, que l'on confondait.

La déesse Carna était une de ces divinités chargées de veiller sur quelque partie de l'organisation, qui, ainsi que toutes celles qui se rapportaient à un détail de l'existence physique, était véritablement romaine⁴, faisait partie de la croyance indigène et n'avait point été communiquée, comme les grandes divinités, aux Sabins et aux Latins par les Pélasges. C'est pour cela que le temple de Carna s'éleva sur le Cælius, mont Latin depuis Tullus Hostilius.

Carna était une divinité populaire du foyer qui défendait les enfants des êtres malfaisants. Brutus lui avait voué un culte, sans doute parce qu'il se regardait comme le protecteur du berceau de la république.

Passionnément attaché à sa patriotique entreprise, Brutus, après lui avoir sacrifié ses fils, donna pour elle sa vie.

Il tomba dans la première bataille livrée par les Romains aux maîtres qui voulaient de nouveau les asservir. Tarquin était allé implorer le secours de Tarquinii et de Véies. Ce secours lui fut accordé. Ces deux villes étrusques armèrent pour rétablir à Rome le pouvoir d'une famille étrusque. Brutus accourut pour les repousser. Les deux armées se rencontrèrent sur le territoire sabin⁵. Aruns, un des fils de Tarquin, et Brutus, fondirent l'un sur l'autre, et, emportés

¹ Les images des ancêtres, placées dans l'atrium des maisons romaines, n'étaient pas des statues, mais seulement des masques en cire. (O. Müller, *Man. d'arch.*, 183.)

² Le style est de la fin de la république. Le buste a dû être exécuté quand le meurtre de César par le second Brutus raviva la mémoire du premier.

³ *Non hæc barbula qua iste (Clodius) delectatur, sed illa horrida quam in statuis antiquis et imaginibus videmus.* (Cicéron, *pro M. Cælio*, 14.)

⁴ Carna ou Cardea fut mise par les Sabins en rapport avec leur dieu Janus. (Ovide, *Fastes*, VI, 101 et suiv.)

⁵ C'était dans un pré appelé, comme Brutus lui-même, Junius, près d'un bois consacré au héros Horatius. Nous avons vu que *Brutus* et *Horatius* étaient Sabins. Près de là était la forêt Arsia, nom qui paraît également avoir été sabin. Voyez plus loin.

par leur furie, se percèrent mutuellement de leurs lances. Les matrones portèrent le deuil de celui qui avait vengé la pudeur de Lucrece¹.

Après sa mort, les soupçons populaires, toujours prompts à s'éveiller, se portèrent sur son collègue Valerius. C'était cependant un Sabin de la vieille roche, il avait toujours soutenu vigoureusement Brutus contre les faiblesses de Collatin, qui voulait sauver ses neveux quand Brutus condamnait ses fils, et il devait mériter ce nom de Publicola², ami du peuple, qu'a porté une église de Rome, Santa-Maria de Publicolis, voisine du palais de la famille, Santa-Croce, qui prétend descendre de Publicola.

Malgré tous ses droits à la faveur populaire, Valerius fut soupçonné, parce qu'il habitait une maison qu'on trouvait trop grande sur la Velia, cette hauteur que l'on distingue à peine aujourd'hui, et dont l'arc de Titus marque le sommet.

Quand on lit l'histoire de Valerius en présence des lieux tels qu'ils sont de nos jours, on a peine à comprendre la susceptibilité du peuple romain et les passages des auteurs anciens qui se rapportent à la Vélia.

On disait que la maison de Valerius, bâtie sur un sommet escarpé qui dominait le Forum³, serait une citadelle inexpugnable⁴.

Pour se rendre compte des ombrages qu'elle inspirait, il faut songer que la Velia a bien changé d'aspect : elle a été presque aplanie pour faciliter le passage des triomphateurs qui avaient à la gravir d'un côté et à en redescendre de l'autre quand ils venaient du grand cirque au Capitole, et pour donner une base horizontale au temple de Vénus et de Rome construit par Adrien.

Mais, dans l'origine, la Velia comptait parmi les sept collines du Septimontium, comme le Palatin, et, si l'on descend jusqu'au sol antique du Forum, on trouve que la cime de la Velia, même abaissée comme elle est aujourd'hui, s'élève encore de cinquante-trois pieds⁵ au-dessus de lui.

Lorsque cette hauteur était plus grande et la colline taillée à pic, on conçoit qu'une maison placée à sa cime parût dominer le Forum et le menacer,

Ainsi le spectacle des lieux, qui semble être en désaccord avec la tradition, cesse de la contredire quand on étudie leur histoire.

Il fait plus, il la confirme ; car, si cette tradition n'eût été contemporaine de l'état ancien des lieux, on n'eût pas imaginé plus tard des circonstances que leur disposition changée ne suggérait plus.

L'inquiétude que faisait naître l'habitation de Valerius avait encore une autre cause. La Velia avait été la demeure de deux rois sabins, Tullus Hostilius et Ancus Martius, puis des deux Tarquins. Les Valerius y étaient établis depuis plusieurs générations probablement avec leurs clients, ce qui explique pourquoi

¹ Elles voulurent à sa mort prendre son nom et s'appeler **Brutiae**. Le mot Brutus, qui, nous l'avons vu, avait divers sens en latin, est devenu l'italien **brutto**, qui veut dire laid. Les Romaines de nos jours ne désirent certainement pas être appelées **brutte**, et ce nom ne leur convient nullement.

² Et non **Plebicola**, ami des plébéiens. Ce qui lui fit donner son surnom, ce fut son respect pour les craintes de tous, plébéiens et patriciens, qui redoutaient également le retour de la tyrannie, ce fut surtout la loi Valeria, qui maintenait le droit de provocation au *peuple*. Sous Tullus Hostilius, c'était l'appel aux curies patriciennes, maintenant aux centuries, à la fois plébéiennes et patriciennes, qui étaient le *peuple*, le véritable peuple, c'est-à-dire tous les citoyens investis des droits politiques. Quand Appius Claudius se fit démagogue pour devenir tyran, il flatta les plébéiens qu'il voulait tromper. Celui-là, on l'appela **Plebicola**. (Tite-Live, III, 33.)

³ Plutarque, *Publicola*, 10.

⁴ Tite-Live, II, 7.

⁵ Beck., *De Mur. et Port. Rom.*, p. 15 ; *Handb.*, I, p. 252. II. 18

leur demeure était si vaste. Ils y avaient leur sépulture de famille. C'était donc une petite bourgade sabine.

Quand les patriciens se rassemblaient dans le Comitium et les plébéiens dans le marché, ils voyaient au-dessus de leur tête comme un château fort sabin voisin de l'une des demeures de ces rois étrusques qu'ils venaient de bannir.

Ces souvenirs d'oppression produisaient leur crainte aussi bien que la position menaçante de la demeure féodale des Valerius.

Le sentiment d'effroi qu'elle leur causait était pareil à celui qu'inspiraient aux Romains du moyen âge les tours des barons, que le peuple, dès qu'il était le maître, se hâtait de démolir.

Valerius n'attendit pas qu'on se portât à cette extrémité, et il vint habiter au pied de la Velia. C'est le premier triomphe des plébéiens sur l'aristocratie romaine et la première concession de cette aristocratie.

Car c'était aux plébéiens qui se réunissaient dans le marché placé immédiatement au-dessous de la Velia, c'était à eux que leur origine latine devait surtout rendre suspect un lieu fortifié par la nature et redoutable par l'occupation héréditaire des Sabins.

L'histoire du temple de Jupiter est étroitement liée à l'histoire de la révolution qui fonda la république. Les travaux auxquels le tyran condamna le peuple pour l'achever plus tôt contribuèrent à soulever contre lui les populations opprimées. Mais il ne lui fut pas donné de dédier ce temple, œuvre magnifique de sa puissance. Le superbe fut puni dans son orgueil. A un consul obscur, Horatius Pulvillus, échut l'honneur qui était refusé au glorieux despote. La liberté consacra le monument qu'avait élevé la tyrannie.

Ce que l'on raconte de cette dédicace montre chez le Sabin¹ Horatius cette dure et froide énergie que déjà fait paraître un autre Sabin, Junius Brutus, et que les hommes de cette race infusèrent dans le caractère romain.

Valerius Publicola, collègue d'Horatius, était absent de Rome ; il avait conduit l'armée contre les Véiens. Les Valerii et les Horatii étaient les deux principales familles sabinnes ; toutes deux se firent remarquer dans les commencements de la république par leurs sentiments populaires. On les a comparées aux grandes familles whigs d'Angleterre. Une autre famille, les Claudii, viendra bientôt de la Sabine représenter la hauteur et la résistance aristocratiques des plus opiniâtres tors.

Les Valerii souffraient impatiemment que la gloire de dédier le temple échappât à leur illustre chef Publicola, et voulurent en priver Horatius par un stratagème.

Tandis qu'il prononçait l'invocation, on vint lui annoncer la mort de son fils² ; mais lui, sans s'interrompre, dit

Eh bien, qu'il soit cadavre ! (cadaver sit !) et continua la cérémonie.

Malgré la surprise et la douleur, sa main, qui, selon le rite sacré, tenait le jambage de la porte du temple, ne le lâcha pas.

Deux villes seulement de l'Étrurie, toutes deux voisines de Rome, et auxquelles elle avait déjà fait la guerre, Véies et Tarquinii, prirent d'abord parti pour la

¹ Tite-Live, II, 8.

² Servius, *Æn.*, VI, 8 ; XI, 2.

famille dépossédée. Les Tarquins trouvèrent bientôt un auxiliaire plus puissant dans le lar ou roi de Clusium (Chiusi), Porsena.

OL Müller pense que Porsena a fait la guerre aux Romains pour son propre compte, et, au lieu de vouloir ramener Tarquin à Rome, est venu dans le dessein d'y prendre sa place, ce qui est assez vraisemblable¹.

Quel qu'ait été le motif qui ait porté Porsena à faire la guerre aux Romains, le récit de cette guerre est une belle légende, pleine de poésie et d'in vraisemblance, faite à la gloire des Romains, et pour cacher un événement qu'on ne saurait révoquer en doute : Rome tomba de nouveau, au moins pour un moment, sous la domination des Étrusques.

Je vais suivre le récit de la légende ou du poème qu'ont suivi Tite-Live et Denys d'Halicarnasse. Je montrerai ensuite en quoi elle a visiblement altéré l'histoire.

Tarquin, qui allait partout mendier des ennemis à sa patrie, se rend à Clusium auprès du puissant lar Porsena, et l'excite à venir défendre les droits des souverains menacés en sa personne, l'engageant à ne pas permettre que l'usage s'établît de chasser les rois², lui représentant que la liberté était une douce chose ; que, si l'on n'y prenait garde, elle finirait par s'établir partout, et que, si les rois ne défendaient les rois contre elle, tout serait bientôt nivelé ; que partout régnerait une déplorable égalité ; que c'en serait fait de la royauté, la plus belle chose parmi les dieux et les hommes.

Pendant que j'écris, plusieurs adressent des représentations toutes pareilles aux Porsenas de l'Europe en faveur des Tarquins de l'Italie, avec cette différence que ce qu'ils voudraient empêcher de s'établir dans ce pays c'est bien la liberté, mais c'est aussi une royauté nationale.

A l'approche de Porsena, une grande terreur se répand : les paysans de la campagne se réfugient sur les collines voisines de Rome, où les consuls font élever à la hâte des camps fortifiés pour les recevoir³.

Le sénat, dit Tite-Live, redoutait les citoyens autant que l'ennemi ; il craignait que la plebs, effrayée, n'ouvrît aux rois les portes de la ville et n'acceptât la paix avec la servitude.

Cette crainte, qu'on peut toujours avoir, était fondée ; car l'amour de la première a souvent fait accepter la seconde.

De plus, la plebs était originairement composée de Latins, qui, malgré le mécontentement inspiré par le dernier Tarquin, ne pouvaient éprouver contre les Etrusques la même haine que l'aristocratie, encore presque entièrement sabine ; car ce n'était pas aux Latins, mais aux Sabins que les Étrusques avaient enlevé l'empire.

Le sénat fit alors à temps ce que les pouvoirs menacés font presque toujours trop tard. Il prit plusieurs résolutions agréables aux plébéiens ; il envoya acheter

¹ En effet, l'expédition de Porsena contre Rome ne semble nullement liée à la restauration des Tarquins. Ni Tarquin ni ses fils n'y figurent comme ils figurent dans la guerre entreprise en leur faveur par les Latins, et qui finit par la bataille du lac Régille. Porsena, qui est dit avoir embrassé leur cause, l'abandonne bien légèrement. Ot. Müller (*Etr.*, p. 122) croit même que la guerre de Porsena l'ut faite contre les Tarquins, et se rattache à l'inimitié des Étrusques de Clusium contre ceux de Tarquinii. C'est ailler trop loin, car il en résulterait que la tyrannie aurait été renversée à Rome par les armes d'un roi étranger, et flue deviendrait alors toute l'histoire de Lucrece et de Brutus, à laquelle je ne crois pas qu'une critique raisonnable permette de renoncer ?

² Tite-Live, II, 9.

³ Denys d'Halicarnasse, V, 22.

du blé chez les Volsques et jusque dans la ville grecque de Cumès ; il retira aux particuliers le droit de vendre le sel ; l'État le vendit à meilleur marché ; le sénat soulagea le peuple des douanes et des impôts. Grâce à ces mesures, la concorde fut grande entre les citoyens et le désir de se défendre unanime.

Porsena s'empara du mont Janicule.

C'était occuper la citadelle de Rome ; premier aveu échappé aux historiens de la gravité d'une situation qu'ils n'ont pas présentée sous son véritable jour.

Ici commencent les épisodes héroïques de cette guerre, ces faits brillants et isolés dont la tradition et la poésie populaires conservent mieux la mémoire embellie qu'elles ne gardent le souvenir exact d'événements plus importants, mais qui ont moins frappé l'imagination.

Ces épisodes sont les histoires plus ou moins légendaires d'Horatius Coclès, de Mutius Scævola et de Clélie. Chacune d'elles est attachée à une localité, et doit, par conséquent, nous arrêter.

Ayant pris le Janicule, Porsena descendit dans la plaine qui borde la rive droite du Tibre ; un seul pont existait alors : c'était le pont en bois appelé Sublicius que maintint toujours un soin religieux, peut-être en souvenir du héros qui l'avait défendu, même après qu'un autre pont en pierre, que représente le Ponte-Rotto, eut été élevé à côté de lui près du marché aux bœufs, auquel aboutissait le pont Sublicius.

Ce pont franchi, Rome était prise ; car il n'y avait pas de mur le long du fleuve¹.

À l'arrivée des Étrusques, tous ceux qui étaient préposés à sa garde avaient fui. Un Horatius, qu'on appelait le Borgne, Coclès, s'élance sur le pont abandonné pour le défendre seul contre l'ennemi. Le vaillant Sabin trouva cependant deux hommes de bonne volonté qui tinrent avec lui, Spurius Lartius et Titus Herminius ; tous deux ont un nom moitié sabin et moitié étrusque².

Il était donc resté à Rome des Étrusques alliés aux familles sabinnes, qui la défendaient contre Porsena³. Pendant qu'Horatius Coclès et ses vaillants compagnons soutenaient le choc de l'ennemi, on coupait le pont derrière eux, et on leur criait de revenir avant qu'il ne fût coupé. Horatius décide les deux autres combattants à prendre ce parti. Pour lui, il fait une prière au dieu Tibre, se précipite dans le fleuve, et, sous une grêle de traits, regagne le bord à la nage, exploit célèbre, et que, dit Tite-Live, la postérité devait plus admirer qu'elle ne devait y croire.

Ce qui pourtant serait un motif de l'admettre, c'est qu'une statue en bronze fut élevée au héros sabin sur la plate-forme dédiée au dieu sabin Vulcain⁴, près du

¹ *Ibidem*, V, 23.

² Spurius était le prénom du père de Lucretia. Titus est un prénom sabin ; le mot étrusque *Larth* ou *Lar*, seigneur, paraît être la racine de *Lartius*, et on trouve un Herminius appelé *Lar* Herminius. Voyez Valère Maxime, *de Præm.*, 1.)

³ Si l'on acceptait en partie, comme je l'ai fait, la supposition d'Ot. Müller, et si l'on voyait dans Porsena non un allié qui vient rétablir le pouvoir de Tarquin à Rome, mais un chef rival qui vient se mettre à sa place, on s'expliquerait la résistance obstinée des deux Étrusques, qui, dans cette hypothèse, seraient du parti de Tarquin.

⁴ Aulu-Gelle (IV, 5) dit : *In Comitio*, le Comitium était au-dessous du Vulcanal. Ce serait pour : *dans le voisinage du Comitium*, comme on disait *in circo* de lieux voisins du cirque. D'ailleurs, le récit d'Aulu-Gelle lui-même, qui présente la statue d'Horatius comme étant d'abord sur un lieu élevé, d'où les aruspices veulent la faire descendre, convient encore mieux au Vulcanal qu'au Comitium.

Comitium, ancien lieu de réunion de l'aristocratie sabine. Cette statue existait encore au temps de Pline ; on sait même son histoire, qui est assez curieuse¹.

La foudre l'ayant frappé, on appela d'Étrurie des aruspices pour faire l'expiation. Les devins étrusques étaient volontiers soupçonnés de mauvais vouloir à l'endroit du peuple romain, témoin la ruse attribuée à l'un d'eux qui avait voulu escamoter au profit de son pays la destinée du Capitole dont il traça la figure avec son bâton sur le sol étrusque en disant :

En ce lieu sera le siège de l'empire du monde.

Les aruspices, consultés à l'occasion de la foudre qui avait frappé la statue d'Horatius Coclès, s'avisèrent d'une supercherie de même sorte pour enlever aux Romains la protection de la statue du héros. Ils déclarèrent que, du Vulcanal, lieu élevé au-dessus du Comitium et du Forum, elle devait être transportée plus bas, dans un endroit entouré d'édifices qui empêchaient le soleil de l'éclairer. Leur fraude fut reconnue et punie de mort.

L'image du guerrier sauveur demeura sur le Vulcanal, d'où elle continua à protéger les comices de l'aristocratie, et les enfants chantèrent dans toute la ville un vers, traduit d'Hésiode, dont le sens était :

Un mauvais conseil est très mauvais pour le conseiller.

Comme Porsena était toujours campé sur le Janicule, il se passa dans sa tente un événement mémorable. Un très jeune patricien², appartenant à une famille sabine, nommé Mutius³, résolut de pénétrer jusqu'au roi étrusque et de le tuer au milieu des siens.

Mais, pour ne point s'exposer à être arrêté comme transfuge, il voulut se mettre en règle, et, se présentant devant le sénat, déclara qu'il avait un grand coup à frapper. Le sénat comprit et l'autorisa dans son dessein. Cachant un poignard sous ses vêtements et mêlé dans la foule, il entre dans la tente du roi, se trompe et frappe le scribe qui présidait à la payé des soldats

Amené devant le tribunal de Porsena, il se nomme, déclare qu'il a voulu tuer un ennemi, qu'il est prêt à mourir. Il ajoute :

Je ne suis pas seul ; derrière moi est un nombreux cortège de mes pareils qui ambitionnent la même gloire. Prépare-toi donc à un combat sans relâche et défends ta tête à toute heure ; attends-toi à avoir toujours à ta porte un ennemi et un poignard. Nous, la jeunesse romaine, nous te déclarons cette guerre. Ne crains point une guerre ouverte, une bataille rangée. Toi seul auras constamment affaire à tous.

Porsena ordonne que Mutius soit entouré de feux pour le forcer à révéler plus clairement le danger qu'il annonce. Alors Mutius place sa main dans les charbons allumés sur un autel et la laisse brûler en disant au roi :

Ceci est pour te montrer combien le corps est peu de chose à ceux qui voient devant eux une grande gloire...

¹ Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, IV, 5.

² *Adolescens nobilis*. (Tite-Live, II, 12.)

³ **Mutius** est un nom sabin ; le *collis Mutialis* était sur le Quirinal. *Trebula Mutusca*, ou simplement *Mutusca*, fut une ville de la Sabine. Les *Aræ Mutiæ* étaient près de Véies (Nibby, *Dint.*, I, p. 216), et le nom de Mutina (Modène) probablement ombrien. Le dieu *Mutinus* paraît sur les monnaies de la gens sabine Titia. *Scævola* était également Sabin, comme les surnoms en *la*, *Publicola*, surnom des Valerius, *Sylla* et *Merula*, des Cornelius, gentes sabinas. *Cordus*, autre surnom de Mutius, est un vieux mot cité par Festus (P. Diacre, p. 65) qui ne se retrouve pas en latin et qui était vraisemblablement sabin.

Le roi, auquel la menace de Mutius avait donné à penser, le fait éloigner du foyer ardent, lui accorde la vie et la liberté.

Pour tout remerciement, l'indomptable jeune homme lui apprend que trois cents jeunes patriciens ont résolu sa mort.

Je suis tombé au sort le premier ; les autres, chacun à son tour, quand le sort l'aura désigné et que le moment sera propice, feront ce que j'ai tenté.

Porsena, que l'incident avait fort ému, dit Tite-Live, Porsena, épouvanté de ce danger toujours présent et qui devait se renouveler avec chaque conjuré, envoie aux Romains des ambassadeurs pour s'excuser d'avoir soutenu Tarquin, ne sachant pas que les Romains ne voulaient pas consentir à le recevoir et leur demandant des otages pour pouvoir évacuer sans danger la forteresse du Janicule.

Le sénat donna à Mutius des prés qui s'appelaient encore de son nom sous Auguste¹, les prés de Mutius, de l'autre côté du Tibre, au-dessous de Rome², près du lieu où Tarquin avait campé, et qui avait été témoin de l'intrépide action de Scævola. .

Je l'ai racontée, ainsi que l'ont racontée le sage Tite-Live, l'emphatique Denys, l'honnête Plutarque, et comme si c'était la plus belle action du monde. Valère Maxime³ l'appelle un dessein pieux ; mais je me suis réservé de réviser ce jugement de l'histoire ancienne au nom de la morale moderne. Cette morale, sortie du christianisme, ne peut en aucun cas, et pour une cause si juste qu'elle soit, tolérer l'assassinat. Je l'en trouve encore, et plus que je ne voudrais, l'antiquité dans les temps modernes.

J'ai peur qu'il n'existe en Italie, et peut-être dans la Rome de nos jours, quelque jeune homme (*adolescens nobilis*) qui rêve la gloire là où la voyait Scævola.

Le discours de celui-ci à Porsena est précisément le discours qu'adresserait un carbonaro italien à un ennemi qu'il aurait manqué. C'est au nom des souvenirs de l'antique Rome que j'ai entendu défendre les assassins de Rossi et presque admirer Orsini. Parmi des hommes qui sont nés après la publication de l'Évangile, rien de pareil ne doit être justifié, encore moins admiré. Mais alors c'est un devoir de protester dans le passé contre la morale qu'on réprovoque dans le présent ; car les louanges données à Scævola pourraient encourager à l'imiter.

Pour l'honneur de la moralité romaine, je remarquerai qu'on donna des prés à Mutius Scævola, mais qu'on ne lui éleva pas une statue comme à Horatius Coclès⁴.

Les prés représentaient alors l'espèce de récompense qu'on accorderait aujourd'hui en donnant une pension. C'était encore trop.

Une statue fut élevée à une jeune fille dont le nom est demeuré célèbre, à la courageuse Clélie.

¹ Denys d'Halicarnasse, V, 35.

² Ces prés n'auraient pu se conserver jusqu'au temps de Denys d'Halicarnasse dans le quartier très habité du Transtevere. C'est donc avec raison que Becker (*Handb.*, V, p. 656) les place au-dessous de la ville.

³ Valère Maxime, III, 3,1. *Inter molitionem Pii pariter ac fortis propositi oppressus...*

⁴ J'aime mieux en croire à ce sujet Tite-Live et Denys d'Halicarnasse qu'un écrivain sans autorité, Aurelius Victor. (*De Vir. Ill.*, I, 12.)

Parmi les otages que Porsena avait reçus, des Romains se trouvait une jeune fille résolue qui avait poussé, disait-on, son cheval à travers le Tibre au-dessous du pont Sublicius, et, à la tête de ses compagnes, était ainsi rentrée dans Rome.

C'est de cette vigoureuse amazone que mademoiselle Scudéry devait faire un jour une sentimentale héroïne. La véritable Clélie s'entendait mieux, je crois, à franchir à cheval les flots tourbillonnants du Tibre qu'à suivre en rêvant les bords fleuris du Tendre.

Le consul Valerius, ne voulant point manquer de foi au roi étrusque, avait renvoyé Clélie à Porsena. Celui-ci, se piquant de générosité, l'avait renvoyée à son tour avec des présents magnifiques.

Je doute beaucoup de cette réciprocité de procédés chevaleresques. Je veux bien que Clélie se soit hardiment échappée du camp de Porsena pour rejoindre les siens ; car une statue équestre la représentait sur le cheval qui l'avait rapportée.

Cette statue se voyait encore sous l'Empire au sommet de la voie Sacrée, près du temple de Jupiter Stator et de la porte du Palatin¹.

J'admettrai, si l'on veut, que les Romains aient renvoyée Clélie à Porsena ; mais je croirai difficilement que celui-ci l'ait renvoyée avec des présents aux Romains.

L'existence même d'une statue de Clélie est douteuse ; car, selon d'autres, cette statue était celle de Valeria, cette fille de V. Publicola qui, quelques années plus tard, devait conseiller à la mère et à la femme de Coriolan de se mettre à la tête des matrones et d'aller à sa rencontre pour l'attendrir.

On racontait que Valeria faisait aussi partie des otages donnés par son père, et que, tombée avec leur escorte dans une embûche de Tarquin, elle s'était fait jour à travers les combattants.

La gens Chelia était venue d'Albe à Rome², et, quoique d'extraction sabine, comme le prouve son nom³, avait régné sur Albe ; elle était considérée comme albaine, et pouvait être revendiquée par la population latine.

Valeria était sabine. La rivalité des deux races se trahit encore ici. Chacune opposait son héroïne à l'héroïne de l'autre, et prétendait que la statue équestre lui était consacrée.

Porsena, ne voulant plus faire la guerre aux Romains qui renvoyaient si noblement les otages et qui avaient tant de Mutius Scævola en réserve, pour employer son armée, dit Tite-Live (II, 14), envoya son fils Aruns faire la guerre aux habitants d'Aricie. Les Ariciens furent secourus par les Grecs de Cumès, et une bataille acharnée fut livrée dans les environs charmants de Laricia, qui alors devaient avoir une physionomie plus sévère, quand un grand bois, qui n'existe plus, entourait le gracieux lac de Nemi. Aruns fut tué. On a cru, dans le

¹ Plutarque, *Publicola*, 19.

² Tite-Live, I, 30.

³ Voyez les raisons que j'ai données de l'origine sabine du nom de Vénus Cloacina ou Cluacina. Cluilius, roi des Albains, pouvait être Sabin, comme Mettus Fufetius, qui lui succéda. Or Cluilius et Clælius ne diffèrent que par l'orthographe. Les Clælii étaient Sabins ; car on trouve un Clælius chez deux peuples sabelliques, chez les Éques (Tite-Live, III, 25-28) et chez les Volsques (Tite-Live, IV, 9-10) ; enfin le choix de la Velia, lieu très sabin, pour y placer la statue de Clélie, que quelques-uns croyaient être celle de Valeria, montre que Clélie était Sabine comme Valeria.

monument visiblement étrusque, d'Albano, qu'on appelle à tort le tombeau des Curiaces, reconnaître le tombeau du fils de Tarquin¹.

Tite-Live place ici et explique singulièrement la formation du quartier étrusque à Rome (*Vicus Tuscus*²). J'ai dit que je la croyais plus ancienne, et ce n'est pas le récit par trop invraisemblable de Tite-Live qui me fera changer d'opinion.

On appelait rue et quartier étrusque (le mot *Vicus* a ces deux sens) une rue principale et un quartier dont la position n'est pas douteuse. La rue allait du Forum vers le grand cirque³ ; le quartier était à gauche et à droite de cette rue, entre le Palatin et le Capitole⁴.

Les Étrusques s'étant amollis et corrompus après qu'ils eurent été subjugués par les Romains, leur séjour devint l'asile de toutes les molleses et le réceptacle de toutes les corruptions.

C'était le quartier élégant. On y vendait les objets précieux comme la soie⁵. Là habitaient les tailleurs à la mode⁶ et les parfumeurs, ce qui l'avait fait nommer *Vicus Thurarius*.

C'était aussi le quartier infâme⁷, hanté par ce qu'Horace appelle la détestable canaille du quartier étrusque.

Aujourd'hui tout ce luxe est remplacé par des granges à foin. Le quartier a gagné en honnêteté, mais on n'y trouve plus de parfums.

Vers l'entrée de la rue des Étrusques, en vue du Forum⁸, était une statue en bronze de Vertumne, le grand dieu d'Étrurie⁹ et patron du quartier.

Properce dit le culte de Vertumne déjà venu de Volsinii au temps de Tattius¹⁰, et, comme il attribue la statue à Mamurius, l'artiste sabin¹¹, on peut croire qu'elle avait été placée en ce lieu plus anciennement par les Sabins, qui avaient pu emprunter à l'Étrurie le dieu Vertumne, comme plusieurs autres divinités¹².

Voici comment Tite-Live raconte l'établissement du quartier étrusque.

Un très petit nombre des soldats d'Aruns, ayant échappé au désastre d'Archie, se présentent à Rome désarmés et suppliants ; on les reçoit à merveille, on pense

¹ M. Dennis (*Sep. of Etr.*, I, p. 416) voit dans ce monument une imitation de l'étrusque et le croit romain (II, p. 389) ; du reste, il admet sa ressemblance avec le tombeau de Porsena décrit par Pline.

² Tite-Live, II, 14.

³ *In foro pompa constitit... incesserunt inde vico tusco velabroque per forum boarium in clivum publicii*. (Tite-Live, XXVII, 37) On voit que la rue Étrusque allait, à travers les granges de la rue des Fenili, finir près de Saint-Georges en Vélabre.

⁴ L'expression de Denis d'Halicarnasse, *ἀυλώων*, vallée, montre qu'il s'étendait en largeur d'une colline à l'autre. (Denys d'Halicarnasse, V, 56.) Denis d'Halicarnasse lui donne quatre stades (un demi mille), ce qui, au moins appliqué au quartier, est exagéré ; il ne pouvait s'étendre beaucoup plus loin en cet endroit ; car, au delà du Forum Boarium, le Tibre ne laissait plus d'espace entre son rivage et l'Aventin, dont il rase presque le pied.

⁵ Martial, *Épigrammes*, XI, 27, 11.

⁶ On le voit par cette inscription : *P. Fannius, P. L. Apollophanes de vico tusco vestiarius*.

⁷ Horace, *Satires*, II, 3, 226. *In tusco Vico habitabant lenones, meretrices, fæneratores*. (Asc. ad Cicéron in *Verr.*, II, 1, 59.)

In tusco Vico ibi sunt homines qui ipsi se venditant.

(Plaute, *Curcul.*, IV, 1, 21.)

⁸ *A signo Vertumni in Circum.....* Cicéron, *Verrines*, II, 1, 59.

⁹ Properce, IV, 2, 6. Elle était à l'angle de la basilique Sempronia, à droite en venant vers le Forum : *Signum Vertumni in ultimo vivo thurario est, sub basilicæ angulo flectentibus se ad postremam dextram partem*. (Pseud. Ascon. ad Cic. in *Verr.*, II, 1, 154.)

¹⁰ Properce, IV, 2, 48 et suiv.

¹¹ *Ibidem*, IV, 2, 61.

¹² Ce qui ferait croire que le culte de Vertumne avait été fondé là avant l'arrivée des Étrusques, par les Sabins, dont la statue du dieu serait à Rome un vestige de plus, c'est qu'on trouve aussi le culte de Vertumne sur l'Aventin, anciennement habité par les Sabins, et où l'on ne voit pas que des Étrusques aient jamais résidé.

leurs blessures ; l'hospitalité des Romains les enchaîne, beaucoup d'entre eux se fixent dans un lieu qu'on leur abandonne, et qui dès lors s'est appelé Vicus Tuscus, là rue ou le quartier étrusque¹.

On conviendra que ce récit est assez extraordinaire. Tout dans cette guerre montre l'acharnement des Romains contre les Tarquins et leurs alliés. J'ai quelque peine à croire qu'ils aient poussé la chevalerie jusqu'à recevoir dans leurs murs des ennemis vaincus, et la charité jusqu'à panser leurs blessures.

Tite-Live dit que ces réfugiés n'étaient qu'une très petite partie de ceux qui avaient fait l'expédition contre Aricie, et, tout de suite après, qu'ils restèrent *en grand nombre* à Rome.

Il reste à comprendre comment un grand nombre peut sortir d'un petit.

L'opinion de Tacite² me paraît plus vraisemblable. Selon lui, des compagnons de Cæles Vibenna, les uns s'établirent sur le Cælius ; les autres, en grande quantité, dans l'espace compris entre le Palatin et le Capitole, qui prit alors le nom de quartier étrusque³.

Si l'on en croit Varron⁴, ce fut après la guerre contre Tatius qu'on fit descendre du Cælius les compagnons de Cæles Vibenna, et qu'on les établit dans le Vicus Tuscus.

Je pense que ce déplacement eut lieu beaucoup plus tait sous Tullus Hostilius, quand il fallut faire place sur le mont Cælius aux Albains qu'on y transportait.

Porsena, qui a renoncé à contraindre les Romains par les armes, fait pour les Tarquins un dernier effort, mais purement diplomatique. Les Romains répondent qu'ils ne veulent pas de rois, et Porsena, voyant que leur résolution est inébranlable, renonce à lutter contre elle.

Que les Tarquins aillent où il leur plaira, dit-il.

Il rend ce qui lui restait d'otages, les terres des Véiens, abandonne ainsi tous ses alliés et se retire.

Tout cela est bien singulier. Les choses ne purent se passer ainsi, et nous savons qu'elles se passèrent autrement.

Soit qu'il assiégeât Rome pour son compte ou dans l'intérêt de Tarquin, Porsena fût maître de Rome et y exerça un souverain empire.

Tacite⁵ dit positivement que la ville se rendit à lui (*dedita urbe*), et compare cette reddition à l'occupation de Rome par les Gaulois. Un article du traité conclu entre Porsena et les Romains, que Pline⁶ a cité par hasard à propos du fer, a jeté un jour curieux sur les vrais rapports des deux contractants.

Porsena défend aux Romains l'usage du fer, si ce n'est pour l'agriculture. Quand on fait un pareil traité, on est le maître.

Divers faits épars dans les auteurs anciens confirment celte conclusion.

¹ Tite-Live, II, 14.

² *Annales*, IV, 65.

³ D'après une autre tradition rapportée par Festus (p. 355), qui lait de Cæles Vibenna deux noms qu'il donne à deux frères, des Étrusques venus avec le premier Tarquin donnèrent leur nom au *Vicus Tuscus*.

⁴ *De Ling. lat.*, V, 46.

⁵ *Histoires*, III, 72.

⁶ *Histoires naturelles*, XXXV, 59, 2.

Une statue avait été élevée à Porsena près de la curie¹, et les insignes de la royauté lui furent envoyés par le sénat².

Ne sont-ce pas deux autres indices de la domination du roi étrusque à Rome ?

Enfin la cérémonie de la vente des biens de Porsena, cette coutume bizarre conservée jusqu'au temps d'Auguste, que Tite-Live lui-même déclare ne pas s'accorder avec un départ pacifique³, ne se prête point aux explications qu'il en donne.

Selon lui, des biens laissés par sa libéralité aux Romains auraient été vendus pour éviter que le peuple les pillât. Quoi de plus invraisemblable ? Quoi de plus naturel, au contraire, que la commémoration de la vente de ces biens si Porsena a régné à Rome comme Tarquin, et si, après avoir brisé cet autre joug, le sénat a vendu au peuple ce bien national, comme il lui avait livré les biens des Tarquins ?

Porsena a donc régné à Rome probablement du haut du Janicule, dont il s'était emparé, de la forteresse qu'il occupait. Il y a eu là une vraie conquête dont l'histoire a supprimé le souvenir sans pouvoir en effacer toutes les traces.

Cette période de l'histoire romaine, abolie par l'orgueil national, a été remplacée par une légende faite après coup, et dont les beaux sentiments qui y abondent trahissent l'origine peu ancienne⁴.

Pour expliquer comment Porsena, malgré sa puissance, avait pu se retirer sans avoir éprouvé une défaite, on lui a supposé une admiration et une sympathie peu vraisemblables pour le peuple romain. Les auteurs de cette fiction savaient bien qu'elle n'aurait pas de peine à s'accréditer ; car elle flattait ingénieusement la vanité des Romains par un hommage d'autant plus flatteur, qu'il venait d'un ennemi.

Même les faits qui peuvent être véritables ont été accommodés aux étranges relations que l'on supposait s'être établies entre Porsena et les Romains. La fuite de Clélie ne rappelait plus qu'un échange de procédés généreux ; mais l'embûche tendue aux otages et attribuée à l'odieux Tarquin, qui probablement n'était pour rien dans la guerre et dans les desseins tout personnels de Porsena, fait soupçonner des relations moins amicales entre Rome et ce roi.

Les otages indiquent la soumission des Romains, et une tradition voulait même qu'ils eussent été tous massacrés⁵, excepté Valeria.

Suivant une autre tradition, Horatius Coclès aurait péri dans le Tibre⁶. En ce cas, le pont Sublicius a bien pu n'être pas défendu, et les Étrusques l'auraient passé pour prendre Rome.

Enfin l'aventure de Mutius Scævola, si dramatiquement présentée, ne cachet-elle point une conspiration contre Porsena⁷ et un assassinat accompli dans des circonstances que la légende romaine n'aimait pas à avouer ? Et il faut bien que

¹ Plutarque, *Publicola*, 19.

² Denys d'Halicarnasse, V, 35.

³ *Pacatæ protectioni ab urbe regis etrusci abhorrens mos.* (Tit Liv., II, 14.)

⁴ Le caractère romanesque de toute cette légende est remarquable. Yen citerai un trait : pendant le siège, les Étrusques seraient venus disputer les palmes du cirque aux Romains et auraient été proclamés vainqueurs. (Serv., *Æn.*, XI, 134.)

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 13, 2.

⁶ Polybe, VI, 55.

⁷ L'histoire du scribe tué au lieu du roi et de la main mise dans le brasier pourraient être un embellissement ajouté postérieurement ; car la même chose était racontée d'un frère de Thémistocle qui avait pénétré jusqu'à Xerxès pour l'immoler. (Plutarque, *Paral.*, 2.)

le renversement du pouvoir de Porsena fut lié à quelque souvenir fâcheux, car on ne comprend pas sans cela pourquoi les Romains ne s'en seraient pas vantés.

Il est vrai que l'on montrait son tombeau en Étrurie, et que Varron l'a décrit¹.

Mais la réalité du monument décrit par Varron a été niée par Niebuhr, comme celle du tombeau d'Osymandias par M. Letronne.

Quand on admettrait l'existence du tombeau de Porsena, ainsi que je suis porté à l'admettre², cela n'empêcherait point que Porsena ait pu être assassiné au bord du Tibre.

Les restes de Charles XII, assassiné bien probablement devant Frederickstadt, reposent à Stockholm.

Il n'est pas étonnant que les Latins aient pris fait et cause pour Tarquin, qui, hors de Rome, avait toujours cherché à s'appuyer sur eux, et qui avait dû nouer des intelligences dans la confédération des cités latines, réorganisée et longtemps dirigée par lui. Elle ne pouvait voir d'un œil favorable une révolution conduite par des Sabins, et devait craindre que leur triomphe ne fût une menace pour l'intérêt latin. Aussi c'est à la tête des populations latines que les Tarquins tentèrent contre Rome délivrée ce grand effort qui vint échouer au bord du lac Régille.

On est plus surpris que les Sabins aient fait les premiers la guerre aux Romains. Mais rien ne montre que cette guerre fût liée à la cause des Tarquins, et un incident qui la suivit fait connaître qu'il y avait dans la Sabine un parti favorable à la révolution que des Sabins venaient d'accomplir.

Car c'est alors que la puissante tribu des Claudius, s'étant opposée vainement à ce que l'on fit la guerre contre Rome, vint se donner à elle ou plutôt s'unir avec ses cinq mille clients aux autres grandes familles sabines qui se trouvaient à la tête de la république. En devenant romaine, elle demeura sabine.

Les Claudii continuèrent d'habiter au delà de l'Anio, dans une région conquise sur leurs compatriotes, où on leur permit, de s'établir³. Les chefs de la tribu vinrent demeurer à Rome, et ils y restèrent aussi sabins que dans leur pays⁴.

Leur dureté, leur orgueil, leur fermeté, furent l'âme et la force du patriciat, qui, par eux, s'était retrempé à sa source.

La ligue du Latium était formidable. La plupart des cités latines avaient pris les armes ; le parti des Tarquins s'agitait dans Rome. On créa le premier dictateur, et bientôt après on en nomma un second, Aulus Postumius, qui devait vaincre dans le terrible combat du lac Régille.

Ce combat était décisif pour les destinées de Rome. Il s'agissait de savoir si Rome maintiendrait la liberté qu'elle avait fondée ou si elle retomberait sous le joug d'un tyran étranger ramené par l'étranger.

L'acharnement fut extrême du côté de l'ennemi. C'était la dernière chance des Tarquins ; c'était pour les Latins une occasion à saisir pour arrêter l'ascendant que les Sabins venaient de reprendre à Rome.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 19, 7.

² Au moins une partie de la description de Varron paraît à Ot. Müller avoir été faite *de visu*. (*Etr.*, II, p. 224.)

³ On leur donna toutes les terres, entre Fidène et Ficulée, qui étaient sur la voie Salaria. (Tite-Live, II, 16 ; Denys d'Hal., V, 40 ; Suétone, *Tibère*, 1, Plutarque, *Publicola*, 21 ; Nibby, *Dint.*, II, p. 381-2.)

⁴ Selon Tite-Live, Denys d'Halicarnasse et Suétone, ils venaient de Regillum, probablement de l'intérieur de la Sabine, et ils s'établirent sur la frontière.

Le combat du lac Régille est raconté avec des détails que ne saurait avoir transmis l'histoire. Il n'y avait pas de bulletin à l'époque de Tarquin. Cependant plusieurs de ces détails peuvent être vrais, car ils peuvent avoir été conservés par un chant héroïque composé sur ce combat célèbre.

Nous allons voir qu'un récit poétique est évidemment au fond de la narration tout homérique de Tite-Live et surtout de Denys d'Halicarnasse¹. De plus, cette narration est parfaitement conforme à la disposition des lieux, ce qui suppose une tradition au fond véritable ; car on ne se serait pas donné la peine d'approprier si exactement aux localités une pure fiction.

La légende est toujours plus locale que le roman, excepté quand c'est W. Scott qui l'écrit ; mais il n'y avait pas de W. Scott à Rome.

La détermination du lieu où fut livrée la bataille du lac Régille est une des belles découvertes de M. Rosa, qui l'a reconnu non loin de la Colonna. Là fut évidemment un lac aujourd'hui desséché, dans un endroit qui s'appelle encore **le Marais** (*Pantano*). On voit la route antique contourner l'espace que le lac occupait, tandis que la route moderne, postérieure à son dessèchement, le traverse en partie.

Une fois en possession, grâce à M. Rosa, de l'emplacement véritable du lac Régille, on retrouve à merveille la situation des deux armées.

Le dictateur Aulus Postumius arrive en une nuit en présence des Latins campés près du lac Régille. Ce trajet, d'environ quatre lieues, pouvait facilement s'opérer d'ans une nuit. Les Latins étaient postés sur une hauteur (*Monte Falcone*). Les Romains, commandés par le dictateur Postumius, occupèrent un lieu élevé et de *difficile accès* qui ne peut être que la Colonisa. Un corps d'armée amené par le consul Virginius se plaça sur la gauche du dictateur, de manière à renfermer les Latins dans leur camp. L'intention des généraux romains était, pour venir à bout de l'ennemi, d'arrêter ses convois de vivres en s'emparant du chemin par lequel ils devaient passer. Les Romains étaient donc en possession de toutes les hauteurs qui dominaient par derrière le camp latin.

Pour achever de l'isoler, Postumius fit occuper par la cavalerie une colline du côté des montagnes, qu'on peut reconnaître dans *Monte Azzolino*.

Hais le maître de la cavalerie avant envoyé des éclaireurs vers le pays des Volsques, on intercepta des lettres qui annonçaient aux latins que ce peuple et le peuple bernique venaient à leur secours. Alors le dictateur, ne voulant pas donner à ce renfort le temps d'arriver, descendit dans la plaine où fut livrée la bataille².

Cette bataille est, comme je l'ai dit, toute épique. Les prouesses des chefs dans des combats singuliers livrés au milieu de la mêlée sont racontées à la façon d'Homère ; les coups qu'ils portent sont indiqués, les blessures qu'ils reçoivent sont décrites avec précision comme dans *Iliade*.

Titus, l'un des fils de Tarquin, est blessé par un dard à l'épaule droite, de sorte qu'il ne peut plus se servir de sa main. Une autre tradition lui substituait en cette rencontre le vieux Tarquin. Denys d'Halicarnasse fait observer que Tarquin aurait

¹ On pourrait croire que Denys a inséré ces détails épiques dans son récit par l'envie naturelle à un rhéteur d'imiter Homère ; mais la plupart se retrouvent dans la narration beaucoup plus succincte de Tite-Live, et avec quelques variantes qui empêchent de supposer que l'un des deux historiens ait copié l'autre.

² Denys d'Halicarnasse, VI, 3-5.

eu alors quatre-vingt-dix ans ; mais la tradition ne tient jamais compte des dates et fait figurer ensemble des héros qui n'ont pas été contemporains, comme on le voit dans les Nibelungen.

Le commandant de la cavalerie romaine, Æbutius, et le gendre de Tarquin, Mamilius, se *provoquent à un combat singulier* à la manière des Grecs et des Troyens ; ils s'attaquent d'abord sans se porter de coups mortels, ainsi que les héros de l'*Illiade*, protégés par un dieu ou par une déesse.

Enfin Æbutius frappe Mamilius, dans la poitrine, d'un coup de lance qui l'atteint à travers sa cuirasse, et Mamilius lui perce le bras droit par le milieu. Le frère de Valerius Publicola est tué d'un coup de pique.

Ses neveux défendent leur oncle expirant pour qu'il ne soit pas dépouillé de son armure, selon le point d'honneur homérique. Un lieutenant du dictateur, Titus Herminius, attaque Mamilius déjà blessé, un des *hommes les plus grands et les plus forts de son siècle*, qualification épique, et le tue ; il reçoit presque au même instant dans les entrailles un coup mortel.

Le coupable auteur de cette guerre, Sextus Tarquin, qui avait combattu avec une opiniâtre fureur et avait mis en déroute l'aile droite des Romains, voyant le dictateur paraître à la tête de ses troupes victorieuses et ne voulant pas survivre à ses chances d'ambition, se précipite tête baissée au milieu des ennemis, entouré par la cavalerie et par l'infanterie légère, attaqué comme une bête féroce qu'assaillent les traits des chasseurs.

Cette comparaison de Denys pourrait bien appartenir à l'auteur ignoré du chant primitif. Sextus meurt sur le champ de bataille, environné de Romains immolés à sa haine et à son désespoir.

Le vieux Tarquin, vaincu, privé d'un fils, se retire à Cumès, où il va finir ses jours chez Aristodème, un autre tyran non moins détestable que lui, et dont la fin devait être encore plus terrible.

C'est vers ce temps qu'on place la dédicace du temple de Saturne¹, de ce temple qu'on disait aussi avoir été fondé par Tullus Hostilius, mais qui, probablement plus ancien, fut réparé ou refait après la grande victoire du lac Régille².

On pourrait voir dans cet hommage à l'antique dieu des Latins vaincus l'intention de les attacher à leurs vainqueurs.

En effet, le sénat s'efforça dès lors de les gagner³, se cherchant un appui au dehors, ainsi qu'avait fait Tarquin.

Valerius Publicola passe pour avoir le premier déposé le trésor public dans le temple de Saturne⁴. A ce temple se rattache aussi l'origine d'une magistrature romaine, les questeurs⁵, comme au temple de Cérès (*ædes Cereris*) l'institution des édiles. A Rome, la religion est dans toutes les origines.

La victoire du lac Régille, qui avait décidé du sort de la république, fut consacrée par un monument spécial

¹ Tite-Live, II, 20.

² L'autel de Saturne au moins existait depuis le premier établissement des Latins sur le Capitole.

³ Cela s'accorderait avec la douceur dont on usa envers eux après la paix. (Schulze, *Kampf d. dent. und aristoer. in Rom.*, p. 28.) Plutarque, *Quæst. rom.*, 42.

⁴ Plutarque, *Publicola*, 12.

⁵ Tite-Live, II, 20.

Tite-Live se borne à dire que le dictateur Postumius avait voué durant l'action un temple à Castor¹.

A ce fait tout naturel et conforme à l'usage la légende joignit un fait merveilleux. On avait vu pendant le combat deux cavaliers plus beaux et plus grands que des cavaliers ordinaires se placer à la tête de la cavalerie romaine, et, frappant les Latins de leurs lances, les mettre en déroute. Le soir, deux jeunes guerriers, aussi très grands et très beaux, étaient venus faire boire leurs chevaux et laver leurs visages couverts de poussière dans une source qui coulait près du temple de Vesta, vers l'extrémité du marché ; ils avaient apporté la nouvelle de la victoire, puis avaient disparu.

On avait reconnu les Dioscures Castor et Pollux, et on leur avait élevé un temple au lieu de leur apparition.

Cette légende était grecque ; car on racontait la même chose à propos d'un combat entre les habitants de Locres et ceux de Croton.

Peut-être était-elle venue aux Romains par Cumes. Peut-être aussi, commune aux peuples grecs et italiotes, avait-elle une origine pélasgique, car les Dioscures étaient des dieux pélasges².

Leur temple fut élevé en un lieu déjà consacré aux cultes pélasgiques, dont nous avons cru découvrir la présence dans tous les environs du Palatin³.

Quoiqu'il en soit, ce temple, qui donnait sur le Forum⁴, fut un des plus fréquentés et de plus honorés qu'il y eut à Rome. Le sénat y tenait souvent ses séances⁵, et des jugements y étaient rendus⁶.

Castor finit par l'emporter sur Pollux, et le temple, qui leur était dédié à tous deux, s'appela dans l'usage Temple de Castor.

Il semblait que les deux demi-dieux, qui n'habitaient l'Olympe que tour à tour, ne dussent pas être simultanément adorés sur la terre, et l'on comparait plaisamment le sort de Pollux, dont le nom était passé sous silence dans cette occasion, au rôle effacé du consul Bibulus, collègue de César, dont le nom aussi était passé sous silence, et qui ne figurait pas plus à côté de César que Pollux à côté de Castor.

Cependant le juron familier *ædepol*, par le temple de Pollux, au moins aussi ordinaire qu'*æcastor*, par le temple de Castor, prouve que dans l'origine une des dénominations de l'édifice était aussi populaire que l'autre⁷.

Évidemment le souvenir de l'apparition des deux frères divins l'était beaucoup. Au temps de Cicéron, l'on montrait encore près du lac Régille l'empreinte d'un des pieds du cheval de Castor⁸.

¹ Denys d'Halicarnasse, VI, 13.

² Les Dioscures avaient des statues en Samothrace. (Serv., *Æn.*, III, 12.) On les assimilait aux grands dieux. Ils avaient été dans l'origine des divinités pélasgiques de la lumière. (Gherard, *Gr. Myth.*, 161, 483.)

³ Une raison de croire le culte des Dioscures anciennement établi à Rome depuis les Pélasges, et non emprunté aux Grecs de Cumes, c'est la forme indigène et populaire Pollux, au lieu de la forme grecque et savante *Poludeukès*.

⁴ *In foro*. (Tite-Live, IX, 43.)

⁵ Cicéron, *pro Quint.*, 4.

⁶ *In æde Castoris, celeberrimo clarissimoque monumento*. (Cicéron, *Verrines*, II, 1, 49)

⁷ A Sparte, deux poutres, réunies par une troisième, étaient un symbole ancien des Dioscures. On les portait devant les deux rois quand ils allaient à la guerre. (Plutarque, *De frat. am.*, 1.) C'était une image de leur dualité. Le culte des Dioscures fut-il à Rome mis en rapport avec l'établissement du consulat ?

⁸ Cicéron, *De nat. d.*, III, 5.

Oserais-je dire que, dans l'église de Sainte-Françoise-Romaine, très voisine du temple de Castor, on montre l'empreinte laissée par les deux genoux de saint Pierre, tandis qu'il priait Dieu de confondre l'art diabolique au moyen duquel le magicien Simon s'était élevé dans les airs, et rappeler l'empreinte du pied de Bouddha sur les rochers de Ceylan, en même temps que celle des pieds de Jésus-Christ que l'on montre dans la petite église de *Domine, quo vadis*, au lieu où l'on rapporte qu'il apparut à saint Pierre, et lui dit : *Je vais à Rome pour y être de nouveau crucifié* ? légende qui n'est point un article de foi et que la Rome papale devrait repousser, car on a pu l'interpréter dans un sens qui ne lui était point favorable.

Il reste du temple de Castor et Pollux, voué par le dictateur Postumius, dédié par son fils, peut-être antérieur à tous deux et au peuple romain lui-même, réparé vers la fin de la république par Metellus le Dalmatique, refait sous Auguste et dédié alors par Tibère, trois colonnes qui sont le plus bel ornement du Forum romain¹.

En les contemplant, je ne m'arrêtais pas à Tibère duquel elles datent ; je ne remontais pas aux Pélasges, premiers auteurs du culte des Dioscures en ce lieu primitivement consacré par leur antique religion : ma pensée se portait entre ces deux extrémités de l'histoire du temple de Castor, sur la bataille mémorable qui fonda l'indépendance de la république romaine, et ce beau souvenir complétait pour moi l'effet pittoresque de la belle ruine.

¹ Je crois que ces trois colonnes appartiennent au temple de Castor et Pollux. Sans discuter ici les opinions des archéologues qui en ont jugé différemment, je m'en tiens, comme je fais toujours, aux témoignages positifs, clairs, incontestables des anciens, comparés avec l'état des lieux ou la position des ruines, écartant tous ceux qui peuvent s'interpréter diversement. Auguste (*Monument Ancyre*) dit positivement que la basilique Julia était entre le temple de Castor et le temple de Saturne : *Quum fuit inter ædem Castoris et ædem Saturni*. Les régionnaires, la *Notitia* aussi bien que le *Curiosum urbis*, partant du pied du Capitole, nomment successivement la basilique Julia et le temple de Castor (*Reg.*, 8), puis le temple de Vesta. Or la basilique Julia, dont l'emplacement a été retrouvé à ne pouvoir s'y méprendre, est précisément entre les huit colonnes qui restent du temple de Saturne et les trois colonnes qui restent du temple de Castor. De plus, tout ce qu'on sait du rapport de proximité de ce dernier temple avec le temple de Vesta et avec la fontaine de Juturne (Ovide, *Fastes*, I, 707), voisine elle-même du temple de Vesta (Denys d'Halicarnasse, VI, 13), dont la position n'est point douteuse, s'accorde avec cette détermination. On s'explique aussi comment le temple de Castor était dans la direction du pont par lequel Caligula unit son palais, placé à l'angle septentrional du Palatin, avec le Capitole. (Suétone, *Caligula*, 22.)

II – LIEUX POLITIQUES DE ROME.

La république romaine est constituée. L'histoire de sa constitution semble en dehors de nos recherches ; il n'en est rien, la constitution romaine a aussi sa topographie ; car la plupart des magistratures et chacune des assemblées politiques de Rome sont en rapport avec un lieu ou un monument dont on peut déterminer l'emplacement.

De cette détermination résulte un aperçu plus net, un aspect plus saisissable du rôle de ces magistratures et de ces assemblées.

Les attributions, les débats, les conflits, qui, dans les histoires ordinaires, se présentent avec une certaine confusion ou au moins un certain vague, apparaissent distincts et vivants dans une histoire qui les montre à leur place et les met, pour ainsi dire, sur leurs pieds.

La royauté n'avait point de siège particulier dans l'ancienne Rome. Ce n'était pas le temps des palais. Chaque roi habitait sa maison et le quartier qu'il avait choisi : Romulus, sa cabane du Palatin ; Tatius, sa citadelle du Capitole ; Numa, le Quirinal sabin ou la Regia à côté du temple de Vesta. Cette dernière demeure s'appelait bien la demeure royale, Regia ; mais elle ne fut pas celle de ses successeurs : chacun d'eux, suivant la tradition, alla habiter le point de la ville qu'il lui semblait le plus utile de surveiller. Les déplacements de l'habitation royale suivirent les développements graduels de la cité et les indiquent.

Tullus Hostilius va loger sur le Cælius au milieu des Albains, ses nouveaux sujets ; et sur la Velia, qui domine le marché et le Comitium. Là est aussi la demeure des deux derniers rois sabin, du premier et du dernier roi étrusque, tandis que Servius Tullius s'établit sur l'Esquilin, du côté par où la ville était le plus menacée, car Mastarna fut un chef guerrier ; et au-dessus du quartier qu'il assigna aux patriciens, car ce chef guerrier fut aussi le roi qui abaissa sous le niveau du cens la supériorité patricienne.

Il n'y eut donc pas à Rome de demeure royale. Chaque roi fendait la justice dans sa maison, comme on le voit par le récit de la mort du premier Tarquin ; ou allait s'asseoir au sein du sénat dans la curie, comme le montre le récit de l'avènement et de la mort de Servius Tullius.

C'est pour cela que les consuls, héritiers des rois, n'eurent pas non plus de résidence assignée par l'État. Leur siège était le tribunal patricien placé sur le Vulcanal au-dessus du Comitium. Ce fut aussi le siège du préteur quand cette magistrature patricienne eut été fondée.

La construction de la curie, lieu des assemblées du sénat, était attribuée à Tullus Hostilius, dont ce monument portait le nom (*Curia Hostilia*). Là se réunit, pour la première fois sous un toit, le conseil des anciens rois que le savant Properce, avec un sentiment vrai des antiquités romaines, nous montre tel qu'il était dans l'origine, se rassemblant au son de la trompe pastorale dans un pré, comme le peuple dans certains petits cantons de la Suisse.

Nous savons où était la curie ; elle faisait face au Comitium, vers lequel on descendait de la curie par un escalier et où l'on montait par quelques degrés.

Nous pouvons même avoir une idée de sa forme et de ses proportions, car Vitruve nous indique les règles observées à cet égard. C'était un édifice carré ou

rectangulaire d'une grande hauteur¹. Avec le temps, la curie fût ornée de statues et de peintures, mais ne présentait sans doute rien de semblable dans les premiers siècles de la république.

La curie devait être assez vaste pour contenir six cents sénateurs, nombre auquel ils furent portés à l'époque des Gracques. Il n'y avait pas de tribune. Chacun à son tour se levait et parlait de sa place ; souvent on votait en la quittant pour aller se ranger avec ceux dont on partageait l'opinion.

Le sénat ne s'assemblait pas toujours dans la curie ; il s'assemblait aussi tantôt dans un temple, tantôt dans un autre ; car il se considérait lui-même comme une chose sacrée. C'était en général dans les temples voisins du Forum.

Le choix du temple où le sénat tenait ses séances n'était pas indifférent. Quelquefois on voit le motif qui l'a déterminé. Il était beau de se réunir dans le temple de la Concorde² pour entendre Cicéron accuser Catilina. C'était protester contre ceux qui, ouvertement comme Catilina, ou secrètement comme César, poussaient aux dissensions civiles. Ce ne fut pas sans intention qu'après le meurtre de celui-ci le sénat, qui ne l'avait pas défendu, se rassembla dans le temple de Tellus, élevé là où avait été rasée la maison de Spurius Cassius, mis à mort parce qu'on l'accusait d'avoir voulu se faire roi.

Ce nom de *curia*, donné au principal lieu de réunion du sénat, avait été appliqué dans l'origine à ceux où se rassemblaient les trente confréries patriciennes, appelées elles-mêmes curies. Les *curiæ* étaient des espèces de chapelles, avec un foyer sacré, dans lesquelles l'ors offrait un sacrifice et l'on célébrait un banquet religieux en l'honneur de la Junon sabine (*Juno Curis*) ; elles étaient distinctes, mais rapprochées les unes des autres et placées toutes au pied du Palatin, faisant face au Cælius ; puis furent, sauf quatre d'entre elles, que l'association patricienne à laquelle elles appartenaient n'avait pas voulu quitter, transportées ailleurs³.

Ces curies séparées n'avaient rien de commun que le nom avec la curie du sénat.

Celle-ci était un lieu auguste. Cicéron l'appelle le Temple de la sainteté, de la dignité, de l'intelligence, la tête de Rome⁴.

Près de la curie, sur la même esplanade où se trouvait le Vulcanal, était le Senaculum⁵, où se tenaient les sénateurs avant d'entrer en séance⁶.

Cicéron disait vrai, la curie était la tête et le sénat l'intelligence de Rome. Dans cet édifice qui dominait le Forum, ce corps illustre qui s'élevait au-dessus de la nation en eut toujours la pensée, en dirigea toujours l'action politique aussi longtemps qu'elle fut libre.

En droit comme en fait, les portes de la curie étaient ouvertes⁷. Des plébéiens y furent déjà admis dès le temps des rois, puis par Brutus et Valerius Publicola¹.

¹ Cette hauteur était égale à une fois et demie la largeur si la curie était carrée ; si elle formait un carré long, sa hauteur égalait la moitié de la longueur ajoutée à la largeur. (Vitruve, V, 2, 1.)

² On songea à dédier la curie elle-même à la Concorde. (Cicéron, *De dom.*, 51.)

³ Près du Comitium Fabricium, sur lequel il n'existe, à ma connaissance, aucun renseignement. (Festus, p. 174.)

⁴ Cicéron, *Pro Mil.*, 33.

⁵ Le Senaculum est dit au-dessus de la Græcostase (Varron, *De ling. lat.*, V, 156) et au-dessous de la curie. (Tite-Live, XIX, 27.)

⁶ Valère Maxime, II, 2, 6 Les magistrats y venaient délibérer avec les sénateurs. (Festus, p. 317.)

⁷ Il fallait bien qu'elles le fussent, puisque les tribuns assis à la porte de la curie étaient là pour surveiller les délibérations du sénat.

Après que les plébéiens eurent remporté sur le patriciat cette série de victoires qui commença par le droit au mariage et finit par le droit au consulat, les consuls et les censeurs désignèrent comme sénateurs les plus dignes de chaque ordre². Les anciens magistrats plébéiens,, les tribuns, les édiles, faisaient de droit partie du sénat³.

Enfin les Gracques y introduisirent trois cents chevaliers, et au temps des Gracques les chevaliers étaient de riches plébéiens.

Les familles patriciennes formaient, il est vrai, le corps de cette assemblée, et transmirent de siècle en siècle la tradition invariable de la politique romaine. La curie placée au pied du saint Capitole veillait à la conservation de la religion nationale, étroitement mêlée à toutes les grandeurs de Rome. Placée en face du temple de Saturne, où se gardait le trésor public, elle surveillait et dirigeait l'emploi de ce trésor. Élevée au-dessus du Comitium et du Forum, des assemblées du patriciat et de la plebs, elle avait l'œil sur les comices patriciens et les comices plébéiens, dont les résolutions avaient besoin d'être autorisées par elle.

Sur une décision de la curie, un magistrat abdiquait, ou tous les pouvoirs étaient réunis dans la main d'un dictateur.

Contre les degrés de la curie vinrent plus d'une fois se briser les tumultes du Forum et la puissance devenue exorbitante des tribuns. De la curie partait la déclaration et venait la direction de la guerre ; postée comme en sentinelle au pied de la montée triomphale et non loin de la prison Mamertine, elle accordait le triomphe après la victoire et prononçait sur le sort des peuples vaincus, dont les chefs étaient étranglés pendant le triomphe dans cette prison.

Dans certains cas, la curie devenait, ainsi que la Chambre des lords, une cour de justice. Les sénateurs étaient des juges ; ils déclaraient qui il leur plaisait ennemi du peuple romain. C'est à eux que fut constamment abandonnée la dispensation du trésor public⁴.

Telle fut la curie pendant les quatre premiers siècles de la république. Quand le temps de son pouvoir et celui de la liberté qu'elle était chargée de défendre⁵ furent passés, elle brûla.

La curie était dans un rapport étroit avec ce lieu si important par le rôle qu'il a joué dans l'histoire politique de Rome et dont on parle trop peu, le Comitium, où délibéraient les curies patriciennes, le Comitium, voisin, rival et allié du Forum plébéien.

Il faut nous arrêter un moment à ces deux pôles de la vie politique des Romains, à ces deux endroits célèbres dont l'antagonisme local figure et manifeste cet antagonisme de la plebs et du patriciat, qui fut la fièvre continue et la vie ardente du peuple romain tant que ce peuple vécut.

¹ Denys d'Halicarnasse, V, 13.

² Festus, p. 246.

³ *Prætorii, tribunicii, ædilicij, quæstorii*. (Cicéron, Phil., XIII, 14.) Licinius Calvus, le premier tribun consulaire plébéien, était un vieux sénateur. (Tite-Live, V, 12.)

... *Deligerentur autem in id concilium ab universo populo, aditusque in illum summum ordinem omnium civium industriæ virtutisque pateret*. (Cicéron, *pro Sext.*, 65.)

⁴ Cicéron, *in Vat.*, 15.

⁵ C'était (Cicéron, *Pro Sext.*, 65) l'un des buts de l'institution du sénat. *Senatum reipublicæ custodem, præsidem, propugnatorem, collocaverunt (majores)... plebis libertatem ac comrnoda tueri algue augere voluerunt*.

Rome vit un frappant symbole de la destinée des deux ordres. Il y avait sur le Quirinal, devant le temple de Quirinus¹, deux myrtes sacrés appelés, l'un le Patricien, l'autre le Plébéen².

Jusqu'au milieu du cinquième siècle, l'arbre patricien poussait vigoureusement et se couvrait de feuillage ; l'arbre plébéen, au contraire, était misérable et rabougri ; mais, à partir de ce moment, alors en effet que la conquête de toutes les magistratures avait donné aux plébéiens un avantage complet sur leurs adversaires, ce fut l'arbre patricien qui commença à dépérir et son feuillage à se faner.

Le peuple romain est le peuple de la guerre. Maintenant qu'il existe réellement par la fusion des Latins et des Sabins, à laquelle ont travaillé, chacun à sa manière, les prédécesseurs du dernier Tarquin, et qu'a consommée l'œuvre accomplie en commun de son renversement, le peuple romain va commencer à la fois deux guerres d'où naîtra sa grandeur : l'une ait dedans, l'autre au dehors ; l'une dans son propre sein entre les plébéiens, et les patriciens sortis des deux races qui le composent, guerre au fond de Latins et de Sabins, guerre autant de nationalités que de classes ; l'autre à l'extérieur contre les Latins, les Sabins et les autres peuples sabelliques habitants des montagnes les plus voisines, de ces montagnes qui bornent la vue par un si majestueux horizon, et qui semblaient devoir borner la conquête romaine ; mais elles ne la bornèrent pas.

L'imposante barrière qu'elles lui opposaient fut laborieusement et victorieusement franchie. Le peuple romain transporta bien au delà de ce splendide horizon l'horizon lointain de sa puissance.

Je suivrai le peuple romain dans ses premières conquêtes, qui lurent les plus difficiles et les plus longues, car de Rome l'œil peut en embrasser au moins en grande partie le théâtre. Hais j'aurai à raconter d'autres combats et d'autres conquêtes, et je dois aussi déterminer le théâtre de ces combats que les plébéiens livrèrent aux patriciens.

Ce théâtre, ce fut le Comitium, le Forum et le champ de Mars.

En effet, chacune des assemblées, et, comme on disait, des comices dans lesquels intervenait en tout ou en partie le peuple romain se tenait dans un lieu distinct.

La nature et le jeu de ces assemblées se conçoivent mieux quand on distingue et précise avec soin les lieux divers qui leur étaient assignés. Il y a là, comme je l'ai dit plus haut, une topographie à faire, aussi utile pour bien saisir la marche des institutions romaines qu'une autre étude topographique est nécessaire pour suivre les progrès de leurs armes.

Je parlerai d'abord du Comitium.

Le Comitium³ était au pied du Capitole, à l'ouest du Forum⁴ et plus élevé que lui, en avant de la curie¹, où le sénat se rassemblait ; de ce côté (au nord), on y

¹ Près des *quattro fontane*.

² Pline, *Hist. nat.*, XV, 55, 2.

³ De *coire* ou *cumire*, se réunir, se rassembler, terme consacré pour les réunions politiques.

⁴ La plupart des auteurs l'ont placé à l'extrémité opposée du Forum, et cette erreur était naturelle, car plusieurs passages indiquent le siège du préteur, qu'on ne peut séparer du Comitium, comme voisin du *Puteal de Libon*, qui était certainement à cette extrémité, près de l'arc de Fabius, à l'entrée orientale du Forum. On n'avait pas remarqué que les passages qu'on cite se rapportaient tous à une époque où le siège du préteur avait été déplacé et transporté par Libon lui-même (150 ans avant J. C.) d'un bout du Forum à l'autre. C'est ce qu'avait vu M. Mommsen et qu'a démontré avec une netteté de logique qui ne laisse rien à désirer M. Dyer.

montait par des marches ; du côté du mont Capitolin (à l'ouest), il était de plain-pied avec la base de la colline². Le Comitium était découvert³, car la pluie y pouvait tomber⁴. Les rudes patriciens qui tenaient là leur séance n'avaient pas peur de la pluie, bien qu'à Rome elle ne soit pas rare et dure souvent plusieurs semaines.

Quoique le lieu d'assemblée des patriciens fût entièrement distinct du Forum, qui, dans l'origine, n'était que le marché, la place publique fréquentée par les plébéiens ; dans l'usage le Comitium était parfois considéré comme faisant partie du Forum. Ce mot était pris alors dans un sens général et désignait tout l'espace compris entre le Capitole et la Velia.

Le Comitium avait-il la même largeur que le Forum⁵ proprement dit ? Il était assez vaste pour que Caton pût y jouer philosophiquement à la balle le jour où il fut repoussé de la questure.

Aux deux angles du Comitium et dominant le Forum⁶, on plaça plus tard, quand les guerres samnites mirent les Romains en rapport avec l'Italie méridionale, la statue du législateur de Crotona, Pythagore, et de l'auteur de l'expédition de Sicile, Alcibiade⁷.

Vers le Capitole, le Comitium était dominé lui-même⁸ par la plate-forme sur laquelle un autel avait été élevé à Vulcain, et qui s'appelait le Vulcanal.

Sur cette plate-forme furent construits plus tard divers monuments, et parmi eux un temple de la Concorde⁹, remplacé par un autre dont l'emplacement encore visible est une indication certaine de l'emplacement du Vulcanal¹⁰.

¹ La statue d'Attius Nævius, placée sur les degrés du Comitium, était à gauche de la curie (Tite-Live, I, 36), et si près d'elle, que la base de la statue fut endommagée par l'incendie qui au temps de Cicéron consuma la curie. (Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 2.) Il s'agit de la curia Hostilia, qui touchait à la basilique Porcia. Le Comitium était donc très proche de la curie.

² C'est à cause de l'élévation du Comitium que Denys d'Halicarnasse dit (I, 87) qu'il était dans le lieu le plus élevé du Forum romain (c'est le sens de *ἀραισιώ*, mot que Denys emploie aussi pour désigner la *velia*, III, 1) ; et il s'agit bien ici du Comitium, car il s'agit du lion de pierre qui indiquait, selon quelques-uns, la sépulture de Romulus, et cette sépulture était dans le Comitium. (Festus, p. 177.)

³ On avait cru voir dans un passage de Tite-Live que le Comitium était couvert. Becker (*Handb.*, I, p. 275-6) a montré qu'on s'était trompé.

⁴ Il est parlé de pluie de sang et de pluie de lait dans le Comitium. (Tite-Live, XXXIV, 45 ; Jul., *Obs.*, 83, 103.) On n'aurait pas cru à ces pluies fabuleuses dans un lieu à l'abri des pluies véritables. Le Comitium était même un lieu de passage que traversaient les soldats et où un centurion pouvait faire faire une halte, (Tite-Live, V, 55.) Le figuier ruminal y avait été transplanté, on disait miraculeusement, par l'augure A. Nævius. Selon Pline, il y avait poussé naturellement. (*Hist. nat.*, XV, 20, 3.) Cet arbre était devant le Comitium, à côté de la curie. (Denys d'Hal., III, 71.)

⁵ La curia Julia, que je crois en rapport avec la basilique Julia, donnait sur le Comitium. (Dion Cassius, XLVII, 19.)

⁶ Plutarque, *Numa*, 8.

⁷ Ces statues en bronze subsistèrent jusqu'au temps de Sylla. (Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 12, 1.) Les portraits de Pythagore, tels que celui qu'on voit dans le musée du Capitole, n'ont aucune authenticité. Il y a une bonne statue d'Alcibiade au Vatican, salle de la *Biga*.

⁸ Festus, p. 290. Le Vulcanal était élevé de peu au-dessus du Comitium. (Denys d'Hal., II, 50.)

⁹ Varron, *De ling. lat.*, I, 5-6. De plus, la basilique bâtie par Opimius, auteur d'un temple de la Concorde, et qui de son nom s'appela basilique Opimia ; le Senaculum, lieu où les sénateurs se réunissaient avant d'entrer en séance, et qui, pour cette raison, devait être près de la curie ; enfin la Græcostase, dans laquelle d'abord les ambassadeurs grecs, puis tous les autres ambassadeurs, attendaient d'être présentés au sénat, et qu'il faut se garder de reconnaître avec les *ciceroni* arriérés dans les trois colonnes du temple de Castor. On voit que les dépendances de la curie se trouvaient sur le Vulcanal, ce qui s'explique très bien en les plaçant auprès d'elle, et rend impossible de mettre entre elle et lui toute l'étendue du Forum. Une autre preuve de la vraie position du Vulcanal peut être tirée du lotus (Pline, *Hist. nat.*, XVI, 86) qui avait poussé sur la plate-forme de Vulcain, et dont les racines plongeaient sous terre jusqu'au Forum de César, qu'elles n'auraient pu atteindre, et même être supposées atteindre, si elles avaient dû pour cela passer sous tout le Forum romain.

¹⁰ L'étendue du Vulcanal devait être assez considérable, puisqu'un supposait que Romulus et Tattius avaient pu y tenir un conseil cour posé de leurs sénats respectifs. (Denys d'Hal., II, 50.) Cette remarque est de M. Dyer ; on peut donc supposer l'aire de Vulcain au moins égale au temple de la Concorde, dont l'emplacement a été

De là les consuls consultaient les curies assemblées ; là était le tribunal, où, suivant la tradition, Romulus avait siégé rendant la justice dans l'endroit le plus en évidence du Forum.

Là devait siéger le préteur¹.

Cette dignité, réservée dans l'origine aux patriciens, était spécialement leur création, car ils l'avaient instituée comme un dédommagement quand ils durent partager le consulat avec les plébéiens.

Le tribunal était donc à sa place, au-dessus du Comitium, lieu d'assemblée des patriciens, et près de la curie, lieu des séances du sénat. C'est pour cela qu'il est dit qu'on s'assemblait dans le Comitium pour le jugement des causes.

Je ne crois pas que les plaideurs plébéiens y aient été d'abord admis. Sans doute le client y était représenté par son patron ; dans le principe, les patriciens, seuls en possession de la science du droit, pouvaient seuls plaider².

La principale destination du Comitium était de recevoir les comices par curie, c'est-à-dire l'assemblée des patriciens.

Malgré la constitution de Servius qui avait institué le vote par centurie et lui avait donné pour base la richesse, le vote par curie n'avait pas été aboli, mais seulement restreint.

Les centuries comprenaient tous les citoyens ; les curies n'étaient composées que de gentes patriciennes ; elles se rassemblaient dans le Comitium.

Chaque curie avait une voix qui exprimait l'opinion de la majorité de ses membres³.

Toutes les curies n'auraient pu tenir dans le Comitium ; il est probable que chacune d'elles y envoyait seulement le nombre de chefs de gentes nécessaire pour la représenter.

Le système représentatif n'était pas selon les habitudes de l'antiquité, qui ne concevait guère que l'intervention directe des citoyens dans la chose publique. Ce fut une des causes qui tirent périr la liberté dans Rome, trop agrandie pour pouvoir faire ses affaires elle-même. Mais ici la condition des lieux dut amener une représentation des curies, et forcer à l'admettre.

Dans les comices par curie, le principe de famille, de race, subsistait⁴.

La curie, comme l'aristocratie, était originairement sabine, et le Comitium, où les curies se rassemblaient, était le lieu où les Sabins s'étaient autrefois rassemblés. Dans le Comitium, l'ancien esprit aristocratique et l'ancien esprit sabin étaient retranchés au pied du Capitole, qui avait été sabin.

Aussi, quand les comices par curies ne se tenaient pas dans le Comitium, ils se tenaient sur le Capitole, devant la curia Calabra¹. Ceux-là avaient pour objet des

reconnu, mais n'est visible qu'en partie, parce que les fouilles qui l'ont mis à jour ont été arrêtées par la rampe moderne du Capitole, au delà de laquelle il s'étendait plus au nord, derrière la prison Mamertine.

¹ Le tribunal du préteur est souvent indiqué comme placé dans le Comitium ; mais tout tribunal étant très élevé au-dessus du sol (Pauly, *Encycl.*, VI, 2090), on doit mettre celui du préteur sur le Vulcanal, là où la tradition plaçait le tribunal de Romulus.

² Le Comitium s'ouvrait aux chevaliers, mot qui dans l'origine avait désigné surtout la portion aristocratique des anciennes tribus, même après l'époque où les chevaliers, qui n'avaient plus de cheval, furent des financiers et des fermiers généraux. *Comitium locus propter senatum quo coire equitibus populoque romano licet.* (Pseud. *Asc.*, in *Cic. Verr.*, II, 1, 59.)

³ Denys d'Hal., IV, 12 ; Güttl., *R. Verf.*, p. 153.

⁴ *Cum ex generibus hominum suffragium feratur curiata Comitia esse.* (Aulu-Gelle, XV, 27, 4.)

élections sacerdotales, l'annonce des phases du mois qui déterminaient l'époque des fêtes, et les déclarations testamentaires qui se liaient à la religion² ; ils étaient présidés par les pontifes.

Le Capitole avait été avant Tarquin et même avant Romulus un mont consacré par la religion. Évandre, dans Virgile, parle déjà de la religion du lieu.

Il y avait une grande différence entre le Forum et le Comitium ; le Forum avait une tribune, le Comitium n'en avait pas.

Les comices aristocratiques par curies, qui se tenaient dans le Comitium, allèrent toujours perdant de leur importance, et les comices démocratiques par tribus, qui se tenaient dans le Forum, en acquirent toujours une nouvelle. Le triomphe graduel du Forum sur le Comitium, c'est toute l'histoire de la république romaine.

Les curies étaient muettes. Le consul venait sur le Vulcanal de la part du sénat proposer un projet de loi (*senatus consultum*). D'ordinaire elles approuvaient ou rejetaient sans discussion, et le sénat confirmait, autorisait. La parole est la vie des assemblées : le silence du Comitium fut encore une cause de l'infériorité des comices par curies et de leur décadence.

Ces comices, abandonnés parce qu'ils ne comptaient presque plus pour rien, et que la loi Publilia força d'approuver les lois avant qu'elles fussent portées, finirent par se composer de trente licteurs qui représentaient les trente curies³.

En fait de fiction représentative, il faut désespérer de faire mieux.

Les comices généraux du peuple romain, les comices par centuries, se tenaient dans le champ de Mars. C'est que l'assemblée des centuries était une assemblée militaire ; elle s'appelait l'armée (*exercitus*). C'est pour cela qu'elle se formait hors de la ville, hors du Pomœrium, enceinte sacrée de Rome ; car l'armée était soumise à l'*imperium*, ce pouvoir formidable que les consuls ne pouvaient exercer dans la ville. Le champ de Mars était bien choisi par les comices de cette armée qui votait. Le vote avait lieu près de l'autel de Mars⁴.

Les aruspices étaient entre les mains du consul faisant fonctions de général, qui présidait aux suffrages dans le *Tabernaculum*, ce qui voulait dire la *tentes*⁵.

Sur l'ordre du consul, et au son de l'antique trompette du Latium, la corne de bœuf, qui les appelait du haut des murs comme s'il se fût agi de marcher à l'ennemi, les citoyens se rendaient au Septa⁶.

Ce nom de *Septa* ou son synonyme *Ovile* (parc de bergerie) désignaient une enceinte en bois où les votants avaient seuls le droit d'entrer et où se tenaient

¹ Ils s'appelaient *Comitia Calata*.

² Par les *sacra* de famille, dont l'héritier acceptait ou rachetait l'obligation.

³ Cicéron, *L. Agr.*, II, 12.

⁴ Un passage de Tite-Live (XI, 45) fait voir que l'autel de Mars était voisin des Septa. *Comitiis perfectis, ut traditur antiquitus, censores in campo ad aram Martis consederunt.*

⁵ C'était aussi le nom du lieu que choisissait l'augure dans l'espace qu'il avait déterminé et qu'on appelait le *Templum*. (Cicéron, *De Div.*, II, 33.)

⁶ Nibby (*R. Ant.*, II, p. 837) place les Septa au palais Doria, et sans en donner la preuve ; on peut déterminer leur emplacement avec plus d'exactitude qu'on ne le fait en général. La villa Publica était à côté des Septa. (Varron, *De R. R.*, III, 2, 17.) Or elle était très proche du temple de Bellone (Tite-Live, XXX, 21 ; XXXIII, 24), comme s'en aperçurent les sénateurs rassemblés dans ce temple quand leur séance fut troublée par les cris de quelques milliers de prisonniers de guerre que Sylla faisait égorger dans la villa Publica. Le temple de Bellone était voisin de la partie occidentale du cirque Flaminien. (Ovide, *Fastes*, VI, 201 et suiv.) Près de là était donc une extrémité des Septa ; l'autre est indiquée par l'église de la Minerve. En effet, Juvénal parle d'un temple d'Isis qui était proche des Septa (*Satires*, VI, 529), et on a tramé une grande quantité de statues égyptiennes dans les environs de l'église de la Minerve, une Isis en basalte, l'obélisque de la place de la Minerve, les deux beaux lions portant le nom de Nectanebo, ci-devant à la *fontana felice*, aujourd'hui au musée du Vatican.

les comices militaires et rustiques de Rome, à son origine, ville de pâtres et de guerriers.

On construisit pour la vérification des suffrages¹ un monument considérable appelé *Diribitorium*, mais ce fut sous Auguste, quand le suffrage ne signifiait plus rien.

Alors on remplaça aussi les planches du Septa par de superbes portiques. César eut la pensée de cette magnifique ironie², elle fut complétée sous Auguste et Tibère³.

L'usage se conserva toujours de passer sur un pont⁴ pour aller voter, afin d'éviter ainsi la confusion. Marius fit faire le pont plus étroit pour rendre la régularité des suffrages plus grande et leur captation plus difficile.

Mais ce n'est pas par des précautions matérielles qu'on peut remédier à la corruption des âmes.

Le Romain qui avait dépassé l'âge de porter les armes perdait le droit de voter, comme ayant cessé d'être citoyen le jour où il cessait d'être soldat.

De là cette expression proverbiale . les sexagénaires sont précipités du pont, allusion enjournée à une tradition sinistre.

On disait que dans les temps antiques, à l'époque des sacrifices humains, on précipitait du pont Sublicius, qui n'existait probablement pas alors, les vieillards âgés de soixante ans.

Peut-être aussi le proverbe politique avait-il fait imaginer la tradition.

Cette coutume de tuer les vieillards, qu'on a trouvée chez certains peuples sauvages, attribuée par les Romains à leurs aïeux, montre qu'ils croyaient à un âge de sauvagerie primitive dans le Latium.

Je suis porté à penser qu'ils avaient raison.

Près des Septa était la *villa Publica*⁵, dont le nom indique l'origine rustique ; c'était une villa, c'est-à-dire, à cette époque, une ferme que l'on construisit dans le champ de Mars pour servir de dépendance aux Septa.

On y faisait les enrôlements et les recensements⁶. Les augures s'y tenaient pendant les élections. Plus tard on y logea les ambassadeurs.

Au temps de Varron, elle était déjà d'une certaine magnificence, ornée de peintures et de statues⁷.

¹ Pendant le vote, les *diribitores* marquaient par des points le nombre des voix qu'obtenait chaque candidat. Avoir tous les points, c'était passer à l'unanimité, avoir un succès complet. De là ce vers d'Horace :

Omne talit punctum qui miscuit utile dulci.

² Cicéron, *Ad Att.*, IV, 16.

³ Dion Cassius, LIII, 22 ; LV, 8. La forme des Septa Julia a été conservée par des fragments du plan de Rome antique qu'on voit dans l'escalier du musée Capitolin.

⁴ Grucchius (*De Com. R.*, p. 126) pense qu'il y avait trente-cinq ponts, un pour chaque tribu. L'origine de ces ponts était vraisemblablement la nécessité de franchir un petit cours d'eau appelé *Petronia amnis*.

⁵ Elle était assez près des Septa pour pouvoir être confondue avec eux ; car c'est en faisant allusion aux prisonniers égorgés dans la villa Publica par ordre de Sylla que Lucain a dit :

Miseræ maculavit ovilla Romæ.

Les Septa étaient à la droite de la villa Publica. (Varron, *R. R.*, III, 17.)

⁶ *Ubi cohortes ad delectum consuli adductæ considant, ubi arma ostendant, ubi censores censu admittant populum.* (Varron, *R. Rust.*, III, 2.)

⁷ Varron, *R. Rust.*, III, 2. Une médaille du temps d'Auguste la représente avec un portique à deux étages. (Nibby, *R. Ant.*, II, p. 843.) C'est sans doute sous ce portique que Varron attendit avec son ami Arius que leur

L'origine de la villa est liée à l'origine de la censure. Peu d'années après l'institution de cette magistrature, la construction de la villa Publica fut ordonnée par les censeurs¹.

Tite-Live dit qu'alors le recensement du peuple (*census populi*) y eut lieu pour la première fois.

Le recensement était beaucoup plus ancien ; il remontait à Servius Tullius. Cela ne peut vouloir dire qu'une chose, c'est qu'alors il fut fait pour la première fois dans la Villa Publica.

La censure devait être fort ancienne, car tout porte en elle le caractère de la simplicité primordiale et de la vie rustique.

L'estimation des biens de chacun² se faisait dans un édifice appelé Villa, la ferme, près du parc aux moutons.

Le recensement, et la lustration qui venait après, se rapportent aux habitudes pastorales d'une société naissante. Le mot *censere* lui-même s'appliquait dans l'origine aux troupeaux³ les bergers romains faisaient la lustration de leurs taureaux⁴ ; ils purifiaient leurs brebis à la fête de Palès⁵, comme ils les font encore asperger d'eau bénite à la fête de saint Antoine.

Il n'est pas jusqu'à l'animal immonde dont on a fait, je ne sais pourquoi, le compagnon de ce grand solitaire, qui ne joue son rôle dans le *lustrum* du champ de Mars.

Avant de prononcer une bénédiction solennelle sur le peuple romain⁶, les prêtres promenaient autour de l'assemblée un cochon, une brebis et un taureau ; puis ils les immolaient.

Ce choix des trois victimes désignait les trois époques de la société primitive. Le cochon, l'âge le plus ancien de cette société quand l'homme habitant les forêts non encore défrichées, n'a d'autre ressource que la domesticité errante de ce compagnon de la vie du chasseur au sein des bois, où il se repaît du gland des chênes, première nourriture de l'homme, suivant la tradition antique.

La brebis représente l'âge pastoral, qui vient ensuite quand la forêt commence à faire place au pâturage.

Enfin le taureau ou le bœuf représente l'âge agricole, qui conduit à la civilisation par la propriété.

De plus, la lustration qui accompagnait le recensement paraît avoir une origine sabine.

Nous avons déjà vu que les purifications étaient venues à Rome des Sabins ou des Étrusques par les Sabins. On peut en dire autant des différentes fêtes dans

candidat eût obtenu dans les Septa les honneurs de l'édilité. *Vis potius villæ Publicæ utemur umbra*. (Varron, *ibid.*)

¹ Tite-Live, IV. 22.

² Cette estimation se faisait sur la déposition des contribuables ; elle était contrôlée par les tables des censeurs, qui pouvaient élever le chiffre de la taxation s'ils le jugeaient à propos. (Denys d'Hal., IX, 36.) La terre n'était pas taxée seule comme on l'a cru ; la preuve en est dans ce passage de Festus : *In æstimatoræ censoria æs infectum rudus appellatur*.

³ *Censere numerum gregis*, dit Columelle.

⁴ *Lustrare juvencos*. (Tibulle.)

⁵ La purification des animaux avait pour but d'écartier d'eux toute influence funeste. C'était aussi le but de la lustration du peuple romain.

⁶ *Carmen solemne precatationis*. (Valère Maxime, IV, 1. 10.)

lesquelles on purifiait la terre¹ et ses produits, les *ambarvales*, les *cereales*, les paganales².

Tout cela était sabin d'origine.

La *lustration*, qui accompagnait le recensement, devait l'être aussi.

D'autre part, si l'on se souvient que le roi qui fit du cens le principe de la constitution romaine, bien que venu d'Étrurie et probablement d'origine sabellique, savait quelque chose des sociétés grecques par l'Italie méridionale, on peut retrouver dans le recensement tel qu'il l'institua une autre imitation de la Grèce et de Solon³. De plus, comme nous avons vu Mastarna choisir des temples pour y constater par des offrandes de nature différente ce que nous appelons le mouvement de la population, nous voyons aussi les magistrats chargés d'opérer le recensement de la fortune des citoyens déposer dans un temple les tables qui contenaient les résultats de cette statistique officielle. Les tables du cens se conservaient dans le temple des Nymphes⁴, c'est-à-dire le temple des Camènes, divinités sabinnes. Ce choix remontait sans doute à l'époque où les rois étrusques avaient pour l'aristocratie de Rome, presque entièrement sabinne ; des ménagements que j'ai signalés, et dont le choix fait par Servius Tullius de trois temples consacrés à des divinités sabinnes pour contrôler le recensement nous a fourni un exemple.

La censure fut une magistrature patricienne que les patriciens ne partagèrent avec les plébéiens qu'au bout d'un siècle, et qui, bien qu'inférieure hiérarchiquement au consulat⁵ et à la préture, n'en eut pas moins un caractère tout spécial de majesté et d'autorité.

Le censeur était vêtu de pourpre⁶ ; un licteur marchait devant lui, et, tandis que les autres magistrats prêtaient serment aux lois devant le temple de Castor en se tournant vers le Forum, il le prêtait sur le Capitole⁷. Au lieu de répondre de lui-même au peuple, il ne traitait qu'avec Jupiter.

Les censeurs louaient les terres du domaine public, qui s'appelaient toujours des pâtures, en mémoire de leur destination primitive, percevaient les impôts, affermaient certains revenus de l'État, mauvaise méthode, trop pratiquée dans l'ancienne Rome et trop conservée dans les *Appalti* de la nouvelle.

Ils étaient aussi chargés d'appliquer les ressources du trésor à diverses dépenses de la république, parmi lesquelles je noterai seulement celles qui concernent un des principaux objets de ces études : les monuments publics et surtout les temples, que des particuliers ou des sociétés (*societates*) prenaient à l'entreprise.

La grande place que les anciens assignaient avec raison aux mœurs dans la société politique conduisit les Romains à conférer au censeur des pouvoirs qu'à juste titre nous jugerions exorbitants. Qu'il pût chasser un sénateur du sénat et un chevalier de sa tribu, rien de mieux, et de telles épurations, si elles étaient possibles, seraient parfois fort nécessaires ; que le mauvais traitement des

¹ On purifiait la terre par des lustrations avant les semailles et avant la moisson.

² Ovide, *Fastes*, I, 669.

... *Pagum lustrate coloni.*

³ Le *Τίμημα* de Solon était très analogue au *census* romain.

⁴ Cicéron, *Pro Mil.*, 27.

⁵ C'était d'abord le consul qui faisait le recensement ; la censure, aussi bien que l'édilité curule et la préture, fut, comme l'a remarqué Niebuhr, une portion de l'autorité consulaire que les patriciens en détachèrent quand ils commencèrent à craindre qu'elle ne leur échappât, tout entière.

⁶ Polybe, VI, 53.

⁷ Tite-Live, XI, 46.

esclaves fût châtié, rien de mieux encore ; mais les censeurs punissaient d'ignominie des fautes priées sur lesquelles il n'appartient qu'à la conscience de prononcer et non pas à l'État, parce que l'État n'a pas l'infaillibilité de la conscience ; ils punissaient, ce qui est plus grave, des actes irrépréhensibles et dont personne n'a le droit de demander compte au citoyen : le choix d'une profession, comme celle de petit marchand ou docteur ; les arrangements de la vie privée, comme la préférence donnée, au célibat sur le mariage.

C'était là une véritable tyrannie et une tyrannie tracassière à laquelle les Romains se soumettaient, et pourtant ils avaient plus le sentiment de la liberté que tels hommes qui demandent seulement au pouvoir absolu de n'être point tracassier.

Ils ne refusaient rien au despotisme de la loi, mais n'en voulaient supporter aucune autre.

Ce n'était pas assez sans doute.

La législation ne doit pas être oppressive, et la liberté d'un citoyen ne doit avoir d'autres restrictions que la protection de la liberté des autres citoyens.

Mais des lois oppressives peuvent être corrigées par d'autres lois ou abolies avec le temps, et c'est ce qui est arrivé en partie à Rome pour la censure. D'ailleurs, il est parfois pénible, mais il n'est point honteux de se soumettre à la rigueur excessive d'une loi qu'on s'est imposée à soi-même.

Ce que les Romains jugeaient dégradant pour la nature humaine, c'est d'abdiquer la liberté dans les mains d'un homme. C'est de mettre une volonté à la place de toutes les volontés. Cela ils l'eurent toujours en horreur et en mépris. C'est pourquoi la censure confiée à des magistrats dont l'autorité était temporaire, et qui appliquaient des lois auxquelles tous avaient mis la main, que chaque jour on pouvait changer, fut à atome entourée de respect, tandis que la censure chez les modernes, qu'elle porte ce nom ou qu'elle en porte un autre, bien qu'elle ne s'immisce point dans les actes de la vie privée et se borne à faire dépendre du bon plaisir d'un homme ou de plusieurs la liberté pour les citoyens de manifester leur pensée, a été flétrie par le sentiment public toutes les fois qu'il y a eu un sentiment public. La *censure* de Caton et la *censure* de la police sous le premier empire, je le demande à tout lecteur de bonne foi, lui semble-t-il que ce soit le même mot ?

A Rome, où le caractère religieux se montre partout, la plupart des magistratures étaient dans un rapport particulier avec un temple. Nous venons de le voir pour les censeurs, dont les registres se conservaient dans le temple des Nymphes.

Nous le verrons pour les édiles attachés au temple de Cérès ; nous allons le voir pour les questeurs.

Le rapport des questeurs était avec le temple de Saturne, parce que là se trouvait le trésor public (*ærarium*), et qu'ils étaient chargés de plusieurs soins qui concernaient ce trésor¹.

Le nom des questeurs (*quæstor*, celui qui recherche) avait le même sens que celui des modernes inquisiteurs. Ils étaient de deux sortes : les accusateurs publics et

¹ Par exemple, de fournir à la dépense des envoyés étrangers que la république défrayait. Quelquefois ceux-ci donnaient un chiffre de leur escorte plus élevé qu'il n'était réellement et que démontraient les registres de l'Ærarium : *Servos novem se professi sunt habere, cum sine comite venissent.* (Cicéron, *Pro Flacc.*, 18.)

les gardiens de la fortune de l'État. Ces deux sortes de questeurs sont dits avoir existé sous les rois.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que les seconds remontent aux premiers temps de la république, que leur principale fonction fut de veiller au trésor de l'État déposé dans le temple de Saturne et aux sénatus-consultes conservés dans l'Ærarium.

Les questeurs furent d'abord patriciens et désignés par les consuls ; mais il importait trop aux plébéiens d'avoir l'œil sur le maniement des finances publiques pour qu'ils ne voulussent pas être aussi représentés dans la questure. Ils obtinrent en 333 que les questeurs seraient à l'avenir pris indifféremment dans les deux ordres, et en 345, sur quatre questeurs, il y en eut trois de plébéiens.

La questure était la moins élevée de toutes les magistratures ; cependant on paraît avoir voulu la relever par quelques prérogatives. C'était dans les mains des questeurs que la plupart des magistrats prêtaient serment devant la porte du temple de Saturne¹, dieu de la bonne Foi antique de l'âge d'or.

C'étaient les questeurs qui allaient chercher les enseignes militaires dans le temple du dieu pacifique, où on les conservait tant que durait la paix, et les portaient dans le champ de Mars pour les donner aux légions qui allaient combattre².

Celui des questeurs auquel le sort avait assigné pour province la ville de Rome avait particulièrement soin du trésor. Comme les censeurs, il affermaient les travaux publics, dont l'adjudication avait lieu dans le Forum.

Il faisait élever, par ordre des consuls, des statues aux citoyens qui avaient mérité cet honneur³.

Enfin les serviteurs publics attachés aux questeurs devaient se présenter devant le temple de Saturne le jour où ces magistrats entraient en charge, et qui n'était pas le même pour eux et les consuls.

L'importance de ce temple, par rapport à la législation romaine, était grande ; car un sénatus-consulte n'avait force de loi que lorsqu'il y avait été régulièrement déposé⁴. Cette formalité essentielle était pour les Romains ce qu'est pour nous l'insertion au Bulletin des lois⁵.

¹ Le trésor y était encore au temps de Plutarque (*Publicola*, 12) ; il n'y a donc aucune raison de supposer, comme fait Becker (*Handb.*, I, p. 317), qu'il fut transporté dans le Tabularium, c'est-à-dire dans les archives. On y put transporter les tables des Édiles, qu'on dit avoir passé du temple de Cérès au Capitole ; car le Tabularium était sur le Capitole, mais le trésor resta toujours dans le temple de Saturne. C'est là que César le trouva et le vola. Ce temple, placé entre le Capitole et le Forum, à l'extrémité du vicus Jugarius, était consacré à Saturne et à Ops, la déesse de la richesse. Quelquefois, quand il s'agissait du trésor, on l'appelait seulement **temple d'Ops**. (Cicéron, *Phil.*, I, 7 ; II, 14.) Dans la partie secrète du temple était sans doute le *trésor plus saint*, *sanctius ærarium*, où l'on mettait à part le produit de l'impôt appelé le vingtième (Tite-Live, XXVII, 10), pour les plus extrêmes nécessités ; ce fut celui que le consul Lentulus ouvrit avant de quitter Rome. (César, *Bell. civ.*, I, 14.) Mais il en restait un autre plus considérable, que personne n'avait ouvert et dont César fit briser la porte. On voit que l'un des partis ne ménageait pas plus que l'autre le trésor public dans l'intérêt de la guerre civile. Mais le consul était dans la légalité, car le sénat, entre les mains duquel était la clef de l'Ærarium, avait pu la lui remettre.

² Tite-Live, III, 69. Dans un autre endroit, Tite-Live (VIII, 23) dit que les enseignes furent portées au temple de Mars, près de la porte Capène, où l'armée était rassemblée. Ici l'opposition du temple de Mars au temple de Saturne marque encore mieux le caractère pacifique de ce dernier.

³ Cicéron, *Philippiques*, IX, 7.

⁴ Tite-Live, XXXIX, 4.

⁵ Même après l'érection du Tabularium (archives), on voit (Suétone, *Auguste*, 94) les sénatus-consultes portés à l'Ærarium. Peut-être considérerait-on le premier comme une dépendance du second, ce que leur proximité peut expliquer.

La préture¹, cette charge la plus haute après le consulat, celle qui resta le plus longtemps exclusivement patricienne, nous ramène au Comitium et au Forum.

Le préteur était le représentant suprême de la justice. Son tribunal fut d'abord placé dans le Comitium, ou plus exactement sur la plate-forme qui le dominait et que l'on appelait le Vulcanal, plus tard transporté à l'autre extrémité du Forum². Le préteur nommait les juges, qui, assis sur des tabourets, devaient émettre une décision touchant la cause qui avait été portée devant eux ; puis le préteur prononçait le jugement.

Chaque année, en prenant possession du tribunal, le préteur publiait un édit, sorte de manifeste judiciaire dans lequel il déclarait ce qu'il conservait ou changeait dans la jurisprudence de ses devanciers. Par l'édit prétorien, qui faisait entrer l'équité dans le droit strict, la réforme, et le progrès s'introduisirent comme inaperçus dans la législation romaine, et, grâce à un judicieux emploi de sages fictions, en modifièrent graduellement l'esprit sans en troubler brusquement l'unité. Ulpien appelle l'édit prétorien la voix vivante du droit civil.

L'édit du préteur était exposé dans le Forum, écrit d'abord sur le mur blanc de quelque temple, puis sur une planche blanchie (*album*).

Le nouveau préteur laissait intact le texte ancien et se bornait à récrire ce qu'il changeait et à écrire ce qu'il ajoutait.

Ce tableau était une image parlante de l'esprit de la législation romaine, qui, lente à détruire et prudente à innover, transformait insensiblement, mais effaçait très peu. Aussi cet édit s'appelait-il, ce qui est profond, perpétuel et annuel, c'est-à-dire durable et renouvelé.

C'est aussi l'esprit de la cour de Rome, mais elle est encore plus enchaînée à la tradition immobile du passé, elle a son édit perpétuel, mais elle n'a pas son édit annuel.

En face du jugement présidé par le préteur et rendu par des juges patriciens dans le Comitium subsistait le vieux jugement populaire des centumvirs qui devait se tenir dans le Forum. Sous l'empire, nous voyons un procès jugé par les centumvirs, dans la basilique Julia³.

Les centumvirs représentant les tribus⁴ offrent de grandes ressemblances avec les héliastes d'Athènes et sont encore une imitation romaine des institutions de la Grèce, qu'on peut faire remonter, comme le pense Niebuhr, à Mastarna. Les anciens avaient leur jury⁵.

Les comices par curies étaient exclusivement aristocratiques, les comices par centuries étaient composés de la totalité des citoyens dont les votes comptaient en proportion de leur richesse ; la pure démocratie eut aussi ses comices, dans lesquels la naissance ne constituait point un droit, la richesse ne donnait aucun avantage, mais le nombre était tout : on les appelait les comices par tribus.

Moins anciens que les deux autres, ils gagnèrent toujours en importance. Leur progrès suit et manifeste l'ascendant croissant de la démocratie dans la constitution romaine.

¹ Il est question du *prætor urbanus*, seul à l'origine.

² Voyez Dyer. *Smith's Dict.*, art. *Roma*, p. 776.

³ Pline le Jeune, *Lettres*, V, 9 (21).

⁴ Paul Diacre, p. 54.

⁵ Le nom même des jurés rappelle que les héliastes n'étaient admis à jurer qu'après avoir prêté un serment.

Les comices par tribus ne sont pas attachés invariablement à un lieu particulier : la démocratie n'aime point à s'enchaîner par l'usage et par la tradition ; instable et capricieuse de sa nature, il lui plaît de changer de place aussi bien que de résolution. Aussi les comices par tribus se tinrent-ils quelquefois dans le Champ de Mars, comme les comices par centuries ; quelquefois sur le Capitole, comme les comices patriciens¹. Pourquoi le peuple souverain aurait-il respecté une prérogative et n'aurait-il pas voulu établir qu'il se réunissait là où bon lui semblait, que les lieux de réunion assignés aux autres assemblées pouvaient recevoir les siennes ? Il n'osa cependant jamais usurper le Comitium, cet antique domaine du vieux patriciat sabin² ; et le lieu qu'il préféra pour ses comices, ce fut le lieu de tous temps ouvert à tous, le marché, la place publique, le Forum.

Le Forum, comment y mettre le pied sans voir apparaître les luttes des partis, les triomphes de la parole, toute la vie énergique et orageuse du peuple romain ?

Déjà le lieu où il devait exister a été pour nous le théâtre du combat épique de Tatiüs et de Romulus, des Sabins et des Romains, puis de l'alliance inégale des deux rois et des deux peuples.

Le Forum était destiné à être bien des fois aussi, dans l'ordre politique, un lieu de tombes et d'accommodements.

Ce n'est pas la faute des antiquaires si nous n'éprouvons point à le reconnaître autant d'embarras qu'à discerner la vraie place de la roche Tarpéienne et du Capitole ; ils ont voulu déplacer le Forum, au lieu de le mettre où est le campo vaccino, le transporter à droite dans la rue des Fenili, et, au lieu de le laisser allant de l'Ouest à l'Est, le placer en travers du Nord au Sud³.

Heureusement ces efforts pour troubler la confiance des voyageurs n'ont eu aucun succès, et ceux-ci apprendront peut-être avec plaisir que, tout bien examiné, le Forum demeure où il était.

L'on peut déterminer avec beaucoup de précision l'étendue et les limites du Forum.

Il commençait à l'Ouest au pied du Capitole ; à l'Est, où sa largeur était moins considérable, un coude de la voie Sacrée qui descendait de la Velia (arc de Titus) le limitait. Sur son côté méridional se prolongeait la voie Sacrée jusqu'au pied de la montée triomphale du Capitole, un autre embranchement de la voie sacrée longeait la partie septentrionale⁴ du Forum qui formait un trapèze¹ s'élargissant vers le Capitole.

¹ Tite-Live, XLIII, 16. Ils eurent lieu aussi dans les prés Flamiens (*Ibid.*, III, 54.)

² Au contraire, les tribus représentaient à leur origine l'ancien intérêt latin ; quand les Latins étaient admis au droit de suffrage, c'est dans les comices par tribus qu'ils l'exerçaient.

³ Nardini, qui a remis le Capitole à sa place, est celui qui a ôté le Forum de la sienne, et a égaré jusqu'au sage Nibby. Piale a le premier redressé une erreur dont des fouilles plus récentes, entre autres celle qui a découvert la basilique Julia, ont achevé de démontrer l'énormité. Le docte Bunsen, Canina, et son adversaire acharné Becker, ont rendu impossible toute incertitude ; une expression ambiguë de Denys d'Halicarnasse (II, 66), qui dit que le Forum est entre le Capitole et le Palatin, pouvait seule faire hésiter ; mais, comme l'a justement remarqué Becker (*Handb.*, p. 218), cet auteur se corrige lui-même en plaçant entre ces deux collines le quartier étrusque (V, 56). L'expression de Denys d'Halicarnasse était surtout fautive pour Becker et ceux qui, comme lui, mettent le Capitole là où est la roche Tarpéienne ; pour ceux qui voient le Capitole proprement dit dans la cime nord-est du mont Capitolin, les termes employés par Denys d'Halicarnasse ont une certaine vérité ; le Forum, se trouve en effet sur une ligne oblique entre l'église d'Ara-Coeli et le Palatin ; pour eux, la phrase de Denys d'Halicarnasse est une preuve de plus de l'opinion qu'ils ont embrassé ; pour eux, et pour eux seuls, le Forum est, comme le dit aussi Denys d'Halicarnasse, placé *au-dessous* du Capitole.

⁴ On en a trouvé des fragments devant le temple d'Antonin et Faustine, et pris de l'église de Saint-Adrien. (Smith's, *Dict. of gr. and R. geogr.*, II, p. 772.)

A l'endroit où le prolongement méridional de la voie Sacrée pénétrait dans le Forum, on y avait accès par une entrée à laquelle un arc de triomphe, le premier qu'élevèrent les Romains, l'arc de Fabius, donna son nom. Un passage de Cicéron ne permet pas de placer l'arc de Fabius ailleurs qu'à l'angle est-sud du Forum : *Quand, dit-il, près de l'arc de Fabius je suis poussé dans la foule*, — on conçoit que parfois elle fut grande à ce point de jonction entre la place publique et une rue très fréquentée, — *je m'en prends à celui qui est près de moi, et non à celui qui est sur le sommet de la Velia (arc de Titus)*².

Deux rues venant du Sud tombaient dans le Forum romain ; l'une, suivant le pied de la roche Tarpéienne débouchait à l'extrémité Ouest du Forum, c'était le vicus Jugarius ; l'autre un peu plus à l'Est, et dirigée dans le même sens, venait aussi aboutir au Forum, c'était la rue des Étrusques (vicus Tuscus). Par la première on allait gagner la porte Carmentale, par la seconde on se dirigeait vers le grand cirque, à travers le quartier étrusque, lequel devint un des quartiers les plus animés et les plus marchands de Rome, et aujourd'hui l'est très peu.

En revanche, du côté du Nord on ne connaît pour communiquer avec la populeuse Sabura, avec les élégantes Carines, qu'une rue partant du Forum, au-dessous de la Velia³ ; mais il devait en exister d'autres.

Des boutiques s'élevèrent sur les deux rues qui, l'une au Sud, l'autre au Nord, bordaient le Forum dans sa longueur. Les premières s'appelaient les vieilles⁴ (*veteres*), les secondes les neuves (*novæ*).

Les boutiques rappellent l'origine du Forum, qui fut d'abord un marché.

Les changeurs, les banquiers, les gens d'affaires, se réunissaient autour de ces arcs nommés *janus*, sous lesquels en cas de pluie on pouvait trouver un abri. Ces Janus formaient la *bourse* de Rome.

Il y en avait trois, tous placés sur le côté septentrional du Forum⁵.

Tel était la configuration et l'aspect ancien du Forum. Avec le temps, des portiques l'entourèrent, les boutiques firent place à des basiliques ; trois temples, à l'ouest celui de la Concorde et celui de Vespasien, celui de César à l'est, vinrent se placer à côté du temple de Saturne et du temple de Castor qu'on réédifia. On s'exagère souvent le nombre des édifices du Forum ; tous étaient à l'entour. Le centre du Forum était libre et le fut toujours.

Il le fallait bien, car, sans parler des acheteurs, où eût été la place nécessaire pour les combats de gladiateurs, qui eurent lieu dans le Forum jusqu'à la fin de

¹ Vitruve prescrit (V, 1) que la largeur d'un Forum soit égale aux deux tiers de sa longueur ; mais le Forum s'était formé tout seul pour satisfaire aux besoins des populations, et d'après la disposition des lieux, sans attendre Vitruve.

² Cicéron, *pro Planc.*, 7.

³ En effet, cette rue est appelée par Denys d'Halicarnasse un raccourci ; il y avait donc une route moins abrégée allant du Forum au pied de l'Esquilin, sans doute celle qui plus tard traversa le Forum de Nerva, appelée le Forum de passage (*Forum transitorium*). De plus, il est fait mention de trois arcs nommés Janus ; l'un au commencement, l'autre au milieu, le troisième au bout du Forum. Vraisemblablement ces *janus* servaient de porte, ou étaient devant une entrée du Forum. La première et la troisième s'ouvraient à ses deux extrémités. Celle du milieu devait faire face à une rue qui conduisait à la Subura et aux Carines.

⁴ Un passage de Cicéron nous fait connaître positivement que les vieilles étaient au sud et les neuves au nord du Forum, car il nous apprend que celles-ci étaient exposées au soleil et les autres à l'ombre, parce qu'elles avaient le soleil derrière elles ; il suffit d'avoir eu à traverser le Campo Vaccin par un jour brûlant pour avoir senti toute la justesse de la remarque de Cicéron, faite par lui sans doute quand il descendait du Capitole pour retourner à sa maison du Palatin. Voici ce passage important pour la topographie du Forum . *Ut ii qui sub novis solem non ferunt, item ille cum aestuaret, veterum... umbram est secutus.* (Cicéron, *Acad. prior*, II, 22.)

⁵ Horace (*Satires*, II, 3, 18) parle d'un Janus medius.

la république, avant qu'on eût élevé des amphithéâtres, et pour les réunions des plébéiens, les comices par tribus, dont je vais parler ?

Et puis le Forum devint un lieu de promenade, comme le **Campo Vaccino** l'est encore le dimanche, pour les Romains ; un lieu de plaisirs pas toujours honnêtes. Plaute¹ nous apprend par quelles sortes de gens les différentes parties du Forum étaient fréquentées de son temps.

Les faux témoins abondaient aux abords du Comitium où l'ont jugeait les procès. Peut-être on en trouverait quelques-uns dans le voisinage de la curia Innocentiana.

Les menteurs et les glorieux se donnaient rendez-vous près du sanctuaire de Vénus Cloacine, (au nord du Forum) ; c'était là que venaient raconter leurs exploits faux ou véritables les bravi de la Rome ancienne, du côté de la Subura, autrefois habitée par les Ligures, cousins des gascons, et qui y avaient laissé peut-être quelques descendants.

Là aussi, non loin du temple de Vénus Purifiante, se traitaient certains marchés sous les auspices d'une Vénus moins pure et dont le culte était fort répandu dans le quartier voisin de la Subura. Du même côté était le marché au poisson, dont l'odeur, quand soufflait la Tramontane, mettait en fuite les plaideurs qui hantaient la basilique Portia, et où l'on faisait des pique-niques par souscription ; c'était le Billy-Gate de Rome. L'extrémité orientale du Forum, le bas Forum², était réservé aux honnêtes gens, aux riches, **boni homines**, ceux qu'on appelle aujourd'hui **Uomini grassi**. Les gens de bien préféraient ce bout du Forum que dominait la Velia, autrefois demeure des Sabins, peut-être par un souvenir de ce peuple probe, qui avait fourni à Rome son aristocratie. On conçoit que dans leur voisinage eût été à l'origine le rendez-vous des **boni homines**, ce qui avait, comme les *honnêtes gens*, le double sens de gens honnêtes et de gens comme il faut.

Un canal ou ruisseau traversait le Forum dans le sens de sa longueur, car il devait être un des affluents de la Cloaca Maxima ; il devait être aussi en rapport avec le lac de Curtius, avant lequel il est immédiatement nommé. Au bord de ce canal se rassemblaient particulièrement les oisifs, les flâneurs ; ils en avaient pris le nom. On les appelait *les hommes du canal*, **canalicolæ**³, comme on dirait à Paris les habitués de la petite Provence. Ceux-là étaient, selon Plaute, pleins de prétentions, confiants, bavards, malveillants, disant à propos de rien impudemment du mal d'autrui, quand ils auraient eu assez à en dire d'eux-mêmes. Il paraît que, comme les habitués de la petite Provence, ces malveillants faisaient de la politique⁴ au bord de leur canal, et que souvent c'étaient de pauvres diables⁵.

¹ *Curcul.*, IV, 119 et suiv.

² On appelait le côté opposé **le sommet du Forum** ; celui-ci présentait peut-être un plan un peu incliné à partir du Capitole ; le *Miliarium aureum* était *in capite Fori*, peut-être aussi appelait-on **la tête du Forum** la partie la plus noble, celle où se trouvait le Comitium.

³ Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, IV, 40.

⁴ C'est ce qui résulte d'un passage de Tertullien où, disant qu'il n'a pas l'ambition de jouer un rôle, qu'il ne court point après les places, il ajoute : *Canales non odoro* ; je ne vais point flairer les canaux ; comme nous dirions je ne vais point prendre vent auprès des canaux. Ceci, en ce qui concerne la topographie du Forum, montre qu'au temps de Tertullien le Forum était traversé par plusieurs de ces canaux, et à cause du double sens du mot **odoro**, semble indiquer que les canaux, probablement mal entretenus au troisième siècle, ne sentaient pas bon.

⁵ *Canalicolæ forenses homines pauperes*, (sic) *diati quod circa canales fori consisterent*. (P. Diacre, p. 45.)

Près des boutiques vieilles se trouvaient les usuriers, comme ils abondaient du côté des boutiques neuves, ou étaient les trois janus. On voit que dans le Forum il y en avait partout.

Enfin derrière le temple de Castor, c'est-à-dire dans la rue Neuve, on rencontrait des gens avec lesquels il, était bon de se tenir sur ses gardes. Plaute en aurait dit autant aujourd'hui, j'imagine, des petites rues qui avoisinent le Forum.

J'ai suivi l'histoire du Forum jusqu'au siècle de Plaute, qui nous en a fait. pour ainsi dire la topographie morale telle que le génie observateur du poète comique l'avait saisie. Revenons à sa topographie politique et aux comices par tribus dont le Forum était le principal théâtre.

Je crois que les premiers comices par tribus se tinrent dans le Forum et ne furent transportés dans le champ de Mars que lorsqu'ils se confondirent avec les comices par centuries¹. Essentiellement démocratiques, leur lieu naturel était le lieu populaire par excellence, le marché. Nul monument ne fut jamais élevé à ces comices de la démocratie romaine, ils n'eurent pas même de *septa* permanents. Il fallait que le marché restât libre pour la circulation et pour les combats de gladiateurs. Quand les comices par tribus devaient avoir lieu, on tendait dans le Forum des cordes qui figuraient transitoirement les planches du champ de Mars². Je crois pouvoir déterminer quelle était la direction de ces *septa* mobiles ; je crois qu'ils étaient disposés dans le sens de la largeur du Forum, du midi au nord³, regardant la tribune sur laquelle siégeaient les tribuns du peuple.

Niebuhr pense que dans, l'origine les patriciens ne faisaient pas partie des tribus. Dans tous les cas, vu leur faible nombre, ils y étaient fort isolés et y jouaient personnellement un faible rôle. Ils ne prenaient certainement point part aux comices démocratiques à l'époque où les tribuns les faisaient sortir du Forum. Pour avoir une vue vive et vraie des luttes entre les plébéiens et les patriciens que je vais raconter, il faut toujours conserver devant ses yeux le Comitium et le Forum, tels qu'ils étaient. Le Comitium, plus élevé ; au-dessous de lui, le Forum, plus grand, entouré de boutiques, non consacré par les auspices. Dans le premier, les patriciens sont gravement assis ; dans le second, les plébéiens sont debout. Le premier est calme comme un tribunal, le second est agité comme une multitude.

Parmi cette multitude, nulle distinction de race, de fortune ou d'âge⁴ ; point de classe ou de corporation, mais seulement des individus ayant tous un vote d'égale valeur.

¹ Les exemples que l'on cite des comices par tribus tenus dans le champ de Mars sont de la fin de la république.

² Appien, *B. Civ.*, III, 50. À l'époque de Cicéron, les *septa* du Forum étaient des treillis en bois, *cancellos fori* (Cicéron, *pro Sext.*, 57) ; mais on pouvait, quand besoin était, les enlever.

³ Cicéron (*De Div.*, II, 55) dit que le tonnerre entendu à gauche était un signe heureux partout, excepté dans les comices. Le préjugé populaire ne fut pas toujours conforme à cette opinion, mais on doit penser que Cicéron, qui était augure, connaissait les vrais principes de la science augurale. S'il en est ainsi, on ne saurait guère expliquer cette singularité qu'en supposant que les comices étant tournés vers le nord avaient le couchant, qui était la région funeste, à leur gauche, tandis que le *templum*, comme le dit Varron, était tourné du côté du midi, et avait ainsi le couchant à sa droite ; je conclus donc de ce qu'établit Cicéron, que les comices étaient tournés vers le nord. C'était la direction du Comitium et celle des *septa* du champ de Mars, ce devait donc être aussi celle des *septa* du Forum. En les plaçant ainsi, ceux qui y entraient pour aller voter avaient à franchir le canal ; de là peut-être était venu l'usage du pont qui figure dans les comices par tribus comme dans les comices par centuries.

⁴ *Cum ex generibus hominum suffragium feratur curiata comitia esse ; cum ex censu et ætate, centuriata ; cum ex regionibus et locis, tribula.* (Lælius Felix ap. Gell., XV, 27,4.) *Populus* (pour plebs)... *fuse in tribus convocatus.* (Cicéron, *de legg.*, III, 19.)

Les comices par tribus, qui n'étaient guère appelés dans l'origine qu'à prononcer sur des questions d'intérêt local ou à nommer des magistrats inférieurs, élevèrent chaque jour davantage leurs prétentions, et étendirent graduellement leurs prérogatives ; les curies tombèrent dans l'insignifiance. Elles autorisaient toujours les décisions ; mais leur sanction, dont on ne pouvait se passer, était donnée par elles avant que la loi fut votée. Les centuries elles-mêmes, cet autre privilège, furent envahies, modifiées dans le sens démocratique, et leurs comices finirent par s'amalgamer avec ceux des tribus. La majesté du Comitium s'éclipsa, l'armée du champ de Mars fut vaincue ou absorbée. La plebs du Forum resta seule debout, frémissante, indomptée, et, ce semblait, indomptable. Hélas ! elle ne devait pas l'être. Quand on traverse aujourd'hui le Gampo Vaccino, on traverse en quelques pas toute l'histoire de la liberté romaine. On va du Comitium où fut proclamée l'abolition de la tyrannie¹, à l'autre extrémité du Forum, où était le temple de César, qui la releva, et c'est par le Forum plébéen qu'on a passé.

La destinée politique du Forum suivit la destinée de la tribune. La tribune, c'était la parole de Rome, c'était l'expression et la garantie de sa liberté. La parole publique est l'âme d'un peuple libre. Quand elle se tait, ment ou flatte, quand seulement elle est timide, gênée, trop prudente, croyez que chez ce peuple les battements du cœur se ralentissent, que la frigidité des agonisants le gagne, et que s'il n'est sauvé par quelque remède héroïque, la mort n'est pas loin.

Je ferai l'histoire de la tribune ; nous la verrons changer de lieu quand Rome changera de constitution et se déplacera avec le centre de la vie politique, suivant ce mouvement qui entraîne toute chose vers le bas Forum. Elle y sera transportée par la main de César, et finira par être établie sur les marches du temple consacré au destructeur de la liberté, devenu dieu.

La première tribune était d'abord aussi loin que possible de l'extrémité orientale du Forum où devait s'élever le temple de César. La première tribune fut sûrement le Vulcanal, lieu élevé au-dessus du Comitium, où siégeait, dit-on, Romulus, et où siégèrent encore les décemvirs ; elle était d'abord le tribunal, nom qu'elle conserva toujours. Delà le magistrat déclarait au Comitium la résolution de la curie, dont le Comitium était comme le vestibule (*senatus-consultum*). Les curies acceptaient ou rejetaient sans que personne, sauf dans des cas très rares, demandât la parole. Les curies n'eurent jamais une tribune à leur usage ; elles décrétaient, mais ne parlaient pas. La vraie tribune fut celle du Forum. On peut croire qu'elle naquit avec les tribuns. Jusque-là les plébéiens, comme ils n'avaient pas de chefs, n'avaient pas d'organe.

La tribune était dans le Forum² à l'est du Comitium³, dont elle se trouvait rapprochée⁴, sans le toucher pourtant⁵, sur le côté nord de l'espace qui embrassait le comitium et le Forum, et entre les deux¹.

¹ Selon Tite-Live (I, 59) c'est à la multitude, c'est-à-dire aux plébéiens, que Brutus proposa d'abord le bannissement de Tarquin ; ils accueillirent cette résolution avec transport ; mais Tite-Live (II, 2) dit aussi qu'une loi portée par les curies prononça l'abolition de la royauté.

² **In Foro.** (Tite-Live, VIII, 14.) Il en fut toujours ainsi. *Romanum Forum est ubi nunc rostra sunt.* (Servius, *Æn.*, VIII, 361.)

³ **Ad Comitium.** (Asc., *ad Cicéron Mil.*, § 12.)

⁴ Autour de la statue de Servius Sulpicius, qui était placée sur les rostris, un espace de cinq pieds en tous sens avait été réservé pour que lui et ses descendants pussent de là assister aux combats des gladiateurs. Il y avait donc au moins un espace de cinq pieds entre la tribune et le Comitium. (Cicéron, *Philippiques*, IX, 7.)

⁵ C'est ce que prouvent ces mots de Cicéron à propos de son frère, précipité de la tribune : *Pulsus e rostris in Comitio jacuit* ; et le passage souvent cité de Pline (*Hist. nat.*, VII, 60), qui dit que l'on déterminait l'heure de

A Rome, le respect des pouvoirs antiques était si grand, que jusqu'aux Gracques l'usage fut toujours que ceux qui parlaient à la tribune se tournassent vers le Comitium et les curies patriciennes, bien que leur discours s'adressât aux plébéiens rassemblés dans le Forum.

Les rostra sont indiqués comme en avant de la curie². Nous savons que le Comitium faisait face à la curie, mais celle-ci devait présenter un front moins étendu que le Comitium ; elle correspondait à son extrémité orientale, car la tribune, qui était en dehors du Comitium, à l'est, touchait presque à la curie³. La tribune était sous son regard vigilant et modérateur⁴. La curie devait dominer la tribune, car elle était plus élevée que le Vulcanal⁵, lui-même plus élevé que le Comitium.

La tribune dominait donc le Comitium et le Forum. Sa position supérieure faisait dire à Pline, dans un mouvement d'humeur contre les désordres populaires dès derniers temps de la république⁶ : *Les rostres, placés en avant de la tribune, étaient l'ornement du Forum, et comme une couronne sur le front du peuple romain. Mais quand ils eurent été foulés et souillés par des tribuns séditieux, les rostres, qui étaient sous leurs pieds, furent comme un joug pour les citoyens.*

Ce nom de rostres désignait les becs de fer dont la proue des vaisseaux étaient armés. Leur nom devint celui de la tribune après qu'on eut orné sa base de ceux des vaisseaux pris aux Volsques d'Antium.

Il ne faut pas s'étonner de l'importance donnée par là à une victoire, qui terminait la guerre contre les Latins, dont Antium, à demi latin, avait embrassé la cause. Une victoire sur un peuple maritime méritait, aux yeux des Romains, d'être consacrée par un monument d'une nature spéciale, et d'être associée aux grandeurs naissantes de la tribune. Il semble que les tribuns l'armèrent de ces becs, défense formidable des vaisseaux, pour exprimer qu'elle était inviolable et

midi en regardant le soleil du haut des degrés de la curie, entre les rostres et la græcostase. Ces deux objets étaient donc l'un à la gauche, l'autre à la droite d'un homme placé sur les degrés de la curie et regardant le soleil à midi. La græcostase, destinée aux ambassadeurs qui attendaient que le sénat leur permit d'entrer dans la curie, était un lieu découvert, car on croyait qu'il y avait. plu du sang et du lait (Bock., *Handb.*, p, 275), sur l'esplanade du Vulcanal (Tite-Live, IX, 46 ; Varron, *De Ling. lat.*, V, 156), à la droite de la curie et au delà du Comitium. *Sub dextra hujus (curiæ) a Comitio locus substructus.* (Varron, *De Ling. lat.*, v, 155.) Plus tard on la trouve, sous le nom de græcostadium, reportée au côté sud du Forum, entre le Vicus Jugarius, qui la séparait du temple de Saturne, et la basilique Julia, ou un peu plus à l'est. (Notitia, reg. VIII.) Il est inconcevable qu'on ait donné ce nom de Græcostase aux trois belles colonnes du temple de Castor, situé loin de la curie, vers l'extrémité orientale du Forum Cicéron, parlant de la foule qui l'a applaudi, nomme en même temps la græcostase et la curie. (*Ad Fratr.*, II, 1.) D'ailleurs, les trois colonnes ont évidemment fait partie d'un temple ; or la græcostase n'était pas un temple, pas même un édifice, c'était un espace qui n'avait ni murs ni toit, une portion de la plate-forme du Vulcanal, où l'on construisit deux temples, un à la Lune (Gruter, *Ins.*, 155, 2), un à la Concorde et une basilique (Varron, *De Ling. lat.*, V, 156), la basilique Opimia.

¹ C'est là ce que veut dire *au milieu du Forum*. On employait cette expression, au milieu dans ce cas, comme lorsqu'on parlait du Janus medius qui était peu éloigné de la tribune. *Præ Rostris*. (Crucquius, *Schol.* ; Horace, *Satires*, III, 2, 18.)

² Diodore de Sicile, XII, 26.

³ (*Rostra*) *prope juncta curiæ*. (Asc., *in Cicéron pr. Mil.*, § 12.)

⁴ *Speculatur atque obsidet rosira vindex temeritatis et moderatrix officii curia*. (Cicéron, *Pro Flacc.*, 24.) *Ante hanc (C. Host.) rosira*. (Varron, *De Ling. lat.*, V, 155.)

⁵ Un portique, dont l'extrémité n'était séparée du temple de Saturne que par la montée triomphale, longeant le Capitole, arrivait au Senaculum (sur le Vulcanal) ; de là on montait par des degrés à la curie. Voilà comme j'entends cette phrase de Tite-Live (XLI, 27) : *Porticus ab æde Saturni in Capitolium ad Senaculum, et super id, curiam*. On voit que la curie était très élevée, comme il convenait à la majesté du sénat. Quand Tarquin avait précipité Servius du haut des marches de la curie, il l'avait fait rouler au bas d'un véritable escalier.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XVI, 4, 3.

menaçante. Du reste, l'usage d'élever cette sorte de trophée naval existait en Grèce¹.

C. Mænius, qui donna à la tribune cet ornement, et par suite le nom qu'elle garda toujours, fut honoré d'une statue placée sur une colonne attenante aux rostres². La gens plébéienne Mænia fournit plusieurs tribuns. C. Mænius se fit remarquer par ses entreprises contre les patriciens. Il n'est pas surprenant qu'un tel homme ait voulu embellir la tribune populaire, et qu'on lui ait érigé dans le Forum populaire une statue sur une colonne³. C'était aussi un usage grec ; en Grèce on accordait cet honneur aux vainqueurs d'Olympie ; on semblait par là, dit Pline⁴, vouloir les élever au-dessus de la terre. A Rome, on discernait un tel honneur à celui qui avait pris des vaisseaux à l'ennemi et défendu les droits des citoyens.

Nous pouvons nous faire une idée très exacte des rostres romains. Ils sont figurés sur une médaille portant le nom de Palicanus, ce tribun qui soutenu par Pompée revendiqua les droits enlevés au tribunat par Sylla. C'est une plateforme allongée formant un demi-cintre, qui a cela près ressemble assez aux ambons des basiliques chrétiennes et encore plus à certaines chaires d'Italie dans lesquelles le prédicateur peut aller et venir comme pouvaient le faire les orateurs romains à la tribune. On voit sur la médaille le subsellium où s'asseyaient les tribuns⁵. C'est sur un siège semblable que deux d'entre eux s'assirent pour empêcher Cicéron, à la fin de son consulat, de monter à la tribune, et que sa main et sa tête furent placées par les sicaires d'Antoine⁶.

Les rostres devaient être tournés vers l'ouest, car ainsi ils regardait le comitium et le Capitole. Ils devaient être orientés comme un templum, car il s'appelaient **templum**⁷. Il est beau qu'à Rome la tribune fut un temple.

On voit à Rome un reste et un simulacre de la tribune romaine ; mais ce n'est pas la tribune libre de la république, c'est la tribune officielle de l'empire.

Au pied du Capitole, vers le milieu de ce côté du Forum (côté de l'ouest), est une élévation en demi cintre qu'on a prise à tort pour avoir appartenu aux rostres de la république.

Ceci est un débris d'une sorte de tribune (*suggestus*) sur lequel Othon harangua les soldats qui le proclamèrent empereur¹.

¹ Les Grecs appelaient cela *ἀχρονηριάζειν*. Dans le port de Rhodes, on voyait des becs de vaisseaux tyrrhéniens mis là en signe de victoire. (O. Müller, *Etr.*, I, p. 299.)

² **In suggestu**. (Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 1.)

³ Pline parle de la colonne (XXXIV, 11, 1) et Tite-Live de la statue (VIII, 13). La position de cette colonne, appelée la colonne Mænia, est représentée par Cicéron comme intermédiaire entre le Capitole et les septa du Forum. (Cancelli, *Pro Sest.*, 58.) On annonçait la dernière heure quand le soleil avait franchi tout l'espace du ciel qui s'étendait de la colonne Mænia jusqu'au couchant. (Pline, *Hist. nat.*, VII, 60.) L'expression de Pline, *ad carcerem inclinato sidere*, est singulière. Pline, qui connaissait Rome, ne pouvait croire que le soleil se couchât au-dessus de la prison Mamertine. Je crois qu'il faut lire *ad vesperem*. Ce qui montre en tout cas que la colonne Mænia était bien au midi et achève de déterminer l'emplacement des rostres et de la curie, c'est que Pline en parle tout de suite après avoir mentionné l'observation du soleil à midi faite sur les degrés de la curie, entre les rostres et la græcostase, et suit, en ce qui concerne la colonne Mænia, le cours du soleil depuis midi jusqu'au soir.

⁴ *Histoires naturelles*, XXXIV, 11, 4.

⁵ *Tribuni in rostris consederunt*. (Tite-Live, XXXVIII, 51.)

⁶ Plutarque, *Cicéron*, 49.

⁷ Tite-Live, VIII, 15. Si l'on suppose orienté exactement d'après les quatre points cardinaux, ainsi que c'était l'usage pour tout **templum**, le carré long qui formait la tribune, l'orateur, en faisant face au Comitium, regardait obliquement une partie du Forum. Telle était, je crois, la vraie position des rostres ; elle permettait aux orateurs de se tourner vers les patriciens en s'adressant aux plébéiens. Quand Caius Gracchus se tourna vers ceux-ci, il se tourna **en dehors**, dit Plutarque (*C. Gracchus*, 5), c'est-à-dire un peu plus à gauche, léger changement, mais qui en annonçait bien d'autres.

Elle existait bien à la fin de la république ; car Pompée y était assis quand il vint, entouré de soldats², troubler Cicéron plaidant pour Milon. Mais cette tribune, qui, comme on voit, ne rappelle pas des souvenirs de liberté, n'était point la véritable, située ailleurs, sur le côté nord du Forum, près de la curie.

Elle fut une contrefaçon et un mensonge.

Elle eut, coin me on le voit encore, la forme semi-circulaire des anciens rostres, et on y attacha même des becs de vaisseaux³ pour que la ressemblance extérieure fût complète ; mais l'imitation de la vraie tribune n'alla pas plus loin.

Ce débris cependant est précieux, d'autant plus que le monument auquel il se rapporte est figuré dans un bas-relief de l'arc de Constantin.

Cette reproduction d'une copie de la tribune romaine ressemble assez à l'original tel qu'il est représenté sur la médaille de Palicanus et complète l'idée qu'on peut s'en former.

Derrière cette tribune, où Constantin est assis, on aperçoit des colonnes que surmontent des statues, et, à ses deux côtés, deux arcs de triomphe dont l'un est celui de Septime Sévère encore debout.

De même, outre la statue de Mœnius, plusieurs autres s'élevaient alentour des rostres républicains :

Celle de Marsyas⁴, deux doigts de la main levés en l'air, symbole de la liberté, emprunté, lui aussi, aux villes grecques, et dont je ne m'explique pas bien le sens, si ce n'est que la liberté a été souvent écorchée.

Celles des trois Parques, qu'on appelait des sibylles⁵ et que plus tard on appela des fées.

Enfin les statues de plusieurs citoyens illustres, et particulièrement des ambassadeurs romains assassinés dans le pays où ils avaient été envoyés, comme le furent, par le gouvernement autrichien, les plénipotentiaires de Rastadt, dont on n'eût pas mal fait de placer les images autour de la tribune d'alors pour perpétuer la flétrissure que méritait cette odieuse violation du droit des gens.

Maintenant que nous connaissons la scène des débats orageux qui agitèrent la république romaine, l'emplacement et la figure de la tribune romaine, nous aurons, ce me semble, une intelligence plus nette et plus vive des différentes phases de ces débats et du rôle de cette tribune.

Les chevaliers, qui étaient primitivement la cavalerie romaine, composée en partie de jeunes patriciens et en partie de plébéiens ; qui ne devinrent un ordre distinct que lorsqu'ils eurent cessé de mériter leur nom, et représentèrent alors la finance dans l'État, les chevaliers n'avaient pas et ne devaient pas avoir un lieu pour leurs délibérations et leurs votes.

¹ Suétone, *Othon*, 6.

² Il était assis, dit Asconius (*Ad Cicéron, pro Mil.*, p. 41), *ad Ærarium, pro Ærario*. L'*Ærarium* était le trésor placé dans le temple de Saturne. Le débris du *Suggestus* dont je parle est en effet au-dessous du temple de Saturne.

³ Canina croit avoir reconnu les trous dans lesquels entraient les tenons de fer qui les attachaient. (*Esp top.*, p. 352.)

⁴ Servius, *Æn.*, IV, 58 ; Macrobe, *Saturnales*, III, 12.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 2.

Ceux qui étaient patriciens délibéraient dans le Comitium, et, quand ils furent admis au sénat, dans la curie.

Tous votaient dans les comices par centuries au champ de Mars.

Mais deux solennités amenaient les chevaliers au Forum : l'une politique, l'autre de pure cérémonie.

La première était le recensement de la cavalerie. Le censeur s'asseyait dans la tribune¹ ; chaque chevalier à pied, tenant son cheval par la bride, descendait de la Velia, et, suivant la voie Sacrée jusqu'au Forum, le traversait pour venir défiler devant le censeur. Quand le cheval n'était pas en bon état ou que la conduite du chevalier avait encouru quelque blâme, le censeur lui disait :

Vends ton cheval.

C'est-à-dire rembourse le prix du cheval à l'État qui te l'a confié.

Et le chevalier était rayé du rôle de sa centurie.

Quelquefois le cheval² était retiré à un chevalier seulement parce que le censeur lui trouvait trop d'embonpoint, ce qui n'entraînait point sa dégradation.

Un autre défilé des chevaliers à travers le Forum avait lieu tous les ans aux ides de juillet³. Les chevaliers, portant la trabée, vêtement à raies de pourpre, couronnés de rameaux d'olivier, chevauchaient en grande pompe depuis le temple de Mars ou le temple de l'Honneur et de la Vertu, situés tous deux hors de la porte Capène, jusqu'au Forum, qu'ils traversaient, puis, passant devant le temple de Castor⁴, idéal du cavalier⁵, ils montaient au Capitole.

Il reste à déterminer les différents endroits liés à l'existence d'une classe d'hommes qui n'étaient point étrangers à la constitution de la république. Je parle des divers corps de prêtres exerçant une magistrature sacrée, formant une institution politique.

Dans l'ancienne Rome, le gouvernement était, jusqu'à un certain point, sacerdotal, comme dans la nouvelle ; on y trouve le mariage religieux (*confarreatio*) et la propriété ecclésiastique⁶ ; mais à Rome l'autorité civile avait l'autorité sacerdotale, et aujourd'hui le pouvoir sacerdotal a le pouvoir civil.

Les auspices appartenaient dans l'origine aux patriciens, et constituaient pour eux une sorte de droit divin.

Les auspices étaient consultés par les magistrats patriciens à l'aide des Augures, et intervenaient sans cesse dans la vie politique et dans la vie civile des Romains. La religion se mêlait à tout, mais la religion était aux mains de l'État.

A la tête du culte romain étaient les pontifes⁷, présidés par le grand pontife, Pontifex Maximus. C'est le titre que les papes prennent encore aujourd'hui.

¹ Plutarque, *Pompée*, 22.

² Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, VI, 22.

³ Denys d'Halicarnasse, VI, 13.

⁴ Ceci prouve que sous la république la continuation de la voie Sacrée suivait le côté méridional du Forum pour gagner le Capitole, car le temple de Castor et Pollux était de ce côté.

⁵ C'est parce que Castor, héros renommé pour son habileté dans l'équitation, fut adopté par les chevaliers romains comme une sorte de patron, que son nom fut souvent donné seul au temple des Dioscures. L'édifice dédié aux deux frères est fréquemment appelé temple de Castor, jamais temple de Pollux.

⁶ Denys d'Halicarnasse, II, 7.

⁷ Dans l'ordre honorifique, le grand pontife ne venait qu'après le roi des sacrifices et les flamines ; mais son titre, *pontifex maximus*, et le rôle qu'il joua toujours à Rome, montrent qu'il était le premier en importance ;

L'origine de ce nom (**pontifices**) serait locale, si l'on admettait, comme on l'a fait souvent dès l'antiquité, qu'il veut dire les **faiseurs de pont**, parce que les pontifes étaient supposés avoir construit et étaient chargés de réparer le pont Sublicius, le pont sacré¹.

Mais cette étymologie nie semble bien douteuse, et ce mot avait un sens trop général pour venir d'un fait si particulier².

Le grand pontife habitait près du temple de Vesta. C'était un lieu saint depuis les Pélasges. Le grand pontife y veillait sur le Palladium. Le foyer sacré de la cité romaine était sous la garde du pontife de Rome ; il s'appelait pontife de Vesta³, Vesta était la patronne des Romains.

Le roi à Rome était prêtre. Cela fut vrai surtout des rois étrusques, car la royauté étrusque était sacerdotale. Quand on eut chassé les rois, on donna ce nom à un prêtre, le **roi des sacrifices**, qui représentait le côté religieux de leurs attributions, mais qui était subordonné au grand pontife.

Le roi des sacrifices habitait sur la Velia, où avaient habité Tullus Hostilius et les deux Tarquins. Probablement leur demeure fut la sienne. Il en hérita comme de leur titre, mais on ne lui laissa rien de leur puissance.

L'admission au pontificat fut la dernière conquête des plébéiens⁴.

Un des pontifes, du haut Capitole, indiquait au peuple l'époque des fêtes mobiles, et combien de jours il y avait des calendes aux nones, car ce nombre n'était pas le même pour chaque mois. Cela se faisait devant la curia Calabra⁵, où se réunissaient parfois les curies patriciennes. Seuls, dans le principe, les patriciens connaissaient les choses du ciel. Les pontifes romains, comme leurs successeurs, ne perdaient le caractère sacerdotal qu'à la mort.

Rien ne porte à croire que les collèges des Augures aient eu un lieu déterminé d'habitation commune ; on sait où les magistrats devaient, en leur compagnie, consulter les présages, ce qu'on appelait prendre les auspices ; c'était lorsqu'une armée partait de Rome, hors de la ville⁶, mais près de la ville ; ceux qu'on prenait dans le lieu où se trouvait l'armée n'étaient pas toujours jugés suffisants, et alors le général quittait son camp et revenait à Rome⁷ pour accomplir cet acte religieux auquel on attachait une grande importance. Le voisinage de Rome était considéré comme une condition nécessaire à la perfection des auspices. Quand la guerre fut portée hors de l'Italie, on imagina de désigner dans le pays conquis (*in captivo agro*) un lieu qui représentait Rome à l'étranger, et où, s'il en était besoin, l'on revenait chercher les auspices⁸. Tant le voisinage, au moins fictif, du sol de Rome était nécessaire aux auspices ; tant ce sol était par excellence le sol sacré.

peut-être on plaçait les autres prêtres avant lui, parce qu'ils étaient plus anciens. Le roi des sacrifices et les flamines étaient consacrés au culte de divinités sabines ; le roi des sacrifices sacrifiait dans les *Agonales* (Ovide, *Fastes*, I, 378, 333), et les flammes, prêtres sabins, à Mars, à Quirinus, dieux sabins.

¹ Varron, *De Ling. lat.*, V, 83.

² Elle est rejetée par le savant grand pontife Q. Mutius Scævola, mais la sienne, *pontifex*, de **posse** et **facere** (*ibid.*), est encore moins admissible. Götting (*R. Verf.*, p. 173) propose *pontifices*, de **pompifices**. Ce serait, comme les marais *Pontius*, de **pomptinæ** paludes.

³ Ovide, *Fastes*, III, 698-9. Les prêtres, les dictateurs, les consuls, quand ils entraient en charge, offraient un sacrifice à Vesta. (Macrobe, *Saturnales*, III, 4.)

⁴ Par la loi Ogulnia, 300 ans avant J. C.

⁵ Varron, *De Ling. lat.*, VI, 28 ; Servius, *Æn.*, VIII, 654.

⁶ Tite-Live, IV, 19 ; Tacite, *Annales*, III, 49.

⁷ Tite-Live, VIII, 30.

⁸ Servius, *Æn.*, II, 178.

Les inaugurations se faisaient dans la citadelle capitoline, où était le lieu augural (*auguraculum*)¹, et dans la voie Sacrée, où les augures venant de la citadelle descendaient². Cette voie était orientée de l'ouest à l'est suivant les règles de la discipline étrusque³.

C'est dans la citadelle qu'était inauguré le dictateur, là où, selon la tradition, l'avait été le premier roi sabin⁴.

Quant aux Aruspices, qui n'étaient point des magistrats comme les Augures, qui ne paraissent former une confrérie régulière que sous Claude⁵, tout au plus au temps de César⁶, et que Cicéron traite avec assez de mépris⁷ ; ces devins d'Étrurie habitaient le quartier étrusque en compagnie avec les professions peu estimées de ce quartier suspect⁸.

Après les pontifes venaient les flamines. Les pontifes étaient consacrés aux cultes de tous les dieux ; les flamines, au culte particulier d'une divinité⁹. Presque toutes celles de ces divinités que nous connaissons sont des divinités sables¹⁰ ; à la tête de ce corps sacerdotal, était le flamine de Jupiter, le dieu de tous, c'était un personnage auguste ; bien que dans l'origine toute fonction publique lui fût interdite¹¹, il siégeait au sénat et marchait précédé d'un licteur. Il représentait l'idée du prêtre dans toute sa pureté. Ses regards ne devaient tomber sur aucune souillure, ne devaient pas même rencontrer une armée ou s'arrêter sur un travail manuel. Sa maison était un asile pour le criminel, qui pouvait s'y réfugier, comme le fut longtemps celle des cardinaux ; mais il différait d'eux sur un point important, au lieu d'être obligé au célibat, le mariage était pour lui obligatoire, et si sa femme venait à mourir, il devait déposer le sacerdoce¹².

Les demeures des flamines, qui s'appelaient *domus flaminia*, devaient être dans les prés Flaminiens, car c'est de là que venait probablement leur nom. Selon toute apparence, ces prés, attenants au champ sacré de Mars et voisins du

¹ P. Diacre, p. 18.

² Varron, *De Ling. lat.*, V, 47. Cela montre que dans l'antiquité le prolongement de la voie Sacrée, qui allait jusqu'au Capitole, fut la voie qui côtoyait le Forum du côté du sud, car c'est elle que l'on trouvait en descendant de l'*Aræ* ; l'autre embranchement de la voie Sacrée, celui du côté septentrional du Forum, ne pouvait encore conduire jusqu'à la citadelle, car il eût dû passer entre la curie et le Comitium, entre lesquels il ne paraît pas qu'alors une voie passât. Quand la curia Julia, placée au sud du Comitium, eut remplacé la curia Hostilia, qui était au nord, la voie longeant le Forum au nord devint un autre prolongement de la voie sacrée, par où elle put également atteindre le Capitole.

³ Elle suivait la ligne augurale appelée Decumamus Maximus, comme Hygin l'a remarqué pour d'autres voies. (Göttling, *R. Verf.*, p. 202.)

⁴ L'augure se tournait vers l'est, car Valère Maxime (VIII, 2, 1) nous apprend l'existence d'une maison très élevée sur le Cælius, qui fut démolie parce qu'elle faisait obstacle à *ceux qui prenaient les auspices de la citadelle*. Si l'augure eût regardé au sud, sa vue n'eût point été gênée par le mont. Cælius. Sachant que l'*Aræ* était au-dessus du palais Caffarelli, et tirant de là une ligne droite vers l'orient, nous arrivons vers la porte Majeure. C'est de ce côté qu'était la maison de Claudius Centumalus, qui fut démolie ; ceci nous montre qu'on donnait le nom de Cælius au plateau qui continue cette colline vers le nord, le plateau de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Croix de Jérusalem.

⁵ Tacite, *Annales*, XI, 15.

⁶ Cicéron (*De Div.*, II, 24) parle du *Summus Haruspex*.

⁷ *Ibid.*, *Ad Fam.*, VI, 18.

⁸ Plaute, *loc. cit.* Près du cirque dit Juvénal et près de l'agger (*Satires*, VII, 588) ; vers l'agger était le champ funèbre de l'Esquilin, fréquenté par les sorcières.

⁹ Cicéron, *De Legg.*, II, 8.

¹⁰ Mars, Quirinus, Flora, Furina, Carmenta. Tout prouve que l'institution des flamines était sabine ; on l'attribuait à Numa. (Tite-Live, I, 20.) Les flamines sacrifiaient à la bonne foi (Tite-Live, I, 21), et le flamine Dialis à Consus, avec les Vestales (Tertullien, *De Spect.*, 5), à Acca Larentia (Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, VII (VI), 7, 7), divinités des Sabins.

¹¹ Cette interdiction ne fut pas toujours observée.

¹² Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, X, 15 ; Plutarque, *Quæst. rom.*, 50.

Capitole, furent primitivement la propriété des flamines¹, d'autant plus que de ce côté étaient les terres du clergé romain, situées au pied du Capitole et qu'on disait avoir été données aux prêtres et aux augures par Numa. Le flamine de Quirinus habitait près du temple qu'il desservait, le flamine de Jupiter sur le Palatin.

Nous connaissons la demeure des Vestales ; leur couvent était près de Sainte-Marie-Libératrice, où l'on a trouvé leurs tombes, ce qu'a confirmé le témoignage des anciens, selon lequel elles pouvaient, par exception, être enterrées dans la ville, parce qu'elles étaient au-dessus des lois, comme les empereurs², rapprochement singulier entre ce qu'il y eut à Rome de plus pur et ce qui souvent le fut le moins.

On sait, nous l'avons vu, jusqu'au lieu où était solennellement transporté du cloître des Vestales à la *porta Stercoraria*, ce qui donnait à cette porte son nom.

Les Saliens, prêtres sabins de Mars³, qui fidèles à cette origine, demeurèrent toujours patriciens⁴, eurent dans le principe deux demeures à Rome : l'une sur le Quirinal, l'autre sur le Palatin.

Celle du Quirinal devait être voisine du temple de Quirinus⁵, dieu de la guerre, comme on voit des saliens logés, au temps de Claude, près d'un temple de Mars, autre dieu sabin de la guerre, le temple de Mars Vengeur.

On le sait par une anecdote qui peint bien la glotonnerie de cet empereur. Un jour qu'il rendait la justice dans le temple de Mars Vengeur, l'odeur d'un repas des prêtres saliens l'allécha tellement que, descendant de son tribunal, il alla partager ce repas, lequel devait être bon, car les banquets des saliens (*caenae saliares*)⁶ avaient dans la Rome ancienne la même réputation qu'ont eue quelquefois ceux des moines. Nous eussions fait un festin digne des saliens, dit Cicéron⁷ ; comme Rabelais aurait dit : Nous eussions banqueté à la mode monacale.

La demeure des saliens sur le Palatin devait être une sorte de couvent composé de plusieurs cellules⁸ ; elle portait aussi le nom sabin de curie⁹ ; elle était au sommet de la montée qui conduisait au temple de la Victoire¹⁰, fondé par les Sabins aborigènes.

Seuls, entre toutes les confréries religieuses, les frères Arvales m'ont paru avoir une origine latine ; mais cette confrérie fut adoptée de bonne heure par les sabins, qui rattachèrent les premiers Arvales à un personnage de leur nation, Acca Larentia, comme ils lui rattachèrent Romulus lui-même. Aussi les Arvales,

¹ Le nom de ces prés ne peut venir de Flaminius, qui y établit au sixième siècle un cirque, car ils sont appelés **flaminiens** à une époque beaucoup plus ancienne par Tite-Live. (III, 55.)

² Servius, *Æn.*, XI, 206.

³ Les Saliennes sacrifiaient dans la *Regia* de Numa. (Festus, p 529.)

⁴ Lucain, *Pharsale*, IX, 477 ; Juvénal, *Satires*, VI, 604 ; Denys d'Hal., II, 70. Les saliens étaient un des trois grands corps sacerdotaux. (Polybe, XXI, 10.)

⁵ Le rapport des saliens à Quirinus est attesté par Servius. (*Æn.*, VIII, 663.)

⁶ Horace, *Carm.*, I, 37, 2.

⁷ *Epulati essemus salialem in modum*. (Cicéron, *Ad Att.*, V, 9.)

⁸ C'est ce qu'indiquent les mots *mansiones saliorum Palatinorum* dans une inscription.

⁹ Denys d'Halicarnasse (II, 70) dit que les saliens du Palatin furent institués par Numa et ceux du Quirinal par Tullus Hostilius. Une fondation sabine sur le Palatin au temps de Numa n'est pas vraisemblable, mais peut-être les saliens du Palatin étaient-ils en effet plus anciens que les saliens du Quirinal ; alors leur existence remonterait à l'établissement primitif des Sabins avant Romulus.

¹⁰ Vers la cime du mont. (Voyez Denys d'Hal., I, 32.) Là était la partie la plus élevée du Palatin avant qu'il eût été nivelé. Denys (*Frag.*, XIV, 5) et Plutarque (*Camille*, 32) parlent d'une chapelle de Mars ; c'était le sanctuaire qui dépendait du couvent.

devenu un collègue patricien, faisaient-ils les élections par lesquelles ils se recrutèrent non sur le Palatin, mais sur le Capitole¹ ou au pied du Capitole², sur l'Aventin³, tous lieux plus sabins que latins⁴.

L'habitation des Fétiaux était probablement, comme celle des flamines, dans les prés flamiens, près du temple de Bellone et de la colonne de la Guerre, d'où ils jetaient du côté de l'ennemi que Rome voulait attaquer une lance ensanglantée.

Telle est la topographie politique et sacerdotale de Rome. On voit que la vie politique était concentrée dans l'espace assez restreint qui s'étendait du Forum aux Septa (du Campo Vaccino à l'église de la Minerve). C'est dans cet étroit espace, entre le Forum, la curie, le Comitium et les Septa du Champ de Mars, que s'est agitée la destinée des Romains. Ne perdons jamais de vue ces quatre points importants, car c'est autour d'eux que va tourner toute l'histoire intérieure de ce peuple. Ce sont les quatre foyers de la fournaise où sa liberté mûrira.

¹ Dans le pronaos du temple de la Concorde.

² Dans le temple d'Ops.

³ Devant le temple de Junon.

⁴ Les frères Arvales ne se réunirent sur le Palatin que lorsqu'ils furent reçus dans le palais par les empereurs. (Voyez Marquardt, *Handb. d. R. alt.*, IV, p. 421.)

III – COMMENCEMENTS DE LA LIBERTÉ.

Les commencements de la liberté furent pénibles. Au dedans, des luttes violentes entre les patriciens et les plébéiens ; au dehors, des guerres incessantes et périlleuses avec des ennemis très rapprochés. Un jour, les plébéiens refusaient de marcher ; un autre jour, les Étrusques ou les Sabins étaient au moment de surprendre la ville.

La liberté, qui vit par l'agitation et qui grandit par les obstacles, se fortifia dans ce rude exercice de l'énergie romaine ; car les difficultés lui sont bonnes, les résistances la servent souvent. Quand elles manquent à la liberté, ce ressort de l'âme humaine se rouille et finit par tomber en poussière. Rien n'est plus funeste aux révolutions que de s'accomplir trop facilement.

A Rome, pour assister aux orages de la liberté naissante, nous aurons peu de chemin à faire ; nous n'aurons à aller que du Forum aux Septa, du Campo Vaccino à la place de la Minerve. Pour suivre les vicissitudes des luttes extérieures des Romains contre les peuples qui les entourent et les pressent de tous côtés ; nous n'aurons qu'à regarder à l'horizon là sublime campagne romaine et ces montagnes qui l'encadrent si admirablement. Elles sont encore plus belles et l'œil prend encore plus de plaisir à les contempler quand on songe à ce qu'elles ont vu d'efforts et de courage dans les premiers temps de la république. Il n'est presque pas un point de cette campagne qui n'ait été témoin de quelque rencontre glorieuse ; il n'est presque pas un rocher de ces montagnes qui n'ait été pris et repris vingt fois.

Toutes ces nations sabelliques qui dominaient la ville du Tibre et semblaient placées là sur des hauteurs disposées en demi-cercle pour l'envelopper et l'écraser, toutes ces nations sont devant nous et à la portée du regard.

Voici du côté de la mer les montagnes des Volsques ; plus à l'est sont les Herniques et les Æques ; au nord, les Sabins ; à l'ouest, d'autres ennemis, les Étrusques, dont le mont Ciminus est le rempart.

Au sud, la plaine se prolonge jusqu'à la mer. Ici sont les Latins, qui, n'ayant pas de montagnes pour leur servir de citadelle et de refuge, commenceront par être des alliés.

Nous pouvons, donc embrasser le panorama historique des premiers combats qu'eurent à soutenir et que soutinrent si vaillamment les Romains affranchis.

Mais rentrons d'abord dans Rome, où deux classes, deux races, deux villes, comme dit Denys d'Halicarnasse (VI, 36), sont en présence et en guerre, se haïssant l'une l'autre, toujours prêtes, ce semble, à se séparer, mais finissant toujours par s'unir pour défendre en commun une patrie libre.

Ces dissensions naissent avec la république. Le lendemain de la bataille du lac Régille, l'orgueil patricien, la vieille dureté sabine, sont aux prises avec la souffrance et la colère des fils opprimés du Latium. De là des luttes sans cesse renouvelées et qui eurent constamment le caractère d'une guerre civile au fond de laquelle était une guerre nationale.

A Rome, le patricial, avec ses habitudes de parcimonie sabine, fut toujours une aristocratie avare, vice rare chez les aristocraties.

Peut-être l'aristocratie romaine n'en est-elle pas encore entièrement corrigée.

Ce fut là ce qui souleva les premières tempêtes. Les patriciens prêtaient aux plébéiens pauvres et prêtaient à un intérêt très élevé ; les plébéiens ne pouvaient s'acquitter.

Alors ils appartenait aux patriciens ; ils devenaient *nexi*¹.

Des créanciers impitoyables tenaient ces *nexi* emprisonnés dans leurs maisons et les traitaient comme des esclaves.

Un jour, un vieillard parut dans le Forum couvert de vêtements sales ; maigre, pâle, sa longue barbe et ses cheveux en désordre, lui donnaient l'air d'une bête sauvage.

Il dit que dans la dernière guerre sa ferme avait été brûlée, ses troupeaux enlevés ; que, pour payer le tribut, il avait dû emprunter, et que, n'ayant pu payer, il avait été enfermé dans la demeure des esclaves, l'Ergastulum, et avait trouvé dans son créancier un bourreau².

Ce premier cri poussé contre les patriciens dans le Forum fut le précurseur des accusations dont les tribuns devaient si souvent le faire retentir.

L'émotion des assistants gagne toute la ville. Une foule irritée débouche dans le Forum par chacune de ses avenues. Les patriciens qui s'y trouvaient sont en grand péril. Les consuls paraissent. La multitude s'adresse à eux, demande avec menace que le sénat s'assemble, et entoure la curie pour imposer aux sénateurs les mesures qu'elle réclame. La curie était presque vide ; les sénateurs n'osaient y venir et se gardaient de paraître au Forum.

Le sénat, n'étant pas en nombre, ne pouvait délibérer. Le peuple criait qu'on se jouait de lui. Enfin les sénateurs, jugeant que tout retard augmentait le danger, se rendent à la curie ; mais dans le sein de leur assemblée l'agitation n'était pas moins grande que dans le Forum.

Des deux consuls, l'un, Servilius, appartenait à une famille latine³ ; l'autre, Appius, était le chef de la gens sabine des Claudii, nouvellement adoptée par le patriciat romain.

L'orgueil de l'aristocratie sabine paraît tout entier dans son fier représentant. Ce fut cet Appius qui, le premier, osa placer comme dans un monument de famille⁴ les images de ses ancêtres sur des boucliers qu'il suspendit dans le temple de Bellone, déesse guerrière des Sabins⁵.

Les sentiments de Servilius et d'Appius furent conformes à leur origine. Servilius proposait des concessions. L'inflexibilité superbe d'Appius n'en voulait admettre aucune.

Tout à coup on annonce que les Volsques s'avancent et viennent assiéger la ville. La plebs est transportée de joie à cette nouvelle. On s'exhorte à refuser le service militaire ; on s'écrie :

¹ Ce mot indique un engagement légal et non la mise aux fers qui en était la suite et qu'exprime le mot *vincti*. Telle est au Mexique la condition des *peones* qui ne sont point esclaves de droit, mais le deviennent en fait quand ils ne peuvent s'acquitter envers leurs maîtres.

² *Ductum... in ergastulum et carniticinam esse*. (Tite-Live, II, 23.)

³ Les Servilii étaient une des familles albaines transportées sur le Cælius ; leur nom se rattachait au roi, de populaire mémoire, Servius Tullius.

⁴ Pline, *Histoires naturelles*, XXXV, 3, 1.

⁵ Le temple de Bellone, comme la colonne de la Guerre, était près de la place Paganica.

Que les patriciens aillent combattre ; à eux les périls de la guerre, puisqu'ils en ont tout le profit !

Cependant la curie est consternée. On y craint autant les citoyens que les ennemis.

Le consul populaire fait rendre un édit par lequel il est défendu de tenir emprisonné un citoyen romain et de l'empêcher ainsi d'aller se faire inscrire comme soldat ; de posséder ou de vendre la terre d'un soldat tant qu'il serait sous les armes ; de détenir personne de sa famille.

Un tel édit montre si les griefs des plébéiens étaient fondés, par ce qu'il avoue en l'interdisant.

Aussitôt les *nexi* accourent, donnent leurs noms, prêtent le serment, vont combattre les Volsques et les Sabins avec une ardeur qui partout décide la victoire.

Mais le péril éloigné, les sénateurs ne veulent plus tenir leur promesse. Appius prononce les peines les plus sévères contre les débiteurs insolvables. Ils sont livrés de nouveau et de nouveau enchaînés. Servilius, tiraillé entre son rôle d'ami des plébéiens et les reproches des patriciens qui presque tous soutenaient Appius, hésite, tergiverse, et, comme il arrive en pareil cas, perd son crédit auprès des plébéiens, tout en mécontentant les patriciens.

On vit bien que l'irritation populaire se portait sur l'un et l'autre consul, à l'occasion de la dédicace du temple de Mercure¹, dont l'existence à cette époque montre que le commerce avait acquis dès lors à Rome un certain développement.

Il n'y a presque pas un fait important dans l'histoire de Rome qui ne se traduise pour ainsi dire dans l'histoire d'un monument.

Appius et Servilius se disputaient l'honneur de dédier celui-ci. A cet honneur était attachée la fonction de veiller à la subsistance publique, le droit de choisir les membres de la corporation des marchands, intérêts plébéiens et latins, comme l'étaient les marchands eux-mêmes. Le sénat, pour accorder quelque chose à la multitude, donna aux plébéiens la liberté de prononcer entre les deux conseils. Les plébéiens, qui étaient mécontents de tous deux, ne nommèrent ni l'un ni l'autre, mais décernèrent le privilège disputé à un simple centurion nommé Lætorius, nom plébéien qui réparaît dans l'histoire des Gracques. A un homme de cet ordre il convenait d'ailleurs de dédier le temple du dieu du commerce, car le commerce était le partage des plébéiens.

La fermentation continuait. Le Forum était plein de trouble et de bruit ; des assemblées clandestines se formaient sur l'Aventin, toujours mont démocratique, sur l'Esquilin, au pied duquel se trouvait le quartier populaire de la Subura. Quand le consul voulait l'aire arrêter un homme turbulent dans le Forum, les licteurs étaient repoussés, et les consuls descendaient de leur tribunal² pour leur

¹ Le culte de Mercure devait être plus ancien à Rome. On parle souvent de la dédicace d'un temple qui en remplace un autre élevé au même endroit et au même dieu. Il n'y a jamais eu que deux temples de Mercure : l'un, dont on a trouvé des traces (Nardini, *R. Ant.*, VII, 3, p. 245), était au pied de l'Aventin, ce mont démocratique et que sa situation dut rendre de bonne heure marchand ; l'autre près de la porte Capène (Ovide, *Fastes*, V, 669) ; mais il est impossible de déterminer duquel de ces deux temples il est ici question. Mercure avait aussi une statue, sous le nom peu honorable de *Malevolus*, dans le vicus Sobrius ; on y offrait du lait et jamais de vin, ce qui semble indiquer un ancien culte latin remontant à l'époque de la vie pastorale.

² Ce mot doit vouloir dire le siège placé sur le Vulcanal, où l'on rendait la justice ; car la tribune du Forum, qui ne date que de l'institution du tribunal, n'existait pas encore.

prêter main-forte. L'intérieur même de la curie était menacé. Dans ce bâtiment élevé où montait le tumulte du Forum, les avis étaient partagés. Le Sabin Appius, inflexible et méprisant cette tourbe latine, propose de nommer un dictateur.

Le sénat s'y résout ; mais, par un sage tempérament, il choisit le frère de Publicola. Les plébéiens consentent à obéir à un Valerius, et vont vaincre les Æques, les Sabins et les Volsques.

Le dictateur demande que l'on tienne les promesses faites au sujet des *nexi*. Le sénat s'y refuse. Alors, invoquant le dieu sabin Fidius, le dieu de la bonne Foi que l'on violait, il abdique, et, sortant de la curie pour regagner la demeure des Valerius au pied de la Velia, traverse le Forum accompagné par les applaudissements de la foule qui le remplit.

Ce fut à la suite de ce second manque de foi du sénat que les plébéiens prirent le parti de se retirer sur le mont Sacré.

Quand, après être sorti par la Porta Pia et avoir suivi la voie Nomentane jusqu'au bord de l'Anio, on a passé cette petite rivière sur un pont antique que surmonte une tour du moyen âge, on a devant soi une colline allongée que coupe la route de Nomentum. Cette colline, que sépare de l'Anio une prairie, est le mont Sacré¹.

Lieu sacré en effet, car il fut le berceau des libertés populaires.

Ce nom exprimait l'idée de l'inviolabilité des personnes et des droits qu'y conquièrent les plébéiens. Les lois qui les garantirent s'appelèrent lois sacrées (*leges sanctæ*). La personne, des tribuns qui les représentèrent fut déclarée sacrée (*sacrosancta*)².

Le mont Sacré semble bien petit pour le rôle qu'il a joué. N'importe, il est grand par ce qu'il rappelle. Le Capitole aussi est une taupinière ; il s'élève cependant plus haut dans l'imagination des hommes que les cimes gigantesques, mais sans histoire, du Chimborazo et de l'Himalaya.

Irrités du manque de foi des patriciens, tous les citoyens en état de porter les armes refusèrent de marcher contre les Æques, et s'en allèrent camper sur le mont Sacré, au delà de l'Anio, hors du territoire primitif de Rome. Ce fut une véritable émigration³.

Les plébéiens voulaient, je n'en doute pas, faire sur le mont Sacré un établissement durable⁴. Selon Denys d'Halicarnasse, ils l'occupèrent quatre mois, à la grande terreur des patriciens, qui voyaient Rome, délaissée par ses défenseurs, tomber au pouvoir de l'ennemi. De plus, les champs n'étaient pas cultivés. Rome perdait ses laboureurs en même temps que ses guerriers.

Si les plébéiens ne fussent pas revenus, la ville qu'ils auraient fondée au bord de l'Anio eût été une ville latine, car la plebs était surtout latine. Aussi une

¹ C'est cette colline tout entière qu'il faut considérer comme le mont Sacré, et non, pas seulement la partie à droite de la route, celle que l'on indique seule aux voyageurs comme devant porter ce nom. L'émigration était considérable. Denys d'Halicarnasse (VI, 63) parle d'environ quatre mille hommes.

² Selon Festus (P. Diacre, p. 319), ce nom avait été donné au mont Sacré, parce qu'il fut consacré à Jupiter. Comme il y avait beaucoup d'autres lieux consacrés à Jupiter, ce ne put être l'origine du nom que porta le mont Sacré.

³ Voyez Plutarque, *Coriolan*, 6. C'est pourquoi je rejette avec Tite-Live la tradition (II, 32), d'après laquelle la sécession aurait eu lieu sur l'Aventin.

⁴ Denys d'Halicarnasse (VI, 51) parle, il est vrai, des femmes et des enfants restés à Rome, mais cela fait partie de la rhétorique qu'il met dans la bouche de Menenius Agrippa.

tradition, empreinte d'un caractère populaire très prononcé, rattachait à la sécession du mont Sacré une antique divinité du Latium, Anna Perenna, dont elle avait fait une bonne vieille de Boville, près d'Albe, qui allait de grand matin porter tout fumants aux réfugiés du mont Sacré les gâteaux qu'elle avait pétris¹.

Les plébéiens ne consentirent à revenir qu'après avoir obtenu la création de deux tribuns tirés de leur sein et investis du pouvoir de : les protéger contre les patriciens.

Ce fut là ce qui les décida au retour, et non l'apologue de Menenius Agrippa, sur la querelle des membres et de l'estomac.

Le traité fut conclu par des fétiaux entre les patriciens et les plébéiens, comme entre deux peuples.

Les tribuns étaient les organes de la plebs, ses représentants, pour ainsi dire son incarnation. Il fallait être plébéien ou se faire plébéien par l'adoption pour être tribun.

La porte du tribun devait être toujours ouverte, et il ne pouvait passer un jour entier hors de Rome.

Laisser le peuple sans tribun était un crime capital ; là point d'interrègne, comme dans les magistratures patriciennes. Le tribun ne devait pas plus mourir que le roi de l'ancienne France.

On nomma d'abord deux tribuns pour les opposer aux deux consuls².

Le tribunat dans l'origine n'était pas une véritable magistrature.

Les tribuns n'exerçaient aucune autorité, ne commandaient point, ne jugeaient point ; ils ne pouvaient qu'empêcher. Ils n'étaient pas le gouvernement ; ils étaient l'opposition³.

Aussi les tribuns n'avaient-ils aucun insigne, aucun costume particulier ; à l'origine ils n'entraient point dans la curie, où ils ne tardèrent pas à être admis ; ils s'asseyaient à la porte sur un tabouret (*subsellium*), mais la porte devait rester ouverte, car il est dit qu'ils observaient avec grand soin les résultats de la délibération pour s'y opposer dans le Forum, s'il y avait lieu. Leur droit de secours (*auxilium*) ne s'étendait pas plus loin qu'à un mille de Rome⁴.

Tels furent les modestes commencements du tribunat. Mais il devait grandir avec l'ordre plébéien qu'il représentait, comme lui tout envahir, et se perdre comme lui par l'excès de ses envahissements.

En même temps que le tribunat fut créée l'édilité, magistrature dont on a méconnu la nature et l'importance primitive.

Les édiles, dans lesquels on n'a vu souvent que des officiers de police, étaient, selon leur institution, les auxiliaires des tribuns. Leur personne fut déclarée sacro-sainte⁵, comme celle des tribuns.

¹ Ovide, *Fastes*, III, 667.

² *Contra consulare imperium tribuni plebis constituti*. (Cicéron, *De Rep.*, II, 33.)

³ Cette opposition se faisait par l'intercession et s'exprimait par le mot veto. Transférer ce droit négatif de l'opposition populaire au chef de l'État, comme on fit dans la révolution, c'était intervertir les rôles des pouvoirs.

⁴ Tite-Live, III, 20. Les Septa, là où je les ai placés, sont à moins d'un mille du Pomœrium.

⁵ Elle ne l'était plus au temps de Tite-Live (III, 55), mais elle l'avait été. Tite-Live lui-même (XXIX, 20) le reconnaît.

A la fin du troisième siècle, on voit deux consuls, au sortir de leur charge, accusés, l'un par un tribun, l'autre par un édile¹.

Au sixième, un tribun et un édile donnent de concert l'ordre d'arrêter Scipion l'Africain².

Dans un moment difficile, ils font l'office de consuls³.

Ils sont chargés de s'opposer à l'introduction des religions étrangères⁴. Polybe appelle l'édilité une charge très illustre⁵.

Avec le temps, leur puissance diminue, éclipsée par l'éclat de la puissance tribunitienne, et ravalée à des soins de police urbaine.

Déjà, au temps de Cicéron ; un édile n'était pas beaucoup plus qu'un simple citoyen. Les empereurs n'aimaient pas les édiles qui avaient été institués comme les tribuns pour la protection de la liberté. Tibère⁶ les employa à surveiller les cabarets et les rabassa au rôle de bourreaux de la pensée en leur faisant brûler les livres de Cremutius Cordus⁷. Néron restreignit encore leur pouvoir⁸.

Enfin cette magistrature plébéienne, glorieuse fille du mont Sacré, descendit aux soins les moins relevés de la voirie, à empêcher qu'on ne jetât des immondices par les fenêtres et à ce qu'on laissât des charognes dans les rues⁹.

Le secret de cette transformation est dans la nature des fonctions qui furent attribuées aux édiles, et ces fonctions eurent elles-mêmes leur raison d'être dans l'édifice sacré auquel l'édilité fut attachée à son origine, le temple de Cérès. Ce temple leur donna leur nom.

Les édiles, ce sont les hommes du temple (*ædes Cereris*), du temple par excellence pour les plébéiens, composés primitivement de Latins, et situé au pied de l'Aventin, à l'entrée de la vallée Murcia, lieu plébéien que des Latins habitaient depuis Ancus. Les Sabins les y avaient précédés et y avaient célébré avant eux le culte de Cérès.

Cérès était le nom sabin d'une divinité pélasge ; les Latins l'adoptèrent, parce qu'elle était une déesse agricole, et la portion pauvre des plébéiens, parce qu'elle était la déesse du Pain.

Ce temple était sous la surveillance particulière des édiles ; ils y avaient leurs archives, où ils conservaient les lois votées, dans les comices populaires par tribus (plébiscites), et où ils exigèrent que fussent déposés les sénatus-consultes¹⁰, que plus tard on transporta au Capitole¹¹, ce qui veut dire, je crois, dans le Tabularium, qui était et qui est encore sur le Capitole.

Préposés à la garde d'un édifice sacré, les hommes *du temple* devinrent les hommes *des temples*, ce qui se disait de la même manière (*ædiles*).

¹ Tite-Live, III, 31.

² *Id.*, XXIX, 20.

³ *Ad eos somma rerum ac majestas imperii consularis venerat.* (Tite-Live, III, 6.)

⁴ Tite-Live, IV, 30.

⁵ Polybe, X, 4.

⁶ Suétone, *Tibère*, 34.

⁷ Dion Cassius, LVII, 24.

⁸ Tacite, *Annales*, XIII, 28.

⁹ ... *In viis neque stercora projicere, neque morticinas, neque coria jacere.* (*Digeste*, XL, tit. III, 40, 9.)

¹⁰ Tite-Live, III, 55.

¹¹ Polybe, III, 26.

Ils furent chargés de la construction, de l'entretien et de la réparation des temples. Édiles voulait dire aussi les hommes des édifices en général, des maisons ; les édiles eurent dans leur département l'alignement et le soin des rues, par suite, des égouts, des thermes, et ils descendirent toujours davantage d'un rôle politique à un rôle municipal.

Comme les amendes dont ils frappaient les citoyens leur servaient à bâtir des temples et à donner des jeux¹ dans le grand cirque placé à la porte du leur, ils furent intéressés à poursuivre toute contravention aux règlements de police ; ils devinrent des surveillants minutieux de ces règlements, et c'est ainsi qu'on put sous l'empire leur faire inspecter les lieux les plus abjects et leur imposer les occupations de voirie les moins relevées, eux dont Cicéron avait appliqué le nom à Dieu même, l'appelant l'édile de l'univers.

Le temple particulièrement confié aux édiles était le temple de Cérès.

Cette circonstance nous révèle l'autre devoir principal de l'édilité, l'alimentation publique.

Ce fut par là que les édiles maintinrent longtemps leur importance. Ils nourrissaient le peuple. Dans les temps de famine, les pauvres venaient à la porte du temple de Cérès² demander du pain qu'on leur donnait, comme les mendiants vont encore aujourd'hui recevoir une soupe dans les couvents voisins.

Ce qui valait mieux que de distribuer du pain, c'était de faire que le blé fût à bon marché. Un édile nommé Trebius sut par ce moyen inspirer au peuple une telle reconnaissance, qu'on lui éleva des statues sur le Palatin et sur le Capitole³, et que les plébéiens portèrent sur leurs épaules au bûcher le corps de leur bienfaiteur.

Les jeux étaient à Rome, comme toutes les institutions, une institution à la fois religieuse et politique. On établit les jeux apollinaires⁴ et les représentations théâtrales⁵ dans des temps de péril ou de contagion pour apaiser la colère des dieux ; les jeux plébéiens en mémoire de la liberté reconquise et de la réconciliation des deux ordres.

Ceux-ci étaient du ressort des édiles.

L'origine des jeux se rattache à celle des monuments, et par là fait partie de leur histoire. On les vouait avec les temples. Les édiles chargés du temple de Cérès présidaient aux jeux de Cérès⁶, à ceux de Liber et de Libera, dont le culte se célébrait dans le même temple, et dont les noms rappelaient l'idée de liberté ; enfin aux jeux de Flore, déesse également rustique et par conséquent plébéienne, car, ainsi que je l'ai dit, avant d'être la déesse des Fleurs, elle avait été celle des Fruits.

Les occupations des édiles exigeaient qu'ils eussent à leur disposition un grand nombre d'employés, ce que nous appellerions des gens de bureau, des secrétaires, des copistes, des huissiers. Un monument qui existait encore au

¹ Niebuhr (V, p. 48) veut que les jeux plébéiens aient toujours été donnés dans le cirque Flaminien, mais ils étaient plus anciens que ce cirque.

² Non. Marcell. s. v. *pandere*.

³ Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 4, 2.

⁴ Tite-Live, XXV, 12.

⁵ Tite-Live, VII, 2 ; Valère Maxime, II, 4, 4.

⁶ Ces jeux furent mis sous la présidence des édiles curules (Cicéron, *Verrines*, II, 5, 14), mais les édiles curules ne se distinguaient des édiles plébéiens que par les honneurs ; leurs attributions étaient les mêmes et presque dès l'origine ils furent pris dans les deux ordres.

seizième siècle, et dont quelques restes subsistent dans le voisinage du temple de Vespasien, près du Forum, était destiné à l'habitation de ce personnel de l'édilité. C'était un portique à trois arcades avec des chambres ; il portait le nom de Schola Xantha, parce qu'un affranchi nommé Xanthus l'avait fait rebâti. **Schola** voulait dire confrérie, corps de métiers.

Une inscription nous apprend que cet édifice était à l'usage des scribes, des libraires, c'est-à-dire des copistes, des huissiers (*præcones*) attachés au service des édiles curules¹.

On voit que non seulement les hautes charges, mais encore les plus humbles fonctions, ont à Rome leurs monuments².

Ce fut au temps de cette popularité des édiles que les jeunes patriciens, saisis d'un beau zèle, demandèrent qu'une place leur fût donnée dans l'édilité. De là naquit la charge des édiles curules³, qui, au bout d'un an, fut accordée indistinctement aux patriciens et aux plébéiens.

C'est que dans l'origine l'édilité était une grande chose. Comme les tribuns avaient pour mission de soutenir les droits politiques des plébéiens, les édiles étaient surtout chargés de protéger leurs intérêts matériels et d'assurer leur subsistance.

Les tribuns veillaient à ce que la plèbe ne fût pas opprimée, les édiles à ce qu'elle ne mourût pas de faim.

C'est pour cela que leur office était attaché au temple de Cérès, et que ce temple avait pu leur donner leur nom.

L'empire, qui méprisait le peuple en le nourrissant, lui donna du pain et les jeux du cirque. Les édiles les lui avaient aussi donnés ; mais le jour où furent créés les tribuns et les édiles, les plébéiens avaient obtenu sur le mont Sacré ces deux choses que doivent aux peuples tous les gouvernements qui ne les méprisent pas : du pain et la liberté.

Il est tout simple que les empereurs ne fussent pas favorables à l'édilité. C'étaient eux qui s'étaient chargés de la nourriture de leurs esclaves.

Déjà sous la république les censeurs avaient pris la haute main dans la construction des édifices publics, et les tribuns la part principale dans la défense des intérêts démocratiques.

Ainsi dépouillés peu à peu, les édiles tombèrent de la situation qui les mettait en passe de remplacer les consuls à celle où on leur permettait de surveiller les cabarets et de faire balayer les rues.

A peine le tribunat a-t-il commencé d'exister, que déjà il remporte une victoire signalée sur le patriciat dans l'affaire de Coriolan.

¹ Nibby, *R. ant.*, II, p. 121.

² Réparée sous l'empire, la schola Xantha devait remonter au temps de l'importance et de la grande activité des édiles.

³ On a fait dériver ce nom de **currus**, char, comme si les édiles eussent eu le privilège exclusif d'aller en char, ce qui n'est point possible ; d'ailleurs, s'il en était ainsi, ils se seraient appelés **currales**. L'épithète **curialis**, qu'on donnait aussi à un siège d'honneur, est une autre forme de **curis**, **curitia** et **curitis**, noms de la Junon honorée dans les curies, qui s'appelaient aussi **Juno curulis**. Cette épithète, qui originellement voulait dire sabine, devint l'équivalent de patricienne, elle fut donnée à l'édilité nouvelle, conférée aux patriciens, et qu'ils espéraient bien conserver pour eux.

Coriolan était de la famille sabinienne des Martii¹. Un tel patricien ne pouvait être que sabin. En effet, C. Martius Coriolanus était le patricien par excellence. Superbe, dur aux plébéiens comme un Claudius ; de plus, brillant à la guerre, fougueux, emporté, agressif. Le premier Appius Claudius fut le type de l'aristocratie qui résiste, Coriolan de l'aristocratie qui brave et défie ceux qu'elle mécontente.

Aussi fut-il entraîné par son fougueux orgueil à porter les armes contre son pays, et d'mourut dans l'exil.

On rapportait de lui plusieurs traits de générosité. Il y avait du chevalier dans le dur aristocrate ; jeune, il porta les armes contre les Tarquins, et plus tard prit aux Volsques la ville de Coriole².

Ce brillant fait d'armes valut à Martius le surnom de Coriolan, sous lequel il est connu de la postérité.

Rome était livrée alors à des agitations violentes ; d'orageux débats partageaient le sénat, où l'on, élevait si haut la voix ; que le peuple l'entendait du Forum³.

Les consuls sortaient de la curie accompagnés d'un bataillon de patriciens pour haranguer ; les plébéiens et les tribuns les repoussaient du Forum qu'ils disaient leur appartenir.

Par représailles, les tribuns convoquaient l'assemblée populaire du haut du Vulcanal, qui dominait le Comitium, et d'où les consuls avaient coutume de s'adresser aux patriciens.

Patriciens, plébéiens, lutte du privilège qui se défend et du droit commun qui réclame, combat et finit par vaincre ; voilà ce qui constitue toute l'histoire intérieure de Rome pendant les premiers siècles de la république.

Uri grand écrivain, un penseur aventureux, un rêveur profond, Ballanche, voyait dans cet antagonisme des deux moitiés de la société romaine l'histoire de l'humanité, dont la vie n'est qu'un duel incessant entre la résistance et le progrès, tous deux utiles dans une certaine mesure.

Il y a des temps où la lutte semble suspendue, où la société fatiguée semble immobile ; mais le travail éternel se poursuit sourdement sous cette apparente immobilité. Les deux courants^{\$} contraires roulent dans les profondeurs de l'Océan, où ils sont refoulés ; la glace qui parfois couvre cet Océan les cache, mais ne les supprime pas. Seulement, au lieu de se heurter avec plus de bruit et moins de péril dans un lit ouvert, ils montent silencieusement du fond de l'abîme. Un jour, la glace, chose fragile, craque, et tout finit par la débâcle.

¹ La gens Marcia ou Martia était Sabine. **Martius** venait de *Mars*, comme **Mamercus** de *Mamers*, autre nom du dieu sabin. Ce nom de Martius est celui du roi sabin Ancus. Il avait été aussi porté, disait-on, par un ami et par un gendre de Numa. Il en est de même de **Veturia**, nom de la mère de Coriolan. L'auteur des **Ancilia** s'appelait Veturius Mamurius. **Volumnia**, nom de la femme de Coriolan, est également sabin. Un roi de Véies s'appelait Volumnius ; ce n'était pas un nom étrusque et ne pouvait être qu'un nom sabin ou sabellique ; enfin on attribuait à Coriolan l'érection d'un temple à une déesse sabinienne dont le nom est sabin, Matuta.

² Niebuhr pense que Coriolan s'appelait ainsi parce qu'il était né à Coriole, et nie que le surnom de Coriolanus ait pu être donné à Martius à cause de la prise de cette ville, qui, dit-il, était latine, par conséquent alliée de Rome à cette époque, et n'a pu, pour cette raison, être traitée en ville ennemie ; mais elle pouvait avoir été occupée par les Volsques, car elle n'était pas loin d'Antium. Quelle figure dans le catalogue des trente villes latines donné par Pline (III, 9, 16), ne prouve rien, car, bien que ces villes aient fait partie de la confédération latine, on ne saurait affirmer que toutes aient été en paix avec les Romains au temps de Coriolan. Enfin Niebuhr dit que selon le témoignage de Tite-Live, Scipion l'Africain reçut le premier un surnom tiré du nom du pays qu'il avait vaincu ; mais on peut répondre que l'assertion de Tite-Live se rapporte aux surnoms empruntés à un pays conquis comme l'Afrique, l'Asie, la Numidie, la Crète, et non à la prise d'une ville.

³ Denys d'Halicarnasse, VII, 15.

C'est au milieu des troubles qu'a grandi la liberté à Rome. Les agitations sont bonnes pour la liberté chez un peuple qui est assez fort pour les supporter.

Je crois même qu'elles lui sont nécessaires. La liberté est orageuse comme la vie. Contre les orages de la vie il y a un sûr asile : c'est le tombeau ; contre les orages de la liberté, il y a un refuge certain : c'est le despotisme, qui est aussi un tombeau.

Coriolan ne tarda pas à se faire remarquer dans ces luttes par son dédain et sa colère contre les plébéiens et contre le tribunat¹.

La culture des terres ayant été interrompue par la retraite des plébéiens sur le mont Sacré à l'époque de l'année où il aurait fallu les ensemercer, les édiles envoyèrent acheter du blé en Étrurie, dans le pays envahi depuis par les marais Pontins², à Cumès et jusqu'en Sicile.

Coriolan proposa de n'en faire la distribution aux plébéiens que s'ils abandonnaient leur conquête du mont Sacré, le tribunat. Les tribuns, qui, assis sur leurs tabourets à la porte de la curie, savaient tout ce qui se passait dans les délibérations du sénat³, quittent leur place et montent à leur tribune, qui était à côté de la curie, pour faire connaître aux plébéiens rassemblés dans le Forum l'odieuse proposition de Coriolan ; quand il sortit ceux-ci voulaient le mettre en pièces.

On se précipita sur lui avec fureur. Les tribuns, dépassant leur pouvoir, le citèrent en jugement ; le tribun Sicinius, un des chefs de la retraite sur le mont Sacré, proposa de précipiter Coriolan de la roche Tarpéienne⁴.

Coriolan, debout en avant de la curie, entouré de jeunes patriciens et de nombreux clients, défiait la multitude.

Les tribuns ordonnent de le saisir ; les patriciens accourent pour le défendre, repoussent les tribuns et frappent les édiles. Cependant l'autorité des consuls intervenant calme la foule pour ce jour-là.

Le lendemain, les tribuns convoquent les citoyens et somment Coriolan de paraître devant leur tribune, dont pour la première fois ils font un tribunal. Coriolan se présente en effet devant eux, mais ce n'est pas pour se soumettre au jugement illégal des tribuns

c'est pour les accuser et pour adresser aux plébéiens des reproches pleins de mépris et de hauteur. Les patriciens applaudissent à son courage ; les plébéiens, furieux, sont au moment de se jeter sur lui et de le tuer selon le droit du plus

¹ Selon Plutarque et Denys d'Halicarnasse, un des motifs de l'irritation de Coriolan eût été l'échec par lui subi dans sa candidature pour le consulat ; mais, comme les consuls étaient nommés par les centuries et non par les tribus, on ne voit pas comment il eût pu s'en prendre de cet échec aux plébéiens et aux tribuns ; ce qu'il détestait le plus, ce n'était pas la constitution de Servius, mais les lois du mont Sacré ; ce n'était pas le Champ de Mars, mais le Forum.

² Denys d'Halicarnasse, VII, 2.

³ Plutarque, *Coriolan*, 17. Il n'est pas besoin, pour expliquer comment les tribuns avaient connaissance des délibérations du sénat, de supposer, comme fait Denys d'Halicarnasse (VII 25), que les consuls avaient appelé les tribuns dans la curie, ce qui n'est point vraisemblable.

⁴ C'est la première fois qu'il est question de ce genre de supplice dont l'idée fut suggérée peut-être à Sicinius par l'aspect du sommet escarpé sur lequel s'élevait la citadelle, au sud-ouest du Forum. Du reste, le tribun Sicinius (Plutarque, *Coriolan*, 19) me fournit ici une preuve de plus que la roche Tarpéienne était bien en effet la partie sud-ouest du Capitole, car il dit qu'il faut précipiter Coriolan de la roche Tarpéienne dans la vallée qui est au-dessous. Si la roche Tarpéienne eût été au sud-est, il aurait dit dans le Forum. Le mot employé par Plutarque est **Φάραγξ** ; c'est celui par lequel Denys d'Halicarnasse désigne la vallée qui sépare le Palatin de l'Aventin. Ici il désigne la vallée qui sépare le mont Capitolin du Palatin.

fort, dit Denys d'Halicarnasse (VII, 35), en appelant ainsi au droit de la guerre. En effet, c'était une guerre, une guerre entre deux populations ennemies.

Les patriciens et les plébéiens étaient deux peuples, la curie et le Forum étaient deux camps.

Les tribuns persistent dans leur prétention de faire juger Coriolan par la plebs, et le somment une seconde fois de comparaître devant eux comme accusé d'avoir affecté la tyrannie¹.

En présence d'une telle accusation, Coriolan consentit à comparaître et les patriciens à le laisser juger. Pour la première fois, le Forum vit des comices. Jusque-là il n'y en avait eu que dans le Comitium, dans le Champ de Mars ou sur le Capitole.

Ce furent les premiers **comices par tribus**.

On imita les Septa du Champ de Mars en tendant des cordes à travers le Forum².

Les votes des centuries dans lesquelles chacun votait en raison de ce qu'il possédait furent remplacés ce jour-là par les votes des tribus, votes individuels et égaux de tous les citoyens.

Le suffrage universel fut mis à la place du suffrage fondé sur le cens. Ce fut une grande innovation politique.

Sur vingt et une tribus, douze condamnèrent Coriolan à l'exil.

Les tribuns s'étaient vengés de leur ennemi et avaient conquis le pouvoir judiciaire, qui primitivement n'était pas dans leurs attributions.

Coriolan alla à Antium, chez les Volsques, contre lesquels il avait combattu. Il y fut l'hôte d'Attius³ Tullus, le principal chef de cette nation.

Ce droit d'hospitalité accordé à un ennemi se comprend.

Attius Tullus, Volsque, et Martius Coriolanus, Sabin d'origine, étaient tous deux d'extraction sabellique. Si Coriolan fut transfuge de sa patrie, il ne le fut point de sa race.

Au bout d'un certain temps, Tullus et Coriolan eurent avec assez de difficulté préparé contre Rome une expédition qu'ils commandèrent. Ils prirent d'abord Circeii, le point le plus avancé des possessions romaines vers l'est ; puis, revenant sur leurs pas, Coriolan soumit aux Volsques les mêmes villes qu'il avait aidé les Romains à leur prendre, et parmi elles Coriole, origine glorieuse et aujourd'hui déshonneur de son nom⁴.

¹ Je crois que seul ce chef d'accusation put décider les patriciens et Coriolan lui-même à accepter la prétention des tribuns, prétention exorbitante et nouvelle, de faire juger un patricien par les tribus.

² Denys d'Halicarnasse, VII, 59.

³ Tite-Live, II, 35. *Hospitio utebatur Attii Tullii*. Selon Tite-Live, Coriolan ne se présente pas d'abord aux Volsques comme un transfuge, mais va demeurer chez un homme avec lequel il semble avoir le rapport d'hospitalité. Les noms d'Attius Tullus, tous deux sabelliques, pourraient encore faire penser que Tullus était né d'une famille sabine établie à Antium. Ce rapport d'hospitalité, fondé sur une communauté de race, explique mieux la venue de Coriolan chez Tullus que le récit dramatique de Plutarque. (*Coriolan*, 22.) On voit dans Tite-Live (II, 57) que ce rapport existait aussi entre des Volsques et des habitants de Rome. Ceux-ci appartenaient probablement à des familles sabinnes. Nous avons déjà vu des familles sabinnes établies à Albe, à Aricie, à Ardée. Eu voilà une qui se serait établie à Antium, ville latine avant d'être volsque. Cette rencontre, qui se reproduit si souvent, ferait supposer que les Sabins, qui composaient originellement l'aristocratie romaine, formaient également celle de plusieurs autres villes latines. Le fait qui nous a frappé à Rome serait un fait plus général.

⁴ La situation de Coriole est douteuse. Nibby la place à Montegiove, Aulu-Gelle et Abeken sont de la même opinion. M. Rosa ne la partage point, et son autorité en ce qui concerne la topographie de la Campagne

Après avoir pris un certain nombre de villes latines¹, Coriolan s'arrêta à cinq milles de Rome, aux fosses Cluiliennes, près desquelles avait été livré le combat mémorable des Horaces et des Curiaces, qui alors étaient la frontière très rapprochée de l'État romain, et, si les Volsques n'étaient pas repoussés, allaient le redevenir.

Denys d'Halicarnasse dit que les Volsques, par le conseil de Tullus, épargnaient les terres des patriciens pour les rendre suspects aux plébéiens.

Ce pouvait être aussi un ordre de Coriolan qui ménageait ses alliés naturels, ceux qui avaient soutenu sa cause, et ne voulait frapper que ses ennemis².

A l'approche de Coriolan victorieux, une grande terreur remplit la ville. Les plébéiens accourent au Forum, appellent les sénateurs dans la curie³, et leur enjoignent de rappeler Coriolan, dont eux-mêmes avaient prononcé le bannissement. C'est bien l'empirement mobile et impérieux de toutes les multitudes.

Les Romains envoient une députation à Coriolan. Le sénat consentait à rendre aux Volsques les villes qu'on avait prises sur eux, mais exigeait que Coriolan se retirât. Coriolan répondit par un refus superbe, mêlé d'invectives à son propre sujet ; il demandait l'isopolitie pour les Volsques. En attendant, il alla prendre sept villes nouvelles aux Latins⁴.

Le fier Sabin montrait ainsi à la fois ses sympathies pour une nation sabellique et son antipathie pour les populations latines ; puis il revint camper près de Rome, à moins de quatre milles (environ une lieue).

On envoya vers Coriolan les prêtres, les Augures ; mais il fut inflexible. Alors les femmes romaines, ou plutôt les femmes sabinnes, sauvèrent encore une fois la patrie en allant supplier Coriolan, comme elles avaient supplié Tatiüs.

Une Sabine, une Valeria, la sœur de Publicola, quitte le Capitole et l'autel de Jupiter, au pied duquel, avec les autres matrones, elle suppliait les dieux⁵.

Elle se rend à la demeure de Coriolan, entre dans l'appartement des femmes, où étaient la mère et l'épouse du banni ; elle les décide à se rendre auprès de Coriolan pour tenter de le fléchir. Le sénat approuve cette résolution, et les patriciens font cortège aux matrones jusqu'à la porte Capène. Puis celles-ci, tournant à gauche, prennent la voie Latine et s'avancent seules à travers la plaine jusqu'au camp de Coriolan, à quatre milles de Rome.

romaine est supérieure à toutes les autres. Mais si Coriole n'était pas à Montegiove, elle ne pouvait en être bien éloignée, car son territoire confinait à ceux d'Aricie et d'Ardée. (Tite-Live, III, 71.)

¹ Tite-Live cite Satricum, Longula, Polusca, Coriole, Lavinium, Corbio, Vitellia, Trebia, Labicum, Pedum. Denys d'Halicarnasse (VIII, 17 et suiv.) indique un peu diversement la marche de Coriolan. Selon lui, Coriolan prend Tolerinum, Bola, Labicum, Pedum, Corbio, Coriole, Bola, Lavinium. Après l'avoir amené aux fosses Cluiliennes, Denys lui fait faire une excursion dans le Latium (VIII, 36), prendre alors Longula, Satricum, Cotia, Pelusea, Albieta, Mugillum, Coriole, puis établir son camp à 30 stades (4 milles) de Rome. Plutarque (*Coriolan*, 28, 29) suit en quelques points Denys d'Halicarnasse. La situation de plusieurs de ces villes est incertaine, l'ordre de la conquête différant chez Tite-Live et chez Denys d'Halicarnasse. Au milieu de ces difficultés, je n'essayerai point de suivre la marche de Coriolan. Pour les résoudre, il faut attendre que M. Rosa ait publié sa carte des environs de Rome.

² Tite-Live (II, 39) donne à la conduite de Coriolan l'un et l'autre motif.

³ Denys d'Halicarnasse, VIII, 22.

⁴ Plutarque, *Coriolan*, 31.

⁵ Denys d'Halicarnasse (VIII, 39) suppose que Valeria monta sur la base du temple de Jupiter, et de là harangua ses compagnes ; mais ce détail invraisemblable et peu conforme aux mœurs romaines a été évidemment ajouté par Denys pour amener le discours qu'il voulait mettre dans la bouche de Valeria.

L'apparition de ces femmes touche d'abord très peu Coriolan. Contre tout ce qui vient de Rome, il a endurci son cœur.

Mais on lui dit qu'on a vu au milieu d'elles sa vieille mère et sa jeune femme tenant ses deux enfants par la main.

Coriolan s'avance au-devant de sa mère, fait en signe de respect ôter les haches des faisceaux et abaisser les faisceaux devant elle.

Véturie, que je me représente comme une de ces vieilles femmes au profil sévère qu'on pourrait rencontrer aujourd'hui dans la campagne romaine au même endroit¹, le repousse en lui disant :

Je veux savoir si je suis venue vers mon fils ou vers un ennemi.

A ces dures paroles de la mère de famille, le hautain exilé ne trouve rien à répondre.

L'épouse, dont la condition par rapport à son époux était celle d'une fille vis-à-vis de son père, ne se permet pas d'adresser à Coriolan des reproches ou des conseils ; mais elle l'embrasse et pleure. Toutes les matrones l'entourent en pleurant.

L'âme fière et violente de Coriolan est attendrie par ces pleurs de femmes ; il lève, son camp et se retire, non devant Rome, mais devant elles.

Il y a peu de scènes dans l'histoire plus émouvantes que celle-là, et elle ne perd rien à la décoration du théâtre ; en se plaçant sur un tertre à quatre milles de Rome, près de la voie Latine, dans un lieu où il n'y a aujourd'hui que des tombeaux et des ruines, on peut se figurer le camp des Volsques, dont les armes et les tentes étincellent au soleil. Les montagnes s'élèvent à l'horizon. A travers la plaine ardente et poudreuse défile une foule voilée dont les gémissements retentissent dans le silence de la campagne romaine. Bientôt Coriolan est entouré de cette multitude suppliante dont les plaintes, les cris, devaient avoir la vivacité des démonstrations passionnées des Romaines de nos jours.

Coriolan eût résisté à tout ce bruit, il eût peut-être résisté aux larmes de sa femme et aux caresses de ses enfants ; il ne résista pas à la sévérité de sa mère.

Le soir, par un glorieux coucher du soleil de Roule qui éclaire leur joie, la procession triomphante s'éloigne en adressant un chant de reconnaissance aux dieux, et lui se retire dans sa tente, étonné d'avoir pu céder.

Du haut des édifices de la ville on regarde avec transport l'armée ennemie retourner du côté de la mer vers Antium, d'où Coriolan était venu écraser le plébéianisme à Rome, et où il devait trouver la mort.

Sa fin, toujours triste, était racontée de diverses manières. Selon les uns, en butte au mécontentement des Volsques, il avait été lapidé par eux ; puis, se repentant de lui avoir donné la mort, ils avaient accordé de grands honneurs à son cadavre². Selon d'autres, il aurait vécu jusque dans un âge avancé, regrettant la patrie qu'il avait trahie, puis sauvée, et disant :

¹ Denys d'Halicarnasse (VIII, 45) la peint s'évanouissant aux pieds de son fils ; cela n'est point dans les mœurs romaines. Le Romain Tite-Live les comprenait mieux que le Grec d'Halicarnasse.

² *Ibidem*, VIII, 59.

L'exil est cruel pour un vieillard¹.

Il eût pu rentrer dans Rome, où le sénat lui décerna des honneurs et où les matrones devaient porter son deuil² ; mais son orgueil l'en empêcha ; il ne voulait pas voir les tribuns triomphants.

Le sénat décréta que les femmes romaines choisiraient leur récompense ; la seule qu'elles demandèrent fut d'élever à leurs frais un temple à la Fortune des femmes, la Fortune Mulièbre, et que le culte y fût célébré au nom de l'État³, afin que, s'y rassemblant chaque année le jour où elles avaient obtenu le départ de Coriolan, elles pussent y offrir des sacrifices et prier seules pour le salut de la république. Valeria⁴ et la mère de Coriolan se chargèrent des frais.

Un temple fondé par des femmes, un culte confié non à un corps de prêtresses, comme les Vestales, mais à des matrones romaines, étaient quelque chose de très nouveau.

Une telle innovation montre jusqu'où allait pour elles le respect des Romains, et ce qu'était à Rome, malgré l'infériorité de leur condition légale, la considération morale dont elles étaient entourées⁵.

Valeria présida la première au sacrifice offert pour le peuple romain sur un autel qu'on avait élevé avant que le temple fût construit. Le temple fut consacré l'année suivante par le consul Virginius.

Les matrones romaines instituèrent la coutume que la statue de la déesse ne serait jamais touchée par des femmes remariées ; que le droit de poser des couronnes sur la tête de cette statue et l'honneur de desservir le temple appartiendraient aux nouvelles épouses. Il y avait chez les anciens Romains contre les secondes noces une prévention dont l'Église romaine a hérité.

On rapportait que le sénat ayant voulu que la statue fût exécutée à ses frais, et que les matrones en ayant fait faire aux leurs une seconde, celle-ci, au moment où elles furent toutes deux consacrées, prononça distinctement ces mots :

Femmes romaines, vous m'avez dédiée selon les rites.

Miracle qui semble avoir été imaginé pour confondre ceux qu'une statue consacrée par des femmes scandalisait. Depuis ce jour, bien des images de madones ont parlé.

Ce temple était à quatre milles de Rome⁶, sur la voie Latine, à l'endroit où Coriolan avait été désarmé par sa mère⁷.

Ce renseignement achève de déterminer le lieu de la scène si bien racontée par Tite-Live, si puissamment évoquée par Shakespeare. Shakespeare, qui n'était pas venu à Rome, qui ne savait pas le latin, aidé seulement de son génie et d'une traduction de Plutarque, guidé peut-être par le sentiment d'une certaine

¹ Tite-Live, II, 40.

² Denys d'Halicarnasse, VIII, 62 ; Plutarque, *Coriolan*, 39.

³ Plutarque, *Coriolan*, 37.

⁴ Denys d'Halicarnasse, VIII, 55. Si la statue équestre de femme qu'on disait aussi représenter Clélie était réellement celle de Valeria, c'est à cette occasion qu'elle lui aura été érigée.

⁵ Valère Maxime (V, 2, 1) prétend que le sénat ordonna aux hommes de céder dans la rue le pas aux femmes, ajouta à leurs parures des ornements nouveaux et leur permit de porter un vêtement de pourpre et des galons d'or. Tout cela est une exagération évidente, mais atteste le sentiment de respect pour les femmes que j'ai signalé.

⁶ Valère Maxime, I, 8, 4.

⁷ Le vieux temple de la Fortune des femmes survécut à la république, car Festus (p. 245) en parle comme existant à l'époque où il vivait.

affinité entre les instincts politiques de Rome et ceux de l'Angleterre, a peint merveilleusement la hauteur patricienne de Coriolan, sa dureté inflexible, ses altiers dédain.

Cette tragédie, écrite à Londres, pourra éternellement se relire à Rome. Pour que les Romains de Shakespeare Soient tout à fait ceux de l'histoire, il suffit d'effacer quelques grossièretés et çà et là quelques traces de bel esprit, double empreinte d'un siècle où les mœurs manquaient de délicatesse et péchaient par le raffinement ; mais dans ce qu'elles ont d'essentiel, les peintures du caractère romain sont d'une profonde vérité.

On pense ici naturellement à Shakespeare, comme on pense à Corneille sur le terrain du combat des Horaces ; mais l'on ne saurait retrouver chez les princes romains les sentiments des patriciens de Rome au troisième siècle, comme nous avons trouvé les sentiments d'Horace et de sa sœur chez l'homme des *Monti* et la *Transteverine* de nos jours ; car à Rome l'homme du peuple seul a gardé quelque chose de l'ancien caractère national, au moins la férocité.

Le prince romain, au contraire, peut être aimable et honorable ; il peut avoir une dose très raisonnable de vanité aristocratique, mêlée de bonhomie ; mais il n'a certes plus rien de la magnifique hauteur et de la dureté orgueilleuse de Caius Martius Coriolanus.

Les patriciens, humiliés par la peur que leur avait faite Coriolan, s'en vengèrent sur un autre patricien qui se fit craindre d'eux, non comme appui des Volsques, mais comme auxiliaire des plébéiens. A l'exil de Coriolan, décrété par les tribuns, ils répondirent par la mort de Spurius Cassius.

Spurius Cassius s'était signalé dans les premières campagnes de la république ; il avait fait avec les Latins un traité important, car il assurait à Rome l'alliance des populations latines contre les Æques et les Volsques, infatigables à la combattre. C'était la pensée qui avait fait élever par Servius Tullius le temple de Diane sur le mont Aventin ; Rome s'appuyant sur le Latium contre les nations sabelliques, sur la plaine contre la montagne. Ce traité devait être maintenu tant que le ciel et la terre resteraient à leur place. On le considérait comme si important, que la table d'airain sur laquelle il était gravé fut placée derrière la tribune¹.

Spurius Cassius fit un pas de plus dans la même voie, et conclut avec les Herniques un traité qui détachait ce peuple montagnard et belliqueux des autres peuples sabelliques. Après ce succès d'une haute importance, il n'obtint qu'avec peine le triomphe.

On lui disputait cet honneur, sous prétexte qu'il n'avait livré aucune bataille, pris aucune ville, et fait des conditions trop favorables aux Latins et aux Herniques.

C'était une injustice. Ces deux traités valaient vingt combats qu'ils épargnaient aux Romains, et les droits accordés aux Latins et aux Herniques étaient une sage concession, grâce à laquelle Rome trouva pendant les guerres qui suivirent dès alliés sans lesquels, n'avant d'appui ni dans la plaine ni dans la montagne, elle aurait probablement succombé.

¹ Cicéron (*Pro Balbo*, 23) dit : **Nous nous souvenons de l'avoir vue** ; elle disparut donc du temps de Cicéron, mais ce ne put être, comme on l'a dit, dans l'incendie de la curie qui eut lieu après la mort de Clodius, car le discours *Pro Balbo* fut prononcé avant cet événement.

Soit irritation contre le sénat qui lui avait marchandé les honneurs du triomphe, soit plutôt sagesse d'un esprit supérieur qui avait déjà montré savoir ce que parfois on gagne à accorder, Spurius Cassius, dans son troisième consulat, prit l'initiative de mesures populaires que les patriciens ne lui pardonnèrent jamais.

Il voulait partager entre les Latins et les plébéiens, ces Latins de Rome, le territoire cédé par les Herniques. De plus, le premier, il revendiquait, pour être distribuée aux citoyens, une partie des terres publiques dont les patriciens avaient seulement la possession, et dont ils voulaient faire leur propriété.

C'était la première loi agraire fondée, aussi bien que toutes celles qui suivirent, non, comme on l'a cru quelquefois, sur un principe de spoliation, mais sur le droit de l'État à disposer des terres conquises, droit que l'usurpation des patriciens violait manifestement.

Les patriciens craignirent pour leur usurpation et se hâtèrent de déclarer que Cassius aspirait à se faire roi. Il semble que les plébéiens auraient dû le soutenir ; mais il demandait aussi qu'on accordât des terres aux alliés latins.

Un esprit étroit de jalousie prévalut chez la plebs inintelligente et la détacha de Cassius. Voulant la gagner à tout prix, il demanda qu'on rendit à ceux auxquels le sénat avait vendu les blés venus du dehors ce qu'ils avaient payé.

Les tribuns se tournèrent contre lui, ne voulant pas qu'un patricien leur ravit le privilège de la popularité. Les plébéiens, dupes de la peur qu'on leur faisait de ce nom de roi, crurent que Cassius voulait leur acheter à ce prix leur liberté, et rejetèrent cette proposition, dont les patriciens devaient le punir.

Le Forum fut cette fois témoin d'une triste scène. Spurius Cassius, ses collègues, qui étaient ses ennemis, le consul Virginius, avaient tour à tour occupé la tribune ; la plebs flottait encore incertaine. Les tribuns y avaient parlé contre les patriciens et contre leur conscience. Enfin l'un d'eux y monta, et, probablement d'accord avec le consul Virginius, le somma de s'expliquer¹.

La loi proposée par Cassius, dit-il, se compose de deux parties : une distribution de terre aux alliés et une aux citoyens romains. En repoussant la première, acceptes-tu la seconde ?

— *Je l'accepte*, répondit Virginius.

— *Eh bien*, reprit le tribun en s'adressant à la multitude, *acceptons de notre côté la mesure sur laquelle le consul et nous sommes d'accord, et renvoyons à un autre moment la discussion du point contesté.*

Les plébéiens, trompés par cette comédie, demandèrent à grands cris ce que nous appellerions la division, et Cassius fut perdu.

La cause des plébéiens ne le fut pas moins. Rentrés dans la curie, les sénateurs convinrent de nommer dix commissaires pris dans leur sein pour décider l'année suivante quelle partie des terres publiques devait être donnée aux plébéiens et quelle partie serait conservée aux patriciens. Il en résulta que les patriciens conservèrent tout.

Cependant le Forum s'agitait encore ; la lutte s'y continuait entre Cassius et les tribuns qui faisaient contre lui les affaires des patriciens.

¹ Denys d'Halicarnasse, VIII, 72.

Ne pouvant rien obtenir d'eux, il cessa de paraître à la tribune, feignit d'être malade et garda la maison¹. C'était s'avouer vaincu.

Le temps du consulat de Cassius expiré, il fut accusé, par les deux magistrats chargés de poursuivre les crimes de haute trahison, et qu'on appelait questeurs, c'est-à-dire inquisiteurs du parricide. Les patriciens empruntèrent aux tribuns qui avaient mis en jugement Coriolan cette accusation banale d'avoir voulu se faire roi, qu'un parti ou un autre avait constamment en réserve pour celui qu'il voulait perdre, et que le peuple accueillait toujours avec faveur ; car ce nom de roi était un épouvantail qui ne manquait jamais son effet.

Spurius Cassius fut condamné à mort. Denys d'Halicarnasse (VIII, 78) a l'air de penser que ce fut dans le Forum par les tribus assemblées, ce qui est peu vraisemblable, et que, conduit par les deux questeurs du parricide au haut de la roche Tarpéenne, il en fut précipité à la vue de tous².

Je crois plutôt Tite-Live, qui parle du jugement des curies patriciennes (*judicio populi*).

Selon une autre version que Tite-Live rapporte aussi, ce ne serait ni dans le Forum ni dans le Comitium que le jugement eût été prononcé ; ce ne serait point sur le Capitole qu'il aurait été exécuté. Tout se serait passé dans la maison de Cassius ; son père l'aurait jugé, condamné, mis à mort.

Vrai ou faux, un tel récit nous fait connaître l'idée qu'on se formait de ce que fut l'autorité paternelle dans les commencements de la république.

L'un des premiers citoyens, l'homme le plus éminent de son temps, disait Niebuhr, le vainqueur des Volsques et des Herniques, l'auteur du traité avec les Latins, trois fois consul, aurait été battu de verges et tué par son père (*verberasse ac necasse*). On voit que la tradition de Brutus ne se perdait point. Mais Brutus immolait ses fils réellement coupables au salut de la patrie ; le père de Spurius Cassius à l'avarice menacée de l'ordre patricien.

Ces deux noms de Brutus et Cassius, que devait rapprocher un jour une autre exécution sanglante, l'étaient donc par une conduite semblable en apparence, mais dont les motifs furent bien différents. N'importe, ce sont deux terribles exemples de ce pouvoir paternel, base de la famille romaine, et dont l'origine ne pouvait l'être. Ce n'est pas sur le Palatin, dans une agrégation de réfugiés dont la plupart n'avaient pas de famille, que naquit la puissance exorbitante du père de famille ; elle dut venir des Sabins, chez lesquels on trouve l'organisation du clan

¹ Denys d'Halicarnasse (VIII, 72) dit que sous main Cassius fit venir dans le Forum des Latins et des Herniques, qui, selon cet auteur, auraient eu un droit de suffrage, mais ce droit n'est pas mentionné dans le traité avec les Latins et ne pouvait, à cette époque, exister ni pour eux ni pour les Herniques.

² Cette expression et celle qu'emploie Denys pour désigner la roche Tarpéenne, *ὑπερχείμενον τῆς Ἀγορᾶς χρημνόν*, rocher qui domine le Forum, pourraient faire croire que la roche Tarpéenne était sur la cime nord-est du Forum et non sur la cime sud-ouest, qui porte encore son nom. Mais les inductions qu'on pourrait tirer des mots *ὑπερχείμενον τῆς Ἀγορᾶς*, appliqués à la roche Tarpéenne sont pour ainsi dire neutralisées par l'emploi que le même auteur en fait ailleurs à propos de l'autre sommet du Capitole. (III, 69.) En admettant, comme je le fais, que la roche Tarpéenne soit la cime du Capitole opposée à celle qui porte l'église d'Araceli, on pouvait très bien voir du Forum le sommet d'où Spurius Cassius fut précipité. Ainsi ce passage ne saurait infirmer les raisons que j'ai données pour mettre la roche Tarpéenne où je l'ai mise, ou plutôt laissée, et qui subsistent. Denys d'Halicarnasse dit que ce genre de supplice était alors usité à Rome (*ἐπιχώριος*), mais on n'en trouve point d'autre exemple à cette époque.

et de la tribu, et quelque chose de la société patriarcale, où le père de famille est roi¹.

Aussi Brutus était-il Sabin d'origine, et les Cassii l'étaient vraisemblablement².

La vengeance patricienne, qui avait pensé s'étendre aux enfants de Cassius³, le poursuivit, et même après sa mort. On rasa sa maison, la place qu'elle occupait resta vide⁴, et tout près on bâtit un temple dédié à Tellus, nom sacré de la terre, qu'on honorait comme une puissance infernale⁵. C'était consacrer la mémoire de Cassius aux dieux infernaux.

La statue de bronze qu'il s'était élevée à lui-même, ce qui montre dans cet ami des plébéiens un grand orgueil, fut fondue par ordre des censeurs⁶. Ces deux faits, qui se rapportent à une époque postérieure⁷, peignent l'acharnement des patriciens contre le souvenir de ce premier précurseur des Gracques.

Nous savons où était la maison de Cassius, parce que nous savons où était le temple de Tellus.

Ce temple se trouvait près des Carines⁸, dans une rue qui conduisait du Forum à ce quartier brillant⁹, aux environs de *Torre Dei Conti*.

Ce temple de Tellus, élevé près du lieu qui rappelait une exécution atroce, fut plus tard associé à d'autres barbaries. Dans les actes des martyrs, il est question de chrétiens mis à mort en cet endroit (*in Tellure*)¹⁰. Ceux-ci, victimes d'un pouvoir qui les regardait comme dangereux, parce qu'ils prêchaient l'égalité des hommes devant Dieu et résistaient à la tyrannie, mouraient au fond pour la même cause que Spurius Cassius, martyr de la cause des opprimés et victime de la tyrannie.

¹ Aujourd'hui même, dans le peuple, l'autorité du père de famille a un caractère de tyrannie. Ainsi ce que gagnent les pauvres et belles filles de la campagne romaine en posant comme modèles dans les ateliers n'est point pour elles, mais pour leur père ou pour leur frère, qui, à défaut du père, est le chef de la famille.

² L'origine sabin des Cassii ne m'est pas démontrée ; mais je la crois probable, d'abord par cela seulement qu'ils étaient patriciens. De plus, Spurius, prénom de Cassius, était celui du père de Lucrece, Sabin ; ce prénom, se trouvant souvent en Étrurie, doit être Ombrien. Un Cassius, venu il est vrai plus tard, porta un sobriquet qui semble être sabin *Ravilla* (qui a des yeux gris), dont la désinence est semblable à celle de Sylla, nom d'une famille cornélienne, et pour moi les Cornelii, habitants du Quirinal, sont Sabins. Le mot *ruvus* (œil gris) est cité par Festus, mais ne se trouve pas, que je sache, en latin ; il y est du moins bien rare. Ne serait-ce pas un mot sabin ? Sylla avait les yeux bleus ; si, comme je le pense, les Sabins étaient blonds, ne serait-il pas naturel qu'un Sabin n'eût pas les yeux noirs, ainsi que les avaient et les ont en général les Romains ? *Sabaco*, surnom d'un autre Cassius, a la physionomie des noms propres sabins en *o*, Pompo (père de Numa), Scipio (Cornélius), Varro (né dans la Sabine), etc. Les Cassii étaient célèbres pour leur dureté toute sabin, comme celle de Sp. Cassius.

³ Denys d'Halicarnasse, VIII, 80.

⁴ Au temps de Tite-Live (II, 41), elle l'était encore. *Dirutas publice ædes, ea est area ante telluris ædem*.

⁵ On dévouait à Tellus et aux Mânes. (Tite-Live, X, 28.) Tellus était mise en rapport avec Proserpine. (Pauly, *Real. Encycl.*, VI, p. 1661.)

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14, 1.

⁷ Le temple fut bâti au cinquième siècle. (Florus, I, 19, 2.) La statue ne put être fondue que postérieurement à la création de la censure. Pline place le fait au sixième siècle. Cet auteur dit (XXXIV, 9, 1) que les censeurs firent fondre la statue de Sp. Cassius, offerte par son père à Cérès. Mais on n'eût pas détruit une statue consacrée à une divinité. Ailleurs Pline (XXXIV, 14, 1) parle de la statue que Cassius s'était élevée à lui-même.

⁸ *In Carinis ad Telluris ædem*. (Suétone, *De Ill. Gr.*, 15.) *Carinæ... quæ erant circa Telluris ædem*. (Servius, *Æn.*, VIII, 561.)

⁹ Denys d'Halicarnasse (vin, 79) parle de *la rue qui conduisait aux Carines* ; ce ne peut être que du Forum. Or nous avons vu que, selon toutes les vraisemblances, cette rue partait de la partie moyenne du côté septentrional du Forum, vers le *Janus* qui de ce côté marquait l'entrée du Forum, comme l'arc de Fabius à l'est. Cette rue se dirigeait en effet vers le quartier des Carines, situé sur la pente et au bas de l'Esquilin ; le Forum transitorium en marque la direction. Le temple de Minerve, qui tenait à ce Forum, est désigné dans des actes de martyrs comme voisin du temple de Tellus. (Beck, *Handb.*, I, p. 528.) Tout cela conduit vers *Torre dei Conti*.

¹⁰ Trois actes de saint Gordien, cités par Nardini. (voyez Becher, *Handb.*, I, p. 528.) *In Tellure* désignait tout l'espace environnant, car plusieurs églises de ce quartier sont dites *in Tellure*.

Torre Dei Conti est une tour féodale du temps d'Innocent III, sorti de cette grande famille des Conti qui a donné sept papes à l'Église.

Elle a été probablement bâtie sur l'emplacement même du temple de Tellus. On aime à voir la papauté écraser ainsi les souvenirs de l'oppression et de la persécution ; mais la papauté du moyen âge, qui éleva la tour des Conti, n'a-t-elle pas à son tour opprimé et persécuté ?

Un autre édifice était doublement lié à la destinée de Spurius Cassius, le temple de Cérès, qui, voué par son ancien général Postumus, et bâti au lieu où avait été le Vieux sanctuaire pélasgique de Déméter¹, avait été plus tard consacré par Cassius lui-même².

Quand son père l'eut immolé de ses propres mains à l'avidité patricienne, il fit don du pécule de son fils — un fils n'avait que son pécule comme un esclave — à ce même temple de Cérès que Spurius Cassius avait consacré, et, par une féroce ironie, mit au bas de la statue faite avec cet argent, et qu'il dédiait à la déesse :

Don de la famille Cassia.

L'ironie était d'autant plus amère, que l'on vendait auprès du temple de Cérès ceux qui avaient offensé un tribun.

Ce temple, mis particulièrement sous la surveillance des édiles et où ils avaient leurs archives, était le temple de la démocratie romaine. Le farouche patricien le choisit pour lui faire adresser par son fils mort au service de la démocratie un dérisoire hommage.

Un fait obscur, mais terrible, achèverait, s'il était certain, de répandre sur ces premières luttes politiques du Forum une tragique horreur. Un tribun nommé Mutius, indigné que ses neuf collègues eussent trempé dans les menées de Spurius Cassius, les aurait fait brûler vivants dans le cirque³.

Ce serait un épisode bien lugubre de l'histoire de ce grand monument, laquelle, du reste, est liée à l'histoire romaine tout entière.

Les bûchers se seraient allumés de bonne heure à Rome, et celui du champ des Fleurs (campo di Fiori), sur lequel monta au quinzième siècle le philosophe Giordano Bruno, aurait un précédent bien ancien dans ce bûcher politique, qui, au troisième siècle de Rome, aurait brûlé neuf tribuns.

Bientôt les débats sur la loi agraire furent repris avec fureur, le sénat refusant toujours, les tribuns réclamant toujours et défendant aux plébéiens de s'enrôler jusqu'à ce que les patriciens eussent tenu parole ; les plébéiens allèrent même jusqu'à abandonner leur général, à rentrer sous la tente et forcer un consul de les ramener dans Rome, fuyant ainsi devant leurs ennemis du dehors pour que leurs ennemis du dedans ne profitassent pas de leur triomphe.

C'est l'éternel honneur du peuple romain que, dans ces extrémités formidables, personne, patriciens ou plébéiens, n'ait eu l'idée de renoncer à une liberté si

¹ J'ai dit que j'inclinai avec Becker à placer à Santa-Maria in Cosmedin le temple élevé à la Fortune Vierge par S. Tullius. Je reviens à l'opinion ordinaire qui met là le temple de Cérès. Ce temple, comme on le voit par les colonnes qui subsistent dans les murs de l'église, était tourné du sud au nord, ce qui rend très bien compte de ce que nous apprend Tite-Live qu'un grand vent enleva et vint appliquer à la partie postérieure du temple de Cérès la porte du temple de la Lune, situé au pied de l'Aventin (Tite-Live, XI, 2).

² Denys d'Halicarnasse, VI, 17, 94.

³ Valère Maxime, VI, 3, 2 ; Festus, p. 174. Voyez Niebuhr, *Hist. R.*, III, p. 171 et suiv., et Ott. Müller, *Festus*, p. 389. Ce fait très extraordinaire a été nié, et Müller a expliqué la tradition qui le rapportait, par une confusion avec neuf tribuns militaires tombés en combattant les Volsques et brûlés dans le cirque *après leur mort*.

turbulente, si périlleuse, qui remplissait leurs ennemis d'espérance¹, pour chercher le repos et le salut dans le despotisme.

Certes les arguments qui ont décidé plus tard les Romains à le faire dans des circonstances moins difficiles, les arguments n'auraient pas manqué. Le danger du prolétariat était grand ; mais, je le répète, l'idée de chercher un maître ne vint à personne. Les consuls paraissaient au Forum et sommaient les citoyens de s'inscrire dans la milice ; nul ne s'inscrivait : les patriciens négociaient, promettaient, attendaient.

On venait dire que l'ennemi approchait, que les Véiens avaient passé le Tibre, que les Æques étaient descendus de leurs montagnes. Les plébéiens refusaient encore de s'inscrire.

Enfin, quand du haut des maisons on voyait l'ennemi dans la plaine à deux lieues de Rome, on n'y pouvait plus tenir, on sortait de la ville et on allait le repousser. Puis on revenait au Forum recommencer d'autres combats ; ou bien un général habile savait exciter l'ardeur des soldats, l'irriter par des délais sagement calculés ; les soldats se précipitaient sur l'ennemi, jurant de vaincre, et tenaient leur serment². Mais, si quelqu'un eût proposé, dans l'intérêt de l'ordre qui était troublé, au nom du salut de la patrie exposée sans cesse à de nouveaux périls, au nom de l'existence de Rome, dont les ennemis étaient à ses portes ; si quelqu'un eût proposé de renoncer à ces droits sans cesse armés les uns contre les autres, de se reposer et de s'unir dans une commune servitude ; des sièges de la curie, des bancs du Comitium, de l'enceinte en bois placée au milieu du Forum, se serait élevée une imprécation unanime ; un jugement capital eût frappé immédiatement celui qui aurait conseillé une pareille indignité, et, entre la sentence et l'exécution, il ne se serait écoulé que le temps nécessaire pour aller de la tribune à la roche Tarpéienne, qui n'en était pas loin.

Rome traversa donc ces redoutables épreuves sans abdiquer sa liberté. Malgré ses dissensions, elle ne fut point conquise, et c'est parce qu'elle était demeurée libre qu'elle a conquis le monde.

Les patriciens, qui, on doit le reconnaître, auraient mieux aimé mourir que descendre à l'expédient de la tyrannie d'un seul., faisaient tout pour reprendre l'ancien pouvoir qu'ils avaient perdu depuis la retraite sur le mont Sacré et la création du tribunat.

Ils gagnaient quelques-uns des tribuns et les détachaient d'un collègue trop résolu.

Ils parvinrent au moyen de leurs clients à dominer dans les centuries, au point qu'un jour les plébéiens abandonnèrent les comices, et à y faire constamment élire des consuls de leur choix³.

Ils imaginèrent de tenir les comices à plus d'un mille de Rome, parce que la puissance des tribuns ne s'étendait pas plus loin⁴.

¹ Tite-Live, II, 44.

² *Ibidem*, II, 45.

³ Selon Niebuhr, ils changèrent même dans les élections le rôle des curies et des centuries, transportant aux premières le droit d'élire et ne laissant aux secondes que le droit de confirmer. (*Hist. rom.*, trad. fr., III, p. 238.)

⁴ Denys d'Halicarnasse, VIII, 87. Dans la plaine au bord du Tibre, en dehors de la *porte du Peuple*.

Mais à Rome les lieux n'étaient point indifférents ; la coutume attachait à chacun d'eux une destination pour ainsi dire sacrée, et l'innovation tentée n'eut pas de suite.

C'est pendant cette période obscure et curieuse de l'histoire romaine qu'on voit, de 269 à 275, sept Fabius de suite consuls. La *gens* Fabia, sabine comme la *gens* Claudia par son origine, mais plus anciennement domiciliée à Rome, fut alors une véritable dynastie aristocratique, tandis qu'on voit un Julius de race latine, un aïeul de César, prendre parti pour les plébéiens¹.

Mais ces Fabius avaient un grand cœur. Le rôle d'instrument d'oppression et d'injustice que leur faisait jouer l'aristocratie romaine finit par leur répugner.

Kæso Fabius, celui-là même qui avait prononcé la condamnation de Spurius Cassius, fut le premier à demander la loi agraire, se fit aimer des soldats par ses soins pour les blessés. Dans une bataille, son frère Quintus fut tué ; son autre frère Marcus sauta par-dessus le corps de Quintus ; lui et Kæso entraînent l'armée.

Les Fabius devinrent populaires à force de gloire. Dès ce moment ils furent odieux aux patriciens

L'espèce d'hérédité qui s'était établie pour eux dans le consulat fut abolie.

Toujours suspects aux tribuns, leur situation à Rome n'était plus tenable.

Ils résolurent d'en sortir noblement ; ils firent aussi leur sécession, mais sans rien demander que la permission d'aller s'établir à quelque distance de Rome et d'y soutenir à leurs frais la guerre contre les Véiens.

Les Fabius étaient Sabins² ; un clan sabin pouvait seul compter quatre mille hommes, et quatre mille hommes vinrent³ s'offrir au sénat pour aller guerroyer contre les Véiens.

Dans ces quatre mille hommes, il y avait trois cent six patriciens⁴ ; le reste était des clients.

Les Fabius étaient établis sur le Quirinal au moins depuis Tattius ; peut-être l'avaient-ils été d'abord sur l'Aventin. Une tradition les met en rapport avec Remus.

On peut suivre tous les pas des Fabius dans cette brillante aventure qui devait finir si tragiquement pour eux, grâce aux détails dont le récit de Tite-Live, tiré probablement des mémoires de la *gens* Fabia, est rempli.

Les trois cent six patriciens viennent trouver le sénat rassemblé et s'arrêtent à la porte de la curie, là où étaient les sièges des tribuns.

Celui des leurs qui était consul entre et parle au nom de tous.

¹ *Ibidem*, VIII, 90.

² C'est l'opinion de Niebuhr et d'Ott. Müller (*Etr.*, I, p. 201), qui fait remarquer que les *gentes* sabinnes, les Claudii, les Valerii, les Fabii, jouent un grand rôle à Rome après l'expulsion des Tarquins. Les Fabii ont leurs *sacra* sur le Quirinal, où furent plusieurs temples consacrés à des divinités sabinnes. Les surnoms usités dans cette *gens* ont une physionomie sabine très marquée. L'un d'eux, terminé en *a*, Sanga, vient de *Sangus* ou *Sancus*, nom d'un dieu sabin. Trois sont terminés en *o*, *Dorso Labeo* et *Kæso*. Kæso me paraît la forme sabine du mot dont, César est la forme latine. La désinence en *ar* se retrouve en effet dans Palatuar, fête locale célébrée sur le mont latin ; la désinence *o* dans celle de plusieurs prénoms sabinns que j'ai cités, et dans celle du nom de l'Anio, de la déesse sabine Nerio.

³ Denys d'Halicarnasse, IX, 15. Festus dit cinq mille.

⁴ *Cum clientium millibus quinque*. (Festus, p. 334.) *Sex et trecentis Fabii patricii cum familiis suis*. (Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XVII, 21.) *Cum servis et clientibus suis*. (Servius, *Æn.*, VII, 846.)

Les clients attendaient dans le Forum.

Au nom de sa tribu, Kæso offre de faire la guerre aux Étrusques de Véies. C'est une guerre de notre *gens*, dit-il, *bellum gentile*. En effet, les Fabius avaient été les héros de cette guerre. Le sénat les remercie et ordonne que le lendemain ils se présentent armés à la porte du consul. Tout ce jour-là il ne fut question que de l'offre magnanime des Fabius.

Le jour suivant, ils s'arment et vont se réunir au lieu indiqué, très probablement sur le Quirinal, où devait être la demeure de Kæso, comme des autres Fabius. Le consul sort portant le paludamentum, manteau de guerre, insigne du commandement militaire, et se met à la tête du clan.

Pour aller à Véies, ils ne pouvaient prendre la voie Flaminia (le Corso), qui n'existait pas encore ; mais ils eussent pu en suivre la direction à travers le champ de Mars et sortir de Rome par une des portes du Quirinal, la porte Salulaire ou la porte Sanqualis. Pourquoi allèrent-ils par un assez long détour chercher la porte Carmentale (aux environs du théâtre de Marcellus) ? Ce dut être dans un but religieux. Ils avaient une procession à faire et, comme on dit aujourd'hui, à visiter les sanctuaires, les sanctuaires liés à la religion de leur gens.

Les Fabius, étant Sabins, étaient très religieux. Selon une version, improbable il est vrai, du récit de leur mort, mais caractéristique en ce qu'elle montre l'idée qu'on se faisait de leur piété, ils avaient péri pour être revenus à Rome des bords de la Cremera, afin d'y accomplir un sacrifice. Pendant le siège du Capitole par les Gaulois, un jeune Fabius traversa deux fois l'armée des assiégeants pour aller s'acquitter d'un devoir pieux de sa famille sur le Quirinal et en revenir.

Cette fois, si, pour sortir de la ville, ils firent un assez grand détour, c'est qu'ils voulaient visiter des lieux qui leur étaient sacrés et y faire leurs dévotions, comme un bataillon de Romains modernes, dans le temps où les Romains étaient plus dévots qu'ils ne sont aujourd'hui, aurait voulu faire les siennes dans les églises placées sous le patronage de leurs chefs : l'église des Saints Apôtres, s'ils avaient été les vassaux des Colonna ; l'église de Sainte-Pudentienne, s'ils avaient été les vassaux des Cætani.

Quelques-uns des Transteverins, qui partaient il y a trois ans pour aller rejoindre les troupes de Victor-Emmanuel, ont peut-être, avant de partir, été faire une prière à Santa-Maria in Transtevere.

La route que suivirent les Fabius, du Quirinal à la porte Carmentale, leur permit, en prenant le plus long, il est vrai¹, de traverser le Comitium et de se montrer ainsi fièrement, dans l'accomplissement de leur noble dessein, aux patriciens ingrats qui s'étaient détachés d'eux, aux plébéiens du Forum, dont ils étaient devenus les protecteurs, et qui, après les avoir souvent maudits, ce jour-là célébraient avec enthousiasme leur magnanimité. Ils voulaient sans doute passer devant l'autel Lupercal, dont ils étaient les prêtres héréditaires, et aller jusqu'au temple d'Hercule, duquel prétendaient descendre ces Héraclides de Rome, comme les appelle Niebuhr.

La porte Carmentale elle-même, qu'ils avaient choisie, était un lieu consacré par la religion de leur famille.

¹ Ils voulaient aussi saluer en passant le temple de Jupiter, que Tite-Live (II, 49) place sur leur chemin avant la citadelle : *Prætereuntibus Capitolium arcemque*.

Car là étaient l'autel et le sanctuaire de la déesse Carmenta, la mère d'Évandre, et ils rapportaient aussi leur origine à ce héros arcadien¹. L'ancre Lupercal, le temple d'Hercule, le sanctuaire de Carmenta, se rattachaient aux traditions pélasgiques, et j'ai dit que cette antique famille sabine avait peut-être dans les veines du sang pélasge ; les Pélasges avaient vécu à Rome à côté des Sabins.

Cette porte leur fut fatale. Elle était formée de deux arcades latérales, de ce qu'on appelait deux *janus*, l'un pouvant servir à ceux qui entraient dans la ville, l'autre à ceux qui en sortaient, de manière que dans les deux cas on passait par le *janus* que l'on avait à sa droite.

Quand on avait franchi la porte Carmentale, deux chemins se présentaient : l'un à gauche, allant vers le Tibre à travers le champ de Mars ; l'autre à droite, qui rejoignait plus loin le fleuve là où on le traversait en bateau pour se rendre à Véies².

Ce dernier chemin fut la route des Fabius. Depuis leur défaite et leur mort, il demeura néfaste, et même au temps d'Ovide les gens superstitieux (il y en eut toujours à Rome) évitaient d'y passer. Il en était de même du *janus* carmental de droite, qu'on appelait **porte scélérate**, ce qui voulait dire porte de malheur³.

Les Fabius passèrent le Tibre, puis longèrent sa rive droite, et, remontant son cours, allèrent se poster sur une colline dominant la vallée de la Cremera, aujourd'hui la Valca, petite rivière qui se jette dans le Tibre.

C'est une eau noire qui coule au fond d'un étroit ravin dont elle ronge les bords⁴, sous des masses touffues d'une verdure sombre.

Là les Fabius s'établirent dans une position forte, et, à la tête de leurs clients, j'ai presque dit de leurs vassaux, se mirent à guerroyer contre les Véiens.

Sur un sommet élevé et abrupte comme ceux où alors on plaçait les villes, ils établirent un fort⁵ assez pareil aux châteaux fortifiés qu'on élevait au moyen âge dans une situation semblable, et dont on aperçoit encore les débris çà et là dans la campagne romaine.

Cet établissement des Fabius près de la Cremera était-il un établissement définitif dans lequel, dégoûtés de Rome, où leur position politique était devenue difficile, ils voulaient fonder une sorte de colonie militaire, une cité sabine et aristocratique, comme les plébéiens avaient voulu fonder sur le mont Sacré une ville latine et plébéienne ?

¹ On disait (Festus, p. 285) que le sénatus-consulte qui autorisait le départ des Fabius avait été rédigé dans le temple de Janus, situé près de cette porte. Était-ce par déférence pour les prétentions généalogiques des Fabius ? D'ailleurs le temple de Janus était un lieu de réunion convenable en pareille circonstance. Une gens sabine allait guerroyer ; or Janus était le grand dieu des Sabins et le dieu de la guerre.

² À Ponte Molle, où il n'y avait pas encore de pont.

³ C'était l'arcade et la route de droite par laquelle on évitait de passer.

Carmentis portæ dextro est via proxima jano,

Ire per banc noli, quisquis es, omen habet.

(Ovide, *Fastes*, II, 201.)

Ovide ne parle ici que de la route voisine du Janus de droite, et non de la porte elle-même. Festus dit (p. 285) : *Quelques-uns se font scrupule de passer par la porte Carmentale*. C'est du Janus de droite qu'il veut seulement parler, ou bien la superstition appliquée à la porte tout entière était seulement celle de quelques âmes timorées, car cette porte, placée entre le marché aux bœufs et le marché aux légumes, devait être un passage très fréquenté. On voit, pendant la seconde guerre Punique, une procession, allant du temple d'Apollon dans le Champ de Mars au temple de Junon sur l'Aventin, passer par la porte Carmentale. (Tite-Live, XXVII, 37.)

⁴ **Cremera rapax**. (Ovide, *Fastes*, II, 205.) D'autres ont pensé que la Cremera était le cours d'eau appelé *Acqua Traversa*. (Smith., *Dict. of anc. and mod. geogr.*, I, p. 701.)

⁵ **Φρούριον**. (Denys d'Halicarnasse, II, 15.)

J'incline à le croire avec Niebuhr. Pour cela, il faudrait qu'ils eussent emmené leurs femmes et leurs enfants. Les auteurs se taisent sur ce point. Cependant, comme on disait qu'un enfant laissé à Rome échappa seul à la destruction de sa race, on peut supposer que les Fabius avaient pris aussi avec eux les autres enfants, et, s'il en était ainsi, probablement leurs femmes¹.

Quoi qu'il en soit, les Fabius, établis dans leur fort de la Cremera, tirent aux Véiens une guerre acharnée qui dura trois ans.

Pendant ce temps, une armée romaine, conduite par un consul qui n'était pas de la famille des Fabius, — pour la première fois depuis sept ans ni l'un ni l'autre des deux consuls n'appartenait à cette famille, — vint attaquer les Étrusques et les battit aux Roches-Rouges (*Saxa Rubra*)², nom que devait immortaliser la victoire de Constantin sur Maxence. Mais le succès du consul, qui fut pour les Fabius une diversion utile, ne les sauva pas.

Suivant la tradition la plus accréditée, ils furent attirés par les Véiens dans une embuscade et y périrent tous. Ceux-ci les avaient tentés par l'appât du butin. Les Fabius virent dans la campagne un grand nombre de bœufs semblables aux troupeaux de Vaccine qu'on y voit encore aujourd'hui. Ces troupeaux n'étaient point gardés ; la garnison du fort devait désirer une telle capture, car elle avait au moins quatre ou cinq mille bouches à nourrir ; elle voulut enlever le troupeau.

Attirés assez loin de la Cremera dans une embuscade, les Fabius furent surpris, entourés par des forces supérieures et massacrés jusqu'au dernier.

Selon Tite-Live, ils succombèrent sur une colline qu'ils étaient parvenus à gagner en se faisant jour à travers l'ennemi.

Selon Denys d'Halicarnasse, une portion de la petite armée était restée dans le fort pour le garder, ce qui est plus conforme à la vraisemblance ; l'autre s'était réfugiée sur une colline escarpée, peut-être sur le sommet à pic du côté de la vallée, où est la ferme appelée la *Vaccareccia*.

Ceux-ci furent exterminés les derniers après une résistance désespérée racontée par Denys d'Halicarnasse avec des détails épiques, qui encore cette fois semblent empruntés à un ancien chant³.

*Ils combattirent depuis l'aurore jusqu'au soir. Les ennemis tués par leurs mains formaient des monceaux de cadavres qui les empêchaient de passer... On les somme de se rendre, mais ils préfèrent mourir. Les Volsques leur lançaient de loin des traits et des pierres, n'osant plus les approcher. La multitude des **traits ressemblait à une neige épaisse**. Les Fabius, leurs épées émoussées à force de frapper, leurs boucliers brisés, combattaient encore, arrachant les glaives des mains de l'ennemi, et se précipitant sur lui comme des bêtes sauvages.*

Ce n'est pas Denys d'Halicarnasse qui eût trouvé ces traits-là.

Le consul Menenius n'était guère qu'à une lieue du point où s'accomplit le désastre des Fabius ; il fut soupçonné de les avoir laissé écraser. La mort leur

¹ La supposition que les Fabius avaient emmené leurs enfants à la Cremera permettrait d'admettre qu'un seul enfant laissé à Rome aurait conservé leur race ; seulement, si c'était un enfant, il est difficile de concevoir comment, dix ans après, il était consul. Le Fabius resté à Rome devait être un homme fait ; peut-être l'avait-on laissé sur le Quirinal pour célébrer le culte domestique de la *gens Fabia*.

² Ainsi nommés à cause des rochers de tuf volcanique rougeâtre que les géologues ont signalés (*il colore suo rosso bruno giallo rosiccio*, Brocchi, p. 202.) Près de l'embouchure de la Valca est un lieu appelé Grotta Bossa.

³ Denys d'Halicarnasse, IX, 21.

rendit leur popularité, et plus tard Menenius, accusé par un tribun, fut condamné pour, avoir abandonné à la destruction cette race hautaine, mais vaillante et généreuse, qui avait fini par se laisser toucher des misères plébéiennes, et dont le dévouement superbe avait fait oublier tout le reste.

Après avoir livré les Fabius, Menenius se fit battre par leurs vainqueurs. Il avait placé sottement son camp à mi-côte sur les collines qui dominent le Tibre. Les Véiens venus par l'autre côte de la montagne y prirent position au-dessus de sa tête. Il reconnut sa faute, mais ne fit rien pour la réparer. L'ennemi fondit d'en haut sur un camp si mal placé, le força et mit les Romains en déroute.

La trahison était punie, les Fabius étaient vengés.

Ce fut à Rome un grand effroi : chacun prit les armes. On montait sur les toits pour défendre les rues où l'on croyait que l'ennemi allait pénétrer.

Les toits étaient plats, comme la plupart le sont encore aujourd'hui, formant au-dessus des maisons une terrasse qu'on appelle *lastrico*.

C'est ce qui explique comment il est dit si souvent que la multitude couvrait les toits, au retour de Cicéron, par exemple.

Selon Denys d'Halicarnasse, les fenêtres furent illuminées ; car dans l'ancienne Rome on parle souvent d'illumination, mais jamais d'éclairage public, et dans les quartiers reculés de la Rome actuelle, on n'est pas aujourd'hui beaucoup plus avancé.

Heureusement les Étrusques s'amusèrent à piller, et ils ne parurent que le lendemain sur les hauteurs du Janicule, d'où, dit Denys d'Halicarnasse, on voit la ville à découvert. C'est en effet le lieu d'où l'on en saisit le mieux l'ensemble. Ceux qui sont allés à Rome n'oublieront jamais le panorama de Rome aperçu du Janicule : de la fontaine Pauline et de San-Pietro in Montorio.

Il paraît que les Véiens avaient passé le fleuve, et qu'une partie de leurs troupes attaqua Rome du côté du nord et de l'est ; car les Romains firent une sortie près du temple de l'Espérance¹ (c'était de bon augure), à un mille de la porte Esquiline (en dehors de la porte Majeure), et une autre près de la porte Colline (vers la porte Pie).

Les Véiens étaient toujours sur le Janicule. S'ils avaient eu de l'artillerie, c'est de là qu'ils auraient assiégé Rome, comme les Français en 4850 ; mais, sans artillerie, les Étrusques ne pouvaient rien faire contre la ville que le fleuve défendait.

Ils le franchirent cependant, et une nuit vinrent attaquer le consul Servilius dans le Champ de Mars² ; mais ils furent repoussés avec un grand carnage, et se réfugièrent sur le Janicule.

Le consul passa le Tibre et voulut gravir la pente escarpée du Janicule ; mais il fut repoussé à son tour, et il était perdu si son collègue n'était venu le sauver.

Ainsi, à la fin du troisième siècle de Rome, la ville, qui devait étendre si loin ses conquêtes, en était encore à défendre ses faubourgs contre l'ennemi.

¹ *Ibidem*, IX, 24. Ce temple s'appelait le temple de la *Vieille espérance*, pour le distinguer de celui de la porte Carmentale, qui était moins ancien. Il se trouvait au point de jonction de plusieurs aqueducs (Front., 5, 20) à huit stades (un mille) de Rome. On peut donc déterminer sa position avec une grande précision.

² Tite-Live, II, 52.

IV – CINNATUS, LES DÉCEMVIRS.

La situation de Rome était toujours la même au dedans et au dehors. Au dedans des luttes furieuses entre les patriciens et les plébéiens, dont le Forum était ordinairement le théâtre. Au dehors des guerres incessantes et qui ne dépassaient guère l'horizon romain.

A peine les Véiens avaient-ils été repoussés du Champ de Mars et du Janicule que les troubles se renouvelèrent au sujet de la loi agraire. Le tribun¹ Genucius met la main sur les deux consuls au moment où ils déposaient leur magistrature et sortaient de la curie. Ceux-ci se tournent alors, en suppliant, tour à tour vers le Forum et vers le Comitium², et déclarent que c'en est fait du consulat opprimé dans leurs personnes et enchaîné par les tribuns.

Les patriciens transportés de fureur tiennent conseil non dans la curie, non dans le Comitium, mais dans le secret de leurs maisons. Le jour où Genucius devait voir se présenter devant la tribune les consuls accusés, il ne paraît pas, et bientôt les tribuns viennent annoncer qu'on l'a trouvé mort dans sa demeure. Aussitôt la foule épouvantée fuit le Forum et se disperse. Les tribuns craignent pour leur vie et les patriciens se vantent tout haut d'un crime qu'on leur attribuait et qu'ils n'avaient peut-être pas commis³.

Au milieu de l'effroi général, un plébéien, Publilius Volero, osa résister, il refusa le service militaire en plein Forum. Les consuls envoyèrent un licteur l'arrêter. *J'en appelle aux tribuns*, s'écria-t-il ; les tribuns n'osaient paraître : *qu'il soit dépouillé et battu de verges*, dirent les consuls assis dans la tribune. — *Eh bien*, s'écrie Publilius Volero, *puisque les tribuns aiment mieux laisser battre de verges un citoyen romain que de se faire tuer dans leur lit, j'en appelle au peuple. L'appel au peuple, qui au temps du vieil Horace était l'appel d'un patricien aux patriciens, est aujourd'hui l'appel d'un plébéien aux plébéiens*⁴. Alors Volero a recours à la force ; aidé de ceux qui ont répondu à sa voix, il repousse les licteurs, et se réfugie dans le groupe d'où s'élevaient le plus fort les cris d'indignation. Une foule compacte l'entoure et le protège. *A moi*, crie-t-il, *citoyens ! à moi, mes compagnons de guerre*. On accourt à ce cri et on se prépare au combat. Les licteurs sont maltraités, les faisceaux consulaires brisés, les consuls quittent le Forum et sont poussés dans la curie. Le sénat gémit, est furieux, mais il n'ose pas lutter contre la rage des plébéiens⁵.

La première fois que les centuries s'assemblèrent dans le Champ de Mars, Volero fut nommé tribun. Sans se plaindre des patriciens, sans élever la voix contre les consuls, il demanda seulement que les tribuns et les édiles fussent nommés dans les comices par tribus. Ces comices ne s'étaient encore assemblés que pour juger Coriolan. Ce n'était pas leur droit. Volero voulut leur donner une autorité légale et enlever aux patriciens l'influence qu'ils exerçaient dans les centuries au moyen de leurs clients⁶.

¹ *Abeuntes magistratu... arripuit.* (Tite-Live, II, 54.)

² *Ibid. Circumeunt sordidati non plebem magis quam juniores patrum.*

³ Tite-Live, qui appelle cela une victoire de mauvais exemple (II, 55), semble admettre la vraisemblance de l'accusation. Denys d'Halicarnasse (IX, 58), qui prend toujours parti pour les patriciens, ne fait aucune allusion au crime et parle seulement d'un événement inattendu.

⁴ Tite-Live (II, 55) dit seulement : *Provoco* ; il ajoute : *et fidem plebis imploro*. C'était la plebs qu'invoquait Volero, et ce fut la plebs qui l'entendit. *Populus*, à cette époque, désignait les curies et aussi les centuries, jamais les tribus.

⁵ *Adversus temeritatem plebis certari non placuit* (*Ibid.*)

⁶ Denys d'Halicarnasse (IX, 41) dit que l'objet de la loi était de mettre les comices par tribus à la place des comices par curies. Je ne puis croire que les tribuns aient jamais été nommés par les seuls patriciens, tandis

Le Sénat nomme consul Appius Claudius, fils du premier Claudius, aussi odieux aux plébéiens que son père, et lui donne pour collègue un homme de la *gens* Quinctia, Titus Quinctius Cincinnatus.

Les plébéiens de leur côté avaient renommé tribun Volero et nommé avec lui un soldat vaillant, Lætorius. Celui-ci savait mieux combattre que parler. Il en convint à la tribune et ajouta : *Je mourrai ici ou la loi passera*.

Le lendemain les deux tribuns y parurent ; les consuls et les patriciens, escortés de nombreux clients, descendirent dans le Forum pour s'opposer au vote. Volero¹ prit deux mesures dont la première était certainement illégale : il interdit aux consuls de parler contre la loi et aux patriciens d'assister aux votes des tribus². De jeunes patriciens veulent y rester. Lætorius ordonne au serviteur des tribuns (*viator*) d'arrêter les perturbateurs. Le consul Appius dénie aux tribuns, magistrats plébéiens, le droit d'attenter à la liberté d'un patricien. Lætorius envoie son *viator* saisir le consul, et le consul ordonne à un licteur de saisir les tribuns. Mais une multitude accourue de toutes les parties de la ville dans le Forum défendait Lætorius ; dans la lutte celui-ci fut meurtri au visage. Cincinnatus, homme modéré et qui savait se faire écouter des plébéiens³, obtint d'eux qu'ils rendraient le consul Appius dont ils s'étaient emparés. A peine libre, Appius proteste en vain dans la curie contre une loi plus dure que celle du mont Sacré. Les sénateurs n'osent point s'opposer à la loi qui passe au milieu d'un profond silence.

Sous le consulat suivant les tribuns mirent Appius en jugement. Appius Claudius, que ses soldats avaient forcé à se retirer devant l'ennemi et qui les avait fait décimer, était l'objet de l'exécration des plébéiens. Il le savait, mais tandis que l'aristocratie faisait les plus grands efforts pour le sauver, seul il ne tenait nul compte des tribuns et de la plebs. Il dédaigna de faire aucune démarche auprès de ses juges irrités, et quand il comparut devant eux n'adoucit en rien l'âpreté ordinaire de son langage. Stupéfaits de tant d'audace, ils lui accordèrent un délai qu'il demanda. C'était sans doute pour mettre ordre à ses affaires, car avant que le jour du jugement fût venu il se donna la mort⁴. Les tribuns voulurent empêcher qu'il fût loué publiquement par quelqu'un des siens, suivant l'usage. Mais, ennemis plus généreux, les plébéiens le permirent.

Une guerre contre les Volsques auxquels Cincinnatus prit la ville importante d'Antium, et les Sabins qui vinrent deux fois jusqu'à la porte Colline, suspendirent les discussions du Forum prêtes à renaître au sujet de la loi agraire. L'ennemi repoussé, elles recommencèrent plus vives que jamais.

que les consuls, magistrats patriciens, étaient nommés dans les comices du Champ de Mars. Les tribuns se plaignaient de l'influence que les patriciens exerçaient sur les votes au moyen de leurs clients ; or, l'action des clients sur les curies ne saurait se comprendre, car on ne saurait admettre qu'ils y aient siégé à côté de leurs patrons. Elle se conçoit très bien dans les centuries, où ils avaient le droit de suffrage comme les autres citoyens, et où ils pouvaient renforcer le parti aristocratique, auquel naturellement ils étaient dévoués.

¹ *Ibidem*, II, 41.

² C'est une question de savoir si les patriciens étaient admis à l'origine dans les tribus. Niebuhr le nie ; son opinion a été combattue. (Beck, *Handb. d. R. ant.*, II, 2, p. 182.) Dans tous les cas, ils ne paraissent pas, avant l'époque des décemvirs, avoir fait partie des comices par tribus. S'ils étaient venus dans le Forum avec leurs clients, c'était pour agir sur les tribus et empêcher ainsi la loi Publilia de passer. On les voit faire la même chose à l'occasion de la loi Icilia. (Denys d'Halicarnasse, X, 40.) Les expressions de Tite-Live (II, 56) indiquent positivement que, selon lui du moins, les patriciens n'avaient pas le droit de voter dans le Forum.

³ Denys d'Halicarnasse, IX, 44.

⁴ Tite-Live (II, 61) dit qu'il mourut de maladie. C'était probablement ce que rapportaient les mémoires de la famille consultés par Tite-Live, car Denys d'Halicarnasse (IX, 51) nous apprend que les parents d'Appius faisaient courir ce bruit. Denys énonce le fait du suicide comme certain. Une pareille fin va bien à la vie d'Appius.

Cette fois ce ne fut pas aux patriciens en général, mais aux consuls que les tribuns déclarèrent la guerre. L'un d'eux, Terentillus Arsa¹, proposa une loi destinée à restreindre leur pouvoir et déclama violemment dans le Forum contre leur tyrannie. Les consuls étaient absents. Un Fabius, préfet de la ville vint, à son tour dans le Forum parler contre les tribuns avec emportement. Les consuls reparaissent, et les tribuns, intimidés en présence de la majesté consulaire qu'ils attaquaient de loin, obtiennent de leur collègue qu'il ajournerait la proposition de sa loi.

Pour frapper les yeux des plébéiens, on expose dans le Champ de Mars le butin fait pendant la guerre, et pour les distraire de la loi Terentilla le sénat prétend avoir appris que les Æques et les Volsques se préparent à une expédition contre Rome, et ordonne qu'on vienne s'inscrire pour y prendre part.

Les tribuns disent que le danger qui menace la ville est une invention des patriciens. Les consuls, assis sur leurs sièges² dans le Vulcanal, ordonnent aux plébéiens de se faire inscrire, ceux-ci refusent. On veut arrêter les récalcitrants, mais les tribuns sont accourus avec leur monde, sont montés à la tribune et font remettre en liberté ceux que saisissent les licteurs. Le Forum et le Comitium sont aux prises.

Les jeunes patriciens quittent le Comitium et se précipitent dans le Forum. Les tribuns veulent les en faire sortir³, ils résistent. A leur tête était le fils de Cincinnatus, Kæso Quinctius, fier de la noblesse de sa race⁴, de sa grande taille et de sa force, vaillant à la guerre, éloquent dans le Forum. Celui-ci, se plaçant au milieu des jeunes patriciens qu'il surpassait de la tête, comme si, dit Tite-Live, il eût porté dans sa parole et dans son bras tous les consulats et toutes les dictatures, soutenait à lui seul les tempêtes populaires et la fougue tribunitienne. Plusieurs fois il chassa les tribuns du Forum et mit les plébéiens en déroute. Ceux qui se trouvaient sur son chemin étaient maltraités et dépouillés. Enfin un tribun perdit patience et intenta contre lui une accusation capitale pour avoir violé la sainteté du tribunal.

Le jour du jugement arrivé, l'insolence de Kæso n'était point abattue. Les plus grands personnages de Rome lui faisaient escorte, rappelaient ses exploits militaires, cherchaient à excuser ses violences par l'ardeur d'une nature généreuse. Plus prudent, Cincinnatus son père ne le louait point, mais demandait grâce pour l'erreur de sa grande jeunesse, priant qu'on pardonnât à son fils à

¹ De race sabine : *Terentum*, mot sabin ; *Arse*, mot ombrien. (Festus P. 48.)

² Tite-Live (III, 11) ne dit pas où les sièges des consuls étaient placés, mais les tribuns occupant la tribune, ce ne pouvait être que sur la plate-forme du Vulcanal.

³ Ici l'emploi des mots *populus* et *patres*, pour désigner les patriciens, est bien remarquable. *Initium erat rixæ quæ discedere populum jussissent tribuni, quod patres se summoveri haud sinebant.* (Tite-Live, III, 11.)

⁴ La gens Quinctia ou Quintia était-elle Sabine ? Le prénom du fils de Cincinnatus, Kæso, le ferait croire. La terminaison en o semble propre aux noms sabinos ou sabelliques. Kæso est, comme je l'ai dit, la forme sabine, Kæsar la forme latine du même mot. Les Quintii doivent se rattacher aux Quintilii, et ceux-ci étaient Latins, originaires d'Albe et transportés, lors de la destruction de cette ville, sur le Cælius. Or, c'était un usage dans la gens Quintilia de ne point porter d'ornements en or, même les femmes (Plin., *Hist. nat.*, XXXIII, 6, 5), ce qui semble une manière de se distinguer des Sabins, qui aimaient les anneaux, les colliers, les bracelets. La tradition rattachait les Quintilii à Romulus, comme les Fabii à Remus. (Ovide, *Fastes*, II, 377-8 ; Festus, p. 177.) Originellement Latins, les Quintii, en entrant dans l'aristocratie sabine, avaient-ils adopté des surnoms sabinos, Kæso, Titus, Atta, Scapula ? D'autre part, un Quinctius, ami d'Horace, s'appelait Hirpinus ; les Hirpins étaient un peuple sabellique, et Hirpus un mot sabin. Une branche des Quintii avait pour surnom Flamininus ; les Flamen étaient d'institution sabine, et probablement leur nom tiré du sabin. Les Quintii ont habité le Capitole, car plusieurs d'entre eux portèrent le surnom de Capitolinus. Ampelius (*Lib. Mem.*, 18) dit que Cincinnatus s'appelait Serranus. *Serranus* est un surnom de la gens Attilia, dont le nom est sabin (*Attilius*, d'*Atta*)

cause de lui dont on n'avait jamais eu à se plaindre. On lui répondait par des imprécations qui annonçaient ce que serait le jugement. Un témoin terrible parut. Volscius Fictor, ancien tribun, vint dire qu'un jour son frère, encore malade des suites d'une contusion, avait rencontré dans la Subura, le quartier populaire, une troupe de jeunes patriciens qu'on peut avec quelque vraisemblance supposer sortant de ces lieux mal famés qui abondaient dans la Subura ; il ajoutait qu'une rixe s'était élevée et que son frère, frappé d'un coup de poing par Kæso, — les coups de poing jouent un grand rôle dans les luttes politiques de cette époque, — avait été emporté chez lui et y était mort. En entendant ce récit, dont plus tard les patriciens prétendirent prouver la fausseté, la fureur des plébéiens fut extrême, et il s'en fallut de peu qu'on ne tuât Kæso sur la place. Le tribun Virginius ordonne de l'arrêter, les patriciens résistent par la force. On en appelle aux autres tribuns, le sénat délibère, et pendant ce temps Kæso est gardé à vue, puis obligé de donner pour caution 30.000 livres ; on le relâche alors, et il peut quitter le Forum. La nuit venue il sort de Rome.

Son père fut obligé de vendre ses biens pour payer les trente mille livres¹, caution de son fils, et voilà comment Cincinnatus, qu'on représente comme le soldat laboureur, et qui, deux fois consul, était un des plus grands patriciens de Rome, fut réduit à aller cultiver au delà du Tibre un pauvre champ où nous le retrouverons.

On ne savait ce que Kæso était devenu ; les uns disaient qu'il avait passé le Tibre et fui en Étrurie, les autres qu'il s'était retiré chez les Volsques ou les Sabins, mais tous s'attendaient de sa part à quelque entreprise désespérée.

On disait aussi qu'il était caché dans Rome ; que, d'accord avec les patriciens, il conspirait la mort des tribuns et l'abrogation des lois du mont Sacré.

Une nuit le bruit se répandit que des exilés et des esclaves, au nombre de quatre à cinq mille, s'étaient emparés durant la nuit du mont Capitolin ; à leur tête était un Sabin nommé Herdonius. Herdonius, venu de la Sabine, avait descendu le Tibre, était entré par la porte Carmentale², avait gravi le Capitole du côté où il n'était fortifié que par la nature, comme devaient le faire quelques années plus tard les Gaulois, s'était établi avec sa bande dans le temple de Jupiter et dans la citadelle. Ils avaient massacré tous ceux de la garnison qui n'avaient pas voulu se prononcer pour eux. On se précipite dans le Forum en criant : Aux armes ! l'ennemi ! Chaque parti se renvoyait le soupçon de complicité dans cette surprise. Les consuls craignaient que le coup ne vînt des plébéiens, et passèrent dans une grande inquiétude le reste de la nuit. Les plébéiens accusaient les patriciens d'avoir appelé cette bande pour servir leurs desseins. Peut-être y

¹ Avec une fortune de 30.000 livres, Cincinnatus n'aurait pas voté dans la première classe, mais dans la troisième, ce qui serait invraisemblable. Cette invraisemblance disparaît en admettant avec M. Böckh que les chiffres du cens de Servius donnés par les historiens doivent être réduits au cinquième. Alors c'est 20.000 livres qui formaient le minimum du cens de la première classe ; Cincinnatus pouvait donc en faire partie. Il faut pour cela que Tite-Live n'ait pas évalué la richesse de Cincinnatus d'après la valeur postérieurement diminuée du cuivre, comme il le fait pour les sommes qui figurent dans le cens de Servius ; ce qui est fort naturel, car par cette évaluation il voulait donner une idée de ce qu'était réellement la richesse des différentes classes, et n'avait pas la même raison de préciser l'avoir de Cincinnatus ; il l'a donné tel qu'il l'avait trouvé probablement dans les mémoires de famille des Quintii. Ainsi expliquées, les 30.000 livres de Cincinnatus, en contrôlant l'opinion de M. Böckh, la confirment.

² Denys d'Halicarnasse (X, 14) dit qu'à Rome on laissait certaines portes toujours ouvertes par un motif religieux, et il applique, faisant une confusion manifeste, à la porte Carmentale, située au pied du mont Capitolin, du côté du fleuve, ce qui se disait de la porte Pandana, placée sur le mont lui-même et du côté opposé. En effet, la porte Pandana, autrefois Saturnia, est nommée par varron (*De ling. lat.*, V, 42) avec le temple de Saturne, situé à l'est du Capitole. Elle est mise en rapport, par une tradition que rapporte Nonius Marcellus, avec l'asile, qui ne peut être séparé du temple et de l'autel de Saturne et qui était aussi de ce côté.

avait-il là un commencement de guerre servile¹, car Herdonius, du haut du Capitole, faisait appel aux esclaves. On peut penser que Kæso, dont une rumeur vague annonçait les intentions sinistres, ne fut pas étranger à ce hardi coup de main, qui, dans tous les cas, ne put guère s'exécuter sans trahison. Peut-être le Sabin Appius Herdonius, qui n'était point un aventurier, mais un homme riche et d'illustre origine², avait-il conçu la pensée de profiter des divisions de la république pour s'emparer de Rome et y rétablir l'ascendant de son peuple, espérant s'appuyer sur les grandes familles sabines de l'aristocratie, d'une part, de l'autre sur les plébéiens mécontents, et se servir des deux partis, entes trompant l'un et l'autre à la fois. Aux patriciens il aurait fait dire : Je suis un des vôtres, je suis un Sabin comme votas ; je veux mettre sous vos pieds ces plébéiens, descendants méprisés des Latins, que trois de nos rois ont gouvernés. Aux plébéiens, aux prolétaires, aux esclaves, il aurait crié, comme le dit Tite-Live, du haut du Capitole : J'ai embrassé la cause de tous les malheureux ; je veux briser le joug de toutes les servitudes. Si les plébéiens ne répondirent point à l'appel d'Herdonius, si un consul du nom sabin de Valérius l'assiégea avec vigueur jusque dans le temple de Jupiter, c'est vraisemblablement que son double jeu fait découvert et que les deux factions qu'il avait feint de favoriser l'abandonnèrent également. Les tribuns ne voyant là qu'un expédient des patriciens, et dans la troupe d'Herdonius que leurs clients et leurs hôtes, qui, si la loi Térentilla passait, ne tarderaient pas à se retirer, défendirent qu'on prît les armes ; ils furent d'abord obéis.

Le sénat s'était rassemblé ; le consul Valerius sort de la curie, s'élançait dans le Forum. Eh quoi ! s'écrie-t-il en montrant le Capitole, quand l'ennemi est sur votre tête, vous déposez les armes et vous songez à voter des lois ? Puis il demande qu'on délivre la colline sacrée et les dieux eux-mêmes assiégés dans leur temple. Il invoque Romulus qui autrefois avait repris cette citadelle sur les Sabins. Herdonius eût pu avec plus de raison invoquer le souvenir de Tatius, qui était resté en possession du Capitole et avait fait sa demeure de la citadelle qu'un autre Sabin venait de reprendre.

Les patriciens descendent dans le Forum et supplient les plébéiens d'écouter Valerius. Tout à coup on voit un corps d'armée qui vient du côté des montagnes. Ce sont les Æques, ce sont les Volsques. Alors les plébéiens consentent à attaquer l'ennemi intérieur. Valerius promet qu'après la victoire, si les citoyens ne sont pas éclairés sur la perfidie des tribuns, les patriciens ne gêneront point les plébéiens dans leurs comices.

Les plébéiens suivent Valerius, qui les range en bataille sur la pente du Capitole, dont il est obligé de faire le siège. Ceux qu'on avait pris pour des ennemis étaient des auxiliaires envoyés de Tusculum par Mamilius, fils ou petit-fils du gendre de Tarquin, qui, sous le titre, usité dans les villes latines, de dictateur, y exerçait le pouvoir souverain dont les Tarquins avaient été dépouillés à Rome. Tandis que les tribuns protestaient dans le Forum, les Romains et leurs alliés gravissaient le Clivus Capitolinus, la montée triomphale que l'œil suit encore aujourd'hui. Il paraît que les envahisseurs s'étaient retranchés dans le temple de Jupiter ; car

¹ *Multi et varii timores, inter ceteros eminebat terror servilis.* (Tite-Live, III, 16.) Denys d'Halicarnasse (X, 14) n'hésite pas à dire que le projet d'Herdonius était de soulever les esclaves et les pauvres contre les riches. Mais d'autres y ont vu une tentative des patriciens pour accomplir la révolution anti-démocratique dont ils poursuivaient l'accomplissement, au moyen d'une troupe de bandits qu'ils désavouèrent quand ils virent que le coup ne pouvait réussir. (Schwegl., *R. Gesch.*, II, p. 589-90.)

² Denys d'Halicarnasse (X, 11) admet comme possible qu'Herdonius ait visé à la tyrannie.

c'est en se précipitant dans son vestibule¹ que le consul Valerius fut tué. On égorgea beaucoup dans le temple, qu'il fallut purifier ensuite. Herdonius périt ; les hommes libres faits prisonniers furent décapités, les esclaves crucifiés.

Cincinnatus fut nommé consul, mais il ne montra plus la même modération. Le malheur de son fils l'avait aigri ; la conduite des tribuns l'avait révolté. *Pourquoi, s'écriait-il, avant de gravir le Capitole, ne les a-t-on pas exterminés dans le Forum ?* Et comme les tribuns répondaient à ses foudroyantes invectives, qu'ils empêcheraient les plébéiens de s'enrôler. *Il n'est pas besoin d'enrôlements, s'écria-t-il. Ceux qui ont été appelés à reprendre le Capitole ont prêté le serment militaire, et à tous nous ordonnons de se trouver en armes au bord du lac Régille.*

On avait lieu de craindre que le dessein du nouveau consul fût de tenir les comices hors de la portée du pouvoir des tribuns qui ne s'étendait qu'à un mille de Rome, et d'abroger toutes les lois qu'ils avaient obtenues.

Le sénat siégeait au Capitole, comme pour reprendre possession de ce lieu sacré. Les tribuns viennent suivis d'une grande foule de plébéiens. Le sénat prend des mesures de conciliation auxquelles ne défèrent ni plébéiens ni patriciens ; enfin Cincinnatus adresse une forte objurgation au sénat, qu'il accuse de ne pas respecter plus que la plebs les engagements pris des deux parts, l'un de ne pas renommer les mêmes tribuns, l'autre de ne pas conserver l'autorité aux mêmes consuls. Pour lui il roulait observer la convention faite ; il déposa honorablement le consulat.

Mais le plus bel incident de sa vie approchait, celui qui a valu à son nom sa popularité dans l'histoire. mais qu'on présente en général sous un faux jour comme si c'était par un goût philosophique pour la simplicité que Cincinnatus cultivait un petit champ, ou comme si un homme de la grande famille des Quinctii² eût pu avoir naturellement un si mince héritage. Je ne trouve pas que l'incident perde à être amené par l'ensemble de faits auxquels il se rattache, et que Cincinnatus soit moins intéressant parce que sa pauvreté accidentelle tenait à ce qu'il avait vendu tous ses biens pour pouvoir fournir la caution de son fils.

Les Æques étaient sur le mont Alvide, cette forteresse naturelle où ils venaient s'établir toutes les fois qu'ils sortaient de leurs montagnes, ce qui arrivait très souvent. Le mont Alvide, à l'est de Tusculum, domine une plaine qui est le fond du grand cratère des monts Albains, au sein duquel se sont formés les petits cratères du lac d'Albano et du lac de Nemi. A l'extrémité de cette plaine s'ouvrent deux gorges par on l'on croit voir déboucher les Æques et les Volsques, et qui sont comme deux portes toujours ouvertes à leur invasion. Ce lieu mémorable, arène disposée pour les combats³, en a vu beaucoup durant les premiers siècles de la république.

Quand on visite cette plaine, on se croit transporté dans un pâturage élevé de la Suisse. Rien n'est plus tranquille que ce lieu témoin de tant de batailles, dont le nom rappelle, par un piquant contraste de souvenirs, les frais et noirs ombrages

¹ *Jam in vestibulum perruperant templi.* (Tite-Live, III, 98.) Ceci est une nouvelle preuve que le temple de Jupiter était à Araceli. Dans ce cas, le Clivus Capitolinus pouvait conduire au bas des degrés, sur la plate-forme du Capitole ; mais si le temple eût été sur l'autre sommet, on aurait eu encore à le gravir, ce dont Tite-Live ne parle pas.

² *Ejusdem fastigii civibus*, dit Tite-Live (III, 35), qui vient de nommer deux Quinctii et un Claudius.

³ *Planitiem non parvis modo expeditionibus, sed vel ad explicandas, utrinque acies salis patentem.* (Tite-Live, IV, 27.)

célébrés par Horace, et dont les eaux limpides amenées sous terre à Frascati y vont former la cascade de la belle et gracieuse villa Aldobrandini.

Les Æques avaient ravagé les environs de Labicum (*monte Compatri*) dans le territoire Tusculan ; puis, chargés de butin, ils s'étaient réfugiés sur l'Algide. Alors il se passa sur ce mont mémorable une scène qui peint la fierté du peuple æque. Des envoyés romains étaient venus se plaindre de ce chue les Æques avaient rompu un traité. Le chef de la nation était assis près d'un grand chêne. *Parlez à ce chêne*, leur dit-il, *je suis occupé*. Alors les envoyés se tournèrent vers le chêne, le prirent à témoin du droit violé et se retirèrent en appelant sur les parjures la vengeance des dieux¹.

Pendant ce temps les Sabins fondirent sur Rome d'un autre côté, en ravageant la campagne romaine. L'un des deux consuls les repoussa et ravagea leurs terres à son tour ; car à cette époque la guerre entre les Romains et leurs voisins était une alternative de dépopulations. L'autre consul fut moins heureux contre les Æques. Ces sauvages habitants de la région montagneuse qui s'étend derrière Tivoli jusqu'aux âpres sommets au pied desquels est Subiaco, vivaient cantonnés dans des repaires qui n'avaient pas encore de murailles au temps d'Auguste².

Le consul Minucius fut assiégé dans son camp par les montagnards qu'il allait combattre. Dans cette extrémité on songea à nommer un dictateur, cette ressource des grands périls ; ce dictateur fut Cincinnatus.

Ici je laisse parler Tite-Live, dont le récit naïf et détaillé semble emprunté aux Mémoires de la famille Quinctia.

*L. Quinctius Cincinnatus, à cette heure l'espoir du peuple Romain, vivait au-delà du Tibre, à l'opposite du lieu où sont maintenant les **Navalia**³, cultivant quatre arpents de terre qu'on appelle encore aujourd'hui les prés de Quinctius. Là, les envoyés du sénat le trouvèrent soit creusant un fossé et appuyé sur sa bêche, soit labourant, mais certainement occupé à quelque travail champêtre. Le salut ayant M donné et rendu dans la forme accoutumée : **Bien vous fasse et à la république**, il fut requis de mettre sa toge pour recevoir une communication du sénat ; lui, s'étonnant et demandant si tout n'allait pas le mieux du monde, ordonna à sa femme Racilia d'aller dans sa cabane lui quérir sa toge. Ayant essuyé la poussière et la sueur dont il était couvert, il s'avance habillé (*velatus*) vers les envoyés, qui le saluent dictateur et le félicitent.*

Quand on est à Rome, on n'est pas fâché de faire exactement le chemin que tirent les envoyés du sénat, et d'aller trouver Cincinnatus dans son champ ; pour cela il faut passer le Tibre devant le mausolée d'Auguste à Ripetta.

La barebetta vous déposera de l'autre côté, et marchant devant vous entre des haies, vous trouverez bientôt à votre gauche des prés, qui sont les *prata Quinctia*, les prés de Cincinnatus ; il ne saurait exister un doute à ce sujet⁴.

¹ Tite-Live, III, 25.

² Mommsen (*R. Gesch.*), cité par Schwegler (II, p. 698).

³ Tite-Live, III, 26. **Navalia**, lieu où l'on garde les vaisseaux à sec, où ou les construit. (Servius, *Æn.*, XI, 526.)

⁴ Pline (XVIII, 5, 4) nous apprend que les arpents labourés par Cincinnatus étaient dans le champ Vatican. Les Navalia étaient donc en face, sur la rive gauche. On les a confondus, à tort avec l'Emporium, port pour le débarquement des marchandises, qui était là où il était encore, à l'autre extrémité de Rome, au pied de l'Aventin, et par suite on a transporté de ce côté le champ de Cincinnatus. Le témoignage positif de Pline, qui les place dans le champ Vatican, aurait dû prévenir cette grosse erreur, que M. Becker a péremptoirement réfutée. *Handb., d. R. Alt.*, I, p. 159 ; *R. Top.*, p. 15 ; *de R. vet. mur. atque port.*, p. 96 ; *Warn.*, p. 20.)

On peut donc en toute sécurité de conscience se dire : c'est ici que Cincinnatus fut surpris au milieu de ses occupations champêtres par les envoyés du sénat, qui venaient lui offrir les insignes presque royales de la dictature, et se fit apporter sa toge par sa femme Racilia.

Ce que Perse (*Satire I*) a résumé dans ce vers énergique :

Quum trepida ante boves dictaturam induit uxor.

Quelle admirable simplicité dans cette scène ! Quelle grandeur ! Ce bonhomme qui bêche son champ et ne sait pas un mot de ce qui se passe de l'autre côté du Tibre, ce père privé de son fils et vivant misérablement après qu'on l'a dépouillé de tous ses biens, c'est un grand citoyen, un grand patricien. On le prend bêchant ses quatre arpents. On le fait dictateur dans un moment difficile. Il ne s'étonne point, il ne fait aucune réflexion, il essuie la sueur de son front, secoue la poussière de son habit et va tranquillement sauver son pays.

Toute sa conduite est pleine d'énergie. Arrivé dans le Forum avant le jour, il nomme son maître de cavalerie, siège sur la tribune avec lui, fait fermer toutes les boutiques et interdit toute activité dans la ville. C'était ce qu'on appelait proclamer le **Justitium**, la suspension du droit¹, ce qui n'avait lieu que dans les grandes circonstances ; puis Cincinnatus ordonne à tous ceux qui peuvent porter les armes d'être réunis dans le Champ de Mars avant le coucher de soleil avec des aliments cuits pour cinq jours et douze pieux pour les palissades ; aux vieillards de faire cuire les aliments des soldats. On part ; il hâte la marche, arrive au milieu de la nuit au mont Algide², et l'on commence le combat avant qu'elle soit terminée. Les ennemis, qui avaient élevé une circonvallation autour du camp de Minucius, voient au point du jour que Cincinnatus en a fait élever une autour d'eux. Ils demandent la vie. *Je n'ai pas besoin de votre sang*, répond Cincinnatus, et ils partent sans armes après avoir passé sous le joug.

Cincinnatus rentre triomphant à Rome, où l'allégresse est universelle. Il eût déposé le jour même la dictature s'il n'eût tenu à faire convaincre de fausseté l'accusation du tribun Volscius contre son fils. Au bout de seize jours il abdique le pouvoir qu'il aurait pu garder six mois, passe le Tibre et retourne à son champ.

Nous approchons du temps des décemvirs. Icilius, le fiancé de Virginie, qui doit figurer dans le renversement de leur pouvoir, apparaît. Tribun éloquent et hardi, il proposa la loi d'après laquelle les terres publiques de l'Aventin devaient être assignées aux plébéiens³ ; et comme un licteur avait repoussé le *viator* envoyé par Icilius auprès des consuls pour les sommer d'assembler le sénat, Icilius et ses collègues furent au moment de précipiter le licteur de la roche Tarpéienne.

¹ Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XX, 1.

² Schwegler (*Röm. Gesch.*, II p. 725), qui, après Niebuhr (III, p. 554), traite de fable l'histoire de Cincinnatus, si vraisemblable, et tellement circonstanciée, déclare cette marche impossible. Il se trompe. Tous ceux qui, comme Denys d'Halicarnasse, ont vécu à Rome, diront qu'on peut en cinq heures aller au mont Algide, qui n'est qu'à six lieues. Il chicane aussi Tite-Live sur quelques détails qui, seraient-ils de l'invention des Quintii, n'en rendraient pas plus faux pour cela l'ensemble du récit. Rien n'est moins équitable que nier un fait historique, parce que la tradition a pu y joindre quelques embellissements. Quant à M. Lewis (*On the cred.*, II, 176), afin de pouvoir rejeter l'histoire de Cincinnatus tiré de son champ pour être fait dictateur, il suppose, qu'elle a été imaginée dans l'intention de rendre compte du nom des **prata Quinctia**. Cet auteur, si recommandable d'ailleurs, et Schwegler, dans son histoire, du reste très bien étudiée, abusent de ce genre d'explication, qui consiste à supposer qu'un fait a été imaginé pour expliquer l'origine d'un nom, supposition souvent gratuite et à laquelle, en bonne logique, on ne doit recourir que lorsque le fait est impossible ou démontré faux. En suivant cette méthode, on en viendrait à dire que les victoires de l'empire ont été imaginées pour expliquer l'existence de la colonne de la place Vendôme. Le scepticisme exagéré en histoire conduit à fabriquer des invraisemblances plus grandes que celles qu'on prétend signaler.

³ Denys d'Halicarnasse, X, 31.

Le sénat n'opposa qu'une faible résistance à un tribun si résolu et à une loi si juste ; car il ne s'agissait que d'une dérogation partielle à l'usurpation générale des terres publiques par les patriciens.

L'Aventin, siège des populations latines transplantées à Rome par Ancus, mont Latin, et par conséquent plébéen dès cette époque, était la part du terrain de l'État que les plébéiens devaient réclamer la première. Ils s'y transportèrent en foule ; on tira les paris au sort et on se mit à bâtir avec activité. Chaque maison fut habitée par plusieurs familles, chacune ayant la propriété héréditaire d'un étage¹. Cet usage existe encore à Rome.

L'Aventin dut devenir, à la suite de la loi Icilia², un des quartiers populeux de Rome. Aujourd'hui c'est un des plus déserts.

Une grande bataille fût livrée encore dans le Forum. Les tribuns avaient de nouveau mis en avant la loi agraire de Sp. Cassius. Les consuls résolurent d'empêcher par la force que cette loi fût votée³. Par leur ordre, les jeunes patriciens se ruèrent sur les plébéiens au moment où ils allaient entrer dans les Septa, les empêchèrent d'y pénétrer, saisirent les urnes, maltraitèrent les officiers publics qui présidaient au suffrage⁴ et le rendirent impossible.

Personne ne voulait plus de cet état de choses où la violence était l'arme des deux partis. On était fatigué de ces luttes sans cesse renaissantes entre deux pouvoirs qui s'entravaient et se paralysaient l'un l'autre. De plus, la famine et des maladies contagieuses étaient venues fondre sur la ville. Ce n'était que funérailles et deuil dans toutes les maisons. L'aspect de Rome était lugubre. Ce fut alors qu'on créa les décemvirs. Ce nom rappelle surtout les violences qui amenèrent leur chute, le crime d'Appius et la mort de Virginie ; mais le décemvirat fut d'abord institué dans une pensée de conciliation et d'équité. Une guerre implacable, mettait sans cesse aux prises les tribuns et les consuls. On prit le parti de, supprimer consuls et tribuns, et de remplacer l'autorité des uns et des autres par celle de dix citoyens chargés à la fois de gouverner la république et de lui donner une législation écrite qui lui manquait.

Trois patriciens furent chargés d'aller à Athènes pour en rapporter les lois de Solon et d'autres législateurs célèbres. De là, disait-on, étaient venues les Douze Tables, corps de loi que publièrent les décemvirs, et dont nous ne possédons qu'un petit nombre de fragments.

Il est difficile de rejeter absolument le fait de cette mission en Grèce, et difficile aussi de l'admettre. Les lois des Douze Tables, à en juger par ce qui en reste, ne furent point, ce qui était impossible, empruntées dans leur ensemble à un droit étrangers⁵ ; ce qui y domine c'est l'ancien droit romain, ou plutôt sabin ; car ce

¹ *Ibidem*, X, 52.

² Schwegler (II, p. 598) conclut de cette occupation légale de l'Aventin par les plébéiens, qu'il n'avait pu être antérieurement habité ; cela prouve seulement qu'il ne l'était pas tout entier. Nous avons vu que cette grande colline, qui se compose réellement de deux collines distinctes, était en partie rocailleuse et boisée. Les portions non défrichées étaient sans doute restées au domaine public, et c'est elles qu'on assignait. Peu faciles à cultiver, elles étaient très propres à recevoir des maisons. D'ailleurs Denys d'Halicarnasse dit positivement qu'il flat décidé qu'on indemniserait les propriétaires de bonne foi ; que ceux qui s'étaient emparés par fraude ou violence du terrain et y avaient bâti seraient expulsés après qu'on leur aurait rendu le prix de construction, et que le reste serait distribué gratuitement au peuple. Sans tenir compte de ce témoignage, Schwegler, cette fois, plus sceptique encore que Niebuhr, raye d'un trait de plume toute l'histoire antérieure de l'Aventin et la meilleure partie des origines de la plebs. Quelle vraisemblance d'ailleurs que les rois eussent entouré d'une épaisse muraille comme celle dont il existe des débris le mont Aventin s'il avait été inhabité ?

³ Denys d'Halicarnasse, X, 40.

⁴ C'est Denys d'Halicarnasse qui nous l'apprend, et il n'est pas suspect de partialité contre les patriciens.

⁵ Denys d'Halicarnasse dit qu'elles contenaient des lois étrangères et des lois nationales (X, 55-7).

qu'on a appelé le droit romain n'a pu naître sur le Palatin dans un refuge de bandits. Plusieurs dispositions des Douze Tables se retrouvent dans des lois attribuées au sabin Numa¹. La dureté sabine² est partout dans la législation des décemvirs, dont plusieurs ont des noms sabins, dont le sabin Appius était l'âme, et parmi lesquels un seul est certainement Latin, Julius, cité pour son équité ; l'interdiction du mariage entre patriciens et plébéiens, signe de la distinction des races, y était maintenue ; la dureté envers les débiteurs tenait, comme on l'a remarqué, à une application cruelle du culte de la bonne Foi³, et ce culte était sabin. De l'origine, au moins en partie Sabine, du droit des Douze Tables était née la tradition qui' en faisait dériver une portion des Falisques⁴.

D'autre part, on a signalé dans les lois des décemvirs des ressemblances frappantes avec la législation de Solon⁵ et d'autres législations grecques⁶.

Même l'exposition de ces Tables dans le Forum rappelle que les Tables en bois de Solon furent exposées dans l'Agora d'Athènes⁷.

Il faut reconnaître que la loi des Douze Tables avait contre la satire en prose et en vers⁸ des sévérités que ne connut jamais le pays d'Aristophane, et, il faut le dire, qu'a rarement connues, dans les temps modernes, le pays de Pasquin.

Des ressemblances de détail peuvent seulement prouver que le droit des Douze Tables a fait quelques emprunts partiels au droit grec. Il n'en était pas moins national dans son fond et dans son ensemble. Mais tout ne pouvait être faux dans la croyance si généralement établie de son origine hellénique.

Il était d'ailleurs resté dans le Forum un monument de ce rapport de Rome avec la Grèce, la statue d'Hermodore⁹ qui avait interprété aux envoyés romains les lois qu'ils allaient chercher.

Je pense que les envoyés n'allèrent pas jusqu'à Athènes et se contentèrent de visiter les cités grecques de l'Italie méridionale, d'où était venue déjà une constitution, celle de Servius. Ce qui m'a conduit à cette opinion mise en avant par d'autres historiens, c'est qu'Hermodore obligé de fuir son pays, s'était, dit Pline, réfugié en Italie¹⁰.

La loi promulguée par les décemvirs était une loi civile et une loi politique : comme loi civile elle fut un progrès ; comme loi politique, elle contenait des garanties essentielles, le droit de provocation au peuple, celui de n'être jugé pour crime capital que par les centuries.

¹ Schwegler, *R. Gesch.*, III, p. 17.

² Cependant il faut reconnaître que le droit de couper le corps du débiteur en morceaux n'exprime que la division de la propriété. Le mot **sectio** est un terme juridique employé en ce sens. (Schwegler, III, p. 38.)

³ Schwegler, III, p. 39.

⁴ Servius, *Æn.*, VII, 695.

⁵ Heinecc., *Ant. Rom.*, IV, 1, § 2, § 12. Gaius a cité deux de ces ressemblances. *Digeste*, XLVII, 22, 4 ; X, 1, 13. Cicéron (*De Legg.*, II, 25-26) en a cité une troisième. Cela montre seulement que le droit des Douze Tables a subi l'influence du droit grec. Denys d'Halicarnasse, toujours prêt à exagérer les rapports de Rome et de la Grèce, a reconnu lui-même la différence des deux législations (XI, 44).

⁶ Heinecc., *Ant. Rom.*, III, 30, § 3.

⁷ Plutarque, *Solon*, 25.

⁸ Cicéron, *de Rep.*, IV, 10 ; Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, IV, 20.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 2.

¹⁰ Denys d'Halicarnasse (X, 54) dit que les lois rapportées par les décemvirs venaient d'*Athènes et des villes grecques d'Italie*. On a signalé des coïncidences remarquables entre certaines dispositions de la loi des Douze Tables et ce qu'on sait des lois données à la ville de Locres par Zaleucus. (Polybe, XII, 16.) Quant à celles qui se retrouvent dans la législation de Solon, on peut en rendre compte sans faire visiter Athènes par les envoyés romains. Cette législation, connue dans l'Italie grecque dès le temps de Servius Tullius, devait, à plus forte raison, y être connue au temps des décemvirs.

Mais ces garanties n'étaient que promises pour le temps où le décemvirat aurait cessé d'exister ; en attendant, les décemvirs étaient investis d'un pouvoir sans limite et s'efforçaient de perpétuer ce pouvoir. Ainsi la Convention, tyrannie aussi sans limites de quelques hommes, les décemvirs du salut public, se personnifiant dans un Appius démocrate, Robespierre, proclamait une constitution dont elle ajourna toujours l'exécution.

La loi des Douze Tables, disent les anciens, avait pour but d'établir l'égalité du droit¹ entre les deux ordres, elle fit quelque chose pour cette égalité, qui cependant était loin d'exister après les décemvirs car il fallut aux plébéiens plus d'un siècle pour la conquérir.

Le décemvirat fut une trêve à la guerre des deux ordres ; les patriciens l'acceptèrent pour être débarrassés des tribuns, les plébéiens pour être délivrés des consuls. Cette abdication de la liberté au profit de la haine, comme toutes les abdications de ce genre, commença par une espérance et finit par une déception.

Cependant de ce mal passager résulta un bien durable. Des deux parts on s'accoutuma à vivre avec son ennemi, on ne songea plus à le tuer au prix d'un suicide.

Enfin ce n'est qu'après le décemvirat qu'on voit les patriciens voter dans les tribus. Si, comme il est probable, ils n'y eurent place qu'à partir de cette époque, si au décemvirat se rattache la modification démocratique des centuries par les tribus², il en résulte que les décemvirs travaillèrent à l'œuvre de fusion entre les ordres commencée par Servius Tullius. Les premiers décemvirs gouvernèrent avec équité ; mis en possession de tous les pouvoirs, ils n'en abusèrent point.

Toujours la tyrannie a d'heureuses prémices.

Ils se hâtèrent, avant que l'année pour laquelle ces pouvoirs leur avaient été donnés fût expirée, de publier leurs lois ; elles furent gravées sur dix tables ou dix stèles de bronze, deux autres furent ajoutées, ensuite toutes furent exposées sur le Vulcanal³, près du Comitium⁴ et de la curie.

Au bout d'un an il s'agissait de renommer des décemvirs. Ici commencent à se dessiner le caractère et à se dévoiler les plans ambitieux d'Appius. Cet homme qui dans le premier décemvirat avait tout fait pour gagner la faveur populaire redoubla d'obséquiosité envers les plébéiens, flattant leur passion contre l'aristocratie et recommandant les candidats les moins illustres, mendiant le crédit des tribuns qui lui vendaient la popularité. Il obtient ainsi de présider les comices, se propose lui-même et se fait nommer, puis avec lui des hommes peu éminents parmi lesquels il a soin de placer trois plébéiens ; il ne voulait pas d'égaux, il lui fallait des créatures.

Les plébéiens qu'il avait trompés, furent bien surpris quand ils virent paraître dans le Forum les décemvirs précédés de cent vingt licteurs portant la hache, qui

¹ Tite-Live, III, 31, 34.

² Niebuhr, *Hist. Rom.*, IV, p. 8-9 ; Peter., *Ép.*, p. 41.

³ On avait placé près de la tribune, dans le Forum et non dans le Comitium, une colonne de bronze sur laquelle était gravée la loi Icilia touchant la distribution des terres de l'Aventin, loi faite pour les plébéiens. Denys d'Halicarnasse (X, 57) dit que les décemvirs exposèrent les Tables. Ceci montre que ce fut sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium, car il se sert ailleurs d'une expression très semblable pour désigner cet endroit. Le mot *agora* est pris ici par Denys dans son sens le plus général, qui embrassait le Forum proprement dit et le Comitium.

⁴ Quand on dit que les Tables furent exposées pour que les citoyens pussent proposer aux décemvirs des amendements, il ne faut pas oublier qu'elles le furent sur le Vulcanal, attendant au Comitium. Des amendements à un corps de législation ne pouvaient venir que des patriciens ; seuls ils connaissaient les lois.

depuis Valerius Publiola ne paraissait dans les faisceaux que pendant les expéditions militaires. La terreur dont le Forum fut frappé gagna le Comitium. Plébéiens et patriciens comprirent qu'ils s'étaient donné un maître.

Appius avait eu besoin des premiers pour arriver. Mais un Claudius, un Sabin, ne pouvait aimer la plebs romaine ; il épargna les patriciens, les plébéiens furent soumis à une oppression capricieuse et cruelle.

Les plébéiens alors commencèrent à regarder du côté de leurs anciens ennemis. Mais les chefs de l'aristocratie, s'ils détestaient Appius, détestaient aussi ses victimes. Sans approuver ce qui se faisait, ils étaient bien aises de voir les plébéiens punis et trouvaient que leur châtement était mérité, odieux sentiment des partis qui survit parfois à une commune oppression et divise ceux qu'elle devrait unir.

Le masque était jeté, les tribuns dont Appius s'était servi furent mis de côté. Ces jeunes patriciens qui maltrahaient si fièrement les tribuns dans le Forum y parurent comme les satellites du tyran. Appius achetait cette noble jeunesse en lui livrant les biens des condamnés.

Il était clair que les décemvirs avaient résolu de garder le pouvoir et voulaient faire une institution de ce qu'on avait accepté comme un expédient. On déplorait la perte irréparable de la liberté. On ne voyait, on n'espérait aucun libérateur. Dans ce découragement universel, les ennemis du peuple romain levèrent la tête, s'indignant, dit Tite-Live (III, 37), que ceux qui n'étaient plus libres aspirassent à commander. Les Sabins envahirent le territoire romain, les Æques parurent sur l'Algide. La peur saisit les décemvirs et ils voulurent se faire un appui du sénat, qu'ils avaient méprisé. Quand on entendit au Forum la voix du héraut qui convoquait les sénateurs dans la curie, le peuple étonné se demanda : Qu'est-il donc arrivé pour qu'on reprenne un usage depuis si longtemps abandonné ? Il nous faut, ajoutaient-ils, remercier la crainte de la guerre et l'ennemi de ce que les habitudes de la liberté renaissent¹.

L'on regardait de tout côté dans le Forum si l'on n'apercevrait point un sénateur, mais aucun ne se montrait, ils s'étaient retirés à la campagne ; les appariteurs qui avaient été les citer à domicile revinrent dire que le sénat était aux champs.

Enfin un certain nombre de sénateurs se rendent à la curie, où recommencent à retentir des voix libres.

Les représentants des deux grandes familles sabines, toujours noblement alliées à la cause plébéienne, un Valerius et un Horatius, parlent en dépit d'Appius qui veut leur imposer silence ; ne pouvant y parvenir, il ordonne à un lecteur d'arrêter Valerius. Valerius s'élance sur le seuil de la curie et fait appel aux citoyens. Un Cornélius embrasse Appius comme pour le protéger et le relie. Les consulaires et les vieux sénateurs, dit Tite-Live (III, 41), peintre admirable des passions politiques, par un reste de haine pour la puissance tribunitienne et pensant que les plébéiens regrettaient beaucoup plus vivement cette puissance que celle des consuls, aimaient presque mieux voir les décemvirs quitter leur charge que de voir la plebs se relever de nouveau, par sa haine pour ceux-ci. Ils se flattaient qu'en laissant l'agitation populaire rétablir tout doucement l'influence des consuls, au moyen de quelques guerres ou de circonstances qui leur permettraient de montrer de la modération, on pourrait amener les

¹ *Hostibus belloque gratiam habendam, quod subitum quicquam liberæ civitatis fieret.* (Tite-Live, III, 38.)

plébéiens à oublier les tribuns ; éternel aveuglement des haines personnelles dont profita toujours la tyrannie.

Les plébéiens avaient eu raison, et c'est à ses défaites que Rome allait devoir l'espérance de sa liberté. Triste extrémité à laquelle il ne faudrait jamais être réduit. Les décemvirs se firent battre par les Sabins près d'Eretum et sur l'Algide : par les Æques. Un pouvoir sans droit ne doit jamais être battu.

Comme je l'ai remarqué à propos de Lucrèce, les gouvernements détestés ne tombent guère qu'à l'occasion d'un événement qui frappe les imaginations et qui émeut les cœurs. Cela est vrai surtout des gouvernements absolus. Un des inconvénients du gouvernement absolu, c'est sa force, qui rend difficile sa chute. En étouffant tout exercice de la liberté, il oppose un obstacle pour ainsi dire invincible au retour de la liberté ; comme une croyance qui ne permet pas les discussions est bien sûre de n'être pas réfutée. Le gouvernement absolu n'a pas besoin pour durer d'être bien habile, sa nature même le protège ; pour se perdre, il faut qu'il commette ou de grandes fautes ou d'odieuses crimes ; heureusement il en commet presque toujours.

Les décemvirs tombèrent par deux crimes, le meurtre de Dentatus et le lâche complot contre Virginie.

Dentatus, soldat aussi hardi dans le Forum que sur le champ de bataille, passa pour avoir été assassiné traîtreusement aux avant-postes par ordre des décemvirs. Comme ils ne permirent pas qu'on apportât son corps à Rome ; ayant peur de ses funérailles, je n'ai point à m'appesantir sur les détails douteux de sa mort¹. Mais l'histoire de Virginie n'est pas douteuse pour moi, elle se passe tout entière à Rome, et en grande partie dans le Forum. Nous savons exactement dans quel endroit du Forum son père la frappa pour la sauver. Le titre de mon livre me donne donc le droit de raconter dans toutes ses circonstances ce mémorable événement.

Le récit de la mort de Virginie forme un drame pathétique, dont le théâtre n'a jamais su reproduire le caractère et qui a été sévèrement soumis par l'histoire, ce grand poète tragique, à l'unité de lieu. Il se passe dans le Forum sans en sortir ; là fut représentée la tragédie tout entière.

Nous y voyons d'abord venir une très jeune fille², presque adolescente. Les yeux baissés, elle se glisse avec sa nourrice à travers la foule, pour aller étudier dans l'école qui se trouve parmi les boutiques dont le Forum est environnée ; car les lettres, enseignées par des esclaves ou des affranchis, étaient considérées comme une marchandise, et avaient leur boutique au Forum, où elles se vendaient comme une autre denrée. Virginie traverse timidement ce lieu bruyant, ce centre de Rome où se pressent et les acheteurs et ceux qui viennent assister aux jugements des décemvirs, ces magistrats d'abord si populaires, maintenant si tyranniques. On ne s'y rend plus pour écouter les orateurs parler à la tribune, car maintenant la tribune est muette. Une sourde irritation se lit sur le visage des plébéiens, que leurs affaires ou la curiosité attirent au Forum. Une

¹ Selon Denys d'Halicarnasse, le même guet-apens eût été tenté deux fois contre Dentatus, d'abord par les patriciens, puis par les décemvirs, et à la seconde il aurait succombé. C'est peut-être une de ces redites où se plait la tradition ; peut-être aussi ce crime fut-il une conception de l'aristocratie et un plagiat des décemvirs.

² Virginie allait dans le Forum pour apprendre à lire et à écrire ; très certainement à cette époque une jeune plébéienne ne pouvait recevoir une autre éducation littéraire. Pour être la fiancée d'Ícilius, il suffisait qu'elle eût atteint l'âge nubile, qui légalement était, l'âge de douze ans. Si, comme il est vraisemblable, elle l'avait dépassé, ce devait être de bien peu, puisqu'elle allait encore à l'école.

tristesse grave et morne est peinte sur le front des patriciens, silencieusement assis dans le Comitium.

Tout à coup, un client d'Appius, et qui, pour cette raison, portait son nom, Marcus Claudius, s'avance à travers la foule et met la main sur la jeune fille, déclare que, née d'une de ses esclaves, elle est aussi son esclave. Virginie épouvantée se tait ; sa nourrice implore à grands cris la foi publique.

Appius était assis sur son tribunal, près de l'autel de Vulcain, pour donner l'autorité de la justice à ce rapt déguisé dont il était le véritable auteur. Car, en voyant passer chaque jour au pied de son tribunal la jeune fille se rendant à l'école, il avait conçu pour elle une passion brutale, telle que devait être celle de ces hommes violents, telle qu'avait été celle de Sextus pour Lucrece. Il convoitait la vierge qui était presque une enfant. Pendant qu'il machinait cette infamie, le père de Virginie, centurion plébéien¹, était sur l'Algide à combattre les Eques.

Virginius avait des amis . ceux qui étaient présents s'avancent comme Claudius vers le tribunal du décemvir et attestent la fausseté de son allégation. Claudius, avec l'impudence des *Mezzani*, ses pareils, dont la race n'est pas perdue à Rome, persiste à soutenir que Virginie est son esclave. Les défenseurs de la jeune fille demandent qu'on attende, pour prononcer sur sa condition, l'arrivée de Virginius, qui n'est pas loin et peut venir en quelques heures.

Appius, cachant sous l'air impassible du juge la passion qui le tourmente, discute la question de droit, comme s'il s'agissait d'une cause ordinaire et qui lui fût parfaitement indifférente.

Quand les formes de la justice sont employées à masquer l'iniquité, elles la font paraître encore plus odieuse. Appius rend son jugement. Dans le considérant qui le précède (*decreto præfatus*), il déclare qu'il va appliquer la loi même qu'invoquent les défenseurs ; que la justice, pour venir en aide à la liberté, ne doit faire aucune acception des personnes.

Après avoir posé ces beaux principes, passant à la question de droit, il établit que si la fille est dans la main de son père ; nul ne peut prétendre à sa possession avant le jugement ; qu'il faut donc faire venir le père de famille ; qu'en attendant le réclamant ne peut perdre son droit, mais doit garder la jeune fille jusqu'à ce qu'il soit statué sur le fait de la paternité.

En entendant cet arrêt, la multitude frémit et se tait ; mais arrivent l'oncle de Virginie, Numtorius, et Icilius, son fiancé. Ils fendent la foule. Le licteur, par ordre d'Appius, déclare que le jugement est rendu, et repousse Icilius, qui reste là ou il était, et élève une voix courageuse et indignée. La multitude s'émeut. Les licteurs entourent Icilius. Appius conserve les apparences de la modération et de la fermeté. Il ne fait point arrêter Icilius, mais déclare qu'Icilius est un homme turbulent en qui respire encore le tribunat (on dirait aujourd'hui un homme des anciens partis) ; qu'il cherche à allumer une sédition, mais qu'on ne lui en fournira point le prétexte ; qu'il n'y aura point ce jour-là de jugement ; que si le jour suivant Virginius ne paraît pas, Icilius et les pareils d'Icilius verront que le décemvir sait faire exécuter la loi.

Les proches de Virginie se proposent pour garants, tandis que tous dans cette multitude lèvent les mains et s'offrent à en servir.

¹ Il y avait des Virginius patriciens et des Virginius plébéiens : le père de Virginie était plébéien. A cette époque, un patricien n'eût pas donné sa fille à Icilius, tribun, et, par conséquent, plébéien ; le mariage n'existait pas encore entre les deux ordres.

Appius, qui, dans tout ce débat, tenait à jouer son personnage de juge indifférent, reste encore quelque temps sur son tribunal ; mais personne ne s’y présente : tout le monde n’était occupé que de Virginie. Enfin il se lève, retourne dans sa maison et envoie au camp l’ordre de ne pas donner de congé à Virginius et de le garder prisonnier.

L’infamie avait été habilement conduite, mais elle échoua contre le zèle de deux jeunes gens, un frère d’Icilius et un fils de Numitorius, qui, se doutant bien de ce qui se préparait, étaient partis en toute hâte pour aller avertir Virginius. Ce zèle devança l’empressement des serviteurs d’Appius. Virginius fut averti à temps et put partir avant que l’ordre de le garder prisonnier eût été reçu.

Le lendemain le Forum fut rempli de bonne heure, et les plus résolus durent s’exciter par leurs discours à la résistance. Mais Appius était redouté, et quand les licteurs arrivèrent, le silence régna dans cette foule, un silence de colère contenue et frémissante. Virginius était là dès le matin, conduisant sa fille en habit de deuil, accompagnée de quelques matrones et de nombreux amis. Appius monte à son tribunal, donne la parole à Claudius, puis prononce sur l’état de Virginie et la déclare esclave.

L’étonnement de cette atrocité tient d’abord toutes les bouches muettes. Claudius veut profiter de ce moment de stupeur ; il s’avance pour saisir Virginie au milieu du groupe de femmes qui l’entourent ; elles le repoussent. Virginius voit que le peuple de Rome, où, pendant une double guerre, il ne pouvait se trouver à peu près que des vieillards, va laisser le crime s’accomplir. *Je ne sais si ceux-ci*, dit-il avec le mépris d’un soldat pour des bourgeois timides, *le souffriront*. Et il ajoute, menaçant Appius de la colère de l’armée. *Mais ceux qui ont des armes ne le souffriront pas*.

L’armée n’était pas là ; il n’y avait là qu’une foule étonnée, irritée sans doute, mais désarmée, incertaine, qui n’était pas prête pour l’insurrection, à laquelle l’autorité du décemvir, l’audace des nombreux clients armés dont Appius avait eu soin d’entourer le Forum, imposaient encore. En effet, quand celui-ci donna l’ordre au licteur de faire exécuter le jugement et de remettre l’esclave aux mains de son maître, la multitude s’écarta d’elle-même. Ce fut alors que Virginius, abandonné de tous, à bout de toute ressource, conçut une Pensée terrible. Maître de lui-même en cette extrémité, il s’excuse au nom de la douleur paternelle des invectives qu’il a proférées contre Appius ; il demande qu’il lui soit permis de s’entretenir avec Virginie et sa nourrice pour qu’il sache à quoi s’en tenir sur la naissance de cette enfant. Numitoria ne vivait plus ; Virginius n’eût pas osé accomplir son dessein en présence d’une mère. Appius, aveuglé par sa passion et son orgueil, par son mépris pour un plébéien, croit que Virginius est découragé, que peut-être il cherche un prétexte pour céder à sa puissance. A ce moment solennel, le cœur de l’historien est ému ; il suit Virginius s’éloignant un peu du Comitium, qui le séparait du Vulcanal on siégeait Appius, faisant quelques pas à gauche et s’avançant vers les boutiques neuves¹ au nord du Forum, entre les Septa², où les tribus plébéiennes auraient pris parti pour le plébéien outragé, mais qui maintenant étaient vides, et le sanctuaire de Vénus purifiante³, qui

¹ Les boutiques neuves étaient au nord du Forum (Cicéron, *Acad. Pr.*, II, 22), devant la basilique Porcia, voisine de la Curie. *Basilicam, post argentarias novas et forum piscatorium*. (Tite-Live, XI, 51.) C’étaient des boutiques de changeurs, qu’on appela neuves plus tard, ayant été refaites après un incendie. *Et argentariæ que nunc nove appellantur, arsere*. (Tite-Live, XXVI, 27.)

² Les Septa du Forum étaient près du sanctuaire de Vénus Cloacine, comme on le voit par les médailles de la *gens mussidia*. Eckel, *Doctr. num.*, V, p. 258. (*Gesch.*, d. R. Verf., p. 396, cité par Götting.)

³ Tite-Live, III, 48. *Cloacinæ templum ad tabernas quibus nunc nomen est novis*.

allait être témoin d'un sanglant hommage à la pureté. Virginius était sans armes. On ne pouvait alors entrer armé dans le Forum, car dans les rixes de chaque jour entre les jeunes patriciens et les défenseurs des tribuns, il est toujours parlé de coups

I de poings et jamais de coups d'épée. Le centurion cherche autour de lui un fer libérateur et n'en peut point découvrir. Enfin, dans une des boutiques voisines, il aperçoit un couteau sur l'étal d'un boucher ; il le saisit et prononce ces paroles qui font allusion à la revendication juridique sur laquelle avait roulé tout le procès ; *Ma fille, je te revendique à la liberté par le seul moyen qui soit en mon pouvoir.* Puis perce le sein de sa fille, et se retournant vers le tribunal, il articule la formule solennelle par laquelle on dévouait un sacrilège aux dieux infernaux : *Appius, je te dévoue, toi et ta tête, par ce sang.* — *Qu'on l'arrête !* s'écrie Appius. Mais Virginius, avec son couteau, se faisait un chemin à travers la foule, qui, même en feignant de le poursuivre, protégeait sa fuite. Il put sortir du Forum et gagner la voie Latine par une des portes du Cælius, mont latin, et par conséquent plébéen comme l'Aventin. Ce n'est pas là qu'on pouvait faire obstacle à la fuite d'un plébéen menacé par un Claudius.

Icilius et Numitorius soulèvent le cadavre de Virginie et montrent au peuple la belle jeune fille morte. Les matrones se lamentent. Icilius, l'ancien tribun, fait entendre des paroles qui réclament la puissance tribunitienne, la provocation au peuple et qui enflamment l'indignation de tous.

Appius cite Icilius à son tribunal, et comme il refuse de comparaître, ordonne qu'on le saisisse. Les licteurs ne peuvent percer la multitude qui se serre autour de lui. Appius traverse le Comitium et vient dans le Forum pour l'arrêter de sa propre main ; mais le tragique événement est devenu un fait politique. On s'écrie que le moment est arrivé de ressaisir la liberté. Les deux consuls, les chefs des deux grandes familles sabinnes constamment dévouées aux intérêts plébéens, Lucius Valerius et Marcus Horatius, interviennent, disant que s'il s'agit de droit, ils se font les garants d'Icilius ; que si on emploie la violence, ils résisteront par la force. L'un et l'autre étaient entourés de souvenirs glorieux pour sa maison.

Valerius avait devant les yeux, à l'extrémité du Forum, la Velia, qui lui rappelait la noble condescendance au vœu populaire de son aïeul Publicola, le champion de ce droit d'appel au peuple qu'on réclamait aujourd'hui ; Horatius pouvait voir dans le Forum le trophée du vainqueur des Curiaces. Le droit de provocation était aussi dans les traditions de sa famille ; ce droit avait sauvé autrefois au même lieu un autre Horatius, la gloire de son nom.

Une épouvantable mêlée s'engage (*atrox rixa oritur*). Les licteurs veulent mettre la main sur les consuls. Le peuple, qui les défend, brise les faisceaux des licteurs. Valerius, au nom de son pouvoir consulaire, leur ordonne de se retirer. Appius parle au peuple¹ du Vulcanal. Selon Tite-Live², il monte à la tribune, et les deux consuls y prennent place à côté de lui. Le peuple les écoute, mais fait du bruit quand Appius veut parler. Alors craignant pour sa vie, il enveloppe sa tête dans sa toge de manière à ne pas être reconnu, et s'échappant du Forum, gagne sa maison qui était proche³.

¹ Denys d'Halicarnasse, XI, 39.

² C'est ce que veut dire *in concionem ascendit*. (Tite-Live, III, 49.)

³ Tite-Live, *ibid.* Peut-être sur le Quirinal, demeure de plusieurs autres grandes familles sabinnes, là où Constantin, qui descendait des Claudius, construisit ses Thermes dans la partie de la colline la moins éloignée du Forum.

Virginius, escorté de quatre cents hommes indignés, était arrivé au camp sur le mont Vecilius près de Tusculum et avait soulevé les soldats. En paraissant au milieu d'eux, son couteau à la main et couvert de sang, il avait raconté tout ce qui s'était passé, suppliant ses camarades de ne point avoir horreur de lui comme d'un parricide, disant que sa fille lui était plus chère que la vie, s'il eût pu la conserver pure et libre ; mais que la voyant enlevée pour la servitude et l'infamie, il avait mieux aimé la perdre par la mort que par la honte, ajoutant qu'il ne lui aurait pas survécu s'il n'avait espéré la venger ; que du reste ils avaient aussi des enfants, et que c'était à eux d'y songer.

Un cri bien unanime lui répond de ceux qui sont présents ; nul ne fera défaut à sa douleur et à la liberté de tous. Aussitôt on lève le camp et l'on marche sur Rome en bon ordre.

Cette troupe armée va s'établir sur l'Aventin, où les plébéiens de ce nouveau quartier, œuvre d'un tribun, œuvre d' Icilius, durent la recevoir avec transport. Elle établit son camp près du temple de Diane¹, la déesse libératrice, à l'angle nord-ouest de la colline, et réclame le rétablissement du tribunat.

Le sénat envoie gourmander les soldats qui ont quitté leur poste et occupé indûment l'Aventin ; il leur fait demander ce qu'ils veulent. Cette remontrance du sénat les embarrasse d'abord, puis ils s'écrient : *Envoyez-nous les consuls, nous nous entendrons avec eux.*

Pendant ce temps, Icilius et Numitorius étaient allés soulever l'autre armée, celle de la Sabine. Ils reviennent à sa tête par la porte Colline, traversant le quartier sabin et patricien du Quirinal, qui dut les voir passer avec un certain effroi, et gagnent l'Aventin, où ils font leur jonction avec l'armée de l'Alcide. Les deux armées, par cet admirable instinct de discipline qui n'abandonnait jamais les Romains, créent chacune dix tribuns militaires qu'elles mettent à leur tête en attendant que le tribunat soit rétabli.

Le sénat tardait à répondre. Un ancien tribun, nommé Duilius, dit alors qu'on ne pourra le décider que par une mesure décisive, et qu'il faut de nouveau se retirer sur le mont Sacré. En effet, toute la population se met en marche, y compris les femmes, les enfants, les vieillards. Ils sortent par le chemin de Nomentum. Rome est solitaire, le Forum est vide, les sénateurs s'effrayent de cette solitude. Bon nombre d'entre eux élèvent la voix et demandent aux décemvirs s'ils veulent garder un pouvoir qui ne commande plus à personne, s'ils veulent juger des toits et des murailles. Les décemvirs, se sentant vaincus, se mettent à la disposition du sénat, le priant seulement de protéger leur vie, de peur qu'en versant leur sang les plébéiens ne s'accoutument à mettre à mort des patriciens.

Le sénat se décide alors à envoyer les consuls sur le mont Sacré. Icilius leur expose les réclamations des plébéiens : le droit de provocation et le tribunat rétablis, la sécession amnistiée. Ils demandaient aussi qu'on leur livrât les décemvirs pour les brûler vifs. Sur ce dernier point, les consuls leur firent entendre raison. Le sénat accorda les trois autres. Il ne déposa point les décemvirs, mais leur ordonna d'abdiquer ; car à Rome le respect de l'autorité était si grand, qu'on procéda toujours ainsi.

Les décemvirs, Appius à leur tête, montent à la tribune et déclarent leur abdication. La population, qui avait émigré sur le mont Sacré, rentre dans Rome ; les soldats traversent la ville en silence et retournent sur l'Aventin. Dans des

¹ Denys d'Halicarnasse, XI, 43

comices tenus au Capitole¹ sous la présidence du grand pontife, ils nomment les tribuns, puis ils descendent dans la partie du Champ de Mars la plus voisine du Capitole où étaient alors des prés appelés flamiens, et où fut depuis le cirque du même nom dans lequel se célébrèrent les jeux plébéiens institués en mémoire du triomphe de la liberté. Là étaient les Septa² ; là, je pense, dans des comices par centuries, dont par conséquent les patriciens firent partie, le tribun Duilius présenta une rogation pour la nomination des consuls. Le sénat désigna un interroi qui choisit M. Horatius et L. Valerius.

La première loi qu'ils proposèrent et à laquelle leur nom est resté attaché, fut la consécration de la victoire des plébéiens. Les plébiscites des comices par tribus furent loi pour tous. Les patriciens furent tenus de leur obéir comme les autres. Les consuls rétablirent aussi le droit de provocation au peuple assemblé par centuries, unique protection de la liberté des plébéiens. Mais il fallait des garanties à cette liberté, car on pensait à Rome qu'un droit qui n'est pas garanti n'est pas un droit.

Aussi mit-on la loi de provocation sous la garde de tous les citoyens, déclarant que celui qui créerait un magistrat dont le pouvoir serait sans appel, devait être mis à mort, et que celui qui le tuerait ne pouvait encourir pour ce fait une accusation capitale. C'est cette disposition qui fit plus tard la légalité, sinon la justice, du meurtre de César.

Ce ne fut pas tout. Pour assurer l'inviolabilité des tribuns, des édiles et des autres magistrats plébéiens, on rétablit un ancien formulaire par lequel celui qui leur causait quelque dommage était dévoué à Jupiter et sa famille vendue devant le temple de Cérès, temple élevé au pied de l'Aventin à la déesse protectrice des plébéiens.

Depuis la création des édiles, les plébiscites avaient été déposés dans ce temple, dont la surveillance leur était particulièrement confiée. A l'époque de la loi Horatia-Valeria, on y déposa pareillement les sénatus-consultes pour assurer leur conservation et leur intégrité³.

Au temple de Cérès se rattachaient donc deux garanties : l'une de l'inviolabilité du tribunat, et l'autre de l'incorruptibilité de la loi. La peine de mort que chacun pouvait appliquer impunément à quiconque participerait au rétablissement du pouvoir absolu, était une garantie formidable de la perpétuité de son abolition.

Puis on procéda au jugement d'Appius. Virginus lui fut donné pour accusateur. Il l'accusa au nom de la loi violée, et comme il refusa de désigner un juge devant lequel il se justifierait de cette violation⁴, Virginus le déclara condamné et ordonna qu'il fût conduit dans cette prison qu'il avait, disait-on, appelée le domicile des plébéiens. Appius osa user de ce droit de provocation refusé par lui à tous ; mais Virginus répondit en montrant le tribunal placé sur la plate-forme élevée de Vulcain, cette forteresse de tous les crimes où le décemvir avait frappé de ses arrêts les biens et l'existence des citoyens que menaçait sans cesse la

¹ En effet, on ne pouvait tenir des comices, présidés par un pontife, sur l'Aventin, qui, en dehors du Pomœrium, n'était point consacré par les Auspices, *Auspicatus*.

² Nous avons vu que les Septa du Champ de Mars furent près du cirque Flaminien. C'est donc le lieu que Tite-Live (III, 54) indique ici. S'il ne lui donne pas le nom de Septa, c'est peut-être que ceux-ci n'existaient pas encore. Peut-être se rassembla-t-on tout simplement au milieu des prés flamiens. Dans les prés flamiens, le sénat fut convoqué par les mêmes consuls. (Tite-Live, III, 63 ; Denys d'Hal., XI, 49.) Ces prés étaient donc alors un lieu où se tenaient diverses sortes d'assemblées.

³ Tite-Live, III, 55.

⁴ Sur ce détail curieux de la procédure romaine, voyez Niebuhr (IV, p. 81-6).

hache de ses licteurs ou plutôt de ses bourreaux. Appius fut jeté dans la prison Mamertine, où il avait voulu envoyer Icilius et Numitorius ; mais avant le jour fixé pour son jugement le fier patricien fit ce qu'avait fait son père, et en vrai Claudius, se donna la mort. Un autre décemvir, Oppius, en fit autant¹. L'affranchi d'Appius fut également condamné à mort ; mais Virginius, dédaignant de frapper un agent subalterne de la tyrannie, lui permit de s'exiler à Tibur. Ainsi les mânes de Virginie étaient satisfaits, et le peuple avait reconquis sa liberté.

Le décemvirat fut utile ; les plus mauvaises institutions peuvent servir, mais c'est à la condition d'être renversées². Le lendemain de la chute de celle-ci, les plébéiens furent plus forts qu'ils n'avaient jamais été, et profitèrent de cette force nouvelle pour obtenir deux droits, le droit de mariage avec les patriciens et le droit de partager avec eux le consulat.

Ces propositions de Licinius Stolo indignèrent les patriciens. On vit dans leur résistance superbe à la première qu'avait proposée le tribun Canuleius, qu'ils se regardaient comme d'un autre sang, comme appartenant à une autre race. Ils ne se souvenaient peut-être plus qu'ils avaient été Sabins ; ils voulaient être Romains, puisque c'était le nom qui avait prévalu et qui alors était prononcé avec orgueil ; mais au fond ils regardaient les plébéiens comme un autre peuple, comme des intrus dans la cité, avec lesquels on ne pouvait, sans déshonneur, mêler son sang. C'était toujours le même dédain Nui avait fait jadis refuser aux Sabins de donner leurs filles aux Latins de Romulus.

Cependant l'autre loi leur déplaisait plus encore ; un plébéien consul était à leurs yeux un monstrueux désordre. Pour éviter un tel malheur, ils cédèrent, bien qu'il leur en coûtât beaucoup, sur la question du mariage. Ils consentirent à remplacer les consuls par des tribuns militaires investis de la puissance consulaire et qui pouvaient être nommés dans les deux ordres, et qu'on appela aussi tribuns consulaires. Mais sur la question du consulat, ils devaient aussi céder.

Ces concessions ne furent point faites sans de grands débats. Dans la curie, les patriciens exprimaient leur indignation avec une hauteur insensée. Ils comparaient le mariage entre les deux ordres à l'union des animaux. *Eh quoi !* disaient-ils dédaigneusement, *des Icilius et des Canuleius seraient consuls ?*³ La tribune répondait à la curie, et Canuleius déclarait que les plébéiens étaient las d'habiter une ville où on les traitait comme des bannis, repoussés de l'alliance des patriciens, inhabiles à exercer le pouvoir. *Pourquoi, disait-il, ne nous défendent-ils pas d'habiter la même rue, de nous asseoir au même banquet, de suivre le même chemin, de fréquenter le même marché ?* Mais ces luttes de paroles, soutenues à distance, ne paraissent point avoir beaucoup troublé le Forum. On n'y voit plus les scènes tumultueuses que j'ai racontées⁴. Je n'ai plus rien de semblable à peindre, et je suis obligé, pour reprendre l'histoire agitée du

¹ Selon une autre tradition (Denys d'Hal., XI, 46, 49) ils furent mis à mort dans la prison par ordre des tribuns. Ce pourrait bien être la tradition véritable, car ce second suicide d'un Appius Claudius semble une répétition imaginée peut-être par l'orgueil des Claudii.

² Si, comme le pensait Niebuhr, le décemvirat eut pour résultat de faire entrer les patriciens dans les tribus et, selon son expression, d'abolir la caste patricienne (IV, p. 65, Peter., *Époch.*, p. 41), en fondant les centuries dans les tribus, on conçoit qu'une telle fusion entre les deux ordres dût les préparer à l'égalité. C'est possible. Mais Niebuhr s'est, je crois, exagéré, l'influence du décemvirat, dans laquelle il a vu une institution acceptée comme permanente, et dont il a cru retrouver une continuation dans l'état de choses qui suivit, tandis que ce ne fut qu'une mesure passagère de Salut qui devint bientôt une usurpation, et alors périt sans retour.

³ Tite-Live, IV, 2.

⁴ Tite-Live mentionne bien quelques insolences des jeunes patriciens envers les tribuns (III, 65) ; mais la guerre vint mettre un terme à ces altercations, qui n'eurent pas de suite. Le temps en était passé.

Forum, pour retrouver un événement qui se rattache à une localité, d'aller jusqu'à l'émeute soulevée par Spurius Mælius, dans laquelle va reparaître le vieux Cincinnatus.

Mais il faut signaler en passant un trait de la rancune des patriciens contre les deux consuls trop populaires qui avaient concouru si noblement à la chute des décemvirs et à la restauration des droits plébéiens. Horatius et Valerius vinrent à bout facilement des Æques et des Sabins qui avaient fait essuyer une défaite aux décemvirs, car l'armée, pleine de reconnaissance pour eux, les seconda parfaitement. Le sénat ne voulait pas leur accorder les honneurs du triomphe ; il refusa d'abord d'aller délibérer dans le temple de Mars, hors de la porte Capène¹, où les consuls l'avaient convoqué, disant qu'en ce lieu il serait entouré par l'armée qui y campait. Les consuls alors le convoquèrent de l'autre côté de la ville, dans les prés flaminien, où fut depuis le temple d'Apollon². Là, le triomphe leur fut injustement refusé par le sénat ; mais Icilius alla dans le Forum y monta à la tribune, et fit voter par les tribuns le triomphe des consuls.

Pour échapper à la nécessité d'ouvrir le consulat aux plébéiens, les patriciens avaient consenti à remplacer cette haute dignité par une dignité moindre, celle des tribuns consulaires, espèce de transition qui dura cinquante-quatre ans, aimant mieux abolir le consulat que le partager.

Ce fut un temps de guerre sourde, de ruses, de manœuvres, qui succédèrent à cette guerre ouverte contre les plébéiens, qui avaient précédé l'institution des décemvirs ; alors les patriciens s'étaient souvent arrogé le droit de nommer les consuls³. Maintenant ils s'arrangeaient pour faire nommer les tribuns consulaires, qui, durant quarante-trois ans, furent tous patriciens⁴.

Pendant ce temps les tribuns ne dormaient pas, ils accusaient les patriciens, même les tribuns consulaires, et les faisaient quelquefois condamner. Ils demandaient des lois agraires, proposaient de fonder des colonies. Tout cela se faisait sans grands désordres. Les partis qui divisaient Rome semblaient avoir appris depuis le décemvirat qui les avait humiliés tous les deux, à remplacer par la discussion la violence.

¹ C'est, je crois, une très heureuse interprétation de Niebuhr (IV, p. 89) ; Tite-Live (III, 63), et Denys d'Halicarnasse (XI, 49), disent tous deux le Champ de Mars. Mais alors on ne comprendrait pas, si les consuls avaient campé dans le **Champ de Mars**, comment les sénateurs qui disaient n'y être pas libres à cause de la présence de l'armée, l'eussent été davantage dans les prés flaminien qui y touchaient, et sur l'emplacement desquels fut construit le cirque flaminien, voisin des Septa, qui eux-mêmes étaient dans le Champ de Mars. Le **Campus Martius** de Tite-Live, la **plaine qui portait le nom de Mars** de Denys d'Halicarnasse, sont ici les environs du temple de Mars, hors de la porte Capène, confondus peut-être par les deux historiens avec le véritable Champ de Mars au bord du Tibre. Le consul qui avait vaincu les Æques retournait à Rome de ce côté ; celui qui avait battu les Sabins n'avait eu qu'un petit détour à faire pour l'y rejoindre. Les auteurs suivis par Tite-Live et Denys d'Halicarnasse ont sans doute employé par anticipation ce nom de Champ de Mars donné plus tard à la plaine qui avoisinait le temple de Mars, voisin de la porte Capène, lequel ne fut consacré qu'en 368, nom donné de tout temps à la plaine du Tibre, au milieu de laquelle s'élevait l'autel antique de Mars. Ainsi s'explique la confusion faite postérieurement des deux Champs de Mars. Il y en avait un troisième sur le Cælius. L'existence de celui qui était hors de la porte Capène permet de placer tout de suite après elle la porte Fontinalis, dans une région du Cælius, abondante en sources ; porte pour laquelle on a bien de la peine à trouver ailleurs une place dans un lieu d'où elle puisse conduire au Champ de Mars et à l'autel de Mars, ainsi que le dit Tite-Live (Tite-Live, XXXV, 10) ; mais c'est qu'il s'agit ici ou du Champ de Mars du Cælius, ou, comme dans le passage qui nous a suggéré ces réflexions, d'un champ et d'un autel de Mars près de la porte Capène. Ainsi une difficulté topographique qui a arrêté Becker (*de Vet. R. mur. atq. port.*, p. 67-8) est écartée par la solution d'une autre difficulté.

² Derrière le temple de l'Espérance (Tite-Live, XI, 51) entre le Forum Olitorium et le cirque flaminien.

³ Schwegler, *R. Gesch.*, II, p. 624.

⁴ *Id.*, *ibid.*, III, p. 142-7.

Cependant en 316 un événement tragique était venu prouver que les agitations plébéiennes et les rigueurs patriciennes pouvaient encore se montrer dans le Forum. Par suite de guerre faite, comme les Romains les faisaient alors, les laboureurs étant appelés sans cesse à combattre, et les ennemis ravageant la campagne jusque sous les murs de la ville, une famine était survenue. Un citoyen riche auquel on donne le titre de chevalier¹, Spurius Mælius, se dévoua généreusement à la tâche glorieuse d'adoucir la misère du peuple. Le blé était fort cher, il en acheta partout où il put en trouver, et alla lui-même en chercher dans les deux pays qui étaient alors ce que furent depuis la Sicile et l'Afrique, les greniers de Rome, dans l'Étrurie et dans la Campanie. Il le vendit à bas prix et le donna gratuitement aux plus pauvres.

La juste popularité que valut à Mælius cette honorable conduite déplut aux patriciens. De plus, en servant la cause du bien public il s'était fait un ennemi. On avait nommé préfet des subsistances (*præfectus annonæ*) Minucius Augurinus, et celui-ci malgré tous ses efforts n'avait pu diminuer la cherté des blés ; l'administration avait échoué là où le zèle plus intelligent d'un particulier avait réussi. En vain avait-elle employé ces tyranniques mesures dont elle s'avise partout quand elle n'est pas éclairée, et dont la république française après la république romaine devait fournir un si désastreux exemple. En vain avait-on forcé les citoyens à déclarer la quantité de blés qu'ils possédaient et à vendre tout ce qui dépassait les besoins de leur famille, réduit les esclaves à une très mince ration, livré les marchands de grains à la fureur populaire ; le prix des grains, comme il arrive toujours en pareil cas, n'avait fait qu'augmenter, et on en était arrivé à une si excessive détresse que plusieurs, pour éviter les tourments de la faim, se voilaient la tête et se précipitaient dans le Tibre.

Ce malheureux Minucius auquel tout réussissait si mal dénonça Mælius comme ayant tenu chez lui de dangereux conciliabules, fait des amas d'armes, gagné des tribuns, choses dont Minucius se garda de l'accuser publiquement ; il ne démentit probablement pas l'accusation que les patriciens portèrent contre Mælius, disant qu'il voulait se faire roi. Cette accusation qu'ont répétée tous les historiens anciens, et Cicéron lui-même, complaisants, comme ils le furent presque toujours au parti aristocratique, cette accusation, il faut le dire franchement, était ridicule. Mælius, pas plus qu'avant lui Spurius Cassius et après lui Tiberius Gracchus, ne songeait à être roi. S'il y avait une ambition impossible à Rome, c'était celle-là. Le nom de roi y était, l'objet d'une horreur fanatique qui coûta la vie à César, soupçonné seulement de prétendre à la royauté. Quand on voulait la tyrannie on s'y prenait autrement ; comme Appius on s'appelait décemvir, comme Sylla ou César lui-même, dictateur ; comme Octave, *imperator*. Mais les patriciens poursuivaient un grand but : ils voulaient, malgré la loi Horatia-Valeria, qui avait proscrit tout pouvoir sans appel, ressaisir la dictature et prendre acte de son rétablissement pour montrer que cette disposition de la loi Horatia-Valeria, véritable charte des plébéiens, ne s'appliquait pas à cette magistrature extraordinaire. Le sénat feignit une grande peur pour l'inspirer : exagérer un danger public fut toujours un très bon moyen de se débarrasser de ses ennemis en les faisant craindre. Comme lorsque les

¹ Parce qu'il appartenait à une des centuries plébéiennes de chevaliers, et peut-être parce qu'il était riche, et que plus tard les chevaliers devenus fermiers généraux le furent souvent beaucoup. Mais à cette époque les chevaliers ne formaient point encore un ordre. Mælius n'avait point ce titre, comme appartenant à l'une des centuries patriciennes, car la *gens* Mælia, qui a donné plusieurs tribuns, était plébéienne. Un Mælius Cerdo était originaire de la Sabine. C'est, je crois, comme celles de Publius Volero (surnom en **o**, sabin) et de Terentillus Arsa, une de ces familles sabinnes qui passèrent au moins en partie aux plébéiens sortis des Latins.

Æques avait enveloppé l'armée d'un consul, on alla encore cette fois chercher Cincinnatus dans son champ pour l'opposer à cette formidable conspiration dont rien jusqu'ici n'a jamais prouvé l'existence. Cincinnatus avait alors quatre-vingts ans. Les sénateurs se tinrent tout le jour enfermés dans la curie et n'en sortirent pas avant le soir, pour que le secret de leurs délibérations ne put être divulgué. Pendant la nuit on plaça une forte garnison au Capitole et le sénat s'y assembla de bonne heure le lendemain, comme s'il avait besoin de cette protection pour sa défense ; le Forum se remplit de curieux qui se demandaient pourquoi tous ces préparatifs. Mælius y vint comme les autres. Le maître de cavalerie que s'était choisi Cincinnatus était un jeune patricien nommé Servilius Ahala. A la tête d'une troupe de cavaliers il fond sur Mælius et le somme de comparaître devant le dictateur. Malgré la loi qui défendait sous peine de mort d'investir un magistrat d'un pouvoir sans appel, loi qui semble avoir eu pour but d'abolir la dictature, on venait de la rétablir. Paraître devant Cincinnatus armé du droit de vie et de mort sur tous les citoyens parut dangereux à Mælius. Comme je l'ai remarqué, Cincinnatus, que dans les commencements de sa carrière on citait pour sa modération, s'était beaucoup aigri depuis le procès fait à son fils par les tribuns, procès qui avait été sa propre ruine. Les vingt années que le fier patricien venait de passer à labourer son petit champ n'avaient pas dû adoucir son humeur. Cependant si, comme je n'en doute pas, Mælius était innocent, il aurait dû paraître devant le dictateur et se justifier ; Cincinnatus était dur, mais honnête. Au milieu des troubles antérieurs, il s'était opposé dans le sénat à la proposition qui y fut faite de tuer les tribuns¹, mais en se voyant chargé par la cavalerie d'Ahala, Mælius prit peur et se réfugia dans un groupe de plébéiens. Sans doute il voulait avec eux gagner l'entrée du Forum, qui conduisait dans le quartier populaire de la Subura, où il n'aurait pas manqué de secours parmi les pauvres gens qu'il avait nourris ; car on dit qu'il s'arma d'un couteau de boucher pour se défendre des cavaliers qui se ruaient sur lui à travers la foule, et nous savons par l'histoire de Virginie que les boutiques de boucher étaient de ce côté. Renversé aux pieds des chevaux, Servilius le frappa d'un poignard qu'il avait caché. C'est la première fois que paraît dans le Forum romain cette arme qui devait y jouer un si grand rôle dans les dernières convulsions de la république, et c'est un patricien qui l'y a apportée.

Disons-le à l'honneur de Cincinnatus, rien ne prouve qu'il eût donné l'ordre d'assassiner Mælius, mais il eut le tort d'approuver l'assassinat. *Bien*, dit-il à Servilius, *la république est sauvée*. Il était très vieux et l'on avait pu faire croire au dictateur octogénaire ce qu'on avait voulu.

Spurius Mælius tomba donc à peu près au même endroit que Virginie. Là où le centurion plébéien pour sauver l'honneur de sa fille lui avait percé le cœur, un général patricien poignarda un citoyen sans défense. Il faut avouer que dans ce rapprochement, suggéré par ce lieu qui vit ces deux actes s'accomplir, l'avantage n'est pas du côté du patriciat.

Les amis de Mælius soulevèrent son cadavre comme Icilius et Numitorius avaient soulevé celui de Virginie, et, le portant à travers le Forum, le montrèrent à la foule. Quelques-uns applaudirent, le plus grand nombre était transporté de rage, et eût fait un mauvais parti aux cavaliers de Servilius et à Servilius lui-même, mais le vieux Cincinnatus descendit du Capitole à la tête des sénateurs, qui

¹ Tite-Live, IV, 6.

portaient des épées nues ; devant le dictateur qu'on respectait, devant le sénat en armes, la colère de la foule se calma et son courage faiblit.

Il fallait consacrer le mensonge de la trahison de Mælius et rendre sa noble mémoire infâme. On rasa sa maison qui était dans le vicus Jugarius¹, au pied du Capitole² et du côté du Capitole³. Car le surnom de Capitolinus usité dans la gens Mœlia était donné à ceux qui habitaient cette colline. La maison de Mælius devait donc être sur ses premières pentes. La place qu'elle occupait demeura vide⁴, et s'appela toujours l'Æquimælium⁵.

Par un hasard assez singulier, le lieu qui retraçait une sanglante tragédie devint le marché aux agneaux⁶.

Pendant qu'on s'acharnait ainsi sur la mémoire de Mælius, on comblait d'honneurs le magistrat incapable dont la jalousie avait causé sa ruine. Minucius, qui n'avait pas su approvisionner Rome, regagna la faveur aveugle de la multitude en distribuant les blés que Mælius avait su amasser. C'était faire de la popularité à bon marché⁷. Une statue lui fut élevée par souscription près de la porte Trigemina, dans le quartier des greniers publics, et on lui fit hommage d'un bœuf aux cornes dorées. Une médaille de la famille Minucia représente Pallas, déesse de la sagesse, dont il avait manqué, et Jupiter dans un chariot le foudre en main, avec ce mot Roma, allusion un peu ambitieuse à Mælius foudroyé, tandis qu'il n'avait été qu'assassiné, et à Rome délivrée d'un péril qu'elle n'avait pas couru⁸.

La vie de Cincinnatus offre deux exemples mémorables de la puissance dictatoriale exerçant ses deux fonctions principales, appelé tour à tour contre l'ennemi et contre les plébéiens, qui pour les patriciens étaient aussi l'ennemi. La dictature c'était le pouvoir absolu des rois⁹, reparaissant dans les grands périls véritables ou imaginaires pour sauver la république ; c'était dans toute sa force cet imperium qui faisait partie du droit politique des Romains, que les rois avaient possédé, dont les consuls étaient investis hors de la ville, qui, tant que Rome fut libre, ne fut jamais accordé que temporairement, et qui rendu perpétuel par l'usurpation consentie d'Auguste, devint l'**empire**. Cet *imperium* se

¹ Le vicus Jugarius partait du Forum où il débouchait entre la basilique Julia et le temple de Saturne, contournait la base du sommet Tarpéien, et allait aboutir à la porte Carmentale. (Tite-Live, XXVII, 37.) (*A porta Carmentali Jugario vico in Forum venere.*) Aujourd'hui sa direction est indiquée par la via della Consolazione. Le nom de ce vicus venait d'un temple de Junon Juga (P. Diacre, p. 104), et non comme le veut Nibby (*Rom. ant.*, II, p. 108) de **jugum**, à cause du voisinage de la colline, car **jugum** désigne une cime, un plateau, et le vicus Jugarius suivait le pied du mont Tarpéien, et ne passait pas sur sa cime. **Jugum** voulait dire une paire de bœufs attelés, et **jugarius** attelé. Cette expression se rapportait donc très bien au sanctuaire de Junon *Juga* qui présidait aux mariages. Nous disons encore, et le terme est souvent trop vrai, le *joug* de l'hymen.

² Un rocher tomba du mont Capitolin dans le vicus Jugarius. (Tite-Live, XXXV, 21.)

³ *Substructionem super Æquimælium in Capitolio locaverunt.* (Tite-Live, XXXVIII, 28.)

⁴ L'Area, où avait été la maison de Sp. Mælius, et qui resta vide (Tite-Live, IV, 16), était distincte de la rue elle-même qu'elle dominait. *Cum Æquimælio Jugarioque vico.* (Tite-Live, XXIV, 47.)

⁵ Tous les auteurs anciens qui parlent de l'**Æquimælium** l'interprètent par *le lieu de la demeure de Mælius qui fut rasée, solo æquata.* (Var., *De Ling. lat.*, V, 157 ; Denys d'Halicarnasse, *Fragm.*, XII, 1 ; A. Victor, *De V. ill.*, 17), comme le dit Tite-Live des bâtiments détruits dans ce quartier même par un incendie (*loc. cit.*) ; **Æquimælium**, c'est *æquatium Mælium*. Cicéron (*De dom.*, 38), suivi par Valère-Maxime (VI, 3, 1), a donné de ce mot une étymologie que Becker (*Handb.*, I, p. 486) a raison d'appeler absurde. *Æquum accidisse Mælio populus romanus judicavit, nomine ipso æquimælii stultitiæ pœna comprobata est.* Cicéron aimait les épigrammes et même les calembours.

⁶ Cicéron, *de Div.*, II, 17.

⁷ Tite-Live, IV, 16.

⁸ Minucius fut même pris pour un personnage divin ou confondu avec lui. (Pline, *Hist. nat.*, XVIII, 4 ; XXIX, 11 ; P. Diacre, p.122. 47.)

⁹ Il était absolu en principe, comme l'a établi Rubino ; en fait, il était tempéré par l'aristocratie dont cet auteur, d'une sagacité remarquable, mais trop systématique, n'a pas assez compris l'importance. (Rub., *Unters.*, p. 107-143.)

transmettait par les inter-rois, de magistrat en magistrat ; les consuls le communiquaient aux agents inférieurs du pouvoir et au dictateur lui-même. Consécration permanente et en quelque sorte héréditaire de la puissance toujours fondée sur les auspices, espèce de droit divin et de légitimité sacrée, qui entourait l'autorité légale de ce respect si nécessaire à la liberté, et qui explique sans les excuser les aberrations de la servitude romaine au temps des empereurs.

Le sénat déclarait la dictature, un des consuls¹ nommaient le dictateur avec une grande solennité ; à minuit², à l'heure où commençait le jour civil des Romains, il allait sur le Capitole avec un Augure consulter le ciel ; s'il y avait **silence**³, c'est-à-dire si nul signe contraire ne venait troubler les auspices, le consul nommait le dictateur, auquel une loi portée par les Curies patriciennes décernait l'*imperium*⁴.

Vingt-quatre licteurs le précédaient, les haches dans les faisceaux. Il s'appelait le maître du peuple (*magister populi*), le grand juge (*prætor maximus*), il nommait un maître de cavalerie pour exécuter ses ordres absolus. Tous les pouvoirs lui étaient subordonnés, il était irresponsable⁵.

Telle fut cette magistrature formidable que les Romains dans les temps de crise élevaient au-dessus de la liberté publique pour le salut de l'État.

Il semble qu'elle eût dû être dangereuse pour cette liberté. Elle ne le fut jamais. Quand un peuple sait être libre, on ne peut abuser de rien contre lui.

D'abord le dictateur, qui avait le souverain commandement, n'avait pas pour cela tous les droits, il ne pouvait ni faire ni même proposer des lois, il ne pouvait disposer des finances de l'État⁶. Il ne pouvait sortir d'Italie⁷. Dans Rome il ne pouvait monter à cheval sans la permission du sénat⁸. Cette interdiction qui semble insignifiante l'avertissait qu'il n'était pas roi.

Mais ce qui empêchait surtout la dictature de devenir une tyrannie, c'est qu'elle n'était conférée que pour six mois ; et il est presque sans exemple que celui qui en était revêtu ne l'ait pas déposée avant d'avoir atteint le terme assigné à son autorité. La première fois que Cincinnatus fut dictateur, il abdiqua le dix-septième jour.

On se moque lorsque l'on compare avec la dictature essentiellement temporaire un pouvoir à vie ou héréditaire. C'est confondre un remède avec un régime.

Maintenant quittons le Forum pour la campagne romaine et les montagnes qui forment l'horizon romain. Sortons de Rome pour suivre les conquêtes de Rome, mais nous ne nous en éloignerons pas beaucoup, car longtemps encore ses ennemis seront ses voisins.

¹ Je parle de l'usage le plus ordinaire, qui subit parfois quelque modification. (Voyez Tite-Live, XXVII, 5.)

² Macrobe, *Saturnales*, I, 3.

³ Festus, p. 348.

⁴ Tite-Live, IX, 38.

⁵ Denys d'Halicarnasse, V, 70, VII, 56. Plutarque, *Fabius*, 3.

⁶ Lydius, *de Magist.*, I, 56. Zonaras, VII, 15.

⁷ Tite-Live, XXVII, 5. D'abord son pouvoir ne s'étendait pas hors de l'*ager romanus*. (Beck., *Handb.*, II, p. 160.) Il dépassa cette limite quand la conquête romaine l'eut franchie. Mais on ne permit jamais qu'il s'exerçât au delà des frontières de l'Italie. On ne voulait pas que ce pouvoir s'étendît si loin, et pût ainsi se soustraire à la surveillance du sénat.

⁸ Tite-Live, XXVII, 14. Zonaras, VII, 13. Plutarque, *Fabius*, 4.

V – PREMIÈRES GUERRES. - PRISE DE VÉIES.

Le quatrième siècle de Rome vit au dedans les plébéiens conquérir pas à pas l'égalité et obtenir l'accès à presque toutes les magistratures, au dehors les Romains conquérir pied à pied les montagnes qui formaient leur magnifique horizon ; du côté de l'est, le dépasser, arriver jusqu'à Terracine et au lac Fucin, à peu près aux frontières de l'État pontifical, du côté de l'ouest aller seulement jusqu'au mont Ciminus qu'on voit de Rome et s'arrêter en deçà de la frontière bien rapprochée qui est devenue celle de cet État¹.

Un succès important et un grand revers, la prise de Véies par les Romains et la prise de Rome par les Gaulois, se détachent sur l'obscurité des petites victoires et des petites défaites dont fut témoin le pays montagneux des Æques et des Volsques et la région à l'ouest du Tibre.

Sauf ces deux événements, ce ne sont que guerres courtes, expéditions rapides et peu décisives, succès ou revers sans éclat, villes prises et reperdues, une multiplicité uniforme d'incidents nombreux et toujours les mêmes dont tout l'art de Tite-Live n'a pu rendre la narration très attachante. Je n'ai point à la refaire après lui ; je suis heureux que le plan de cette histoire qui me retient à Rome me dispense et dispense mon lecteur de suivre les armées romaines dans toutes leurs marches et contremarches à travers les montagnes des Volsques et des Æques, d'autant plus que ces récits arides ne sont probablement pas très exacts². Je me bornerai à indiquer sommairement le progrès des Romains dans ces guerres, ou, reculant souvent, ils avancèrent toujours ; car, d'autre part, je ne regarde point cette topographie de leurs premières conquêtes comme entièrement en dehors de mon sujet : ce qui se passe en vue ou presque en vue de Rome lui appartient. Je voudrais que ce livre fût jusqu'à un certain point comme un *guide* historique pour ceux qui font le voyage de Rome en réalité ou en imagination. Or, tout *guide* de Rome un peu complet ne parle pas seulement de la ville même, mais embrasse autour d'elle un rayon d'une quinzaine de lieues que je me crois aussi permis d'embrasser.

Au commencement du quatrième siècle, les Æques viennent encore ravager la campagne sous les murs de la ville³, et s'avancent jusqu'à la porte Colline ; en 323, unis aux Volsques, ils occupent l'Algide derrière Frascati. Ces deux peuples, descendus chacun de leurs montagnes, sont entrés dans la plaine qui est au pied de l'Algide, par les deux portes naturelles qui s'ouvrirent à son extrémité et y campent séparément.

Cette fois les préparatifs de l'ennemi étaient plus formidables, et la terreur des Romains fut plus vive que de coutume⁴. On nomma un dictateur, Postumius Tubertus, dont la sévérité était si grande ; que plus tard il fut lapidé par ses soldats. Deux armées viennent attaquer les deux armées retranchées au pied du mont Algide et deux camps romains s'établissent en face des deux camps ennemis dans cette plaine qui est le fond d'un cratère, et qui, comme le dit avec

¹ Rome, février, 1861.

² L'absence de triomphe après la campagne terminée par la prise de Corbio, absence que Tite-Live a remarquée (III, 70), inspire des doutes à Schwegler sur la réalité de cette campagne. Ailleurs il fait observer que l'on suppose presque toujours que les ennemis sont les agresseurs, et que ces attaques surviennent souvent quand les patriciens ont besoin de distraire la plebs de quelque réclamation qui les embarrasse. Le détail infini de ces petites guerres, sans être toujours exact, offre une vérité générale : c'est un amas de souvenirs partiels plus ou moins altérés, mais non un ensemble de faits inventés. Ce qu'on eût inventé eût été moins minutieux et plus intéressant.

³ En 308. (Tite-Live, III, 68).

⁴ *Ibidem*, IV, 26.

raison Tite-Live n'était pas seulement propre à des rencontres partielles, mais assez ouverte et assez vaste pour que des armées pussent s'y ranger en bataille.

Le consul était au sud, le dictateur au nord. Tandis que les soldats du premier attaquent avec impétuosité, le second tourne la position de l'ennemi et le prend par derrière. Grâce à cette manœuvre, quand vint le jour, les Æques et les Volsques se voient enveloppés ; mais un Volsque intrépide, Vettus Messius, à la tête d'une poignée d'hommes, se fit jour à travers l'armée romaine et pensa la faire reculer. Ce fut un combat terrible : le dictateur fut frappé d'une pierre à la tête, un de ses lieutenants eut la cuisse clouée à son cheval par un trait, le consul eut un bras coupé.

En 350 les Romains sont encore aux prises avec les Volsques, mais ils ont fait un progrès au delà de l'Algide ; car, vers ce temps, il est question d'une colonie envoyée à Velletri. Le théâtre de la guerre est porté plus à l'est, plus dans le cœur des montagnes près de Ferentino. Terracina est définitivement reprise en 354, et en 358 les Æques et les Volsques¹ demandent la paix. Il y avait juste cinquante ans que les Æques avaient paru à la porte Collige. Pendant ces cinquante ans d'efforts perpétuels, la guerre s'est déplacée, elle a été transportée d'une rue de la Rome actuelle à l'entrée du royaume de Naples.

Mais avant, les Romains avaient eu à combattre un autre ennemi sur la rive droite du Tibre : c'étaient les populations moitié Étrusques, moitié sabinnes, de Falère, de Capène et surtout de Véies, une des douze grandes villes d'Étrurie, égale à Rome en étendue, ce qu'on ne dit d'aucune ville du pays des Volsques et des Æques, au moins aussi civilisée qu'elle, sa vraie rivale, dont les habitants avaient souvent fait la guerre aux Romains avec avantage, avaient exterminé presque entièrement la noble tribu des Fabius, avaient occupé le Janicule et pénétré dans le champ de Mars.

Pendant la première moitié du quatrième siècle, tandis que les Romains guerroyaient avec la montagne, ils avaient eu aussi à guerroyer contre Véies. Déjà commençait pour eux cette double lutte à l'est et à l'ouest dont leur position leur faisait une nécessité, et dans laquelle il est merveilleux qu'ils aient toujours fini par triompher.

Ainsi en 317, comme ils respiraient depuis quelques années des agressions sabelliennes, ils furent forcés de tourner leurs armes du côté de l'Étrurie par la perfidie du roi de Véies Tolumnius, qui, au mépris du droit des gens, avait fait égorgé quatre patriciens envoyés vers lui, en ambassade. J'ai dit que leurs statues furent placées près de la tribune². Ces statues n'avaient que trois pieds de haut, elles existèrent jusque vers le temps de Cicéron.

Fidène comme toujours avait pris parti pour Véies. Le dictateur que le voisinage du danger avait fait nommer, s'établit aux portes de Rome, là où le Tibre se jette dans l'Anio et disposa ses troupes dans l'angle que forment les deux fleuves³.

Les Véiens, renforcés par l'arrivée des Falisques, qui avaient passé le Tibre pour les joindre, vinrent camper devant la ville de Fidène¹.

¹ *Ibidem*, V, 13, 23.

² Selon Tite-Live (IV, 17), Cicéron (*Philippiques*, IX, 2), Pline (*Hist. nat.*, XXXIV, 11, 3), *in rostris*, ce qui semble vouloir dire sur la tribune. La tribune, qui était une esplanade assez longue où l'on marchait, eût pu les contenir ; mais *in* indique souvent le voisinage. L'expression *in Circo* s'applique à des monuments voisins du Cirque.

³ C'est ainsi qu'on doit entendre : *Ad confluentes consedit in utriusque ripis amnis*. (Tite-Live, IV, 17.)

Un combat fut livré dans la plaine au pied de la colline où était Fidène. Les deux armées s'avancèrent l'une contre l'autre entre les deux camps : le camp romain au confluent du Tibre et de l'Anio, le camp étrusque en avant de Fidène. Les Véiens étaient à droite, appuyés au Tibre, les Falisques à gauche, les Fidenates au milieu, ayant leur ville derrière eux. Une partie des Véiens voulut tourner le camp romain en allant passer au delà des hauteurs d'Antemme (*Acqua Acetosa*) que celui-ci avait à sa droite. Les deux armées restèrent quelque temps en présence. Le général romain était tourné vers le Capitole, attendant un signal des Augures qui devait être celui du combat ; remarquable preuve de l'importance qu'on attachait aux signes célestes. Le signal parut.

Aussitôt les cavaliers romains, manœuvrant dans cette plaine qui semble faite pour des charges de cavalerie, fondirent sur les alliés et ils plièrent. Mais Tolumnius les ramenait au combat, et le combat semblait devoir durer longtemps, quand un jeune tribun militaire de la grande famille Cornelia, Cossus, indigné à la vue de celui qui avait violé la foi en faisant périr des patriciens romains, pousse son cheval vers le cheval de Tolumnius, que le choc fait tomber ; Cossus saute à bas aussitôt, abat le roi, qui veut se relever, d'un coup de son bouclier, et avec sa lance le cloue à terre², puis le dépouille et plante sa tête sur une pique. L'ennemi, saisi d'effroi à ce spectacle s'enfuit. L'ardent jeune homme passe le Tibre et retourne du champ véien, chargé de butin.

Dans le triomphe qui suivit cette victoire ce qui attira le plus l'attention, ce fut Cossus portant les dépouilles opimes, ce qu'on n'avait pas vu depuis Romulus et allant les déposer dans le petit temple très ancien de Jupiter Férétrius, qui était sur le Capitole.

Tite-Live raconte, à ce sujet, que l'empereur Auguste a bien voulu lui apprendre que lui-même avait lu sur la cuirasse de lin de Tolumnius conservée dans le temple de Jupiter Férétrius, que les dépouilles opimes avaient été offertes neuf ans plus tard par Cossus, alors consul. Tite-Live, tout en disant que c'eût été un sacrilège d'enlever à Cossus l'honneur du témoignage impérial ne paraît point convaincu par cet illustre témoignage et donne de forts bonnes raisons, pour ne point l'admettre ; toutefois, en critique prudent, il se garde de le contredire³.

Pendant les années qui suivirent, les Véiens et les Fidenates profitèrent d'une de ces maladies dont il est parlé souvent dans l'histoire de Rome, et dans lesquelles la *malaria* pouvait jouer un rôle, pour franchir l'Anio, et venir encore une fois butiner jusqu'à la porte Colline. On fut obligé de défendre Rome et de garnir de troupes les murs et l'agger qui était de ce côté.

Ce fut pendant une des maladies dont je viens de parler que l'on voua un temple à Apollon pour la santé du peuple romain⁴. Ceci est un fait important, car c'est la première apparition d'un culte grec à Rome depuis les Pélasges. Au reste, ce ne fut pas le dieu de la lyre et des chants qu'on voulut alors honorer, Rome était encore trop barbare ; ce fut l'Apollon qui *chasse les maux*, de Delphes, l'Apollon

¹ En général, on croit reconnaître Fidène dans la colline qui est en face de Monte-Giubileo ; dans Monte-Giubileo, la citadelle de Fidène ; mais, selon M. Rosa, l'emplacement de Fidène est plus proche de Rome, là où il doit être, à cinq milles seulement, et Monte-Giubileo, qui est à six milles, ne peut avoir été la citadelle.

² Tite-Live, II, 19.

³ Tite-Live, IV, 21. Comme il faut être juste envers tout le monde, je dirai qu'Auguste pouvait bien avoir raison sans que Tite-Live eût tort. Mais pour cela on doit supposer que l'inscription avait été altérée par la famille de Cossus, qui avait voulu rappeler son consulat en même temps que sa victoire. C'est l'opinion de Perizonius, adoptée par Schwieger. (*R. Gesch.*, III, p. 200.)

⁴ Tite-Live, IV, 25.

secourable, de Phigalie, ce qu'on traduit par **medicus** (qui remédie) ; l'Apollon invoqué par les Romains contre une épidémie fut l'Apollon médecin.

Après avoir consulté les livres sibyllins¹, d'où l'on prétendait tirer tous les emprunts religieux qu'on faisait à la Grèce, on érigea le temple d'Apollon, hors de la ville comme il convenait pour un dieu étranger, derrière le temple de l'Espérance², dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale³ liée au souvenir de l'Arcadien Évandre, non loin du cirque Flaminien, dans une partie des prés Flamiens qui paraît avoir été antérieurement consacrée au culte du dieu⁴, ce qui, en ce cas, devait remonter à l'ancien culte de l'Apollon Pélasge.

Les Romains, bravés dans leurs murailles, en sortirent, repoussèrent les ennemis qui se retirèrent sur les hauteurs ; ils y furent poursuivis et battus près de Nomentum.

Selon Tite-Live, le dictateur prit Fidène, qu'on avait déjà prise plusieurs fois et qu'on devait prendre encore, au moyen d'un souterrain qu'il creusa et qui le conduisit dans la citadelle. La colline où fut Fidène, sans être très élevée, l'est assez pour faire douter qu'un tel travail ait pu facilement être exécuté. Si les Romains pénétrèrent dans la citadelle de Fidène, ce fut probablement par un souterrain creusé plus anciennement, un de ces **cuniculi** qu'on a retrouvés dans plusieurs villes antiques⁵, et qui remontent peut-être aux Pélasges.

Les guerres sabelles détournèrent pendant quelque temps de l'Étrurie les armes des Romains, mais ils devaient y revenir. Les incursions des Véiens recommencent, les Fidenates égorgent les colons romains qu'on avait envoyés dans leur ville. Rome est saisie d'un grand effroi. L'armée est postée à la porte Colline, on munit de troupes les remparts, on proclame le justilium, les boutiques sont fermées, la ville ressemble à un camp.

Cornelius Cossus, celui-là même qui avait tué de sa main Tolumnius, est nommé consul. Il va camper à un mille et demi (une demi-lieue) en deçà de Fidène ayant les hauteurs à sa droite, le Tibre à sa gauche⁶ ; l'ancienne position de Tullus Hostilius. Il fait occuper les collines pour tourner l'ennemi par derrière ces collines sans qu'il s'en aperçût. C'est toujours la même manœuvre employée tour à tour par les Romains et par leurs adversaires, parce qu'elle était commandée par la disposition des lieux.

Alors un spectacle inusité vint frapper les yeux des Romains . les portes de Fidène s'ouvrent, il en sort une multitude portant des torches et toute resplendissante de feux⁷. Ce ne pouvait être qu'un moyen de terreur religieuse, imaginé par des prêtres étrusques. En effet, les soldats furent d'abord effrayés, mais le dictateur Mamercus Æmilius les rassure, les entraîne, et à la tête de la cavalerie se précipite à travers les flammes. Le corps de troupe qui a tourné les collines prend en queue les Étrusques attaqués de front par le dictateur.

¹ Tite-Live dit seulement les livres. Mais le temple, le culte, les jeux d'Apollon sont toujours en rapport avec les livres sibyllins.

² Tite-Live, XL, 51.

³ *Ibidem*, XXVII, 37.

⁴ Tite-Live (III, 63) dit en parlant du lieu où le temple fut construit : *Jam tum Apollinarem appellabant*. L'église de Saint-Apollinaire, dans un endroit que le peuple appelle la *Pollinara*, semble montrer qu'il y avait aussi un lieu consacré à Apollon dans une autre partie du Champ de Mars.

⁵ Abeck., *Mittelit.*, p. 1823.

⁶ Tite-Live, IV, 32.

⁷ *Id.*, *ibid.*, 55.

Tandis que, pour regagner leur territoire, les Véliens se jettent dans le Tibre et que beaucoup d'entre eux disparaissent dans ses tourbillons, les Fidenates rentrent en désordre dans leur ville, les Romains y entrent à leur suite, et Fidène tombe de nouveau au pouvoir des Romains, qui la perdront, la reprendront et la reperdront de nouveau. Voilà, au milieu du quatrième siècle, où en est la conquête romaine. Elle se fait encore en vue du Capitole. Ce n'est qu'à partir de 355 que Fidène sera définitivement réduite, et Fidène m'est pas à deux heures de Rome.

Dans les montagnes des Volsques, cette conquête était plus avancée que dans la campagne romaine. Les Romains allaient sans cesse d'un ennemi à l'autre. A peine eurent-ils jeté les Véliens dans le Tibre et repris possession de Fidène qu'ils coururent combattre les Volsques. J'ai envie de faire comme eux et d'aller contempler un épisode remarquable de cette guerre de montagnes, qui se rattache à une localité bien caractérisée.

C'était la colline qu'on appelait **Verrugo** la Verrue¹ ; elle se trouvait certainement entre le pays des Æques et le pays des Volsques², ce qui rendait sa possession très importante. Aussi fut-elle plusieurs fois prise et reprise par les Romains et leurs ennemis, qui se la disputaient avec acharnement. On a tout lieu de croire que c'est la colline isolée qui porte aujourd'hui le nom de **Colle Ferro**³, et qui s'élève au pied des montagnes, à gauche et vers l'entrée de la vallée du Sacco, vallée que de Rome on voit s'ouvrir entre le massif habité par les Volsques et les montagnes des Herniques et des Æques.

Le nom de la Verrugo revient souvent, comme celui de l'Algide,, dans le récit des guerres du quatrième siècle. L'Algide était le lieu où les Æques et les Volsques se réunissaient pour combattre les Romains ; la Verrugo était la clef de la vallée que les Æques avaient à franchir pour venir opérer cette réunion au pied de l'Algide ; si ce point leur était enlevé, leurs communications avec les Volsques devenaient difficiles. En 310, ces deux peuples ayant appris que les Romains l'avaient fortifié *frémirent de fureur*⁴. Ils parvinrent à l'arracher aux Romains ; mais les Romains s'en emparèrent de nouveau, et de là purent ravager à droite et à gauche le territoire des Volsques et le territoire des Æques.

La Verrugo fut témoin de divers faits d'armes les uns glorieux, les autres humiliants pour les Romains, je les raconterai pour donner l'idée des alternatives de revers et de succès dont se compose l'histoire de cette guerre de montagnes, qui, avec les pointes du côté de l'Étrurie, remplit presque tout le quatrième siècle de Rome. Mais c'étaient toujours les succès qui avaient le dernier.

Le consul Spurius Atratinus combattait les Volsques au pied de Verrugo⁵. Dès le commencement de l'action, dit Tite-Live (IV, 37), qui semble en avoir eu sous les yeux les détails conservés dans quelque mémoire de famille, on vit de quel côté devait tourner la chance du combat. Les clameurs de l'ennemi étaient vives et

¹ Ce nom indique une colline isolée, faisant saillie sur la plaine comme une verrue sur le visage. — Il y a près de Florence une colline nommée Verruca. **Verrugo** a le même sens que **Verruca**. (Cat. ap. Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, II, 7.) D'après l'analogie de la terminaison en **o** avec le grand nombre de mots sabins ou sabelliques terminés de même : Nerio, Anio, Pompo, Scipio, Dorso, Varro, Cicero, je suis porté à croire que **verrugio** était la forme sabellique, et **verruca** la forme latine.

² Il fallait qu'il en fût ainsi pour que l'occupation de cette colline par les Romains fût considérée comme un si grand malheur par ces deux peuples.

³ Nibby, *Dint.*, III, p. 474. Abek., *Mittelit.*, p. 75. Nibby croit retrouver dans le nom moderne de **Colle Ferro** une trace de **Verruca**.

⁴ Tite-Live, IV, 1.

⁵ Tite-Live n'indique pas le lieu de ce combat, mais Valère Maxime (III, 2, 8) dit : *Apud Verruginem*.

bien nourries, les cris du soldat romain discordants, inégaux, mous, souvent interrompus ; l'ennemi pousse du bouclier, pointe de l'épée ; les Romains regardent autour d'eux, leurs casques chancellent sur leurs têtes ; indécis, tremblant, chacun se serre contre le gros de la troupe ; enfin ils fuient. Tout était perdu quand un officier de cavalerie nommé Tempanius saute à terre et se l'ait imiter de tous les cavaliers ; ils soutiennent le combat, rétablissent la résistance ; mais ils sont entourés, on les croit perdus ; cependant ils parviennent à occuper un lieu élevé, peut-être la Verrugo elle-même. Au milieu de la nuit l'ennemi, sur une fausse alerte, prend la fuite. Quand le jour vient Tempanius s'aperçoit que les assaillants ont disparu ; il va au camp romain et le trouve vide ; alors lui et ses cavaliers s'empressent de gagner Rome. On les croyait morts et l'armée détruite, l'effroi était au comble ; lorsqu'on les vit paraître, un immense cri de joie s'éleva de toute la ville. Le tribun Hortensius intenta une accusation au consul Sempronius, mais Tempanius le défendit.

Une autre expédition contre Verrugo avait été précédée par d'orageux débats dans le Forum. Le tribun Mænius s'était opposé à l'enrôlement, jusqu'à ce qu'une loi agraire qu'il proposait eût passé. A ce moment on apprit que l'Arx Carventana¹, poste important, avait été prise. Cet événement décida neuf tribuns à se séparer de leur collègue. Fort de leur appui, le consul procéda à l'enrôlement et, quelques-uns en appelant au tribun Mænius, il leur fit *tordre le cou*². Les soldats partirent fort irrités. Cependant l'Arx Carventana fut prise, mais ils n'eurent aucune part au butin : tout fut vendu et le prix versé dans le trésor public ; les soldats, encore plus mécontents du consul, le chansonnèrent pendant son triomphe.. Mænius au contraire était toujours plus populaire. Les patriciens, en rétablissant pour cette année, comme ils le faisaient assez souvent, le consulat, empêchèrent que Mænius ne fût tribun consulaire, et les plébéiens s'en vengèrent en nommant pour la première fois des questeurs plébéiens.

La colère des patriciens fut grande, celle des tribuns n'était pas moindre. Tout à coup on apprend que l'Arx Carventana a été reconquise par les Æques et que beaucoup de soldats ont péri ; les tribuns en profitèrent pour obtenir un compromis entre leurs prétentions et les résistances patriciennes³ ; ils se désistèrent alors de leur opposition à l'enrôlement. Mais toutes ces aigreurs semblent avoir nui à l'énergie militaire ; les deux consuls parurent devant l'Arx Carventana et ne purent la prendre ; plus heureux à Verrugo, ils la prirent et l'occupèrent.

En même temps les patriciens remportaient à Rome une victoire politique ; bien que le peuple eut obtenu les comices qu'il désirait, les trois tribuns consulaires qu'il nomma furent patriciens ; on accusait, il est vrai, les patriciens d'une supercherie électorale : de mettre sur la liste des candidats plébéiens indignes, pour dégoûter des choix plébéiens.

De nouvelles irritations se manifestèrent à Rome au sujet de la nomination d'un dictateur qui déplut fort aux tribuns consulaires eux-mêmes et donna occasion aux tribuns du peuple de se réjouir des divisions patriciennes. Les chefs de l'aristocratie, pour vaincre la résistance des tribuns consulaires eurent même l'idée d'en appeler aux tribuns du peuple. Ces querelles absorbaient tous les esprits. Ce qui n'était pas bon, dit Tite-Live, lorsqu'on avait une telle guerre sur

¹ Rocca massima, entre Cori et Velietri ; conjecture vraisemblable de Nibby. (*Dint.*, III, p. 17.)

² *Quum paucis appellantis tribunum, collum torsisset.* (Tite-Live, IV, 55.)

³ Tite-Live, IV, 55.

les bras¹. Deux des trois tribuns consulaires murmuraient contre le sénatus-consulte qui allait leur ôter le pouvoir. Le troisième, Servilius Ahala, prit son parti : il se fit autoriser à nommer : un dictateur, et choisit P. Cornelius, : un des deux récalcitrants ; pour le moment tout fut arrangé.

Cornelius battit rapidement les Volsques et déposa la dictature. Mais tous ces tiraillements politiques avaient eu une fâcheuse influence sur le moral de l'armée, et Verrugo fut prise par suite de l'indiscipline des troupes envoyées trop tard à son secours, et qui, s'étant mises, à ravager le pays, se firent exterminer.

Verrugo devait être témoin d'une nouvelle honte et d'une nouvelle gloire de l'armée romaine. Douze ans plus tard, pendant le siège de Véies², un des deux corps d'armée, commandé par le tribun consulaire Postumius, fut forcé de se réfugier sur des hauteurs à peu de distance de Verrugo, où était l'autre corps. Le premier fit un vaillant effort pour gagner cette position et percer la ligne des Æques, qui lui barraient le passage. Les cris poussés dans ce combat nocturne arrivèrent aux oreilles des défenseurs de Verrugo, qui crurent le camp forcé, prirent peur et, quittant leur poste s'enfuirent jusqu'à Tusculum. Le bruit se répandit à Rome que Postumius avait été tué, mais il était vivant ; le jour venu, il repousse les Æques, les poursuit, détruit leur armée et reprend possession de Verrugo, que des lâches avaient abandonnée.

Ainsi l'histoire de cette colline isolée nous a donné le spectacle des difficultés politiques et des vicissitudes militaires au milieu desquelles s'accomplit au quatrième siècle de Rome la conquête des montagnes qui forment l'horizon romain.

L'histoire de Verrugo m'a entraîné au delà de l'époque de la prise de Véies. Je reviens à ce siège mémorable, et qui fut la première entreprise longue et considérable des Romains.

A quatre lieues de Rome, près de la *Storta*, dernier relais que rencontrent les voyageurs venant de Florence, est un lieu très remarquable et très pittoresque appelé : l'**Isola Farnèse**. Là fut Véies, dont les Romains eurent tant de peine à triompher.

Un plateau de forme à peu près triangulaire s'élève, du sein de la campagne romaine. On voit les murs d'enceinte en grosses pierres, de maçonnerie étrusque, et on a reconnu plusieurs des portes de la ville ; à l'extrémité orientale du plateau, sur une hauteur qui ne s'y rattache que par une langue de terre étroite et que l'on appelle encore la *place d'armes* était l'ancienne citadelle : elle regardait du, côté de Rome, qu'elle semblait menacer³. Véies était comme la tête du bélier étrusque tourné contre Rome pour l'écraser.

Des tombeaux, les uns romains, les autres étrusques, parmi lesquels il en est un très bien conservé, se voient à l'extérieur de l'enceinte ; à l'intérieur aucune ruine n'est debout.

Les Romains ne seraient jamais venu à bout de prendre Véies, qui faisait partie de la confédération étrusque, si elle eût été efficacement secourue par les autres villes de l'Étrurie ; mais les délibérations du grand conseil national ne furent pas

¹ *Idem, ibid.*, 57.

² *Idem*, V, 28.

³ Nibby (*Dint.*, III, p. 424) place l'*arx* de Véies sur le sommet où est le château, et croit même retrouver la direction du Cuniculus dans le chemin qui y conduit. Mais ce sommet étant isolé, si l'*arx* eût été là, après l'avoir prise, il eût fallu livrer, pour prendre la ville, un assaut dont Tite-Live aurait parlé, et dont il ne parle point.

favorables aux Véiens ; ils l'avaient offensé en refusant de mettre à leur tête le chef annuel qu'il voulait leur imposer¹, et il fit la faute de les abandonner, s'en excusant sur la crainte des Gaulois² qui menaçaient. Cela montre que le lien fédéral n'était pas très fort. Les anciens eurent des confédérations de villes, mais ne connurent guère de vraies fédérations. D'ailleurs Véies n'était pas purement étrusque, son nom était sabellique³ ; elle avait eut un roi de cette race⁴, et tout le pays environnant fut à demi sabin ; aussi ne trouva-t-elle d'alliés véritables que dans deux villes voisines, habitées par des populations au moins en partie sabines, Falère⁵ et Capène.

Tout prouve que le siège de Véies fut une rude entreprise ; il dura, dit-on, dix années ; pour l'achever il fallut un grand homme, Camille⁶, et une mesure inusitée ; pour la première fois les troupes passèrent l'hiver sous la tente et furent soldées : deux innovations, dont la seconde était la conséquence de la première, et qui excitèrent, de vives réclamations de la part des tribuns contre les patriciens accusés de vouloir constituer une *armée permanente* et d'éloigner les plébéiens en les retenant sous les armes⁷.

L'on avait entouré la ville assiégée d'un fossé et d'un relèvement de terre continu. C'était un bien grand ouvrage ; il fut détruit par les Véiens. A cette désastreuse nouvelle, toute opposition à la guerre fut abandonnée chacun rivalisa de zèle. Ceux qui, bien que compris dans les centuries des cavaliers, ne recevaient point un cheval de l'État, vinrent dans la curie offrir au sénat d'en entretenir un à leur frais. Les plébéiens, saisis d'une généreuse émulation, se précipitèrent dans le Comitium et s'offrirent pour aller assiéger Véies, promettant de ne revenir que lorsqu'elle serait prise. Les sénateurs, du haut des degrés de la curie applaudissaient de la voix et du geste⁸ ; plébéiens et patriciens pleuraient de joie, puis rentrés, dans la curie, les sénateurs y rédigèrent un sénatus-consulte par lequel ils ordonnaient aux tribuns consulaires de monter à la tribune⁹ pour remercier les volontaires à pied et à cheval et leur accordaient la solde militaire ; belle scène de concorde patriotique entre le Forum et la curie, à laquelle ces lieux, ordinairement ennemis, n'étaient pas accoutumés.

L'agger que les Romains avaient construit autour de Véies fut réparé et les travaux du siège repris avec ardeur. Mais malgré cette ardeur, malgré la

¹ Tite-Live (V, 1) donne à ce roi des Véiens le nom de *rex* et le nom de *sacerdos*.

² Tite-Live, V, 17.

³ *Veia*, dans la langue osque, dont les rapports avec la langue sabine ont été reconnus par Varron (*De ling. lat.*, VII, 27), voulait dire *plastrum*. (P. Diacre, p. 368.)

⁴ L'affinité du Sabin et de l'Ombrien est certaine, et il y avait eu un roi de Véies, appelé Propertius comme le poète Properce, qui était ombrien. On faisait instituer les Saliens, prêtres sabins, par un roi de Véies.

⁵ Le site de Capène a été indiqué par de Nibby à Civiticolà. (*Dint.*, I, p. 375) Son nom paraît fort semblable à celui de *Capua*, par lequel les Samnites remplacèrent l'ancien nom de Vulturum, ce qui donne à Capène une origine sabellique, et, vu sa position, sabine.

⁶ Furius Camillus était d'extraction sabine. Les Furius étaient Sabins comme le prouvent plusieurs de leurs surnoms : Medullinus (de Medullia), et surtout *Camillus*, analogue à *Camerinum*, Sabin, à *Camers*, Ombrien, aux *Camenes* de Numa, au nom de *Camasine*, épouse de Janus. Virgile a appelé *Camilla* une héroïne volsque. Tout porte donc à regarder Camillus comme Sabin ; de plus, ce nom se rattache aux Pélasges. Les Camilli, jeunes gens qui servaient dans les sacrifices, ont été rapprochés, par les anciens, de Cadmillos, l'Hermès pélasge (Macrobe, Saturnales, III, 8), serviteur des Cabires, dieux pélasges ; un autre surnom des Furius était *philus*, semblable au grec *philos*. Les Furius seraient donc comme les Fabii une race sabine tenant aux Pélasges. Furius ou Furius paraît avoir la même racine que le mot grec, *fōs* homme, ou *for*, voleur, d'où *fur*, sabin comme *Lemur*. — Les divinités infernales étaient sabines ; la désinence sabellique en *ur* se retrouve dans *Tibur* et *Anxur*. — Remarquez que dans les mœurs héroïques, le nom de voleur est pris en bonne part, témoin les *Cleflés* de la Grèce moderne.

⁷ Tite-Live, V, 2. *Remotam in perpetuum et obligatam ab urbe et a republica juventam*.

⁸ *Idem*, *ibid.*, 7.

⁹ C'est le sens de : *In concionem vocati*.

présence de Camille, le siège ne faisait point de progrès ; le sénat, craignant que les plébéiens ne finissent par se décourager, employa un artifice assez singulier pour soutenir leur confiance, en rendant les dieux garants de la réussite de l'entreprise.

Le lac d'Albe avait atteint une hauteur inaccoutumée ; on ne pouvait se rendre raison de ce phénomène¹, causé par la fonte des neiges à la suite d'un hiver que nous savons avoir été extraordinairement rigoureux², et peut-être aussi par des agitations volcaniques dont l'effet avait été d'encombrer les conduits naturels, comme il arriva dans les lacs de Bœotie et d'Arcadie³. On envoya demander à l'oracle de Delphes comment on pouvait remédier à la crue insolite des eaux. Des travaux d'écoulement existaient dès cette époque en Grèce. L'oracle annonça que Véies serait prise quand l'eau du lac aurait cessé de se jeter dans la mer, et de se répandre dans la plaine. Avant d'avoir reçu cette réponse qu'il supposa peut-être, le sénat avait imaginé un moyen d'atteindre le but désiré : le règlement des eaux, l'irrigation de la campagne⁴ et le succès d'une autre entreprise à laquelle il tenait encore plus, la prise de Véies.

Comme on était en guerre avec l'Étrurie, on n'avait pas d'Aruspice pour conjurer le prodige ; on n'avait non plus personne qui fût en état d'exécuter ces travaux hydrauliques dont les Étrusques possédaient le secret, ces émissaires qu'ils pratiquaient pour dériver l'eau de leurs lacs⁵ et qui étaient chez eux un héritage de la science antique au moyen de laquelle les Pélasges avaient creusé ou au moins élargi les conduits souterrains par lesquels les eaux du lac Copaïs se déversaient. Pour calmer les imaginations épouvantées par la crue du lac d'Albe, il fallait au sénat un Aruspice étrusque ; pour faire cesser cette crue menaçante il lui fallait un ingénieur étrusque ; le sénat résolut de se procurer du même coup un Aruspice et un ingénieur, enfin de faire servir l'accomplissement d'un oracle à diriger les efforts, à exalter le courage et à amener par là le triomphe des Romains.

Voici comme le sénat s'y prit :

Par suite de la longueur du siège, il s'était établi de certaines habitudes familières entre les assiégeants et les Véiens. Un jour, un soldat romain qui était de garde sous les murs de la ville entendit un vieil Aruspice étrusque s'écrier : *Les Romains ne prendront la ville de Véies que lorsqu'ils auront fait écouler dans la plaine l'eau du lac d'Albe*. La ressemblance de cette prédiction bizarre avec celle que les envoyés du sénat rapportèrent de Delphes peu de temps après, rend bien vraisemblable que le sénat ne fut étranger ni à l'une ni à l'autre.

Le soldat, frappé d'une si singulière exclamation, et donnant un exemple de cette crédulité aux promesses d'un sorcier qui n'exclut pas des violences contre sa personne, dont on trouverait des exemples chez tous les peuples superstitieux et particulièrement chez le peuple romain, lequel maltraite les madones quand elles n'exaucent pas ses vœux ; le soldat, s'étant approché du vieux devin sous prétexte de le consulter sur quelque prodige, le saisit tout à coup dans ses bras, l'emporta en dépit d'une résistance, je crois, simulée, et alla le déposer dans la curie, en plein sénat.

¹ Tite-Live, V, 15.

² *Idem, ibid.*, 13.

³ Niebuhr, IV, p. 214.

⁴ Cicéron, *Div.*, II, 32.

⁵ O. Müller, *Etr.*, I, p. 218.

L'Étrusque parut regretter ce qu'il avait dit ; mais, le mal étant fait, déclara persister dans sa prophétie, et en même temps il indiqua les moyens d'opérer une dérivation des eaux du lac.

Bientôt les envoyés revinrent de Delphes et rapportèrent la réponse de l'oracle, qui coïncidait merveilleusement avec la prédiction de l'Étrusque ; il n'y avait plus de place pour l'incertitude.

L'Aruspice devint un grand personnage ; il fut chargé de *procurer* le prodige, c'est-à-dire de détourner les conséquences funestes qu'il pouvait avoir, et de faire tout ce qu'il fallait pour, apaiser les dieux.

Mais le sénat ne fut pas seul à en tirer parti, et sa ruse tourna, en partie contre lui ; les plébéiens me paraissent avoir su profiter aussi de la confiance accordée au devin ; car le devin ayant déclaré que les dieux étaient irrités de ce que les fêtes latines n'avaient pas été convenablement célébrées sur le mont Albain et que par suite l'élection des tribuns consulaires était vicieuse, ceux-ci furent contraints d'abdiquer et remplacés par d'autres tribuns consulaires, dont on décida que la majorité serait plébéienne.

Ce fut un incident imprévu et qui, n'était pas, je crois, dans le plan primitif de la comédie. Car, le lecteur a, j'imagine, déjà vu clair dans le manège ; le monologue du vieil Étrusque, prononcé tout juste de manière à être entendu par le soldat romain, a dû éveiller ses soupçons. On peut supposer que ce monologue avait été conseillé en secret et probablement assez bien payé par le sénat, lequel, en calmant les inquiétudes nées du prodige et qui pouvaient décourager le soldat, dont un siège prolongé commençait à ébranler la patience ; en réalisant la condition mise par un double oracle à un succès, ce qui était un excellent moyen d'assurer ce succès, voulait en, même temps faire accomplir une œuvre utile et capable de rivaliser avec les grands travaux des rois ses prédécesseurs. Il fallait un Étrusque pour prescrire l'entreprise au nom du ciel et pour en diriger l'exécution : on fit parler et enlever le bonhomme et creuser l'émissaire par ses soins.

Cette petite comédie religieuse pouvait avoir encore un autre objet ; nous allons voir que Véies fut prise au moyen d'un conduit souterrain (*cuniculus*) ; peut-être le sénat avait-il dès lors concerté avec Camille le projet de ce cuniculus et avait-il besoin aussi pour cela d'un Étrusque, qu'il y employa plus tard, après l'avoir employé au percement de l'émissaire du lac Albain.

Cet émissaire est le plus grand ouvrage qu'ait accompli la république romaine¹ : il est percé à travers la roche volcanique ; sa largeur est de cinq pieds, sa hauteur de sept à huit pieds ; des puits nombreux y descendent du sommet de la colline, des corridors y aboutissent, destinés à l'extraction des matériaux.

A l'entrée il est revêtu de murs, dont la direction est oblique, moyen d'amortir l'impétuosité du courant qu'on remarque dans les aqueducs de Rome, souvent coudés, et dans la piscine comme sous le nom des *sette sale*, sur l'Esquilin. En avant d'un mur transversal, dans lequel ont été ménagées des ouvertures pour permettre le passage des eaux, était une grille disposée de manière à arrêter les

¹ J'ai transcrit, à peu de choses près, la description de l'émissaire du lac Albain, qu'a donnée Hirt dans son histoire de l'architecture antique (*die Geschichte der baukunst bey der Alten*, II, p. 105), parce qu'elle m'a paru la plus complète. Mais je dois dire que les dimensions de l'émissaire ne sont pas si considérables suivant Abeken et Nibby. Le premier (*Mittelit.*, p. 179) ne lui donne que quatre mille pieds de longueur ; pour la hauteur, six pieds ; pour la largeur, quatre. Nibby (*Dint.*, I, p. 102) lui donne une longueur de sept mille cinq cents pieds, comme Hirt ; pour la hauteur et la largeur, il s'accorde avec Abeken.

objets qui auraient obstrué le canal ; au delà est un réservoir dans lequel se déposent les impuretés de l'eau, et qu'on peut nettoyer quand il convient ; en avant du point où le canal s'enfonce dans les profondeurs de la terre est une salle murée et garantie contre le poids de la montagne par une voûte d'une solidité telle, que les racines des chênes qui croissent au-dessus en s'insinuant à travers les gros blocs dont elle est formée n'ont pu l'endommager notablement.

La même disposition se remarque à l'extrémité opposée : l'émissaire est terminé par un grand réservoir voûté d'où l'eau s'échappe par cinq ouvertures ; delà, conduite à travers la campagne, elle va se jeter dans le Tibre à une lieue environ au-dessous de Rome. Tel est l'émissaire du lac d'Albano, qui présente une remarquable entente du nivellement¹.

Selon Tite-Live, ce grand travail fut achevé en moins de deux années ; on ne croirait pas à ce témoignage de l'historien, si les puits ouverts au-dessus du canal ne permettaient de supposer que le percement a été opéré sur un grand nombre de points à la fois², et, malgré cette explication, j'ai encore de la peine à admettre que les choses aient pu marcher si vite. M. Mommsen rejette absolument l'histoire de l'Aruspice enlevé, histoire pourtant si vraisemblable, et voit dans l'émissaire du lac d'Albe un ouvrage des anciens Albains à l'époque où ils étaient à la tête de la confédération latine. On pourrait croire aussi qu'il fut plus anciennement encore, comme l'ont peut-être été en Grèce les travaux du même genre, l'œuvre des Pélasges. Même en supposant que les Pélasges l'eussent commencé, il aurait toujours été achevé par un Étrusque, car la voûte y paraît, la voûte est étrusque et non pélasge³.

L'émissaire fonctionne encore aujourd'hui ; par lui les eaux du lac *arrosent la campagne romaine* et vont se jeter *non dans la mer* mais *dans le Tibre* : l'oracle a donc été obéi, aussi Véies a été prise.

D'abord cependant la promesse de l'oracle ne parut pas devoir s'accomplir, Deux tribuns consulaires qui combattaient contre les Falisques tombèrent dans une embuscade, l'un d'eux y périt ; à cette nouvelle, une grande terreur se répandit dans Rome, et, dans l'armée des assiégeants, on eut peine à empêcher les soldats de prendre la fuite. Rogne était très agitée ; on disait le camp de Véies forcé et les ennemis approchant de la ville. Les hommes s'élançaient sur les remparts, les matrones se pressaient dans les temples et imploraient les dieux.

Camille fut nommé dictateur et le sort de Véies fût décidé. Tout change alors, les prévisions de l'avenir, l'âme des citoyens et la fortune de la ville. Camille punit militairement les fuyards, décrète un enrôlement se transporte à Véies, revient à Rome pour lever une nouvelle armée. Son activité suffit à tout.

¹ Nibby, *Dint.*, I, p. 405.

² Cette explication est donnée par Nibby et par Niebuhr. Mais tous deux paraissent avoir exagéré le nombre des puits, que Nibby porte à cinquante et Niebuhr à soixante. (Abek., *Mittelit.*, p. 180.)

³ Il est possible qu'un conduit souterrain fort antique existât avant l'époque romaine, car on a reconnu les traces d'un conduit du même genre qui portait les eaux du lac de Nemi dans la vallée de Laricia, elle-même autrefois un lac, et de cette vallée dans la plaine. Un cours d'eau dérivé du lac de Nemi, qui s'appelle Rio di Nemi, passe encore par deux ouvertures artificielles qui font communiquer, l'une, le lac de Nemi avec la vallée d'Aricia, et l'autre, celui-ci, avec la campagne. Ce courant traversait l'ancien lac d'Aricia. Les deux conduits sont d'une haute antiquité, car l'histoire ne sait rien de leur percement ; et d'ailleurs ce percement remonte à un temps où le lac d'Aricia n'avait pas été desséché, temps dont il ne restait au temps de Pline qu'un vague souvenir. (Pline, *Hist. nat.*, XIX.) Si l'émissaire du lac d'Albe préexistait à l'époque de Camille, et si on n'a fait alors que le réparer et l'agrandir, la rapidité avec laquelle Tite-Live assure qu'il fut construit s'explique naturellement.

Il n'oublia pas les dieux : il fit vœu de relever le temple que Servius Tullius avait consacré à la déesse Matuta dans le marché aux bœufs. Relever un temple consacré par Servius Tullius de populaire mémoire, dans ce moment où les plébéiens avaient si bien mérité de la patrie, était un à propos. Camille bat les auxiliaires de Véies près de Népi, augmente les travaux de siège et entreprend enfin celui qui devait décider la prise de la ville : ce conduit souterrain, ce cuniculus célèbre qui amena les assiégeants dans la citadelle, conduit souterrain dont on a nié l'existence, mais auquel je ne vois nulle raison de ne pas croire, bien qu'on n'ait pu encore le retrouver¹.

Par une déférence dont un dictateur aurait pu se dispenser, Camille envoie demander au sénat ce qu'il faudra faire du butin. Claudius qui, comme tous ceux de sa race, dédaignait la popularité, fut d'avis de l'employer à réparer le trésor public épuisé, de le déposer dans le temple de Saturne ou tout au moins de le faire servir à solder l'armée. Mais le sénat, qui ne voulait pas perdre la faveur populaire, décida qu'il serait partagé entre les soldats et tous ceux qui se rendraient au camp. Le camp fut bientôt rempli d'une multitude que cette perspective attirait. On peut dire que Rome tout entière prit pari à la prise de Véies.

Alors le dictateur sort de sa tente ; les auspices étant favorables, il fait prendre les armes aux soldats, et, fidèle au caractère religieux qu'il montra toujours, voue à Apollon, dont l'oracle avait annoncé le succès qui approchait, la dixième partie du butin ; il évoque la Junon protectrice et habitante de Véies, l'ancienne déesse pélasge dont le culte s'était conservé dans tout ce pays, lui demande de suivre bientôt les vainqueurs dans une ville qui sera la sienne ; puis, faisant, avec l'armée nombreuse dont il dispose, attaquer Véies de tous les côtés à la fois, pour mieux cacher son artifice, il lance ses meilleurs soldats dans le conduit souterrain. Ici se place une légende que Tite-Live lui-même reconnaît pour telle².

Le roi de Véies offrait un sacrifice dans le temple de Junon. Les Romains, du souterrain où ils étaient encore tâchés et d'où ils allaient sortir, entendirent l'Aruspice dire au roi : Ceux qui enlèveront les entrailles de la victime auront la victoire. Aussitôt ils s'élancèrent du souterrain, enlevèrent les entrailles de la victime et les portèrent au dictateur.

La ville fut livrée au pillage. On dit qu'à l'aspect des misères qu'il ordonnait Camille versa des pleurs. On disait aussi qu'élevant les mains vers le ciel il fit cette prière : *Si ma fortune et celle du peuple romain semblent trop grandes, qu'il nous soit donné de conjurer la jalousie des dieux et des hommes par le moindre malheur possible*. C'est ce que le sort ne devait accorder ni à lui ni à Rome, car il devait être banni par ses concitoyens et Rome prise par les Gaulois.

Véies fut dépeuplée, on vendit tous ceux de ses habitants qu'on n'avait pas égorgés, ce qui m'empêche d'être fort touché des larmes que Camille répandit sur Véies comme Scipion Æmilien sur Carthage. Au centre de l'ancienne enceinte s'éleva un **municipium** romain dont quelques restes ont été reconnus³, mais

¹ Abeken (*Mittelit.*, p. 183) cite plusieurs exemples de **cuniculi** dans d'autres villes italiotes.

² Tite-Live, V, 21. *Inseritur huic loco fabula*. Tite-Live ajoute : *Dans des événements si anciens, il me suffit que les faits soient vraisemblables, et qu'on puisse les accepter pour vrais... De telles choses sont plus faites pour être représentées sur la scène, amie du merveilleux, que pour être crues. Mais je ne trouve pas qu'il vaille la peine de les affirmer ou de les rejeter*. Tite-Live fait connaître ici le procédé qu'il a suivi dans le récit des événements accompagnés de quelques circonstances merveilleuses. Il est trop sage pour affirmer, trop bon Romain pour nier, il raconte.

³ On y a trouvé les têtes colossales d'Auguste et de Tibère, et la statue assise de Tibère, qui sont au Vatican. Vingt-quatre colonnes, transportées de Véies à Rome, ont servi à décorer, les unes la nouvelle église de Saint-

tout alentour demeura la solitude, et Properce a pu peindre un berger couché sur les ruines de Véies, des laboureurs qui moissonnent au milieu de ses débris.

*Nunc infra muros pastoris buccina lenti
Cantat, et in vestris ossibus arva metunt.*

C'est comme quand, à propos de Fidène et de Gabie, qui semblent avoir subi également une destruction partielle, Horace s'écrie : *Quoi de plus désert que Fidène et que Gabie !*¹ quand Lucain dit² qu'un jour, Gabie, Véies, et Cora, prophétie qui s'est réalisée, pourront à peine être reconnues à leurs ruines. Il y a quelque chose de doublement mélancolique dans ces retours sur : le passé par ces hommes, que nous n'apercevons nous-mêmes que dans le passé. C'est la mort qui gémit sur la mort.

Puis Camille voulut tenir sa parole à Junon et l'emmena à Rome ; mais il s'y prit avec la plus grande religion. De, jeunes Romains, le corps purifié par un bain sacré, entrèrent dans le temple et posèrent sur elle leurs mains avec respect. L'un d'eux, plus hardi, lui dit : *Junon, veux-tu aller à Rome ?* et Junon répondit : Je le veux bien³. Il y a quelques années, on parlait beaucoup des clignements d'yeux d'une madone de Rimini.

On bâtit sur l'Aventin un temple pour Junon, et Camille eut l'honneur, qu'il avait bien mérité, de le dédier quatre ans après la prise de Véies ; il devait avoir eu sur l'Aventin un ancien culte de Junon, la déesse sabine, au temps où les Sabins avaient occupé cette colline auprès des Pélasges, car elle y était honorée avec Jupiter et Minerve, comme sur le Quirinal dans l'ancien Capitole sabin⁴. De plus, l'Aventin, mont plébéen dès le temps d'Ancus et qui le fut encore plus depuis la loi Icilia, l'Aventin était bien choisi pour le nouveau temple, car l'expédition de Véies avait rattaché les plébéens ; on leur devait beaucoup, et le sénat, qui les avait remerciés de leur patriotisme, qui leur avait abandonné le butin malgré Claudius dont la sévère économie voulait le faire entrer dans la caisse de l'État, le sénat peut bien avoir fait encore cela pour eux. La statue transportée était en bois⁵, ce qu'on peut considérer comme une marque d'antiquité. Les matrones romaines offrirent plus tard à la déesse une statue d'airain⁶ ; mais on revint à l'usage antique, et on lui dédia postérieurement des statues en bois de cyprès⁷.

L'on arrivait au temple de Junon par le Clivus Publicius, montée qui correspondait à peu près à celle par où l'on va aujourd'hui à Sainte-Sabine⁸. Le temple de Junon était probablement là où est cette église près de ceux de Jupiter et de

Paul, les autres un édifice sur la place Colonne. C'est le dernier exemple de colonnes volées à un monument antique pour embellir une construction moderne. Je voudrais, mais je n'ose espérer, que ce soit réellement le dernier.

¹ Horace, *Épîtres*, I, 11, 7.

² *Pharsale*, VII, 393.

..... *Gabios, Veiosque Coramque
Pulvere vis tactæ poterunt monstrare ruinæ.*

³ Tite-Live (V, 22) explique la légende d'une manière qui peut être vraie en disant qu'elle fut imaginée, parce que Junon fut transportée facilement à Rome comme si elle suivait. Plutarque (*Camille*, 6) cite Tite-Live un peu inexactement.

⁴ Une autre trace de la présence des Sabins aborigènes sur l'Aventin subsiste peut-être dans le nom de sainte *Prisca*, à laquelle une église, non loin de Sainte-Sabine, est consacrée. *Prisci* était, nous l'avons vu, le nom des anciens Sabins.

⁵ Denys d'Halicarnasse, *Fragm.*, XIII, 3.

⁶ Tite-Live, XXI, 62.

⁷ *Idem*, XXVII, 37.

⁸ Le Clivus Publicius fut construit par les deux frères Publicius, édiles. Jusque-là, le rocher était à pic. (Varron, *de Ling. lat.*, v, 158 ; Ovide, *Fastes*, V, 293.) Ce Clivus Publicius conduisait du forum Boarium au temple de Junon. (Tite-Live, XXVII, 37.)

Minerve¹, et formant avec eux, vers le point le plus élevé de la colline, le **Capitole de l'Aventin**.

On peut supposer que les belles colonnes de la basilique de Sainte-Sabine proviennent du temple qu'elle a remplacé, bien que Tite-Live crût la demeure de Junon établie en ce lieu pour jamais². Le nom même de la sainte à qui cette basilique fut dédiée au cinquième siècle de notre ère est peut-être un souvenir de Junon déesse sabine³.

Camille fut reçu à Rome avec enthousiasme, la ville entière vint au-devant de lui ; il monta au Capitole sur un char attelé de quatre chevaux blancs. On jugea que ce triomphe était trop superbe, qu'un char ainsi attelé ressemblait trop à celui de Jupiter qui couronnait le temple. Némésis avait une statue sur le Capitole⁴. La déesse, bravée presque dans son sanctuaire par trop de gloire et d'orgueil, punit l'orgueil et la gloire.

Cette autre Némésis qui régnait au Forum et qui elle aussi n'aimait pas ce qui s'élevait trop, la plèbe romaine commença à voir d'un œil jaloux le triomphateur ; dès ce moment l'envie s'attacha à Camille et en descendant du Capitole, il commença à descendre de sa haute félicité.

Camille paraît avoir été un homme religieux⁵, je dirais sincèrement dévot, car en fait de religion, les termes qu'on emploierait aujourd'hui à Rome conviennent souvent à la Rome antique ; il eut un scrupule de conscience. Du butin dont l'armée s'était emparée, la dixième partie avait été vouée par lui à Apollon, dont le temple venait d'être construit, dont le culte nouveau, ou plutôt renouvelé⁶ était l'objet d'une grande ferveur. Décider les soldats à rendre ce qu'ils avaient pris n'était pas facile. Les, prêtres, j'allais dire les casuistes, consultés, imaginèrent un biais pour se tirer d'affaire. Ils déclarèrent que la religion serait satisfaite, si chacun après avoir estimé sa pris, en offrait la dixième partie. Mais Camille était un rigoriste. Il allait partout disant, ce sont les paroles de Tite-Live (V, 25), que sa *conscience ne lui permettait pas de se taire*, que l'on parlait seulement du butin, mais que dans sa pensée son vœu s'était étendu aussi à la terre conquise sur l'ennemi. Les prêtres, consultés de nouveau, déclarèrent qu'il avait raison et que la dîme devait être prélevée sur le territoire de Véies, bien qu'appartenant à cette heure aux Romains. Les scrupules de Camille commencèrent à ébranler sa popularité ; pour la consolider, il fit contre les Falisques une campagne heureuse, dans laquelle on place l'aventure du maître d'école, mais malgré ce nouveau succès, il ne put ramener à lui la faveur des plébéiens.

Ils s'en prirent à tout : à son triomphe, qu'ils disaient sacrilège, au vœu qui privait l'armée d'une partie de son butin. On lui reprocha d'avoir mis des portes de bronze à sa maison⁷, enfin on accusa de vol cet homme si timoré. On

¹ Les trois temples sont cités ensemble dans l'inscription d'Ancyre comme ayant été refaits par Auguste.

² *In Aventinum, æternam sedem suam*. (Tite-Live, V, 22.)

³ Falère, cette constante alliée de Véies dont la population, n'étant pas purement étrusque, devait être en partie sabine, avait un temple célèbre de Junon. Ovide (*Fastes*, VI, 49) appelle les Falisques adorateurs de Junon, et la colonie qu'y établirent les triumvirs s'appela *colonia Junonia Faliscorum*. (Nibby, *Dint.*, II, p. 22-3.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXVIII, 5, 1. Le culte de Némésis au Capitole étant lié, à ce qu'il paraît, avec la superstition très antique du *fascinum*, il est possible que ce culte remontât, comme cette superstition elle-même, jusqu'au temps des Pélasges.

⁵ *Diligentissimus religionum cultor*. (Tite-Live, V, 50.)

⁶ Emprunté aux Grecs et renouvelé des Pélasges, auxquels pouvait remonter le culte probablement très ancien de l'Apollon du Soracte, **Soranus Apollo**.

⁷ Plutarque, *Camille*, 12.

prétendit qu'il s'était approprié une part des richesses trouvées à Véies. Tous les genres de malheur fondaient sur sa tête : un de ses deux fils tomba malade et mourut. Le grand Camille, et ce trait le fait aimer, négligea l'accusation qui lui était intentée et s'enferma dans l'appartement des femmes pour pleurer son fils.

Les plébéiens aigris contre lui se préparaient à le condamner. Camille rassembla ses amis, ses compagnons de guerre et leur demanda leur appui. Il le leur refusèrent, offrant seulement de payer l'amende qui lui serait imposée. Il n'accepta pas, et, après avoir embrassé sa femme et le fils qui lui restait, indigné, il résolut de sortir de Rome pour aller se réfugier à Ardée. Il marcha en silence¹ jusqu'à la porte Trigemina² ; arrivé là, il s'arrêta, se retourna vers le Capitole, et, tendant les mains vers la sainte colline qui avait vu l'éclat de son triomphe, il pria les dieux, si le traitement qu'il recevait des Romains n'était pas mérité, que ce peuple ingrat eût un jour besoin de Camille.

Sa prière devait être exaucée. Les Gaulois approchaient, précurseurs lointains des futures invasions barbares.

On supposa plus tard que la venue de ce peuple formidable avait été annoncée miraculeusement. On racontait qu'un Romain, nommé Marcus Cædicius, revenant le soir, par la rue Neuve et passant entre le bois Sacré et le temple de Vesta, avait dans ce lieu, auquel l'ombre du Palatin donne encore aujourd'hui un sombre aspect, entendu une voix plus forte qu'une voix humaine lui dire : *Va, Marcus Cædicius, et avertis les chefs de l'État que l'arrivée des Gaulois est proche*. S'il y a quelque chose de vrai dans ce récit, on peut soupçonner que le sénat, sachant qu'en effet les Gaulois approchaient, avait fait parler la voix pour exciter le peuple à marcher contre eux. Un double monument resta de cet avertissement prophétique : un autel³ et un sanctuaire⁴.

On éleva au dieu inconnu qu'on appela *Ajus Locutius*, celui qui avait parlé⁵, un autel entouré d'une enceinte sacrée ; Cicéron et Tite-Live le virent encore.

La voix était sortie, disait-on, du bois sacré de Vesta, lequel descendait le long de la pente inférieure du Palatin, Virgile semble faire allusion à cette voix, quand, parlant d'autres présages, ceux qui annoncèrent la mort de César, il dit :

*Vox quoque per lucos vulgo exaudita silentes
Ingens.*

Géorgiques, I, 476.

On entendit à travers les bois silencieux une grande voix.

¹ *Ibidem*.

² On pouvait aussi se rendre à Ardée en sortant de Rome par la porte Capène ; mais de cette porte Camille n'aurait pu tendre les mains vers le Capitole, qui, pour lui, aurait été masqué par le Palatin.

³ Cet autel était sur le côté de la rue Neuve opposé au Palatin. La voix fut entendue sortant du bois de Vesta, qui dominait la rue Neuve. Un autel fut construit à *Ajus parlant* (*Ajo loquenti*) en face de ce lieu (Cicéron, *de Div.*, I, 45), au-dessous du point où la rue Neuve, après s'être séparée de la voie Sacrée, commençait à descendre, *infima nova via* (Varron *ap. Aulu-Gelle, Noct. Att.*, XVI, 17), par opposition à *summa*, mais non dans la partie inférieure de cette rue, vers le Vélabre ; car l'autel et le sanctuaire d'Ajus Locutius étaient au-dessus du temple de Vesta. (Tite-Live, V, 32.)

⁴ *Ubi nunc sacellum est.* (Tite-Live, *ibid.*)

⁵ Au temps de Cicéron, c'est ainsi qu'on entendait ces deux mots. car il met *loquens* au lieu de *locutius* ; mais, dans l'origine, il s'agissait peut-être de deux divinités dont les noms étaient synonymes (*Ajo* et *Loguor*), ce que Plutarque (*Camille*, 36 ; *de Fort. Rom.*, 5) a rendu deux fois par *φήμη καὶ κληδώνς* ; Niebuhr a montré que *et* se supprimait volontiers dans les anciennes formules latines (*patres conscripti*, pour *patres et conscripti*). Quoi qu'il en soit, il s'agit d'une divinité ou de deux divinités bien romaines. Ajus Locutius passait pour présider aux premières paroles de l'enfant. Or ces dieux sans nombre, qui avaient sous leur empire chaque détail et chaque moment de notre vie, depuis la naissance et avant la naissance, ces dieux sont pour moi les dieux vraiment indigènes de Rome, ceux qui appartiennent réellement au peuple romain.

VI – LES GAULOIS.

Les Gaulois qui menaçaient Rome ne venaient pas directement de la Gaule, d'où ce peuple aventureux était déjà venu en Italie sous le règne du premier Tarquin. Dès lors, l'Italie était en partie gauloise et le fut plus tard. On sait qu'au temps de César, la Gaule s'étendait jusqu'au Rubicon, et que la ville de Lucques y était comprise. Le nom que porte Sienne, elle le doit aux **Senones**, comme la ville de Sens leur doit le sien.

C'étaient les **Senones** qui, après avoir pénétré jusqu'à Clusium (Chiusi), au cœur de l'Étrurie, rencontrèrent les Romains. Ceux-ci avaient envoyé en ambassade au Brenn ou chef gaulois, pour intervenir auprès de lui en faveur des Étrusques, trois Fabius ; ils devaient être fiers de protéger ceux qu'avaient si vaillamment combattus leurs ancêtres. Le Brenn répondit avec une fierté toute gauloise, mêlée d'un peu de jactance qui ne l'était pas moins, et déclara n'avoir jamais entendu parler des Romains, ce qui n'était guère vraisemblable. Le vieil orgueil des Fabius se révolta ; oubliant leur situation d'arbitres, ils se mirent dans les rangs étrusques, et attaquèrent les Gaulois. Les barbares indignés de cette violation du droit des gens, envoyèrent des députés s'en plaindre à Rome. La curie leur était favorable, le sénat voulait faire livrer les Fabius par des fériaux ; mais, au Forum, ne s'étaient pas conservées de même les traditions du droit international sabin ; les plébéiens se moquèrent des Gaulois et du droit des gens ; dans le Champ de Mars, les comices par centuries, devenus très démocratiques depuis leur amalgame avec les comices par tribus, par une de ces bravades qui plaisent à l'emportement des multitudes, choisirent pour tribuns consulaires les trois Fabius.

A cette nouvelle, les Gaulois, saisis d'une de ces colères que cette nation, dit Tite-Live (V, 37), ne sait pas réprimer, la *furia francese*, si célèbre depuis en Italie, les Gaulois se précipitent sur Rome. Les Romains passèrent le Tibre pour les arrêter au delà du fleuve¹, mais les Gaulois le franchirent plus haut. Les Romains le repassèrent alors, et, suivant la voie Salaria, s'avancèrent contre l'ennemi près de l'Allia², nom funeste : ***infaustum Allia nomen***.

L'Allia est un des petits cours d'eau qui se jettent dans le Tibre vers le douzième mille au-dessus de Rome. Je n'hésite pas à le reconnaître avec M. Rosa, dans le cours d'eau appelé Scannabecchi, lequel descend des collines Crustuminiennes, comme on le dit de l'Allia.

Quant au champ de bataille, il faut le chercher de ce côté dans une plaine assez vaste, car le nombre des Gaulois était considérable³. Tite-Live nous apprend que pour résister à cette multitude, les Romains, beaucoup moins nombreux, avaient dû allonger leurs ailes, ce qui affaiblit leur centre ; il faut aussi qu'à l'est de cette plaine on trouve ces collines⁴, sur lesquelles fut placée la réserve, qui tint bon quelque temps, grâce à sa position.

Ces diverses circonstances et la distance de onze à douze milles indiquée par les auteurs, me conduisent à placer le théâtre du combat de l'Allia dans la plaine qui

¹ Diodore, XIV, 114.

² Quelques années plus tard, les Romains réhabilitèrent un peu ce nom en battant les Prénestins près de l'Allia. (Tite-Live, VI, 29.)

³ Diodore de Sicile (XIV, 114) dit soixante-dix mille.

⁴ *Paulum erat ab dextra editi loci*. (Tite-Live, V, 38.)

s'étend entre le Tibre et les collines, sur une largeur d'environ deux milles et de la Marcigliana à Santa Colomba¹.

Ce lieu fut témoin d'un grand désastre : ceux de l'armée romaine qui occupaient les hauteurs de droite, bien que la principale attaque eût, été dirigée contre eux, purent regagner home. Ils se retranchèrent dans la citadelle, sans songer, tant leur précipitation fut grande, à fermer les portes de la ville ; tout le reste fut repoussé vers le fleuve. Un affreux carnage se fit sur ses bords, et beaucoup de fuyards en voulant gagner Véies périrent dans les eaux. Quelques-uns se réfugièrent dans un bois qui existait alors entre la voie Salaria et le Tibre.

On ne peut s'expliquer cette déroute des Romains que par la nouveauté de leur ennemi. Les Romains n'étaient pas accoutumés à ces hommes de grande taille qui poussaient des cris terribles, bondissaient et hurlaient comme des sauvages, et leur semblaient des bêtes féroces plutôt que des hommes². Les descendants des guerriers gaulois qui sont maintenant à Rome ne rappellent leurs ancêtres que par leur fougueuse bravoure ; mais elle est réglée par la discipline ; ils marchent en silence au combat et ne ressemblent point à des bêtes féroces ; enfin les plus vaillants soldats de l'Europe sont les plus petits.

Les Gaulois, si impétueux dans l'attaque, ne se pressèrent pas de marcher sur Rome, qui était bien voisine ; étonnés de leur victoire, ils passèrent la nuit à chanter des chants guerriers, à faire des monceaux d'armes, à couper des têtes et à enterrer leurs morts, dont un tertre, près de Santa Colomba, contient peut-être les ossements.

Le lendemain de la bataille, vers le soir, ils arrivèrent aux portes de la ville, qu'ils furent bien surpris de trouver ouvertes. Personne ne paraissait pour la défendre ; craignant quelque embûche, ils s'arrêtèrent et établirent leur camp entre Rome et l'Anio³, au nord de la villa Albani, sur les petites hauteurs où est la villa Chigi. A Rome, cette nuit se passa dans les transes et les gémissements. Renonçant à défendre la ville, on décida que le sénat et les hommes en état de porter les armes s'enfermeraient dans la citadelle du mont Capitolin. Les vieillards, pour ménager les approvisionnements du Capitole déclarèrent qu'ils mourraient dans leurs maisons.

On jugea, dit Tite-Live, que la perte des vieillards importait peu. Une portion du peuple gagna le Janicule et se répandit dans la campagne ; quant aux vieillards consulaires, un Fabius, qui était grand prêtre, les dédia solennellement aux dieux infernaux pour le salut de la patrie⁴.

Il fallait sauver le Palladium et le feu sacré. Les vestales, conduites par le flamen Quirinalis, les emportèrent avec elles, se dirigeant vers Cære⁵ (Cervetri). Après

¹ Nibby (*Dint.*, I, p. 125) le place aux environs de Torre San Giovanni. C'est pour retrouver l'Allia dans le Fosso della Conca, qui passe à **Mal Passo**. Mais alors la bataille n'aurait pas eu lieu au bord du Tibre.

² Appien, *Bell. Gall.*, *Fragm.*

³ Tite-Live, V, 39.

⁴ Tite-Live, V, 41. Tite-Live dit : *Pro patria Quiritibusque Romanis*. S'il a, comme c'est possible, conservé la formule de la consécration, on peut remarquer cette expression : **Quiritibus Romanis**, les Sabins de Rome. C'est pour les Sabins de Rome que voulait mourir l'aristocratie sabine.

⁵ Cære, autrefois la pélasgique Agylla, était un asile convenable pour le culte de Vesta, qui remontait aux Pélasges.

Selon Plutarque (*Camille*, 20), on déposa une partie des choses sacrées au Capitole ; le reste fut placé dans des tonneaux, c'est-à-dire de grands vases de terre, qu'on enfouit sous le temple de Quirinus, dans un lieu qui, pour cette raison, s'appela toujours **Doliola**, et où il n'était pas permis de cracher (P. Diacre, p. 69) ; ce lieu, indiqué par Plutarque dans le temple de Quirinus, et par Tite-Live (V, 40) *Sacello proximo ædibus flaminis Quirinalis*, devait être voisin du Comitium, s'il n'était dans le Comitium même, où une tradition voulait qu'on eût déposé autrefois dans un **mundus** d'autres objets sacrés ; il ne faut pas chercher les **Doliola** près de

avoir franchi le pont Sublicius, comme elles commençaient à gravir la pente du Janicule par la montée qui conduit aujourd'hui à la porte Saint-Pancrace¹, elles rencontrèrent un plébéien qui sortait de Rome dans une charrette avec sa femme, ses enfants et tout son avoir, comme je l'ai vu faire à tant de bourgeois romains pendant le choléra. Cet homme était pieux : il mit pied à terre, fit descendre de la charrette ses enfants et sa femme et y fit monter les vestales. Il y a encore des Romains qui en eussent fait autant, si, à l'époque du dernier siège, on avait transporté à Civita Vecchia le *Santo Bambino* d'Araceli.

Le lendemain, les Gaulois entrèrent par la porte Colline ; après avoir suivi les hauteurs du Quirinal, ils descendirent au Forum, et levant les yeux, virent le Capitole. Ils placèrent au bas un poste pour empêcher les sorties, et se répandant par la ville, commencèrent à la piller. Puis, étonnés de la solitude qu'ils rencontraient partout, ils revinrent par groupes vers le Forum. Presque toutes les maisons des plébéiens étaient fermées et leurs maîtres en fuite, mais celles des patriciens étaient ouvertes et dans chacune d'elles se voyaient assis au milieu de l'atrium, vêtus d'une robe blanche bordée de pourpre², des vieillards immobiles. Les Gaulois les prirent d'abord pour les statues des dieux. Un d'eux voulut s'en assurer et plus osé que les autres, par une espièglerie assez française, se mit à caresser la barbe de l'une de ces statues. Aussitôt le bâton d'ivoire de Papirius le frappa rudement³. Ce fut le signal de l'égorgeement des vieux patriciens, ce fut le signal de la dévastation, de l'incendie⁴ et du massacre de ceux qui étaient restés dans la ville : triste spectacle pour les défenseurs du Capitole. Cette vue ne fit point fléchir leur courage ; ils demeurèrent fermes sur cette petite colline, qui était Rome tout entière et contenait tout l'avenir de Rome⁵.

Rassasiés de pillage, les Gaulois tentèrent d'emporter la citadelle par une impétueuse attaque. Au lever de l'aurore, on les vit se rassembler dans le Forum et, poussant des cris, couvrant leurs têtes de leurs boucliers, s'élancer par la montée triomphale. Les Romains ne leur en laissèrent pas atteindre le sommet ; ils les arrêtèrent à mi-hauteur⁶ et se précipitèrent d'en haut sur les assaillants. Ceux-ci furent repoussés au pied de la colline avec un grand carnage.

Alors les Gaulois résolurent de prendre le Capitole par la famine, tandis qu'une partie de leur armée alla battre la campagne ; dans ces excursions, ils furent défaits en divers endroits, d'un côté par un coup de main des habitants d'Ardée, que dirigeait Camille et par une attaque des habitants d'Antium, de l'autre par

l'embouchure de la Cloaca Maxima dans le Tibre, parce que Varron (De Ling. lat., V, 157) dit qu'ils étaient *ad Cloacam Maximam*. La Cloaca Maxima, qui recueillait les eaux de l'Esquilin et communiquait avec les égouts de la Subura, passait près du temple de Quirinus.

¹ *Via quæ Sublicio ponte ducit ad Janiculum... in eo clivo*. (Tite-Live, V, 40.) Une inscription trouvée dans le Forum d'Auguste, et qui se conserve au musée du Vatican, fait allusion à cet événement. (Schwegler, II, p. 250-1.)

² Plutarque (Camille, 22) dit que ces vieillards s'étaient réunis dans l'Agora, ce qui veut dire ici le Comitium.

³ Il faut encore faire honneur de ce beau trait à l'énergie sabine. Les Papirii ou Papisii étaient Sabins. Celui qui frappa le Gaulois s'appelait Papirius *Manius* (Plutarque, *Camille*, 22), de *manus*, bon, en sabin. Les Papirii avaient des surnoms en *o*, Carbo, Maso. Leur nom ressemble à celui des Papii ; Papius est un nom samnite.

⁴ Tout fut brûlé, excepté quelques maisons sur le Palatin, parce que les chefs des Gaulois y avaient établi leur demeure.

⁵ Les Romains avaient de l'eau. Niebuhr croit les puits qu'on reconnaît encore dans l'intérieur du Capitole aussi anciens que l'occupation des Gaulois ; plus tard, on n'eût pas eu besoin de les creuser.

⁶ *Medio fere clivo resistere*. (Tite-Live, V, 45.) Un peu au-dessus du temple de Saturne. Les Gaulois, pour arriver à la citadelle, avaient besoin de s'emparer d'abord de la plate-forme située entre les deux sommets capitolins (la place du Capitole). On voit que toute la colline avait été mise en état de défense.

deux sorties des Romains réfugiés à Véies, qui allèrent les chercher jusqu'au bord de la mer¹.

Le Capitole était serré de près ; l'ennemi faisait bonne garde pour empêcher les Romains de sortir et de s'approvisionner ; mais il ne put empêcher un jeune homme de la *gens Fabia*, *gens* pieuse et chargée depuis un temps immémorial du culte qu'on rendait dans l'ancre du Palatin à Pan, sous son nom sabin de Lupercus, d'aller offrir un sacrifice sur le Quirinal où étaient la chapelle domestique de cette *gens* sabine. Fabius Dorso s'y rendit en effet, portant dans ses mains les choses sacrées, et ce devoir religieux accompli, revint au Capitole. Tite-Live explique le succès de cette entreprise hardie par l'étonnement des Gaulois et par leur respect pour la religion². Il y a encore à cela une explication topographique ; à cette époque, le Quirinal tenait au Capitole par une langue de terre qui subsista jusqu'à Trajan. Il fut plus facile à Fabius d'aller de plain-pied de l'un à l'autre sommet qu'il ne l'eût été de descendre et de remonter du Capitole au Quirinal et du Quirinal au Capitole.

Pendant ce temps les réfugiés de Véies devenaient de jour en jour plus redoutables aux Gaulois. Ils voulaient mettre Camille à leur tête ; mais le respect des lois était alors si grand, qu'ils ne crurent pouvoir le faire sans y être autorisés par le sénat assiégé. Ce que Fabius Dorso avait osé pour la religion, un jeune homme nommé Pontius Cominius³ l'osa pour la légalité, cette autre religion du peuple romain. S'embarquant sur l'écorce d'un chêne-liège⁴, arbre qui n'est pas rare dans la campagne romaine, il descendit le Tibre depuis l'extrémité de la vallée qui, s'ouvrant en face de Fidène, conduit à Véies, jusqu'au point le plus proche du mont Capitolin, aux environs de la porte Carmen tale, le gravit par son côté le plus escarpé, celui qui regardait le fleuve, tellement escarpé alors, qu'on ne l'avait défendu par aucune muraille, et que les Gaulois avaient négligé de le garder, tandis qu'ils avaient mis un poste du côté du Forum, le seul par où le Capitole fût, croyaient-ils, accessible.

On fit ce qui était nécessaire pour rendre valide l'élection d'un dictateur et mettre un terme à l'exil de Camille ; une loi Curiata, c'est-à-dire, une loi votée par les curies patriciennes⁵, rappela Camille, qui n'accepta pas la dictature avant que la loi eût été portée. C'est par ce respect des lois de Rome que le noble exilé se vengeait de son ingratitude.

Pendant ce temps, il s'en fallut de peu que la citadelle ne fût emportée. Les Gaulois voulurent prendre le chemin qu'avait pris Cominius, dont ils aperçurent les traces. Ayant découvert un endroit d'où l'on pouvait tenter de gravir le Capitole du côté par où il regardait la porte Carmentale⁶, ils profitèrent d'une nuit très sombre, et ayant envoyé d'abord un des leurs sans armes, tenter l'ascension, ils lui passèrent leurs armes, puis là où ils rencontraient un obstacle, s'efforçant, à tour de rôle de le surmonter, se soulevant et se tirant les uns les autres, ils arrivèrent sans faire aucun bruit au pied de la citadelle. Tandis que les

¹ *Tuscorum ad salinas profecti*. (Tite-Live, V, 45.) Ces salines étrusques devaient être sur la rive droite du Tibre, comme les salines romaines étaient sur la rive gauche.

² Tite-Live, V, 46.

³ Encore un nom sabin, car il est sabellique. Pontius Herennius et Pontius Telesinus sont des Samnites célèbres. Il y a un Pontius *Pelignus* et un Pontius *Sabinus*. Un Pontilius figure parmi les chefs des confédérés dans la guerre sociale. Enfin on trouve aussi un Cominius *Auruneus*.

⁴ Plutarque, *Fort. Rom.*, 12.

⁵ Elles purent la voter au Capitole sans manquer aux usages reçus, car les comices par curies se tenaient parfois sur le Capitole devant la curia Calabra.

⁶ *Animadverso ad Carmentis saxorum ascensu æquo...* (Tite-Live, V, 47.)

Gaulois montaient ainsi en rampant comme des Mohicans à travers les broussailles primitives du Capitole (au-dessus de la Montanara), les chiens n'avaient pas aboyé ; mais les oies, nourries dans un temple de Junon¹ voisin de la citadelle, plus vigilantes que les chiens, crièrent. Elles réveillèrent un personnage consulaire nommé Manlius². Manlius crie aux armes, et s'élançe à la rencontre de l'ennemi, renverse du choc de son bouclier le premier Gaulois qui était déjà arrivé. Celui-ci entraîne dans sa chute plusieurs de ses compagnons. Manlius égorge ceux qui embrassaient le rocher. Les soldats accourent à son aide, font pleuvoir des traits et des pierres sur les assaillants qui sont tous précipités. Manlius a sauvé le Capitole.

Le temple de Junon, d'où était parti l'avertissement divin, fut consacré depuis³ à Junon qui avertit, **Juno Moneta**⁴ ; c'est, je crois, la véritable origine de ce temple.

Sous le portique du temple fut placée une oie en argent⁵ ; une cérémonie bizarre conserva la mémoire de la délivrance du Capitole. Chaque année on portait une oie en triomphe⁶, et l'on crucifiait un chien entre le temple de Summanus et celui de la Jeunesse. Il est certain que les oies sont une meilleure garde que les chiens⁷. Enfin, pour terminer gaiement l'histoire des oies de Manlius, je rappellerai une caricature qui représentait un soldat français plumant une oie au Capitole ; au-dessous étaient ces mots : **Vengeance d'un Gaulois**.

Le siège du Capitole se prolongeait et ses vaillants défenseurs tenaient toujours. Plusieurs légendes qu'on retrouve ailleurs expriment la persévérance de leur résolution ; il en est deux qui se rapportent à l'origine de deux monuments qui durent être construits sur le Capitole et probablement dans la citadelle. L'un était l'autel de Jupiter Boulanger (*pistor*), érigé en mémoire des pains que les Romains jetèrent dans le camp des Gaulois pour leur faire croire que la farine ne leur manquait pas⁸ et le temple de Vénus chauve, singulière épithète pour Vénus.

On l'expliquait en disant que les matrones romaines enfermées dans la citadelle, où il est bien douteux qu'il y eût des femmes, donnèrent leurs cheveux pour

¹ Schwegler suppose que les oies étaient dans le temple de Junon, qui formait une des trois cellas du temple de Jupiter, et cite Denys d'Halicarnasse ; mais Denys ne le dit point, et l'expression qu'il emploie, **τέμενος**, ne s'applique pas bien à une cella.

² D'après un autre récit (Cicéron, *Pro Cæc.*, 30 ; *Philip.*, III, 8), les Gaulois seraient arrivés au Capitole par un conduit souterrain ; ce serait un de ces conduits dont la colline est traversée.

³ Selon le témoignage de Tite-Live (VI, 20 ; VII, 28) et de Plutarque (*Camille*, 50), le temple de Junon Moneta ne fut élevé que postérieurement sur l'emplacement de la maison de Manlius ; mais le récit de la tentative des Gaulois montre un temple de Junon existant dès lors près de la demeure de Manlius, puisqu'il fut réveillé par le cri des oies de Junon. Je pense que ce fut ce temple que l'on consacra plus tard à Junon **qui avertit**. Il n'est pas rare que la consécration d'un temple soit confondue avec sa fondation. On peut le remarquer pour les temples de Saturne, de Castor et de Vesta. Le temple de Junon était sur la citadelle (Ovide, *Fastes*, VI, 183), comme la demeure de Manlius. De grandes substructions que j'ai vues dans le jardin Caffarelli sont probablement les substructions du temple de Junon Moneta.

⁴ Le mot **monnaie** (*moneta*) vient de ce qu'on plaça la **Monnaie** près du temple de Junon Moneta. (Tite-Live, VI, 20.)

⁵ Servius, *Æn.*, VIII, 652. **Auratis porticibus**. C'était bien probablement les portiques du temple de Junon. Virgile a fait allusion à cette oie d'argent :

... *Auratis volitans argenteus anser*
Porticibus.

Æn., *ibid.*

On montre aujourd'hui au Capitole de prétendues oies en bronze qui sont des canards.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXIX, 14, 1 ; Plutarque, *Fort. Rom.*, 12.

⁷ On m'a raconté l'histoire d'un paysan avare qui avait caché de l'argent dans tous les coins de sa maison. Il y vivait seul avec des oies, disant que pour avertir au moindre bruit, elles étaient très préférables aux chiens.

⁸ Ovide, *Fastes*, VI, 396.

remplacer les cordes qui faisaient défaut aux machines de guerre¹. Cette historiette, peu vraisemblable, a été souvent reproduite².

Les Gaulois commençaient à se lasser. Cette nation, impétueuse et mobile, ne connaissait pas la froide constance des Romains. Le siège avait commencé au milieu de juillet ; la commémoration annuelle de la bataille de l'allia ne permit jamais d'oublier cette date funeste. L'automne était venu³ ; et avec l'automne le plus mauvais moment de la fièvre de Rome. Les environs du Forum où campaient les Gaulois étaient, grâce aux restes du Vélabre, particulièrement malsains. Les Gaulois mouraient par troupeaux sous ce ciel et dans cette saison trop souvent funestes. Un lieu où ils brûlèrent leurs morts conserva le nom de **Bûchers gaulois** (*Busta gallica*). Selon toute vraisemblance, il était dans le Forum⁴ ou près du Forum.

L'impatience et la maladie décidèrent les Gaulois à traiter. Les Romains purent se racheter, et ils se rachetèrent pour mille livres d'or. Ce fut la rançon du Capitole.

Admettre là réalité de ce honteux marché **res foedissima**, comme parle Tite-Live (V, 48), c'est à quoi l'orgueil romain ne voulut pas consentir. Il fallait que le plot si vraisemblable du barbare jetant son épée dans la balance et répondant au tribun qui disait la pesée d'or mal faite : Malheur aux vaincus ! il fallait que ce mot célèbre et que les Romains se sont vengés d'avoir entendu ; en l'adressant à toute la terre, ne fût pas le dernier mot d'une transaction humiliante. Pour cela, on imagina un fait de toute invraisemblance, mais beaucoup plus agréable à raconter.

Avant que l'odieux marché⁵ fût accompli, avant que tout l'or fût pesé, Camille survient, il ordonne que l'or soit emporté et que les Gaulois se retirent. Ceux-ci allèguent la convention faite, il répond qu'elle est nulle, parce que lui, dictateur, ne l'a pas approuvée et qu'un magistrat, son inférieur, n'avait pas le droit de la faire. Puis il engage les Gaulois à se préparer au combat. Ils obéissent, laissent Camille disposer son armée comme il l'entend sur le sol inégal de Rome, embarrassé de décombres ; ils l'avaient bien laissé arriver dans la citadelle, et le Brenn n'avait pas répondu à ses arguments constitutionnels en le faisant jeter au bas de la roche Tarpéienne.

Avant la sagacité de Beaufort, le bon sens de l'antiquité avait protesté contre une invention, il faut le dire, si absurde. Polybe (II, 22), qui, en sa qualité de Grec

¹ Veget., *R. mil.*, IV, 9.

² A propos de la défense de Carthage, de Byzance, d'Aquila, de Thasos.

³ Les auteurs ne sont pas d'accord sur la durée du siège, ils varient de six à huit mois. Comme en octobre le climat romain redevient salubre, il est probable que les Gaulois n'attendaient pas jusqu'à cette époque de l'année, qui leur aurait rendu la santé et le courage, et qu'ils se retirèrent avant la fin de septembre, c'est-à-dire au bout de deux mois.

⁴ Tite-Live, V, 48, XXII, 14. Les Gaulois campaient dans le Forum pour surveiller le seul côté du Capitole par où ils pouvaient craindre que les Romains ne fissent une sortie. Varron (*Ling. lat.*, V, 157) explique les mots **Busta gallica**, d'une autre manière : c'est là, dit-il, qu'après être rentrés en possession de Rome, les Romains brûlèrent les ossements des Gaulois. Quoi qu'il en soit la mention qu'il fait des *busta gallica* m'est précieuse, parce qu'elle vient à l'appui de ma conjecture sur leur emplacement et celui des *doliola*, deux points, dont la situation n'a pas été bien déterminée. En effet, Varron nomme les *busta gallica* après l'Æquimælium (au bas de la roche Tarpéienne) et avant les *doliola* voisins du temple de Quirinus ; ils étaient donc probablement vers la partie sud-ouest du Forum, à une extrémité du camp des Gaulois. Ce qui a empêché de croire que l'ordre indiqué par Varron l'ut le véritable, c'est parce qu'on voulait que les *doliola* fussent près de la portion de la Cloaca Maxima que connaissent les voyageurs, tandis qu'ils étaient voisins de celle qui traversait le Forum. On ne la voyait pas à la surface du sol, mais en creusant le trou dans lequel on voulait enfouir les *doliola* on l'avait rencontrée. De plus, Tite-Live (XX, 14) dit que les *busta gallica* étaient au milieu de la ville, expression toujours employée pour désigner les environs du Forum. Car on la trouve appliquée au *Milliarium aureum* qui existe encore en partie vers l'extrémité du Forum, au mont Palatin, qui le domine, aux Carines qui l'avoisinaient.

⁵ *Infanda merces*, Tite-Live, V, 49.

n'était pas intéressé à soutenir les mensonges de la vanité romaine, dit positivement, que les Gaulois remportèrent dans leur pays, sans être inquiétés, la rançon des Romains, Suétone (*Tibère*, 3), plus curieux des faits que passionné pour la gloire de la république, parle de l'or donné aux Gaulois lors du siège du Capitole, et qui, ajoute-il, ne leur fut point arraché par Camille. Le savant Pline (*H. n.*, XXXIII, 5,1), Justin, Diodore de Sicile et Tacite, affirment nettement que les Romains *achetèrent* la paix des Gaulois. Oui, le fait est incontestable. Cette paix fut achetée et payée argent comptant¹.

Le Capitole, qui a vu tant de gloire, a vu cette honte des Romains. Si la pensée en venait au triomphateur tandis qu'il gravissait l'orgueilleuse colline un jour humiliée, il y avait là plus encore que dans les railleries permises au soldat de quoi tempérer l'ivresse du triomphe.

Peu de récits d'ailleurs étaient aussi hardiment faux que le récit suivi par Tite-Live ; dans la plupart on cherchait à faire un compromis entre l'orgueil et la vérité. Les Gaulois avaient emporté l'or des Romains, mais Camille le leur avait repris², les avait exterminés à huit milles de Rome, sur la route de Gabie et tué leur chef en lui disant à son tour : Malheur aux vaincus³. Il fallait bien que les Romains eussent leur revanche.

Rome délivrée des Gaulois, une question s'agita qui importait beaucoup à la composition future de ce livre, car elle eût pu être tranchée de telle sorte qu'il s'arrêterait ici. Les plébéiens, les tribuns en tête, voulaient aller habiter Véies ; les patriciens, plus enracinés au sol, repoussèrent obstinément un tel dessein, et Camille le fit abandonner. L'imagination a peine à se persuader que Rome eût pu être ailleurs que là où elle est aujourd'hui. Quoi ! ses collines seraient un lieu abandonné où l'on viendrait voir le soleil se coucher dans la solitude, tandis qu'à l'isola Farnèse s'élèveraient les ruines du Colisée !

Camille insista sur ce fait que le sol de Rome était sanctifié par le culte, que les sacrifices se faisaient dans des lieux aussi bien qu'à des jours déterminés⁴ ; on sent à chaque mot du discours que Tite-Live lui fait prononcer combien Rome était pour les Romains une ville sacrée, et cela donne un grand intérêt aux monuments et à la détermination de la place qu'ils occupaient, car cette place ne pouvait être changée sans sacrilège, et la connaître c'est connaître, pour ainsi dire, un des articles de foi de la religion romaine.

Camille, d'après Tite-Live (V, 54), eut un mouvement sublime quand il s'écria, faisant allusion à son exil : *Absent, chaque fois que le souvenir de la patrie me revenait, je voyais toutes ces choses que vous voyez, ces collines, les plaines et le Tibre, cette région à laquelle mes yeux sont accoutumés, où je suis né et où j'ai été élevé. Ah ! que ces objets vous touchent de leur amour et vous retiennent dans votre patrie, plutôt qu'ils ne vous consomment de regrets quand vous les aurez quittés.* Cette noble allusion à l'exil, cette pathétique évocation de la patrie, de ses montagnes, de ses champs, de son ciel, émut les cœurs, et Rome resta à Rome.

Camille ne l'eût pas emporté peut-être si la multitude n'eût cru voir dans une rencontre fortuite la manifestation certaine de la volonté des dieux. Quelques jours après, les sénateurs délibéraient sur le même sujet dans la curie ; des

¹ Justin, XXVIII, 4. *Nec bello hostem sed pretio remotum.* (Tacite, *Hist.*, III, 72 ; Diodore Sic., XIV, 116.

² Selon Diodore de Sicile (XIV, 117), en Étrurie ; suivant Servius (*Æn.*, VI, 826), en Ombrie.

³ Festus, p. 372.

⁴ Tite-Live, V, 52.

soldats traversèrent le Forum et le centurion, arrivé au milieu du Comitium, dit au porte-étendard. **Arrête-toi : nous serons très bien ici**¹. Le sénat sortit de la curie et du haut des degrés cria au peuple rassemblé dans le Forum : **Nous en acceptons l'augure**. La plebs, que la voix de Camille n'avait pu décider, le fut par une parole qu'un centurion prononça au hasard. C'est bien le même peuple qui, de nos jours, entendant un nom de nombre que le hasard amène dans la conversation, va le mettre à la loterie, croyant toujours à la valeur prophétique d'un mot.

Quand on eut renoncé à quitter Rome pour Véies, on se mit à rebâtir Rome avec ardeur, et avec une précipitation dont nous devons tenir compte, car c'est à cette précipitation qu'il faut attribuer la physionomie que Rome conserva² jusqu'à ce qu'elle eût été bâtie de nouveau sous Néron, qu'elle ne perdît même pas entièrement après lui³ et qu'elle garde encore aujourd'hui.

Le sénat, qui avait eu tant de peine à empêcher l'émigration des plébéiens, et qui faisait tout pour leur faciliter la réédification de la ville⁴ ne s'avisait pas de réglementer, et chaque citoyen put bâtir où il lui plaisait ; de là résulta un pêle-mêle d'édifices incohérents⁵. Ces rues tracées à la hâte furent étroites, tortueuses et irrégulières⁶, de grands espaces demeurèrent vides⁷, comme on le voit partout où les villes ont été bâties précipitamment, dans l'ancien et dans le nouveau monde, à Athènes et à Washington.

Les temples et les monuments publics étaient restés debout⁸. Les Gaulois, ces premiers barbares, ne détruisirent pas plus les édifices de Rome que ne le firent, comme nous le verrons, les autres barbares, et par la même raison. Détruire un édifice leur eût donné beaucoup de peine et ne leur eût servi à rien. A Rome on n'a guère détruit que pour bâtir.

Outre les anciens temples qui subsistèrent, on en construisit de nouveaux et on en reconstruisit d'anciens ; j'ai mentionné celui d'Aius Locutius dans la rue Neuve et celui de Junon sur l'Aventin ; il faut y joindre un temple de Mars voué pendant l'invasion gauloise⁹.

Ce temple était hors de la ville et faisait face à la porte Capène¹⁰ ; un portique¹¹ y conduisait, pareil à ceux qui, au moyen âge, conduisaient à Saint-Pierre et à

¹ *Idem, ibid.*, 55.

² *Romam... non optimis viis, angustissimis semitis.* (Cicéron, *Leg. agr.*, II, 35.)

³ Juvénal, *Satires*, III, 236.

⁴ Il permit à chacun, à condition qu'il aurait rebâti sa maison dans un an, de prendre la pierre et le bois où il voudrait, et fournit les tuiles (Tite-Live, V, 55). Probablement on emprunta beaucoup de matériaux de construction à Véies, presque déserte encore au temps de Properce.

⁵ *Promiscue urbs ædificari cæpta* (Tite-Live, V, 55.)

⁶ *Festinatio curam exemit vicos dirigendi (ib.)*, ὁδοῦς στενάς γενέσθαι καὶ χαμπὰς ἐχούσας (Diodore Sic., XIV, 116), *arctis itineribus hucque et illuc flexis, atque enormibus vicis.* (Tacite, *Ann.*, XV, 38.)

⁷ *(Urbs) passim erecta* (Tacite, *Ann.*, XV, 43).

⁸ *Stantibus templis deorum*, disait Camille (Tite-Live, V, 53). La preuve qu'il disait vrai, c'est qu'un assez grand nombre de temples et d'édifices publics, la Curia Hostilia par exemple, construits antérieurement à l'incendie des Gaulois, existaient encore après cet incendie. Pour la même raison, on ne peut admettre que les Gaulois, dans leur court séjour, aient détruit les murs, quoi qu'en dise Plutarque. (*Camille*, 32.)

⁹ Tite-Live, VI, 5.

¹⁰ *Recta fronte Capenam portam* (Scholiaste, Ovide, *Fastes*, VI, 193). Le scholiaste ajoute : *Et est appositum extra ad viam tectam* ; ce que dit aussi Ovide :

... *Quem prospicit extra*

Appositum tectæ porta Capena viæ.

¹¹ Ce portique allait de l'église de Saint-Nérée et Achillée jusqu'à un aqueduc voisin de la porte Capène (*ad formam*. Beck. *Handb.*, p. 513). Ce témoignage de l'anonyme d'Einsiedlen s'accorde très bien avec celui d'Ovide dans les vers cités plus haut et avec celui de Properce (IV, 3, 71), qui désigne poétiquement le temple de Mars par *la porte Capène*. Mais d'autres témoignages non moins positifs placent le temple de Mars à plus d'un mille de la porte *ad Martis entra miliarium, I et II ab urbe euntibus parte læva*, inscription citée par Urlich (*Rom.*

Saint-Paul et auxquels il a pu servir de modèle, car il existait encore au moyen âge.

Les Romains avaient vu le danger de ne pas fortifier du côté du Tibre le mont Capitolin, qui fut alors pour la première fois protégé par des murailles ; on ne dut pas oublier la citadelle, où le besoin de moyens de défense s'était fait le plus sentir, et elle dut avoir sa part dans ces substructions du Capitole¹, que Tite-Live (VI, 4) disait admirables et Pline démesurées (*insanas*)².

Pour compléter l'histoire de tout ce qui se rapporte à la délivrance du Capitole, il faut raconter la fin de son premier sauveur, Manlius³.

Par suite de l'invasion des Gaulois, la campagne avait été mal cultivée ; il en était résulté une disette. La misère des plébéiens était grande, et les patriciens ne faisaient rien pour la soulager. Ils avaient oublié ce noble élan qui avait entraîné la population tout entière au siège de Véies, et jamais les rigueurs de l'usure n'avaient été plus cruelles. Obligés eux-mêmes de refaire leurs fortunes que les désastres du siège avaient nécessairement amoindries, les patriciens redoublaient de dureté envers leurs débiteurs, dont les mêmes désastres avaient dû augmenter le nombre. Ils étaient rapaces comme les juifs du moyen âge et impitoyables comme Shylock. Parmi eux un seul homme beau, noble et riche, digne de son nom, qui voulait dire **le bon** (en sabin), avait pitié de ces misères du peuple ; c'était Manlius.

Un jour, dans le Forum, il vit un centurion que sa conduite militaire avait illustré, qui venait d'être condamné pour dettes et que l'on entraînait par ordre de son créancier dans la demeure de quelque patricien, destinée à devenir pour lui une affreuse prison. Manlius ne put supporter un tel spectacle : suivi de plusieurs plébéiens dévoués, il s'élança au milieu du Forum, mit la main sur cet homme en s'écriant : *C'est en vain que cette main a délivré la citadelle et le temple de Jupiter, si je vois un citoyen romain, un compagnon d'armes réduit aux fers et à la servitude comme si les Gaulois l'avaient pris !*⁴ puis il acquitta en présence du peuple la dette du prisonnier.

Il fit plus : il vendit des terres qu'il avait dans le territoire de Véies ; elles devaient être la récompense de son courage et faisaient la meilleure partie de son patrimoine. Tandis qu'on les mettait à l'encan dans le Forum : *Citoyens*, dit-il, *tant qu'il me restera quelque chose à vendre, je ne souffrirai pas qu'un seul de*

top., p. 908) ; ce qui nous apprend aussi que le temple était sur la gauche de ceux qui sortaient de Rome. Appien (*Bell. Civ.*, III, 41), parle d'un temple de Mars à quinze stades de Rome (près de deux milles). C'est à ce temple que se rapporte l'inscription trouvée à un mille environ de la porte Capène (Beck., *Handb.*, p. 512), et dans laquelle l'aplanissement de *la montée de Mars* est mentionné. Les travaux du chemin de fer viennent de confirmer la vérité de ce renseignement. En présence d'indications si précises et si contradictoires, je ne vois d'autre parti à prendre que de faire comme a fait Becker, de supposer qu'il y a eu de ce côté deux temples de Mars, l'un tout près de la porte Capène, et l'autre à un mille environ plus loin. On expliquerait ainsi comment le temple de l'Honneur et de la Vertu a pu être confondu avec un temple de Mars, ainsi que Becker l'a remarqué, et comment, d'autre part, ce qu'il n'a point dit, le temple de l'Honneur et de la Vertu est le premier des monuments énumérés par le Curiosum et la Notitia dans la région de la porte Capène, et le temple de Mars un des derniers. La confusion a eu lieu entre le temple de l'Honneur et de la Vertu, qui était situé près de la porte Capène, et celui des deux temples de Mars qui en était très rapproché ; le temple de Mars qui était à plus d'un mille de cette porte est celui qu'indiquent les régionnaires.

¹ **Capitolium** se prenait comme **Tarpeius mons**, tantôt pour une des deux parties, tantôt, comme ici, pour tout l'ensemble du mont Capitolin.

² *Histoires naturelles*, XXXV, 24, 5.

³ Nom certainement sabin ; la racine est **manus**, bon, d'où les Manii d'Aricie. **Man-lius** pour **mani-filius**. De là aussi le nom des Manilii et Mamillii. Ces noms sont mis souvent les uns pour les autres aussi bien que Malii, qui semble en être une contraction. Vulso, surnom sabin en o et dénomination d'un peuple sabellique, est un surnom des Manlii. Plusieurs d'entre eux se sont appelés **Titus** Manlius ; **Titus** est un prénom sabin.

⁴ Tite-Live, VI, 14.

vous soit condamné et livré ! Tite-Live ajoute a ces généreuses paroles d'autres paroles qui l'eussent été moins. Manlius accusa, dit-il, les patriciens d'avoir gardé pour eux l'or destiné à payer les Gaulois. Mais comme nous savons que cet or avait été bien réellement remis aux vainqueurs, nous devons voir dans cette calomnie prêtée à Manlius une calomnie des patriciens contre lui, que Tite-Live, toujours disposé à prendre leur parti, a répétée.

Appelé par les patriciens, le dictateur Camille quitte l'armée et accourt au sénat ; bientôt il sort delà Curie, se faisant suivre de tous les sénateurs qui prennent place dans le Comitium ; il y descend lui-même et y établit son tribunal, devant lequel il cite Manlius. Celui-ci arrive, suivi d'une grande multitude qui remplit le Forum. Le Comitium et le Forum, les sénateurs et les plébéiens sont en présence. C'étaient, dit Tite-Live (VI, 15), deux armées, dont chacune avait les yeux fixés sur son général ; deux armées, en effet, qui avaient été deux peuples.

Manlius répond avec audace au dictateur, et le dictateur ordonne qu'il soit conduit en prison. Il eut peu de chemin à faire pour s'y rendre, le Comitium touchait presque à la prison Mamertine. Manlius put y être entraîné sans avoir à traverser le Forum et avant que la foule qui le remplissait eût le temps de venir à son secours¹. Seulement il leva les yeux vers le temple du Capitole, au pied duquel on l'arrêtait, et s'écria : *Jupiter, Minerve, Junon, vous que j'ai délivrés et sauvés, m'abandonnez-vous à mes ennemis !*

Un grand nombre de plébéiens en habit de deuil vinrent à la porte de la prison² où Manlius était plongé dans les ténèbres, attendant le bourreau³, et pendant ce temps le temple sacré qu'il avait défendu étincelait au soleil au-dessus de sa tête.

Le peuple voulait briser les portes du cachot de Manlius ; le sénat effrayé le relâcha. Manlius remonta dans la citadelle, où était sa maison, le cœur plein de colère et respirant la vengeance.

Tite-Live lui fait tenir dans cette maison des conciliabules où se prépare une révolution et prononcer à la tribune des discours séditionnaires, mais n'énonce aucun acte criminel ; il prête aussi à Manlius le projet de se faire roi, lieu commun ridicule des accusations patriciennes, mais il avoue qu'on n'a jamais su ni avec qui, ni dans quelle intention ce prétendu conspirateur avait conspiré⁴.

Décidé à le trouver coupable, le sénat lui faisait un grief du lieu de son habitation, qui était dans la citadelle et qui, par sa position, menaçait la liberté⁵. Mais d'autres patriciens avaient demeuré sur le Capitole et pour cette raison avaient porté, comme Manlius, le nom de Capitolinus⁶.

¹ Cette circonstance topographique rend raison de ce qui est difficile à comprendre dans le récit de Tite-Live : que la multitude qui avait accompagné Manlius ne lui ait pas donné signe de sympathie au moment de son arrestation.

² C'est, je crois, le sens : *Obversatamque vestibulo carceris mæstam turbam.* (Tite-Live, VI, 15.)

³ Tite-Live, VI, 17.

⁴ *Idem, ibid.*, 18.

⁵ *Idem, ibid.*, 19.

⁶ On cite des Quinctii, des Servillii, des *Tarpeii*. Ceux-ci devaient avoir, comme Manlius, habité dans la citadelle sur la roche *Tarpeienne*. C'est parce que Manlius y avait sa maison que lui et plusieurs personnes de sa famille portèrent ce surnom. Un autre Manlius (Tite-Live, IV, 42), l'avait porté avant lui. Il ne lui fut donc pas donné après son exploit du Capitole, comme l'a dit à tort, et comme on le croit d'ordinaire. Il n'y avait que des patriciens sur le Capitole ; si un Mælius, plébéien, — Sp. Mælius était un chevalier des centuries plébéiennes, — porta le surnom de Capitolinus, c'est que la demeure des Mælius était dans le vicus Jugarius au bas du mont Capitolin.

Deux tribuns gagnés par le sénat, ou jaloux de la popularité de l'aristocrate, offrirent de l'accuser, et sa noble famille l'abandonna ; personne dans cette famille ne prit des vêtements de deuil, selon l'usage, le jour où il parut devant les centuries assemblées dans le champ de Mars. On comptait, pour le faire condamner, sur, le jugement des centuries où les plébéiens dominaient ; car on était parvenu à leur faire croire que Manlius voulait se faire roi.

Cependant la gloire de Manlius faillit le sauver. D'abord il fit comparaître dans le Champ de Mars quatre cents citoyens qu'il avait défendus de la ruine et de la prison, et auxquels il avait avancé de l'argent sans intérêt, libéralité de mauvais exemple que les patriciens étaient bien aises de décourager : puis il montra les dépouilles des ennemis tués de sa main, au nombre de trente, les récompenses militaires qu'il avait reçues, au nombre de quarante, parmi lesquelles deux couronnes murales et huit couronnes civiques. Il produisit les citoyens romains qu'il avait arrachés à l'ennemi ; l'un d'eux, qu'il ne put présenter mais qu'il nomma, était Servilius Ahala, maître de la cavalerie et son ennemi acharné. Puis après avoir dit tout ce qu'il avait fait pour sa patrie, il découvrit sa poitrine couverte de cicatrices et se tournant vers le Capitole¹, il invoqua Jupiter et les autres divinités qui y étaient honorées, leur demandant devenir en aide à sa fortune et de mettre dans l'âme des Romains les sentiments qu'ils avaient placés dans l'âme de Manlius quand il sauvait Rome ; enfin il pria les citoyens de regarder la citadelle et le Capitole avant de le juger.

Les tribuns comprirent que le peuple, tant qu'il verrait le Capitole, ne pourrait condamner Manlius. L'affaire fut remise à un autre jour et la scène du jugement transportée dans un autre endroit, dans le bois Pætelinus, près de la porte Flumentane². Là, Manlius n'ayant plus pour le protéger le glorieux témoin qu'il avait invoqué, une sentence de mort fut portée contre lui.

Il y avait encore une autre raison pour qu'il en fût ainsi. Au jugement des comices par centuries qui représentaient l'universalité des citoyens, et particulièrement depuis la réforme démocratique de ces comices, la partie

¹ La scène devait se passer dans les Septa, lieu alors découvert, d'où l'on ne saurait voir aujourd'hui le Capitole, parce que cette partie de l'ancien Champ de Mars est bâtie ; mais au temps de Manlius il n'y avait pas de maisons dans le champ de Mars, où il n'était pas permis d'en construire. La plupart des édifices publics qui s'y élevèrent depuis, et entre autres le cirque Flaminien, voisin des Septa, n'existaient pas encore. Du lieu où Manlius parlait on pouvait donc voir parfaitement la citadelle et le temple de Jupiter, qui devait faire à peu près l'effet que produit le palais de Paul II sur le Capitole, aperçu de la place San-Marco.

² Tite-Live, VI, 20. La porte Flumentane, comme son nom l'indique, était au bord du fleuve, et dans un lieu exposé aux inondations (Tite-Live, XXXV, 9, 21 ; P. Diacre, p. 89) ; on ne peut donc la placer qu'au-dessous de la porte Carmentale, vers l'extrémité du Vélambre, lieu, en effet, facilement inondé. C'était en dehors de cette porte, dans le champ de Mars, que se tinrent les comices par curies, dans lesquels Manlius fut condamné. Tite-Live (VII, 41) cite une autre cause jugée par les curies dans le bois Pætelinus. Des environs de la porte Flumentane on ne pouvait apercevoir le temple de Jupiter, et on ne pouvait pas bien voir la citadelle, si, comme je le crois, elle occupait la partie de la roche Tarpéienne la plus éloignée. D'ailleurs, comme l'a très judicieusement remarqué Bunsen, les arbres d'un bois empêchent de voir. On a proposé de lire dans Tite-Live **porta Nomentana**, au lieu de **porta Flumentana**, ce qui est contraire à la leçon des bons manuscrits et à l'usage constant de tenir les assemblées dans la région du champ de Mars ou du Forum. D'ailleurs, il n'y a eu de porte Nomentane que dans l'enceinte d'Aurélien. Ce qui pourrait faire croire que Tite-Live aurait appelé porte Nomentane la porte Colline, parce qu'elle conduisait à Nomentum, expression du reste tout à fait insolite, c'est qu'il y avait près du Cispius un lucus *Pætelius* (Varron, *De ling. lat.*, V, 50), mais ce nom a pu être donné à deux bois sacrés. Ce qui se conçoit facilement si ce nom remontait aux Pélasges, *petalon* voulant dire *feuille* en grec. Pætelinus aurait été le nom d'un bois touffu, circonstance favorable au dessein des patriciens en s'y rassemblant pour juger Manlius. Les noms de *Pétélie* ou *Pétillie*, ville du Brutium dont on attribuait la fondation à Diomède, ce qui semble indiquer une provenance pélasgique, et de *Petalia*, en Grèce, peuvent avoir la même origine.

plébéienne de la cité, on substitua le jugement des Curies patriciennes¹ ; c'était livrer Manlius à ses ennemis.

La nature de ce jugement par curies fait craindre que le récit d'après lequel Manlius aurait péri sous les verges du bourreau² dans le Comitium³, ne soit le véritable, car c'était le supplice de celui que le sénat avait déclaré ennemi de la patrie⁴.

Espérons que la tradition généralement reçue est la plus vraie, et laissons à la mémoire de Manlius cette triste gloire qu'il ait été précipité de la roche Tarpéienne, sur laquelle s'élevait la citadelle qu'il avait sauvée.

Ce genre de mort était lui-même infamant, car c'est de la roche Tarpéienne qu'on précipitait les esclaves⁵.

Après sa mort sa maison fut rasée et on décida que désormais nul patricien n'habiterait sur le Capitole.

Ainsi toute la destinée de Manlius est attachée au Capitole, dont il portait le nom, où il était né, d'où il avait précipité les Gaulois et d'où il devait être précipité à son tour⁶.

Si l'on en croyait une version différente de sa mort⁷, le Capitole aurait joué encore un autre rôle dans la destinée de Manlius.

Il se serait emparé par la force du mont Capitolin, les patriciens effrayés auraient envoyé vers lui un traître, un esclave qui, se présentant comme venant de la part des esclaves prêts à se soulever et feignant de vouloir lui confier un secret, l'aurait conduit au bord de la roche Tarpéienne et l'en aurait fait tomber⁸.

Sans adopter ce récit invraisemblable, quand le Capitole n'aurait pas d'autre histoire à raconter que la destinée de Manlius, la destinée de Manlius en ferait toujours le lieu le plus dramatique de la terre.

La haine des patriciens poursuit Manlius après sa mort sur le théâtre même de sa gloire ; on rasa sa maison, et il fut interdit dès lors à tout patricien d'habiter sur le Capitole ; personne dans la *gens* Manlia ne porta plus le prénom de celui qui l'avait illustrée.

¹ Cette remarque de Schwegler (III, p. 280) s'appuie sur une phrase de Tite-Live (VI, 20), qui oppose le concilium *populi* aux assemblées des centuries. Je la crois fondée, mais ce n'était pas une raison pour nier la belle tradition que l'histoire consacre.

² Selon Cornelius Nepos, cité par Aulu-Gelle (*Noct. Att.*, XVII, 21).

³ Si Manlius fut mis à mort ainsi, ce fut probablement dans le Comitium, car c'était là que ce genre de supplice était infligé à celui qui avait séduit une vestale.

⁴ On le voit dans la vie de Néron, par Suétone (49).

⁵ Aulu-Gelle, *Noct. Att.*, XI, 18.

⁶ Une raison de plus de placer la roche Tarpéienne là où elle était véritablement, c'est que si on la plaçait à Araceli, les condamnés fussent tombés dans les environs du Vulcanal et du Comitium dont un tel spectacle eût souillé les approches : Denys d'Halicarnasse (VII, 35 ; VIII, 78), dit bien que Sp. Cassius fut précipité d'un rocher qui dominait le Forum ; à la vue de tous, mais ces expressions peuvent s'appliquer à la partie de monte Caprino, qui est la plus rapprochée du Forum. Plus loin, on montre aux voyageurs un rocher qui est à découvert, leur disant : C'est la roche Tarpéienne, et les voyageurs s'étonnent du peu de hauteur de ce rocher, ne réfléchissant pas que le rocher que leur indiquent sans nul motif les cicéroni n'est qu'une petite partie de la roche Tarpéienne. On donnait ce nom au sommet méridional tout entier. J'habite sur ce sommet, et je comprends très bien ce qui m'arriverait si on me jetait par ma fenêtre dans la rue de la *Consolazione*. Ce serait une chute d'une centaine de pieds. De plus, le flanc de la roche Tarpéienne était hérissé de saillies contre lesquelles se heurtait et se brisait avant d'arriver en bas le corps de ceux qui en étaient précipités. *Frequentibus exasperata saxis quæ aut elidunt corpus aut de integro gravius impellant* (Sénèque, *Controv.*, 3). *Immensæ altitudinis tristis aspectus*. (*Ibid.*)

⁷ Zonaras (VII, 24) d'après Dion Cassius.

⁸ Manlius ne se serait pas tué en tombant, et les deux jugements auraient eu lieu après sa chute ; ceci est absurde.

Le vieux Camille, qu'on trouve avec regret à la tête du parti qui, fit mourir Manlius ; allait reparaitre encore une fois sur la scène. Le sénat fut le chercher pour opposer sa dictature, comme un dernier secours, au triomphe qui semblait assuré des lois Liciniennes : Ces lois, proposées par les tribuns Licinius, Stolo et L. Sestius, étaient le plus grand effort démocratique tenté jusqu'à ce jour. La première avait pour but d'alléger les dettes des plébéiens ; la seconde, de limiter la quantité de terres publiques dont il serait permis à un citoyen de conserver la possession ; la troisième, de faire admettre les plébéiens aux honneurs consulaires. Les patriciens, attaqués dans leur avarice et leur orgueil, résistaient opiniâtrement ; près d'être vaincus, ils appelèrent Camille.

Il avait près de quatre-vingts ans quand il vint livrer à la démocratie un dernier combat ; le combat fut terrible. Camille voulut interrompre violemment les comices par tribus¹ ; il ordonna aux plébéiens de quitter le Forum et de se rendre sous les armes au champ de Mars. Les plébéiens refusèrent, et Camille abdiqua la dictature. Bientôt après elle lui fut rendue ; mais les tribuns en étaient venus à pouvoir tout oser, et comme Camille haranguait à la tribune, l'un d'eux donna l'ordre de l'arrêter² ; le serviteur du tribunat mit la main sur le dictateur octogénaire. Alors ce fut dans le Forum un tumulte comme on n'en avait jamais vu ; ceux qui entouraient Camille repoussaient la foule de la tribune qu'elle voulait envahir ; la foule qui était au-dessous criait qu'il fallait saisir Camille. Celui-ci descendit de la tribune et se réfugia dans le Comitium. S'arrêtant à son entrée et se tournant vers le temple de Jupiter, toujours fidèle à son caractère religieux, il pria les dieux du Capitole de tout diriger pour le mieux, et voua un temple à la Concorde si ces troubles s'apaisaient. L'agitation fut grande dans le Comitium, mais le parti le plus modéré l'emporta, et l'on convint d'accorder qu'un des deux consuls serait plébéien. Le sénat ratifia cette importante concession, et Camille ayant reparu à la tribune pour l'annoncer au peuple, il fut accompagné jusque chez lui par les applaudissements et les acclamations de la multitude. Telle est l'origine du premier temple de la Concorde élevé pour cimenter l'accord des patriciens et des plébéiens, qui fut en réalité le triomphe de ceux-ci, et devait être bientôt détruit par des luttes nouvelles. C'est au temps du siège de Véies qu'il aurait fallu dédier un temple à la Concorde.

Ce temple s'élevait sur le mont Capitolin, — vers lequel Camille s'était tourné en faisant sa prière, — regardant le Forum et le Comitium, au pied des degrés nombreux qui conduisaient au temple de Juno Moneta³ ; ces degrés sont assez exactement représentés aujourd'hui par les marches qui conduisent de la place du Capitole à la roche Tarpéienne, et la situation du temple indiquée au sommet de la rampe actuelle par où on descend au Campo Vaccino⁴ et d'où on a une si belle vue du Forum ; c'est de là qu'au dire d'Ovide la déesse le contemplait rempli par la foule.

¹ Tite-Live, VI, 38.

² Plutarque, *Camille*, 42.

³ Ovide, *Fastes*, I, 637.

⁴ On ne peut le mettre qu'au sud de l'espace occupé par le Tabularium ; il était à droite de la voie Triomphale, que coupe la rampe moderne en un point au delà duquel elle se prolongeait vers le sud pour revenir vers le nord et atteindre l'Intermontium (la place du Capitole). On croit généralement que le temple de la Concorde, dont remplacement n'est pas méconnaissable, au pied du Capitole et au-dessus du Forum, était le temple voué par Camille. Les vers d'Ovide prouvent que le temple dédié à la Concorde par le vieux dictateur n'était pas là, mais sur le Capitole, puisqu'il se trouvait au pied des degrés qui conduisaient au temple de Junon Monta, élevé dans la citadelle et par conséquent sur la roche Tarpéienne. C'est celui-ci qui fut refait plus tard et dédié par Tibère ; il n'en reste rien. L'autre, celui du Forum, dont on admire de si beaux débris dans le Tabularium et dans le musée Capitolin, a remplacé un des deux petits temples de la Concorde bâtis sur le Vulcanal avant la fin de la république. On ne sait quand et à quelle occasion il a été construit.

Nunc bene prospicies latiam, concordia, turbam.

C'est de là que nous le contemplons vide.

VII – GUERRES SAMNITES. - PYRRHUS.

Le cinquième siècle est le plus beau siècle de Rome. Les plébéiens ont conquis le consulat et achèvent de conquérir leur admission aux autres magistratures que les patriciens roulaient se réserver ; ils s'affranchissent de la servitude qui, sous le nom de *nexus*, pesait sur les débiteurs. Ils arrivent à l'égalité politique et à l'indépendance individuelle ; en même temps la vieille aristocratie domine encore dans le sénat et y maintient l'inflexibilité des résolutions et la persistance des desseins. C'est grâce à cette situation intérieure que le peuple romain put soutenir au dehors les plus fortes épreuves dont il ait triomphé, et faire les progrès qui lui ont le plus coûté. On le voit combattre tour à tour, et souvent tout ensemble, les Latins, les Étrusques, les Gaulois, les Samnites, les autres peuples sabelliques de l'Apennin, et il finit toujours par vaincre. Je ne puis, ce n'est pas le but de cet ouvrage, l'accompagner dans cette seconde phase de la conquête, car la conquête perd souvent de vue l'horizon romain qui est l'horizon de mon histoire. Mais, sans quitter Rome, je suivrai d'ici les pas de sa fortune. Je pourrai indiquer les principaux moments du progrès des armes romaines, car leur bruit viendra jusqu'à Rome. Les généraux y seront élus et y seront ramenés par les luttes des partis ou pour le triomphe ; enfin des temples, ou d'autres monuments y seront élevés à l'occasion de tous les grands événements politiques et militaires, dont ces monuments me permettront de faire, dans ce qu'elle a d'essentiel, la double histoire.

Les commencements de cette époque brillante furent sombres. Rome fut affligée par une de ces maladies qu'on trouve à toutes les époques dans l'histoire de cette ville malsaine. Telle est l'origine des jeux scéniques¹, importés par les Étrusques et d'où sortit la comédie. Ce fut un moyen dont on s'avisa pour apaiser les dieux ; ainsi la comédie eut à Rome une origine religieuse et triste.

Le cinquième siècle est à Rome l'âge des grands dévouements et des grands sacrifices. Deux généraux romains immolèrent leurs fils, vainqueurs sans permission, à l'impitoyable rigueur de la discipline. Le premier Decius se dévoua au salut de l'armée, en se consacrant aux dieux infernaux, en assumant ainsi sur sa tête, par une vaillante mort, les maux dont la patrie était menacée. Cette immolation volontaire fut accomplie par deux autres Decius² ; les Decius, grandes âmes plébéiennes,

*Plebeia Deciorum animæ, plebeia fuerunt
Nomina*

comme dit Juvénal. On vit alors ce qu'étaient ces plébéiens, que la superbe patricienne avait voulu repousser des honneurs et qui en prenaient possession par la gloire et par la mort .

A Rome, le dévouement n'était pas un caprice de l'héroïsme individuel, c'était une institution soumise à de certaines règles et à de certaines formes que la religion imposait.

On le voit par la mort de celui des Decius qui donna le premier l'exemple de cette noble mort au pied du Vésuve, lieu que Plinè devait illustrer par un autre dévouement non moins noble, le dévouement à la science³. Decius appela le pontife public du peuple romain et le pria de lui dicter les paroles par lesquelles il

¹ Ces jeux eurent lieu d'abord dans le Cirque. (Tite-Live, VII, 2-3.)

² Celle du dernier Decius est douteuse.

³ Tite-Live nous a conservé le texte de la loi sur le *dévouement*.

devait se dévouer au salut des légions. Le pontife lui ordonna de prendre la robe prétexte, de se voiler la tête, de toucher sous sa toge son menton, et, les pieds sur un javelot couché à terre, de dire : *Janus, Jupiter, Mars, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles, dieux Indigètes, dieux au pouvoir desquels nous sommes et sont nos ennemis, vous, dieux Mânes.... je vous demande de donner la force et la victoire au peuple romain des Quirites, et d'envoyer aux ennemis du peuple romain des Quirites l'épouvante et la mort, comme je l'ai. déclaré par mes paroles ; ainsi pour la chose publique des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des Quirites, je dévoue avec moi aux dieux Mânes et à Tellus, les légions et les auxiliaires de l'ennemi.*

On voit par cette consécration en forme que le **dévouement** était un acte religieux solennel, ayant son rite et son formulaire, bel article de foi de la religion du peuple romain¹.

Le dévouement des Decius avait été précédé par le dévouement de Curtius ; sauf la clôtüre merveilleuse du gouffre, la tradition n'a rien que de vraisemblable. Dans tous les cas, cette fois, elle était restée attachée à un endroit déterminé, connu de tous, et par là mérite de prendre place dans une histoire comme celle-ci, qui rapporte les faits traditionnels aussi bien que les faits historiques en les rattachant aux lieux où on les plaçait.

Voici ce que cette tradition racontait : Un gouffre s'était ouvert au milieu du Forum², et, quelque quantité de terre qu'on y jetât, n'avait pu être comblé. Les devins avaient déclaré qu'il fallait dédier à ce gouffre³, c'est-à-dire aux puissances souterraines qui l'habitaient, ce qui était la plus grande force du peuple romain, et qu'ainsi on assurerait la perpétuité de la république. Alors un vaillant jeune homme, nommé Marcus Curtius, avait dit : *Comment pourrait-on penser qu'il y ait pour Rome un plus grand bien que les armes et le courage*, et tout le monde ayant fait silence, lui, regardant les temples qui dominaient et dominant encore aujourd'hui le Forum, puis le Capitole, tendant les mains tantôt vers le ciel, tantôt vers cette ouverture et les dieux Mânes, il s'était dévoué ; ensuite, monté sur un cheval superbement équipé, il s'était précipité tout armé dans le gouffre. Hommes et femmes avaient jeté sur lui des offrandes et des fruits de la terre, et le gouffre s'était refermé. Ce lieu, déjà célèbre sous le nom de lac Curtius, en mémoire d'un ancien guerrier sabin, le devint plus encore par le dévouement patriotique d'un autre guerrier du même nom.

Le gouffre était au centre du Forum ; on y éleva à la mémoire des deux héros, deux autels⁴ ; Ovide les vit encore. Les Romains avaient élevé l'autel de M.

¹ Tite-Live, VIII, 10. On voit aussi que cette formule de consécration était sabine. Janus est invoqué même avant Jupiter. Quirinus, Mars, les Lares, les Mânes, les Novensiles sont des divinités sabinnes. Nous avons vu que la dévotion aux puissances infernales et souterraines était un trait fondamental de la religion des Sabins. L'emploi du javelot rappelle aussi la lance sabine. Dans la formule, **le peuple romain des Quirites** est répété quatre fois.

² Plutarque (*Parall.*, 5), dit que cet affaissement du sol fut produite par les eaux du Tibre ; elles pouvaient en effet, en remontant par la Cloaca Maxima, refluer jusque-là ; on peut aussi le croire causé par un reste d'action volcanique. Dans le même siècle il se forma, près de Velletri, un gouffre qui avait trois arpents. (Tite-Live, XXXII, 9). Quelque chose de pareil est arrivé à Albano en 1851, après de grandes pluies. (Nibby, *Dint.*, III, p. 446.)

³ *Illi loco dicandum* (Tite-Live, VII, 6.)

⁴ C'est ce que me semble désigner le pluriel (**aras**) qu'emploie Ovide. (*Fastes*, VI, 404.)

Curtius qui leur appartenait, bien qu'il fût Sabin d'origine¹, pour l'opposer à l'autel de l'ancien Curtius, le champion sabin qui avait été leur ennemi².

Dans le commencement de la période où nous entrons, le champ de la guerre est encore singulièrement rapproché de Rome. Les Romains sont aux prises avec les habitants de Tibur, il semble que nous en soyons à la Rome du moyen âge, à la guerre des Romains contre les comtes de Tusculum. On se bat sous les murs de Rome³. Les Gaulois, c'est-à-dire déjà les barbares, sont sur l'Anio à une lieue de Rome⁴ ; battus, ils vont camper au sommet du mont Albain, d'où ils descendent pour ravager la campagne. C'est alors qu'eut lieu sur le pont qu'a remplacé le *ponte Salaro*, le fameux duel qui valut au jeune Manlius le surnom de Torquatus.

Ce pont a été réparé par Narsès, mais quelques parties où le tuf se mêle au travertin, appartiennent aux derniers temps de la république. Le pont qui existait à l'époque de Manlius Torquatus était probablement en bois.

Les Romains occupaient la rive gauche de l'Anio ; ni l'une ni l'autre armée n'avait voulu rompre le pont, disait la tradition, pour n'avoir pas l'air de craindre l'ennemi, procédé chevaleresque qui étonnerait bien un commandant du génie ; mais on avait fait des deux côtés plusieurs tentatives inutiles pour s'emparer de ce passage. Alors un Gaulois de grande taille, — les soldats gaulois sont toujours représentés comme très grands, — un Gaulois de grande taille s'avance sur le pont vide, frappe son bouclier de sa lance et, criant le plus fort qu'il peut, de manière à être entendu de toute l'armée romaine, prononce en latin⁵ ces paroles, qui, si la discipline le permettait, sortiraient en pareille occasion de la bouche d'un de ses descendants, de ces soldats gaulois qui se promènent aujourd'hui près du pont Salaro : *Voyons, que le plus brave d'entre vous vienne m'attaquer, et que ce qui adviendra de l'un et de l'autre fasse connaître laquelle de nos deux nations se bat le mieux*. Et avec cette humeur drolatique que les Gaulois modernes, dont je parlais tout à l'heure, n'ont pas laissé perdre l'usage, celui-ci tira la langue en manière de défi grotesque⁶. Ce que j'ai peine à croire, quoique les anciens l'attestent⁷, c'est que chacun dans l'armée romaine garda le silence, épouvanté par le péril. En tout cas, ce lâche exemple ne fut pas suivi par un jeune patricien du nom de Manlius.

Ce jeune homme s'était déjà fait connaître par l'énergie de ses résolutions. Comme il passait pour avoir un esprit lourd et grossier, son père l'avait traité avec rigueur et tenu à l'écart dans une de ses fermes. Or il advint que ce père rigoureux fut accusé par un tribun de procédés tyranniques envers les plébéiens, et le tribun alléguait aussi contre lui sa cruauté à l'égard de son fils. Celui-ci le sut, accourut à Rome de grand matin, pénétra chez le tribun ; et, en menaçant de le tuer, lui fit jurer qu'il se désisterait de son accusation. Père dur comme il avait

¹ Stace (*Sylves*, I, 6-7) distingue le *famosus locus*, qui se rapportait au premier Curtius, de la *sacrata vorago*, qui se rapportait au second.

² *Curtius*, nom sabin. Curtius, comme Decius, se dévoua aux divinités souterraines, qui étaient sabin.

³ Tite-Live (VII, 9-12). Les consuls sortirent à la rencontre des Tiburtins par *deux portes* ; l'une des deux était la porte Æsquiline, l'autre, sans doute, la porte Viminale.

⁴ Aussi a-t-on grand soin d'entretenir les murs, qu'on négligea plus tard. (*Ibid.*, 20.)

⁵ Il le fallait bien pour être entendu des Romains ; dans le récit d'un autre combat singulier du même genre contre un Gaulois, celui de Valérius Corvus, Tite-Live (VII, 26) a soin de dire que le défi fut transmis par un interprète. Ce Gaulois là ne savait pas plus le latin que la plupart de nos soldats ne savent l'italien ; le Gaulois de Manlius le savait un peu.

⁶ Une enseigne représentait le Gaulois tirant la langue ; c'était celle d'une des boutiques situées sur le côté nord du Forum (*sub novis*), célèbre par la mort de Virginie et de Sp. Cassius. Cicéron (*de Orat.*, II, 66) semble y voir un Cimbre du temps de Marius.

⁷ Tite-Live, VII, 10.

été fils dévoué, ce qui est bien romain, ce même Manlius devait un jour faire mourir son fils pour avoir, contre son ordre, attaqué un ennemi en combat singulier, ce que lui-même faisait aujourd'hui, mais après avoir demandé l'autorisation de son général.

En effet, il se présenta devant le dictateur, et lui dit :

Général, je ne combattrais pas sans ta permission, quand je serais sûr de vaincre ; mais, si tu y consens, je montrerai à cette brute qui se pavane si fièrement en avant des rangs ennemis. que je suis d'une famille où l'on a précipité les Gaulois de la roche Tarpéienne.

Je doute, malgré le témoignage de Tite-Live, qu'un Manlius ait osé faire cette allusion à un homme dont sa *gens* avait répudié le souvenir et ne voulait plus porter le prénom. Le dictateur permet le combat et encourage Manlius ; ses camarades s'empressent de l'armer. Il prend un bouclier léger de fantassin, une épée espagnole commode pour combattre de très près, et s'avance à la rencontre du Barbare. Les deux champions, isolés sur le pont, comme sur un théâtre, se joignent au milieu. Le Barbare portait un vêtement bariolé et une armure ornée de dessins et d'incrustations dorées, conforme au caractère de sa race, aussi vaine que vaillante. Les armes du Romain étaient bonnes, mais sans éclat. Point chez lui, comme chez son adversaire, de chant, de transports, d'armes agitées avec fureur, mais un cœur plein de courage et d'une colère muette qu'il réservait tout entière pour le combat.

Le Gaulois, qui dépassait son adversaire de toute la tête, met en avant son bouclier et fait tomber pesamment son glaive sur l'armure de son adversaire. Celui-ci le heurte deux fois de son bouclier, le force à reculer, le trouble, et, se glissant alors entre le bouclier et le corps du Gaulois, de deux coups rapidement portés lui ouvre le ventre. Quand le grand corps est tombé, Manlius lui coupe la tête¹, et, ramassant le collier de son ennemi décapité, jette tout sanglant sur son cou ce collier, le **torques**, propre aux Gaulois, et qu'on peut voir au Capitole porté par celui qu'on appelle à tort le gladiateur mourant. Un soldat donne, en plaisantant, à Manlius le sobriquet de Torquatus, que sa famille a toujours été fière de porter.

Le seul monument de cette guerre que les Romains tirent alors aux Gaulois fut un monceau d'or assez considérable que le dictateur C. Sulpicius consacra dans le temple de Jupiter Capitolin et entoura d'un mur de pierre. Ce monceau devait avoir été formé surtout des colliers et des bracelets si chers à la braverie gauloise.

Les Étrusques de Tarquinii, les Falisques et les Cærites² avaient immolé à leurs dieux des prisonniers romains ; le Forum vit de terribles représailles de ce crime trois cent cinquante-huit jeunes gens des premières familles de Tarquinii y furent battus de verges et décapités, comme l'avaient été au même endroit les fils de Brutus. *Le reste fut égorgé autrement*, dit froidement Tite-Live.

La guerre avec les Latins ne fut ni très longue ni très difficile. Depuis Spurius Cassius, alliés des Romains, leurs chefs continuaient à se rassembler dans le bois de Ferentina (bois de Marino). Plusieurs villes, qu'on regardait comme faisant partie

¹ Tite-Live, pour ménager sans doute la délicatesse des Torquati de son temps, a supprimé ce trait barbare, qu'avait conservé le vieil annaliste Claudius Quadrigarius. Tite-Live semble même avoir voulu protester contre ce détail de la tradition en disant : *Corpus ab omni alla vexatione intactum*.

Ces détails très circonstanciés semblent avoir été puisés dans des mémoires de la *gens Manlia*.

² Tarquinii, Corneto, près de Civita-Vecchia ; Falère, près Città-Castellana ; Cære, Cervetri.

du Latium, quoique, par leur situation et leur origine, elles appartenissent plutôt au pays et à la race sabelliques, s'étant détachées de l'alliance romaine, l'assemblée de Ferentina, osa déclarer que les Latins aimaient mieux combattre pour leur liberté que pour Rome.

Dès ce moment, ils. prétendirent traiter sur le pied de l'égalité avec les Romains ; mais les Romains ne voulaient point d'égaux, et quand, mandés par le sénat, inquiet de leurs menées secrètes dont il avait connaissance, leurs envoyés vinrent à Rome, l'orgueil de la confédération latine et celui de la ville, dont le berceau avait été latin, se trouvèrent en présence au Capitole ; car c'était dans le temple de Jupiter qu'on avait reçu les envoyés latins, sans doute pour les accabler de la majesté de Rome, que ce temple représentait.

L'un des envoyés, Annius, n'en fut point troublé ; il osa demander que les Romains et les Latins formassent un seul peuple, eussent un sénat mi-partie des deux nations, et que le consulat fût partagé entre elles. A cette proposition superbe, Manlius, qui, en défendant la majesté incommunicable du Capitole, était sur sort terrain, car ses aïeux avaient habité et l'un d'eux sauvé le Capitole, saisi d'indignation, se tourna vers la statue de Jupiter, et s'écria :

Ainsi, ô Jupiter, captif et opprimé, tu verrais des consuls étrangers, un sénat étranger dans ton temple auguré !

Il conclut en déclarant que, si le sénat consentait à une telle honte, lui tuerait de sa main tout sénateur latin qu'il trouverait dans la curie, indignation qui n'était pas très l'ondée, car les traités avaient autrefois établi une parfaite, égalité entre les Romains et les Latins, et le partage du pouvoir que ceux-ci réclamaient avait existé¹ ; mais cette indignation montre combien la nationalité romaine se sentait, dès cette époque, distincte de la nationalité latine. Les Romains n'étaient point, à leurs propres yeux, aussi Latins que le dit Tite-Live, qui appelle la guerre contre les confédérés du Latium une guerre civile. Les noms de Latins et de Sabins, ces deux éléments de la population primitive de Rome, s'étaient perdus dans le nom, déjà superbe, de Romains, le seul que ses citoyens voulussent porter. Je me trompe, ils s'appelaient aussi Quirites, c'est-à-dire Sabins, et ce Titus Manlius, qu'irritait si fort la proposition des envoyés latins, était de race sabine ; son prénom et son nom étaient sabins².

Annius aussi fut saisi d'une grande colère,, et on prétendit qu'il avait prononcé des paroles de mépris contre le Jupiter romain. On ne manqua pas de voir une punition divine dans la chute qu'il fit en sortant précipitamment du temple. Il roula jusqu'au bas des degrés, et sa tête heurta le rocher si violemment, qu'il perdit la connaissance, même la vie, disaient quelques-uns³.

Les Latins furent battus et firent la paix, puis se révoltèrent et essayèrent deux défaites définitives, l'une près de Pedum, au pied des monts de Tibur ; l'autre sur le bord de la mer, près d'Astura.

¹ Festus, p. 241. Voyez Mommsen, *R. Gesch.*, p. 95, 312-13.

² **Titus** était un prénom sabin ; c'était celui de Tattius, celui d'un des fils de Brutus, que j'ai dit Sabin ; ce fut celui d'un empereur de la famille sabine des Flaviens.

³ L'escalier qui conduisait de la plate-forme du Capitole au temple de Jupiter, devait être à peu près on est celui par lequel on monte au couvent des franciscains d'Araceli. Seulement, la hauteur du premier était plus considérable, car le sol de la plate-forme était alors moins élevé, ce qui rendait l'effet de l'escalier triomphal plus imposant, et put rendre la chute d'Annius plus dangereuse. Pendant que j'écris, il y a des gens à Rome et ailleurs, qui verraient une justice évidente du ciel à ce que, M. de Cavour ayant amené Victor-Emmanuel au Capitole, le pied lui glissât sur les marches de l'escalier d'Araceli, et qu'il se cassât la tête.

Nul temple ne fut élevé à l'occasion de la guerre latine ; il n'en resta d'autres monuments, outre les rostrs, nouvel ornement de la tribune, et dont je vais parler, que les statues équestres des deux consuls Furius et Mænius, honneur rarement accordé à cette époque, et une plaque de bronze sur laquelle était gravé un décret qui accordait aux chevaliers campaniens le droit de cité. Ce décret fut placé dans le temple de Castor, en souvenir, sans doute, de la victoire sur les Latins au bord du lac de Régille, à l'occasion de laquelle avait été érigé ce temple qui rappelait un souvenir humiliant pour eux.

Les Campaniens avaient été dans cette guerre les alliés des Latins ; mais les chevaliers, ce qui veut dire les nobles de Campanie, étaient restés fidèles au peuple romain. L'aristocratie de Rome avait des intelligences avec les autres aristocraties italiotes¹. Au fond sabine, elle devait chercher à s'appuyer sur ces aristocraties qui, en beaucoup de lieux, avaient la même origine. En Campanie, l'aristocratie était sabellique, car elle était originairement samnite.

La guerre avec les Latins fut assez peu de chose et assez promptement terminée. Les Latins étaient les habitants de la plaine, une population agricole plus facile à dompter que les rudes populations sabelliennes de la montagne, et ils auraient encore moins résisté aux Romains s'ils n'avaient eu dans leur alliance plusieurs de ces populations².

Ce fut pendant cette guerre que l'on prit leurs vaisseaux aux habitants d'Antium ; ils avaient embrassé la cause des Latins, et on leur interdit le commerce maritime. Une partie de ces vaisseaux fut brûlée, une autre conduite à Rome dans l'arsenal ; les becs de bronze (*rostra*) dont leurs proues, selon l'usage tyrrhénien, étaient armées, servirent à orner la tribune et lui donnèrent le nom qu'elle porta toujours depuis, les Rostres. C'est ainsi que, plus tard, on suspendait, les jours de fête, dans le Forum, les boucliers dorés des Samnites. Pourquoi cet ornement naval fut-il employé à décorer la tribune ?

Rome eut de bonne heure des intentions maritimes, comme le prouvent ses traités avec Carthage. Le sénat voulait-il tourner la pensée des citoyens vers la mer, en plaçant des proues de vaisseaux sous les yeux des orateurs et devant les regards du peuple ?

Outre la grande guerre contre les Samnites, à laquelle j'arriverai bientôt, les Romains eurent à combattre successivement d'autres populations sabelliennes de la montagne moins redoutables, comme les Aurunces.

La guerre qu'ils firent aux habitants de Privernum (Piperno) doit être signalée ici, car elle se rattache à une localité du Palatin ; elle fait voir d'ailleurs dans le peuple romain une générosité de sentiments qu'il ne montra pas toujours, et qui caractérise cette époque de sa vraie grandeur.

Privernum était située sur une cime qui domine les marais Pontins. Piperno, comme on l'appelle aujourd'hui, est célèbre par ses brigands. Dans un pays désorganisé, les brigands sont souvent la partie la plus énergique et la plus frondeuse de la nation. Les Privernates, aïeux des bandits de Piperno, montrèrent dans

¹ On l'avait bien vu quand, au temps de Coriolan, l'aristocratie romaine avait pris parti pour l'aristocratie d'Ardée, probablement sabine comme celle de Rome.

² Les Tiburtins, les Prénestins, les Véлитerniens et les Antiates qui étaient au moins à moitié Volsques. Le sénat de Velletri fut emmené à Rome, mais il fut confiné dans le Transtevere, que ce fait, comme plus tard la résidence assignée aux juifs au delà du Tibre, montre avoir été considéré comme étranger, jusqu'à un certain point, à la ville. Il fut défendu aux sénateurs de Velletri de passer le fleuve.

leurs rapports avec Rome une grande énergie et une grande fierté. On va voir que l'énergie et la fierté des Privernates ne déplurent point aux Romains.

Les habitants de Fondi avaient fait cause commune avec les habitants de Privernum. Leur chef, Vitruvius Vacca, possédait une maison sur le Palatin ; c'était un homme considérable dans son pays et même à Rome¹. Ils demandèrent et obtinrent grâce. Privernum fut pris, et Vitruvius Vacca, qui s'y était réfugié, conduit à Rome, enfermé dans la prison Mamertine pour y être gardé jusqu'au retour du consul, et alors battu de verges et mis à mort ; sa maison du Palatin fut rasée, et le lieu où elle avait été garda le nom de **Prés de Vacca**. Ses biens furent consacrés au dieu Sabin Sancus, pour lequel la dévotion du consul Plautius, vainqueur des Privernates, ire surprend point, car la gens Plautia était d'extraction sabine².

Tout ce que l'on trouva de monnaie en cuivre chez le condamné fut employé à faire des globes de bronze, et ils furent déposés dans le sanctuaire de Sancus, sur le Quirinal.

On délibérait dans la curie sur le sort des Privernates.

Quelle peine estimez-vous avoir méritée ? demanda à un de leurs envoyés un sénateur disposé à la sévérité.

— *La peine que méritent*, répondit l'envoyé, *ceux qui se jugent dignes de la liberté.*

— *Et si nous vous faisons remise de la peine, quelle sera la paix que nous pouvons attendre de vous ?*

— *Si les conditions en sont bonnes*, reprit l'envoyé, *cette paix sera fidèlement et à toujours observée ; si elles sont mauvaises, elle ne sera pas de longue durée.*

Ces réponses ne plurent pas à tout le monde dans le sénat ; mais la majorité s'honora en déclarant que c'était parler en homme et en homme libre, qu'on ne pouvait avoir confiance en ceux qui désirent la servitude. Plusieurs opinèrent que des hommes qui voulaient avant tout la liberté étaient dignes d'être Romains ; et, au lieu de punir les Privernates, on leur accorda le droit de cité : nobles sentiments des deux côtés et nobles paroles ; généreuse conduite de la part des Romains. La générosité est rare en politique. Quand on la rencontre, cela fait du bien à l'âme : elle respire, le changement la repose.

Les guerres contre les Samnites furent tout autre chose que les guerres contre les Latins : la montagne lit une tout autre résistance que la plaine ; la race sabellique était autrement trempée que la race latine.

Déjà les Æques et les Volsques, placés à l'avant-garde de la montagne, avaient rudement exercé le courage et la patience des Romains, les Æques surtout. Des hauteurs qui dominent Carséoli et Subiaco et s'étendent jusqu'au lac Fucin, ils venaient sans cesse se heurter sur l'Algide contre les armées romaines, qui ne se lassaient point de les repousser. Ils descendaient dans la campagne et menacèrent souvent les murs de Rome. Vaincus une dernière fois par Camille, ils se relevèrent à l'époque des guerres samnites ; mais les Romains leur prirent

¹ Tite-Live, VIII, 19.

² **Plautus** ou **Plotus** était un nom Ombrien (Festus, p. 238), et Plaute était né dans l'Ombrie. Ce nom paraît donc avoir été sabellique. On trouve, parmi les surnoms des Plautii, **Venno**, a terminaison sabine en **o**, et Plancus ; les mots terminés en **cus** ont une physionomie sabine, comme Ancus, Mamercus (de Mamers, dieu sabin), Cupencus (prêtre sabin), Cascus et Priscus (ancien sabin) ; Sancus (dieu sabin).

quarante villes en cinquante jours, et ils furent, presque complètement exterminés.

La trace de leur extermination est. dans le peu de traces et le peu de ruines qu'ils ont laissées.

Mais les véritables champions de l'indépendance sabellique furent les Samnites. C'était une population vigoureuse, habitant des bourgs¹ dans la montagne, pareils aux petites villes dont elle est aujourd'hui semée, et ils formaient une confédération puissante. Placés à l'est des Æques et des Volsques, et séparés par eux des Romains, les Samnites avaient dirigé leurs conquêtes sur la Campanie, à laquelle ils touchaient et à laquelle ils donnèrent son nom. Les Samnites y trouvèrent les Étrusques et les Grecs, détruisirent leurs villes florissantes ou s'y établirent. Quand la guerre commença, leurs possessions étaient beaucoup plus considérables que celles des Romains. Dans leur contact avec la civilisation grecque et la civilisation étrusque, les rudes habitants du Samnium avaient pris le goût des armures d'or et d'argent. Cette guerre terrible, avec de courts intervalles de repos, dura près d'un demi-siècle, et ses terreurs lointaines réveillèrent une nuit. Rome en sursaut et firent croire sans motif à la ville épouvantée que l'ennemi était au Capitole.

Il faut entendre Tite-Live : *Je vais dire des guerres plus grandes par les forces de l'ennemi, par la distance des lieux, par la durée des temps.* Puis viendra Pyrrhus, puis Annibal. Que de difficultés ! que d'efforts ! **Quanta rerum moles !**

Les Romains ne voulaient pas laisser les Samnites maîtres tranquilles de la Campanie ; ils commencèrent par obtenir l'alliance ou la neutralité des villes étrusques et grecques devenues samnites, puis entrèrent dans le Samnium et le traversèrent victorieusement tout entier.

Les commencements de la guerre samnite furent marqués par deux événements, dont l'un vint se terminer aux environs de Rome, l'autre dans Rome même, et qui, par conséquent, doivent entrer dans cette histoire. Ils peignent l'état moral et politique de Rome, que je cherche toujours à saisir de près en me transportant sur les lieux et au cœur des faits dans lesquels il se produit.

La garnison de Capoue forma le dessein de s'emparer de cette ville et de s'y établir. Le sol et le climat plaisaient aux soldats, ils les préféraient au sol aride et empesté de la campagne romaine². Puis, craignant que leur conspiration ne fût découverte, ils prirent, le parti d'aller à Rome, sans doute pour y obtenir un adoucissement au sort des débiteurs, en intimidant les patriciens dont ils accusaient la dureté. Une cohorte partit des environs de Terracine, et, s'en vint, pillant le pays, camper au pied du mont Albain. Cette troupe, disciplinée dans son indiscipline même, sentit le besoin d'un chef, elle était composée de Romains. Ils apprirent que, près de Tusculum, vivait dans sa villa un patricien, T. Quinctius, qui s'était distingué dans la guerre, mais qui, devenu boiteux à la suite d'une blessure, avait dû y renoncer. Les mutins résolurent de le mettre de force à leur tête. Ils entrèrent de nuit dans sa villa, s'emparèrent de lui, et, ne lui laissant d'autre alternative que le commandement ou la mort, le contraignirent d'accepter le titre de général et lui demandèrent de les conduire à Rome. Ils

¹ *In montibus vicatim habitantes* (Tite-Live, IX, 13).

² Tite-Live, VII, 38.

arrivèrent ainsi enseignes en tête, au huitième mille de la voie qui s'appela depuis Appia, quand Appius l'eut pavée en lave ; un chemin existait déjà¹.

C'étaient des Coriolans au petit pied, mais ils s'arrêtèrent plus tôt que lui, et l'amour de la patrie, qui avait eu tant de peine à fléchir l'âme du patricien endurci, triompha beaucoup plus vite dans le cour de ces plébéiens égarés. Le dictateur Valérius Corvus, celui qui devait son surnom à ce combat contre un Gaulois, dans lequel un corbeau était venu, disait-on, à son secours, sortit de Rome avec une armée et s'avança à leur rencontre. C'était la première menace d'une guerre civile. Mais, comme dit Tite-Live, on n'avait pas alors tant de courage pour verser le sang de ses concitoyens. Quand les révoltés rirent les armes et les enseignes romaines, ils se sentirent émus. Soldats et généraux se rapprochèrent. Le dictateur n'eut garde de déployer une rigueur excessive : *Vous n'êtes pas dans le Samnium*, dit-il avec douceur ; *vous n'êtes pas chez les Volsques : vous campez sur le sol de Rome. Ces collines, ce sont celles de votre pays natal. Ces soldats, ce sont vos concitoyens, et moi j'ai été votre consul. C'est sous ma conduite et sous mes auspices que, l'année dernière, vous avez battu les légions et forcé le camp des Samnites. Moi, consul à vingt-trois ans, j'étais aussi sévère pour les patriciens que pour les plébéiens ; le dictateur sera pour vous ce qu'a été le consul, ce qu'a été le tribun. Vous tirerez le fer contre moi avant que je ne le tire contre vous. Si nous devons combattre, que la trompette sonne, que le cri de guerre s'élève, que le combat commencé de votre côté.*

T. Quinctius, tout en larmes, se tournait vers ceux qui l'avaient contraint de marcher à leur tête et leur disait : *Soldats, je serai un meilleur chef pour la paix que pour la guerre. Ce n'est pas un Volsque ou un Samnite qui vient de parler c'est un Romain, c'est votre ancien consul, c'est votre général. Ceux dont la victoire serait assurée, veulent la paix ; et nous que voudrions-nous ? Plus de colère, plus de fallacieuses espérances. Remettons notre sort à une foi qui nous est connue.*

Des cris d'approbation s'élevèrent de toutes parts ; Quinctius vint en avant des enseignes et se livre au dictateur, en le suppliant de vouloir bien se charger de la cause de ses infortunés concitoyens, ne demandant rien pour lui-même, mais seulement que nul ne fût recherché pour cette sécession.

Le dictateur galope vers Rome, et, sur la proposition du sénat, les centuries, rassemblées dans ce bois Poétélius qui avait vu la condamnation de Manlius, déclarent que nul ne serait recherché ; et, de plus, V. Corvus pria les citoyens que jamais un reproche ne fût adressé sur ce sujet à personne, même en plaisantant.

D'après une autre version non moins touchante², les généraux n'avaient pas eu le temps d'intervenir dans la réconciliation, mais aussitôt que les deux armées s'étaient trouvées en présence, elles s'étaient précipitées l'une vers l'autre et s'étaient embrassées avec larmes. Quoi qu'il en soit de la vérité de ces deux récits ; c'est une belle histoire, qui fait voir à quel point le sentiment de la patrie était encore puissant sur le cœur des Romains, à cette époque qu'on peut appeler leur époque héroïque ; et ce souvenir d'une rencontre attendrissante, non loin du lieu où les Horaces et les Curiaces s'embrassèrent avant de

¹ *Idem, ibid.*, 39.

² *Idem, ibid.*, 42.

combattre, et du lieu où Coriolan embrassa sa mère qui l'avait désarmé, ce souvenir va bien aux deux autres.

Le second événement que je veux raconter présente un triomphe de la modération sur la sévérité dictatoriale, mais il ne fut pas aussi facilement remporté.

Le dictateur était L. Papirius Cursor. Il avait pour maître de cavalerie Q. Maximus Fabius. Tous deux appartenaient à deux grandes familles patriciennes et originaires sabin¹.

Le dictateur, averti par le gardien des poulets sacrés de l'insuffisance de ses auspices, était revenu à Rome en chercher de nouveaux. En partant il défendit à Fabius d'attaquer l'ennemi durant son absence. Celui-ci lui désobéit, remporta sur les Samnites une victoire brillante, et en adressa la nouvelle, non au dictateur, mais au sénat. Papirius en fut très irrité ; congédiant sur-le-champ le sénat, il s'élança hors de la curie, et fit grande hotte pour aller rejoindre son camp, plein de colère et de menaces. Fabius, au bruit de son approche, rassemble l'armée et lui demande de le protéger contre le dictateur. Des acclamations lui répondent ; les soldats lui promettent de le défendre.

Le dictateur arrive, cite Fabius devant son tribunal, lui reproche sa désobéissance, et, ce qui était encore plus grave ; d'avoir combattu sous des auspices douteux, et termine par ces mots : *Que le licteur s'avance, qu'il prépare les verges et la hache. Un grand tumulte s'élève ; de toute l'armée sortent des voix qui supplient et menacent. Le jour finit, et, selon la coutume, le jugement est remis au lendemain. Fabius s'échappe pendant la nuit ; il se rend à Rome. Son père, qui avait été dictateur et trois fois consul, convoque le sénat. Il commençait à se plaindre de la violence de Papirius ; tout à coup on entend au bas de la curie le bruit que faisaient les licteurs en écartant la foule, et Papirius paraît. En apprenant l'évasion de Fabius, il était parti sur ses traces. Il ordonne de le saisir ; les sénateurs se récrient et s'efforcent de détourner le dictateur de son dessein. Tout est inutile. Alors le père de Fabius en appelle aux tribuns et au peuple. On sort de la curie. Le dictateur monte à la tribune, et Fabius vient s'y placer à ses côtés ; Papirius le force à en descendre. Son père, qui y avait également pris place, en descend avec lui. La voix et l'indignation du père de Fabius dominant le bruit du Forum : il accuse le dictateur, il défend son fils là où le vieil Horace avait défendu le sien. **Des verges, des haches, s'écrie-t-il, pour des généraux victorieux ! Et à quoi de plus cruel eût été exposé mon fils si l'armée avait péri ? Celui par lequel les temples s'ouvrent, les autels fument et sont chargés d'offrandes, sera dépouillé de ses vêtements, déchiré par les verges en présence du peuple romain, en vue du Capitole, de la citadelle et des Dieux que, dans deux combats, il n'a pas vainement invoqués.** Le Capitole, qui dominait le Forum et le champ de Mars, s'élevait comme un autel magnifique vers lequel les suppliants tendaient toujours les mains. En disant ces paroles, le vieux père embrassait son fils, comme le vieil Horace, et pleurait.*

Les sénateurs, les tribuns, le peuple, étaient pour lui ; le dictateur ne cédait pas. Inflexible, il proclamait la nécessité de la discipline, la sainteté des auspices, la

¹ J'ai déjà dit que le nom des **Papirii** est très semblable à celui des **Papii**, qui est certainement sabellique. Brutulus **Papius** et **Pappius** Mutulus étaient Samnites. On le trouve dans les tombes étrusques, comme beaucoup d'autres noms ombriens. Sa racine était celle du mot **pappus**, désignant un vieillard, et nom d'un personnage de la comédie osque. Chez les Papirii, on rencontre le surnom, en **o**, **Carbo** et le surnom **Crassus**, usité aussi dans la gens Licinia, ombrienne et sabine. Pour les Fabii, nous connaissons leur extraction sabine.

majesté de l'imperium, qui devait être transmise intacte à perpétuité, comme un pape parlerait de son pouvoir inviolable qu'il ne saurait abdiquer. Il montrait les suites de la désobéissance impunie, il gourmandait les tribuns, il les en rendait responsables pour tous les siècles.

Voulez-vous, leur disait-il, offrir vos têtes pour protéger l'insubordination de Fabius.

*Les tribuns étaient troublés et commençaient à craindre pour eux-mêmes l'omnipotence du dictateur. Alors, par un mouvement unanime, le peuple tout entier passa de la résistance à la prière. Les tribuns prièrent aussi et demandèrent la grâce de Fabius. Fabius lui-même et son père tombèrent aux genoux du dictateur. Il se fit un grand silence, et Papirius dit : **C'est bien ! La discipline militaire, la majesté de l'imperium, ont triomphé. Quintus Fabius n'est point absous d'avoir combattu contre l'ordre de l'imperator, mais, condamné pour ce crime, je le donne au peuple romain, je le donne à la puissance tribunitienne, qui a exercé en sa faveur une intervention officieuse, mais non de droit.** Ainsi furent sauvés à la fois et la vie d'un noble jeune homme et le principe de la discipline. Papirius, en descendant de la tribune, fut entouré par les sénateurs et par le peuple transportés de joie. La foule accompagna chez eux le dictateur et Fabius.*

Admirable scène, l'une des plus émouvantes qu'ait vues le Forum romain, et l'une de celles qu'on aime le mieux à évoquer ; car cette fois tout le monde a fait son devoir. Les droits de l'autorité ont été maintenus, et les droits de l'humanité n'ont pas été réclamés en vain.

Bientôt après, le Forum fut témoin d'une autre scène plus triste. Une multitude silencieuse et indignée le remplissait. Les boutiques dont il était entouré s'étaient fermées d'elles-mêmes. On venait d'apprendre que l'armée romaine avait passé sous le joug dans la vallée de Caudium. On maudissait cette armée déshonorée, on se promettait de ne pas ouvrir à ceux qui la composaient la porte d'une seule maison ; mais, quand on vit les soldats qui ressemblaient à des captifs, la tête basse, se glisser le soir, dans la ville, pour aller se cacher chacun en sa demeure, et quand, les jours suivants, on n'en aperçut pas un seul dans le Forum, où ils n'osaient se montrer, on eut pitié de ces malheureux. Les consuls qui les avaient ramenés se cachaient aussi. On en créa de nouveaux, et ce jour-là même, le sénat se rassembla dans la curie pour délibérer sur la paix de Caudium.

Ce fut une morne et belle séance. Sp. Posthumius, qui, pour sauver l'armée, s'était, résigné à une si grande honte, de l'air qu'il avait sous le joug, parla le premier. Il déclara que le peuple romain n'était pas engagé, qu'on ne devait aux Samnites rien autre chose que la personne des auteurs du traité. Que les fétiaux ; dit-il, nous livrent nus et enchaînés.

Un tribun du peuple intervint et dit qu'on ne pouvait livrer les tribuns, dont la personne était sacrée.

Livrez-nous donc, reprit Posthumius, nous dont la personne n'est pas sainte, et celle de ceux-ci quand leur sainteté cessera, le jour où ils sortiront de leurs charges ; mais, si vous m'en croyez, avant de les livrer, faites-les battre de verges, là tout près, dans le comitium¹, pour qu'ils payent l'intérêt de ce délai de leur peine.

¹ *Hic in comitio.* (Tite-Live, IX, 9). Ces mots montrent que le comitium était très voisin de la curie.

Et casuiste héroïque, Posthumius établit que ni lui, ni personne n'avait pu engager le peuple romain ; qu'ils avaient outrepassé leur pouvoir et devaient en être punis. *Pourquoi les Samnites n'ont-ils pas envoyé vers les autorités légitimes, le sénat et le peuple ? Mais ils ne l'ont point fait. Ils n'ont rien à réclamer de vous : c'est nous qui nous sommes donnés pour garants de la convention, nous n'avions pas le droit de le faire ; c'est à nous que les Samnites doivent s'en prendre, à nos corps, à nos vies. Portons-leur nos têtes viles pour acquitter notre engagement, et rendons, par notre supplice, au peuple romain la liberté de combattre.*

Le sénat fut ému de ce généreux abandon et de ce noble mépris de soi-même. Les tribuns suivirent. l'exemple des consuls. Tous abdiquèrent sur-le-champ et furent livrés aux fétiaux pour être conduits à Caudium. Le peuple admirait Posthumius et allait en masse au champ de Mars se faire inscrire sur les rôles militaires, tandis que l'armée vaincue était reconduite à Caudium pour être livrée. Arrivés à la porte Capène, les fétiaux dépouillèrent les soldats de leurs vêtements et leur attachèrent les mains derrière le dos, et, comme le licteur chargé de ce triste office en présence de la majesté consulaire, hésitait à l'accomplir : *Licteur, apporte la courroie !* Ce fut le dernier ordre de Posthumius.

Arrivés près du chef samnite, Posthumius, soutenant jusqu'au bout la fiction légale qu'il avait mise en avant dans la curie, frappa fortement du genou le fétial qui faisait la *dédition* de l'armée, et s'écria : *Je suis devenu Samnite, et j'ai insulté, contre le droit des gens, un fétial romain, la guerre sera juste.*

Il y avait de la grandeur dans ces faux-fuyants de mauvaise foi, mais courageux, par lesquels le dévouement de Posthumius voulait dégager, au prix de sa tête, la responsabilité du peuple romain. Mais le Samnite ne s'y laissa pas prendre : *Je n'accepte point cette dédition, dit-il, c'est se moquer des dieux. Qu'on délie ces Romains ; qu'ils s'en aillent dès qu'il leur plaira.* Il voulait laisser à Rome la honte des engagements violés, et ne consentit point à cette satisfaction dérisoire donnée aux dieux protecteurs des traités. Posthumius et l'armée retournèrent à Rome.

Cette défaite, qui avait fait éclater le patriotisme de ceux mêmes qu'elle avait humiliés, n'arrêta point les Romains dans la conquête du Samnium. Marchant toujours devant elle, Rome avait rencontré un jour sur son chemin les Fourches Caudines¹ ; elle ploya la tête en frémissant, mais la releva aussitôt et passa.

Ce qui est admirable à cette époque, c'est de voir les Romains occupés de cette formidable lutte contre les Samnites et leurs alliés de la montagne, combattre en même temps les Gaulois, les Ombriens et les Étrusques. La guerre est double, les armées romaines se portent incessamment de l'est à l'ouest, du nord au sud. Ces deux conquêtes leur étaient nécessaires ; il fallait qu'ils eussent, pour ainsi dire, leurs coudées franches des deux côtés avant d'aller au delà. Les Étrusques étaient des ennemis redoutables : cette nation qui, après son asservissement, s'amollit et se corrompt, était alors très belliqueuse.

Dés les premiers temps de leur histoire, les Romains et les Étrusques, séparés seulement par le Tibre, sont aux prises ; mais il s'agit alors de la partie de l'Étrurie la plus voisine de Rome, de celle qui est en deçà du mont Ciminus. Le

¹ Aujourd'hui le *Casale di forchia* et, près de là, *Costa Cauda*, conservent encore le nom des Fourches Caudines. Abek. *Mittelit.*, p. 99.

mont Ciminus, dont on voit de Rome le long dos bleuâtre, borne de ce côté le grand bassin de la campagne romaine.

Ce rempart de l'Étrurie était couvert d'une forêt aussi impénétrable, dit Tite-Live¹, que le furent depuis les bois de la Germanie. Personne n'osait se risquer dans ses profondeurs. La forêt Ciminienne a aujourd'hui presque entièrement disparu, et le voyageur qui part de Rome par la diligence de Viterbe, ne se doute pas de ce qu'il fallut alors de hardiesse pour faire le même chemin. Le frère du consul Fabius, déguisé en berger, osa s'enfoncer dans la forêt Ciminienne et la traversa. Pendant ce temps-là, les Samnites se réjouissaient d'apprendre que l'armée romaine s'engageait dans le bois Ciminien et la croyaient perdue. Le sénat romain envoya au consul l'ordre de ne pas franchir la redoutable forêt ; mais l'ordre arriva trop tard : la forêt fut franchie. La nouvelle d'une grande bataille, gagnée par les Romains près de Pérouse, alla apprendre aux Samnites qu'ils s'étaient trompés.

D'autres batailles et d'autres victoires suivirent, et, en quelques années, l'Étrurie fut soumise.

Mais Étrusques, Samnites, Ombriens, Gaulois, firent un dernier effort. Les deux ailes de l'armée de ces peuples qui menaçaient Rome de deux côtés se réunirent. Rome triompha de tout ; elle confina, d'une part, à la Gaule, qui venait jusqu'à Lucques ; de l'autre, à la Campanie, qui lui ouvrait le chemin de la Sicile, de la Grèce et de l'Orient.

Pendant ces mémorables guerres contre tous leurs ennemis d'Italie, les Romains construisirent leur premier aqueduc, pavèrent leur première voie, élevèrent plusieurs monuments.

L'aqueduc et la voie furent l'œuvre d'un Claudius, Appius Claudius l'aveugle, le plus illustre de cette forte race sabine et patricienne dont nul ne représenta mieux le caractère.

Ces deux grands travaux, l'aqueduc et la voie, furent accomplis pendant la censure d'Appius qu'ils ont immortalisé.

Les aqueducs (conduits d'eau) n'ont pas été tout d'abord ces longues suites d'arcades apportant l'eau, comme a dit Chateaubriand, sur des arcs de triomphe, et dont les restes, épars dans la campagne romaine, sont la magnificence de ce désert. Le premier, celui d'Appius², commençait à deux lieues environ de Rome sur la voie Prénestine. Il n'était pas à ciel ouvert, mais souterrain, à l'exception d'un intervalle de soixante pas.

On ne songeait encore qu'à l'utile. Plus tard, la beauté architecturale fut unie à l'utilité. De plus,

quand l'ennemi venait encore de temps en temps tout près de Rome, mettre les aqueducs sous terre, c'était les empêcher d'être coupés.

La voie Appia commençait à la porte Capène ; un chemin existait là bien avant Appius ; mais il remplaça ce chemin par une route pavée ; il lui fit traverser les marais Pontins, ce qui dut nécessiter d'assez grands travaux pour lesquels l'art

¹ Tite-Live, IX, 36. Niebuhr pensait que les expressions de Tite-Live étaient exagérées.

² L'aqueduc d'Appius passait près de la porte Majeure, et suivait, sur le Cælius, à peu près la direction qu'indiquent les restes de l'aqueduc de Néron ; arrivé à la porte Capène (un peu au delà de l'extrémité du grand Cirque), il faisait un coude et, longeant le Cirque, allait se terminer au pied de l'Aventin et du **Clivus publicius**, à la porte Trigemina (derrière Sainte-Marie in Cosmedin).

étrusque ne fut probablement pas inutile, travaux repris à toutes les époques, entre autres par César et par Napoléon. La voie fut prolongée jusqu'à Capoue. La construction de cette route avait le même but que la guerre samnite, à laquelle Appius prit part aussi, atteindre la Campanie.

Cette route, continuée jusqu'à Brindes, devint **la reine des routes romaines**¹. Elle fut bordée de tombeaux magnifiques, comme on peut le voir par ceux que l'on a dégagés, il y a quelques années, sur une étendue de cinq lieues à partir de Rome, ce qui, avec le majestueux encadrement de l'horizon romain ; forme une perspective incomparable. Rien n'est plus imposant que cette avenue de sépulcres traversant la solitude pour aboutir à la ville éternelle².

Pendant la guerre étrusque, Appius Claudius voua un temple à Bellone³. Bellone correspondait à la Nerio⁴, sabine, épouse de Mars. Par conséquent, un tel vœu convenait à un Claudius.

Ce temple fut, pour les Claudius, comme un sanctuaire de famille où ils plaçaient fièrement les portraits de leurs ancêtres.

C'était dans le temple de Bellone que le sénat recevait les ambassadeurs étrangers. Le choix de ce temple leur rappelait que Rome était toujours prête à la guerre.

Une autre déesse, celle-ci souterraine et funèbre qu'on invoquait avec les Mânes, dieux sabins, et, par conséquent, sabine elle-même, Tellus (la terre), obtint un temple qui lui fut voué, à l'occasion d'un tremblement de terre dans le Picentin, par Sempronius Sophus, après les guerres Samnites⁵.

Plusieurs temples furent élevés pendant ces guerres. où les Romains eurent à combattre les Samnites, les Ombriens, les Gaulois et les Étrusques. Le danger était grand, et l'esprit du peuple encore très religieux. Les vœux faits sur le champ de bataille durent se multiplier, et, avec eux, les monuments sacrés qui en étaient le résultat.

Junius Bubulcus s'était trouvé dans un pas difficile, et il avait fait vœu d'élever, s'il s'en tirait, un temple au **Salut**⁶, à la déesse Salus, sabine comme la gens Junia⁷.

Attilius Regulus, voyant fuir les troupes qu'il commandait, fit comme Romulus, et promit à Jupiter, s'il arrêta les fuyards, un temple dédié à **Jupiter Stator**, Jupiter qui arrête⁸.

¹ Stace, *Sylves*, II, 2, 17.

² Un architecte plein de mérite, N. Ancelet, a fait, d'une partie de la voie Appienne, une restauration qui, au point de vue artistique, est un vrai chef-d'œuvre.

³ Tite-Live, X, 19. Plin (XXXV, 5) le dit du premier Claudius qui vint à Rome. Cela pourrait faire croire qu'il y eut dès lors au même endroit un sanctuaire de Nerio, qu'Appius Claudius se contenta de renouveler. Ce temple ; dans tous les cas fondé par un homme de race sabine, était dans les prés appartenant aux Ramines, prêtres sabins, près de l'endroit où fut plus tard l'extrémité du cirque Flaminien. (Ovide, *Fastes*, VI, 205.)

⁴ Nerio voulait dire, en sabin, force, Virtus. Une inscription où se trouvent ces mots : **Virtuti Bellonæ** (Orelli, *Insc.*, n° 4983), montre qu'ils étaient synonymes.

⁵ Florus, I, 19. Il n'y eut jamais, je crois, d'autre temple de Tellus que le temple élevé dans les Carines sur l'emplacement de la maison rasée de Sp. Cassius. Ce fut celui-là, sans doute, que répara et dédia Sempronius Sophus.

⁶ Tite-Live, IX, 43.

⁷ *Idem*, X, 1. Ce temple était sur le Quirinal, où se trouvaient aussi d'autres sanctuaires sabins. Il est à croire que la déesse Salus y avait un temple plus anciennement. On parle aussi de routes ouvertes par J. Bubulcus à travers la campagne romaine, probablement les premiers chemins vicinaux.

⁸ *Idem, ibid.*, 35-6, Ce temple était certainement placé sur la Velia, près de la porte du Palatin, car Tite-Live, parlant du temple voué par Romulus, dit que le lieu seulement était consacré, mais que le temple n'avait jamais été bâti (*ibid.*, 31). Le même Attilius Regulus voua aussi un temple à Pales, selon Florus, qui en parle seul

Ces dédicaces ne manquaient point d'à-propos ; quelquefois elles eurent de la grandeur. Après que le second Decius se fut immolé volontairement, son collègue Fabius, certain de la victoire, que ne pouvait manquer d'obtenir ce *dévouement*, avant qu'elle fût décidée, dédia un temple à Jupiter vainqueur¹.

Le consul L. Posthumius fit encore mieux. Ce fut le lendemain d'une défaite qu'avec la confiance d'un vrai Romain il dédia un temple à la Victoire².

Papirius Cursor, Sabin de nom et d'humeur, — sa dureté était célèbre, — avait voué un temple au dieu national des Sabins, Quirinus ; il n'eut que le temps de jouir de son triomphe, le premier où furent étalées une grande richesse et une grande magnificence³. Le temple fut dédié par le fils de Papirius, qui plaça auprès un cadran solaire, objet nouveau encore pour les Romains.

Janus Quirinus, dans l'origine, était, nous l'avons vu, une personnification du soleil⁴.

Le collègue de Papirius Cursor, Maximus Carvilius, termina la guerre d'Étrurie et choisit singulièrement la divinité à laquelle il consacra un temple : ce fut le Hasard Fortuné⁵ (*Fors Fortuna*). Il avait été dans le Samnium tantôt vainqueur, tantôt vaincu : voulait-il faire une allusion à l'inconstance de la fortune ?

Les Herniques étaient ordinairement les alliés de Rome ; mais le mouvement sabellique les avait entraînés. Ils s'étaient rassemblés dans le grand cirque d'Agnani et y avaient résolu de se soulever avec leurs frères de la montagne contre les Romains. Leur vainqueur, Marcius Tremulus, eut les honneurs d'une statue placée dans le Forum, devant le temple de Castor⁶, qui rappelait lui-même la grande victoire du lac Régille. C'était une statue équestre et portant la toge.

La campagne chez les Herniques, rapidement soumise, ne semble pas avoir mérité la distinction, rare alors, d'une statue équestre ; mais Marcius était un consul plébéen, et la plupart de ceux qui se signalèrent dans les guerres samnites étaient patriciens ; l'ordre auquel il appartenait parvint sans doute à faire honorer d'une manière extraordinaire un consul qui l'honorait. Les patriciens, qui ne se prêtaient pas de bonne grâce au partage du consulat, travaillaient sourdement à revenir sur la loi Licinia ; les plébéens étaient bien aises, au contraire, de la glorifier dans la personne d'un général qui devait à cette loi d'avoir pu triompher, et qui, d'ailleurs, avait attaché son nom à une mesure populaire⁷.

(Florus, I, 20). Ce temple devait être sur le Palatin, ou au pied du Palatin, en rapport avec les lieux qui rappelaient la naissance de Rome, dont, l'anniversaire y était célébré le jour de la fête de Palès, le 21 avril ; on le célèbre encore le même jour dans un banquet archéologique.

¹ *Idem, ibid.*, 29.

² *Idem, ibid.*, 33. Sur le Palatin, près du lieu on l'on éleva plus tard le temple de la Mère des dieux (Tite-Live, XXIX, 14), et probablement là où avait été l'ancien sanctuaire de la Victoire.

³ *Idem, ibid.*, 46. Il n'est parlé nulle part d'un autre temple de Quirinus que le temple du Quirinal, voisin de celui de Sancus. Ce fut sans doute ce vieux temple sabin mentionné comme existant déjà au quatrième siècle (Tite-Live, IV, 21), que Papirius releva ou répara, et auprès duquel son fils plaça le cadran solaire.

⁴ Les cadrans solaires, comme leur nom *horologium*, ne pouvaient venir que des Grecs. C'est une preuve de plus des emprunts que les Samnites avaient faits à la civilisation des villes grecques de l'Italie méridionale.

⁵ Tite-Live, X, 46. Ce temple fut élevé hors de Rome, de l'autre côté du Tibre, près de celui de Servius Tullius. Quand on ne relevait pas un vieux sanctuaire, on avait soin de mettre le nouveau à côté de l'ancien.

⁶ *Idem, XI*, 43.

⁷ *Populum stipendio liberaverat*. (Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 4, 5.) Le *stipendium* était un impôt fixe, destiné à solder les frais de la guerre.

C'est pourquoi, sans doute, malgré la mesure générale qui fut prise au sixième siècle pour faire disparaître du Forum les statues qui l'encombraient, celle-ci y était encore au temps de Cicéron¹.

D'autres statues furent érigées pendant les guerres Samnites :

Deux statues au Capitole, l'une d'Hercule², l'autre de Jupiter, toutes deux colossales comme ces guerres elles-mêmes.

Celle-ci fut placée au Capitole par Carvilius³ ; elle était faite avec les armures d'un corps de Samnites astreints à un serment particulier, ce qui en faisait comme un ordre de chevalerie⁴. Cette statue était si grande, qu'on la pouvait voir du mont Albain. Avec les rognures de la lime, Carvilius fit faire sa propre statue, que Pline vit encore, aux pieds du dieu.

Le colossal étonne à cette époque de l'histoire romaine ; il sera le cachet de l'empire, et nous sommes heureusement encore bien loin de l'empire.

On est étonné aussi de voir dans ce temps guerrier deux temples élevés à Vénus par un Fabius ; mais ce Fabius démentait l'austérité de sa race sabine, car sa glotonnerie l'avait fait surnommer Gurgès. D'ailleurs, l'un de ces temples était un hommage à la chasteté. Fabius l'avait fait construire pendant son édilité avec les amendes levées sur des matrones dissolues⁵. Cela indique les premiers germes de la corruption qui se produira plus tard, comme l'apparition des empoisonneuses au sixième siècle annonce de loin les Locustes.

Le second fut dédié à Vénus favorable (*Venus obsequens*), à la suite d'une expédition heureuse contre les Samnites⁶ dans laquelle Fabius croyait que Vénus l'avait protégé. Avant cette expédition, il en avait fait une autre qui n'avait pas réussi. On voulait le forcer à abdiquer le consulat ; mais son père, qui avait été cinq fois consul, demanda qu'on épargnât son fils en offrant de servir sous lui comme lieutenant. Grâce à cette offre touchante qui fut acceptée, Fabius Gurgès répara sa disgrâce et obtint les honneurs triomphaux. On fut ému en voyant ce père gravir la montée du Capitole dans le char de ce fils qui lui devait son triomphe⁷.

Un autre temple de Vénus fut fondé par un motif de pureté, mais cette fondation même montre que la pureté commençait à sortir des mœurs romaines. A la suite de grands désordres qui avaient atteint jusqu'aux Vestales, et la foudre ayant traversé d'une manière étrange le corps d'une jeune fille⁸, on résolut d'élever un temple à Vénus *Verticordia*, afin qu'elle tournât vers l'amour conjugal le cœur des matrones romaines. Sulpicia⁹ fut désignée par leur jugement, comme la plus chaste d'entre elles pour dédier l'autel de la déesse.

¹ *Philippiques*, VI, V, 5

² Tite-Live, IX, 44.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXI, 18, 4.

⁴ *Sacrata lege pugnantibus*.

⁵ Tite-Live, X, 31. Ce temple était près du Cirque, et se rattachait peut-être à l'ancien culte de la Vénus Murtæa, situé dans ces parages. En tout cas, il devait se trouver vers l'extrémité du Cirque la plus éloignée du Forum boarium, puisqu'il est question du pavage d'une voie qui conduisait de ce Forum au temple de Vénus. (Id., XXIX, 37.) Le même jour, un temple fut dédié à Vénus Libitina. (Festus, p. 265.)

⁶ Servius, *Æn.*, I, 720. Rien n'indique point où était ce temple, dont la prétendue fondation ne fut peut-être que la dédicace du premier.

⁷ Plutarque, *Fabius*, 24.

⁸ Jul. Obseq., 97 ; Valère Max., VIII, 15, 12.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, VII, 55. L'époque de la fondation de ce temple est incertaine, mais Sulpicia étant nommée par Pline avant Claudia, qui prouva sa chasteté à l'occasion de l'introduction du culte de Cybèle (voyez ch. IX), elle doit être plus ancienne que Claudia, et par conséquent appartenir au cinquième siècle. On a aussi placé cet

Les matrones romaines montrèrent dans une circonstance assez singulière qu'elles aussi savaient, au prix de quelques sacrifices, maintenir leurs droits¹ ; elles avaient obtenu, après la prise de Véies², celui d'aller en voiture par la ville. C'était une grande faveur ; l'usage des voitures particulières ne s'accordait que difficilement, et fut souvent interdit dans l'ancienne Rome, à cause sans doute du peu de largeur des rues. Le sénat ayant retiré aux dames romaines ce privilège, elles se concertèrent et résolurent, jusqu'à ce qu'il leur fût rendu, de s'interdire tout rapport avec leurs maris ; les sénateurs qui étaient époux, durent céder, dans l'intérêt de la population, à ce genre d'opposition qui la menaçait, et de nombreuses naissances ayant suivi la réconciliation, les mères dédièrent près de la porte Carmentale un sanctuaire à Carmenta, dont on avait fait la déesse des accouchements.

Pendant les guerres samnites, Rome fut de nouveau frappée par une de ces maladies auxquelles elle était souvent en proie, celle-ci dura trois années. On eut recours aux livres sibyllins. En cas pareil ils avaient prescrit de consacrer un temple à Apollon ; cette fois, ils prescrivirent d'aller à Épidauré chercher le fils d'Apollon, Esculape, et de l'amener à Rome³. Esculape, sous la forme d'un serpent, fut transporté d'Épidauré dans l'île Tibérine, où on lui éleva un temple, et où ont été trouvés des *ex-voto*, représentant des bras, des jambes, diverses autres parties du corps humain, *ex-voto* qu'on eût pu croire provenir d'une église de Rome, car le catholicisme romain a adopté cet usage païen sans y rien changer.

Pourquoi plaça-t-on le temple d'Esculape en cet endroit ? On a vu que l'île Tibérine avait été très anciennement consacrée au culte d'un dieu des Latins primitifs, Faunus⁴ ; or ce dieu rendait ses oracles près des sources thermales ; ils devaient avoir souvent pour objet la guérison des malades qui venaient demander la santé à ces sources. De plus, les malades consultaient Esculape dans des songes⁵ *par incubation*, comme dans Ovide, Numa va consulter Faunus sur l'Aventin⁶. Il n'est donc pas surprenant qu'on ait institué le culte du dieu grec de la santé, là où le dieu latin Faunus rendait ses oracles dans des songes, et où étaient probablement des sources d'eau chaude qui ont disparu comme les *lautulæ* près du Forum romain.

On donna à l'île la forme d'un vaisseau, ; plus tard un obélisque figura le mât⁷ ; en la regardant du pont Rotta, on reconnaît encore très bien cette forme ; de ce côté, on voit sculpté sur le mur qui figure le vaisseau d'Esculape, une image du dieu avec un serpent entortillé autour de son sceptre. La belle statue d'Esculape, venue des jardins Farnèse, passe pour avoir été celle de l'île Tibérine. Un temple de Jupiter touchait à ce temple d'Esculape⁸.

événement au septième siècle ; mais ce peut être encore un exemple d'un temple qu'on dit avoir été construit quand il n'a été que réédifié.

¹ Plutarque, *Quæst. rom.*, 56. Ovide, *Fastes*, 1, 621.

² Tite-Live, V, 25.

³ Valère Maxime, I, 8, 2.

⁴ Ce temple fut renouvelé en 559. (Tite-Live, XXXIII, 42.)

⁵ Plaute, *Curcul.*, II, 2, 11-16. Cet oracle, quoi qu'on en ait dit, n'a rien à faire avec un hôpital.

⁶ Ovide, *Fastes*, IV, 654-8.

⁷ On en voit un débris dans le Musée de Naples. (Nibby, *R. ant.*, II, 291.)

⁸ Tite-Live, XXXIV, 53. Il était dans la partie septentrionale de l'île.

Hic obi diseretas insula rumpit aquas.

(Ovide, *Fastes*, II, 194.)

Le temple d'Esculape et celui de Jupiter étaient contigus.

Junctaque sunt magno templa nepotis avo.

(*Id.*, 7, 294.)

Un jour que je visitais ce lieu, le sacristain de l'église de Saint-Barthélemy me dit : ***Al tempo d'Esculapio quando Giove regnava, au temps d'Esculape, sous le règne de Jupiter.*** Phrase singulière et qui montre encore vivante, une sorte de foi au paganisme chez les Romains.

L'histoire politique de Rome au cinquième siècle peut se résumer en ces termes : Consommation et affermissement de la conquête de l'égalité. Dans ce siècle le Forum est beaucoup moins tumultueux c'est que les patriciens sont moins superbes, et les plébéiens plus puissants. Le représentant héréditaire de l'esprit patricien est un Claudius, mais ce Claudius qui se montra en plusieurs circonstances l'ennemi des ambitions plébéiennes, fut obligé de s'appuyer sur la partie la plus infime de l'ordre plébéien pour l'opposer à la partie la plus respectable de cet ordre ; il offrit le sénat aux fils d'affranchis, les tribus à ceux que la bassesse de leur condition en avait exclus jusqu'à ce jour¹, et, selon l'expression de Tite-Live, corrompit le champ de Mars et le Forum. Il ne voulait pas que les plébéiens illustres fussent consuls ; mais il voulait bien que les plus humbles d'entre eux fussent électeurs et sénateurs, surtout électeurs. Il espérait avoir bon marché des comices plébéiens quand ils seraient dans les mains de ce que Tite-Live appelle ***Forensis turba***, la tourbe du Forum.

Les tyrans démagogues sont vulgaires dans l'histoire ; les aristocrates démagogues sont plus rares ; Appius Claudius fut un de ces aristocrates.

Ainsi la cause de l'égalité absolue était servie même par les adversaires de l'égalité dans ce siècle destiné à la voir triompher.

Ce triomphe eut ses monuments.

Appius Claudius avait préparé à l'ordre patricien un cruel et, il faut le reconnaître, heureux échec. Cette tourbe, à laquelle il avait ouvert les comices, porta à l'édilité curule un fils d'affranchi, nommé Flavius, scribe obscur, mais habile et éloquent.

Ce fut un grand scandale parmi les patriciens. Flavius jura de se venger de leur mépris ; il tint parole. Un jour, on vit tout autour du Forum, écrits sur des planches blanchies, les mystères du droit civil, dont jusqu'alors les patriciens s'étaient réservé la connaissance². Jusque-là il dépendait d'eux de déclarer que tel jour était faste ou néfaste ; que l'emploi de telle formule, qu'eux seuls connaissaient, était nécessaire, et d'entraver ainsi, quand ils le jugeaient à propos, la marche des procès et des débats politiques. Mais un scribe divulguait ce qu'ils avaient voulu cacher : le voile de la justice était déchiré. L'omnipotence patricienne avait reçu le dernier coup.

Pour constater sa victoire, Flavius, en sa qualité d'édile, éleva un temple à la Concorde ; il le plaça sur le Vulcanal. Le nom du temple était une ironie, et le lieu choisi une bravade adressée aux patriciens. Le Vulcanal dominait le Comitium et en faisait pour ainsi dire partie. S'il y avait à Rome un endroit aristocratique, c'était le Vulcanal, et c'était sur le Vulcanal que le parvenu triomphant, après avoir fait la blessure la plus sensible à l'orgueil patricien, élevait le temple qu'il

L'église de Saint-Jean Calabita correspond à l'emplacement du temple de Jupiter, car on a trouvé de mon temps, tout près de cette église, une inscription à Jupiter Jurarius.

¹ L'organisation des centuries admettait bien tous les plébéiens sur le pied d'égalité, mais elle excluait les fils et petits-fils d'affranchis, ceux qui n'avaient aucune propriété, ou qui exerçaient des métiers réputés vils, et dont plusieurs l'étaient réellement, ceux qui étaient frappés légalement d'infamie. Appius, ennemi du peuple véritable, favorisait naturellement la plèbe.

² Tite-Live, XX, 46.

dédiait, pour le narguer, à la Concorde. Aussi Tite-Live nous apprend que les patriciens furent très irrités¹.

Un autre temple fut une noble protestation de la fierté plébéienne.

Près du temple rond d'Hercule², dans le marché aux bœufs, était une chapelle consacrée à la Pudicité patricienne³. Or, une femme, nommée Virginie, de la branche aristocratique des Virginius, avait épousé un plébéien devenu consul. Les dames patriciennes refusèrent de l'admettre à participer avec elles au culte de la déesse. Virginie répondit noblement qu'elle était patricienne et pudique, n'ayant eu qu'un mari, et que, loin de le dédaigner, elle était fière de lui ; puis, dans sa vaste demeure de la *rue Longue*, elle dédia une chapelle à la Pudicité plébéienne.

C'était dire : Et nous aussi nous sommes chastes ; c'était élever un monument aux deux principales lois liciniennes, celle qui autorisait le mariage entre les ordres, et celle qui permettait qu'un plébéien fût consul.

Les patriciens, désarmés successivement de tous leurs privilèges, cherchaient à les ressaisir indirectement. Depuis la loi Valéria, ce que les comices plébéiens avaient décidé était obligatoire pour tous⁴ ; mais les curies prétendaient avoir le droit d'autoriser les résolutions des comices, plébéiens. A la suite d'une dernière sécession sur le mont Janicule, la loi Hortensia établit la souveraine autorité des plébiscites en confirmant la loi Publilia⁵, qui avait réduit le droit des curies à une vaine formalité, une approbation préalable, donnée aux plébiscites avant qu'ils fussent votés.

La loi Hortensia fut portée dans l'Esuletum⁶, un bois de chênes qui était probablement sur le Janicule.

Le Comitium était vaincu. Les curies ne s'y rassemblèrent plus que pour entendre proclamer les décisions du Forum, pour déclarer les auspices⁷, pour investir de l'*imperium* ceux à qui elles ne pouvaient le refuser. Cependant, à Rome, le respect de la coutume était si grand, que jusqu'au temps des Gracques les orateurs qui occupaient la tribune du Forum et parlaient aux plébéiens, se tournaient toujours vers le Comitium, par respect pour les curies patriciennes, bien qu'elles n'eussent réellement plus d'autorité.

Après la grande guerre de conquête qui a soumis aux Romains le Latium, l'Étrurie, les peuples sabelliques, parmi lesquels le peuple samnite était surtout

¹ Tite-Live, IX, 46. Ce temple était là même où fut le temple de la Concorde, dont on reconnaît aujourd'hui l'emplacement, et dont il existe de magnifiques débris, qui ne peuvent avoir appartenu à un temple du cinquième siècle de Rome. Celui-ci d'ailleurs était une chapelle en bronze (Pline, XXXIII, 6, 3) ; il fut donc détruit et remplacé par un édifice en marbre dès les premiers temps de l'empire. On ne sait rien de cette destruction et de cette réédification ; en général, on suppose que le temple de la Concorde, voisin du Forum, date du temps d'Auguste ; mais celui que Tibère dédia sous cet empereur, avait succédé au temple de la Concorde, érigé par Camille ; et celui-ci avait été élevé, non pas au pied du Capitole, mais sur le Capitole, au bas des marches au temple de Junon Moneta : A moins qu'Ovide, qui le dit positivement (Fastes, I, 638), n'ait confondu un autre temple de la Concorde avec celui de Camille. Il y eut un troisième temple de la Concorde sur la roche Tarpéienne (*in arce*), que le préteur L. Manlius voua plus tard, à l'occasion d'une sédition militaire (Tite-Live, XXII, 33) ; et ce ne fut pas le dernier.

² Tite-Live, X, 25. Celui qu'on désignait particulièrement par cette épithète, qui convenait à tous, est, je crois, représenté par le temple rond appelé improprement temple de Vesta.

³ Aujourd'hui *via S. Vitale*. L'église de Saint-Vital marque probablement le lieu où fut le temple de la Pudicité plébéienne.

⁴ Tite-Live, III, 55.

⁵ *Idem*, VIII, 12.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XVI, 15.

⁷ *Curiata (comitia) tantum auspicioꝝ causa remanserunt*. Cicéron, *Adv. Rull.*, de *Leg. agr.*, II, 11.

difficile à vaincre, l'est et l'ouest, le nord et le midi de Rome, les Romains vont avoir à faire des guerres de résistance ; ils vont avoir à lutter contre leur ennemi le plus formidable, contre un grand capitaine, Annibal ; mais auparavant ils repousseront vaillamment un agresseur moins dangereux, un brillant aventurier, le roi Pyrrhus.

Pyrrhus était *petit cousin* d'Alexandre¹, et ces deux mots contiennent toute son histoire : c'est un Alexandre manqué ; de même il eut l'ardeur aventureuse, les vastes désirs, la générosité, l'orgueil. Ses plans sur la Grèce, la Sicile, l'Italie, Carthage, furent ceux que formait Alexandre quand il mourut, en rêvant de joindre l'empire de la mer à l'empire de la terre ; mais, changeant de desseins, emporté de côté et d'autre par cette fougue qui poussait Alexandre droit devant lui, Pyrrhus échoua, malgré des victoires, dans toutes ses entreprises et finit misérablement.

Pyrrhus fut appelé en Italie par les Grecs de Tarente pour faire la guerre à leur profit contre les Romains ; il y vint avec la pensée de soumettre Rome, l'Italie, la Sicile à son empire ; car il projetait toujours de grandes choses, bien qu'il n'ait pu en exécuter aucune.

La brouille des Tarentins et des Romains est curieuse, parce qu'elle montre la légèreté grecque se heurtant étourdiment à l'énergie romaine. Les Tarentins avaient imaginé de se poser en arbitres entre les Romains et les Samnites. Ils avaient interdit aux premiers de passer un certain promontoire. Les Romains, l'ayant passé, les Tarentins attaquèrent la flotte romaine, coulèrent un des vaisseaux et en capturèrent plusieurs. Puis des envoyés de Rome étant venus se plaindre à Tarente, ils firent reçus dans le théâtre où se tenaient les assemblées politiques, qui, à Rome, se tenaient dans les temples. On se moqua de ces hommes qui n'étaient pas vêtus à la grecque et parlaient mal le grec ; un plaisant s'avisait de souiller de la façon la plus grossière² la toge de l'un d'eux, Postumius. Tout le monde se mit à rire. Le Romain se contenta de dire gravement :

Riez, riez, il faudra beaucoup de votre sang pour nettoyer mon habit.

Le caractère des deux peuples est là tout entier. Ces deux peuples, les premiers du monde, se méprisaient réciproquement. Leur tempérament différait trop pour qu'ils pussent se comprendre et s'apprécier. La même différence, la même antipathie, existent aujourd'hui entre les Romains et les Napolitains.

Le voyageur est bien vivement frappé de cette différence quand il passe du calme sévère de Rome au tumulte étourdissant de Naples. Là, le silence et la solitude ; ici, le bruit et le mouvement. Rome est sérieuse et grave ; Naples est pétulante et folle ; et Naples, c'est la Grèce, c'est le ciel, c'est la mer et presque la lumière de l'Attique. Ce pays fut un pays grec ; des noms grecs y retentissent à notre oreille, à peine altérés ou conservés tout à fait : *Néapolis*, *Cumê*, *Pausilippos*, *Prochyla*, *Nisida* (la petite île), *Anacapra* (Capri d'en haut). Partout sont des souvenirs de la mythologie grecque : en allant à Naples, on passe devant le promontoire de Circé ; dans le golfe, on peut aborder aux rives de l'Averne ou aux Champs-Élysées. La diversité d'humeur des habitants achève le contraste.

Les Napolitains, par leur vivacité, leur mollesse, leur légèreté, rappellent les Athéniens ; les Romains actuels, surtout les gens du Transtevere et ceux de là

¹ Son père était cousin d'Alexandre frère d'Olympias, oncle maternel d'Alexandre le Grand.

² Valère Maxime, II, 215. Appien, *Bell. Samnit.*, 7. Selon Valère Maxime, *Urina respersus*.

campagne, ont la rudesse et la férocité sauvage de leurs aïeux. Ce peuple a conservé le sentiment, souvent trop stérile, il est vrai, de son ancienne primauté, et l'on a entendu deux petits bourgeois se dire, en fermant le soir leurs boutiques voisines :

Après tout, nous sommes Romains, la première nation du monde.

La vieille antipathie dure encore. Quand on va de Naples à Rome par la malle-poste, on change de courrier en passant la frontière. Je me rappelle être venu à Terracine avec un courrier napolitain, jeune homme enjoué, railleur, et qui traçait un portrait peu flatté des Romains. A Terracine, je trouvai le courrier des États pontificaux : c'était un personnage à profil de médaille, à tête consulaire, et qui n'épargnait pas les Napolitains.

Ces deux hommes me rappelaient les sentiments réciproques des Grecs de l'Italie et des Romains d'autrefois, qui n'eussent pas parlé différemment les uns des autres. Le Napolitain aurait, je crois, volontiers conspué un envoyé de Rome et poussé de même les grossièretés de l'insulte à des excès qu'on ne peut raconter. Les jeunes **lazzaroni** qui commencèrent la révolte de Mazaniello n'adressaient pas aux préposés espagnols des insultes plus décentes. Mon vieux courrier romain, bafoué par une foule en gaieté et en délire, eût dit aussi :

Il faudra beaucoup de votre sang pour nettoyer mon habit.

Et le sang eût coulé si jamais un Tarentin se fût trouvé à la portée de son couteau.

Pyrrhus commença par battre les Romains ; mais leur défaite lui apprit à les respecter, et son succès le fit réfléchir. « Encore une victoire comme celle-ci, dit-il, et il me faudra retourner en Épire. » La science militaire de ses ennemis le remplit d'admiration et de surprise. Un Grec n'attendait pas cela des Barbares.

Il envoya le Thessalien Cinéas à Rome traiter de la paix. Celui-ci vint dans la curie, et fut étonné aussi de ce qu'il vit ; il crut avoir devant les yeux un sénat de rois.

En effet, les assemblées, alors orageuses ou muettes, de la Grèce divisée ou asservie, ne l'avaient point préparé à la majesté tranquille du sénat romain. Cependant l'éloquence de Cinéas, ses dons et la perspective d'un grand péril avaient ébranlé quelques âmes. Alors le vieil Appius Claudius, devenu aveugle, se fit conduire, selon d'autres, porter, à travers le Forum, dans la curie.

J'étais fâché de ne pas voir, dit-il ; aujourd'hui, il me fâche d'entendre.

Après son discours, que nous n'avons plus, et que Niebuhr a essayé de refaire, le sénat déclara à Pyrrhus que le peuple romain ne traiterait pas avec lui tant qu'il serait en Italie.

Cinéas dit aussi à Pyrrhus que Rome lui avait paru un temple¹. Ceci semble indiquer l'aspect déjà monumental qu'offrait la ville, tandis que le luxe demeurait étranger aux maisons privées. — Une accusation avait été intentée à Camille, parce que la sienne avait des portes de bronze. — Les toits étaient couverts en bois². Mais les édifices sacrés commençaient à se multiplier, car on en avait voué un presque à chaque victoire. Le Forum se peuplait de colonnes, de statues, de trophées. Rome put apparaître à Cinéas solennelle comme un temple.

¹ Florus, I, 18.

² Pline, *Hist. nat.*, XVI, 15. **Scandula** ou **scindula** (bardeaux).

La richesse, que méprisaient encore Fabricius et Curius, allait venir trop tôt pour la vraie grandeur de Rome ; ce fut pendant la guerre contre Pyrrhus qu'on adjoignit une officine monétaire au temple de Junon *Moneta*¹, et ce fut vers ce temps qu'on frappa la première monnaie d'argent.

On ne voit pas que de nouveaux monuments religieux se rapportent aux deux apparitions de Pyrrhus en Italie ; seulement les augures firent rétablir le temple² du dieu des foudres nocturnes, le dieu étrusco-sabin Summanus, en expiation sans doute de ce que la tête de la statue de Summanus, placée sur le temple de Jupiter Capitolin, avait été détachée par la foudre, et, après qu'on l'eut cherchée en vain, retrouvée dans le Tibre³.

Je ne compare pas, mais j'ai vu le long des murs de Rome, entre la porte Cavallegieri et la porte Saint-Pancrace, une petite chapelle élevée au lieu où l'on a retrouvé la tête de Saint-André, apportée solennellement de Constantinople à Rome au quinzième siècle, et qui s'était perdue.

Pyrrhus, dès qu'il eut appris la réponse du sénat, marcha contre Rome. Rome ne s'émut point⁴, et Pyrrhus dut se contenter de la regarder à l'horizon, des hauteurs de Préneste. Menacé d'être attaqué par plusieurs corps d'armée à la fois, il se retira.

Tite-Live s'est demandé ce qui serait advenu si Alexandre fût venu attaquer les Romains. Tite-Live ne doute point qu'Alexandre n'eût été vaincu. Je ne sais, mais ce que je sais bien, c'est qu'en vue de Rome Alexandre n'eût pas tourné le dos.

Pyrrhus, qui n'avait fait que vaincre, mais qui voyait bien que ses victoires ne le mèneraient pas à Rome, quitte l'Italie au premier prétexte, et passe en Sicile, où il fonde un royaume qu'il perd bientôt. Il repasse alors en Italie, et cette fois se fait battre par Curius, plébéien, bien que de race sabine⁵, qui, poursuivant l'œuvre d'un autre Sabin d'origine, éleva dans Rome le second aqueduc⁶ avec les dépouilles de Pyrrhus. Pyrrhus retourna la même année en Grèce, poursuivi par le courroux de Proserpine, dont il avait pillé le temple, et alla mourir dans une rue d'Argos, sous une tuile qu'une vieille femme fit tomber sur sa tête pour défendre son fils.

¹ Au commencement du cinquième siècle, le dictateur Furius avait voué un temple à Junon *Moneta*, *qui avertit* (Tite-Live, VII, 28) ; je crois qu'il en existait un avant Manlius ; un troisième fut voué plus tard par Cicereius (Tite-Live, XLII, 7) Toujours ce fait : un même temple, voué ou dédié plusieurs fois.

² *Reddita... templa*. (Ovide, *Fastes*, VI, 733). Ce temple avait été bâti avec ceux d'autres divinités étrusco-sabines sur le Capitole, originellement étrusque et sabin. Becker (*Handb.*, p. 473), le place auprès du Cirque, parce qu'il est indiqué dans un calendrier comme se trouvant près du temple de Juventas, et qu'un temple fut élevé dans le voisinage du Cirque à cette déesse ; mais il y avait sur le Capitole un temple plus ancien de Juventas, car il existait, comme celui du dieu Terme, avant la fondation du temple de Jupiter. C'est à celui-là que se rapporte le passage de Pline cité par Becker, puisqu'il y est question du supplice des chiens qu'on pendait entre le temple de Summanus et le temple de la Jeunesse, pour n'avoir pas averti de l'arrivée des Gaulois au Capitole, et ce supplice devait avoir lieu sur le Capitole. La statue du dieu Summanus, placée au faite du temple de Jupiter, montre combien son culte était ancien dans ce lieu.

³ Cicéron, *de Div.*, I, 10.

⁴ Florus a calomnié Rome en disant qu'elle fut remplie de frayeur. Rome ne courut aucun danger réel, et, j'en suis certain, ne trembla pas pour si peu.

⁵ *Curius* est un nom essentiellement sabin, comme le prouvent le nom de la ville de Cures, celui du mont *Curinal* ou Quirinal ; le mot *curis*, lance, est sabin. Curius fit la guerre aux Sabins, mais il fut le bienfaiteur de leur pays en ouvrant à la Nera le canal qui a créé la cascade de Terni, en desséchant par là des marais, et en donnant un terrain fertile aux habitants de Rieti, peut-être le berceau de sa famille. Ce qu'on dit de sa pauvreté célèbre va bien à l'austérité sabine.

⁶ Celui qui conduisait l'*Anio Vetus* ; il commençait à vingt milles de Rome, au-dessus de Tibur, et entrait dans Rome par la porte Esquiline. (Frontin, *Aquæd.*, 6.)

Rome eut le spectacle d'un triomphe plus brillant que tous ceux dont le Capitole avait été jusque-là témoin. On y voyait figurer la pourpre, les tableaux et les statues grecques de Tarente¹.

C'était la première fois que les arts de la Grèce entraient à Rome ; ils y entraient enchaînés au char du triomphateur, et ce triomphateur était Curius, célèbre pour son austérité sabine. On vit aussi des éléphants gravir de leur pas pesant la pente du Capitole. Ces éléphants provenaient de ceux qu'Alexandre avait ramenés de l'Inde, et que ses successeurs avaient conduits en Grèce². Ainsi les conquêtes d'Alexandre avaient été chercher bien loin un trophée pour décorer la victoire des Romains.

Des têtes d'éléphants, sculptées sur la cuirasse d'un torse antique, ont fait donner à une statue du musée Capitolin le nom de Pyrrhus³. Les éléphants prouvent que ce n'est point un Mars, comme on l'a pensé, que feraient des éléphants sur la cuirasse de Mars ? La trompe d'éléphant était, au contraire, comme un signe héraldique héréditaire dans la famille de Pyrrhus⁴ ; mais, comme la tête de la statue du Capitole est rapportée, nous ne pouvons être sûr d'avoir là le portrait de Pyrrhus, et il se peut que nous n'ayons que le portrait de sa cuirasse.

Pyrrhus a été l'avant-coureur et comme l'éclaireur d'Annibal ; Annibal va venir.

¹ Florus, I, 18.

² W. Schlegel (*Ind. biblioth.*), a établi cette curieuse provenance des éléphants de Pyrrhus.

³ Au bas de l'escalier par où l'on monte au musée Capitolin ; longtemps au palais Massimi, que pour cette raison on appelait la *casa di Pirro*. Le sculpteur grec Hégias avait fait une statue de Pyrrhus. (Pline, XXXIV, 19, 28.) Mais Hégias était plus ancien ; son Pyrrhus ne pouvait être que Pyrrhus, fils d'Achille.

⁴ Alexandre, frère d'Olympias, était représenté avec une trompe d'éléphant sur la tête.

VIII – ROME PENDANT LES GUERRES PUNIQUES.

L'âge héroïque de la république romaine se continue par ses guerres contre Carthage et sa lutte contre Annibal. Cette lutte mit le sceau à la grandeur morale du peuple romain : il trouva un ennemi digne de lui, il montra ce qu'il était dans la mauvaise fortune, véritable épreuve du caractère des peuples, comme des hommes.

L'année qui vit commencer la première guerre punique, vit le premier combat de gladiateurs dans le forum boarium¹, lieu sanguinaire depuis les sacrifices humains abolis par Hercule, jusqu'à la guillotine de nos jours. L'énergie romaine semblait vouloir se retremper par ces jeux féroces que Cicéron jugeait bons à entretenir le courage guerrier, au moment où elle allait avoir à se déployer contre de grands périls.

La guerre avec Carthage s'engagea au sujet de la Sicile et pour une cause inique. Les Romains venaient de faire mourir sous la hache, dans le Forum, trois cents des mercenaires campaniens, qui s'étaient emparés traîtreusement de Rhégium, et ils allèrent au secours des Mamertins, qui avaient fait la même chose à Messine ; mais les Mamertins étaient ennemis des Carthaginois.

Cette guerre fut, dans le principe, purement maritime ; les vaisseaux des Romains furent d'abord très inférieurs à ceux de leurs ennemis ; ils ne connaissaient que les trirèmes, et pour fabriquer un navire à cinq rangs de rames, il leur fallut copier une galère carthaginoise échouée².

Les Romains déployèrent dans la formation de leur flotte une activité extraordinaire. Le génie des Romains, inventif seulement pour la guerre, se montra dans l'emploi de ponts mobiles, armés de crampons qui, lancés et fixés sur les vaisseaux ennemis, changèrent le combat naval en une sorte de combat terrestre. Les Romains furent donc véritablement les inventeurs de l'abordage³.

On dut l'idée de ce genre de combat et la défaite des Carthaginois à M. Duilius, d'une famille plébéienne illustrée par M. Duilius, qui avait conduit les plébéiens sur le mont Sacré. Il avait pour collègue, dans le consulat, un membre de la noble gens Cornelia, que son incapacité fit surnommer Cornélius l'Ânesse (*Asina*⁴). Les plébéiens, qui venaient de conquérir l'égalité, s'en montraient dignes, et on apercevait déjà des signes avant-coureurs de la future décadence des patriciens.

Après la défaite des habitants d'Antium, on avait orné la tribune des becs de bronze, enlevés à quelques vaisseaux, mais les rostres d'Antium n'étaient qu'une promesse de la gloire navale réservée aux Romains comme toutes les autres gloires.

¹ Ces combats eurent lieu ensuite dans le grand Forma, selon une coutume générale en Italie. (Vitruve, V, 4.)

² La disposition de plusieurs rangs de rameurs est un problème que vient de résoudre M. Jal, en exécutant une trirème qui a fonctionné parfaitement dans les eaux de la Seine. Plusieurs monuments peuvent aider à se faire une idée de la manœuvre des birèmes et trirèmes. Au Vatican est une birème en marbre, une autre en bas-relief à la villa Albani, un autre sur la colonne Trajane ; une trirème est représentée sur un médaillon de Gordien III. (Jal, *Ét. sur le mar. ant.*, p. 116. Rich, *Dict. des ant. rom.*, p. 82, 673.) Mais ni celle-ci ni celles-là ne suffisent pour expliquer clairement comment pouvaient manœuvrer plus de trois rangs de rameurs. Ce fut là le grand progrès qu'eurent à faire les Romains ; et pour s'en rendre bien compte, il faudrait construire une autre galère, au moins à quatre rangs de rames.

³ Polybe, I, 22. Diadès, qui était au service d'Alexandre, ne paraît point en avoir parlé dans ses écrits sur les machines de siège (Vitruve, X, 19), qui, du reste, ne devaient pas être connus à Rome au commencement de la première guerre punique.

⁴ Macrobe (I, 6), donne au surnom d'*Asina*, que ce Cornélius porta le premier, une autre version assez invraisemblable, que l'orgueil des Cornélius pourrait bien avoir inventée.

Cette fois, on érigea dans le Forum, près de la tribune, une colonne rostrale, qui porta le nom de Duilius¹.

La base de cette colonne a été retrouvée, non loin de l'emplacement de la tribune, dans le voisinage de l'église de Saint-Adrien. L'inscription qui s'y lit encore est bien dans la langue du sixième siècle de Rome, mais la forme des caractères est plus moderne, elle a donc été réécrite dans l'antiquité. La colonne était encore debout à la fin de l'empire, mais on ne l'a pas retrouvée comme sa base ; elle a été refaite d'après les médailles, et n'est pas plus antique que les colonnes rostrales qui décorent la place du Peuple, à Rome, et la place de la Concorde, à Paris. D'ailleurs, elle est en marbre, or l'usage du marbre à Rome est moins ancien, et les colonnes rostrales étaient en bronze². Dans l'inscription on insiste sur ce fait, que le premier Duilius a remporté une grande victoire navale. C'est ce qui donne une importance historique à la copie conservée de ce précieux monument.

On attribuait à Duilius la construction d'un temple de Janus, dans le marché aux légumes, près de la porte Carmentale³, mais ce temple, qui existait déjà au temps de l'expédition des Fabius⁴ contre Véies, ne put être que dédié de nouveau par le vainqueur des Carthaginois.

En choisissant pour le dédier un temple situé dans un marché⁵, Duilius semblait vouloir indiquer, comme le sénat en élevant une seconde colonne rostrale près de l'Emporium, que cette victoire navale ouvrirait aux Romains la voie du commerce maritime. Sans doute, aussi, Duilius choisit-il pour objet de son hommage, le dieu qui présidait à tous les commencements, parce qu'il avait inauguré pour Rome l'ère des triomphes sur mer par une victoire qui devait être un commencement.

Le temple de la déesse Matuta, élevé, dit-on, par Regulus pendant la première guerre punique⁶, était plus ancien ; nous l'avons déjà vu élever par Camille, tandis que sa fondation était attribuée au roi Servius Tullius⁷. D'après cela, il remontait, je crois, plus haut que Camille et que Regulus. Matuta était, comme je l'ai dit, une déesse à nom sabin, probablement d'origine pélasgique, dont le culte était au moins aussi ancien que Rome et dont le temple fut réparé et dédié successivement par Camille et par Regulus, tous deux d'extraction sabine⁸.

Un trait, qui se rapporte à une localité voisine de Rome, peint bien la simplicité de mœurs qui prévalait encore pendant la première guerre punique, et que les conquêtes en Grèce et en Orient devaient altérer bientôt. Regulus commandait en Afrique une expédition, dont le dénouement fut pour lui si funeste et si

¹ Selon Servius (*Géorgiques*, III, 29), on aurait élevé, à cette occasion, deux colonnes, l'une *in rostris*, l'autre à l'entrée du grand Cirque, et par conséquent dans le voisinage de l'emporium, lieu de débarquement des navires.

² Virgile, *Géorgiques*, III, 29.

..... *Navali surgentes ære columnas.*

Cevers semble indiquer que la colonne rostrale, à laquelle Virgile fait sans doute allusion, avait été fabriquée avec l'airain des becs de vaisseaux, comme la colonne de la place Vendôme l'a été avec les canons pris à l'ennemi.

³ Tacite, *Annales*, II, 49.

⁴ Festus, p. 285.

⁵ Le double Janus, qui a donné au pont Fabricius, situé non loin du marché aux légumes (*Forum olitorium*), son nom moderne de *Quattro-Capi* (les *Quatre-Têtes*), vient peut-être de ce temple de Janus.

⁶ Mai (*Interpret. Virgile ad Georg.*, III, 1) ; Merkel (*Fastes*, p. CXI) croit que cet Attilius Regulus est le préteur dont parle Tite-Live (XXIV, 44 ; XXV, 3), mais n'en donne aucune raison.

⁷ Ovide, *Fastes*, VI, 473.

⁸ Pour Camille, voyez le chapitre précédent. Pour Attilius Regulus, son nom de gens est évidemment analogue au nom sabin Atta, Attius. *Attius*, *Attii filius*.

glorieux ; tandis qu'il était en plein cours de conquête, il écrivit au sénat pour demander son rappel, vu que sa ferme, dont le produit était nécessaire à l'existence de sa famille, courait risque de se détériorer en son absence¹.

La ferme de Regulus était dans le champ pupinien, au-dessous des collines de Tusculum, — au-dessous de Frascati ; — c'était un terrain stérile², fangeux et malsain, comme il l'est encore. L'ambition du général qui commandait l'armée d'Afrique, était de revenir cultiver ce pauvre champ.

Tout le monde connaît l'admirable conduite de Regulus ; tout le monde sait que, prisonnier des Carthaginois et envoyé à Rome pour traiter de la paix et d'un échange de prisonniers, il refusa d'abord de prendre place dans la curie, ne se regardant plus comme sénateur, puisqu'il n'était plus libre ; que le sénat lui ayant ordonné de parler, il ne parla que pour donner le conseil de rejeter les offres des Carthaginois, et, fidèle à sa promesse, retourna à Carthage où un supplice affreux l'attendait. Niebuhr ne croit pas à ce beau trait, dont il dépouille la mémoire de Regulus. La raison qu'il donne de son incrédulité ne saurait me la faire partager. De ce que la famille de Regulus fit subir des tourments cruels à deux officiers carthaginois que le sénat lui avait livrés, il ne s'ensuit point, comme le soutient Niebuhr, que les tourments endurés par Regulus soient une fable inventée par sa famille, pour excuser la cruauté qu'elle avait exercée sur les deux Carthaginois. Ce qui est bien plus probable, c'est que ce traitement barbare fut une représaille, une affreuse revanche des tortures auxquelles les Carthaginois avaient livré Regulus. Ceux qui mettaient en croix leurs généraux vaincus, pouvaient bien mettre un général romain dans un tonneau armé de pointes de fer³.

Rome, qui venait de triompher des Carthaginois, en Sicile, eut encore à combattre des ennemis presque à ses portes, les Falisques, et dut prendre Falère, à quelques lieues du Capitole.

Après la paix qui termina la première guerre punique, le temple de Janus⁴ fut fermé pendant un an. Il ne l'avait pas été depuis Numa, et ne le fut plus jusqu'à Auguste. Les Gaulois et Annibal devaient bientôt le faillé rouvrir.

Le théâtre de la seconde guerre punique est l'Italie, mais non Rome même ; le théâtre de la troisième est surtout l'Afrique. Je ne puis donc suivre sur leur terrain les événements de ces guerres et les peindre sur place, mais ce que je puis et dois faire pour traiter, dans toute son étendue, le sujet que j'ai choisi, c'est montrer le contrecoup de ces événements à Rome, et parler d'eux à propos de monuments élevés ou de triomphes célébrés à leur occasion. Ainsi, tout en restant à Rome, nous verrons l'histoire venir nous y trouver, et nous n'aurons pas à regretter la grande lacune que ferait, dans un ouvrage sur l'Histoire romaine, la suppression d'une époque comme celle d'Annibal et de Scipion.

Annibal est venu des Gaules dans l'Italie en passant les Alpes comme le font les touristes, mais il n'y est pas venu par le même chemin, et il a eu plus de peine à y arriver. Maintenant que les Alpes sont traversées par des routes magnifiques,

¹ Tite-Live, *Épitomé*, XVIII. Valère Maxime, IV, 4, 6.

² Cicéron, *de leg. Agr.*, II, 33.

³ Je dois avouer que Polybe, historien si exact et si judicieux de cette guerre, ne parle point de la mission et du supplice de Regulus ; mais Polybe néglige souvent les détails dramatiques des événements. Il ne fait, par exemple, que mentionner en passant le siège de Sagonte, si mémorable par la résistance désespérée des Sagontins.

⁴ Il est question ici de l'ancien temple de Janus, voisin du Forum, non de celui qu'avait élevé, ou plus probablement relevé Regulus, et qui était près de la porte Carmentale.

et qu'on les franchit en chaise de poste en attendant qu'un tunnel perce leurs entrailles de granit, on a peine à se représenter ce qu'était un passage des Alpes au temps d'Annibal. Déjà les Gaulois, que, dans aucun siècle, les obstacles n'ont arrêtés, avaient hésité en présence de ces formidables sommets. Les soldats d'Annibal, qui venaient cependant de gravir les Pyrénées, éprouvèrent la même hésitation au pied des Alpes. Annibal eut besoin de leur démontrer qu'on pouvait les franchir et que nulle part la terre ne touchait le ciel.

Mais ces ridicules terreurs écartées, il restait assez de difficultés réelles pour faire reculer un chef moins résolu qu'Annibal. Arrivé au cœur des montagnes, quand on vit de près, dit Tite-Live, la hauteur des cimes, les neiges qui se confondaient avec les nuages, de grossières habitations perchées sur des rocs, des hommes farouches aux longs cheveux, les êtres vivants roidis par le froid, alors les terreurs de l'armée recommencèrent. Ce fût à travers ces obstacles, augmentés par les embûches et les attaques des montagnards, qu'il fallut faire son chemin. Le passage dura quinze jours. C'était autre chose encore que le passage du Saint-Bernard par le général Bonaparte ; Annibal n'avait pas de canons, il est vrai, mais il avait des éléphants.

Annibal n'a point franchi le grand Saint-Bernard comme le général Bonaparte ; il n'est point entré en Italie par le mont Cenis, comme on le fait si facilement aujourd'hui ; il a très probablement passé le petit Saint-Bernard¹.

On avait cru reconnaître une trace du passage d'Annibal dans des os d'éléphants trouvés dans le nord de l'Italie ; mais ces os sont certainement fossiles.

Annibal était en Italie séparé de son pays, sans possibilité de retour. Cette impossibilité de retraite faisait sa force comme il le dit à ses soldats. Ils avaient les Alpes derrière eux, et alors on ne repassait pas les Alpes. Ne pouvant regagner Carthage, il fallait aller à Rome.

Mais Annibal n'y devait pas entrer.

Il marcha de victoire en victoire. La première fut sur le Tessin. Là, le jeune Scipion, qui devait prendre un jour sa revanche à Zama, combattait à dix-sept ans sous son père, le consul P. Cornélius Scipio. Il reçut alors cette blessure à la tête, qui fait reconnaître aisément ses bustes, dans les musées de Rome. Je me suis demandé pourquoi on indiquait toujours dans les portraits de Scipion l'Africain la cicatrice de cette blessure, ce qui ne se voit jamais dans ceux des autres généraux romains ; et cependant Scipion ne devait pas être le seul qui eût été blessé à la tête ; mais c'est qu'il l'avait été cette fois en défendant son père : c'était un hommage à la piété filiale plus qu'à la valeur, et, dans les idées romaines, la première de ces vertus passait avant la seconde ; je ne doute pas que, des nombreuses blessures que reçut Scipion dans le cours de sa vie militaire, celle qu'on indique toujours ne soit la blessure du Tessin. Seulement, il règne quelque incertitude sur le fait de cette blessure. Coelius Alimentus, qui avait été prisonnier d'Annibal et auquel celui-ci avait raconté son passage à travers les Alpes, disait que le consul avait été sauvé non par son fils, mais par un esclave ligure². Tite-Live ajoute qu'il aime mieux croire que ce fut par Scipion ; moi aussi. Mais il est plus vraisemblable qu'on ait transporté à Scipion la gloire d'un beau fait qu'il ne l'est qu'on la lui ait enlevée pour en faire honneur à un

¹ Ou le mont Genève, mais plus probablement le petit Saint-Bernard. (Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 556.) D'autres ont fait passer Annibal par le Monte-Viso. Une vingtaine d'auteurs ont traité, à des points de vue différents, la question du passage des Alpes par Annibal.

² Tite-Live, XXI, 46.

esclave ; à moins, ce qui est peu probable, que cette anecdote ne fût une petite malice d'Annibal.

Quant à Annibal, il semble qu'on pourrait espérer de trouver à Rome son portrait ; car il y avait à Rome trois statues de ce grand homme¹. Mais il n'y reste de ces différents portraits ni un original ni une copie².

Le péril approchait, et, outre le péril réel, on inventait d'autres sujets de terreur : on ne parlait que de prodiges. La statue de Mars avait sué près la porte Capène, au milieu des images de loups qui l'entouraient. C'était surtout dans le quartier des marchés, aux environs du Capitole, là où se rassemblaient les gens de la campagne toujours plus superstitieux que les habitants de la ville, et où ils se rassemblent encore le dimanche par habitude, qu'on avait vu les miracles. Dans le marché aux bœufs, un bœuf était monté jusqu'au troisième et avait sauté par la fenêtre. Dans le marché aux légumes, un enfant de six mois avait crié triomphe, ce qui eût dû sembler rassurant. Enfin la foudre avait frappé le temple de l'Espérance, ce qui ne pouvait paraître que fatal. Ce temple avait été voué pendant la première guerre punique³ ; en effet, les heureux commencements de cette guerre avaient dû faire croire à l'espérance ; mais maintenant la foudre frappait le temple d'une divinité qui semblait fuir devant Annibal.

On purifia solennellement la ville, on immola les grandes victimes aux dieux et en particulier au génie de Rome menacée. Ce fut alors que les matrones dédièrent une statue de bronze à la Junon de l'Aventin, à cette Junon apportée de Véies au temps de Camille, qui avait affirmé, par un mouvement de tête miraculeux, qu'elle voulait habiter Rome, et à laquelle on demandait aujourd'hui de défendre la patrie qu'elle avait choisie.

On ne peut s'empêcher de comparer à ces cérémonies religieuses celles auxquelles on a eu depuis plus d'une fois recours pour écarter de Rome un danger.

Le consul Flaminius alla se mettre à la tête de l'armée ; mais son départ augmenta l'inquiétude à laquelle la ville était en proie, car il partit sans prendre les auspices au Capitole, sans avoir célébré sur le mont Albain les fêtes latines. Feignant un voyage, il se rendit secrètement dans sa province. Ce fut un grand scandale ; Flaminius ne faisait pas seulement la guerre au sénat, mais encore aux dieux immortels ; il fallait le faire revenir, à tout prix et ne lui permettre d'aller dans sa province qu'après qu'il aurait accompli ses devoirs envers les dieux et les hommes. Ni les lettres ni les envoyés du sénat ne purent le décider à revenir. Flaminius sentait qu'il n'y avait pas de temps à perdre et qu'Annibal n'attendrait pas pour, avancer que le consul eût accompli exactement le cérémonial religieux. Les Romains pieux le regardèrent dès lors comme perdu. Ce fut bien pis quand, peu de jours après, la victime qu'il offrait en sacrifice, déjà blessée, s'échappa et couvrit de sang les spectateurs. Cet événement fut, dit Tite-Live, pour presque tout le monde, un grand sujet d'effroi.

Il semble encore ici qu'il soit question de Romains d'un autre temps, mais, en fait de superstitions, les mêmes Romains. Annibal, après avoir perdu un œil en traversant un pays que les débordements de l'Arno rendaient marécageux et malsain, comme l'était la vallée de la Chiana avant les travaux de dessèchement

¹ Pline, *Histoires naturelles*, XXXIV, 15, 1.

² L'Annibal de la villa Albani n'est point borgne, et n'a rien d'africain. C'est une tête grecque sans caractère individuel. Sur une tête que Winckelmann croyait d'Annibal, voyez Visconti, *lc. gr.*, p. 681.

³ Par Attilius Calatinus. (Tacite, *Annales*, II, 49.)

exécutés de nos jours, arriva dans une partie fertile de l'Étrurie, celle qui s'étend de Fiesole à Arezzo, et se mit à ravager ce beau pays pour décider Flaminius à le poursuivre. En vain on conseilla à celui-ci d'attendre une autre armée consulaire. Poussé par cette audace dont ses rapports avec le sénat avaient donné tant de preuves, Flaminius se laissa entraîner à livrer bataille dans un lieu propre aux embûches et choisi par Annibal avec beaucoup d'art sur les bords du lac Trasimène.

Dans un endroit où ce lac ne laisse entre sa rive et les collines qu'une sorte de défilé, Annibal attend l'imprudent général romain, et envoie des troupes sur les hauteurs qui commandent ces Thermopyles, quand il voit que Flaminius s'y est engagé. Attaqué de toutes parts à la fois, Flaminius déploie en vain un grand courage et beaucoup de fermeté ; les Romains, enveloppés, dominés, écrasés, combattent opiniâtrement, mais au milieu d'une épouvantable confusion. Un de ces brouillards qui couvrent les vallées en laissant les sommets dégagés de vapeurs achevait de rendre avantageuse la situation de leurs ennemis et la leur désespérée. Flaminius périt transpercé par la lance d'un Gaulois. Quinze mille hommes tombèrent avec lui, le reste se dispersa. Annibal fit chercher sous les monceaux de cadavres le corps de Flaminius pour lui donner la sépulture ; mais on ne put le retrouver.

Tite-Live ne nous a pas laissé ignorer la consternation dont Rome fut frappée quand on y apprit ce désastre. Les détails donnés par lui sur ce sujet, le mien, ont un air de vérité qui doit tenir aux sources où les ont puisés ses devanciers, les mémoires des familles, peut-être les souvenirs, quelquefois si tenaces, de la tradition populaire ; en lisant Tite-Live, il me semble que c'est elle que j'entends.

A la première nouvelle de la défaite de Flaminius, il se fit dans le Forum un grand concours de peuple, au milieu d'une grande terreur. Les matrones couraient par les rues demandant aux passants ce qu'on avait appris de sinistre et ce qu'était devenue l'armée. La foule, débordant le Forum, pénètre dans le comitium et vient jusqu'au pied de la curie pour apprendre de la bouche des magistrats ce qui est arrivé. Vers le soir, un peu avant le coucher du soleil, le préteur Marcus Pomponius parut sur les marches de la curie, et dit : *Nous avons été vaincus dans une grande bataille*. Mots terribles et que, dit Polybe, on n'avait pas prononcés depuis longtemps. Il ajoute que, pour ceux qui avaient assisté au désastre, il apparut encore plus grand dans le Forum qu'au bord du lac Trasimène, bien que le préteur eût annoncé seulement une grande défaite. Cet instinct des malheurs accomplis, qui les révèle on ne sait comment à l'inquiétude publique, avait déjà répandu le bruit que le consul était tué, les légions dispersées et en fuite. C'est là ce qu'on disait la nuit dans les maisons ; chacun se tourmentait à la pensée des siens. Qu'étaient-ils devenus ? Qu'avait-on à craindre ou à espérer ? Le lendemain et les jours suivants, il y eut aux portes encore plus de femmes que d'hommes, pour attendre l'arrivée ou au moins quelques nouvelles des fugitifs. Ces femmes se répandaient à travers la ville, questionnant sans cesse, et ne pouvaient s'éloigner de ceux qu'elles connaissaient avant de les avoir interrogés sur toute chose. On lisait sur leurs visages, tristes ou joyeux, les nouvelles qu'elles avaient reçues. Elles revenaient dans leurs maisons, entourées de félicitations ou de condoléances. Plusieurs se firent remarquer par la vivacité de leur douleur ou de leur joie. Une d'elle, ayant

rencontré son fils à la porte Ratumena¹, mourut en le revoyant. Une autre, à laquelle la mort du sien avait été faussement annoncée, assise dans sa demeure, le pleurait ; ce fils étant entré subitement, l'excès du bonheur la tua. Pendant ce temps-là, le sénat, enfermé dans la curie, délibérait : avec quel chef, avec quelles troupes pouvait-on résister aux Carthaginois victorieux ? La délibération se prolongea jusqu'au coucher du soleil.

Cette vive peinture ne transporte-t-elle pas de la Rome de 1861 à la Rome de l'an 217 avant Jésus-Christ ?

Avant d'aller périr au bord du lac Trasimène, le malheureux Flaminius avait construit un cirque² et une voie qui portèrent son nom, le cirque Flaminien³ et la voie Flaminienne.

Toute l'histoire du cirque Flaminien, où les jeux plébéiens étaient célébrés⁴ sous la direction des édiles plébéiens, est plébéienne. Déjà, avant la construction du cirque, les prés Flamiens avaient vu rendre le plébiscite qui suivit la chute des décemvirs⁵. Plus tard, Marcellus, vainqueur, fut sommé de venir s'y justifier par un tribun qui l'accusait et cherchait à soulever contre lui et contre tout le patriciat les passions populaires⁶. Un autre tribun força Pompée d'y comparaître un jour de marché⁷. Ces deux tribuns paraissent avoir compté sur l'appui que pouvait donner à leur cause le quartier populeux qui s'était formé dans le voisinage, autour des marchés.

Ce fut pour la même raison sans doute que Flaminius voulut placer dans cette partie du champ de Mars, d'ailleurs très rapprochée de la ville, son cirque plébéien, lui, le démocrate ardent qui avait proposé une loi agraire et triomphé par la volonté du peuple en dépit du sénat, dont il se montra toujours l'ennemi⁸.

Construit par un personnage populaire, dans un lieu avant lui populaire, voué à des divertissements populaires, le cirque Flaminien fut jusqu'à la fin de la république comme une succursale du Forum ; souvenir monumental du consul plébéien, du magistrat indiscipliné, du téméraire capitaine qui, égaré par cette confiance en soi que donne le vent de la popularité et par les ruses d'Annibal,

¹ Les Fabius étaient sortis par la porte Carmentale, pour les raisons que j'ai dites ; mais ces raisons n'existant pas pour les fuyards de Trasimène, ceux-ci durent rentrer par la porte Ratumena, en suivant la voie Flaminienne qu'on venait de construire, c'est-à-dire le Corso.

² Le nom de prés Flamiens, où fut le Cirque, était plus ancien et se rattachait, je crois, aux terres des flamines, qui étaient en cet endroit. Que ces prés eussent été donnés autrefois au peuple par un Flaminius, c'est une opinion plausible de Plutarque. (*Qu. Rom.*, 66.).

³ Il ne peut y avoir aucun doute sur l'emplacement du cirque Flaminien, dont les ruines ont subsisté assez tard pour qu'une église, construite sur les gradins, où elle était, pour ainsi dire, suspendue, ait porté le nom de S. Salvator *in Pensili*. Elle a été remplacée par l'église des Polonais, dans la *via delle Rottegite oscure*. Cette rue, et celle de Santa-Catharina *dei Funari*, Sainte-Catherine *des Cordiers*, déterminent par leurs noms la place du cirque Flaminien. La *rue des boutiques obscures* a été appelée ainsi, parce qu'elle suivait un des côtés du Cirque dont les arceaux étaient au moyen âge, comme dans l'antiquité, occupés par des boutiques. Le sombre aspect de ces boutiques, qui les faisait nommer *obscures*, nous est rendu par celui des boutiques ténébreuses établies aujourd'hui, exactement de la même manière, sous les arceaux du théâtre de Marcellus. Quant à la rue des Cordiers, elle a été ainsi nommée parce que les cordiers se livraient à leur travail, qui demande un espace libre et de forme allongée, dans ce qui restait du Cirque.

⁴ Valère Maxime, I, 7, 4.

⁵ Tite-Live, III, 54.

⁶ *Idem*, XXVII, 21.

⁷ Cicéron, *Ad Att.*, I, 14.

⁸ Par exemple, en appuyant une loi qui interdisait aux sénateurs et à leurs fils d'avoir à eux un navire contenant plus de trois cents amphores, parce que, disait-on, le commerce était au-dessous de la dignité de sénateur. On voit que le préjugé des patriciens contre le commerce commençait à s'affaiblir. C'était un signe des temps ; l'audace irréligieuse de Flaminius, fort populaire parmi les soldats, comme nous l'apprend Tite-Live, en était un autre.

n'aurait, sans le cirque et la voie dont il fut l'auteur, laissé à son nom que la triste immortalité d'un grand revers.

La voie Flaminienne, commencée avant Flaminius¹, s'avancait dans la direction qui est aujourd'hui celle du Corso. Les Romains et les Romaines qui, le dimanche matin à pied, et chaque jour, vers le soir, en voiture, vont et viennent le long du Corso ; les étrangers qui le remplissent pendant les folles journées du carnaval, suivent, la plupart sans le savoir, l'antique voie Flaminienne.

Au cinquième siècle, le dernier grand champion des privilèges aristocratiques, Appius Claudius Cæcus, avait ouvert la voie Appienne vers l'extrémité méridionale de l'Italie, que commençaient à atteindre les Romains, à travers le Samnium ; au sixième, le consul démocrate Flaminius dirigeait la voie Flaminienne vers l'Étrurie et l'Ombrie, dont la soumission venait d'ouvrir le nord de l'Italie, où il fallait arrêter les Gaulois, toujours menaçants.

Ces deux routes indiquent donc, l'une par son nom patricien, l'autre par son nom plébéien, le mouvement qui s'est opéré depuis Appius dans la société romaine, et toutes les deux correspondent à deux progrès en sens divers de la conquête.

Le commencement de la voie Flaminienne est marqué par le tombeau de l'édile Bibulus, encore debout, et qui devait être, selon l'usage, en dehors de la porte Ratumena².

Un autre grand tombeau servant aujourd'hui de maison, et placé presque en face de celui de Bibulus³, nous révèle, aussi bien que lui, la double file des monuments funèbres qui bordaient la voie Flaminienne et ont été remplacés par les palais et les boutiques du Corso⁴.

À la suite du désastre de Trasimène, on répara les murs de Rome qu'avait endommagés la foudre⁵. Nous pouvons suivre l'histoire de ces murs⁶ à travers l'époque républicaine jusqu'à ce que, vers la fin de cette époque, la sécurité de Rome, qui menace tout le monde et n'est plus menacée par personne, les laisse disparaître au sein des habitations privées qui les débordent, en attendant le jour où la décadence de l'empire ayant ramené le danger, et cette sécurité superbe faisant place à l'effroi en présence des Barbares menaçants à leur tour, on élèvera d'autres murailles beaucoup plus considérables, mais qui n'empêcheront pas Rome d'être prise ; car Rome, agrandie et dégénérée, aura cessé d'être forte en cessant d'être libre.

Après la bataille de Trasimène, Annibal s'avança droit sur Rome jusqu'à Spolète. Là, repoussé par la garnison romaine, il changea de dessein, se jeta à gauche dans le Picentin ; puis s'enfonça dans les montagnes, et alla jusqu'aux confins de

¹ Continué après lui depuis Spolète jusqu'à Rimini. (Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 553.)

² La pureté de l'architecture et le style de l'inscription semblent appartenir également aux derniers temps de la république ; cependant, on a pensé que ce tombeau pouvait être celui d'un C. Bibulus, édile sous Tibère (Tacite, *Ann.*, III, 52), qui provoqua des réformes somptuaires.

³ Serait-ce le tombeau des Claudii, auxquels on avait accordé un lieu de sépulture au pied du Capitole. (Suétone, *Tibère*, I.)

⁴ Seulement, elle rasait le pied des collines qui sont hors de la porte du Peuple d'un peu plus près que la route actuelle de Florence, et, après avoir passé le pont Milvius, aujourd'hui Ponte-Molle, probablement l'ait à l'occasion de la route — il est mentionné en 524 (Tite-Live, XXVI, 41) — la voie Flaminienne tournait au nord et se dirigeait vers Rimini.

⁵ Tite-Live, XXII, 8. On les avait déjà réparés quand on se préparait à la guerre contre les Samnites (Tite-Live, VII, 20), et on les répara encore après la bataille de Cannes, (*Ibid.*, XXV, 7.)

⁶ La foudre, et probablement le temps, avaient rendu ces réparations nécessaires entre la porte Esquiline et la porte Colline. (Preller, *R. Myth.*, p. 474.) Ce mur était celui de l'agger.

l'Apulie, ravageant le pays pour tenir son armée en haleine et préparant le grand coup qu'il ne croyait pas le moment venu de porter.

Jusque-là, Annibal avait suivi à peu près la route que l'on suit pour venir à Rome : Turin, Plaisance, le lac de Trasimène, Spolète, sont des étapes du voyage à Rome, et c'est pour cela que je ne me suis pas séparé d'Annibal dans sa route jusqu'à Spolète ; maintenant il parcourt des pays que les voyageurs ne connaissent guère et que je ne connais pas davantage ; comme j'écris toujours en pensant à ces voyageurs et d'après mes propres observations, je le laisserai battre l'Italie centrale, et je resterai à l'attendre à Rome, tandis que

Fabius le suit, l'épie et cherche le moment favorable pour l'attaquer.

Ce Fabius était celui qui reçut le nom de Temporisateur (*Cunctator*). On sait les impatiences et les emportements que ses plans très sages inspiraient à son maître de cavalerie et à la plupart de ses officiers ; mais Fabius tint ferme. Il continua à garder les hauteurs, à laisser Annibal épuiser ses ressources, et se rendre odieux aux habitants par ses pillages et ses dévastations.

A Rome, on devait se demander quand Annibal se déciderait à venir attaquer la capitale et suivre avec anxiété ses marches et ses contremarches dans les vallées sauvages de l'Apennin. Fabius se tenait toujours entre lui et Rome qu'il couvrait.

Cependant le Forum s'agitait, les tribuns accusaient la lenteur et l'inertie de Fabius, qui était venu à Rome accomplir des actes religieux de la nature de ceux qu'on avait tant reproché à Flaminius d'avoir négligés. Le dictateur ne parut point dans ces tumultueuses assemblées ; il n'y était pas vu avec faveur. Son langage était même peu goûté dans la curie, on insistait sur les forces de l'ennemi, où il accusait les généraux de tous les malheurs arrivés depuis deux ans, où il demandait qu'on punît son maître de cavalerie, qui avait combattu en son absence et contre ses ordres, bien qu'il eût remporté un faible avantage. *Un général, disait-il, doit peu donner à la fortune ; il faut que la raison et la réflexion dominant. Il y a plus de gloire pour moi à conserver sans déshonneur notre armée que si j'avais tué des milliers d'ennemis.*

Cette prudence avait peu de succès. On élut un consul. Fabius pouvait discuter son droit ; mais il n'aimait pas la discussion, et partit dans la nuit.

Le lendemain, dans une assemblée populaire, le fils d'un boucher, nommé Térentius Varron, qui s'était poussé par l'intrigue, la calomnie et en plaidant de mauvaises causes, fit passer une loi qui donnait au maître de cavalerie une autorité égale à celle du dictateur. On fut généralement indigné de cette monstruosité. Fabius en reçut la nouvelle sur la route et ne s'en troubla point.

Il partagea ses légions avec son maître de cavalerie, Minucius. Celui-ci ne tarda pas à mettre les siennes en grand danger. *Ce n'est pas le temps de récriminer,* s'écrie Fabius, et il arrache la victoire à l'ennemi.

Alors Minucius nomme Fabius son sauveur et son père, déclare le plébiscité, qui l'a fait l'égal du dictateur, abrogé, et se remet sous ses ordres avec un mâle repentir.

J'ai placé ici cette scène de camp comme contrepartie des scènes du Forum où brillait Varron, et je dois convenir que j'ai eu plus de plaisir à la raconter.

Tite-Live remarque avec un sentiment tout romain que les soucis et les dangers de la guerre ne firent jamais négliger la religion. En effet, on eut alors un

scrupule religieux un temple, que L. Manlius avait voué à la Concorde en Gaule, deux années auparavant, pendant une sédition¹, avait été oublié au milieu des préoccupations terribles de ces deux années ; on nomma des duumvirs pour réparer cet oubli. Ce temple, qu'il ne faut pas confondre avec celui de Camille, était placé plus haut sur la roche Tarpéienne, dans la citadelle.

Ce Manlius-là ne paraît pas avoir, comme les autres, répudié le souvenir de son glorieux parent. Le temple qu'il éleva fut comme une réparation faite à ce Manlius qui avait habité la citadelle, l'avait sauvée, et dont elle avait vu le supplice.

Voilà déjà trois temples dédiés à la Concorde ; la république en dédiera encore un autre à cette divinité qui avait souvent si peu d'empire sur le peuple romain, et que, pour cette raison, il sentait fréquemment le besoin d'invoquer. Ce sera le lendemain du meurtre des Gracques, de la division irréparable des deux ordres, la veille de leur guerre à mort sous Marius et Sylla, Les hommes se plaisent à célébrer la concorde quand ils sont le plus profondément désunis, comme il leur arrive de parler liberté quand ils sont le moins libres, sous la convention, par exemple, pour s'en tenir là.

Tite-Live disait vrai, les dangers publics ne détourneront jamais les Romains des soins religieux. L'histoire des monuments le prouve, et l'on n'en saurait douter en voyant le grand nombre de temples qui furent voués pendant les guerres puniques. Je n'ai pas besoin de répéter qu'il ne s'agit presque jamais de la fondation, mais de la reconstruction ou de la réparation d'un temple dans un lieu attribué plus anciennement au culte de la divinité à laquelle le temple est consacré.

Ces divinités étaient en général de vieilles divinités sabines que des hommes d'extraction sabine ou sabellique se plaisaient à honorer en renouvelant leur culte antique. Ce ne pas ma faute si je rencontre souvent le vieux courant sabin sous l'histoire romaine, après l'avoir trouvé si considérable à la source de Bette histoire. Je l'indique volontiers, parce que cette découverte, je crois que c'en est une, et je me persuade qu'elle est importante, tient essentiellement à mon sujet ; car elle est née de l'étude de la topographie romaine et de la petitesse de la **Rome romaine**, bornée dans l'origine au Palatin, comparée par les yeux à la grandeur relative de la Biome sabine, qui embrassait huit collines ; je dois dire que, depuis, tout l'a confirmé.

Attilius Calatinus² avait dédié le temple de la Foi, aussi bien que celui de l'Espérance³ ; un peu plus tard, Livius⁴ Salinator dédia le temple de la Jeunesse⁵, à l'occasion de la merveilleuse surprise qui coûta la vie à Asdrubal ;

¹ Tite-Live, XXII, 33.

² **Attilius**, prénom sabin, d'*Atta* ou *Attius*. Calatia, ville de Campanie, en pays sabellique.

³ Cicéron, de *Nat. deor.*, II, 23. Cicéron, de *Legg.*, II, 11.

⁴ Les surnoms usités dans la gens Livia, semblent, pour la plupart, avoir été sabins ; *Denter*, qui n'est pas latin ; Libo, en o ; Drusus, auquel on donne pour origine le nom d'un chef gaulois (Drausus), tué par le premier Livius Drusus, qui aurait repris aux *Senones* l'or enlevé par leurs aïeux au Capitole (Suétone, *Tibère*, 3) ; légende invraisemblable, et qui rend l'étymologie suspecte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que **Drusus** était un surnom usité dans la gens sabine Claudia (le frère et le fils de Tibère), et qu'on le trouve porté par des *libones*. **Macatus**, surnom des Livii, ressemble à **Maccus**, campanien, et par conséquent sabellique ; plusieurs Livinii, — ce nom se rapproche beaucoup de celui des Livii, — ont pour surnom **Regulus**, surnom des Attilii sabins.

⁵ Tite-Live, XXXVI, 36. L'ancien temple de la Jeunesse, sur le Capitole, était antérieur à celui de Jupiter. Le nouveau, voué par Livius Salinator, était entre le Palatin et le Cirque. (Can., *Esp. top.*, p. 719-20.) Il fut dédié par C. Licinius Lucullus ; les Licinii étaient une gens sabine et ombrienne.

Sempronius Sophus¹, le temple de la Fortune Primigenia², anciennement honorée sur le mont *Quirinal* ou *Sabin*.

Le temple dédié pendant la dictature de Fabius, par son neveu Otacilius, à la déesse *Mens*³, l'Intelligence, la Raison, était un hommage à la tactique du temporisateur, qui disait que la Raison et Mens devaient gouverner la conduite du général.

Sur le Capitole, en regard du temple de Mens, l'austère déesse, et séparé de lui par un ruisseau, Fabius dédia le temple de la Vénus d'Éryx (*Venus Erycina*). Ce temple s'éleva sur le Capitole, comme il s'élevait en Sicile sur la cime du mont Eryx, en mémoire de la première guerre punique, dans laquelle avait glorieusement figuré la défense du mont Eryx, qui dura deux ans, et durant laquelle furent accomplis, du côté des Romains et du côté des Carthaginois, des prodiges d'opiniâtreté et de valeur⁴.

Fabius, en fondant ce temple, ne voyait sans doute dans la Vénus Érycine que la mère d'Énée, honoré avec elle dans son sanctuaire de Sicile, et la mère du peuple romain.

Cette Vénus était originairement l'ancienne déesse pélasge de la Fécondité ; mais son culte avait été atteint en Sicile par les influences du culte voluptueux de l'Astarté de Carthage ; et il était desservi par ces faciles prêtresses qu'on nommait des Hiérodoules. Aussi Vénus Érycine fut à Rome une déesse du plaisir. On sentit que le Capitole était un lieu bien grave pour elle, et on lui érigea un autre⁵ temple hors de la ville, près de la porte Colline, dans la région des jardins qui, on le sait, étaient sous la garde du dieu Priape. C'est là que, le 12 avril, les courtisanes romaines offraient à Vénus Érycine de l'encens, des myrtes, des roses, et lui demandaient de les protéger. L'apparition d'une telle divinité sur le Capitole et d'un tel culte sur le Quirinal fait pressentir le changement qui ne tardera pas beaucoup à s'opérer dans les mœurs romaines.

Dans la curie, la vigueur des âmes n'avait encore reçu aucune atteinte. Un jour, on y vit arriver les envoyés d'Hiéron, roi de Syracuse ; ils apportaient, en témoignage de la sympathie du roi pour les Romains, des offres de secours et d'approvisionnements, et une statue de la Victoire en or, pesant trois cent vingt-cinq livres. Quelque temps auparavant, Hiéron, qui voulait être bien avec tout le monde, avait envoyé aussi du blé aux Carthaginois⁶. Le sénat répondit *que la fidélité du roi Hiéron était agréable au peuple romain ; que diverses nations lui ayant déjà offert de l'or, il avait accepté la reconnaissance, mais n'avait pas accepté l'or ; qu'il agréait la Victoire et le présage ; qu'on donnerait à la déesse une place au Capitole, dans le temple de Jupiter très grand et très bon, et que, dans ce sanctuaire de Rome, elle serait propice aux Romains.*

Le sénat, tout en refusant l'or d'Hiéron, accepta son blé, ses archers et ses frondeurs, avec sa statue. Que n'y est-elle encore, cette statue grecque du temps d'Hiéron ! Mais il s'est trouvé à Rome, depuis ce temps-là, des gens qui,

¹ Une branche des Sempronii, les Gracchi, étaient sabelliens, car *Gracchus* est un nom Étrusque (Tite-Live, III, 25) ; parmi leurs surnoms, *Asellio*, *Pitio*, *Rufus*, *Rutilus*, ont une physionomie sabine ; Tiberius, prénom fréquent chez les *Gracchi*, est sabin.

² Tite-Live, XXXIV, 53.

³ *Idem*, XXII, 10 ; XXXIII, 31.

⁴ Polybe, I, 58.

⁵ Tite-Live, II, 34.

⁶ Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 582.

non seulement acceptaient l'or, mais qui le prenaient, et qui fondaient les statues pour en faire de la monnaie.

Le Forum, il faut l'avouer, n'était pas si digne que la curie ; il retentissait des discours de Varron, ce bas agitateur, devenu consul et demeuré séditieux ; il disait que les nobles avaient attiré la guerre en Italie ; qu'avec des Fabius pour généraux, elle demeurerait attachée aux entrailles de la république ; que le jour où lui, Varron, aurait vu l'ennemi, tout serait terminé.

En effet, tout fut presque terminé. Varron se fit battre à Cannes, défaite que Tite-Live déclare plus monstrueuse et plus funeste que celles de l'Allia.

On avait su à Rome qu'une grande bataille se préparait, et tout le monde était rempli d'une immense inquiétude. Chacun répétait les oracles favorables ou funestes qui étaient près de s'accomplir. Ce n'étaient que signes et prodiges observés dans tous les temples et dans toutes les maisons, prières adressées aux dieux et vœux formés pour obtenir leur appui¹, mais les dieux furent sourds, et la bataille de Cannes fut perdue.

Cette fois encore on attendait Annibal à Rome ; et moi, qui à non grand regret n'en puis, sortir, je l'y appelle dans l'intérêt de mon histoire, comme l'y poussait le Carthaginois Maharbal, en lui disant : *Dans cinq jours, tu souperas au Capitole.*

Mais Annibal savait mieux que Maharbal ce qu'il avait à faire, et que je tâcherai de comprendre. Au lieu de marcher sur Rome, il alla passer l'hiver à Capoue, ce qu'on lui a tant reproché, et, selon moi, à tort ; je dirai tout à l'heure pourquoi.

A Rome, la désolation était profonde. On ne put célébrer les fêtes de Cérès, parce qu'il était interdit de pleurer ce jour-là, et qu'on ne trouva pas une matrone sans larmes. Alors, le sénat défendit de pleurer plus de trente jours².

On vit des prodiges dans tout ce qui était arrivé depuis que cette fatale année avait commencé. Deux vestales avaient violé leurs vœux. L'une avait été enterrée vive près de la porte Colline, l'autre s'était donné la mort. Le désespoir pousse à la férocité

pour apaiser les dieux par une immolation extraordinaire, on enterra vivants un Gaulois et une Gauloise, un Grec et une Grecque, au milieu du marché aux bœufs. Vraie boucherie ! Ce fut dans les livres étrusques (*libri fatales*), qu'on trouva la prescription de cet odieux sacrifice. En effet, les Grecs et les Gaulois étaient les ennemis des Tyrrhéniens. Tite-Live³ a soin de dire qu'un tel sacrifice n'était pas romain, mais l'historien ajoute que le lieu où il fut offert, était une enceinte entourée de pierres, où avait déjà coulé le sang des victimes humaines, faisant allusion sans doute aux anciennes immolations de l'époque saturnienne, qu'Hercule passait pour avoir abolies, c'est-à-dire qui, introduites dans le pays de Saturne probablement par les Étrusques, avaient disparu à l'arrivée des Pélasges.

Tandis que les livres étrusques commandaient le rétablissement des immolations humaines, le génie plus doux de la Grèce qui commençait à prévaloir sur le

¹ Polybe, III, 112.

² Valère Maxime, I, 15.

³ Tite-Live, XXII, 57. — Plutarque (*Marcellus*, 3) attribue ce sacrifice à la crainte des Gaulois.

génie sombre de l'Étrurie, prescrivait la fondation des jeux apollinaires, qui avaient lieu dans le grand Cirque¹.

Pendant l'année qui suivit la bataille de Cannes, le sénat quitta la curie, le préteur ne rendit plus la justice dans le comitium, ces lieux augustes furent abandonnés et vides en signe de deuil. Les délibérations du sénat et les arrêtés de la justice furent transportés ailleurs, près de la porte Capène, du côté que menaçait Annibal. Les sénateurs choisirent probablement, pour y tenir leurs assemblées, le temple de Mars, comme il convenait, dans l'attente de l'ennemi.

Mais avant de quitter la curie, le sénat avait eu à prononcer sur une proposition d'Annibal. Annibal, dont le but était sans doute d'amuser le sénat et de gagner le temps dont il avait besoin pour ses desseins, offrit aux Romains la permission de racheter les prisonniers ; il en envoya quelques-uns à Rome faire cette proposition. L'un d'eux prononça un discours assez noble, vu la situation, pour demander leur rachat. Il paraît que le sénat avait laissé les portes de la curie ouvertes, car la foule qui s'était rassemblée dans le comitium, parce que le comitium était devant la curie, sitôt le discours fini, poussa de plaintives clameurs, et tous, les bras tendus vers la curie, demandaient qu'on leur rendit des fils, des frères, des parents.

Titus Manlius Torquatus, homme dur et d'une sévérité antique, adressa la parole aux envoyés ; il les gourmanda de vivre, de s'être réfugiés dans le camp, lorsqu'il fallait combattre ; d'avoir abandonné le camp, lorsqu'il l'aurait fallu défendre. Et il se prononça énergiquement contre le rachat.

Le sénat fut de l'avis de Manlius Torquatus. Quand on apprit au dehors que les prisonniers ne seraient pas rachetés, ce fut une grande douleur, mais personne ne murmura. On se contenta de reconduire les envoyés avec des pleurs et des lamentations jusqu'à la porte Capène, par où ils sortirent et retournèrent en Apulie.

Ce fut aussi par cette porte que sortirent, quelques jours après, patriciens et plébéiens, le sénat en tête, pour aller au-devant du consul Terentius Varron, auteur du désastre de Cannes, mais qui avait montré de la fermeté après la défaite, et le remercier de n'avoir point désespéré de la patrie. Le sénat se prêta à cette démonstration, en faveur du candidat des plébéiens, encore populaire, pour ne pas les irriter. Transaction mémorable de cet orgueil du patriciat romain, qui savait céder quand il le fallait absolument. M. Mommsen pense que le temps était venu de réviser la constitution ; le sénat ne pensa point comme lui, et, malgré les obstacles que la liberté oppose à la conquête, ce qui est un des avantages de la liberté, le peuple romain demeura libre, en continuant ses conquêtes, et son suicide politique fut encore ajourné de deux siècles. D'ailleurs, il y avait un remède aux oppositions populaires, c'était l'énergie des magistrats. Fabius le fit bien voir dans les comices qu'il vint tenir à Rome, quelque temps après la bataille de Cannes ; déjà, la première tribu avait voté pour élever au consulat Otacilius, qui avait épousé sa nièce. Le choix de la tribu qui votait la première, avait beaucoup d'influence sur l'élection. Fabius parla contre son neveu, qu'il ne croyait pas capable d'exercer le pouvoir dans un temps si difficile, et, comme Otacilius criait très fort, il fit avancer les licteurs et l'avertit, qu'étant

¹ L'origine de ces jeux est attribuée aux prophéties d'un certain gamins, qui avait, disait-on, prédit le désastre de Cannes, et prédisait maintenant que, si l'on instituait des jeux en l'honneur d'Apollon, Annibal, cette peste de l'Italie, serait contraint d'en sortir. A en juger par son nom, ce Marcius devait être un Sabin ; mais sans doute on attribuait aux Sabins des prophéties grecques, car c'était de Grèce qu'était venu le culte d'Apollon et tout ce qui se rapportait à ce culte ; et ces jeux eux-mêmes se faisaient *ritu Græco*.

venu directement au champ de Mars sans entrer dans la ville, les haches étaient dans les faisceaux. L'élection recommença, et l'on nomma un autre consul.

Un autre jour, c'était le tour des fournisseurs de l'armée qui avaient trompé l'État par des déclarations fausses, par des évaluations exagérées de leurs pertes. Ces hommes troublaient les comices populaires, qui, cette fois, se tenaient sur la plate-forme du Capitole. A la demande du consul Fabius, les tribuns firent cesser les comices.

Cette vigueur était nécessaire, car, au moindre revers, Rome était troublée ; mais si le Forum s'agitait, la curie demeurait calme.

Ici se place le fameux séjour à Capoue, qui est devenu proverbial, et que tant d'écrivains, après Tite-Live, ont reproché au vainqueur de Cannes. Je ne nie pas qu'un hiver à Capoue n'ait pu amollir les soldats d'Annibal, mais quand Tite-Live affirme qu'il aurait dû marcher droit sur Rome, on peut être de l'avis du grand homme de guerre contre le grand historien ; assiéger Rome, dont les murs étaient en bon état de défense, en ayant sur ses derrières ce qui restait de l'armée romaine, après la bataille de Cannes, paraissait peu sûr à la prudence d'Annibal. Surtout il comprenait, ainsi qu'il le dit un jour¹, qu'il ne pouvait vaincre l'Italie que par elle. Pour gagner à sa cause les alliés de Rome, il avait mis en liberté ceux qui avaient été pris à la bataille de Cannes, comme ceux qui l'avaient été à la Trebbia et au lac de Trasimène, en leur disant qu'il venait délivrer l'Italie.

Annibal voulait soulever et conduire contre Rome toutes les populations italiennes, auxquelles son joug pesait, qui tentèrent de le secouer dans la guerre sociale, et dont une partie seulement s'était prononcée pour le vainqueur, après la victoire de Cannes². Il lui fallait du temps pour déterminer les autres. A Capoue, qui était, d'ailleurs, la seule grande ville à la proximité d'Annibal, où il pût établir convenablement ses quartiers d'hiver ; à Capoue, il était très bien placé pour préparer ce soulèvement des Italiotes contre les Romains, tout son espoir. Il ne jugeait point, Rome facile à prendre, et disait qu'il n'espérait l'emporter que par surprise ; plus tard, il vint jusqu'à ses portes et ne tenta pas d'en faire le siège. S'il marcha, alors sur Rome, ce fut, comme l'a très bien vu Polybe, une ruse de guerre pour faire abandonner aux Romains le siège de Capoue, qu'ils investissaient. Annibal attachait une extrême importance à dégager Capoue, il l'avait tenté sans succès. Il pensa qu'en s'avancant vers Rome, il attirerait l'armée romaine sur ses pas, et que Capoue serait délivrée. En effet, quelques-uns, dans le sénat, voulaient qu'on rappelât, pour les lui apposer, les troupes de tous les points de l'Italie ; mais Fabius ne s'y trompa point et s'opposa fortement à ce rappel, disant avec sa sagesse accoutumée : *S'il vient, ce n'est point pour assiéger Rome, mais pour faire lever le siège de Capoue.*

Le sénat ordonna que l'un des deux corps d'armée qui était devant Capoue, y restât, et que l'autre se rapprochât de Rome, en éclairant la marche d'Annibal.

Le chemin d'Annibal est aisé à reconnaître. Il suivit la voie Latine, dont la direction était à peu près celle de la route de Naples à Rome, par le mont Cassin.

Annibal marchait très vite, il voulait prendre Rome au dépourvu, ou du moins la frapper de crainte, pour la décider à rappeler les troupes qui assiégeaient Capoue. En effet, il était sur les bords de l'Anio, à quelques milles de Rome,

¹ *Non Italiam aliter quam viribus Italicis subigi posse.* (Justin, XXXI, 5.)

² Tite-Live, XXII, 61.

avant qu'on sût qu'il approchait. Niais le consul Fulvius, l'ayant devancé, entra dans Rome par la porte Capène, traversa les Carines et alla camper sur l'Esquilin, entre la porte Esquiline et la porte Colline, pour défendre le côté de Rome le plus vulnérable, celui où elle peut être dominée de plus près par l'ennemi¹. Les consuls et le sénat se réunirent dans le camp et y délibérèrent.

Ce fut dans Rome un grand effroi. Les fausses nouvelles qui se répandirent aussitôt, l'augmentaient encore. Toute la ville était émise. On entendait les femmes gémir dans les maisons, on les voyait courir aux temples, les cheveux épars, embrasser les autels, se mettre à genoux (*nixæ genibus*), tendre les mains vers le ciel en priant les dieux. Rien ne manque ce tableau, pour ressembler à celui qu'on pourrait faire d'une panique romaine de nos jours : on verrait de même les femmes courir aux églises, baiser les autels et tomber à genoux pour prier ; et on pourrait leur dire, comme Lucrèce, censurant des démonstrations de piété fort semblables : *La vraie piété ne consiste pas à se montrer fréquemment le visage voilé*, — le voile est de rigueur dans les grandes cérémonies de Saint-Pierre, — *à se tourner dévotement vers une statue, à s'approcher de tous les autels, à se prosterner à terre*².

Le sénat se rendit dans le Forum, démarche extraordinaire et qui ne pouvait naître que du sentiment d'un grand danger. Le Forum n'était pas la place du sénat ; en général, il appelait les magistrats dans le lieu ordinaire de ses séances, la curie. Mais, ce jour-là, le sénat se faisait peuple pour la défense de Rome, menacée de si près. Chacun, investi de sa fonction particulière, se rendait à son poste ou s'offrait pour le service que les conjonctures pouvaient réclamer. On mettait garnison au Capitole, sur les murs, et hors de la ville, sur le mont Albain, dans la citadelle d'Æsulæ³. Annibal traverse Frosinone, Ferentino, Agnani, passe par une des deux gorges qui s'ouvrent au pied du mont Algidé, et par où les Èques avaient tant de fois pénétré, puis gagne Tusculum, en suivant les hauteurs⁴. Cette ville lui ayant fermé ses portes, il descend à Gabie, et enfin s'arrête à trois lieues de Rome, dans le champ Pupinien, où étaient les métairies de deux grands adversaires des Carthaginois, Regulus et Fabius⁵. Annibal fit perfidement épargner celle de Fabius, pour compromettre le dictateur, que ses lenteurs rendaient suspect au Forum, mais Fabius vendit soit champ. Les Numides, Cosaques de l'armée punique, battaient la campagne et faisaient main basse sur tous ceux qu'ils pouvaient atteindre.

Annibal avait établi son camp sur l'Anio, à quatre lieues de Rome. Il fit une reconnaissance sous les murs, depuis la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule, près de la porte Esquiline⁶. Fulvius Flaccus, trouvant qu'on ne pouvait souffrir

¹ Juvénal, *Satires*, VI, 292.

..... *Proximus urbi*
Annibal, et stantes collinâ turre mariti.

² Lucrèce, V, 1196.

Nec pietas alla est velatum sæpe videri,
Vertier ad lapidem atque omnes accedere ad aras,
Nec procumbere humi prostratum

³ *Colle Faustini*, près de Tusculum, selon Nibby. (*Dint.*, I, 29.)

⁴ On appelle camp d'Annibal une prairie élevée, en face d'un ancien cratère situé sur la pente du mont Albain, au-dessous de Rocca di Papa. Ce lieu est dominé de bien près par le mont Albain, où l'on avait mis une garnison. Choisir une telle position pour son camp n'eût pas été prudent à Annibal ; d'ailleurs, Annibal, allant de l'Algidé à Tusculum (Tite-Live, XXVI, 9), laissait le lieu où est son prétendu *camp*, derrière lui.

⁵ Nibby, *Dint.*, II, 666.

⁶ Tite-Live, XXVI, 10. Vers l'église de Sainte-Bibiane. Il y avait près de là un temple d'Hercules *Victor*, devenu peut-être, depuis Sylla, *Hercules Sullanus* (*Herculés Vict.*, inscription trouvée dans le champ Esquilin). Il ne faut donc pas l'aller chercher, comme on l'a fait, à cinq ou six milles, sur la voie Appienne. Annibal, pour observer la ville, resta sur le plateau qui la touche et la domine. Qu'eût-il été faire dans la plaine, à une lieue de

cette chevauchée, envoya de la cavalerie faire rentrer au camp celle qui escortait Annibal ; le combat s'étant engagé sous les murs de Rome, le consul commanda de faire traverser la ville pour gagner l'Esquilin, à douze cents transfuges numides, campés sur le mont Aventin, *jugeant*, ajoute Tite-Live, *que nuls ne seraient plus propres à combattre parmi les plis de terrain, les habitations semées au milieu des jardins, les tombeaux, les chemins partout creusés dans des enfoncements*. Cette phrase de Tite-Live met sous nos yeux un faubourg de Rome sur le plateau de l'Esquilin ; là peinture est encore ressemblante. Mais la terreur était si grande que lorsqu'on vit du haut du Capitole les Numides descendre les pentes de l'Aventin, on s'écria que, l'ennemi était maître de cette colline, quoique l'Aventin se trouvât du côté opposé à celui où campait l'ennemi. Il y a eu des paniques dans presque toutes les villes assiégées, et notamment à Rome, pendant le dernier siège ; n'a-t-on pas abattu alors les beaux pins de la villa Borghèse, parce qu'on prétendait que les Français allaient attaquer par là, tandis qu'ils étaient sur l'autre rive, du fleuve, au sommet du Janicule.

La terreur des Romains fut si grande, que la population se serait précipitée hors de la ville, à l'opposite de l'Aventin, si le camp des Carthaginois n'avait été là pour l'arrêter. On se réfugiait dans les maisons, on grimpait sur les toits ; ceux qui couraient par les rues lançaient des pierres et des traits aux soldats romains, les prenant pour des ennemis ; ce qui augmentait la confusion, c'est que la ville était encombrée de paysans qui étaient accourus pour chercher un asile dans Rome avec leurs troupeaux.

La cavalerie carthaginoise fut repoussée, mais comme il y avait partout des troubles à réprimer ; on donna le commandement militaire (*imperium*) à tous ceux qui avaient été consuls, dictateurs ou censeurs. Le reste du jour et la nuit suivante, il y eut encore quelques tumultes, on parvint à les étouffer.

Tel était l'effet de la présence d'Annibal sous les murs de Rome.

Le lendemain Annibal passa l'Anio et offrit la bataille aux Romains ; les Romains l'acceptèrent. Mais deux jours de suite une grande pluie mêlée de grêle empêcha les armées de se joindre¹ ; dès qu'elles furent rentrées dans leur camp, l'orage cessa.

Outre cette protection que Jupiter Pluvius accordait visiblement aux Romains, deux choses découragèrent Annibal : il apprit d'un prisonnier que plusieurs corps de cavalerie étaient partis pour l'Espagne, comme si le plus redoutable ennemi de Rome n'eût pas été au pied de ses murailles, et — magnifique assurance du peuple romain — qu'on avait mis en vente, la veille, le terrain sur lequel son camp était placé ; cette circonstance, jugée indifférente, n'en avait point fait baisser le prix. Pour ne pas demeurer en reste de confiance, Annibal fit mettre aux enchères les boutiques du Forum ; mais c'était une bravade qui n'avait rien de sérieux. L'achat au prix courant de la terre sur laquelle campait Annibal, était une transaction sérieuse et sublime.

Annibal, désespérant d'emporter Rome par un coup de main, trompé dans son espoir d'effrayer le sénat et de lui faire rappeler de devant Capoue l'armée tout

Rome Le temple d'Hercule, sur la voie Appienne, est mentionné par Martial après le champ des Horaces. Le petit édifice, situé de ce côté, et dans lequel on a cru reconnaître ce temple d'Hercule, et, selon M. Rosa, un reste de villa.

¹ Il y a, en effet, quelquefois, des pluies torrentielles à Rome, comme le savent trop bien ceux qu'elles ont gênés dans leurs excursions ; et quant à la grêle, je n'ai jamais trouvé, dans, les quatre parties du monde, une grêle comparable à celle qui m'a surpris un jour dans les montagnes voisines de Rome, et qui a duré près de trois heures.

entière, jugea le coup manqué et se retira ; mais avant de se retirer, il lança, en signe de menace, un javelot dans cette ville où il n'avait pu entrer. Pour se consoler de son échec, Annibal alla au pied du Soracte piller le sanctuaire de Féronia ; les paysans capenates, aussi dévots à la grande déesse sabinne que leurs descendants peuvent l'être à saint Oreste¹, offraient à ce sanctuaire célèbre les prémices de leurs moissons. Elle recevait aussi des offrandes en or et en argent. Annibal traita le sanctuaire de Féronia comme le général Bonaparte devait traiter un jour le sanctuaire de Notre-Dame de Lorette ; il le dépouilla.

A l'occasion du départ d'Annibal, on consacra un temple au dieu du Retour (*deus Rediculus*). Ce temple était à droite de la voie Appienne², au second mille, et ne peut en conséquence être à gauche de cette voie, là où les *ciceroni* le montrent aux voyageurs ; de plus, ce qu'ils leur montrent n'a jamais été un temple, mais un charmant tombeau ; enfin on n'a pas manqué de faire du dieu du Retour (*Rediculus*) le dieu ridicule. Il n'y a de ridicule dans tout cela que cette dénomination, donnée par l'ignorance des *ciceroni* et admise par la crédulité des voyageurs.

Le dieu qui porta ce nom de *Rediculus* (dieu du retour) depuis le retour d'Annibal s'appelait auparavant³ Tutanus (le protecteur) ; c'était un nom sabin⁴ du dieu générateur des antiques Pélasges. On sait que le symbole qui le représentait était un symbole protecteur placé à l'entrée des villes. Un sanctuaire du dieu Tutanus avait été placé à deux milles de la porte Capène pour protéger Rome, et en effet il sembla l'avoir protégée.

La suite de la seconde guerre punique se compose, pour les Romains, d'une alternative de revers et de succès ; mais les succès vont toujours l'emportant davantage sur les revers. Ils perdirent Tarente, mais pour un temps seulement ; ils prirent Syracuse et reprirent Capoue.

Un événement qui se passa dans Rome décida Tarente à se donner aux Carthaginois. Des otages tarentins étaient détenus dans l'atrium de la Liberté⁵ ; tentés par un de leurs compatriotes qui était à Rome sous prétexte d'une mission diplomatique, une nuit ils s'échappèrent et s'enfuirent avec lui, mais on les rejoignit à Terracine ; conduits au comitium, ils y furent battus de verges, puis précipités de la roche Tarpéienne. Leurs amis, irrités, ouvrirent les portes de Tarente à Annibal.

¹ De Soracte ils ont fait saint Oreste, comme de *vieron icôn*, la sainte image, on a fait sainte Véronique ; comme de la sainte Sagesse (*Agia Sophia*), on a fait sainte Sophie.

² Plin., X, 60, 2.

³ *Tutanus*, qui protège, de *tutari* (*a tatando*, Nonn., 55). Tutelina était une déesse protectrice des moissons, à laquelle un bois avait été consacré sur l'Aventin, non loin de la demeure du poète Ennius. On trouve dans des noms propres (*Tutna*, *Tutnei*), la trace du culte de Tutanus en Étrurie, où l'avaient porté les Pélasges. (Müller, *Etr.*, p. 428.)

⁴ *Tutari*, et l'appellation *Tutanus*, qui en dérive, était un mot sabellique plutôt que latin. Sa racine est étrangère à la langue grecque, et se retrouve dans *Tuticus*, ce mot qui, chez les Volsques, désignait la puissance ; *Medix Tuticus*, le chef investi de l'autorité ; Tutanus s'appelait aussi *Mutinus* (Festus, p. 154), autre mot sabellique dont la racine reparait dans *Mucius*, nom propre sabin, *Mutina* (Modène), nom de lieu ombrien. Mutinus avait une chapelle sur la Velia, lieu sacré dans la Rome pélasge et la Rome sabinne ; dieu originairement pélasge, car Mutinus, et par conséquent Tutanus, était le même dieu que Priape (Marq., IV, 13) et sur lui on asseyait les femmes mariées, sans doute pour les rendre fécondes. Ainsi, au lieu de cette dénomination naïve du dieu *Ridicule*, reposant sur l'erreur d'un calembour, nous avons ressaisi, avec le nom primitif du dieu *Rediculus*, la gaie légende, celle qui supposa Annibal arrêté et repoussé par le grand dieu pélasge, qui donnait la vie, la puissance, et l'emploi du fascinum nous l'a fait voir, détournait les maux. Aussi Properce (III, 3, 11) confond le dieu *Rediculus* avec les Lares. Les lares étaient le nom de divinités protectrices du foyer et de la cité, et ils avaient un sanctuaire sur la Velia, comme Mutinus ou Tutanus qu'on leur avait sans doute assimilé.

⁵ Il y avait à Rome deux édifices qui portaient ce nom : l'un vers le champ de Mars, l'autre sur l'Aventin.

Ce fut après le siège de Syracuse que Marcellus voulut accomplir un vœu fait autrefois pendant la bataille de Clastidium contre les Gaulois du Pô, et renouvelé durant le siège de Syracuse, en érigeant un temple à l'Honneur et à la Vertu.

Les deux expressions par lesquelles on traduit les mots **honos** et **virtus** rendent assez inexactement la signification que leur donnaient les Romains ; l'honneur, dans le sens moderne du mot, n'existait ni dans leurs idées ni dans leur langue. La véritable acception d'**honos** s'est conservée chez nous seulement au pluriel, dans ce terme les *honneurs*, pour désigner les dignités. A Rome, toute dignité était attachée à un emploi ; les honneurs étaient donc les emplois élevés¹. La divinité dont Marcellus voulait consacrer le culte était donc la personnification des emplois publics, récompense des services rendus à l'État. Le mot français qui répond le mieux à l'**honos** des Romains est peut-être avancement.

On sait que **virtus** voulait dire d'abord la *force*, la force physique et la force morale, par suite la vertu du citoyen, dont la vigueur de l'âme est la source ; et enfin, par extension, la vertu en général². L'intention de Marcellus était donc d'ériger un temple à deux divinités qui représentaient les deux principes par lesquels la vie d'un citoyen romain était gouvernée : le devoir envers la patrie, et l'ambition des charges que la patrie imposait, et qui étaient la récompense des devoirs accomplis envers elle³.

L'Honneur et la Vertu n'étaient pas des personnifications de qualités abstraites imaginées par Marcellus ; c'étaient des divinités réelles dont le culte existait à Rome⁴.

Virtus, originairement la force, était probablement un des noms latins de la déesse sabine Nerio ; ce qui, en sabin, voulait dire aussi la *force*. Pour Honos, on le représentait sous les traits d'un jeune homme couronné de lauriers⁵.

Marcellus plaça le temple qu'il voulait dédier à ces deux divinités dans le voisinage du temple de Mars, dont Nerio était l'épouse, près de la porte Capène⁶, cette porte par où le général romain était rentré dans Rome en revenant de Syracuse.

Je ne puis m'empêcher de remarquer que le culte de la déesse sabine Nerio, sous le nom de Virtus ou sous le nom de Bellona, semble avoir été particulièrement cher aux hommes d'extraction sabine ou sabellique ; un Fabius t'avait inauguré,

¹ **Honorem gerere** a le même sens que **magistratum gerere**.

² On s'étonne d'abord que l'expression *faire de nécessité vertu*, qui semble un pur gallicisme, soit dans Cicéron, *facere de necessitate virtutem* ; mais, en y réfléchissant, on reconnaît que cette locution est beaucoup moins française que latine ; **Virtu** y est pris dans le sens originnaire de **virtus**, la *force*. Le proverbe veut dire : se faire de la nécessité une *force*, et non une vertu morale, ce qui n'aurait pas de sens.

³ Ces deux mots ont été pris, je pense, dans leur sens moderne, et par allusion à leur association antique, quand on en a fait les noies de deux toms ajoutées à la *porta Capuana*, lors de l'entrée de Charles-Quint à Naples, et qui s'appellent encore **Onore e Virtù**.

⁴ Bien des années avant lui, un Q. Fabius Maximus avait voué un temple à l'Honneur et à la Vertu. (Cicéron, *de Nat. d.*, II, 23.) Il y avait un autel antique de l'Honneur, près de la porte Colline (Cicéron, *de Legg.*, II, 23.)

⁵ On lui sacrifiait, la tête découverte, parce qu'on se découvrait devant les magistrats. (Plutarque, *Q. Rom.*, 13.)

⁶ En dehors de cette porte, *Visebantur ab externis ad portam Capuam dedicata a Marcello templa*. (Tite-Live, XXV, 40.)

un Marcellus¹ le consacre ; Marius² le consacra après lui, et plus tard Vespasien réparera le temple de cette divinité, sabine comme lui³.

Quand il fallut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, une difficulté religieuse se présenta. Les prêtres déclarèrent qu'on ne pouvait dédier un seul temple à deux divinités. C'était une assez mauvaise chicane, car il existait déjà un temple de l'Honneur et de la Vertu, sans parler de plusieurs autres où s'offrait un double culte⁴. On peut donc supposer que les prêtres qui, pour la plupart, étaient des patriciens, ne voyaient pas d'un bon œil la gloire du général plébéien grandir en regard de celle des Fabius et des Cornelius. Le sénat avait déjà donné un signe de ce mauvais vouloir en n'accordant pas à Marcellus les honneurs du grand triomphe, et le lui montrèrent encore quand les Syracusains vinrent à Rome se plaindre de lui.

Marcellus semble avoir voulu répondre à ces injustes dédain en élevant son temple à ce que nous appellerions le mérite et les distinctions sociales, comme pour indiquer que les secondes ne devaient pas être séparées du premier. Nous verrons, en effet, le grand plébéien Marius, ce fils de ses œuvres, dédier aussi un temple à l'honneur et à la vertu.

Mais les casuistes de la Rome ancienne, qui, comme ceux de la Rome moderne, avaient le goût des tempéraments, eurent recours à un biais, ainsi qu'il est arrivé quelquefois depuis. Ils permirent à Marcellus de joindre à son temple de l'Honneur un temple distinct de la Vertu.

Comme on passait par celui-ci pour arriver à celui-là, on dit que cela signifiait qu'il fallait arriver aux honneurs par la vertu ; ou je me trompe, ou ce fut une réflexion de Marcellus.

Capoue, qu'Annibal avait été contraint d'abandonner, tomba au pouvoir des Romains. Soixante-dix sénateurs furent mis à mort ; trois cent citoyens considérables emprisonnés. On épargna la ville pour que le terrain fertile qui l'entourait fait cultivé, mais on ne lui permit d'avoir ni sénat ni magistrats à elle, ni assemblées publiques ; elle ne fut plus qu'un lieu d'habitation, elle cessa d'être une cité.

Cette sévérité excessive déployée à Capoue fut ventée à Rome. Un incendie éclata au Forum sur plusieurs points à la fois, s'étendant depuis le pied du Capitole jusqu'aux abords du temple de Vesta⁵. Ce temple fut défendu des flammes par treize esclaves que l'État s'empressa d'acheter, et auxquels il donna la liberté. L'embrasement dura un jour et une nuit. Qui avait allumé ce feu terrible ? On sut, par les révélations d'un esclave, que de jeunes nobles de Capoue, dont les parents avaient été tués sur l'ordre du consul Fulvius Flaccus,

¹ Le nom des **Marcelli** est certainement en rapport avec *Martius* ou *Marcius*, nom sabin (Numa Martius, Aneus Martius). Tous les Marcelli s'appellent Claudius, et presque tous ont pour prénom *Marcus*, qui a la même origine que *Marcius*.

² Marius d'Arpinum, pays sabellique.

³ Les Flaviens étaient originaires de Rieti, dans la Sabine.

⁴ Celui de Volupia et d'Angerona, celui de Saturne et d'Ops, celui de Castor et Pollux.

⁵ On suit parfaitement la marche de cet incendie. (Tite-Live, XXVI, 27.) D'abord il prend aux premières boutiques, du côté septentrional du Forum, appelées les **Sept boutiques** et les **Boutiques neuves** dans le voisinage desquelles Virginus avait tué sa fille ; puis il gagne les édifices privés au nord du Forum, il atteint les lautumies voisines de la prison Mamertine, et le marché aux poissons ; tous ces lieux sont rapprochés. Tite-Live nomme tout de suite après l'*Atrium regium*, c'est-à-dire la Regia, demeure du grand-prêtre et voisine du temple de Vesta, qui fut lui-même menacé par les flammes. Ce point est éloigné des premiers, et c'est pour cela, sans doute, que Tite-Live parle de l'incendie comme ayant éclaté autour du Forum, en plusieurs endroits à la fois. Il avait pu aussi se continuer, en suivant l'extrémité orientale du Forum, où il devait y avoir des boutiques.

étaient les auteurs de l'incendie et voulaient en allumer d'autres. Comme ils n'iaient le crime, ils furent mis à la torture dans le Forum.

Le traitement qu'avaient subi Syracuse et Capoue, mena à Rome des députés de ces deux villes. Les premiers accusaient Marcellus d'avoir ravagé et spolié la leur. Les ennemis du consul en profitèrent pour élever la voix contre lui. Les patriciens, jaloux de sa gloire plébéienne, recueillaient ses accusateurs dans leurs villas aux environs de Rome ; et les plébéiens servaient aveuglément ces haines aristocratiques par leurs plaintes sur les maux que la guerre avait causés. Marcellus voulut que le sénat entendit les doléances des Siciliens, et, après quelques fières paroles sur ce nouveau genre d'accusation portée par les vaincus contre les vainqueurs, il sortit de la curie pour laisser toute liberté aux plaignants ainsi qu'aux sénateurs et alla au Capitole¹ s'occuper du recrutement. Selon Plutarque, il attendit à la porte de la curie que le sénat eût prononcé.

La majorité du sénat se prononça en faveur des Siciliens, ou plutôt contre Marcellus. Faisant allusion aux objets précieux enlevés à Syracuse et placés par le vainqueur dans son temple de l'Honneur et de la Vertu, situé, on s'en souvient, près de la porte Capène, Manlius Torquatus s'écria : *Si Hiéron, ce fidèle ami du peuple romain, revenait à la lumière, de quel front oserions-nous lui montrer sa patrie et Rome. Il trouverait sa patrie à demi détruite et pillée, et, en entrant dans Rome, il verrait aux portes et comme dans le vestibule² de la ville les dépouilles de cette patrie.*

Cependant, la mesure, comme toujours, l'emporta dans la curie. Les envoyés siciliens n'obtinrent que des paroles de modération et la promesse que ce terrible Marcellus ne serait pas envoyé en Sicile. Ces pauvres gens tombèrent à ses pieds en lui demandant pardon d'avoir si grande peur de lui. Marcellus les traita avec une bonté où sans doute entraît quelque dédain.

Il y a au musée du Capitole, assise au milieu de la celle qui renferme les portraits des philosophes et des poètes grecs, une statue romaine qu'on appelle à tort, je le crains, un Marcellus³. Ce Romain, quel qu'il soit, a l'air de promener sur tous ces Grecs un regard superbement tranquille ; tel je nie figure Marcellus dans le sénat, regardant les envoyés de Syracuse à ses pieds.

Pour les envoyés de Capoue, les décisions du sénat à l'égard de leur ville furent extrêmement rigoureuses, et, comme dit Tite-Live, ils sortirent de Rome encore plus tristes qu'ils n'y étaient entrés.

Les impôts et le service naval, que la guerre rendait nécessaires, pensèrent faire éclater à Rome une sédition terrible⁴. Une multitude frémissante remplissait le Forum et assiégeait de ses plaintes les consuls, qui ne pouvaient rien obtenir d'elle ni par la douceur ni par les menaces. Alors, sur la proposition du consul Lævinus, les sénateurs offrirent à l'État presque tout ce qu'ils possédaient en or, en argent et en cuivre monnayés. Les chevaliers imitèrent les sénateurs, et on fut dispensé de recourir à l'impôt qu'on voulait établir et que le peuple était décidé à ne pas payer.

¹ Ce passage, et celui où il est parlé des comices par tribus qui remplissaient toute la plate-forme du Capitole (Tite-Live, XXV, 3), montre qu'à cette époque cette plate-forme remplaçait parfois le champ de Mars, où se faisait en général le recrutement, et le Forum, lieu ordinaire des comices par tribu.

² Cette expression est une preuve de plus que le temple de l'Honneur et de la Vertu était en dehors de la porte Capène, car le vestibule était en dehors et en avant des maisons.

³ Je ne trouve pas que la tête de cette statue ressemble aux médailles.

⁴ Tite-Live, XXVI, 35-6.

A peine cette agitation calmée, une autre se manifesta¹. Douze des trente colonies italiennes, dont les envoyés étaient à Rome, déclarèrent aux consuls qu'ils n'avaient pas le droit d'exiger d'elles des hommes et de l'argent. Les consuls furent indignés, et les sénateurs épouvantés ; mais les envoyés des dix-huit autres colonies les rassurèrent : ils se dirent prêts à donner en hommes et en argent tout ce qu'on leur demandait et, s'il le fallait, plus encore. Les consuls répondirent que leurs louanges ne suffisaient pas pour reconnaître un pareil dévouement, que les envoyés méritaient les remerciements du sénat tout entier, et ils les conduisirent dans la curie. Le sénat les accueillit par un décret très honorable et ordonna aux consuls de les mener au Forum pour y recevoir les actions de grâces de tous les citoyens. Quant aux douze colonies réfractaires, le sénat jugea de sa dignité de ne pas faire mention de leurs refus.

Dans toutes ces scènes de la curie ou du forum, Rome est quelquefois dure, quelquefois turbulente, mais, à cette époque, en somme bien belle à regarder. Le champ de Mars avait aussi ses scènes de patriotisme. Dans une élection de consuls, les jeunes gens de la centurie qui, ce jour-là, votait la première, avaient donné leur suffrage à Manlius Torquatus. J'ai dit quelle était l'influence de ce premier suffrage. Déjà on félicitait Manlius. Lui s'avance vers le consul et lui demande de faire recommencer le vote, se déclarant, à cause de l'état de sa vue, incapable de remplir les fonctions qu'on veut lui conférer, mais la centurie qui l'avait nommé ; saisie d'admiration, déclare à son tour qu'elle le nommera de nouveau. Manlius persiste : *Songez*, leur dit-il, *que les Carthaginois sont en Italie et qu'ils ont pour chef Annibal*. Alors les jeunes gens de la centurie demandent à conférer avec les vieillards dont elle se compose aussi. On donne aux uns et aux autres le temps de s'entretenir en secret dans les septa. Les jeunes gens obéissent au conseil des vieillards et changent leur vote. Tite-Live admire avec raison et regrette cette absence d'ambition d'un côté et de l'autre ce respect de la vieillesse qui n'étaient plus de son temps².

J'ai peint, d'après Tite-Live, la consternation de Rome lors du désastre de Cannes ; j'emprunterai encore au grand historien, pour l'encadrer dans ce panorama historique de Rome, la peinture d'une émotion bien différente, des transports de la population romaine après la défaite et la mort d'Asdrubal au bord du Métaurus³.

Asdrubal avait hardiment quitté l'Espagne pour venir opérer sa jonction avec son frère Annibal en Italie. C'était un grand danger, et Rome en avait ressenti un grand effroi.

Les prodiges que l'effroi faisait toujours naître n'avaient pas manqué. Pour les conjurer, les prêtres avaient ordonné que vingt-sept jeunes filles allassent par la ville en chantant un chant sacré composé par le poète Livius Andronicus. Tandis que celui-ci les faisait répéter dans le temple de Jupiter Stator, au pied du palatin, voilà que, pas très loin, la foudre vint frapper le temple de Junon sur le mont Aventin. Junon était la patronne des dames romaines : les aruspices déclarèrent que le prodige les regardait, que c'était à elles qu'il appartenait d'offrir un don volontaire à la déesse. Les édiles curules convoquèrent solennellement au Capitole toutes celles qui habitaient Rome et les environs de

¹ *Idem*, XXVII, 9.

² Tite-Live, XXVI, 22.

³ Près de Sinigaglia

Rome jusqu'au dixième mille¹. Elles choisirent vingt-cinq d'entre elles qu'elles chargèrent de recevoir une contribution faite avec leur argent dotal. Au moyen de cette somme, on fabriqua un bassin d'or qui l'ut porté en don au temple de l'Aventin, où les matrones offrirent un sacrifice, suivant le rite, avec des mains chastes ; puis les décemvirs² prescrivirent un autre sacrifice à Junon, et voici quel fut l'ordre de la cérémonie. La procession, — car c'était une procession véritable, — partit du temple d'Apollon voisin du Tibre et entra dans la ville par la porte Carmentale. Deux vaches blanches marchaient en tête ; derrière elles on portait deux statues de Junon en bois de cyprès. Vingt-sept vierges en robes traînantes, chantaient le cantique composé par Livius Andronicus, beau pour le temps, dit Tite-Live, mais qui, de nos jours, semblerait barbare ; c'est ce que nous dirions, et peut-être à tort, de tel hymne religieux du moyen âge. Les décemvirs marchaient après les vierges, vêtus de la robe prétexte et couronnés de laurier. Le cortège, qui était entré dans Rome par la, porte Carmentale, suivit le vicus Jugarius jusqu'au Forum. Là il s'arrêta, et les vierges, tenant une corde dans leurs mains, chantèrent en battant la mesure avec les pieds. Puis on alla par le vicus Tuscus, le Vélabre et le marché aux bœufs, gagner la montée de l'Aventin, le vicus Publicius³, et l'on arriva ainsi, après avoir fait un chemin que tout voyageur à Rome peut suivre très exactement⁴, au temple de Junon⁵. Les décemvirs immolèrent les deux victimes, et les deux statues de cyprès furent placées dans le temple⁶.

Les consuls nommés étaient Claudius Nero et Livius Salinator. Livius, autrefois exclu du consulat par un jugement, avait été profondément blessé de cette injure. Il avait vécu pendant huit ans solitaire et retiré dans son champ. Quand, après ce temps, on l'avait ramené dans le sénat, il y avait paru dans un vieux vêtement, avec une longue barbe et de longs cheveux, et avait refusé longtemps de prendre part,aux délibérations. Lorsqu'il fut nommé consul, il ressentait encore l'amertume de son injure ; mais il ne devait s'en venger qu'en concourant avec son collègue, qu'il n'aimait point, à rendre un grand service à son pays.

Claudius Nero conçut un dessein très audacieux. Il détacha six mille hommes de son armée en présence d'Annibal, sans qu'Annibal s'en aperçût, et partit à leur tête des extrémités méridionales de l'Italie pour aller joindre son collègue dans l'Ombrie, près de Sienne, et écraser avec lui l'armée d'Asdrubal. Son plan fut communiqué au sénat et autorisé par lui. On en eut connaissance dans Rome, où l'on ne savait s'il fallait l'approuver ou le blâmer, se réservant, ce que Tite-Live avec raison déclare souverainement injuste, de le juger d'après l'événement.

¹ Cela fait voir que l'on regardait cet espace de trois lieues environ comme faisant partie des faubourgs de Rome.

² On appelait ainsi un corps de prêtres.

³ Cette chaussée avait été faite une trentaine d'années auparavant par deux frères édiles en même temps, qui lui avaient donné leur nom, avec les amendes perçues par suite de divers empiétements sur les terres publiques. Ils avaient aussi élevé un temple à Flore près de cette montée (Tacite, *Ann.*, II, 49), et, par conséquent, près du grand Cirque où se célébraient les jeux de Flore, institués par les frères Publicius, et qui n'eurent jamais pour théâtre ce cirque imaginaire de Flore, qu'on a supposé gratuitement exister sur le Quirinal.

⁴ Partir des environs du pont Quatro-Capi, aller, en laissant le théâtre de Marcellus à sa gauche, jusqu'à la via Montanara, prendre la via della Consolazione (vicus Jugarius), et arriver ainsi au Forum ; du Forum suivre la via dei Feuille (vicus Tuscus) jusqu'à la Rocca della Verità (Forum boarium), et monter à Sainte-Sabine.

⁵ Livius Andronicus, le plus ancien poète romain, devint comme le patron des auteurs et des acteurs qui obtinrent la permission de se rassembler dans le temple de Minerve, sur l'Aventin, et d'y offrir des dons en l'honneur de celui que son concours à une grande fête nationale avait, pour ainsi dire, canonisé. (Festus, p. 336.)

⁶ Tite-Live, XXVII, 37.

Ce coup de main réussit parfaitement, et, ce qui semble incroyable, six jours après avoir gagné une grande bataille où Asdrubal et — ce chiffre est bien considérable — cinquante-six mille Carthaginois périrent, Claudius était revenu dans ses campements, et avait fait jeter devant les avant-postes d'Annibal la tête de son frère. En la voyant, Annibal s'était écrié tristement : *Je reconnais la fortune de Carthage !*

A Rome, la joie fut sans bornes. A partir du jour où l'on avait appris le départ de Claudius, depuis le lever du soleil ,jusqu'à son coucher, pas un sénateur ne fut absent de la curie, pas un citoyen du Forum. Les matrones allaient de temple en temple, fatiguant les dieux de leurs supplications et de leurs vœux. Tandis que la ville était dans l'attente et comme en suspens, deux cavaliers vinrent de Narni annoncer la dé faite de l'ennemi. On les écoutait sans bien les comprendre, car c'était plus qu'on n'osait espérer et croire. Puis une lettre arriva du camp, annonçant la venue de ces cavaliers. Cette lettre fut portée, à travers le Forum, au tribunal du préteur¹. Le sénat sortit de la curie, mais le peuple en assiégeait les abords, et s'y pressait de telle sorte, que le messenger ne pouvait en approcher. Au milieu des clameurs de la foule, il est traîné à la tribune pour que la lettre y soit lue avant de l'être dans la curie. Enfin les magistrats parviennent à repousser cette multitude. La lettre est lue d'abord dans le sénat, puis au Forum.

Bientôt on apprit que les envoyés de l'armée arrivaient. Mors une foule, oui se voyaient tous les âges, s'élança au-devant d'eux, voulant, dit Tite-Live, boire des yeux et des oreilles une si grande joie. Cette foule, compacte, continue, s'étendait jusqu'au pont Milvius². Les trois envoyés, entourés par une multitude composée de gens de toute sorte, vinrent au Forum ; eux-mêmes et ceux qui les accompagnaient étaient interrogés tout le long du chemin sur ce qui était advenu. Ils eurent grand'peine à pénétrer dans la curie, et on eut plus de peine encore à empêcher la foule de s'y ruer avec eux et de se mêler aux sénateurs. Les envoyés, après avoir lu leurs dépêches, parurent à la tribune, où ils les lurent de nouveau, puis exposèrent avec plus de détails tout ce qui s'était passé. L'allégresse dont tous les cœurs étaient comblés ne put plus se contenir, et on leur répondit par un immense cri de joie. Les uns allèrent dans les temples rendre grâce aux dieux ; les autres, dans leurs maisons, tout raconter à leurs femmes et à leurs enfants. Le sénat ordonna des supplications pour trois jours pendant lesquels les temples ne désemplirent pas. Les femmes n'avaient plus de craintes ; on recommença à vendre et à acheter ; nous dirions : *les affaires reprirent* ; chacun croyait, que la guerre était finie. Elle ne l'était pourtant pas encore.

Les deux consuls étaient convenus d'arriver ensemble à Rome ; ils s'étaient donné rendez-vous à Préneste, et y furent rendus le même jour. Ils n'entrèrent point tout d'abord dans Rome, parce que les généraux ne pouvaient y mettre le pied avant le jour du triomphe ; ils suivirent les murs, et, traversant la voie Flaminienne, allèrent, par le champ de Mars, au temple de Bellone, où le sénat était rassemblé. Tout le peuple était sorti de la ville pour venir à leur rencontre. On ne se contentait pas de les saluer, on voulait toucher leurs mains

¹ Le tribunal du préteur était sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium. Il fallait, pour y arriver, traverser une partie du Forum proprement dit et le *comitium*, qui était compris dans le Forum, en prenant ce mot dans son sens le plus étendu.

² Ponte-Molle. C'est la première fois que ce pont est nommé ; il avait dû être construit lorsque l'on avait commencé la voie Flaminienne.

victorieuses, on les accablait de félicitations, on les remerciait d'avoir sauvé la république. Dans le sénat, ils exposèrent ce qu'ils avaient fait et demandèrent le triomphe. Le sénat le leur accorda pour ces succès, dus d'abord aux dieux, puis aux consuls, et voulut qu'ils triomphassent le même jour. Mais, à Rome, la hiérarchie était aussi respectée que la valeur. La victoire que Claudius Néro avait remportée, il l'avait remportée dans la province de Livius, qui, par hasard, avait, ce jour-là, les auspices. En conséquence, le sénat décréta que Livius entrerait dans la ville sur un char à quatre chevaux, et Claudius à cheval, sans suite. Le sort semblait vouloir dédommager Livius de son ancien affront ; mais le peuple ne s'y trompa point, et, pour lui, le vrai triomphateur fut Claudius.

Livius Salinator dédia un temple à la Jeunesse¹. Voulait-il dire par là qu'il ne rougissait pas de la sienne ? Ce temple de la Jeunesse était près du grand cirque ; il ne faut pas le confondre avec l'ancien sanctuaire sabin de la Jeunesse sur le Capitole, ni avec le temple qu'Auguste érigea à la même déesse sur le Palatin.

Celui qui doit terminer la seconde guerre punique, Scipion, va seul tenir tête à Annibal. C'est le moment de parler de cet homme extraordinaire.

Scipion ne ressemble à aucun des autres grands hommes de la république. Il se donne pour inspiré des dieux ; il est pris, jusqu'à un certain point, pour un personnage divin ; il se met hardiment au-dessus des lois. Il y a en lui du Cromwell et du César.

Quand il était à Rome, on le voyait tous les jours s'enfermer au Capitole dans le temple de Jupiter, et souvent il donna ses plans pour lui avoir été divinement révélés. Se croyait-il véritablement en communication avec les dieux ? J'aurais moins de peine à l'admettre, si Scipion eût été un vieux Romain ignorant comme pouvait l'être Fabius, mais il était amateur des lettres grecques, et on lui faisait un reproche de cette prédilection pour la Grèce qu'il montrait jusque dans son costume ; lui et son frère avaient fait faire leurs portraits avec l'habillement grec. Or c'est de Grèce que venait l'esprit nouveau, l'esprit de doute et d'examen dont s'effrayaient les vieux croyants. Le dirai-je ? j'ai demandé aux bustes de Scipion de m'éclairer sur son mysticisme, et leur étude n'a pas été favorable à la sincérité de ce mysticisme.

Cette physionomie n'est pas celle d'un illuminé sincère, c'est la physionomie d'un homme intelligent, hautain, positif ; plein de résolution et d'énergie², il n'y a rien là de l'enthousiaste aux longs cheveux, à demi dupe de lui-même, dont parle M. Mommsen. Cette tête n'exprime point l'enthousiasme et n'a point de cheveux. J'ai à lutter contre l'autorité de M. Mommsen et contre celle de Niebuhr, dont j'ai eu autrefois le bonheur de suivre les cours, et que j'entends encore, après trente-trois ans, parler de Scipion l'Africain avec l'émotion d'un enthousiasme qui avait lui-même quelque chose de superstitieux ; mais ici, à Rome, Scipion, en me regardant de ce regard froid et ferme, semble me dire : *Non, je n'ai jamais cru sérieusement que je m'entretenais avec Jupiter.*

Je vois dans Scipion un grand patricien qui pense, comme l'a dit Varron et comme on l'a pensé peut-être à Rome depuis lui, sans le dire, que la religion est utile, et que, pour son bien, il faut tromper le peuple.

¹ Tite-Live, XXXVI, 36.

² Les bustes les plus remarquables de Scipion sont au Capitole, salle des philosophes ; au Vatican, musée Pio-Clémentin, 366 ; au palais Rospigliosi, buste en porphyre, et à la villa Albani, salles d'en bas. Un seul a quelque chose d'inspiré, celui de la villa Albani, dont le regard se tourne vers le ciel. Celui-ci me semble représenter, non pas Scipion tel qu'il fut réellement, mais Scipion d'après l'idée qu'on se forma de lui.

Tite-Live, qui, en matière de merveilleux ; a soin de ne jamais affirmer et de ne jamais nier, parlant des communications que Scipion disait avoir avec les dieux, ne sait s'il doit les attribuer à une superstition qui l'atteignait lui-même ou au désir de donner plus d'autorité à son commandement ; mais Tite-Live nous apprend que Scipion fut admirable et par ses grandes qualités, et par l'art¹ avec lequel, depuis sa jeunesse, il sut les mettre à l'effet. Cet art dont parle Tite-Live a un nom bien moderne et bien peu respectueux, mais qui rend, ce me semble, exactement sa pensée ; ce nom est *charlatanisme*.

Scipion ne fut-il pas un très grand homme, un peu charlatan, comme l'a été. si soudent un homme encore plus extraordinaire que lui, Napoléon ? Du moins, Polybe put recueillir sur ce point la tradition conservée dans la famille de Scipion ; selon lui, l'inspiration prétendue de l'Africain était un artifice politique² que Polybe le loue d'avoir employé, et, comme le dit crûment Valère Maxime (I, 2), une religion feinte (*simulata religio*).

Scipion pouvait-il être de bonne foi quand, avant la prise de Carthagène, il disait aux soldats que Neptune lui avait apparu et lui avait promis que la ville serait prise ? Et lorsque le peuple, pour rendre raison de cette inspiration divine dont le génie de Scipion semblait la preuve, eut renouvelé à son sujet une légende qui avait couru sur la naissance d'Alexandre³, Scipion, sans l'affirmer, y laissa croire.

Lorsqu'on a un dieu pour père et qu'on est dans un rapport immédiat avec les dieux, il est naturel qu'on se dispense de se soumettre aux lois de son pays. La vie de Scipion est une protestation quelquefois héroïque> mais perpétuelle, contre l'obéissance aux lois. Il n'a pas l'âge pour être édile, mais le peuple désire qu'il le soit. *Si le peuple*, dit-il, *veut que j'aie cet âge, cet âge sera le mien*. Appel nouveau de l'autorité de la loi aux fantaisies de la multitude, appel bien dangereux pour la liberté, car toute décision arbitraire, de quelque part qu'elle vienne, est tyrannique.

Scipion n'a pas trente ans, il n'a pas été préteur, il n'est pas légalement apte au consulat, il se présente, et il est nommé consul. Plus tard, sommés, lui et son frère, de s'expliquer au sujet des sommés qu'Antiochus, pour lequel on disait qu'il avait montré beaucoup d'indulgence, avait dû payer aux Romains, comme Lucius Scipion se préparait à rendre ses comptes, il les lui arrache et les déchire en plein sénat. Puis ce frère ayant été condamné à une amende, comme on le conduisait en prison pour y rester, d'après la loi, jusqu'à ce que l'amende eût été payée, le vainqueur de Zama enleva le condamné des mains de la justice en faisant violence aux tribuns⁴.

Après toutes ces magnifiques insolences, un tribun appela Scipion l'Africain en jugement, et lui fournit l'occasion de ce célèbre triomphe qui fut, on ne saurait l'oublier, un triomphe éclatant sur la loi.

L'événement en lui-même n'en est pas moins beau à raconter, et n'offre pas moins à l'imagination une des plus mémorables scènes du Forum romain.

¹ *Fuit enim Scipio non veris tantum virtutibus mirabilis, sed arte quoque quadam ab juvenia in earum ostentationem compositus.* (Tite-Live, XXVI, 19.)

² Polybe, X, 5.

³ Un serpent divin avait été le père de Scipion, comme d'Alexandre.

⁴ *Et tribunis renitentibus magis pie quam civiliter vim fecisse.* (Tite-Live, XXXVIII, 56.) Ce qui peut se traduire : en bon frère plus qu'en bon citoyen. Tite-Live nie la vérité de cette anecdote, imaginée, selon lui, en haine de Scipion ; mais ce que lui-même rapporte, et que je vais raconter d'après lui, ne la rend point invraisemblable.

Les accusations qu'on adressait à Scipion pouvaient lui paraître indignes d'une réponse : il eût été d'un meilleur citoyen de daigner les confondre, et plus véritablement grand de montrer pour la justice publique ce respect qu'avait montré Marcellus en sortant du sénat, afin de laisser parler librement contre lui ceux qu'il avait vaincus ; mais il est impossible de ne pas être ébloui, comme le fut le peuple romain, en voyant Scipion, qui, la veille, n'a répondu à des incriminations injurieuses qu'en faisant de lui-même un éloge superbe et vrai, venir de grand matin dans le Forum, le traverser suivi d'une foule d'amis et de clients, monter à la tribune, où siègent les tribuns, ses accusateurs, et dire gravement, au milieu d'un profond silence :

Tribuns du peuple, et vous, Quirites, à pareil jour, j'en suis venu aux mains en Afrique avec les Carthaginois, et j'ai bien et heureusement combattu. C'est pourquoi, comme il est juste en cette journée de suspendre les discussions et les procès, j'irai de ce pas au Capitole saluer Jupiter très grand et très bon, Junon, Minerve et les autres dieux qui président au Capitole et à la citadelle, et je leur rendrai grâce de ce que ce jour-là et beaucoup d'autres ils m'ont inspiré la pensée et m'ont accordé le pouvoir de bien conduire la chose publique. Que ceux d'entre vous qui le jugeront à propos viennent avec moi demander aux dieux des chefs qui me ressemblent.

Tout le peuple suivit Scipion au Capitole, puis de temple en temple, et je sens que moi aussi je l'aurais suivi.

Il n'en est pas moins vrai que Scipion donnait un bien mauvais exemple aux généraux victorieux, bravait en grand homme, mais en citoyen peu soumis, la justice de son pays, et montrait de loin César passant le Rubicon.

Oui, il y avait du César dans cet homme, auquel le vieux Fabius reprochait, non sans raison, de prendre des airs de roi. Comme César, il aimait les femmes¹, et sa jeunesse, sans être aussi dissolue, n'avait pas été nuis reproche² ; comme César, auquel il ressemblait aussi par la confiance d'une audace toujours heureuse, par son activité qui savait préparer, et son coup d'œil qui savait décider la victoire, comme lui, il se fit ouvrir le trésor de l'État, faisant passer, dit Valère Maxime, l'utilité avant la loi (III, 7, 1). Cependant Scipion, il faut le reconnaître, s'arrêta devant la tyrannie, dont il comprit, peut-être, que le temps n'était pas venu. On voulut, lui aussi, le faire dictateur à vie³, et même en Espagne le proclamer roi⁴, mais il n'écouta pas les Espagnols et gourmanda les Romains avec une indignation plus sincère, j'aime à le croire, que celle de César, repoussant le diadème qu'Antoine avait mis sur sa tête. Il ne permit pas non plus qu'on lui élevât des statues, comme on proposait de le faire, dans le Comitium, sur la tribune aux harangues, dans la curie, triple hommage des patriciens, des plébéiens et du sénat⁵. César permettait ces choses.

¹ Polybe, X, 19.

² Un des vers du poète Nævius, qui faisait allusion à ces désordres et sa jeunesse, nous a été conservé
Eum suus pater cura pallio uno ab aniica obduxit.

Quant à la fameuse continence de Scipion, ses paroles, rapportées par Polybe, montrent que ce fut un sacrifice uniquement fait aux devoirs d'un général. (Polybe, X, 19.) *Comme simple citoyen*, répondit-il à ceux qui lui amenaient la jeune Espagnole, *nul présent n'aurait pu m'être plus agréable.*

³ Valère Maxime, IV, 1, 6.

⁴ Le mot *regnum* fut prononcé dans le sénat par les ennemis de l'Africain et de son frère. *Petillii nobilitatem et regnum in senatu Scipionum accusabant.* (Tite-Live, XXXVIII, 54.)

⁵ Valère Maxime (IV, 1, 6), ajoute qu'on voulut installer l'image de Scipion jusque dans la cella de Jupiter au Capitole, et que Scipion refusa. Cependant on sait d'ailleurs que cette image était placée dans la cella de Jupiter, et qu'à chaque fois qu'un Cornélius mourait on l'en tirait pour la porter aux funérailles. Mais elle avait

Je trouve entre lui et Scipion une différence : c'est que, tous deux patriciens, César commença par se faire démagogue, pour arriver au pouvoir absolu, ce qui est commun ; tandis que Scipion, et en ceci il montra une âme plus haute, sut charmer la multitude sans la flatter, et la subjuga toujours en la bravant. Ce rôle est plus lier et plus franc. La piété affectée de Scipion contraste aussi avec l'irréligion affectée de César. C'est qu'au temps de Scipion, la religion était encore un moyen de popularité ; venu plus tard, César acheva de se rendre populaire en se montrant impie.

Bien que nous ne puissions suivre à Rome la vie militaire de Scipion, nous l'y trouvons tout entier avec son altière arrogance et cette séduction qu'exerçait sa nature héroïque : soit, quand âgé de vingt-quatre ans, il se présenta dans le champ de Mars, sur le tertre des candidats, demandant de commander une expédition, dont personne ne se souciait, de prendre la responsabilité de la guerre, dans cette Espagne, où son père et son oncle avaient péri ; soit, quand il parut dans la curie et s'y fit nommer consul, pour aller en Afrique vaincre Annibal et anéantir la puissance carthaginoise. Ce fut un grave débat, les prudents, Fabius à leur tête, voulaient qu'on chassât Annibal de l'Italie, avant d'aller guerroyer en Afrique. Scipion défendit son plan, qui devait amener la fin de la guerre ; le sénat, fort combattu, lui accorda la province de Sicile, avec la permission de passer en Afrique, s'il était nécessaire, permission dont le consul se promettait bien d'user.

Quelque temps après, le nom de Scipion absent retentit dans la curie d'une manière assez fâcheuse pour lui. Un jour, on vit dix envoyés de la ville de Locres, couverts de vêtements souillés et tenant à la main des rameaux d'olivier, s'asseoir dans le comitium, puis se prosterner en gémissant devant le tribunal. Admis dans la curie, ils y accusèrent de cruautés, de spoliations et de profanations Pléminius, auquel Scipion avait laissé le commandement de leur ville, et Scipion lui-même, lequel, au lieu de faire droit à leurs plaintes, avait jeté dans les fers les tribuns militaires qui résistaient à Pléminius et avait maintenu cet infâme dans son commandement. Après le départ de Scipion, Pléminius avait fait périr les tribuns dans les tourments.

Quand les députés furent sortis de la curie, la conduite de Scipion fut violemment censurée par Fabius, lequel s'écria que cet homme était né pour corrompre la discipline militaire. Les sénateurs passèrent le jour entier, les uns à accuser Scipion, les autres à le défendre. Fabius voulait qu'il fût rappelé ; on se borna à envoyer près de lui des tribuns, un édile et un préteur, pour faire une enquête sur sa conduite et le ramener à Rome, s'il y avait lieu.

Scipion s'en tira à sa manière, en aristocrate sans gêne, en général favori des dieux, qui se justifie en se faisant admirer. Les magistrats envoyés par le sénat étant venus le trouver à Syracuse, Scipion les reçut avec courtoisie, puis les promena dans les ports et les arsenaux, et fit manœuvrer sa flotte devant eux ; ce fut son unique apologie.

Mais tout fut oublié à la première victoire. Lælius vint à Rome, amenant prisonnier le roi Syphax et les chefs numides. Il monta à la tribune, il annonça qu'on avait battu les Carthaginois, qu'on avait fait captif un roi célèbre, qu'une victoire avait livré toute la Numidie. Alors la multitude, ne pouvant se contenir, témoigna par ses cris une vive joie ; le préteur, peut-être celui qu'on avait

pu être placée dans le temple de Jupiter après la mort de Scipion ; comme on étalait, dans l'atrium des maisons, les images des ancêtres.

envoyé auprès de Scipion pour informer sur sa conduite, avait quitté son tribunal et était monté dans la tribune, à côté du lieutenant de Scipion. Il ordonna que les temples fussent ouverts, afin que le peuple pût, durant toute la journée, y remercier les dieux.

Annibal, rappelé en Afrique, fut vaincu par Scipion dans cette bataille de Zama, qui décida si le monde appartiendrait à Rome ou à Carthage. Rome l'emporta. Des députés carthaginois vinrent demander la paix au sénat, le sénat l'accorda, était-ce une rencontre fortuite ? dans le temple de Bellone.

Scipion traversa l'Italie enivrée de cette paix glorieuse qu'elle lui devait, à travers les populations de la campagne qui se pressaient sur son passage et semblaient commencer à former le cortège de son triomphe. Ce triomphe fut magnifique. On y voyait des éléphants, des Numides, et, selon Polybe, le roi Syphax. Pour la première fois, Rome triomphait de régions situées hors de l'Italie ; elle avait encore des ennemis à vaincre, elle n'en avait plus à craindre.

Scipion triomphait de Carthage, mais il n'avait pas vaincu les rancunes que soulevaient justement ses airs de maître, que sa gloire ne désarmait pas et que l'envie irritait encore. C'est alors qu'eurent lieu les scènes que j'ai racontées plus haut, et qui se terminèrent par son ascension au Capitole, où il sembla triompher une seconde fois. Mais il comprit qu'il ne pouvait pas rester à Rome, et il s'exila fièrement de cette ville, où il ne voulait pas régner et où il ne voulait pas obéir ; de cette république, dont il ne voulait ni changer, ni subir les lois.

C'est pourquoi nous n'y trouverons pas le lieu de sa sépulture ; nous savons où était à Rome la maison de Scipion¹, nous ne pouvons y chercher son tombeau.

Scipion mourut à Litterne, près de Naples ; il avait dit en quittant Rome : *Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os*. Sa famille dut respecter sa volonté² et déposer sa cendre dans le lieu de son exil. Cependant, il paraît que les Romains élevèrent un monument funéraire à sa mémoire ; c'était une pyramide dans le champ Vatican, au delà du Tibre³. Enfin, plus tard, quand on reprit la guerre avec Carthage, un oracle déclara qu'il t'allait faire à Scipion un tombeau qui regardât⁴ Carthage, comme pour la menacer de sa grande ombre. Ce tombeau put être élevé à Litterne.

Je me souviens d'avoir été le chercher aux lieux où fut Litterne, et où l'on montre ce qu'on dit avoir été le tombeau de Scipion. Deux paysans napolitains, qui avaient entendu parler de l'*antiquità*, m'offrirent de me la montrer, mais ils ne purent en venir à bout. Je les vois encore battant un champ de roseaux. De temps en temps l'un criait à l'autre : *As-tu trouvé le tombeau de Scipion ?* Ils ne le trouvèrent point. Je ne sais quelle ruine eût produit sur moi un effet plus mélancolique que cette tombe absente, et cette mémoire de Scipion qu'on ne pouvait retrouver dans ce champ de roseaux.

¹ Au sud du Forum, là où commençait le vicus Tuscus, et où fut depuis la basilique Sempronia (Tite-Live, XLIV, 16.)

² Tite-Live (XXXVIII, 56), dit qu'on ne sait si Scipion est mort et a été enterré à Rome ou à Litterne ; et un commentateur d'Horace parle d'un monument à Rome qui aurait contenu ses os, mais par la raison que j'indique, le lieu de sa sépulture ne peut pas s'y trouver que celui de sa mort.

³ Acr. *Comm. Horat. (Ép., X, 25)*. C'était encore un lieu d'exil, car on exilait au delà du Tibre. Cette pyramide s'appelait, au moyen âge, le tombeau de Romulus ; elle a été remplacée par l'église de Santa-Maria in Traspontina.

⁴ Acr., *loc. cit.* De plus, au moment de sa mort, une cérémonie religieuse, une sorte de service funèbre, eut lieu dans le tombeau de famille, près de la porte Capène (Tite-Live, XXXVIII, 55), par les soins d'un obligé reconnaissant de Scipion.

Il y a pourtant à Rome un tombeau des Scipions, mais le plus grand de tous n'est pas dans cette sépulture de famille, aujourd'hui sous terre et qui donnait sur une rue communiquant de la voie Appienne à la voie Latine, à l'angle que cette rue formait avec la voie Appienne. On voit encore les bases des colonnes qui décoraient la façade du monument. Tout l'intérieur a été bouleversé, et le labyrinthe souterrain qu'on parcourt aujourd'hui ne donne aucune idée de la disposition primitive de cet édifice funéraire¹. Les ossements des Scipions n'ont pas été respectés lors de la découverte de leur sépulcre. La piété d'un Vénitien, Angelo Quirini, en sauva ce qu'il put et leur donna la sépulture dans sa villa de Padoue.

Quand Cicéron s'écriait² : *Lorsque, sorti de la porte Capène, tu vois les tombeaux de Calatinus, des Scipions, des Servilius, des Metellus³, peux-tu les plaindre ?* Il ne prévoyait pas cette destinée de leurs restes⁴ ?

Plusieurs inscriptions et un sarcophage, celui de Scipion le Barbu (Barbatus), bisaïeul de l'Africain, ont été transportés au Vatican. L'épithaphe semble le résumé d'une oraison funèbre⁵ ; elle s'adresse aux spectateurs : *Cornélius Scipion Barbatus, né d'un père vaillant, homme courageux et prudent, dont la beauté égalait la vertu. Il a été parmi vous consul, censeur, édile ; il a pris Taurasia⁶, Cisauna⁷, le Samnium⁸. Ayant soumis toute la Lucanie, il en a emmené des otages.*

Y a-t-il rien de plus grand ? Il a pris le Samnium et la Lucanie. Voilà tout.

Ce sarcophage est un des plus curieux monuments de Rome. Par la matière, par la forme des lettres et le style de l'inscription, il nous représente la rudesse des Romains au sixième siècle. Le goût très pur de l'architecture et des ornements nous montre l'avènement de l'art grec tombant, pour ainsi dire, en pleine sauvagerie romaine. Le tombeau de Scipion le Barbu est en pépérin, ce tuf rugueux, grisâtre semé de taches noires. Les caractères sont irréguliers, les lignes sont loin d'être droites, le latin est antique et barbare, mais la forme et les ornements du tombeau sont grecs. Il y a là des volutes, des triglyphes, des denticules ; on ne saurait rien imaginer qui fasse mieux voir la culture grecque venant surprendre et saisir la rudesse latine. Ce qui est vrai du sarcophage de Barbatus est vrai de tout le monument funèbre des Scipions ; l'arc d'entrée et le soubassement contrastent par leur grossièreté latine et un certain air étrusque avec l'élégance des colonnes, dont on peut juger par la base de celle qui existe encore.

¹ Nibby, *Rom. ant.*, II, p. 562-3.

² *Tusculanes*, I. 7.

³ Les sépultures des Metellus étaient plus loin, sur la voie Appienne, comme le montre le tombeau de C. Metella. Le tombeau d'une autre famille sabine, les Manilii, non loin du tombeau des Scipions. Plusieurs bustes provenant de cette famille sont au Vatican, musée Chiaramonti, 722-3.

⁴ Dutens vit un des squelettes entier.

⁵ Niebuhr croyait y reconnaître une mania, chant funèbre en ver saturnins.

⁶ **Taurasia**, qui a donné leur nom aux *Campi Taurasiani*, au nord d'Æclanum. (Abek., *Mittelit.*, p. 100.)

⁷ **Cisauna**, aujourd'hui Monte Chiusano.

⁸ **Samnio cepit** peut vouloir dire : *il a pris dans le Samnium Taurasia et Cisauna* ; mais Samnio est plutôt pour Samnium ; l'o pour l'u, et le retranchement de l'm final sont dans le génie de l'ancienne langue latine. Dans une des inscriptions du tombeau des Scipions, on lit **Antiocho subegit**, pour **Antiochum**. En tout cas, Samnium ne peut désigner ici tout le pays des Samnites, mais peut-être une portion, peut-être une ville de ce pays. De plus, l'inscription ne s'accorde pas avec l'histoire. Celle-ci (Mommsen, *R. gesch.*, 455) ne connaît ce Scipion que comme ayant fait la guerre aux Étrusques, et n'ayant jamais commandé en chef contre les Samnites ; elle ne lui fait point conquérir la Lucanie. Niebuhr cite cet exemple de l'altération que les traditions de famille faisaient subir aux faits historiques ; mais n'y a-t-il pas aussi, dans l'inscription à peu près contemporaine, des faits que l'histoire, écrite longtemps après eux, a ignorés.

Les autres inscriptions se rapportent à divers membres de la famille des Scipions que voici : le plus ancien est un fils de Scipion *Barbatus*, qui enleva la Corse aux Carthaginois¹, et qui, ayant échappé au naufrage près de cette île, dédia un temple aux tempêtes. Ce temple élevé par un Scipion n'était pas loin du tombeau des Scipions². Le fils de l'Africain, à en croire son épitaphe, s'il eût vécu, aurait surpassé par ses hauts faits la gloire de ses aïeux. Il est permis d'en douter, la faiblesse de sa santé y eût apporté un grand obstacle. A Rome, pour être quelque chose, il fallait d'abord se bien porter. Ce que nous savons de lui, c'est qu'il cultiva les lettres grecques³, et n'ayant point d'enfant adopta un fils de Paul Émile, qu'on appela Scipion Æmilien.

Du fils de Scipion, l'Asiatique, frère de l'Africain, l'inscription dit seulement : Sort père soumit le roi Antiochus. On voudrait qu'elle fût de lui. Il y aurait là une modestie et une piété filiale touchantes, et qui rappelleraient Frédéric Cuvier, désirant qu'on lût sur son tombeau ces seules paroles : *Frère de Georges Cuvier*.

Quant au fils de ce Scipion appelé *Comatus*, l'histoire n'en sait rien et l'inscription n'en dit rien.

Plusieurs membres du rameau de la famille des Scipions avaient pour surnom d'*Hispanus*. Le premier n'avait sans doute rien fait de grand, car l'épitaphe ne parle que de ses dignités, qui ont illustré sa race :

Stirpem nobilitavit honos.

Elle n'avait pas besoin de cela pour être illustre.

N'avant rien de bien mémorable à transmettre à la postérité, il n'a pas négligé de lui faire savoir qu'il avait continué sa race : *Progeniem genui*.

Le fils de celui-ci, mort à vingt ans, n'avait pu mériter ni obtenir aucune distinction ; mais, à en croire son épitaphe, il avait eu le temps de déployer une grande sagesse et de grandes qualités. Quelle différence entre cette abondance d'éloges immérités et la grandeur des faits simplement énoncés dans l'inscription de Barbatus ! Évidemment le style d'oraison funèbre prévaut sur le langage vrai, et la grandeur des Scipions diminue.

Une femme, Aula Cornelia, avait, dans la sépulture de famille, le tombeau le plus remarquable après celui de Scipion Barbatus, qu'on avait dérangé pour placer derrière celui d'Aula Cornelia.

D'autres inscriptions appartiennent à l'époque impériale. Les tablettes funéraires, au lieu d'être, comme les précédentes, en papyrus, sont en marbre ; elles parlent de morts peu illustres, qui n'appartiennent plus à la famille des Scipions. Une autre branche des Cornélii avait envahi leur sépulcre et était entrée, par voie d'adoption, dans la famille des Silanus, succédant à un Decimus Silanus, banni pour cause d'adultère par Auguste⁴ et rappelé par Tibère. Ce sont d'autres souvenirs que ceux des Scipions.

On a cru qu'un buste trouvé dans ce tombeau était la statue du poète Ennius, qu'on sait y avoir été placée avec celle de deux Scipions⁵, par une généreuse

¹ En 523, Papirius Maso avait le premier *triomphé* des Corses et élevé un temple au dieu Fontus ou Fons, fils de Janus (Cicéron, *de Nat. Deor.*, III, 20), le grand dieu sabin. La gens Papiria était une gens sabine ; Maso, surnom en *o*, un surnom sabin.

² Il est nommé avec le temple de Mars dans la région de la porte Capène. (*Not.*, I.)

³ Cicéron, *Brutus*, 19 ; *de Sen.*, I.

⁴ Tacite, *Annales*, III, 24.

⁵ Tite-Live, XXXVIII, 56.

tolérance de la superbe famille Cornelia, comme Mécène plaça dans ses jardins le tombeau d'Horace ; signe de la place que commençaient à prendre les lettres dans la société romaine. Mais un buste n'est pas une statue, et il faut renoncer à voir dans celui-ci, trop jeune d'ailleurs, un portrait d'Ennius.

Sa statue n'a pas moins été admise dans ce lieu illustre. Ennius, qui célébra avec plus de désintéressement qu'Horace une gloire plus vraie que celle d'Auguste, sut mieux garder son indépendance de poète, vivant pauvrement de son métier de pédagogue des jeunes patriciens, dans sa maison située au milieu du quartier populaire de l'Aventin, et n'ayant pour le servir qu'une seule esclave. On ne voit pas qu'il ait reçu, durant sa vie, aucun bienfait des Scipions. Puis quand le vieux poète, le vieux professeur eut expiré, il descendit de l'Aventin, vint au pied de cette colline reposer parmi les ancêtres et les parents de son noble élève, et `sa statue s'éleva à côté des leurs.

Au-dessous de la statue d'Ennius, sans doute, était gravée sur le pépérin d'une modeste tombe la fière épitaphe que le poète avait composée pour lui-même : *Romains, disait-il, regardez le vieil Ennius, dont les chants ont célébré la gloire de vos pères ; mais gardez-vous de me pleurer, car je vis ; mon nom est dans toutes les bouches ; et, jamais oublié, je ne mourrai jamais.*

La troisième guerre punique est séparée par un demi-siècle de la seconde. Je l'indique seulement ici ; aussi bien elle est entièrement en dehors de mon sujet. Scipion émilien, qui eut la gloire de détruire Carthage, reparaitra dans cette histoire, quand il reparaitra lui-même à Rome pour y figurer dans les débats politiques de l'époque des Gracques et y mourir d'une mort mystérieuse.

IX — ROME PENDANT LES GUERRES DE GRÈCE ET D'ORIENT.

Le demi-siècle qui s'écoula entre la seconde et la troisième guerre punique (552-605), forme dans l'histoire de Rome une époque bien distincte. La puissance romaine dépasse l'Italie ; elle envahit la Macédoine, la Grèce, l'Asie, presque tout ce que les anciens connaissaient du monde civilisé. Mais à mesure que les conquêtes des Romains s'étendent, leur énergie morale diminue ; la religion, le goût de la vertu, l'amour de la liberté, s'affaiblissent dans les âmes, que remplissent de plus en plus l'attrait des jouissances et la passion des richesses. La sève tarit au cœur de l'arbre à proportion qu'il déploie un plus magnifique feuillage. La civilisation se perfectionne surtout par l'influence de la Grèce ; mais la vigueur du caractère national se détend ; c'est en apparence un progrès, c'est ais fond un pas vers la décadence.

Le spectacle que présente la ville de Rome pendant cette période fait ressortir ce contraste ; Rome s'enrichit, s'embellit ; elle voit des jeux nouveaux et de superbes triomphes ; des temples, des portiques s'élèvent, ornés des chefs-d'œuvre de l'art grec. Mais les grands citoyens, les grands sentiments, les grandes vertus, sont plus rares, et l'édit sur les bacchanales vient révéler les mystères effrayants d'une corruption souterraine dans la ville qui peut déjà s'appeler la capitale du monde.

Avant de tracer le tableau des embellissements de home et des laideurs morales que masquent ces embellissements, je vais m'arrêter un instant à un événement qui fit, comme nous dirions, dans Rome une *sensation considérable* ; ce fut l'introduction d'un nouveau culte, d'un culte étranger et oriental, le culte de Cybèle.

Jusqu'ici c'étaient toujours des divinités grecques, Déméter, Apollon, Esculape, auxquelles les livres sibyllins avaient prescrit de rendre hommage. Cette fois, à l'occasion de fréquentes pluies de pierres, — phénomène naturel qu'on prenait pour un prodige et qui paraît avoir été beaucoup plus ordinaire à Rome dans l'antiquité que de nos jours, — on trouva, ou plus probablement on inséra dans ces livres sacrés un oracle ainsi conçu : *Quand un ennemi étranger aura apporté la guerre en Italie, il pourra être vaincu et chassé si la Mère Idæenne est apportée de Pessinunte à Rome*. C'était la même politique qui avait fait dépendre la prise de Véies de l'écoulement des eaux du lac d'Albano ; un fait qui pouvait s'accomplir donné comme condition et comme garant d'une victoire. Pessinunte était une ville de Phrygie ; la Mère Idæenne était la divinité que les Grecs appelaient Cybèle, et qu'on appelait aussi la Mère des dieux, la Grande Mère ; divinité pélasge de l'Ida, berceau de la race d'Énée, divinité génératrice qu'on adorait encore à Pessinunte sous la forme antique d'une pierre noire tombée du ciel¹, tandis que l'art grec l'avait transformée en une déesse majestueuse ment assise sur un trône ; c'est ainsi que l'avait représentée Phidias².

On s'adressa au roi de Pergame Attale, ami des Romains, dans l'espoir, sans doute, de resserrer par cette ambassade l'union dont on avait besoin contre Philippe de Macédoine, ennemi commun de Rome et de Pergame. Ce roi, guidé

¹ La pierre de Pessinunte devait ressembler beaucoup aux aérolithes ferrugineux qu'on voit dans les collections minéralogiques ; Arnobe, qui l'avait vue encore, la décrit très exactement (*Adv., Gent., VIII*) ; elle était petite, unie, de couleur noirâtre ; on n'avait pas fait disparaître les angles, on la fixait devant la bouche de la statue de Cybèle.

² Pausanias, I, 3, 4. La Cybèle de Phidias est l'original des statues et des bas-reliefs conservés dans les musées à Rome. Il y avait aussi en Grèce une Cybèle d'Agoracrite, élève de Phidias. (Pline, XXXVI, 4, 6.)

par une politique semblable, reçut très bien les envoyés, les conduisit à Pessinunte et remit lui-même la pierre sacrée dans leurs mains.

L'oracle de Delphes, consulté en passant par les envoyés, avait annoncé le succès de l'entreprise et enjoint au peuple romain de choisir le plus homme de bien qui fût dans la république pour le charger de recevoir la déesse étrangère. On choisit Scipion Nasica, parent de cet autre Scipion de qui on attendait la défaite d'Annibal, et qui devait en effet le vaincre à Zama. Tite-Live se demande pourquoi on jugea qu'un très jeune homme, qui n'avait encore rien fait, était le meilleur citoyen de Rome. Probablement son nom le servit. La venue de Cybèle à Rome était regardée comme un moyen d'aider à la soumission de Carthage. Pendant les trois guerres puniques, le nom de Scipion se trouve partout où Carthage est menacée. Nasica devint un savant jurisconsulte ; l'État lui donna une maison sur la voie Sacrée, près du Forum, par conséquent très près aussi de la demeure de Scipion l'Africain. C'était, dit un autre jurisconsulte romain, Pomponius, pour que ceux qui venaient plaider dans le Forum pussent le consulter plus facilement ; je crois que ce fût plutôt pour que celui qui avait eu l'honneur de recevoir la déesse de Pessinunte fût logé dans un quartier saint depuis les Pélasges, sur la voie Sacrée, non loin de la *Regia*, demeure du grand pontife et du temple de Vesta, déesse dont l'analogie avec Cybèle a été remarquée.

On vint annoncer au sénat que le vaisseau qui portait le saint simulacre était à Terracine. Aussitôt le sénat ordonna à Scipion Nasica de se rendre à Ostie pour le recevoir et le remettre aux matrones romaines, qui dans cette circonstance, comme dans plusieurs autres, jouent un rôle presque sacerdotal ; Scipion obéit. Quand le navire fut arrivé à l'embouchure du Tibre, il se rendit à bord, reçut la déesse de la main des prêtres et l'apporta aux matrones qui l'attendaient.

Mais le vaisseau, ce qui arrive encore souvent, s'engrava dans les bas-fonds du Tibre, au pied de l'Aventin. Les aruspices déclarèrent que des mains chastes pourraient seules le faire avancer. Alors une vestale ou une matrone romaine, nommée Claudia ou Valéria, deux noms sabins, s'offrit à tirer le vaisseau, et il suivit. Ainsi sainte Brigitte, Suédoise morte à Rome, prouva sa pureté en touchant le bois de l'autel, qui reverdit soudain. Une statue fut érigée à Claudia, dans le vestibule du temple de Cybèle. Bien qu'elle eût été, disait-on, seule épargnée dans deux incendies du temple, nous n'avons plus cette statue, mais nous avons au Capitole un bas-relief où l'événement miraculeux est représenté¹. C'est un autel dédié par une affranchie de la gens Claudia ; il a été trouvé au pied de l'Aventin, près du lieu qu'on désignait comme celui où avait été opéré le miracle.

Selon le récit d'Ovide², il ne se serait pas accompli en cet endroit, mais vers l'embouchure du Tibre ; le simulacre divin, porté sur un char attelé à des bœufs que la multitude couvrait de fleurs, comme elle en a jeté de nos jours sur le char funèbre de la première princesse Borghèse, serait entré par la porte Capène³.

¹ Un autre miracle du même genre, celui de la vestale Tullia, qui, pour prouver sa pureté, porta de l'eau dans un crible, est représenté sur un bas-relief du Vatican.

² Ovide, *Fastes*, IV, 29, 83, 345.

³ On l'aurait transporté par terre le long des murs et ; sans entrer par la porte Trigemina, qui conduisait directement à Ostie, on serait allé chercher la porte Capène, sans doute pour faire une entrée plus solennelle en traversant le grand Cirque, chemin des triomphateurs, au lieu d'arriver au Palatin, où la pierre sainte devait être déposée, à travers les greniers et les magasins des quartiers marchands de l'Emporium et du Vélabre. Mais l'autel érigé à Claudia, au pied de l'Aventin, offre une forte raison de croire que l'autre version de la légende était la plus généralement reçue.

En attendant qu'un temple fût construit à la déesse, on la déposa dans le temple de la Victoire¹, vieille divinité sabine. A côté de ce temple et de celui de Bacchus, dont le culte était de même célébré par des danses emportées, s'éleva, sur le Palatin, le temple de la Grande Mère des dieux.

Cet édifice était rond² et surmonté d'une coupole. Des corybantes dansant en l'honneur de Cybèle étaient peints dans la coupole³, car le culte oriental de la déesse fut transporté avec elle à Rome. Rome vit ces danses furieuses de prêtres efféminés⁴ ; ces rites d'une religion voluptueuse et sanglante, qui annonçaient et préparaient des mœurs nouvelles. Les têtes de Cybèle se terminaient par une cérémonie tout asiatique ; on lavait la pierre sainte dans l'Almo⁵, à l'endroit où cette petite rivière vient se réunir au Tibre un peu au-dessous de Rome, après avoir traversé le charmant vallon où l'on avait cru reconnaître la grotte de la nymphe Égérie dans un nymphée romain au fond duquel est couchée la statue de l'Almo. Un vieux prêtre de Cybèle, vêtu de pourpre, y lavait chaque année la pierre sacrée de Pessinunte, tandis que d'autres prêtres poussaient des hurlements, frappaient sur le tambour de basque qu'on place aux mains de Cybèle, soufflaient avec fureur dans les flûtes phrygiennes, et que l'on se donnait la discipline, — ni plus ni moins qu'on le fait encore dans l'église des *Caravite*, — avec des fouets garnis de petits cailloux⁶ ou d'osselets.

D'autres solennités plus intéressantes accompagnaient la fête de Cybèle. Des divertissements dramatiques avaient lieu sur le Palatin devant le temple de la déesse, avant qu'il y eût à Rome des théâtres permanents. Plusieurs pièces de Térence furent représentées à l'occasion des jeux en l'honneur de Cybèle, qu'on appelait jeux Mégalésiens⁷.

L'introduction du culte de Cybèle à Rome est un fait caractéristique qui se rattache au passé et présage l'avenir.

Un acte religieux considéré comme un moyen de salut pour l'État, cela est de l'ancienne Rome ; l'introduction du culte de Cybèle fut la dernière grande manifestation de ce principe, un des principes fondamentaux de la vieille politique romaine. Cette politique apparaît ici encore tout imprégnée de religion. Pour vaincre Annibal et Carthage, le sénat envoie chercher une pierre en Phrygie. La légende, qui dans les temps de foi ne manque jamais de naître, la légende ne fait pas défaut et se produit par le miracle attribué à Claudia. Ce qui est

¹ Nous avons vu où était ce temple, sur un sommet du Palatin qui regardait le Vélabre, et qui a été nivelé. Le temple de la Victoire avait été refait et dédié de nouveau, en 460, par L. Posthumius, avec le produit des amendes de police. (Tite-Live, X, 33.)

² Dédié treize ans plus tard, en 503, par M. Jun. Brutus (Tite-Live, XXXVI, 36), puis par Auguste, il subsista jusqu'à la chute du paganisme. La forme ronde du temple de Cybèle a fait croire à M. Dyer que l'église de Saint-Théodore pourrait bien occuper l'emplacement du temple de Cybèle ; mais cette église est au pied du Palatin, et le temple était sur le Palatin, près du palais impérial.

³ Martial, *Épigrammes*, I, 71, 9.

. *Quà madidi sunt tecta lyœci*
Et Cybelis picto stat Corybante domus.

Cela rappelle l'usage de peindre les coupoles des églises romaines, ou bien ces peintures étaient à l'extérieur, autre usage romain suivi à l'époque de la Renaissance.

⁴ Voir au Capitole, dans une des salles d'en bas, un prêtre de Cybèle avec son collier, sa robe et son air de femme.

⁵ Matial, *Épigrammes*, III, 172.

Phrygiæque matris Almo quâ lavat ferrum.

On a entendu par *ferrum*, les instruments du sacrifice. Je crois que c'est la pierre sacrée elle-même qui, comme tous les aérolithes, était surtout composée de fer.

⁶ *Flagellum tessellatum*. Cybèle est représentée sur un bas-relief, avec un fouet garni d'osselets. C'est une image de la discipline employée par ses prêtres.

⁷ On cite l'*Eunuque*, l'*Andrienne*, l'*Heantontimorumenos*.

nouveau, c'est d'aller chercher une divinité en Orient. Les regards commencent à se tourner de ce côté, vers lequel se tourneront bientôt les armes des Romains ; ceci annonce l'avenir. L'Orient entre dans la religion romaine ; aujourd'hui c'est le tour de la Phrygie, bientôt ce sera celui de l'Égypte, puis viendra le dieu persan Mithra, puis le dieu syrien d'Héliogabale, enfin une religion plus pure, née aussi en Orient, envahira l'empire, et, grâce au ciel, hâtera sa chute.

Les meilleurs empereurs n'ont pas ménagé le christianisme. Ils sentaient comme les autres que le christianisme contenait un principe étranger et hostile à l'esprit du peuple romain. Une religion de paix, de charité, d'humilité ne convenait pas plus à leurs vertus qu'à leurs vices.

Dans ce premier exemple, nous pouvons observer la politique romaine par rapport à l'introduction d'un culte étranger. Cette politique était défiante¹ ; elle le fut plus sous la république que sous l'empire². Tout en admettant un culte grec de l'Asie, elle voulut qu'il restât asiatique et grec ; que les prêtres et les prêtresses de Cybèle fussent Phrygiens ou Syriens, et non pas Romains³ ; que les hymnes adressées à la déesse que Rome adoptait le fussent en grec ; de plus, comme tout prenait à Rome un caractère guerrier, le culte orgiastique de la Mère des dieux se confondit avec le culte de Bellone, déesse probablement sabine, et les prêtres efféminés de Cybèle furent confondus avec les curètes sabsins aux danses martiales. Ceux-ci, un certain jour de l'année, se taillaient les bras et les jambes, et on appelait ce jour le *jour du Sang*.

A peine la paix faite avec Carthage, la guerre fut reprise contre Philippe de Macédoine, qui, au lieu de seconder franchement Annibal, l'avait laissé accabler, et maintenant allait être à son tour accablé par les Romains. Philippe n'était pas un ennemi méprisable ; c'était un despote habile et résolu, homme d'esprit, mais corrompu et impitoyable. Tandis qu'il assiégeait Abydos, apprenant que dans l'intérieur de la ville les partis se déchiraient entre eux, il dit : *Je laisse aux habitants d'Abydos trois jours pour mourir*.

Les guerres de Macédoine contre Philippe et son fils Persée se passèrent loin de Rome, mais leur histoire diplomatique et même militaire est liée aux délibérations de la curie et du champ de Mars, à la construction de plusieurs monuments importants, et elles viennent aboutir au triomphe de Paul-Émile.

Les motifs qu'eurent les Romains de recommencer la guerre contre Philippe furent ses intelligences timides avec Annibal, leur ennemi, son manque de foi envers la ligue Étolienne, leur alliée, et une invasion sur les terres des Athéniens, leurs protégés. La ligue Étolienne était une confédération de plusieurs peuples du nord de la Grèce pour conserver leur indépendance et la défendre contre les successeurs d'Alexandre ; la ligue Achéenne, une autre fédération du même genre. Ce qui restait de vigueur à la Grèce s'était réfugié là.

Au moment où la seconde guerre de Macédoine va commencer, Rome se présente à nous sous un jour nouveau ; des ambassadeurs y arrivent de

¹ Cicéron, *de legg.*, II, VIII. En même temps on voit de bonne heure à Rome ce goût des cultes étrangers qui y fut toujours très vif chez la multitude, et contribua plus tard à lui faire embrasser la religion chrétienne. (Tite-Live, XXIX, 11.)

² Au septième siècle de Rome, le culte d'Isis fut banni, malgré une vive opposition populaire, du Capitole où il s'était glissé ; puis une seconde et une troisième fois chassé de Rome. Le consul Æmilius Paulus porta lui-même le premier coup de hache à un temple, qu'on n'osait renverser (Valère Maxime, I, 5, 3), avec une ardeur pareille à celle des premiers missionnaires chrétiens abattant les idoles.

³ Une prêtresse de Cybèle, mentionnée dans une inscription du Vatican, qui s'appelle M. Atilia Acté, n'est pas une Romaine, mais une Grecque, affranchie de la famille Atilia.

différentes contrées situées au delà des mers, d'Athènes, de Rhodes, de Pergame. Rome commence à être l'arbitre des nations, et la curie le tribunal de l'univers.

Les Rhodiens, chefs d'une sorte de *hanse* composée de plusieurs îles de la mer Égée, et Attale, roi de Pergame, venaient se plaindre de Philippe, qui inquiétait l'Asie. Le sénat répondit qu'il s'occuperait de l'Asie. En effet, le sénat, cette fois très nombreux, déclara à l'unanimité qu'avant tout il fallait traiter l'affaire de Macédoine, et fit partir de Sicile deux cent quarante vaisseaux. Puis, ayant appris quels préparatifs considérables faisait Philippe, et comment il cherchait partout des alliances contre home, le sénat jugea qu'il ne fallait pas l'attendre, mais le prévenir en l'attaquant.

Sitôt qu'eurent été nommés les consuls, l'un d'eux vint dans la curie proposer la guerre contre le roi de Macédoine. Le sénat décréta que les consuls offrirait aux dieux les grandes victimes avec cette prière ; que l'entreprise qui était dans la pensée du sénat et du peuple romain eût un heureux succès. Par là on préparait les esprits à la guerre. En même temps des envoyés d'Athènes annoncèrent que Philippe approchait de leur ville, et que si les Romains ne lui venaient en aide, elle serait bientôt au pouvoir de l'ennemi. Les consuls déclarèrent que les prescriptions religieuses avaient été scrupuleusement accomplies ; les aruspices affirmèrent que les dieux avaient accueilli la prière du peuple romain, des signes favorables annonçaient l'agrandissement du territoire et le triomphe. On lut les lettres qui révélaient les desseins de Philippe, et on donna audience dans la curie aux envoyés athéniens. Les alliés furent remerciés de leur fidélité par un sénatus-consulte ; la question du secours à leur accorder fut renvoyée au jour où les consuls ayant tiré au sort leurs provinces, celui qui aurait la Macédoine ferait au peuple la proposition de déclarer la guerre à Philippe.

Ce jour venu, celui des deux consuls auquel la Macédoine était tombée en partage parut dans le champ de Mars, où les centuries étaient assemblées, et fit cette rogation : *Voulez-vous, ordonnez-vous que la guerre soit déclarée au roi Philippe et aux Macédoniens, pour avoir fait injure et guerre aux alliés du peuple romain ?*

Au premier vue, la proposition fut rejetée par presque toutes les centuries. Un tribun, fidèle aux habitudes d'opposition du tribunat, avait soulevé les plébéiens contre les patriciens, en accusant ceux-ci de faire naître une guerre d'une autre pour que jamais les plébéiens ne fussent en repos. Mais le temps des grandes oppositions démocratiques était passé ou n'était pas encore venu. Le sénat avait terminé heureusement la guerre contre Annibal. La curie fut indignée ; le tribun récalcitrant y fut flétri, et les consuls reçurent l'ordre d'assembler de nouveaux comices, d'y gourmander la lâcheté des citoyens, de leur faire sentir quelle honte et quels malheurs entraînerait l'ajournement de la guerre.

Le consul Sulpicius, ayant de nouveau rassemblé les centuries dans le champ de Mars, leur parla avec vigueur, leur montra Philippe en Italie, si on ne l'arrêtait en Macédoine, évoqua le souvenir encore récent de la présence d'Annibal et de la défection des peuples sabelliques. *Allez donc voter*, dit-il en finissant, *et que les dieux qui ont agréé mes sacrifices et mes prières, qui ne m'ont montré que d'heureux présages, vous inspirent d'ordonner ce que le sénat a résolu.*

Cette fois la guerre fut décrétée ; de nouvelles supplications eurent lieu dans tous les temples et on se prépara à entrer en campagne.

On comprend la fermeté du sénat et la résolution que cette fermeté lui inspirait, quand on voit quel genre d'ambassade il recevait des potentats de l'Orient. Peu de temps après, des envoyés du roi d'Égypte, Ptolémée Épiphane, paraissaient dans la curie ; ils venaient demander, de la part de leur maître, les ordres du sénat. Les Athéniens avaient prié le roi d'Égypte de les défendre, mais il n'enverrait en Grèce ni une armée ni une flotte sans y être autorisé par les Romains. Si les Romains le désiraient, il leur laisserait défendre ses alliés et les leurs ; s'ils le préféraient, il se chargeait de les défendre. Tel était le langage que faisaient entendre dans la curie les envoyés du roi d'Égypte.

Cette famille des Ptolémée¹ montra, pendant les derniers siècles de la République, une grande soumission aux volontés de Rome. C'était une triste famille. Le premier Ptolémée avait été un grand homme ; ses deux successeurs immédiats eurent quelque mérite, et leurs règnes, grâce surtout à la protection qu'ils accordèrent aux gens de lettres et aux érudits, jetèrent un certain éclat, sans qu'on vit naître cependant rien d'original. Les littératures d'imitation et la science des compilateurs se passent très bien des grandes inspirations de la vie libre, et tout despote qui ne manque pas d'intelligence a soin de les protéger ; mais le despotisme à Alexandrie amena, au bout de trois règnes, cette décadence morale qu'il est dans son essence de produire. Les Ptolémées, à partir du quatrième roi de ce nom, sont tous corrompus, efféminés, ou cruels et rampants devant les Romains. Celui dont les envoyés adressaient au sénat l'humble discours que je viens de rapporter, Ptolémée Épiphane, ce qui veut dire l'*Illustre*, était un enfant auquel les Romains avaient envoyé un tuteur, et dont ils avaient enjoint à Philippe et au roi de Syrie Antiochus de respecter les États.

Le sénat répondit qu'il était dans l'intention de défendre ses alliés, et que si l'on avait besoin du roi, on le lui ferait savoir.

Un autre jeune prince, Vernina, le fils de Scyphax, avait envoyé faire au sénat ses excuses d'avoir secondé Annibal à Zama et promettre qu'il n'y reviendrait plus, demandant d'être reconnu pour roi et allié du peuple romain. Le sénat lui répondit sévèrement qu'il avait d'abord à implorer la paix, qu'on lui en imposerait les conditions, et qu'alors, s'il avait quelque autre demande à faire, il pourrait s'adresser au sénat.

On est affligé de voir cette humiliation atteindre justement le fils du vaillant Numide qui avait tour à tour lutté contre Carthage et Rome, n'avait abandonné la cause de celle-ci que cédant à son amour pour une femme héroïque, et, par sa résistance opiniâtre aux Romains, a mérité d'être comparé à notre noble ennemi, le généreux Abd-el-Kader.

Scyphax venait de mourir à Tibur où, peut-être sur la proposition de son vainqueur², il avait eu l'honneur de funérailles publiques. On n'en était pas encore au temps où les plus magnanimes adversaires de Rome étaient étranglés dans la prison Mamertine, comme le fut notre grand Vercingétorix pendant le triomphe de César.

¹ Les Ptolémées sont en général peu intéressants, et, pour ma part, je ne regrette pas beaucoup que la plupart des statues dispersées dans les collections de Rome, et dans lesquelles on avait cru reconnaître leurs portraits, soient des statues d'athlètes.

² C'est ce que dit, mais elle est loin d'être authentique, une inscription placée au musée du Vatican, derrière le tombeau de sainte Hélène. On y lit aussi que Scyphax mourut à Tibur, après une captivité de cinq années, ce qui donnerait raison à Polybe contre Tite-Live. Celui-ci conteste à Polybe que Scyphax ait orné le triomphe de Scipion, et affirme qu'il mourut à Tibur avant le triomphe.

Le sénat ne donnait pas seulement audience aux envoyés des rois et des républiques, mais aux financiers de l'époque, et les traitait avec plus de considération parce qu'il avait besoin d'eux. Un jour la curie s'ouvrit à des citoyens qui réclamaient le troisième remboursement d'une somme prêtée à l'État depuis plusieurs années. Les consuls, alléguant les dépenses nécessaires en un tel moment, et auxquelles le trésor suffisait à peine, refusaient de payer. Les prêteurs disaient que si l'on faisait servir à la guerre de Macédoine leur argent avancé durant la guerre contre Annibal, et si une guerre naissait toujours d'une autre, — il paraît que c'était la formule des mécontents, — leur fortune serait confisquée et leur service puni comme une faute. Le sénat leur offrit des terres qu'ils pourraient, quand la république serait en état de les payer, échanger contre de l'argent ; ils acceptèrent.

Quinctius Flaminius combattit énergiquement Philippe les armes à la main, et en défendant contre lui, dans tous les débats diplomatiques, l'indépendance de la Grèce. Le sénat eut à juger le procès. Des envoyés de Philippe et des alliés comparurent devant lui ; mais il les renvoya à Flaminius, qui, toujours fidèle à la cause grecque, continua de combattre Philippe et finit par gagner sur lui, en Thessalie, la bataille de Cynocéphale, préluant ainsi au rôle qu'il aimait à jouer, de libérateur de la Grèce, et dont il donna la plus belle représentation le jour où il déclara aux Grecs rassemblés qu'ils étaient libres. La Grèce applaudit avec transport, mais elle ne sut pas profiter de ce don magnifique, qu'il ne fallait pas seulement recevoir, mais qu'il fallait s'approprier en s'en rendant digne. Elle s'endormit dans la satisfaction de se posséder elle-même, se rêva délivrée par les Romains et se réveilla leur esclave. Du reste il est rare qu'on reçoive la liberté ; on la conserve ou on la prend.

Nul monument élevé à Rome ne consacra cet hommage rendu à la Grèce ; mais tous les emprunts faits par les Romains aux arts, à la littérature, à la civilisation grecque, sont des témoignages et comme des monuments du philhellénisme qui inspira la déclaration d'affranchissement prononcée par Flaminius¹.

Deux guerres sortirent de la guerre contre Philippe la guerre contre Antiochus et la guerre contre les Étoliens.

Antiochus, roi de Syrie, avait menacé deux alliés, ou plutôt deux serviteurs des Romains, le roi d'Égypte Ptolémée, et le roi de Pergame, Attale. On a vu comment parlaient, dans le sénat, les envoyés des Ptolémées ; ceux d'Attale n'y avaient pas tenu un plus fier langage. Ils étaient venus se plaindre qu'Antiochus avait envahi le royaume de Pergame, et demander du secours aux Romains, disant qu'Attale avait toujours fait avec zèle et docilité ce que les Romains lui avaient commandé de faire. Les Romains, trouvant que c'était assez d'un ennemi à la fois, refusèrent alors le secours. Maintenant que Philippe n'était plus à craindre, le sénat résolut faire la guerre au roi de Syrie. Celui-ci hésita, attendit, n'osa pas suivre le hardi conseil que lui donnait Annibal et aller attaquer les Romains en Italie ; enfin, appelé par les Étoliens qui avaient abandonné l'alliance romaine, il vint se l'aire battre aux Thermopyles. Les Romains ont leur bataille des Thermopyles comme les Grecs ; mais la défaite efface la victoire.

¹ Flaminius aimait sincèrement la Grèce, et, en somme, y joua un noble rôle, autant que la tortueuse politique du sénat le lui permit, On est affligé de le voir tremper dans la trahison de Prusias et la mort d'Annibal. Tout le monde s'associe aux fiers sentiments du Nicomède de Corneille ; mais ces beaux vers :

Et si Flaminius en est le capitaine

Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

reposent sur une erreur historique d'Aurelius Victor, qui a confondu les **Flaminius** plébéiens et les **Flamininus** patriciens, entre lesquels il n'existait nulle parenté.

Pendant cette bataille, le consul romain qui la gagna, Acilius Glabrio, avait voué un temple à la Piété¹. Ce temple était dans le marché aux légumes, vers le quartier encore aujourd'hui populaire de la Montanara². Acilius Glabrio sortait d'une famille plébéienne. C'est la première fois qu'il est fait mention de la Piété, personnification d'une qualité abstraite, et par conséquent déesse vraisemblablement sabine ; comme la Jeunesse et la Bonne Foi. Aussi le temple qui lui fut consacré le fut-il par un homme de race sabine³.

On attribuait à ce temple une origine touchante une femme⁴, condamnée à mourir de faim en prison, avait été conservée à la vie par sa fille, qui s'était introduite dans sa prison et l'avait nourrie de son lait. C'est le sujet plusieurs fois traité par la peinture de la *Charité romaine*⁵ ; mais ce fait, vraisemblablement légendaire⁶, ne peut être l'origine du temple de la Piété, voué pour tout autre motif, pour le succès d'une grande bataille par un consul romain⁷.

Le fils du vainqueur des Thermopyles dédia le temple qu'avait voué son père et lui érigea, devant ce temple, une statue équestre⁸ en bronze doré⁹ ; il voulut qu'un monument élevé à la piété filiale vint se joindre à un monument élevé à la piété envers les dieux¹⁰.

La tradition, qui plaçait en cet endroit la prison où une jeune femme avait nourri sa mère ou son père de son lait, et qui subsiste encore dans le nom de l'église de Saint-Nicolas *in carcere*, fit sans doute qu'on plaçât devant le temple de la piété la colonne de l'allaitement, *columna lactaria*¹¹, près de laquelle on exposait les enfants dans l'espoir qu'ils seraient recueillis et allaités¹².

¹ Tite-Live, XI, 34.

² Un temple de la Piété est indiqué près du cirque Flaminien. (Jul. *Obseq.*, 114.) C'est probablement le même, et Canina a eu raison de ne pas les distinguer.

³ Acilius, Accii filius. Accius, comme Atius, Attias, Acca, nom sabin. Glabrio, surnom sabin en *io*, comme *Scipio*. Presque tous les Glabrio ont un prénom sabin, *Manius*. Il y avait des familles sabinnes qui étaient plébéiennes, surtout parmi celles qui étaient venues s'établir à Rome depuis que la différence primitive des deux races était oubliée. Les Acilius ne paraissent qu'assez tard dans l'histoire romaine.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, VII. 36. Valère Maxime, V, 4, 7. Festus seul (p. 209) dit un homme.

⁵ Je ne sais pourquoi les peintres qui ont traité ce sujet ont eu général substitué un père à une mère, selon la version grecque du récit. (Valère Maxime, *ibid*, *Extern.*, I), et une charité grecque à une charité romaine. Les yeux s'accommoderaient mieux, ce me semble, de ce beau trait en y voyant ainsi rapprochées deux femmes, qu'une jeune femme et un vieillard.

⁶ Puisqu'on le racontait de deux manières, l'attribuant tantôt à une Romaine, tantôt à une Grecque.

⁷ Ceux qui ont écrit sur les antiquités de Rome n'ont pas été plus heureux dans la détermination topographique du temple de la Piété que dans la recherche de sa provenance historique ; ils le rapportent à un fait anecdotique auquel ne songeait point Glabrio pendant la bataille des Thermopyles, et ils croient, pour la plupart, le reconnaître dans un des trois temples dont les ruines subsistent à l'intérieur de l'église de Saint-Nicolas *in carcere*. Mais il ne peut rien subsister du temple de la Piété s'il avait été bâti, comme dit Pline, là où est maintenant le théâtre de Marcellus.

⁸ On a trouvé dans cette région une base qui peut être celle de la statue de Glabrio.

⁹ Ce ne fut point, quoi qu'en disent Tite-Live (XL, 34) et Valère Maxime (II, 5, 1), la première statue dorée qu'on eût vue à Rome et en Italie La statue de Servius, dans le temple de la Fortune, épargnée par un incendie, était en bois doré. Les brusques doraient le bronze de leurs statues. (Vitruve, III, 2.) Pline, qui n'affirme rien sur l'origine des statues dorées, mais déclare que cet usage est peu ancien, prétend que les statues équestres ont été faites à l'exemple de la Grèce. (XXXIV, 10, 2.) Lui-même cependant cite la statue équestre de Clélie (*id.*, 13, 1), qui devait être étrusque plutôt que grecque.

¹⁰ Acilius Glabrio et C. Lælius, après des jeux magnifiques donnés par eux à l'occasion de la défaite de Philippe à Cynocéphale, avaient fait faire, avec un argent qui provenait d'amendes perçues pendant leur préture, trois statues en bronze de Cérès, de Liber et de Libera (Tite-Live, XXXIII, 25.) Elles furent très vraisemblablement placées dans le temple consacré à ces trois divinités, et qui était voisin de l'entrée du grand Cirque.

¹¹ C'était une espèce de tour, mais dont l'efficacité dépendait de la charité éventuelle de nourrices volontaires ; il paraît qu'il s'en trouvait. Ce trait de mœurs chrétiennes, dans la Rome païenne, est précieux à recueillir.

¹² Près de là était un éléphant. Ce quartier s'appelait, au moyen âge, le quartier de l'Éléphant (*in elephanti*), probablement à cause d'un éléphant en bronze placé en commémoration de la défaite de Philippe, non loin du temple voué aux dieux par son vainqueur.

Elephantum herbarium (Cur. et Not. reg., VIII). Je crois qu'il faut séparer *elephantum* et *herbarium*, le Marché aux herbes, nom donné à l'ancien marché aux légumes. Quoi qu'en dise Becker, les herbes et les

Après la bataille des Thermopyles, la curie s'ouvrit à deux illustres clients du peuple romain ; un roi et un peuple. Eumène, roi de Pergame, demandait, en récompense de la fidélité de son père et de la sienne aux Romains, qu'un certain nombre de villes grecques de l'Asie fussent réunies à ses États ; les Rhodiens demandaient qu'elles fussent déclarées libres. Il faut lire dans Polybe (*Rel.*, lib. XXII, 1-7) ces remarquables plaidoyers prononcés dans la curie devant le sénat romain et le jugement du sénat faisant la part du roi et de la république avec une modération et une courtoisie magnifiques.

Antiochus avait échoué en Grèce, mais il était encore puissant en Orient ; il commandait à un grand nombre de peuples et avait des alliés jusque dans l'Inde ; les Romains recommencèrent à l'attaquer par terre et par mer. Dans la guerre maritime se signala le préteur L. Æmilius Régillus, qui eut les honneurs d'un triomphe naval pour avoir battu la flotte d'Antiochus près du promontoire Myonèse. Il consacra un temple aux Lares transmarins¹, divinités protectrices dit foyer, dont le secours l'avait suivi au delà des mers. Ce temple attestait que les Romains n'étaient pas moins redoutables sur mer que sur terre, comme Annibal l'avait dit à Antiochos. Pour aller subjuguier ce Darius, le sénat inclinait vers Lælius. Scipion l'Africain, quand son tour d'opiner fut venu, dit : *Je penserai à ce que je dois faire* ; puis il alla s'entretenir en particulier avec son frère Lucius. A la suite de cet entretien, il déclara que si Lucius était choisi, il l'accompagnerait comme son lieutenant. Cette offre magnanime trancha le débat.

Mais avant de partir, dans sa confiance superbe, il éleva, par avance, un monument aux victoires qu'il était sûr de remporter. Le premier arc de triomphe² fut dédié à des triomphes futurs ; Scipion le plaça sur le Capitole, où il allait converser avec Jupiter, au sommet de la voie Triomphale, ce qui montre bien quelle était la pensée de Scipion. Il plaça sur cet arc, véritablement triomphal, sept statues dorées et deux chevaux, et en avant deux fontaines de marbre.

Parmi les prescriptions religieuses ordonnées, suivant l'usage, au commencement de la grande expédition qu'on préparait, je remarque un jeûne en l'honneur de Cérès³. Sommes-nous donc déjà dans la Rome chrétienne ?

Après cette guerre, la plus lointaine qu'eussent encore entreprise les Romains, où ils avaient eu à combattre une partie de l'Asie, dans laquelle ils remportèrent de grandes victoires navales, Lucius Scipion, qui désormais s'appela l'**Asiatique**, vint triompher à Rome. Ce triomphe où lie paraissait pas son frère, le véritable vainqueur, fut splendide ; les Romains virent passer devant leurs regards, sans parler de beaucoup d'objets précieux, deux cent trente-quatre drapeaux, cent trente-quatre statues rapportées des villes conquises, plus de douze cents défenses d'éléphant, trente-deux généraux ou gouverneurs de provinces. L'Orient captif précéda ce jour-là le char du triomphateur montant au Capitole.

légumes ne sont pas choses si différentes qu'elles n'aient pu se vendre au même endroit. *Piazza Bell' erbe* est le nom du marché de Vérone où l'on ne vend pas seulement des herbes.

¹ Tite-Live (XI, 52), dit *in campo*, dans le champ de Mars, sans doute, comme presque tous les autres temples de la même époque, aux environs du cirque Flaminien.

² Quelque temps auparavant L. Stertinius avait élevé, avec le butin fait en Espagne, deux arcs (*fornices*), un dans le forum boarium, devant le temple de la Fortune et de la déesse Matuta, et un dans le grand Cirque (Tite-Live, XXXIII, 27) ; il avait aussi mis des statues dorées sur ces arcs, mais leur emplacement et leur nombre ne permettent pas d'y voir des arcs de triomphe, d'autant plus que, selon Tite-Live, Stertinius construisit ces monuments après avoir perdu tout espoir du triomphe. Ce put être tout au plus pour lui une sorte d'équivalent du triomphe, et de compensation détournée. On ne peut, avec Canina, reconnaître les arcs de Stertinius dans deux arceaux de la rue Montanara, car le forum boarium, où étaient les temples de la Fortune et de Matuta, ne venait point jusque-là.

³ Tite-Live, XXXVI, 37.

A la suite de cet éclatant triomphe en l'honneur des victoires fraternelles des deux Scipions, Lucius fut l'objet d'accusations de péculat que l'Africain pouvait mépriser, mais dont il eût dû permettre à son frère de confondre les auteurs.

Après sa mort, ces accusations furent reprises avec plus de fureur, et Caton, dont l'honnêteté ne peut être suspecte, les appuyait énergiquement. Scipion l'Asiatique se contenta de répondre : *Vous n'avez pas voulu que l'éloge de l'Africain fût prononcé dans les rostrales, et aujourd'hui vous l'accusez. Les Carthaginois se sont contentés de l'exil d'Annibal ; la mort de son vainqueur ne vous suffit pas ; il vous faut encore déchirer sa mémoire et perdre son frère.* Ce n'était pas se justifier ; aussi l'Asiatique fut-il condamné comme ayant reçu six mille livres d'or et quatre cent quatre-vingts livres d'argent pour être favorable au roi Antiochus. Déjà le vainqueur de l'Orient était entraîné hors de la curie, vers la prison, devant laquelle avait passé, peu de temps auparavant, la pompe de son éclatant triomphe, quand un de ses parents, Scipion Nasica, éleva la voix en faveur de sa gloire plus que de son innocence, et en appela aux tribuns dans le Forum, leur disant que le condamné ne possédait rien de ces richesses qu'on l'accusait d'avoir indûment acquises ; qu'il faudrait donc enfermer ce citoyen illustre parmi les voleurs de nuit et les brigands jusqu'à ce qu'il expirât dans un cachot ténébreux, puis fût jeté nu sur l'escalier de la prison, ce qui serait un opprobre pour la gens Cornélia et pour le peuple romain.

En réponse à cela, le préteur Térentius Culleo, qui avait été l'obligé et l'admirateur enthousiaste de Scipion l'Africain, mais qui, assis sur son tribunal, n'était plus que l'homme de la loi, se contenta de lire l'acte d'accusation des tribuns, le sénatus-consulte et le jugement, ajoutant que si l'argent n'était pas versé dans le trésor, il ne voyait rien à faire que d'appréhender le condamné et de le conduire en prison. Les tribuns se retirèrent pour délibérer, puis tous, excepté Tiberius Gracchus, ennemi bien connu de Scipion, déclarèrent qu'ils n'opposaient point leur intercession à la sentence du préteur ; mais l'intercession d'un seul tribun suffisait, et Tiberius Gracchus, digne de ce nom généreux, oubliant ses inimitiés privées, tout en autorisant le préteur à disposer des biens du condamné, déclara que Lucius Scipion, à cause des grandes choses qu'il avait faites pour la république, ne serait point mis en prison, et qu'on le laisserait aller. Tout le Forum applaudit à cette triste grâce, qui dispensait du châtement, mais laissait subsister l'accusation.

Triste grâce ! triste affaire ! fâcheux signe des temps qui viennent ! De brillantes conquêtes, un triomphe sans pareil, le surnom d'Asiatique et une condamnation sur laquelle je ne prononce pas, mais que rien ne prouve avoir été imméritée. Jamais Rome n'a jeté tant d'éclat, mais Rome se gâte.

Tite-Live lui-même nous l'apprend et nous en fait connaître la cause. Parlant de ce Cn. Manlius, dont on fut obligé de retarder le triomphe pour laisser oublier la condamnation de Scipion l'Asiatique, moins coupable que lui, le grave historien ajoute (XXXIX, 6) : *Les infamies que l'on disait s'être passées dans les provinces éloignées, n'étaient pas les seules ; d'autres se voyaient tous les jours de plus près. La corruption étrangère avait été importée à Rome par l'armée d'Asie,* et Tite-Live énumère tristement tous les genres de mollesse qui envahirent alors les mœurs romaines ; puis, faisant un retour sur l'empire commençant, il ajoute : *Mais ce n'était que le germe de la corruption qui devait venir.*

En effet, on se croit par moment arrivé à cette époque de boue et de sang qui suivit le règne d'Auguste, en lisant par exemple l'anecdote suivante, dont je choisis la version la moins scandaleuse¹. Un général romain, dans un festin, se vantait à sa maîtresse d'avoir prononcé beaucoup de sentences capitales et d'avoir dans ses fers un grand nombre de prisonniers que la hache attendait. Cette femme dit qu'elle n'avait jamais vu couper une tête et qu'elle le verrait avec plaisir. Alors l'amant complaisant ordonna qu'on lui amenât un prisonnier, et, de sa main, le décapita devant elle. Caligula ou Commode n'auraient pas agi autrement.

Ces faits monstrueux étaient des faits isolés et qui se passaient au loin, mais l'étrange affaire des bacchanales vint révéler que le désordre était secrètement et largement organisé au sein de Rome même.

Sur l'Aventin, ce mont profane situé en dehors de l'enceinte religieuse de la ville, dans le bois de Simila², déesse inconnue, s'accomplissaient des mystères honteux et cruels. Dans l'origine, c'étaient des bacchanales nocturnes. La religion autorisait, dans les bacchanales, des travestissements de toute sorte et ce délire de gaieté que permet aujourd'hui le carnaval ; mais celles-ci s'étaient transformées en abominables et sanguinaires orgies, mêlées de jongleries et d'extases. Les hommes prophétisaient au milieu de convulsions frénétiques ; les femmes, en habit de bacchantes, les cheveux épars, descendaient en courant les pentes escarpées de l'Aventin, et allaient plonger dans le Tibre des flambeaux allumés que l'eau n'éteignait point ; le reste ne peut être dit. Là se passait, en réalité, tout ce dont furent accusés à tort les premiers chrétiens ; la doctrine, la religion des initiés, c'était que *rien n'est mal* ; ceux qui se refusaient à ces horreurs étaient précipités par des machines dans les cavernes de l'Aventin, et on disait qu'ils avaient été ravis par les dieux.

La découverte de cette association infâme fut faite par un jeune homme que sa mère voulait initier, et auquel une courtisane qui l'aimait dévoila l'affreux péril dont il était menacé. Quand le consul vint dans la curie révéler l'existence de cette association secrète, les sénateurs furent épouvantés, Caron apprit qu'elle comptait des adeptes dans les rangs les plus élevés de la société romaine, et chacun craignait de trouver des coupables au sein de sa maison. On ordonna une perquisition générale dans l'Italie entière, et l'arrestation, pour être remis aux consuls, de tous ceux qui auraient participé aux bacchanales. On interdit toutes les réunions nocturnes, on prit des mesures contre les incendies³.

Puis les consuls se rendirent au Forum, montèrent à la tribune et dévoilèrent au peuple ce qu'il devait savoir, en prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas scandaliser sa piété par des mesures adoptées contre ce qui pouvait lui sembler avoir titi caractère religieux, et ne pas trop l'épouvanter, tout eu l'avertissant d'un grand danger, et en invitant chacun à se mettre dans sa maison en garde contre lui.

Une terreur sans bornes remplit la ville. Le consul avait avoué que le nombre des conjurés, — on les appelait ainsi, — s'élevait à plusieurs milliers, peut être sept

¹ Tite-Live, XXXIX, 45.

² Peut être pour *Sémélé*, mère de Bacchus.

³ Le décret du sénat, gravé sur une table de bronze, a été trouvé à Bari. dans le royaume de Naples. Il n'est pas surprenant qu'une copie eût été envoyée dans l'Italie méridionale, car c'était une femme de Campanie qui avait donné aux bacchanales de Rome leur caractère criminel. A cette époque, tout ce qui embellit la vie romaine et tout ce qui la corrompt a une origine grecque. L'Étrurie revendique ici encore sa part d'influence ; c'était en Étrurie qu'avait commencé cette abominable association. (Tite-Live, XXXIX, 8, 13.)

mille. On redoutait également et les ennemis cachés qui menaçaient la société, et l'inquisition secrète qui était suspendue sur toutes les têtes. On fuyait en foule de Rome ; Rome devint solitaire, il fallut ajourner de trente jours toutes les affaires et tous les procès.

Un grand nombre de coupables furent mis à mort ; les femmes condamnées étaient livrées à leurs pères ou à leurs maris pour être exécutées, selon le droit du père de famille, dans sa maison.

Cette bizarre tragédie jette une ombre impure et sanglante sur Rome au moment où elle arrive à son plus grand éclat. On venait de dorer pour la première fois les lambris du Capitole. Le faite de la chapelle de Jupiter avait reçu un quadrigé doré ; on n'en était plus au vieux quadrigé d'argile¹ ; mais dans les antres de l'Aventin on avait découvert un gouffre plein d'immondices, où, si on ne l'eût purifié par le sang, la religion, la morale, l'Etat, couraient le risque de s'engloutir.

Détournons nos regards de ce honteux événement qui n'eut pas de suite, mais qui fut comme un éclair sinistre illuminant un abîme tout à coup entr'ouvert et bientôt refermé. Suivons de loin les Romains dans leurs guerres de Grèce et d'Orient ; nous en avons vu assez pour pressentir la décadence de Rome, mais l'heure de cette décadence n'est pas arrivée, car elle peut encore produire un Paul-Émile.

Bientôt allait commencer la troisième guerre de Macédoine, que cet homme illustre devait clore par une grande victoire sur le successeur de Philippe, Persée. Philippe vivait encore, et donnait toujours une certaine inquiétude aux Romains ; en même temps divers signes avaient apparu ; le feu s'était éteint dans le temple de Vesta ; la terre avait tremblé ; le sol volcanique de Rome a toujours été exposé aux tremblements de terre ; des orages de printemps, comme on en voit encore quelquefois à Rome, avaient abattu les statues des dieux sur le Capitole, dans le Cirque et ailleurs, arraché et enlevé la porte d'un temple. On avait eu un de ces hivers terribles comme Rome n'en tonnait plus ; enfin une maladie qui dura trois ans, et qui n'avait cette fois rien de commun avec la *mal'aria*², car elle s'étendit à toute l'Italie, la dépeuplait ; on eût dit que la nature était malade, comme la société romaine commençait à l'être. On soupçonna même que des poisons, répandus en secret, étaient la cause de cette peste, ainsi qu'on l'a soupçonné récemment pendant le choléra à Rome, et presque partout.

Philippe avait fait la paix avec les Romains, mais il se préparait à la guerre. Ses violences et ses cruautés avaient soulevé contre lui ses alliés et ses sujets. De nombreuses députations vinrent de tous les points de son empire demander justice au sénat. La curie devenait de plus en plus le tribunal d'appel des nations ; placée entre le Capitole et le Forum, elle représentait, pour le monde, la justice des dieux et celle du peuple romain.

On y vit paraître alors, accusant Philippe, les envoyés d'Eumène, roi de Pergame, et allié des Romains ; ces envoyés apportaient de sa part une couronne d'or d'un grand prix, qui fut acceptée. Puis comparurent les députés d'une foule de villes grecques et macédoniennes. Le sénat écouta leurs plaintes pendant trois jours ; souvent fort embarrassé au milieu des réclamations que lui adressaient les provinces, les villes, les particuliers, jusqu'aux partis qui divisaient une même cité. Il écouta aussi Démétrius, fils de Philippe, qui venait défendre son père, et

¹ Tite-Live, XXXV, 41.

² Il y avait pourtant une analogie entre la maladie qui sévissait alors à Rome et celles qui y sévissent aujourd'hui, c'est que les fièvres qu'elle laissait après elle duraient fort longtemps.

l'écoula avec faveur, car il espérait que ce jeune homme, naguère otage à Rome, bien traité, puis renvoyé avec honneur, avait emporté des sentiments favorables à la république. Fidèle à sa politique ordinaire, le sénat cherchait à se ménager un appui au sein de la famille du souverain avec lequel il traitait. Ce jeune homme ayant lu un mémoire justificatif que Philippe avait rédigé pour sa défense, le sénat déclara avoir confiance en Démétrius, et vouloir excuser son père pour l'amour de lui. Ce succès et la popularité qu'il lui procura en Macédoine furent funestes à Démétrius ; son frère, Persée, comprenant que les Romains lui préparaient un compétiteur, parvint à obtenir sa mort des soupçons qu'il sut inspirer à Philippe. La fin de celui-ci fut misérable ; il laissa un de ses fils égorger l'autre et s'en repentir. Cette tragédie de palais rappelle celle qui assombrit les derniers jours de Côme de Médicis. Ces princes habiles, et sans conscience, qui se maintiennent par la ruse ; sont atteints à la fin, dans la prospérité qu'elle procure presque toujours, par ces puissances vengeresses que les Romains appelaient les terribles, Dit,

A peine Persée fut-il sur le trône glue des plaintes contre lui arrivèrent à Rome. Cependant ses envoyés furent admis, et le traité fait avec son père renouvelé. Mais il trouva un formidable accusateur dans le roi de Pergame Eumène, qui le redoutait et qu'il n'avait pu gagner.

Eumène était venu à Rome, dit-il au sénat, pour visiter les dieux et les hommes auxquels il devait le maintien de sa, haute fortune, et pour dénoncer les machinations de Persée. Bientôt Persée envoya aussi plaider sa cause devant le sénat romain. Son délégué parla avec hauteur, disant que, si les Romains voulaient absolument la guerre, Persée la ferait, et que Mars était égal pour tous ; fier langage, bien différent de celui d'Eumène, langage que la curie n'était pas accoutumée à entendre, mais qu'elle entendait cependant quelquefois..

Du reste, rien ne transpira des discours qui y avaient été tenus. Toutes les villes de Grèce et d'Asie désiraient savoir ce qui s'y était passé. Le monde entier avait les yeux tournés vers cette salle d'assemblée où le sort du monde se décidait. Il ne reste rien de la curie, si ce n'est peut-être quelques débris dans l'église de Saint-Adrien ; mais on sait du moins, à très, peu de chose près, où elle était, et, en se plaçant en cet endroit, on sent qu'on est au centre de la vie politique de l'univers romain.

Bientôt le bruit se répandit à Rome qu'Eumène, se rendant à Delphes, avait été presque assommé par des agents du roi de Macédoine, qui avaient l'ait rouler des rochers sur sa tête dans le chemin étroit où il était engagé, celui-là même sans doute où Œdipe avait rencontré Laïus, chemin en effet étroit encore aujourd'hui et qui suit un ravin profond. Un homme de Brindes vint aussi révéler que Persée l'avait chargé d'empoisonner les ambassadeurs romains. Était-ce vrai ? La guerre fut aussitôt déclarée. Avant qu'elle l'eût été, des envoyés d'Ariarthe, roi de Cappadoce, avaient amené son fils, encore enfant, pour qu'il s'accoutumât de bonne heure aux mœurs romaines et grandit sous la tutelle des Romains. Le sénat ordonna au préteur de louer une demeure pour le jeune prince et sa suite, satisfait d'exercer une hospitalité qui était un patronage de rois.

Le sénat, si plein de courtoisie quand il jugeait à propos d'en avoir, se montrait sévère sur l'étiquette. Les envoyés du roi d'Illyrie s'étant présentés devant lui sans en avoir demandé la permission, on les fit sortir de la curie.

La Grèce et l'Orient fixaient un regard attentif sur la grande lutte qui allait commencer. A Rome, on faisait les derniers efforts pour en assurer le succès, on

portait les vétérans au rôle de l'armée. Un certain nombre de centurions en appelèrent aux tribuns, et un de ceux-ci réclama pour eux un rang égal à celui qu'ils avaient précédemment occupé. Cela créait une difficulté légale, et les plus grands besoins de l'État ne faisaient pas alors oublier la légalité. On fut tiré d'embarras par la magnanimité d'un des centurions qui en avaient appelé aux tribuns. Spurius Ligustinus ayant demandé et obtenu l'autorisation de parler à la tribune, où seuls les magistrats avaient le droit de monter, raconta sa vie, énuméra ses campagnes et ses titres à la retraite ; *Mais, ajouta-t-il, si l'on m'inscrit comme valide, je ne la demanderai point. Aux tribuns militaires il appartient de juger dans quel poste je dois servir... Et vous, mes camarades, considérez comme honorable, quel qu'il soit, celui où vous pourrez défendre la république.* Le consul, louant beaucoup ce centurion, le conduisit du Forum à la curie ; il y reçut les remerciements solennels du sénat et la première place de centurion¹ dans la première légion. Personne ne réclama plus, et l'enrôlement s'acheva sans obstacle. Cette petite scène ne m'a pas semblé devoir être omise, et n'est pas une des moins intéressantes dans l'histoire du Forum et de la curie.

Persée, qui, sans doute, voulait gagner du temps, osa envoyer de nouveau une députation à Rome. Comme on était en guerre, on ne permit pas aux ambassadeurs d'entrer dans la ville ; ils furent reçus dans le temple de Bellone, près de là s'élevait la colonne au pied de laquelle la guerre se déclarait. C'était les avertir par avance des résolutions belliqueuses du sénat. On se contenta de leur répondre : *Le consul P. Licinius sera bientôt en Macédoine avec son armée. C'est à lui, si l'on veut nous donner satisfaction, qu'il faudra envoyer des députés. Il n'y a plus lieu d'en envoyer à Rome ; on ne permettra plus à aucun de traverser l'Italie.* Il fut enjoint au consul de prendre des mesures pour que ceux-ci en fussent sortis avant le onzième jour.

Deux des délégués que les Romains avaient expédiés en Grèce revinrent à Rome. Ils déclarèrent franchement au sénat que leur intention avait été de donner aux Romains le temps d'être aussi bien préparés à la guerre que le roi de Macédoine l'était lui-même. Alors il s'éleva au sein de la curie un dissentiment qui marque bien le caractère de cette époque intermédiaire entre le premier âge de la république et le dernier. Les vieux sénateurs, ceux qui voulaient conserver la coutume des aïeux, dirent que cela n'était pas romain, mais punique ou grec. Ce n'était point par la ruse que leurs ancêtres avaient vaincu ; c'était par la franchise et la force ; le temps était venu où parfois l'habileté servait mieux que l'énergie ; mais celui-là était vraiment vaincu dans l'âme, auquel on arrachait l'aveu qu'il l'avait été non par adresse, non par hasard, mais par les forces de l'État rassemblées pour une guerre juste et sainte.

Cependant la politique nouvelle, celle qui, dit Tite-Live, préférait l'utile à l'honnête, l'emporta dans la curie ; la majorité et l'esprit nouveau étaient pour cette politique ; le sixième siècle de Rome avait remplacé le cinquième.

Quand le consul Licinius, après avoir accompli les vœux solennels et portant le manteau de général, sortit de la ville pour aller rejoindre son armée, les citoyens de tout ordre le suivirent avec l'intérêt que faisait toujours naître un pareil moment, redoublé cette fois par l'importance de la guerre et la renommée de l'ennemi. Je traduis littéralement quelques lignes de Tite-Live, parce qu'elles expriment admirablement ce qui devait se passer dans l'âme de la foule réunie à

¹ **Primipile**, celui qui commandait la première centurie des triaires, soldats d'élite dans chaque légion. C'est au primipile que l'aigle était confié.

travers le Forum pour voir passer le consul se rendant du Capitole à la porte Capène. *On se rassemble non seulement par respect pour la dignité du commandement, mais pour l'intérêt du spectacle. Chacun veut voir son général, celui à l'autorité et à la sagesse duquel est remise la défense de l'État ; puis on pense aux hasards des batailles, aux accidents imprévus de la fortune, aux chances de la guerre, les mêmes pour tous ; aux revers, aux succès, aux défaites qu'a souvent entraînées l'inhabileté ou l'imprudente ; à ce que peuvent, au contraire, amener d'heureux la sagesse et la vigueur. Qui sait ce qu'est l'intelligence, ce que sera la fortune du général qu'on voit partir ? Le verra-t-on revenir, remonter triomphant la pente de ce Capitole pour aller visiter ces dieux dont il s'éloigne aujourd'hui, ou une joie semblable est-elle réservée à l'ennemi ?*

Cette campagne débuta par des succès douteux ou sans importance et par quelques revers. La Grèce, qui commençait à se dégoûter de ses libérateurs, se mit à faire des vœux pour leur ennemi ; leurs alliés se lassaient d'une guerre qui se prolongeait sans grands résultats. Les députations qui arrivaient à Rome étaient de nature à y faire naître le découragement. Si une peuplade gauloise envoyait au sénat, avec l'offre de faire la guerre aux Macédoniens, une couronne d'or d'une grande valeur que les députés gaulois apportaient dans la curie en demandant qu'il leur fût permis de la déposer dans le temple de Jupiter et de sacrifier au Capitole, Prusias, roi de Bithynie, faisait demander au sénat de conclure la paix avec Persée et s'offrait pour médiateur ; les Rhodiens, ces fiers insulaires que leur puissance maritime et leur richesse remplissaient d'orgueil, sommaient Rome de terminer une lutte qui les ruinait, avec d'altières menaces que Tite-Live ne pouvait répéter sans indignation, et auxquelles le sénat n'opposa que le silence du dédain.

La guerre traînait. L'esprit martial des Romains commençait à donner des signes d'alanguissement. Pour la première fois, les jeunes plébéiens avaient cherché à se soustraire au service militaire¹, phénomène nouveau, passager, il est vrai, mais inquiétant pour l'avenir.

On le sentait à Rome, et l'on se disait qu'il fallait cette fois nommer des consuls capables d'en finir avec l'ennemi. En effet, l'un de ceux qui furent élus était Paul-Émile, qui devait vaincre Persée.

Paul-Émile sortait d'une ancienne famille sabine², et tenait à d'autres familles de la même race, aux Cornélii, il était cousin de Scipion l'Africain ; aux Papiirii, il épousa une Papiria ; il donna sa fille à Mius Tubero, d'une famille probablement sabine³, célèbre par sa pauvreté, sa vertu et la petite maison sur l'Esquilin (près Sainte-Bibiane)⁴ où seize membres de la gens Ælia vivaient ensemble, et dans laquelle, dit Plutarque, la fille de cet Æmilius, qui avait été deux fois consul et

¹ Tite-Live, XLIII, 14.

² Les Æmilii prétendaient descendre d'un Mamercus, nom purement sabin (Mamers, Mamercus), fils de Numa (Plutarque, *Numa*, 8.) Plusieurs branches des Æmilii ont des noms évidemment sabbins ; les Mamercum, les Papi, comme Papius et Papirius. Le nom des Paulli ou Polli semble avoir la même racine que ceux de deux villes sabelliennes ; Pollentia, dans le Picentin, et Pollusca, dans le pays des Volsques. Quelques Æmilii ont pour prénom Mamercus, et la plupart Marcus, qui est un synonyme de Mamercus.

³ C'est ce que porte à croire, outre l'austérité de mœurs des Ælii, leur surnom en o, Tubero, comme Nero, surnom des Claudii, sabbins ; comme Cicero d'Arpinum, en pays sabellique, *Stilo*, comme *Stolo*, prénom qui se rencontre dans la famille ombrienne et sabine des Licinii ; ombrienne, car on la trouve en Étrurie (Lecne) ; sabine, car on la trouve sur la rive gauche du Tibre.

⁴ On peut le conjecturer avec quelque vraisemblance, car les Lamii, branche des Ælii, avaient leurs jardins de ce côté, près de ceux de Mécène, et la demeure des Ælii était voisine des trophées de Marius (Valère Maxime, IV, 4, 8), qui s'élevaient dans cette région de l'Esquilin.

avait deux fois triomphé, ne rougissait point de la pauvreté de son mari, mais admirait la vertu qui le faisait pauvre.

Ce fut dans deux familles sabines que Paul-Émile fit entrer deux de ses fils, Fabius Maximus et Scipion Æmilien ; religieux comme un Sabin, il était pourtant de son siècle par son goût pour les lettres grecques. Aussi généreux que les anciens patriciens étaient avares, fier sans hauteur, ferme sans dureté, Paul-Émile réunissait en lui le double caractère d'un aristocrate de la vieille roche et d'un homme des temps nouveaux. Aussi cet aristocrate fut-il populaire à une époque où l'aristocratie commençait à ne l'être plus.

Bien que tout le monde fût impatient de voir la guerre terminée, Paul-Émile, nommé consul, ne se hâta point de partir. Il employa plusieurs mois à réunir des renseignements et à faire des préparatifs de tout genre, et ne voulut quitter Rome qu'après avoir religieusement accompli sur le mont Albain le grand sacrifice des fêtes latines. Pendant ce temps, le sénat reçut plusieurs de ces députations qui affluaient de toutes les parties du monde connu, et dont la présence à Rome forme dès lors un des traits les plus saillants de sa physionomie et de celle de la curie. En effet, les rois et les nations viennent tour à tour en monter les degrés, et le peuple dans le Forum voit successivement passer des Grecs, des Asiatiques, des Égyptiens, des Illyriens, des Gaulois, tous avec leur costume étranger, souvent avec les dons qu'ils apportent au sénat. On conçoit qu'il ait fallu construire un édifice particulier pour les recevoir, la Grécostase, et que cet édifice ait été voisin de la curie, dont il formait comme la salle d'attente et le vestibule. Placée sur le Vulcanal, au-dessus du Comitium, en vue du Forum, *in oculatissimo loco*, la Grécostase, qui n'était point un édifice muré et couvert, mais une simple plate-forme exposée aux regards, laissait voir à la foule qui remplissait le Forum ces envoyés de toute la terre. C'était pour cette foule un spectacle curieux et plein d'intérêt, car chacune de ces légations se rapportait à une des *affaires étrangères* du peuple romain ; ce spectacle, qu'en nous plaçant dans le Forum et en regardant du côté du Capitole, nous pouvons avoir en quelque sorte à notre tour ; fait partie de celui que nous présente une histoire de Rome à Rome et complète cette histoire, car il nous permet, à nous aussi, d'assister aux incidents principaux de la diplomatie et aux diverses phases de la politique extérieure des Romains.

Ainsi des envoyés du roi et de la reine d'Égypte, Ptolémée et Cléopâtre, couverts de vêtements souillés, la barbe et les cheveux longs en signe de deuil, et tenant dans la main des branches d'olivier à la manière des suppliants, vinrent humblement implorer le secours du sénat contre le roi de Syrie, qui menaçait l'Égypte. Ce roi, sous prétexte de ramener en Egypte un frère de Ptolémée, menaçait Alexandrie. Admis dans la curie, les envoyés égyptiens se prosternèrent devant le sénat et déposèrent à ses pieds leurs doléances, disant : *Les bienfaits du peuple romain envers Antiochus et l'autorité du sénat sur les rois et les nations sont de telle nature, que, si le sénat faisait connaître au roi de Syrie son déplaisir, celui-ci retirerait certainement ses troupes. Si le sénat tardait à le faire, Ptolémée et Cléopâtre viendraient à Rome en bannis, et ce serait une sorte de honte pour le peuple romain de ne les avoir pas secourus dans un si extrême danger.* Les envoyés n'avaient pas tort de compter sur l'autorité du sénat, car c'est alors qu'on députa vers Antiochus ce Popilius Lænas qui, lassé des tergiversations du roi, traça un cercle autour de lui et lui dit : *Tu n'en sortiras pas que tu ne m'aies donné la réponse que je dois reporter au sénat.* Voilà comment les envoyés de Rome parlaient en son nom.

Un jour arrivèrent les délégués de Macédoine. Ils étaient attendus avec une extrême impatience, et le sénat eût voulu les admettre immédiatement ; mais le soir était venu, et il ne tenait jamais séance la nuit. Le lendemain, ils furent introduits et parlèrent. La situation était triste ; l'armée était au cœur de la Macédoine, mais insuffisante et en grand péril, la flotte des alliés dépeuplée par la maladie, la fidélité d'Eumène douteuse. Il fallait rappeler les troupes ou en envoyer de nouvelles. Le sénat ordonna que le consul L. Paulus Æmilius (Paul-Émile) partirait sur-le-champ avec deux légions, et que le préteur Cn. Octavius irait prendre le commandement de la flotte.

Paul-Émile sortit de la curie, et montant à la tribune, prononça un discours qui nous offre une vive image de la préoccupation universelle au sujet de cette guerre difficile, et nous fait entendre les propos des politiques du Forum, de ces hommes *des canaux* qui dissertaient à tort et à travers sur la manière de la diriger. *Dans toutes les réunions¹, dit Paul-Émile, et, que les dieux me pardonnent, même dans les banquets, il y a des gens qui conduisent les armées en Macédoine, qui savent où il faut camper, quelles forteresses ou doit occuper, par quels passages on peut pénétrer dans le pays, où il est bon de placer les magasins, par quelle route de terre ou de mer il convient de transporter les approvisionnements, quand il faut livrer bataille ou se tenir en repos. Non seulement ils décident de ce que l'on doit faire, mais ils condamnent tout ce qui se fait autrement et accusent le consul comme s'il était en cause devant eux.* N'en pourrait-on pas dire autant de ce qui se passe dans les cafés de Rome et dans beaucoup d'autres cafés ? Ne croit-on pas entendre, sur les nouvellistes, Théophraste ou la Bruyère ?

Paul-Émile ajoutait, avec une ironie patricienne de bon goût : *Je ne suis point de ceux qui pensent que les généraux ne doivent pas être avertis ; j'estime au contraire que ne consulter que soi est orgueil et non prudence. Mais c'est à des gens éclairés, au fait des choses de la guerre, instruits par la pratique, qu'il appartient d'abord de donner conseil, puis à ceux qui sont en présence des opérations, qui peuvent juger des circonstances sur les lieux, et qui, comme embarqués dans le même navire, partagent les mêmes périls. Si donc il y a quelqu'un qui se croie en état de me conseiller dans cette guerre, qu'il ne refuse point ses services à la république et vienne avec moi en Macédoine, je lui fournirai vaisseau, cheval, tente, et le défrayerai de tout. Pour ceux qui ne veulent pas se donner cette peine et qui préfèrent les loisirs de la cité aux fatigues de la vie des camps, je les prie de ne point prendre le gouvernail en demeurant à terre. Rome fournit assez de sujets de conversation pour alimenter leur bavardage ; mais qu'ils sachent que les avis de nos lieutenants nous suffisent...* Du reste, c'était un simple conseil spirituellement donné et sans nulle menace pour ceux qui ne s'y conformeraient pas. Je crois donc qu'il eut un plein succès dans le Forum, sauf à ne pas y être fort exactement suivi.

Persée fut complètement battu à Pydna. Quatre jours après, le bruit s'en était répandu à Rome ; tandis que le peuple assistait aux jeux dans le cirque, ce bruit courut sur tous les gradins ; on a combattu en Macédoine, et nous sommes vainqueurs. Puis ce fut un frémissement de plus en plus sensible, enfin des cris et des applaudissements éclatèrent de partout. On ne put découvrir l'auteur de cette nouvelle prématurée, où l'on vit un présage ; c'est là sans doute ce qui fit répéter le vieux conte du lac Régille, et dire que Castor et Pollux avaient apparu

¹ *Circulus* ; le vrai mot serait *club*.

auprès de la fontaine du Juturne ; on ajoutait que les portes de leur temple s'étaient ouvertes miraculeusement d'elles-mêmes. Ce fut probablement à cette occasion qu'un second temple de Castor et Pollux s'éleva près du cirque Flaminien¹.

Neuf jours plus tard, au moment où le consul Licinius, qui était demeuré à Home, allait monter au sommet des *Carceres*, pour donner le signal du départ des chars, on lui apporta de Macédoine une lettre ornée de lauriers, comme étaient celles des généraux victorieux. Le signal donné, Licinius monta dans sa voiture, et, en traversant le Cirque, montra au peuple la lettre ornée de lauriers. Le peuple tout entier se précipita dans l'arène. Le consul convoqua le sénat, et, autorisé par lui, s'étant rendu dans le Cirque que la foule n'avait pas quitté², annonça que son collègue L. Æmilius avait livré bataille au roi Persée ; que l'armée macédonienne avait été battue et dispersée, que le roi était en fuite, que toutes les villes de la Macédoine étaient au pouvoir du peuple romain. Le cirque retentit d'une immense acclamation, chacun alla chez soi apprendre la grande nouvelle à sa femme et à ses enfants. Et moi, tandis qu'absorbé dans ce souvenir j'erre aux lieux où fut le cirque, le cœur me bat aussi comme si je venais d'apprendre cette nouvelle si importante pour la grandeur de Rome, de Rome avec laquelle je me suis pour ainsi dire identifié en virant dans son passé et dans son sein.

Les jours suivants furent tout à l'allégresse, aux actions de grâces dans les temples, aux sacrifices. On fit rentrer dans l'arsenal les bâtiments qui étaient déjà prêts à partir. Le sénat se donna le plaisir d'appeler dans la curie les députés rhodiens qui y avaient parlé si arrogamment et qui n'étaient pas encore partis. Changeant de ton, ils osèrent féliciter les Romains d'une victoire qui, comme ils l'avaient toujours désiré, mettait fin à une guerre dangereuse pour la Grèce. On leur répondit qu'on n'était pas leurs dupes, qu'ils avaient constamment agi et parlé dans l'intérêt de Persée, et on les renvoya.

Cependant Persée fugitif avait été atteint et arrêté, en Samothrace, dans le recoin obscur d'un temple où il s'était caché. Il avait été conduit vêtu de deuil à la tente de Paul-Émile, qui s'était levé à son aspect, ne lui avait pas permis de tomber à ses pieds et lui avait tendu la main. Après avoir exprimé en grec son étonnement de l'imprudente conduite du roi et l'avoir exhorté à se confier dans la clémence du peuple romain, se retournant vers ceux qui l'entouraient, Paul-Émile leur adressa en latin quelques simples et nobles paroles sur l'instabilité des choses humaines et les enivrements de la fortune.

Les légations des villes de Grèce et d'Asie accoururent de nouveau à Rome. Les Rhodiens reparurent dans la curie, mais le sénat ne voulut point les entendre, et leur refusa le droit d'hospitalité qu'elle accordait aux ambassadeurs ; alors ces superbes se prosternèrent en demandant qu'on fît grâce à leurs torts récents en raison de leurs anciens services ; puis, en habits de deuil, ils allèrent par la ville supplier avec larmes tous les personnages puissants de les prendre sous leur protection. N'étant plus admis dans Rome et logés aux frais de la république, il leur fallut attendre la décision du sénat dans une auberge hors de la ville. Ramenés devant le sénat, ils y vinrent en suppliants. Enfin la guerre contre eux

¹ Vitruve, IV, 8, 4. Cela me ferait croire que la scène que je vais raconter se passa dans le cirque Flaminien, et non dans le grand Cirque.

² *Pro foris publicis* veut dire devant les gradins où était assis le public, comme on le voit par le passage qui précède : *Cum per circum reveheretur ad foros publicos laureatas tabellas populo ostendit*. Il s'agit ici des *fori* et non pas du *forum*. (Tite-Live, XLV, 1.)

ne fut pas résolue, et ils souscrivirent avec empressement à toutes les conditions qu'on voulut leur imposer.

Paul-Émile profita de sa victoire pour faire en Grèce un voyage de curiosité. A Delphes, il fit placer sa propre image sur des colonnes destinées à recevoir celles de Persée. C'est le seul exemple d'orgueil qu'un homme, du reste si sage, ait donné. Mais les plus sages eux-mêmes payaient leur tribut à ce sentiment de personnalité superbe, étranger aux hommes des premiers temps de la république, que Scipion l'Africain avait porté si haut et qui annonçait de loin César.

Le triomphe se préparait à Rome, ois déjà étaient arrivés les deux rois captifs qui devaient l'orner : le Macédonien Persée et l'Illyrien Gentius. Le sort de ces deux vaincus était le même. Les guerres de Macédoine et les guerres d'Illyrie avaient le même dénouement. La guerre d'Illyrie avait commencé après la fin de la première guerre punique. Les Illyriens étaient un peuple de pirates alors gouvernés par une femme, la reine Teuca, qui prétendait maintenir le droit de piraterie et qui courroucée du fier langage des ambassadeurs romains, les fit assassiner tandis qu'ils retournaient chez eux. Leurs statues furent placées dans le Forum¹. On comprend qu'une reine barbare ait violé le droit des gens par un meurtre ; on le comprend moins de la part d'un gouvernement qui s'appelle la monarchie apostolique, et cependant ce gouvernement, successeur de la reine Teuca en Illyrie, a fait ce qu'elle avait fait. Soumis aux Romains et un temps leurs alliés, les Illyriens, sous Gentius, prirent le parti de Persée. Vaincu avec lui, le dernier roi d'Illyrie se trouvait en ce moment réuni par le malheur à celui dont il avait vaillamment défendu la cause, et il pouvait lui reprocher ses manquements de foi et la honteuse avarice qu'avait montrée, dans ses rapports avec un chef de pirates, l'héritier du trône d'Alexandre. Gentius ne figura point dans le triomphe de Paul-Émile ; il fut réservé, avec toute sa famille, pour celui de son vainqueur, le préteur Anicius.

L'arrivée de Paul-Émile à Rome fut un premier triomphe ; il remonta le Tibre dans la galère royale de Persée, qui avait, — ce qui n'est pas aisé à comprendre, — seize rangs de rameurs et qu'ornaient les armes prises à l'ennemi. Mais, qui le croirait ? le véritable triomphe souffrit quelque difficulté. Paul-Émile, qui était de la vieille école, avait mécontenté l'avidité de l'armée, devenue plus exigeante que par le passé ; elle trouvait qu'une trop grande partie des fruits de la conquête avait été réservée pour le trésor public. On n'accusa pas Paul-Émile, comme Scipion, d'avoir rien gardé pour lui des trésors de l'ennemi ; il ne s'était réservé que quelques volumes grecs pour l'instruction de ses fils ; mais un complot se forma entre un officier mécontent et un tribun du peuple pour lui ravir les honneurs du triomphe. Le premier engagea sous main les soldats à venir en grand nombre voter dans les comices par tribus qui devaient se tenir au Capitole ; le second accusa le consul d'avoir imposé aux soldats des fatigues inutiles et de les avoir frustrés du prix de leurs services. C'était une manœuvre bien criminelle ; on faisait ce que personne n'avait fait encore ; on indisposait, on tentait l'armée. Le lendemain, les soldats très nombreux envahirent si bien la plate-forme du Capitole, que nul n'y pouvait pénétrer. Ceux des premières tribus votèrent contre le triomphe de Paul-Émile. A cette nouvelle, tout ce qu'il y avait de considérable à Rome, indigné et inquiet, accourut au Capitole. *Que deviendrons-nous*, s'écriaient-ils avec raison, *si les soldats font la loi aux*

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 11, 3.

généraux ? Un ancien consul, M. Servilius, demanda que les tribuns fissent recommencer le vote ; et, s'adressant aux soldats, il les invita, non pas au nom de la discipline antique, ce langage n'eût plus été entendu, mais au nom de la gloire de leur général, qui était la leur, à lui accorder le triomphe. Ce triomphe, marchandé indignement, finit par être obtenu.

La description détaillée qu'on lit dans Plutarque (*Paul-Émile*, 32-5) nous permet de nous en donner le spectacle comme si nous y assistions véritablement. Le peuple s'était établi dans les deux cirques¹, dans le Forum et dans les autres parties de la ville que le cortège devait traverser. Autour du Forum on avait construit des échafaudages en planches. Tout le monde était vêtu de blanc ; les temples étaient ouverts et décorés de guirlandes, fumants de parfums ; les rues laissées libres pour le passage du triomphateur. La pompe triomphale dura trois jours. Le premier suffit à peine à la montre des statues et des peintures, portées sur deux cent cinquante chariots ; le second, à celle des armes ; on y vit le bouclier rond des Crétois, le bouclier carré des Thraces et la sarrisse, longue lance macédonienne. Trois mille hommes suivaient, portant des vases, des coupes et la monnaie d'argent dans sept cent cinquante vases, dont chacun contenait trois mille talents, — environ quinze mille francs.

Le troisième jour, de grand matin, les trompettes sonnèrent des airs belliqueux, puis l'on vit s'avancer cent vingt vaches grasses, la tête ornée de bandelettes et de rubans, comme c'est encore l'usage à Rome de parer les animaux domestiques le jour de la Saint-Antoine. Elles étaient conduites par des jeunes gens ceints de belles ceintures ; derrière eux des enfants portaient des patères d'or et d'argent ; c'étaient les jeunes lévites et les enfants de chœur de la procession ; ils étaient suivis de ceux qui portaient la monnaie d'or dans soixante-dix-sept vases contenant chacun trois talents, comme pour la monnaie d'argent ; de ceux qui portaient la coupe sacrée, ayant une valeur de dix talents (cinquante mille francs), la grande coupe d'or, décorée de pierres précieuses, que Paul-Émile avait fait fabriquer, et enfin de ceux qui portaient la vaisselle en or de Persée ; venait ensuite le char de ce roi, ses armes et son diadème.

Ce magnifique spectacle remplissait les Romains de joie et d'orgueil ; mais quand on aperçut, un peu en arrière du char, les trois enfants de Persée paraître entourés de leurs pédagogues tout en larmes, qui, soulevant leurs petites mains, les instruisaient à supplier, une grande pitié toucha les cœurs ; les Romains aussi pleurèrent, et la joie fut mêlée de tristesse jusqu'à ce que les enfants eussent passé.

Persée, vêtu de deuil et entouré de ses serviteurs désolés, s'avancait comme frappé de stupeur et l'esprit égaré par la grandeur de son infortune. Il avait fait demander à Paul-Émile de le dispenser de figurer dans le triomphe. Le Romain, qui ne pouvait comprendre son attachement à la vie, s'était contenté de répondre en souriant : *Cela dépendait de lui et en dépend encore.*

Devant le char de Paul-Émile on portait quatre cents couronnes d'or dont autant de villes lui avaient fait hommage ; lui-même était vêtu de pourpre et tenait à la main une branche de laurier.

Mais au-dessus de la tête de ce glorieux mortel flottait un nuage de deuil ; cinq jours avant son triomphe, il avait perdu un fils de quatorze ans, et il devait en

¹ Le triomphe partait du champ de Mars, traversait le cirque Flaminien, entrait dans Rome par la porte triomphale, puis, par le grand Cirque et la vallée qui sépare le Palatin du Cælius, allait gagner la voie Sacrée, qu'il suivait jusqu'au Forum et au Capitole.

perdre un autre, âgé de douze ans, trois jours après. Il avait espéré qu'ils seraient près de lui sur son char triomphal, et ce char passait entre les tombeaux de ses deux enfants.

Au bout de quelques jours il alla dans le Forum, monta à la tribune pour y rendre compte suivant l'usage, de ce qu'il avait fait. *Vingt-six jours*, dit-il, *après mon départ d'Italie, j'avais vaincu et pris Persée ; un succès si rapide m'effrayait ; je craignais que les dieux le fissent expier à l'armée ou à vous par quelque malheur, car les dieux sont jaloux ; mais c'est moi que les dieux ont frappé*¹. Puis il parla au peuple de sa douleur, se félicita que l'inconstance du sort l'eût atteint dans sa famille plutôt que dans sa patrie, ne put s'empêcher de comparer tristement le sort de Persée vaincu, mais dont les enfants vivaient, avec sa propre destinée, lui vainqueur, mais qui était venu au Capitole des funérailles d'un de ses fils, et du Capitole était allé aux funérailles de l'autre. Faisant allusion à leurs aînés, passés par l'adoption dans des familles étrangères, il termina ce noble discours en disant : *Dans la maison de Paul-Émile, il ne reste plus que lui ; mais de cette calamité domestique, votre félicité et la fortune publique me consolent*. Paul-Émile mourut peu de temps après. Persée perdit aussi deux de ses enfants ; le malheur ne défend pas du malheur. Le troisième apprit à ciseler et s'estima heureux d'être employé comme scribe par les magistrats romains. Persée fut d'abord jeté dans un cachot, où, selon les uns, il périt misérablement ; d'où, selon les autres, il fut tiré à la demande de son généreux vainqueur.

Nous venons d'être témoins, comme le furent les Romains, d'un des drames les plus émouvants dont Rome a été le théâtre, un drame qui pourrait avoir pour titre : *Le deuil dans la gloire* ; à part ce deuil qui vint l'obscurcir, le triomphe de Paul-Émile est un spectacle magnifique d'où sort une austère moralité. Ce triomphe était trop beau, il y avait là trop de richesses, danger nouveau de Rome, fléau terrible par où la liberté devait périr. Le plus éclatant triomphe qu'eût vu la république présageait, hélas ! le triomphe de l'empire.

La suite des guerres de Macédoine m'a entraîné, et j'ai laissé derrière moi la guerre d'Étolie, qui se place entre la défaite d'Antiochus et les luttes contre Persée. J'y suis ramené par un monument caractéristique du temps, et qui se rapporte à cette guerre ; le temple consacré par M. Furius Nobilior à Hercule Musagète, Hercule qui conduit les Muses.

La ligue Étolienne, brouillée avec les Romains depuis le partage des villes de Macédoine enlevées à Philippe, sur un faux bruit que le roi Antiochus venait de détruire l'armée romaine, avait rompu une trêve momentanée et repris les armes. Après la défaite d'Antiochus, les envoyés étoliens qui étaient à Rome parurent dans la curie et, au lieu de confesser la faute de leur peuple, parlèrent au sénat avec une fierté qu'il jugea très insolente. On décida qu'il fallait dompter ces esprits superbes ; on fit sortir les envoyés de la curie, on les chassa de Rome et de l'Italie.

M. Fulvius² Nobilior, chargé de soumettre les Étoliens, alla assiéger Ambracie, ville importante de l'Épire, qui leur appartenait maintenant et qui avait été la

¹ App., *Maced.*, 19 .

² Les Fulvii étaient vraisemblablement originaires de Tusculum. (Pline, *Hist. nat.*, VII, 41 ; Cicéron, *Philipp.*, III, 6.) On a trouvé à Tusculum une inscription en l'honneur de Fulvius Nobilior sur la base d'une statue que lui avaient érigée ses compatriotes. Je suis porté à croire les Fulvii d'extraction sabellique, par leur nom qui veut dire **roux**, comme celui des Flavii, certainement sabins, veut dire **blonds** ; par le prénom sabin *Marcus*, fréquent dans cette *gens* ; par leurs surnoms, dont plusieurs sont sabins ; Flaccus, commun aux Valerii, aux

résidence de Pyrrhus. La reddition de cette ville détacha d'eux tous leurs alliés et les mit à la discrétion des Romains ; depuis ce jour la ligue Étolienne cessa d'exister.

Le temple d'Hercule Musagète était dans la partie du champ de Mars on l'on se rendait par la porte Carmentale¹. Beaucoup d'édifices publics, construits au sixième siècle, s'élevèrent dans cette région du cirque Flaminien, quartier populaire pour des raisons que j'ai indiquées, comme ce cirque lui-même était le cirque populaire. A cette époque, on voit en toute chose se préparer l'ascendant de la démocratie qui dominera le siècle suivant².

Le nom d'Hercule *qui conduit les Muses* était, dans cette circonstance, strictement historique ; la force, dont Hercule était le type, conduisait alors en effet à Rome les arts de la Grèce, que personnifiaient les Muses. Dans un sens encore plus particulier, ce nom convenait merveilleusement à un temple élevé par Fulvius Nobilior, qui avait apporté les statues des Muses d'Ambracie³.

Ce temple était donc doublement un symbole du philhellénisme⁴ dont Fulvius Nobilior était lui-même un représentant. Caton lui reprochait son goût pour les lettres, son attachement pour le poète Ennius, à demi grec, et qui fit tant pour latiniser la littérature grecque. Fulvius avait désiré que le vaillant poète le suivit dans ses campagnes ; comme Hercule sous la forme de Musagète, il voulait être, lui aussi, un vainqueur accompagné par les Muses⁵.

Il avait déposé des *fastes*⁶ dans ce temple, parce que, selon les idées grecques qu'il accueillait volontiers, les Muses présidaient à l'histoire, comme l'a fait voir Hérodote en donnant le nom d'une Muse à chaque livre de la sienne.

Après la prise d'Ambracie, Rome vit venir une députation de la ligue Étolienne qui avait reçu un coup dont elle ne devait pas se relever ; il s'agissait de faire ratifier par la curie un traité de paix fort peu avantageux. Cela même était difficile ; le roi Philippe avait des protecteurs dans le sénat, et par eux l'avait indisposé contre les Étoliens ; d'autre part, leur vainqueur qui les favorisait, Fulvius Nobilior, avait envoyé au sénat quelques amis pour les protéger ; ainsi peuples et rois possédaient des patrons dans la curie. Le travail secret de ceux qui s'intéressaient aux Étoliens triompha des influences favorables à Philippe ; la majorité parut céder à un discours d'un envoyé athénien⁷, mais était, je crois, disposée d'avance à se laisser toucher.

Environ vingt ans après la défaite de Persée, la Macédoine fut de nouveau troublée. Un certain Andriscus se donna pour Philippe, fils de Persée ; le faux

Horatii, aux Calpurnii, qui prétendaient descendre de Numa. Plusieurs de ces surnoms ont la terminaison sabellique en o, *Bambalio*, *Gillo*, ou une racine certainement sabine (*Auril*, en sabin soleil), d'où Aurelius.

¹ Un fragment du plan antique de Rome montre que ce temple était au nord-ouest du portique d'Octavie.

² Par suite de cette importance que prenait toujours de plus en plus le cirque Flaminien, Fulvius Nobilior, lors de son triomphe sur les Étoliens, distribua les récompenses militaires dans ce cirque (Tite-Live, XXXIX, 55).

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 56, 6. Servius (*Æn.*, I, 8) dit que Fulvius Nobilior transporta dans son temple d'Hercule une petite chapelle en bronze consacrée par Numa aux Muses, c'est-à-dire aux Camènes sabinnes, qui, frappée par la foudre, avait été placée d'abord dans le temple de l'Honneur et de la Vertu, voisin en effet du bois des Camènes. Les Camènes étaient les vieilles Muses sabinnes, que Fulvius Nobilior, d'origine sabellique comme tous les Fulvius, voulut placer près des Muses grecques.

⁴ De plus c'était une antique tradition qu'Hercule avait enseigné les lettres à Évandre (Plutarque, *Quæst. Rom.*, 59), fils de Carmenta, elle-même une Camène, et dont le sanctuaire n'était pas éloigné du temple d'Hercule Musagète.

⁵ *Ille qui cum Ætolis Ennio comite bellavit, Fulvius, non dubitavit Martis manubias Musis consecrare.* (Cicéron, *Pr. Arch.*, XI.) ... *Quod in Græcia cum esset imperator acceperat Herculem Musagetem esse comitem ducemque Musarum.* (Eumène, *pro Inst. schol. Augustod.*, 7.)

⁶ Macrobe, *Saturnales*, I, 12, 16.

⁷ Polybe, *Rel.*, XXII, 11.

Philippe, Andriscus, fut suivi bientôt après d'un autre prétendu fils de Persée. Ce genre de supercherie semble épidémique, et plusieurs imposteurs de cette sorte paraissent presque toujours dans le même temps. On vit, comme nous l'a appris l'histoire si dramatique et neuve même en Russie de M. Mérimée, surgir coup sur coup deux faux Démétrius ; et nous avons eu un nombre assez raisonnable de Louis XVII.

Le faux Philippe était venu intriguer à Rome, centre alors des intrigues de l'univers comme de tout le reste. Un moment il fut maître de la Macédoine. Les fraudes de noms usurpés ont souvent un succès très rapide, mais qui ne dure jamais beaucoup. On envoya contre le faux Philippe Q. Metellus¹ auquel cette guerre valut le nom de **Macédonique**. Il le gagna à peu de frais ; l'usurpateur, que ses crimes avaient fait détester, lui fut livré et revint à Rome cette fois pour orner le triomphe de son vainqueur.

La valeur véritable et la destinée de ce Metellus le *Macédonique* et du véritable triomphateur de la Macédoine sont bien différentes. Il y a de l'un à l'autre presque autant de distance que du vrai Persée au faux Philippe. Metellus était un plébéien illustre ; il montra de l'humanité ; mais il était accessible à l'envie, vice qui est quelquefois celui des plébéiens les plus illustres. A la fin d'une guerre en Espagne où il s'était distingué, il travailla à désorganiser son armée, afin que la gloire de son successeur n'obscurcît pas la sienne. Le plébéien Metellus fit toujours cause commune avec les patriciens, même dans leurs plus coupables égarements ; il les aida de son éloquence contre ce grand et, en somme, sage réformateur, Tiberius Gracchus. Ce fut sans doute cette désertion des intérêts de son ordre qui le rendit si impopulaire à Rome. Sa candidature au consulat échoua deux fois, et pendant sa censure, un tribun qui avait à se plaindre de lui voulut le faire précipiter de la roche Tarpéienne.

Metellus n'en mourut pas moins comblé de considération et d'honneurs. Il est cité par les anciens comme un exemple de la félicité humaine, car il vit trois de ses fils arriver au consulat, et le quatrième au moment d'y parvenir. Paul-Émile avait vu ses deux enfants mourir la veille et le lendemain de son triomphe.

Je n'aurais pas tant parlé de cet homme considérable, mais du second ordre, s'il ne figurait dans l'histoire des monuments de Rome avec plus d'éclat que dans l'histoire de ses conquêtes.

Metellus éleva un vaste portique quadrangulaire, que remplaça depuis le portique d'Octavie². Dans son enceinte était déjà un temple à Junon³ ; il en érigea un autre à Jupiter Stator. Un de ces deux temples était de marbre, ce qui fait époque dans l'histoire de l'architecture à Rome et des mœurs romaines ; pour la première fois le marbre fut employé à la construction d'un temple. Velleius Paterculus se demande si ce commencement de magnificence ne fut pas un commencement de corruption.

¹ Les Metelli étaient un rameau de la grande gens plébéienne des Cæcili, qui paraît avoir été originaire de Préneste.

² Velleius Paterculus, I, 11. Il ne faut pas confondre ce *porticus Octaviæ* avec celui qui reçut le nom de *porticus Octavia*, parce que son auteur fut un Octavius qui, dans la guerre contre Persée, obtint l'honneur d'un triomphe naval. (Festus, p. 178). Ce portique était voisin du théâtre de Pompée ; on l'appela Corinthien, parce que les chapiteaux étaient en bronze de Corinthe et faits probablement, comme les colonnes rostrales, avec l'airain des becs de vaisseaux capturés, *navali ære*.

³ Ce temple ne doit point être confondu avec le temple de Junon Reine, qui était entre le cirque Flaminien et le portique de Pompée.

L'architecte du temple de Jupiter était un Grec, Hermodore de Salamine¹, et plusieurs statues grecques apportées de Macédoine ornèrent cet ensemble d'édifices, plus imposant et plus magnifique que tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. L'art grec prenait décidément possession de Rome. Dans les premières années du septième siècle, d'autres chefs-d'œuvre de cet art incomparable allaient être amenés à Rome par une autre guerre, celle que devait couronner barbaquement la destruction de Corinthe.

La destruction de Corinthe fut la fin de la ligue Achéenne formée pour défendre l'indépendance et la liberté de la Grèce contre les indignes successeurs d'Alexandre et contre les petits tyrans qui, aidés comme toujours par le désordre, pullulaient partout. Cette confédération fut le plus énergique effort des peuples grecs vers une association qui aurait pu les sauver. Elle avait établi dans son sein l'unité des législations, des poids et des mesures². Les Éoliens aussi avaient formé une confédération, mais elle ne fit rien pour l'affranchissement de la Grèce ; de plus, les Éoliens étaient un peu des barbares. Les Achéens appartenaient à un des plus nobles rameaux de la race hellénique. La ligue Étolienne n'a pas donné un grand nom à l'histoire ; la ligue Achéenne présente à l'éternelle admiration du monde Aratus, Philopémen et l'historien Polybe.

Attirés par la grandeur comme les Éoliens par la force, les Achéens s'unirent à Rome pour s'en faire un appui contre les tyrans naturels de la Grèce, les rois de Macédoine. Ils ne se séparèrent point d'elle pour s'unir à ces tyrans, comme les Éoliens, par le dépit d'une ambition trompée ; ils lui restèrent fidèles tant qu'elle leur laissa quelque liberté d'action. Mais Rome ne l'entendait point ainsi, elle voulait pour elle seule cette liberté et vit d'un mauvais œil les mesures que prenait Philopémen pour faire entrer dans la ligue Achéenne toutes les villes de la Grèce. Le sénat reçut fort mal les envoyés achéens, s'exprima d'une manière ambiguë sur son dessein de délivrer Sparte, du tyran Nabis, puis désavoua ce dessein. Ce fut, je le répète, une politique pleine de tortuosité. Rome voulait bien faire servir les plans de Philopémen pour la résurrection et l'unité de la Grèce, à renverser les puissances qui lui faisaient ombrage, mais elle ne voulait pas que la Grèce fût une et forte. L'unité de la Grèce déplaisait à Rome, où l'on travaillait sourdement à la faire avorter. Une fois débarrassés de Persée, les Romains ne ménagèrent plus rien et demandèrent qu'on envoyât à Rome, pour s'y justifier, mille Achéens, suspects d'avoir eu des intelligences avec le roi de Macédoine. Parmi eux était Polybe, qui trouva une bienveillante hospitalité et une amitié véritable auprès de Scipion Émilien. A leur arrivée les Achéens furent séparés et gardés comme otages. Privée des hommes faits pour la diriger, la ligue Achéenne fut en proie aux divisions et se laissa emporter à des violences qui décidèrent les Romains à lui déclarer ouvertement la guerre.

Cette guerre, heureusement commencée par Metellus, fut achevée sans peine par un grossier soldat, Mummius ; sa main brutale porta le dernier coup. Corinthe, qui s'était rendue sans coup férir, fut saccagée avec une fureur que rien n'excuse, et les chefs-d'œuvre de l'art antique³ qu'elle renfermait en grand nombre tombèrent dans les mains de soldats qui jouaient aux dés sur un tableau

¹ Vitruve, III, 2, 5. J'adopte la correction de Turnèbe, *Hermodori* pour *Hermodii*, parce qu'Hermodore de Salamine éleva, vers le même temps, le temple de Mars Callæcus, à Rome (Corn. Nepos, *ap. Bibl. gr. lat.*, VIII, col. 792, fr. XI.)

² Polybe, II, 37.

³ Parmi les statues apportées de Corinthe à Rome étaient trois divinités à genoux (*nixi*), et qu'on supposait aider aux accouchements. Elles furent placées au Capitole assez singulièrement devant la cella de la déesse vierge Minerve. (Festus, p. 175.)

célèbre, et d'un général qui avait besoin, pour connaître la valeur de son noble butin, que le roi de Pergame en offrit un prix très élevé, un général capable de dire à ceux qui étaient chargés de porter à Rome des œuvres d'art dont la perte était irréparable, que s'ils les perdaient ils en rendraient d'autres. Il semble qu'on se trompe de six cents ans, et que les Goths sont arrivés.

La même année, Scipion Emilien triompha de Carthage, et Mummius de Corinthe. Aucun monument à Rome ne rappelle ces deux triomphes. Mummius avait dédié un temple et une statue au dieu de la force, à Hercule *vainqueur*¹, mais sans lui associer les Muses. On l'a appris par une inscription dans laquelle Mummius se vante stupidement de ce qui devait le déshonorer à jamais par ces deux mots : ***Deletu Corintha. J'ai détruit Corinthe.*** Tant pis pour toi, sauvage !

Carthage n'est plus, la Grèce est morte. Avant d'aller plus loin, il faut revenir sur quelques luttes moins considérables, mais sérieuses, que la république romaine a eu à soutenir pendant la durée de ses plus grandes guerres défensives, les guerres puniques, et de ses plus grandes guerres offensives, les guerres contre Philippe, Antiochos et Persée. Ces luttes secondaires, qui eurent aussi leurs difficultés et leurs périls, ajoutent au mérite des vastes entreprises qu'elles n'empêchèrent point le peuple romain de poursuivre, et elles ont laissé quelques traces à Rome.

Tandis que les Romains étaient si fortement occupés dans l'Italie méridionale, en Grèce, en Asie, ils avaient derrière eux les Gaulois, les Ligures, les peuples de l'Espagne, qui ne se lassaient point de les attaquer.

Les Gaulois savaient le chemin de Rome, et voulurent souvent le reprendre ; trente ans après avoir rançonné le Capitole, ils le menaçaient du mont Albain. Répandus sur les deux rives du Pô, ils possédaient l'Italie septentrionale tout entière. Pendant les guerres des Samnites et des Étrusques contre les Romains, ils s'allièrent avec ces deux nations redoutables ; quand elles furent soumises, ils demeurèrent indépendants et osèrent même parfois attaquer des villes étrusques devenues romaines ; c'est ainsi qu'avant la fin du cinquième siècle, ils assiégèrent Arezzo, puis ils massacrèrent les fétiaux que Rome leur envoyait, les coupèrent en morceaux et semèrent par la campagne ces débris sanglants². La vengeance ne se fit pas attendre, et P. Cornélius Dolabella commença contre eux ces représailles d'extermination qui donnent un caractère tragique aux guerres contre les Gaulois et aux monuments qui s'y rapportent.

Le partage des terres du Picentin, opéré en expulsant les Gaulois Sénones, moyen de popularité imaginé par le toujours imprudent Flaminius, et que Polybe condamne sévèrement, souleva deux grandes nations gauloises de l'Italie, les Boïens et les Insubres, au moment où l'on venait de terminer la première guerre punique, et où Rome commençait à respirer ; mais Rome ne respirait jamais longtemps. Les Gaulois appelèrent à eux leurs compatriotes de l'autre côté des Alpes ; ceux-ci répondirent à cet appel. C'étaient ces Gésates, qui avaient pour coutume de combattre nus au premier rang.

Quand on sut que soixante-dix mille Gaulois marchaient sur l'Etrurie, ce fut une grande terreur à Rome. Le nom des Gaulois était redouté en Italie comme en Grèce. A leur première rencontre avec les Romains, ils furent vainqueurs ; la

¹ Cette inscription est au Vatican, salle du Méléagre. On dit qu'elle a été trouvée sur le Cælius, près de Saint-Jean de Latran, ce qui donnerait lieu de supposer que le temple en question était du côté où l'ut un temple d'Hercule vainqueur.

² Appien, *b. Celt.*, 11.

furie gauloise commençait toujours par là, mais la supériorité de la discipline de leurs ennemis et l'infériorité de leurs armes leur firent perdre successivement deux grandes batailles, celles de Telamon¹ et celle de Clastidium², et ils n'eurent plus qu'à se soumettre.

Après cette dernière bataille, Rome vit pour la troisième fois le vainqueur — c'était Marcellus — apportant les dépouilles d'un chef ennemi tué de sa main, ce qu'on appelait les **dépouilles opimes**, attachées en trophée à un tronc d'arbre, comme au temps de Romulus y monter au Capitole et les consacrer à Jupiter Férétrius.

Battus en Étrurie, puis vers le Tessin, où les Romains étaient allés les chercher, les Gaulois de l'Italie du Nord, écrasés par Marcellus à Clastidium, profitèrent du séjour d'Annibal et d'Hamilcar en Italie pour relever la tête. Dès que Rome en eut fini avec Philippe, elle se retourna vers les Gaulois, et remporta sur eux, devant Crémone, une victoire dont on peut mesurer l'importance par la joie qu'elle produisit à Rome³. Pendant cette bataille, un temple avait été voué par L. Furius Purpuréo à Jupiter⁴.

Une seconde victoire, moins glorieuse, parce qu'elle était due en partie à la trahison des Cénomans (les Manceaux), fut remportée sur les Insubres, dont Milan était la ville principale.

Pendant ces guerres contre les Gaulois du nord de l'Italie, le consul C. Cornélius Cethégus avait voué un temple à Junon Libératrice (*Sospita*⁵). La terreur qu'inspiraient les Gaulois était toujours très grande être délivré d'eux, c'était être sauvé.

Ce temple, situé dans un endroit populeux, le marché aux légumes, fut, à ce qu'il paraît, fort négligé, livré, ainsi qu'on le voit trop encore pour les palais de Rome, aux plus sales usages⁶. Enfin on trouva un jour une chienne qui avait fait ses petits sous la statue de la déesse libératrice du peuple romain. La déesse en avertit par un songe une Cecilia Metella, qui n'était point celle dont le tombeau est connu de tous les voyageurs⁷. Le sénat fit remettre le temple en bon état.

La victoire remportée sur les Gaulois par le préteur Furius fut l'occasion d'un débat violent. Le consul trouvait mauvais que Furius ne l'eût pas attendu pour livrer bataille. Celui-ci se hâta d'aller à home pour profiter de l'absence du consul et obtenir le triomphe. Le sénat le reçut hors de la ville, dans le temple de Bellone. Les plus vieux blâmaient Furius d'avoir quitté sa province, et volé la gloire d'autrui. Il aurait dû attendre les consuls, eux l'attendraient. Les plus jeunes s'élevaient contre cette vieille routine, et disaient qu'on ne livrait pas les batailles à son moment, mais quand il fallait les livrer. Enfin le triomphe fut accordé, mais les dépouilles de l'ennemi ne précédèrent point le char du préteur, aucun soldat ne le suivit. On réservait ainsi les droits du consul, et encore il se plaignait à son retour. La vieille discipline menacée se défendait.

¹ En Étrurie, aujourd'hui Telamone.

² Entre Plaisance et Tortone, aujourd'hui Casteggio.

³ *Magna victoria lætaque Romæ fuit.* (Tite-Live, XXXI, 22.)

⁴ Tite-Live, XXXI, 21. Ce temple fut dédié six ans après ; il était dans l'île Tibérine. (Id., XXXV, 53.) Une inscription où il est parlé de Jupiter, découverte il y a quelques années sous l'hôpital de Saint-Jean Calabita, fait croire que son temple se trouvait dans la partie nord-ouest de l'île. Ailleurs Tite-Live (XXXV, 41) parle de deux temples de Jupiter dédiés en même temps sur le Capitole, et dont l'un, dit-il, avait été voué par L. Furius Purpuréo. Celui-ci avait donc voué deux temples à Jupiter, l'un dans l'île, l'autre au Capitole.

⁵ Tite-Live, XXXII, 30 ; XXXIX, 53.

⁶ *Matronarum sordidis obscenisque corporis coinquinatum ministeriis.* (Jul., *Obseq.*, 115.)

⁷ Celle-ci était la fille de Metellus Créticus, l'autre de Metellus Baléaricus.

Ces triomphes sur les Gaulois n'avaient pas la splendeur des triomphes sur la Grèce et l'Orient. On n'y voyait ni statues, ni tableaux, ni fabuleuses richesses ; ils avaient cependant leur éclat, que rehaussaient la grande taille et l'air farouche, le costume inusité des captifs, les bracelets et les colliers d'or enlevés aux cadavres. Au triomphe de Scipion Nasica, celui qui avait dit au sénat : *Dans le pays des Boïens, il y a maintenant des femmes et des enfants*, on compta quatorze cent soixante et onze de ces colliers. La monnaie d'or et d'argent, aussi bien que des vases artistement travaillés, montraient que les Gaulois commençaient à cultiver ces arts et à se civiliser dans leur seconde patrie ; mais les Romains avaient peur d'eux et ne voulaient pas les y laisser s'établir. Douze mille Gaulois avaient passé les Alpes et s'étaient mis à bâtir une ville dans la Vénétie. Leurs envoyés vinrent demander au sénat la permission de continuer. Le sénat leur fit répondre qu'ils eussent à repasser les Alpes.

Ces guerres contre les Gaulois, qui tombent dans la première moitié du sixième siècle, et pendant lesquelles on dédia bon nombre de temples¹, ce qui montre combien elles furent sérieuses, car, en général, on vouait un temple dans un danger, ces guerres furent importantes pour les Romains, auxquelles elles achevèrent de donner l'Italie ; elles le sont aussi pour nous, car c'est à elles qu'on peut rattacher avec quelque vraisemblance une statue célèbre sous le faux nom du Gladiateur mourant, et plusieurs sculptures remarquables qui représentent des guerriers gaulois ou des combats contre les Gaulois.

Tel est le beau groupe de la villa Ludovisi, auquel on avait donné le nom d'Arria et Pætus ; il fallait fermer les yeux à l'évidence pour voir un Romain du temps de Claude dans ce chef barbare qui, après avoir tué sa femme, se frappe lui-même d'un coup mortel. Le type du visage, la chevelure, le caractère de l'action, tout est gaulois ; la manière même dont s'accomplit l'immolation volontaire montre que ce n'est pas un Romain que nous avons devant les yeux ; un Romain se tuait plus simplement, avec moins de fracas. Le principal personnage du groupe Ludovisi conserve en ce moment suprême quelque chose de triomphant et de théâtral ; soulevant d'une main sa femme affaissée sous le coup qu'il lui a porté, de l'autre il enfonce son épée dans sa poitrine. La tête haute, l'œil tourné vers la ciel, il semble répéter le mot de sa race : *Je ne crains qu'une chose, c'est que le ciel tombe sur ma tête*.

Bien des chefs gaulois ont dû finir ainsi. Si l'art voulait donner un nom au personnage ici représenté, ce pourrait être celui d'Anéroëstus, roi des Gésates, ces combattants chez qui tout était héroïque, même la nudité. Vaincu à Télamon, ce chef gaulois, après avoir donné la mort aux siens, se frappa lui-même.

C'est sans doute aux guerres du sixième siècle contre les Gaulois qu'il faut rapporter les bas-reliefs où l'on voit les Romains combattant des ennemis qui sont bien certainement des Gaulois. On les reconnaît à leur chevelure flottante ou hérissée, à leurs colliers, à leurs moustaches et aussi à leur emportement dans la bataille, à leur fougue dans la mêlée.

Dans un bas-relief du Capitole², les Gaulois se font remarquer par leur nudité, qui rappelle le costume héroïque des Gésates.

¹ L'année qui vit dédier le temple de Junon Sospita, en vit dédier aussi plusieurs autres ; un à la Fortune Primigenia, sur le Quirinal celui-ci avait été voué pendant la guerre contre Annibal ; dans Pile Tibérine, un à Faunus, et un à Jupiter. (Tite-Live, XXXIV, 53.) Le culte de la Fortune, sur le Quirinal, et de Faunus, dans l'île, remontaient tous deux nous l'avons vu, à la plus haute antiquité.

² Dans une des salles d'en bas.

Un Gaulois est tombé de son cheval qu'il tient encore, et voudrait se relever pour combattre ; il saisit le cheval à la bouche avec un effort désespéré. Un autre se tue tranquillement sous les pieds des chevaux pour ne pas orner le triomphe du vainqueur.

Un second bas-relief¹ présente des scènes pareilles. Un vieux chef gaulois, couché à terre, se débat avec fureur ; des femmes gauloises captives sont debout dans une attitude morne et fière.

Enfin je retrouve un épisode des mêmes guerres dans le **Gaulois mourant** du Capitole, qui n'a jamais été un *Gladiateur mourant*. On a pu sous l'empire, dans des mosaïques barbares, reproduire des scènes de l'amphithéâtre, et, dans d'autres mosaïques d'une meilleure époque, les portraits des gladiateurs à la mode² ; mais un sculpteur éminent n'eut pas daigné consacrer à cette sorte de gens fort méprisés un ciseau savant, et celui-ci l'était ; car l'auteur s'est visiblement inspiré du *Blessé mourant* de Crésilas³. On ne pouvait imiter un chef-d'œuvre de l'art grec que dans un sujet plus noble. D'ailleurs, rien ne rappelle l'amphithéâtre, et tout rappelle le champ de bataille. Mortellement blessé, le chef gaulois, reconnaissable à son collier et à ses moustaches, est près d'expirer. Il s'appuie encore sur sa main, attendant sans lâche abattement, sans effort inutile, le moment où il va tomber tout à fait. On n'a jamais mieux montré un homme recueilli et comme absorbé dans l'opération de mourir. Si le sculpteur eût pu choisir des formes plus nobles, il ne pouvait mieux donner le sentiment de la vie qui s'en va avec le sang.

Ici rien de tumultueux, rien de dramatique ; un Romain ne finirait pas autrement que ce Gaulois. C'est à mort sans témoin derrière un rocher ou un buisson, qui est si souvent la mort du soldat.

Enfin on peut bien dire de cette statue ce que Polybe dit des soldats de notre race : blessés, ils résistaient par l'âme (II, 30).

Les monuments dont je viens de parler ne peuvent se rapporter à la première invasion gauloise. L'art romain n'était pas alors si avancé et l'art grec si connu à Rome. C'est tout au plus si l'on peut supposer que ce Gaulois mourant a été exécuté après la prise de Syracuse, qui introduisit à Rome les chefs-d'œuvre de l'art grec, pour célébrer les victoires remportées sur les Gaulois à diverses reprises pendant le cours du sixième siècle, une, entre autres, par Marcellus, ce qui pouvait donner l'idée de traiter des sujets gaulois à quelque artiste grec amené à Rome par le vainqueur de Syracuse⁴.

Les Ligures n'ont pas fait tant de bruit que les Gaulois ; cependant ils ont été un grand peuple. Pour moi, comme pour mon savant maître, Fauriel, les Ligures sont des Ibères, race antique qui semble avoir précédé les Celtes dans la Gaule, avoir partagé avec eux l'Espagne, et, sous le nom de Ligures, occupé une partie de l'Italie. Quand on rejetterait la parenté des Ibères et des Ligures, ceux-ci auraient tenu encore une assez grande place dans l'ancien monde. Déjà Hésiode les nomme parmi les principaux peuples de la terre, avec les Ethiopiens et les

¹ Près de la porte du casino de la villa Borghèse.

² Les premières à la villa Borghèse, les secondes au musée de Saint-Jean de Latran.

³ Voyez le chapitre X.

⁴ On a vu aussi dans ces sculptures une imitation des artistes grecs qui, vers le même temps, représentaient les guerres des rois de Pergame contre les Gaulois, et dont Plinius a nommé quelques-uns (XXXIV, 19, 34). Mais la présence à Rome de tels monuments s'expliquerait moins naturellement dans ce cas que s'il s'agit des guerres de Rome contre les Gaulois. Cela est axai surtout du bas-relief trouvé sur la voie Appienne, aux portes de Rome.

Scythes. Ératosthène appelle **Ligurienne** toute la presqu'île occidentale de l'Europe et toute la mer qui est au sud de la Gaule¹.

Au sixième siècle de Rome, ce qui restait de l'antique race des Ligures habitait les deux versants des montagnes qui portent encore le nom de Liguriennes ; les plaines situées à l'est de ces montagnes et le long de la mer Tyrrhénienne jusqu'à Pise et Arezzo. Souvent ils s'allièrent aux Gaulois contre les Romains ; mais leur résistance se prolongea bien après celle des Gaulois, avec une constance qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, car toute résistance à la force est digne d'admiration.

Ils apparaissent dans l'histoire romaine au moment où commencent les guerres gauloises du sixième siècle, auxquelles on les trouve sans cesse mêlés. Comme les Gaulois, ils virent dans l'invasion carthaginoise l'affranchissement de l'Italie, et embrassèrent la cause d'Annibal ; mais, quand cette cause fut perdue, ils ne cessèrent pas de lutter pour leur indépendance. Toujours vaincus, ils reprennent toujours les armes, et forcent Rome à s'occuper d'eux presque sans relâche. Au commencement de la guerre contre Antiochus, vingt mille Ligures étaient descendus de leurs montagnes et ravageaient le littoral de la mer d'Étrurie. Le consul Minucius monta aux rostrès, et, au nom du sénat, ordonna aux deux légions levées l'année précédente de se rendre sur-le-champ à Arezzo, déclarant qu'il allait en lever deux autres, et que Romains et alliés latins eussent à venir au Capitole ; où il ferait le recrutement. Nous voyons encore une fois le Capitole remplacer à cette époque le champ de Mars, de même que nous l'avons vu remplacer le Forum. Comme les soldats appelés à composer les deux nouvelles légions s'adressaient aux tribuns pour faire valoir leurs droits à la retraite, ou à l'exemption du service pour cause de maladie, réclamations qui deviennent de plus en plus fréquentes à cette époque et montrent dans les mœurs militaires un relâchement de mauvais augure ; le sénat défendit aux tribuns de prononcer sur ces réclamations, quand l'État avait besoin de toutes ses ressources. Les Ligures, maintenant au nombre de quarante mille, assiégeaient Pise et ravageaient le pays. Le consul Minucius écrivait qu'il ne pouvait abandonner son armée pour venir à Rome tenir les comices, et demandait que son collègue en fût chargé, ce qu'on lui accorda.

Minucius annonça que les Ligures étaient soumis ; ils l'étaient si peu, qu'un an après on donnait, contre l'usage, aux deux consuls la même province, afin que, réunis, ils vinssent à bout de ce peuple indomptable, ennemi né, dit Tite-Live (XXXIX, 1), pour entretenir la discipline des Romains pendant l'intervalle de leurs grandes guerres. Dans ces expéditions contre les Ligures, tout était propre à tenir le soldat en haleine ; un pays montueux et difficile, des chemins escarpés, étroits, semés d'embûches ; un ennemi agile, soudain ; jamais de repos ou de sécurité ; une région pauvre et qui donnait peu de butin. Cependant on vint à bout, du moins pour un temps, de ces terribles montagnards ; mais l'un des consuls, M. Æmilius Lepidus, avait dû se trouver souvent dans ces situations critiques où l'on vouait un temple aux dieux pour obtenir le salut et la victoire ; car il en voua deux, ce qui n'est jamais arrivé, je crois, dans une même campagne ; l'un à Diane², peut-être parce que cette guerre ressemblait à une

¹ Voyez les auteurs cités ; Art., *Liguren* ; Pauly, *Real. encycl.*, 1087.

² Tite-Live, XI, 12.

chasse, et l'autre à Junon Reine ; depuis la prise de Véies surtout, Junon était la grande déesse du peuple romain¹.

Au moins un de ces deux temples s'éleva dans le voisinage du cirque Flaminien ; c'était, au sixième siècle, le quartier à la mode pour les temples².

A l'occasion de leur dédicace, on donna des représentations dramatiques qui, dans ce siècle, commençaient à s'introduire, par suite de l'imitation des coutumes de la Grèce.

Cette victoire n'était pas définitive, car un consul, Q. Martius, fut battu, et un autre, Petilius, fut tué par les Ligures. Les augures expliquèrent ce malheur en disant que, lorsque les deux généraux avaient tiré au sort, car ils ne pouvaient s'entendre sur ce point, de quel côté ils attaqueraient l'ennemi, Petilius avait par mégarde placé le vase où étaient les sorts en dehors de l'enceinte augurale qu'on appelait **Templum**.

On regardait les Ligures comme de véritables sauvages ; on disait qu'ils déchiraient barbaquement les prisonniers. Un jour, le sénat en transporta quarante mille dans le Samnium, où il serait curieux de chercher quelques traces de leur langue.

Le consul C. Claudius, qui, dans une bataille, avait tué quinze mille Ligures, et, de plus, soumis l'Istrie, obtint les honneurs du triomphe. Dans les distributions faites à cette occasion, les alliés reçurent la moitié seulement de ce que recevaient les soldats romains. Pour témoigner leur colère, au lieu d'adresser au consul les acclamations accoutumées, ils suivirent son char en silence.

Les triomphes sur les Ligures, mentionnés dans les fastes, montrent qu'ils n'étaient pas encore domptés ; ils ne furent complètement asservis qu'avec Rome même, sous Auguste.

Au temps du sénat, bien qu'il fût souvent dur aux ennemis de Rome, il y avait quelquefois chez lui une certaine équité, même pour les plus opiniâtres de ses ennemis. Attaqués sans provocation par le consul Popilius, après une défaite sanglante, les Ligures s'étaient encore une fois soumis sans condition, il est vrai, mais ils espéraient qu'ils ne seraient pas traités plus cruellement par Popilius qu'ils ne l'avaient été par d'autres généraux romains. Popilius, non content de les désarmer et de détruire la ville de Caryste qui lui avait résisté, les dépouilla de tous leurs biens et les vendit comme esclaves. Sa lettre fut lue dans le sénat par le préteur A. Attilius, en l'absence de l'autre consul. Le préteur proposa au sénat de décréter que le consul eût à racheter les Ligures faits esclaves, à leur rendre leurs biens et à sortir de la province. Popilius revint à Rome très irrité ; ayant convoqué le sénat dans le temple de Bellone, il parla avec beaucoup d'emportement et de hauteur, demanda que le sénatus-consulte fût révoqué, et qu'on ordonnât de rendre des actions de grâces aux dieux en l'honneur de sa victoire, mais il n'obtint rien que les reproches de quelques sénateurs. Le sénat était ce jour-là en humeur de justice pour les vaincus.

¹ Le temple de Junon Reine devait se trouver entre le cirque Flaminien et le théâtre de Pompée, car un portique touchant au cirque Flaminien allait de ce temple au temple de la Fortune Équestre (Jul., *Obs.*, 75), lequel était voisin du théâtre de Pompée. (Vitruve, III, 3, 2.) Quant au temple de Dianes on n'a, pour le placer dans ces parages, qu'une probabilité ; il avait été voué par le même général, et dans la même campagne que le temple de Junon Reine. (Tite-Live, XI, 52.)

² Le temple de Vénus Érycine, qui était près de la porte Colline. et qui avait été voué par le consul L. Porcius, pendant la guerre contre les Ligures (Tite-Live, XI, 34), fait exception.

I Depuis le commencement des guerres puniques, tandis que Rome a la tête tournée vers l'orient, l'Espagne est comme une épine enfoncée dans son pied. L'Espagne a toujours été un pays de résistance opiniâtre et de lutte persévérante contre l'étranger. Les Romains, les Maures, Napoléon, l'ont appris ; Numance, les Asturies et Saragosse l'ont prouvé.

Outre les arcades que Lucius Stertinius avait élevées dans le Forum boarium et dans le grand cirque, avec le butin fait en Espagne, les victoires des Romains dans ce pays furent célébrées à Rome par l'érection de deux temples, celui de la Fortune Équestre¹ et un temple de Mars ; l'un et l'autre, comme presque tous les temples qu'on bâtissait alors, dans le champ de Mars et près du cirque Flaminien. Bien que Tacite affirme que le culte de la Fortune équestre n'a jamais existé² avant le règne d'Auguste, ce nom donné à la Fortune s'explique par l'histoire. Dans un combat contre les Celtibériens, ceux-ci, faisant le coin, pesaient rudement sur l'infanterie ; il y eut un moment d'hésitation. Fulvius, s'adressant alors à la cavalerie : *Doublez les compagnies, ôtez le frein aux chevaux, et lancez-les sur les coins du triangle*³. Cette charge de cavalerie, qui avait déjà réussi une fois contre les Ligures⁴, eut un plein succès ; le coin fut rompu. La cavalerie des alliés, qui était sur les ailes, voyant ce qu'avait fait la cavalerie romaine, comme elle se précipita sur les ennemis en désordre, bride abattue. Ils furent tous mis en fuite ; c'est alors que le consul, reconnaissant envers la cavalerie qui avait deux fois décidé du sort d'une journée, voua un temple à la Fortune Équestre.

Le temple de Mars⁵ fut érigé par Junius Brutus, dit *le Galicien*, à cause de ses victoires sur ce peuple. Il avait déjà précédemment soumis la Lusitanie et montré dans cette guerre une bravoure très brillante. Ses soldats ayant d'abord refusé de passer une rivière en présence de l'ennemi, il saisit un drapeau, s'avança seul dans l'eau, et força par son péril les siens à le suivre. Un tel homme avait le droit de vouer un temple à Mars. Des vers du poète Attius, composés en l'honneur de Brutus, qu'il aimait beaucoup⁶, ornaient le vestibule de ce temple. Il y a, sous le vestibule de Saint-Pierre, des vers de Charlemagne sur le pape Adrien, son ami⁷.

A la fin du sixième siècle, C. Titinius, édile plébéien, fit bâtir, auprès du temple de Tellus, une chapelle à Laverna, déesse des voleurs, avec les amendes prélevées sur les bouchers qui avaient vendu des viandes par eux soustraites à l'inspection de l'édile⁸. Ce petit monument, dont l'érection nous révèle un détail de la police romaine, fut probablement placé près du temple de Tellus, parce que ce temple lui-même était voisin de la Suburra, quartier populaire et mal famé,

¹ Le temple de la Fortune Équestre était plus près que le temple de Junon du théâtre de Pompée, puisqu'un portique *in circo Flaminio* (près du cirque Flaminien), allait du temple de Junon Reine au temple de la Fortune Équestre (Jul., Obs., 75), et que ce dernier est dit : *ad theatrum lapideum*. (Vitruve, III, 3, 2.) On appelait ainsi le théâtre de Pompée. Il y avait encore, dans les environs du cirque Flaminien, un temple de Castor et Pollux, et un temple de Saturne.

² Tacite, *Annales*, III, 71.

³ Tite-Live, XI, 40.

⁴ *Idem, Ibid.*, 28.

⁵ Ce temple était près du cirque Flaminien, et vraisemblablement du côté de l'autel de Mars, du côté des Equiria, courses de chevaux, qui avaient lieu au bord du Tibre. C'est bien ce que veut Vitruve (1, 7) pour les temples de Mars : *Extra portam... ad campum*, et qui s'applique également aux deux temples de Mars, en dehors de la porte Capène.

⁶ *Amicissimisui...* (Cicéron, *pro Arch.*, 10 ; Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11 ; Valère Maxime, VIII, 14, 2.)

⁷ Gregorovius, *Tombeaux des papes*.

⁸ *Carnem non inspectam*. Inscription citée par Canina, *Esp. top.*, p. 316.

dont les bouchers devaient vendre à bas prix des viandes suspectes aux pauvres gens qui l'habitaient.

Jetons un dernier regard sur Rome à cette époque.

Rome, à la fin du sixième siècle, a atteint toute sa grandeur ; elle a l'Italie ; elle est maîtresse de la Grèce, de l'Asie ; elle règne en Égypte. En Europe, elle tient l'Espagne ; il lui manque la Gaule, que César lui donnera.

L'univers tentera encore de se soulever, mais il retombera sous le joug. Rome, à la fin du sixième siècle, est déjà réellement l'arbitre et le centre du monde.

En effet, nous avons vu les nations et les rois envoyer ou venir plaider leur cause devant son tribunal, figurer dans ses triomphes, et leurs défaites servir, pour ainsi dire, de matériaux à ses temples.

Nous avons vu aussi, au milieu de cette splendeur de Rome, des présages de sa décadence et des signes avant-coureurs de sa ruine.

Arrêtons-nous sur le sommet avant de commencer à descendre.

X – LA GRÈCE À ROME DANS L'ART.

Je n'ai pu suivre dans leurs détails les guerres de Grèce et d'Orient, qui m'auraient entraîné trop loin de Rome, où le titre de ce livre m'a retenu ; mais je puis y constater encore aujourd'hui un résultat de ces guerres, l'importation de l'art grec, signe et mesure de l'influence qu'exerça la civilisation grecque sur la civilisation romaine.

Cette influence fut elle-même le résultat de ce que j'appellerai l'invasion de la Grèce à Rome. Artistes, philosophes, rhéteurs grecs y affluèrent aussitôt que le centre du pouvoir y eut été transporté. Si je ne trouve plus à Rome cette foule qui l'inonda, j'y trouve encore une autre population aussi d'origine grecque, qui précéda ou suivit celle-ci, cette population muette mais expressive de statues venues de la Grèce ou sculptées à Rome, soit par des Grecs, soit par des Romains disciples des Grecs. Dieux, héros, grands hommes devenus citoyens de la ville reine par la présence de leurs images qui la remplissaient tout entière, et dont les survivants peu nombreux en comparaison, y forment encore la réunion la plus considérable en ce genre qui soit dans tout l'univers.

Avant de m'engager dans le récit des événements qui amenèrent la fin de la république, récit qui ne devra pas être interrompu, je vais m'arrêter pour contempler ce grand fait de l'invasion du génie grec manifesté par la présence de l'art grec à Rome, l'étudiant dans les monuments qui sont encore là pour l'attester.

Le point de vue que j'ai adopté et qui fait de cet ouvrage un *guide* historique autant qu'une histoire, ne me permet pas de suivre l'influence de la Grèce sur les mœurs, les lettres et la philosophie romaine ; il en sera traité ailleurs dans un autre travail (*les Origines romaines*), qui formera le complément de celui-ci ; mais l'adoption même de ce point de vue me commande d'étudier l'influence que je signale dans les produits de l'art antique qui sont restés à Rome. Je vais faire, pièces en main, leur généalogie et chercher les titres de noblesse de l'art romain. Par là, les statues et les bas-reliefs que renferment le Vatican, les musées du Capitole et de Saint-Jean de Latran, les collections des palais et des villas, acquerront un intérêt indépendant de leur valeur propre, car trop souvent ces œuvres d'art sont comme les descendants des familles illustres, dont la provenance est le plus grand mérite. Cette provenance est ici curieuse à rechercher, et c'est cette recherche que j'ai entreprise. Ce sera encore de l'histoire, l'histoire de l'art à Rome, écrite aussi dans les monuments ; ce sera en même temps un guide à l'aide duquel on pourra s'orienter dans l'étude de ces monuments, rattachés à leur origine et expliqués par elle.

Je me hâte de le dire, une telle étude serait impossible si l'art antique n'avait eu pour principe de reproduire à l'infini les mêmes types en les diversifiant, mais sans les altérer profondément. On peut appliquer aux œuvres de cet art ce qu'a dit Condorcet sur l'unité d'organisation des êtres vivants : constance dans les types, variété dans les modifications.

De plus, il était impossible qu'un artiste médiocre se permît de créer un type nouveau ; s'il avait osé le faire, ce type n'aurait point prévalu : chaque fois qu'on en trouve un bien caractérisé, on est donc en droit d'affirmer qu'il vient d'un maître, et on doit seulement chercher auquel des grands artistes grecs, dont les Romains reproduisirent constamment les œuvres, il convient de l'attribuer.

L'influence de la Grèce sur Rome ne se manifeste pas seulement dans les imitations de l'art grec par les Romains, mais encore dans les emprunts que la

sculpture a faits à la poésie des Grecs. J'aurai soin de signaler les plus frappants, Ainsi les statues et les bas-reliefs nous feront remonter par un double courant à la source grecque, et le grand fait de l'action qu'a exercée le génie hellénique sur le génie romain nous sera deux fois révélé.

Nous pouvons suivre à Rome tout le développement de l'art grec. Il commença par d'informes ébauches, semblables aux monstrueuses idoles des peuples sauvages, s'éleva ensuite de la beauté rude à la beauté fière, descendit à la beauté gracieuse et ne tomba dans la barbarie que lorsque la barbarie eut envahi le monde.

En Grèce, les premiers symboles de la Divinité furent une pierre, une poutre, une colonne. On ne saurait se flatter de retrouver à Rome ces symboles antiques. Rien non plus ne nous est resté des figures barbares par lesquelles on exprimait les types divins primitifs, sauf les statues en gaine et à forme de momie qui représentent la Diane d'Éphèse ; à quelques époques qu'elles appartiennent, elles renouvellent le type primitif de ce symbole de la fécondité universelle. Ici l'art nous a conservé fidèlement le maillot d'où il est sorti.

La déesse est couverte de mamelles et d'animaux sortant de son sein. Presque toujours la matière dont elle est formée, pierre ou métal, est noire ou au moins de couleur sombre¹ pour exprimer qu'elle se confondait avec la Nuit, mère des êtres². Les extrémités et les produits vivants de la déesse sont figurés en marbre blanc pour montrer que la lumière, qui est la condition de la vie, est sortie de cette Nuit.

On peut se former une idée du palladium, image informe de Pallas, au moyen de quelques monuments antiques où il est figuré³. Certaines madones très grossières et très vénérées, peuvent aussi donner une idée approximative de ces images sans art auxquelles la dévotion populaire s'attachait de même en raison de leur antiquité.

On voit à Rome de nombreux bas-reliefs exécutés dans le style qu'on nomme archaïque ; mais, pour la plupart d'entre eux, ce style n'est pas original ; il a été imité à une époque comparativement récente. L'imitation est parfois si habile qu'il est difficile de la reconnaître, et souvent on ne l'a pas reconnue. Celui de ces bas-reliefs qui me semble le plus certainement ancien est la prétendue Leucothoé de la villa Albani⁴. Tout me paraît être réellement archaïque dans ce précieux bas-relief, la plus ancienne sculpture qui soit à Rome⁵.

Quand les anciens font de l'ancien et on en a fait souvent à Rome dans la sculpture, comme le peintre Overbeck y fait aujourd'hui, avec un grand talent,

¹ En bronze, *Musée du Capitole, salle du Cheval*, deux à la villa Albani, une en marbre noir, l'autre en basalte vert ; dans l'une de ces statues (au Vatican, *gal. des Candél.*, 81) qui est en marbre blanc, la tradition du symbole s'est perdue.

² Un ancien sculpteur grec, Rhœcus, avait fait une statue de la *Nuit* pour le temple de la *Diane d'Éphèse*. (Pausanias, X, 38, 3.)

La *Nuit* est appelée la *Mère*, de l'éther et du jour. (Hesiod., *Theog.*, 124.)

³ Par exemple, dans un bas-relief de la villa Borghèse, ayant pour sujet le rapt de Cassandre, au pied de la statue de Pallas ; les figures principales n'offrent rien d'archaïque, mais le palladium sur l'autel est d'après un art beaucoup plus ancien. On en peut dire autant d'une figure d'Apollon sur un bas-relief du Vatican. (*M. P. Cl.*, 587.)

⁴ Aujourd'hui on y voit plutôt, au lieu du petit Bacchus, dans les mains de Leucothoé, un enfant présenté à une déesse *Kourotrophos* (qui nourrit et élève les enfants). Leucothoé et le petit Bacchus forment un groupe dont la composition est entièrement différente. (Cour du palais Lante.)

⁵ La maigreur des bras de la femme assise, l'angle déplaisant que forme son pouce avec le reste de la main, la grosse tête de l'enfant.

du *moyen âge*, cet archaïsme artificiel se trahit soit par l'exécution¹, soit par la matière², soit par les accessoires plus modernes que le sujet³, soit par le sujet plus moderne lui-même que le style⁴, soit par des différences de style dans diverses parties de la composition ; car quelquefois le même bas-relief offre juxtaposées des figures appartenant à des âges divers dont on a imité simultanément les caractères successifs⁵.

Le goût de l'archaïsme a duré très tard, c'est ce que prouve son emploi dans des sculptures que leur médiocrité, leur lourdeur⁶ ou leurs attributs, datant du temps de l'empire, font rapporter à une époque bien postérieure au style dans lequel on les a traitées.

S'il est à Rome une statue antérieure à Phidias, c'est la Pénélope du Vatican. La main gauche, appliquée sur le rocher, forme avec le bras un angle droit et ressemble à un pied ; un imitateur savant de l'archaïsme ancien n'eût point fait cette main-là. C'est l'inexpérience de l'art grec à ses commencements, mais la pose est expressive et il y a déjà dans le style une grande puissance⁷.

Une Minerve archaïque de la villa Albani⁸ qui fait pressentir l'époque des sculpteurs d'Égine, ces devanciers de la perfection, fournit aussi un type de l'art grec avant elle et peut-être avant eux⁹.

Il n'est plus permis de donner aux bas-reliefs et aux statues archaïques le nom d'étrusques, que leur donnait encore Winckelmann. Ces bas-reliefs et ces statues sont ou veulent paraître d'ancien style grec. Ce style se montre sur les vases dits étrusques parce que ces vases, soit ceux qui ont été trouvés en Étrurie, soit ceux qui proviennent de pays grecs, comme la Grande-Grèce et la Sicile, présentent les types de l'art grec ancien conservés par des artistes grecs, ou qu'ont empruntés des artistes étrusques¹⁰.

¹ Un Apollon assis du Vatican (*M. P. Cl.*, 595) semble d'abord pouvoir être considéré comme le spécimen d'un art très ancien, mais Visconti et M. Gherard y reconnaissent également un faire plus moderne.

² La qualité du marbre dément l'apparence d'archaïsme qu'on a cherché à donner aux monuments ; lorsqu'ils sont en marbre de Carrare, l'emploi de ce marbre ne permet pas de les faire remonter à une bien haute antiquité ; l'emploi d'un marbre à veines colorées empêche également d'attribuer une origine aussi ancienne qu'on l'a fait quelquefois à des statues bachiques et dites étrusques de la villa Albani. *Non fuisse tum auctoritatem maculoso marmor*, dit Pline (XXXVI, 6, 1).

³ Bas-relief de la villa Albani (grand Salon), trois femmes et une Victoire sont traitées dans le style archaïque, mais au fond est un temple corinthien de l'époque romaine.

⁴ Quand par exemple une figure archaïque est surmontée d'une tête d'impératrice ; mais, des exemples qu'on a cités, il faut retrancher ceux où la tête n'appartient pas à la figure et a été rapportée.

⁵ Autel de Gabie (*M. Chiar.*, 182), des Ménades aux corps flexibles, aux mouvements impétueux, près d'une Vénus roide dont les cheveux, soulevés par un Amour, s'écartent en équerre.

L'autel quadrangulaire du Capitole (salle des Hercules) fournit un frappant exemple du même contraste. Sur la face du monument qui représente Jupiter entouré des divinités de l'Olympe, une figure à gauche a encore un caractère remarquablement éginétique ; il est à peine sensible dans quelques autres figures, et absent du plus grand nombre, par exemple, des Curètes dansants. Rhéa donnant à Saturne la pierre emmaillottée qu'il doit dévorer n'a non plus rien ou presque rien d'archaïque. Ici on peut croire que l'artiste, oubliant l'imitation du style antique, s'est inspiré de Praxitèle, qui avait traité le même sujet (Pausanias, IX, 2, 5) ; comme dans la tête de Junon placée au-dessous de la tête éginétique et si différente par le style, il paraît s'être inspiré de la Junon de Polyclète.

⁶ Trois femmes qui se tiennent par la main (*M. Chiar.*, 360).

⁷ *M. P. Cl.*, 261. M. Brunn croit à un archaïsme d'imitation ; la statue a été restaurée. Une répétition non restaurée (*M. Chiar.*, 130), montre un certain progrès, la main est moins barbare.

⁸ Dans un coin du salon. Les autres statues, dites *archaïques* de Rome, me paraissent d'imitation, tels sont le Bacchus ou prêtre de Bacchus de la villa Albani (salle d'en bas), un athlète du Capitole, etc. ; une belle tête de femme de la villa Ludovisi est peut-être de l'ancien style attique.

⁹ Elle offre une certaine ressemblance avec la Minerve tout à fait primitive des métopes de Sélinonte.

¹⁰ Je n'ai point fait entrer dans l'histoire des types grecs dont les reproductions se voient à Rome, les monuments déterrés en Étrurie et déposés au Vatican dans le Musée Grégorien, parce que ces monuments ne sont point la Grèce à Rome, mais la Grèce en Étrurie ; ils ne se trouvent à Rome qu'accidentellement, comme ils pourraient se trouver à Londres ou à Paris.

En réservant ce qui appartient à l'époque on les types anciens ont été contrefaits, les bas-reliefs imités du stylé archaïque donnent une idée vraie de ce que fut ce style à diverses époques, dans la période qui a précédé le temps de la belle sculpture grecque ; et on acquiert une idée assez juste des œuvres si rarement conservées de cette période, grâce à une suite de pastiches bien faits.

L'un des plus anciens est l'autel qui a la forme d'un puits et où sont figurées les douze grandes divinités. On ne peut douter que ce bas-relief du Capitole ne soit imité de l'ancien style *grec*. Les douze dieux sont disposés de même sur un autel de forme semblable qui a été trouvé à Corinthe¹, et qui lui-même offrait sans doute une imitation de l'autel des douze dieux au temps des Pisistratides. C'est le style de cette époque antique qu'on a voulu imiter dans le bas-relief romain. Le bas-relief qui porte le nom de Callimaque² est dans son archaïsme d'une extrême élégance, qui trahit la contrefaçon. Rien dans ce bas-relief n'appartient à Callimaque ; le style imité est antérieur et le goût d'imitation postérieur à son temps.

On avait cru reconnaître dans les figures féminines du Capitole les danseuses lacédémoniennes dont il fut l'auteur³ ; mais les danseuses *lacédémoniennes* étaient des statues, et ceci est un bas-relief⁴.

Quelquefois un détail de la composition ou de l'ajustement, un attribut d'origine antique, en présence d'une statue ou d'un bas-relief peu anciens, reporte l'esprit à l'époque primitive de l'art grec. Ainsi Bupalus, un des plus anciens sculpteurs de la Grèce, imagina, nous le savons, de donner à la *Fortune* le genre de coiffure et de placer dans sa main la corne d'abondance⁵ qui sont les attributs de cette déesse dans des statues de l'époque romaine⁶. La pomme fut placée anciennement dans la main de Vénus par un sculpteur d'Égine, Canachus⁷, et des ailes furent données très anciennement à la Victoire⁸. Le voile qu'ont des Junons romaines était porté par les vieilles idoles en bois de la déesse.

C'est dans un dessein religieux que l'on reproduisait un type antique et sacré. La Junon Sospita⁹ au Vatican conserve la peau de chèvre, les souliers à la poulaine, costume obligé de cette vieille divinité pélasge ; mais, dit Visconti, la disposition de la peau de chèvre qui lui sert de manteau et de la tunique, la symétrie recherchée des plis, rappellent le style ancien ; tandis que la douceur des traits, la délicatesse de l'exécution, font reconnaître la main d'un artiste des derniers temps de la république romaine. D'autres disent même du temps de l'empire.

Opposition piquante entre l'accoutrement de la déesse tel que la tradition religieuse l'avait consacré et les procédés savants d'un art avancé.

¹ Müller, *Arch. att.*, I, 42.

² M. Capit., *salle des Philos.*

³ Plin., *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 11.

⁴ Si l'on voulait retrouver une reproduction des danseuses de Callimaque, on le pourrait plutôt dans ces danseuses dont la robe courte est pareille à celle de la jeune Spartiate victorieuse à la course (*gal. des Candél.*, 222), et qu'on voit sur un bas-relief de la villa Albani, sur des bases de candélabres de la même villa et de la villa Borghèse.

⁵ Pausanias, IV, 30, 4.

⁶ M. P. Cl., 594. Statuette où les attributs caractéristiques de la Fortune ont été moins restaurés que dans d'autres statues de cette déesse. Quand le caducée n'a point de serpent et ne porte que des bandelettes, sa forme primitive, il est aussi un vestige de l'art ancien qui, pas plus que la poésie grecque avant Sophocle, ne connaissait le caducée entouré de serpents.

⁷ Pausanias, II, 10, 4.

⁸ *Ibidem*, V, 17, 1.

⁹ Ou *Lanuvienne* (M. P. Cl., 552), et sur un autel de la villa Panfili, qui est de l'empire (dans le pré). La Junon de l'escalier du musée Capitole n'a aucun droit au nom de Junon Lanuvienne, bien qu'on ait écrit sur sa base, en faisant un barbarisme, *Lanumvina*.

Dans un même ouvrage se rencontrent et se touchent, pour ainsi dire, les extrêmes de la sculpture antique.

En étudiant les bas-reliefs archaïques, on voit les imitations du style antique s'en rapprocher ou s'en éloigner plus ou moins. Il s'y montre plus ou moins altéré ou plutôt perfectionné. Les unes sont si voisines de ce style, qu'on peut douter si elles en sont des reproductions ou des types originaux.

Ailleurs, l'intention est encore archaïque, mais le style est plus harmonieux, la roideur des contours et des attitudes est adoucie, les détails sont traités avec un soin extrême ; enfin l'archaïsme se combine avec un sentiment complet de la beauté sans disparaître tout à fait.

Ainsi l'on peut à Rome, par des monuments, la plupart, il est vrai, d'imitation, se faire une idée de ce qu'était l'art grec dans sa première période, et, à travers les monuments qui correspondent aux divers degrés parcourus par lui dans cette période, on s'achemine, pour ainsi dire, vers l'atelier de Phidias.

L'époque qui précède immédiatement Phidias est représentée à Rome soit par des originaux, soit par des imitations.

On a considéré comme un spécimen de cette époque intermédiaire entre la sculpture grecque primitive et la grande époque de Phidias des bas-reliefs¹ qui retracent plusieurs travaux d'Hercule.

Parmi les reproductions artistiques d'œuvres anciennes de la statuaire grecque se rapportant à cette époque, je citerai deux statues qui se voient à Rome.

L'une est incontestablement une copie de l'Apollon Philésien de Canachus, qui tenait un daim², L'exécution de cette copie, dont l'original existait au temps de Xerxès, paraît dater de l'empire³. C'est encore un témoignage bien frappant de la persistance des types religieux et du style ancien, que la religion perpétuait en les consacrant.

Ménechme, sculpteur, qu'on s'accorde généralement à placer avant Phidias, est cité par Plinie⁴ comme l'auteur du *Taureau pressé par le genou et la tête renversée*. Or c'est exactement dans cette attitude qu'on voit très souvent un taureau qu'immole une Victoire ou un Génie.

La Jeune Fille victorieuse à la course⁵ semble appartenir encore, par quelques détails, à l'époque qui a précédé Phidias ; mais il y a tant de finesse et tant de grâce dans la ravissante figure, qu'on est tenté d'y voir un souvenir de cette époque, un retour vers elle, et, plutôt qu'un prélude, un écho.

Quelquefois ce retour vers le passé ne se trahit que par une imitation partielle et très légère dans la disposition des cheveux ou dans les plis d'une draperie.

¹ *M. Cap.* Autel quadrangulaire, première salle du rez-de-chaussée. La barbe et les cheveux sont dans la donnée antérieure à Phidias, les figures se rapprochent de lui par le style.

² *M. Chiar.*, 285. Plinie, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 25. Pausanias, X. 13, 3. L'Apollon Philésien est connu par les médailles de Milet.

³ *Gher.*, *Ant. Bildwer*, p. 173.

⁴ *Histoires naturelles*, XXXIV, 19, 30 ; Tat. ad. gr. 54. Le groupe de Ménechme est rapporté sans raison par Tatién à l'enlèvement d'Europe ; on a commis la même erreur en restaurant un groupe du Vatican (*M. P. Cl.*, 150). Sujet très fréquent sur les terres cuites et les bas-reliefs. L'original peut être d'après un autre Ménechme postérieur à Lysippe. (*Br.*, *Gesch.*, d. gr. k., I, p. 418.)

⁵ *Vat.*, *gal. des Candél.*, 222. Une des jeunes filles qui couraient à Olympie, leur robe courte n'atteignant pas le genou et les cheveux flottants (Pausanias, V, 16, 2). Cette statue semble avoir été décrite par Sophocle, dans un passage de sa tragédie perdue d'Hélène redemandée. Il s'agit d'une jeune Spartiate, Hermione. Sa robe virginale voltige sur sa cuisse nue. Welck., *Gr. tr.*, p. 121.

Par ces imitations du style qui a précédé et préparé le style de Phidias, nous arrivons à Phidias.

On peut, à Rome, faire connaissance avec le grand style de Phidias lui-même.

J'oserais attribuer à Phidias ou à un de ses élèves un fragment de bas-relief dont le style est tout à fait semblable à celui des marbres du Parthénon. Il représente un guerrier tombé et un guerrier prêt à frapper¹.

La tête du cheval de bronze du musée Capitolin est aussi très semblable aux têtes de chevaux du Parthénon². Ce sont, avec le bœuf de bronze également au Capitole, trois des belles œuvres de la statuaire grecque transportées à Rome.

Phidias, comme il le dit au sculpteur Panænus, et comme fit plus tard Euphranor, s'était inspiré d'Homère pour créer son Jupiter, le vrai Jupiter ! s'écria en le voyant Paul Émile, et qui a fait dire à un poète de l'Anthologie :

Oui, Phidias avait vu Jupiter, et nous le voyons grâce à lui.

A Rome, une tête colossale³ révèle la majestueuse beauté du Jupiter d'Olympie, qui, de l'aveu de tous, lui a servi de modèle.

Mais je crois qu'il faut lui donner un peu plus de sévérité pour atteindre au type encore sévère de Phidias⁴. Cette expression grave et douce est-elle bien celle du dieu qui ébranle l'Olympe d'un mouvement de ses noirs sourcils⁵ ? Le Jupiter de Phidias a péri à Constantinople par un incendie, mais nous possédons l'original de cet original perdu dans les vers d'Homère, dont il était la copie.

L'attitude du Jupiter Olympien nous est transmise par une statue un peu lourde, mais qui en reproduit la disposition générale assez fidèlement⁶. Pour nous faire une idée de la statue de Phidias, il faut mettre cette tête sur cette statue et donner à celle-ci une hauteur de quarante pieds.

Une des mains du Jupiter Olympien soutenait une Victoire. Rome s'empara de ce signe, qui devint un attribut impérial ; car elle eut, ce qui était un peu honteux, ses empereurs-Jupiter : par exemple, son Tibère-Jupiter⁷, après avoir eu son César-Jupiter⁸. On voit aussi Jupiter avec l'aigle et la foudre, comme était un

¹ Villa Albani, dans le Casino, au premier étage ; trouvé près de Sainte-Marie-Majeure. Je ne tiens pas compte ici d'un bas-relief apporté du Parthénon dans les temps modernes. (Vatican, *M. Chiar.*, 372 A.)

² Calamis, venu un peu avant Phidias, n'eut point de rival pour les chevaux, *sine æmulo*, Pline, XXIV, 10, 22. — Ovid., *ex Pont.*, *epist.*, IV, 1, 33. Calamis, qui fut fondeur en bronze, serait-il l'auteur du cheval de bronze du Capitole qui, en effet, semble plutôt un peu antérieur que postérieur à Phidias ? Ce qui empêche de penser à Strongylion, lequel, selon Pausanias (VI, 30, 1), excella par-dessus tout dans *les Chevaux et les Bœufs*. Pausanias (IV, 10, 2) parle aussi des chevaux d'Agéladas, maître de Phidias ; mais ils ne devaient pas être encore arrivés à cette perfection.

³ *M. P. Cl.*, 339.

⁴ Tous les statuaires grecs qui firent des Jupiters durent les faire d'après le célèbre Jupiter d'Olympie, mais la sévérité du modèle a dit s'adoucir dans les imitations, adoucissement que leurs noms indiquent : Jupiter Philios, qui ressemblait à Bacchus (Pausanias, VIII, 31, 2). Jupiter Mellichios, Mansuctus (Paus., II, 20, 1). Cet adoucissement devait se faire sentir dans le Jupiter de Sthénis (Pline, XXXIV, 19, 40), et le Jupiter de Pasitelès, en ivoire, placé sous le portique de Métellus. Pasitelès était un sculpteur grec établi à Rome, vers les derniers temps de la République (Pl., XXXVI, 5, 26). L'auteur du beau buste du Vatican a pu imiter Phidias à travers Sthénis et Pasitelès ; ce buste est postérieur à Alexandre, selon Zoega ; du reste, la copie du Jupiter Olympien n'est pas complètement exacte, la traduction n'est point littérale, la couronne d'olivier que portait le Jupiter de Phidias (Paus., V, 11, 1) manque au buste du Vatican.

⁵ II, 1, 528.

⁶ Le Jupiter Vérospi (*M. P. Cl.*, 325), refait en partie par l'Algarde on en a trouvé une répétition en petit à Corinthe.

⁷ Villa Borgh., *salon*, 7.

⁸ César tenant l'épée et brandissant la foudre.

Jupiter d'Olympie¹. Les inspireurs de celui-ci furent sans doute le dieu d'Homère, *qui se réjouit de la foudre*, et le Jupiter de Pindare, sur le sceptre duquel dort l'aigle divin.

Phidias avait reproduit sept ou huit fois, et sous différents aspects, le type de Pallas Athénè, de la déesse chaste, guerrière et civilisatrice, expression de ce que la pensée religieuse des Grecs a conçu de plus intelligent et de plus pur.

Les types des principales Minerves de Phidias, on appelait ainsi à Rome l'allas Athéné, peuvent s'y retrouver encore.

D'abord le type de la Minerve Vierge, la Minerve du Parthénon² ; un certain nombre de statues rappellent par divers traits cette Minerve célèbre, dont M. le duc de Luynes a si noblement entrepris et si sagement dirigé la restitution, exécutée par Simard et ingénieusement contrôlée par M. François Lenormant à l'aide d'une statuette que son père avait eu le temps de signaler à Athènes avant d'y mourir. Quelques-unes de ces statues se rattachent directement à Pallas Vierge par le casque, orné comme était le sien d'un sphinx et de griffons ou de chevaux ailés³, d'autres, qui n'ont plus cette ressemblance, ont encore le serpent près d'elles, la lance à la main, le bouclier au pied, la tête de Gorgone sur la poitrine⁴ ; même là où manquent l'un ou l'autre de ces attributs donnés par Phidias à sa Minerve, l'air sévère et parfois dur du visage⁵ rappelle son style et l'expression que devait avoir la Pallas Vierge⁶, la *joue sévère* (*torva genis*), virile et lançant de dessous son casque un regard glauque, comme le second Philostrate⁷ peint une Minerve. Plus cette expression est marquée, plus on est près du caractère que devait avoir la Minerve du Parthénon.

Au sommet de l'Acropole se voyait de loin une Pallas colossale de Phidias, en bronze⁸ ; elle levait la lance et présentait le bouclier dans l'attitude du combat. C'était Pallas combattant, *promachos* ; une foule de statues nous offrent la répétition de cette Pallas⁹, telle que les descriptions des anciens et les médailles nous la font connaître¹⁰.

¹ Pausanias, V, 22 4. Jupiter avec l'aigle et la foudre sur un bas-relief de Chios (Müller, *Att.*, II, 66) ; avec la foudre, sur le candélabre Barberini et dans plusieurs statues de travail romain. La foudre ne pouvait manquer au Jupiter du Capitole, lieu fréquemment visité par elle. Ce Jupiter avait été un dieu fulgurateur étrusque.

² Pausanias, I, 24, 5.

³ Sur la tête d'une statuette en bronze de la villa Albani (salle de l'Ésope) sont un sphinx, deux chevaux ailés sur les côtés, et huit sortant du casque au-dessus du front ; la Minerve de Phidias portait, selon Pausanias, un sphinx et des *griffons*, mais les chevaux ailés se voient sur des monnaies d'Athènes qu'on regarde comme présentant la tête de la Minerve du Parthénon (Fr. Len., *la Min. du Parth.*, p. 36). Sphinx et griffons se retrouvent sur la Minerve en bas-relief du candélabre Barberini (*M. P. Cl.*, 413). Ailleurs le griffon est associé au bélier (*M. P. Cl.*, 376), qui le remplace quelquefois. Le sphinx et les quadrupèdes ailés sur le casque d'une Minerve au Parthénon et d'un grand nombre de Minerves à Naples, à Londres, à Dresde.

⁴ Le serpent dans la Pallas Giustiniani (*Nuov. br.*, 114), la robe descend jusqu'aux pieds comme dans la Minerve du Parthénon ; elle n'a plus la lance, mais elle a encore le bouclier que n'a pas la Pallas de Velletri à Paris, dont il existe une répétition au Capitole (*galerie*).

⁵ La Gorgone de la Minerve du Parthénon était en or ; c'est ce que prouvent deux passages d'Érecthée, tragédie perdue d'Euripide (Euripide, *Fragm. Did.*, p. 702-3).

⁶ D'autres Minerves du Vatican, notamment un buste (*M. Chiar.*, 197). Ce buste avait des yeux en pierre de couleur, comme la Minerve de Phidias ; on les a remplacés par des yeux en verre bleu, qui sont loin de faire le même effet.

⁷ Philostrate, *Jun.*, IX, 2. Description d'un tableau où se trouvaient Junon, Vénus et Minerve.

⁸ Pausanias, I, 28, 2. Voyez X, 31, 4. Minerve Promachos combattait les géants.

⁹ Vatican, *M. P. Cl.*, 96, avec un mouvement violent et exagéré, b., M. Chiar., 448 ; M. Capit., *salle des Hercules*, 13 ; *salle du Satyre*, 16. Minerve combattant les géants, et probablement dans cette attitude, était brodée sur le *peplos*, qu'on portait processionnellement pendant les Panathénées.

¹⁰ Nous le voyons aussi dans le bas-relief d'Ajax et Cassandre à la villa Borghèse, où le palladium, qui primitivement fut armé seulement d'une quenouille et d'un fuseau, puis de la quenouille et de la lance (Apollodore, III, 12, 3, 5), reproduit grossièrement la donnée de la Minerve Promachos ; c'était donc un type antérieur à Phidias et que Phidias avait conservé.

Phidias était aussi l'auteur d'une Minerve qu'on appelait **la belle**¹. Lucien vante le contour du visage, la douceur des joues, la beauté du nez : quelque chose de cette beauté douce, avec la force, caractère du temps de Phidias, se montre dans une belle Pallas de la villa Albani², un des types les plus remarquables de cette grande époque.

A cette douce Minerve de Phidias se rattachent les Minerves **pacifiques**, qui ne sont point armées³ ou ne le sont que partiellement, qui ont pour symbole l'absence de l'égide⁴ ou l'égide jetée en écharpe à travers la poitrine⁵, qui tiennent le casque à la main ou la lance renversée⁶, qui sont vêtues d'un grand manteau ; Minerve alors n'est plus la déesse de la guerre, mais la déesse des travaux paisibles, l'ouvrière, Ergané⁷.

Cette Minerve ne combat pas, elle médite, et chez elle la douceur remplace la sévérité ; elle finit même par prendre une physionomie rêveuse, les regards tournés vers le ciel⁸.

Aucune Minerve n'ayant égalé la célébrité des Minerves de Phidias, dont une était à Rome, on peut lui attribuer avec vraisemblance l'origine du plus grand nombre, au moins, de celles que renferment les collections romaines. La Minerve voilée, dont il existe un exemplaire, je crois unique, à la villa Albani, a été rattachée par O. Müller à une cérémonie grecque. A Athènes, dans la fête des Plynteries, on portait une Minerve voilée. L'accoutrement de cette petite figure aurait donc une origine grecque ; il en est certainement de même de la Minerve de la villa Ludovisi, dont l'auteur est nommé, de la Minerve d'Antiochus.

La couronne d'olivier qui entoure le casque d'une Minerve du Vatican⁹ indique un souvenir de la Minerve Poliade, qui avait précédé à l'Acropole les Minerves de Phidias, qui était en bois d'olivier, et dans le voisinage de laquelle avait poussé l'olivier sacré sorti de terre à la voix de la déesse.

Avant Pallas qui préside aux arts et aux combats, avant la Minerve hellénique Pallas-Athenè, était la vieille Pallas pélasgique, déesse de la nature, comme toutes les divinités pélasges, déesse aquatique qu'on appelait Tritonide ; il y a

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 5.

² Grand salon. Très-admirée par M. Ingres ; la description de Lucien (*Im.* 6) lui convient assez bien, sauf en ce qui concerne le nez, qui est en partie moderne.

³ La Pallas de Velletri, au Louvre, qui n'a point d'autre arme que le casque, et dont le geste semble oratoire, offre le type de Minerve séparé de toute idée guerrière, et présente la déesse sous un aspect purement pacifique.

⁴ *M. Chiar.*, 496, 681.

⁵ Cette disposition singulière de l'égide est trop souvent répétée pour être fortuite. On y voit un signe pacifique (*M. P. Cl.*, 376 ; *M. Chiar.*, 63 ; *vill. Borgh.*, VI, 2, VII, 15). Quelquefois l'égide est rejetée en arrière, de manière à être à peine visible par devant, et à couvrir le dos tout entier. *Vill. Ludov.*, I, 46.

⁶ Sur l'autel des douze dieux au Capitole. Minerve tient son casque d'une main et sa lance de l'autre ; dans un bas-relief grec dont celui-ci est évidemment une imitation, la pointe de la lance est abaissée ; dans un bas-relief archaïque de la villa Albani, Minerve porte le casque à la main et une lance sur l'épaule. Une Minerve restaurée tient son casque à la main (*M. P. Cl.*, 259). La Minerve de la villa Ludovisi, dont l'égide est en arrière, offre une trace visible d'un casque antique qu'elle tenait aussi à la main.

⁷ La Minerve du forum de Nerva, qui préside aux travaux de femmes a un grand manteau. De même sur le bas-relief de la villa Albani, où elle surveille la fabrication du navire Argo. Dans l'*Odyssée*, quand elle apparaît à Ulysse comme une femme qui sait faire de beaux ouvrages, elle est revêtue d'un manteau qu'elle-même avait tissé (*Od.*, XVI, 157), elle le dépose pour se préparer à la guerre. Voyez deux passages analogues dans l'*Iliade*. (V, 735-6, VIII, 385-8.)

⁸ *Vill. Borgh.*, VIII, 7. A Florence, une Minerve Uffizj, avec la chouette, a les regards tournés ainsi. La chouette peut être le symbole de l'étude et de la méditation nocturnes. Elle accompagne une Minerve qui a été trouvée dans la société des Muses (*M. P. Cl.*, 438) ; elle se tient près de la Minerve industrielle qui assiste à la fabrication du navire Argo ; on en a placé une avec raison dans la main de la Minerve couronnée de l'olivier pacifique. Une Minerve dont parle l'*Anthologie* (*Anth. gr. Jacobs*, 11, p. 31) était représentée avec une chouette et une chienne, double symbole de vigilance. La Minerve de la villa Albani porte sur la tête une peau de chien.

⁹ *M. Chiar.*, 496.

une allusion à cette antique Minerve dans une statue de Minerve accompagnée d'une figure de femme marine¹.

L'idéal multiple de Minerve qui a prévalu, étant une création de Phidias, on peut faire remonter jusqu'à lui la forme sous laquelle Rome est ordinairement représentée ; car Rome, quand elle choisit son symbole, s'identifia, et elle en avait ou au moins en avait eu le droit, avec la déesse de la sagesse et de la guerre.

Rome personnifiée, cette déesse à laquelle on érigea des temples voulut d'abord être une Amazone², ce qui se conçoit, car elle était guerrière avant tout. C'est sous la forme de Minerve que Rome est assise sur la place du Capitole³.

Sedet æternumque sedebit.

Au commencement de l'empire, Rome personnifiée apparaît rarement : les premiers empereurs⁴ n'aimaient pas l'image de la souveraine qu'ils avaient détrônée ; quand elle fut bien morte, on put sans danger faire son apothéose⁵.

Les Amazones nous ramènent à Phidias ; à l'extérieur du bouclier de la Minerve du Parthénon, Phidias avait figuré un combat d'Amazones⁶. La célébrité de la Minerve de Phidias nous autorise à voir en lui le véritable créateur du type des Amazones et des réminiscences de ce combat, tant de fois répété⁷, dans les nombreux bas-reliefs où ces vierges belliqueuses sont aux prises avec des guerriers⁸. Quelques-uns sont d'une grande beauté et d'un style grec très pur ; d'autres, dont l'exécution est médiocre et même défectueuse, trahissent leur origine par des intentions admirables⁹.

Sur la partie concave du bouclier de la déesse, Phidias avait ciselé la guerre des géants contre les dieux¹⁰, sujet répété sur deux bas-reliefs du Vatican¹¹. On croit qu'il décorait le fronton du Panthéon¹².

¹ Jardin du palais Rospigliosi.

² Jusqu'au règne de Commode Rome est représentée par une Amazone ; dans l'escalier du palais des Conservateurs, Rome, en tunique courte d'Amazone et le globe du monde à la main, reçoit Marc-Aurèle ; le globe dans la main de Rome date de César. Rome en Amazone, le sein découvert et le pied sur un trophée d'armes des vaincus (*villa Albani*, au pied de l'escalier du Casin). Tête de Rome avec la louve sur le casque (*M. Chiar.*, 132), ce qui la distingue de Minerve. (*Salle des Candel.*, 85 ; *M. P. Cl.*, 88.)

³ On a dit que cette statue est une Minerve accommodée en Rome mais elle ressemble beaucoup à une statue du Louvre (102) qui est assise sur un rocher, le rocher du Capitole, et qui, par conséquent, est bien Rome ; Minerve est rarement assise sur un rocher. Rome tenant à la main une Victoire est un emprunt fait à la fois au Jupiter d'Olympie et à la Minerve du Parthénon.

Dans la cour du palais des Conservateurs on a heureusement placé Rome, avec la longue robe et le manteau de Minerve, au-dessus de l'image d'une contrée vaincue. C'est de l'histoire.

⁴ *Vise.*, *M. P. Cl.*, 11, p. 29.

⁵ On a mêlé les deux types, la Rome Amazone et la Rome Minerve, sur la base de la vraie colonne Antonine (jardin du Vatican). Rome a le sein nu comme une Amazone, la longue robe et sur la tête le casque au sphinx de Minerve.

⁶ Plin., *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 7. Ce sujet ne paraît point sur les monuments les plus antiques, le coffre de Cypselus, le trône d'Apollon d'Amyclée, les bas-reliefs du temple de Minerve Chalciæcos à Sparte. Cependant il y a des combats d'Amazones au temple de Thésée ; il y en avait sur le mausolée d'Halicarnasse.

⁷ Attale, roi de Pergame, avait placé à l'Acropole deux groupes de statues représentant, l'un un combat de Grecs et d'Amazones, l'autre une gigantomachie. (Pausanias, I, 25, 2.)

⁸ Un très beau fragment au palais Farnèse, et *M. Chiar.*, 301, 302. Les sculptures du temple de Phigalie, contemporain du Parthénon, présentent des combats d'Amazones dont plusieurs détails se retrouvent sur des bas-reliefs à Rome ; un combat d'Amazones, celui d'un sarcophage (*M. P. Cl.*, 69), est analogue à un bas-relief apporté d'Athènes par lord Elgin et qui a péri.

⁹ Remarquable combat d'Amazones sur un sarcophage du Capitole, *salle du Satyre*.

¹⁰ Plin., *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 7.

¹¹ *M. P. Cl.*, 38. Les géants et deux déesses, sculpture d'une rudesse grandiose. *M. P. Cl.*, 414, les géants seuls, avec les jambes terminées en serpent, que leur donna le premier le poète Pisandre (Pisandre, *Fragm. did.*, p. 11). Une gigantomachie décorait le fronton du trésor des Mégariens à Olympie. (Pausanias, VI, 19, 9.)

¹² Nibby, *R. ant.*, II, p. 692.

Enfin sur les sandales de Minerve, Phidias avait trouvé place pour un combat de Centaures et de Lapithes¹, tels que nous les montrent un bas-relief et une mosaïque du Vatican², qui nous retracent des scènes reproduites souvent par l'art grec, et que la poésie d'Hésiode avait sculptées sur le bouclier d'Hercule³.

Les nombreux Esculapes qu'on voit dans les galeries de Rome, et qui se ressemblent beaucoup, peuvent être ramenés à deux classes, les Esculapes assis et les Esculapes debout. Les Esculapes assis dérivent, je pense, de l'Esculape de Phidias.

Phidias fit pour le temple d'Épidaure une statue d'Esculape en or et en ivoire. Cette statue était assise⁴. Le renommé et de l'auteur du lieu doit avoir fourni le type dominant, surtout dans l'origine, du dieu d'Épidaure.

Les Esculapes debout reproduisent très exactement, nous le verrons en son lieu, l'Esculape de Pyromaque, sculpteur postérieur à Alexandre, tel que le représentent, d'après sa statue, les médailles de Pergame.

Toutes ces statues, d'après Phidias ou Pyromaque, sont anonymes ; le seul Esculape dont on connaisse l'auteur est médiocre, et cet auteur est un sculpteur inconnu, Assalectus⁵.

Habent sua fata...

L'Esculape d'Épidaure tenait d'une main un bâton, l'autre était posée sur la tête d'un serpent⁶, symbole de la vie qu'Esculape conservait, rendait, et même, ceci semble une épigramme, ôtait quelquefois⁷ ; aux pieds du dieu était un chien qui a disparu dans les reproductions successives d'Esculape⁸.

Hygie, déesse de la santé, est souvent associée à Esculape. Les Romains durent accueillir avec une faveur particulière le culte de cette déesse, qui, avant l'importation d'Esculape venu chez eux d'Épidaure sous la forme d'un serpent,

¹ Des combats semblables furent ciselés plus tard par Mys, d'après les dessins de Parrhasius, dans l'intérieur du bouclier de la Minerve Proniachos. (Pausanias, I, 28, 2.)

² *M. P. Cl.*, 501. Mosaïque de la salle ronde. Des combats d'Amazones et de Centaures se retrouvent parmi les marbres du Parthéon, et ceux de Phigalie, sur la frise du temple de Thésée, dans l'intérieur duquel ils avaient été peints par Micon (Pausanias, V, 17, 2). Alcamène, élève et collaborateur de Phidias, en avait orné la partie postérieure du temple de Jupiter à Olympie (Pausanias, V, 10, 2). Visconti ne doute pas que les bas-reliefs de Rome n'aient été faits d'après ces sculptures.

³ Hés., *Se. Here.*, 178.

⁴ Esculape assis (M. d'Épidaure), médaille de Cléone inédite (Fr. Lenormant, *Catal. Bohr*) ; d'après un auteur chrétien, Athénagoras (*Legat. pr. christ.*, XIV, p. 61). L'Esculape d'Épidaure était de Phidias. Pausanias (II, 27, 2) l'attribue à un sculpteur appelé Thrasymède. Quand il s'agit d'une statue en or et en ivoire destinée à un lieu si célèbre, et surtout de la création d'un type divin, on ne peut guère hésiter entre Phidias et un sculpteur obscur dont on ne sait pas même la date. D'autre part, l'inscription lue par Pausanias nommait Thrasymède ; il faut supposer qu'au temps de Pausanias l'Esculape de Phidias avait été remplacé par un Esculape de Thrasymède, mais le type divin devait remonter à Phidias. Les Esculapes de ses disciples, Alcamène à Mantinée (Pausanias, VIII, 9, 1), Colotés à Cyllène (Strabon, VIII, p. 337), devaient le reproduire, et il dut faire abandonner celui de Calamis (Pausanias, II, 10, 3), différent de l'Esculape ordinaire, car il était imberbe (Pausanias, II, 10, 3). Scopas le représenta de même (Pausanias, VIII, 28, 1), c'est d'après cette donnée de Calamis et de Scopas qu'on a pu figurer Musa, médecin d'Auguste, par un Esculape imberbe (*Nuov. Bracc.*, 17). Les médecins sont représentés sous les traits d'Esculape, qu'Homère appelle Médecin (*Il.*, IV, 194) et qu'il dit leur père ; aussi Esculape tient-il parfois le volumen comme les médecins ; ce volumen peut être aussi un oracle écrit.

⁵ Vu par Winckelman au palais Verospi.

⁶ Le serpent était le symbole de la vie parce qu'il change de peau tous les ans. D'après une tradition singulière conservée dans un fragment d'une tragédie perdue de Sophocle (*Soph., frag. did.*, p. 370) ; les hommes, auxquels Prométhée avait apporté le feu, méprisèrent ce présent et le donnèrent à un âne, qui le donna à un serpent pour obtenir de lui la permission de boire à une source dont celui-ci était le gardien. Le feu de Prométhée fut pris pour la vie, ce qu'il n'est point dans Eschyle.

⁷ Esculape donnait la mort avec le poison sorti des veines de gauche de la Gorgone. (Apollodore, III, 10, 3, 11.)

⁸ L'Esculape barbu prit le dessus dans l'art ; l'Esculape de Timarchide et de Timoclès était barbu. (Pausanias, X, 34, 3).

figurait déjà dans leur religion sous le nom de la déesse sabine de la santé, Salus¹. L'association de ces divinités semble avoir été propagée par Scopas, qui la reproduisit deux fois², et par Bryaxis³, son contemporain. La première statue d'Hygie dont il soit fait mention est celle du sculpteur Denys, offerte à Olympie par Smicythus⁴ pour la guérison de son fils, malade de la poitrine. Hygie trouvait naturellement sa place dans une telle offrande. Elle fut pour ainsi dire enfantée à l'art par l'amour paternel. Quand on sait cela, on ne peut regarder une statue d'Hygie sans quelque attendrissement.

L'art grec fut encore autrement le père d'Hygie, sous la forme qu'on adopta souvent depuis sur les monuments, celle d'une femme donnant à boire à un serpent dans une coupe. Car cette composition fut d'abord celle de la Minerve-Hygie, qui était honorée à l'Acropole d'Athènes⁵ ; dans un bas-relief du Vatican⁶, on reconnaît au casque décoré du sphinx, des chevaux ailés et à l'égide que c'est bien Minerve et la Minerve de Phidias, laquelle remplit un office analogue auprès du serpent Érichthonius⁷. On ôta à Minerve son casque, on la dépouilla de l'égide ; le serpent Érichthonius fut remplacé par le serpent d'Esculape, symbole de la vie, et c'est ainsi que la Minerve de Phidias, qui était une Minerve-Hygie, fut transformée en Hygie, telle que nous la montrent les statues et les bas-reliefs de Rome⁸.

Hygie devint ainsi une jeune fille gracieuse, debout près d'Esculape assis et posant, avec une aimable familiarité, sa main sur l'épaule du dieu ; la santé s'appuie sur celui qui la soutient.

Un grand nombre de sculpteurs grecs consacèrent leur ciseau à reproduire après Phidias et Scopas, et d'après eux, l'image d'Esculape⁹, secourable divinité à laquelle dut s'attacher une dévotion universelle comme les maux dont on croyait lui devoir la guérison. Le nombre de ces statues dans les musées de Rome donne une idée du nombre bien plus grand encore de celles qu'avait multipliées la religion de la douleur et de la reconnaissance.

On y voit aussi des tablettes votives, des *ex-voto*, comme on dit aujourd'hui, offrandes faites à la suite d'une prière exaucée, et inspirées par le sentiment qui

¹ Sur les monnaies de la gens sabine Acilia Salus et Valetudo, déesses sabinnes, sont représentées comme l'est Hygie. (Müller, *Arch.*, p. 669.)

² Pausanias, VIII, 28, 1 ; VIII, 47, 1.

³ *Ibidem*, I, 40, 5.

⁴ *Ibidem*, V, 26, 2.

⁵ *Ibidem*, I, 23, 5. Ce que Minerve offrait au serpent Erichthonius n'était pas un liquide, mais la pâtée de miel qu'on déposait dans le temple de Minerve Poliade pour servir à la nourriture du mystérieux serpent qui fut transporté de la vieille Minerve de l'Erechtéum à la nouvelle Minerve du Parthéon.

⁶ *M. P. Cl.*, 413. Sur le candélabre Barberini ; la disposition de la figure de Minerve est la même que celle d'Hygie.

⁷ La présence du serpent auprès de la Minerve Giustiniani (*Nuov. bracc.*, 114), qui la rapproche de la Minerve du Parthéon, n'était nullement une raison de lui donner le nom de Minerva medica, et par suite d'appeler temple de Minerva medica un débris de villa qui n'a jamais été un temple. De plus, cette confusion reposerait sur une autre erreur, si, comme il est probable, la Minerve Giustiniani n'a pas été trouvée près du prétendu temple de la prétendue *Minerva medica*, mais, ce qui est beaucoup plus vraisemblable, près de l'église de la Minerve, élevée elle-même sur les ruines du temple dédié à Minerve par Pompée.

⁸ Hygie debout derrière Esculape dans un charmant bas-relief d'un goût grec très pur (*M. P. Cl.*, 260). Groupe d'Esculape et d'Hygie (*ibid.*, 399). Une figure de femme (*M. Chiar.*, 683) n'a point, comme on le dit, fait partie d'un groupe semblable ; la trace d'une main, visible sur son épaule, ne prouve rien, car c'est Hygie qui s'appuie sur Esculape et non Esculape sur Hygie, la santé sur la médecine et non la médecine sur la santé.

⁹

On cite de Scopas un groupe d'Esculape et Hygie (Pausanias, VIII, 28, 1), un de Damophon (Pausanias, VII, 2, 35) ; un Esculape de Céphisodote, fils de Praxitèle, était à Rome (Pline, XXXVI, 5,12) ; un groupe d'Esculape et d'Hygie, par Nicerate, y était également (Pline, XXXIV, 19, 30). Ces diverses statues ont pu servir de modèles aux sculpteurs romains.

couvre de figures en cire des membres guéris, et de tableaux représentant les accidents funestes et les secours merveilleux, les murs des chapelles où sont invoquées certaines madones en renom.

Cet usage moderne est antique ; cet usage, qui fut romain et auquel les auteurs latins font plus d'une allusion, était grec. Un bas-relief dont j'ai parlé tout à l'heure¹, et qui est venu de Grèce, en fait foi ; sur ce bas-relief grec, comme sur plusieurs bas-reliefs romains, une famille vient implorer Esculape et Hygie. M. Schnetz avait vu sans doute une famille de paysans romains invoquer la madone au lieu d'Hygie, quand il a fait un de ses meilleurs ouvrages². Ailleurs c'est Esculape qui apparaît à un homme couché³ ou assis, comme les saints apparaissent dans les *ex-voto* modernes à des malades pour leur annoncer leur guérison ; ou bien Mercure présente au dieu de la médecine le malade qui s'agenouille dévotement devant lui⁴ ; comme, dans les *ex-voto* modernes, des saints où la Vierge présentent à Dieu le donataire à genoux. Le plus gracieux de ces actes de piété est le vœu d'une jeune mariée à Hygie⁵ que son nouvel état la porte à implorer ; le plus touchant est une prière écrite en grec sur la base d'une petite statue d'Esculape, et dans laquelle un père demande au dieu de conserver la santé de ses enfants⁶.

Sur un de ces bas-reliefs, Mercure présente un homme agenouillé à Esculape, auquel il rend *grâces* de sa guérison. Ce qui est exprimé par la présence des trois Grâces, dont le nom en grec avait, ainsi qu'en français, le double sens de *bienfait* et de *reconnaissance* pour un bienfait. Enfin on trouve la figure des membres guéris eux-mêmes : un bon nombre d'yeux, de mains, de pieds, etc., ont été découverts dans l'île Tibérine, près du temple d'Esculape, qui paraît en avoir été aussi bien pourvu que pas une église de Rome⁷. On voit au Vatican un pied entouré par un Serpent⁸, dont Esculape avait sans doute rendu la morsure innocente ; on y voit aussi l'empreinte de deux pieds⁹ semblable à celles que j'ai remarquées souvent en Égypte, et qui, dans l'un et l'autre pays, indiquait, je pense, un pèlerinage accompli.. Rome, le but de ce pèlerinage était probablement le temple d'Esculape, auquel on était venu demander une guérison. Enfin on croit qu'une statuette d'enfant¹⁰ représente un *enfant votif*.

L'imitation du grand style de Phidias est visible dans plusieurs sculptures qu'il a inspirées¹¹, et sur tout dans les colosses de Castor et Pollux, domptant des

¹ *M. P. Cl.*, 260. Les têtes sont modernes ; le restaurateur, qui avait le goût malheureux des apothéoses impériales, a fait d'Esculape un Trajan ; mais cette sottise ne change rien à la composition, dont le sens ne peut être douteux. Comparez l'Esculape et l'Hygie avec le groupe en face, 399, le même sujet. (*M. Chiar.*, 594.)

On a trouvé de semblables tablettes votives en Grèce.

² Une famille de paysans romains implorant la Madone. Ce tableau est à Paris, dans l'église de Saint-Roch. Sur un sarcophage de Naples, une mère apporte son fils malade, comme dans le tableau moderne.

³ *M. Capit.* et *M. de Saint-Jean de Latran*. Cette composition rappelle un bas-relief grec décrit par Ælien (*Suidas*, s. v. *Theopompos*), dans lequel on voyait Théopompe, poète comique, malade et Esculape lui tendant la main.

⁴ *M. P. Cl.*, 447.

⁵ *M. Capit.*, S. des Phil.

⁶ *M. Chiar.*, 113.

⁷ Coutume grecque. Huit figures de diverses parties du corps humain avec une prière au très haut, Jupiter Hupsistos pour obtenir de lui la guérison de ces parties malades. (*Brit. M.*, *Phig. Sal.*, 209-18.)

⁸ *Vat.*, *Gal. des Candél.*, 126.

⁹ *Gal. des Candél.*, 142.

¹⁰ *Gal. des Candél.*, 99.

¹¹ Les Hermès mutilés de la villa Ludovisi, 1, 7, 48. Une figure sans tête, qui marche, *M. Chiar.*, 176, probablement une Cérés poursuivant Proserpine ou une Diane allant trouver Endymion. Le mouvement de la figure et le beau jet de la draperie se remarquent dans une Minerve et une Iris du Parthénon, et dans deux femmes des bas-reliefs du temple de Phigalie (*Stock.*, *Phig.*, p. 200, 215), bâti par Ictinus, architecte du Parthénon. Dans la figure sans tête du Vatican, l'imitation du style de Phidias est évidente, mais la date de

chevaux, qui ont fait donner à une partie du mont Quirinal le nom de *Monte Cavallo*.

Il ne faut faire aucune attention aux inscriptions¹ qui attribuent un des deux colosses à Phidias et l'autre à Praxitèle, Praxitèle dont le style n'a rien à faire ici ; son nom a été inscrit sur la base de l'une des deux statues, comme Phèdre le reprochait déjà à des faussaires du temps d'Auguste, qui croyaient augmenter le mérite d'un nouvel ouvrage en y mettant le nom de Praxitèle². Quelle que soit l'époque où les colosses de Monte Cavallo ont été exécutés³, malgré quelques différences, on doit affirmer que les deux originaux étaient de la même école, de l'école de Phidias⁴.

Il y a Rome d'autres Dioscures moins beaux que ceux de Monte Cavallo, le Castor et le Pollux, qui sont au haut de la rampe du Capitole. Comme le temple de Jupiter Tonnant était près de là, et que ce temple renfermait un Castor et un Pollux du sculpteur grec Hégias ou Hégésias⁵ ; on lui a attribué le Castor et le Pollux du Capitole, mais ces statues n'ont rien de la dureté et de la sécheresse reprochées à Régas par Quintilien et Lucien⁶. D'ailleurs elles ont été trouvées loin du temple de Jupiter Tonnant et du Capitole⁷, où le hasard seul les a amenées.

A Rome, il est des bas-reliefs qui rappellent le sentiment du beau parfait et le grand calme dont sont empreintes les processions de jeunes filles sculptées sur les métopes du Parthénon⁸ ; l'un d'eux surtout qu'on a interprété diversement et

l'exécution, très postérieure, est indiquée par différents signes, entre autres par la profondeur à laquelle les plis sont fouillés.

¹ Ces inscriptions sont postérieures au moyen âge, car, au moyen âge, on croyait que les colosses étaient les portraits de deux philosophes.

² *Phædr.*, V, prol., 6.

*Qui pretium operibus magis inveniunt, novo
Si marmoris nomen adscripserint Praxitelis suo.*

Par un hasard singulier on a attribué à un savant de la Renaissance, Perotti, d'avoir fait pour Phèdre ce que, selon Phèdre, on avait fait pour Praxitèle, et d'avoir mis des fables de lui sous le nom de cet auteur ; mais Perotti a rendu cette supposition inadmissible, en publiant des vers latins de sa façon. Du reste, ces usurpations du nom d'un artiste célèbre étaient fréquentes dans l'antiquité. Pausanias s'en plaint en plusieurs endroits et Cicéron s'en était plaint avant Pausanias.

³ Selon O. Müller, après le règne d'Auguste, selon M. Wagner, certainement sous l'empire. Le trou pratiqué dans l'œil pour marquer la prunelle prouve que leur exécution, très postérieure à Phidias, ne peut remonter plus haut que Tibère. Une des têtes est plus belle que l'autre. Müller a cru reconnaître dans l'un des colosses les proportions établies par le Canon ou règle des proportions de Lysippe. Ces différences peuvent s'expliquer par une différence entre les talents et les époques de deux copistes. Les Dioscures figurent parmi les bas-reliefs du Parthénon (*Elg. S.*, 17-24), mais on ne sache pas que Phidias ait fait des statues de Castor et Pollux. Pline (XXXIV, 19, 5) parle bien d'un colosse nu de ce grand artiste qui était à Rome ; cela ne suffit pas pour voir en lui l'auteur de l'original grec des deux colosses nus de Monte Cavallo. Pausanias (I, 18, 1) mentionne un temple très ancien des Dioscures à Athènes, où les héros étaient représentés debout et leurs fils à cheval, mais il ne dit pas de qui étaient ces Dioscures. Ailleurs Pausanias (X, 9, 4) parle d'un Castor et d'un Pollux d'Antiphane, et un Antiphane est nommé parmi les sculpteurs qui ont travaillé à la frise de l'Érechthéum (Brunn, I, p. 249). Il devait être de l'école de Phidias ; on peut voir avec quelque vraisemblance dans cet Antiphane l'auteur de l'original des deux colosses.

⁴ Le bonnet hémisphérique figurant une des deux moitiés de l'œuf de Léda, coiffure ordinaire des Dioscures, manque aux colosses de Monte Cavallo, mais reparait sur des bustes et un bas-relief du Vatican. (*Gal. des Candel.*, 109.)

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 28.

⁶ Quintilien, *Inst.* XII, 10. Lucien, *Rhet. præc.*, 9.

⁷ Dans les environs du Ghetto, selon Flaminio Vacca ; selon d'autres plus près du Capitole, vers Santo Stefano del Cacco.

⁸ Telles sont des femmes qui exécutent une danse sacrée (*M. Chiar.*, 642, 643) et une figure de femme tenant le petit Bacchus (*ibid.*, 641), Médée et les Péliades. (*M. de Saint-Jean de Latran.*)

qui ne sera jamais pour moi autre chose que la *Séparation d'Orphée et d'Eurydice*¹.

Les deux époux vont se quitter. Eurydice attache sur Orphée un profond regard d'adieu. Sa main est posée sur l'épaule de son époux, geste ordinaire dans les groupes qui expriment la séparation de ceux qui s'aimaient. La main d'Orphée dégage doucement. celle d'Eurydice, tandis que Mercure fait de la sienne un léger mouvement pour l'entraîner. Dans ce léger mouvement est tout leur sort, l'effet le plus pathétique est produit par la composition la plus simple ; l'émotion la plus pénétrante s'exhale de la sculpture la plus tranquille.

Il aurait fallu nommer avant Phidias Calamis, qui le précéda de quelques années. Une des compositions de Calamis ne doit pas être oubliée à Rome, car ce sujet païen a été adopté par l'art chrétien des premiers temps. Les représentations du *Bon Pasteur rapportant la brebis*, expressions touchante de la miséricorde divine, ont leur origine dans le *Mercurus porte-bélier*² (*Criophore*). Quelquefois c'est un berger qui porte un bélier, une brebis ou un agneau³ ; l'on se rapproche ainsi de l'idée du bon pasteur. En général, le bon pasteur, dans les monuments chrétiens, porte une *brebis*, la brebis égarée de l'Évangile ; mais quelquefois aussi il porte un *bélier*⁴, et alors le souvenir de l'original païen dans la composition chrétienne est manifeste.

Ce n'est pas le seul emprunt qu'ait fait à l'art païen l'art chrétien. Les enfants qui foulent le raisin, tels qu'on les voit dans les mosaïques de l'église de Sainte-Constance, les bas-reliefs de son tombeau et ceux de beaucoup d'autres tombeaux chrétiens sont bien d'origine païenne, car on les voit aussi figurer dans des bas-reliefs où paraît Priape⁵. Enfin quand il fallut re présenter la baleine qui engloutit Jonas, les naïfs artistes des catacombes, qui n'avaient jamais vu de baleine, adoptèrent, pour représenter le cétacé inconnu, la figure d'un animal fantastique, figuré souvent sur les sarcophages païens avec une tête de serpent, un corps et une queue de poisson. Myron, qui excellait à reproduire le caractère

¹ Bas-relief de la villa Albani. On y lit en latin les noms d'Antiope, d'Amphion et de Zéthus, mais sur la réplique du même bas-relief qui est à Naples, les noms d'Eurydice, d'Orphée et d'Hermès sont écrits en grec, ce qui doit faire prévaloir l'explication suivant laquelle ce bas-relief a pour sujet la séparation d'Orphée et d'Eurydice ; explication bien autrement vraisemblable et bien autrement touchante que celle qui suppose représentée dans cette admirable sculpture Antiope se plaignant à ses fils des outrages de sa rivale Dircé. Du reste, il ne serait pas impossible qu'on eût employé une même composition à exprimer des sujets différents, et, quant à la diversité d'explication, il faut s'y résigner pour des compositions antiques dans les temps modernes, puisque dans l'antiquité en expliquait déjà diversement les bas-reliefs du coffre de *Cypsélus* (Pausanias, V, 18, 2). La principale objection a été tirée du casque d'Orphée, mais Orphée est appelé *Martis citharista* (Hyg., *fab.* XIV), et du chapeau de Mercure, semblable au chapeau thessalien, coiffure de voyage convenable, cependant, pour cette course aux sombres bords et qui, d'ailleurs, est, à peu de chose près, le chapeau du Mercure de l'autel rond du Capitole, d'un Mercure du musée napolitain, et souvent du Mercure des vases grecs. Un scoliate d'Aristophane (*frag. Soph. Did.*, p. 267) dit positivement que ce chapeau, qui est le chapeau thessalien ou arcadien, était le chapeau de Mercure. Un bas-relief du Vatican le montre pendant sur les épaules de Mercure.

² Le même sujet fut traité par Onatas et Calliclès (Pausanias, V, 27, 5) et par Calamis (Pausanias, IX, 22, 2). Le Mercure d'Onatas portait le bélier sous son bras et le Mercure de Calamis sur son épaule. Le bélier qui accompagnait Mercure en Grèce (Pausanias, II, 3, 4) l'accompagne à Rome, sur le putéal du Capitole, sur le candélabre Barberini au Vatican et dans un bas-relief de la villa Albani ; le rapport du bélier et de Mercure était révélé dans les mystères de Cybèle (Pausanias, *loc. cit.*). Le motif du Mercure Criophore de Calamis, c'est que Mercure avait. délivré d'une maladie la gille de Tanagra en portant autour des murs un bélier sur ses épaules.

³ *M. du Valican, gal. des Candél.* 265. Hermès de faune portant un chevreau sur son épaule, *M. de Saint-Jean de Latr. Carrucci*, p. 39, pl. 34.

⁴ Statuettes du musée Kircherien ; là, c'est aussi un bélier qui regarde le bon pasteur, comme les bonnes brebis regardent le Christ dans les peintures des Catacombes et dans les mosaïques des anciennes églises.

⁵ *M. Chiar., salle des Candél.*, 271. Escalier du palais Mattei.

des animaux réels, avait aussi représenté cet animal fantastique que les anciens nommaient **Pristis**¹.

Les deux principaux élèves de Phidias furent Alcamène et Agoracrite. Alcamène, que Lucien met sur la même ligne que son maître. Le premier représenta la triple Hécate dans un groupe de statues colossales, c'est-à-dire forma une triade composée de la lune, de Diane et d'Hécate, exprimant ainsi l'unité de la vie céleste, terrestre et souterraine. Rome renferme plusieurs copies réduites de la triade colossale d'Alcamène².

L'une des trois figures tient la clef du monde infernal. Proserpine la tenait dans le temple de Junon à Olympie³ ; on la plaçait aussi aux mains de Pluton en signe de son empire. Ce signe d'un pouvoir sur le monde invisible s'est conservé à Rome dans les trois clefs qui ouvrent ou ferment les trois mondes invisibles.

Alcamène est le plus ancien auteur connu d'une statue de Vulcain, ce dieu disgracieux que l'art a aussi peu favorisé que l'hymen, car ses images sont rares ; son accident, je parle de celui qui le rendit boiteux, offrait un obstacle à la sculpture. A cet égard l'art grec, qui savait tout embellir, avait fait un tour de force par la main d'Alcamène. Le Vulcain d'Alcamène était boiteux, et ce défaut ne choquait point⁴. Quant à Euphranor, il prit hardiment son parti pour la religion du beau dans l'art contre l'orthodoxie mythologique ; son Vulcain ne boitait pas⁵. Sur l'autel rond du Capitole, le sculpteur a fait comme Euphranor, Vulcain ne boitait pas du tout.

Je ne sais si l'on trouverait à Rome une statue de Vulcain, mais les fables grecques qui se rapportent à ce dieu sont reproduites sur plusieurs bas-reliefs. On le voit forgeant les armes d'Achille⁶.

L'aventure de Vénus et de Mars dans laquelle Vulcain était intéressé, et qu'Homère n'a pas dédaigné de raconter, a amusé le ciseau de plus d'un sculpteur dans l'antiquité ; elle figure sur un monument singulier⁷ qui semble consacré aux prouesses amoureuses de deux divinités dont les exploits en ce genre étaient liés aux origines de Rome : Vénus, mère d'Énée, et Mars père de Romulus.

Une petite statue du Vatican⁸ rappelle une curieuse anecdote dont le héros est Agoracrite. Alcamène et lui avaient fait chacun une statue de Vénus. Celle d'Alcamène fut jugée la meilleure par les Athéniens. Agoracrite, indigné de ce qui lui semblait une injustice, transforma la siennè en Némésis⁹, déesse vengeresse de l'équité violée, et la vendit aux habitants du bourg de Rhamnus, à condition

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 8. **Pristas** (des scieurs de bois !) pour **pristes**, le même que **pistrices** ; probablement une confusion de Pline.

² Pausanias, II, 50, 2. Une au musée du Capitole, en bronze (*salle du Cheval*), une dans le palais des Conservateurs, une à la villa Albani. A la villa Borghèse (VI, 7), trois ligures disposées de même, représentant les trois Heures ou Saisons. Trois autres au Vatican (*M. Chiar.*, 181), qui n'ont pas d'attributs, et dont les têtes sont en plâtre, me paraissent avoir représenté aussi les trois Saisons. En Grèce, les Heures furent primitivement au nombre de deux sur le trône d'Apollon Amyriéen (Pausanias, III, 18, 6), et les Saisons, de trois, comme en Égypte ; Eschyle, dans son Prométhée (154), n'en connaît pas davantage. Les trois Heures avaient aussi un sens moral et s'appelaient alors la Paix, l'Équité, la Justice. (Apollodore, I, 3, 1, 2.)

³ Pausanias, V, 20, 1. Ce que Pausanias appelle une Proserpine et deux nymphes, c'était une triple Hécate.

⁴ Claudicatio non deformie. Cicéron, *de Nat. deor.*, V, 30. Val. Maxime, VIII, 11. Extern. 5.

⁵ Dion Chrys., *Or.*, 37.

⁶ *M. Capit. Galer.* Une des jambes de Vulcain, peut-être intentionnellement, est cachée par une enclume.

⁷ L'autel dédié par Faventinus (*M. P. Cl.*, 44) ; le même sujet, bas-relief de la villa Albani. (Winckelm., *Mon. ined.*)

⁸ *M. Vat., gal. des Candel.*, 224. Une autre à la villa Albani, Winck., *Mon. ined.*, 25.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 6.

qu'elle ne serait jamais exposée à Athènes. Ceci montre combien sa Vénus avait gardé la sévérité du type primitif. Ce n'est pas de la Vénus du Capitole ou de la Vénus de Médicis qu'on aurait pu faire une Némésis. Némésis avait pour emblème la coudée, signe de la *mesure* que Némésis ne permet point de dépasser, et l'avant-bras était la figure de la *coudée*, par suite, de la mesure¹. C'est pourquoi quand on représentait Némésis on plaçait toujours l'avant-bras de manière à attirer sur lui l'attention. Dans la Némésis du Vatican la donnée sévère est devenue un motif aimable. Cet avant-bras, qu'il fallait montrer pour rappeler une loi terrible, Némésis le montre en effet, mais elle s'en sert avec grâce pour rattacher son vêtement².

Suivant une tradition intéressante et peu vraisemblable, les Perses auraient apporté un bloc de marbre pour élever un trophée à la victoire qu'ils espéraient remporter à Marathon, et Phidias³ aurait taillé dans ce bloc insolent une statue de la déesse qui punit la présomption et abaisse l'orgueil. Plusieurs pièces de l'Anthologie célèbrent ce triomphe éclatant et vengeur de Némésis.

J'ai eu occasion dans cette histoire de rappeler que Phidias ou Agoracrite, son élève, avait représenté Cybèle⁴. C'est selon toute vraisemblance cette Cybèle de Phidias ou d'Agoracrite qu'on voit assise entre deux lions au Vatican, et très postérieurement figurée sur des sarcophages, car on a dû, dans cette composition souvent répétée, imiter un original célèbre⁵.

Le rival de Phidias fut Polyclète, dont on compare la Junon au Jupiter Olympien. Ces deux grands sculpteurs concoururent ensemble et Polyclète l'emporta. Le sujet proposé était une Amazone⁶. Rome possède trois répétitions d'une Amazone, qui est vraisemblablement celle de Polyclète⁷, car c'est l'ouvrage victorieux qui a dû être le plus souvent reproduit. On a supposé que cette Amazone tenait un arc ; mais les Amazones n'ont jamais d'arc sur les bas-reliefs, bien que cette arme leur soit donnée par les poètes grecs : l'arc faisait mieux dans un vers que dans une statue. Une pierre gravée a permis à M. O. Müller de retrouver l'attitude véritable de l'Amazone de Polyclète : elle tenait une lance ou un grand bâton pour le saut ou plus proprement pour la voltige⁸.

¹ Rien qui dépasse la mesure, inscription de la Némésis de Smyrne (Anth. gr., II, p. 367) : *Tu mesures la vie sous la coudée* (*ibid.*, II, p. 292). La même assimilation entre le bras et la mesure existe dans l'écriture hiéroglyphique.

² C'est aussi l'attitude de la charmante Diane de Gabie ; on la donnait à Diane ; le geste attribué par Agoracrite à Némésis et la branche qu'il avait mise dans sa main sont donnés à Diane sur une pierre gravée (Müller, *Arch. Att.*, II, 1721.). Cette confusion entre Némésis et Diane, qui, elle aussi, est parfois vengeresse (V. plus loin), avait fait placer de petits cerfs sur la tête de Némésis.

³ Pausanias, I, 33, 2. Les témoignages anciens hésitent entre Phidias et Agoracrite. On peut supposer, comme l'a fait M. Brunn (I, p. 240) que la statue fut exécutée par l'élève dans l'atelier du maître.

⁴ Pausanias (I, 3, 4) dit Phidias, Plin (XXXVI, 5, 6) dit Agoracrite (*M. P. Cl.*, 601). Sarcophage dans la salle lapidaire, à gauche.

⁵ Il y avait à Thèbes une Cybèle plus ancienne des sculpteurs Aristomède et Socrate (Pausanias, IX, 25, 3), que Pindare avait dédiée avec un sanctuaire de la déesse ; elle était assise comme celles que nous voyons aujourd'hui.

⁶ Plin, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 4.

⁷ Une au Capitole (*salle dite du Gladiateur*), deux au Vatican (*Nuov. bracc.*, 71, *M. P. Cl.*, 265) ; l'Amazone de Sironyglion, probablement une répétition de l'Amazone de Phidias ou de celle de Polyclète, avait reçu le surnom d'Euknémos. aux belles jambes ; elle était à Rome, car Néron l'emportait toujours avec lui dans ses voyages (Plin, XXXIV, 19, 32). On a remarqué la beauté des jambes de l'Amazone du Capitole, Quant à celle du Vatican on n'en peut juger, car ses jambes ont été indignement restaurées (Bouill., *M. des ant.*, t. I). Lucien parle d'une Amazone appuyée sur une lance. (*Imag.*, 5.)

⁸ Ot. Müller, *De Amaz. Myrina.*, p. 19 et suiv.

Une autre Amazone, dont il y a aussi trois répétitions à Rome¹, nous fait connaître l'œuvre d'un troisième concurrent. Nous savons que ce concurrent, nommé Ctésilas ou plutôt Crésilas, était l'auteur d'une Amazone *blessée*. Les trois Amazones blessées de Rome ne peuvent être que des copies de la célèbre Amazone de Crésilas².

Sur l'une d'elles est inscrit le nom de l'auteur de la copie, c'était un Grec appelé Sosiclès.

Les statues d'Amazones, pas plus que les Amazones des bas-reliefs, n'offrent jamais cette monstruosité du sein coupé, née d'une étymologie douteuse du mot *Amazone*, et que l'art antique a toujours repoussée ; tout au plus y faisait-il, en *voilant* un des seins des Amazones, une discrète allusion.

Phidias avait créé le type de Jupiter, Polyclète créa le type de Junon. Il a attaché son nom à cette conception qui lui appartient, par sa Junon colossale en or et en ivoire³, comme était le Jupiter Olympien de Phidias, mais Alcamène⁴ aussi avait fait une Junon. Alcamène fut le disciple de Phidias et son collaborateur au Parthénon ; l'idéal de Junon sortit donc primitivement, sinon de la main au moins de l'atelier de Phidias. Phidias lui-même⁵ avait mis une Junon dans le bas-relief en or qui décorait le trône de Jupiter Olympien.

A Rome, une Junon surpasse toutes les autres par son aspect et rappelle la Junon de Polyclète par sa majesté⁶ : c'est la célèbre Junon Ludovisi⁷ que Goethe admirait tant, et devant laquelle dans un accès de dévotion païenne, seul genre de dévotion qu'il ait connu à Rome, il faisait, nous dit-il, sa prière du matin.

Cette tête colossale de Junon offre bien les caractères de la sculpture de Polyclète : la gravité, la grandeur, la dignité ; mais ainsi que dans d'autres Junons qu'on peut supposer avoir été sculptées à Rome, l'imitateur de Polyclète, on doit le croire, adoucit la sévérité, je dirai presque la dureté de l'original, telle qu'elle se montre sur les médailles d'Argos, et celles d'Élis. La Junon de Polyclète devait exprimer quelque chose de cette âpreté conjugale⁸ qui caractérise l'épouse grecque, depuis la hautaine Clytemnestre jusqu'à l'acariâtre Xantippe. La femme romaine, plus dépendante du mari, lui était plus soumise. Aussi parmi les Junons romaines, s'il en est qui conservent un air assez dur⁹, trait

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 26. Une au Vatican, *Nuov. bracc.*, 44, deux au Capitole, *salles des Hercules*, 10 et 25.

² Ce Crésilas fut l'auteur du guerrier grec mourant (Pline, XXXIV, 19, 24) qui selon toute apparence a inspiré le prétendu Gladiateur mourant auquel s'applique merveilleusement bien ce que dit Pline du premier. Une inscription trouvée au Parthénon fait croire que cette statue du guerrier mourant était celle d'un chef athénien nommé Diitrophès (Pausanias, I, 23, 2) et que Crésilas en était l'auteur. Le nom de ce statuaire a été écrit tantôt Ciésilas, tantôt Désilas. (Br., *Gescht. d. gr. K.*, I, p. 260-1.)

³ Pausanias, II, 17, 4.

⁴ *Ididem*, I, 1, 4.

⁵ *Ibidem*, V, 11, 3.

⁶ Dion. Hal., *de Isocr.*, III.

⁷ Les accessoires étaient différents dans l'original de Polyclète, car sur le large diadème de la déesse il avait sculpté les Grâces et les Heures, mais l'admiration dont la Junon de Polyclète fut l'objet me porte à le regarder comme l'auteur du type reproduit si souvent après lui.

⁸ La Junon d'Homère est une épouse difficile, querelleuse, hautaine, dont Jupiter craint la langue sans frein et qu'il menace de battre pour en avoir raison (*Illiade*, XV, 17). Son fils même, Vulcain, se sert, en parlant d'elle, d'une expression qui semble désigner un caractère peu aimable et un aspect peu gracieux : il l'appelle *χυνώπις*, impudente : mot à mot *au regard de chien*. (*Illiade*, XVIII, 396.)

⁹ Parmi les Junons de Rome qui me paraissent avoir mieux que d'autres gardé quelque chose du type sévère de la Junon d'Argos, tel que devait l'avoir exprimé Polyclète, j'indiquerai deux Junons de la villa Ludovisi, inférieures à la célèbre Junon de cette villa, mais plus voisines peut-être du type original, La Junon tenant un

caractéristique qui ne pouvait manquer à la Junon grecque, ce caractère est atténué chez la plupart d'entre elles¹ ; elles sont majestueuses sans être dures, et en général d'une majesté un peu pesante, comme est souvent la beauté des femmes romaines.

Junon était surtout pour les Romains la déesse du mariage, la matrone divine, la reine auguste du foyer. La Junon Téléia, qui en Grèce présidait au mariage, dut être bien accueillie à Rome, où Junon remplissait les mêmes fonctions sous le nom de **Pronuba**, et où il y avait un vieil autel de Junon Juga (celle qui joint) ; c'est la Junon Téléia qui doit plus que toute autre avoir fourni le type des Junons romaines. Ce type est surtout reconnaissable dans une Junon du Vatican², qui est voilée comme l'était Junon Pronuba.

Junon allaitant Mars³ est un sujet très romain, car ici Junon est la mère de famille, et Mars sera le père de Romulus. Il est impossible à Rome de ne pas remarquer la ressemblance tout extérieure de ce groupe avec le groupe si fréquemment rencontré de la Vierge et du divin enfant ; mais Junon mère et nourrice n'a rien et ne pouvait rien avoir de l'expression touchante que les grands artistes italiens ont donnée à la Vierge-Mère. La Vierge représentée dans les plus anciennes Catacombes, par sa pose majestueuse et tranquille se rapproche ou plutôt est encore voisine de cette Junon.

Winckelmann a cru retrouver dans deux figures en terre cuite de la villa Albani⁴ une reproduction de deux petites canéphores en bronze de Polyclète, que la cupidité de Verrès avait transportées à Rome⁵ ; mais leur style est plus ancien que celui de Polyclète, on pourrait plutôt les retrouver dans les canéphores en marbre de la même villa ; l'**eximia venustas**, dont parle Cicéron, leur convient très bien, de même qu'on découvre toute la majesté du style de Phidias dans la cariatide du Vatican⁶.

Je suis bien tenté de rapporter à un original de Polyclète, qui aimait les formes carrées, le Mercure du Belvédère, qui n'est pas très svelte pour un Mercure⁷. On a cru reconnaître que les proportions de cette statue se rapprochaient beaucoup des proportions prescrites par Polyclète⁸. Poussin, comme Polyclète, ami des formes carrées, déclarait le Mercure, qu'on appelait alors sans motif un Antinoüs, le modèle le plus parfait des proportions du corps humain ; il pourrait à ce titre remplacer jusqu'à un certain point la statue de Polyclète, appelée *la règle*, parce qu'elle passait pour offrir ce modèle parfait, et *faisait règle* à cet égard. De plus, on sait qu'un Mercure de Polyclète avait été apporté à Rome⁹. Des formes

animal, de la villa Albani (*Coffee House*) et surtout la Junon qui fait partie d'un bas-relief de l'autel quadrangulaire du Capitole.

¹ Outre les Junons de Praxitèle (voir plus loin) qui ont dû concourir à adoucir le type, il y en avait une à Rome de deux sculpteurs grecs, Denys et Polyclès. (Pline, XXXVI, 5, 22.)

² La Junon trouvée à Lorium.

³ *M. Chiar.*, 241. Selon d'autres, Junon allaitant Hercule.

⁴ Winckelmann, *M. ined.*, 182, p. 240.

⁵ Cicéron, *Verrines*, II, 4, 3.

⁶ *Nuov. bracc.*, 5. Ce n'est point pourtant, comme on l'a dit, une des cariatides de l'Érechthéum d'Athènes ; mais une belle copie antique ; une autre cariatide très semblable à celle-là, et en fort mauvais état, est dans la cour du palais Giustiniani.

⁷ *M. P. Cl.*, 55. Visconti le trouvait robuste ; plusieurs statues de Mercure très inférieures aident à compléter celle-ci ; elles ont la bourse ou le caducée ; celle du palais Farnèse a les ailes aux pieds.

⁸ Cette carrure de formes, prescrite par le canon de Polyclète, n'avait, du reste, rien d'exagéré. (Luc., *de Salt.*, 75.)

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 7. M. Brunn, pour montrer par un exemple ce qu'entendait Pline quand il disait que dans les statues de Polyclète le corps portait sur une seule jambe, cite ce Mercure. Les jambes sont restaurées, mais leur position est celle qu'elles avaient dans l'antique. Pausanias (IX, 10, 2) cite un Mercure de Phidias, le Mercure du Belvédère n'a rien du style de Phidias.

robustes convenaient d'ailleurs à Mercure, qui, en Grèce, présidait aux palestres, où l'on plaçait sa tête au-dessus d'une gaine¹ ; l'abondance de ces Hermès fit donner leur nom à toutes les statues de ce genre qui devinrent à Rome l'ornement des villas antiques et où elles ornent encore fréquemment les villas modernes. Les Hermès, comme la palestre qu'ils décoraient, avaient une origine grecque ; leur forme était un souvenir des statues de l'époque ancienne avant le dégagement des membres.

Une des œuvres les plus célèbres de Polyclète était le **Diadumenos**² : un jeune homme attachant un bandeau autour de sa tête, attitude gracieuse que Phidias avait déjà donnée au beau Pantarcès, dont il avait placé, l'image à Olympie, au pied du trône de Jupiter³.

Cette composition de Polyclète est fidèlement reproduite dans une statue du palais Farnèse⁴ ; on la reconnaît dans un torse mutilé de la villa Borghèse⁵ et sur un cippe funèbre du Vatican, par une allusion au nom de celui à qui le cippe a été érigé, et qui s'appelait **Diadumenos**⁶.

On peut donc, à Rome, se faire, en rapprochant ces trois reproductions certaines du **Diadumenos** de Polyclète et du Pantarcès de Phidias, se former, au moins sous le rapport de la composition, une idée exacte de ces chefs-d'œuvre perdus.

L'enfant qui tient des osselets et semble craindre qu'on ne les lui enlève⁷ a sans doute été détaché par un copiste du groupe fameux des deux Enfants nus jouant aux osselets de Polyclète⁸, comme la Jeune Fille aux osselets, maintenant dans notre collection du Louvre, a pour origine une des deux filles de Pandarus, que Polygnote avait peintes occupées à ce jeu⁹. Quand la peinture¹⁰ et la poésie¹¹ antiques ont représenté l'Amour et Ganymède faisant une partie d'osselets, elles l'ont fait sans doute d'après Polyclète.

Il n'y a pas une statue dont l'original soit connu avec plus de certitude que le discobole¹². Cet original fut l'Athlète lançant le disque de Myron.

¹ Un Mercure du Vatican (*M. Chiar.*, 450) s'appuie sur un terme, ornement ordinaire des palestres.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 6.

³ Pausanias, V, 11, 2 ; VI, 4, 3.

⁴ La poitrine a une largeur qui rappelle la carrure attribuée par Pline aux ouvrages de Polyclète. Les poitrines de Polyclète étaient célèbres ; il me semble reconnaître dans celles du diadumène Farnèse le pectus polyctetium. (*Ad Herenn.*, IV, 6.)

⁵ Sous le portique, près de la porte. On a dit que c'était un Apollon détendant son arc ; mais le mouvement du bras gauche qui se dirige vers la place on serait la tête, si elle existait, ne permet pas de révoquer en doute l'action de la figure, quoiqu'il n'en reste que la portion supérieure du torse et une partie des bras. Ici encore, la poitrine est très développée ; le souvenir du *fecit molliter puerum* de Pline, à propos du Diadumenos de Polyclète, est si manifeste que j'ai vu des sculpteurs ne pas s'accorder sur le sexe de la statue à laquelle ce buste appartenait, et l'un d'eux être convaincu que c'était une femme.

⁶ *M. P. Cl.*, 7. L'attitude de ce Diadumenos, qui tient de chaque main un des bouts de la bandelette, reproduit peut être mieux la donnée d'une sculpture de Polyclète ou de Phidias que l'attitude du Diadumenos du palais Farnèse, attitude gracieuse, mais dont l'élégance, qui semble un peu raffinée pour Phidias ou Polyclète, pourrait bien être du fait de l'imitateur.

⁷ *M. Chiar.*, 338.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 6. L'autre enfant aux astragales est peut-être dans la salle des Candélabres (19).

⁹ Pausanias, X, 30, 1. Les filles de Niobé qui jouent aux osselets, bas-relief cité par Müller (*Arch.*, p. 720), offrent un détail emprunté aux joueurs d'osselets de Polyclète.

¹⁰ Philostrate, *Jun.*, 9.

¹¹ Apollodote Rhod., *Argon.*, III, 111-20. Le geste de l'Amour, dans le poème, est très semblable à celui de la statue.

¹² Vatican. *M. P. Cl.*, 618. Avec le nom de Myron, placé là sans doute pour désigner l'auteur de la statue originale, sur laquelle il devait être inscrit, car nous savons que Myron avait inscrit le sien sur un autre de ses ouvrages, un Apollon (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 43). Cette statue était vraisemblablement en bronze, Myron affectionnait le bronze. (*Br., G. d. gr. K.*, I, p. 146) ; le tronc d'arbre ajouté pour soutenir le marbre ne devait pas exister dans l'original.

C'est bien la statue se contournant avec effort dont parle Quintilien¹ ; en effet, la statue, penchée en avant et dans l'attitude du jet², porte le corps sur une jambe, tandis que l'autre est traînante derrière lui. Ce n'est pas la main, c'est la personne tout entière qui va lancer le disque.

Outre le discobole du Vatican et celui du palais Massimi³, il existait à Rome une troisième reproduction de l'œuvre de Myron : un sculpteur français, Monot, en a fait un guerrier tombé sur le genou en combattant⁴, contresens bizarre dans une traduction trop libre de l'antique faite à la manière des traductions du temps de Monot.

A côté du discobole penché en avant, on en a placé un autre debout⁵, dont l'inventeur peut être Naucyde⁶ ; son discobole n'est point dit, comme celui de Myron, lancer le disque ; il pouvait donc être debout⁷ et le tenir à la main.

Tout le monde a remarqué dans le musée du Capitole⁸ une vieille femme serrant des deux mains une bouteille, la bouche entr'ouverte, les yeux mourants tournés vers le ciel, comme si, dans la jubilation de l'ivresse, elle savourait le vin qu'elle vient de boire. Comment ne pas voir dans cette caricature en marbre une reproduction de la **Vieille Femme ivre** de Myron, qui passait pour une des curiosités de Smyrne⁹.

Myron, célèbre, comme chacun sait, par son habileté à rendre le caractère des animaux, montra, avant Lysippe, et sa vieille femme ivre le prouve, une tendance prononcée au naturalisme¹⁰, ce qui est bien remarquable chez un contemporain et un condisciple de Phidias. De même aussi que Lysippe, Myron semble avoir eu une prédilection pour le dieu qui personnifiait la force physique, pour Hercule.

On cite de Myron trois Hercules¹¹, dont deux à Rome ; l'un de ces derniers a probablement servi de modèle à l'Hercule en bronze doré du Capitole.

¹ *Distortum et elaboratum signum. Inst.*, XI, 13.

² Lucien, *Philopseud.*, 18. Apollon lançant le disque ressemble très exactement au discobole de Myron, dans une peinture décrite par Philostrate (I, 23). Voyez aussi Stace :

*Et abenæ, lubrica massæ
Pondera vix toto curvatus corpore juxta
Dejicit.*

(*Thébaïde*, VI, 648.)

³ Le plus beau et le mieux conservé ; plus exactement semblable à la statue de Myron que celui du Vatican, dont la tête mal placée est moderne. La tête du discobole Massimi se retourne vers le bras qui lance le disque *ἀπεσταμμένον εἰς τὴν δισχοφόρον*. Cette tête est admirable, ce qui est encore une ressemblance avec Myron, qui excellait dans les têtes comme Polyclète dans les poitrines et Praxitèle dans les bras. (*Ad Herenn.*, IV, 6).

⁴ M. Capit. Gal. 36. Meyer y a retrouvé une particularité de la sculpture de Myron dont parle Pline (XXXIV, 19, 9). *Pubem non emendatius jecisse quam rudis antiquitos instituisset*. Des reproductions de l'œuvre célèbre de Myron se trouvent dans les musées de Paris, de Naples, de Turin, de Londres et de Munich.

⁵ *M. P. Cl.*, 615.

⁶ XXXIV, 19, 30. Naucyde avait fait plusieurs statues d'athlètes vainqueurs, et celle-ci était probablement du nombre.

⁷ Comme un discobole de Polyclète (Luc., *Philops.*, 18) ; probablement l'original de celui de Naucyde.

⁸ *Galer.* 20.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 20. La célébrité de la composition de Myron a pu concourir à la diffusion du proverbe *anus ad armillum* cité par Lucile et, par Apulée (Rich., *Dict. des ant.*, p. 55), la vieille à la bouteille. La statue du Capitole nous montre le proverbe sculpté pour ainsi dire.

¹⁰ C'est ce qui résulte des expressions de Pline : *primus hic multiplicasse veritatem videtur* (XXXIV, 19, 9), *multiplicare* veut dire ici augmenter, pousser plus loin. Pline ajoute en parlant de Myron : *et corporum tenus curiosus Animi sensus non expressisse*. Pétrone semble contredire Pline en disant de Myron : *qui pæne hominum Animas ferarumque expresserat*. Mais, c'est **Animus** et non pas **Anima** qu'on doit traduire par l'**âme**. **Anima** qui dans ce passage s'applique également aux hommes et aux brutes, c'est la vie.

¹¹ Strabon, XIV, 1, 14 ; Cicéron, *Verrines*, II, IV, 5 ; Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 8.

Cette statue a été trouvée dans le marché aux Bœufs (*Forum Boarium*), non loin du grand cirque. L'Hercule de Myron était dans un temple élevé par Pompée et situé près du grand cirque¹ ; mais la statue du Capitole, dont le geste est maniéré, quel que soit son mérite, n'est pas assez parfaite pour qu'on puisse y reconnaître une œuvre de Myron. Peut-être Pompée n'avait placé dans son temple qu'une copie de l'un des deux Hercules de Myron et la donnait pour l'original ; peut-être aussi Pline y a-t-il été trompé. La vanité que l'un montra dans tous les actes de sa vie et le peu de sentiment vrai que trahit si souvent la vaste composition de l'autre s'accordent également avec cette supposition et la rendent assez vraisemblable². Il y avait au même lieu un Hercule appelé l'Hercule triomphal, plus ancien que Myron, car on disait qu'il avait été consacré par Évandre.

Myron excellait à représenter les animaux par des statues, comme Vicias par des peintures ; sa *Vache* surtout était célèbre³, dont le mérite de naturel et de vérité, le plus frappant pour la foule, a été célébré à l'envi par les épigrammes de l'Anthologie⁴.

D'abord dans l'Agora d'Athènes, elle fut transportée, entre l'époque de Cicéron et celle de Pausanias⁵, à Rome, où, au sixième siècle, Procope la vit encore⁶.

Visconti a cru retrouver au Vatican une copie de la vache de Myron⁷, mais elle n'est pas digne de cette origine. Une vache du musée de Saint-Jean de Latran (salle VII), bien que l'exécution soit loin d'en être parfaite, me paraîtrait mieux mériter un tel honneur. Elle a cet œil effaré qu'a souvent été exposé à remarquer le voyageur, dans les vaches rencontrées au milieu de la campagne romaine, s'enfuyant à son passage et ne tardant pas à revenir sur lui.

Le bœuf de bronze venu d'Égine, et placé dans le marché aux Bœufs, était-il de Myron ? On n'a pour le croire qu'une faible probabilité. C'est que Myron, qui était célèbre dans l'airain, employait de préférence le bronze d'Égine, comme Polyclète le bronze de Délos⁸.

Le bœuf de bronze du Capitole, dont j'ai déjà parlé, est assez beau pour être de Myron⁹. Ce bœuf a été trouvé, il est vrai, loin du Forum Boarium, sur l'autre rive du Tibre, mais il pouvait y avoir, été transporté par un des deux ponts qui réunissaient ce marché à la rive opposée. De ce côté étaient plusieurs *jardins* ou

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 8. *In æde Pompeii Magni*. *Ædes* au singulier se prend pour temple.

² D'autres statues qu'on voit à Rome peuvent avoir pour original une œuvre de Myron, un athlète du Capitole, qui appartient à la belle époque de l'art peut être d'après Myron ou d'après Pythagoras dont le pancratiaste l'emporta sur celui de Myron (Pline, XXXIV, 19, 10). On appelait pancratiasles ceux qui excellaient dans les cinq combats de la palestre. M. Brunn pense expliquer l'attitude du Silène dansant de Saint-Jean de Latran par celle du satyre de Myron contemplant la double flûte qu'a jetée Minerve (Pline, XXXIV, 19, 8. *Ann. arch.*, 1858, p. 374), sujet représenté par un bas-relief qui est dans le même musée. (Garracci, *M. de Saint-Jean de Latran*, pl. 24, p. 36.)

³ Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 15, 1.

⁴ On en a compté jusqu'à trente. Il y en a neuf d'un même auteur. La vache de Myron a dû en partie l'avantage d'être si souvent célébrée au hasard qui l'a conservée au moins jusqu'au sixième siècle. Ces petites poésies sont en général étrangères au sentiment de l'art et n'expriment que la vérité de l'imitation par des hyperboles de toute sorte. Un berger jette des pierres à la vache, croyant qu'elle a quitté le troupeau, un veau est trompé, un taureau est trompé. On ne peut même savoir si elle allaitait et si elle mugissait ; on voit seulement qu'elle était en airain et très vivante.

⁵ Cicéron (*Verrines*, II, IV, 60). Pausanias n'en parle pas.

⁶ *Bell. goth.*, IV, 21.

⁷ Visconti, *M. P. Cl.*, VII ; Pline, XXXI, 1 ; *M. P. Cl.*, 209 ; en marbre gris, tête moderne.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 5, 4 ; XXXVI, 5, 20. Un Éginète plus ancien que Myron, Theopropos (Pausanias, X, 9, 2), était l'auteur d'un et peut-être de deux taureaux en bronze. (Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 96.)

⁹ D'autres taureaux de bronze existaient du temps de Pausanias en Grèce et ont pu venir à Rome (Pausanias, V, 27, 6 ; X, 16, 3). Il en existait douze en airain dont l'auteur était Phradmon, contemporain et rival de Phidias et de Polyclète. (*Anth. pal.*, IX, 743.)

villas, entre autres les *jardins* de Geta, qui, après sa mort, appartinrent à Caracalla, son frère et son meurtrier. Caracalla n'était pas homme à se gêner pour dépouiller un marché public au profit d'une villa impériale.

Le bœuf du Capitole peut être aussi un des quatre bœufs en bronze qu'Auguste avait placés devant le temple d'Apollon Palatin¹.

La Salle des animaux, au Vatican est comme un musée de l'école de Myron ; le naturel parfait qu'il donna à ses représentations d'animaux y éclate partout. C'est une sorte de ménagerie de l'art, et elle mérite de s'appeler, comme celle du Jardin des Plantes, une ménagerie d'*animaux vivants*².

Ces animaux sont pourtant d'un mérite inégal parmi les meilleurs morceaux on compte des chiens qui jouent ensemble avec beaucoup de vérité, un cygne dont le duvet, un mouton tué dont la toison sont très bien rendus, une tête d'âne très vraie et portant une couronne de lierre, allusion au rôle de l'âne de Silène dans les mystères bachiques.

Hors de cette salle est un chien qui pourrait bien nous offrir une copie du célèbre chien léchant sa blessure³ qui devait être de Myron ou de Lysippe ; car sa perfection était si grande, que les gardiens du temple de Junon sur le Capitole, où il avait été placé, en répondaient sur leur tête.

Des animaux, sans être d'après Myron, peuvent avoir eu un modèle grec. Un lion du Vatican rappelle par son altitude celle des lions de Venise⁴, apportés du Pirée, dont la provenance grecque n'est pas douteuse.

Au contraire, une origine grecque est invraisemblable pour certains animaux moins connus des Grecs que des Romains. Ceux-ci en devaient la notion aux jeux de l'amphithéâtre⁵ ou de la naumachie. Les crocodiles, les rhinocéros, les éléphants, ont dû être copiés d'après nature ; ils l'ont été souvent très inexactement. Ceux qui ont eu l'occasion de voir des crocodiles ne sont point contents de leurs portraits romains. Une tête de rhinocéros est tout à fait de fantaisie⁶.

En continuant nos promenades à travers les musées de Rome, nous ferons un second pas dans l'histoire de l'art grec. Nous avons vu l'énergique roideur qui caractérise l'époque primitive, la grandeur et la majesté chez Phidias et Polyclète, la nature chez Myron. Nous allons voir arriver le mouvement et le pathétique avec Scopas, l'auteur de Niobé et des Niobides.

¹ Properce, III, 29, 7.

² *Vivida signa*, disait Properce en parlant des bœufs de Myron.

³ Pline, XXXIV, 17, 3. *M. Chiar.*, 467. Cette action n'est pas représentée par le chien du Vatican, mais comme la mâchoire supérieure et l'extrémité des pattes sont modernes, on conçoit qu'elle a pu être celle de l'animal dans son intégrité. Son regard a une expression de langueur qui conviendrait bien à un chien souffrant. Peut-être le chien léchant sa blessure était-il de Lysippe (Brunn, *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 368) ; à plusieurs égards Myron fut le devancier de Lysippe. Les animaux et en particulier les chiens peuvent avoir été sculptés d'après les peintures de Nicias, célèbre, surtout par ses chiens (Pline, XXXV, 40, 8). Enfin il faut dire qu'on avait sculpté des figures d'animaux avant Myron. Pour ne parler ici que des chiens, on en citait un de Simon, statuaire éginète, plus ancien que Phidias (Pline, XXXIV, 19, 40). C'est d'après un chien de Lysippe (Pline, XXXIV, 19, 8) qu'ont dû être sculptés les deux beaux chiens qui semblent garder l'entrée de la salle des animaux. (Meyer, I, p. 74).

⁴ Phidias paraît encore ici comme le créateur d'un type par ses lions sculptés sur le marchepied du trône de Jupiter Olympien (Pausanias, V, 10, 2). Un lion marchant, sculpté sur le trône d'Apollon à Amyclée (Pausanias, III, 18, 8), est le plus ancien aïeul du beau lion en bas-relief du palais Barberini.

⁵ Nous savons qu'à Rome les artistes faisaient sur les animaux des études d'après nature par l'aventure de Pasitélès qui, copiant un lion dans les navalia où étaient exposées des bêtes féroces venues d'Afrique, faillit être dévoré. (Pline, XXXVI, 5, 26.)

⁶ *M. P. Cl.*, 227.

En effet, c'est à Scopas qu'appartient la pensée de cette grande composition, formée de statues dispersées dans tous les musées de l'Europe, dont les plus nombreuses, sinon toutes les plus belles¹, sont à Florence, après avoir été à Rome, dans la villa Médicis.

Pline (*H. n.*, XXXVI, 5, 16) ne savait s'il devait attribuer les Niobides à Scopas ou à Praxitèle. Je me décide, avec Schlegel et Wagner, pour Scopas². Sans sortir de Rome, nous apprendrons à trop bien connaître le charmant génie de Praxitèle pour pouvoir le retrouver dans l'expression profonde de douleur héroïque et de désespoir sans abattement empreinte au front de Niobé, la jeune fille se pressant contre le sein de sa mère n'a pas la délicatesse exquise des compositions enchanteresses de Praxitèle. Praxitèle fut le sculpteur de la grâce et Scopas le sculpteur de l'expression³.

Les statues de Niobé et de ses enfants, qui sont à Florence, la plupart du moins, ont été trouvées à Rome, près de Saint-Jean de Latran, là où les Plautii Laterani eurent leur magnifique demeure et leurs jardins, horti Laterani, qui ont donné à la basilique sort nom.

Peut-être elles ornaient la villa de Plautius Lateranus, dans laquelle il conspira, avec Pison et Lucain, contre Néron. Le spectacle de divinités vengeresses punissant l'orgueil dut les exciter à le frapper sur le trône.

Les statues de Scopas décoraient très probablement le fronton d'un temple⁴ et d'un temple d'Apollon⁵.

Mais les copies de Florence, trouvées la plupart près de Saint-Jean de Latran, ont pu être employées à orner une demeure privée, surtout une demeure magnifique, comme celle des Laterani⁶.

L'œuvre de Scopas rappelait elle-même des œuvres plus anciennes qui avaient pu lui servir de modèle. Phidias avait sculpté la même scène au-devant d'un des pieds du trône de Jupiter à Olympie⁷. A Rome, on peut rapporter à la composition des Niobides une des filles de Niobé protégeant son frère, et un frère soutenant sa sœur qui s'affaisse à ses pieds⁸, un Niobide tombé sur un genou¹,

¹ Le plus beau des Niobides est dans la Glyptothèque de Munich, si c'est bien un Niobide. Un groupe du pédagogue et d'un Niobide a été trouvé à Soissons ; c'est une contre-épreuve tardive et assez barbare de l'original de Scopas.

² Dans l'antiquité Ausone et l'auteur d'une épigramme de l'Anthologie (*Anth. Pl.*, IV, 129) sont pour Praxitèle ; ces autorités ne sont ni bien anciennes ni bien considérables ; chez les modernes Winckelmann penche pour Praxitèle parce que la tête de Niobé ressemble à celle d'une copie de la Vénus de Gnide qui est au Vatican, mais cette ressemblance peut être du fait du copiste et ne pas remonter à Scopas. La Niobé de Florence n'est elle-même qu'une copie ; malgré sa beauté elle ne peut être du temps de Scopas.

³ Scopas avait décoré de bas-reliefs un des côtés du tombeau de Mausole. M. Newton (*Halicarnasse*, II, 1, p. 231) a attribué avec raison à Scopas le combat d'Amazones du mausolée, en y signalant avec raison des attitudes voluptueuses et hardies, double caractère de ce génie ardent.

⁴ En supposant Niobé, qui est debout, au milieu, les autres personnages tous plus ou moins inclinés, jusqu'à ceux qui sont tout à fait renversés, dessinent la double inclinaison des côtés de l'angle du fronton. Pline dit *in templo*, mais on disait *in circo* en parlant d'un temple hors et près du cirque.

⁵ Pline nous apprend qu'il y avait une Niobé mourant avec ses enfants, dans un temple d'Apollon Sosianus. On ne sait ce qu'était ce temple et où il était. Pline (XIII, 11) dit seulement que dans ce temple il y avait une statue d'Apollon en bois de cèdre et qu'elle venait de Séleucie ; cela permet de penser qu'elle avait été apportée de Séleucie à Rome par Sosius, général d'Antoine qui fit la guerre en Orient. (Dion Cassius, XLIX. 22.)

⁶ Une circonstance vient à l'appui de cette supposition : la différence de style, de travail, de marbre entre les statues de Florence est assez grande pour faire supposer qu'elles provenaient de répétitions inégales en mérite de la composition de Scopas et avaient été réunies par un collecteur dans une villa.

⁷ Pausanias, V, 11, 2. On la voyait aussi aux propylées d'Athènes et dans la grotte qu'a remplacée le monument choragique de Thrasyllos. (Smith, *Dict. of gr. and. r. geogr.*, I, p. 285.)

⁸ Groupe indiqué faussement sous le nom de Céphale et Procris (*M. P. Cl.*, 401). Le corps et la tête du frère peuvent être suppléés par une des figures de Florence, selon Müller (*Arch.*, p. 122). Ce groupe rappelle un peu un groupe des bas-reliefs de Phigalie. (Müller, *Att.*, I, 123.)

un Niobide et une Niobide penchée² fuyant³, et des têtes de Niobé et de Niobides éparses dans diverses collections, quelquefois fort belles⁴, enfin d'assez nombreux bas-reliefs représentant la Vengeance d'Apollon et Diane, sur lesquels nous reviendrons b propos des bas-reliefs dramatiques.

Ce qui était propre au génie de Scopas, ce que nous pouvons reconnaître encore dans les compositions qu'il a inspirées, c'est l'expression, le mouvement, avec un sentiment de la beauté qui n'abandonnait jamais le grand artiste. Tel il se montra dans les Niobides, tel aussi sans doute dans ce magnifique ensemble de divinités marines et d'êtres océaniques⁵ faisant cortège aux fils de Pélée et l'accompagnant à l'île ou aux îles des Bienheureux⁶, qui a été si souvent reproduit partiellement par des bas-reliefs, des mosaïques, quelquefois des statues, et jusque sur des cuirasses, en guise d'ornement.

Les bas-reliefs décorent des sarcophages, et j'en parlerai en parlant des sarcophages. Parmi les mosaïques, je citerai la plus considérable de celles qui existent, la magnifique mosaïque du Vatican.

Les statues qui représentent des néréides assises sur des dauphins ou emportées par des tritons ou des centaures marins sont évidemment des groupes détachés de la grande composition de Scopas⁷.

Je mentionnerai particulièrement le joli torse d'une néréide assise, dans la cour du Belvédère, près de l'entrée de la *Salle des animaux*, pour avoir occasion de dénoncer et de flétrir l'indignité du mutilateur, qui, entre deux visites que j'ai faites au Vatican, a cassé les pieds de cette néréide, des pieds charmants, pour les emporter. Vol stupide !

Les tritons, soufflant dans leur conque, expriment le bruit des vents⁸, et leur fongue l'impétuosité des vagues.

¹ *M. Capit.*, galerie, 40.

² *M. du Capitole*. C'est ainsi qu'on interprétait une figure tgalerie, 41) ; on l'avait placée près du Niobide tombé (*ibid.*, 40). Ot. Müller pense (*Arch.*, p. 122) qu'elle est bien la sœur de ce Niobide ; mais, pour le marbre et le style, elle ressemble beaucoup à une ligure voisine (53), qui est une Psyché, car le commencement des ailes est antique, et dont l'attitude est d'ailleurs fort semblable à celle d'une Psyché de Naples, près de laquelle est l'Amour, mais on a pu dans l'antiquité faire une Psyché d'une Niobide en lui donnant des ailes.

³ Vatican, *galerie des Candél.*, 264.

⁴ La figure acéphale qui marche (*M. Chier.*, 176) a été rapprochée par M. Gherard du torse d'une Niobide à Florence. (*St. R.*, III, 2, p. 56.)

⁵ Cette vaste composition pour laquelle, dit Pline (XXXVI, 5, 13), une vie entière n'aurait pas été de trop, avait été transportée à Rome et placée dans le temple de Neptune, voisin du cirque Flaminien. Pausanias vit Neptune et Amphitrite, la mer et des tritons, Palémon sur un dauphin, dans le temple de l'isthme de Corinthe. (Pausanias, II, 1, 7. Voyez Quatremère de Quincy, *Jup. olymp.*, p. 372.)

⁶ C'est l'opinion de Boettiger, M. Welcker et, d'après lui, M. Brunn (I, p. 322) ne la partagent pas ; ils voient dans le groupe de Scopas Thétis suivie des néréides et des animaux marins et portant à son fils les armes forgées pour lui par Vulcain. Je ne nie point qu'on ait pu appliquer à cette intention la composition de Scopas, mais si c'eût été là son sens naturel et primitif, comment Achille était-il présent ? comment s'expliquer l'emploi si fréquent de cette représentation sur les sarcophages, qui s'explique au contraire très bien s'il s'agit d'un sujet qui se lie à des idées de mort et d'immortalité ? De plus, selon Euripide, les armes d'Achille sont *apportées par terre* (*Él.*, 445). Sur le coffre de Cypselus, les néréides qui apportaient les armes d'Achille étaient sur des chars (Pausanias, V, 19, 2), ce qui n'a jamais lieu pour les bas-reliefs.

⁷ L'idée du groupe formé par un centaure marin et une néréide (*M. P. Cl.*, 228) qu'on a fait servir à orner une fontaine doit remonter à Scopas ; ainsi que le torse de triton (*M. P. Cl.*, 253) ; un autre torse acéphale et qui n'a ni jambes ni bras (*salle lapidaire*) peut être reconnu pour celui d'un triton à sa ceinture d'écaillés, et sur ce faible indice rattaché à la même origine. Néréide ou Thétis tenant la queue d'un poisson (*Villa Borgh.*, IV, 39). Femmes sur des chevaux marins (*Nuov. br.*, 34 et 35). Souvent des Amours les accompagnent, un beau bronze au musée Hircherien (*collège romain*) représente un Amour qui embrasse un cheval marin.

⁸ Mosclius, *id.*, II, 423. Sur un autel dédié aux vents (*M. Capit.*, salle du Faune), un personnage qui est ici un des vents, souffle dans une coquille en spirale tout à fait semblable à celle dans laquelle souffle un triton. (*M. Chier.*, 426.)

L'ardeur des tritons de Scopas, emportant les nymphes de la mer, est arrivée jusqu'à ceux de Raphaël dans sa belle fresque de Galathée¹, où l'inspiration de Scopas, transmise à Raphaël par les bas-reliefs et les mosaïques, vit encore ; jusqu'à ceux des Carraches dans leur chef-d'œuvre, les fresques du palais Farnèse, où la licence païenne est portée plus loin que dans les originaux païens eux-mêmes.

D'autres statues peuvent dériver de la grande composition maritime de Scopas. Telles sont celles qui représentent l'Océan² ; tel est le Palémon, assis sur un dauphin³, de la villa Borghèse, d'après lequel a été évidemment conçu le Jonas de l'église de Siette-Marie du Peuple, qu'on attribue à Raphaël⁴. Ainsi, à Rome, les créations de l'art grec peuvent être suivies, non seulement dans les œuvres de l'antiquité, mais jusque dans les productions de l'art moderne ; on n'a qu'à aller du Vatican à la Farnésine et de la villa Borghèse à l'église de Sainte-Marie du Peuple, qui en est tout proche, pour voyager de Scopas à Raphaël.

Neptune devait faire partie de cet ensemble de divinités marines qu'on plaça dans son temple⁵. Il ne devait pas y figurer, comme le dieu violent d'Homère, qui ébranle la terre, qui brise les rochers, et que, pour cette raison, l'on représente armé de son trident, un pied sur un rocher⁶ ou une proue de navire, attitude par laquelle on voulait exprimer la force, car on l'a donnée aussi, à Melpomène. Le Neptune que Scopas avait placé dans le cortège d'Achille devait être plutôt un dieu paisible et secourable aux navigateurs, favorable aux pêcheurs, et, à ce titre, portant dans sa main un dauphin⁷, dont la rapidité exprimait celle de la marche du dieu, tel que nous le fait voir un bas-relief du Vatican.

Ce Neptune semble glisser sur les ondes. Ainsi Neptune avait été reproduit comiquement par un ancien peintre grec, Cléanthe, dans une *Naissance de Minerve*, tableau où il avait placé Neptune apportant un thon à Jupiter qui gémissait dans les douleurs de l'enfantement⁸, sujet traité sérieusement sur des bas-reliefs⁹ et avec sublimité par Pindare, quand il représente Minerve s'élançant du front de Jupiter et poussant un immense cri dont le ciel et la terre sont épouvantés¹⁰.

¹ A la Farnésine. Quelquefois dans les bas-reliefs antiques ces tritons et ces néréides font cortège à Vénus (*h. - rel, de la villa Pinciana*, Millin, *Gal. myth.*, XLII, 474. Vill. Alb. Bouillon, *M. des Ant.*, III, b. réf., Müller, *Arch.*, p. 584), ce qui alors forme une composition tout à fait analogue à celle de la Galathée de Raphaël. Un peintre de l'antiquité avait donné à celle-ci un char trainé par des dauphins (Philostrate, II, 18), comme l'a fait pour Galathée Raphaël qui semble s'être inspiré de ce tableau, dont il a reproduit plusieurs traits.

² Belle tête (*M. P. Cl.*, 547) dans la barbe de laquelle sont artistement mêlés des poissons, des écailles, emblèmes ordinaires de l'Océan, et des raisins, probablement pour indiquer la Méditerranée. Aux raisins près, un accoutrement semblable est donné dans des bas-reliefs à l'Océan (*Villa Borgh.*, sarcophage sous le portique). La statue connue sous le nom de Marforio (cour du musée Capitolin) est l'Océan et non un fleuve, car elle tient à la main une coquille marine.

³ *Villa Borgh.*, VI, 1. Dans le groupe de l'isthme de Corinthe se trouvait Mécicerte (Philostrate, *Soph.*, II, 1, 9), ce qui entraînait Palémon son fils.

⁴ *Chapelle des Chigi*. Il avait fait au moins le modèle. Castiglione parle d'un enfant exécuté en marbre par Raphaël et qu'un autre de ses contemporains dit avoir vu chez Jules Romain. (*St. Rom.*, III, 5, p. 322-5.)

⁵ Sur un bas-relief (*M. Chiar.*, 45) sa présence parmi les néréides et les monstres marins est indiquée seulement par un trident.

⁶ *M. P. Cl.*, 460, et sur le *putéal* du Capitole. Le Neptune de l'isthme apporté peut-être à Rome par Mummius, tenait dans sa main droite un dauphin et avait le pied sur un rocher (Camée de Vienne, Müller, *Att.*, II, 75) ; à Anticyre, Neptune était debout, tenant le trident ; il posait le pied sur un dauphin. (Pausanias, X, 36, 4.)

⁷ Quelquefois Neptune tenant également un dauphin est sur un char trainé par des hippocampes, peut-être Neptune était-il sur un char ainsi traîné, dans la composition de Scopas.

⁸ Athénée, VIII, p. 346.

⁹ Bas-relief du palais Lancelotti.

¹⁰ Pindare, *Ol.*, VII, 36. Philostrate (II, 27) décrit un tableau qui semble d'après Pindare.

C'est de ce Neptune que doivent dériver la plupart des bustes¹ dont les cheveux semblent mouillés, dont la bouche ouverte exprime la grande voix de la mer et semble faire entendre ce cri puissant de son dieu, qu'Homère dit égaler le cri de dix mille hommes.

Le génie impétueux de Scopas avait exprimé le délire bachique dans sa Ménade tenant le reste d'un chevreau qu'elle a déchiré². Parmi les ménades qui paraissent sur les bas-reliefs, nous pouvons reconnaître à ce détail les imitations de la ménade de Scopas ; elles sont assez nombreuses³.

La violence de l'ivresse n'empêche pas leur pose d'être gracieuse, et j'attribue à une exagération des imitateurs de Scopas ces ménades dont le corps se ploie et se renverse avec une violence convulsive dans l'emportement de l'orgie sacrée⁴.

celui qui exprimait si bien l'ivresse avait représenté Bacchus⁵, peut-être Bacchus en proie à l'ivresse qu'il communique, ainsi qu'il représenta Apollon livré à l'enthousiasme qu'il inspire, et probablement sous son ancienne forme de Bacchus barbu. Le type jeune et gracieux que devait créer Praxitèle était encore à naître⁶ ; car, s'il y a un idéal divin qui porte manifestement l'empreinte de la mollesse gracieuse, caractère du génie de Praxitèle, c'est le Bacchus jeune et presque féminin tant de fois reproduit.

Nous devons nous attendre que Scopas, qui fut le statuaire de la passion et des sens, n'ait pas oublié Vénus ; en effet, on cite de lui trois statues de cette déesse⁷ : l'une d'elles était à Rome, et quelques-uns la préféraient⁸ même à la Vénus de Praxitèle ; une autre était la Vénus vulgaire, banale (Pandémós), assise sur un bouc⁹, en signe de lasciveté. Cette conception grossière, indigne du génie

¹ *M. Chiar.*, 606 A, et des statues de Neptune ; celles du moins qui n'ont pas le pied sur un rocher ou une proue de vaisseau ; dans une de ces statues (*M. P. Cl.*, 394), on a fait un sceptre du trident, mais le trident se reconnaît à son manche carré. Le trident de Neptune était dans l'origine cet instrument dont se servent les pêcheurs de Naples pour harponner le poisson. Dans un bas-relief archaïque du palais Mattei (la cour), Neptune porte son trident sur l'épaule comme un instrument de pêche. Le trident fut aussi l'arme redoutable avec laquelle Neptune brisait les rochers et les montagnes

. *Trifida Neptunus cuspide montes
Impulit adversos,*

(Claud., *R. Pr.*, II, 179.)

Souvenir d'anciennes irrptions de la mer qui avait percé les montagnes. Le trident marin, fléau de la mer qui ébranle la terre, dit Eschyle (*Prom.*, 924). Une autre origine du trident, c'est qu'il avait été donné à Neptune par les Cyclopes pour combattre les géants. (*Apollod.*, I, 2, 1, 3.)

² Callistrate, *Ekphr.*, 2.

³ Une des plus belles est celle de l'autel de Gabie au Vatican, *M. Chiar.*, 182. On la voit aussi deux fois répétée sur un vase de la villa Albani (salle d'en bas) ; ici elle est armée d'un couteau, une troisième se voit au même endroit sur un autre bas-relief. Les ménades, dont l'attitude est semblable et qui portent un thyrses à la main sont des variantes de la ménade au chevreau de Scopas. Elle a été célébrée plusieurs fois par les poètes de l'Anthologie, qui la voyaient encore à Constantinople. (*Anthol. Plan.*, IV, 57-8-9-60.)

⁴ Telle est la ménade du bas-relief de la villa Borghèse, transformée en Cassandre, dans l'antiquité, en remplaçant par une statue de Minerve ce qui dans d'autres représentations toutes semblables est une statue de Priape.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 5, 10. *Anth. Plan.*, IV, 257.

⁶ Il y avait aussi un Bacchus de Calamis (Pausanias, IX, 20, 4) ; d'Alcamène (*id.*, I, 20, 2), de Praxias (*id.*, X, 19, 3), de Denys (*id.*, V, 26, 5), de Bryaxis (Pline, XXXIV, 19, 21), avant celui de Praxitèle.

⁷ Une à Rome dans le temple de Mars (Pline, XXXV, 5, 14) ; une autre en Samothrace (*ib.*, 13) ; la troisième à Élis. (Pausanias, VI, 25, 2.)

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 14. L'expression de Pline, *antecedens*, ne peut vouloir dire qui précède comme paraît l'admettre Müller, mais signifie certainement qui surpasse.

⁹ La Vénus animale. Oppien (*Cyneget.*, I, 592) lui fait exciter les amours des bêtes. Silène et les bacchantes sont assis sur un bouc (*relief bachique au Capitole, salle des Empereurs*). Scopas avait cependant représenté la chaste Vesta ou Estia. La Vesta assise de Scopas était à Rome dans les jardins des Servilii (Pline, XXXVI, 5, 13). Les effigies de Vesta qu'on croit posséder à Rome et la Vesta Giustiniani qu'on n'y possède plus peuvent venir de là. A Athènes, Vesta levait un sceptre (Pindare, *Dis. comm.*, p. 514). Sur le *putéal* du Capitole, Vesta tient une fleur. Dans la main de Vesta, la patronne de Rome, Rome plaça le palladium, son emblème.

de Scopas, — comme la fondation du culte de Vénus Pandémos, était peu digne de la sagesse de Solon, — il faut le dire à l'honneur de l'art antique, ne nous a été transmise par aucune reproduction qui ait survécu. La volupté gracieuse des Vénus de Praxitèle a fait oublier la Vénus impudique de Scopas. Elle avait cependant une place naturelle à Rome dans le temple de Vénus Érycine, la patronne des courtisanes ; au lieu de cela, elle était à Élis, en regard de la Vénus Uranie de Phidias, sans doute pour faire contraste¹.

On a supposé, mais sans preuve, il me semble, que la Vénus embrassant Mars, et qui a le pied ordinairement posé sur un casque, la Vénus victorieuse, était originellement de Scopas². Ce groupe, souvent répété, fut employé à représenter dans cette attitude un couple romain³ ; et les adieux d'un époux qui va combattre à sa femme. On reconnaît alors facilement que Mars et Vénus sont des portraits, comme sur la porte Saint-Denis à Paris on reconnaît à sa perruque Louis XIV dans le costume héroïque d'Hercule.

Scopas, plus délicat cette fois, avait pour ainsi dire décomposé l'amour, et en avait exprimé, dans des œuvres distinctes, les divers degrés et les diverses nuances : le désir (*pothos*), le charme (*himeros*), enfin l'amour lui-même (*éros*)⁴. D'après cela, Scopas paraît avoir été l'inventeur ou l'un des inventeurs de ces petits génies que les Latins appelaient *cupidines*⁵, que nous appelons des *amours*, et qu'à Rome on voit folâtrer sur les monuments de l'empire aussi souvent que dans les tableaux de la Renaissance, sur les murs et les plafonds des casinos des dix-septième et dix-huitième siècles. Ils se jouent parmi les représentations océaniques imitées de la grande composition de Scopas.

Dans les bas-reliefs romains, ces Amours se livrent à tous les exercices, tous les jeux. De là sont venus les Amours enchaînés⁶, vendangeant, pêchant, moissonnant, qu'on voit en statuettes ou en bas-reliefs ; et figurant dans les peintures de Pompéi après celles qu'a décrites Philostrate⁷.

L'Amour dormant est un sujet trop souvent reproduit pour ne pas avoir été traité par quelque sculpteur⁸ célèbre aujourd'hui, jadis inconnu.

Scopas avait groupé pour un temple de Samothrace Vénus avec un personnage mythologique peu connu, le Lumineux (*Phaéton*) et l'Amour⁹.

Depuis Scopas, Vénus a été associée bien souvent avec l'Amour. Une impératrice romaine, en Vénus, ayant un Amour debout à côté d'elle¹⁰, est un résultat bien éloigné, il est vrai, de l'association établie par Scopas entre ces deux divinités.

¹ La *Vénus Pandémos* et la *Vénus Ourania* sont opposées l'une à l'autre dans une épigramme de l'Anthologie. (*Anth. pal.*, VI, 340.)

² Peut-être parce que la Vénus de Scopas était à Rome dans le temple de Mars. Mais nous verrons (chap. XII), que très souvent il n'y avait aucun rapport entre les statues des divinités et le temple où on les avait placées.

³ *Capit.*, salle des Hercules ; *Villa Borgh.*, salle VI.

⁴ A Mégare. (Pausanias, I, 43, 6.)

⁵ En grec *pothoi* ; ils avaient des ailes comme nos Cupidons. (*Anth. palat.*, IX, 576.)

⁶ A la villa Borghèse (S. v) et dans l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p.17, 238, 276 ; *Anth. Plan.*, IV, 195, 99.)

⁷ Philostrate, I, 6-9 : Apollonios de Rhodes, *passim*, représente les Amours occupés à divers soins champêtres comme sur les bas-reliefs.

⁸ C'est aussi un motif de sculpture décrit dans l'Anthologie. (*Anth. gr.*, II, P. 128.)

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 13. Une allusion à cette forme de la triade sacrée de Samothrace a été signalée par M. Gherard (*St. R.*, II, 2, p. 258) dans un triple hermès du Vatican.

¹⁰ *M. P. Cl.*, 43. Sallustia Orbiana, la femme d'Alexandre Sévère. Ce groupe trouvé près de Sainte-Croix de Jérusalem dans la villa des Varii qui appartenait à Alexandre Sévère a fait donner à des ruines de cette villa le nom entièrement gratuit de *temple de Vénus et de Cupidon*. Autre impératrice et Vénus avec deux Amours à ses côtés. (*M. Chiar.*, 673.)

Scopas sut exprimer des ardeurs plus relevées que celles de sa Vénus vulgaire ; il fut l'auteur de l'Apollon Citharède, l'Apollon qui joue de la lyre, l'Apollon inspiré ; personnifier l'enthousiasme poétique dans le dieu qui le fait naître, était une conception hardie et digne du génie de Scopas. Comme Phidias pour Jupiter, il avait un modèle dans Homère peignant Apollon qui joue de la lyre au festin des dieux, et, après Homère, dans Hésiode et dans Pindare¹.

Nous savons que l'Apollon Citharède de Scopas était dans le temple d'Apollon Palatin, élevé par Auguste² ; les médailles, Properce et Tibulle, nous apprennent que le dieu s'y voyait revêtu d'une longue robe.

Ima videbatur talis illudere palla.

Tib., III, 1, 35.

Pythius in longa carmina veste sonat.

Prop., II, 31, 16.

Nous ne pouvons donc hésiter à admettre que l'Apollon de la salle des Muses au Vatican³ a eu pour premier original l'Apollon de Scopas.

Nous savons aussi qu'un Apollon de Philiscus et un Apollon de Timarchide (celui-ci tenant la lyre), sculpteurs grecs moins anciens que Scopas, étaient dans un autre temple d'Apollon, près du portique d'Octavie, en compagnie des Muses⁴, comme l'Apollon Citharède du Vatican a été trouvé avec celles qui l'entourent aujourd'hui dans la *salle des Muses*. Il est donc vraisemblable que cet Apollon est d'après Philiscus ou Timarchide, qui eux-mêmes avaient sans doute copié l'Apollon **à la lyre** de Scopas et l'avaient placé au milieu des Muses.

Apollon est là, ainsi que plus anciennement il avait été représenté sur le coffre de Cypsélus, avec celle inscription qui conviendrait à la statue du Vatican : *Alentour est le chœur gracieux des Muses, auquel il préside* ; et, comme a dit Pindare, *au milieu du beau chœur des Muses, Apollon frappe du plectrum d'or la lyre aux sept voix* (*Nem.*, V, 22).

Il y a d'autres Apollons qui ont la lyre auprès d'eux ou la portent à la main et même la frappent du plectrum ; mais leur type semble postérieur à l'Apollon Citharède de Scopas. Ils sont nus ou presque nus, et le sien était vêtu, ce qui est toujours un signe d'antériorité. La plupart reproduisent le type d'Apollon tel qu'il fut conçu par Praxitèle. Les uns ont le bras posé au-dessus de la tête comme l'**Apollino** de Florence, qui est, nous le verrons tout à l'heure, d'après Praxitèle, ou une grâce féminine, ce qui est encore de Praxitèle.

Les Apollons assis⁵ doivent avoir une autre origine et provenir des Apollons grecs, dont l'existence est attestée par les auteurs, mais sans désignation de leur attitude.

¹ *Hymn. ad Apoll. Pyth.*, 515 ; Hésiode, *Boucl. d'Herc.*, 201.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 13.

³ *M. P. Cl.*, 516.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 5, 22. Pline ne dit pas que ces Apollons avaient une longue robe ; mais comme il parle dans le même passage d'un autre Apollon nu, il est vraisemblable que l'un au moins des premiers devait être vêtu.

⁵ L'Apollon berger de la villa Ludovisi (V. plus loin) et l'Apollon assis sur le trépied, tous deux conçus d'après une donnée religieuse aulique. L'Apollon berger est le dieu Pélasge ; la position de l'Apollon assis sur le trépied est hiératique.

Le type de ces Apollons devait être antique, car l'Apollon le plus archaïque que nous connaissions est assis. En général, après l'époque des idoles grossières, les divinités assises ont précédé les divinités debout¹.

Apollon nous conduit aux Muses.

Il n'y eut d'abord que trois Muses, comme trois Heures ou Saisons et trois Grâces. Elles désignaient trois dons : la mémoire, la méditation et le chant², plus tard, il y en eut neuf ; alors elles désignèrent dix-sept branches de la littérature et des arts. La diversité et la spécialité des attributs donnés aux Muses correspondent à une époque où les emplois de l'intelligence sont distincts et les genres déterminés. Cependant une certaine confusion entre les attributs des Muses montre que les genres auxquels elles présidaient n'étaient pas toujours nettement séparés.

Les statues des Muses, employées dans l'antiquité à décorer les demeures de tous ceux qui se piquaient de goût pour les belles lettres, étaient nécessairement fort nombreuses ; elles le sont aussi beaucoup dans les collections romaines ; surtout en tenant compte de celles qu'une restauration inexacte a transformées en diverses divinités. Quelquefois aussi on a fait une Muse de ce qui était tout autre chose. Les plus remarquables sont celles qu'on a réunies au Vatican dans la *salle des Muses*, et qui, presque toutes, ont été trouvées au même endroit, près de Tivoli, dans un bois d'oliviers où l'on croit qu'a existé une villa de Cassius³.

Les attributs des Muses⁴ représentent les divers genres de littérature grecque⁵ et souvent les affinités de ces genres. Calliope tient les tablettes et Clio le rouleau de papyrus ; attributs qui conviennent et à la Muse (le la poésie héroïque et à la Muse de l'histoire c'est que, dans l'origine, l'histoire fut la sœur de l'épopée. Il y a peu de différence entre les images d'Euterpe, d'Érato et de Terpsichore, qui président au chant lyrique, à la musique et à la danse, mêlés encore au temps de Pindare ; Melpomène est parfois gigantesque, — la tragédie grecque était plus grande que nature : — telle est la Melpomène du Louvre ; elle vient du palais Riario, voisin du théâtre de Pompée, qu'elle décorait sans doute, et le palais Riario rappelle une tragédie sinistre, le meurtre du couvageux et malheureux Rossi. Les pampres bachiques dont Melpomène est couronnée enseignent que la tragédie est née en Grèce des fêtes de Bacchus. Sa figure est sévère, sa pose est

¹ La Minerve Polias, le Jupiter et l'Esculape de Phidias ont précédé la Minerve du Parthénon, les Jupiters et les Esculapes debout. Les Heures dansantes ont d'abord été assises ; Pindare les appelle celles qui ont de beaux trônes.

² Pausanias, II, 29, 2. Suivant des interprétations plus modernes et plus raffinées : le chant, les instruments à cordes et les instruments à vent : les trois cordes de la lyre ou les trois genres de musique, le diatonique, le chromatique et l'enharmonique. Cicéron (*Nat. deor.*, III, 21) en compte quatre primitives et neuf moins anciennes. Il y en a déjà neuf dans Homère et dans Hésiode. Il y en eut d'abord trois de Céphissidote dans le bois sacré de l'Hélicon, où ensuite on en plaça neuf nouvelles.

³ Deux de ces Muses proviennent d'ailleurs : l'Uranie et l'Euterpe ; mais on a retrouvé depuis l'Uranie (*M. P. Cl.*, 270) de la villa de Cassius, si c'est bien une Uranie ; elle est assise. Ces Muses ne sont pas toutes d'un mérite égal. Selon Visconti, l'Uranie assise et la Polymnie (*M. P. Cl.*, 508) sont d'un style plus ancien ; elles doivent donc avoir une origine plus ancienne. Peut-être au moins, l'une des deux a-t-elle été faite d'après les Muses apportées d'Ambracie, ville où se trouvaient des objets d'art d'une haute antiquité (Pline, XXXVI, 5, 3). En effet, sur les monnaies d'Ambracie, la Polymnie est semblable à celle de la salle des Muses, tandis que la Melpomène, par exemple, est différente. On a trouvé dans la Sabine une répétition des Muses du Vatican. On en voit quatre à la villa Borghèse : Melpomène, Clio, Erato, Polymnie. (*Salle IV*, 8, 10, 16, 18.)

⁴ Ces attributs ont été souvent donnés aux Muses par des restaurations peu intelligentes ; ainsi on a donné à une Euterpe au lieu d'une flûte un glaive, la prenant pour Melpomène (*M. P. Cl.*, 13). Une confusion toute semblable est mentionnée dans l'Anthologie (*Anth. Plan.*, IV, 218) ; un peintre au lieu de Melpomène avait représenté Calliope.

⁵ Dans le Musée d'Alexandrie chaque Muse avait sa salle consacrée aux réunions des pensionnaires qui cultivaient tel ou tel genre de littérature.

virile ; elle a pour chaussure le haut cothurne, et pour emblème la massue et le masque tragique. Thalie est couronnée de lierre et tient à la main le tambour de basque, instrument bachique ; car, chez les Grecs, l'origine de la comédie, aussi bien que de la tragédie, remontait à Bacchus. Thalie, dans le principe, Muse de l'épigramme, autant que de la comédie, rappelle, par sa houlette¹ qu'elle tient à la main, comme Apollon berger, cette origine pastorale. Assise négligemment, elle est aussi aimable d'aspect que Melpomène, le pied posé sur un rocher, a de grandeur et de fierté dans son attitude. Polymnie est la Muse des hymnes sacrés, des enseignements mystérieux que le mythe à la fois cache et révèle, et dont la robe serrée, qui voile et dessine tout ensemble les formes de la Muse, est l'expressif et Cracieux symbole. Avec le temps, cette idée de mystère, bien descendue de sa haute origine, s'appliqua au sens *enveloppé* des pantomimes², indiqué par le manteau dont s'entoure Polymnie.

Enfin Uranie, la Céleste, le globe à la main, personnifie la science, dont l'étude du ciel fut le premier objet, et qui avait aussi sa Muse, parce qu'à l'origine la science et la poésie ne faisaient qu'un

Au Vatican, on a placé avec raison, à l'entrée de la salle des Muses, Mnémosyne³, la mémoire, qui d'abord fut l'une d'elles, et qui, plus tard, est devenue leur mère ; car, à mesure que le temps a marché, la tradition a joué un plus grand rôle dans les lettres, et la tradition se conserve par la mémoire.

Les attributs des Muses, comme leurs noms, sont grecs, et se rattachent, on vient de le voir, à l'origine grecque elle-même des arts, des lettres et des sciences ; origine attestée par ces noms et ces attributs que les Muses conservèrent chez les Romains.

Quelques-uns de ces attributs sont très anciens : le maître de Phidias, Agéladas, avait déjà placé la Ivre de Terpsichore dans la main d'une des Muses antiques de l'Hélicon, et Canachus, dans la main d'une autre, la double flûte d'Euterpe⁴. A l'époque de Phidias, on cite des Muses de Praxias, élève de Calamis⁵ ; puis les nouvelles Muses de l'Hélicon, au nombre de neuf⁶ ; d'autres enfin durant l'époque romaine. C'est qu'en Grèce le culte des Muses ne fut jamais interrompu.

Les Muses du Vatican sont considérées par Visconti comme des copies de celles qui étaient à Rome dans le temple d'Apollon, près du portique de Metellus, depuis portique d'Octavie ; et dont l'auteur était Philiscus⁷, sculpteur rhodien, auquel nous ramèneront deux statues célèbres, la Vénus de Médicis et l'Apollon du Belvédère.

Euphranor ne fut pas dans l'antiquité moins célèbre que Scopas. Le Vatican possède une statue de Pâris jugeant les déesses⁸. Cette statue est-elle, comme on le pense généralement, une copie du Pâris d'Euphranor ?

¹ Thaleia présidait à la fertilité des champs. **Thaleia** a le même sens que **Flora**.

Nostra nec erubuit silvas habitare Thalia,

dit Virgile en parlant de la Muse champêtre.

² Mnémosyne et sa fille Polymnie propices aux danseurs ; c'est-à-dire aux mimes. (Luc., *de Salt.*, 36.)

³ La Mnémosyne du Vatican (*M. P. Cl.*, 535) avec son nom écrit en grec, ressemble à Polymnie ; elles paraissent dériver de deux des trois Muses primitives, la Mémoire et la Méditation. Les Muses elles-mêmes se sont appelées Mneia, les Mémoires. (Plutarque, *Sympos.*, II, 14, 1.)

⁴ *Analt.*, II, p. 15, n° 35.

⁵ Pausanias, X, 19, 3.

⁶ Trois de Céphissodote, trois de Strongylion et trois d'Olympiosthène. (Pausanias, IX, 30, 1.)

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 22.

⁸ *M. P. Cl.*, 255.

Euphranor avait-il choisi le moment où Pâris juge les déesses ? Les expressions de Pline (XXXIV, 19, 27) pourraient en faire douter : il ne l'affirme point ; il dit que dans la statue d'Euphranor on eût pu reconnaître le juge des trois déesses, l'amant d'Hélène et le vainqueur d'Achille.

Ne faut-il donc pas chercher plutôt le Pâris d'Euphranor dans les Pâris debout¹, dont l'attitude, plus indéterminée, se prête mieux à cette diversité d'expressions et de rôles que lui attribue la phrase de Pline ?

Je n'oserais l'affirmer. La statue du Vatican est de beaucoup la plus remarquable des statues de Pâris. On y sent, malgré ses imperfections, la présence d'un original fameux ; de plus, son attitude est celle de Pâris sur plusieurs vases peints et sur plusieurs bas-reliefs², et nous verrons que les bas-reliefs reproduisaient très souvent une statue célèbre. Il m'est impossible, il est vrai, de voir dans le Pâris du Vatican tout ce que Pline dit du Pâris d'Euphranor. Je ne puis y voir que le juge des déesses. L'expression de son visage montre qu'il a contemplé la beauté de Vénus, et que le prix va être donné. Rien d'annonce l'amant d'Hélène, ni surtout le vainqueur d'Achille³ ; mais ce qui était dans l'original aurait pu disparaître de la copie. Plus vraisemblablement cette diversité d'expressions données à une même figure, et qui répugne à la simplicité du génie de la statuaire antique, est-elle une invention de Pline ou des auteurs qu'il suivait, et dont il a inséré souvent les jugements singuliers et les admirations démesurées pour l'illusion matérielle et pour la difficulté vaincue dans sa très savante, mais très peu critique compilation.

Une **femme priant** d'Euphranor⁴ peut être considérée comme le plus ancien type connu de ces femmes aux bras étendus qu'on appelle des **Orantes**, attitude qu'on prêta souvent aux impératrices romaines avant de la donner aux figures plus saintes tracées sur les murs des catacombes.

Euphranor fut à la fois grand sculpteur et grand peintre. L'exercice de plusieurs arts par le même artiste n'était pas moins fréquent dans l'ancienne Grèce ; où on l'attribuait à Dédale, le représentant mythologique du premier art grec, qu'il ne le fut en Italie à l'époque de la Renaissance⁵.

Euphranor fut aussi écrivain⁶ ; de même qu'à cette époque¹, dans l'antiquité, bon nombre d'artistes ont été auteurs, quelques-uns poètes ou philosophes, d'autres ont écrit sur les arts.

¹ D'assez nombreuses statues, en général des statuettes, représentent Pâris debout ; quelques-unes ont été reconnues pour des Athis, d'autres sont des prêtres de Mithra (*M. P. Cl.*, 435). Quand ces Pâris debout ont l'attitude de la réflexion, la main près du menton, il semble que le sculpteur a voulu exprimer l'incertitude qui précéda le fameux jugement ; mais on se figure mieux le juge assis, comme est la statue du Vatican que je crois d'après Euphranor.

² Quelques-uns sont à Rome : sur l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44), *villa Panfili*, *villa Ludovisi*, *palais Spada*. Dans ces deux dernières, Pâris tourne la tête vers un Amour qui va lui dicter sa sentence. L'auteur du bas-relief a traduit par une composition allégorique ce que l'auteur de la statue du Vatican a rendu, d'après Euphranor, par l'expression donnée au visage de Pâris. Ces divers bas-reliefs, fort semblables entre eux, avaient pour originaux des bas-reliefs grecs dont l'un a été trouvé à Andros (Ross, *Reis, au. d. gr. Inseln*, II, p. 20). Le jugement de Pâris était déjà sculpté très anciennement sur le coffre de Cypsélus (Pausanias, V, 19, 1). C'est le point de départ de tous ces **jugements de Pâris** en bas-relief, dont l'un, celui de la villa Ludovisi a inspiré, a-t-on dit, le **jugement de Pâris** de Raphaël.

³ Je crois que Visconti y a mis un peu de bonne volonté et de déférence pour Pline quand il a découvert dans la physionomie gracieuse et tranquille de Pâris un accorgimento misto d'ardire.

⁴ Pline, XXXIV, 19, 27.

⁵ Non seulement Michel-Ange, mais Léonard de Vinci, bien qu'à un moindre degré Raphaël et une foule d'autres ont réuni la pratique de plusieurs arts. Le Dominiquin s'essaya dans la sculpture et Jules Romain fut architecte.

⁶ Pline, XXXV, 40, 4.

Entre ceux qui réunirent le don de plusieurs arts, je ne citerai que les principaux.

Parmi les sculpteurs, il suffira de nommer Phidias² ; Pythagoras, statuaire de Samos, qui, lui aussi, avait été peintre ; Zeuxis, qui modelait en terre³ comme Michel-Ange, et Protogène, qui moulaient en bronze ; Polyclète et Myron, qui furent peintres et sculpteurs. Cette réunion de talents était si commune, qu'elle existait même chez des artistes qui n'ont laissé aucune mémoire⁴.

Des peintres et des sculpteurs furent aussi architectes, sans parler de Clithène, peintre de décorations et architecte.

A une époque très ancienne, le statuaire en bronze Théodore avait construit le labyrinthe de Samos. On attribuait à Callimaque, lequel était aussi peintre, comme statuaire, l'invention du trépan, et comme architecte l'invention de l'ordre corinthien. Polyclète construisit le théâtre d'Épidaure, qui passait pour le plus beau de la Grèce, et Scopas, le temple de Minerve Alea, à Tégée, qu'il décora de sculptures. Cléétas, peintre, améliora la forme des *carcerès* de l'hippodrome d'Olympie, qui furent perfectionnés, après lui, par un autre sculpteur, Aristide. Sostrate., statuaire, bâtit le phare d'Alexandrie, et le plan de cette ville, improvisée par le génie d'Alexandre, fut l'œuvre de Dinocrate ; monument plus glorieux au conquérant que ne l'eût été le mont Athos, taillé, comme te proposait ce hardi sculpteur, pour lui faire une gigantesque statue.

L'un des plus anciens sculpteurs grecs, Bupalus, fut architecte ; Mandroclès, peintre et ingénieur comme Léonard de Vinci, avait jeté un pont sur le Bosphore pour Darius allant combattre les Scythes, et avait ensuite peint le passage de l'armée persane sur ce pont.

Parmi les artistes en même temps poètes ou écrivains, le sculpteur Gitiadas composa un hymne en l'honneur de Minerve. Le peintre Timagoras fit des vers à l'occasion d'une défaite éprouvée par lui dans un concours ; un autre peintre, nommé Apollodore, se plaignit en vers que Zeuxis lui *dérobât son art*. Comme le peintre grec Polyéidos, renommé pour ses dithyrambes, comme Euripide lui-même, qui avait peint dans sa jeunesse, à Rome, Pacuvius fut peintre et poète. C'était chez cet imitateur de la tragédie grecque en vaine une imitation de la Grèce.

De même pour les philosophes. Platon et Pyrrhon avaient cultivé la peinture avant de se livrer à la philosophie. Ménédémus fut peintre de décorations en même temps que philosophe. Métrodore était peintre, comme Socrate sculpteur. Il y eut aussi un comédien sculpteur, Cratinas, à Athènes, où, du reste, l'art du comédien n'avait rien de déshonorant, puisque Sophocle, qui fut général, jouait dans ses pièces, et y lançait la balle avec grâce dans le rôle de Nausicaa. De même l'exercice d'un art libéral en Grèce n'empêchait point d'être un personnage militaire et politique. Témoin Ménédémus, le scénographe envoyé par les Érétriens au secours de Mégare ; témoin Hippodamus, architecte du Pirée et de la ville de Rhodes, qui, le premier introduisit l'usage des rues régulières à angle droit (je ne sais s'il faut l'en bénir) ; de plus, orateur, législateur, et qui, selon Aristote, embrassait toutes les sciences.

¹ Je n'ai pas besoin de rappeler les beaux sonnets de Michel-Ange, les *Mémoires* de Benvenuto Cellini, les ouvrages sur l'architecture d'Alberti, de Palladio, etc.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 34, 1. De plus il dirigea les travaux d'architecture du Parthénon. (Plut., *Périclès*, 13.)

³ Nous aurions peut-être à Rome les œuvres plastiques de ce grand peintre si la barbarie du goût romain ne les avait méprisées, sans doute à cause du peu de prix de la matière et ne les avait laissées dans la ville d'Ambracie. (Pline, XXXV, 36, 6.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 33.

Les écrits des artistes anciens sur l'art qu'ils cultivaient furent excessivement nombreux. Ménechme, sculpteur, avait composé un traité sur son art, et Apelles avait dédié à un de ses élèves un traité sur le sien. On cite d'un sculpteur fécond, Xénocrate, un jugement sur le célèbre peintre Parrhasius, et l'on sait l'existence d'un écrit de ce même Xénocrate sur l'art de la ciselure, art que ne dédaignèrent point les plus grands statuaires, Phidias et Myron. Des artistes de toutes les époques et de tout genre avaient traité des différents arts à leur point de vue et à celui de leur temps. Ménechme avait composé sur la **torentique**, qu'il cultivait, un ouvrage encore plus digne de confiance que le bel ouvrage de Quatremère de Quincy. Protogène avait écrit sur le dessin et la figure, comme Euphranor sur la composition et le coloris, et Polyclète sur la proportion des parties du corps humain, dont son **Doryphore** offrait le modèle.

On n'en finirait point si l'on voulait énumérer tous les architectes grecs qui ont traité de l'architecture, souvent à propos des monuments dont ils étaient les auteurs. Que ne donnerions-nous pas pour avoir l'ouvrage qu'écrivit sur le fameux Mausolée, Salyrus, un de ses constructeurs, et Ictinus sur le Parthénon¹ ? Pythagoras, faisant la théorie de cette universalité d'aptitude chez les artistes grecs, soutenait qu'un architecte doit être instruite en toutes choses.

Enfin, comme Vasari a composé un livre sur les peintres les plus illustres, Pasitelés en avait composé un sur les sculptures les plus renommées.

Rien ne montre mieux que cette énumération rapide et volontairement incomplète à laquelle nous a conduits le triple talent d'Euphranor, la richesse de l'organisation grecque et cette fécondité d'un même génie donnant plusieurs moissons, qui n'a reparu dans le monde qu'à l'époque de la renaissance italienne.

Avec Scopas nous sommes sortis de l'école de Phidias et de Polyclète, l'école du calme sublime, pour entrer dans l'agitation sublime ; chez Praxitèle nous allons trouver la sublimité dans la grâce.

Nul sculpteur de l'antiquité, s'il revenait à la vie, ne trouverait ses œuvres plus souvent reproduites. Nous reconnâtrons, à Rome, presque tous les types créés par l'aimable génie de Praxitèle en le suivant à la trace de son charme.

Dans quel musée n'y a-t-il pas une copie du Satyre de Praxitèle ? Un jeune Satyre appuyé contre un arbre, l'air tranquille et le regard quelque peu malin. A Rome, on le voit plusieurs fois répété dans des copies de beauté inégale ; la plus remarquable est celle du Capitole².

L'aimable adolescent vient de jouer quelque tour aux nymphes des bois ; il s'est un peu fatigué à courir après elles, et maintenant, dans un gracieux repos, il rêve avec un demi-sourire aux espiègleries qu'il a faites et à celles qu'il médite. C'est une donnée bien peu sérieuse, c'est un sujet bien léger ; mais on sent, en présence des belles reproductions du Satyre de Praxitèle, que le grand artiste avait mis dans ce personnage sans importance une profonde beauté³.

¹ Ictinus suivait l'exemple de ses prédécesseurs, un des plus anciens artistes grecs Théodore, fondeur en bronze et architecte avait écrit sur son temple de Junon à Samos, Philénus sur son temple de Minerve à Priène, Hermogène sur son temple de Bacchus à Théos et son temple de Diane à Magnésie.

² Salle dite du *Gladiateur mourant* 15.

³ Ce Satyre ne peut être celui que Pline appelle **le renommé** ; car celui-là faisait partie d'un groupe où entraient Bacchus et l'Ivresse (Pline, XXXIV, 19, 20), groupe reproduit par des statues (voy. plus loin) et par des bas-reliefs sur les sarcophages (*M. P. Cl.*, 99). L'original du Satyre isolé répété tant de fois d'après Praxitèle, était, ou son Satyre de Mégare (Pausanias, I, 43, 5), ou plutôt celui de la rue des Trépieds à Athènes

La gaieté et la malice, qui étaient dans le caractère traditionnel du Satyre, ont été exprimées fréquemment avec un certain caractère bestial¹. Ces statues ne procèdent point de Praxitèle ; ce qui lui appartient, c'est d'avoir remplacé l'expression animale de ces sentiments par une expression fine et délicate.

On peut regarder comme des variétés du Satyre de Praxitèle diverses autres statues qui s'en rapprochent par la grâce élégante du type et par l'absence de cette expression animale qui caractérisait les Satyres avant lui.

Le jeune Satyre qui tient une flûte² est trop semblable à celui dont je viens de parler pour n'être pas de même une reproduction de l'un des deux Satyres isolés de Praxitèle, son Satyre d'Athènes ou son Satyre de Mégare ; on pourrait croire aussi que le Satyre à la flûte a eu pour original le Satyre de Protogène, qui, bien que peint dans Rhodes assiégée, exprimait le calme le plus profond et qu'on appelait celui qui se repose (*anapauomenos*)³ ; on pourrait le croire, car la statue a toujours une jambe croisée sur l'autre, attitude qui, dans le langage de la sculpture antique, désigne le repos. Il ne serait pas impossible non plus que Protogène se fût inspiré de Praxitèle ; mais en ce cas il n'en avait pas reproduit complètement le charme, car Apelles, tout en admirant une autre figure de Protogène, lui reprochait de manquer de grâce⁴. Or, le Satyre à la flûte est très gracieux ; ce qui me porte à croire qu'il vient directement de Praxitèle plutôt que de Praxitèle par Protogène.

Un Amour de Praxitèle, celui de Thespies, n'eut pas moins de célébrité que son jeune Satyre, et il n'en faisait pas moins de cas lui-même. On le sait par une malice ingénieuse de Phryné. Praxitèle lui avait dit de choisir entre ses ouvrages celui qu'elle aimerait le mieux. Pour savoir lequel de ses chefs-d'œuvre l'artiste préférerait, elle lui fit annoncer que le feu avait pris à son atelier. *Sauvez*, s'écria-t-il, *mon Satyre et mon amour* ! Phryné, ainsi renseignée, choisit cet Amour et le consacra dans un temple de Thespies, sa ville natale, où le culte de l'Amour était ancien et dominant. La belle statue y devint le but de pèlerinages entrepris incessamment pour aller contempler ce chef-d'œuvre.

Il y a à Rome⁵ un **Amour** qui ne ressemble à aucun autre : ce n'est pas l'Amour enjoué et souriant, tel qu'on le représente d'ordinaire ; c'est un Amour pensif et presque triste. Son regard est baissé et profond ; il semble dire, comme dit un Amour dans l'Anthologie : *Je ne suis pas le fils de la Vénus vulgaire*⁶. C'est que l'antiquité a connu aussi la passion profonde et douloureuse, la passion de Phèdre et de Didon. L'extrême délicatesse et la grâce exquise de ce torse mutilé, mais ravissant, son expression⁷, son attitude⁸, me décident à y voir une

(*id.*, I, 20, 1) ; tous deux cités par Pausanias comme ne faisant point partie d'un groupe et ne devant pas pour cette raison être confondu avec celui dont parle Pline et qu'il appelle **le renommé** ; — dénomination, je crois, mal appliquée par Pline, car elle devait appartenir au Satyre qui a été si fréquemment reproduit. — J'attribue cet honneur à celui de la rue des Trépieds plutôt qu'à celui de Mégare, parce que c'est le premier que Praxitèle voulut sauver de préférence, quand trompé par Phryné il crut ses ouvrages menacés par un incendie. (Pausanias, I, 20, 1.)

¹ On peut croire que le Satyre de Myron (Pline, XXXIV, 19, 8), sculpteur plus réaliste que Praxitèle et qui excellait dans la représentation du type animal, tenait davantage de ce type, et rapporter à Myron ceux des Satyres romains où il est plus prononcé.

² Vat., *Nuov. bracc.*, 120. *M. Cap., Gal.*, 12, 33. *Villa Borghèse*.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 30, 41.

⁴ Élien, *Var.*, XII, 41.

⁵ *M. P. Cl.*, 250. Un Amour fort semblable à celui-ci, et que l'on trouve encore plus beau, se voit à Naples ; un autre, bien certainement grec, parmi les marbres d'Elgin. (Müller, *Arch. att.*, I ; Pl., XXXV, 145, p. 17.)

⁶ *Anth. Plan.*, IV, 201.

⁷ *Praxitèle avait mis presque de la pensée dans un de ses Amours*, dit Callistrade (III, 4).

⁸ Le col penché. (*Anth. gr.*, II, 496.)

admirable copie, et peut-être une réplique faite par Praxitèle lui-même, de son chef-d'œuvre préféré, l'Amour de Thespies¹.

S'il m'était donné, comme à Phryné, de choisir entre toutes les statues qui portent le cachet de Praxitèle ; c'est celle-là que je prendrais.

Ce pourrait être aussi une copie d'un autre Amour de Praxitèle qui était dans la ville de Parium² ; mais la probabilité est moins grande, car on ne voit pas que celui-ci soit venu à Rome.

Aucun de ces Amours de Praxitèle ne peut avoir fourni le modèle de l'Amour essayant son arc, qu'on rencontre si souvent dans les collections³ et qui doit, pour cette raison, avoir un original célèbre, car il n'est dit d'aucun de ses Amours qu'il essayât ou tendit son arc.

L'**Amour à l'arc** forme avec celui que nous venons de considérer le plus parfait contraste : c'est l'amour pétulant, folâtre ; il essaye son arc avec malice et s'apprête à lancer à droite et à gauche ses flèches, qui, toutes, portent coup. Il n'a pas la suavité de Praxitèle, il est plein de vivacité, d'entrain, de vie. D'après ces caractères, avec Visconti et Meyer⁴, j'attribuerais très volontiers son origine à Lysippe.

De la même famille est l'Apollon au lézard⁵ (Saurocthone). Apollon presque enfant épie un lézard qui se glisse le long d'un arbre. On sait, à n'en pouvoir douter, d'après la description de Pline et de Martial⁶, que cet Apollon, souvent répété, est une imitation de celui de Praxitèle, et quand on ne le saurait pas, on l'eût deviné.

Je rattache aussi à Praxitèle le petit Apollon de Florence, à peu près du même âge, qui me paraît porter le même cachet de grâce et d'ingénuité, et par lui les Apollons qui ont de même la tête appuyée sur le bras⁷.

¹ Nous voyons par Cicéron (*Verrines*, II, 4, 2) qu'il y avait, outre le célèbre Amour de Praxitèle pour lequel on faisait le voyage de Thespies, un autre Amour très semblable du même auteur, une réplique. Celui-là fut volé à Messine par Verrès. Pline (XXXVI, 5, 11.) fait faire entre eux à Cicéron une confusion qu'il ne fait point, car il dit l'un à Messine et l'autre à Thespies. Si la statue du Vatican était un original, ce que des sculpteurs n'ont pas jugé impossible, ce ne pourrait être le fameux Amour de Thespies donné par Praxitèle à Phryné, et qui, apporté à Rome par Caligula, rendu par Claude, repris par Néron (Pausanias, IX, 27, 3), y périt sous Titus, dans un incendie. Ce pourrait être la réplique volée par Verrès (Brunn, I, p. 341). Est-ce cette réplique que Pline, la confondant avec l'original, dit avoir existé de son temps dans un bâtiment dépendant du portique d'Octavie ? Si l'on ne veut pas que la statue du Vatican, à laquelle on fait quelques reproches et dont la tête est plus admirable que le buste, soit de la main de Praxitèle on peut admettre que nous avons sous les yeux une copie faite pour la remplacer à Thespies par un sculpteur athénien, Ménodore (Pausanias, IX, 27, 3). L'Amour de Thespies avait des ailes (*Anth. pal.*, VI, 260) ; derrière les épaules de l'Amour du Vatican on remarque les trous qui ont servi à en attacher.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11. Callistrate (III) cite encore un Amour de Praxitèle en bronze ; mais ce qu'il dit de sa main élevée et tenant un arc ne convient point à l'Amour du Vatican, et convient, au contraire, à une figure ailée trouvée récemment au Palatin par M. Rosa.

³ Le plus beau au Capitole (*Gal.*, 13) ; au Vatican (*M. Chiar.*, 495) ; *villa Albani*.

⁴ Visconti, *M. P. Cl.*, I, p. 12. Meyer, I, p.129. Son attitude convient mieux au bronze qu'au marbre ; or, Lysippe préférerait le bronze et Praxitèle le marbre : à en croire Properce, le marbre du mont Penthélique, voisin d'Athènes.

Praxiletem patria vindicat urbe lapis.

Placé à Thespies comme l'Amour de Praxitèle (Pausanias, IX, 27, 5), il a pu être confondu avec lui, et Callistrate paraît avoir déjà fait cette confusion, car la peinture qu'il nous a laissée (III) d'une statue de bronze qu'il attribue à Praxitèle convient mieux à cet autre Amour qu'à celui-ci, que sa grâce délicate nous force à revendiquer pour Praxitèle. *Emporté et riant, ses yeux brillent ; il élève son arc et penche un peu de côté.* L'Amour de Praxitèle ne tenait point un arc à la main, et le torse du Vatican n'a jamais élevé le bras.

⁵ *M. P. Cl.*, 264, en marbre ; en bronze à la villa Albani, salle de l'Ésope.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 21. Martial, *Épigrammes*, XIV, 172.

⁷ *Vat.*, *M. Chiar.*, 648. Deux au Capitole. L'un, salle du Gladiateur, et l'autre, salle des Hercules. Type de l'Apollon Lucien tel qu'il est décrit par Lucien (*Anach.*, 7), la main droite sous la tête, de la gauche tenant sa lyre, appuyé à une colonne ; on a donné la même attitude à l'Apollon Delphique caractérisé par le trépied.

Les Apollons nus et dont le caractère est féminin¹ me semblent devoir nous reporter également au sculpteur dont le génie délicat a excellé à rendre la grâce féminine. Je crois antérieur à Scopas et à Praxitèle le type d'Apollon assis. Tel est l'Apollon **berger** de la villa Ludovisi. Cet Apollon berger est un dieu pélasge ; son culte remonte à l'époque pastorale. J'ai dit qu'en général les dieux assis sont plus anciens que les dieux debout, en laissant de côté l'époque tout à fait ancienne. Mais ce type antique de l'Apollon berger a été rajeuni pour ainsi dire et a reçu un caractère de jeunesse et une grâce élégante d'une main qu'à travers l'imitation on sent avoir été la main de Praxitèle.

La ressemblance du type si fin de l'Apollon au lézard et du charmant bronze du Capitole **le Tireur d'épine** est trop frappante pour qu'on puisse se refuser à voir dans celui-ci une inspiration de Praxitèle ou de son école². C'est tout simplement un enfant arrachant de son pied une épine qui l'a blessé, sujet naïf et champêtre analogue au Satyre se faisant rendre ce service par un autre Satyre³. On a voulu y voir un athlète blessé par une épine pendant sa course et qui n'en est pas moins arrivé au but ; mais la figure est trop jeune et n'a rien d'athlétique. Le moyen âge avait donné aussi son explication et inventé sa légende. On racontait qu'un jeune berger, envoyé à la découverte de l'ennemi, était revenu sans s'arrêter et ne s'était permis qu'alors d'arracher une épine qui lui blessait le pied. Le moyen âge avait senti le charme de cette composition qu'il interprétait à sa manière, car elle est sculptée sur un arceau de la cathédrale de Zurich qui date du siècle de Charlemagne⁴.

Praxitèle, le sculpteur de la grâce et de l'amour, s'était complu dans le gracieux type de Vénus. On connaît l'existence de six Vénus de Praxitèle⁵.

La plus célèbre est la Vénus de Gnide ; transportée à Constantinople, elle y a péri⁶ ; mais les médailles de Gnide en offrent une représentation exacte ; grâce à elles, on peut lui comparer les Vénus qui existent à Rome.

La déesse était debout ; une main s'abaissait avec un geste pudique, l'autre tenait un linge posé sur un vase.

Il y a au Vatican une statue⁷ dont l'attitude est exactement celle de la Vénus de Gnide, chef-d'œuvre de Praxitèle. Des scrupules analogues à ceux qui firent

¹ *M. Capitolin, salle des Hercules*. Apollon dont la chevelure ressemble à celle de Vénus. Le caractère d'Apollon était féminin même avant Praxitèle ; Winckelmann a pris un Apollon citharède pour une Muse, et l'on ne sait pas encore trop bien si une statue du Vatican (*M. P. Cl.*, 582) est une Erato ou un Apollon ; dans les deux cas il s'agit d'un Apollon antérieur à Praxitèle, d'un Apollon citharède d'après Scopas, enveloppé d'une robe qui tombe jusqu'à ses pieds ; tandis que Praxitèle, qui représenta le premier Vénus nue et probablement aussi Bacchus nu (voyez plus loin) doit être le créateur des Apollons citharèdes nus, tels que l'Apollon très féminin de la salle de la Riga au Vatican (*M. P. Cl.*, 614). On peut se représenter ainsi l'Apollon de Praxitèle qui était à Rome dans la maison de Pollion. (Plin., XXXVI, 5, 11.)

² M. Meyer (*Gesch. d. bild. K*, I, p. 303) croit y reconnaître le caractère du génie de Lysippe. J'y trouve bien plus la grâce exquise du génie de Praxitèle. On pourrait plutôt y découvrir quelques réminiscences d'un art un peu antérieur au sien.

³ *Vat.*, *Salle des Candélabres*, 74. Idylle en marbre ; petite scène d'après Théocrite. (IV, 51.)

⁴ Je ne rapporte point à Praxitèle l'origine d'une autre statue de bronze qu'on admire au Capitole, le Camille, nom grec, il est vrai, mais donné par les Romains aux jeunes gens qui figuraient dans les cérémonies de leur culte. Cette statue représente un personnage religieux romain ; elle a été faite pour Rome. D'ailleurs, bien que très distinguée, elle n'a point la délicatesse parfaite des œuvres inspirées par Praxitèle ; si ce Camille avait un original grec, c'était une peinture de Parrhasius. (Plin., XXXV, 36, 10.)

⁵ La Vénus de Gnide, la Vénus de Cos, une Vénus de Thespies, où elle était placée dans un temple à côté du portrait de Phryné, une Vénus en bronze à Rome, devant le temple de la Félicité, une à Alexandrie près du mont Latinus, une à Mégare.

⁶ Cedrenus, *Annales*, 322.

⁷ *M. P. Cl.*, 574. Une statue (*palais Chigi*) exécutée, dit l'inscription qu'elle porte, par Ménophante, d'après la Vénus de Troas, nous ramène au type de Praxitèle à travers une double imitation ; ici le linge que tient Vénus n'est point posé sur un vase ; il cache une partie du corps, ce qui n'avait pas lieu pour la Vénus de Gnide : c'est

préférer par les habitants de Cos sa Vénus vêtue à sa Vénus nue ont fait affubler d'une draperie la copie de la Vénus de Gnide au Vatican.

C'était une grande nouveauté de montrer Aphrodite sans voile. Praxitèle poussa même la profanation du type sacré jusqu'à prendre pour modèle la courtisane Phryné se baignant dans la mer pendant les fêtes de Neptune aux yeux de la Grèce assemblée. Dans une épigramme de l'Anthologie¹, Vénus dit : *Où Praxitèle a-t-il pu me voir nue ?* Phryné et toute la Grèce aurait pu répondre à sa question. Ce qui prouve combien la chose était nouvelle, c'est qu'on voit des Vénus vêtues ou à demi vêtues qui appartiennent certainement à une époque de l'art plus récente que Praxitèle ; et même, sur un bas-relief bien postérieur à lui², Vénus se présente vêtue au jugement de Pâris. C'était cependant bien le cas ou jamais d'adopter l'innovation de Praxitèle.

Il fallait un prétexte à tant d'audace³. L'artiste supposa que la déesse venait de déposer ses vêtements pour entrer au bain, ou allait les reprendre pour en sortir. Ce prétexte avait été fourni par Phryné. De là le voile posé sur un vase à parfums qu'on voit sur les médailles de Gnide et qu'on retrouve près de la Vénus du Capitole⁴, bien que la disposition des mains ait déjà changé et que toutes deux soient dans l'*attitude pudique*⁵ de la Vénus de Médicis. A cette différence près, ces deux Vénus dérivent de la Vénus de Gnide, dont la Vénus du Capitole est une imitation plus rapprochée.

Cette imitation est romaine. On le reconnaît à quelques détails du torse qui sont romains. La vérité et la complaisance avec lesquelles la nature est rendue dans la Vénus du Capitole faisaient de cette belle statue, — qui pourtant n'a rien d'indécent bien que par une pruderie peu chaste on l'ait reléguée dans un cabinet réservé, — faisaient de cette belle statue un sujet de scandale pour l'austérité des premiers chrétiens. C'était sans doute afin de la soustraire à leurs mutilations qu'on l'avait enfouie avec soin, ce qui l'a conservée dans son intégrité ; ainsi son danger l'a sauvée. Comme on l'a trouvée dans le quartier suspect de la Subura, on peut supposer qu'elle ornait l'atrium élégant de quelque riche courtisane.

La Vénus de Médicis, qui n'est plus à Rome, mais qui y a été trouvée et dont le nom rappelle qu'elle y fut placée dans la villa des Médicis, la Vénus de Médicis est une imitation charmante, mais tardive et déjà assez éloignée de la Vénus de Praxitèle⁶, dont elle a conservé la grâce, mais en y mêlant une coquetterie qui

une donnée nouvelle : l'intention de couvrir, qui, par égard pour la décence vulgaire, altère la vraie chasteté de l'art, qu'on remarque dans un grand nombre de statues romaines et qui triomphe dans la Vénus de Canova. Plusieurs de ces statues semblent avoir été décrites par Christodore (*Anth. pal.*, Christod., *Ekphr.*, 79).

¹ *Anth. gr.*, II, 260.

² *Villa Ludovisi*. Dans le bas-relief de la villa Panfili, Vénus s'entoure d'un voile flottant.

³ Scopas aurait devancé Praxitèle dans cette hardiesse. Pline cite de lui une Vénus nue (Pline, XXXVI, 5, 14). Cependant la sensation que produisit la Vénus de Praxitèle et la préférence que les habitants de Cos accordèrent à celle qui était vêtue semblent indiquer une nouveauté. Peut-être nue veut-il dire ici, chez Pline, à demi vêtue, comme la Vénus de Milo. Le mot *nudus* se prend parfois dans ce sens.

Nudus ara, sere nudus, ne veut point dire qu'on doit semer et labourer dans le costume de la Vénus de Gnide.

Les Gniédiens montrèrent bien qu'une pensée voluptueuse les avait guidés dans leur préférence, par les précautions qu'ils prirent pour qu'on ne perdît rien des charmes de leur Vénus. Le temple où ils la placèrent avait deux portes également ouvertes aux spectateurs (Pline, XXXVI, 5, 10 ; Luc., *Am.*, 13). J'ai vu à Naples le même artifice employé pour faire valoir toutes les beautés de la Vénus Callipyge.

⁴ Au musée Capitolin, cabinet réservé.

⁵ Ce sentiment de pudeur gracieuse est exprimé par Philostrate (II, 1), *nue et chaste*.

⁶ A part la différence d'attitude, la Vénus de Médicis rappelle à plusieurs égards et mieux que la Vénus du Capitole la description que fait Lucien (*Am.*, 13-14, *Im.*, 6) de la Vénus de Praxitèle. Elle en a conservé le sourire avec une grâce plus moderne que l'âge du sculpteur athénien. Ses cheveux étaient dorés et ses oreilles

révèle un âge moins ancien. Le vase et le linge ont disparu, et avec eux toute allusion à l'idée du bain, toute excuse à la nudité. Vénus n'est nue que pour se montrer.

On attribue, en général, cette statue à Cléomène. Le nom de ce sculpteur se lit sur la plinthe qui porte la Vénus de Médirais. Il est reconnu que cette plinthe est moderne, et, par conséquent, l'inscription ; on croit qu'elle a été transportée d'une base antique sur la base qui l'a remplacée. Mais la chose n'est pas si assurée que cette attribution de la Vénus de Médicis à Cléomène soit hors de doute. Dans le cas on ne l'admettrait pas, je proposerais pour l'auteur de la gracieuse statue Philiscus, dont la Vénus se trouvait dans le portique d'Octavie¹, près duquel a été découverte, dit-on, la Vénus de Médicis.

Deux Amours folâtraient, sur le dauphin² qui est à côté de la Vénus de Médicis, et qui est aussi, mais, sans Amours, près de la jeune sœur de la Vénus de Médicis, la statue tirée, il y a quelques années, des jardins de César³. Les Amours près de Vénus, dont l'idée remonte à Scopas, paraissent fréquemment dans des monuments assez modernes ; on voit un ou plusieurs Amours à côté des impératrices romaines déguisées en Vénus, comme des *Amours* accompagnent les portraits des grandes dames du dix-septième et du dix-huitième siècle, accoutrées aussi en déesses. Deux Amours, dont l'un sur un dauphin, se tiennent des deux côtés d'une vieille impératrice représentée en Vénus⁴.

Le motif du bain est encore indiqué dans la Vénus accroupie⁵. On ne saurait douter que son attitude n'exprime cette idée du bain, qui rappelle la Vénus de Gnide, car derrière une Vénus accroupie de la villa Ludovisi est un enfant tenant un linge pour l'essuyer⁶. On a donc pu, avec toute raison, reconnaître dans cette gracieuse Vénus le type souvent répété de la Vénus *qui se lavait*⁷. Près de la Vénus accroupie a été trouvée une base sur laquelle on lit le nom de Bupalus, sculpteur grec très ancien, et on l'a reproduit sur la base moderne ; mais Bupalus ne pouvait être l'auteur de cette conception empreinte d'une grâce

percées pour recevoir un ornement ; mais ce n'est pas là ce qui peut l'éloigner de l'époque antique, surtout les oreilles percées, qui se rencontrent dans des statues archaïques. Junon, dans l'*Iliade* (XIV, 182), se met des boucles d'oreilles, Vénus en porte aussi. (*Hymne à Vénus*, II, 8-9.)

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 22. Au même endroit était une Vénus de Phidias (*ib.*, 5) ; ce n'est pas d'elle que peut provenir la Vénus de Médicis, évidemment d'après Praxitèle. Des têtes de Vénus d'une physionomie plus sévère peuvent seules nous transmettre, dans des imitations médiocres, quelques reflets de la beauté que Phidias avait dû donner à sa Vénus. On s'est défié avec raison de ce nom de Cléomène qui se lit sur sept statues conservées, la plupart très belles, et sur un bas-relief. Cléomène avait sculpté des Thespiades imitées de celles de Praxitèle (*Anth. Plan.*, IV, 167), que Mummius avait transportées à Rome (Pline, XXXIV, 19, 20 ; Strabon, VIII, 23 ; Brunn, I, p. 342-546). On a pu, par une erreur facile à comprendre, graver le nom d'un imitateur de Praxitèle sur une imitation de Praxitèle dont il n'était point l'auteur.

² Ce dauphin n'a rien à faire avec l'idée du bain ; il n'est là que pour indiquer l'origine de Vénus, née de la mer, car il accompagne une Vénus demi-vêtue placée dans un sanctuaire (*M. Chiar.*, 39). Ce dauphin pouvait encore avoir trait à la Vénus de Gnide, qui était une Vénus Euplos, favorable à la navigation.

³ Aujourd'hui à Saint-Pétersbourg dans le palais de l'Ermitage.

⁴ *M. Chiar.*, 675

⁵ *M. P. Cl.*, 429. Elle est assise sur un vase couché. Celle du Louvre répand sur elle des parfums.

⁶ *Vill. Lud.*, I, 11. Une pierre gravée montre Vénus accroupie s'appêtant à recevoir l'eau qu'on va verser sur ses épaules (Müller, *Att.*, I, 280). Ailleurs elle va reprendre son vêtement (*ib.*, 281). La même attitude à peu près est donnée à Diane qui se baigne, dans un bas-relief d'Acréon, et à Danaé qui reçoit la pluie d'or. La Danaé de Praxitèle (*Anth. pal.*, III, p. 37) était peut-être dans cette position ce qui expliquerait par un original célèbre le grand nombre de répétitions de la Vénus accroupie. Il est honteux à Boettiger d'avoir vu dans une attitude qui s'explique si naturellement une allusion inaccépte au vers de Juvénal :

Ad terrain tremulo descendere clune puellæ.

A la Villa Borghèse (I, 21), une Vénus assise se frotte la jambe avec un linge, un petit Amour assis la regarde ; traduction familière et prosaïque de l'idée du bain.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 23. La Vénus accroupie du Vatican attend qu'on verse l'eau sur ses épaules et qu'on les essuie. M. Meyer pense qu'elle pourrait être l'original dont parle Pline, lequel dérivait peut-être lui-même de la Danaé de Praxitèle. *Anth. Pl.*, IV, 262.

évidemment beaucoup plus récente. D'ailleurs Bupalus, qui avait représenté les Grâces *vêtues*¹, n'aurait pas représenté Vénus nue.

Quant à Vénus Anadyomène², elle est figurée dans de nombreuses répétitions, au moment où elle vient *de sortir des eaux*, tordant d'un mouvement gracieux ses cheveux encore humides.

On ne cite aucun sculpteur grec ancien comme ayant imaginé ce motif si heureux. Mais en Grèce on avait deux fois représenté Vénus sortant de la mer. Parmi les bas-reliefs en or qui décoraient la base du trône de Jupiter à Olympie³ était une Vénus Anadyomène.

La Vénus Anadyomène dont les répétitions sont si connues ne peut descendre de celle-là ; il y a dans sa pose trop de grâce et je dirai trop de coquetterie pour qu'on en puisse faire remonter la conception au temps de Phidias.

Mais, à une époque toute différente et assez postérieure, Apelles avait peint Vénus sortant des flots, et le tableau d'Apelles⁴ a très bien pu servir d'original à la charmante Vénus Anadyomène que nous connaissons. Ce ne serait pas, nous le verrons, le seul exemple d'une statue ou d'un bas-relief ayant pour original un tableau⁵. Le tableau d'Apelles était placé dans le temple d'Esculape à Cos. Les habitants de Cos s'étaient donc relâchés, au temps d'Apelles, de la sévérité qui leur avait fait repousser, à cause de sa nudité, la Vénus de Praxitèle.

La gracieuse Vénus Anadyomène, que chacun connaît, a donc le mérite de nous rendre une peinture perdue d'Apelles ; elle en a un autre encore, c'est de nous conserver dans ce portrait — qui n'est point en buste — quelques traits de la beauté de Campaspe⁶, d'après laquelle Apelles, dit-on, peignit sa Vénus Anadyomène. De même les répétitions de la Vénus de Guide nous conservent jusqu'à un certain point l'image idéalisée sans doute de Phryné. On voit que si la recherche des oriâines de la statuaire romaine a ses aridités inévitables, elle a aussi ses compensations⁷.

¹ Pausanias, IX, 35, 2.

² Vat., *Nuov. br.*, 92. *Gal. des Cand.*, 111. Toutes deux à demi vêtues. On a combiné cette Vénus avec les Vénus dérivées de la Vénus de Gnide et avec les Vénus demi-vêtues, comme la Vénus de Milo (*M. Chiar.*, 352, *Villa Borgh.*, VII, 3.) Les deux Vénus Anadyomènes du Vatican (*Nuovo bracc.* et *M. Chiar.*) sont très semblables à la Vénus dont parle Ovide.

Nobile signum

Nuda Venus madidas exprimit imbre comas.

³ Pausanias, V, 11, 3.

⁴ Elle était exactement pareille à nos statues de Vénus Anadyomène, à en juger par la peinture des poètes de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 95.)

Un autre de ces poètes emploie presque les mêmes termes pour la décrire (*Anth. gr.*, II, p. 15). Les deux Vénus Anadyomènes du Vatican sont à demi vêtues, celle d'Apelles était nue (*Anth. Plan.*, IV, 179), comme une autre Vénus Anadyomène dont parle aussi l'Anthologie. (*Anth. Plan.*, IV, 180.)

⁵ Je crois reconnaître la Vénus Anadyomène primitive du bas-relief d'Olympie dans un bas-relief du palais Colonna ; elle est vue de face et tient des deux mains les deux extrémités de sa chevelure divisée. Il y a là une simplicité, une symétrie qui sont dans le goût d'une époque encore sévère. J'en dirai autant d'une Vénus soutenue sur une coquille par deux Tritons (*cour du palais Mattei*) ; je crois également qu'on doit rapporter à une imitation de la Vénus Anadyomène du trône d'Olympie une tête de femme (*M. Chiar.*, 165) dont les cheveux semblent mouillés et dans laquelle on a cru voir la pâleur telle qu'elle est représentée sur les médailles romaines, tant le caractère de cette tête est sévère. Ce caractère nous rapproche de l'époque de Phidias. Un vers de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 292) me paraît se rapporter à la famille de ces Vénus Anadyomènes plus simples que celles de Praxitèle et d'Apelles, et à laquelle appartiennent de petits bronzes dont un peut se voir dans l'atlas du Manuel d'archéologie de Müller (II, 284). Le vers de l'Anthologie se traduit ainsi : *Elle a dénoué ses cheveux qui tombent le long de son cou.*

⁶ Campaspe ou Pancaste dont Apelles était amoureux, et que lui céda Alexandre (Pline, XXXV, 36,24) ; d'autres disent Phryné (Athénée, XIII, p. 590) ; mais c'est probablement une confusion avec l'histoire de la Vénus de Praxitèle.

⁷ Ou à combiné le type de la Vénus Anadyomène et de la Vénus accroupie. Un bas-relief (*Vill. Borg.*, salle VIII) nous montre une Vénus accroupie portée dans une coquille et soutenue par des tritons comme dans le bas-

La Vénus **Genitrix**, la Vénus Génératrice, la Vénus mère, est une Vénus romaine. C'est une Vénus sérieuse et chaste dont on ne voit aucun exemple dans les produits de l'art grec ; en Grèce, du moins, car la Vénus Genitrix qui ornait le forum de César fut l'œuvre d'un sculpteur grec, Arcesilas, mais travaillant à Rome pour des Romains. Cette statue d'Arcesilas a été nécessairement le type des Vénus **Genitrix** qu'on voit dans les collections¹. L'attitude est toujours la même. Le vêtement de dessus est ramené par un mouvement gracieux de la main, pour couvrir pudiquement un des seins montré nu en signe de fécondité².

Vénus Victorieuse, Vénus armée, ancien type hellénique³, fut surtout pour les Romains Vénus qui triomphe de Mars et le désarme en l'embrassant, comme dans les beaux vers de Lucrece⁴ ; elle a souvent le pied sur un casque posé à terre. On a vu le type de ces Vénus Victorieuses, ou une **Victoire** dans notre incomparable Vénus de Milo, mais on ne cite aucun artiste grec célèbre⁵ à qui on puisse attribuer une Vénus Victorieuse soit groupée avec Mars, soit tenant un bouclier, comme on a supposé qu'était la Vénus de Milo. Ces deux suppositions ont leurs difficultés⁶. Pour trouver au chef-d'œuvre que nous sommes fiers de posséder une origine digne de lui, j'oserais proposer d'y voir la Vénus Céleste de Phidias⁷.

Certes, notre Vénus n'est pas au-dessous de cette appellation et de cet auteur.

On a attribué la Vénus de Milo à Scopas ; l'auteur de la Vénus au bouc peut difficilement être l'auteur de notre chaste et sublime Vénus.

L'histoire des Grâces est la même que celle de Vénus. Elles furent d'abord vêtues⁸. Telles étaient sans doute, dominant la tête de Jupiter Olympien, les Grâces de Phidias⁹. Socrate, qui avait été sculpteur, les avaient représentées ainsi¹⁰, et Apelles les peignit de même ; ce ne fut qu'après l'époque d'Alexandre qu'on osa les montrer nues, comme on peut les voir dans une salle attenante à la cathédrale de Sienne. Comme pour Vénus, on eut recours d'abord, afin d'excuser cette hardiesse, au prétexte du bain, et on plaça, pour y faire allusion, auprès

relief Mattei cité plus haut, qui représente Vénus Anadyoméne. La Mer la soutenait dans le groupe de personnages marins de l'isthme de Corinthe (Pausanias, II, 1, 7). La Vénus accroupie de Florence, au lieu d'être assise sur un vase à parfum, est assise sur une *coquille*.

¹ *M. Borgh.*, 1, 5. *Vill. Lud.*, I, 34. *M. Chiar.*, 546. Ici, c'est l'impératrice Sabine, qui est représentée en Vénus mère, quoiqu'elle n'ait jamais eu d'enfants, ne voulant pas, disait-elle, perpétuer la race d'un mari qui lui était justement odieux. Cette Vénus est représentée sur les médailles de Sabine avec le mot **Genitrici**.

² Aristénète, I, 15. Ou bien, au lieu de le couvrir, le dévoile, ce qui exprimerait encore mieux la même idée ; le geste des statues de Vénus Genitrix est incertain.

³ *Gher.*, *Gr. Myth.*, I, p. 384-5-93-7-8.

⁴ *M. Capit.*, *salle des Hercules*, *Vill. Borgh.*, VI, 3, *M. Chiar.*, 627. Les groupes de Mars et Vénus sont tous de sculpture romaine, et souvent des portraits.

⁵ La **Victoire** de Brescia est assez belle pour avoir une origine grecque, et on peut considérer ce type grec d'auteur inconnu comme l'origine des nombreuses Victoires romaines jusqu'à celles, si grossières, de l'arc de Constantin.

⁶ On n'a pas trouvé de Mars avec la Vénus de Milo, et le corps n'est pas assez penché en avant pour une Victoire écrivant sur un bouclier ; d'ailleurs les traits sont trop divins. La Vénus de Milo pourrait avoir été à la rigueur une Vénus se mirant dans le bouclier de Mars, telle qu'on la voit sur une médaille de Corinthe (Müller, *Arch. att.*, II, 269) et comme on suppose qu'était la Vénus de Capoue. Apollonius de Rhodes (*Arg.*, I, 743-6) la montre ainsi.

⁷ Phidias avait fait deux statues de Vénus-Uranie ; l'une était à Élis, l'autre à Athènes (Pausanias, VI, 25, I, 14, 6). La Vénus d'Élis avait le pied posé sur une tortue, symbole de la voûte céleste ; la voûte d'un temple s'appelait *tesludo*. La Vénus de Milo pose le sien sur un objet qui n'a pas pu être déterminé.

⁸ Elles le sont sur le candélabre Borghèse d'intention archaïque (au Louvre).

⁹ Pausanias, V, II, 2.

¹⁰ Si c'est le philosophe Socrate qui fut réellement l'auteur des trois Grâces de l'acropole d'Athènes (Pline, XXXVI, 5, 20 ; Diog. Lært., *Soc.*), ee dont on a douté, mais ce qui me semble assez probable puisque Socrate eut un sculpteur pour père. Lucien dit que Socrate avait abandonné la sculpture pour la philosophie. A Élis les statues des Grâces en bois et en marbre, signe d'antiquité, avaient des vêtements dorés. (Pausanias, VI, 24, 5.)

d'elles des vases à parfum¹. Les Grâces, dans l'origine, se confondaient avec les nymphes², qui se baignaient dans les fontaines, dont elles exprimaient le charme³, comme les néréides exprimaient la grâce de la mer, et auxquelles leurs statues servirent souvent d'ornement.

C'est sans doute de Praxitèle, créateur de la Vénus gracieuse, que Bacchus reçut la douceur féminine⁴ qui caractérise presque toujours les images de ce dieu dans lequel il y a de la Vénus⁵. La mythologie⁶ qui prêtait les deux sexes à Bacchus, fut favorable à cette fusion de leurs deux types, qui était si fort dans le goût des anciens, et qui, même avant Praxitèle, s'était montrée dans les Apollons⁷.

Avant Praxitèle, Bacchus avait été représenté barbu et en robe traînante⁸. Dans les bas-reliefs archaïques, comme sur les vases archaïques, il a toujours une barbe pointue. Perfectionné par l'art, ce Bacchus a pris l'air majestueux qu'offrent les **Bacchus indiens**⁹. Bacchus armé, sujet rare qui se voyait à Delphes, se voit sur un bas-relief de la villa Albani¹⁰.

Praxitèle fut donc le créateur du Bacchus nu, jeune¹¹ et féminin dont le type a prévalu, et qui se trouve à chaque pas dans les collections de Rome, soit seul,

¹ Groupe des trois Grâces ayant auprès d'elles un vase (*St., R.*, III, 2, p. 97), sur lequel sont jetés des vêtements (autrefois au Vatican).

² Hésiode les nomme ensemble. *Welck., Ep. cycl.*, II, p. 89.

³ J'ai parlé d'un bas-relief qui représente un homme à genoux devant les Grâces, près de lui sont Esculape et Mercure. Sur un autre bas-relief (*M. P. Cl.*, 474), les nymphes remplacent les Grâces, et Hercule, dieu de la force, Esculape dieu de la santé ; au-dessous est écrit ex-voto Nymphabus. Ces nymphes sont nues et groupées comme les Grâces. C'est à cause de cette analogie des nymphes et des Grâces que les statues de celles-ci ornaient si souvent les bains et que les bains leur étaient si souvent consacrés, comme on le voit dans l'Anthologie. (*Anth. Pl.*, passim.)

⁴ Outre le Bacchus groupé avec le satyre et l'ivresse (Pline, XXXIV, 19, 20), il y en avait un de Praxitèle à Élis (Pausanias, VI, 26, 1) probablement en marbre selon l'usage de Praxitèle. Faut-il en reconnaître une copie dans le Bacchus que décrit Callistrate et dont le bronze semblait de la chair ? (Callistrate, 8.)

⁵ Ayant les grâces de Vénus (Euripide, *Bacch.*, 236). Belle statue, Vill. Alb. (Müller, *Arch.*, p. 591.)

⁶ Bacchus avait été déguisé en jeune fille (Sen., *Æd.*, 420) ; durant ses fêtes les hommes se déguisaient en femmes et les femmes en hommes comme chez nous pendant le carnaval : de là une statue virile avec un costume féminin (*M. P. Cl.*, 495), et une tête de Bacchus avec une coiffure féminine (*M. Chiar.*, 604). Une tête d'Ariane (*M. Capit., salle du Glad.*) passe maintenant pour une tête de Bacchus ; on a cru y reconnaître des cornes. Le caractère efféminé de Bacchus et l'ambiguïté de son sexe, à demi homme, dit Lucien, (*D. dial* 23) sont très cruellement exprimés par Aristophane faisant parler Eschyle (*Thesm.*, 134 et suiv.) *Virgineum caput* (Sen., *Æd.*, 408.)

⁷ Sur les rapports d'Apollon et de Bacchus, *fr. Eur.* Did. p. 735, V Fr. Lenormant, *Inscriptions d'Éleusis*, p. 256. On a douté parfois qu'un torse appartint à l'un et à l'autre de ces dieux, à tel point qu'on a restauré un Apollon en Bacchus (*M. Chiar.*, 178), bien que le carquois qu'on a laissé subsister près du prétendu Bacchus eût dû prévenir cette méprise. Les deux dieux placés en regard (*M. P. Cl.*, 610, 614) font voir le caractère féminin commun à l'un et, à l'autre, sortent depuis Praxitèle.

⁸ Nous savons qu'il était barbu sur le coffre de Cypsélus (Pausanias, V, 19, 2), tenant une coupe comme on le voit souvent sur les bas-reliefs, et vêtu, dans la procession d'Antiochus Épiphané (Athénée, V, 198). Nous le voyons jeune, mais portant une longue robe, dans un bas-relief du musée Chiaramonli (501). C'est un commencement de la transformation que devait subir l'ancien Bacchus de Calamis (Pausanias, IX, 29, 4) pour arriver à celui de Praxitèle, et dont ceux de Myron (*id.*, IX, 30, 1), de Scopas en bronze (*Anth. gr.*, III, p. 206), de son contemporain Bryaxis (Pline, XXXVI, 5, 10), devaient indiquer les principaux degrés.

⁹ Sur les bas-reliefs bachiques des sarcophages, ceux en particulier qui représentent la visite de Bacchus chez Icarus, et dans la statue de Bacchus indien qui porte le nom de Sardanaple (*M. P. Cl.*, 608). L'idole adorée dans plusieurs bas-reliefs bachiques et qu'on appelle Sébasius ressemble à un Bacchus barbu et à robe longue. Des hermès accouplent Bacchus barbu et Bacchus imberbe (*M. Chiar.*, 47). C'est près du nouveau qu'était l'ancien Bacchus, celui en robe, **palla velatus**, comme dit Pline (XXXVI, 5, 17) en parlant du Bacchus qu'un des quatre satyres placés dans la Curie d'Octavie portait sur ses épaules.

¹⁰ Winckelm., *M. inéd.*, 6. *Zoeg., B. ril.*, II. Bacchus avait pris part à la guerre contre les géants.

¹¹ Les deux Bacchus de Praxitèle étaient jeunes ; celui d'Élis est considéré par Müller (*Arch.*, p. 123) comme le Bacchus jeune et ravissant de Callistrate (VIII) ; l'autre était jeune aussi, bien qu'il soit appelé liberum patrem par Pline (XXXIV, 19, 20). Pline se sert ailleurs de cette expression pour désigner Bacchus enfant (XXXIV 19, 37), et ici elle est appliquée au Bacchus, groupé avec un satyre et l'ivresse que de nombreuses imitations nous montrent avoir été un Bacchus jeune. Liber pater ne veut pas dire autre chose que Bacchus. Bacchus est

soit appuyé sur un adolescent¹ ou une jeune femme², en imitation du groupe de Praxitèle dans lequel le dieu était entre un satyre et l'Ivresse, groupe d'où, en général, ce dernier personnage a disparu, mais dont il fait encore partie dans un bas-relief du Vatican³.

Bacchus avait, du reste, apparu sous cette l'orme gracieuse aux poètes grecs. Sa chevelure est celle que décrit un hymne homérique⁴, et O. Müller a reconnu dans un des Bacchus de Rome le **ventre** de Bacchus dont parle Anacréon.

Des figures attribuées à l'épouse mystique de Bacchus, Libera, celles-là seules sont certaines qui sont adossées à un Bacchus dans un double hermès. Le type de Libera existe à Rome depuis la fondation (en l'an 258 de Rome) du temple de Cérès, Bacchus et Libera, temple où se trouvait certainement sa statue, sans doute de travail grec, car c'est dans la décoration de ce temple que l'art grec fit à Rome sa première apparition.

Praxitèle avait aussi composé un groupe de Mercure **portant Bacchus enfant**⁵. Ce groupe a été reproduit par plusieurs bas-reliefs⁶ ; ils nous donnent lieu de croire que dans la composition de Praxitèle il s'agissait du petit Bacchus confié aux déesses qui doivent l'élever. On peut aussi retrouver le motif du groupe de Praxitèle varié selon l'usage de l'art antique, lequel appliquait une donnée heureuse à des sujets analogues, dans des statues de satyres portant un enfant à cheval sur leur épaule⁷, comme Mercure devait porter, le petit Bacchus dans le groupe de Praxitèle et comme j'ai vu des mères grecques porter leur enfant. Cette manière de le porter convenait mieux que celle du bas-relief à une statue.

Peut être y a-t-il également une réminiscence de cet enlèvement du petit Bacchus dans le Silène, qu'on aurait substitué à Mercure, tenant dans ses mains Bacchus enfant⁸, belle réplique au Vatican d'un marbre du Louvre encore plus beau.

Je pense que ce chef-d'œuvre est une imitation modifiée du **Mercure nourricier de Bacchus**, par Céphissodote, fils de Praxitèle⁹. On y a vu aussi une imitation d'un groupe célèbre, bien que l'auteur en soit inconnu, qui représentait Silène empêchant un enfant de pleurer (XXXVI, 5, 17) ; mais Plinie eût indiqué que cet enfant était Bacchus, et Bacchus n'a nulle envie de pleurer.

Il en est de Mercure comme de Bacchus.

Avant le Mercure nu, jeune, imberbe, il y a eu le Nercure vêtu, âgé et barbu, avec cette longue barbe pointue que lui donnent les vases archaïques et les bas-reliefs archaïques, tels que le **putéal** du Capitole. Le premier passage de l'un de

célébré déjà comme adolescent dans un des hymnes homériques (*Hymn.*, V, 3-5) ; mais ces hymnes ne sont pas d'Homère et rien ne prouve que celui-ci soit antérieur à Praxitèle, ce Bacchus jeune est vêtu.

¹ *M. P. Cl.*, 99, 555. *Vill. Borgh.*, salon II. *Vill. Lud.*, II, 14. Tantôt un satyre, tantôt Ampelos, dont le nom veut dire en grec la vigne, comme on le voit par un groupe de Naples dans lequel l'adolescent sur qui s'appuie Bacchus est à moitié vigne.

² Dans les bas-reliefs bachiques cett jeune femme est Ariane.

³ *M. P. Cl.*, 99.

⁴ *Hymnes*, V, 4.

⁵ Pausanias, V, 17, 1 ; sujet traité avant. Praxitèle à Amyclée : Trône d'Apollon (*id.*, III, 18, 7), à Sparte (*id.*, II, 8) par la sculpture ; par la poésie : Pindare (*Pyth.*, IX, 59-61) parle de Mercure enlevant l'enfant divin à sa mère et le portant à la Terre et aux Heures qui siègent sur de beaux trônes.

⁶ *M. P. Cl.*, 493 ; *M. Chiar.*, 183 ; *M. Capit.*, galer. 48.

⁷ *Nuov. bracc.*, 29 ; *Vill. Alb.*, salles d'en bas. Dans celui-ci le corps de l'enfant est moderne, mais une cuisse qui est antique suffit pour le restituer. Deux hermès portant un enfant sur l'épaule (M. de Saint-Jean de Latran). Ailleurs (*M. P. Cl.*, 471), Mercure porte le petit Hercule.

⁸ *Nuov. bracc.*, 11.

⁹ Plinie, XXXIV, 19, 37. Silène, nourricier de Dacchus. (*Pindare, fr. dith.*, 15.)

ces types à l'autre doit s'être opéré avant Praxitèle, peut-être dès le temps de Phidias, qui avait fait un Mercure¹, et plus certainement de Polyclète, qui en avait fait un autre, venu à Rome, dans lequel j'ai été conduit à voir l'original du Mercure du Belvédère². De ce Mercure, aux formes un peu charnues, de Polyclète, durent procéder, comme on l'a dit, les Mercures de la Palestre, reconnaissables à leur carrure athlétique³. Ces Mercures-là sont bien représentés à Rome par une statue du dieu qui s'appuie sur un hermès⁴, ornement ordinaire des palestres ; comme le Mercure des places publiques par un Mercure trouvé dans le forum de Préneste⁵. Mercure Orateur, ayant le bras levé dans l'attitude qui désigne les orateurs⁶, est aussi un Mercure des **places publiques**.

Mais Mercure **Messenger des dieux**, Mercure leste, agile, type qu'a réalisé un sculpteur moderne, Jean de Bologne, dans une statue hardiment lancée, mais trop à l'effet pour qu'elle puisse nous rendre une donnée antique ; ce Mercure Messenger, c'est celui qui figurait dans le groupe célèbre de Praxitèle dont je viens de parler ; c'est Mercure emportant le petit Bacchus tel qu'on le voit à Rome sur plusieurs bas-reliefs et tel qu'il est rappelé par diverses statues dans lesquelles un personnage bachique qui l'a remplacé emporte un enfant.

A ce Mercure de Praxitèle il faut donc rapporter ceux qui nous présentent le messenger divin assis se reposant de ses courses à travers les airs, ou prêt à en entreprendre de nouvelles. En asseyant le dieu, on a changé l'altitude du Mercure de Praxitèle, mais on n'en a pas altéré le type. Le plus beau spécimen de Mercure messenger et assis est à Naples ; l'admirable bronze d'Herculanum est digne d'avoir été fait d'après Praxitèle. Un autre, beaucoup moins beau, se trouve au Vatican⁷.

Quant aux autres statues de Mercure, dispersées dans les collections de Rome, plus elles ont de légèreté et d'élégance, plus il y a de probabilité qu'elles dérivent du Mercure de Praxitèle. La bourse que Mercure tient à la main ne paraît pas un attribut très ancien⁸. Mercure dieu du commerce est une conception prosaïque plus romaine que grecque et qu'exprime son nom latin de Mercurius, le dieu de la marchandise. Homère donne au fils de Maïa le caducée et les ailes aux talons, et ne parle pas de bourse, mais l'idée du bonheur, de la richesse que peut procurer la verge magique de Mercure, est une idée plus générale et plus haute, d'où sont sorties celles de commerce et de bourse. Celle-là est déjà dans l'hymne à Mercure⁹. Cet hymne, attribué à Homère, est rappelé vivement par une jolie statue de Mercure enfant¹⁰ ; elle exprime très bien la malice du dieu qui, né à

¹ Pausanias, IX, 10, 2 ; de plus dans les bas-reliefs de la base du tronc de Jupiter à Olympie (*id.*, V, 111, 3), où Mercure était à côté de Veda comme sur le putéal du Capitole.

² Outre Phidias, Polyclète, Scopas et Naucyde (Pline, XXXIV, 19, 50) avaient représenté Mercure avant Praxitèle.

³ Cratus le fort est une des épithètes que les poètes grecs donnent à Hermès.

⁴ M. Chiar., 450. Hermès Énagonios. ὃς ἀγῶνας ἔχει (Pindare, *Ol.*, VI, 79). Mercure à l'état d'hermès dans les palestres (*Anth. gr.*, II, p. 59), un tel hermès se plaint de n'avoir ni mains ni pieds.

⁵ Hermès Agoraios. (*M. P. Cl.*, 34)

⁶ Hermès Logios (*villa Ludovisi, salle II*, 50) ; semblable au prétendu Germanicus du Louvre qui est un orateur.

⁷ *Gal. des Candél.*, 88. On peut rapprocher de ce Mercure assis deux autres Mercures qui le sont également : le Mercure près d'Hersé du palais Farnèse et le Mercure tenant une lyre de la villa Borghèse (VIII, 3). Une statue de Mercure décrite par Christodore était dans l'attitude du Jason, auquel elle a pu servir de modèle. Ce Mercure attachait sa chaussure comme il fait chez Homère (*Anth. pal.*, Christod., *Ekphr.*, 297) ; prêt à prendre sa course et le visage tourné en haut.

⁸ Mercure semble tenir une bourse dans un bas-relief grec (Müller, *Arch. att.*, II, 329) ; mais est-ce bien une bourse ?

⁹ *Hymn. in Merc.*, 526. Mercure est appelé un dieu utile. (*Odyssée*, VIII, 322 ; *Illiade*, XX, 54.)

¹⁰ M. Chiar., 82. Statue acéphale qu'on rapproche de la première, (167), et, *salle des Candélabres*, un petit Mercure serrant une brebis contre son sein.

peine, avait déjà volé les bœufs d'Apollon, et dont l'hymne homérique raconte avec complaisance les espiègleries. Le petit Mercure pose son doigt sur ses lèvres, demanda nt le secret, comme il le demande dans l'hymne au vieux laboureur Oncheste. Une de ces espiègleries fut de mettre la main sur une tortue et avec son écaille de fabriquer en jouant une Ivre, exploit enfantin auquel fait allusion la lyre dans la main de Mercure ou la tortue à ses pieds¹.

Il y avait à Rome des Ménades et des Silènes de Praxitèle². Ces danseurs et ces danseuses bachiques bondissent encore à nos yeux dans un grand nombre de bas-reliefs qui décorent les sarcophages romains ; ils sont en général d'une mauvaise époque ; ce qu'ils conservent de fougue gracieuse, ils le doivent sans doute à Praxitèle, dont les Silènes dansants et les Ménades durent être l'origine de la plupart des compositions de ce genre. Ces personnages bachiques furent reproduits aussi par des statues qu'on voit plusieurs fois répétées dans les collections romaines ; tantôt ce sont de vieux Satyres, comme l'était, nous le savons³, un des Silènes dansants de Praxitèle ; tantôt ces Satyres dansants sont jeunes⁴ et ce n'est pas une raison de les enlever à Praxitèle, qui aimait à représenter jeunes les personnages mythologiques, témoin Bacchus et Apollon.

Des personnages bachiques de Praxitèle qui étaient à Rome viennent, je crois, en droite ligne, soit les ménades, reconnaissables à leur peau de panthère⁵, soit les vieux Silènes, dont la plupart ont admirablement la physionomie de l'ivresse⁶, mais qui parfois présentent un caractère de noblesse où l'on sent cette inspiration divine⁷ par laquelle Silène, personnage à la fois grotesque et sublime, comme l'a très bien compris Rabelais, pouvait, ainsi qu'on le voit dans la sixième églogue, pénétrer les secrets de la nature et de l'avenir. Enfin Praxitèle serait-il le premier auteur d'un autre personnage bachique, Pan aux pieds de bouc, personnage assez rare, dont cependant les images devaient être nombreuses, à en juger par la quantité de pièces de vers dans l'*Anthologie* qui décrivent des statues de ce dieu.

¹ Mercure, une lyre à la main (*Vill. Borgh.*, VIII, 5 ; M. P. Cl., 417). La tortue au pied du Mercure orateur de la villa Ludovisi, comme de l'orateur (faux Germanicus) de Paris, atteste une assimilation remarquable de la musique et de l'éloquence. La tortue est près de Mercure s'adressant tendrement à Hersé (*Pal. Farn.*) ; là encore elle exprime l'éloquence employée par le dieu pour persuader la jeune fille.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11. Avant Praxitèle, Praxias avait sculpté des Ménades sur le fronton du temple de Delphes (Pausanias, X, 15, 9). Pline, à propos des Ménades et des Silènes de Praxitèle, parle aussi de Canéphores. Les Canéphores de la villa Albani, que j'ai supposé dériver de Polyclète et dont l'attitude est fort élégante, peuvent aussi venir de Praxitèle. Les noms des sculpteurs Criton et Nicolas que porte une d'entre elles ne prouvent rien contre cette origine, car ces noms peuvent être ceux des copistes. Pausanias cite aussi des Canéphores à Mégalopolis qui portaient des corbeilles de fleurs et dont la robe descendait jusqu'aux talons. (Pausanias, VIII, 31, 1).

³ Par une épigramme (*Anth., pal.*, IX, 756) sur un vieux satyre dansant de Praxitèle. Beau satyre dansant de la villa Borghèse (VIII, 1) ; un autre dans la même salle et un dans le salon ; un au musée de Saint-Jean de Latran.

⁴ Parmi les Silènes dansants de Praxitèle (Silène peut se prendre pour satyre), la plupart devaient être jeunes, car Praxitèle rajeunissait tout. On ne peut guère douter, je pense, que le beau satyre dansant de Pompéi qui a donné son nom à la maison du Faune, et le satyre de la tribune de Florence lequel ressemble à un Napolitain dansant la tarentelle, danse grecque comme Tarente, ne soient imités l'un et l'autre d'un satyre dansant de Praxitèle. A Rome, plusieurs des satyres que Visconti appelle dansants ne dansent point, car leur pied touche à terre tout entier ; mais il en est qui dansent véritablement (*gal. des Candél.*, 176, 178). Enfin un pied qui subsiste seul de la statue à laquelle il appartenait (*ib.*, 167) suffit pour indiquer par sa position que cette statue, celle d'un satyre bien probablement, dansait.

⁵ Ménade au repos, cour du palais des Conservateurs sous le portique. Il pouvait y avoir de telles ménades parmi celles de Praxitèle. Pline distingue parmi les statues dont il fait mention les thyades, dont le nom indique l'emportement bachique, des ménades dont l'état n'était pas nécessairement violent.

⁶ *M. Capit.*, gal. 5 ; *Vill. Borgh.*, III, 17.

⁷ *M. P. Cl.*, 491.

L'**Œnophore**¹ de Praxitèle était un satyre portant une outre remplie de vin sur ; on épaule. Cette donnée a été plus d'une fois reproduite et variée ; elle se trouve bien souvent à Rome² dans des figures de toute sorte qui peuvent provenir originairement de l'**Œnophore**. L'**Œnophore** de la villa Albani a paru à un historien de l'art antique ne pas être indigne de Praxitèle³.

La souplesse fut un des caractères du facile génie de Praxitèle. Celui qui avait créé le type de la Vénus nue, du jeune Apollon et du jeune Bacchus, tous deux presque féminins, sut représenter la chaste Diane⁴.

Une fois, et ceci n'étonnera point de la part de Praxitèle, ayant à figurer les douze grandes divinités, il s'était abstenu de l'austère Artémis et l'avait laissé exécuter par un autre statuaire⁵, Strongylion.

Mais il sut plier aussi la mollesse de son voluptueux ciseau à ce type sévère. On connaît l'existence de plusieurs Dianes de Praxitèle⁶ ; en général, les statues de Diane peuvent se rapporter à trois types principaux, tous trois sont représentés à Rome. Diane est lucifère, chasseresse ou vengeresse⁷.

Diane Lucifère, qui tient un ou deux flambeaux⁸, en rapport avec la lune, est considérée comme une puissance de la nature ; c'est probablement le type le plus ancien de la déesse, après celui de la Diane d'Éphèse qui personnifiait la vie et la fécondité universelles.

Diane chasseresse que font reconnaître le carquois, et quand il a péri la courroie qui l'attachait restée sur la poitrine ou le pli qu'elle a laissé, le chien, la biche, la tête de sanglier.

Diane vengeresse qui perce de ses flèches les Niobides et les géants Tityus ou Orion.

Diane Lucifère est toujours vêtue d'une longue robe qui tombe jusqu'à ses pieds. Son manteau est souvent enflé derrière sa tête ; elle marche, le mouvement de sa draperie flottante rappelle la Diane des bas-reliefs allant trouver Endymion et qui est la lumière nocturne, la Lune.

Diane chasseresse porte en général une courte tunique laissant voir le genou — **nuda genu**⁹.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 21 ; *Anth. gr.*, III, p. 118. Aux pieds de bouc.

² *Gal. des Candél.*, 258. Ailleurs on voit les traces de l'outre sur l'épaule qui la portait. Petit hermès œnophore (*Vill. Borgh.*, IV, 20 ; *Vill. Alb.*, salle d'entrée). L'outre remplacée par un vase (*gal. des Candél.*, 199), les deux sur un vase bachique (*M. Capit., galer.* 37), un satyre porte une outre sur le dos, un autre danse, un vase sur l'épaule. Ailleurs sont des enfants œnophores (*M. Chiar.*, 595) des satyres œnophores figuraient dans la procession d'Épiphanie. On a fait servir l'outre et le vase d'un Œnophore à répandre l'eau d'une fontaine (*M. Chiar.*, 484, 485), *il versait l'onde argentée des naïades* (*Anthol. pal.*, IX, 827).

³ Hirt, *Gesch. d. b. K.*, p. 217.

⁴ Le type de Diane incline à la virilité, les jambes sont légèrement masculines, le sein peu développé. On a pu accommoder en Diane une statue dont le sexe masculin est manifeste (*Vat.*, *salle des Candel.*, 200.)

⁵ Pausanias, I, 40, 2.

⁶ Pausanias, I, 23, 9 ; X, 37,1. Sans compter Diane avec Apollon et Latone (*id.*, VIII, 9, 1). Un bas-relief de la villa Albain (*gr. salle*) représente ces trois divinités.

⁷ Dans Homère elle est chasseresse ; Diane qui se plaît à lancer des traits. Euripide l'appelle celle qui tue les bêtes sauvages (*Iph. en Aut.*, 1369), mais il l'appelle aussi Lucifère (*Iph. en Taur.*, 21).

⁸ Les deux flambeaux faisaient allusion au double caractère de Diane bienfaisante (*sôteira*), comme telle présidant aux accouchements (*eutokia*), et Diane redoutable en tant qu'Hécate. Ainsi Proserpine, elle aussi déesse de la vie et de la mort, est dite dans une inscription de Paros (Bœck, *C. inscr.*, 2388) porter deux flambeaux, l'un pour donner la lumière, l'autre pour allumer l'incendie.

⁹ Le **nodoque sinus collecta fluentes** s'observe sur beaucoup de statues de Diane à courte tunique, à plis flottants avec une ceinture au-dessus. Chrisostod., *Eck.*, 308.

Celle-ci marche ou est immobile, elle tient son arc ou porte la main à son carquois pour en tirer une flèche. Assez fréquemment les attributs de la Diane Lucifère et de la Diane chasserresse sont réunis¹.

Une Diane de Damophon qui avait le carquois, portait d'une main un flambeau², de l'autre, tenait deux serpents. C'était donc une déesse triple, Diane, Lune et Hécate tout ensemble, comme la petite statue du Capitole, dont une main tient agssi un serpent.

Des deux Dianes de Praxitèle, l'une était à la fois une Diane lucifère et une Diane chasserresse³, on ne sait ce qu'était l'autre, mais on peut penser qu'elle était la Diane chasserresse à la courte tunique⁴.

Praxitèle l'avait débarrassée de sa longue robe, qui, à l'origine, a enveloppé Diane comme toutes les autres divinités. Le sculpteur hardi qui osa dévoiler le corps de Vénus, pouvait bien découvrir le genou de Diane. Scopas l'avait peut-être précédé encore ici, car c'est en tunique courte qu'est représentée sur les bas-reliefs la Diane vengeresse exterminant les Niobides⁵. Quand Diane saisit une flèche dans son carquois, mais n'est accompagnée ni du chien ni de la biche ni de la tête du sanglier, on peut y voir la Diane vengeresse de Scopas perçant les tilles de Niobé de ses traits ; les Dianes que la présence de ces divers attributs indique compte chasseresses et les Dianes à la fois chasseresses et lucifères proviennent plutôt de Praxitèle.

Différents types de Diane devaient exister avant Praxitèle et même avant Scopas. Mais, ou nous ne savons rien⁶, de la forme qu'on leur donnait, ou nous voyons qu'ils étaient différents⁷ de ceux que nous trouvons reproduits à Rome, et que par conséquent, nous ne ferons pas remonter plus haut que ces deux grands sculpteurs.

Les deux types de la Diane de Praxitèle abondent à Rome, il serait trop long d'énumérer toutes ces Dianes, et chacun pourra facilement les ramener aux *groupes naturels* que j'en ai formés⁸ ; aucune d'ailleurs ne mérite d'être particulièrement signalée à l'admiration.

¹ Comme ils l'étaient dans les mains de la Diane pythique (Müller, *Arch.*, p. 555), comme les place Sophocle dans les mains de la déesse, l'appelant à la fois Eléphabolos et Amphipuros (Soph., *Trachin.*, 215).

² Pausanias, VIII, 57, 2. Cicéron dit la même chose de la Diane de Ségeste. (*Verrines*, II, 4, 34.)

³ Celle d'Anticyre (Pausanias, X, 37, 1), qui portait un flambeau, avait le carquois derrière l'épaule et près d'elle un chien. La Diane de Ségeste volée par Verrès (*Verrines*, II, 4, 54) avait aussi l'arc et le carquois.

⁴ C'était la Diane Brauronia (Pausanias, I, 23, 9), la terrible Artémis des peuples du Nord (Gher., *Gr. Myth.*, I, § 329-31), la Diane homicide qui aime le sang et qui, par conséquent, avait pu devenir facilement une Diane chasserresse. La déesse cruelle de la Tauride, qui fut transportée à Athènes (*Iph. in Aul.*, 1430-63), la Diane Brauronia a sur les bas-reliefs les attributs de Diane chasserresse. La Diane Laphria de Ménechme et Soidas (Pausanias, VIII, 18, 6) et de Damophon (*id.*, IV, 31, 6), ayant Praxitèle, portait la courte tunique. (Müller, *Att.*, II, 165.)

⁵ Bas-relief de la villa Albani dans l'escalier, la Diane de Scopas est dite une déesse qui lance ses flèches de loin. (Luc., *Lexiph.*, 12).

⁶ Sur le trône d'Amyclée Diane et Apollon lançaient leurs flèches contre le géant Tityus, sur le trône d'Olympie contre les Niobides.

⁷ Ainsi la Diane Lucifère des bas-reliefs archaïques diffère des statues qui la représentent ; souvent elle tient à la main un énorme flambeau. Nous voyons par une médaille Etolienne (Müller, *Arch. att.*, II, 165) que la Diane Laphrio, qui était Lucifère et chasserresse, n'avait, dans la forme sous laquelle on la représentait, presque aucun rapport avec nos Dianes chasseresses ou Lucifères.

⁸ J'indiquerai seulement quelques spécimens bien caractérisés appartenant à chacun de ces groupes :

1° Dianes seulement Lucifères, en partie sermblables à la Diane-lune des bas-reliefs d'Endymion. En général, leur vêtement gonflé derrière la tête, tenant un ou deux flambeaux, quelquefois un croissant au-dessus du front. Une des figures de la triple Hécate au Capitole, *sous le péristyle* ; gal. 44 ; au Vatican, *M. Chiar.*, 548). Sur un bas-relief archaïque de la villa Albani, Diane tient deux flambeaux ;

2° Dianes à la fois Lucifères et chasseresses ; portant l'arc et le flambeau, sur les bas-reliefs archaïques, putéal, autel rond au musée du Capitole ; villa Albani, salle du grand bas-relief ; sur un bas-relief, une Diane ayant le carquois et tenait dans chaque main un flambeau ;

Mais je mentionnerai deux circonstances qui peuvent servir à expliquer la quantité des images de Diane d'après Praxitèle qu'on trouve à Rome.

Céphissodole son fils, son élève, et à ce double titre son imitateur, avait fait, vraisemblablement d'après lui, une Diane *qui était à Rome*¹.

A Rome était aussi, une Diane de Philiscus². Philiscus avait pu s'inspirer pour cette Diane d'un des deux types créés par Praxitèle, comme il s'inspira de sa Vénus de Cnide, si Philiscus a été véritablement l'auteur de la Vénus de Médicis, ce que nous avons trouvé quelques motifs d'admettre.

La souplesse fut, comme je l'ai déjà remarqué, le caractère du génie facile de Praxitèle ; outre les divinités de son choix, les plus gracieuses, dont il renouvela et on peut dire créa les types destinés à dominer dans l'art après lui, Vénus, l'Amour, Apollon, Bacchus, Flore, il sut reproduire les traits de divinités d'un caractère différent, de Neptune, de Latone, de Cérès, de Junon. Plusieurs de ces statues de Praxitèle furent transportées à Rome, où elles durent servir de modèles à un certain nombre de celles que nous y voyons aujourd'hui.

On sait qu'il y avait à Rome un Neptune³ et une Cérès⁴ de Praxitèle.

Le Neptune⁵ nu avec le trident, remplaça sans doute depuis Praxitèle, s'il ne l'avait fait avant, le Neptune à la longue robe, que l'on voit sur les monuments archaïques.

Praxitèle avait figuré par un groupe de statues en bronze une scène pathétique que nous offre bien souvent le marbre des bas-reliefs . Cérès poursuivant sa fille enlevée par Pluton⁶, et très probablement, en pendant, un sujet, dont la reproduction est beaucoup plus rare, Proserpine ramenée à la clarté du jour⁷. La Cérès poursuivant Proserpine de Praxitèle, nous est rendue par la Cérès éplorée des bas-reliefs.

Il avait, aussi groupé Cérès et Proserpine avec Bacchus⁸, par allusion à leur association dans les mystères⁹. Un groupe semblable devait exister à Rome, où il y eut dès les premiers temps de la république, un temple dédié à ces trois

^{3°} Dianes chasseresses, en courte tunique, ayant près d'elles un chien, une biche ou une tête de sanglier. Le type le plus remarquable de ce groupe est notre admirable Diane de Paris (*Vat., M. P. Cl.*, 622 ; *Nuov. bracc.*, 85 ; *M. Chiar.*, 122, 123) ;

^{4°} Dianes vengeresses ou combattant, rien qui indique la chasse, mouvement de saisir la flèche ; en robe courte, et aussi en robe longue, dans les deux cas, l'attitude est la même. (*Capitole, salle des Hercules*, 32.)

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 12.

² *Ibidem*, XXXVI, 5, 22.

³ *Ibidem*, XXXVI, 5, 12.

⁴ *Ibid.*, avec Flore et Triptolème, dans les jardins des Servilius. La Flore de Naples a été déterrée à Rome dans les thermes de Caracalla, pas très loin des jardins des Servilius ; mais l'association à Cérès et Triptolème me fait douter que Flore se trouvât avec eux. Je crois que la Flore dont parle Pline était plutôt une Proserpine (Cura, Libera).

⁵ L'expression du caractère énergique du terrible dieu de la mer dut être complétée par le sculpteur dont le dieu de la force, Hercule, était le dieu favori, par Lysippe ; Lucien (*Jup. tragæd.*, 9) cite un Neptune en bronze de Lysippe. On ne voit guère, après Scopas, en Grèce, d'autres statues de Neptune que ces deux-là.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 211. A Rome, bas-reliefs des sarcophages. (*Cap., gal.*)

⁷ Pline parle de ce second groupe, immédiatement après avoir parlé du premier, en qui porte à l'attribuer également à Praxitèle. Je ne connais point à Rome de bas-relief où ce sujet puisse être indiqué avec certitude, si ce n'est peut-être sur un des côtés d'un sarcophage dont la face est occupée par l'enlèvement de Proserpine et que San Bartoli (*Admirand. Romæ*, pl. 53-4) cite comme étant au palais Respighiosi. C'est Mercure et non Cérès qui vient chercher Proserpine pour la ramener sur la terre. Une Saison portant des fleurs, et qui est le printemps, indique le moment de ce retour, lié symboliquement, dans les mystères, au retour de la végétation reparaisant avec le printemps.

⁸ Pausanias, I, 2, 4.

⁹ Ce groupe, si ce n'est plutôt celui que formaient Déméter, Cora et Triptolème (p. 345), également de Praxitèle, paraît être l'original d'un bas-relief trouvé à Eleusis et d'une grande beauté. Il a été admirablement apprécié par M. Vitet, ce juge de l'art.

divinités, mais ce groupe n'y a pas encore été retrouvé. Le type de la Cérès de Praxitèle doit être cherché à Rome dans les Cérès, dont la forme est la plus fine et la plus délicate¹.

Quant à la Cérès féconde (*Mammosa*), reconnaissable à l'ampleur de sa poitrine et à la largeur de ses flancs, dont il existe un magnifique exemplaire au Vatican², il n'y a aucune raison d'attribuer à Praxitèle la création de ce type majestueux, dans lequel la grâce ne saurait dominer.

Il faut en reporter l'origine à d'autres statuaires grecs que nous savons avoir représenté Cérès et particulièrement à Sthénis, auteur d'une Cérès qui se voyait à Rome³. Ce fut dans la Sicile, dont la fertilité était célèbre que l'idéal de la Cérès **féconde** dû atteindre, toute sa perfection et aussi tolite son ampleur. Deux statues de cette déesse y furent dérobées par Verrès⁴. On n'en connaît pas les auteurs, mais on doit présumer qu'elles étaient belles, car Verrès était connaisseur, ou au moins bien conseillé. Il se peut que nous devions à ses larcins la belle Cérès *féconde* du Vatican.

Les Junons de Praxitèle⁵ devaient avoir plus de douceur que la Junon de Polyclète et j'ai été en droit de leur attribuer, au moins en partie, l'adoucissement du type, que j'ai remarqué chez les Junons romaines.

D'autres sculpteurs grecs ont concouru à ce résultat. A Rome, le portique d'Octavie renfermait deux statues de Junon⁶, l'une de Denys⁷ et l'autre de son frère Polyclès, auteur de l'Hermaphrodite et duquel on ne devait pas attendre une bien grande sévérité d'expression. Polyclès était un disciple attardé de Praxitèle. C'est donc à celui-ci, soit directement, soit indirectement par ses imitateurs, qu'on doit faire remonter le caractère de douceur, qui remplace en général chez les Junons romaines, l'austérité⁸ de la Junon de Polyclète, telles que nous la montre les médailles d'Aros.

Praxitèle nous a retenu longtemps dans son aimable compagnie. C'est qu'il n'y a pas un sculpteur grec dont les créations, et elles sont nombreuses, aient fourni davantage à l'imitation romaine. Ce génie heureux, abondant, divers, qui excellait dans la grâce et savait tout rendre, a beaucoup inspiré, parce qu'il a beaucoup plu : là est le secret du grand nombre des reproductions de ses types. A Rome, les Vénus, les Amours, les Apollons, les Bacchus, les Dianes, les Cérès,

¹ La charmante petite statue du Vatican (*gal. des Candél.*, 233) ; la belle Cérès de la villa Borghèse (I, 4), de laquelle il faut rapprocher une Cérès très mutilée sous le portique de la même villa (25). Les épis que celle-ci tient à la main sont antiques, chose très rare parmi les Cérès. C'est un des attributs dont il faut le plus se défier, car très souvent on l'a prêté, dans les restaurations en général faites sans discernement, à des statues qui n'avaient rien de commun avec Cérès. Ainsi on a fait une Cérès d'une bacchante tout en lui laissant sa nébride (*villa Borgh.*). Cérès est en général fort enveloppée du **peplos** (Théocr., VII, 52), par allusion aux mystères ; c'est pour la même raison qu'outre les épis elle tient souvent dans sa main les pavots dont était remplie la ciste sacrée d'Eleusis.

² *M. P. Cl.*, 541.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 40. Plutôt qu'aux deux Cérès de Damophon, dont l'une (Pausanias, VIII, 51, 1) était groupée avec Proserpine et l'autre avec Junon (*id.*, VIII, 37, 1) ; la seconde était assise et tenait un flambeau ; ce qui ne convient pas aux Cérès de Rome, toutes debout, seules et sans flambeau.

⁴ L'une dans le temple, l'aube devant le temple de Cérès à Enna (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 49). Cette dernière était groupée avec Triptolème comme la Cérès des jardins des Servilius.

⁵ Pausanias en cite deux : une assise (VII, 9, 1) et l'autre debout (IX, 2, 5) ; celle-ci était la Junon Téléia, la Junon conjugale.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 22 ; XXXIV, 19, 3.

⁷ Je le nomme ainsi pour le distinguer d'un sculpteur beaucoup plus ancien que j'ai appelé Dionysius.

⁸ L'ancienne austérité du type de Junon se fait jour, comme je l'ai dit, malgré cet adoucissement dans quelques Junons de Rome et surtout dans deux Junons de la villa Ludovisi, moins belles mais plus sévères que le buste célèbre qui est l'une des principales gloires de cette admirable collection à laquelle il ne manque rien que d'être placée dans un local moins indigne d'elle.

les Junons, les Mercures, procèdent le plus souvent de Praxitèle. Il y a peut-être, dans les collections, deux cents statues qui viennent de lui.

Le fils de Praxitèle, Céphisodote, pour ne pas mentir à son sang, voulut être l'auteur d'une Vénus¹. On disait que sous ses doigts le marbre devenait semblable à une chair vivante, genre de mérite bien digne du fils de Praxitèle. On est plus étonné de lui voir faire des portraits de philosophes², il est vrai qu'en réparation il fit des portraits de courtisanes³.

Pline cité d'un autre sculpteur plus ancien, nommé aussi Céphisodote, un **Orateur**, parlant la main élevée, geste qui depuis caractérisa toujours les statues de ce genre, et qui caractérise l'**Orateur** du Vatican⁴. Comme Céphisodote, fils de Praxitèle, avait Phocion pour beau-père, on pourrait, en supposant une erreur de Pline, espérer retrouver dans la statue du Vatican les traits de Phocion, peut-être au moins un geste qui lui était propre ; mais si l'attitude donnée par Céphisodote à son Orateur a été conservée ; pour les traits et le costume, cette statue est devenue purement romaine. C'est probablement le portrait d'un citoyen d'Otricoli, lieu où elle a été trouvée, comme l'**Orateur** de Florence est le portrait d'un Romain et n'a rien d'étrusque.

C'était un devancier de Praxitèle dans le genre gracieux ce Léocharès⁵, auteur d'un Ganymède enlevé par l'aigle de Jupiter, ou plutôt par Jupiter déguisé en aigle. Pline dit que l'aigle sentait qui il enlevait, et qu'en saisissant le vêtement, les serres de l'oiseau semblaient vouloir ménager le bel enfant⁶. Le Vatican possède une copie du groupe de Léocharès⁷ dans laquelle la délicatesse de l'intention indiquée par Pline ne s'est pas conservée, mais dont la disposition est la même. Enfin, à Rome, on peut retrouver une répétition bien tardive de la composition de Léocharès, là où on ne s'attendrait pas à la rencontrer, sur la porte de bronze de Saint-Pierre ; en regard du pape Eugène IV couronnant deux empereurs, les habitudes païennes de la Renaissance ont placé Ganymède et l'aigle, aussi bien que Léda et le cygne.

Ganymède debout⁸, avec ou sans l'aigle à côté de lui, a une autre origine. Si le nom de Phaidimos qu'on lit sur le tronc auquel un de ces Ganymèdes est appuyé était authentique, on pourrait rapporter cette origine à un sculpteur grec, du reste inconnu, mais l'inscription est suspecte.

Nous arrivons à Lysippe.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 12, à Rome, chez Pollion. Il y eut deux sculpteurs de ce nom. L'un d'eux représenta Mercure soignant Bacchus enfant. Quoi qu'en dise Pline (XXXIV, 19, 37), je suis porté à attribuer cette composition au fils de Praxitèle, parce que Praxitèle avait traité à peu près le même sujet. Je vois là un exemple de plus d'un disciple imitant dans le choix d'un sujet le choix de son maître. De plus Céphisodote avait fait une Diane et une Latone (Pline, XXXVI, 5, 12), Praxitèle plusieurs Dianes et deux Latones. (Pausanias, III, 21, 10 ; VIII, 9, 1.)

² Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 57.

³ Tat., *Ad. gr.*, 32.

⁴ *M. P. Cl.*, 392.

⁵ Il avait été encore plus hardi que Praxitèle, car il avait représenté nue, non pas Vénus, mais Minerve, si dans Athénée il faut lire leocharès au lieu de lacharès (IX. p. 405). C'était probablement Minerve devant Pâris, comme elle était peinte dans la maison dorée de Néron. (Mirci, *Cam. di Tito.*)

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 10, 29.

⁷ *Gal. des Candél.*, 119. Celui du musée Chiaramonti (674) est très inférieur ; Ganymède semble porter l'aigle. Une répétition a été trouvée en Grèce, une autre existe à Venise, où elle a été sans doute apportée de Grèce. Elle reproduit mieux que celle du Vatican le sentiment attribué par Pline à l'original ; ici l'aigle a bien l'air de savoir ce qu'il fait.

⁸ *M. P. Cl.*, 412. *Nuov. bracc.*, 38.

Avec Lysippe l'art grec, sans renoncer à l'idéal, continue à se rapprocher de la réalité¹. Il marche de ce côté par la force comme Praxitèle y marchait par la grâce. Lysippe, qui avait été ouvrier en bronze, prit pour sa devise la réponse d'un autre artiste, le peintre Eupompe, auquel on demandait le nom de son maître ; Eupompe montra une foule qui passait et dit : Il faut imiter la nature. Le réalisme commençait à menacer l'art grec de prendre chez lui la place de l'idéal ; Lysippe annonçait la décadence avant d'y arriver par son excessive facilité, il avait fait quinze cents statues, — véritable Lope de Véga de la statuaire ; — par la recherche minutieuse des détails² ; par le goût de l'allégorie, dont sa célèbre statue de l'**Occasion**³ était un signe⁴. L'art grec, encore dans sa perfection, allait descendre.

C'est que la Grèce déclinait. Au lieu de Périclès gouvernant par le génie et l'éloquence Athènes libre, on avait Alexandre subjuguant Athènes et la Grèce par le génie et par les armes.

Aussi, à l'idéal de Phidias succédait le *naturalisme* de Lysippe. Avec Praxitèle, on s'était déjà acheminé, bien que de loin, à l'amollissement de l'art, né de l'amollissement des âmes. Cette mollesse a perdu les arts, s'écrie Pline : *Artes desidia perdidit*. C'est que les facultés de l'homme sont, solidaires ; quand la société perd son énergie, l'art s'affaiblit du même coup ; quand le cœur est atteint, l'organisation souffre.

Mais les Grecs étaient si admirablement doués que leur déclin fut merveilleux. Ceux qui faisaient pressentir la décadence étaient des artistes du premier ordre. Ceux qui devaient en subir jusqu'à un certain point l'influence, tout en faisant vers la perfection un dernier retour, furent les auteurs de la Vénus de Médicis et de l'Apollon du Belvédère.

On a trouvé par hasard à Rome, il y a quelques années, une statue d'après Lysippe, aujourd'hui un des plus beaux ornements du Vatican ; c'est l'Athlète se frottant le bras avec un strigile⁵. Ce sujet, qui offre à la sculpture un motif

¹ Selon Pline (XXXIV, 19, 16), Lysippe disait qu'il représentait les hommes non tels qu'ils sont, mais tels qu'ils paraissent. C'était s'attacher plus à la réalité superficielle qu'à la vérité profonde. Quintilien dit : *Ad veritatem Lysippum et Praxitelem accessisse optime affirmant* ; mais ce n'est pas l'excès, comme chez Démétrius, qui était trop vrai : *nimius in veritate reprehenditur et fuit similitudinis quam pulchritudinis amantior* (Quint., *Inst.*, XII, 10). Ce que confirme la description de sa statue de Pellicus par Lucien (*Phâtops.*, 18, 4). Démétrius avait fait le portrait de ce général avec *son front chauve, son gros ventre... les poils de sa barbe agités par le vent, les veines saillantes, tout semblable à une personne vivante* ; comme on voit, presque une caricature. Lysistrate, frère de Lysippe, prétendant suivre la nature encore de plus près, moulait les visages en plâtre, remplissait ces moules de cire et, formait ainsi un modèle qu'il retouchait (Pline, XXXV, 44, 1). Mais plus anciennement on négligeait la ressemblance pour la beauté. Lysistrate prenait aussi l'empreinte des statues. (*ib.*)

² *Argutiæ operum custoditæ quoque in minimis rebus*, dit Pline, XXXIV, 19, 16).

³ Une épigramme de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 49) nous fait connaître le détail de cette allégorie. L'**Occasion** marchait sur la pointe des pieds, car elle est toujours prête à s'enfuir et à nous échapper ; elle portait un rasoir (dont la présence est justifiée par une équivoque sur le mot **acmè**, qui veut dire à la fois tranchant, et moment favorable), une touffe de cheveux sur le front pour qu'on pût la saisir. On voit qu'il y avait plus d'un jeu de mots dans l'allégorie de Lysippe.

⁴ On n'est jamais tout à fait le premier en rien, bien avant Lysippe, Aristophon, frère de Polygnote, avait peint la **Créduité** (Pline, XXXV, 40, 13). Du reste, l'**Occasion** (*Kairos*) n'était pas une pure abstraction : c'était une divinité véritable qui avait un autel à Olympie, à côté de celui de Mercure (Pausanias, V, 14, 7). Ménandre appelait *Kairos* un dieu (*Anth. gr.*, II, p. 431). La **Persuasion** (*Peithô*) est le nom allégorique de l'une des Grâces, et très ancien, car il remonte au temps où il n'y avait que deux Grâces, *Charis* et *Peithô*. Les personnages allégoriques, la *Sagesse*, la *Victoire*, la *Force*, la *Violence*, l'*Envie*, abondent dans les plus anciennes traditions mythologiques de la Grèce, et l'on parle d'un autel de la **Pitié** dans Athènes, qu'embrassèrent les fils d'Hercule.

⁵ *Nuov. bracc.*, 67. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 6. Le **strigile** était un racloir de métal dont se servaient les athlètes pour enlever la sueur et la poussière, après leurs exercices. Cette admirable statue a été trouvée dans le Transtevere avec le cheval de bronze et le bœuf de bronze du Capitole.

heureux, a été traité plusieurs fois dans l'antiquité ; il l'avait été avant Lysippe par Dédale de Sycione¹ et par Polyclète². Lysippe, venu un peu tard, sous Alexandre, avait, on le voit par les sujets qu'il a choisis, plus d'habileté que d'invention. Il reproduisit les principaux types créés ou transformés par Praxitèle.

L'original de la statue du Vatican était en bronze, comme tous les ouvrages connus de Lysippe³ ; mais elle a bien le caractère qu'on sait avoir été celui de ses ouvrages, ces statues pleines de vie, *animosa signa*, comme dit Properce ; c'est la vie et la nature même ; ce sont les formes élancées que Lysippe substitua aux formes carrées que préférait Polyclète⁴. De plus, Lysippe exécuta plusieurs statues d'athlètes ; nous en connaissons par Pausanias une demi-douzaine. Pour toutes ces raisons, Rome a le droit d'adresser à ceux qui viennent visiter son strigillaire⁵, ce vers de Martial, moins la fin :

Nobile Lysippi munus opusque vides.

Tu vois un ouvrage fameux et un don de Lysippe.

Le strigillaire est le don, sinon l'ouvrage de ce sculpteur, car c'est à son inspiration que nous le devons.

S'il est un type divin que Lysippe se soit complu à reproduire, c'est celui d'Hercule. Phidias et Polyclète avaient créé les plus sévères : Jupiter, Minerve, Junon ; Scopas les plus animés : Apollon inspiré et chantant sur sa lyre, Apollon et Diane lançant leurs traits contre les Niobides représentés dans toutes les attitudes de la terreur et du désespoir ; les divinités marines bondissant sur les flots ; la Ménade dans l'empyement de l'ivresse. Praxitèle les plus gracieux : Vénus, l'Amour, le jeune Bacchus et le jeune Apollon. Lysippe, tout en renouvelant des types déjà créés, s'attacha de préférence à Hercule, dieu de la force, de la force qui, sous Alexandre, gouvernait le monde.

Les types renouvelés par Lysippe furent un Satyre⁶, un Amour⁷, un Bacchus⁸, un Neptune⁹. On ne rencontre parmi eux ni une Vénus, ni une Diane, ni une Cérès, ni une Junon¹⁰, ce qui semble prouver que ces types divins avaient été définitivement arrêtés par Praxitèle et ne furent pas sensiblement modifiés après

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 13.

² *Ib.*, 6. Le strigille était grec comme la palestre. Une pierre gravée grecque montre le héros Tydée se servant du strigile. L'usage en avait passé à Rome, où on s'en servait dans les bains. Des statues portent le strigile et d'autres objets de bain. (*Vill. Alb.*, *salle d'en bas*, *Gal. des Candél.*, 240.)

³ Ce qui le prouve, c'est que dans la reproduction en marbre on a été obligé de soutenir un des bras par un tenon. Cette reproduction serait-elle l'œuvre de Daippus, fils de Lysippe, qui fit un strigillaire (*perixyomenon*) (Pline, XXXIV, 10. 51) d'après son père ; nouvel exemple d'un élève traitant un sujet que son maître avait traité.

⁴ *Quadratus veterum statuas permutando...* (Pline, XXXIV, 19, 7). Euphranor aussi s'en était écarté, mais il faisait les têtes grosses et Lysippe petites ; ce qui donne de l'élégance aux statues. Chez Lysippe l'élégance subsistait à côté de la force. Le dieu de la force, Hercule lui-même, a la tête petite à proportion, dans la statue appelée l'Hercule Farnèse, qui, comme nous allons le voir, est imitée d'une œuvre de Lysippe.

⁵ Dans la restauration, du reste très légère, qu'a subie la statue, on a fait tenir un osselet au strigillaire. Ce n'est pas une erreur bien importante, mais c'est une triple erreur. Pline, à propos du strigillaire, parle d'un homme *tato incessentem*. D'abord ces mots ne s'appliquent point au strigillaire, mais à une autre statue. De plus ils ne veulent point dire qu'elle tenait un osselet, mais qu'elle frappait du talon ; enfin ces expressions, dans tous les cas, ne pourraient s'appliquer qu'au strigillaire de Polyclète, et c'est le strigillaire de Lysippe dont Rome possède une belle reproduction. Il n'était point d'ailleurs dans la simplicité du génie de la sculpture antique de prêter deux actions simultanées à un même personnage. Pour tous ces motifs, l'addition de l'osselet à la main du strigillaire est aussi malheureuse que possible.

⁶ Pline, XXXIV, 19, 15.

⁷ Qu'on plaça dans le temple de Thespies, en regard de l'Amour de Praxitèle. (Pausanias, IX, 27, 3.)

⁸ Luc., *Jup. trag.*, 12 ; Pausanias, IX, 30, 1.

⁹ Luc., *Jup. trag.*, 9, à Corinthe.

¹⁰ Cedrenus (*Ann.*, p. 322) dit qu'il y avait à Constantinople une Junon de Lysippe et de Bupalus. Un renseignement si tardif, et qui renferme un anachronisme si grossier, ne mérite aucune confiance.

lui, car Lysippe ne l'a pas fait, et à partir de Lysippe on ne trouve plus d'artistes assez célèbres pour l'oser. Parmi les œuvres connues de celui-ci, on remarque quatre Jupiters¹. L'idéal de Jupiter avait peu varié après Phidias ; cependant il fut présenté un peu autrement, debout, nu, tenant la foudre. On doit sans doute quelques-unes de ces modifications aux quatre Jupiters de Lysippe. L'un d'eux était colossal, comme un de ses Hercules. Le colossal était un signe des temps qui venaient, c'était le caractère de la monarchie d'Alexandre, comme ce devait être celui de l'empire romain. Un autre Jupiter de Lysippe était entouré par les Muses² ; elles passaient d'Apollon à Jupiter, de l'inspiration libre au service de la puissance ; elles devaient être conduites à Rome par Hercule (*Musagète*), c'est-à-dire traînées par la force.

On n'avait pas attendu Lysippe pour faire des statues d'Hercules ; il y en avait d'antérieures³ à l'âge de Phidias, une de Polyclète⁴, une de Scopas⁵, trois de Myron⁶, qui, à plusieurs égards, fut le prédécesseur de Lysippe. L'art, avant Lysippe, s'acheminait vers cet idéal d'Hercule que Lysippe devait achever de réaliser.

Aucun des Hercules de Lysippe n'était l'Hercule fondateur des jeux d'Olympie et vainqueur dans ces jeux, institués par lui. Mais des statues consacrées à cet Hercule existaient certainement en Grèce, notamment à Olympie. On peut donc signaler une provenance grecque dans les Hercules romains qui portent la couronne de peuplier ou d'olivier, deux arbres apportés par le héros pour ombrager le stade d'Olympie⁷, et dont le dernier servait à former les couronnes des athlètes vainqueurs⁸. Cette provenance grecque n'est pas moins évidente dans les Hercules dont les oreilles sont écrasées par le ceste, ce qui est une allusion à la victoire remportée à Olympie par le fils de Jupiter dans le *pancratium*, dont le pugilat formait la partie principale.

On sait l'existence de quatre Hercules de Lysippe⁹ au moins. Deux restèrent en Grèce, mais deux furent apportés à Rome ; l'un était au Capitole¹⁰, l'autre, d'une dimension assez médiocre pour pouvoir être placé sur une table (*Epitrapezios*)¹¹, dans la maison d'un particulier. Il y a à Rome, dans la villa Albani, un petit Hercule¹² en bronze qu'on pourrait mettre sur une table, mais qui, du reste, ne ressemble en rien à l'Hercule Epitrapezios de Lysippe, car il est debout et l'autre était assis. En revanche, il ressemble beaucoup à l'Hercule Farnèse de Naples que l'on croit, avec raison, imité d'un Hercule de Lysippe. A Florence, sur une

¹ Le Jupiter colossal de Tarente (Pline, XXXIV, 18, 1) avait quarante coudées, (Nonnius, s. v. *Cubitus*) et était le plus grand colosse avant le colosse de Rhodes, œuvre d'un élève de Lysippe. (Str., VIII, 3, 1. Pausanias, I, 43, 6 ; II, 9, 6 ; II, 20, 5.)

² Pausanias, I, 43, 6.

³ Deux d'Agélaídas, le maître de Phidias, l'une citée par Pausanias (VII, 24, 2), l'autre par le scoliaste des *Grenouilles* d'Aristophane, une autre en bois d'un sculpteur encore plus ancien, Laphaès. (Pausanias, II, 10, 1.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 7.

⁵ Pausanias, II, 10, 1.

⁶ Toutes trois vinrent à Rome et peuvent par conséquent disputer à Lysippe un certain nombre des imitations romaines, parmi lesquelles cependant, précisément parce qu'il est venu après Myron, il peut revendiquer la meilleure part ; l'une était au Capitole (Str., XIV, 1, 14) ; l'autre près du Grand cirque (Pline, XXXIV, 19, 8), le troisième dans la galerie volée de Verrés. (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 3.)

⁷ Pindare, *Ol.*, III, 15. Pausanias, V, 14, 3. A Olympie l'Hercule de la palestra était couronné de feuilles d'olivier sauvage.

⁸ On voit la couronne d'olivier sculptée sur une colonne imitant la meta d'un cirque dans le jardin de la villa Albani.

⁹ Br., *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 362.

¹⁰ Pline, XXXIV, 18, 1. Plutarque, *Fabius*, 22. Strabon, VI, 5, 1.

¹¹ Stace, *Silves*, IV, 6, 57. Martial, *Épigrammes*, IX, 44, 2-6. De plus, un Hercule désarmé par l'Amour, sans parler d'Hercule répété douze fois dans les douze travaux.

¹² Salle de l'Ésope ; réplétion en bronze encore plus petite au musée Kirchérien.

statue très semblable à cet Hercule, sont écrits en grec ces mots : Ouvrage de Lysippe¹.

Le nom de Glycon l'Athénien, qui se lit sur l'Hercule Farnèse, s'est retrouvé sur la base d'un autre Hercule. La forme des lettres placerait l'Hercule Farnèse sous l'Empire² ; sans doute cette statue célèbre n'appartient pas à la plus grande époque de l'art, mais elle ne saurait en être rejetée si loin, et Glycon, dont le nom n'est pas cité une fois par les anciens, m'a tout l'air d'avoir été un copiste.

Eutycrate, fils de Lysippe, fit un Hercule³ comme le fils de Praxitèle une Vénus, et Daippus, autre fils de Lysippe, un Athlète au strigile ; à cela près, Eutycrate préféra un genre austère au genre plus gracieux de son père.

Il est un célèbre torse d'Hercule qu'on appelle par excellence le **torse**. Quelle a été l'original du torse d'Hercule au Vatican⁴, ce chef-d'œuvre que palpait de ses mains intelligentes Michel-Ange aveugle et réduit à ne plus voir que par elles ? Heyne a pensé que ce pouvait être une copie en grand de l'Hercule *Epitrapezios* de Lysippe, mais par le style cette statue me semble antérieure à Lysippe. Cependant on lit sur le torse le nom d'Apollonios d'Athènes, fils de Nestor⁵, et la forme des lettres ne permet pas de placer cette inscription plus haut que le dernier siècle de la République.

Comment admettre que cette statue aussi admirée par Winckelmann que par Michel-Ange, ce débris auquel on revient après l'éblouissement de l'Apollon du Belvédère, pour retrouver une sculpture plus mâle et plus simple, un style plus fort et plus grand ; comment admettre qu'une telle statue soit l'œuvre d'un sculpteur inconnu dont Pline ne parle point⁶, ni personne autre dans l'Antiquité⁷, et qu'elle date d'un temps si éloigné de la grande époque de Phidias, quand elle semble y tenir de si près ?

Pour moi, chaque fois que je me suis arrêté devant le torse, c'est-à-dire chaque fois que je suis allé au Vatican, je me suis toujours plus pénétré de l'idée que cette supposition était inadmissible. J'ai cherché quel pouvait être l'auteur original de cet Hercule ; je crois, d'après le style, qu'on doit remonter au delà du siècle d'Alexandre, au delà de Lysippe.

Pour rattacher le **torse** à la sculpture grecque, il faut d'abord déterminer ce que la statue mutilée qui est devant nous représentait.

¹ Au palais Pitti. On dit que cette statue a été trouvée dans les thermes de Caracalla ; aussi lieu que l'Hercule Farnèse. Si l'inscription, comme le croie M. Meyer (I, p. 128) est antique, ce serait alors une copie assez grossière de la statue de Lysippe.

² Brunn, I, p. 540.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 17.

⁴ *M. P. Cl.*, 3.

⁵ On a trouvé ce nom sur quelques autres statues (Brunn, *Gesch. de gr. K.*, I, p. 512-11), mais, pour la seule dont on vante la beauté, rien ne prouve que c'était le même Apollonios, Athénien et fils de Nestor.

⁶ Le silence de Pline a été expliqué pour les statues plus récentes que les derniers temps de la république par la supposition assez vraisemblable que Pline avait surtout puisé dans l'ouvrage de Pasitèlès sur les sculptures célèbres. Mais Pasitèlès vivait probablement encore sous Auguste (Brunn, *Gesch. d. K.*, I, p. 595), et le torse est plus ancien. Il se pourrait à la rigueur que Pausanias n'eût jamais rencontré une statue d'Apollonios, mais il serait toujours singulier que le nom de l'auteur d'un ouvrage comme le torse du Belvédère, que Visconti appelle, ce qui est trop, le plus grand statuaire de l'antiquité, ne fût arrivé à nous que par l'inscription du Vatican.

⁷ Je viens de dire pourquoi je ne pouvais y voir une répétition en grand de l'Hercule Epitrapezios de Lysippe, qui d'après la description qu'en font Stace et Martial, lui ressemblait assez. Pour l'hercule de Tarente, également de Lysippe, son altitude ne peut avoir été celle de l'Hercule du Belvédère. (Müller, *Arch.*, p. 152.)

C'était Hercule ; la peau de lion dont un lambeau subsiste en est la preuve. Mais que faisait cet Hercule ? On a beaucoup discuté sur ce point¹ ; une chose paraît certaine, c'est qu'une autre figure était près de lui². On a supposé que cette figure était celle d'une femme qu'entourait un des bras d'Hercule, Iole, s'il était sur la terre, et s'il était dans l'Olympe, Hébé.

Mais quand on a voulu reproduire cette attitude supposée en complétant la statue, il s'est trouvé qu'elle n'avait jamais pu être la sienne³.

Ainsi près d'Hercule était une autre figure, mais non une figure embrassée par lui. Le personnage le plus souvent associé à Hercule sur les monuments de tout genre est Minerve⁴. Il y avait à Thèbes une Minerve et un Hercule d'Alcamène, disciple de Phidias⁵.

Pourquoi le torse du Vatican ne serait-il pas d'Alcamène ou, si l'on veut, d'après Alcamène, par Apollonios⁶ ? La statue placée près du demi-dieu aurait été celle de Minerve que certainement il n'embrassait pas. Si le torse est une merveilleuse copie, Apollonios serait le nom du copiste comme Sosielès pour l'Amazone blessée de Crésilas, Ménophante pour la Vénus de Praxitèle, Glycon pour l'Hercule de Lysippe. Les originaux des grands sculpteurs sont tellement rares à Rome, qu'on a toujours quelque peine à en admettre un ; cependant la juste admiration que le *torse* a inspiré à Michel-Ange, à Winckelmann, à Visconti, m'autorise à voir dans ce chef-d'œuvre mieux qu'une imitation. Mais alors il faudrait supposer que l'inscription, très postérieure à la statue, est mensongère, ce qui n'est pas sans exemple, comme Phèdre nous l'a appris. Un Cynocéphale du musée égyptien porte aussi les noms de deux prétendus fils de Phidias ; or, jamais un fils de Phidias n'a pu être l'auteur de ce vilain singe. Le *torse* a été trouvé près du théâtre de Pompée, dont on peut croire qu'il était un ornement. Nous avons déjà trouvé un Hercule dans un temple élevé par Pompée qui, comme tous les caractères faibles, devait avoir le culte de la force⁷.

Si le *torse* venait d'Alcamène, il éveillerait en nous, avec un profond sentiment d'admiration, un beau souvenir de liberté, car l'Hercule d'Alcamène fut dédié dans le temple de Thèbes par Thrasybule, après qu'il eut délivré sa patrie des trente tyrans⁸.

Lysippe, dit Pline, fit un char du soleil et des quadriges de diverses sortes⁹, c'est-à-dire destinés à des usages divers, les uns à honorer les vainqueurs de l'Ippodrome, les autres à être dédiés dans les temples à la suite d'une victoire de ce genre. Ces chars étaient ou des biges (à deux chevaux) ou des quadriges (à

¹ Selon Winckelman il avait le bras derrière la tête, attitude du repos ; Visconti a très bien répondu que cette attitude ne convenait point à la statue du Belvédère, elle est plutôt un peu penchée en avant. J'ai remarqué une pose très analogue dans un petit bas-relief du musée Chiaramonti (566).

² On l'a reconnu à une trace restée sur le flanc et le genou gauches de la statue.

³ Catalogue des plâtres du musée de Berlin, page 84. (Müller, *Arch.*, p. 684.)

⁴ Sans parler des vases peints où cette association est très fréquente, elle remontait à un très ancien sculpteur grec Doutas (Pausanias, VI, 19, 9), et aux sculptures plus anciennes encore du coffre de Cypsélus.

⁵ Pausanias, IX, 11, 4.

⁶ Un passage du Commentaire de Chalcidicus sur le Timée de Platon a révélé l'existence à Rome d'une statue de Jupiter par un Apollonios (Brunn, *Gesch. d. gr. K.*, I, p. 545. Cette statue, dans laquelle entrait l'ivoire, ne peut guère avoir été faite longtemps après l'époque de Phidias. Son auteur Apollonios, peut-être notre Apollonios, serait donc lui-même voisin de cette époque, ce qui rendrait raison de la beauté de sa copie.

⁷ On peut penser aussi aux trois Hercules de Myron, tous trois à Rome. Mais nous ne savons rien d'eux ni nous permettez de les rapprocher du torse.

⁸ Pausanias, IX, 11, 1.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 15.

quatre chevaux). Aristodème fut célèbre pour ses biges¹. Une salle du Vatican a été nommée salle de la *biga*, à cause d'un char à deux chevaux en marbre, très restauré, qu'on y conserve². On a placé dans le musée étrusque un char en bronze qui, trop petit pour avoir jamais servi, a dû être offert dans un temple comme le premier. Celui-ci, par une destinée singulière, a passé de là dans une église, celle de Saint-Marc à Rome, où il faisait fonction de chaire épiscopale. Du reste, cet emploi de la sculpture était très ancien en Grèce, où il se liait à l'usage d'élever des statues aux athlètes vainqueurs. Agéladas, qui fût le maître de Phidias, plaça la statue de Cléosthène sur un char à quatre chevaux³ avec celle de l'homme chargé de conduire le char qu'à ce qu'il paraît Cléosthène n'avait pas conduit lui-même ; on *faisait courir* à Olympie comme à Londres ou à Paris. Il y a à Rome deux images de conducteurs de char⁴, les rênes entortillées autour du corps, avec un couteau, pour les couper en cas d'accident. Enfin les chars servaient aussi à décorer un monument comme le quadriges en terre ouvrage étrusque placé sur le temple de Jupiter Capitolin ou ceux dont les arcs de triomphe étaient surmontés. Avant d'être étrusque ou romain, cet usage était grec⁵.

Pas plus que Myron, duquel on peut dater les premières tendances au naturalisme dans l'art grec, Lysippe ne dédaigna les sujets qui tournaient au grotesque, comme le prouve sa joueuse de flûte ivre⁶ qui pouvait faire pendant à la vieille femme ivre de Myron. Aussi bien que Myron, Lysippe se plut à la représentation des animaux. Outre ceux qui figuraient dans sa Chasse d'Alexandre, il était l'auteur d'un lion tombé, apporté à Rome de Lampsaque par Agrippa⁷, et qui put servir de modèle aux lions qu'on voit à Rome, parmi lesquels le plus beau, le plus vrai, est le lion du palais Barberini. Pour la chienne léchant sa blessure, on hésite entre lui et Myron⁸. Ceci montre combien ce que nous savons de ces deux sculpteurs établit entre eux d'analogie⁹.

Si le cheval de bronze du Capitole n'était revendiqué par l'école de Phidias, on pourrait l'attribuer à Lysippe, auteur d'un cheval qui semblait prêt à s'élaner et à courir, suivant l'expression d'un poète de l'Anthologie, et auquel *l'art avait donné la vie*¹⁰.

L'art grec fleurit dans les royaumes nés de l'empire d'Alexandre, mais un art d'imitation. Cet art transplanté prit parfois un air étranger ; cependant son caractère natif prévalut même en Orient.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 56. Plus anciennement Calamis l'avait été pour ses biges et ses quadriges (*ib.*, 22).

² *M. P. Cl.*, 624.

³ Pausanias, VI, 10, 2.

⁴ *M. P. Cl.*, 619. Statue. *Villa Albani*, bas-relief où le conducteur est représenté sur le char comme celui de Cléosthène l'était sur le sien, et comme avaient fait Calamis et Aristodème.

⁵ Le sculpteur Pythis en avait placé un en marbre sur le monument funèbre de Mausole (Pline, XXXVI, 5, 19). Auguste en plaça un, ouvrage du sculpteur grec Lysias, et portant Apollon et Diane, au-dessus de l'arc élevé par lui à son père sur le Palatin. (Pline, XXXVI, 5, 23.)

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 14.

⁷ Strabon, XIII, 1, 19.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 17, 3. (Brunn, I, p. 368.)

⁹ En effet si Properce en parlant des bœufs de Myron les a appelés des statues vivantes (*vivida signa*), il a employé presque les mêmes expressions à propos des œuvres de Lysippe :

Gloria Lysippi est animosa effingere signa.

Ici *animosa* veut dire *pleins de vie*.

¹⁰ *Anth. pal.*, 225.

Le génie de la Grèce et le génie oriental se rencontrèrent dans Alexandrie, ville égyptienne et grecque, mais moins égyptienne que grecque. L'art aussi y fut plus grec qu'égyptien.

L'art égyptien continua à reproduire les anciens types sacrés presque sans altération.

Chose remarquable : en général, on reconnaît que la Grèce a influé sur l'Égypte à l'intériorité de la sculpture égyptienne, quand elle a subi cette influence. Les statues égyptiennes du temps des Ptolomées n'ont plus le caractère de la grande époque de l'art national sous les Thoutmosis ou les Ramsès.

Le génie égyptien était d'une nature si particulière, si exclusive, que le goût grec qui, à Rome et partout ailleurs, a introduit la perfection, en Égypte n'a amené que l'abâtardissement. Pour s'en convaincre que l'on compare les hiéroglyphes de l'Obélisque de Saint-Jean de Latran¹, les *plus beaux du monde*, avec ceux de l'époque des Ptolomées dans le musée égyptien du Vatican² ; et, sans sortir de ce musée, la statue de la mère³ de Sésostri, sculpture en partie de convention, mais pleine de fierté, avec les statues lourdes et froides de l'époque Alexandrine⁴ et l'on verra la différence.

Cependant, à son premier contact avec la Grèce, l'art égyptien en avait éprouvé une heureuse influence. Voyez les beaux lions du Vatican ; un sentiment nouveau de la nature se trahit dans les muscles, à côté du style convenu qui subsiste dans la crinière. Ces lions, qui portent le nom du roi Nectanébo, sont de l'âge qui précède immédiatement celui d'Alexandre⁵.

Mais laissons l'art égyptien dont je n'ai parlé que pour indiquer le contraste que présentent l'action de la Grèce sur cet art qu'elle fait dégénérer et l'action de la Grèce sur l'art romain dont elle crée la beauté.

Il faut qu'il y ait une certaine analogie entre les peuples pour que l'imitation de l'un soit salubre à l'autre. Si leurs génies sont trop différents, ils se repoussent ou n'agissent l'un sur l'autre que pour se dénaturer mutuellement. Les unions ne sont fécondes qu'entre des êtres de même espèce ; entre des êtres trop différents, si elles produisaient quelque chose, elles produiraient des monstres.

heureusement pour lui, l'art grec à Alexandrie resta grec. Il n'emprunta à l'art égyptien ni ses types ni ses procédés ; il ne lui emprunta que certaines matières comme le basalte et le porphyre. L'usage de ces matières avant l'empire, car alors leur usage pénétra partout⁶, prouve pour les statues où elles sont employées une provenance alexandrine.

Or, on ne peut placer sous l'empire certaines statues en porphyre et en basalte, parce que leur style est antérieur à l'empire⁷, ou parce que leur sujet ne

¹ Érigé en l'honneur de Thoutmosis IV. On peut juger facilement de la beauté de ces hiéroglyphes au moyen d'une empreinte en plâtre qu'on a placée dans la première salle du musée égyptien au Vatican.

² Sur des fragments disposés près des fenêtres dans la salle longue de ce musée.

³ L'inscription hiéroglyphique gravée derrière la statue nous fait connaître le personnage historique dont elle offre les traits.

⁴ Par exemple un Ptolémée dans le petit musée égyptien de la villa Albani.

⁵ Avant la fondation d'Alexandrie quelques communications s'étaient établies entre l'Égypte et la Grèce dans la ville de Naucratis. Les lions très beaux aussi de la rampe du Capitole sont d'un art purement égyptien.

⁶ A Rome on ne commença à se servir du porphyre pour les statues que sous le règne de Claude. (Pline, XXXVI, 11, 3.)

⁷ La **Rome** de la place du Capitole peut dater de l'empire, mais un fragment de statue en porphyre rouge (auprès de l'escalier qui conduit au premier étage) est du plus grand style grec et ne saurait être fort éloigné par sa date de l'époque de ce grand style. Le chef-d'œuvre dans l'art de tailler les pierres dures est un torse en basalte vert du musée de Florence.

convenait pas à l'empire. Pourquoi aurait-on fait sous l'empire le portrait d'une reine d'Égypte¹, quand il n'y avait plus de royaume d'Égypte, ou le portrait d'un grand citoyen de la république comme Scipion² quand il n'y avait plus de république et de citoyens ; d'un Cornélius, après que la gens Cornelia a disparu de l'histoire et lorsque d'autres familles envahissaient son tombeau ?

Avant l'empire, l'on ne dut guère reproduire à Rome les images des divinités égyptiennes dont le culte y était nouveau et peu autorisé. Ces productions au contraire, abondent sous Adrien, quand l'Orient a envahi Rome. Les divinités égyptiennes s'embellissaient sous le ciseau grec ou romain. En Égypte, Ammon avait de grandes cornes de bélier ; considérez au Vatican un beau masque d'Ammon³, Ammon est devenu Jupiter ; seulement on a indiqué son origine égyptienne par deux très petites cornes de bélier qui ne le déparent point. Du reste, le dieu Ammon fut adopté de bonne heure en Grèce par la mythologie et par la poésie aussi bien que par l'art.

Il ne faut pas compter parmi les divinités vraiment égyptiennes le dieu Sérapis ; Sérapis était un Pluton grec transporté en Égypte et affublé d'un nom égyptien⁴.

Le caractère infernal de Pluton et de Sérapis est souvent indiqué par la couleur sombre du basalte⁵. Le célèbre sculpteur Bryaxis, contemporain de Scopas, avait donné ce caractère à son Sérapis, en étendant une teinte noire sur les diverses matières dont il était composé.

Quelquefois les rayons dont la tête de Sérapis est entourée⁶ font du dieu ténébreux un dieu en même temps solaire ; dans cette association, constante en Égypte, du principe infernal et du principe lumineux, l'idée égyptienne reparait. On peut dire que Sérapis, qui succéda aussi à Esculape par ses oracles, détrôna Pluton ; on rencontre moins d'images de Pluton que de Sérapis. Je ne connais pas un grand sculpteur⁷ grec cité comme auteur d'un Pluton. Ce dieu lugubre ne souriait pas au génie des Grecs, et pour cette raison il occupa rarement le ciseau imitateur des Romains⁸.

¹ Une belle tête de femme en basalte vert, appelée Cléopâtre, Bérénice ou Arsinoé, certainement une reine d'Égypte. (*Villa Alb., Coffee house.*)

² Le beau buste de Scipion en basalte, du palais Rospigliosi est probablement pas très postérieur au temps de Scipion. Dans cette énergique sculpture on a remarqué que l'art de travailler les matières dures n'était pas encore arrivé à la perfection qu'il atteignit depuis. (Meyer, III, p. 88.)

³ *M. P. Cl.*, 346. Calamis avait fait un Jupiter Ammon (Pausanias, IX, 16, 1) ; Pindare, qui l'avait dédié, appelle déjà Ammon le maître de l'Olympe.

⁴ Sérapis ne paraît jamais sur les monuments égyptiens, tandis qu'un Sérapis d'Égypte était l'œuvre d'un statuaire grec Bryaxis. Clément d'Alexandrie dit Sésostris ; mais c'était bien un Sérapis (Brunn, I, p. 584). Le signe distinctif de Sérapis est le modius, espèce de corbeille, emblème de fécondité souterraine que le dieu infernal prit dans la féconde Égypte et qu'on donna à Pluton après qu'on l'eut confondu avec lui. Un véritable Pluton, car il est accompagné de Cerbère (*M. Chiar.*, 74), porte des traces évidemment antiques du modius.

⁵ Sérapis en basalte noir (*M. P. Cl.*, 299), statuette en marbre gris (*M. Chiar.*, 255), beau buste en basalte vert avec un manteau de marbre noir (*vill. Alb., Coffee-house*). Il y a au Capitole (*sal. des Hercules*) un Jupiter infernal en marbre noir, identifié ici à Pluton comme Jupiter est identifié avec Hadès (Pluton) dans un fragment d'Euripide ; d'autre part Jupiter est confondu avec Sérapis, dans une statue de la villa Albani qui porta le modius et a l'aigle.

⁶ *M. P. Cl.*, 549.

⁷ Hadès figurait sur le trône de l'Apollon d'Amyclée et sa statue se trouvait à Athènes dans le temple des Furies (Pausanias, I, 28, 6), mais Pausanias ne nous apprend point le nom de l'auteur de cette statue.

⁸ Parmi les bustes qui peuvent se rapporter à l'un ou l'autre des deux personnages infernaux, Visconti n'en reconnaît qu'un qu'on doit attribuer à Pluton, Müller en admet deux autres.

Par une autre raison les Romains représentèrent rarement Saturne, l'ancien dieu latin¹. Leur art était si peu original que lorsqu'ils ne pouvaient s'inspirer de l'art grec ils négligeaient leurs propres divinités.

L'art grec conserve toute sa beauté dans des statues qui n'ont rien d'égyptien que le sujet et la destination. Il en est ainsi pour le Nil, qui ornait à Rome un temple d'Isis². Cette admirable statue n'est pas plus égyptienne que le Tibre de Paris qui lui servait de pendant, et lui ressemble par la qualité du marbre et la nature de l'exécution, toutes raisons de conclure que **le Nil** a été sculpté à Rome³, où **le Tibre** a dû l'être⁴.

L'original alexandrin était plutôt ce Nil en basalte que l'on conservait dans le temple de la Paix⁵. Le fleuve y était de même, ainsi que dans un tableau grec⁶, entouré d'enfants représentant les seize coudées dont le nombre constituait la crue normale du Nil⁷.

L'art du portrait fleurit à Alexandrie, on en peut juger par les beaux camées des Ptolémées. Quant aux prétendus Ptolémées des collections de Rome, ce sont en général des athlètes. L'on fit beaucoup de portraits d'athlètes durant l'époque alexandrine ; souvent ces athlètes sont d'un style plus ancien qu'on imite volontiers à cette époque d'archaïsme savant⁸.

Troque Pompée, répété par Justin (XIII, 1), affirme que tous les successeurs d'Alexandre étaient beaux ; il ne pouvait le savoir que par leurs camées, leurs médailles ou leurs statues. Cela prouve seulement que ces rois étaient rois absolus, rois orientaux, et que l'art devenu servile dans le servile Orient avait, comme l'éloquence, ses panégyristes.

L'Orient ouvert à la Grèce par Alexandre, en adopta bientôt les arts ; on voit Antiochus-Épiphanes, celui qui relevait les monuments d'Athènes, promener dans sa procession célèbre cent sculptures en marbre des premiers artistes athéniens⁹.

¹ Il y a au Vatican deux têtes de Saturne voilées comme l'origine des choses, dont il était le symbole (*M. P. Cl.*, 277, gal. *des Candél.*, 185). Saturne, auquel Rhéa présente emmaillottée la pierre qu'il va dévorer (*M. Capit.*, autel quadrangulaire, *salle des Hercules*), est un sujet grec que traita Praxitèle et qui n'a rien à faire avec l'antique dieu agricole du Latium, confondu plus tard avec le Kronos des Grecs, et phénicien d'origine. La danse des Corybantes qui accompagne ce bas-relief (et au Vatican, *M. P. Cl.*, 189) trahit par le style un original grec. Ces Corybantes ne ressemblent point aux Saliens, dont on connaît par des médailles l'accoutrement singulier : ils sont dans la nudité héroïque grecque.

² *Vat.*, *N. bracc.*, 109. Cette très belle statue a été trouvée derrière l'église de la Minerve, sur l'emplacement d'un temple d'Isis, avec des sculptures réellement égyptiennes et les lions de la rampe du Capitole d'autres statues ont été déterrées non loin delà, il y a quelques années : l'une d'elles venue d'Égypte, les autres évidemment de fabrication romaine. On voit que les deux classes de monuments étaient réunies par le culte romain de la déesse égyptienne.

³ D'ailleurs le Sphinx n'a pas le caractère purement égyptien et le fleuve s'appuie sur une urne.

⁴ J'en dirais autant du **Nil**, également mis en regard du Tibre sur la place du Capitole, si ce **Nil** n'avait pas été, à ce qu'il paraît, un **Tigre**. Quoi qu'il en soit, la pensée d'associer le Nil au Tibre était plutôt égyptienne que romaine ; l'orgueil romain l'eût difficilement admise, mais les prêtres égyptiens ont pu l'imaginer, eux qui dans leur pays donnaient aux empereurs romains les attributs de leurs dieux et qui appelaient le Tibre Nil.

⁵ Plinius, *Hist. nat.*, XXXVI, 11, 4.

⁶ Philostrate, I, 5. Dans ce tableau, les enfants que Philostrate appelle coudées, se pendaient à la chevelure du fleuve, grimpaient sur sa poitrine, ses bras et ses épaules comme dans la statue du Vatican.

⁷ Cette allusion à un fait local de l'Égypte a disparu dans des statues du Nil, qui ainsi sont devenues tout à fait romaines. Quand le marbre est gris, ce choix n'a pas été fait, sans dessein ; le marbre gris remplace et rappelle alors le basalte noir d'Égypte, comme nous l'avons vu pour un Sérapis, dans la villa Albani, où se trouve, aussi un Nil en marbre gris, la couleur noire désignait celle des habitants de la haute Égypte.

⁸ Il n'est pas étonnant que ces statues d'athlètes présentent souvent un caractère archaïque ; leurs originaux peuvent avoir été fort anciens car on fit de bonne heure, en Grèce, des portraits d'athlètes. Pausanias parle de statues érigées à des vainqueurs dans les jeux dès la 59^e olympiade, près d'un siècle avant Phidias.

⁹ Athénée, V, p. 196.

Le royaume de Pergame — ses souverains rivalisaient avec les premiers Ptolémées pour la protection des lettres et, l'encouragement des arts, sa bibliothèque le disputait à la bibliothèque d'Alexandrie, — le royaume de Pergame eut aussi ses sculpteurs célèbres ; Pline en cite plusieurs, dont les statues se rapportaient aux événements des guerres d'Eumène et d'Attale contre les Gaulois¹, statues, dont selon quelques-uns, le Gaulois blessé, du Capitole, et le Gaulois qui se tue, de la villa Ludovisi ², sont des originaux ou des imitations.

Un sculpteur de Pergame, Stratonicus, avait gravé sur une coupe un satyre endormi, peut-être celui qui dormait au bord de la mer, quand survint la belle Amymone. Stratonicus l'avait *placé* sur la coupe, plutôt qu'il ne l'y avait gravé³, disait-on pour exprimer la vérité avec laquelle était représenté le sommeil du satyre. Cette vérité se retrouve dans une belle statue de satyre endormi connue sous le nom de Faune Barberini, qui, déterrée auprès du mausolée d'Adrien, a été portée à Munich, après avoir probablement servi de projectile aux soldats de Bélisaire, lorsque assiégés par les Goths, dans ce mausolée dès lors transformé en forteresse, comme il l'est encore aujourd'hui, ces soldats lancèrent contre les assaillants les statues dont il était décoré. Le chef-d'œuvre imité de Stratonicus est allé dans le pays d'où venaient les Goths ; mais il est resté à Rome une statue qui par sa disposition lui est analogue, bien que l'exécution en soit très inférieure⁴.

Esculape debout tenant le bâton autour duquel s'enroule le serpent, cet Esculape dont presque chaque galerie possède des exemplaires⁵, est celui de Pyromaque de Pergame ; car il est très exactement représenté sur des médailles de cette ville, la plus célèbre par le culte d'Esculape, après Épidaure⁶.

Sur ces médailles le dieu a auprès de lui Hygie dont on le voit sans cesse accompagné ; entre eux, est le petit Télesphore, à l'aspect riant, symbole de la santé, rendue par la médecine, et qui en effet avec sa longue robe et son capuchon, a assez l'air d'un convalescent⁷ en robe de chambre et en bonnet de nuit⁸.

Cet Esculape de Pergame devint l'Esculape romain ; le serpent enroulé autour du bâton du dieu figurait le serpent sous la forme duquel Esculape était venu dans l'île du Tibre. Une statue trouvée dans cette île est à Naples, et on voit encore le bâton et le serpent d'Esculape sculptés sur la proue en pierre de l'île à laquelle on avait donné la forme d'un vaisseau.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 34. Attale avait dédié dans l'Acropole d'Athènes une sculpture représentant la destruction des Gaulois en Mysie. (Pausanias, I, 25, 2.)

² Pausanias (X, 25, 4) raconte que dans la déroute de Delphes les Gaulois tuèrent ceux qui ne pouvaient fuir.

³ *Satyrum gravatum somno collocasse verius quam cælasse dictus est* (Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 53, 2). Philostrate (I, 21) commence la description d'un tableau ainsi : *Le satyre dort, parle plus bas de peur de l'éveiller*. Ces deux traits d'esprit sont fondus dans une épigramme de l'Anthologie qui attribue le satyre dormant à un artiste nommé Diodore (*Anth. pal.*, IV, 248). Il s'agit sans doute d'une reproduction du satyre de Stratonicus.

⁴ *M. P. Cl.*, 267. Dans la galerie des Candélabres (52), un satyre endormi en basalte vert ; l'attitude n'est pas semblable à celle du Faune Barberini, qui n'a de rival en beauté que le satyre en bronze trouvé à Herculaneum.

⁵ *M. Chiar.*, 434, 681. *M. Capit.*, *salle des Hercules*, en marbre noir. *Vill. Ludov.* Esculape et Hygie, frise du Parthénon. (Beulé, *Acrop.*, II, p. 146.)

⁶ Luc., *Icaromenipp.*, 24.

⁷ Télesphore qui apporte la fin de la maladie. Ce dieu était venu près du lit du philosophe Proclus et aussitôt celui-ci avait été guéri d'une maladie.

⁸ Esculape avec Télesphore. (*Vill. Borgh.*, VI, 15.) Télesphore sans Esculape (*Vill. Borgh. S.*, III, et *Vat.*, *gal. des Candélabres*, 517). On doit voir dans ces statues isolées et dans quelques Hygies les différents personnages du groupe de Pyromaque, complet sur les médailles de Pergame.

Carthage aussi était devenue très grecque avant d'être soumise aux Romains. Annibal écrivait en grec et avait auprès de lui des Grecs, pour écrire l'histoire de ses campagnes ; Diogène de Laërce parle d'un philosophe carthaginois appelé Asdrubal, qui prit le nom grec de Clitomachus. La ville conquise renfermait diverses productions de l'art grec et l'on sait que le sculpteur grec Boëthos, auteur d'une composition gracieuse et souvent répétée : l'enfant qui serre le cou d'une oie, vivait à Carthage¹. Pausanias parle d'un enfant assis, de Boëthos² ; et Pline dit qu'il s'attachait à représenter des enfants³, comme l'a fait dans les temps modernes un sculpteur très distingué ami du Poussin, Duquesnoy qui excellait dans ce genre et qui a très habilement restauré les enfants qui entourent la statue du Nil au Vatican.

Dans le siècle qui suivit le règne d'Alexandre, l'art grec subit une décadence que Pline a signalée. L'époque de cette décadence est celle de la Grèce délivrée et asservie par les Romains ; elle aboutit à une sorte de renaissance, dont Rome, dans le dernier âge de la république, fut surtout le théâtre ; Rome aussi était déchirée alors par les factions, mais elle était encore libre.

En Asie, en Égypte, où se fondent du moins des monarchies stables, dans l'île de Rhodes, dont l'activité commerciale soutient la force et défend l'indépendance, l'interruption de la marche de l'art n'a pas lieu au même degré, et la décadence est moins visible. Les plus beaux jours de l'art grec étaient passés ; mais, je l'ai dit, il y avait dans cet art un tel fond d'énergie productive qu'il devait jeter encore un vif éclat. Oui, la sculpture fleurira de nouveau, elle sera toujours belle, mais elle sera moins grande.

Dans cette époque, la grâce prédomine sur la force et tourne à la mollesse ; le dramatique l'emporte sur le *caractère* et tourne à l'exagération.

Cet amollissement de l'art est sensible dans la Vénus Anadyomène, la Vénus accroupie, la Vénus de Médicis, enfin dans le voluptueux **hermaphrodite** de Polyclès.

Le plus beau des hermaphrodites a passé de la villa Borghèse au Louvre, mais il en reste à Rome une réplique fort belle aussi, et un souvenir assez piquant : la façade d'une église. La statue avait été trouvée dans le jardin des religieuses de Sainte Suzanne, sur l'emplacement des jardins de Salluste. Le cardinal Scipion Borghèse offrit aux bonnes sœurs de réparer leur église, si elles voulaient lui abandonner leur hermaphrodite, dont elles ne savaient que faire, et qui ne scandalisait point le cardinal.

Polyclès, dont l'âge touche à l'époque de renaissance indiquée par Pline⁴, était auteur d'un hermaphrodite⁵ ; célèbre statue en bronze qui doit avoir été le type des hermaphrodites couchés, les plus nombreux comme les plus beaux⁶. Cette

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 54. Nombreuses répétitions à Rome. Vat., *M. Chiar.*, gal. des Candél. V. Capit., salle du Faune, 21. Vill. Borgh., Vill. Ludov.

² Pausanias, V, 27, 1, et l'Anthologie d'une statue d'Esculape enfant. *Anth. gr.*, II, p. 384.

³ Ce qui me porte à lui attribuer les originaux de plusieurs statues dont les sujets sont analogues à l'enfant qui serre le cou d'une oie ; l'enfant qui tient un canard (*gal. des Candél.*, 102. 211, 214. Vill. Borph., S., VII) ; l'enfant qui tient (*G. des C.*, 194) et l'enfant qui bat un cygne (*ib.*, 195) ; des enfants sur des canards, sarcophage (*M. Ch.*, 15). Ces différents sujets étaient fréquents dans les peintures antiques. (Philostrate, *Im.*, I, 9.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 3. *L'art s'arrêta*, dit-il, *après la 121^e olympiade, pour reprendre après la 156^e.*

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 31.

⁶ Un à Paris, un à Florence, un à Rome, villa Borghèse.

conception gracieuse, et cette œuvre admirable¹, convenaient bien à l'époque de Polyclès, celle de la renaissance de l'art antique, renaissance qui conserva dans ses plus beaux ouvrages des traces de l'affaiblissement qui l'avait précédée.

Ce type rendu d'abord avec une simplicité grave dans les hermaphrodites debout, puis avec une grâce molle dans les hermaphrodites couchés, finit par aboutir à des groupes tout à fait licencieux.

Continuons à suivre dans les musées de Rome la marche de l'art grec après Lysippe. L'excès de l'expression est avec l'excès de la grâce le caractère de cet art à une époque d'admirable décadence. L'excès de l'expression se rencontre ou est près de se rencontrer dans une composition sublime, le Laocoon². Toute belle qu'elle est, la tête de Laocoon exprime surtout la douleur physique, et le découragement du désespoir. Ce n'est plus cette héroïque fermeté que Niobé conservait dans sa majestueuse désolation ; Laocoon est trop un patient, pas assez un héros ; il dépasse les limites que l'art grec s'était presque toujours imposées, sa bouche crie, ou au moins gémit ; c'est trop.

Ce que l'on a dit de la compassion qu'il ressent pour ses enfants, de son indignation contre le ciel qui lui envoie un supplice immérité, de sa résignation dans la douleur³, est pure imagination pour qui regarde le Laocoon sans parti pris d'y trouver ce qui n'y est point ; il souffre, il souffre admirablement, voilà tout.

Par la nature du sujet, les muscles sont gonflés, les nerfs sont tendus, les veines font saillie⁴. Tout cela est d'un ciseau merveilleux, tout cela est ennobli et adouci autant que possible par le génie d'un grand artiste ; mais le calme, condition ordinaire de la belle sculpture grecque, est forcément absent.

De là une impression pénible qui, en présence d'une sculpture trop douloureuse, trouble un peu la pure jouissance de l'art. Elle a été finement exprimée dans une épigramme de l'Anthologie⁵, dont l'auteur, s'écrie à propos du Philoctète de Parrhasius : *Ô le meilleur des peintres, tu es parfait, mais laisse à la fin ton héros, qui a tant souffert, se reposer de sa souffrance.*

Malgré ma profonde admiration pour le Laocoon, quand je l'ai trop longtemps admiré je ne puis m'empêcher de lui adresser cette douce plainte du poète de l'Anthologie.

Je ne suis pas le seul, le sculpteur Daneker n'aimait pas à le regarder longtemps ; mais je ne vais pas si loin qu'un autre allemand, Kotzebue ; celui-ci disait ridiculement : *Le Laocoon me rappelle le Mangeur d'hommes, que dans mon enfance j'ai vu rouer à Weimar.*

¹ Müller l'attribue à un autre Polyclès beaucoup plus ancien (120^e olympiade), antérieur à l'introduction de la grâce dans l'art par Praxitèle, ce qui me semble inadmissible. On trouve un autre type de l'hermaphrodite debout (*galerie Colonna*, en bas-relief ; *musée Campana*, à Paris, en statue), qui est moins voluptueux. Celui-ci peut être, si l'on veut, d'après le premier Polyclès auteur d'une statue d'Alcibiade. La statue de la villa Panfili est un hermaphrodite bien douteux, et le prétendu hermaphrodite du Vatican (*M. Chiar.*, 638) est évidemment une femme. Un hermaphrodite debout, à Constantinople. (*Christod., ek.*, 102.)

Le mélange des deux natures double la beauté, dit Lucien. (*Musc. encom.* 12.)

² *Vat., M. P. Cl.*, 74.

³ Byron, *Childe Harold*.

A father's love and mortal anony

With an immortal's patience blending.

⁴ Comme chez Pythagoras, contemporain de Myron ; *hic primus nervos et venas, expressit.* Plin., XXXIV, 19. 10.

⁵ *Anth. Plan.*, IV, 106.

Ce groupe immortel est un ouvrage grec transporté à Rome ; nous savons par Pline le nom des trois sculpteurs rhodiens qui travaillèrent ensemble au Laocoon¹ : ce furent Agésander, Athénodore et Polydore, probablement un père et ses deux fils², qui exécutèrent l'un la statue du père, et les autres celles des deux fils, touchante analogie entre les auteurs et l'ouvrage.

Le Laocoon a été trouvé, non dans la maison dorée de Néron, sous les thermes de Titus, — où les *ciceroni* montrent, dans une niche, une base trop étroite pour lui, — mais près de là, vers les *Sept-Salles*, dans une vigne appartenant à un Romain nommé Félice de Frédis, comme l'atteste l'inscription gravée sur son tombeau dans l'église d'Araceli. Le palais de Titus, que décorait le Laocoon, et qui auparavant avait fait partie de la maison dorée de Néron, était dans cet endroit, non loin de l'amphithéâtre de la famille Flavienne, le Colisée, dont la porte d'entrée et la loge impériale étaient pour cette raison de ce côté.

A quel moment de l'art grec peut appartenir le Laocoon ? Lessing, qui croyait que les auteurs avaient eu devant les yeux, en le composant, les vers de Virgile, le plaçait sous l'Empire. Nous verrons que si le Laocoon a une origine poétique, ce n'est pas dans l'*Énéide* qu'il faut la chercher, mais dans une tragédie perdue de Sophocle³.

Winckelmann et Meyer⁴ placent le Laocoon à une époque belle encore de l'art grec, celle qui suivit la mort d'Alexandre. Un passage de Pline, dans lequel Lessing avait cru trouver la preuve que le groupe célèbre était du temps de l'empire, ne le prouve nullement⁵, et il me paraît impossible de faire descendre si bas la date d'un tel chef-d'œuvre. Son exécution est d'un meilleur temps⁶, et la violence même de l'expression, qui semble devoir l'en écarter, ne l'en éloigne pas absolument. La douleur physique avait été exprimée dans l'âge du grand style par le sculpteur Pythagoras, puisqu'on croyait sentir la douleur de son blessé en le regardant⁷.

Ceux qui voulaient que le Laocoon ne remontât pas au delà du premier siècle de l'empire ont fait remarquer que Pausanias n'en parle point. Il leur a été répondu que Pausanias ne nous a pas laissé un catalogue complet de toutes les statues antiques ; d'ailleurs, si le Laocoon n'existait point au temps de Pausanias, il serait postérieur au second siècle, ce qui est impossible. Un argument historique me semble achever de donner raison à Winckelmann contre Lessing.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 24.

² On en est certain pour l'un d'eux, Athénodore ; on a lu sur trois bases de statues (l'une d'elles à la villa Albani) le nom d'Athénodore Rhodien, fils d'Agésandre (Brunn, *Gesch. d. gr. Künsl.*, t, p. 470). Pline (XXXIV, 19, 36) cite parmi les ciseleurs auxquels il attribue des ouvrages qui sont évidemment des statues en bronze, un Athénodore ; cela ne suffit pas pour faire supposer que le Laocoon a eu un original en bronze.

³ V. chap. XI. Il n'est pas question de Laocoon dans Homère à propos du cheval de Troie, mais bien dans les *Posthomériques* de Quintus de Smyrne (XII, 444). Le récit de Virgile lui est venu par les Alexandrins qu'il imitait beaucoup.

⁴ Meyer, III, p. 68.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 24. Après avoir parlé du Laocoon qui est dans le palais de Titus et avoir nommé ses auteurs, Pline ajoute : Similiter palatinas domos Cæsarum replevere probatissimis signis Craterus cum Pythodoro, Polydectes cum Hermolao... ce qui veut dire seulement que d'autres chefs-d'œuvre de l'art grec ornaient également à Rome les palais impériaux, et n'implique nullement que celui-ci eût été fait pour Titus. M. Brunn, (I, p. 475) a très bien remarqué que dans cette partie de son trente-sixième livre Pline rapproche les objets d'art non d'après les époques auxquelles avaient vécu leurs auteurs, mais d'après les lieux où ils se trouvaient à Rome.

⁶ On n'a qu'à comparer le Laocoon avec les sculptures de l'arc de Titus pour voir que ces sculptures, œuvres d'un maître habile, ne sauraient être du même temps que la statue du Vatican.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 20. Il est curieux de comparer la tête du Vatican avec une tête de Laocoon au palais Spada, qu'on attribue au Bernin ; celle-ci, encore plus expressive que la tête antique, décidément l'est trop.

Les auteurs du Laocoon étaient Rhodiens, ce peuple auquel, dit Pindare (*OI.*, VII, 50-2), Minerve a donné de l'emporter sur tous les mortels par le travail habile de leurs mains, et dont les rues étaient garnies de figures vivantes qui semblaient marcher. Or, le grand éclat, la grande puissance de Rhodes, appartiennent surtout à l'époque qui suivit la mort d'Alexandre. Après qu'elle se fût délivrée du joug macédonien, presque toujours alliée de Rome, Rhodes fut florissante par le commerce, les armes et la liberté¹, jusqu'au jour où elle eut embrassé le parti de César ; Cassius prit d'assaut la capitale de l'île et dépouilla ses temples de tous leurs ornements². Le coup fut mortel à la république de Rhodes, qui depuis ne s'en releva plus.

C'est avant cette fatale époque, dans l'époque de la prospérité rhodienne, entre Alexandre et César, que se place le grand développement de l'art comme de la puissance des Rhodiens, et qu'on est conduit naturellement à placer la création d'un chef d'œuvre tel que le Laocoon³.

L'école de Rhodes se rattachait à Lysippe par son disciple Charès⁴, auteur du fameux colosse de Rhodes qui avait 105 pieds, la hauteur de la colonne Trajane. Lysippe avait poussé très loin l'expression. Un poète de l'Anthologie⁵ a dit de lui : *Lysippe, main hardie, artiste brûlant, l'airain de ton Alexandre semble du feu*. De là procède l'expression si vive et presque démesurée du Laocoon. On peut y trouver, dit O. Müller, quelque chose du caractère de l'éloquence un peu asiatique des Rhodiens ; leur sculpture dut s'éloigner de la sculpture attique par une tendance plus marquée à l'effet. L'école rhodienne, comme Lysippe lui-même, auteur du plus grand colosse après celui de Charès, aimait le colossal. Outre le colosse de Charès, on en voyait cent autres à Rhodes, et, signe de la facilité rhodiennous avons remarqué la facilité chez Lysippetrois mille statues. Cette école, en toutes choses, penchait vers le démesuré. Dans le Laocoon, l'expression ne va pas jusqu'au démesuré, mais elle en approche beaucoup.

Une dernière question se présente : le Laocoon est-il un original ou une magnifique copie ? Pline dit que les trois statues dont se compose le groupe étaient d'un seul morceau, et ce groupe est formé de plusieurs, or en a compté jusqu'à six. Ceci semblerait faire croire que nous n'avons qu'une copie, mais j'avoue ne pas attacher une grande importance à cette indication de Pline, compilateur plus érudit qu'observateur attentif. Michel-Ange, dit-on, remarqua le premier que le Laocoon n'était pas d'un seul morceau ; Pline a très bien pu ne pas s'en apercevoir plus que nous et répéter de confiance une assertion inexacte.

Le grand problème, c'est l'Apollon du Belvédère, cette statue la plus vantée de Rome, et dont les anciens ne parlent pas. Rien ne fait mieux sentir combien il est

¹ Ils ne fleurirent pas seulement sur mer, mais encore sur terre ; douce lumière de la liberté qui ne sait pas servir. *Anth. gr.*, III, p. 199.

² Appien, *B. civ.*, IV, 75 ; D. Cass., XLVII, 33. Ces mots : les ornements des temples désignent surtout les statues. C'est vraisemblablement alors que le Laocoon fut transporté à Rome.

³ Divers fragments du Laocoon font croire qu'il a existé des répétitions de ce groupe célèbre. Flaminius Vacca avait vu des genoux et des bras qui paraissaient très semblables à ceux du Laocoon. La tête de la collection du duc d'Areberg est fort belle ; M. Ravaisou, dont le coup d'œil est, comme le goût, très fin, en a trouvé une qu'il estime plus belle encore. Des doutes se sont élevés sur l'authenticité de la tête du duc d'Areberg et des doutes du même genre s'élèvent en ce moment à Rome, au sujet d'un bas-relief qui représente Laocoon entre ses deux fils dont chacun est entouré d'un serpent. Que le sculpteur appartienne à l'antiquité ou à la renaissance, il n'a pas imité le Laocoon du Vatican, ni puisé aux mêmes sources que ses auteurs ; il a évidemment voulu rendre le premier moment du récit de Virgile : Laocoon venant au secours de ses fils, déjà saisis par les serpents. Quant à la restitution du bras droit de Laocoon, on prétend que Michel-Ange, ce que j'ai peine à croire de lui, n'osa pas la tenter. On reproche à Montorsoli d'avoir placé ce bras trop en avant.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 3.

⁵ *Anth. gr.*, II, p. 49.

quelquefois difficile d'assigner une œuvre d'art à son véritable auteur quand il n'a pas signé :

. . . *Non iuscriptis auctorem reddere signis.*

On connaît l'enthousiasme de Winckelmann pour l'Apollon du Belvédère. Les louanges que Winckelmann lui a données sont justes, seulement, il n'a pas tenu compte de la beauté plus haute de chefs-d'œuvre qu'il ignorait. Prodiguant au sujet de l'Apollon du Vatican les termes d'une admiration enthousiaste, il n'a rien laissé à ajouter pour les marbres du Parthénon. S'il eût connu ce nec plus ultra de l'art grec, il eût gardé pour lui l'éloge suprême ; Winckelmann ne s'est pas trompé de note, mais de gamme, ou, si l'on veut, de clé. Son dithyrambe est un beau chant qu'il faut transposer ; il faut le faire descendre dans l'échelle des tons, en réservant les portées les plus hautes pour Phidias et pour les maîtres qui l'ont suivi.

L'Apollon du Belvédère, on le reconnaît généralement aujourd'hui, n'est pas un produit de l'art grec à son point de croissance le plus parfait, c'est une ravissante fleur née plus loin de, la racine.

Chose étrange, on ne saurait affirmer que l'Apollon du Belvédère soit l'original ou la reproduction d'une des statues mentionnées par les anciens, on ne sait à quelle œuvre grecque le rapporter.

Ce ne peut être aux Apollons de Calamis, comme le voulait Visconti. Rome possédait, il est vrai, deux Apollons de Calamis¹, mais ce que l'on sait de la dureté du style de Calamis² ne peut convenir à l'Apollon du Belvédère, qui est le contraire de la dureté. De plus, ce type, contemporain de Phidias, ne saurait être tacitement celui de l'Apollon du Belvédère, qui lui est si postérieur. La même objection, tirée de la différence des styles et des dates, s'applique aux Apollons de Myron³, à celui d'Euphranor, à celui de Phidias⁴, et encore mieux aux Apollons antérieurs à Phidias.

D'autres ont pensé que l'Apollon du Belvédère pourrait être l'Apollon perçant de ses flèches les Niobides, dans la grande composition de Scopas ; outre la diversité des styles, l'original de l'Apollon du Belvédère était en bronze, on le voit à la draperie, comme l'a reconnu Canosa, et l'Apollon de Scopas, qui très probablement décorait le fronton d'un temple, était en marbre. Ce ne peut même être une copie de Scopas ; les bas-reliefs où ce sujet est traité d'après Scopas montrent Apollon immobile et lançant ses flèches ; l'Apollon du Belvédère marche et il a lancé les siennes.

Une opinion tout à fait invraisemblable est celle qui veut reconnaître dans l'Apollon du Belvédère la statue de l'Apollon Palatin, consacrée par Auguste à célébrer la victoire d'Actium. Les médailles et Properce nous apprennent que l'Apollon Palatin était représenté vêtu d'une robe longue et jouant de la lyre.

Quant à y voir un portrait idéalisé d'Auguste, auquel l'Apollon du Belvédère ne ressemble point, ou de Néron, auquel il ne ressemble pas davantage, et qui se

¹ L'un en marbre, dans les jardins des Servilius (Pline, XXVI, 5, 23) ; l'autre apporté par Lucullus, au Capitole. (Strabon, VII, 6, 1.)

² Quintilien, XII, 10. Cicéron, *Brutus*, 18.

³ L'un volé à Agrigente par Verrès (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 113), l'autre à Éphèse, par Antoine, et rendu par Auguste. (Pline, XXXIV, 10, 8.)

⁴ Pausanias, I, 24, 8. Elle ne s'applique point aux trois Apollons de Léocharès (Brunn, I, p. 388), mais on ne voit pas que Léocharès ait créé aucun type, et il n'y a pas de raison de lui attribuer celui-là plutôt qu'à Praxitèle, dont il fut le continuateur dans le genre gracieux.

faisait représenter sous les traits d'Apollon Citharède, ces opinions ne sont pas soutenables ; grâce au ciel, un chef-d'œuvre de l'art n'est pas un chef-d'œuvre de bassesse.

Est-ce Apollon qui vient de percer le serpent Python, de ses traits¹ comme le pensait Winckelmann ? Non, le dieu n'abaisse pas ses regards vers un reptile vaincu il regarde devant soi et regarde plus loin. D'ailleurs, la mort de Python fut un exploit d'Apollon *enfant*, et même accompli selon quelques-uns presque le jour où il vint au monde². Je ne puis donc partager l'illusion d'un savant allemand, M. Thiersch, qui croit voir errer sur les lèvres de l'Apollon du Belvédère les paroles que, dans l'hymne attribué à Homère, le dieu triomphant adresse au reptile vaincu.

Ce n'est pas davantage Apollon chassant de son temple les Furies qui sont venues poursuivre Oreste jusque-là ; car dans les Euménides d'Eschyle (180), Apollon menace les Euménides de ses traits, et ne les lance pas contre elles ; comme nous le verrons, le plus probable est qu'Apollon tenait un arc à la main, mais l'expression de son visage dit qu'il s'en est servi.

On a aussi supposé que l'Apollon du Belvédère figurait le dieu repoussant les Gaulois de son temple³. Quand il s'agit d'une œuvre de l'art antique et surtout de la statue d'un dieu, il y a presque toujours à parier pour la mythologie contre l'histoire.

Une statuette en bronze venue de Grèce et maintenant en Russie⁴ a donné lieu à une nouvelle supposition sur le complément à donner à l'Apollon du Belvédère dont les mains et les deux avant-bras sont des restaurations modernes, et, par suite, sur l'action dans laquelle le dieu aurait été représenté.

Cette statuette ne tient ni l'arc ni la lyre⁵, mais l'égide, la peau de chèvre avec la tête de Gorgone, que les poètes et Homère en particulier placent dans la main d'Apollon. La grande ressemblance de la statuette de bronze du comte Stroganoff et de l'Apollon du Belvédère a décidé plusieurs savants et parmi eux un archéologue très expérimenté, M. Brunn, à admettre que l'Apollon du Belvédère tenait aussi dans sa main gauche l'égide.

Cette ressemblance et l'autorité de M. Brunn parlent bien haut. Cependant j'ai quelque peine à me figurer au bout du bras de l'Apollon, d'où pendent deux lacs de draperie, la peau de chèvre qui formerait un troisième appendice du même genre. L'œil, ce me semble, en serait désagréablement frappé⁶, et j'ai vu plusieurs sculpteurs partager cette impression. L'arc, en somme, me paraît avoir moins d'inconvénients, et je m'y tiens provisoirement.

¹ L'Apollon de Pythagoras combattait Python. (Plin., XXXIV, 19, 10.)

² Selon Hygin (140), à l'âge de quatre jours ; quand il était encore dans les bras de sa mère, selon Euripide (*Iph. in Taur.*, 1250) ; ce serait plutôt Apollon venant de percer le géant Tityus, qui voulait faire violence à Latone. (*Posthom.*, III, 394-5.)

³ Pausanias, X, 23, 3-5. Un passage de Justin (XXIV, 8) mentionne le bruit de l'arc du dieu lançant des flèches sur les profanateurs.

⁴ Apollon Boëdremios... Ludolf Stephani. St. Petersburg, 1860.

⁵ Un Apollon citharède (*M. P. Cl.*, 611) est représenté marchant et dans une attitude assez semblable à celle de l'Apollon du Belvédère, mais il tient sa lyre autrement qu'aurait pu le faire celui-ci. D'ailleurs l'expression irritée du dieu suffit pour rendre inadmissible tout rapprochement de ce genre : contra si citharam teneat mitis est, dit Servius (*Æn.*, III, 138). Le même contraste entre les deux caractères d'Apollon est indiqué par Horace (*Carm.*, II, 10, 18-20). Tous les Apollons citharèdes de Rome, vêtus et non vêtus, confirment l'assertion de Servius et d'Horace.

⁶ Dans l'Apollon Stroganoff, la draperie ne s'écarte pas beaucoup du corps et ne pend point du bras ; d'où il résulte que la peau de chèvre placée à l'extrémité de ce bras n'a rien de disgracieux.

Malgré cette légère différence, l'Apollon Stroganoff et l'Apollon du Belvédère proviennent évidemment d'un même original, et le premier ayant été trouvé en Grèce, c'est une raison de croire que cet original commun à tous deux était grec.

Je crois donc qu'il faut en revenir à l'idée d'Apollon qui vient de lancer ses flèches ; mais, d'après les raisons que j'ai alléguées, ce ne peut être ni contre le serpent Python, ni contre les Niobides, et rien ne me paraît mieux rendre compte de l'attitude victorieuse et de l'allure superbe du dieu que la supposition d'après laquelle l'artiste, s'inspirant d'Homère, comme l'avait fait bien avant lui Phidias pour Jupiter, aurait voulu montrer Apollon qui vient d'atteindre de ses traits l'armée des Grecs et marche sur les montagnes le cœur rempli de joie. D'autres têtes, fort semblables à celle de l'Apollon du Belvédère¹, font voir qu'il en existait plusieurs répétitions, et c'est une preuve de plus de la célébrité du mystérieux original qu'elles reproduisent.

Quel est-il cet original si difficile à découvrir, et quel artiste a exécuté cette statue dont il coûte de laisser la gloire à un sculpteur anonyme ! S'il fallait absolument prononcer un nom propre, je proposerais celui de Philiseus, né à Rhodes, comme les auteurs du Laocoon, et auteur d'un Apollon qui existait à Rome². Le goût de l'éclat et de l'effet, caractère de l'école rhodienne, la plus brillante du reste des écoles grecques après Alexandre, pourrait se retrouver dans l'Apollon du Belvédère, et le choix de ce dieu, si nous avons bien compris son action, — agissant comme dieu-soleil en lançant ces traits qui donnent la mort, ce qu'on peut entendre des ardeurs de l'été répandant les contagions, — le choix d'Apollon-soleil ne mériterait pas à un enfant de cette île que Pindare appelle l'épouse du Soleil³, dont les habitants avaient la religion du soleil ; comme le font connaître et la tradition suivant laquelle ce dieu eût été après un déluge le créateur d'une race nouvelle, celle des Héliades, et le fameux colosse, qui était une gigantesque image du soleil.

La statue de Philiscus était, dit Pline, dans le temple d'Apollon ; or, Apollon était à Rome le dieu salutaire, le dieu **Médecin**, c'est-à-dire, d'une manière générale,, celui qui écarte les maux. Si Philiscus a, comme la nature du marbre nous forcera à l'admettre, travaillé à Rome, il est naturel qu'il ait voulu approprier le dieu terrible, qui donne les maladies, au culte qu'à Rome on rendait à celui qui pouvait les guérir ; de là le serpent placé auprès de la statue du Belvédère. Cet attribut d'Esculape était celui d'Apollon médecin⁴.

Unir dans un même symbole le dieu formidable et le dieu secourable ; celui qui frappait et celui qui guérissait, était dans le génie des religions antiques⁵, et a passé de là dans les superstitions modernes. On m'assure que les gens de la

¹ La plus belle est dans la galerie Pourtalès, à Paris. Quelques-unes d'un type plus sévère semblent se rapporter à une plus grande époque.

² Un des deux Apollons dans le temple du dieu, près du portique d'Octavie. (Pline, XXXVI, 5, 22.)

³ Pindare, *Ol.*, VII, 11. Le soleil épousa Rhodè, fille de Neptune et d'Amphitrite. (Apollodore, I, 4, 4, 6.)

⁴ Horat., *Carm. sæcul.*, 63-4.

*Qui salutaris levas arte fessos
Corporis artus.*

L'Apollon delphique assis sur le trépied de la villa Albani, dont les cheveux sont disposés comme ceux de l'Apollon du Belvédère, tient à la main le serpent, emblème du pouvoir de guérir, de rendre la vie, chez Esculape. C'est aussi le sens qu'il faut donner au serpent qui est près de l'Apollon du Belvédère et que cette position même montre n'avoir rien à faire avec le serpent Python objet de la colère d'Apollon et but de ses flèches. Le tronc de palmier qui est auprès de lui est une allusion à celui qu'il fit pousser à Délos (Callimaque, *in Ap.*, 4.)

⁵ C'est ainsi qu'on rapportait un Apollon de Calamis à la peste d'Athènes bien qu'il fût antérieur à ce fléau. (Pausanias, I, 3, 3.)

campagne, en Italie et même en France, croient que tel saint ne guérit de telle maladie que parce que c'est lui qui l'envoie.

Mais Philiscus devait avoir un modèle. Ici je proposerai timidement Praxitèle, dont il y avait un Apollon à Rome¹ ; nous aurions une copie de cet Apollon modifiée par Philiscus. L'original de l'Apollon du Belvédère peut bien, ce me semble, appartenir à la gracieuse famille des Apollons de Praxitèle, et il serait devenu plus théâtral dans la reproduction de Philiscus sous l'influence du goût rhodien.

Mais pour cela il faudrait que Philiscus fût venu à Rome, ce qui n'a rien d'in vraisemblable, mais ce que nous ne savons point.

Car il paraît certain que l'Apollon du Belvédère a été exécuté à Rome ; le marbre de la statue est regardé généralement aujourd'hui comme un marbre italien². Après bien des discussions, on en est revenu à l'opinion de ce minéralogiste français, lequel, au milieu de l'enthousiasme sans borne qui proclamait cette statue le chef-d'œuvre de l'art grec, à l'inspection déclara que le chef-d'œuvre de l'art grec ne venait point de Grèce, ce qui n'empêchait point du reste qu'il ne pût avoir été exécuté à Rome par un ciseau grec d'après un modèle grec.

Quelle que soit la provenance de l'Apollon du Belvédère, s'il n'efface pas tout ce qu'il y a de sculpture dans le monde, et même à Rome, il n'en est pas moins une œuvre d'une singulière beauté. La réaction de dédain provoquée par les louanges sans mesure dont il a été l'objet, est beaucoup plus injuste que ces louanges n'étaient exagérées, et j'aimerais mieux être coupable des phrases les plus ridicules du président Dupaty que d'avoir à me reprocher ce blasphème d'atelier : L'Apollon ressemble à un radis ratissé.

Quand on trouverait, en le comparant aux marbres du Parthénon, les muscles trop adoucis, on ne pourrait s'empêcher d'admirer l'élégance suprême de toute la statue, certains détails rendus avec un sentiment exquis ; et la tête, la physionomie triomphante et radieuse ! Un poète grec disait, en parlant de l'ancien Apollon d'Onatas : *Beau par la tête et le regard*³. Il eût dit de même à propos de l'Apollon du Belvédère.

Quelle est donc cette statue, la seule peut-être parmi les belles statues de Rome dont il soit impossible d'indiquer l'origine grecque ? J'y vois comme un résultat mystérieux du travail des siècles, comme une fleur dont la semence inconnue a été apportée par tous les vents. Peut-être l'Apollon du Belvédère provient-il d'un type ancien modifié, transformé par bien des générations d'artistes.

A travers Onatas, Calamis, Phidias, Myron⁴, Pythagoras, Léocharès, Praxitèle, Lysippe et beaucoup d'autres, passant par le bois, l'airain, l'ivoire et le marbre, ce type est arrivé à la main ignorée qui, à une époque d'élégance et d'habileté, a

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11. Cet Apollon devait être nu, car Praxitèle fit prévaloir le nu dans la sculpture et en particulier dans le type d'Apollon. Visconti hésite pour l'Apollon du Belvédère entre Calamis et Praxitèle ; sa seconde supposition est de beaucoup la plus vraisemblable. On a remarqué entre l'Apollon du Belvédère et la Diane du Louvre un certain air de famille, M. Wagner incline à les croire du même sculpteur. J'ai rapporté à Praxitèle la création du type de notre Diane chasseresse, celui de l'Apollon du Belvédère aurait la même origine.

² Brard, la *Minéralogie appliquée aux arts* (II, p. 217-80 ; d'après l'opinion de Dolomieu). — Il ne s'ensuit pas que l'Apollon du Belvédère ne puisse être plus ancien que l'empire ; le passage de Pline qu'on cite pour établir que le marbre de Carrare n'a pas été employé avant cette époque (XXXVI, 5, 4) ne le prouve point ; Pline dit seulement qu'on a trouvé récemment un marbre plus blanc que le *marbre de Paros* dans les carrières de Luni.

³ *Comme son père Jupiter*, dit une épigramme de l'Anthologie (*Anth. gr.*, II, p. 14.)

⁴ La beauté de la tête de l'Apollon fait songer à Myron, célèbre pour ses têtes ; sans fournir complètement la donnée de l'Apollon du Belvédère, Myron a pu contribuer à lui donner l'animation et la vie qu'il excellait à rendre.

mis plus de charme encore que de grandeur dans une conception d'où le charme pourtant n'a pas banni la sublimité.

Chacun de ces statuaires a pu concourir pour sa part à préparer de loin l'Apollon du Vatican. L'Apollon de l'Éginète Onatas était déjà remarquable par la tête et le regard. L'Apollon de Calamis était l'Apollon *qui chasse les maux* ; le type de l'Apollon dorien est reproduit selon O. Müller dans l'Apollon du Belvédère¹. Myron, célèbre par la beauté de ses têtes, n'est peut-être pas étranger à la beauté de la sienne, Léocharés à sa grâce, et encore moins Praxitèle s'il a fourni l'original de la statue. Lysippe enfin, par son influence sur l'école de Rhodes, a pu transmettre quelque chose de son ardeur au Rhodien Philiscus, pour moi auteur présumé de l'Apollon du Belvédère.

Ce chef-d'œuvre ainsi compris serait le dernier terme d'une série dont les premiers seraient l'Apollon Agyeus, qui était une pierre conique², et l'Apollon d'Amyclée, lequel, sauf le visage, à peine indiqué, sauf les pieds et les mains, qui faisaient saillie, ressemblait à une colonne³. Le terme extrême est cet Apollon si svelte, si dégagé, dont le visage est si fièrement animé, et que Maxime de Tyr semblait avoir devant les yeux quand il peignait un jeune homme qui, l'arc à la main, marche avec les pieds d'un dieu.

En présence des belles œuvres de la dernière heure telles que la Vénus de Médicis, l'Apollon du Belvédère, une opinion s'est formée qu'il faut combattre : on a cru que l'art grec s'était soutenu à la même hauteur pendant cinq siècles. Visconti a été jusqu'à dire, en parlant d'ouvrages postérieurs à Alexandre, et même datant de l'empire, qu'ils avaient surpassé les chefs-d'œuvre de l'ancienne école.

Les choses ne sont point allées ainsi, et, j'ose le dire, au Vatican, en présence de l'Apollon du Belvédère, parce qu'au Vatican je me souviens du Parthénon.

L'histoire des arts et des lettres montre partout une époque de rudesse et de vigueur précédant une époque de perfection, après laquelle vient une époque de grâce et de raffinement que suit une ère de décadence avec des retours momentanés et incomplets vers la beauté des âges qui ont précédé. Cette marche, en quelque sorte nécessaire, et que l'art suit fatalement, peut être étudiée à Rome dans les transformations d'un type qu'on y rencontre fréquemment, la tête de Méduse. Cette tête a commencé par être hideuse. À l'état ancien, la Gorgone a d'énormes dents de sanglier et tire la langue en faisant une horrible grimace⁴. Avec le temps, la tête de Méduse change d'aspect, elle n'est plus que terrible, elle devient même belle. La bouche, d'abord affreusement béante, ne fait plus que s'entrouvrir. Les serpents, ne se montrent plus qu'à peine dans la chevelure et finissent par en disparaître : le mouvement et l'entortillement fantastique des cheveux les figure et les remplace⁵. On s'explique ainsi comment Cicéron, parlant d'une sculpture volée par Verrés, a pu dire : *Gorgonis os pulcherrimum*⁶, un très beau visage de Gorgone, et

¹ Dor., II, p. 359.

² Gher., Gr. myth., § 313, 2.

³ Pausanias, III, 19, 2.

⁴ Par exemple sur une urne funèbre, salle du Lapidaire au Vatican.

⁵ Têtes de Méduse, villa Alb. Nuov. br., 27, 40.

⁶ Verrines, II, 4, 50. *Cinctum anguibus* doit exprimer ici les serpents devenus des cheveux à forme de serpents.

comment le peintre Timomaque était renommé pour la beauté qu'il avait donnée à la Gorgone¹. Selon Lucien, c'est par la beauté que les Gorgones pétrifient².

L'art grec a passé par ces phases, il est arrivé à un art grand avant Phidias, partait avec Phidias et ses premiers successeurs, gracieux avec Praxitèle. Après Lysippe, il y a eu interruption, comme nous l'apprend Pline, et, comme il nous l'apprend encore, au bout d'un siècle et demi environ il y a eu une renaissance, mais une renaissance incomplète, et les traces de l'affaiblissement subsistent même après la résurrection³.

L'Apollon du Belvédère à Rome, la Vénus de Médicis à Florence, le **Combattant** d'Agasias à Paris, sont des produits admirables de cette époque de l'art grec entremêlée de chutes et de retours. C'est une seconde vie de l'art antique ; mais la seconde vie dans les arts n'est pas comme la seconde vie de l'homme, elle est toujours plus imparfaite que la première. Cet arbre, quand il repousse, ne s'élève jamais autant qu'avant d'être coupé. Dans la physique des arts, le fleuve qui se précipite ne remonte pas à la hauteur de sa source.

L'histoire explique cette marche des choses. L'époque héroïque des républiques grecques, et en particulier d'Athènes, l'époque de Marathon et de Salamine prépare l'âge de Périclès ; puis l'esprit public diminue, les caractères s'abaissent et la Grèce tombe aux pieds d'Alexandre. Comme toujours, la plus brillante servitude est punie justement par les misères qui la suivent. Après Alexandre, la Grèce est déchirée et l'art semble périr.

Une tradition de l'art grec se conserve dans les royaumes sortis du fractionnement de l'empire d'Alexandre, chez les rois de Pergame et surtout en Égypte ; mais une tradition amoindrie, car la grande inspiration a fini sans retour avec la liberté. Cette tradition se perpétue surtout dans la république commerciale de Rhodes, tandis que s'y conservent, avec la liberté, la richesse et la puissance. Après que les Romains ont pacifié la Grèce en l'asservissant, le génie des arts, indomptable chez les Grecs, refléurit sous la domination étrangère et dans la capitale des vainqueurs. Mais rien ne serait plus faux, malgré des produits éclatants de l'imitation, que de comparer cette époque du talent reproductif avec les époques de génie créateur. Sous l'empire, l'art n'a comme l'humanité que des moments, et les très bons ouvrages sont des exceptions presque autant que les très bons empereurs.

Cependant, selon Visconti et quelques autres, l'art se serait soutenu à la même hauteur durant cinq siècles, et à la fin de ce temps on le verrait plutôt se perfectionner que déchoir.

Quand j'entends un homme tel que Visconti soutenir une thèse aussi contraire aux enseignements de l'histoire et aux lois de l'esprit humain, je m'étonne ; mais je me rappelle bientôt que cette thèse fut celle des dernières années de sa vie, lorsqu'il était venu vivre en France sous un souverain plus sympathique à l'empire romain qu'aux républiques grecques, et à qui probablement il ne déplaisait pas qu'on mit le siècle d'Auguste au-dessus du siècle de Périclès. Je crains que la liberté d'esprit de Visconti ne se soit pas assez soustraite à ces

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 11.

² Lucien, *de Dom.*, 19.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 3. Ceux qui vinrent après la renaissance de l'art, dit Pline, furent dignes d'estime, mais très inférieurs aux artistes qui les avaient précédés.

influences¹, surtout quand je vois une telle opinion se produire, soit sous son nom, soit sous le nom d'autrui, dans des ouvrages qu'il inspirait et dont la publication était ordonnée par celui qui en France avait fondé l'empire.

Peut-être l'influence dont je parle n'a-t-elle été pour rien dans l'opinion que je combats. Cette opinion a été partagée par d'autres critiques éminents, comme M. Thiersch, qui n'avait aucun motif particulier de la soutenir. Je n'accuse donc personne, et si je me suis laissé aller à une défiance peut-être injuste, c'est qu'en écrivant ce livre j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer combien la complaisance, directe ou indirecte, a faussé l'histoire. C'est à ceux qui ne veulent flatter personne à y chercher la flatterie sous tous ses déguisements pour l'en bannir.

¹ On ne peut juger par le résultat auquel cette fausse vue de l'ensemble a conduit parfois un si habile archéologue. Le motif unique, dit-il, que j'ai pour croire la Vénus de Médicis postérieure à la Vénus du Capitole ; ou au moins à son plus ancien archétype, n'est autre que la supériorité de la beauté idéale de la première. Le fait admit, c'était une conclusion absolument contraire qu'il en eût fallu tirer.

XI – SUITE DE LA GRÈCE A ROME DANS L'ART.

Jusqu'ici, je n'ai guère parlé que des types divins tels que l'art grec les a exprimés et qu'on les retrouve Comme exprimés d'après lui ; mais on y retrouve aussi les types héroïques, et c'est dans ces types que je vais chercher à Rome les créations du génie grec.

Euphranor, peintre et sculpteur, réalisa le premier les types héroïques de la Grèce dans toute leur grandeur¹. Et cette grandeur, là où nous la rencontrerons, nous saurons qu'originellement elle vient de lui.

Je commencerai par Hercule, car Hercule fut un héros avant d'être un dieu. Nous allons voir sa vie tout entière se dérouler dans des bas-reliefs et des statues ; ce sera pour nous comme si nous lisions quelque Héracléide perdue.

Ce poème sculpté commence avec la vie du héros.

La naissance d'Hercule, reçu, comme le petit Bacchus, par Mercure, est figurée sur un bas-relief du Vatican².

Hercule au berceau faisait déjà des prodiges. Un jour, il étouffa deux serpents que lui envoyait la haine de Junon. C'était le sujet d'un tableau de Zeuxis³. Une idylle de Théocrite⁴ a pu s'inspirer du tableau et une ode de Pindare⁵ a pu l'inspirer ; car si les poètes traduisaient parfois les artistes, plus souvent les artistes traduisaient les poètes.

A Rome, le tableau de Zeuxis est reproduit par plusieurs statues d'Hercule étouffant les serpents, et par un bas-relief⁶.

Agéladas, qui eut l'honneur d'être le maître de trois grands sculpteurs grecs, Phidias, Polyclète et Myron, avait fait une statue d'Hercule imberbe⁷. Cet ouvrage du maître de Phidias dut susciter en Grèce des imitations, d'où dérivent sans doute plusieurs des Hercules adolescents⁸ qui existent à Rome, et dans lesquels s'est effacé complètement le caractère de la sculpture grecque ayant Phidias⁹.

On voit au Capitole une statue d'Hercule très jeune, en basalte, qui frappe assez désagréablement, d'abord, par le contraste, habilement exprimé toutefois, des formes molles de l'enfance et de la vigueur caractéristique du héros¹⁰. L'imitation de la Grèce se montre même dans la matière que l'artiste a choisie : c'est un basalte verdâtre, de couleur sombre. Tisagoras et Alcon¹¹ avaient fait un Hercule

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 4.

² *M. P. Cl.*, 471.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 56, 4. *Anth. Plan.*, IV, 90. Deux statues d'Hercule enfant à Olympie. (Pausanias. V, 25, 4.)

⁴ Théocrite, XXIV, 26-8

⁵ Pindare, *Nem.*, I, 45-7.

⁶ Statues : *Vatic.*, *cour du Belv.*, *gal. des Candélabres*, 228, *M. Chiar.*, 471, *Capit.*, *gal.*, 26. Bas-relief : *M. P. Cl.*, 441. Ce bas-relief nous donne une idée assez exacte du tableau de Zeuxis, car on y voit Alcmène qui contemple avec effroi le premier exploit d'Hercule. Amphitriion tire son glaive, comme dans l'ode de Pindare et dans un tableau décrit par le second Philostrate (*Phil. Jun.*, 6), qui était probablement d'après Zeuxis. L'attitude du héros enfant varie un peu dans les statues ; celle qu'il a dans le bas-relief doit être considérée comme la plus semblable au tableau de Zeuxis.

⁷ Pausanias, VII, 24, 2.

⁸ Une telle statue est mentionnée dans l'Anthologie. (*Anth. gr.*, III, 188.)

⁹ *M. Chiar.*, 557 87. Deux à la villa Borghèse (*salle des Hercules*) l'un d'eux plein de vivacité. Au Vatican (*salle Lapidaire*), un jeune Hercule est triste, comme s'il prévoyait les grandes épreuves qui l'attendent et dont la perspective le jeta dans une noire mélancolie.

¹⁰ Quand les statues d'Hercule jeune portent comme celle-ci la peau de lion, il s'agit du lion de Cithéron dont la mort fut un des premiers exploits d'Hercule.

¹¹ Pausanias, X, 18, 5, Pline., XXXIV, 40, 1.

en fer, pour exprimer la force¹, et, comme dit Pline, pour signifier l'énergie persévérante du dieu.

Les douze² travaux d'Hercule, représentés soit par des statues, soit surtout par des bas-reliefs³, l'avaient été en Grèce dès avant Phidias⁴, et le furent de son temps⁵ et après lui⁶ par Polyclète, par Praxitèle, par Lysippe.

A Rome, nous voyons encore ce sujet reproduit d'après des modèles grecs : Hercule attaque l'hydre, ainsi que l'avait représenté Polyclète⁷. L'hydre s'entortille autour de la jambe d'Hercule⁸ ; elle a une tête de femme⁹, et, sauf l'expression, qui est celle de la terreur, ressemble singulièrement au serpent à tête de femme que Michel-Ange et Raphaël ont enroulé autour de l'arbre du Paradis terrestre, figurant l'esprit tentateur, sans le savoir, d'après Polyclète.

Hercule perce les oiseaux de Stymphale, nettoie les étables d'Augias, deux *travaux* omis par Praxitèle¹⁰. Sa gracieuse imagination avait évité ces sujets, dont le dernier l'avait sans doute rebuté. L'art antique parvint cependant à le rendre sans qu'il offrit aux yeux rien de déplaisant, en l'indiquant seulement par la corbeille et la fourche qui avaient servi à l'exécuter, par l'eau courante d'un fleuve et par une figure de femme qui représente cette eau. Hercule traîne Cerbère¹¹ et le lion de Némée¹², tue le roi de Thrace Diomède¹³ et Géryon¹⁴

¹ La force physique : Amyeus a une chaire de fer (Théocrite, XXII, 47) et aussi la vigueur morale : Adraste est appelé au cœur de fer par Eschyle (*Sept.*, 52). A Messène était le portrait d'Épaminondas en fer. (Pausanias, IV, 31, 8.)

² Le nombre de douze ne date pas seulement, comme on l'a dit, de l'époque alexandrine, mais a été fixé définitivement entre celle de Cimon et celle de Périclès. Il n'y avait que dix travaux d'Hercule sur le temple de Thésée ; il y en avait douze au temple de Jupiter à Olympie (Pausanias, v, 10, 2). Pausanias n'en indique que onze, mais comme il parle de métopes placées symétriquement, sur les deux faces du temple, leur nombre devait être le même de chaque côté.

³ Les principaux sont : *M. Capit.*, 1ere S. d'en bas ; villa Ludovisi, neuf travaux ; *villa Borghèse* (S. 2), sur deux sarcophages ; *villa Albani*, autour d'un grand cratère.

⁴ Avant Phidias, sur le coffre de Cypsélus, quatre exploits d'Hercule ; douze sur le trône d'Apollon d'Amyclée ; mais là ne sont pas tous ceux qui formèrent depuis l'ensemble consacré des *douze travaux*. Plusieurs exploits d'Hercule à Sparte, dans le temple de Junon Chalcioecos (Pausanias, III, 17, 3). Homère suppose déjà des combats d'Hercule contre des sangliers, des lions, des ours — ceux-ci ne se retrouvent pas depuis, — ciselés sur le baudrier que l'ombre du héros porte aux enfers (*Odysée*, XI, 610). Dans les *posthomérica* de Quintus de Smyrne, tous les travaux d'Hercule sont représentés sur le bouclier d'Eurypylos (VI, 199). La tradition, en germe, dans Homère, s'est développée et complétée.

⁵ Panæus, frère ou au moins parent de Phidias, peignit à Olympie Hercule et Atlas, Hercule et le lion de Némée, Hercule délivrant Prométhée, deux Hespérides tenant les fruits d'or dans la main, Hercule allant combattre les Amazones. (Pausanias, V, 11, 2.)

⁶ Par Praxitèle à Thèbes (Pausanias, IX, 11, 4) ; par Lysippe à Alyzie en Acharnanie (Strabon, X, 2, 21), d'où ils furent transportés à Rome, et pour cette raison ont dû être la principale origine des représentations romaines des travaux d'Hercule.

⁷ Cicéron, *de Orat.*, II, 16 : même sujet sur le coffre de Cypsélus et au temple de Delphes. (Euripide, *Ion.*, 191.)

⁸ Au Capitole, sous le portique (à l'entrée), jambe d'Hercule appartenant au n° 30, et retrouvée après que celui-ci avait été complété par l'Algarde. Cet entortillement de l'hydre autour de la jambe d'Hercule, qui reparait souvent, semble avoir été consacré par un exemple célèbre ; il est mentionné par Apollodore (II, 5, 2, 4). Au Capitole. Hercule est représenté bridant les têtes de l'hydre, ce qu'il fit pour empêcher celle qui était immortelle de renaître.

⁹ Sans doute par une confusion de l'hydre, serpent à plusieurs têtes, avec Echidna qui avait un corps de femme, car elle fut tout à fait femme avec Hercule, et des pieds de serpent. Cette association fait songer aux fréquentes attaques de la poésie grecque contre les femmes.

¹⁰ Pausanias, IX, 11, 4.

¹¹ *M. P. Cl.*, 213.

¹² *M. P. Cl.*, 134. En général, sur les monuments grecs et dans la poésie grecque, Hercule étouffe le lion de Némée en le serrant contre sa poitrine ; temple de Thésée, bas-reliefs et pierres gravées, (Euripide, *Herc. fur.*, 154 ; Théocrite, XXV, 266 suiv.). La peau de lion n'est devenue le costume d'Hercule et il n'a porté la massue que depuis Pisandre, d'après Strabon (XV, 1, 9), ou depuis Stésichore, selon Athénée (XII, p. 512) ; à Olympie, une statue en bronze (Pausanias, V, 25, 7) le représentait avec la massue.

¹³ *M. P. Cl.*, 157.

¹⁴ *M. P. Cl.*, 208. Géryon a ici trois têtes, comme dans Hésiode (*Théog.*, 287) ; ailleurs il a trois corps, comme chez Eschyle (*Ag.*, 879) et chez Euripide (*Herc. fur.*, 423). Géryon est plus petit qu'Hercule ; les hommes sont

arrive au jardin des Hespérides¹, dont les fruits d'or étaient peut-être bien des oranges, car ils étaient parfumés. Ce fruit ne semble pas avoir été connu des Romains dans les temps historiques ; mais les Grecs paraissent en avoir eu une notion légendaire et mythologique dans la tradition des fruits d'or du jardin des Hespérides, situé, d'après les récits les plus anciens, aux extrémités occidentales de la Méditerranée, en Lybie ou en Espagne, aux bornes de Neptune, dit Euripide².

Hercule et les Hespérides faisaient partie d'une composition très ancienne de Théoclyès³, où entrait aussi Atlas soutenant le ciel. Ce dernier sujet, figuré isolément, se voit à Rome, assez semblable à ce qu'il était dans les compositions des anciens artistes grecs. Atlas porte le ciel, où sont figurés les douze signes du zodiaque⁴, représentation de cette partie du mythe d'Hercule, conçue à une époque scientifique et surtout astrologique.

Le tour de force d'Hercule avec les cinquante Thespiades n'avait pas été négligé par Praxitèle⁵. On avait placé leurs statues à Rome⁶ devant le temple de la **Félicité**, sans doute en mémoire du *bonheur* d'Hercule. Ces figures devaient être charmantes, car l'une d'elles rendit amoureux un chevalier romain. On n'en a pas encore retrouvé une seule, mais on sait où était le temple de la Félicité⁷, et elles mériteraient d'être cherchées.

Certaines aventures d'Hercule, représentées quelquefois sur des bas-reliefs avec celles qu'on y rencontre plus ordinairement, doivent, comme les autres, avoir eu leurs modèles dans des produits perdus de l'art grec dont ces bas-reliefs nous révèlent l'existence⁸ ; c'est Hercule instruit à jouer de la lyre par Linus, que le violent écolier devait tuer dans un moment d'impatience ; c'est Hercule apprenant à tirer de l'arc ; c'est la guerre d'Hercule contre le roi des Myniens, Erginus, célébrée anciennement par les poètes grecs⁹, et qui désignait sans doute d'antiques différents de Thèbes et d'Orchomène.

Hercule furieux, ce sujet pathétique, fréquemment traité par la poésie, l'a été rarement par l'art. Je ne l'ai pas rencontré à Rome. Sans doute, il faut accuser de

plus petits que les divinités sur le bouclier d'Achille (*Iliade*, XVIII, 519) ; les sujets sont plus petits que les rois, et les vaincus que le Pharaon vainqueur, sur les bas-reliefs égyptiens.

¹ *Villa Albani, salon.*

² Là où Neptune termine le ciel que soutient Atlas. (*Hipp.*, 742-7.)

³ En bois. (Pausanias, VI, 19, 5.) Le dragon entourait l'arbre, de même qu'il l'entoure dans un bas-relief de la villa Albani ; nouvelle ressemblance avec Michel-Ange et Raphaël. On voit dans ce bas-relief Hercule, des Hespérides, l'arbre et le dragon comme dans le groupe de Théoclyès.

⁴ *Villa Alb. Coffee House.* Cet Atlas rappelle par plusieurs traits un tableau qu'a décrit Philostrate (II, 20), dans lequel Atlas était courbé sous son accablant fardeau et un genou en terre ; des constellations étaient de même indiquées sur le ciel qu'il portait. L'Atlas d'Homère (*Odyssée*, I, 33-4) est autre : il soutient les colonnes du ciel et de la terre. Chez Hésiode (*Théorg.*, 517-20), Atlas ressemble déjà à celui que nous présentons les monuments d'une époque avancée ; il supporte le ciel de la tête et de ses mains infatigables ; il est au pays des Hespérides ; cet Atlas soutient donc le ciel avec sa tête et avec ses mains, comme celui de la villa Albani. Dans le *Prométhée* d'Eschyle, Atlas porte sur ses épaules la colonne du ciel et de la terre dans les régions hespériennes. (348-9.)

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 20.

⁶ Elles étaient déjà sculptées sur le trône de l'Apollon d'Amyclée. (Pausanias, III, 19, 4.)

⁷ Entre le marché aux Bœufs et le grand Forum, près du Vélabre. Pline, en disant qu'une Vénus de Praxitèle, placée sans doute à l'intérieur du temple, a péri dans un incendie, ne dit pas que les Thespiades, qui étaient devant le temple, aient péri avec lui.

⁸ Sur deux bas-reliefs d'un remarquable travail (*M. P. Cl.*, 432-453) et dans lesquels sont placées les divinités en rapport avec Hercule, comme les dieux protecteurs des héros, figurent dans les épopées grecques.

⁹ C'était, selon Welcker, le sujet de la Myniade, épopée perdue.

cette omission le même scrupule qui a fait passer sous silence la fureur d'Hercule à Pindare dans le chant qu'il lui a particulièrement consacré¹.

Enfin, Hercule apparaît divinisé sur un bas-relief où on lit, écrit en grec, **Hercule qui se repose**². Au-dessous, une victoire]ni verse à boire dans une coupe ; c'est la coupe de l'immortalité. L'Hercule du Vatican (le Torse) est un Hercule divinisé, à en juger par le calme de l'attitude et la tranquillité majestueuse de la sculpture.

De tous les hauts faits d'Hercule un des plus importants est Hercule délivrant Prométhée du vautour. Ce sujet d'une peinture de Panænus à Olympie³ se retrouve à Rome sur un curieux bas-relief⁴ et parmi de charmantes peintures du Columbarium de la villa l'amphili.

Un ancien sculpteur grec, Aristoclès, était auteur d'un groupe en bronze d'Hercule combattant la reine des Amazones à cheval⁵. Un groupe en marbre représente une Amazone à cheval, aux prises avec deux guerriers que l'on a crus Hercule et Thésée⁶ ; mais de tels héros ne seraient pas renversés par une Amazone.

Je ne sache pas une sculpture célèbre de l'antiquité qui montrât Hercule ayant pris les habits d'Omphale et maniant le fuseau ; mais ce sujet avait été traité souvent par la peinture ; un des tableaux dont parle Lucien⁷ nous est peut-être reproduit dans une mosaïque du Capitole. Cependant, Hercule devait avoir été représenté filant, par quelque sculpteur grec, car un tel Hercule se voit à Rome⁸.

Un sujet bien grec et en Grèce bien anciennement traité, c'est le trépied d'Apollon enlevé par Hercule⁹. Aussi l'avons-nous à Rome exécuté en style archaïque¹⁰ à l'imitation des antiques représentations de ce sujet sacré qui faisait sans doute allusion à une rivalité des deux cultes dont il ne reste pas d'autre mémoire. La **dispute du trépied**, c'est-à-dire de l'oracle, n'est-ce point à Delphes la guerre du nouveau culte hellénique représenté par Apollon et du vieux culte pélasge représenté encore cette fois par Hercule, comme elle le fut à Athènes par Athénè et Neptune !

Le trépied delphique se voit lui-même à Rome placé auprès de plusieurs statues d'Apollon¹¹. On peut s'y luire une idée de sa forme comme si on avait visité le temple de Delphes. On reconnaît sa concavité et son couvercle sur lequel s'asseyait la Pythie.

¹ Un troisième isthmique. (Diss., Pindare, II, p. 558.) Philostrate parle d'un tableau d'**Hercule furieux**. (II, 23.)

² Vill. Alb., salle de l'Ésope.

³ Pausanias, V, 11, 2.

⁴ Mus. Capit. Bas-relief de la formation de l'homme par Prométhée.

⁵ Pausanias, V, Le type des Amazones dans la statuaire est donc antérieur à Phidias qui n'a pu que le fixer, c'est ce que prouvent encore les combats d'Amazones du temple de Thésée.

⁶ Villa Borghèse, S. 2.

⁷ Quodom. hist. conscrib., 10.

⁸ Villa Borghèse, S. 1.

⁹ Dans le temple de Delphes (Pausanias, X, 15, 4) Hercule et Apollon se disputant le trépied ; du côté d'Hercule Minerve, du côté d'Apollon Diane, ce qui autorise Müller (*Arch.*, p. 511) à croire qu'un groupe très ancien dont les auteurs étaient Dipænus et Scyllis, et qui se composait des mêmes personnages, représentait la lutte d'Apollon et d'Hercule pour la possession du trépied, peut-être aussi leur réconciliation. Près de Mégalopolis, Hercule arrachait le trépied à Apollon. (Pausanias, VIII, 37, 1.)

¹⁰ Vill. Alb., Zoeg., b. r., II, pl. 66. Sans intention d'archaïsme, *M. P. Cl.*, 141. *Gal. des Candél.*, 187. En Grèce, sur un bas-relief du Péloponèse publié par Paciaudi.

¹¹ *M. Capit.*, villa Borghèse. Trépied dédié à Apollon, *M. Chiar.*, M. Visconti pense qu'un trépied du Vatican fait connaître la forme des trépieds delphiques portés dans les pompes triomphales décrites par Athénée.

Puisque j'ai prononcé ce mot *trépied*, je saisis cette occasion de parler des trépieds et de ces autres décorations du Vatican, les candélabres, les autels, les trônes, les vases, les coupes, qui sont aussi des imitations de l'art grec.

Car en Grèce ces objets usuels étaient des œuvres d'art. Ils sont mentionnés par les auteurs avec les autres chefs-d'œuvre. On vit alors ce qu'on a vu depuis à la Renaissance, l'art répandre sur chaque chose la beauté. Quand le sentiment du beau existe, il se mêle à tout.

Les trépieds figurent parmi les monuments des plus anciens temps¹ de la sculpture grecque. Ils étaient le prix des vainqueurs dans les jeux² et les concours dramatiques³. On les dédiait dans les temples ; ils ornaient les demeures opulentes déjà au siècle d'Homère ; ils sont souvent mentionnés parmi les dons⁴. Ils servaient à chauffer l'eau du bain⁵ ; il y avait à Athènes une rue des trépieds. Après avoir rempli les temples⁶, ils ont trouvé leur emploi dans le culte chrétien ; un des trépieds du Vatican vient d'une église où il servait de bénitier. Entre les jambages des trépieds ou sur leur base étaient placés, comme nous le voyons encore au Vatican⁷, des personnages divins ou des scènes mythologiques. Les trépieds eurent, en général, des originaux en bronze, souvent anciens ; leur marbre, plus récent, garde volontiers le double caractère du bronze et de l'antiquité.

Comme les trépieds, les candélabres étaient déposés dans les temples ; les chrétiens leur donnèrent une place dans les églises. Quatre beaux candélabres du Vatican⁸ proviennent du tombeau de sainte Constance ; trois de ces candélabres avaient été transportés dans l'église voisine de Sainte-Agnès, où l'un d'eux est resté.

Les *trônes* des dieux avaient aussi leurs modèles dans la plus haute et la plus belle antiquité grecque. Le trône d'Apollon à Amyclée ; après lui, le trône de Jupiter à Olympie étaient couverts de sculptures. D'autres, de dimensions moindres, étaient conservés dans les temples⁹. On peut rapprocher d'eux un trône de Bacchus et un trône de Cérès au Vatican. Des trônes d'or et d'ivoire furent portés dans la pompe, triomphale d'Antiochus Épiphanes¹⁰.

Les *autels* recevaient aussi des ornements de la main des sculpteurs les plus illustres. L'autel de Diane à Éphèse était, dit Strabon (X, 4, 23), *tout rempli* d'œuvres de Praxitèle. Peu de choses pouvaient être comparées à un autel de son fils Céphissodote¹¹. A Parium, Hermocréon avait construit un autel d'Apollon et de Diane, dont les côtés avaient un stade de longueur¹².

¹ Giliadas et l'Égionète Callou tirent des trépieds d'airain ornés de figures de déesses. (Pausanias, III, 18, 5.)

² Dans l'*Iliade* (XXIII, 259), prix proposés : une femme, un trépied, des bœufs.

³ Athénée, V, p. 198.

⁴ *Odyssée*, IV, 129.

⁵ *Iliade*, XXII, 443 ; XXIII, 11.

⁶ Nombreux trépieds d'or dans le temple d'Apollon Isinien. (Pindare, *Pyth.*, XI, 4-5.)

⁷ Hercule combattant les Ligures, près de la porte du Musée étrusque ; candélabres Barberini, *M. P. Cl.*, 412, 415, plusieurs divinités ; *Gal. des Candél.*, 55, supplice de Marsyas.

⁸ *Gal. des Candél.*, 95, 97, 157, 219.

⁹ Les divinités étaient assises sur des trônes, dans les temples ; Diane sur le sien dans l'Agora de Thèbes (Sophocle, *Œd. R.*, 161). Sur l'importance et le nombre des trônes, voy. Quatremère de Quincy, *Jup. Ol.*, p. 314 et suiv.

¹⁰ Athénée, V, p. 202.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 24,

¹² Strabon, X, 5, 7 ; XIII, 1, 13.

Il n'y a, on le pense bien, rien de semblable à Rome. Mais on y voit des autels de plusieurs divinités, ornés de figures et de symboles en bas-reliefs¹.

Ceux même qui semblent consacrés à un culte national, si l'on en juge d'après les sujets romains qui les décorent, se rattachent à la mythologie grecque, comme s'y rattachaient ce culte lui-même et les origines du peuple romain².

Enfin ces belles coupes, ces cratères magnifiques, ces vases merveilleux, splendides ornements de la collection vaticane et des collections Albani et Borghèse, ou ont été enlevés par la conquête romaine, ou lui ont été dérobés en quelque sorte par l'art romain³.

L'art de ciseler les coupes, de les entourer de figures en relief⁴ est un art grec très-ancien⁵ qu'on faisait remonter aux temps héroïques⁶, et que ne dédaignèrent ni Calamis⁷, ni Myron⁸, ni Euphranor⁹.

L'un des plus célèbres artistes en ce genre fût Mentor¹⁰. Martial vante deux coupes de lui : dans l'une rampait un lézard, dans l'autre un serpent ; ce qui fait penser à certains ouvrages de Benvenuto Cellini et de B. de Palissy ; deux autres étaient d'une si grande perfection, que les possesseurs n'osaient s'en servir. Verrés, dans son goût pour les collections d'art à tout prix, volait, pour enrichir la sienne, un beau vase comme une belle statue¹¹.

Il est déjà parlé dans Homère de cratères, savant ouvrage des Sidoniens¹² ou de Vulcain, destinés aux dons de l'hospitalité¹³ ; et de l'usage de déposer un cratère dans un temple par suite d'un vœu¹⁴ ; chez Sophocle¹⁵, de vases d'argent et de vases dorés proposés en prix ; et Théocrite (V, 105), qui en ce moment pensait plus au palais d'Alexandrie qu'aux pâturages de la Sicile, donne au chevrier Comatas un vase, ouvrage de Praxitèle.

Les coupes et les vases dont parlent les auteurs grecs sont généralement en métal. Comme pour les trépieds et les candélabres, le marbre a remplacé l'or, l'argent ou le bronze.

Quelquefois un produit de cet art permet de remonter à un très ancien produit de l'art grec dont il est une imitation comparativement récente.

¹ Autel de Jupiter (*Gal. des Candél.*, 271), d'Apollon (*Vill. Alb.*) ; au Capitole, autel des Vents, du Calme ; autel des douze grands dieux. Tous ces autels sont garnis de ligures comme les autels grecs dont parlent les anciens.

² Autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 14), Mars et Vénus surpris par Vulcain, le jugement de Pâris, Hector traîné par Achille, y servaient d'introductions à la naissance et à l'enfance de Romulus et de son père.

³ Six coupes d'or offertes à Delphes, par Gygès, roi de Lydie, pesaient trente talents (Hérodote, I, 14), ce qui, d'après une évaluation de Larcher, donne une valeur de deux millions. Parmi les cratères ornés de figures qu'on portait au triomphe de Paul-Émile, était une coupe d'or que lui-même avait fait fabriquer et qui valait le tiers de cette somme (Plutarque, *Paul-Émile*, 33.)

⁴ Comme était une coupe d'argent placée sur un quadriges et traînée par six cents hommes. (Athénée, V, p. 199.)

⁵ La coupe que les Lacédémoniens firent faire pour Crésus. (Hérodote, I, 90).

⁶ Dans la Télégonie, épopée perdue, Ulysse recevait un cratère sur lequel étaient sculptées les aventures de Trophonius et d'Agamédès (Welck, *Ep. Cycl.*, II, p. 301).

⁷ Plinie, *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 7.

⁸ Martial, *Épigrammes*, VI, 92.

⁹ Plinie, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 4.

¹⁰ Martial, *Épigrammes*, III, 41.

¹¹ Il vola une hydria de Boéthus, le gracieux auteur de l'*Enfant à l'oie* (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 14), et fit tout ce qu'il pût pour s'approprier un vase de Mentor (*ibid.*, 18).

¹² *Iliade*, XXIII, 742.

¹³ *Odyssée*, XV, 102-4.

¹⁴ *Iliade*, VI, 528, 741.

¹⁵ Sophocle, *Fragm.*, Didot, p. 353.

Six cent quarante ans avant notre ère, des marchands de Samos faisaient fabriquer un cratère soutenu par trois figures colossales à genoux¹. Visconti n'hésite pas à reconnaître dans un cratère du Vatican une composition qui dérive du cratère de Samos.

Comme les candélabres, les trépieds et les trônes : les vases, les coupes, les cratères, ou au moins leurs modèles, ont donc décoré les temples de la Grèce avant de décorer les temples de Rome ; ils faisaient ressembler les édifices sacrés à des musées et donnent aujourd'hui au musée du Vatican l'air d'un temple.

L'aspect de ces monuments retrace vivement aussi l'aspect des palais antiques, soit qu'on se promène à travers la galerie du Vatican dite *des Candélabres*, soit qu'on se place au milieu de cette salle de la villa Borghèse, où des vases et des coupes formés des matières les plus précieuses, sont distribués avec une magnificence pleine de goût. On peut se croire chez Périclès ou chez Néron.

Le trépied d'Apollon enlevé par Hercule nous a entraîné bien loin de ce héros qui aurait dû nous conduire à Thésée auquel on l'associe souvent². Sur les murs du temple de Thésée à Alhènes on retraça les exploits d'Hercule ; dix métopes lui furent consacrées et huit seulement à Thésée. Une trace de cette association des deux cousins subsiste dans deux beaux hermès de la villa Ludovisi : Thésée fait pendant à Hercule, il tient la massue³ ; comme il a la peau de lion sur des médailles de Nicée. Un bas-relief de Rome nous conserve une preuve de l'amitié des deux héros : Thésée tiré des enfers par Hercule⁴.

Parmi les bas-reliefs qui se trouvent à Rome, plusieurs se rapportent à divers hauts faits de ce héros, déjà figurés dans l'antiquité grecque : Thésée découvrant le glaive de son père sous la pierre qui devait le cacher jusqu'à ce que le fils d'Egée fût assez fort pour la soulever⁵ ; Thésée vainqueur du Minotaure⁶, du taureau de Marathon⁷, ou combattant les Amazones⁸ avaient été représentés par la sculpture grecque avant de l'être par des bas-reliefs ou des statues qu'on voit à Rome.

¹ Hérodote, IV, 152.

² Phidias les avait réunis dans un combat livré en commun aux Amazones (Pausanias, V, 11, 2).

³ On disait que Thésée avait pris au géant Périphète sa massue après lui avoir donné la mort. (Apolodote, III, 16, 1, 3.)

⁴ Sur le grand cratère d'Hercule, de la villa Albani.

⁵ Bas-relief de la villa Albani ; Thésée découvrant le glaive et les sandales que son père avait cachés sous une pierre, était dans l'Acropole d'Athènes (Pausanias, I, 27, 8) ; c'est le plus ancien original que l'on connaisse de ce bas-relief.

⁶ Vill. Alb., dans le jardin. Une tête de Minotaure (*M. P. Cl.*, 252) a sans doute fait partie d'un groupe qui représentait la lutte de Thésée et du monstre. Sur le trône d'Amyclée, Thésée conduisait le Minotaure dompté. (Pausanias, III, 18, 7.) C'est une version un peu différente et peut-être plus ancienne de la tradition. Dans le remarquable groupe de la villa Albani, comme au temple de Thésée, Hercule tue le Minotaure.

⁷ Zoeg., II, pl. 63. *Métope du Théséum*. Selon quelques-uns, le même que le Taureau de Crète dompté par Hercule, ce qui contribue encore à établir entre les deux héros le rapprochement dont les deux hermès de la villa Ludovisi nous ont fourni un indice.

⁸ Dans le groupe en grande partie restauré de la villa Borghèse. (Salle II), si Thésée, ce que j'ai peine à croire pour lui comme pour Hercule, est un des deux guerriers foulés aux pieds par une Amazone à cheval ; je le verrais plutôt dans de beaux fragments du palais Farnèse et du Vatican (*M. Chiar.*, 300-2). Selon Visconti, le prétendu Gladiateur du Louvre serait Thésée combattant une Amazone. Thésée est aux prises avec des Amazones et des Centaures dans la frise du temple de Phigalie. Ces deux combats étaient peints, le premier sur les murs du Pœcile (Pausanias, I, 15, 2), l'un et l'autre dans l'intérieur du Théséum (*ibid.*, I, 17, 2). A Olympie, Thésée combattant les Centaures, sur le fronton postérieur du temple de Jupiter (*ibid.*, V, 10, 2), et Thésée combattant les Amazones, sur la traverse de la base du trône de Jupiter. L'Amazone blessée de Rome, comme l'Amazone morte de Naples, peuvent avoir pour première origine ces combats de Thésée et d'Hercule contre les Amazones.

Il y avait à Delphes une statue de Thésée qu'on attribuait à Phidias¹, érigée aussi bien que d'autres statues héroïques, parmi lesquelles elle se trouvait, avec la dîme du butin qui provenait de la bataille de Marathon, ainsi que l'avait été la grande Minerve en bronze de l'Acropole². A Rome, plusieurs statues et plusieurs temples, à commencer par celui du Capitole, ont été de même payés des glorieux deniers de la victoire.

Il faut placer parmi les **Héros** des personnages dont le nom ne rappelle rien d'héroïque, mais auxquels les Grecs avaient voué un culte que des héros seuls pouvaient recevoir : Hyacinthe, Adonis, Narcisse³. A Rome on hésite entre les deux premiers, ne sachant auquel doivent se rapporter de gracieuses statues du Vatican⁴ et du Capitole⁵.

Les images d'Adonis avaient un type consacré dans les statues que portaient en pompe les femmes d'Alexandrie et de Byblos. Narcisse avait été sans doute représenté par l'art ; mais je n'ai trouvé nulle indication d'une statue d'Adonis ou de Narcisse attribuée à un artiste grec. Ces statues ont dû exister pourtant, car celles que nous voyons à Rome, et dont une surtout est fort belle, ont eu certainement un original grec, comme l'était le culte d'Adonis, et le mythe, peu ancien d'ailleurs, de Narcisse.

Il en est de même des bas-reliefs d'Adonis blessé par un sanglier et mourant dans les bras de Vénus⁶. Ils sont trop nombreux et la donnée en est trop gracieuse pour qu'ils ne fassent pas supposer un original grec célèbre, mais aujourd'hui inconnu⁷.

Pour le jeune Hyacinthe tué involontairement par le disque d'Apollon, il faut renoncer à le trouver dans les collections romaines où il n'a jamais été indiqué avec certitude⁸.

La Grèce n'est pas présente à Rome seulement par l'imitation de son art, mais encore, et déjà quelques indications ont pu le faire pressentir, par la reproduction de sa poésie. Les divers cycles épiques y vivent pour ainsi dire dans les représentations figurées des principaux événements et des principaux

¹ Pausanias, X, 10, 1. Une autre statue de Silanion (Plutarque, *Thésée*, 4). Le Thésée du Parthénon n'est pas un Thésée ; selon M. Reulé, c'est un Hercule. (*Acropole d'Athènes*, II, p. 69.)

² Pausanias, I, 28, 2.

³ Les fêtes d'Adonis à Alexandrie sont bien connues ; les fameux jardins d'Adonis (Pline, XIX, 19, 1) avaient été transplantés à Rome. Sur un fragment du plan antique de Rome on lit (**a**) *donea*. Hyacinthe était l'objet d'un culte national à Sparte et ses fêtes célébrées pendant trois jours à Amyclée. (Strabon, VI, 3, 2 ; Pausanias, III, 19, 3.)

⁴ *M. P. Cl.*, 443 et 396. Celui-ci a plutôt le mouvement de Narcisse, étonné du charme de son image, que d'Adonis effrayé de sa blessure, expression trop indigne d'un héros victime de son courage. On n'est pas d'accord sur l'existence de la blessure, qu'admettait Visconti. M. Gherard n'y voit qu'un éclat du marbre. Pour Visconti, d'abord un Narcisse, puis un Apollon ; pour Welcker, cette statue est un Narcisse.

⁵ *S. des Hercules*, un jeune homme en style archaïque, pris pour un Ptolémée, cru par Winckelmann un Apollon. (*S. du Gl.*, 13), celui qu'on appelle un Antinoüs ; mais il n'a point la figure un peu sombre et si individuelle d'Antinoüs, ni ses cheveux. Levezow dit un Antinoüs en Narcisse.

⁶ *M. Chiar.*, 455, *Gal. Lapid.*, *Vill. Borgh.*, sous le portique. L'Adonis du palais Spada, avec la tête de sanglier, me semble plutôt être un Méléagre.

Le roi d'Égypte Philopator avait composé une tragédie d'Adonis, et Philostrale décrit un tableau de Narcisse (*Im.*, I, 22), Callistrate, une statue (5) ; ce sujet a dû être traité d'abord par la peinture, à laquelle l'image réfléchie de Narcisse convenait mieux.

⁷ Une terre cuite, qu'on croit représenter Vénus et Adonis, a été trouvée dans un tombeau grec (Müller, *Arch.*, p. 585).

⁸ Rien n'autorise ces attributions. Un bas-relief de Saint-Jean-de-Latran, où l'on a cru voir Apollon soutenant Hyacinthe dans ses bras, représente plutôt Pylade secourant Oreste saisi par ses fureurs ; ce groupe se retrouve dans plusieurs bas-reliefs d'Iphigénie en Tauride ; sans cela, on pourrait le rapprocher de deux tableaux décrits par les deux Philostrates (*Im.*, 23 ; *Jun.*, 15). Hyacinthe avait été peint par Nicias (Pausanias, III, 19, 4). Ce tableau, sans doute le même dont parle Martial (*Ép.*, XIV, 173), fut apporté à Rome d'Alexandrie par Auguste. (Pline, XXXV, 40, 7.)

personnages que leurs auteurs ont célébrés, sans parler de la poésie lyrique des Grecs qui a fourni aussi sa part d'inspiration aux sculpteurs romains. Comme les premiers poètes latins transportèrent à Rome les légendes héroïques de la Grèce, la sculpture romaine les traduit dans son langage, en marbre ou en airain.

Le plus ancien de ces cycles épiques par la date des personnages, est celui des Argonautes, peints par Cydias et sculptés par Lycius, fils de Myron¹. Sauf l'épisode de Médée dont le bas-relief s'est emparé comme la tragédie, et, nous le verrons, d'après elle, ce cycle a inspiré à la sculpture antique peu de monuments ; de ces monuments un plus petit nombre encore a été conservé. A Rome on ne peut guère citer que l'admirable ciste du musée Kircherien², sur laquelle est tracée avec un art presque purement grec bien que l'auteur soit un Latin, le dénouement du combat au ceste de Pollux et d'Amycus ; un bas-relief représentant la fabrication du navire Argo à la villa Albani, enfin la statue de Jason, le prétendu Cincinnatus³, qui est à Paris, et dont il existe à Rome une réplique en petit⁴, fort inférieure en beauté, dont la disposition est tout à fait semblable.

Ces deux statues représentent un jeune héros grec et non un vieux patricien romain ; mais on a eu longtemps la manie de tout interpréter par des sujets tirés de l'histoire romaine⁵. Ces sujets sont rares, et au contraire les sujets empruntés à la mythologie ou à la poésie héroïque des Grecs sont très nombreux.

Jason chausse un de ses pieds, l'autre est nu ; ceci rappelle l'**homme au seul soulier** duquel l'oracle avait averti le roi Pélias de se défier. Cet homme était Jason qui, convoqué avec d'autres chefs pour un sacrifice, par Pélias, parut devant lui n'ayant un soulier qu'au pied droit⁶.

Delà sortit l'expédition des Argonautes ; car Pélias, pour se débarrasser de Jason, l'envoya conquérir la toison d'or.

L'airitude prêtée à Jason est à très peu de chose près celle d'une figure du Parthénon⁷, et la description que fait Christodore (*Ekphr.*, 297) d'une statue de Mercure y correspond tout à fait ; exemple de plus d'une donnée semblable appliquée à des sujets différents ; ce qui ajoute à l'intérêt des objets d'art que nous avons sous les yeux, car ils sont pour nous des représentations indirectes même de compositions dont le sujet est sans analogie avec le leur.

Le bas-relief de la villa Albani, où l'on voit Minerve auprès d'Argo, tandis qu'il construit le fameux vaisseau qui doit porter son nom, s'accorde avec le poème grec des Argonautes, dans lequel Minerve est dite avoir dirigé la fabrication du vaisseau merveilleux et même y avoir mis la main⁸.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 6 ; XXXIV, 19, 29. Deux tableaux décrits par le second Philostrate. (*Jun.*, 9, 12.)

² Amycus a été attaché à un arbre par Pollux d'après une des deux versions de ce récit ; d'après une autre version, Pollux tuait Amycus. (Heyne, *Apollodore*, II, p. 76.)

³ Le soc de charrue à terre est moderne. Il se peut que cette restauration ait été déterminée par un reste de soc antique, car Apollodore nous apprend que Jason cultivait la terre. (I, 9, 16, 3.)

⁴ *Galerie des Candélabres*, 6.

⁵ Oreste et Électre étaient pris pour le jeune Papirius et sa mère. Piranesi a vu dans Priam implorant Achille le roi Acron, et dans Achille s'éloignant sur son char un Romulus.

⁶ Pindare, *Pyth.*, IV, 95. Apoll., *Arg.*, II, 95. Philostrate, *Ep.*, 18, f. Apollodore, I, 9, 16, 3. Tous ces auteurs, excepté Pindare, racontent que Jason parut ainsi devant Pélias parce qu'il avait perdu un soulier en passant le fleuve Anaurus ; Pindare n'en dit rien. Le pied nu de Jason peut s'expliquer alors parce que le héros ne l'a point chaussé. C'est d'après la donnée de Pindare que le sculpteur a suivie.

⁷ Frise de la cella du Parthénon.

⁸ Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, I, 19, 111.

Quant au bel Hylas, enlevé par les nymphes¹ pendant l'expédition des Argonautes, et qui fut si souvent célébré par la poésie ancienne, *cui non notus Hylas ?* on donne son nom avec assez de vraisemblance à des statues d'adolescent portant un vase sur l'épaule², mais je ne saurais indiquer un original grec d'où elles puissent dériver³.

La *Thébaïde* de Stace n'est qu'un écho affaibli et une redite ampoulée des épopées grecques sur la guerre de Thèbes. Les collections de Rome contiennent comme les débris d'une Thébaïde grecque en marbre.

Disjecti membra poematis.

Un bas-relief de la villa Pamfili⁴ offre aux yeux le plus fameux héros de l'expédition contre Thèbes ; elle en résume l'ensemble, elle en est l'argument. Les origines même de Thèbes sont rappelées par le bas-relief qui retrace les noces de Cadmus, son fondateur, et d'Hermione⁵.

Adraste est le principal représentant de cette opiniâtre inimitié d'Argos contre Thèbes, qui produisit deux guerres tragiques. Plusieurs statues furent élevées en Grèce à ce héros⁶. Une statue du Vatican⁷, attribuée d'abord, contre toute possibilité, à Phocion, puis à Adraste, ne saurait être la copie d'une de ces statues⁸.

Un incident de cette guerre, souvent reproduit par l'art parce qu'il se liait à l'origine des jeux Néméens, la mort de l'enfant Archémore tué par un serpent, a fourni le sujet d'un bas-relief expressif du palais Spada.

Un marché de Rome portait le nom d'Archémore⁹, et le devait sans doute à quelque couvre d'art qui représentait la mort de cet enfant comme le bas-relief du palais Spada.

Parmi les héros de cette terrible guerre de Thèbes, Capanée se distingue par le courage sacrilège qui lui fit défier la foudre de Jupiter. Des statues et des tableaux¹⁰ consacrés en Grèce à immortaliser ce héros impie, on ne peut se faire à Rome quelque idée que par le bas-relief Pamfili, où il paraît avec son échelle, et par un autre bas-relief que Winckelmann et Zoega ont cru tous deux représenter Capanée foudroyé. Le guerrier éperdu est tombé sur un genou et porte sa main à sa tête, que la foudre a frappée¹¹. L'événement central de la première expédition contre Thèbes est la mort ou plutôt la disparition d'Amphiaräus, descendant

¹ Bas-relief de Bonifatius, au Capitole.

² Musée du Capitole, sous le portique.

³ Une peinture d'Herculanum représente Hylas qu'entraînent les nymphes.

⁴ R. Rochette (*Mon. in.*, pl. 67 A). Les statues des sept chefs étaient à Delphes (Pausanias, X, 10, 2). Onasias avait peint, à Platée, la première expédition contre Thèbes. (*ibid.*, IX, 4, 1.)

⁵ Déjà sculptées sur le trône d'Apollon Amycléen par Bathyclès. (Pausanias, III, 18, 7.)

⁶ A Delphes par Hypatodore et Aristogiton (Pausanias, X, 10, 2).

⁷ *M. P. Cl.*, 616. Un buste (*M. Chiar.*, 531 A).

⁸ Euripide (*Suppl.*, 165) montré Adraste comme déjà vieux : *polios*, en cheveux blancs ; la statue du Vatican n'est point celle d'un vieillard.

⁹ On a cru reconnaître le nom, et par suite l'emplacement, du *Forum Archemori*, dans le nom d'une église de Rome, *San Nicola degli Arcioni* ; mais il n'y a à cela nulle vraisemblance. *Arcioni* désigne plutôt de grands arcs, quelques restes d'antiquité, peut-être ceux d'un aqueduc, qui se trouvaient là ; comme à Paris, d'autres arcs ont donné son nom à l'église de Saint-André-des-Arcs, et non pas *des arts*. C'est parce que l'on croyait que le *forum Archemori* était près de *San Nicola degli Arcioni* qu'on a donné le nom d'Adraste à la statue du Vatican qui a été trouvée dans le voisinage de cette église.

¹⁰ Statue (Pausanias, X, 10, 2), tableau par Tauriseus (Pline, XXXV, 40, 10).

¹¹ Villa Albani. Overbeck n'est pas de leur avis ; cependant le geste de Capanée portant la main à sa tête lui convient bien. Dans un temple d'Ardée, Capanée était peint atteint à la tête selon Servius (*Æn.*, I, 41). Stace imitateur des poètes cycliques, montre Capanée qui sent brûler son casque et sa chevelure (*Thébaïde*, X, 932), seulement Stace lui fait braver les dieux jusqu'à la fin en restant debout (X, 935).

vivant sur son char aux sombres bords ; aussi cet événement forme le centre du bas-relief Pamfili. Amphiaräus, doué du don de prophétie, savait qu'il périrait dans la guerre et avait résolu de n'y point prendre part. Séduite par l'appât du collier d'Hermione, Eriphile, son épouse, le pousse à partir ; il cède, mais en recommandant à ses fils de le venger. Cette aventure, à laquelle fait allusion notre bas-relief, est déjà indiquée dans Homère par ce vers malin de l'*Odyssée* : *Amphiaräus périt à Thèbes, grâce aux dons des femmes*¹.

Bien plus que dans le cycle thébain, l'art antique avait puisé dans le cycle célèbre de la guerre de Troie, dont font partie l'*Iliade* et l'*Odyssée*. On trouve à Rome de nombreux bas-reliefs qui mettent devant nos regards soit les portions de ce cycle que nous possédons dans les poèmes d'Homère et dans ceux de ses imitateurs, soit la portion plus considérable que nous avons perdue et que ces précieux documents restituent pour nous jusqu'à un certain point.

L'ensemble de la guerre contre Troie est contenu dans un abrégé figuré qu'on appelle la Table iliaque², petit bas-relief en stuc destiné à offrir un résumé visible de cette guerre aux jeunes Romains et à servir dans les écoles soit pour l'*Iliade*, soit pour les poèmes cycliques comme d'un *Index parlant*³.

La Table iliaque est un ouvrage romain fait à Rome. Tout ce qui touche aux origines troyennes de cette ville, inconnues à Homère et célébrées surtout par Stésichore avant de l'être par Virgile, tient dans le bas-relief qui nous occupe une place importante et domine dans sa composition ; le petit sanctuaire renfermant les pénates destinés à devenir les dieux protecteurs de Rome et que porte Anchise, y est répété trois fois. Au-dessous du groupe d'Énée et des siens, on lit : *La destruction de Troie, d'après Stésichore*⁴, et un peu plus loin : *Énée partant pour l'Hespérie*. La Table iliaque a donc été conçue, comme l'*Énéide*, avec l'intention de mettre en relief ce qui, dans le cycle de Troie, se rapportait aux origines de Rome ; et son auteur, comme Virgile, a voulu sans doute plaire à Auguste ou à l'un de ses premiers successeurs, dont la prétention était de se rattacher par César au sang d'Énée. Ce qui montre cette intention, en même temps que patriotique adulatrice, c'est que le bas-relief a été trouvé à Boville, où était la chapelle domestique de Jules.

Une suite de bas-reliefs nous rend les sujets traités par des poètes qu'on disait, bien que sans fondement, avoir devancé Homère, Mélisandre, par exemple, qui passait pour avoir chanté, dans l'époque antéhomérique, la guerre des Centaures et des Lapithes⁵ ; ou nous présente les événements qui ont précédé, accompagné, suivi la guerre de Troie, et que font connaître, à défaut d'Homère, des poètes plus récents que lui ; rejetons affaiblis de l'antique tradition au sein de laquelle a poussé le chêne vigoureux d'Homère, mais dont le mérite est d'indiquer pour ainsi dire les contours effacés de cette tradition, à peu près

¹ *Odyssée*, IV, 247.

² *Musée du Capitole*, salle des Colombes.

³ On y lit ces mots : *Μάθε τάξεν Όμήρου*, apprend l'ordre (du poème) d'Homère.

⁴ Presque tout dans la Table iliaque peut se rapporter aux fragments conservés de Stésichore, dit M. Welcher ; mais on y reconnaît aussi des scènes empruntées à l'*Iliade* et, pour ce qui concerne la prise de Troie, à Aretinus, auteur de l'*Æthiopis* et de la *Petite Iliade*, et à Leschès, auteur de la *Destruction de Troie* ; la Table iliaque serait donc, si elle n'était pas mutilée, un abrégé à peu près complet du cycle de la guerre de Troie. Il existe d'autres fragments analogues de bas-reliefs en stuc, qui, composés pour l'enseignement des écoles, ont dû être fort multipliés.

⁵ Élien, *Var*, XI, 2. Deux de nos contemporains ont cherché, comme Mélisandre, à retrouver la poésie anté-homérique des Centaures et des Titans, Ballanche dans d'admirables pages de son *Orphée*, et un poète bien supérieur à sa renommée, M. Leconte Delisle.

comme de maigres taillis croissant là où une forêt a été incendiée en indiquent l'ancienne étendue.

La Table iliaque n'étant pas une œuvre d'art, — pas plus que le sommaire en vers des faits de la guerre de Troie par Tzetzés n'est de la poésie, — mais, étant un index¹ en relief, la Table iliaque doit avoir été exécutée d'après les sculptures et les peintures grecques qui embrassaient l'ensemble ou une partie de cette guerre.

Ces sculptures et ces peintures furent les sources grecques des monuments qui à Rome se rattachent au cycle troyen. Ce cycle y est figuré dans ses incidents principaux, depuis le jugement de Pâris² et l'enlèvement d'Hélène³ jusqu'aux horreurs qui accompagnèrent la prise de Troie.

Entre les termes extrêmes du cycle de la guerre de Troie, qui, comme le cycle de la vie humaine, commence gracieusement et finit tristement, se placent des scènes homériques que les bas-reliefs ont reproduites.

Pâris est ramené à Hélène par Vénus⁴ ; dans le bas-relief, c'est l'Amour ou peut-être l'Hymen qui reconduit Pâris vers Hélène, assise près de Vénus ; au-dessus de leurs têtes est la statue de Peithô, la persuasion, une des grâces ; elle figure l'éloquence persuasive qu'Homère a prêtée à Pâris.

Une déesse qui descend d'un rocher⁵ a été reconnue avec beaucoup de vraisemblance pour Junon descendant de l'Olympe dans l'île de Lemnos⁶, et on a cru apercevoir dans un fragment de bas-relief Vénus blessée par Diomède⁷ ; dans un autre bas-relief, Ménélas consacrant à Apollon les armes⁸ d'Euphorbe. Ce sont comme des débris d'Homère.

Sur le fond d'aventures héroïques contenues dans l'*Iliade*, et, pour celles qui précèdent la querelle d'Agamemnon et d'Achille, dans les poèmes perdus ou conservés qui ont raconté ses premières aventures, se détache la figure du héros par excellence, d'Achille, celui dont la sculpture nous a le plus souvent transmis les gestes épiques. Tantôt elle a réuni sur un seul monument les diverses parties

¹ Cependant M. Welcker pensé qu'elle peut rappeler en quelques parties une des grandes compositions de Polygnote à Delphes, et de peintures de Cléanthe. Les événements de la guerre de Troie furent sculptés au-dessus des colonnes du temple de Junon près de Mycènes, c'est-à-dire sur le fronton de ce temple (Pausanias, II, 17, 3). Ils furent retracés à Rome par des peintures de Théon et non Théoros (Voyez Brunn, II, p. 215-6), dans l'intérieur du portique de Philippe. Mys les avait ciselés sur une coupe, selon son usage, d'après le dessin de Parrhasius (Brunn., II, p. 102). Il y avait à Rome de ces *coupes homériques*. (Suétone, *Néron*, 47.) Vitruve (VII, 5, 2) cite les combats iliaques et les aventures d'Ulysse comme formant une décoration habituelle des édifices, et Pétrone (29) nous montre en effet les sujets de l'*Iliade* et de l'*Odyssee* peints sous un portique, comme Virgile supposait les premiers peints dans le palais de Didon. Enfin, la mosaïque fut aussi employée à en retracer l'ensemble dans le fameux vaisseau d'Hiéron (Athénée, V, p. 207).

² L'Amour placé près de Pâris dans les bas-reliefs est une traduction allégorique de la promesse que lui fait Vénus de lui donner la plus belle des femmes, d'après les *Cypria* de Stasinus, dans les *Posthomérica* de Quintus de Smyrne. Cette présence des Amours dans les bas-reliefs est encore expliquée par un passage du poème de l'*Enlèvement d'Hélène* par Coluthus, dans lequel il est dit (84) que Vénus, se rendant au fameux jugement du mont Ida, se fit accompagner par les Amours.

³ Le bas-relief du palais Spada ne représente point, comme on l'a cru, Hélène prête à partir avec Pâris, mais Pâris qui va quitter CEnone. Pâris, à demi nu, est en costume de berger, non de prince ; mais on ne peut mettre en doute le sujet d'un autre bas-relief dans lequel Pâris enlève Hélène sur un char.

⁴ *Iliade*, III, 421-25.

⁵ *Villa Albani*, *Coffee house*.

⁶ *Iliade*, XIV, 225.

⁷ Garacci, M. de Saint-Jean-de-Latran, XLVI, 2 ; *Iliade*, V, 335.

⁸ *M. P. Cl.*, 581. A cause de la petite figure d'Apollon, qui est celle de l'Apollon didyméen ; or, Diogène de Laërce raconte que Pythagore, dont l'âme avait habité le corps d'Euphorbe, étant entré dans le temple d'Apollon didyméen, y reconnut son propre bouclier que Ménélas, vainqueur d'Euphorbe, y avait suspendu jadis à son retour de Troie.

de cette fameuse histoire¹, tantôt elle en a dispersé sur une foule de bas-reliefs les événements les plus mémorables.

On peut, au moyen des bas-reliefs qui sont à Rome, remonter plus haut que la naissance du héros ; jusqu'au moment où elle est préparée par Junon, qui engage Thétis à épouser Pélée² et à former cette union d'où Achille devait sortir. Ailleurs³, les dieux et les déesses apportent des présents aux nouveaux époux ; par une ingénieuse allégorie dont l'idée appartient à un poète cyclique, un Amour chasse la Discorde, Éris, de leur demeure. Puis l'art avait représenté, d'après les poètes, Achille adolescent, Achille instruit dans l'art de la lyre par le centaure Chiron⁴, Achille à Scyros confondu parmi les compagnes de Deïdamie jusqu'au jour où, redevenant homme à la vue d'un glaive, il s'arrachait des bras de la jeune fille trompée pour s'élancer vers la gloire et la mort⁵.

C'était le sujet d'un tableau d'Athénion, mort jeune et qui, dit Pline, s'il eût vécu, n'eût été surpassé par personne⁶. Ce jeune artiste avait peint le jeune Achille, auquel sa destinée trop courte devait le faire ressembler.

Achille, l'Achille d'Isomère, assis à l'écart sur le rivage et qui rêve à l'injustice d'Agamemnon en regardant les flots, tel est, je n'en saurais douter, le vrai nom de la belle statue appelée ordinairement le Mars de la villa Ludovisi⁷.

En effet, Mars est en général debout, barbu, le casque sur la tête, même lorsqu'il est surpris avec Vénus⁸ ; tenant son épée et son bouclier, non son bouclier près de lui et son épée sur ses genoux. Il y avait bien un Mars assis de Scopas, et ce Mars était à Rome⁹ ; mais un dieu dans son temple devait être assis sur un trône et non sur un rocher, comme le prétendu Mars Ludovisi. On a donc eu raison, selon moi, de reconnaître dans cette belle statue un Achille¹⁰, à l'expression

¹ Au Capitole, monument de forme ronde en porphyre, travail si grossier qu'on pourrait presque le croire du moyen âge et y voir une des *Achilléides* de cette époque. Toute la vie du héros grec est là condensée dans ses principaux moments, depuis sa naissance jusqu'à la vengeance exercée sur le cadavre d'Hector ; on y voit Achille plongé dans les eaux du Styx, ce qui est rare sur les monuments.

² *M. Chiar.*, 641.

³ Beau bas-relief de la villa Albani. Les dieux apportent des présents, en partie seulement d'après Homère. Un trait qui vient d'autre part, c'est Éris, la Discorde, chassée par l'Amour ; allusion aux résistances de Thétis, maintenant domptée, et à la rivalité de Jupiter et de Neptune au sujet de Thétis (*Érisan*, Heyne, Apollodore, II, p. 315, Pindare, *Isth.*, VII, 28). Un Amour tient un flambeau renversé, signe prophétique de la mort précoce d'Achille que Thétis connaît d'avance dans Homère. (*Iliade*, XVIII, 459.) Le même sujet, avec des différences dans la composition (deuxième cour du palais Mattei).

⁴ Dans un columbarium près du tombeau des Scipions, Chiron enseigne au jeune Achille à jouer de la lyre. Sur le monument rond du Capitole Chiron porte son élève sur son dos ; il en était de même dans un tableau décrit par Philostrate (II, 2). Ces ressemblances de détail révèlent un même original pour la peinture grecque et le bas-relief romain.

⁵ Bas-relief du sarcophage dit d'Alexandre Sévère (*M. Capit.*, dernière salle d'en bas). Ce bas-relief ne représente point, comme on l'avait cru, la querelle d'Achille et d'Agamemnon. Pour s'en assurer, il faut le comparer à un bas-relief de la cour du Belvédère qui lui est fort semblable, et dont le sujet ne peut être douteux. Ici, il y a près d'Achille un Amour, ce qui, sans parler de la corbeille de femme à terre, du casque dont le héros s'empare en y posant le pied, tranche la question. Un tableau décrit par le second Philostrate (*Jun.*, 1), était fort semblable aux bas-reliefs. Polygnote avait peint Achille à Scyros (Pausanias, I, 22, 6). Selon O. Müller (*Arch.*, p. 697), le prétendu Clodius vêtu en femme de la villa Pamfili est un **Achille à Scyros**.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 9.

⁷ *Salle II*, 1. Zoega à propos d'une autre statue hésite entre Mars et Achille ; même hésitation dans le musée des antiques, pour le Mars du Louvre.

⁸ Winckelm, *M. in.*, 27, 28.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 14.

¹⁰ Cette opinion de Raoul Rochette est aussi celle à laquelle incline Welcker. O. Müller, qui la rejette, reconnaît (*Arch.*, p. 574-5) que le personnage de la villa Ludovisi diffère du type ordinaire de Mars ; Overbeck, qui est d'un avis contraire au mien, cite lui-même une pierre gravée de Florence, qui montre Achille dans la même attitude que l'Achille Ludovisi (gal., p. 409 ; voyez Millin, *Myth.*, CXLVI, 587, *Méléagre soucieux*), et reconnaît que Polygnote avait ainsi exprimé la **tristesse** d'Hector. (Pausanias, X, 1, 2.) Divers auteurs mentionnent la signification de cette attitude (Welck., *Ep. Cycl.*, p. 332) ; cependant, je dois avouer qu'elle n'est pas exclusivement un signe d'affliction, car elle est celle d'un satyre sur le monument choragique de Lysicrate, et

pensive de son visage, et surtout à l'attitude caractéristique que le sculpteur lui a donnée, lui faisant embrasser son genou avec ses deux mains, attitude qui dans le langage de la sculpture antique, était le signe d'une méditation douloureuse. On citait comme très beau un Achille de Silanion, sculpteur grec habile à rendre les sentiments violents¹. D'après cela, son Achille pouvait être un Achille indigné ; c'est de lui que viendrait l'Achille de la villa Ludovisi. L'expression de dépit, plus énergique dans l'original, eût été adoucie dans une admirable copie.

Tandis qu'Achille demeure assis sur son rocher, Hector tue Patrocle. La mort de Patrocle est le nœud de l'*Iliade* ; suite funeste de la colère d'Achille, elle cause le trépas d'Hector et c'est ainsi que toute l'*Iliade* sort de cette colère, le premier mot du poème et qu'on peut dire aussi, à l'appui de l'unité trop souvent méconnue de cette grande composition, en être le dernier.

Le sculpteur grec, premier auteur d'un groupe plus d'une fois répété, Ménélas² soutenant le cadavre de Patrocle qu'il emporte pour le soustraire aux Troyens, ce sculpteur inconnu mais excellent, en choisissant cet incident entre tous les incidents de l'*Iliade*, pour le reproduire dans un chef-d'œuvre, amontré qu'il pensait comme moi sur l'importance de la mort de Patrocle dans l'économie du poème.

La destinée de l'un des exemplaires de ce beau groupe a été singulière : Ménélas³ est devenu Pasquin.

A l'angle que forment deux rues de Rome⁴ se voit encore *il Pasquino*, nom donné par le peuple à un des plus beaux restes de la sculpture antique. Bernin qui exagérât, disait le plus beau ; cette assertion fut sur le point d'attirer un duel à celui qui se l'était permise. Tout homme qui s'avise d'avoir une opinion sur les monuments de Rome s'applaudira pour son compte, en le regrettant peut-être, qu'on ne prenne plus si à cœur les questions archéologiques.

La statue de Ménélas a reçu ce grotesque baptême parce qu'on y affichait les épigrammes attribuées à un tailleur du voisinage nommé Pasquino. On n'affiche plus dans cet endroit les réflexions suggérées à Pasquin par les circonstances, mais on lui prête encore les épigrammes que le gouvernement romain ou

qu'elle a été donnée, dans la frise de la cella du Parthénon, peut-être à un Mars (Beulé, *Acrop.*, II, p. 149) ; mais un petit nombre d'exemples ne saurait prévaloir contre un plus grand ; d'ailleurs l'Achille Ludovisi, par l'expression de sa physionomie au moins pensive, offre plutôt le caractère d'un homme que d'un Dieu. Le petit Amour qui est près de lui conviendrait mieux à Mars, mais cet Amour peut avoir été mis là pour indiquer qu'Achille songe remplacer Briséis et faire allusion au genre de consolation que Thétis conseille à Achille affligé de la mort de Patrocle : il est bon de jouir de l'amour d'une femme (*Iliade*, XXIV, 130) ; c'est la même idée que semblent exprimer deux femmes esclaves dans une peinture de Pompéi, représentant les envoyés d'Agamemnon reçus par Achille.

¹ C'est ce qu'on devait attendre de celui qui, faisant le portrait d'un autre sculpteur d'humeur chagrine, avait fait, dit Pline (XXXIV, 19, 32), le portrait de la colère.

² *Iliade*, XVII, 718. *Porte le corps* (de Patrocle), dit Ajax à Ménélas, et nous le défendrons. Outre deux répétitions qui sont à Florence, et dont l'une sur le Ponte-Vecchio, passait pour une statue de Mars au temps du Dante, on a déposé au Musée du Vatican (*M. P. Cl.*, 293) les débris d'une quatrième reproduction de ce groupe héroïque : la tête, les jambes, une cuisse de Ménélas, et une épaule de Patrocle, avec la marque de la blessure qu'il avait reçue d'Euphorbe, avant celle qui lui coûta la vie.

³ Pour l'explication du groupe on a pensé aussi à Ajax enlevant le corps d'Achille (*Ov.*, *gal.* p. 551), mais cette supposition est inadmissible à cause de la blessure à l'épaule qu'avait reçue Patrocle, et que ne pouvait avoir reçue l'invulnérable Achille. Dans la Table iliaque, le corps d'Achille, défendu par Ajax et Ulysse, est représenté tout différemment. Sur le fronton du temple d'Égine des guerriers entourent Patrocle tombé, comme dans l'*Iliade* ; c'est le commencement de l'action dont le groupe de Patrocle et Ménélas représente la fin. A moins qu'il ne s'agisse ici d'Achille et non de Patrocle, comme le soutient Overbeck (*gal.*, p. 544), cette fois avec de meilleures raisons que pour Pasquin.

⁴ Au-dessous du palais Braschi. Dans l'origine on affichait en ce lieu, dit-on, les bulles et les indulgences. On avait trouvé le groupe en démolissant l'ancien palais Orsini, bâti comme le palais moderne sur l'emplacement du théâtre de Marcellus, que cette belle œuvre d'art concourait sans doute à décorer.

d'autres gouvernements peuvent s'attirer. Les derniers événements ont beaucoup fait parler Pasquin et pas seulement sur la politique romaine. Je citerais bien quelques-uns de ces quolibets, mais je craindrais que malgré sa force, le bras de Ménélas, lequel en est seul responsable, ne suffit pas à me protéger.

La sculpture antique avait aussi fait les frais du personnage qui se chargeait de répondre à Pasquin et qui s'appelle Marforio¹. C'est une statue de l'Océan trouvée près du Capitole où siégeaient les magistrats municipaux. Cette circonstance avait sans doute fait choisir Marforio pour être le défenseur officieux de l'autorité. La presse de l'opposition a-t-elle la vie plus dure que la presse officieuse ? L'opposition est-elle à Rome sans réplique, je l'ignore ; ce que je sais c'est que Marforio ne dit plus rien et que Pasquin parle toujours.

Revenons à Achille. Patrocle mort, Thétis va demander à Vulcain des armes pour son fils² qui venge Patrocle sur Hector dont il traîne les restes autour des murs de Troie³. L'art antique n'est pas demeuré étranger à ces farouches représailles de l'amitié. Il a étalé sur des bas-reliefs la pompe funèbre qui accompagne le cadavre d'Hector rapporté dans Troie et le désespoir d'Andromaque éperdue⁴. Enfin il n'a pas été indifférent à la scène la plus émouvante qui ait été offerte aux regards des hommes : Priam pleurant Hector aux pieds d'Achille, Achille pleurant Patrocle et rendant à Priam le corps d'Hector qui a tué Patrocle.

Sur ce même sarcophage du Capitole où paraît Achille s'élançant vers les armes, dans toute la beauté de la jeunesse et de l'amour, on voit aussi qui se prépare à venger Patrocle ; puis, la vengeance accomplie, qui va accorder au malheureux vieillard le cadavre de son fils.

Le héros détourne la tête⁵ avec un mouvement très pathétique. Cette scène qui a passé de la poésie grecque dans la sculpture était traduite aussi, mais assez librement, de la sculpture grecque. Sur un bas-relief de Thessalonique⁶ Achille regarde Priam avec compassion et l'attire détaillant sur son genou.

Ici Homère nous abandonne. La suite des destinées de Troie a été racontée dans l'*Æthiopis* d'Arctinus, la *Petite Iliade* de Leschés, la *Destruction de Troie*, aussi d'Arctinus, poèmes dont nous n'avons que des fragments et des extraits, et par Coluthus, Tryphiodore et Quintus de Smyrne. Dans l'*Æthiopis* figurait Memnon, fils de l'Aurore, qui était venu du fond de l'Éthiopie tomber sous les coups d'Achille. Cet exploit, célébré par la poésie de Pindare⁷, et très anciennement

¹ Maintenant au fond de la cour du Musée Capitolin, auparavant au pied du Capitole, dans un endroit appelé au moyen-âge **Martis forum**, d'où **Marforio**, près de l'Église de *S. Martina*, qui doit peut-être elle-même son nom à un temple de Mars. Ce double indice ferait supposer que près de là était le petit temple de **Mars ultor** (Dion Cassius, LIV, 8) tel qu'on le voit sur les médailles et qu'il ne faut pas confondre avec le grand temple de Mars vengeur, dont il subsiste de si beaux restes. On ne peut penser à celui-ci pour l'origine du Martis forum ; il en était trop loin. L'autre temple dédié à Mars vainqueur est indiqué **sur** le Capitole, ce serait pour **sur le penchant** du Capitole ; cette détermination topographique entraînerait celle du petit temple de Jupiter Feretrius, situé dit Dion Cassius, du même côté.

² Musée Capitolin, galerie. Beau fragment de bas-relief au Vatican (*M. P. Cl.*, 548), suivant Visconti, qui le rapproche doublement de l'*Iliade*, en admettant que la femme, bizarrement accouturée, sur laquelle s'appuie Vulcain, est une de ces figures d'airain auxquelles il avait donné le mouvement. Déjà sur le coffre de Cypsélus, Thétis recevait de Vulcain les armes d'Achille.

³ A Rome, je ne puis citer qu'une mosaïque trouvée près de la porte Saint-Laurent, le monument rond en porphyre du Capitole et l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44).

⁴ *Vill. Alb.*, Winck., *M. inéd.*, 134-5. Andromaque, le sein nu, soutient la tête du cadavre porté devant elle ; le jeune Astyanax la suit en pleurant. Sur un autre bas-relief (*M. Chiar.*, 690), on lit ces mots : **Antinoi Adr. Cæs, consecr.**, mais il semble s'être rapporté primitivement aux funérailles d'Hector.

⁵ M. Capitolin, sur un des côtés du sarcophage dit d'Alexandre Sévère.

⁶ Ce bas-relief trouvé en Grèce établit l'origine grecque de ceux de Rome.

⁷ Pindare, *Nem.*, III, 64, VI, 52.

figuré sur des monuments grecs¹, ne l'est à Rome que sur un bas-relief de la villa Albani².

Dans ce poème l'*Æthiopsis* était aussi racontée l'histoire des Amazones venues au secours de Priam avec leur reine Penthésilée. Le poème est perdu, mais d'assez nombreux bas-reliefs, dont plusieurs sont à Rome, réparent jusqu'à un certain point cette perte en faisant passer devant nous des scènes de l'*Æthiopsis*.

Un bas-relief de la villa Borghèse³, fort supérieur à tous ceux qui l'entourent, nous montre, d'après l'*Æthiopsis* et Quinlus de Smyrne, les Amazones venant au secours des Troyens. La reine de ces femmes barbares, ce que n'eut point fait une grecque, touche la main à Priam. *Alors, dit Quintus de Smyrne⁴, l'âme de Priam qui était plongée dans l'affliction et gémissait beaucoup fut un peu soulagée ; tel un homme qui a longtemps souffert de la perte de ses yeux et qui désire revoir la douce lumière ou mourir ; si, par l'art d'un médecin habile, ou par le secours d'un dieu qui le délivre des ténèbres, il revoit la lumière de l'aurore, il en est réjoui, mais non comme auparavant ; cependant il respire un peu d'une longue calamité, bien qu'il sente encore sous ses paupières la cruelle souffrance de la maladie. Ainsi à l'aspect de la vaillante Penthésilée le fils de Laomédon éprouva quelque joie, mais moins grande que la douleur de la mort de ses fils.*

Ces vers pathétiques complètent pour nous le sens du groupe de Priam et de Penthésilée qui les rappelle, comme Andromaque tenant dans le bas-relief l'urne funèbre d'Hector pourrait prononcer les plaintes désespérées que le poète met dans sa bouche⁵ ; derrière elle, Hélène tourne le dos à Pâris ; tous deux, dans l'attitude de la réflexion, semblent contempler les maux qu'ils ont amenés sur Troie et ne plus vouloir de l'amour funeste qui les a causés. Pendant ce temps les Amazones avec une indifférence toute militaire préparent leurs chevaux et leurs armes.

Homère⁶ fait mention d'une expédition plus ancienne des Amazones contre les Phrygiens et Priam leur allié. A cette expédition se rattachent les monuments où l'on voit des Phrygiens aux prises avec des Amazones et a été rapporté un guerrier phrygien⁷ qu'on suppose tombé devant le cheval d'une Amazone.

Le plus célèbre et le plus touchant épisode de l'autre expédition des Amazones est la mort de Penthésilée, tuée par Achille. De nombreux bas-reliefs représentent Achille qui vient de frapper l'Amazone et la soutient dans ses bras⁸, tandis que la beauté de la guerrière expirante remplit d'un amour soudain le cœur de son meurtrier, situation qui ressemble un peu à celle de Tancrède immolant, sans le savoir il est vrai, son adorée Clorinde et qui a pû inspirer de loin le Tasse.

¹ Sur le coffre de Cypselus, avec les mères des deux héros (Pausanias, V, 19, 1). Sur le trône de l'Apollon d'Amyclée (*ibid.*, III, 18, 7) ; plus tard, par Lycius élève et peut-être fils de Lysippe. (*ibid.*, V, 22, 2.)

² Façade du Casin. Sujet révoqué en doute par Overbeck (*gal.*, p. 528-9), on n'y voit point les **mères**, c'est-à-dire l'Aurore et Thétis, comme on les voyait dans le groupe de Lycius, et comme on les trouve sur plusieurs vases peints ; tout au plus, l'une d'elles est-elle cette femme voilée qui sort de terre, et l'Orient et l'Occident sont-ils représentés par deux fleuves, dont, en ce cas, l'un pourrait être le Nil.

³ *Vill. Borgh.*, salle des *Hercules*.

⁴ *Posthom.*, I, 69 et suiv.

⁵ *Posthom.*, 100 et suiv. Il paraît qu'Andromaque est représentée deux fois dans le même bas-relief ; la **veuve** tenant l'urne qui contient les cendres de son époux, et la **mère** auprès d'Astyanax.

⁶ *Iliade*, III, 189.

⁷ *Galerie des Candélabres*, 269.

⁸ Déjà du temps de Phidias dans les peintures de Panæus à Olympie. (Pausanias, V, 11, 2.)

Il est assez curieux de suivre à travers les diverses représentations d'un même fait les progrès de la *sentimentalité*. Dans le bas-relief du Vatican¹ qui appartient à une époque avancée, Achille lève les yeux au ciel et semble vouloir sauver de toute atteinte le corps expirant que son bras soutient ; cette expression conviendrait assez bien au templier de W. Scott enlevant Rebecca. Sur des vases qui ont mieux conservé la brutalité héroïque primitive, Achille a frappé Penthésilée et va redoubler, bien qu'elle tende vers lui une main suppliante. Sur un des côtés d'un bas-relief du Louvre, il l'a saisie par les cheveux et lui met le pied sur le ventre ; l'autre côté du même sarcophage présente Achille et Penthésilée sous un autre aspect : le guerrier tient l'Amazone nue sur son genou et la regarde avec un certain intérêt ; la beauté commence à émouvoir la férocité².

De même le poème de Quintus de Smyrne garde encore quelque chose du sauvage héroïsme que devaient respirer les anciennes épopées. Achille, qui d'un même coup a transpercé le corps de l'Amazone et son cheval, retire froidement sa lance, et, tandis que tous deux palpitent³, il s'écrie : *Sois gisante dans la poussière, la proie des oiseaux et des chiens !* C'est quand la beauté de la jeune fille a frappé toute l'armée et lui-même qu'il se reproche de ne l'avoir point prise pour femme au lieu de la tuer.

La barbarie héroïque se montre d'une autre manière : Thersite ayant raillé l'amour subit d'Achille pour sa belle ennemie, Achille assomme Thersite. Dans la poésie de Quintus de Smyrne⁴, c'était d'un coup de poing tout homérique, dans le bas-relief de la Table iliaque, c'est d'un coup de bâton.

De la petite iliade de Leschès, l'aventure de l'enlèvement du palladium par Ulysse et Diomède est venue à Virgile, lequel n'a eu garde d'oublier ce qui concernait le palladium de Troie devenu le palladium romain. Cette aventure a passé aussi dans un bas-relief du palais Spada, après avoir fourni le sujet d'un des tableaux qui ornaient la galerie de peintures des Propylées⁵. Le bas-relief paraît provenir aussi d'une autre source, les *Lacédémoniennes*, tragédie perdue de Sophocle comme on verra plus loin.

C'est aussi aux récits contenus dans la petite iliade que Virgile a emprunté l'histoire du Cheval de Troie. Cette histoire est racontée pour ainsi dire par un bas-relief de la villa Albani⁶.

Au cheval de bois, se liait l'aventure tragique de Laocoon, inconnue à Homère et qui vit à Rome dans un groupe immortel. J'ai déjà dit que la composition de ce chef-d'œuvre n'avait point été inspirée par Virgile, elle ne pouvait, par conséquent, venir des cycliques grecs, ses modèles, et il faut plutôt demander son origine. à une tragédie perdue de Sophocle.

Du poème *de la destruction de Troie* dont l'auteur était Arctinus, et du poème auquel Tryphiodore a donné le même nom, viennent les bas-reliefs où cette destruction et les scènes qui la suivirent sont représentées.

¹ M. P. Cl., 49.

² Voyez Overb.. gal., pl. XXI, et le texte, p. 506-11.

³ Posthom., I, 665. Comme dans le bas-relief du Louvre.

⁴ Posthom., I, 742.

⁵ Pausanias, I, 22, 6. Plin (XXXIII, 55, 3) parle d'une coupe d'argent sur laquelle était ciselé l'enlèvement du Palladium, par Ulysse et Diomède, qu'on a retrouvé, coïncidence curieuse ! figuré sur un des vases d'argent de Bernay.

⁶ Winckelm., M. inéd., 140.

On les voit très détaillées sur la Table iliaque, car la ruine d'Ilion se liait, par la fuite d'Enée, aux origines de Rome, principal objet de cette composition. A cela près les bas-reliefs romains qui se rapportent à la grande catastrophe finale du cycle de Troie, aux meurtres de Priam, d'Astyanax, de Polyxène ne sont pas très nombreux ; les vases grecs le sont, au contraire, beaucoup. Il semblerait que les artistes romains se soient moins complu que les artistes grecs à reproduire les misères des Troyens qu'ils regardaient comme leurs aïeux.

Un de ces crimes de la victoire le plus souvent répété, c'est l'attentat d'Ajax contre Cassandre.

Cet attentat, du reste, dans l'ancienne tradition grecque, se bornait de la part d'Ajax à arracher Cassandre de l'autel de Minerve et à entraîner avec elle la statue de la déesse¹ qu'elle avait embrassée. C'est ainsi que le présente le bas-relief de la villa Borghèse qui porte tous les caractères de la belle époque. Il n'en est pas de même de la Table iliaque, monument très postérieur où Ajax se rue vers Cassandre. Dans un bas-relief qui ne doit pas non plus être ancien², Ajax porte la main sur le sein de la prêtresse, sans violence, mais avec une familiarité indécente qui est d'un autre temps.

Achille et Ulysse personnifient le caractère grec sous son double aspect ; mais Ulysse rusé, quelquefois menteur, toujours prudent, brave quand il le faut, est critiqué plus grec qu'Achille. Ulysse est le Grec de la mer, Achille le Grec des montagnes, Ulysse est le matelot des îles, Achille le Clephte du Pindé.

L'*Odyssée* n'a pas moins prêté à la sculpture que l'*Iliade*³. Dès une époque ancienne, Onatas avait fait une statue d'Ulysse⁴ qui, transportée par Néron à Rome, y fit connaître le type grec du héros tel qu'il nous apparaît dans les statuettes et les bas-reliefs qu'on y a trouvés. Plus tard, Lycius, fils de Myron, en fit une autre⁵. Il n'y a pas à Rome une statue héroïque d'Ulysse qu'on puisse croire d'après Onatas ou Lycius, comme nous avons pu croire que l'Achille Ludovisi était d'après Silanion.

Un buste d'Ulysse, découvert en fouillant le quartier le plus fréquenté de Rome, la place d'Espagne⁶, ne peut avoir pour original ni la statue d'Onatas, ni même celle de Lycius, car elle a le bonnet qui ne fut pas donné à Ulysse avant le siècle d'Alexandre⁷. Ce bonnet, qui désignait les voyages maritimes du fils de Laërte,

¹ Philostrate (Voyez Overb., *Gal.*, p.636) dit positivement que l'outrage fait à Cassandre est un mensonge des poètes. Sur le coffre de Cypsélus (Pausanias, V, III, 1) Ajax arrachait seulement Cassandre de l'autel. A propos des peintures de Pananus à Olympie (V, XI, 2) et de celles de Polygnote à Delphes et à Athènes (X, 26, 1. I, 15, 3), Pausanias emploie des expressions qui peuvent s'appliquer à un acte sacrilège aussi bien qu'à un acte impudique : *Παρανόμημα, Τοίμημα*. La violence est clairement exprimée dans Quintus de Smyrne, poète peu ancien (*Posthom.*, XIII, 422) ; mais Virgile (*Æn.*, II, 403) ne dit rien qui puisse la faire supposer. Aretinus, son modèle, ne parlait que de Cassandre arrachée à l'autel avec la statue de Minerve ; il en est de même d'Euripide dans les *Troyennes* (70.)

² Winckelm., *M. in.*, 141.

³ L'*Odyssée* avait aussi sa table *Odyssiaque* dont il reste des fragments qui viennent du palais Rondanini, à Rome. L'ensemble des aventures d'Ulysse était peint sur les murs des demeures opulentes (Pétrone, *Satyricon*, 29) ; Polygnote avait peint dans le temple de Minerve à Tégée (Pausanias, IX, 4, 1) le massacre des prétendants qui forme le dénouement du poème.

⁴ Pausanias, V, 25, 5.

⁵ Pausanias, V, 22, 2. Ulysse fut peint par Parrhasius (Pline, XXXV, 36, 10) et Aristophon (Pline, XXXV, 40, 43). Une épigramme de l'Anthologie (*Anth. Plan.*, IV, 125) badine agréablement sur une peinture effacée par la mer, et qui représentait Ulysse auquel la mer fut toujours fatale.

⁶ *M. Chiar.*, 418 A. Ces fouilles ont été interrompues trop tôt, contre le désir de M. Visconti qui les avait commencées et qui poursuit avec un zèle infatigable et une méthode habile les fouilles toujours fructueuses d'Ostie.

⁷ Ce bonnet fut donné à Ulysse pour la première fois par Nicomaque (Pline, XXXV, 56, 44 ; Pausanias, X, 26, 1 ; Servius, *Æn.*, II, 44) ; seul, un scholiaste d'Homère, dit par Apollodore.

est assez semblable à celui que portent aujourd'hui les marins de la Méditerranée.

Toutes les statues représentent Ulysse dans quelque action particulière et répondent à quelque scène de l'Odyssée ; Winckelmann a cru reconnaître dans une peinture tirée de la bibliothèque (*M. in.*, 160) vaticane une allusion à l'une des plus touchantes ; il a cru y voir Hélène versant à Télémaque le népenthès, qui fait oublier tous les maux. Voici à quelle occasion :

Télémaque est allé chercher auprès de Ménélas des nouvelles de son père ; Ménélas peut lui en donner, mais parle d'Ulysse avec un souvenir affectueux et triste. *Ce disant, il fit naître chez tous ceux qui étaient là le désir et le charme de pleurer. La fille de Jupiter, l'argienne Hélène pleurait ; pleuraient aussi Télémaque et Ménélas l'Atride, et les yeux du fils de Nestor n'étaient pas sans larmes, car il se souvenait dans son cœur du vaillant Archiloque tué par l'illustre fils de la brillante Aurore. Puis Ménélas dit : Laissons là les larmes et souvenons-nous du repas. Hélène alors mêle dans le vin qu'elle offre aux convives le népenthès, remède divin qui fait oublier toutes les douleurs*¹.

L'attente de Pénélope nous est présente, et, pour ainsi dire, dure encore pour nous dans cette expressive Pénélope du Vatican, dont le torse nous a montré un spécimen de l'art grec sous la forme la plus ancienne². Un bas-relief³ nous fait voir Ulysse fermant la bouche à la vieille Euryclée qui vient de le reconnaître et pousse un cri, tandis qu'il se retourne avec inquiétude, craignant qu'on ait entendu ; c'est un vers d'Homère rendu vivement⁴.

Ce sont les aventures d'Ulysse qu'on retrouve le plus fréquemment exprimées par la sculpture, et parmi ces aventures, celles surtout qui se rapportent à son séjour dans l'ancre de Polyphème. L'intérêt populaire s'était particulièrement attaché à ce comique récit qui a tout l'intérêt des Mille et une nuits auxquelles son souvenir ne fut pas étranger.

L'histoire d'Ulysse trompant le Cyclope, racontée plaisamment par Homère, avant d'être mise sur la scène par Euripide, a fourni le sujet de plusieurs sculptures qu'on voit à Rome : c'est Polyphème qui va dévorer un des compagnons d'Ulysse, statue grossière⁵, dans les mains de laquelle on a placé une flûte de roseaux, la faisant passer ainsi du cyclope d'Homère au cyclope de Théocrite ; c'est Ulysse présentant la coupe à Polyphème⁶ avec une inquiétude visible et paraissant lui dire comme dans l'Odyssée : *Après avoir mangé de la chair humaine, bois du vin*⁷ ; c'est Ulysse, s'échappant de la caverne du cyclope en s'attachant au ventre d'un grand bélier⁸.

¹ *Odyssée*, IV, 185-226.

² *M. P. Cl.*, 261.

³ *Vill. Alb.*, Winck., *M. in.*, 161. Il y avait à Éphèse une Pénélope et une Euryclée de Thraso (Strabon, X, 4, 23) ; les deux sujets sont réunis sur des terres cuites, l'une d'elles est au musée Campana, maintenant à Paris, la Pénélope ressemble exactement à la statue du Vatican ; l'association avec Euryclée réfute l'opinion de Raoul Rochette, qui dans cette statue voyait une Électre.

⁴ *Odyssée*, XIX, 480, l'action d'Ulysse est encore plus énergique, il saisit Euryclée à la gorge.

⁵ *M. Capit.*, sous le portique. Le cyclope qui n'a qu'un œil chez Homère et chez Théocrite en a ici trois. Un Polyphème jouant de la lyre, à la villa Albani ; celui-ci est réellement le Polyphème de Théocrite.

⁶ *M. Chiar.*, 701.

⁷ *Odyssée*, IX, 547.

⁸ *Vill. Alb.* Sindbad le marin sort aussi de prison en crevant l'œil unique d'un géant, comme Ulysse sort de l'ancre du cyclope. Dans les *Voyages de Sindbad* sont d'autres contes dont l'origine est évidemment grecque ; le renard au moyen duquel Sindbad parvient à sortir du gouffre où il doit mourir de faim, ressemble au renard que suit Aristomène pour échapper à un sort semblable. On sait que la littérature philosophique et scientifique

La visite d'Ulysse chez les Lestrigons est le sujet de quelques peintures découvertes il y a peu d'années, sur le mont Esquilin. Les Lestrigons étaient des Anthropophages que l'imagination reléguait aux extrémités du monde connu et dont on a cru retrouver la fabuleuse patrie aux environs de Terracine¹.

Je regrette que la chose ne soit pas plus certaine ; il serait piquant que l'on eût placé dans une maison de l'Esquilin des peintures qui rappelaient une époque où le lieu qui devait voir s'élever la ville magnifique dont l'Esquilin faisait partie, était pour les Grecs ait delà des pays des fables.

Deux mosaïques du Vatican² présentent une partie des aventures maritimes d'Ulysse : Ulysse qui s'est fait attacher au mat de son vaisseau pour ne pas céder au chant des Sirènes ; l'affreuse Scylla qui a saisi un de ses compagnons ; Leucothoé avec l'écharpe qu'elle donna à Ulysse.

Les Sirènes ont des corps de femme et des pieds d'oiseau³. Quelquefois elles ont une tête humaine sur un corps d'oiseau, et alors, elles ressemblent tout à fait à l'hiéroglyphe qui désignait l'âme chez les Égyptiens. L'on a trouvé de ces oiseaux à tête humaine dans les tombes étrusques. Je crois que cette forme des Sirènes identique à la figure de l'âme dans l'écriture des Égyptiens, est la plus ancienne. Je crois aussi que les Sirènes représentées comme l'était l'âme en Égypte, furent primitivement des âmes considérées comme des puissances souterraines et mauvaises, ainsi que les larves malfaisantes. Le rapport que la mythologie établissait entre les Sirènes et Proserpine⁴ dont elles étaient les compagnes, confirme cette origine infernale. Sophocle les appelait celles qui disent les lois de Pluton⁵. La fascination qu'à ce titre elles exerçaient sur les vivants a été le point de départ de la croyance au pouvoir séducteur et homicide de leur chant. Le génie de la Grèce, on le reconnaît bien là, a donné une forme gracieuse à un mythe sombre.

Ulysse consultant Tirésias chez les ombres⁶ est aussi un sujet reproduit par les bas-reliefs⁷, probablement d'après les peintures célèbres de Polygnote et de Nicias, elles-mêmes d'après Homère⁸. Dans le bas-relief de Rome, Tirésias tient le bâton prophétique qu'il a chez Homère, origine du bâton augural⁹ que les Romains reçurent des Étrusques, que les Étrusques, comme les Grecs, avaient reçu des Pélasges.

Après avoir relu en partie Homère et ses continuateurs sur les bas-reliefs de Rome, et y avoir lu, pour la première fois, quelques fragments des poètes cycliques aujourd'hui perdus, nous pourrions, grâce à ces bas-reliefs, assister à

des Arabes leur est venue des Grecs ; ceci prouve qu'ils leur ont emprunté quelque chose aussi de leur littérature populaire.

¹ Opinion mise en avant sans beaucoup de succès par l'abbé Matranga, à l'occasion des peintures de l'Esquilin. D'autres placent, et ceci semble mieux s'accorder avec le récit de l'Odyssée, les Lestrigons en Sicile.

² *Nuov. bracc. et Salle ronde*. Pamphile avait peint Ulysse sur son vaisseau *in rate* (Pline, XXXV, 38, 94). Dans la première de ces mosaïques, les Sirènes sont elles-mêmes sur de petits esquifs.

³ Une sirène de la villa Albani. (Winkelm., *M. in.*, 46.)

⁴ Leur culte était en rapport avec la religion des tombeaux. (Gher., *Gr. Myth.*, § 553.)

⁵ Dans les *Phéaciens*, tragédie perdue de Sophocle. (Fragment, éd. Didot, p. 294.)

⁶ *Odyssée*, X, 492.

⁷ *Vill. Alb.* Selon Winckelmann (*M. in.*, p. 211), ils sont dans l'attitude que leur avait donnée Polygnote (Pausanias, X, 29, 4) d'après la Myniade (*ibid.* 28, 1). Ulysse tenait son épée pour écarter les ombres ; mais, dans la peinture de Polygnote, il était agenouillé au bord de la fosse où elles venaient boire le sang ; suivant Homère (XI, 48), assis ; dans le bas-relief, il tient aussi son épée, mais il est debout.

⁸ *Necyomantia Homeri*, dit Pline (XXXV, 40, 7) en parlant d'un tableau de Nicias. Une épigramme de l'Anthologie (*Anth. pal.*, IX, 792) nous apprend aussi que le type de la composition de Nicias était emprunté à Homère.

⁹ Cicéron (*de Div.*, I, 40) range Tirésias parmi les augures.

des scènes de la tragédie antique, et ce sera réellement assister à une représentation de théâtre, car souvent ils sont animés d'un mouvement théâtral et d'une expression dramatique.

Presque tous les sujets des bas-reliefs héroïques ont été traités par les tragiques grecs, et, ce qui achève d'expliquer la présence de ces bas-reliefs à Rome, presque toutes les tragédies grecques ont été transportées sur la scène latine¹ par les anciens poètes latins de la république, Livius Andronicus, Attius, Navius, Pacuvius, Ennius. La *Clytemnestre* d'Attius fut jouée sur le théâtre de Pompée, et nous savons quelle émotion produisait, dans *l'Iphigénie en Tauride*, le moment où Oreste et Pylade se disputaient la joie de mourir l'un pour l'autre, chacun d'eux disant qu'il était Oreste. Sous l'empire, les tragiques grecs eurent d'autres imitateurs, parmi lesquels il suffit de citer, outre Sénèque, Varius, Ovide, auteur d'une Médée célèbre, Lucain, qui n'eut pas le temps de finir la sienne. Auguste composa une tragédie d'Achille ; il avait commencé un Ajax qu'il eut le bon goût, méritoire chez un empereur, de reconnaître mauvaise et d'abandonner. Peut-être, donblure en tout de César, voulut-il faire un *Achille* parce que César avait fait un *Œdipe*. Germanicus, le frère héroïque de Claude, laissa des tragédies grecques, et Claude, le frère souvent burlesque de Germanicus, composa en grec une comédie.

On cite bien quelques tragédies romaines sur des sujets romains, un *Brutus*, un *Decius*, un *Marcellus*, un *Caton*, mais, chose remarquable, les sujets de ces tragédies historiques ne se voient jamais sur les bas-reliefs romains : c'est que les sujets sont de la république et les bas-reliefs de l'empire. Le sujet d'une tragédie de Nævius, *Romulus et Remus nourris par la louve*, est retracé sur plusieurs bas-reliefs². Ceci n'était point la république, c'était la royauté, à laquelle l'empire voulait se rattacher. Auguste avait songé à prendre le nom de Romulus, et personne ne voulait renoncer à la louve et à ses nourrissons ; elle et eux sont encore les armoiries de la Rome papale. C'est donc à l'art dramatique grec presque exclusivement qu'il faut demander l'origine des bas-reliefs dramatiques romains, comme de la littérature dramatique des Romains elle-même.

Le plus souvent, le théâtre a été l'intermédiaire à travers lequel la poésie épique est arrivée à la sculpture, qui a pu aussi recevoir directement l'inspiration de cette poésie. Homère était la grande source où les artistes puisaient comme les poètes. On sait que Sophocle puisait volontiers aussi dans les poètes cycliques. Agathon avait compris tous les événements de la prise de Troie dans une seule pièce qui en présentait le résumé à peu près comme la Table iliaque du Capitole.

On reconnaît que le passage s'est fait, de l'épopée à la sculpture par le théâtre, au caractère émouvant des bas-reliefs dont les sujets ont été traités et par l'épopée et par le théâtre. En voyant par exemple le meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre, ou l'extermination des Niobides, on découvre dans le pathétique de la composition un souvenir et une imitation de l'effet dramatique. Mais le théâtre grec, sur lequel la tragédie se produisait toujours avec une majesté

¹ Voyez Welcker (*Gr. tr.*, p. 1336-1408). On trouve dans l'énumération des tragédies grecques imitées par les Romains, les titres d'un grand nombre de celles que nous avons perdues, et quelquefois les preuves de l'existence d'originaux qui nous sont tout à fait inconnus. C'est par Euripide que cette imitation a commencé ; d'Euripide on s'est élevé ensuite à Sophocle et à Eschyle. Ces imitations du théâtre grec étaient encore représentées au commencement du quatrième siècle (Welck., *Gr. tr.*, p. 1478). Cela est important à noter ici parce que les bas-reliefs romains à sujets dramatiques grecs sont souvent d'une époque avancée ; leurs auteurs n'en ont pas moins pu avoir devant les yeux le spectacle des tragédies antiques et s'en inspirer.

² *Romuli et Remi alimonix*. Autel de Faventinus. (*M. P. Cl.*, 44 ; *ibid.*, 446, 465.)

imposante, au milieu de ses plus grandes terreurs, n'a pu communiquer la véhémence, parfois l'exagération, que je signale dans ces œuvres tourmentées¹ ; je pense qu'elles la doivent surtout aux imitations latines de la tragédie grecque, dont la mise en scène, moins majestueuse, devant un public moins délicat, était nécessairement plus à l'effet ; surtout aux pantomimes qui envahirent la scène romaine sous l'empire, et dans lesquelles l'expression du geste devait être d'autant plus forcée qu'on était obligé de suppléer par elle à la parole.

La plupart des sujets grecs furent mis en pantomime, nous le savons pour plusieurs : Néron ne rougit pas de représenter l'accouchement de Canacé, et, meurtrier de sa mère, il osa jouer les fureurs et simuler les remords d'Oreste matricide². Au quatrième siècle, la tragédie avait été, même en Grèce, à peu près entièrement remplacée par la pantomime, ce drame silencieux introduit à Rome sous Auguste, qui aimait le silence ; mais, si la pantomime a pu donner en partie aux bas-reliefs leur caractère, leur composition n'en remonte pas moins aux tragédies grecques, dont les pantomimes romaines n'étaient qu'une traduction dans un langage muet et violent : violent, parce qu'il était muet.

Ainsi les bas-reliefs romains nous offrent pour ainsi dire une illustration de la scène antique ; ils mettent sous nos yeux tantôt les événements qui se passaient sur le théâtre, tantôt ceux qu'on n'exposait pas aux yeux des spectateurs ; ils refont pour nous cette scène, la résument et la complètent.

Commençons par les tragédies grecques que le temps a conservées.

L'*Orestéide* d'Eschyle, cette magnifique trilogie qui s'ouvre par le meurtre d'Agamemnon³, se continue par la vengeance qu'en tire Oreste⁴ et l'apparition des furies qui le poursuivent jusque dans le temple d'Apollon, et se termine au sein de l'Aréopage par l'acquiescement du meurtrier ; cette magnifique trilogie se joue encore pour nous, en quelque sorte, sur plusieurs bas-reliefs romains.

L'événement le plus terrible de la triple tragédie, l'immolation de Clytemnestre et d'Égisthe, qu'Eschyle avait soustraite aux regards des spectateurs, leur est montrée. L'acte accompli, on voyait les deux cadavres gisant sur la scène, comme on les voit dans les bas-reliefs. Le cadavre d'Égisthe, violemment renversé, rappelle ce vers de Livius :

Ipse se in terram saucius fligit cadens.

Le sein de Clytemnestre est nu, parce que dans Eschyle elle avait montré ses mamelles à son fils⁵.

Les Furies sont bien ces êtres terribles, tenant des serpents, dont parle Eschyle. Cependant leur visage n'est pas hideux, comme le visage de ses Euménides qu'il

¹ Dans un bas-relief, Oreste à le pied sur la hanche de Clytemnestre qu'il tient par les cheveux. Le désordre impétueux des scènes bachiques, fréquemment répétées sur les sarcophages, a pu contribuer encore à donner aux bas-reliefs romains dont les sujets sont dramatiques, et qui presque tous sont destinés à orner des sarcophages, ce caractère tumultueux, qu'on y remarque si souvent et qui diffère tant de la tranquillité des bas-reliefs grecs.

² L'Agavé de Stace était une pantomime, car ce fut au même Pâris qu'il la vendit. Ausone dit : *Saltare Niobeu* (epigr. 84.)

³ Sujet plus rare que le meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre avec lequel on l'a quelquefois confondu.

⁴ M. Chiar., 687, Galerie des Candélabres, 82. Musée de Saint-Jean-de-Latran. Villa Albani. M. Welcker pense (*Ep. cycl.*, p. 286-7) qu'un poète plus ancien qu'Homère avait traité ce formidable sujet ; il le fut à Rome par Livius Andronicus, Attius, Ennius, par Sénèque et plus tard par un poète nommé Maternus. (Welck., *Gr. tr.*, p. 1488.)

⁵ Euripide, *Or.*, 527. Clytemnestre était pour la même raison demi-nue dans un tableau décrit par Lucien (*de Dom.*, 25).

dit semblables aux Gorgones¹. Les Furies de Scopas devaient encore moins ressembler à celles-là, car Pausanias nous assure qu'elles n'avaient rien de terrible². Les Furies apparaissent immédiatement après le meurtre sur les bas-reliefs romains, ainsi que dans la tragédie ; elles n'ont point d'ailes, comme Eschyle le mentionne expressément³. Euripide (*Or.*, 276) leur en donne, et elles en ont sur les bas-reliefs des urnes étrusques. L'addition des ailes aux personnages mythologiques est une des modifications les plus ordinaires que l'art étrusque a introduit dans leurs représentations.

On voit sur les bas-reliefs romains les Furies dormir comme elles dormaient sur le théâtre d'Athènes, tandis qu'Oreste leur échappe, ainsi qu'*une bête sauvage échappe aux chasseurs*⁴ ; il est là, touchant l'autel et tenant un glaive⁵, comme dans les *Euménides* : et son jugement par l'Aréopage, représenté par l'art dans l'antiquité, l'est également sur des monuments dont Rome possède ou a possédé quelques-uns⁶.

C'est donc l'*Orestéide* d'Eschyle qui a été suivie de préférence par les auteurs des bas-reliefs ; l'ancienne peinture grecque⁷ s'était abstenue du *matricide* et n'avait osé tracer que le meurtre d'Égisthe.

Sophocle est celui des trois grands tragiques grecs qui a le moins fourni aux bas-reliefs romains ; son génie tranquille convenait moins à l'expression agitée, ordinaire à ces bas-reliefs, que la grande fougue d'Eschyle ou l'emportement passionné d'Euripide. Cependant, on y a trouvé quelques souvenirs du second *Œdipe*⁸, d'*Ajax*⁹ et de *Philoctète*¹⁰ ; mais des statues aussi ont été inspirées par la scène grecque.

Un beau groupe de la villa Ludovisi, diversement interprété et dont l'auteur fut un sculpteur grec vivant à Rome¹¹, me paraît s'expliquer d'une manière très

¹ *Choeph.*, 1048.

² Deux Furies de Scopas. (Cl. Al., *Protrep.*, 30 ; Pausanias, I, 28, 6.)

³ *Eumen.*, 51.

⁴ *Eumen.*, 147.

⁵ *Eumen.*, 40-3.

⁶ Zopyros, artiste grec, avait sculpté sur deux coupes d'argent (Pline, XXXIII, 55, 2) le jugement d'Oreste. Winckelmann parle d'une coupe d'argent représentant le même sujet, à Rome, palais Corsini.

⁷ Dans la galerie de tableaux des Propylées, Polygnote n'avait peint que le meurtre d'Égisthe (Pausanias, I, 22, 6). Plus tard, Théodore peignit le *matricide*. (Pline, XXXV, 40, 19.)

⁸ Selon Winckelmann, un bas-relief (*Mon. in. Pl.*, 104, p. 139) donne seul l'explication complète d'un passage d'*Œdipe* à Colone, et tout le détail de la cérémonie de l'expiation s'y trouve. Cette interprétation n'est pas certaine.

⁹ Sur la Table iliaque ; mais l'auteur a suivi l'*Æthiopis* d'Arctinus et non la tragédie de Sophocle ; rien ne fait allusion à l'égorgeement des animaux que le héros dans son délire prend pour ses ennemis. Ajax se tue de désespoir parce qu'on lui a refusé les armes d'Achille, et non de la honte que lui cause sa démence, comme dans Sophocle. C'était ainsi qu'il était conçu dans le fameux tableau de Timomaque, d'après ce vers d'Ovide qui se rapporte à ce tableau :

Utque sedet vultu fassus Telamonius iram.

(*Tristes*, II, 1, 525.)

et où il n'est parlé que de colère et point de démence.

¹⁰ Les bas-reliefs des urnes étrusques suivent toujours la tragédie de Sophocle transportée dans la langue latine par Attius (Ov., *Gal.*, p.515). Le Philoctète assis (*vill. Alb.*, *bas-relief dans l'escalier du Casino*) ressemble beaucoup à une personnification du mont Palatin sur un bas-relief du Vatican (*M. P. Cl.*, 465). Cependant je crois que c'est un Philoctète à Lemnos, qu'on a peut-être copié sur le bas-relief du Vatican en changeant, comme il arrive assez souvent, le sens de la figure. Il semble que l'auteur du bas-relief Albani ait voulu attirer l'attention sur la jambe mise en avant, qui serait la jambe blessée ; les cheveux sont dans un certain désordre comme ceux du Philoctète peint dont parle le second Philostrate (18), et du Philoctète en bronze mentionné dans une épigramme de l'Anthologie (*Anth. Plan.*, IV, 113). Le Philoctète très expressif de Pythagoras peut avoir été pour quelque chose dans l'origine de ces bas-reliefs. Une tête qui exprime une vive douleur (*M. Chiar.*, 535) peut être une tête de Philoctète souffrant, d'après Sophocle et Pythagoras, ou d'après une peinture d'Aristophon. (Plutarque, *de Aud. poet.*, 3.)

¹¹ D'après l'inscription, Ménélas, élève de Stéphanos qu'une autre inscription de la villa Albani nous apprend avoir été élève de Pasitélés.

satisfaisante par Oreste et sa sœur ayant ensemble l'entretien qu'ils ont après s'être retrouvés dans l'*Électre* de Sophocle et dans l'*Électre* d'Euripide.

Électre tient enfin ce frère, qui lui est rendu ; elle le tient dans ses mains, comme le dit Sophocle (*El.*, 1226) ; elle le ramène à la douce mémoire de l'amitié fraternelle¹, comme parle un poète de l'*Anthologie*.

Électre est plus grande qu'Oreste ; mais c'est qu'elle était le personnage principal de la tragédie et qu'elle lui donnait son-nom. Il ne faut pas l'oublier, la taille des personnages est souvent dans la sculpture antique la mesure de leur importance. Et puis elle est plus âgée² ; elle a été pour Oreste enfant comme une mère secourable³. Les cheveux d'Électre sont courts, parce qu'elle les a coupés en signe de deuil, dans la tragédie de Sophocle, elle vient d'aller en déposer une partie sur la tombe de soit père ; dans celle d'Euripide, elle parle plusieurs lois de ses cheveux coupés comme ceux d'une esclave⁴. Nous avons devant les yeux une scène de l'*Électre* de Sophocle (*El.*, 1226) et aussi une scène de l'*Oreste* d'Euripide (*Or.*, 1051) ; il semble, en contemplant le frère et la sœur se retrouvant après leur infortune, qu'on leur entend prononcer ce vers d'une si touchante simplicité :

Ô sein d'une sœur, ô cher embrassement !

et dans l'*Électre* d'Euripide (578-80) :

ÉLECTRE.

Ô toi qui m'apparais après si longtemps, je t'ai donc contre toute espérance.

ORESTE.

Et moi je te tiens après un temps bien long.

ÉLECTRE.

Je ne l'ai jamais pensé.

ORESTE.

Je ne l'ai jamais espéré.

N'est-ce pas, dans le sentiment du bonheur inespéré comme dans le sentiment du malheur inattendu :

Rodrigue, qui l'eût cru ?

Chimène, qui l'eût dit ?

Des trois grands tragiques grecs, Euripide est le plus dramatique, dans le sens moderne du mot, celui, pour cette raison ; auquel la tragédie moderne a emprunté le plus grand nombre de sujets⁵ et qui a fourni à la tragédie romaine plusieurs de ses œuvres les plus célèbres⁶ ; aussi est-il celui dont les compositions théâtrales paraissent le plus souvent sur les bas-reliefs romains, qui affectionnent le dramatique. Nous y trouvons des scènes de l'*Iphigénie en*

¹ *Anth. gr.*, III, p. 216.

² Hélène, dans Euripide (*Or.*, 72) lui reproche d'être une vieille fille.

³ Le mot mère est appliqué à Électre par elle-même dans les *Choéphores* d'Eschyle (240). *Oreste que j'ai laissé à la mamelle*, dit Iphigénie. (*Iph. In Taur.*, 231 .)

⁴ *El.*, 108, 148, 241, 336.

⁵ La *Phèdre* et l'*Iphigénie en Aulide* de Racine, l'*Iphigénie en Tauride* de Goethe, la *Médée* de M. Legouvé où le sujet antique est traité très dramatiquement.

⁶ La *Phèdre*, l'*Hécube*, la *Médée*, l'*Hercule furieux* de Sénèque, la *Médée perdue* d'Ovide.

Aulide, de *l'Hécube*, et tout l'ensemble de *l'Iphigénie en Tauride*, de *l'Hippolyte*, de *l'Alceste* et de la *Médée* d'Euripide.

L'antiquité a beaucoup vanté le peintre Timanthe pour avoir éludé, en homme d'esprit, une difficulté qu'il désespérait de vaincre, et couvert d'un manteau le visage d'Agamemnon présent au sacrifice d'Iphigénie, pour faire comprendre la douleur d'un père par cet artifice mieux que par toute expression qu'il aurait pu lui donner. Timanthe avait pris cette idée à un autre homme d'esprit, Euripide¹. Quatre écrivains, aussi très ingénieux, Cicéron, Quintilien, Lessing et Voltaire, l'en ont loué. Il y a dans tout cela beaucoup d'esprit, et peut-être trop dans l'appréciation de la conception de Timanthe : voiler sa tête est un signe de la douleur fort ordinaire chez les poètes² et qui se trouve ailleurs chez les artistes grecs³. Quoi qu'il en soit, on doit reconnaître dans les bas-reliefs et les peintures antiques où Agamemnon se voile la tête⁴ des imitations de Timanthe peignant d'après Euripide.

Nous avons le personnage même d'Hécube dans la *Pleureuse* du Capitole⁵. Cette prétendue pleureuse est une Hécube furieuse et une Hécube en scène, car elle porte le costume, elle a le geste et la vivacité du théâtre, je dirais volontiers l'exagération de la pantomime.

Je crois même qu'on peut déterminer dans quelle scène de la tragédie d'Euripide Hécube paraît ici. La violence et la fureur de son geste ne peuvent convenir à l'abattement désespéré qui suit sa séparation d'avec sa fille, mais conviennent très bien, au contraire, aux imprécations que lance contre Polydore Hécube se justifiant devant Agamemnon d'avoir égorgé les enfants du meurtrier de son fils et de lui avoir arraché les yeux. C'est une mère qui plaide comme une furie.

Son regard est tourné vers le ciel, sa bouche lance des imprécations ; on voit qu'elle pourra faire entendre ces hurlements, ces aboiements de la douleur effrénée que l'antiquité voulut exprimer en supposant que la malheureuse Hécube avait été métamorphosée en chienne, une chienne à laquelle on a arraché ses petits.

Tous les principaux moments de *l'Iphigénie en Tauride* sont représentés sur plusieurs bas-reliefs⁶ : la prêtresse de Diane conduisant les victimes à la mort et, comme dans la tragédie, n'étant là que pour répandre l'eau sacrée sur leur tête, tandis qu'un Scythe va les immoler⁷ ; la lettre écrite par Iphigénie à son frère, et dont elle charge Oreste avant de l'avoir reconnu ; la reconnaissance du frère et de la sœur ; le départ des deux Grecs emmenant Iphigénie qui emporte la statue de Diane⁸. En voyant dans un de ces bas-reliefs Oreste et sa sœur en présence,

¹ *Iphigénie en Aulide*, 1550. Euripide avait supposé également qu'Oreste couvrait ses yeux de son manteau avant de frapper sa mère. (*El.*, 1221.)

² Overbeck en cite huit exemples. (*Gal.*, p. 316.)

³ Une Hécube dont parle Christodore. (*Elphr.*, 179.)

⁴ Je ne connais point à Rome de composition semblable ; mais deux bas-reliefs de Florence et deux peintures antiques de Naples peuvent, en tenir lieu.

⁵ *Salle des Hercules*, 28 ; c'est l'opinion de Winckelmann. Raoul Rochette (*M. in.*, pl. 57, p. 315) a attribué à Hécube une tête de vieille femme de la villa Albani.

⁶ *Vill. Alb.*, salles d'en bas ; palais Mattei, seconde cour ; *Musée de Saint-Jean-de-Latran*.

⁷ *Iph. in Taur.*, 621-4.

⁸ Sur quelques bas-reliefs le dénouement diffère de celui d'Euripide, le roi Thoas est tué par Oreste ; ce dénouement était celui du *Doulorestès*, tragédie latine de Pacuvius ; M. Welcker suppose que Pacuvius l'avait emprunté à une tragédie grecque portant le même titre (*Gr. tr.*, p. 1161-5), mais on n'a pas besoin de cette supposition, car Thoas pouvait être tué par Oreste dans une tragédie d'Eschyle dont le sujet était, ce semble, le même que celui de *Iphigénie en Tauride* et qui avait pour titre : *Ἰφειά* (*Esch.*, Fr. Did., p. 234) ; Lucien (*Toxaris*, 5-6) en dit autant d'une suite de peintures qu'on voyait dans le temple de Scythie consacré à Oreste et Pylade, et parmi lesquelles était la mort de Thoas.

M. Welcker croit les entendre, comme nous l'avons cru tout à l'heure pour Oreste retrouvant Électre, s'adresser les paroles qu'ils s'adressent dans Euripide. Winckelmann pensait que les bas-reliefs offrent une combinaison de deux tragédies d'Euripide, son *Iphigénie en Tauride* et son *Oreste*. Pylade, tenant dans ses bras Oreste, que ses fureurs ont repris¹, offre une expression visible de l'amitié touchante qui, dans cette dernière tragédie, lui fait soutenir le corps et le courage de son ami².

Les nombreux bas-reliefs consacrés à l'amour de Phèdre pour Hippolyte³, contiennent toute la tragédie d'Euripide : Phèdre, en proie à sa passion, la nourrice qui va trouver le jeune chasseur, la mort d'Hippolyte.

Dans Euripide, Phèdre, emportée par l'amour, s'écrie (*Hipp.*, 215-231), avec une impétuosité de passion et une convenance de détails que n'égalent pas les beaux vers de Racine, dont les deux derniers sont un peu étrangers à la situation :

*Dieux, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je, au travers d'une noble poussière,
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !*

Conduisez-moi dans la montagne ; je vais dans la forêt, parmi les pins... Dieux immortels, je veux exciter les chiens par mes cris ; j'entourer d'un rameau thébessalien mes cheveux blonds et tenir dans ma main un javelot à la pointe aiguë... Ô Arthémis, reine du marais sacré et des gymnases où résonnent les pas des chevaux ; que ne suis-je sur le sol qui t'est consacré, domptant des coursiers !

Les chiens, les chevaux, l'appareil de la chasse, en présence desquels l'imagination de Phèdre, exaltée par l'amour, la transporte, tout cela est dans les bas-reliefs présent au spectateur ; ce que Phèdre rêve, il le voit.

La nourrice de Phèdre va trouver Hippolyte et lui révéler la passion qu'a conçue pour lui sa maîtresse. Dans le premier *Hippolyte* d'Euripide, aujourd'hui perdu, Phèdre, comme dans Sophocle, Sénèque⁴ et Racine, déclarait elle-même sa passion. C'est donc le second *Hippolyte*, le seul conservé, qu'ont suivi de préférence les auteurs des bas-reliefs⁵ ; ce n'est ni le premier *Hippolyte* d'Euripide, ni la *Phèdre* de Sophocle.

Dans la tragédie d'Euripide, Phèdre se pend, et Thésée trouve dans sa main la lettre qui accuse Hippolyte. Des peintures, découvertes à Rome, dans la Maison Dorée de Néron, montrent l'épouse de Thésée tenant la corde fatale. Déjà on la voyait pendue dans la Lesché de Delphes, peinte par Polygnote. L'art et la poésie grecque avaient adopté l'une et l'autre ce genre de mort honteux par lequel Phèdre vengeait sa honte suivant la tradition ; Racine l'a remplacé par le poison et par un genre de mort plus distingué.

¹ Dans plusieurs bas-reliefs ; dans celui dont faisait partie un groupe détaché à Saint-Jean-de-Latran ; selon Winckelmann, ce groupe a pour origine un tableau de Théodore que Plinie désigne ainsi : *Orestis insania, les fureurs d'Oreste*. (Plinie, XXXV, 40, 19.)

² *Or.*, 801. Dans l'*Iphigénie en Tauride*, Pylade prend soin d'Oreste au moment où celui-ci est ressaisi par son égarement. *Iph. en Taur.*, 281-311.

³ Zoega en connaissait une dizaine ; le plus complet est celui d'Agrigente. A Rome, *villa Panfili* et *villa Albani*. De plus, une peinture dans les Thermes de Titus (*Pitture dei Thermi di Tito*, pl. 43), dont M. Thiersch a dit qu'elle expliquait l'*Hippolyte* d'Euripide. (Dissert., *vet. artific. opera vet. poet. carm. explicari*, p. 21.)

⁴ Dans la *Phèdre* de Sophocle également perdue, la reine devait déclarer son amour elle-même, car la nourrice l'en détournait. (Welck., *Gr. tr.*, p. 398.)

⁵ Dans le bas-relief Panfili, Phèdre semble être en présence d'Hippolyte, c'est une illusion. Deux parties du sujet sont rapprochées comme il arrive souvent par les conditions du bas-relief, mais elles sont censées distinctes.

Enfin, le dénouement tel qu'il est raconté par Euripide et par Sénèque dans des récits qui ont servi de modèle à celui de Thérémène, — Hippolyte précipité de son char, — ce dénouement se voit retracé sur les bas-reliefs, d'après Euripide ; il se voyait dans un tableau qu'Antiphile avait composé d'après lui sans doute et qui était à Rome¹ ; Antiphile y avait représenté Hippolyte épouvanté par le monstre.

L'*Alceste* d'Euripide est aussi tout entière sur les sarcophages², où ce dévouement sublime de l'amour conjugal fait une allusion poétique aux vertus d'une morte et au regret d'un époux, plus tendre, je l'espère pour lui, que l'Admète d'Euripide, lequel cède si volontiers à Alceste sa place chez les Ombres. On y suit la marche de la tragédie grecque, avec les diversités que comporte la différence de la sculpture et de la poésie. L'oracle d'Apollon, annonçant qu'Admète sera sauvé si quelqu'un de sa famille veut mourir à sa place, est exprimé par la présence du dieu lui-même et par le trépied fatidique ; puis on voit Alceste qui s'est offerte à la mort pour son époux et qui, du lit où elle est couchée, lui tend la main, lui recommandant ses deux enfants, tandis que sa jeune fille, un genou en terre, étend les bras vers elle avec un mouvement très dramatique. Ceci est une scène, et une scène admirable d'Euripide (*Alc.*, 280 et suiv.), admirable au moins de la part d'Alceste. Le poète a fait, ce qu'il a pu pour *sauver*, comme on dit, le triste rôle d'Admète ; mais sa situation est trop fautive pour intéresser, et on en a bien le sentiment en présence de la piteuse figure qu'il fait sur le bas-relief du Vatican. La tête d'Admète est un portrait dont le caractère ignoble ne va pas mal aux sentiments que ce personnage exprime dans une autre scène d'Euripide, celle où il reproche à son vieux père de n'avoir pas voulu mourir pour Alceste, que lui, Admète, a laissé mourir à sa place, et où le père indigné, traitant son fils comme il le mérite, témoigne brutalement de son amour pour la vie. Cette odieuse scène est indiquée aussi sur les bas-reliefs. Puis le sculpteur, ce que n'a pu faire le poète, suit dans la demeure de Pluton Hercule, qui va y chercher Alceste, puis la ramène, voilée comme l'on représente les Ombres, et rappelant l'imagination bizarre dont s'est avisé Euripide. Dans la pièce de celui-ci, où le bouffon et le pathétique s'allient ainsi que chez Shakspeare, Hercule présente à Admète son épouse voilée, comme une femme esclave qu'il le prie d'accepter. Il faut dire à l'honneur d'Admète qu'il n'accepte pas et mérite la joie de la surprise que lui fait Hercule en lui montrant Alceste. Sophocle, qui avait écrit aussi une *Alceste*, avait placé dans la bouche d'Admète ce vers, qui faisait plus d'honneur à sa franchise qu'à sa générosité : *Si un autre meurt, je ne me soucie point de mourir avec lui*³.

Une mosaïque du Vatican (Salle des Muses), où sont figurées des scènes de tragédies, a paru en offrir une qui se passe entre Hercule et Alceste. Hercule, comme d'autres figures de la mosaïque, y paraît dans la longue robe tragique du théâtre.

Les bas-reliefs nous rendent également presque tout entière la *Médée* d'Euripide⁴.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 57, 2 ; Philostrate, II, 4.

² *M. Chiar.*, 179 ; *villa Albani*.

³ Welcker, *Gr. tr.*, p. 545. On pourrait mettre, il est vrai, ce vers dans la bouche du chœur ; mais il va trop bien à la bassesse naïve des sentiments d'Admète pour le lui enlever. Dans tous les cas ce serait de la part du chœur qui moralisait toujours une triste morale.

⁴ Ils nous montrent même l'avant-scène du drame : Médée aidant Jason à vaincre le dragon, villa Ludovisi (II, 17). Le dragon s'élançait contre Jason, et Médée se préparait à l'endormir au moyen d'un gâteau soporifique.

Jason va épouser Glaucé ; Médée, furieuse, envoie d'abord par ses enfants à sa rivale des ornements empoisonnés qui doivent la consumer, puis, pour punir l'infidèle, elle égorge ces pauvres enfants, monte sur un char attelé de dragons qui doit l'enlever à travers les airs ; et de là, implacable, elle insulte l'époux dont elle s'est vengée¹. Ces diverses scènes de la *Médée* d'Euripide se déroulent tragiquement sur plusieurs bas-reliefs très semblables et qui paraissent tous avoir pour original commun la tragédie grecque.

En présence de ces bas-reliefs, on peut se donner à sa fantaisie le spectacle, soit de la totalité, soit d'un acte détaché de la *Médée* d'Euripide, c'est un *libretto* sculptural au moyen duquel on pourrait ; comme pour *Iphigénie en Tauride*, comme pour *Hippolyte* et *Alceste*, en recomposer l'ensemble ; si elle était perdue.

Médée est assise dans le vestibule de sa maison, lieu de la scène où se passe la tragédie d'Euripide, dont nous avons ainsi comme la décoration ; au-dessus d'elle plane un génie de la mort : c'est une expression de la Némésis qui planait sur la tragédie. Créon, père de Glaucé, et sa nourrice, sont des personnages d'Euripide.

Horace, dans son *Art poétique*, ne voulait pas que Médée tuât ses enfants sous les yeux des spectateurs. Euripide s'était soumis d'avance à cette loi du goût qu'avait violée sans doute quelques-uns de ses imitateurs latins. Les auteurs des bas-reliefs l'ont observée, ainsi que les auteurs des statues et des peintures qui représentaient Médée dans le moment le plus terrible et le plus troublé : elle ne frappe point ses enfants, mais, triste, elle les regarde qui jouent à ses pieds. Telle elle était dans le tableau de Timomaque, — qui avait dû s'inspirer d'Euripide pour sa *Médée*, aussi bien que pour son *Oreste* et son *Iphigénie en Tauride* — *voulant tuer ses enfants et voulant les sauver*, comme il est dit dans un vers de l'*Anthologie*² ; telle elle était dans deux statues qui montraient des larmes dans ses yeux irrités, et son âme, passant de la colère à la compassion et de la compassion à la colère³, l'art, développant ainsi ce qui n'est qu'indiqué dans la tragédie⁴. Les bas-reliefs du reste suivent Euripide pas à pas et font passer devant nos regards son œuvre presque complète ; il est même des parties de l'action tragique que le public d'Athènes ne voyait pas et que nous voyons à Rome : ainsi la mort de la nouvelle épouse de Jason, qui n'est qu'en récit dans Euripide, est représentée pour nous sur les bas-reliefs.

Les *Phéniciennes* d'Euripide, dont le sujet est le même que celui des *Sept Chefs devant Thèbes* d'Eschyle, contiennent un récit du combat d'Étéocle et de Polynice⁵ qui n'a pas été étranger aux bas-reliefs où est retracé ce dénouement de la guerre fratricide⁶, et où l'on voit Polynice tombé sur un genou⁷ comme le montrait ce récit⁸.

¹ *M. P. C.*, 603.

² *Anth. gr.*, III, p. 294, et à en juger par une peinture de Pompéi.

³ *Anth. gr.*, *ibid.*, et II, p. 499 ; *Anth. Plan.*, IV, 138.

⁴ Callistrate (13) décrit une Médée hésitant entre le désir de la vengeance et l'amour maternel, statue qui, dit-il, semblait, exprimer ces sentiments d'après Euripide.

⁵ Euripide, *Phéniciens*, 1399-1424 ; Eschyle, *Sept Chefs devant Thèbes*, 894.

⁶ *M. P. Cl.*, 454.

⁷ Il était ainsi sur le coffre de Cypsélus (Pausanias, V, 19, 1). Pythagoras avait représenté le combat d'Étéocle et Polynice. (Tat., *Or. Ad Gr.*, 54.)

⁸ On y voit aussi d'ordinaire une Furie derrière chacun des deux frères ennemis, figurant à l'extérieur celle qui remplissait leurs âmes. Sur le coffre de Cypsélus, près d'eux, était une femme horrible, aux longues dents, aux ongles crochus, à peu près comme la *Mort* d'Orcagna, au *Campo Santo* de Pise. En effet, c'était une déesse de la mort, une *Kèr*, qu'ont remplacée les furies.

Dans le Capanée de la villa Albani, je vois une réminiscence d'Eschyle, qui ne dit pas quand le sacrilège fut frappé par la foudre¹, ce qui permet de supposer que ce fut à terre ; plutôt qu'une réminiscence d'Euripide qui le montre tombant de l'échelle, déjà mort et embrasé. Capanée porte dans les *Phéniciennes* (1180, 1189-90) cette échelle qu'il porte dans le bas-relief de la villa Pantiti. Souvenons-nous aussi que Tauriscus, le peintre de Clytemnestre, et qui paraît avoir aimé les sujets tragiques, avait peint Capanée². Le Capanée de la villa Albani a une attitude violente qui semble d'après un tableau plus que d'après une statue.

Un seul bas-relief à Rome (cour du palais Giustiniani) retrace Penthée mis à mort par sa mère Agavé et ses sœurs Ino et Autooné, qui rendues furieuses et folles par Bacchus, dont Penthée avait méprisé le culte, le poursuivirent sur les montagnes comme une bête sauvage et le déchirèrent. A ce sujet terrible se rapportent trois figures de femmes en relief, d'un caractère tragique³ ; mais on ne peut affirmer que les trois figures soient d'après Euripide, car la mort de Penthée fut mise avant lui et après lui⁴ sur la scène. Un sujet où était célébré le triomphe de Bacchus et où dominait l'emportement bachique, devait être en Grèce aussi ancien que le théâtre, dont l'origine tenait au culte de Bacchus ; aussi y avait-il un *Penthée* de son fondateur Thespis⁵.

On voit que la tragédie grecque est vivante, pour ainsi dire, dans les tableaux dramatiques des bas-reliefs romains ; il y a plus, nous pouvons, à l'aide des bas-reliefs dont ils ont fourni le sujet, nous faire quelque idée de plusieurs tragédies perdues.

Par exemple, des deux parties perdues du *Prométhée* d'Eschyle ; le même bas-relief⁶ réunit ce qu'on voyait le même jour sur le théâtre d'Athènes : *Prométhée ignifère* pétrissant l'homme ; et *Prométhée délivré* du vautour par Hercule.

Dans le *Prométhée enchaîné*, le Titan n'est dit nulle part avoir créé les hommes, mais bien avoir ravi en leur faveur le feu, principe des arts et de la civilisation. Cependant un vers du premier *Prométhée*⁷ semble indiquer que le Titan avait formé la femme avec de l'argile, ainsi qu'on le voit sur les bas-reliefs, fabriquant par ce moyen des hommes et des femmes⁸.

Outre le bas-relief capitolin, le *Prométhée délivré* d'Eschyle a fourni le sujet d'une peinture très fine qui décore le *Columbarium* de la villa Panfili.

Un événement indiqué dans un fragment du *Prométhée délivré* nous a été conservé, selon l'opinion de Zoega, par quelques figures en relief placées entre les jambes d'un trépied⁹. J'en parle d'autant plus volontiers que le passage du Prométhée délivré auquel cette sculpture peut faire allusion, contient la plus

¹ Le chœur prédit seulement qu'il sera foudroyé. (*Sept*, 441-6.)

² Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 40, 19.

³ *M. Chiar.*, 150.

⁴ Par plusieurs de ces poètes tragiques d'imitation ; dont les couvees plus récentes ont dû exercer sur l'art de l'époque avancée une action que nous ne pouvons apprécier. Pour *Penthée*, on nomme Jophon, Héoplion, Xénoclès, Héraclide, Lycophon. Il faut citer aussi à Rome *Penthée*, tragédie d'Attius, et *Agaté*, pantomime de Stace.

⁵ Et un *Penthée* d'Eschyle.

⁶ *Musée du Capitole*, salle des Colombes.

⁷ *Esch.*, Fr. Didot, p. 189.

⁸ Il y a une femme dans un bas-relief du musée Pio-Clémentin, 251, qui par là se rapproche tout à fait du vers d'Eschyle que j'ai cité. Dans Hésiode (*Op.*, 65), une femme est formée d'argile ; mais c'est par Vulcain, et cette femme est Pandore, que Prométhée ne créa point puisqu'il la reçut de Jupiter.

⁹ *M. P. Cl.*, 601. Visconti, dont Ot. Müller partage l'opinion, croit plutôt que les adversaires d'Hercule sont les Hippocoontides. Rien ne désigne ceux-ci ; leur nombre était différent. Les massues dont les adversaires d'Hercule sont armés indiquent plutôt des barbares, comme les Ligures.

ancienne nation de la Gaule qui existe dans la poésie grecque. Prométhée annonçant à Hercule ses futurs exploits lui prédit qu'il viendra dans le pays des Ligures, qu'ils lui feront la guerre et qu'au moment où il sera près d'être accablé par eux, Jupiter fera pleuvoir une grêle de pierres pour qu'il puisse s'en servir contre ses ennemis. C'est évidemment l'origine mythologique de la Crau, plaine peu éloignée de Marseille, — par conséquent alors dans le pays des Ligures, — qui est, en effet, un champ de cailloux, laissés là par quelque *diluvium* géologique, et qu'une légende grecque, probablement d'origine massaliote, supposait avoir été lancés par Jupiter pour défendre son fils¹.

Le rachat du corps d'Hector par Priam formait le sujet des *Phrygiens*, tragédie d'Eschyle², et aussi d'une pièce perdue de Sophocle. Le bas-relief du Capitole et ceux où, comme dans celui-ci, Mercure ne paraît point, sont plutôt d'après Sophocle que d'après Eschyle, car nous savons que Mercure intervenait dans la pièce d'Eschyle³, ainsi qu'il intervient dans l'Iliade, et rien ne fait supposer qu'il en fût de même dans la pièce de Sophocle. Dans toutes deux le héros gardait devant Priam un long silence. C'est l'obstination de ce silence qu'a voulu exprimer l'auteur du bas-relief capitolin. Le sculpteur a donné à Achille, qui se détourne, une attitude si expressive qu'elle paraît forcée ; il la doit sans doute, dans l'origine, à l'acteur qui jouait soit dans la tragédie d'Eschyle, soit dans celle de Sophocle, ou dans celles d'Ennius ou d'Attius, car tous ces poètes avaient traité ce pathétique sujet.

Parmi les tragédies perdues de Sophocle, il en est plusieurs dont les sujets se retrouvent sur les bas-reliefs romains, mais sans qu'on puisse, au moyen des maigres analyses des grammairiens et de quelques fragments échappés à la destruction, faire la part de leur influence, d'autant plus que très souvent les sujets de ces tragédies perdues de Sophocle ont été également traités par Eschyle, par Euripide et par d'autres ; mais, seul des trois grands tragiques, Sophocle avait mis sur le théâtre l'enlèvement du Palladium, dans ses *Laconiennes*. D'après le peu qu'on sait de cette tragédie, durant l'expédition il survint un sujet de querelle entre les deux héros qui s'en étaient chargés ; c'est ce que font entrevoir dans le bas-relief du palais Spada les regards irrités qu'ils se lancent, le geste violent d'Ulysse et l'air résolu et sombre de Diomède⁴.

Le *Dédale* de Sophocle n'avait point pour sujet la fuite du père d'Icare, et les deux bas-reliefs de la villa Albani qui représentent celui-ci fabriquant des ailes, ne peuvent être inspirés par cette pièce qui paraît avoir été un drame satirique⁵ ; si on veut leur chercher une origine dans la tragédie grecque, il faut la demander aux *Crétois* d'Euripide dont la fuite de pédale était le sujet⁶.

Achille à Scyros était encore un sujet traité par Sophocle et que traita aussi Euripide. Ce sujet, qui ne figure point dans les récits de la poésie Cyclique, dut donc arriver aux artistes par la tragédie de Sophocle, et par celle d'Euripide. Polygnote, il est vrai, lui avait donné place dans ses peintures de Delphes ; mais

¹ Strabon (IV, 1, 7) et Plin (III, 5, 4) désignent avec précision le lieu. On ne peut douter que ce *champ de pierres* ne soit la Crau.

² Müller (*Arch.*, p. 711) ne juge pas impossible que des statues de Phrygiens avec des cratères, dont l'une est au Vatican, aient appartenu à un groupe faisant partie du chœur de *Phrygiens* dont la pièce d'Eschyle portait le nom.

³ Overb., *Gal.*, 465-6. *Fragm. Soph.*, éd. Did., p. 264.

⁴ Welck., *Gr. tr.*, p. 130. Braun a refait toute une scène des *Laconiennes*, à l'aide des bas-reliefs, mais cette restitution est un peu risquée.

⁵ Welck., *Gr. tr.*, p. 75.

⁶ *Ibid.*, p. 892. Statues d'Icare dans des bains à Constantinople. (*Anth. gr.*, II, p. 408-9)

la scène a dans les bas-reliefs une animation, l'attitude d'Achille et celle de Déidamie une vivacité et une véhémence que ne pouvait leur avoir communiquées le maître austère dont la vaste composition renfermait un grand nombre de sujets et de personnages sans rapport entre eux et qui devaient ressembler, par leur ordonnance tranquille, aux fresques florentines du quinzième siècle à Santa-Maria-Novella. Il y a donc toute raison de retrouver la scène principale de l'*Achille à Scyros* de Sophocle ou d'Euripide dans les bas-reliefs qui montrent le jeune héros s'élançant au son de la trompette soudainement entendu. C'est un vrai coup de théâtre.

Si nous ne pouvons pas tirer grand'chose des bas-reliefs pour découvrir le contenu des tragédies perdues de Sophocle, nous pouvons, avec beaucoup de vraisemblance, dériver de l'une d'entre elles la composition d'un chef-d'œuvre du Vatican, le Laocoon.

L'opinion de Lessing, qui, dans un ouvrage, du reste, plein de vues ingénieuses, donnait pour original au groupe du Vatican le récit de Virgile, est aujourd'hui abandonnée. Dans Virgile, Laocoon accourt avec des armes pour secourir ses enfants attaqués par les serpents. Dans le groupe il en est autrement : Laocoon s'était assis sur l'autel pour s'en faire un refuge quand les serpents sont venus l'assaillir. Ses enfants épouvantés, se sont rapprochés de lui, et tous trois ont été enveloppés. Dans Virgile, les serpents dominent Laocoon de leurs cols élevés ; dans le groupe, rien de semblable, et le col des serpents domine si peu le malheureux père, qu'un d'eux lui mort le flanc. Dans Virgile ils entourent de deux replis le corps du père et de deux replis le corps des enfants, ce qui ne se voit point dans le groupe. De plus, la sculpture a encore trop de grandeur pour ne pas être antérieure à l'empire et, comme je l'ai dit, l'origine rhodienne des sculpteurs fait placer leur date avant la prise et la chute de Rhodes, qui tombent dans les dernières années de la république romaine. Il faut donc chercher à ces chefs-d'œuvre une source plus ancienne que la description de Virgile, et on a pensé¹, selon moi avec toute vraisemblance, que cette source pouvait être la tragédie perdue de Sophocle, devenue ainsi une tragédie retrouvée ; elle devait contenir un récit de la catastrophe où les auteurs du *Laocoon* ont pu puiser l'inspiration vraiment tragique² qui anime leur composition immortelle.

L'absence de tout sentiment d'indignation contre la destinée, qu'il faut, quoi qu'on en ait dit, reconnaître dans l'expression seulement douloureuse de Laocoon, et qui étonnerait, s'il était puni, comme chez Virgile, pour avoir donné un sage conseil à ses concitoyens, s'explique, au contraire, très naturellement, si Laocoon entraîné par l'amour a pris une épouse contre la volonté d'Apollon dont il était le prêtre³, ou a manqué de respect au temple du dieu, tradition qu'avait suivie Sophocle dans sa tragédie. Un mortel puni pour avoir oublié la soumission aux dieux, c'était un sujet bien approprié au génie de la tragédie grecque.

A la mort de Laocoon se rattache l'épisode du *cheval de Troie*, qui l'amène. Nous avons rencontré cet épisode sur un bas-relief de la villa Albani ; il avait été mis sur le théâtre à Rome par Noëvius. La tragédie latine devait avoir pour original grec le Sinon de Sophocle et plus vraisemblablement encore l'*Epeiuis* d'Euripide.

¹ Herder a eu le premier cette idée, comme le reconnaît M. Welcker qui la partage. (*D. akad. K. Mus. in Bonn.*, p. 154,)

² Dans Arctinus, qui suivait l'ancienne tradition épique, les serpents ne tuaient qu'un des enfants avec son père ; les auteurs du Laocoon ont dû puiser à une autre source puisqu'ils ont supposé deux enfants, ce qui convenait mieux à la symétrie du groupe sculptural.

³ *Hyg.*, 155.

— Epeius était celui qui avait construit le cheval de Troie. — On voyait, sans doute, dans la pièce grecque les guerriers descendre de l'intérieur du cheval, comme on les voyait sortant du cheval conservé à l'Acropole d'Athènes en mémoire de celui de Troie, et comme on les voit encore sur le bas-relief Albani. Mais les trois mille cratères qui figuraient dans la pièce de Nævius¹, offraient un spectacle tout romain. Les Romains aimaient à donner à une représentation dramatique l'air d'une pompe triomphale. Là on le sentiment de l'art baisse, on attache à la mise en scène une importance exagérée.

Il est une œuvre mémorable de la sculpture antique dont on peut, je crois, trouver aussi l'origine dans une tragédie perdue de Sophocle, c'est la mort des Niobides.

Les statues qui se rapportent au grand ensemble de sculptures sorti de la main des Scopas, et les bas-reliefs plus ou moins beaux ou plus ou moins médiocres², qui reproduisent, à leur manière, la même catastrophe, ont un caractère tragique³. Dans les derniers, comme je l'ai dit, le pathétique est poussé jusqu'à l'excès. La violence des gestes et des attitudes est extrême ; une tragédie, une représentation dramatique est au rond de tout cela⁴.

Quant aux statues, je ne sais jusqu'à quel point Scopas, qui les conçut, avait devant les yeux la *Niobé* de Sophocle ou la *Niobé* d'Eschyle, — car les deux plus grands maîtres de la scène grecque s'étaient exercés sur cet émouvant sujet⁵, lequel est déjà tout entier dans Homère⁶ ; mais ce qui me semble visible, c'est que dans l'histoire de la sculpture grecque, Scopas occupe une place correspondante à celle qui appartient à Sophocle dans le développement de la tragédie grecque. Chez Scopas, ce n'est plus la majestueuse sévérité de Phidias exprimant plutôt l'idée que la passion, c'est la passion, c'est le sentiment qui dominant, mais la passion et le sentiment unis à la grandeur. On n'en est pas encore à l'époque où la passion sera remplacée par une sensualité exquise et où Praxitèle noiera tout dans la grâce. De même chez Sophocle on ne trouve plus le grandiose surhumain d'Eschyle, mais on n'en est pas encore au triomphe de la sensibilité et de l'esprit qui caractérisera les œuvres d'Euripide. Le groupe aux Niobides, à ceux du moins qui ont conservé l'empreinte du génie, de Scopas, le pathétique élevé mais tempéré de Sophocle avec une suavité que n'a point Eschyle et sans la mollesse d'Euripide ; c'est pourquoi je crois que l'artiste qui en a créé les modèles s'inspira plutôt de la *Niobé* de Sophocle que de celle d'Eschyle.

¹ Cicéron, *ad Fam.*, VII, 1.

² En général, leur exécution est médiocre et évidemment romaine, sauf peut-être celui de la villa Albani (escalier). Un seul, transporté de la villa Borghèse à Paris, a mérité que Meyer y ait cru voir une imitation du style de Phidias, ce serait plutôt du style de Scopas. A Venise est un bas-relief des Niobides, venu de Grèce, qui montre que les bas-reliefs romains sur ce sujet ont été précédés par des bas-reliefs grecs.

³ Pausanias, I, 23, 10. Ce caractère théâtral se montre aussi dans une peinture de Pompéi, une des Niobides semble déclamer en s'adressant aux spectateurs.

⁴ En parlant d'une Niobide, Feuerbach (*Vat. Apoll.*, p. 342) dit que son attitude tendue est manifestement calculée pour l'effet tragique. Il ajoute : *Le mouvement des Niobides n'est pas autre chose qu'une danse tragique.*

⁵ Peut être aussi Euripide, mais Hermann rejette l'existence d'une *Niobé* d'Euripide. (*Esch.*, *Fragm.*, *Did.*, p. 218.)

⁶ *Iliade*, XXIV, 602. La tradition n'avait pas encore atteint le caractère tragique que le théâtre devait lui donner ; Homère dit, dans sa naïveté, que la douleur de Niobé ne l'empêchait pas de manger.

Quelques vers conservés de la tragédie de Sophocle s'appliquent assez bien aux statues d'après Scopas. La sœur qui cherche à protéger son frère en étendant sur lui son vêtement est celle qui aimait particulièrement l'aîné de ses frères¹.

Le Pédagogue, qu'on reconnaît à son costume barbare, courait ainsi tout effaré sur le théâtre en gémissant sur la beauté de ses élèves qui ne devait pas les sauver.

Les bas-reliefs des Niobides² rappellent aussi Sophocle. La nourrice, personnage qui paraît fréquemment dans la tragédie grecque est là, relevant de terre et soutenant dans ses bras une fille de Niobé, comme elle faisait sans doute dans la tragédie perdue, quand elle s'écriait : *C'est moi qui les réchauffais, les ranimais dans des langes de laine finement tissue, échangeant sans relâche la fatigue du jour contre celle de la nuit*³.

M. Welcker dit avec raison que dans la tragédie les fils ne périssaient pas sous les yeux de leur mère : elle était dans son palais et eux dans l'hippodrome, occupés aux jeux de la palestra⁴, ce qui a fait penser que les deux *lutteurs* de Florence étaient deux Niobides. Le Pédagogue venait sans doute raconter leur mort à cette mère muette et pétrifiée par avance ; il y a dans la profonde douleur de la Niobé de Florence une immobilité morne, qui semble préparer ce lugubre dénoûment ; puis ses filles tombaient l'une après l'autre sous ses yeux, atteintes par les flèches invisibles de Diane. Les convenances du bas-relief, qui ne sont pas les convenances de l'art théâtral, ont forcé le sculpteur de présenter le spectacle autrement, en rapprochant les deux parties de la catastrophe ; mais il est à remarquer que dans les bas-reliefs, Niobé n'est mise en rapport qu'avec ses filles présentes sur le théâtre, et non avec ses fils absents.

L'inspiration, non plus de Sophocle, mais d'Eschyle, se manifeste sur un bas-relief où Niobé est assise près du tombeau de ses enfants⁵, comme s'y asseyait la Niobé d'Eschyle⁶, tandis que le chœur faisait entendre ses lamentations, silencieuse et désespérée.

Je l'ai dit, dans ces bas-reliefs, l'action théâtrale atteint ses dernières limites. Niobé n'a plus ce calme majestueux du désespoir dans une âme héroïque que nous montre la statue de Florence et qu'exprimait, d'une manière sublime, la *Niobé* de Sophocle, répondant au tonnerre souterrain qui annonçait la colère des dieux : Pourquoi m'appeler ? je viens. Elle est agitée par la douleur et comme furieuse ; tantôt serrant contre ses genoux un fils encore enfant, tantôt disputant au courroux des dieux une petite Niobide qui, se pressant contre sa mère, semble vouloir rentrer dans son sein, motif qui est, dans le groupe de Florence, mais rendu avec moins de violence. Ce n'est plus la poésie d'Eschyle ou de Sophocle, c'est celle d'Ovide que traduit cette sculpture éperdue⁷.

*Une dernière restait encore ; sa mère la couvrait de tout son corps, de tout son vêtement. **Laisse-m'en une seule, la plus petite ; elles étaient beaucoup, je le demande la plus petite.***

¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 291.

² *Galerie des Candélabres*, 204 ; *M. Chiar.*, 457 ; *M. de Saint-Jean-de-Latran*.

³ *Fragm. Soph.*, éd. Did., p. 310.

⁴ Ou chassant sur le Cithéron. (Apollodore, III, 5, 6, 3.)

⁵ Sur un sarcophage au musée de Saint-Jean de Latran.

⁶ *Ov., Gal.*, p. 316 ; *Esch., Fragn.*, Did., p. 219.

⁷ Ovide a imité Sophocle selon M. Welcker.

C'est que ces bas-reliefs ont été faits à Rome, où Ovide écrivait ; peut-être d'après une *Niobé* latine, celle d'un certain Bassus, ou d'après une pantomime de Niobé, que nous savons par Ausone avoir existé.

C'est dans Euripide, comme je l'ai dit, le plus dramatique des poètes tragiques grecs, que puisèrent surtout les auteurs des bas-reliefs dramatiques¹ ; aussi trouve-t-on dans leurs compositions la trace, en assez grand nombre, des tragédies perdues d'Euripide.

Protésilas, rendu pour un moment à l'amour de Laodamie, est un des sujets qu'on renéontre le plus fréquemment sur les sarcophages. Ce sujet attendrissant était emprunté à Euripide², car nous ne connaissons que lui parmi les Grecs qui l'ait traité. Protésilas était le premier qui eût touché le sol troyen, et en y mettant le pied il avait reçu la mort ; les bas-reliefs nous le montrent en effet sur le rivage, cadavre d'abord, puis ombre voilée conduite par Mercure. Ceci devait être mis en récit dans la tragédie. Plus loin, Laodamie apparaît couchée au pied du portrait de son époux, portrait célèbre dans la tradition, avec lequel, mariée à un autre époux, elle passait ses nuits ; la tradition ajoutait que forcée par son père de le brûler, elle se jeta avec lui dans les flammes. Elle devait dire, dans Euripide, des choses touchantes en présence de ce portrait ; en n'en a conservé que ce vers :

Combien ment l'espérance aux mortels insensés !

Puis Protésilas, rendu momentanément à la vie, converse avec Laodamie. Cette scène, que la sculpture ne fait qu'indiquer, devait aussi être bien touchante. Enfin, Protésilas redevenu Ombre, est reconduit par Mercure dans la demeure de Pluton, où le poète dramatique ne pouvait le suivre et où le sculpteur l'accompagne.

Euripide était l'auteur d'un *Méléagre*. La chasse au sanglier de Calydon, la tête ou la peau du sanglier donnée par Méléagre à la belle Atalante, l'indignation de ses oncles maternels, la douleur d'Atalante privée par eux de cette offrande, la colère de Méléagre qui cause leur mort, la fureur d'Althée, mère de Méléagre, le tison auquel les jours du héros étaient attachés et que, pour venger ses frères, elle jette dans les flammes, la mort de Méléagre, l'affliction de sa femme Cléopâtre et d'Atalante qu'il aimait, tous ces incidents de la tragédie d'Euripide sont répétés sur de très nombreux sarcophages³. Ici, l'on ne peut affirmer que tout vienne d'Euripide, car Eschyle⁴ avait composé une *Atalante*, Sophocle un *Méléagre*, et tous trois avaient été devancés par Phrynicus. Mais le côté pathétique du sujet qui prévaut dans les bas-reliefs n'avait pas dû être aussi développé par les deux grands prédécesseurs d'Euripide. Cléopâtre et Atalante

¹ Dans le temple de Cyzique étaient sculptés des sujets tragiques empruntés surtout à Euripide. (*Fragm. Eurip.*, Did., p. 773.)

² *Galerie des Candélabres*, 112. On a cru reconnaître sur un de ces bas-reliefs les trois portes du théâtre (Feuerbach, *Ap. Vat.*, p. 331) ; ce serait une preuve bien manifeste que l'auteur du bas-relief pensait à une représentation dramatique. Il ne paraît pas que ce prît être une représentation donnée sur un théâtre romain, car la *Protesilaodamia*, attribuée à Navius, n'était point une tragédie et n'était point de Navius (Welck., *Gr. tr.*, p. 1368-1372). Les signes bachiques, masque, thyrses et cymbales, qu'on remarque sur un bas-relief, font-ils aussi allusion au théâtre ? Je crois que c'est plutôt une de ces allusions aux mystères de Bacchus que nous verrons être si fréquentes sur les bas-reliefs des monuments funèbres.

³ Il en existe à peu près dans toutes les collections. M. Welcker pense, d'après les fragments de la tragédie d'Euripide, que les événements de la chasse étaient racontés, et l'incident du tison jeté dans le feu par Althée représenté sur la scène. (*Gr. tr.*, p. 157-9.)

⁴ Ce sujet fut souvent traité depuis, en Grèce, par Aristias, Sosiphanès, Antiphon ; à Rome, par Attius, qui avait traduit Euripide, par Ennius et Gracchus. Les tragédies de ceux-ci furent les sources immédiates des bas-reliefs romains.

éplorées près du lit de mort de Méléagre, Althée, saisie au cœur par une furie, qui élève devant elle un flambeau, et se renversant violemment en arrière, au moment de livrer aux flammes le tison fatal, toutes ces choses sont là comme elles devaient être sur le théâtre, alors que le théâtre admettait la vive expression d'une passion et d'une douleur de femme plus qu'il ne pouvait le faire au temps d'Eschyle et même de Sophocle. Phrynicus avait le premier donné pour motif à la mort de Méléagre le coup désespéré de sa mère¹ ; mais sans doute l'amour de Méléagre pour Atalante n'était point la cause de sa mort dans l'œuvre du vieil auteur grec, comme dans le *Méléagre* d'Euripide et dans les bas-reliefs qui en dérivent².

A l'une des extrémités d'un des bas-reliefs sur lesquels se déroule cette action tragique, est la Fortune, le pied sur sa roue, personnification du Destin, dont la puissance est souveraine et contre lequel la volonté humaine ne lutte guère dans la tragédie antique. Devant la Fortune est Némésis, cette équité aveugle du Destin, inflexible comme lui, qui maintient toute chose, bonne ou mauvaise, sous l'égalité de son niveau. Elle tient ici ce glaive destiné à frapper ce qui le dépassera. Le chœur de la tragédie antique est comme l'oracle de Némésis, et Némésis représente ici le chœur à côté du drame.

Je m'arrêterai moins à plusieurs pièces d'Euripide, dont l'influence sur les bas-reliefs est moins considérable et moins évidente. Cependant, il est parfois impossible de la méconnaître. Ainsi, ce n'est pas *l'Œdipe s'aveuglant* lui-même de Sophocle, mais *l'Œdipe* d'Euripide privé de la vue par les guerriers vengeurs de Laius que représentent des urnes étrusques³. Le bas-relief (Palais Spada) où l'on voit l'enfant Opheltès qu'Hypsipyle a abandonné, mort et entouré par les replis d'un serpent, tandis que les témoins de l'événement expriment avec vivacité leur surprise et leur douleur, ce bas-relief a tout l'air d'avoir été composé d'après une scène de *l'Hypsipyle* d'Euripide. La position singulière de l'enfant, placé verticalement la tête en bas dans le bas-relief, convenait à la scène et permettait de le mieux voir que s'il eût été couché.

Deux bas-reliefs à Rome⁴ se rapportent à *l'Andromède* d'Euripide⁵. Dans le bas-relief du Capitole, Persée, qui a tué le monstre, aide à Andromède à descendre du rocher, le poing sur la hanche, avec une courtoisie un peu maniérée⁶ : on dirait un galant chevalier donnant la main à une élégante châtelaine. De même, la pièce d'Euripide était animée d'un sentiment chevaleresque ; la beauté d'Andromède faisait naître dans le cœur de Persée un amour à première vue,

¹ Pausanias, X, 57, 2. Il n'est pas encore question de cet amour chez Homère (*Iliade*, IX, 544). La dispute pour la peau et la tête du sanglier de Calydon amène une guerre entre les Éoliens et les Curètes dans laquelle survient le meurtre des frères d'Althée. Althée, dans son ressentiment, se décide à brûler le tison auquel les jours de son fils sont attachés. Le fond de la tragédie est donc déjà dans Homère, comme les bas-reliefs de la chasse de Calydon étaient en germe dans cette chasse sculptée par Scopas sur le fronton du temple de Minerve à Tégée (Pausanias, VIII, 45, 4) et dans laquelle figurait Atalante.

² Atalante paraissait dans la tragédie d'Eschyle, car elle lui donnait son nom.

³ O. Müller a dit que les urnes étrusques étaient avec Hygin la meilleure source d'où pourrait sortir la reconstruction des tragédies grecques perdues ; ces caves avaient des modèles grecs.

⁴ *Palais Spada. M. Capitole, salle des empereurs.*

⁵ Andromède attachée par les bras au rocher, telle que l'a peinte Ovide (*Met.*, IV, 58), telle que la montrent les peintures antiques et les planisphères célestes et telle qu'elle paraissait au commencement de la tragédie d'Euripide, selon M. Welck. (*Gr. tr.*, p. 616), qui décrit avec beaucoup de vraisemblance toute la décoration, Andromède en cet état ne figure sur aucun bas-relief ; mais à Rome on peut retrouver cette première scène de la tragédie perdue d'Euripide dans *l'Andromède* du Guide au palais Farnèse. En présence de cette blanche figure de femme, Persée pourrait s'écrier encore : *Quelle est cette image d'une belle vierge de marbre ?* (*Fragm. Eurip.*, p. 649) et nous prouvons dire avec Ovide (*Met.*, IV, 61) : *Marmoreum ratus esset opus.*

⁶ Lucien semble avoir tracé, d'après l'original de ce bas-relief, la description qu'il fait de Persée, tendant la main pour soutenir la jeune fille qui descend du rocher sur la pointe des pieds. (Luc., *Dial. Mar.*, XIV, 3.)

comme il arrive si souvent dans les romans de chevalerie. Il exprimait une tendre compassion pour la jeune fille ; puis, en vrai chevalier, déclarait l'amour l'enseignement de la sagesse ; faisant vœu d'éviter ceux qui ne sont pas initiés aux hauts faits qu'il inspire, et de fuir les mœurs sauvages¹, enfin il s'écriait : *Amour, tyran des hommes et des dieux, ou ne nous enseigne pas à trouver beau ce qui est beau, ou viens en aide à ceux que tu fais aimer.*

Ai-je eu tort de dire que Persée se montrait dans la tragédie d'Euripide comme il se montre dans le bas-relief du Capitole, un parfait chevalier² ?

En passant à Rome, le sujet de Persée et Andromède devint un peu romain. Dans Ennius, Andromède disait qu'elle était pour Persée la mère de famille épousée afin d'avoir des enfants, et elle employait l'expression juridique : *liberum quæsendum causa*³.

Dans le bas-relief du Capitole, la tête du monstre marin rappelle sa présence sur la scène, où il était placé devant les regards d'Andromède⁴ ; mais Persée ne nous apparaît point dans l'accoutrement scénique que nous lui connaissons : armé de la harpe, pour couper la tête de Méduse, et portant la besace qui doit la recevoir. Ces détails de mœurs héroïques trop primitives ont été négligés, malgré leur importance, par l'auteur plus raffiné du bas-relief. Persée n'a point à la main la tête de Méduse, que tenait le héros dans la tragédie d'Euripide⁵ et que devait tenir le Persée de la grande sculpture grecque, le Persée de Myron⁶ ou de Pylhagoras⁷. Benvenuto Cellini, quoique sa sculpture diffère beaucoup de celle-là, en est moins loin par le caractère que l'auteur du bas-relief romain, et, à Florence Persée du moins tient à la main la tête de Méduse. Le Persée de Canova qui est au Vatican la tient également, mais le style est beaucoup plus maniéré que celui du bas-relief. Il fallait que l'art fût bien tombé en Italie pour que cet habile sculpteur pût y être considéré comme le restaurateur de l'art antique ; Canova est encore moins grec que notre peintre illustre David. Dans l'intention d'être élégant, sort Persée abuse de la permission d'être long et méritait peu d'occuper, comme il a osé le faire, la place de l'Apollon du Belvédère absent.

Bellérophon est un héros très semblable à Persée⁸. Il va combattre la Chimère comme Persée la Gorgone⁹. Ce qui distingue Bellérophon, c'est sa misanthropie et son impiété. C'est celle mélancolie, le mot est dans un scoliaste, dont parle Homère¹⁰, qui le peint vivant seul et rongant son cœur comme un Ilamlet antique. Il y a aussi en lui de l'Alceste et du don Juan. Dans les fragments du *Bellérophon* d'Euripide se trouvent de lugubres réflexions sur la misère humaine, des mots comme ceux-ci : *Il vaut mieux ne pas naître*¹¹ ; la pensée de Dante, déjà exprimée par Euripide : *La plus grande des tristesses est d'avoir été*

¹ *Fragm. Eurip.*, Did., p. 659. Welck., *Gr. tr.*, p. 655.

² Sophocle, avant Euripide, avait aussi composé une tragédie d'*Andromède*, et, après lui, Lycophron ; à Rome, Livius Andronicus, Attius, Ennius.

³ Welck., *Gr. tr.*, p. 661.

⁴ Welck., *Gr. tr.*, p. 652. Comme dans un bas-relief d'Euripide. (Pausanias, II, 27, 2.)

⁵ Welck., *Gr. tr.*, p. 648.

⁶ Pausanias, I, 23, 8.

⁷ Dion Chrysostome, *Or.*, 37.

⁸ Aussi leurs images étaient-elles réunies à Épidaure (Pausanias, II, 27, 2) dans un bas-relief où Bellérophon combattait la Chimère ; ce sujet n'est reproduit par aucun bas-relief romain, mais le Bellérophon faisant boire Pégase, du palais Spada, reproduit vraisemblablement l'action de quelque célèbre statue de l'antiquité.

⁹ La Chimère, comme tous les êtres monstrueux, est ancienne dans la mythologie et, dans l'art grec : elle était déjà figurée sur le trône d'Amyclée. Je ne vois guère à Rome que celle de la villa Albani, très refaite, bien inférieure à la Chimère en bronze de Florence.

¹⁰ *Iliade*, VI, 200-2.

¹¹ Welck., *Gr. tr.*, p. 787.

*heureux et de se souvenir*¹ ; puis des tirades satiriques contre les vices : *Mourons, dit Bellérophon, pour ne pas voir les méchants injustement honorés*² ; enfin cette conclusion, que les dieux ne sont pas³.

Cependant Bellérophon veut s'en assurer en allant voir ce qui se passe là-haut ; mais il est renversé par Pégase⁴.

Telle était la donnée hardie du *Bellérophon* d'Euripide ; le voyage du héros téméraire en faisait partie⁵. Je crois très vraisemblable qu'un bas-relief du Vatican le retrace⁶.

Un homme à cheval, que rien ne l'ait reconnaître pour Persée, s'élançait comme s'il voulait monter au ciel. Il semble dire à sa monture, avec le Bellérophon d'Euripide⁷ : *Vole, ô chère aile de Pégase... Ô mon coursier, orné d'un frein d'or, déploie tes ailes. Et vous, bois ombreux* (il y a un arbre dans le bas-relief), *souffrez que je m'élève par delà les sommets où ruissellent les fontaines ; je voudrais voir le ciel qui est au-dessus de ma tête et l'habitation de la lune*. Un autel, contre lequel ou au-dessus duquel Bellérophon paraît vouloir s'élançer, indique, ce me semble, le culte des dieux contre lequel il s'est révolté depuis que la sagesse des dieux est devenue pour lui un problème.

Une naissance mystérieuse, celle de Télèphe, fils d'Hercule et d'Augé, avait fourni à Euripide le sujet de la tragédie perdue d'Augé. Télèphe, exposé sur une montagne, fut nourri par une biche. Un bas-relief nous montre l'enfant d'Hercule remis par une femme debout à une femme assise. La présence d'une biche couchée annonce qu'elle sera la nourrice de Télèphe⁸. Une statue représente Hercule tenant le petit Télèphe, qu'il a recueilli⁹.

La suite des aventures de Télèphe remplissait la traédie de ce nom, aussi d'Euripide, et dont Aristophane s'est tant moqué.

La seule de ces aventures que nous offre un monument romain, c'est le combat d'Achille et de Télèphe¹⁰, dans lequel celui-ci reçut de la lance d'Achille une blessure proverbiale que cette lance seule pouvait guérir. Comme ce combat est antérieur à la partie de l'histoire de Télèphe traitée par Euripide, il vaut mieux faire dériver notre bas-relief des poètes cycliques et d'une grande sculpture de Scopas¹¹ où il était représenté.

¹ *Fragm. Eurip.*, Did., p. 683.

² Welck., *Gr. tr.*, p. 792.

³ *Ils ne sont pas, ils ne sont pas.* (*ibid.*, p. 683.)

⁴ Pindare, *Isthm.*, VII, 44-7 ; *Anth. Plan.*, VII, 683.

⁵ Ce voyage aérien pouvait s'exécuter sur la scène, car Pollux nous parle des machines au moyen desquelles Persée et Bellérophon étaient suspendus dans les airs.

⁶ *M. Chiar.*, 186.

⁷ *Fr. Eurip.*, p. 687.

⁸ *Vill. Borgh.*, salle I. Winckelmann a remarqué que ce bas-relief n'était pas conforme à la tradition ordinairement reçue ; que l'on n'y voyait rien qui rappelât Télèphe né furtivement et exposé par sa mère sur une montagne ; car il est remis à une femme assise sur une chaise, et par conséquent dans une maison. La version d'Apollodore (II, 7, 4, 1) suivant laquelle le père d'Augé fait exposer l'enfant aussitôt après sa naissance ne s'accorde pas mieux avec le bas-relief. Quelques vers conservés (Welck., *Gr. tr.*, p. 764) semblent prononcés par Augé demandant à qui elle peut confier son enfant ; ce qui se rapporterait à la donnée du bas-relief. Mais chez Euripide tout cela a dû se passer en plein air, car Télèphe, dans la tragédie de ce nom, disait positivement que sa mère était accouchée sur le mont Parthénus (*Fragm. Eurip.*, Did., p. 788). La substitution du palais à la montagne serait du fait d'Attius, qui avait écrit un Télèphe, et c'est le tragique romain qu'aurait suivi en cela l'auteur du bas-relief.

⁹ *M. P. Cl.*, 540. Winckelmann pensait que cet enfant porté par Hercule pouvait être Ajax ; mais le bas-relief Borghèse, très semblable au groupe du Vatican, présente la biche, qui, quoi qu'on en ait pu dire, convient moins à Ajax qu'à Télèphe.

¹⁰ Sur l'autel de Faventinus, *M. P. Cl.*, 44, si c'est bien ce sujet qui y est figuré.

¹¹ Sur le fronton postérieur du temple de Minerve à Tégée (Pausanias, VII, 45, 4.)

L'incident le plus dramatique de la tragédie d'Euripide ne se voit que sur des urnes étrusques¹. Télèphe, pour obtenir sa guérison par la lance d'Achille, s'est introduit sous un déguisement et, réfugié près d'un autel, menace, si on le refuse, de tuer le petit Oreste.

Le dénouement d'une tragédie vantée d'Euripide, *Antiope*, a fourni le sujet du groupe colossal trop vanté lui-même sous le nom du **taureau Farnèse**. Les fils d'Antiope, Amphion et Zéthus, attachent à un taureau sauvage la reine Dircé pour la punir des mauvais traitements qu'elle a fait endurer à leur mère.

Certes, je ne crois pas qu'au temps d'Euripide on ait amené un taureau sur le théâtre pour y attacher devant des spectateurs athéniens la malheureuse Dircé ; mais un tel tableau a pu être présenté au public de Rome, qui aimait ce genre de spectacle, quand on y joua la pièce d'Euripide imitée par Pacuvius. Quelques vers conservés de la tragédie romaine pourraient même le faire penser.

*Vite, allez, roulez-la par terre, saisissez-la ; tirez-la par les cheveux à travers les rochers, déchirez sa robe*²...

L'ordre d'attacher Dircé au taureau sur la scène pouvait suivre ces paroles, ici interrompues.

Si le beau bas-relief d'Orphée et d'Eurydice représentait, comme on l'a cru, Amphion, Zéthus et leur mère Antiope, il se rapporterait à une scène perdue de la tragédie d'Euripide dans laquelle elle racontait ses malheurs à ses fils, qui ne la connaissaient pas, et avait quelque peine à ramener le farouche Zéthus. Mais je persiste à croire que l'admirable bas-relief se rapporte plutôt : à la séparation d'Orphée et d'Eurydice³.

Hippodamie causant la mort de son père Cœnomaüs, pour faire triompher dans une course de chars Pélops qu'elle aime ; ce sujet, traité par Sophocle et par Euripide, est celui d'un bas-relief⁴ dans lequel la douleur visible d'Hippodamie semble un souvenir du remords que sans doute exprimait la tragédie.

Cette course d'Olympie est représentée comme une course du cirque à Rome. La sculpture transportait les usages romains dans un sujet grec, le traduisant ainsi, pour ainsi dire, comme le poète Attius avait traduit en latin l'œuvre grecque de Sophocle ou d'Euripide.

M. Welcker⁵ croit qu'Attius avait suivi Sophocle plutôt qu'Euripide. En général, quand le même sujet a été traité par ces deux poètes, il est toujours probable que le bas-relief qui le reproduit a été inspiré par Euripide ou un de ses imitateurs ; son talent, moins élevé, fut par cela même plus populaire ; son génie pathétique avait plus de prise sur les sculpteurs des bas-reliefs, dans lesquels le pathétique domine.

Les *Péliades* formaient l'avant-scène de *Médée*. Cette pièce d'Euripide est perdue⁶ ; elle avait pour sujet les filles de Pélidas, trompées par la magicienne, et faisant bouillir un bélier auquel elle rendait la vie pour leur persuader de tuer leur père qu'elle rajeunirait de mægæ ensuite. Un admirable bas-relief grec⁷ fait de

¹ Overbeck, *Gal.*, p. 501.

² Welck., *Gr. tr.*, p. 823, 4.

³ Il y avait du reste un *Orphée* dont l'auteur était Aristias, contemporain de Sophocle, et par conséquent du bas-relief Albani, qui date du plus beau temps de l'art grec.

⁴ *M. P. Cl.*, 621.

⁵ *Gr. tr.*, p. 352.

⁶ Aussi bien que celle de Sophocle sur le même sujet et les *Péliades* de Gracchus.

⁷ Musée de Saint-Jean-de-Latran.

nous les spectateurs de cette scène étrange, et nous fait comprendre comment, si elle était montrée sur le théâtre, on pouvait y assister sans être rebuté. Les poses des trois jeunes filles auprès de la chaudière ont cette élégance et cette pureté qu'elles avaient sans doute sur la scène grecque, dont les spectacles offraient toujours à l'œil des groupes harmonieux. Pour mesurer de Sophocle ou d'Euripide à Shakspeare la distance du goût, il faut comparer les trois jeunes et belles Péliades qui entourent la chaudière de Médée et les trois affreuses sorcières de Macbeth autour de leur chaudron.

Un curieux bas-relief (Villa Panfili) résume toute une tragédie perdue d'Euripide, la tragédie d'*Alopé* ; car lui seul des trois grands tragiques avait mis ce sujet au théâtre¹. Alopé était fille de Cercyon ; trompée par Neptune, elle avait fait exposer son enfant. Sa faute ayant été découverte, elle fut enfermée par son père dans une tour pour y mourir de faim. Après sa mort, elle fut changée en fontaine. Par ordre de Cercyon, l'enfant fut exposé de nouveau. Devenu grand, il alla demander le royaume de son grand-père é Thésée, qui avait rencontré celui-ci sur son chemin et l'avait tué. Thésée lui accorda sa demande par égard pour le sang de Neptune, duquel lui-même prétendait descendre.

Le bas-relief nous montre la révélation de la faute d'Alopé faite par sa nourrice au moment où elle allait se marier. Elle baisse et détourne la tête en présence de son père irrité et de son fiancé qui la tient embrassée. Ce moment, qui n'est point indiqué dans la tradition, avait sans doute été choisi par Euripide afin de rendre la déclaration encore plus accablante et par là de produire un effet de scène que le bas-relief nous a conservé. On voit ensuite Alopé dans la tour où elle doit mourir ; la jument qui a nourri l'enfant se dresse contre la tour et vient hennir à la fenêtre comme si elle voulait le nourrir encore. Ce détail singulier est également étranger à la tradition. Peut-être était-il dans Euripide ; je doute cependant qu'à la belle époque de l'art grec, on eût ainsi fait jouer sur le théâtre d'Athènes un rôle à une jument. Cela sent une époque de décadence, alors que tous les moyens sont bons pour frapper l'imagination des spectateurs et réveiller leur intérêt. J'imagine qu'on s'en sera avisé sur un théâtre romain, car *Alopé* dut être traduite ou imitée en latin, comme le furent la plupart des pièces d'Euripide. Ce genre de spectacle, ajouté à la tragédie grecque, était dans le goût un peu brutal d'un auditoire romain. Quand pour lui plaire on faisait, dans Clytemnestre, défiler sur la scène six cents mulets, on pouvait bien, dans *Alopé*, introduire sur le théâtre une jument.

La nourrice, personnage obligé de la tragédie antique, paraît une seconde fois dans le bas-relief. Elle explique tout à Thésée, et une fontaine indique le dénouement auquel est venu aboutir la triste destinée de l'héroïne infortunée de la tragédie et du bas-relief.

La sculpture nous a conservé beaucoup moins de vestiges de la comédie que de la tragédie grecque ; cependant on en peut retrouver quelques-uns, pas, que je sache, de la comédie ancienne, représentée surtout par Aristophane. Celle-là, toute locale, politique et, en grande partie, de circonstance, n'a pu fournir à la sculpture romaine des types étrangers qu'elle ignorait. Mais la comédie moyenne et la comédie *nouvelle* furent transportées à Rome par Plaute et par Térence ; avec elles ont pu l'être aussi des personnages et des scènes de théâtre grec.

¹ Il y avait bien une *Alopé* de Chérilus, poète antérieur à Eschyle (Pausanias, I, 14, 2), mais comme, avant Eschyle, la tragédie se composait d'un chœur et d'un seul personnage qui récitait une mélodie dans les intervalles des chœurs, les scènes à plusieurs personnages du bas-relief ne pouvaient se trouver dans l'*Alopé* de Chérilus.

Ainsi Visconti rapproche un acteur assis sur un autel¹ d'un esclave de la *Mostellaria* de Plaute, qui se réfugie sur un autel. L'anneau que cet acteur porte au doigt lui paraît indiquer un personnage d'une comédie perdue de Plaute², imitée d'une comédie également perdue de Ménandre, intitulée *l'Anneau*³.

L'esclave s'est abrité sur l'autel contre toutes les poursuites, avec l'anneau volé. On a remarqué qu'il porte sur la tête une couronne de fleurs comme celle qui protège un autre esclave contre les coups dans le *Plutus* d'Aristophane⁴.

Une statue plusieurs fois répétée⁵, et dont on a voulu faire un Sénèque qui vient de s'ouvrir les veines dans le bain, en la plaçant au milieu d'un grand vase, — comme si un riche voluptueux tel que Sénèque se fût donné la mort debout dans une attitude si peu commode et dans une si inconfortable baignoire ; — cette statue en marbre noir et aux traits un peu africains est pour Visconti le vieux pêcheur cyrénaïque de la comédie de Ménandre, intitulée *le Pêcheur*, auquel correspond le *Gripus* du *Rudens* de Plaute. Les hochets énumérés dans la même comédie⁶ sont en grande partie identiques aux hochets attachés à une statue d'enfant⁷. Quatre statues d'acteurs grotesques⁸ semblent former une scène comique : le père de famille, le Chrémès en colère, adresse de violents reproches à un esclave qui paraît se justifier et désigner un autre coupable, tandis qu'un quatrième tire la langue et se moque à la fois de son maître et de son camarade⁹.

Mais ce sont surtout les monuments sur lesquels sont travesties les aventures des dieux ou des héros, et souvent les tragédies de la Grèce, qui nous présentent un souvenir des drames satyriques, parodies mises en scène de ces dieux, de ces héros et de ces tragédies.

Jupiter n'était pas épargné, comme le fait bien voir la peinture d'un vase¹⁰ grec sur lequel la visite de Jupiter à Alcmène est si plaisamment ridiculisée. L'original de cette caricature était sans doute quelque drame satyrique, parodie bouffonne soit de *l'Alcmène* d'Eschyle ou d'Euripide, soit de *l'Amphitryon* de Sophocle ; quelque aïeul inconnu de *l'Amphitryon* de Plaute, et, par lui, de *l'Amphitryon* de Molière.

Jupiter est accompagné d'un Mercure scandaleux, accoutré comme l'étaient sur le théâtre d'Athènes les chœurs de Satyres phalliques, et comme l'est encore leur dernier descendant, le Karagueuz des ombres chinoises de Constantinople. Mercure tient une lanterne, comme Sosie, et Jupiter passe une tête grotesque à travers les barreaux d'une échelle qu'il apporte pour monter chez la femme d'Amphitryon.

¹ *Galerie des Candélabres*, 191.

² Plaute, *Mostell.*, V, 1, 44. *Interim hanc aram occupaho*. Ce jeu de scène devait être fréquent, car on voit plusieurs auteurs comiques assis de la sorte sur des autels.

³ Le *Condylion* de Plaute d'après le *Dactylion* de Ménandre.

⁴ Gherard, *St. r.*, II, 2, p. 265.

⁵ *Galerie des Candélabres*, 177.

⁶ *Rud.*, IV, 4, 114 et suiv.

⁷ *Galerie des Candélabres*, 99. On retrouve l'*ensiculus*, la *scurricula* ; on voit la *lunula* mentionnée dans l'*Epidicus* de Plaute, VII, 34.

⁸ *Villa Albani*, avant l'entrée du *Coffee-house*.

⁹ Antiphile et Calatès avaient peint des scènes comiques (Pline, XXXV, 37, 2) et Chalcostène était renommé pour ses statues d'acteurs (XXXIV, 19, 37).

¹⁰ Musée étrusque du Vatican.

Là où les dieux étaient si peu ménagés, les héros ne pouvaient l'être¹. Hercule surtout, auquel on prêtait la voracité et le penchant à boire sans mesure, convenables à un personnage qui représentait surtout la force physique, Hercule fournit en Grèce, plus qu'aucun autre, matière aux imaginations burlesques des poètes comiques, et c'est d'elles que proviennent les bas-reliefs assez nombreux où il est fait allusion à la glotonnerie d'Hercule ou à sa **bibacité**². (Hercule *bibax*.)

Ce repos d'Hercule après ses travaux, qu'avait exprimé si admirablement l'auteur du Torse, est devenu, sous l'influence des parodies de la scène grecque, le repos comique d'Hercule atteint par l'ivresse et serrant contre son corps la coupe où il l'a puisée, tandis qu'un satyre lui présente un énorme pain³.

Ailleurs Hercule tombe ivre-mort.

Dans la représentation de ses hauts faits, le comique vient se placer à côté de l'héroïque. A la vue du lion que rapporte Hercule, Eurysthée va se cacher dans un tonneau⁴.

L'apothéose ne défendit pas mieux Hercule des jeux de la sculpture que des licences de la poésie. On en a la preuve dans un beau bas-relief de la villa Albani⁵. Tandis qu'Hercule se repose mollement, près de lui un satyre pétulant attaque vivement une nymphe, et un petit satyre, qui grimpe le long du cratère colossal d'Hercule, arrivé jusqu'au bord, y plonge sa tête penchée sur la liqueur, dont il se régale furtivement. L'alliance du grotesque et de l'héroïque se montre ici, comme dans *l'Alceste* d'Euripide. Ceux qui, au nom des anciens, foudroient le mélange des genres, feraient bien d'apprendre le grec ou au moins de lire Euripide dans une traduction.

Aux drames satyriques, ainsi nommés à cause des Satyres qui en étaient le chœur obligé, appartient le *Cyclope* d'Euripide, dont plusieurs détails se retrouvent dans des sculptures qu'on voit à Rome : Polyphème s'apprêtant à dévorer un des compagnons d'Ulysse, scène figurée par un groupe du Capitole ; Ulysse donnant à boire au cyclope tel qu'il est représenté dans la statuette du Vatican, avec un air à la fois inquiet et résolu qui correspond parfaitement à l'esprit de son rôle dans le *Cyclope* d'Euripide.

Laissons de côté les sources poétiques. On a déjà pu voir par ce qui précède que les sculptures qui sont à Rome⁶ se rattachent à l'art grec par une triple origine ; elles proviennent soit d'un bas-relief, soit d'une statue ou de plusieurs statues, soit enfin d'une peinture grecques ; quelquefois tout ensemble d'une sculpture et d'un tableau.

¹ Ainsi une peinture antique remplace Œdipe devant le Sphinx par un Satyre dans le costume de théâtre qui exprimait la *villosité* de ce genre de personnage, et faisant au Sphinx pour l'attendrir l'offrande d'un oiseau.

² Quand le grave Pindare lui-même peignait Hercule dévorant deux bœufs tout chauds et faisant croquer leurs os sous sa dent vorace (diss. Pindare, *Fr. select.*, p. 245), comment l'auraient ménagé les auteurs de drames satyriques ? Pour guérir Hercule de cette fureur tragique dont l'égarement l'entraîna au meurtre de sa femme et de ses fils, on poussa l'audace jusqu'à le faire traiter par Silène comme les apothicaires de Molière voulaient traiter M. de Pourceaugnac. C'est le sujet d'une épigramme de l'Anthologie. (*Anth. gr.*, III, p. 319.)

³ *M. P. Cl.*, 564. Hercule ivre est soutenu par une femme et deux satyres. (Villa Albani.)

⁴ Sur le bas-relief des exploits d'Hercule. (Villa Ludovisi.)

⁵ Salle de l'Esopé.

⁶ Je ne parle que de celles qui sont à Rome, mais presque toutes celles qu'on voit ailleurs y ont été. L'étude que je fais dans les musées romains vaut pour tous les autres musées. Elle a à Rome cet intérêt particulier qu'elle est en même temps une étude d'histoire locale, car les monuments qu'elle considère ornaient l'ancienne Rome comme ils décoorent la nouvelle, et, par ce qui est encore, nous montrent en partie ce qui a été.

Des bas-reliefs grecs très anciens offraient déjà les sujets les plus fréquemment répétés sur nos bas-reliefs de Rome¹, et des statues de toutes les époques de l'art grec ont fourni les types des principales statues que renferment les musées romains. On en a vu, je pense, des preuves assez nombreuses pour n'en plus douter.

Il est arrivé aussi qu'on a détaché d'un bas-relief une figure ou un groupe de figures pour les traiter à part², ou bien qu'une figure ou un groupe de figures ont été intruduits dans une scène complexe de bas-relief.

Ainsi la pose de l'Ariane du Vatican se retrouve dans les Arianes des sarcophages bachiques, où cette figure de femme endormie l'a fait partie d'un ensemble pour lequel elle a dû être primitivement inventée. Il en est de même de plusieurs groupes bachiques qui ont passé des bas-reliefs dont ils faisaient partie à une existence distincte, soit comme groupes de statues, soit comme statues isolées³.

D'autre part, le groupe de Bacchus, d'un Satyre et de l'Ivresse, création de Praxitèle, paraît dans les bas-reliefs bachiques, où il a été transporté, et sa Diane chasseresse se reconnaît facilement aussi dans les bas-reliefs, où elle combat les géants et punit Niobé dans ses enfants.

Quelquefois un ensemble de statues se rapportant à une même action a fourni le sujet d'un bas-relief ; c'est ce qui est arrivé souvent pour les Niobides de Scopas et pour sa grande composition qui représentait les divinités de la mer accompagnant Achille aux îles Fortunées.

Outre les statues et les bas-reliefs, les sculptures de Rome ont encore une origine grecque dont nous avons déjà rencontré quelques exemples et qu'on ne doit point négliger ; je veux parler des peintures grecques qui ont pu leur donner naissance.

Les bas-reliefs romains qui se rattachent à ces peintures nous offrent le même intérêt que ceux qui se rapportaient à des épopées ou à des tragédies perdues. Il nous reste peu de la peinture antique ; les chefs-d'œuvre de la peinture grecque, si nombreux à Rome, en ont disparu pour toujours ; mais il subsiste quelque chose de l'art de Polygnote, de Zeuxis, de Parrhasius, d'Apelles dans des marbres plus solides que les planches fragiles auxquelles ils confièrent leurs créations, hélas ! destinées à périr et à ne laisser d'elles à la postérité que ces copies imparfaites, mais durables.

Il en est de la peinture en Grèce comme de la statuaire : on peut voir à Rome des sculptures imitées de tableaux grecs aussi bien que de statues de toutes les époques ; seulement le regret est plus grand, parce que les reproductions des chefs-d'œuvre perdus sont en général moins dignes d'eux, et parce qu'elles ne nous en rendent point de même le caractère successif à travers les temps.

¹ Les sujets de ces anciens bas-reliefs qu'on voit le plus souvent reproduits sont : parmi ceux du coffre de Cypselus (Pausanias, V, 19), plusieurs exploits d'Hercule, le jugement de Paris, Thétis recevant de Vulcain les armes d'Achille, Ajax arrachant Cassandre de l'autel ; parmi ceux du trône d'Apollon à Amyclée, divers exploits d'Hercule, les funérailles d'Hector, la chasse du sanglier de Calydon, l'enlèvement des Leucippides ; parmi ceux du temple de Minerve Chalciœcos à Sparte (Pausanias, III, 17, 3), bas-reliefs probablement en bronze, encore l'enlèvement des Leucippides, la plupart des hauts faits d'Hercule ; parmi ceux du trône de Jupiter à Olympie (Pausanias, V, 11, 2), les enfants de Niobé atteints par les flèches d'Apollon et de Diane, guerriers (Hercule, Thésée) combattant des Amazones.

² On se rend raison d'une figure isolée quand on la retrouve dans le bas-relief complet, dont elle a fait d'abord partie et où elle avait sa signification véritable ; on voit ainsi qu'un enfant qui boit dans une coupe (*Gal. des Candélabres*) est un petit Jupiter, en rapprochant cette figure isolée d'un bas-relief (*musée de Saint-Jean-de-Latran*, Garrucci, pl. 29) où la présence de la chèvre Amalthée, montre que l'enfant qui boit est Jupiter.

³ Bacchus jouant avec un tigre, Silène tenant une coupe.

Mais du moins ces reproductions sculpturales de tableaux perdus nous en montrent les sujets, nous en font connaître les types plus ou moins modifiés, et quelquefois nous en révèlent la composition. A Rome, nulle imitation de la peinture grecque, par les statues ou les bas-reliefs, n'eut un modèle antérieur à Polygnote, qui touche au temps de Phidias.

Il ne semble pas que la peinture ait pris avant lui un essor pareil à l'essor de la sculpture avant Phidias. La sculpture était de tous les arts celui qui convenait le mieux au génie grec, qui lui était pour ainsi dire le plus naturel, et qui fut d'abord cultivé en Grèce avec le plus de succès ; la peinture ne vint qu'ensuite. De même Nicolas Pisan précède Giotto. La peinture ne paraît pas avoir été portée au même degré par Polygnote que la sculpture par Phidias.

Un peintre qui écrivait encore les noms à côté des personnages, et que Pline¹ loue de leur avoir ouvert la bouche et fait montrer les dents, ne pouvait être arrivé à la perfection absolue dans son art, comme Phidias dans le sien. C'est que les arts ne marchent point du même pas. L'architecture au moyen âge devança de beaucoup la sculpture, et la grande époque de la musique est venue à la fin du dix-huitième siècle, quand celle des autres arts était passée.

Cependant Polygnote fut un peintre éminent ; le témoignage des anciens l'atteste. Son style fier et simple devait correspondre à celui des statuaires devanciers de Phidias, de Phidias dont Polygnote fut presque le contemporain.

La peinture grecque avait rassemblé un grand nombre de types héroïques dans deux : grandes compositions de Polygnote qui couvraient les murs de la Lesché de Delphes, espèce de club national des Sa miens. Dans l'une figuraient tous les personnages de la guerre de Troie ; l'autre avait pour sujet le voyage d'Ulysse dans le royaume des Ombres, et par là elle peut être, jusqu'à un certain point, comparée aux peintures des maîtres florentins qui, au Campo Santo de Pise ou à Santa Maria Novella de Florence, ont retracé d'après Dante les régions du monde infernal, dessinées avant eux par le grand poète ; avec cette différence que les maîtres florentins se sont attachés à des catégories de damnés et ont rarement représenté individuellement des personnages célèbres. Polygnote, au contraire, comme Dante, avait rempli son enfer de personnages célèbres dans la tradition, et y avait fait entrer en grand nombre les héros et les héroïnes de la Grèce.

Mais les peintures de Polygnote n'ont pu fournir à la sculpture grecque ou romaine que les types de ces héros ou de ces héroïnes, presque jamais la donnée de l'action particulière dans laquelle les bas-reliefs nous les montrent engagés ; car sur les murs de la *Lesché* ces personnages étaient placés les uns auprès des autres sans être, en général, liés par aucune action.

Ainsi Cassandre n'y était point représenté, comme dans le bas-relief de la villa Albani, embrassant le palladium d'une étreinte violente, mais assise à terre et le tenant tranquillement sur son sein².

Il est une statue dont la pose peut rappeler celle que Polygnote avait donnée au personnage qu'elle représente. C'est ce Méléagre du Vatican³, qui respire une grâce tranquille, et qui, placé entre le sublime *Torse* et les merveilles du Belvédère, semble être là pour attendre et pour accueillir de son air aimable et

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 35, 1.

² Pausanias, X, 26, 1.

³ *M. P. Cl.*, 10. La chlamide sur le bras gauche désigne le chasseur. Il y a des traces de l'épieu. (Müller, *Arch.*, § 419, 3.)

un peu mélancolique, où l'on a cru voir le signe d'une destinée qui devait être courte, l'enthousiasme du voyageur¹. Le Méléagre est-il d'après une sculpture grecque ou d'après un tableau ?

Scopas avait représenté Méléagre, non dans cette attitude reposée ; mais avec d'autres héros célèbres donnant la chasse au fameux sanglier de Calydon². Là on doit chercher la principale origine des nombreux bas-reliefs dont cette chasse est le sujet ; mais là n'est point l'origine de cette douce statue, qui n'a rien du génie véhément de Scopas. J'y vois plutôt un souvenir du *Méléagre* que Polygnote avait peint sur les murs de la Lesché. Pausanias, après avoir parlé d'Ajax, dit³ : *Un peu plus haut se tient debout Méléagre, et il semble le regarder*. N'est-ce pas l'attitude du Méléagre, qui, comme le dit Visconti, a l'air de regarder quelqu'un ? et j'ajouterai, comme un trait de plus de ressemblance avec la peinture de Polygnote, a, si je ne me trompe, l'air de regarder un peu au-dessous de lui.

Si l'attitude du Méléagre paraît être celle qu'avait consacrée le pinceau de Polygnote⁴, sa grâce, assez moderne, ne saurait remonter si haut ; mais il ne faut pas oublier que le type de Méléagre avait été renouvelé par Parrhasius, qui donnait aux héros plus de grâce que de force, comme nous le verrons bientôt ô propos de son Thésée.

Le Méléagre du Vatican se rattacherait donc doublement à la peinture grecque par Polygnote et par Parrhasius.

D'autres peintures de Polygnote ont pu inspirer les auteurs de nos bas-reliefs ou les artistes qui les ont inspirés eux-mêmes, et plus que les peintures de Delphes, car celles dont je parle maintenant avaient pour sujet une action déterminée, et pouvaient, par conséquent, être rapprochées plus certainement des bas-reliefs.

Polygnote peignit à Athènes, sur le mur du portique appelé *Pœcile*, le combat des Athéniens conduits par Thésée contre les Amazones⁵. Les Amazones étaient à cheval ; elles sont souvent à cheval dans les bas-reliefs, et ce sont seulement ceux-là qui peuvent procéder de Polygnote ; il peignit dans le temple des Dioscures⁶ les filles de Leucippe enlevées par Castor et Pollux. C'est un sujet qui se voit fréquemment sur les bas-reliefs des sarcophages.

Panænus, parent⁷ de Phidias, peignit à Olympie, sur les traverses qui réunissaient les pieds du trône de Jupiter Olympien, Hercule combattant le lion de Némée, Atlas portant le ciel, les Hespérides avec les pommes d'or, Achille et Penthésilée, tous sujets que nous avons trouvés reproduits par des bas-reliefs romains.

¹ A la *villa Borghèse* (salon, 8) est un autre Méléagre très inférieur à celui du Vatican, mais plus robuste et par cela plus semblable à l'ancien type héroïque. Un troisième, également plus fort, plus carré et, selon M. Feuerbach, plus beau que les deux autres, a été trouvé près de Santa-Severa, grâce aux fouilles de feu madame la duchesse de Sermoneta ; il n'est plus à Rome. D'un quatrième Méléagre (*M. Chiar.*, 455) on a fait un empereur romain, métamorphose malheureuse, car, en général, les empereurs romains n'ont pas été des héros.

² Pausanias, VIII, 45, 4.

³ Pausanias, X, 31, 1. Mais Polygnote, fidèle à l'ancien type héroïque, l'avait peint barbu.

⁴ Pline, XXXV, 36, 9.

⁵ Pausanias, I, 15, 2. Le combat de Thésée contre les Amazones avait été peint aussi dans l'intérieur du temple de Thésée par Polygnote et Micon (*ibid.*, I, 17, 2), ainsi que le combat des Centaures et des Lapithes.

⁶ Pausanias, I, 18, 1.

⁷ Pausanias, V, 11, 2. Les uns disent son frère, les autres son cousin, probablement son cousin. Le mot de frère pour parent est encore employé à Rome dans l'usage populaire comme il l'était dans l'antiquité. C'est ainsi que ceux qui sont appelés dans l'Évangile les frères du Seigneur étaient plus vraisemblablement ses cousins.

Les personnages des cycles épiques ont pu, arriver au bas-relief par la peinture ; souvent, en effet, ces personnages ont le mouvement pittoresque plus que le calme épique.

C'est ce qu'on remarque sur la taule iliaque, résumé du cycle de la guerre de Troie, et ce qu'on devait remarquer dans les tableaux contenant l'ensemble de cette guerre. Si ces tableaux, qui étaient à Rome, où a été exécutée la table iliaque, et probablement d'après eux, si ces tableaux, dis-je, avaient, comme il semble, pour auteur Théon, qui affectionnait les sujets les plus violemment dramatiques, tels que le meurtre de Clytemnestre, les fureurs d'Oreste, le rapt de Cassandre, et dont le témoignage des anciens a autorisé l'historien des artistes grecs, M. Bruner, à dire *qu'il transporta dans son art l'effet théâtral*, on verrait là se combiner, deux influences de la Grèce sur la sculpture romaine, l'influence par la peinture et l'influence par le théâtre.

J'ai dit que l'expression violente, qui nous frappe dans certains bas-reliefs dont les sujets sont empruntés à la tragédie grecque ; pouvait s'expliquer par des réminiscences de la scène ; elle pouvait tenir aussi au caractère propre à la peinture, plus expressive par son essence que la sculpture, quand ces sujets avaient été mis en tableaux avant de l'être en bas-relief.

Dans ce cas, la sculpture s'inspirait de deux arts dont le génie est plus violent que le sien.

En effet, les modèles de ces bas-reliefs, dramatiques par leur origine et souvent si dramatiques par leur expression, ont presque tous été des tableaux animés par leurs auteurs de la vie théâtrale qu'ils ont transmise aux bas-reliefs.

Dans les peintures de Panæus à Olympie, Hercule s'apprêtait à délivrer Prométhée du vautour², comme il le fait sur le bas-relief de Prométhée au Capitole, et dans la peinture du *Columbarium* de la villa Panfili, Parrhasius avait peint aussi un Prométhée en proie au vautour. L'expression devait en être bien vive ; car on racontait que, pour pouvoir mieux rendre la douleur du titan enchaîné, Parrhasius avait livré aux tourments un vieil esclave ; de même on a dit de Michel-Ange qu'il avait crucifié un pauvre diable pour mieux exécuter un crucifix, anecdote encore plus absurde que la première, dont elle est sans doute une répétition, et, pour parler le langage de l'art, une *réplique*.

Cette origine, à la fois théâtrale et pittoresque, a pu être celle des bas-reliefs qui représentent des sujets empruntés au théâtre grec, mais chue la peinture avait exprimés : le Capanée de Tauriseus, le Philoctète de Parrhasius, l'Agamemnon de Timanthe, l'Iphigénie en Tauride, l'Ajax et la Médée de Timomaque, l'Hippolyte d'Antiphile, et aussi des sujets de tragédies perdues : l'Achille à Scyros³ de Polygnote et d'Athénion, l'Andromède d'Évanthès⁴.

C'est d'un tableau que dérive très probablement un petit groupe du Vatican (*M. Chiar.*, 655) où figure Andromède, et qui a été singulièrement altéré.

¹ *Gesch. d. gr. Kunstl.*, II, p. 254-5. M. Brunn, établit très bien, ce me semble, qu'il faut lire dans Plinie **Théon** le nom du peintre Théoros. Il rapporte à Théon les ouvrages mis sous le nom de ce prétendu Théoros et dont le caractère convient parfaitement à ce que nous savons de Théon.

² Pausanias, V, 11, 2.

³ Peint par Polygnote (Pausanias, I, 22, 6.), plus tard par Athénion. (Plinie, XXXV, 40, 9.)

⁴ L'Andromède d'Évanthès, peintre d'Alexandrie (Brunn, II, p.288), avait une robe longue et fine (*Ach. Tai.*, III, 6 suiv.) comme l'Andromède du musée Capitolin. Nicias avait peint aussi une Andromède (Plinie, XXXV, 40, 8) et une Andromède délivrée, si, comme il est vraisemblable, la composition de ce tableau nous est rendue par une peinture que décrit Philostrate. (I, 28.)

Une statuette de Persée montrait à Andromède l'image de la Gorgone réfléchie dans l'eau pour éviter qu'elle n'en ressentît la vertu pétrifiante ; je dis *montrait*, car on ne voit plus, de tout cela, que l'eau où se réfléchit l'image de Méduse. Malgré cette indication du sujet véritable, qu'on a naïvement laissé subsister, on a fait du Persée un **Apollon tirant de l'arc**. C'est ainsi qu'on restaure.

Cet incident, dont il n'est pas fait mention dans les fragments de l'Andromède d'Euripide, doit provenir de quelque peinture célèbre. La réflexion dans l'eau de la tête de Méduse convenait mieux à la peinture qu'à la sculpture, et la peinture a répété plusieurs fois ce sujet à Pompéi et à Herculaneum. Lucien (*De Dom.*, 25) parle d'un tableau dans lequel Persée triomphait de la Gorgone sans la voir, et, au moyen de l'image de son ennemie, réfléchie par son bouclier. C'était un effet de peinture analogue.

Des peintures grecques, dont les données n'appartiennent ni aux cycles épiques ni à la tragédie grecque, se retrouvent sur les bas-reliefs. Le tableau de Zeuxis, représentant Jupiter au milieu de l'assemblée des dieux¹, ou les **Douze Dieux**, peints par Euphranor², peuvent avoir inspiré la composition du bas-relief représentant Jupiter et les dieux assemblés qui couvre un des côtés de l'autel carré du Capitole, et dans lequel le style, assez différent des diverses figures qui le composent, semble trahir l'imitation combinée de plusieurs modèles.

Zeuxis³, dans un tableau décrit par Lucien, avait placé des *centaures* ; on en rencontre assez souvent dans les bas-reliefs Bachiques. Tout en attribuant avec la plus grande vraisemblance à une composition de Praxitèle la principale origine des nombreux bas-reliefs où est figuré l'enlèvement de Proserpine, il est impossible de ne pas tenir compte du tableau de Nicomaque, sur le même sujet⁴, qui était au Capitole.

Tel détail inséré dans divers bas-reliefs nous fait remonter à une peinture grecque dont il est curieux de suivre l'histoire.

Un **Enfant soufflant le feu** est attribué à plusieurs artistes grecs, peintres et sculpteurs. On croirait que l'idée première d'une telle composition dût appartenir à un peintre, et que le premier qui s'en avisa fut Antiphile⁵, le rival d'Apelles. On concevrait qu'il n'eût pas dédaigné un sujet si modeste, parce qu'il présentait un vif effet de lumière dans le genre de ceux qu'aimait à rendre Gérard *des nuits*. Après Antiphile, Philiscus⁶ peignit un atelier & peinture, dans lequel un enfant *soufflait le feu*. Mais la sculpture grecque s'était la première emparée d'un sujet qui semblait plus fait pour la peinture que pour elle ; car un fils et un élève de Myron, le sculpteur Lycius⁷, l'avait déjà traité avant Antiphile et Philiscus.

La faveur dont ce sujet avait joui auprès de divers artistes célèbres, et sans doute l'excellence de l'exécution par laquelle ils avaient su en relever la simplicité, a porté les auteurs de bas-reliefs, assez nombreux, à l'y introduire⁸.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 4.

² Valère Maxime, VIII, 11, ext. 5.

³ Lucien, *Zeuxis*, 3-4. Philostrate, *Im.*, II, 5. *M. P. Cl.*, 75.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 44. Visconti a signalé quelques rapports entre des peintures de Polygnote et des bas-reliefs dans lesquels ont été transportés des scènes et des personnages qui figuraient dans son **Évocation des morts** (*Nekuya*), par exemple Ocnus tissant une corde de jonc qu'un âne dévore toujours.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 15.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 18.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 19, 29.

⁸ *M. Chiar.*, 596. Quelquefois, au lieu d'un enfant, un homme, bas-relief représentant des funérailles. (*M. Cap.*, *salle des Philosophes.*)

L'**Enfant soufflant le feu**, glissé ainsi comme épisode dans les bas-reliefs Bachiques, a été parfois transformé en un jeune satyre¹, dans l'intention de mieux l'approprier à l'ensemble de la composition.

Les peintres grecs de la première époque ont donc pu concourir avec les sculpteurs grecs à fournir des modèles ou au moins à préparer les originaux qui leur ont servi de modèles.

Je ne vois à Rome qu'un bas-relief qu'on puisse rapporter à un original de Parrhasius : c'est l'Archigalle², c'est-à-dire le chef des prêtres de Cybèle, au Capitole. Le goût passionné de Tibère pour cette peinture dut la mettre à la mode, et porter les sculpteurs à en faire des imitations en marbre, dont une nous aura été conservée.

Mais la beauté efféminée de l'Archigalle, qui sans doute formait pour le vicieux empereur le principal mérite du tableau de Parrhasius, a disparu dans cette copie en marbre de son tableau.

Parrhasius, dont les types héroïques faisaient loi, dit Quintilien (XII, 10), avait peint, outre Méléagre, plusieurs héros : Hercule, Persée, Achille, Ulysse ; mais nous ne pouvons savoir si leurs images offrent quelque ressemblance avec les peintures de Parrhasius. Son Thésée surtout était célèbre ; c'est sur lui qu'Euphranor dit ce mot fameux : *Mon Thésée est nourri de chair, celui de Parrhasius est nourri de roses*.

Ce mot nous révèle la différence de deux types du même personnage héroïque dans la peinture grecque. Nous n'en connaissons pas de reproduction par la sculpture qui soit³ ou qu'on sache avoir été à Rome ; mais il est difficile de croire qu'aucune de ces reproductions n'y ait existé, surtout quand l'art romain, toujours empressé à imiter des modèles grecs, avait sous les yeux le Thésée de Parrhasius au Capitole⁴.

Je ne sortirai donc pas de mon sujet en cherchant à caractériser ce Thésée de Parrhasius et le Thésée d'Euphranor ; car l'un et l'autre, le premier surtout, ont dû influencer sur les statues de Thésée qu'on peut supposer avoir existé à Rome et qu'on peut espérer d'y trouver. Essayons donc de déterminer le caractère que nous offrirait, s'il se rencontrait dans les musées romains, ce double type qui en est encore absent.

On peut se faire une idée, je crois assez juste, même sans les avoir vus et sans en avoir aucune reproduction sous les yeux, du Thésée d'Euphranor et du Thésée de Parrhasius. Euphranor était un artiste sérieux, visant au grand, à l'énergique⁵ ; bien que contemporain de Lysippe, encore animé de l'esprit de Phidias et de Scopos, cherchant, comme le premier, son inspiration dans Homère, et donnant aux héros la dignité, comme Phidias avait donné la majesté aux dieux, imprimant, comme Scopos, à ses figures des mouvements impétueux, mettant

¹ *M. P. Cl.*, 422. Il met du bois au feu. (*M. Chiar.*, 134.)

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 56, 10. *M. Cap.*, salle du tombeau dit d'Alexandre Sévère.

³ Je parle d'une statue isolée de Thésée, comme étaient le Thésée de Parrhasius et celui d'Euphranor, non de Thésée faisant partie d'un groupe, combattant par exemple le Minotaure (*villa Albani*). Celui-là avait son modèle au Théséion d'Athènes.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 9.

⁵ Les articulations de ses figures étaient fortement accusées, ses têtes grosses. (Pline, XXXV, 40, 4.)

dans un groupe de combattants à cheval, tant d'ardeur et une action si vive, qu'on croyait assister au combat¹.

Le Thésée de ce peintre-là devait ressembler, pour le style, à l'Hercule d'Alcamène ; pour le mouvement et l'expression, aux plus belles figures des Niobides.

Parrhasius, plus ancien qu'Euphranor, offre un de ces anachronismes que le génie individuel introduit exceptionnellement dans l'art, Parrhasius aurait dû être un contemporain de Lysippe, qu'il a précédé de plus de cinquante ans. C'était un peintre *naturaliste*², célèbre surtout par le charme de son coloris, les roses dont parlait Euphranor ; un peintre plus élégant³ que fort, plus spirituel que simple. Il avait représenté, disait-on, le **peuple athénien** de manière à exprimer toutes ses qualités et tous ses défauts. On louait en lui la finesse des détails⁴ poussée jusqu'à la recherche, la grâce des contours. Sa qualité dominante était le charme, *venustas* ; son Thésée devait ressembler au Méléagre, mais avec encore plus d'élégance.

Si nous n'avons pu retrouver que par l'imagination le Thésée de Parrhasius et celui d'Euphranor, nous pourrions retrouver avec plus de certitude d'autres peintures grecques au moyen de statues qui, elles, existent encore à Rome.

Le Satyre qui apprend à jouer de la flûte à un adolescent offre une reproduction souvent altérée⁵ et quelquefois étrangement corrompue d'une peinture de Polygnote : Marsyas enseignant à jouer de la flûte au jeune Olympus⁶.

Le Marsyas suspendu à un arbre en attendant qu'il soit écorché par l'ordre d'Apollon⁷ a bien probablement pour type original le Marsyas *lié* de Zeuxis, qui était à Rome dans le temple de la Concorde⁸.

Ce Marsyas, rival et victime d'Apollon, figure dans divers bas-reliefs, dont quelques-uns expliquent la statue de Florence appelée à tort **le Rémouleur**, comme si c'était là un sujet pour la sculpture antique, et font reconnaître dans le prétendu rémouleur un Scythe⁹ aiguisant le couteau qui doit écorcher Marsyas.

Zeuxis avait peint un enfant tenant des raisins¹⁰ ; on voit deux statuette d'un tel enfant au Vatican¹¹. C'est à l'occasion de cet enfant aux raisins que Zeuxis fit, dit-on, une ingénieuse critique de son tableau. Des oiseaux, trompés par l'illusion de la peinture, étaient venus becqueter les raisins, et, comme on l'en admirait : *Cela prouve, dit Zeuxis, que j'ai mieux peint les raisins que l'enfant, car l'enfant aurait dû faire peur aux oiseaux*. Cette anecdote, du reste, m'est très suspecte,

¹ Les cavaliers d'Épaminondas (Pausanias, I, 3, 3) dans le combat des Thébains et des Athéniens à Mantinée. Un vrai *tableau de bataille*, chose rare dans l'antiquité.

² Et même sensualiste. Son **Archigalle** et son tableau de Méléagre et Atalante eurent la honte d'être agréables à la lasciveté de Tibère (Suétone, *Tibère*, 44). Parrhasius se vantait d'être un voluptueux, et quelques-unes de ses peintures le prouvaient trop. (Pline, XXXV, 36, 11.)

³ *Elegantiam capilli venustatem oris* (Pline, XXXV, 36, 7). Lysippe aussi excellait à donner de l'élégance à la chevelure.

⁴ *Argutias vultus* (*ibid.*). Pline se sert de ce mot *argutiae* en parlant de Lysippe.

⁵ *Villa Ludovisi*, première salle, très altérée. *Villa Albani*, au-dessous de la terrasse du jardin ; de même.

⁶ Pausanias, X, 30, 5. Marsyas avait été remplacé, dans un groupe qu'on voyait à Rome dans les Septa (Pline, XXXVI, 5, 17), par Pan, qui le remplace également dans différents groupes.

⁷ *Villa Albani, Coffee-house* ; *M. Chiar.*

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 56, 6.

⁹ Dans un tableau décrit par le second Philostrate (5) il y avait aussi un Scythe aiguisant le fatal couteau, et des satyres affligés. L'affliction de ces satyres est remplacée dans un bas-relief (*gal. des Candélabres*, 55) par la tristesse d'Olympus.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 6.

¹¹ *Galerie des Candélabres*, 49, 115.

comme un assez bon nombre d'autres du même genre que je suppose inventées par de beaux esprits étrangers au vrai sentiment de l'art, et pour lesquels le trompe-l'œil était le plus grand mérite d'un tableau.

Après avoir parlé des héros, il faut dire un mot des héroïnes, de celles du moins dont nous n'avons pas encore rencontré les noms parmi les personnages qui tint passé de l'art grec ou de la poésie grecque dans la sculpture romaine,

Ce n'était pas toujours leur vertu qui les avait rendues célèbres. On a trouvé dans une chambre antique et on a placé au Vatican les portraits peints de plusieurs héroïnes grecques fameuses par leurs coupables amours, parmi lesquelles Myrrha, qui aima son père ; Scylla, qui causa la mort du sien ; Canacé, qui aima son frère ; Phèdre, qui aima son beau-fils ; et Pasiphaé, qui aima un taureau. Quand la corruption des mœurs prévalut à Rome, on devint friand de ces scandaleuses passions qu'Ovide décrivait avec complaisance dans ses *Métamorphoses* et dans ses *Héroïdes*, et on multiplia les images qui les rappelaient.

De ces héroïnes, c'est Pasiphaé, après Phèdre, sa sœur, dont la monstrueuse aventure est retracée le plus souvent sur les bas-reliefs (Palais Spada), toujours, il est vrai, avec décence. Pasiphaé est triste, et semble s'écrier :

*Ô haine de Vénus, ô fatale colère !
Dans quels égarements l'amour...*

Pasiphaé a une majesté douloureuse que devait avoir la Pasiphaé de Bryaxis¹.

Le plus ancien bas-relief représentant l'amour de Pasiphaé, dont il soit fait mention ; est celui que Virgile suppose avoir orné les portes du temple d'Apollon à Cumes².

Hic crudelis amor tauri...

Sur un bas-relief, la vache de bois est portée sur des roulettes, comme dans Apollodore³.

Pasiphaé⁴, Scylla⁵, Canacé⁶, Myrrha, étaient des personnages de tragédie. On jouait une *Myrrha* à Ægium, en Macédoine, dans cette fête où fut tué le père d'Alexandre ; et à Rome, un *mime* dont l'amour de Myrrha était le sujet, le jour du meurtre de Caligula⁷. Si Alfieri avait pensé à cela, le goût de Caligula pour un tel sujet en eût peut-être dégoûté l'ennemi des tyrans. Du reste, un amour incestueux ne pouvait déplaire à Caligula, qui fut l'amant de ses trois sœurs.

Parmi les héroïnes de la mythologie, le premier rang appartient aux mortelles honorées de l'amour de Jupiter.

Celle dont la faiblesse a exercé le plus souvent les sculpteurs, parce que la fiction est gracieuse, c'est Lèda. Un savant abbé romain⁸ a traité à fond ce scabreux sujet, dont on a signalé cinquante-huit variantes. Plusieurs se voient dans les collections de Rome, plus une moderne sur la porte en bronze de Saint-Pierre.

¹ Tat., *Or. art Gr.*, 54, 24.

² Æn., VI, 24.

³ III, 1, 4, 2.

⁴ Les *Crétois* d'Euripide (Welck., *Gr. tr.*, p. 801-3).

⁵ Ovide, *Tristes*, II, 1, 395.

Impia nec tragicos tetigisset Scylla cothurnos.

⁶ L'*Æole* d'Euripide.

⁷ Suétone, *Caligula*, 57.

⁸ Fea, *Osserv. sulla Leda*, 1802, 1821.

Très souvent Léda reçoit le cygne poursuivi par l'aigle de Jupiter, selon Euripide, et l'abrite sous son manteau. Ces Lédas-là sont des Lédas pudiques¹. Mais parfois le sujet a été conçu autrement. Une Léda de la villa Borghèse est déjà assez libre ; la Léda de Venise l'est beaucoup².

Ces deux manières de présenter l'aventure de Léda appartenaient à des artistes grecs, car on les a trouvées l'une et l'autre sur des monuments grecs³.

Quant à Europe enlevée par Jupiter déguisé en taureau, c'était le sujet d'un groupe en bronze de Pythagoras⁴. On a cru à tort le reconnaître dans un groupe du Vatican⁵ et dans un bas-relief du Capitole⁶.

L'enlèvement d'Europe est bien au Capitole ; mais dans ce tableau, où Véronèse a su donner un air si amoureux à Jupiter, transformé en taureau et léchant le pied d'Europe ; comme la vraie Léda de Rome est celle du Corrège qu'enferme le palais Rospigliosi.

Les statues des cinquante Danaïdes ornaient le portique du temple d'Apollon Palatin⁷. C'était le chœur des Danaïdes d'Eschyle⁸ en bronze ; elles étaient probablement une œuvre de l'art grec, puisque la plupart des sculptures qui décoraient le temple étaient grecques.

Plusieurs *Danaïdes*, peut-être d'après celles du Palatin, se voient à Rome, tenant dans les mains des cratères⁹ en signe de leur châtement. L'une d'elles exprime une profonde et gracieuse douleur¹⁰.

Les héroïnes innocentes ont joui de moins de faveur dans l'antiquité que les héroïnes coupables ; cependant nous savons que, dans le portique d'Octavie, on voyait une Hésione d'Antiphile¹¹. Hésione avait été délivrée par Hercule, comme Andromède par Persée¹².

L'innocence d'Hippodamie est douteuse ; car, suivant une version de sa fabuleuse histoire, elle causa la défaite et la mort de son père Œnomaus, pour faire vaincre, dans la course des chars, l'amant dont elle devait être le prix s'il triomphait, et qui devait être mis à mort s'il était vaincu.

¹ *M. Capit.*, cabinet réservé. *Villa Albani*. Celle-ci rêve les yeux au ciel et semble accuser la fatalité. *Villa Borgh.*, salle VI, 10.

² *Ibid.*, Salle I. Bibliothèque de Saint-Marc. Une composition analogue est reproduite sur un beau bas-relief que possède un sculpteur distingué, M. Wolf, établi à Rome.

³ L'une sur un bas-relief de Thessalonique (Müller, *Att.*, II, 44), l'autre sur un bas-relief d'Argos qui est au Musée britannique. (Müller, *Arch.*, p. 520.)

⁴ Varron, *de Ling. lat.*, V, 31. Cicéron, *Verrines*, II, 4, 60. Tat., *Or. ad Gr.*, 55.

⁵ *M. P. Cl.*, 130. La Restauration a accommodé en Europe et Jupiter une Victoire mettant un genou sur un taureau d'après le groupe de Ménechme.

⁶ C'est une scène de centaures marins et de néréides.

⁷ Properce, III, 29, 4.

⁸ Les *Danaïdes*, troisième partie de la trilogie dont les *Suppliantes* formaient la première.

⁹ Leur attitude est semblable à celle des nymphes qui ornaient les fontaines et tenaient devant elles un vase ou une coquille. C'est que les Danaïdes étaient en rapport avec les eaux ; elles avaient rendu fertile la plaine d'Argos en y découvrant des sources (Strabon, VIII, 6, 8) ; une Danaïde de Berlin a été trouvée dans les *thermes* d'Agrippa. On a appelé sans motif ces Danaïdes ou nymphes des Appiades, nom de statues qui décoraient le forum de César, parce qu'on en a trouvé plusieurs près de la basilique de Constantin, sur ce que l'on croyait à tort l'emplacement du forum de César.

¹⁰ *M. P. Cl.*, 405. Un autre, *galerie des Candélabres*, 89, en petit.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 31, 2.

¹² Le bonnet phrygien qu'elle porte a fait donner à une tête de la villa Ludovisi (II, 13) le nom d'Hésione. Ce peut être aussi Électre, femme de Dardanus, qui porte également le bonnet phrygien (Müller, *Arch.*, p. 719).

Mais dans la tradition héroïque des Grecs, comme sur leur théâtre et souvent sur le nôtre, l'amour faisait tout passer¹.

J'ai remarqué ailleurs que, sur un bas-relief du Vatican, la course olympique a pris la tournure d'une course du cirque, ce que la passion des Romains pour cette sorte de jeux publics ne rend pas difficile à concevoir.

Parmi les mortelles objet de la passion des dieux, une des plus célèbres fut Daphné, aimée par Apollon et changée en laurier. En général, les métamorphoses n'appartiennent pas à un âge bien ancien de l'art grec ; ce sont des inventions ingénieuses d'une époque tardive dans lesquelles brille l'adresse des artistes, de même que l'habileté d'Ovide se montre dans les descriptions qu'il en a faites. Cependant c'était une idée grecque comme l'origine du mot qui l'exprimait, et les sujets devaient être puisés à des sources grecques, ainsi que le furent presque toujours ceux des *Métamorphoses* d'Ovide².

Nulle représentation des héroïnes grecques n'égale la belle statue d'Ariane endormie au Vatican. Cette Ariane s'est longtemps appelée Cléopâtre, à cause d'un petit serpent qui entoure son bras et qu'on prenait pour l'aspic, mais qui peut s'expliquer autrement³.

La figure est certainement idéale et n'est point un portrait ; mais ce qui ne laisse aucun doute sur le nom à lui donner, c'est un bas-relief, un peu refait, il est vrai, qu'on a eu la très heureuse idée de placer auprès d'elle.

On y voit une femme endormie dont l'attitude est tout à fait pareille à celle de la statue, Thésée qui va s'embarquer pendant le sommeil d'Ariane, et Bacchus qui arrive pour la consoler. C'est exactement ce que l'on voyait peint dans le temple de Bacchus à Athènes⁴. De plus, le sujet dont le sommeil d'Ariane fait partie est figuré sur plusieurs monuments de l'art grec⁵.

Cette statue, belle sans doute, mais peut-être trop vantée⁶, doit être postérieure à l'époque d'Alexandre. Sa pose gracieuse est presque maniérée ; on dirait qu'elle se regarde dormir. La disposition de la draperie est compliquée et un peu embrouillée, à tel point que les uns prennent pour une couverture ce que d'autres regardent comme un manteau. L'art grec s'éloigne de la simplicité de ses origines ; il a déjà alléré le type de l'Ariane semblable à Bacchus, de l'Ariane

¹ Hippodamie déjà sur le coffre de Cypsélus (Pausanias, V, 17, 4) et peinte à Olympie par Panæus (ibid., V, 11, 2).

² Il est curieux de rapprocher une Daphné antique changée en laurier de la villa Borghèse (S. III) et celle du Bernin, qui est dans le même palais (salles d'en haut) ; la première, conçue plus simplement, est droite, rigide, et s'enracine comme un tronc d'arbre ; la seconde, jetée hardiment en avant, court encore, tandis que de ses mains poussent déjà des rameaux.

³ *M. P. Cl.*, 414. On s'accorde maintenant à y reconnaître un bracelet. En effet, des bracelets ayant la forme de serpents se voient à d'autres statues et ont été retrouvés dans des tombeaux. Cette sorte de bracelet s'appelait des serpents. Peut-être est-ce bien un serpent qui entoure le bras d'Ariane ; ce pourrait être alors la désignation d'une source, l'image du génie du lieu, ou bien, comme le serpent était le symbole de la vie et que l'Ariane du Vatican est fort semblable par l'attitude à l'Ariane figurée dans diverses représentations des Orgies sacrées de ce dieu, le serpent est-il ici ce qu'il est dans la ciste mystique, qui paraît aussi très fréquemment dans ces représentations, un signe de l'immortalité qu'enseignait les mystères ; les bacchantes y portent des serpents enroulés autour des bras ; on en voit un au bras d'une figure funèbre couchée sur un tombeau (*M. P. Cl.*, 73).

⁴ Pausanias, I, 20, 2.

⁵ Sur une médaille de Périnthe qui ne permet guère de méconnaître Ariane dans la figure endormie du Vatican. Un groupe à Mégare (O. Müller, *Arch.*, p. 601 ; *Att.*, II, 417).

⁶ Elle est imitée d'une ligure du Parthénon, mais moins simple et moins parfaite (Beulé, *Acropole d'Athènes*, II, p. 79).

aux beaux cheveux d'Homère¹. Celle-là on la retrouve mieux dans plusieurs têtes du Vatican et du Capitole².

La statue, qui n'est point travaillée dans la partie que ne voir, pas le spectateur, était placée au fond d'une niche et servait vraisemblablement dans l'antiquité à l'ornement d'une fontaine, comme dans les temps modernes elle a servi à orner une fontaine du Belvédère. Son doux sommeil allait bien au doux bruit des eaux³.

Dulci devinetam lumina somno.

On est tenté de dire, avec un aimable poète de l'*Anthologie* :

Amis, ne touchez pas à cette image en marbre d'Ariane, ou bien elle va s'éveiller et courir après Thésée qui s'enfuit.

Pour les aventures des héroïnes, comme pour celles des héros, la peinture grecque avait aussi devancé et avait pu inspirer les sculptures à les peintures que nous voyons.

Philostrate⁴ décrit un tableau où figurait Pasiphaé et son taureau ; elle figure dans des peintures de Pompéi ; dans ces peintures est répétée plusieurs fois l'aventure de Léda, et l'on pense que les peintures de Pompéi et d'Herculanum ont été en général exécutées d'après des tableaux grecs jouissant de quelque célébrité.

Nicias, qui peignait surtout les femmes, avait peint Andromède, et Aristide, Canacé⁵.

A Rome se trouvaient l'Europe et l'Hésione d'Antiphile⁶. Rome possédait aussi, avec le célèbre Bacchus d'Aristide, son Ariane⁷. La peinture, au temps de Lucien, avait reproduit fréquemment la Métamorphose de Daphné (*Ver. Hist.*, 48).

L'art du portrait est très ancien en Grèce, et c'est ee qu'exprimait la tradition en disant son origine contemporaine de l'origine même de l'art grec et en supposant que Dédale avait fait sa propre statue. Un portrait exécuté en terre d'après une silhouette avait, suivant la tradition, donné naissance à la plastique. Théodore, qui, vers la 56^e olympiade, inventa l'art de fondre le bronze, fit son propre portrait, fort ressemblant, dit Pline⁸.

Vers la même époque, la coutume s'était établie d'ériger des statues aux athlètes vainqueurs dans les jeux olympiques⁹. Il y avait un nom particulier pour les statuaires grecs qui se vouaient au genre du portrait (*Αγαλμματοποιοί*).

Les plus grands artistes s'y exercèrent. Phidias, pas plus qu'Apelles, ne dédaigna de faire le sien¹.

¹ *Calliplocamos*. *Iliade*, XVIII, 592.

² *M. Capit.*, salle du Gladiateur, si cette Ariane n'est pas un Bacchus ; salle du satyre ; Galerie.

³ Philostrate, *Im.*, I, 14.

⁴ I, 15. Ce tableau ne devait pas être d'une époque bien ancienne, car le peintre avait fait intervenir des Amours dans cette scène fatale pour lui donner un air galant. Les Philostrates ont décrit aussi deux tableaux où paraissait Hippodamie. (Philostrate, *Im.*, I, 16. Philostrate, *Jun.*, 10.)

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXV, 40, 8. Brunn, II, p. 172.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 37, 2. Europe dans le portique de Pompée, Hésione dans le portique d'Octavie. A la villa Albani (*Coffee-house*), Hésione délivrée par Hercule, mosaïque qu'on peut regarder comme une copie du tableau d'Antiphile.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 35, 56. Philostrate (I, 14) décrit une Ariane endormie. Une partie du corps était nue comme dans les Arianes peintes de Pompéi.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 33, sous Crésus, entre la 55^e et la 58^e olympiade. C'est à cette époque qu'il faut placer ce Théodore. Voyez Smith, *Dict. of Gr. and Rom. biogr. and mythol.*, III, p. 1060-1.

⁹ Selon Pausanias (VI, 18, 5) à partir de la 59^e olympiade.

Aussi allons-nous trouver à Rome des images de presque tous les hommes célèbres de la Grèce, images qui peuvent être fidèles, car leurs originaux ont pu être exécutés d'après nature, et dont l'ensemble complétera en même temps ce portrait historique que nous avons déjà poursuivi dans les collections romaines, le portrait de l'art grec à Rome.

En effet, non seulement les images des dieux et des héros de la Grèce peuplaient l'ancienne Rome et s'offrent à nous à chaque pas que nous faisons dans les musées et les galeries de la Rome moderne ; nous y rencontrons aussi en foule les portraits des Grecs célèbres. Les Romains vivaient au milieu d'eux, et nous, voyageurs à Rome, il nous est donné de vivre aussi dans cette société illustre qui était venue prendre place au sein de la société romaine quand celle-ci devint elle-même grecque à demi ; c'est continuer de nous initier à la vie romaine par les monuments que de contempler ces portraits de philosophes, d'orateurs, de poètes, d'hommes d'État et d'hommes de guerre dont les demeures des Romains étaient remplies, comme elles étaient remplies de grammairiens, de rhéteurs, d'artistes grecs. L'invasion de la Grèce à Rome nous est représentée vivement par ces hôtes fameux qui y sont encore.

Un grand nombre d'entre eux portent des noms de contrebande. Le nom inscrit sur un buste n'est pas toujours une preuve de son authenticité, et même quand ces inscriptions sont antiques, elles peuvent être trompeuses, comme elles l'étaient déjà au temps de Cicéron (*Ad Att.*, VI, 17).

Quelques-uns de ces portraits n'ont pu être faits d'après nature. Tel est celui d'Homère, figure idéale² et toujours à peu près la même³, créée par un artiste de génie dont on ignore le nom, réalisation admirable de l'idée traditionnelle qu'on se formait du chanteur aveugle et inspiré. Ce portrait imaginaire est pourtant ressemblant ; car, s'il n'offre pas l'image d'un poète, il offre l'image *du* poète. Il y a là de quoi adoucir le regret, déjà exprimé par Pline, de ne pas posséder les traits véritables d'Homère⁴.

La statue d'Homère était placée parmi celles des dieux et des héros à Olympie⁵ ; il eut un temple à Smyrne et un autre à Alexandrie⁶ ; on l'y voyait entouré des sept villes qui se glorifiaient de lui avoir donné le jour ; ce temple avait été dédié par Ptolémée au grand poète divinisé, au sein de cette Alexandrie on il avait ses dévots commentateurs, et où Zoïle, qui osa le critiquer, fut considéré comme un impie. Le peintre Gélaton, aussi irrespectueux à sa manière que Zoïle à la sienne, avait fait une sorte de caricature d'Homère crachant ; mais cette caricature était encore à sa louange⁷.

¹ Phidias introduisit son image dans une œuvre de sa composition (un combat d'amazones), à la manière des artistes de la Renaissance, Apelles fit son propre portrait (*Ant. gr.*, III, p. 218), comme presque tous ces artistes ont fait le leur, à moins qu'on ne l'ait confondu avec le sculpteur Apellas. (Brunn, *Gesch. de gr. Künstl.*, I, p. 287.)

² Un au Vatican (*M. P. Cl.*, 496), plusieurs au Capitole (*Salle des Philosophes*) Un seul Homère a les yeux fermés ; les autres ont, si l'on peut parler ainsi, le regard d'un aveugle. Trois prétendus Apollonius de Tyane, au musée Capitolin, sont des Homères.

³ Visconti distingue trois types d'Homère, probablement d'après trois artistes qui avaient exprimé un peu différemment le thème idéal. Il dut en exister plus de trois : chacune des sept villes rivales dut produire le sien.

⁴ *Pariunt desideria non traditi voltus ut in Homero evenit.* (Pline, XXXV, 2, 6.)

⁵ Par Dionysius, antérieur à Phidias. C'est la plus ancienne image d'Homère dont il soit fait mention ; elle était avec celles d'Orphée et d'Hésiode. (Pausanias, V, 26, 2.)

⁶ Strabon, XIV, 1, 37. Élien, *Var.*, XIII, 22.

⁷ Homère crachant et les autres poètes occupés à recueillir ce qui était sorti de sa bouche (Élien, *Var.*, XIII, 22).

A Rome, Asinius Pollion, ne pouvant se procurer un portrait d'Homère pour sa bibliothèque de l'Aventin, en fit faire un de fantaisie, de ce portrait, qui était à Rome, proviennent assez vraisemblablement quelques-uns de ceux qu'on y voit aujourd'hui¹.

Les auteurs de ces nobles têtes d'Homère ont méprisé la tradition qui a travesti Homère en mendiant, tradition tardive, née à l'époque de la décadence des Homérides et de l'avilissement des Rapsodes, mais qui n'a rien à faire avec la tradition primitive des **chanteurs** (aédoi), tels que les représente Homère lui-même, en nous montrant l'un d'eux, Démodocus, assis à la table du roi Alcinoüs, et un autre laissé par Agamemnon non auprès de Clytemnestre, qui ne se livre à Égisthe qu'après avoir fait périr le chantre divin². Homère, selon la vraie tradition antique, n'était pas un mendiant ; il était un demi-dieu, car il avait ses temples, et la sculpture a célébré son apothéose³.

Une autre figure idéale aussi, sans qu'on puisse la ciler précisément comme un exemple du *beau idéal*, c'est la figure d'Ésope. Tous ceux qui sont venus à Rome ont admiré l'Ésope de la villa Albani.

Cette statue est un chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre d'un genre particulier. L'art antique, qui fuyait la difformité, cette fois a osé l'aborder, et il est parvenu à la rendre aimable.

Ésope est un nain contrefait, et on le regarde avec plaisir ; sa physionomie, douce, fine, un peu triste, est une charmante physionomie de bossu.

Cette imitation spirituelle de la nature ne permet guère de douter que l'Ésope de la villa Albani n'ait été exécuté d'après le célèbre Ésope qu'on attribuait à Lysippe ou à un sculpteur son contemporain, Aristodème⁴. Cette reproduction si habile d'une difformité qu'on a presque du plaisir à regarder est un tour de force bien digne du naturalisme, encore tout empreint du sentiment de la beauté, tel que devait être le naturalisme de Lysippe ou d'un contemporain de Lysippe.

La statue d'Ésope avait été placée par Lysippe en face de celles des sept sages de la Grèce, personnages plus historiques, ce qui semble indiquer que leurs portraits existaient aussi à Athènes exécutés par Lysippe. Celui-ci pouvait avoir eu devant les yeux des modèles plus anciens⁵.

¹ J'attribuerais volontiers cette origine à l'Homère du Vatican (*M. P. Cl.*, 496) qui me paraît s'éloigner quelque peu du type traditionnel et dont la physionomie à je ne sais quoi de plus moderne.

² Selon M. Raoul Rochette, un bas-relief relégué dans les magasins du Vatican fait allusion à cette belle conception homérique.

³ L'**Apothéose d'Homère**, longtemps à Rome dans le palais Colonna aujourd'hui à Londres dans le British Museum.

⁴ Tat., *Adv. gr.*, 55. *Anth. gr.*, III, p. 45. L'auteur de l'épigramme dit que ce portrait était placé *en regard* de celui des Sages (*ἐμπρόσθεν*). Ésope, qu'il ne faut point juger sur les fables que nous avons, et qui sont certainement apocryphes, avait composé, outre des apologues, des poésies qui sont louées par Himerius (*Or.*, XX, 2) comme donnant des dieux une idée plus élevée que celles d'Homère et de ses imitateurs. L'expression de Phèdre :

Æsopo ingentem statuem posuere Attici.

Les Athéniens élevèrent une grande statue à Ésope, ne peut s'appliquer à celle-ci, qui est très petite ; mais rien n'empêche qu'elle ne soit une réduction d'après Lysippe ou Aristodème. Elle prouve, dans tous les cas, l'antiquité de la tradition d'après laquelle Ésope était contrefait, bien que Bentley ait avancé que cette tradition n'était pas antérieure à Planude.

⁵ Je ne sais pourquoi O. Müller (*Arch.*, p. 728), affirme que les portraits des **Sept sages** sont de pure invention. L'art du portrait pouvait exister de leur temps, car Théodore avait fait le sien, et l'époque où vécut cet artiste n'est pas éloignée de la 56^e olympiade, et, par conséquent, de l'âge où vécurent les sept sages de la Grèce.

Ces portraits de Lysippe, s'ils ont existé, furent probablement les originaux du Bias, du Thalès et du Périandre qui sont au Vatican¹. La *Salle des Muses* nous y présente une réunion de portraits, tant de philosophes que de postes, pareille à celles qui ornaient les musées d'Alexandrie ou de Pergame, à Rome les collections de particuliers et la bibliothèque de Pollion.

La villa Borghèse possède une statue de Périandre assis sur un trône. Périandre était à la fois un philosophe et un tyran. On appelait **tyran** dans l'antiquité tout homme qui s'était emparé de l'autorité dans un pays libre. Mais Périandre fut tyran dans tous les sens du mot : cruel et détesté, il tua sa femme enceinte d'un coup de pied dans le ventre, comme Néron tua Poppée : on l'accusait d'un inceste avec sa mère. Singulier sage² ! Aussi quelques-uns refusaient de l'admettre au nombre des sept sages, et ils avaient bien pour cela quelques raisons. A la villa Borghèse, Périandre est assis sur un trône ; c'est donc le **tyran** qui se trouve chez les princes Borghèse, eux qu'une illustre alliance a rapproché d'un grand homme auquel le nom de tyran peut s'appliquer, dans le sens de l'antiquité.

Le buste du Vatican est celui du **sage**. On croit qu'il vient de la villa de Cassius, et ce n'est pas un tyran qu'avait voulu avoir chez soi un tyrannicide.

Un assez grand nombre de sculpteurs se vouèrent particulièrement aux effigies des philosophes ; ils furent les auteurs de celles qui remplissaient les demeures des anciens Romains et remplissent encore les palais et les villas de leurs descendants. Pline en a cité une douzaine.

Les autres personnages compris dans le nombre des sept sages de la Grèce furent Chilon³, Pittacus, Épiménide et Solon.

On attribue à Épiménide un buste du Vatican qui a les yeux fermés⁴, par allusion à une légende célèbre sur ce prêtre-poète dont la vie est légendaire. Épiménide avait dormi cinquante-sept ans, et à son réveil il avait trouvé beaucoup de changement dans le monde. Maintenant, il dort au Vatican ; ses yeux fermés n'ont rien vu depuis qu'on l'y a plané. Si on le réveillait aujourd'hui, il verrait bien aussi dans le monde, et à Rome même, malgré les apparences d'imfuable uniformité, quelque changement.

Le Solon du Vatican n'est⁵ pas absolument rejeté par Visconti ; sa physionomie est intelligente et semble moderne, chose remarquable chez un législateur qui a devancé l'institution moderne du cens, pris pour base des droits politiques.

Aux sept sages de la Grèce se rattache un Grec fondateur en Italie d'une philosophie et d'une association célèbres, Pythagore. Cette philosophie y fut presque une religion et l'association y devança, jusqu'à un certain point, deux choses qui y ont beaucoup fleuri depuis, les moines et les confréries politiques. Pythagore est au Vatican⁶ qu'ont soutenu les uns et qu'ont ébranlé, les autres.

¹ *Salle des Muses*. Les noms de Bias (529), de Périandre (359), sont inscrits sur leurs bustes. Thalès (197) a été reconnu par Visconti au moyen d'un Hermès double dont l'autre tête est une tête de Bias.

² Diogène Laërte, *Per*.

³ On l'a trouvé à Rome, sur l'Aventin, représenté en mosaïque. Sa devise : *Connais-toi toi-même*, l'a révélé. L'Aventin fait penser à une décoration de la bibliothèque de Pollion.

⁴ *M. P. Cl.*, 592. Selon Visconti, plutôt Homère ou Tirésias, mais, ce me semble, pas assez idéal pour être un Homère ou même un Tirésias. De plus, ses yeux fermés ne sont pas d'un aveugle, mais d'un endormi.

⁵ *M. Chiar.*, 733, avec le nom. Une statue fut élevée à Solon assez longtemps après sa mort (Diogène L., *Sol.*). Il y en avait une devant le Pœcile. (Pausanias, I, 16, 1.)

⁶ Visconti trouve quelque ressemblance entre le buste du Vatican, III, buste nommé, et la tête de Pythagore sur les médailles de Samos ; il rejette le Pythagore du Capitole. *M. P. Cl.*, VI, p. 39.

Bien que sa vie ait été mêlée de légendes presque autant que celle d'Épiménide, tous deux sont des personnages réels. Il est possible, à la rigueur, que leurs portraits soient ressemblants et que leur individualité s'y conserve avec plus de vérité que dans leurs biographies : le portrait est une sorte de biographie où la légende n'entre point.

L'authenticité du portrait de Socrate¹ est incontestable. Nous y reconnaissons cette ressemblance avec Silène dont parlent les anciens. Quelquefois, elle semble avoir été exagérée par les sculpteurs ; ce pouvait être à dessein, car l'idée qu'on se faisait de Silène, personnage à figure vulgaire², mais rempli d'une sagesse divine, convenait à Socrate. Rabelais a fait le rapprochement. Les innombrables portraits de Socrate ont pour premier original la statue en bronze que les Athéniens repentants, après avoir condamné à mort le détestable Mélitus, élevèrent par la main de Lysippe au sage juridiquement assassiné. Il n'est pas probable que Socrate, de l'humeur dont il était, ait fait faire son portrait, et, s'il a été sculpteur, qu'il l'ait fait lui-même ; mais Lysippe dût consulter la tradition encore récente et celle-ci lui signaler cette ressemblance avec Silène qui avait frappé les contemporains du philosophe : ce fût une raison de plus pour que le grand artiste donnât à Socrate, peut-être encore plus qu'il ne les avait réellement, les traits de Silène.

Il n'y a pas à Rome une figure bien authentique de Platon³ ; on a dû retirer ce nom à une foule de prétendus portraits du philosophe qui étaient des Hermès de Jupiter ou des Bacchus indiens. C'est à Florence qu'il faut aller chercher un Platon proclamé certain, ou à Naples⁴, dans ce beau buste d'Herculanum sur le front duquel rayonne une si majestueuse sérénité et dont le regard semble plonger de si haut dans de si profonds abîmes.

Ce buste même a été rangé parmi les Bacchus indiens. Je ne saurais l'admettre : l'expression pensive et presque mélancolique⁵ du visage me semble être individuelle et ne pas convenir à Bacchus ; j'y vois plutôt un Platon idéalisé. Du reste, Platon pouvait être rapproché de Bacchus révélateur dans les mystères de doctrines semblables aux siennes, comme Socrate fut assimilé à Silène, autre révélateur d'enseignements sublimes.

L'original des rares portraits de Platon doit avoir été celui dont Silanion⁶ fut l'auteur et que, chose singulière, un Persan avait dédié aux muses dans le jardin de l'Académie : l'Orient se retrouvait lui-même un peu dans Platon et s'y reconnaissait.

Aristote est à Rome, nous pouvons l'aller voir au palais Spada⁷, tel, que le peignent ses biographes et des vers de Christodore sur une statue qui était à Constantinople⁸, les jambes grêles, les joues maigres, le bras hors du manteau, *exserto brachio*⁹, comme dit Sidoine Apollinaire d'une autre statue qui était à

¹ M. P. Cl., 515. M. Capit., s. des Phil. Vill. Alb., s. d'Orphée.

² Socrate avait été (Pline, XXXV, 38, 12) peint par Nicophane, ami de l'élégance (XXXV, 36, 46) ; ce portrait plaisait à tous ; Nicophane avait sans doute adouci la laideur de Socrate, comme on a fait dans quelques bustes.

³ Celui du Capitole (*galerie*) est faux ; l'on a estropié le nom du philosophe, au lieu de *Platôn*, on a écrit *Platones* !

⁴ Musée de Naples, salle des grands bronzes.

⁵ On a vu aussi dans ce buste Speusippe neveu de Platon et qui avait le col penché.

⁶ Diogène Laërte, *Plat.* Silanion était contemporain de Lysippe, il pouvait avoir vu Platon.

⁷ On lit sur la base de cette remarquable statue en caractères grecs : *Arist.*...

⁸ Christodore, *Ekphr.*, 17.

⁹ Sidoine Apollinaire, IX, *ep.*, 9.

Rome. Le philosophe est ici sans barbe aussi bien que sur plusieurs pierres gravées ; on attribuait à Aristote l'habitude de se raser, rare parmi les philosophes et convenable à un sage qui vivait à la cour. Du reste, c'est bien là *le maître de ceux qui savent*, selon l'expressiojt de Danle, corps usé par l'étude, tête petite mais qui enferme et comprend tout.

Les originaux grecs n'ont pas manqué à cette statue d'Aristote¹. Il y en avait une à Olympie², ce rendez-vous de toutes les gloires de la Grèce. Philippe en avait consacré une autre à Delphes³, où il avait placé le précepteur de son fils auprès des membres de sa famille. Alexandre en érige une à son glorieux maître⁴, lequel avait prudemment décliné l'honneur de suivre en Asie le conquérant, ce qui lui épargna peut-être le sort de Callisthène⁵. Enfin Théophraste, par son testament, avait fait placer une image d'Aristote dans un temple⁶.

L'authenticité du portrait de Théophraste⁷, disciple d'Aristote, est admise par Visconti. Il a, du reste, une expression méditative et légèrement railleuse qui irait bien à l'auteur des *Caractères*.

La philosophie grecque qui fut naturalisée à Rome y figure encore aujourd'hui personnifiée dans ses plus illustres représentants ; leur présence évoque pour nous la sienne, grand fait dont les conséquences furent bien graves pour la société romaine et qui tient une grande place parmi les causes de sa dissolution.

Il ne s'agit pas de faire ici le procès à la philosophie. La plus sublime de toutes, celle de Platon, est hors de cause. Rome, qui ne possède pas un buste de Platon, la connut à peine, surtout sous la république, et ce qu'en a dit Cicéron, plus éloquent écrivain que métaphysicien profond, n'a pas suffi pour l'y populariser. Aristote lui-même, bien que ses ouvrages eussent été apportés à Rome par Sylla et qu'on y ait trouvé sa statue, ne paraît pas y avoir eu un véritable disciple.

Les deux sectes qui s'établirent les premières à Rome furent celle des nouveaux académiciens et celle d'Épicure, dont la doctrine y eut pour interprète un poète admirable, Lucrèce.

La nouvelle Académie était une secte de disputeurs plutôt que de philosophes. Chez elle, la dialectique prévalait sur la logique, et l'argumentation sur le raisonnement. Carnéade, qui fut son introducteur, enseignait à prouver le pour et le contre à volonté. Ces subtilités énervèrent l'esprit mâle et un peu grossier (les Romains ; ils se prirent à les admirer d'autant plus qu'elles leur étaient plus difficiles à comprendre, et s'y perdirent d'autant mieux qu'ils étaient moins capables de les démêler.

Il n'y a pas à Rome de portrait absolument certain de Carnéade, mais il en est qui offrent quelques probabilités de ressemblance. Celui du Vatican⁸ a la bouche ouverte, comme il convient à un philosophe qui était un orateur ou plutôt un rhéteur, le rhéteur par excellence, car, venu à Rome, un jour il parla en faveur

¹ Cicéron indique un portrait d'Aristote à Rome. (*Ad Att.*, IV, 10.)

² Pausanias, VI, 4, 5. Diogène Laërte, V, 1, 2.

³ Attribuée au sculpteur Ammonius. Élien, *Var.*, 14, 1.

⁴ On a trouvé à Athènes la base d'une statue élevée à Aristote par Alexandre (Welck., *Sylog.*, 140).

⁵ La menace adressée par Alexandre (Plutarque, Alexandre, 55) à *ceux qui lui on envoyé Callisthène* pourrait s'appliquer à Aristote.

⁶ Diogène Laërte, V, 12, 14.

⁷ *Villa Albani*, salle du bas-relief d'Orphée.

⁸ *M. Chiar.*, 719, 598. Les bustes de Carnéade doivent être comparés avec le buste *nommé*, de la collection farnésienne.

de la justice et le lendemain, réfutant tous les arguments de la veille, il s'efforça de démontrer qu'elle n'existait pas. Cette bouche entr'ouverte est celle d'où sortait la parole sophistique qui effrayait Caton ; c'est cette bouche qu'il voulait fermer à tout prix. Le nom de Carnéade écrit sur un Hermès eut suffi pour prouver que son portrait a existé à Rome. Une tête d'Antisthène, placée sur la base de cet hermès a fait que les bustes d'Antisthène, le précurseur du stoïcisme, ont passé pour des bustes du sceptique Carnéade : c'est comme si l'on eût pris pour des portraits de Voltaire tous les portraits de Rousseau. Carnéade ayant été renvoyé par le sénat avec un grand empressement, on conçoit qu'après cette disgrâce publique il ne soit pas resté à Rome beaucoup de portraits du philosophe congédié.

Il dut y exister, au contraire, un grand nombre de portraits d'Épicure, car la secte dont il fut le chef y était elle-même fort nombreuse, aussi ses images s'y multiplièrent beaucoup ; on les portait aux doigts sur des anneaux ; on les gravait sur la vaisselle, quelques-uns les plaçaient dans leur chambre à coucher et les emportaient en voyage. Le matérialisme d'Épicure, au fond si triste mais par lequel on croyait s'élever au-dessus du vulgaire, excitait une sorte de fanatisme, anti religieux qui éclate dans Lucrèce, et, fâcheux résultat des défauts inhérents au gouvernement théocratique, n'est pas rare chez des Romains de nos jours.

La doctrine d'Épicure fut fatale à la république, non pas d'abord en amollissant les âmes par la volupté, Épicure était un voluptueux qui vivait d'oignons et de fromage et qui buvait l'eau de son jardin : personne ne fut moins *épicurien* que lui en prenant ce mot dans son acception vulgaire, bien qu'on ait fait d'Épicure dans les chansons bachiques une sorte de pendant d'Anacréon. Nous n'avons de ce joyeux philosophe qu'un fragment trouvé parmi les papyrus carbonnés d'Herculanum où il est surtout, parlé de la mort, ce qui va très bien du reste à la physionomie longue et sévère que lui donnent ses bustes¹.

Mais si Épicure plaçait la vertu dans la modération des désirs, il n'en faisait pas moins du bonheur le principe de la vertu. Cette doctrine, tempérée par le caractère du fondateur de la secte, devait amener bientôt ses conséquences naturelles et Métrodore prit soin de les tirer. Celui-ci disait crûment que toute volupté vient du ventre. L'école l'associa dans ses hommages à son maître Épicure ; on célébrait leur mémoire le même jour. Cette association est rendue sensible par un double Hermès² qui réunit à la tête d'Épicure celle de Métrodore ; il atteste en même temps l'étroite parenté de l'épicurisme sage et de l'épicurisme grossier, et montre qu'ils sont étroitement liés, qu'ils tiennent l'un à l'autre. C'est une grande leçon donnée par l'histoire de la philosophie et dont ce double hermès est une démonstration sensible.

Non ! Épicure ne prêcha jamais grossièrement la volupté ; il plaçait la sagesse dans le bonheur, le bonheur dans la modération des désirs ; il triomphait de la douleur physique par les jouissances de l'esprit. C'est autrement que ses doctrines furent funestes aux Romains. D'abord, par cet athéisme sérieux, aride, scientifique, qui substituait à l'action de la Providence divine la rencontre fortuite d'atomes errants dans l'espace où ils s'étaient accrochés un jour pour produire le monde. Quand on met le hasard à la place de Dieu, on est bien près de mettre à

¹ Vat., *M. P. Cl.*, 498, *Musée Capitolin*, salle des Philosophes, deux bustes ; on les a déterminés au moyen d'un buste en bronze trouvé à Herculanum, sur lequel on lit le nom d'Épicure.

² Avec le nom de tous deux. *M. Capit.*, salle des Philosophes. C'est au moyen d'un Hermès double semblable à celui du Capitole que Visconti a déterminé le buste de Métrodore, *M. P. Cl.*, 509.

la place du culte de la vertu l'adoration de la force ; ensuite, par ce principe funeste que le sage doit se retirer de la vie active, ne pas laisser troubler son âme par les intérêts généraux et les passions publiques ; espèce de quiétisme égoïste qui détruit la vigueur civique ; rien ne fait mieux les affaires du despotisme que cette prétendue sagesse où Épicure, venu quand Athènes n'était plus libre, se réfugia, où beaucoup de Romains se réfugièrent sous l'empire, et qui est un des grands dangers de notre temps.

Heureusement Rome reçut aussi des Grecs le stoïcisme, qui semblait fait pour elle ; le stoïcisme, cette croyance, j'allais dire cette religion des âmes fortes. Mais le stoïcisme, noble excès de la vertu, noble inconséquence du fatalisme, ne pouvait être que la loi du petit nombre ; il défendit l'énergie individuelle contre l'influence énervante du régime impérial, et la moralité humaine contre la corruption que ce régime d'abaissement propageait. L'épicurisme avait dissous les âmes à la fin de la république, le stoïcisme les retrempa et les fortifia au commencement de l'empire.

Les bustes des philosophes stoïciens sont là pour montrer que le portique eut aussi ses dévots. C'est ce que prouvent les portraits d'Antisthène¹ qui sur plus d'un point devança Zénon, comme sur d'autres il devança Diogène.

On a aussi le buste du stoïcien Chrysippe² ; c'est un vieillard enveloppé dans un manteau. En effet, Chrysippe mourut à soixante-treize ans après avoir écrit sept cent cinq volumes.

Un stoïcien célèbre, Posidonius, qui compta parmi ses auditeurs Pompée, Cicéron, et plusieurs autres Romains illustres, devait avoir son portrait à Rome. On a cru, sans certitude, le reconnaître dans une admirable statue qui ne s'y trouve plus³. On ne peut se flatter d'y posséder un autre stoïcien qui y vint également, mais plus tard, sous l'empire, Sextus de Chéronée⁴, neveu de Plutarque et l'un des maîtres de Marc-Aurèle ; mais la grave statue à laquelle on a donné son nom est dans tous les cas un type ressemblant du philosophe et du stoïcien.

Une très belle statue⁵ du Capitole passe pour être celle de Zénon, elle convient admirablement au fondateur du Portique ; son manteau jeté sur le bras avec une négligence toute stoïque, il s'avance fort, résolu, carré. De plus, elle a été trouvée à Lanuvium⁶, où Antonin avait une villa qu'a dû habiter Marc-Aurèle. Zénon cet ascète du paganisme était le patron naturel des deux stoïciens couronnés, et la maison des Antonins était le sanctuaire convenable pour ce saint de la philosophie, prédicateur de la vertu sublime dont leur âme fut le temple.

¹ *M. P. Cl.*, 507.

² *Villa Albanie*, hémicycle. Visconti l'a déterminé ingénieusement au moyen de l'une des deux têtes que présentent les médailles de la ville de Soles, qui n'était, dit-il, fameuse que pour avoir produit Chrysippe et Aratus ; l'autre tête serait celle d'Aratus ; Crantor était aussi de Soles (Diogène Laërte, IV, 5, 1) mais il n'atteignit pas la vieillesse. Une statue de Chrysippe était à Athènes dans le Céramique. (Diogène Laërte, XIII, 7, 4.)

³ Le Posidonius, qui a passé de la villa Borghèse au Louvre. Ses mains sont dans la même position que celles de l'Aristote décrit par Christodore (*Ekphr.*, 18). Le Posidonius du Capitole est très douteux.

⁴ *M. P. Cl.*, 620. Visconti a abandonné cette attribution, fondée sur une erreur de médailles. M. Gherard (*St. R.*, II, 2. p. 243) la rejette. Dans tous les cas, la tête n'appartient pas au corps, car l'une est en marbre de Carrare, l'autre en marbre grec.

⁵ *M. Capit.*, salle dite du Gladiateur, 17. Bellori avait lu **ZÉNON** sur une statue qui ressemblait à celle du Capitole.

⁶ Le premier original de cette statue en marbre était sans doute la statue de bronze que les habitants de Citium, patrie de Zénon, lui élevèrent (Diogène Laërte, *Zénon*).

La physionomie sombre et austère¹ de cette statue va bien à ce que nous savons du stoïcien Zénon. Malheureusement elle n'a point le col penché, ce que nous savons aussi de lui², et cette particularité se retrouve dans un buste du Vatican³ ; sur un autre, Zénon est écrit⁴ ; ni l'un ni l'autre ne ressemble à la statue du Capitole.

Pour achever d'embrouiller la question, il y a eu deux autres Zénons. Zénon d'Élée, grand métaphysicien, le Spinoza ou plutôt l'Hégel de la philosophie ancienne, et "Zénon l'épicurien, moins célèbre que les deux autres, mais qui devait être connu à Rome ; Cicéron le cite plusieurs fois avec éloge⁵.

Zénon d'Élée pourrait avoir été cher à Antonin le Pieux et à Marc Aurèle, non par sa doctrine, mais par son caractère, car il exposa sa vie et peut-être la sacrifia pour délivrer sa patrie d'un tyran ; mais ce Zénon là était d'un aspect doux et gracieux⁶, ce qui relève encore le mérite de son courage, et ceci ne se rapporte point à la statue du Capitole, ni à aucun des deux bustes du Vatican. Pour Zénon l'épicurien, il est probablement représenté dans l'un de ces bustes⁷.

Reste toujours cette difficulté, pourquoi le Zénon du Capitole n'a-t-il pas le col penché comme le buste du Vatican, et pourquoi celui-ci n'a-t-il point la physionomie sévère attribuée au stoïcien ? A-t-on pu négliger dans une statue du Capitole un signe caractéristique, si vraiment elle est celle du stoïcien et le donner au buste du Vatican si ce buste n'est pas son portrait. Peut-être est-ce une confusion introduite par la ressemblance des noms ! Peut-être a-t-on transporté à un Zénon ce qui appartenait à l'autre, et supprimé chez l'un une particularité que l'autre n'offrait pas ; j'aime mieux le croire que de renoncer à voir Zénon le stoïcien dans l'énergique statue du Capitole, laquelle rappelle en partie ce que nous connaissons de la configuration physique de ce philosophe, et plus encore ce que nous savons de son âme. Je veux pouvoir aller au musée du Capitole contempler en même temps, par la fenêtre, Marc-Aurèle, le stoïcien empereur, sur son cheval après la victoire, et dans la salle du gladiateur, le fondateur du stoïcisme marchant droit sur la corruption qui envahit le monde, pour lui barrer le passage et la faire reculer.

Le cynisme primitif tel qu'il fut fondé par Antisthène était un stoïcisme anticipé. Selon la doctrine d'Antisthène puisée dans l'école de Socrate, le souverain bien c'est la vertu. Sa physionomie très particulière⁸ est fine et n'a rien de rude, sa barbe sans être très soignée n'est pas cette barbe semblable à des cheveux, *barba comans* dont parle Sidoine Apollinaire à propos d'un portrait de Diogène et que nous remarquons en effet dans les portraits de ce philosophe.

¹ *Στυγνόν και πιρόν* ; au visage contracté, renfrogné, selon Sidoine Apollinaire (IX, *Ep.*, 9).

² De plus Zénon le stoïcien était mince, *ιοχυές*, et la statue du Capitole est trapue. Mais il ne faut pas attribuer trop d'importance à ce que dit Diogène de Laërte de la *gracilité* du stoïcien, car il dit aussi que Zénon avait les jambes grosses, ce qui s'accorde mieux avec notre statue. On a pu, à Rome, pour mieux exprimer l'idéal qu'on se formait du stoïcien par excellence, lui prêter une carrure qu'il n'avait point.

³ *M. P. Cl.*, 500.

⁴ *Id.*, 519. L'authenticité de l'inscription douteuse pour Visconti ne l'est point pour M. Gherard (*St. r.*, II, 2, p. 219) qui cite trois bustes parfaitement semblables entre eux sur lesquels elle se trouve.

⁵ Pomponius Atticus et Cicéron furent ses auditeurs. Cicéron, *de fin.*, I, 5, 16, V, 1.

⁶ *Εὐμῆση και χαρίεντα ἰδεῖν*. Platon, *Parmen*.

⁷ Quant à celui qui porte le n° 519, M. Gherard penche pour Zénon l'épicurien parce que le buste en bronze d'Herculanum qui ressemble à celui-ci a été trouvé avec les bustes d'Épicure et de deux philosophes épicuriens ; de l'autre buste de la salle des Muses (500) on a fait, à cause de sa tête penchée, un Zénon, ce qui n'est nullement démontré.

⁸ *M. P. Cl.* 507, *Villa Albani. exhèdre*, buste qui ressemble au premier. Antisthène a la bouche entr'ouverte comme Carnéade. Lui aussi avait commencé par la rhétorique qu'il avait étudiée sous Gorgias ; nous connaissons, sous son nom, deux déclamations d'école, l'une intitulée *Ajax* et l'autre *Ulysse*.

Diogène qui outré le cynisme stoïque d'Antisthène fut la caricature de la vertu ; une statuette de Diogène¹, est elle-même une sorte de caricature qui du reste ressemble à son buste². L'une et l'autre ont été faits probablement d'après les statues qui lui avaient été élevées à Sinope, sa patrie, et près de Corinthe³.

Un petit bas-relief⁴ perpétue le souvenir de son mémorable mais très douteux entretien avec Alexandre⁵. On y voit que le tonneau de Diogène n'était pas un *tonneau*, mais un de ces grands vases de terre appelés *dolia* dans lesquels on mettait le vin⁶, et dont, par un hasard instructif, un assez grand nombre se rencontre dans le jardin de la villa Ludovisi ; ils semblent placés là tout exprès pour montrer en nature le tonneau de Diogène à ceux qui l'ont vu en bas-relief à la villa Albani⁷.

Le hasard qui a laissé périr les images de tant d'hommes célèbres a sauvé le buste qui paraît authentique d'un philosophe platonicien comparativement obscur, Théon de Smyrne, qui vivait sous Adrien⁸.

Hippocrate était bien digne de compter parmi les philosophes, et d'être rangé avec eux dans le musée du Capitole⁹, car ses ouvrages contiennent la plus haute philosophie médicale qu'on ait jamais enseignée. Mais comment, quand on doute même de son existence pourrait-on avoir quelque confiance dans la ressemblance de ses portraits ; il y avait une figure idéale d'Hippocrate comme d'Homère, et celle-là nous pouvons la chercher à Rome.

Un buste sans authenticité porte le nom d'Asclépiade¹⁰, qui a été celui de quatorze médecins grecs sans compter plusieurs poètes. Le premier qui exerça la médecine à Rome était grec, et la plupart de ceux qui l'y exercèrent après lui l'étaient également. Sous l'empire ils y apportèrent avec la tradition de la médecine hippocratique, ce qui valait beaucoup moins, des prescriptions astrologiques, on le voit par une mosaïque¹¹ où est représentée une assemblée de médecins, et près d'eux une sphère céleste, ce qui indique l'intervention de l'astrologie dans la médecine ; ils sont entourés de vases renfermant des drogues, car les médecins à Rome étaient en même temps pharmaciens.

¹ Villa Albanie, salle de l'Ésope.

² Un buste de Diogène dans l'exhèdre ressemble à la statuette. *M. P. Cl.*, 490, avec *Diogenos* pour *Diogenès*. Ce nom a donc été évidemment ajouté. D'ailleurs la base sur laquelle il est écrit est moderne.

³ Diogène Laërte, *Diog. Pauly, Real encycl., Diog. Anthol. gr.*, II, p. 291.

⁴ Dans le bas-relief presque entièrement refait, le chien sur le tombeau est antique, tandis que celui qui accompagne la statuette est moderne. Quoique le chien soit devenu le symbole homonyme et populaire de la secte cynique, on a voulu donner à ce mot une autre origine et le dériver de celui du Cynesargès, portique où enseignait Antisthène. Mais Diogène était appelé un chien, acceptait ce nom et ses admirateurs l'appelaient chien céleste. On plaça un chien sur son tombeau avec sa statue. (Diogène Laërte, *Diog.*)

⁵ Ce bas-relief ne peut offrir un portrait de Diogène, car la tête est moderne ; c'est un portrait de la tradition anecdotique dont Diogène fut le héros.

⁶ Les anciens avaient aussi des tonneaux en bois, cerclés comme les nôtres, leur nom était *Cupa*. Le *dolium* était en terre ; on n'y mettait pas seulement le vin, mais l'huile, le gain.

⁷ Winkelmann parle d'un de ces *dolia* dans la villa Albani contenant dix-huit amphores. L'amphore comme mesure équivalait à un pied cubique d'eau. Diogène trouverait donc à la villa Albani un tonneau capable de le loger, mais qu'il aurait peut-être quelque peine à rouler.

⁸ *M. Capit.*, salle des Philosophes. Ce buste qui porte le nom de Théon ne peut guère être que celui de Théon le philosophe, car il a été apporté à Rome de Smyrne, patrie de ce Théon-là.

⁹ *Id. Villa Albanie, salle de l'Orphée*. Celui du Capitole qui ressemble à une médaille de Cos est admis par Visconti ; seulement il faut remarquer que, d'après l'auteur de sa Vie, Hippocrate était chauve, et que ce portrait a un peu de cheveux. Le plus beau buste du père de la médecine, suivant son savant traducteur M. Daremberg, est à Naples.

¹⁰ *M. Cap.*, salle des Philosophes.

¹¹ Villa Albani, Coffee house.

En revanche, deux préparations anatomiques en marbre¹, l'ont plus d'honneur à la médecine romaine ; car elles attestent que la dissection des cadavres humains était pratiquée à l'époque où cette sculpture a été exécutée.

La tête d'Archimède² est fautive ; il n'est pas sûr que la postérité ait eu un portrait d'Archimède, car sa patrie qui lui aurait sans doute élevé une statue est morte avec lui. Quand Cicéron eut la joie de découvrir son tombeau³ sous les broussailles qui le couvraient ; il y trouva seulement la sphère et le cylindre qu'on y avait placés en mémoire d'une des plus belles découvertes du grand géomètre, portrait de sa pensée, son véritable portrait.

Les images des orateurs et des poètes fameux de la Grèce ornaient, tout aussi bien que les images des philosophes, les demeures des Romains, car les lettres grecques avaient pénétré dans Rome aussi bien que la philosophie grecque. La villa de Cassius⁴ à Tivoli, offrait comme le fait la salle du Vatican où l'on a réuni les muses et plusieurs philosophes qui viennent de cette villa, un exemple frappant de l'association de la philosophie et des muses.

Les rhéteurs grecs entrèrent à Rome avec les philosophes ; parfois rhétorique et philosophie y furent confondues. Les portraits des rhéteurs étaient placés à côté des portraits des philosophes.

On peut voir au Vatican⁵ la statue d'Ælius Aristide⁶ celui dont on a donné à tort le nom à une belle statue du musée de Naples qu'on croit représenter plutôt l'orateur Eschine⁷. C'est ce rhéteur, du reste, un des plus sérieux, qui, comme il allait parler devant Marc-Aurèle pour invoquer sa bienfaisance en faveur de la ville de Smyrne renversée par un tremblement de terre, demanda à l'empereur de permettre les applaudissements : *Il ne tiendra qu'à toi d'être applaudi*, répondit finement Marc Aurèle.

Sur un petit buste de la villa Albani on lit le nom d'Isocrate. La physionomie a de la gravité⁸ et de la fermeté, cela étonne d'abord chez l'élégant rhéteur, mais il ne faut pas oublier qu'on a pu supposer que ce rhéteur, toujours moraliste élevé, se donna la mort après la défaite de Chéronée pour ne pas survivre à la liberté de son pays.

Ce petit buste doit être une réduction faite sous l'empire⁹ d'après la statue d'Isocrate qui était dans le prytanée d'Athènes¹⁰, ou d'après celle dont l'auteur fut Léocharès¹¹ et qu'érigea Timothée dans le temple d'Éleusis. Isocrate montra, sinon par sa mort, au moins par ses patriotiques éloges d'Athènes, qu'il méritait

¹ *M. P. Cl.*, 382, 384. Galien ne disséquait que des singes, mais avant lui, à Alexandrie, on avait disséqué des cadavres humains. Je dois ce renseignement à M. Daremberg qui, pour l'histoire de la médecine, fait autorité.

² En bas-relief (*M. Capit.*, *salle des Philosophes*) ; c'est d'après elle qu'a été gravé le portrait placé en tête des œuvres d'Archimède traduites par Torelli. Les bustes attribués par Visconti à Archimède l'ont été d'après des médailles fausses. (*St. r.*, III, 1, p. 216.)

³ Cicéron, *Tusculanes*, V, 23.

⁴ Le lieu où l'on suppose qu'a existé cette villa, s'appelle *Pianello di Cussio*.

⁵ *Bibliothèque vaticane* avec le nom d'Aristide. Visconti a soutenu l'authenticité de ce nom. A Constantinople, on avait placé la statue d'Ælius Aristide près de celle d'Homère. (*Anthr. gr.*, III, 273.)

⁶ On l'appelait Aristide de Smyrne parce qu'il résida longtemps dans cette ville et y obtint le titre de citoyen, mais il était né à Adriani dans la Mycie.

⁷ Millingen a remarqué à ce sujet que le prétendu Aristide de Naples tient ses mains sous son manteau, ce que Démosthène reprochait à Eschine.

⁸ *Villa Albani*, Hémicycle. Isocrate avait aussi l'air grave et méditatif dans la statue que décrit Christodore. (*Ekphr.*, 256 et *Anth. gr.*, II, 465.)

⁹ L'orthographe *Εἰοοxpάρης* indique l'époque de l'empire. L'Isocrate du Capitole ne ressemble point à celui-là, il est faux.

¹⁰ Pausanias, I, 18.

¹¹ *Pseudo-Plutarque*, *X. Or.*, *Isocr.*

ces deux hommages, offerts, je pense, autant au citoyen qu'au rhéteur : l'un, par un grand général dont il fut l'ami ; l'autre, par le peuple athénien lui plaça sa statue dans le prytanée, comme dans le lieu le plus honorable, dans le sanctuaire de l'Étal. Isocrate fut représenté sur son tombeau par une faible et harmonieuse sirène, éloge et peut-être en même temps critique gracieuse de son éloquence¹.

L'éloquence grecque devint la maîtresse de l'éloquence romaine qui ne l'avait pas attendue pour s'inspirer des puissantes passions du forum. Mais au temps de Cicéron, l'on étudiait, l'on imitait les orateurs grecs ; Cicéron écrivant en grec l'histoire de son consulat, modelait son style sur le style d'Isocrate, et, à Rhodes, il déclama en grec avec succès.

On ne s'étonnera donc pas de trouver à Rome des portraits de Lysias², d'Eschine, de Démosthène. Eschine, comme le prouve son buste du Vatican³, était beau ; c'était une nature robuste et florissante ; on l'appelait la **belle statue**. En effet, ses traits sont réguliers et froids, on reconnaît un homme toujours maître de lui-même, calculant avec art sa conduite et ses discours.

Ce buste d'Eschine a été trouvé avec le buste de Démosthène dans la villa de Cassius. On en a trouvé ailleurs deux autres dans une même fouille, mais sans Démosthène. Le propriétaire de ces bustes aimait, à ce qu'il paraît, les orateurs vendus et n'aimait ni Démosthène ni la liberté ; en revanche, il y avait un Démosthène chez Cassius et, nous allons le voir, chez Cicéron.

Démosthène fut un autre personnage qu'Eschine. Ses traits étaient irréguliers, son corps chétif, sa personne sans grâce, sa bouche avait un défaut qu'on a eu soin de reproduire dans ses portraits et on a bien fait, car triompher du vice de prononciation que ce défaut entraînait, fut le plus glorieux effort de sa volonté. Mais quelle intensité d'énergie chez cet homme ! l'admirable statue du Vatican⁴ nous transporte dans l'Agora et nous met en présence de Démosthène qui va parler. On peut dire de cette statue de l'orateur athénien ce qu'on disait de son éloquence, *elle a vie empsuchon*⁵. Démosthène tient un volume à la main⁶, ce détail caractéristique nous rappelle que celui dont ses ennemis disaient que ses discours sentaient la lampe, n'improvisait pas.

Cette belle statue est bien probablement une répétition en marbre de la statue en bronze que les Athéniens honteux d'avoir abandonné leur plus grand citoyen à la haine d'Antipater, lui firent élever dans l'Agora, par le sculpteur Polyeucte⁷.

Plutarque⁸ raconte du Démosthène de Polyeucte ce qu'an racontait aussi d'un Apollon de Pythagoras appelé **le Juste**, parce qu'un Thébain fugitif, ayant déposé

¹ Le faux Plutarque parle aussi d'une statue d'Isocrate enfant dans l'Acropole d'Athènes, et d'une autre en bronze à Olympie, qui lui fut érigée par son fils. (*ibid.*)

² L'un des trois Lysias du Capitole est admis par Visconti ; l'inscription du nom est moderne, mais le buste ressemble à celui de Naples dont l'inscription est antique.

³ *M. P. Cl.*, 503. Avec le nom, et ressemble, selon Visconti, à un buste qui faisait pendant à un Démosthène. Selon lui encore, un des deux prétendus Thucydides du Capitole est un Eschine. Une statue d'Eschine était placée sous le portique de Speusippe, à Constantinople. (Christod., *Ekphr.*, 14.)

⁴ *Nuov. bracc.*, 62. Bustes, *M. Chiar.*, 421. *M. P. Cl.*, 505. Un buste *nommé* d'Herculanum, une terre cuite représentant Démosthène près de se donner la mort, et un médaillon de la villa Panfili, ont fourni les moyens de le reconnaître avec certitude dans sa statue et ses bustes.

⁵ Lucien, *Dem.*, 14.

⁶ Dans la statue du Vatican, le volume est moderne, comme la main et l'avant-bras, mais Démosthène a près de lui une sorte de livre dans le bas-relief Panfili, à moins que ce ne soit la lettre qu'au moment, de mourir il feignit d'écrire aux siens, ou commença d'écrire à Antipater. (Plutarque, *Démosthène*, 29-30), et que Plutarque appelle *biblion*.

⁷ Pausanias, I, 8, 4 ; Pseudo-Plutarque, *X. Or.*, *Dem.* Un des bustes du Capitole est, selon Visconti, la copie négligée d'un original admirable ; cet original était la statue de Polyeucte.

⁸ Plutarque, *Démosthène*, 51. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 10.

dans le giron du dieu son trésor, l'avait retrouvé intact ; marque de la confiance populaire revenu à celui qu'elle regardait comme le Juste, démenti touchant donné par elle aux calomnies qui avaient tenté de flétrir l'incorruptibilité de Démosthène, en l'accusant de s'être approprié une partie du trésor d'Harpalus.

Une circonstance ajoute encore à l'intérêt de la statue de Vatican, elle a été trouvée au-dessous de Tusculum, près de la villa Aldobrandini¹, où d'autres raisons conduisent à placer la villa de Cicéron. On peut donc croire que ce portrait de Démosthène a appartenu à Cicéron qui, certainement, en avait un dans sa villa. Sans doute le grand orateur romain l'a contemplé plus d'une fois avec la généreuse ambition de surpasser son modèle grec qu'il s'était exercé à traduire.

J'arrive aux poètes, ou plutôt j'y reviens, puisque j'ai parlé d'Homère.

Je rencontre à la villa Borghèse, les statues de deux poètes, l'un du septième, l'autre du sixième siècle avant Jésus-Christ, Tyrtée² et Anacréon. Pour le premier, je n'objecte point à l'authenticité de son portrait que Tyrtée était boiteux, et que la statue de la villa Borghèse ne boite nullement ; un défaut physique aurait pu ne pas être reproduit ; le Vulcain d'Euphranor ne boitait point ; d'ailleurs la légende qui a transformé en un maître d'école boiteux d'Athènes, le vaillant poète de Sparte est aujourd'hui universellement rejetée ; mais sur les médailles, Tyrtée est armé, sa statue ne l'est point et devrait l'être ; Tyrtée était guerrier avant d'être poète ; on n'aurait pas oublié une de ces qualités pour l'autre. Eschyle, dans l'épithaphe qu'il a composée pour lui-même rappelle qu'il a combattu à Marathon et ne fait nulle mention de ses tragédies. Archiloque parlant par la bouche d'un poète de l'*Anthologie*, dit qu'il est le serviteur de Mars, avant de dire qu'il a reçu l'aimable don des Muses³.

La statue d'Anacréon⁴ est très remarquable, elle ressemble à la figure du poète sur une médaille de Téos. Le style est simple et grandiose, l'expression énergique plutôt que gracieuse, la draperie est rude, la statue respire l'enthousiasme ; ce n'est pas le faux Anacréon que nous connaissons et dont les poésies sont postérieures au moins en grande partie à la date du véritable ; c'est le vieil et primitif Anacréon ; cet Anacréon-là ne vit plus que dans cet énergique portrait seule image de son inspiration véritable, dont les produits authentiques ont presque entièrement disparu.

Plusieurs bustes, dans les collections de Rome, sont donnés pour des portraits de Sapho ; un seul de ces portraits ressemble tout à fait à une médaille de Mytilène, patrie de Sapho⁵. C'est le beau buste en marbre grec de la villa Albani⁶, les

¹ *Ann. arch.*, 1836, p. 459.

² Statue un peu archaïque (*Villa Borghèse*, salle VI). M. Welcker incline à l'admettre.

³ *Anth. gr.*, I, p. 110.

⁴ *Villa Borghèse*, salle III. Peut-être d'après la statue que Théocrite vit à Téos (*Ep.*, 16, 3). Pausanias (I, 1) parle aussi d'une statue d'Anacréon à Athènes. M. Welcker (*Kl. schr.*, I, 251-66) remarque plusieurs traits, indiqués dans celle que décrivent des poètes de l'*Anthologie*, dans celle de la villa Borghèse : la lourde chaussure et le manéan d'une laine épaisse. Tout cela convient à l'Anacréon primitif et véritable, non à l'Anacréon efféminé et imaginaire que lui a substitué une époque moins ancienne et moins forte.

⁵ Cette médaille ressemble elle-même à plusieurs autres. On peut donc y voir un véritable portrait : et de qui serait-il s'il n'était de Sapho ? (Welck., *Kl. schr.*, II, p. 139.)

⁶ *Salle de l'Orphée*. Parmi les Saphos douteuses, celles qui se rapprochent le plus de celle-ci sont celles qui ont le plus de chance d'être des Saphos véritables. J'indiquerai deux autres Saphos de la villa Albani (Exhèdre et Billard), une à la villa Borghèse (V, 9), deux au Vatican (*M. Chiar.*, 256 ; *M. P. Cl.*, 524). Ici, celle qu'on appela la dixième muse est bien placée avec ses neuf sœurs. Une Sapho du Capitole a un peu l'air d'un garçon ; le sculpteur a-t-il voulu, comme Horace, par l'expression, masculina Sapho (*Ep.* I, 19, 28), faire à la fois allusion à la mâle poésie et aux amours trop viriles de la poétesse de Mytilène ? Les bustes attribués à Sapho peuvent

autres Saphos de Rome ont en général l'air pincé, la bouche sèche ; celle-ci a le visage plein et arrondi comme sur la médaille, sa coiffure est la même ; la mâchoire est un peu massive, les lèvres fortes et sensuelles, l'expression est sérieuse, triste même, presque sombre ; Sapho a bien l'air de se recueillir dans une passion profonde.

Elle est belle-dans ce buste, c'est une réponse à Ovide qui fait dire à la poète que la nature lui a refusé la beauté¹. Mais Alcée, son contemporain, parle de son doux sourire, et Plutarque l'a dit belle². La laideur de Sapho peut être une légende née des refus de Phaon, qui, aussi bien que le saut de Leucade, n'ont rien d'historique ; elle était petite et brune, noire est le mot dont on se sert en parlant d'elle ; mais rien n'empêche de croire en voyant son buste qu'elle ait pu dire comme l'héroïne du Cantique des Cantiques : *Je suis noire, mais je suis belle*. Tout porte à voir dans ce buste une copie grecque de la Sapho de Silanion, sculpteur expressif. Une statue de Sapho ornait le prytanée de Syracuse, d'où elle fut enlevée par Verrés³. On avait aussi d'elle un portrait peint, par Léon⁴.

Visconti a reconnu le poète satyrique Archiloque, accolé à Homère dans un double Hermès. A cette occasion Visconti a mis en lumière de nombreux passages montrant l'estime extraordinaire que les anciens faisaient d'Archiloque⁵, et la coutume où ils étaient de l'associer à Homère, dont on célébrait la fête le même jour que celle d'Archiloque⁶. On ignorait en général l'assimilation fréquente de ces deux poètes si différents⁷ ; le doublé Hermès qui les rapproche a donc fourni un enseignement sculptural d'où est sorti une page neuve de l'histoire littéraire de l'antiquité.

Rome ne possède point de portrait authentique de Pindare, et l'on ne voit pas qu'elle en ait jamais possédé un. Pindare dont le portrait n'existait point à Thèbes, sa patrie⁸, avait une statue à Athènes⁹. Pindare, essentiellement Grec, remplissant ses poésies d'allusions locales aux mythes grecs qui se rattachent à la famille ou à la patrie des athlètes dont il célèbre les victoires, Pindare resta toujours, je pense, assez étranger aux Romains. La poésie lyrique d'Horace empreinte de l'imitation d'Alcée n'a nullement les allures de Pindare. Dans une très belle ode, Horace déclare qu'il ne suivra pas la même route que lui, et il en a parlé en manière de faire croire qu'il ne le comprenait peut-être pas aussi bien que M. Bœckh.

être ceux d'autres poétesses grecques. Corinne, dont Silanion avait fait aussi le portrait (Tat., *Or. ad Gr.*, 52) ; Praxilla, dont le portrait fut l'œuvre de Lysippe ; Erinna de Lesbos, par Naucyde.

¹ *Si mihi difficilis formam natura negavit*. Dans ce vers, **formam** ne se rapporte peut-être qu'à la petite taille de Sapho, car elle dit tout de suite après *sum brevis* et n'ajoute aucun autre détail sur ses imperfections. **Forma** se prend pour la taille dans cette phrase de Pline : *Maxima forma statuam sibi ponere*. Dans Pindare, *βραχύς* indique une stature peu élevée.

² Bergk., *Alc.* Plutarque, *Erotic*. Dans une statue de Sapho, il y avait de la Muse et de la Vénus. (*Anth. gr.*, III, p. 70.)

³ Cicéron, *Verrines*, II, 4, 57.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXV, 40, 16. Il y avait une statue de Sapho dans le gymnase de Constantinople. (Christod., *Ekphr.*, 69.)

⁵ Sa gloire s'étend à l'Orient et à l'Occident. (Théocrite, *Ep.*, 9.)

⁶ M. Welcker a ajouté de nouveaux témoignages à ceux qu'avait cités Visconti, entre autres une épigramme de l'empereur Adrien. Velleius Paterculus (I, 5) nomme ensemble Homère et Archiloque comme les deux poètes les plus parfaits dans le genre qu'ils ont créé.

⁷ La figure d'Archiloque, né dans le huitième siècle avant Jésus-Christ, est probablement idéale comme celle d'Homère ; mais cette figure idéale exprime si bien le caractère du satyrique que M. Welcker y avait reconnu les principaux traits de ce caractère d'après elle avant de savoir qu'elle était attribuée à Archiloque.

⁸ *Athen.*, I, p. 19.

⁹ Pausanias, I, 8, 5. Un Sophocle du Capitole a été pris pour un Pindare.

Aucun historien grec n'a de portrait authentique à Rome¹, où l'on ne tonnait non plus aucun buste de Tite-Live ou de Tacite. Évidemment les riches citoyens qui, à la fin de la république ou au commencement de l'empire, s'entouraient d'images d'hommes célèbres, préféraient parmi ceux-ci les poètes, les philosophes, les orateurs aux historiens.

Rome dont la littérature naissante commença par imiter les tragiques grecs qu'elle fut toujours si loin d'égaliser, multiplia dans son sein leurs images, les modèles ne manquaient point ; à Athènes, les portraits de Sophocle et d'Euripide étaient placés dans le théâtre de Bacchus², comme à Paris on a placé les statues de Corneille et de Racine dans le péristyle du théâtre Français. L'image d'Eschyle n'y prit place qu'assez longtemps après sa mort, le moins populaire des trois, parce qu'il était le plus grand. Ce qui explique pourquoi ses portraits sont beaucoup plus rares³ que ceux de ses deux illustres rivaux ; une peinture représentait Eschyle à Marathon, non le-poète, mais le guerrier et le citoyen⁴.

Si les portraits d'Eschyle sont rares, ceux d'Euripide sont assez nombreux⁵ et parfaitement authentiques ; le plus remarquable est une belle statue au musée du Vatican⁶. Cette statue donne une haute idée de la sublimité de l'art tragique en Grèce. Voilà le poète que les Grecs jugeaient si inférieur à Eschyle, le poète qu'on accusait d'avoir fait descendre la tragédie aux émotions vulgaires du drame, aux déclamations du bel esprit. Eh bien ! regardez ce poète, combien toute sa personne a de gravité et de grandeur, rien n'avertit qu'on a devant les yeux celui qui aux yeux des juges sévères, affaiblissait l'art et le corrompait⁷ ; l'attitude est simple, le visage sérieux, comme il convient à un poète philosophe⁸. Ce serait la plus belle statue de poète tragique si la statue de Sophocle n'existait pas.

Celle-ci⁹ est une vraie merveille. Sophocle, dans une pose aisée et fière, un pied en avant, un bras enveloppé dans son manteau qu'il serre contre son corps, contemple avec une majestueuse sérénité la nature humaine et la domine d'un regard sûr et tranquille. Un buste du Vatican, très pareil à la statue, porte le nom du poète¹⁰ ; mais il semble qu'on n'en aurait pas besoin pour reconnaître

¹ Les plus admissibles étaient un Hérodote et un Thucydide faisant partie d'une même hermès et qu'on avait séparés en sciant cet hermès ; maintenant ils sont à Naples. Hérodote a cette sérénité qui convient au tranquille narrateur des faits ; Thucydide a l'air plus soucieux : c'est que Thucydide est le penseur qui, pour les expliquer, les creuse avec effort. Les anciens avaient déjà remarqué cette expression du visage de Thucydide (*Vit. Thucyd.*). Le Xénophon admis par Visconti est bien douteux.

² Pausanias, I, 21, 1-2.

³ Un buste du Capitole (*Salle des Philosophes*) n'est pas mentionné par Visconti mais ressemble assez à l'Eschyle de la pierre gravée qu'il cite.

⁴ Pausanias, I, 21, 3.

⁵ Tous ressemblent à l'hermès de Naples qui porte le nom d'Euripide.

⁶ *Nuov. bracc.*, 53. Un buste (*M. P. Cl.*, 521). Près d'une statue sans tête. avec cette inscription : **Euri...** autrefois à la villa Albani, aujourd'hui au Louvre, ou lit les noms de trente-six tragédies d'Euripide. Une statue d'Euripide existait au cinquième siècle à Constantinople sous le portique décrit, par Chrisiodore. (32.)

⁷ Ce n'était pas l'opinion de tout le monde. L'auteur du double hermès de Sophocle et d'Euripide trouvé près de la porte San-Lorenzo les avait associés dans un commun hommage. L'orateur Lycurgue éleva à Euripide, comme aux deux autres grands tragiques grecs, une statue, dans le théâtre d'Athènes (*Pseudo-Plut.*, X oral., *Lyc.*). Ce ne pouvait être, au moins pour Sophocle et Euripide, celles dont parle Pausanias, car il les croit fort antérieures à celle d'Eschyle (I, 21, 3), quelques-uns même avaient une prédilection pour Euripide, on a trouvé à Athènes son portrait sculpté sur un vase.

⁸ Visconti retrouve, ce qui me frappe moins, dans sa physionomie la finesse et la sensibilité, caractères de son talent.

⁹ Musée de Saint-Jean-de-Latran. Trouvée près de Terracine et donnée par le cardinal Antonelli. M. Beulé (*Acr. d'Ath.*, III, p. 309) signale un bas-relief dans le voisinage des Propylées, où l'on voit un personnage drapé comme le Sophocle du palais de Latran au pied d'un trépied gigantesque. Le trépied indique une victoire dramatique et me confirme dans l'opinion que le Sophocle de Rome est un Sophocle triomphant.

¹⁰ ... **Oklès**. (*M. P. Cl.*, 492.) De plus, une statuette de Sophocle (*Gal. Des Candélabres*, 134).

Sophocle : ce que cette statue a de triomphant et d'un peu théâtral convient à celui qu'on peut supposer entendant proclamer un de ses triomphes au théâtre¹.

C'est peut-être un souvenir du Sophocle qu'on voyait peint sur le mur du Pœcile tenant une lyre, parce que durant une représentation de sa tragédie de *Thamyris* il avait paru sur la scène une lyre à la main.

Une statue fut élevée à Sophocle par son fils², sans doute en réparation du scandaleux procès que lui avait intenté ce fils, comme d'un esprit trop faible pour administrer ses biens, n'accusant point de cette faiblesse l'âge avancé de Sophocle, ainsi qu'on l'a souvent répété, Sophocle vécut assez longtemps après l'accusation³, mais voulant mettre obstacle à ses prodigalités envers un petit-fils. On sait que Sophocle répondit en lisant devant ses juges l'*Œdipe à Colone*, et que les juges le reconduisirent chez lui en triomphe. Peut-être la belle statue de Saint-Jean-de-Latran provient-elle de cette réparation ; peut-être, pour qu'elle fût complète, est-ce ce triomphe même que le repentir d'un fils avait voulu consacrer.

Après avoir contemplé Sophocle et Euripide, il v aurait plaisir à passer de la grande tragédie grecque à la grande comédie grecque en considérant les traits de leur contemporain et de leur égal Aristophane ; mais aucun buste que je connaisse à Rome ne nous peut offrir ses traits⁴ avec quelque certitude. Nous serons plus heureux pour l'auteur de la comédie nouvelle, pour le peintre ingénieux des mœurs grecques, Ménandre.

Ménandre est assis⁵ ; son air est tranquille, c'est celui d'un homme qui sait à quoi s'en tenir sur les choses, qu'elles ne trompent et n'irritent point. Il semble promener sur l'humanité un coup d'œil sérieux et calme, qui la scrute sans effort et la juge sans passion ; Ménandre montre une certaine insonniance dont il eut occasion de faire usage, car il fut rarement couronné. Son embonpoint et l'indolence de sa pose annoncent en lui l'ami et le sectateur d'Épicure. Le sculpteur lui a donné un costume assez romain⁶ et lui a mis au doigt un anneau comme à un chevalier, traduisant ainsi à demi Ménandre en latin, comme faisait Térence. C'est pour cela qu'on l'avait cru un Marius, mais c'eût été un Marius bien débonnaire. Un médaillon, en forme de bouclier, sur lequel est inscrit le nom de Ménandre, ressemble trop à la statue du Vatican pour qu'on ne soit pas assuré d'avoir devant les yeux le peintre sans exagération des travers de l'antiquité.

Si les cent comédies de Ménandre nous avaient été conservées, elles nous offriraient un tableau complet de la vie familière des Grecs. De ces comédies, il

¹ Sophocle a le diadème d'Homère. Une épigramme de l'Anthologie parle de la couronne placée sur la chevelure de Sophocle. (*Anth. gr.*, II, p. 208.)

² *Soph. Vit.*, Valère Maxime (VIII, 7, ext., 12) dit seulement une inscription.

³ Pauly, *Real Encycl.*, VI, p. 1299. Il me semble aussi que l'*Œdipe de Colone* a dû être composé vers le même temps que l'*Œdipe roi*, s'ils faisaient, comme il est vraisemblable, tous deux parties de la même trilogie. Or, l'*Œdipe roi* ne fut pas écrit par Sophocle dans un âge très avancé ; on le place eu 430 avant Jésus-Christ. Sophocle n'avait alors que cinquante-sept ans.

⁴ Le buste du Vatican (*M. P. Cl.*, 516) est reconnu faux, et celui du Capitole (*salle des Philosophes*) n'est point authentique. On a trouvé à Tusculum accolé à un buste de Ménandre très semblable à la statue dont je vais parler, un buste dans lequel M. Welcker n'hésite pas à reconnaître Aristophane, mais ce buste n'est plus à Rome. (*Ann. Arch.*, 1853, p. 250.)

⁵ *M. P. Cl.*, 590.

⁶ Selon Visconti, c'est le costume macédonien. M. Gherard, de son côté, pense que le travail de la statue indique l'époque macédonienne. Je crois plutôt que ce Ménandre est l'œuvre d'un Romain parce qu'il est lui-même à demi Romain.

ne reste qu'un petit nombre de fragments¹ et le portrait de l'auteur. Ce portrait supplée jusqu'à un certain point à ses ouvrages perdus, et nous révèle le caractère de sort génie observateur et mesuré.

En regard de Ménandre, on a placé dans la collection du Vatican, — ainsi qu'il l'était dans les thermes d'Olympias, belle-fille de Constantin², où se trouvait, comme d'ordinaire dans les thermes, une sorte de musée³, — on a placé un autre poète comique grec, Posidippe⁴. Lui aussi fut imité par les comiques romains, ce qui était 1 Rome une raison de mettre en regard les deux statues. Pausanias dit. que, des poètes comiques dont les images décoraient le théâtre d'Athènes, Ménandre seul était célèbre⁵. Si Posidippe y figurait déjà, on voit qu'il n'était point rapproché de Ménandre, quant à son mérite, par Pausanias, rapprochement que semble indiquer la disposition des deux statues placées en pendant l'une de l'autre dans les thermes d'Olympias⁶, et qu'a fait aussi Aulugelle (*Noct. att.*, II, 23) en citant ensemble Ménandre et Posidippe. Ce jugement, qui n'était point celui de Pausanias, mais qui pouvait être celui d'une princesse byzantine du quatrième siècle et d'un compilateur médiocre, me rappelle ces jugements d'école dans lesquels on compare sérieusement Bossuet et Fléchier, tandis que, selon l'expression de madame de Staël, on ne devrait pas les nommer le même jour. Sans faire ces distinctions, M. Schlegel trouvait dans les portraits de Ménandre et de Posidippe une fidèle et vive expression de la comédie grecque.

Enfin, les hommes d'action, les hommes de guerre et les hommes d'État qui ont illustré la Grèce, avaient aussi, et ont encore pour la plupart, leur portrait à Rome. Leur présence dans l'ancienne capitale du monde n'y représente point le souvenir de leur influence, comme je l'ai dit pour les philosophes, les orateurs et les poètes, car si les Romains demandaient aux Grecs des leçons de philosophie, d'éloquence et de poésie, ils ne demandaient à personne des leçons dans l'art de vaincre et de gouverner les hommes.

Le Lycurgue du Vatican⁷ a un œil un peu différent de l'autre, espèce d'euphémisme de la sculpture, pour indiquer, sans choquer le regard du spectateur, qu'un des yeux de Lycurgue était crevé. Si cette statue est celle de Lycurgue, elle nous offre les traits du législateur, non sans doute d'après un portrait contemporain, car Lycurgue vivait dans le huitième ou neuvième siècle avant Jésus-Christ ; mais, d'après la tradition grecque, Lycurgue dut avoir une statue en Grèce, car il y eut un temple⁸.

¹ A l'aide de ces fragments, M. Guillaume Guizot a fort ingénieusement tenté de recomposer, autant que possible, l'œuvre de Ménandre, dans un travail qui a été son brillant début et ne sera pas, je l'espère, son dernier mot.

² Les thermes d'Olympias étaient sur le Viminal. L'église de *Saint-laurent in Panis-perna*, fut construite sur remplacement de ces thermes, dans lesquels saint Laurent, d'après les actes de son martyre, subit le supplice du gril.

³ On voit par l'*Anthologie* (*Anth. gr.*, III, p. 12) qu'à Constantinople des statues de poètes étaient placées dans les bains.

⁴ *M. P. Cl.*, 271.

⁵ Pausanias, I, 21, 1.

⁶ On a pensé que ces deux statues du Vatican pouvaient être celles du théâtre de Bacchus, parce qu'elles portent les traces de l'insertion des ménisques, plaques de cuivre placées au-dessus de leurs têtes pour les défendre dans un lieu découvert des insultes des oiseaux ; mais il y avait ailleurs des lieux découverts et des oiseaux.

⁷ *M. P. Cl.*, 530.

⁸ Hérodote., I, 66. Plutarque, *Lycurgue*, 31. Pausanias, III, 16, 5.

Les portraits de Miltiade¹, s'ils sont authentiques, peuvent provenir ou du Miltiade de Phidias, qui était dans le temple de Delphes², ou du portrait de ce général que Panœnus avait peint sur le mur du Pœcile³ dirigeant le combat de Marathon.

Le Thémistocle du Vatican⁴ ressemble à deux figures gravées ; mais il faut chercher la véritable image du chef athénien sur les médailles de Lampsaque, l'une des trois villes que lui avait donné le roi de Perse, chez lequel, banni d'Athènes, il eut le tort de chercher un asile ; ce qui m'a toujours inspiré quelque doute sur le conseil que Thémistocle, la veille de la bataille de Salamine, fit parvenir au grand roi de fermer toute issue à la flotte grecque, conseil dont il se vanta auprès de ses concitoyens comme ayant empêché les alliés de se retirer, mais dont il se vanta aussi plus tard auprès du roi de Perse comme ayant été donné dans l'intérêt de son prédécesseur, et qui pouvait bien l'avoir été par le politique de l'utile, par celui qui s'opposa toujours aux vertueuses résolutions d'Aristide, pour

il se ménager auprès du vainqueur quel qu'il fut. J'avoue que ces soupçons tomberaient ici devant la figure de Thémistocle si simplement héroïque. Mais il faudrait être bien sûr de la ressemblance de cette figure avec celle de Thémistocle, et je me défie de ses bustes comme de ceux de Miltiade ; car ils ne présentent à nos regards, avides de connaître deux si remarquables mortels, qu'une physionomie peu caractérisée. Déjà Pausanias parle d'inscriptions fausses à propos de Miltiade et de Thémistocle (I, 18, 3). Du reste, quelles qu'aient pu être ses faiblesses, le patriotisme du vainqueur de Salamine, devenu satrape persan, devait noblement se réveiller : plutôt que de combattre son pays, Thémistocle se donna la mort, à Magnésie, ville dont les fanges entraînées par le Méandre couvrent aujourd'hui les débris, et l'une des trois cités d'Asie où furent élevées, en l'honneur de l'illustre banni, des statues d'après lesquelles ont pu être faits ses bustes ; s'ils ne l'ont été d'après un portrait peint de cet homme célèbre que ses fils dédièrent dans le Parthéon⁵.

On retrouve à Rome, grâce à une image certainement fidèle, le plus grand homme politique du plus grand siècle de la Grèce, et peut-être de tous les siècles, Périclès, qui, sans se mettre au-dessus des lois, sut gouverner l'indocile et spirituelle démocratie d'Athènes par le seul pouvoir du génie et de l'éloquence et lui inspirer sa propre grandeur. Dans le buste de Périclès⁶, l'individualité du personnage historique est frappante ; quand son nom ne serait pas inscrit sur ce buste, on reconnaîtrait Périclès à la forme allongée de sa tête, qui la faisait comparer grotesquement à un *oignon marin*⁷, par les poètes comiques dont il ne songea pas à interdire les railleries. Périclès les laissait dire, et pour le venger, l'admiration publique, faisant allusion tout ensemble à la hauteur de son front et à la hauteur de son intelligence, double rapport avec Jupiter, l'appelait

¹ Villa Albanie, galerie d'en bas.

² Pausanias, X, 10, 1. Cette statue faisait partie d'un don sacré offert à Apollon après la bataille de Marathon.

³ Pausanias, I, 15, 4. Pline (XXXV, 34, 4) dit que les figures des généraux étaient des portraits. Ce fut Polygnote qui dirigea la peinture du Pœcile, mais d'autres artistes, et parmi eux Panœnus, y travaillèrent sous la direction de Polygnote (Brunn, *G. d. gr. K.*, II, p. 20-1).

⁴ *M. P. Cl.*, 517. Le Thémistocle de la villa Albani a des traits moins grecs que romains.

⁵ Pausanias, I, 1, 2.

⁶ *M. P. Cl.*, 525.

⁷ On comparait aussi son crâne bombé à la coupole de l'Odéon d'Athènes.

l'**Olympien**, le plus magnifique surnom qui ait jamais été décerné à un mortel et qui était mérité ; *Olympium Periclem dignum cognomine*¹.

Le sculpteur Crésilas², contemporain de Phidias, et le peintre Aristolaüs³, contemporain d'Apelles, avaient fait le portrait de Périclès⁴. Phidias avait donné les traits de son ami à un guerrier combattant les Amazones dans un bas-relief du bouclier de Minerve où il s'était représenté lui-même⁵ ; mais, pour ne pas trop choquer les susceptibilités démocratiques d'Athènes, il avait caché à demi le visage de Périclès derrière la main qui tenait la lance. Dans ce bas-relief, où Périclès était représenté sous la figure d'un guerrier combattant les Amazones, il devait porter le casque, au moyen duquel il aimait à dissimuler la forme singulière de sa tête ; le Périclès du Vatican est *casqué*.

On a très justement placé près de Périclès Aspasia⁶, dont le nom est à jamais lié au sien, cette femme à part, qu'il ne faut pas confondre avec les Phrynés et les Lais. Aspasia de Milet eut à Athènes un véritable salon où les Athéniens conduisaient leurs femmes et que fréquentait Socrate, qui se disait en badinant l'écolier d'Aspasia ; elle passait pour avoir aidé Périclès dans la composition de sa belle oraison funèbre des Athéniens morts dans la guerre du Péloponèse. Périclès l'aima jusqu'à son dernier jour ; il ne put l'épouser parce qu'elle était étrangère, mais les Athéniens légitimèrent leur fils qui porta le nom de son père.

L'ascendant qu'Aspasia exerça sur un homme tel que Périclès est d'autant plus flatteur qu'on ne peut l'attribuer seulement à sa beauté ; sa beauté, à en juger par ce portrait, ne suffit pas pour expliquer son empire et confirme par là ce qu'on a dit de l'élévation de son âme et de la séduction de son esprit⁷.

Alcibiade gagne aussi à ne pas offrir dans ses portraits cette beauté extraordinaire dont on parle souvent comme si elle eût été son unique mérite. Alcibiade n'est très beau dans aucun de ses portraits ; cependant le témoignage des anciens est unanime pour le proclamer l'homme beau par excellence, *princiliern formæ*, comme dit Pline. Je pense que par là on n'entendait pas seulement la beauté du visage. Les anciens, accoutumés au nu par leur costume et surtout par les spectacles de la palestra, donnaient plus de place que nous, dans l'appréciation de la beauté, à la perfection des formes de toute la personne, en cela d'accord avec lady Montague, laquelle pensait que si l'usage d'aller nu s'établissait, on ferait beaucoup moins d'attention au visage.

Alcibiade, doué des facultés les plus diverses, pouvait être dans le bien et dans le mal tout ce qu'il voulait. *Son buste*⁸, dit ingénieusement Visconti, *s'accorde assez*

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 24.

² Auteur probablement de la statue de Périclès que Pausanias vit à l'Acropole (I, 28, 2).

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 12.

⁴ Si le premier original de notre buste remonte au temps de Phidias, ce buste lui-même, on le voit par la sécheresse du travail, a été exécuté à une époque bien postérieure.

⁵ Plutarque, *Périclès*, 31.

⁶ *M. P. Cl.*, 523.

⁷ Himerius (*Or.*, I, 18) vantant une jeune mariée, la compare sous ce rapport à Aspasia.

⁸ *M. P. Cl.*, 510, avec cette inscription : **ALKIB...** Statue (*M. P. Cl.*, 611) très refaite, mais dont la tête ressemble au buste qui a l'inscription. Autre buste (*M. Ch.*, 441). Les deux bustes et la statue doivent avoir pour original sa statue par Niciraté (Pline, XXXIV, 19, 68). Une statue de Polyclès l'ancien (Dion Chrys., *Or.*, 57), une statue de Micion (*Id.*, *ibid.*), ou une statue sur un char, de Pyromaque (Pline, XXXIV, 19, 31). Aglaophon (Athénée, p. 554 ; Plutarque, *Alcibiade*, 16) avait peint Alcibiade couronné par Pythias et Olympias, personnifications des jeux pythiques et olympiques, et Alcibiade assis sur les genoux de Némée, personnification des jeux néméens. Enfin, nous savons que dans le second siècle de la république, l'image d'Alcibiade avait été placée dans le comitium romain. Visconti pense que la statue du Vatican peut être une copie de cette statue. Il faut aussi se souvenir de celle que lui fit élever l'empereur Adrien (*Ath.*, p.575). On ne

bien avec le caractère connu d'Alcibiade par l'espèce d'hésitation où il nous laisse sur les qualités de l'homme qu'il représente. Une énigme grecque se lit sur le buste de cet homme qui, à quelques égards, fut une énigme. Alcibiade a sous le menton la barbe en collier, détail qui est historique, Alcibiade était un beau d'Athènes. Il pouvait être un héros sur le champ de bataille ; sa statue est une statue héroïque. Alcibiade, nu, combat le pied posé sur son casque qu'il ne s'est pas donné la peine de relever¹. La vaillance de ce personnage singulier était aussi fougueuse et aussi brillante que ses vices.

Je terminerai par Alexandre cette revue des Grecs illustres dont les portraits sont à Rome².

Les divers bustes ou statues d'Alexandre doivent être comparés à l'Alexandre du Louvre, et selon qu'ils se rapprochent plus ou moins de ce type normal, être jugés plus ou moins ressemblants.

Alexandre ne permit, dit-on, qu'à Lysippe parmi les sculpteurs, et à Apelles parmi les peintres, de faire son portrait. N'a-t-on pas pris une préférence pour une exclusion ? En effet, nous savons que plusieurs autres sculpteurs et plusieurs autres peintres ont représenté Alexandre³ ; la plupart, il est vrai, avant qu'il fût roi⁴.

Apelles avait peint Alexandre la foudre à la main⁵. Lysippe, ami du vrai, ce semble, en tout aussi bien que dans l'art, ne fit point comme Apelles, comprenant la vraie grandeur du Macédonien : — être l'homme qu'il était et non le dieu qu'il n'était pas, — Lysippe avait mis dans la main d'Alexandre, au lieu de la foudre, une lance⁶.

Arrêtons-nous devant une belle image de ce prodigieux Alexandre dont j'admire l'élan, l'impétuosité, la persévérance héroïque, mais dans lequel, pas plus que Callisthène, je ne saurais adorer un dieu.

L'auteur de la tête d'Alexandre qui est au Capitole⁷ ne pensait ni comme moi, ni comme Callisthène : pour lui Alexandre était un dieu ; il lui avait donné les rayons du soleil⁸ et la chevelure de Jupiter. Le soleil était le dieu de la Perse, sur laquelle régnait Alexandre dans Babylone, capitale de son empire, et l'oracle d'Ammon l'avait déclaré fils de Jupiter.

saurait penser au sculpteur qui avait représenté Alcibiade sous les traits de l'Amour lançant la foudre (Pline, XXXVI, 5, 16).

¹ Le casque et la jambe sont modernes, mais l'attitude de la statue était la même avant la restauration.

² Petite statue au Capitole, *salle du Satyre*, 18. La tête est douteuse. La cuirasse est ornée de trompes d'éléphants. L'effigie du Macédonien est accompagnée d'une trompe d'éléphant sur une monnaie d'Apollonie en Carie (Müller, *Arch.*, p. 164)

³ Parmi les statuaires, Léocharès, Euphranor, Chæréas ; parmi les peintres, Nicias, Aristolaüs, Protogène, Antiphile. Il y avait dans le forum de César une statue d'Alexandre (Stat., *Sylv.*, I, 1, 84 ; Suétone, *César*, 61). C'était une statue de bronze doré comme la statue équestre de Marc-Aurèle.

⁴ Philippe vivait encore quand Chæréas faisait la statue d'Alexandre avec la sienne (Pline, XXXIV, 19, 25) ; quand Euphranor (*ibid.*, 28) plaçait son fils près de lui sur un char ; quand Antiphile réunissait Philippe et Alexandre dans une même peinture (XXXV, 37, 2) ; quand Léocharès (Pausanias, V, 20, 5) plaçait Alexandre dans un groupe où étaient Philippe, Olympias et plusieurs autres personnes de sa famille. Alexandre devenu roi n'eût pas souffert qu'on plaçât près de Philippe Olympias qui l'avait fait tuer. D'ailleurs, on sait que Philippe dédia dans Olympie l'ouvrage de Léocharès après la bataille de Chéronée. Léocharès exécuta aussi avec Lysippe une chasse d'Alexandre (Pline, XXXIV, 19, 15) imitée depuis sans doute sur les bas-reliefs qui représentent des chasses d'empereurs romains.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 29.

⁶ Plutarque, *Alexandre*, 40.

⁷ *Salle du Gladiateur*.

⁸ On voit les sept trous qui étaient les rayons, comme sur les médailles radiées d'Alexandre.

C'est ce qui explique comment cette tête a été prise par les uns pour la tête d'Alexandre et par les autres pour une tête du soleil¹. C'est Alexandre-Soleil. Le roi de Perse était dieu, le dieu de la Perse était le soleil ; Alexandre, devenu roi de Perse, était le Soleil².

Le buste du Capitole lui ressemble, seulement c'est une ressemblance idéalisée ; mais, malgré l'intention évidente d'idéaliser et de diviniser Alexandre, le sculpteur lui a laissé assez de traits individuels pour le faire reconnaître. Sa tête est un peu penchée de côté, le visage a une expression humaine, et non la majestueuse sérénité d'un dieu.

On peut, d'après cela, penser que cette admirable tête est d'après Lysippe, et lui appliquer ce que les poètes de l'Anthologie ont dit de son Alexandre : *Ô Lysippe ! main hardie, artiste brûlant, ce n'est pas du bronze mais du feu que tu répands sous la forme d'Alexandre*³. Le marbre, comme faisait le bronze, semble crier : *Ô Jupiter, donne-moi la terre et garde le ciel*. Il est vivant et regarde.

La Grèce libre finit à Alexandre et par Alexandre. On a beaucoup dit qu'Alexandre avait conçu la grande pensée de porter l'hellénisme en Orient. Je ne crois pas qu'il y ait jamais songé ; la pensée d'Alexandre était d'aller devant lui, de conquérir, de faire ce que personne n'avait fait, comme la pensée de César était de s'élever toujours et, ainsi qu'il le disait, d'être le premier. Bien qu'Alexandre semât des villes grecques sur son passage, son but ne fut point de propager la civilisation grecque ; c'est une conception philosophique qu'on a prêtée après coup à Alexandre, comme on a prêté à César une vue de la transformation de la société romaine et de son avenir, dont pas un acte émané de lui, pas un mot sorti de sa bouche ne fait foi. César a voulu toujours monter plus haut, Alexandre toujours aller plus loin, c'est là le vrai. Tous deux ont voulu être grands, tous deux ont été très grands, mais ni l'un ni l'autre ne s'est soucié du genre humain.

César a fondé sans le vouloir une détestable institution, l'empire romain ; Alexandre n'a rien fondé qu'Alexandrie. Ce propagateur de la civilisation grecque est mort despote persan, et s'il avait vécu plus longtemps, le serait devenu toujours davantage. Je pense, comme M. Groote, le meilleur historien de la Grèce, que la civilisation implantée par Alexandre en Asie a été un hellénisme bâtard et infécond. S'il avait le dessein de rendre l'Orient grec, il a fait le contraire de ce qu'il voulait faire ; il a ouvert le monde grec à l'Orient. Ce fait a été immense, car le christianisme en est sorti ; mais Alexandre ne songeait pas au christianisme. De même, César en établissant l'empire destiné à tuer la vie romaine et à amener par là l'avènement des barbares, a préparé le monde moderne ; mais César ne s'en doutait pas.

Ces deux hommes n'en sont pas moins les deux plus étonnants mortels qui aient paru sur la terre, mais leur œuvre a été purement égoïste, et le bien qu'ils ont pu faire au monde, ils l'ont fait à leur insu.

A propos de ce jugement, porté en conscience et sans aucune arrière-pensée, je protesterai contre le reproche qui m'a été fait de déprécier les grands hommes, d'avoir par exemple manqué de respect à César. Ceux qui ont lu mon César ont pu voir que j'ai voulu peindre ce mortel extraordinaire tel que l'histoire me le présentait, admirable d'audace, de décision, d'habileté ; prodigieux de séduction,

¹ Winckelmann dit Alexandre, Visconti dit le Soleil.

² Alexandre, dieu formidable aux Persans. (Théocrite, *Idyll.*, XVII,19.)

³ *Anth. plan.*, IV, 119. Ce n'est pas l'Alexandre à l'air terrible d'Élien (*Var.*, XII, 14). Celui-là, nous ne l'avons point.

doué comme on ne le fut jamais ici-bas, mais indifférent au bien et au mal et n'ayant que deux buts, la puissance et la gloire. Je ne pense pas qu'Alexandre ait eu d'autres mobiles. En reconnaissant les facultés éminentes dont il a plu à Dieu de douer certains hommes, je crois que le jugement de l'historien doit garder vis-à-vis d'eux quelque indépendance : il y aurait trop de candeur à prêter des motifs désintéressés à leur immense égoïsme. L'admiration ne saurait aller trop loin pour les grands hommes qui ont su gouverner leurs semblables sans attenter à leur liberté, comme Périclès ou Washington. La superstition envers les grands hommes qui ont asservi leurs contemporains, toujours par la faute de ceux-ci, accoutume l'âme à la servilité envers les personnages historiques, beaucoup plus nombreux, qui les ont asservis sans être aussi grands.

XII – SPOLIATIONS ET COLLECTIONS.

La Grèce est à Rome. Comment y est-elle venue, et quelle place tenaient les chefs-d'œuvre de la sculpture grecque dans les édifices publics et privés ? Répondre à ces questions, c'est encore faire l'histoire des produits ou des imitations de l'art grec que Rome a en partie conservés et présente à nos regards ; c'est encore la Rome antique retrouvée dans les lieux et les monuments.

Les statues et les tableaux furent apportés par la conquête. A Rome, la conquête est le principe de tout. Les Romains ont conquis leur patrie, qui a d'abord été l'Italie, puis le monde ; la conquête a fait leurs commencements, leur grandeur et leur ruine.

Les Romains pratiquèrent de bonne heure ces spoliations par lesquelles ils se montraient les descendants légitimes des premiers habitants du Palatin. Ce fut d'abord, il est vrai, dans une intention religieuse, comme on le voit pour la Junon de Véies, apportée respectueusement sur l'Aventin par Camille. Le même motif fit agir sans doute T. Quintius Cincinnatus Capitolinus quand il apporta en triomphe de Préneste Jupiter *Imperator* et l'installa au Capitole¹, où son nom marquait sa place ; Fabius Fabricianus, quand il enleva aux Samnites une Vénus victorieuse², cette fois vaincue ; Fabius Maximus, quand il transporta de Tarente Hercule³, dieu de sa race, Hercule, l'ancien dieu des Pélasges, sur le Capitole, autrefois habité par eux et où ils avaient dû fonder son culte. Mais à ces vols pieux vinrent bientôt se joindre des vols purement profanes, qui n'avaient d'autre but que d'orner les pompes triomphales.

Lorsque les belles villes de la Sicile et de la Campanie, Syracuse, Tarente, Capoue, tombèrent au pouvoir des Romains, les produits admirables de l'art grec firent leur entrée dans Rome devant le char des vainqueurs.

Ce fut après la prise de Syracuse qu'on vit pour la première fois des statues et des tableaux apportés à Rome en grande abondance. Tite Live déclare qu'ils étaient acquis par le droit de la guerre. Ce droit a encore été exercé par Napoléon ; mais on peut espérer qu'il ne le sera plus. Aujourd'hui, on ne livre plus les villes prises au pillage, on doit donc s'abstenir aussi de ce pillage en grand. Du reste, Tite-Live lui-même reconnaît que ce jour-là commencèrent des habitudes de spoliation qu'il déplore⁴. Polybe, sans doute par un retour patriotique sur le malheur des villes de Grèce tombées au pouvoir des Romains, invite noblement les vainqueurs à ne pas faire un ornement à leur patrie de la misère des vaincus⁵ ; avec quelques ménagements, qu'il devait aux Scipions, il montre les inconvénients de cet abus de la victoire, qui laisse des haines profondes chez les peuples dépouillés, et il ajoute noblement : *Ce qui fait l'ornement véritable d'une cité, ce n'est pas ce qui lui vient du dehors, mais la vertu de ceux qui l'habitent... la gravité des mœurs et la grandeur des âmes la décorent mieux que les tableaux et les statues.*

Marcellus déposa dans les temples de l'Honneur et de la Vertu une partie des richesses d'art ravies à Syracuse ; il en avait laissé une autre partie aux

¹ Tite-Live, VI, 29.

² Plutarque, *Parallèles*, 37.

³ Plutarque, *Fabius*, 22.

⁴ Tite-Live, XXV, 40. *Licentia spoliandi*.

⁵ Polybe, IX, 10.

Syracusains, et Cicéron le loue de cette modération relative¹ ; cependant Tite Live fait remarquer que ces temples furent frappés d'une malédiction dont semblèrent atteints eux-mêmes les dieux qu'on y avait transportés, car la plupart des merveilles qu'ils contenaient, de son temps avaient disparu². Ces justices de l'histoire s'accomplissent quelquefois ; ce que la guerre avait pris, la guerre le reprend ; nous en avons fait à Paris la triste expérience.

Ainsi Xerxès avait enlevé de Milet l'Apollon de Canachus et d'Athènes, sans doute par sympathie pour un autre tyran, les statues d'Armodius et Aristogiton, meurtriers d'un des fils de Pisistrate ; mais Alexandre reprit ces dernières à Darius³ et les rendit aux Athéniens, bien qu'il fût encore moins favorable à leur liberté que les fils de Pisistrate. De leur côté, les Romains prirent dans la ville de Cymé, pour l'appendre au toit du temple d'Apollon Palatin, un lustre qu'Alexandre avait enlevé de Thèbes⁴. Les ornements de bronze du Panthéon ont été dérobés par Urbain VIII ; mais à Syracuse, à Tarente, à Corinthe, les Romains n'avaient-ils pas fait avant les Barberini *ce que n'ont point fait les barbares*⁵ ?

On sentait si bien que cet usage du droit de conquête n'était pas parfaitement régulier, que parfois un scrupule portait à restituer le bien volé au moins par d'autres. Avec cette générosité trop souvent admirée qui fait don du bien d'autrui, Scipion Æmilien renvoya aux villes de Sicile plusieurs statues que les Carthaginois leur avaient prises⁶ ; Verrès devait plus tard les reprendre. De même, Auguste⁷ fit reporter à Éphèse un Apollon qu'Antoine y avait dérobé, et des trois statues de Myron, enlevées également par Antoine au temple de Junon dans l'île de Samos, il en fit rendre deux. Ces restitutions entraient dans son plan de ménagement universel.

Après la prise de Syracuse, on commença, dit Tite-Live (XXVII, 16, 31), à admirer les merveilles de l'art grec. En effet, du triomphe de Marcellus date à Rome le triomphe du goût grec sur le goût étrusque.

Capoue et Tarente livrèrent aussi de grandes richesses d'art. Tarente, bien que déjà dépouillée par les Carthaginois, en livra presque autant qu'avait fait Syracuse. Fabius montra plus de grandeur que Marcellus, s'abstenant de ce genre de butin ; il enleva cependant l'Hercule, mais, d'après ce que j'ai dit, j'aime à croire que ce fut par dévotion. Interrogé sur ce qu'on devait faire de statues représentant des divinités armées à l'air sévère, selon le type ancien : *Qu'on laisse*, répondit-il, *aux Tarentins leurs dieux irrités*. Mais ces statues étaient des colosses, et la difficulté de les emporter, jointe à l'ignorance où il était de leur beauté, furent, on peut le supposer, pour quelque chose dans l'abstention de Fabius.

Scipion Æmilien, qui fit aux Grecs, dépouillés par Carthage, les restitutions dont j'ai parlé, ne se montra pas si généreux envers les vaincus. Un grand nombre de leurs statues orna son triomphe ; un Apollon en or fut mis en morceaux et enlevé ainsi par le pillage des soldats au pillage de la république⁸ ; mais on s'empara

¹ *Non plane exspoliare urbem.* (Verrines, II, 4, 51.)

² Tite-Live, XXV, 40.

³ Pline, XXXIV, 19, 21.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 8.

⁵ Tout le monde tonnait l'épigramme contre Urbain VIII (Barberini) :
Quod non fecerunt barbari fecere Barberini.

⁶ Cicéron, *Verrines*, II, 4, 33-35-39. Claudius Pulcher restitua à son possesseur un Amour qu'on attribuait à Praxitèle. (*Ibid.*, 4.)

⁷ Strabon, XIV, 1, 14.

⁸ Appien, *Guerres puniques*, 127-133. Plutarque, *Flamininus*, 1. Il fut placé en face de l'entrée du grand cirque.

d'une statue d'Hercule devant laquelle les Carthaginois offraient des sacrifices humains¹ : l'objet d'un tel culte ne méritait point d'être respecté.

On ne dépouilla pas toujours la Grèce gratis ; parfois, bien que rarement, l'État achetait au lieu de prendre, mais c'était au moyen de ventes un peu forcées. Un jour, pour acquitter les dettes de la ville de Sicyone, Æmilius Scaurus s'empara des tableaux qu'elle possédait et les fit porter à Rome². Cette dernière ressource des villes grecques épuisées par les impôts de l'État et l'usure des particuliers, pour remédier à leur détresse, contribua à enrichir Rome de leurs chef-d'œuvres.

Quand les Romains allèrent en Grèce combattre Philippe, ils se donnèrent pour les amis des Grecs ; ce qui n'empêcha point Flamininus, leur libérateur, de les dépouiller un peu, bien que Tite Live ait soin de remarquer qu'il avait pris plus de statues au roi de Macédoine qu'aux villes grecques. Cependant Tite-Live avoue que Flamininus emporta d'Éretrie beaucoup de statues et de tableaux. Le roi Antiochus méritait encore moins d'égards ; les Scipions n'étaient pas accoutumés à se gêner, et ils lui prirent cent trente-quatre statues³. Quant à Philippe et à Persée, c'étaient des rois barbares, indignes de conserver les souvenirs d'Alexandre. Metellus mit donc la main sur vingt-cinq statues en bronze de Lysippe qui offraient les portraits de ses lieutenants, parmi lesquels Alexandre avait voulu figurer lui-même ; Metellus en orna son portique⁴. Dans le triomphe de Paul-Émile, on vit défiler deux cent cinquante chariots remplis de statues et de tableaux⁵. Les Étoliens étaient des Grecs, cependant Fulvius Nobilior ne les épargna point ; il dépouilla sans pitié la ville d'Ambracie, qui avait été la résidence de Pyrrhus. Outre les Muses, dont j'ai parlé, on y trouva beaucoup d'ouvrages de sculpteurs grecs, très anciens modèles de statues qu'on exécuta depuis dans le goût archaïque. Fulvius emporta deux cent trente statues en marbre et deux cent quatre-vingt-cinq en bronze⁶.

Un tribun accusa Fulvius pour avoir dépouillé Ambracie⁷, mais sans succès. Il représenta que cette ville avait été privée de tous ses ornements ; que les simulacres des dieux, les dieux eux-mêmes, avaient été arrachés de leurs temples. Le Sénat avait déjà répondu aux Étoliens qu'on en référerait au collège des pontifes⁸. On ne dit pas que les pontifes aient ordonné la restitution. Un acte de justice assez rare frappa C. Lucretius : les habitants de Chalcis, dont il avait pillé les temples, portèrent plainte à Rome, les tribuns l'accusèrent, et il fut condamné à une amende de cent mille sesterces ; mais, cette fois encore, on ne parle point de la restitution des statues. Il est vrai qu'il avait orné de tableaux le temple d'Esculape⁹ ; peut-être dut-il à cette offrande pieuse de pouvoir garder le reste.

Le respect religieux protégea un seul temple contre l'avidité d'un général romain. Fulvius Flaccus¹⁰ avait enlevé les tuiles de marbre du temple de Junon Lacinienne, dans le Brutium : il pouvait alléguer que c'était pour orner un autre

¹ Il orna le portique appelé des Nations. (Pline, XXXVI, 5, 26).

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 3.

³ Tite-Live, 37, 59.

⁴ Velleius Paterculus, I, 19.

⁵ Plutarque, *Paul-Émile*, 32.

⁶ Tite-Live, XXXIX, 5.

⁷ Tite-Live, XXXIX, 4.

⁸ Tite-Live, XXXVIII, 44.

⁹ Tite-Live, XLIII, 4.

¹⁰ Tite-Live, XLII, 3 ; Valère Maxime, I, 1, 20.

temple, celui qu'il élevait, dans le champ de Mars, à la fortune Équestre, en souvenir de ses victoires d'Espagne. Les tuiles étaient déjà arrivées à Rome, et on les portait furtivement du navire au temple, à travers le champ de Mars. Flaccus espérait en cacher l'origine, mais elle fut connue. Aussitôt la Curie frémit à la pensée d'une telle impiété ; le Sénat décida que les tuiles seraient reportées et remises à leur place. Depuis ce temps, Flaccus passa pour n'avoir plus qu'une raison troublée. En apprenant que de ses deux fils, qui faisaient la guerre en Illyrie, l'un était mort et l'autre gravement malade, il se pendit. On vit dans cette triste fin une vengeance de Junon. Si ce fut un remords qui la causa, ce fut un remords religieux dans lequel le respect de la propriété n'entraît pour rien. Certains descendants des anciens Romains feraient comme leurs ancêtres : le remords d'avoir volé dans une église pourrait les rendre fous, non à cause du vol, mais à cause de l'église. Je ne puis m'empêcher de remarquer qu'on renvoya les tuiles dans le Brutium, mais qu'on ne renvoya pas les statues à Ambracie.

Nulle voix ne s'éleva contre Mummius, le meurtrier de Corinthe, dont il dépouilla le cadavre. Le nom de Mummius est célèbre par un mot qui a immortalisé sa barbarie. On sait qu'ayant embarqué pour Rome de nombreux chefs-d'œuvre, il avertit ceux qui devaient les transporter qu'en cas d'accident ils seraient tenus de les remplacer. Ses soldats jouaient aux dés sur un tableau dont la beauté était proverbiale, le Bacchus d'Aristide¹. Mummius voulut le faire vendre à l'encan, mais le roi Attale en ayant offert un prix considérable, environ cent vingt mille francs, Mummius se ravisa² et l'emporta à Rome, où il fut placé dans le temple de Bacchus, Cérès et Proserpine³.

Comment s'étonner de la barbarie de Mummius quand on voit bien plus tard l'élégant Cicéron, si familier avec la langue et la littérature grecques, obligé, pour ne pas heurter le dédain officiel des juges de Verrès, de traiter avec mépris l'admiration des Grecs pour les chefs-d'œuvre de leur art, la déclarer puérile⁴ et s'excuser de connaître les noms de leurs plus grands artistes.

La simplicité de Mummius fut exploitée par un autre Romain. Le grand père de Lucullus avait élevé un temple à la Félicité ; il demanda à Mummius de lui prêter quelques statues pour célébrer la consécration du nouvel édifice ; Mummius, qui ne tenait point à ces choses, prêta volontiers les statues, mais une fois consacrées, elles ne purent plus être rendues, ce qui fut fort indifférent sans doute à Mummius.

Mummius était un honnête barbare, spoliateur très désintéressé, ce à quoi, à cause de cette barbarie même, il n'avait pas grand mérite ; mais d'autres, plus connaisseurs, furent moins scrupuleux. Jusque-là, on avait volé surtout pour l'État, on commença à voler pour soi, vol double, car c'était spolier aussi l'État. On orna bien encore les temples des rapines de la conquête, mais on en orna aussi les maisons, les villas, les jardins des particuliers. Ceux qui agirent

¹ Strabon, VIII, 6, 23. Mummius négligea, ou sa dévotion l'empêcha de prendre des vases d'airain et des vases en terre qui furent retrouvés depuis dans les tombeaux de Corinthe ; ces vases de terre étaient en très grand nombre, ce qui montre encore l'origine grecque des vases peints qu'on a improprement appelés étrusques. On sait les rapports très anciens de Corinthe et de l'Étrurie.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 8, 1.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 6. Fulvius Nobilior, qui avait laissé à Ambracie des figures en argile modelées par Zeuxis, ne paraît pas avoir été beaucoup plus connaisseur que Mummius.

⁴ **Nugatorium**. Verrines, II, 4, 14. Les Grecs admirent ces choses que nous méprisons (*ibid.*, 60). Les spoliations de Verrès lui sont reprochées surtout comme un sacrilège (*ibid.*, 33).

autrement, dans les derniers siècles de la république, sont cités comme des modèles de vertu antique¹.

Sylla donna à Jupiter, ou plutôt lui rendit, les colonnes enlevées à son temple d'Athènes et qu'il fit placer au Capitole², mais on ne dit pas qu'il ait placé à Rome dans aucun temple la Minerve d'ivoire prise en Béotie³ ; il garda certainement pour lui le petit Apollon pris à Delphes, et que ce Louis XI de l'aristocratie baisait dévotement dans les grandes circonstances⁴. Cet Apollon était sa Sainte Vierge. On n'a point dit que des objets d'art aient orné son triomphe et cependant ils ne pouvaient manquer au spoliateur des principaux temples de la Grèce, mais c'est qu'il ne les montrait point au peuple, préférant les garder, car sa passion pour les belles choses était grande, comme il le fit voir dans le choix des proscrits. Quelquefois ces enlèvements étaient funestes aux objets d'art enlevés. Sylla, ne pouvant emporter de Delphes un très grand vase, le fit briser⁵. La *Centauresse* de Zeuxis périt en route.

Ce fut pour l'État que Varron et Murena firent enlever de Sparte des peintures murales dont ils ornèrent le Comitium⁶.

A la fin de la république, ce brigandage des particuliers prit des proportions démesurées. Clodius, à en croire Cicéron, aurait achevé de dépouiller la Grèce de tableaux et de statues qu'il déposa soigneusement dans sa maison du Palatin⁷, et qui servirent à relever la magnificence des jeux qu'il donnait au peuple. Mais il restait encore beaucoup à prendre, même après Clodius et Verrès.

Verrès, dont Cicéron a immortalisé les rapines, était un collecteur maniaque. Il fit d'abord une expédition en Grèce, dépouillant littéralement les temples, puis il s'abattit sur la Sicile, dont il était préteur. Là ses larcins se firent avec une incroyable audace et une sorte de régularité administrative. Verrès avait à son service deux artistes pour découvrir les chefs-d'œuvre et éclairer sa rapacité. Il empruntait un vase d'or à un prince de Syrie pour le montrer, disait-il, à ses ouvriers et ne le rendait pas ; il arrachait un anneau du doigt du possesseur. Un citoyen de Messine, nommé Héius, avait rassemblé dans un sanctuaire privé une foule de chefs-d'œuvre de l'art grec, Verrès força Héius à les lui vendre à vil prix.

Verrès paraît avoir été connaisseur. Quand un vase orné de bas-reliefs lui avait plu, il s'en emparait, détachait les bas-reliefs et renvoyait le vase ; mais il aimait aussi le vol pour le vol et il déroba les clous d'or du temple de Minerve, qui est devenu la cathédrale de Syracuse⁸.

Les objets volés⁹ par Verrès furent apportés à Rome. Il les étala d'abord dans le Forum, d'où ils disparurent bientôt pour aller orner ses jardins et ses villas ; c'est ainsi que plusieurs statues grecques dérobées par lui ont pu servir d'originaux à d'autres statues qui sont restées à Rome. Parmi celles-ci, je citerai l'Amour de

¹ **Servilius Isauriens.** (Cicéron, *Verrines*, II, 1, 21.) Cicéron parle de ces vols comme d'un abus général. (*Pro Pomp.*, 22.)

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 2.

³ Pausanias, IX, 33, 4.

⁴ Valère Maxime, I, 2, 3 ; Plutarque, *Sylla*, 29.

⁵ Plutarque, *Sylla*, 12.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 9, 4. Ces peintures étaient sur un mur en briques ; on détacha les briques avec le stuc qui les recouvrait. Du moins Varron et Murena ne firent pas comme ceux dont parle Cicéron (*Verrines*, II, 4, 3), et qui, après avoir enlevé des objets d'art, *per simulationem ædilitatis*, les emportaient chez eux.

⁷ Cicéron, *de Dom. ad Pont.*, 43.

⁸ *Verrines*, II, 4, 21 ; *ibid.*, 56.

⁹ Verrès ne volait pas toujours les propriétaires des objets d'art dont il s'emparait, mais alors il se rattrapait sur ses agents ; il les chargeait d'offrir aux spoliés une somme insignifiante qu'il ne rendait pas. (Cicéron, *Verrines*, II, 4, 21.)

Praxitèle, l'Hercule de Myron et son Apollon, les Canéphores de Polyclète, une Diane en robe longue tenant un arc dans une main, un flambeau dans l'autre, trois Cérès, la Sapho de Silanion, une belle tête de Méduse Nous avons trouvé à Rome des imitations de ces statues ; par ces imitations, nous pouvons nous former une idée des originaux que possédait Verrès et reconstruire en partie cette galerie, incomparable monument de son *dilettantisme*¹ et de son avidité. L'avidité de Verrès fut punie par celle d'Antoine, car les vases corinthiens qui restaient au voleur, ce qui prouve qu'on ne l'avait point forcé à restituer, tentèrent l'indigne ami de César et le portèrent à mettre l'ancien préteur de Sicile sur les listes de proscription du triumvirat. Antoine lui-même a été flétri comme spoliateur par Juvénal et associé à la honte de sa victime².

Plutarque parle des statues et des tableaux que possédait Lucullus, Pline nous en fait connaître la source³ : *Multa (signa) et Luculli invexere*. Les Lucullus ont apporté à Rome beaucoup de statues.

Du moins les Lucullus, en faisant leur part, faisaient aussi la part de l'État ; si, à Sinope, le vainqueur de Mithridate s'adjugea la statue du héros Autolyclus, pour obéir à un oracle dans lequel il lui avait été dit qu'Autolyclus voulait lui parler⁴ ; un autre Lucullus plaça au Capitole l'Apollon de Calamis, apporté d'Apollonie⁵, et devant les rostres Hercule brûlé dans sa tunique⁶, expression assez juste de l'état de la république romaine, dévorée, au temps de Lucullus, par une ardeur fatale qui devait lui être mortelle, et comme Hercule se sentant mourir, *sentiens suprema*.

Pompée montra aux Romains dans ses triomphes non plus des statues de marbre ou de bronze, c'était trop peu pour le luxe de Rome et pour la vanité de son général, mais des statues d'or et d'argent, parmi lesquelles figuraient celles de Mithridate et de Pharnace⁷ ; on y voyait aussi, des raretés précieuses, entre autres choses les premiers vases murrhins ; la vaisselle de Mithridate, dont l'inventaire employa trente jours. La richesse de la matière commençait à plus attirer l'attention que le mérite de l'art. La vanité de Pompée lui avait fait imaginer pour ses triomphes toute sorte de bizarreries fastueuses : on y vit une table à jouer (une espèce de trictrac) large de trois pieds sur une longueur de quatre, et formée de deux pierres précieuses seulement ; une lune en or, une montagne en or, avec des animaux et des fruits ; enfin une statue de Pompée en perles⁸.

Tout ce butin fut déposé par Pompée au Capitole⁹, ainsi que la collection de pierres gravées de Mithridate, genre de collection qui devint alors de mode à

¹ Cicéron cite des preuves de ce dilettantisme ; il reproche à Verrès de passer ses journées dans un atelier, entouré d'ouvriers qu'il occupait à appliquer sur des vases les reliefs enlevés à d'autres vases. (*Verrines*, II, 4, 21.)

² Juvénal, *Satires*, VIII, 105.

*Inde Dolabellæ, atque bine Antenius, inde
Sacrilogos Verres referebant navibus altis
Occulte spolia et plures de pave triumphos.*

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 17, 1.

⁴ Strabon, XII, 3, 11. Plutarque, *Luc.*, 23.

⁵ Strabon, VII, 6, 1. Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 1. Cet Apollon avait trente coudées (45 pieds). Nibby (*R. mod.*, II, p 616) suppose que les pieds et les mains gigantesques de la cour du palais des Conservateurs peuvent provenir de cet Apollon, mais on n'y trouve point la dureté attribuée à Calamis. Appien (*Bell. Illyr.*, 30), dit que Lucullus le plaça sur le Palatin. Est-ce que, du temple de Jupiter Capitolin, il aurait passé dans la maison des Lucullus ?

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 19, 42. *Sentiens suprema in tunica*.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 54, 1.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXVII, 5. 6. 7. Appien, *Bell. Mithrid.*, 116.

⁹ Strabon, XII, 3, 31.

Rome¹, surtout depuis que César, et après lui Auguste, en eurent donné l'exemple. César déposa les siennes, au nombre de six, dans le temple de Vénus. Pour Auguste, il ne faisait don de sa collection ni à Jupiter, ni à personne ; il la gardait pour lui.

On ne voit pas que César ait fait paraître dans ses magnifiques triomphes quelques-uns de ces chefs-d'œuvre de l'art grec qu'il aimait tant ; voulant surtout plaire à la multitude pour l'asservir, il employait vis-à-vis d'elle des séductions auxquelles elle était plus sensible. César, qui la connaissait, savait qu'elle aimerait mieux s'asseoir devant les vingt-trois mille tables dressées pour elle que de contempler les plus grandes merveilles de l'art grec.

Grâces à toutes ces spoliations de la Grèce, les unes au profit de l'État, les autres au profit des particuliers, Rome se remplit de statues grecques ; Müller dit qu'on les comptait par cent mille (*Arch.*, p. 174) ; les portiques, les villas, les maisons opulentes devinrent de véritables musées.

On peut en dire autant des temples, où les objets d'art furent, souvent réunis en collections sans avoir aucun rapport avec la destination de l'édifice religieux qui les recevait.

En effet, si le Jupiter Tonnant de Polyclète, les Jupiters de Léocharès et de Mentor, la bonne Fortune de Praxitèle étaient bien placés au Capitole, le Mars colossal de Scopas dans le temple de Mars, et, à cause de Mars, une Vénus du même auteur ; dans le temple de Neptune, Neptune, Thétis et Achille, aussi de Scopas ; et de lui encore dans un temple d'Apollon, Apollon, Diane et les Niobides, leurs victimes ; dans un autre, les Apollons de Philiscus et de Timarchide ; la Vénus Anadyomène, dans le temple de César, descendant de Vénus et très dévot à son aïeule ; souvent il n'y a rien de commun entre le culte auquel un temple était consacré et les divinités parfois fort diverses dont les images l'embellissaient. Que faisaient dans le temple du Capitole, l'Hercule de Tarente, l'Apollon de Lucullus et un tableau de Nicomaque représentant l'Enlèvement de Proserpine ?² que faisaient Esculape et Diane dans le temple de Junon³ ? que faisait surtout Mars dans le temple de la Concorde⁴ ? Ce dernier édifice, qui contenait en outre les statues de Mercure⁵, de Cérès⁶, de Minerve⁷, de Latone avec ses deux enfants⁸, de Bacchus⁹, d'Apollon et de Junon¹⁰, n'était-il pas devenu une véritable *galerie* plutôt qu'un temple consacré à la religion de la divinité dont il portait le nom ? A moins qu'on ne dise que ce nom était justifié par la réunion de tant de personnages mythologiques disparates.

Mais il y a plus, les temples de Rome renfermaient des statues et des tableaux qui n'avaient rien de religieux. Dans le temple de la Concorde se voyaient une Cassandre¹¹, un Marsyas¹ et quatre éléphants en obsidienne², dans le temple

¹ Scaurus, beau-fils de Sylla, forma une collection du même genre. Ces collections de pierres gravées expliquent jusqu'à un certain point leur incroyable abondance ; même aujourd'hui, chaque coup de pioche donné dans le sol de la campagne romaine en fait trouver une.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 44. Cependant il faut remarquer que ce tableau était dans la *cella de Minerve*, et que Minerve figure presque toujours dans les bas-reliefs où est représenté l'enlèvement de Proserpine.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 12.

⁴ *Ibid.*, XXXIV, 19, 38.

⁵ *Ibid.*, XXXIV.

⁶ *Ibid.*, 39.

⁷ *Ibid.*, *id.*

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 27.

⁹ *Ibid.*, XXXV, 40, 7. Strabon, VIII, 6, 23.

¹⁰ *Ibid.*, XXXIV, 19, 24.

¹¹ *Ibid.*, XXXV, 40, 19.

d'Apollon, un acteur tragique et un enfant ; dans le temple de la Bonne Foi, un enfant auquel un vieillard enseignait à jouer de la lyre³ ; le Thésée de Parrhasius au Capitole⁴ ; enfin, un chien léchant sa blessure, aussi au Capitole, dans la cella de Junon, mis là, Pline l'affirme, à cause de sa beauté et de la vérité de son expression⁵, et qui n'avait aucune autre raison de s'y trouver, pas plus que la Minerve de Phidias dans le temple de la *Fortune de ce jour*, à laquelle Paul-Émile la dédia⁶. En effet, sort bonheur n'avait eu qu'un jour, celui du triomphe ; la veille et le lendemain avaient été des jours de deuil.

Sous l'empire, le grand musée de Rome fut le temple de la Paix, où, à côté du héros de Timanthe⁷, Vespasien fit déposer le chandelier aux sept branches et les autres objets précieux tirés du temple de Jérusalem.

Je le répète, les temples de Rome n'étaient-ils pas des musées et comme des salles d'exposition de l'art grec, et n'est-ce pas un signe du sentiment artistique qui arrive et du sentiment religieux qui s'en va ?

Cela même était grec, car en Grèce les temples renfermaient de vraies collections d'art⁸, recevaient aussi des chefs-d'œuvre tout à fait étrangers au culte qu'on y célébrait.

Cela est aussi ou du moins a été italien ; c'est ainsi qu'on a réuni dans le *Campo Santo* de Pise, lieu consacré d'abord à la religion et où l'on dit encore la messe le jour des morts, des sculptures de tout genre et de tout âge et qu'au seizième siècle on exposait les tableaux nouveaux dans l'église du Panthéon.

En Grèce, on étalait aux regards dans les jeux pythiques des tableaux et des statues ; des prix étaient donnés aux meilleurs ouvrages⁹ : c'était pour les Grecs une *exposition universelle*. Zeuxis exposa un de ses tableaux pour de l'argent¹⁰.

A Rome, comme en Grèce, on plaçait aussi les objets d'art sous les portiques¹¹, lieux de promenade et, si j'osais le dire, de *flânerie* pour les Romains. Sous le portique d'Hercule, ajouté par Philippe, beau-père d'Auguste, au temple d'Hercule Musagète, se voyaient plusieurs peintures d'Antiphile qui n'avaient

¹ *Ibid.*, XXXV, 36, 6.

² *Ibid.*, XXXV, 67, 1.

³ *Ibid.*, XXV, 36, 36

⁴ *Ibid.*, XXXV, 36, 9.

⁵ *Ibid.*, XXXIV, 17, 3.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 19, 5.

⁷ *Ibid.*, XXXV, 56, 12.

⁸ Le temple de Junon à Olympie était devenu une espèce de galerie, ou ce que nous appellerions un ***museum d'ouvrages d'art***, dit Quatremère de Quincy.

Ce temple de Junon était si bien une collection de chef-d'œuvre, qu'il est appelé par Strabon (XIV, 1, 15) une galerie de tableaux, il y avait, entre autres, trois statues colossales de Myron : Jupiter, Minerve et Hercule. Dans le temple de Minerve Areia à Platée (Pausanias, X, 4, 1), une peinture de Polygnote représentait Ulysse tirant vengeance des prétendants et une peinture d'Onésias, l'expédition des chefs Argiens contre Thélôs. Un père, nous l'avons vu, avait fait vœu, si son fils guérissait, de présenter au temple de Jupiter, à Olympie, une riche offrande de statues (Pausanias, V, 26, 2) : ce furent Amphitrite et Neptune. Vesta, Proserpine, Vénus, Ganymède, Digne, Esculape et Hyge, Bacchus, Orphée, Homère, Hésiode ; ces personnages divins et humains semblent pris au hasard, et le tout paraît moins une offrande faite à un temple qu'un don fait à un musée. Enfin l'Hélène, ou une réplique de l'Hélène de Zeuxis, avant qu'on l'eût transportée à Rome, était à Croton (Pline, XXXV, 36, ; Cicéron, *de Invent.*, II, 1), dans un temple de Junon, déesse du mariage, à laquelle, en cette qualité, ne pouvait guère être agréable, le portrait de l'épouse infidèle de Ménélas. Mais on ne songeait point à honorer Junon ; on voulait exposer un beau tableau de Zeuxis, n'importe dans quel temple. J'en dirai autant de peintures qui ornaient l'intérieur du temple de Minerve à Syracuse et qui n'avaient rien de religieux, car elles représentaient les victoires d'Agathocle.

⁹ Luc., *Herodot.*, 4.

¹⁰ Élien, *Var.*, IV, 12.

¹¹ Voyez sur le portique qui entourait le temple de Jupiter sauveur au Pirée, Letronne, *Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 205.

aucun rapport avec Hercule : l'Hélène de Zeuxis¹, un Bacchus, un Alexandre enfant, un Hippolyte effrayé par le monstre², du même auteur, et dans le portique d'Octavie des tableaux de la guerre de Troie par le peintre Théon³.

Pompée plaça dans son portique un tableau où Polygnote avait peint un homme sur une échelle, duquel on ne pouvait dire s'il montait ou descendait⁴, et un tableau de Pausias où des bœufs noirs, rus de face en raccourci, se détachaient sur un fond sombre. Pompée paraît avoir aimé les singularités ; César aimait les chefs-d'œuvre.

Parmi les portiques de Rome, le portique de Metellus, qui devint plus tard celui d'Octavie, fut le plus riche en objets d'art, comme, avant le temple de la Paix, celui de la Concorde parmi les temples.

Ce vaste portique quadrilatéral, dont l'entrée subsiste encore, embrassait un temple de Jupiter et un temple de Junon qu'une église a remplacés, une bibliothèque, une curie ; dans tous ces édifices étaient des statues et des tableaux, œuvres d'artistes grecs : dans le temple de Jupiter, une statue du Dieu par Pasitèle⁵, la Vénus accroupie de Polycharme⁶ ; dans le temple de Junon, une statue de la déesse par Denys et une autre par Polyclès⁷, une Diane et un Esculape de Cephisodote, fils de Praxitèle⁸, une Vénus de Philiscus, qui était peut-être la Vénus de Médicis ; dans la curie d'Octavie, Alcibiade en Amour tenant la foudre⁹.

Dans la schola d'Octavie, — un lieu de réunion comme la schola des médecins d'où provient une Amazone du Vatican¹⁰, — outre un Amour attribué à Praxitèle¹¹, on admirait un tableau d'Antiphile représentant Alexandre et le prudent Philippe¹² avec Minerve, enfin, sous le portique lui-même, les cavaliers tués au passage du Granique, ouvrage en bronze de Lysippe, commandé par Alexandre¹³. Là était aussi une Vénus de Phidias¹⁴, l'Hercule divinisé d'Antiphile¹⁵ ; et une statue de Cornélie, mère des Gracques¹⁶.

Dans le Forum, parmi les nombreuses statues honorifiques auxquelles on doit attribuer une origine romaine, se voyaient aussi quelques statues d'origine grecque ; près du Comitium un Alcibiade et un Pythagore, et devant les rostres, les trois sibylles¹⁷, personnages pélasgiques qui plus tard s'appelèrent à Rome la ville *fatale*, les trois destinées, *tria fata*¹⁸, et qui semblaient être là pour

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 6.

² *Ibid.*, 35, 2.

³ *Ibid.*, 40, 19.

⁴ *Ibid.*, 35, 2. 40, 3. Il faut y ajouter une Calypso et un Alexandre de Nicias (XXXV, 40, 8), et une peinture d'Europe et Cadmus par Antiphile (*ibid.*, 57, 2), qui, transportée plus tard dans un autre portique de Rome, lui fit donner le nom de portique d'Europe.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 26.

⁶ *Ibid.*, 5, 23. Voyez la remarque 37 de l'édition de M. Littré.

⁷ *Ibid.*, 5, 22.

⁸ *Ibid.*, 5, 12.

⁹ *Ibid.*, 5, 16.

¹⁰ *M. P. Cl.*, 265. Avec cette inscription : *Translata de schola Medicorum*. *Schola* ici ne veut pas dire école, mais lieu de réunion, quelque chose comme la Lesché des Grecs et un peu comme nos cercles ou clubs.

¹¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 71.

¹² *Ibid.*, 57, 2.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 13.

¹⁴ *Ibid.*, 5. Le lieu où étaient placées les statues suivantes est indiqué seulement d'une manière vague *in Octaviae operibus*, c'est-à-dire dans un des édifices dont l'ensemble se rattachait au portique d'Octavie.

¹⁵ *Ibid.*, 40, 14.

¹⁶ *Ibid.*, 14, 1.

¹⁷ *Ibid.*, 11, 2.

¹⁸ Procope, *B. goth.*, I, 25.

personnifier les trois moments de la journée du peuple romain, son glorieux matin, son orageux midi et le long déclin de sa splendeur¹.

Dans le Forum et dans le Comitium étaient étalées des peintures grecques ; il est parlé d'un grand tableau de Sérapion qui couvrait tous les balcons sur le côté méridional du forum, celui qu'on appelait les **Boutiques vieilles**² ; dans le comitium était cette peinture qu'on avait apportée de Sparte en détachant les briques du mur sur lequel elle était tracée³.

Les **septa**, lieu destiné aux élections dans le Champ de Mars qui avait commencé par ressembler à un parc à brebis (*ovile*), les **septa** furent décorées de statues et de tableaux. On y avait placé deux peintures dont les gardiens répondaient sur leur tête ; l'une représentait Pan et le jeune Olympus, l'autre Chiron et le jeune Achille⁴. Les sujets de toutes deux se retrouvent à Rome dans des groupes ou des bas-reliefs.

Comme les édifices publics, les demeures des particuliers étaient ornées de chefs-d'œuvre venus de la Grèce à Rome ; les citoyens opulents formaient des galeries de tableaux⁵ semblables à celles des princes romains de nos jours. On y voyait des peintures anciennes⁶ à côté de peintures modernes⁷ ; il y en avait pour tous les goûts ; et l'on s'entendait à les placer dans un jour avantageux, *in bono lumine*⁸.

Les maisons étaient remplies des ouvrages de Phidias, de Polyclète, de Myron, de Parrhasius⁹, des coupes de Mentor.

Lucullus avait une pinacothèque (galerie de tableaux) qu'on visitait avec empressement¹⁰, comme on visite aujourd'hui la galerie Borghèse ou la galerie Doria. Il avait aussi une collection de statues comme celle de la villa Ludovisi ; il les faisait venir d'Orient et d'Athènes ou les faisait exécuter à Rome par Arcésilas¹¹.

Les jardins qui correspondaient aux vignes du seizième siècle et aux villas urbaines ou suburbaines de notre temps, étaient également remplis des chefs-d'œuvre de l'art grec. Les plus souvent cités sous ce rapport sont les jardins des Servilius, sur le penchant de l'Aventin¹². Dans ces jardins se trouvaient réunis l'Apollon de Calamis, la Cérès et la Flore de Praxitèle, la Vesta de Scopas et le portrait du philosophe Callisthène¹³ ; là durent se rencontrer le frère et l'amant

¹ En grec **moirai**. Pausanias (VIII, 57, 2) parle des *moirai* qu'on voyait à l'entrée d'un temple de Mégalopolis.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 57, 2.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 49, 4.

⁴ *Ibid.*, 5, 17.

⁵ Des pinacothèques. Ce mot était grec, comme l'usage qu'il désignait. Les pinacothèques avaient été d'abord en Grèce attachées aux temples et disposées pour recevoir des tableaux consacrés aux dieux par la piété ; mais à Athènes, près des propylées, se trouvait une salle dont les murs étaient couverts de peintures qui n'avaient rien de religieux, une véritable galerie nationale (Pausanias, I, 22, 6-7) ; le Lycée, l'Académie, l'Odéon, étaient, aussi bien que les temples, ornés d'ouvrages des meilleurs artistes. (Strabon, IX, 1, 17.)

⁶ *Pinacothecas veterum tabulis consuunt*. (Pline, XXXV, 2, 1.)

⁷ Pline (XXXV, 40, 23) cite parmi ceux dont les tableaux remplissaient les galeries de Rome Denys et Sosipolis, qui, selon M. Brunn (II, p. 304), vivaient dans le dernier siècle avant l'ère chrétienne.

⁸ Cicéron, *Brutus*, I, 75.

⁹ Juvénal, *Satires*, VIII, 100.

Plena domus lune omnis

Et cum Parrhasii tabulis signisque Myronis

Phidiacum vivebat ebur, necnon Polyclleti ;

Multus utique labor, rme sine Mentore mensæ.

¹⁰ Plutarque, *Lucullus*, 39 ; Varron, *de R. rust.*, I, 2, 10.

¹¹ Drumann, *Gesch. Roms*, IV, p. 174.

¹² Selon Nibby (*R. ant.*, II, p. 559), au-dessous du bastion de *San-gallo*.

¹³ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11, 13, 25.

de Servilie, Caton et César. Si la sévérité chagrine de Caton était moins sensible que le goût élégant de César aux grâces de Praxitèle, il pouvait se plaire davantage à l'image du contradicteur opiniâtre d'Alexandre¹.

Les jardins de César, amateur délicat des arts, devaient être remplis de chefs-d'œuvre ; les anciens n'en parlent pas, mais nous pouvons en juger par deux belles statues qui en proviennent, l'une probablement, le Méléagre du Vatican, l'autre certainement, la Vénus de l'*Hermitage*. En revanche, les anciens parlent beaucoup des richesses artistiques que renfermaient, non pas les jardins de Pollion (*horti Asiniani*), situés vers la porte Majeure, mais ce qu'on appelait ses monuments, qui étaient sur l'Aventin comme les jardins de Servilius. On voit que l'Aventin, dans l'origine habité surtout par les pauvres gens, entre lesquels il avait été réparti, était devenu presque aussi aristocratique que son voisin le Palatin. Ce qu'on appelait les monuments de Pollion se composait d'un ensemble d'édifices parmi lesquels était sa bibliothèque, la première qui fut publique à Rome. Dans ces édifices Pollion avait distribué un Apollon, un Neptune et des statuts bachiques de Praxitèle ; une Vénus de son fils Céphisodote², un Bacchus d'Eutychide, élève de Lysippe, les Thespiades de Cléomène et plusieurs autres statues parmi lesquelles le groupe maintenant à Naples et connu sous le nom du **Taureau Farnèse**³.

Enfin, les villas des Romains, c'est-à-dire leurs maisons de campagne, s'embellissaient des trésors de la Grèce. Cicéron faisait venir des statues d'Athènes pour orner sa bibliothèque, son *académie* et son *lycée* de Tusculum.

Son rival Hortensius n'était pas moins passionné que lui pour les (œuvres de l'art grec ; il paya environ trente mille francs les *Argonautes*, tableau d'un peintre peu connu, Cydias⁴. Hortensius poussa même cette passion trop loin, si, comme le lui reprochait Cicéron, un sphinx donné par Verrès l'avait décidé à défendre ce grand coupable.

On voit qu'il y avait à Rome d'ardents amateurs de l'art grec ; le sévère Brutus portait à une statue d'enfant par Strongylion une admiration qui la rendit célèbre⁵.

Agrippa donna une somme énorme pour deux tableaux⁶. Pline raille son austérité, *torvitas*, de cette faiblesse. La modestie servile d'Agrippa s'effaçant par calcul devant la vanité d'Auguste, est une faiblesse que je pardonne plus difficilement à sa *torvitas*.

Les copies, alors comme aujourd'hui, se payaient beaucoup moins cher que les originaux. Une copie de la Bouquetière⁷ de Pausias, cette Glycère son émule dans l'art de composer des tableaux avec des fleurs, ne fut vendue à L. Lucullus que deux talents, pas tout à fait dix mille francs. Il avait acheté ce tableau à Athènes comme on achète aujourd'hui à Rome des tableaux des grands maîtres : le voyage d'Athènes était pour les Romains d'autrefois ce qu'est pour nous le voyage de Rome.

¹ Cette statue était un sculpteur grec nommé Amphistrate. (Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 23.)

² *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 11-12.

³ *Ibid.*, 21-22.

⁴ *Ibid.*, 40, 6.

⁵ *Ibid.*, 19, 32.

⁶ *Ibid.*, 9, 1. Près de 250.000 francs, selon Brotier.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 2. **Stéphanoplocos**, mot à mot, celle qui tresse des couronnes.

Lucullus ne peut guère n'avoir payé que douze mille francs environ à Arcésilas la statue de la *Félicité*¹, cette déesse à laquelle il avait dédié un temple ; car Arcésilas fit payer à un chevalier romain le moule en plâtre d'un cratère un talent (près de cinq mille francs).

L'état voyait d'un œil jaloux ce genre de richesses demeurer dans les mains des particuliers. César fit acte de popularité en exposant aux regards du public un Ajax et une Médée dans son forum, devant le temple de Vénus², et agrippa prononça un discours fort admiré de Pline³ à l'effet de faire passer dans le domaine public des statues et des tableaux qui étaient exilés dans les villas, à peu près comme tant de chefs-d'œuvre sont enterrés dans les châteaux de l'Angleterre. On ne dit pas qu'il y ait compris ses Argonautes, tableau de Cydias, pour lequel il avait construit tout exprès un édifice dans sa villa de Tusculum⁴. Les statues des particuliers passaient en effet quelquefois dans le domaine public ; un Hercule *à la tunique*, placé près de la tribune aux harangues, et qui avait appartenu aux Lucullus, portait une inscription où il était dit qu'un édile l'avait fait retourner de la propriété privée dans le domaine public⁵.

Nous avons suivi pas à pas la migration de cette Grèce de l'art à Rome ; type visible, pour ainsi dire, de la migration et de l'installation de l'esprit grec dans la ville déjà maîtresse du monde.

On a pu voir que les œuvres de l'art grec étaient partout : dans les édifices et les lieux publics, dans les habitations privées de la ville et de la campagne. Quand on ressuscite Rome parla pensée, il faut distribuer tous ces chefs-d'œuvre dans la cité qu'ils remplissaient, dans les temples, les portiques, les maisons, où nous les avons replacés, alors on a le spectacle complet *de la Grèce à Rome*, et par ce spectacle on acquiert le sentiment de ce que Rome, en tout genre, a reçu de la Grèce.

¹ *Ibid.*, 45, 3.

² *Ibid.*, 9, 1.

³ *Ex privato in publicum restituisse.* (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 9, 1.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 6.

⁵ *Ibid.*, 19, 42.

XIII – L'ART CHEZ LES ROMAINS.

En nous transportant par la pensée dans la Rome antique, nous nous sommes vus environnés des marbres, des bronzes, des peintures de la Grèce. Pour ma part, après avoir retrouvé le lieu d'exposition de tous les chefs-d'œuvre et les avoir mis à leur véritable place, je me sens ébloui en présence de tant de merveilles. Si, en traversant les salles du Vatican, on est comme fasciné par l'antiquité, que devaient éprouver les Romains quand Rome était devenue elle-même un grand musée où l'on rencontrait à chaque pas les prodiges de l'art grec ? Aussi le peuple romain, tout grossier qu'il était naturellement, ce peuple barbare à l'endroit des arts, ainsi que nous autres visiteurs de Rome le sommes d'abord, fit comme nous : il subit le charme, il apprit à voir, à admirer ; il finit par s'initier à l'intelligence du beau ; ses artistes copièrent les produits de l'art grec qu'ils avaient devant les yeux, ou s'essayèrent à en imiter l'esprit. Dès qu'il eût été mis, par la conquête, en contact avec la Grèce, l'art romain fut presque entièrement grec.

Mais l'art à Rome fut-il purement grec ? L'imitation de l'Étrurie et l'originalité du génie national y revendiquent-elles une certaine part qu'il s'agit de déterminer ? Les monuments vont répondre, et la foule de ceux qui ont disparu de Rome, mais qu'elle a possédés, et ceux trop rares, quoique bien nombreux, qu'elle possède encore.

J'ai tenté de refaire par les monuments l'histoire de cette ville extraordinaire ; à plus forte raison dois-je chercher dans les monuments l'histoire de l'art chez les Romains qui est une partie de l'histoire romaine.

Avant que la Grèce vint à Rome, l'Étrurie y était venue. Rome n'avait pas attendu la Grèce pour avoir des murs, des maisons, des temples, des peintures, des statues ; elle avait appris des Étrusques, nous le savons déjà, à bâtir ses murailles, à disposer l'intérieur de ses maisons¹ ; à construire ses temples, à en peindre les murailles², à sculpter le bois³, à mouler l'argile⁴, à fondre le bronze⁵. Sur le Capitole, édifices et statues étaient étrusques. A Rome, tout fut étrusque dans les édifices, selon Varron⁶, jusqu'au jour où deux Grecs vinrent décorer d'ornements en terre cuite et de peintures le temple de Cérès. Ce temple était de la seconde moitié du troisième siècle de Rome ; mais, et c'est ce qu'on n'a pas assez remarqué, bien que Vitruve le dise positivement, ce temple était construit dans le style étrusque⁷, et rien ne prouve que les ornements fussent

¹ La première idée de l'atrium avait été empruntée aux Étrusques. L'*atrium* sans colonnes, le plus simple, s'appela toujours *tuscanicum*. (Vitruve, VI, 3, 1.)

² On peut le conclure des peintures plus anciennes que Rome dont parle Pline (XXXV, 6) et que de son temps on voyait encore à Ardée : Ces peintures, mentionnées avec celles de Cære, ville étrusque ; étaient probablement étrusques. J'ai dit que les Étrusques avaient très anciennement passé le Tibre ; cette assertion est confirmée par les tombes d'Ardée. J'ai remarqué dans une de ces tombes la forme du linteau des portes semblable à celui de la porte égyptienne, mais avec crochet aux extrémités, tel qu'on le trouve en Étrurie et tel qu'on ne le trouve, je crois, nulle part ailleurs. Une pareille ressemblance ne saurait être fortuite. Quant à l'Atalante et à l'Hélène de Lanuvium, que Pline disait être d'un même artiste, sans toutefois le nommer, et quant aux peintures dont un Grec à nom et prénoms romains, Marcus Ludius Clétas, orna le temple de Junon dans la ville d'Ardée (Pline, XXXV, 37, 4), elles étaient beaucoup plus modernes et, selon M. Letronne (*Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 39), du septième siècle.

³ La Junon de Véies était en bois.

⁴ *Prætereā elaboratam hanc artem et maxime Etruriæ*. (Pline, XXXV, 45, 3.)

⁵ *Ilos primum Thusci in Etruria invenisse referuntur* (Cassiodore, VIII, 15). Dans cet endroit, Cassiodore parle des statues en bronze.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45, 1.

⁷ Ainsi que le Capitole, le temple dit de Pompée (Vitruve, III, 3, 5) : celui d'Hercule au forum Boarium. On imitait donc encore les Étrusques lorsqu'on imitait déjà la Grèce. J'ai montré combien le goût des vases et des statues étrusques a duré longtemps à Rome.

contemporains de la fondation du temple. Je crois donc pouvoir transporter à une date plus récente l'introduction de l'art grec à Rome. Cette date ne doit pas être antérieure à l'époque où, après avoir soumis les Samnites, les Romains commencèrent à se trouver en rapport avec les villes grecques de l'Italie méridionale, c'est-à-dire à la fin du cinquième siècle ; jusque-là, tout ce qui se fit à Rome dut être fait d'après les Étrusques. Les statues en bronze dont parlent les anciens, celles des rois, celles de Clélie, d'Horatius Coclès, de Camille, si elles dataient du temps où vécurent les personnages qu'elles représentaient, ce qui est peu vraisemblable¹, durent être de style étrusque. On en a une preuve encore aujourd'hui visible dans le bas-relief de Curtius², qui semble copié d'un vase étrusque d'ancien style et dans la louve de bronze du Capitole, le premier monument où l'on puisse reconnaître à la fois et l'influence d'un art étranger, et l'empreinte du caractère romain.

C'est d'après le style de l'Étrurie que nous devons nous figurer les peintures dont un Fabius, auquel l'exercice de cet art fit donner le surnom de *pictor* et qui appartenait à la race Sabine, très anciennement en relation avec les Étrusques, décora sur le Quirinal le temple de la déesse Sabine *Salus*³.

Tous les temples qui furent élevés avant la prise de Syracuse devaient être également de style étrusque et l'on peut supposer que le style grec se montra pour la première fois dans le double temple érigé à l'Honneur et à la Vertu par Marcellus et qu'il avait rempli des dépouilles de la première grande ville grecque tombée au pouvoir des Romains⁴.

L'art de peintre exercé par un Fabius fait voir que l'art n'était pas alors à Rome plus qu'en Grèce, une chose servile⁵ ; il ne le devint que plus tard, quand il y eût été exercé par des affranchis et des esclaves, et ne le fut même jamais complètement. Lorsque Paul-Émile perdit ses fils, il faisait venir de Grèce un peintre qui était en même temps un philosophe, Métrodore, pour leur enseigner son art. Plus tard, le jeune Pédius, cohéritier de César, et qui était muet, fut destiné à la peinture, ce qu'Octave approuva beaucoup⁶. Pline parle d'un chevalier romain, artiste habile et qui peignait de la main gauche. Sous l'empire, un vieil amateur, ancien proconsul des Gaules, faisait de mauvais petits tableaux qui le rendaient ridicule⁷, mais seulement parce qu'ils étaient mauvais.

La construction des murs de Rome, qui datent du temps des rois, est étrusque, et ce mode de construction, on le voit par le Tabularium⁸, le tombeau de Cæcilia Metella et l'aqueduc de Claude, a été encore employé à la fin de la république et sous les empereurs. L'emploi de la brique lui-même peut très bien provenir d'un

¹ Parce que plusieurs de ces statues, par exemple celle de Romulus et de Tatius (Pline, XXXV, 11, 3), étaient nues, c'est-à-dire dans le style héroïque grec, lequel pouvait difficilement avoir pénétré à Rome au temps de Romulus et même de Camille. La nudité, qui était dans les mœurs grecques, n'était point dans les mœurs romaines.

² Escalier du palais des Conservateurs.

³ Dans la guerre contre les Latins, des Étrusques furent employés à peindre les vaisseaux. (Müller, *Etr.*, II, p. 258-9.)

⁴ Quand, à la fin du sixième siècle, après les guerres de Grèce, le poète Pacuvius, né à Brindes, en pays grec, peignit dans le marché aux Bœufs le temple d'Hercule (Pline, XXXV, 7, 1), il suivit certainement des modèles grecs pour ses peintures, comme il imitait les poètes grecs dans ses tragédies.

⁵ En Grèce, les enfants des citoyens apprenaient tous le dessin ; la peinture et la sculpture étaient interdites aux esclaves. (Pline, XXXV, 36, 15.) Socrate, un fils de Xénophon, un des fils d'Aristote furent sculpteurs, un autre peintre. (Diogène Laërte.)

⁶ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 7, 3. Il annonçait un grand talent, quand il mourut.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 7, 2.

⁸ Des blocs de tuf ou de pépérin disposés alternativement dans le sens de leur largeur et dans le sens de leur longueur. (Nibby, *R. Ant.*, I, p. 274.)

peuple qui excellait dans le maniement de l'argile. Vitruve, parmi les plus anciennes murailles de briques, cite celle d'Arezzo, en Étrurie¹ ; les tours qui défendaient les murs de Rome, et dont quelques-unes subsistent encore, pouvaient être, ainsi que les murs, d'origine étrusque² ; mais les Étrusques n'avaient pas plus inventé les tours que les murailles des villes ; les unes et les autres, comme le montrent les ruines des cités pélasgiques³, remontaient aux Pélasges.

Durant les derniers siècles de la république, tous les monuments de Rome furent grecs ; aussi le petit nombre de débris qui en restent sont-ils remarquables par leur pureté. Alors l'architecture à Rome était aux mains d'artistes grecs ou disciples des Grecs : les Romains n'en savaient pas encore assez pour la gâter.

Si nous voulons nous figurer ce qu'était Rome pendant les trois derniers siècles de la république, il nous faut la couvrir par l'imagination de petits temples dont chacun est daté par une victoire, dont la matière est rude, c'est le grossier pépérin, et l'architecture très fine ; ce contraste, qui nous a frappés en présence du sarcophage de Scipion Barbatus, frappe aussi dans les fines moulures des tombeaux en pépérin de la voie Appienne. Quand on connaît la place qu'occupaient ces temples et qu'on s'est formé une idée de leur architecture par ce qui subsiste encore de plusieurs, on arrive à se représenter vivement l'aspect monumental de Rome libre ; une fois qu'on l'a ainsi retrouvée, on s'y transporte volontiers, on s'y réfugie avec plaisir contre le spectacle ; moins satisfaisant pour les yeux, bien qu'admirable encore mais triste au cœur, de Rome esclave. Un pilastre du Tabularium, du tombeau de Bibulus, un morceau de l'entablement d'un des trois petits temples du *marché aux Herbes*⁴, suffisent pour donner le sentiment de cette architecture imprégnée d'élégance grecque et de simplicité républicaine. Ces qualités se montrent encore dans les monuments de l'âge d'Auguste⁵ avec quelque dureté⁶ et une élégance un peu recherchée⁷ qui va bientôt s'effaçant sous la roideur et la surcharge dans la magnificence de plus en plus ornée et de moins en moins correcte de l'architecture impériale.

Il y a un style romain, mais on ne peut pas dire qu'il a existé un art romain. Quand ils ont eu une architecture à eux, les Romains n'en ont point créé les éléments, qu'ils empruntaient à l'architecture grecque, ils les ont seulement modifiés, altérés trop souvent, combinés quelquefois d'une manière nouvelle pour satisfaire des besoins qui leur étaient propres. Ils n'ont créé que deux genres d'architecture : l'amphithéâtre, qui suppose les gladiateurs, et l'arc de triomphe, qui suppose le triomphe. Or, le triomphe, comme le gladiateur, est exclusivement romain. Mais ils ont imprimé aux divers genres de monuments adoptés par eux le caractère de leur génie et le sceau de leur grandeur.

Le cirque fut construit par les rois étrusques ; il ne différait de l'hippodrome grec que par quelques particularités. Peut-être moins vaste d'abord que celui

¹ Vitruve, II, 8, 9. Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 49, 4.

² Selon Tzetzés (Müller, *Etr.*, 1, 251), *tursis* voulait dire mur d'enceinte, et les Tyrrhéniens auraient inventé les murailles, c'est-à-dire les remparts des villes ; mais les Étrusques ne les ont pas même introduites les premiers en Italie, où les murs pélasgiques ont précédé les murs étrusques. S'il existe vraiment quelques rapports avec un mot qui voulait dire mur et le nom des Tyrrhéniens, qui signifierait bâtisseur de murs et de tours, il faut se souvenir que les Tyrrhéniens étaient des Pélasges.

³ La base d'une tour à Norba (Dodwell, *Cycl. or Pel. remains*, pl. LXXVIII), toute l'enceinte pélasgique d'Aléa en Arcadie bordée de tours. (Rangabé, *Mém. des sav. étr.*, t. V, pl. 11.)

⁴ Dans l'église de *S. Nicola in Carcere*.

⁵ Plus dans le temple de Mars Vengeur et le temple de Castor et Pollux que dans Panthéon.

⁶ Théâtre de Marcellus, portique d'Octavie.

⁷ Théâtre de la Concorde : débris sous le péristyle du musée Capitolin.

d'Olympie, il finit par le surpasser en étendue et en magnificence ; sa longueur était d'un tiers plus considérable¹. Cependant l'hippodrome d'Olympie était pour toute la Grèce, le grand cirque pour Rome seule ; mais Rome c'était le monde.

Dans l'hippodrome d'Olympie, Pausanias ne mentionne que quelques autels, et encore sont-ils placés en dehors de l'enceinte destinée aux courses². Le cirque avait un autre aspect avec ses temples, son Euripe, sa statue de Cybèle assise sur un lion, sa statue de la Victoire placée sur une poutre³ qu'Auguste remplaça par l'obélisque, aujourd'hui ornement de la place du Peuple, en regard duquel devait venir se placer, au temps de l'empereur chrétien Constance, celui de saint Jean de Latran, le plus grand et le plus beau des obélisques connus. On ne voit pas non plus que l'hippodrome d'Olympie eût à son entrée ces tours qui donnaient au cirque romain un aspect guerrier et qu'on appelait le *fort*, oppidum. Du reste, la disposition générale de l'hippodrome d'Olympie et du grand cirque de Rome étaient fort semblables ; l'hippodrome, comme le cirque, était partagé dans sa longueur ; à l'extrémité de cette division qui correspondait à la Spina, du côté de l'entrée était un dauphin en bronze qu'on abaissait quand la course commençait. Dans les bas-reliefs romains qui représentent les courses du cirque, on voit sur une édicule sept dauphins ; on en faisait disparaître un au commencement de chaque tour des chars.

Il ne subsiste presque rien du grand cirque. Un autre cirque, moins ancien et beaucoup moins considérable, mais très conservé, celui de Maxence, nous rend l'aspect du grand cirque, qui lui était fort semblable, aux dimensions près. La disposition des *carceres* s'y reconnaît aisément⁴, et elle est curieuse⁵ : on nommait ainsi les écuries placées à l'entrée du cirque d'où les chars s'élançaient pour disputer le prix⁶. Une corde placée en avant des *carceres* retenait les chars jusqu'au moment où le signal du départ était donné, exactement pareille, à la corde qui retient les chevaux prêts à partir de la place du Peuple durant les courses du carnaval. ceux des chars faisaient sans doute les mêmes efforts pour se précipiter avant l'heure marquée. Sur une mosaïque de Lyon, on voit un char renversé au moment du départ, ce qui arrive souvent aujourd'hui aux chevaux trop pressés qu'on s'efforce en vain de contenir. Il y avait aussi dans l'ancienne Rome, comme à Olympie, des courses de chevaux les uns montés par des cavaliers, les autres libres comme les *barberi* du Corso. Quelquefois les cavaliers,

¹ On pense que l'hippodrome d'Olympie avait environ deux stades de long. (Leake, *Tr. in Mor.*, I, p. 40.) Denys d'Halicarnasse (III, 68) et Pline (XXXVI, 24, 2) donnent à peu près trois stades de longueur au grand cirque. Pour la largeur, ils varient de quatre cents à six cents pieds. Mêmes différences dans l'évaluation de la largeur de l'hippodrome. (Pauly, *R. encycl.*, III, p. 1375.) A Rome, le spectacle des lieux confirme au premier abord et, étudié avec soin, pourrait préciser les assertions des auteurs.

² Pausanias, V, 14, 6. Voyez la carte de Leake.

³ Nibby, *R. Ant.*, I, p. 626-7.

⁴ On la voit encore mieux dans les *carceres* du petit cirque de Boville, près d'Albano, qui sont à peu près intactes, et sur deux bas-reliefs, l'un au musée Britannique, l'autre tiré du musée Borgia, à Velletri, (Smith, *Dict. of Gr. and Rom. antiquities*, p. 285.)

⁵ Pour établir une chance égale entre les concurrents, il fallait que, partant de points différents, ils eussent le même espace à parcourir. A Rome, pour résoudre ce problème, on donnait aux *carceres* la forme d'un segment de cercle dont tous les rayons étaient égaux ; de sorte que le point de départ de celui qui se trouvait le plus loin de la Spina fût le moins éloigné du but. A Olympie, on arrivait au même résultat, par une disposition différente : les *carceres*, ἀφραες, étaient comme une proue, tournée vers l'hippodrome, ce qui semble donner un double désavantage aux chars, placés le plus loin de l'entrée ; on y remédiait en abaissant plus tôt la corde devant eux (Pausanias, VI, 20, 7.) Au temps d'Homère, les concurrents tiraient leurs places au sort. (*Iliade*, XXIII, 552.)

⁶ Les portes des *carceres* et les deux tours qui s'élevaient à leurs extrémités, comme on le voit encore dans le cirque de Maxence, leur avaient fait donner le nom d'*oppidum*.

en courant, sautaient d'un cheval sur l'autre. Ce genre de course, qui figure sur des bas-reliefs, est déjà dans Homère¹.

La passion des Romains était surtout pour les courses des chars. De cette passion semble vraiment provenir celle de leurs descendants, dont le plus grand plaisir est de se faire traîner dans une *caratelle* avec toute la rapidité possible.

Une foule de bas-reliefs, dont plusieurs au Vatican, nous montrent les courses du cirque dans tous leurs détails et avec tous leurs accidents. On y voit la Spina, les édicules portant les dauphins, les œufs, en même nombre que les dauphins, et qui étaient destinés à indiquer par leur disparition la fin de chaque tour de char². Les œufs ne paraissent point à Olympie. La forme conique des *metæ*, qui rappelle le monument étrusque d'Albano et ce que dit Pline de la tombe de Porsena, doit avoir une origine étrusque³. On remarque aussi des objets semés sous les pas des chevaux et qui sont bien vraisemblablement des obstacles. Sur ces bas-reliefs sont indiqués aussi des temples, ornements du cirque à Rome, les statues de Cybèle et de la Victoire ; un magistrat donne, avec le linge appelé *mappa*, le signal des courses. Souvent ce sont de petits génies, des Amours qui se livrent aux jeux du cirque⁴ ou qui sont traînés par des animaux, des cerfs, des boucs, des sangliers, espèce de parodie des courses⁵ qui rappelle certains caprices de la Rome impériale.

A Olympie, près de l'hippodrome destiné aux courses de chevaux et de chars, était le stade destiné aux courses à pied ; il avait en longueur six cents pieds grecs, mesure qui passait pour être celle du pied d'Hercule, comme notre *pied de roi* celle du pied de Charlemagne. Dans cet espace, réduit d'un sixième, les jeunes filles se disputaient le prix de la vitesse. Elles couraient les cheveux tombants, en courte tunique, l'épaule droite découverte⁶. C'est à peu près le costume d'une statue du Vatican déjà citée. Les courses de char sont dans Homère ; l'*hippodromos* est une plaine ; au terme de la course est un tronc d'arbre, et à ses deux côtés sont deux pierres blanches⁷. Ces pierres, auxquelles on conserva leur nom, qui voulait dire *terme*, furent l'origine des *metæ* (terme, extrémité), quoique dans les cirques elles ne fussent plus le but de la course qui se terminait là où elle avait commencé.

Bien que les théâtres romains aient surpassé les théâtres grecs en éclat et en grandeur, comme le reconnaît Pausanias⁸, le théâtre est grec ; il n'y eut de théâtre à Rome que lorsque la Grèce y eut pénétré. Mummius, qui y apporta les chefs-d'œuvre de Corinthe, y aurait introduit les jeux de la scène grecque selon Tacite⁹ ; mais une plus ancienne représentation donnée dans le cirque est décrite par Polybe comme très ridicule¹⁰. On ne connut pas d'abord de théâtre en pierre

¹ *Iliade*, XV, 679 (*Vatican S. Lapid.*, *M. Chiar.*, 609-617.)

² La fin, parce que les dauphins devaient annoncer le commencement, comme le dauphin d'Olympie. (Varron, *de R. rust.*, I, 2, 11.)

³ Une meta de cirque se voit dans le jardin de la villa Albani, et un œuf a été placé sur une colonne dans le parterre de la villa Panfilii.

⁴ *M. Chiar.*, 321, 325. Canachus avait représenté *celetizontas pueros*. (Pline, XXXIV, 19, 25.)

⁵ *M. Chiar.*, 239, 406.

⁶ Pausanias, V, 16, 2.

⁷ *Iliade*, XXIII, 327-50.

⁸ Pausanias, II, 27, 5. Les premiers théâtres en Grèce étaient adossés à une colline, ce qui dispensait de l'emploi de la voûte sous les gradins, comme dans les théâtres de Rome.

⁹ Tacite, *Ann.*, XIV, 21.

¹⁰ Polybe, XXX, 15 ; Athénée, XIV, p.615. Cette représentation ayant été donnée par L. Anicius à l'occasion de son triomphe sur Genlius, roi d'Illyrie (586), elle précéda de vingt-deux ans la prise de Corinthe (608).

avec des gradins en pierre pour s'asseoir¹ ; quand cette innovation voulut se produire², elle échoua contre la résistance du sénat qui tenait à ce que les spectateurs fussent debout, dans la crainte qu'ils ne donnassent tout leur temps à la scène³. Caton appelait le théâtre une volupté grecque. Le premier théâtre en pierre fut celui de Pompée, et, pour cette raison, fut nommé **Lapideum**⁴.

Un contemporain de Pompée devait dépenser, pour l'érection d'un théâtre, des sommes énormes et y étaler un luxe prodigieux. M. Emilius Scaurus, de cette famille Æmilia qui fit tant pour l'embellissement de Rome, construisit un théâtre temporaire d'une extrême magnificence ; il avait trois étages, comme le théâtre de Marcellus, comme le grand cirque et comme le Colisée. Le premier était en marbre, le second de verre, c'est-à-dire revêtu d'une mosaïque vitreuse, le troisième, où se trouvaient, comme chez nous, les places les moins recherchées, en bois doré. Ce théâtre, qui pouvait contenir quatre-vingt mille spectateurs, était orné de trois cent soixante colonnes, de trois mille statues⁵ ; et tout cela ne devait durer qu'un mois ! Cette prodigalité est un signe éclatant de la décadence des mœurs romaines, au moment où, par suite de cette décadence, la république s'acheminait vers l'empire. Scaurus était beau-fils de Sylla, Sylla était dictateur perpétuel, c'est-à-dire souverain absolu de Rome. Son beau-fils tranchait du prince ; pour construire son théâtre, Scaurus s'était rendu coupable de malversations et de violences ; il en fut plusieurs fois accusé, mais toujours scandaleusement acquitté, et, c'est là le plus grand scandale, Cicéron le défendit. Le théâtre était à Rome un grand moyen de séduction électorale, d'autres que Scaurus l'employèrent. Murena couvrit la scène d'argent⁶ : on en faisait contre lui un motif d'accusation. Cicéron essaya de le justifier en disant que le théâtre était les comices de la multitude⁷ ; c'était trop vrai.

On voit que l'histoire du théâtre est liée à l'histoire politique de Rome : le peuple y exerçait une sorte de censure ; il applaudissait ou sifflait les acteurs politiques, qui, au sein de la curie ou à la tribune, avaient parlé dans un sens ou dans un autre ; nous le savons par les lettres de Cicéron ; il raconte à Atticus que les spectateurs faisaient répéter aux acteurs les allusions contre Pompée ; les plus modérés, dit-il, ont appris à siffler⁸.

La distribution des places aux théâtres marque, par les changements qu'elle subit, des changements plus essentiels survenus dans l'État. Scipion l'Africain voulut qu'une place à part fût réservée aux sénateurs⁹ ; le grand aristocrate

¹ On trouvait moyen de s'asseoir en apportant son siège. (Mommsen, *R. Gesch.*, I, p. 864.) Quand il y eut des gradins, on apporta des coussins pour être mieux assis comme on faisait en Grèce. (Ovide, *de Art. am.*, I, 159 ; Theophr., *Car.*, 2.)

² Le censeur Cassius avait ordonné l'érection du théâtre, qui était en voie d'exécution ; à la requête du consul, le Sénat le fit démolir (Tite-Live, *Épitomé*, 48.) Velleius Paterculus (I, 15) admire beaucoup cet acte de sévérité patricienne.

³ Tacite, *Ann.*, XIV, 20.

⁴ Bien qu'un architecte soit cité à propos du théâtre de Libon comme en avant fait le toit (Pline, XXXVI, 24, 2) ; cela ne prouve pas que ce théâtre fût en pierre ; au contraire, en ce cas on n'eût pas parlé seulement du toit, mais mentionné l'auteur de tout l'édifice.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 2, 1 ; 21, 10-11.

⁶ Pline, *Hist. nat.*, VIII, 7 ; XXXV, 4.

⁷ *Pro Mur.*, 19.

⁸ *Ad Att.*, II, 19, 2-3.

⁹ Les sénateurs se plaçaient dans l'orchestre. Le nom lieu des danses venait des évolutions qu'en Grèce le chœur y exécutait, ce qu'il ne fit jamais à Rome. M. Hirt pense, contre l'opinion commune, qu'une partie de l'orchestre, lequel est toujours plus considérable dans le théâtre grec, y était réservée aux prêtres et aux magistrats. J'en trouve une preuve de plus dans un passage de l'Apologie de Socrate par Platon ; Platon fait dire à son maître que ceux qui veulent connaître la philosophie d'Anaxagore n'ont qu'à aller, pour un drachme, l'entendre à l'orchestre, c'est-à-dire aller assister aux représentations des tragédies d'Euripide, qui semait ses

réclamait, comme on devait l'attendre de lui, cette marque d'honneur pour les représentants de l'aristocratie patricienne qui déclinait. Quand une aristocratie nouvelle se fut formée, celle de la richesse, celle des financiers, qu'on appela les **chevaliers**, une loi pareille fut portée par un tribun pour les chevaliers¹, et Cicéron, qui eut toujours fort à cœur les intérêts de l'ordre d'où il était sorti, exalta les mérites de cette loi (*Pro Mur.*, 16).

Un détail des mœurs théâtrales nous est conservé par un bas-relief² ; on y voit ceux qui apportent des rafraîchissements aux spectateurs, comme on le faisait à Athènes où, dans les intervalles entre les représentations dramatiques, circulaient du vin et des gâteaux³.

S'il ne reste pas assez du théâtre de Marcellus, construit par Auguste et le seul des trois théâtres de Rome dont elle conserve un grand débris, pour nous former par lui une idée de la scène, nous pouvons, sans aller bien loin, le compléter par le petit théâtre de Tusculum, dont la scène est presque intacte⁴.

Quant aux personnages dramatiques, nous pouvons les replacer sur cette scène qu'il nous est loisible d'agrandir par la pensée. Les personnages tragiques sont rares ; cependant on en voit quelques-uns en scène avec le costume majestueux de la tragédie dans la mosaïque de la salle des Muses, au Vatican ; le cothurne, leur chaussure, nous est montré au pied de Melpomène, et des masques tragiques nous donnent l'idée de cette tragédie antique, si différente de la nôtre, qui remplaçait la mobilité expressive du visage par la beauté immobile des traits ; leur bouche toujours ouverte, en renflant le son, permettait à la mélodie dramatique d'arriver aux oreilles de quatre-vingt mille spectateurs.

Mais si les personnages et les masques tragiques sont en petit nombre⁵, les personnages et les masques comiques sont très nombreux, et cela nous apprend combien sous l'empire, époque à laquelle appartiennent ces vestiges de la scène, le sérieux à Rome était devenu rare et peu goûté au théâtre comme dans la vie.

On a cru reconnaître cependant sur un bas-relief un acteur auquel un poète tragique fait répéter son rôle⁶, mais les nombreux acteurs dont on rencontre les statues sont toujours des acteurs comiques et souvent des acteurs grotesques. Par là nous avons une idée de quelques-uns des types de la comédie latine et de la comédie gréco-romaine, du **Maccus** des farces osques, tout à fait semblable au polichinelle napolitain⁷, du satyre faisant des contorsions¹ et du Papposilène au corps velu.

pièces de maximes empruntées à la philosophie d'Anaxagore. Cette malice de Platon montre qu'à Athènes il y avait des spectateurs, même des spectateurs payants, dans l'orchestre, et nous apprend le prix des places.

¹ *L. Roscius tribunus legem tulit, ut equitibus romanis in theatro quatuordecim grades proximii assignarentur.* (Tite-Live, *Épitomé*, 99.)

² *Villa Borghèse*, péristyle 16. Le théâtre paraît ici dressé au bord de la mer, vraisemblablement à Ostie, et les spectateurs semblent occupés à contempler une régates.

³ Athénée, XI, p. 461. Quelques-uns, pendant la représentation, mangeaient des noix. (Arist., *Éthic. ad Nic.*, X, 5.)

⁴ Encore mieux par le théâtre de Pompéi, surtout par celui de Fermo ; un des mieux conservés de l'Italie ; en France par les théâtres romains d'Arles et d'Orange.

⁵ Un masque tragique avec la disposition des cheveux qu'on donnait à Melpomène (*Villa Albanie*, au bas de l'escalier) ; deux masques tragiques (*M. Chiar.*, 106), l'un menaçant, l'autre plaintif, correspondant aux deux sentiments qui étaient l'âme de la tragédie antique, la terreur et la pitié ; un très beau masque *comique*, villa Ludovisi (I, 31) ; masques tragiques et masques comiques en regard (beau vase noir du Nuovo Braccio) ; musée de Saint-Jean de Latran (s. VIII) ; mosaïque du cabinet des Masques au Vatican. Chaque genre de personnage comique avait son masque approprié. Pollux en énumère une quarantaine ; à Rome, on en peut voir un certain nombre dans le Térence du Vatican.

⁶ *Villa Albanie*, mur du jardin. Cette explication est douteuse.

⁷ Figurine dans la collection Campana, maintenant à Paris.

Les acteurs comiques sont souvent représentés², et comme nous l'avons vu dans tel ou tel rôle, quelquefois tenant à la main le rouleau *rotulus*, d'où est venu ce mot *rôle*, dont ils offrent aux yeux l'étymologie pour ainsi dire visible³, ou ayant un masque sur le visage⁴.

Des statues de femmes⁵ nous révèlent la grâce de ces danses de théâtre si voluptueusement variées dans les peintures de Pompéi⁶.

Des tragédies et des comédies furent jouées à Rome bien avant qu'il y existât un théâtre en pierre⁷ ; car, sans parler des atellanes, les représentations dramatiques faisaient partie des jeux mégalésiens établis avant la fin du sixième siècle⁸. Ces jeux se célébraient sur le Palatin, près du temple de Cybèle⁹. Plusieurs pièces de Térence, *l'Andrienne*, *l'Eunuque*, *l'Heautontimorumenos*, furent représentées pendant ces jeux, et nous savons d'une pièce de Plaute qu'elle le fut pendant les jeux plébéiens (*Le Stichus*). Ceux-ci avaient lieu dans le cirque plébéien, le cirque Flaminien. Térence, l'ami des Scipions et de Lélius, était joué sur le mont aristocratique, le Palatin, aux fêtes de Cybèle, la déesse étrangère, la déesse du beau monde ami de tout ce qui venait de Grèce et d'Orient. Plaute, le comique populaire, était joué dans les fêtes plébéiennes, près du cirque plébéien.

Si le théâtre est grec, l'amphithéâtre est romain, comme les jeux sanglants qu'il était destiné à offrir aux regards furent romains. Ce n'est pas que les combats d'hommes armés aient été entièrement étrangers au monde grec : un duel de deux héros, mais seulement jusqu'au premier sang, figure parmi les divertissements funèbres qui accompagnent dans *l'Iliade* les funérailles de Patrocle¹⁰. Les Étrusques de Campanie, qui donnèrent à Rome les gladiateurs, pouvaient avoir cette coutume, comme beaucoup d'autres choses, à la Grèce antique¹¹ ; mais dans les temps historiques on ne les trouve établis chez aucun peuple grec, et quand les Romains en introduisirent et quelquefois en imposèrent l'usage, des protestations s'élevèrent et l'on s'écria dans Athènes que si une telle barbarie était tolérée, il faudrait renverser les autels élevés à la Miséricorde. Antiochus Épiphane donne des combats de gladiateurs en Sicile pour célébrer le triomphe de Paul-Émile et faire sa cour aux Romains¹².

L'amphithéâtre est romain, mais c'est dans un monument d'origine grecque qu'il faut chercher la sienne. En effet, l'amphithéâtre se compose de deux théâtres, les deux demi-cercles formant le cercle ou plutôt l'ovale entier, et nous savons

¹ Vatican, *g. des Candélabres*, 176, 178.

² Vatican, *g. des Candélabres*, 191, 197, 231. Ces statues, assez nombreuses, rappellent qu'un sculpteur grec, Chalchosthène (Pline, XXXIV, 19, 37) et un peintre grec Calatès (Pline, XXXV, 37, 2) s'étaient fait un nom en représentant des acteurs comiques.

³ *Villa Albanie, Coffee house*.

⁴ Un Acteur, *M. Chiar.*, 75 ; une Chanteuse, *M. P. Cl.*, 313.

⁵ *M. P. Cl.*, 254, 427.

⁶ On peut en avoir idée par des danseuses qui font partie des peintures du Vatican, *gal. des Candélabres*.

⁷ Il est fait mention d'un théâtre près du temple d'Apollon, vers 575. (Tite-Live, XL, 51.) Ce devait être un théâtre en bois voisin du cirque Flaminien, et par suite il devait être destiné aux jeux plébéiens.

⁸ En 560 (Tite-Live, XXXIV, 54). Selon Ovide (*de Art. am.*, I, 103), la décoration de cette première scène du Palatin n'eût été formée que de feuillage.

⁹ Cicéron, *de Harusp. resp.*, 11.

¹⁰ *Iliade*, XXIII, 802-6.

¹¹ Le casque des gladiateurs ressemble assez au casque de Patrocle dans les statues d'Égine ; il a une visière et des trous pour les yeux (Müller, *Att.*, VI, 29, E) ; il est pareil aussi à ceux qu'on a trouvés dans les tombes étrusques.

¹² Dès l'âge d'Alexandre, Ménandre connaît déjà les gladiateurs. (Egger, *Mém.*, p. 29.) Dion Chrysostome place des gladiateurs dans le théâtre de Bacchus à Athènes, mais Athènes était alors une ville de l'empire romain. On parle cependant de combats de taureaux dans les mystères d'Éleusis. (Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 459.)

positivement que c'est ainsi que fut fabriqué le premier amphithéâtre¹. Curion, celui qu'achetèrent les millions de César, voulut réunir dans le même lieu les plaisirs de l'art et les plaisirs du sang ; il imagina de faire construire deux théâtres en bois tournant sur des pivots. Quand ces deux théâtres étaient dos à dos, on pouvait donner à la fois deux représentations différentes, une pour chaque moitié du public ; en les retournant et les disposant face à face, on formait par leur réunion ce qu'on appela un théâtre circulaire, un *amphithéâtre* : après avoir vu jouer des acteurs, on voyait des gladiateurs s'égorger. L'un de ces deux plaisirs était préféré de beaucoup par les Romains² ; Térence se plaint, dans le prologue de *l'Hécyre*, que le public ait cessé d'écouter sa pièce après le premier acte, parce que l'on avait annoncé des gladiateurs³ ; aussitôt le peuple se précipite en foule, on se dispute les places...

J'ai dit que les combats de gladiateurs précédèrent à Rome l'établissement des amphithéâtres. Ces combats eurent lieu d'abord dans le marché aux Bœufs et dans le grand marché, le forum. Selon l'usage des villes d'Italie, pour célébrer des funérailles illustres⁴ ; au-dessus des boutiques du Forum étaient des balcons (*mæniana*), d'où l'on pouvait voir les jeux. On dressait aussi à cet effet des échafaudages en planches pareils à ceux qu'on établit le long du Corso pendant le carnaval. César donna aux Romains un amphithéâtre, mais il était encore en bois⁵, et couvert d'un velarium. Le premier amphithéâtre en pierre date du règne d'Auguste⁶ ; il n'y eut jamais à Rome que cet amphithéâtre et le grand amphithéâtre des Flaviens, le Colisée⁷.

L'amphithéâtre n'étant qu'un théâtre doublé n'introduisit nul élément nouveau dans l'architecture. Romain par sa destination, il resta grec sous le rapport de l'art par son plan et sa décoration. O. Müller fait remarquer que les amphithéâtres, bien que sans modèles en Grèce, ont été construits dans le goût simple et grandiose de l'architecture grecque.

L'idée de faire combattre des hommes contre des animaux⁸ ou de les leur livrer pour les voir déchirer par des bêtes féroces était sans précédent dans l'histoire de l'Occident, quand les Romains s'en avisèrent. Pour trouver quelque chose de pareil, il faudrait l'aller chercher dans les annales de la cruauté des despotes d'Orient et jusqu'en Cochinchine. Mais cet usage abominable n'atteignit toute son horreur que sous l'empire. Dans l'origine, ce furent des exhibitions d'animaux

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 24, 14.

² On l'a vu, M. Ginain a constaté que le théâtre de Taormine était construit de telle sorte qu'on pouvait au besoin en changer l'usage et le rendre propre à recevoir des combats d'hommes ou d'animaux. Ainsi le stade de Laodicée fut transformé en amphithéâtre (Hirt, *L. d. Geb.*, p. 124), et l'orchestre finit par s'appeler *conistra*, arène. (*Ibid.*, p. 91.)

³ Horace, *Épîtres*, II, 1, 155.

... *Media inter carmina poscunt*
Ant ursum aut pugiles...

⁴ Donnés par deux frères du nom de Brutus. (Tite-Live, *Épitomé*, XVI. Valère Maxime, II, 4, 7.) Scipion l'Africain donna en Espagne, à l'occasion de la mort de son père et de son oncle, un spectacle dans lequel combattirent volontairement, non des esclaves, mais des personnages distingués ; pour quelques-uns ce fut une manière de terminer un procès douteux. (Tite-Live, XXVIII, 21.) On cite encore les deux Levinus qui mirent aux prises cinquante gladiateurs (*id.*, XXXI, 50) ; on en vit cent vingt aux funérailles d'un Licinius (*id.*, XXXIX, 46), et soixante-quatorze combattirent pendant trois jours pour honorer la mémoire d'un Flamininus. (*id.*, XLI, 28.) Il faut noter aussi la terrible représaille de Spartacus qui fit combattre devant lui comme des gladiateurs trois cents soldats romains.

⁵ Dion Cassius, XLIII, 22.

⁶ Construit par Statilius Taurus. (Suétone, *Octavius*, 29.)

⁷ Les combats d'hommes et d'animaux eurent encore lieu dans le Forum et dans le cirque, même après qu'on eût construit des amphithéâtres.

⁸ Après le repas donné aux bêtes, on repaissait aussi les spectateurs par des festins servis dans le Forum, où le sang des animaux et des hommes venait de couler, *post ludos epulum*. (Tite-Live, XXXIX, 46.)

étrangers qu'on montrait aux Romains comme un trophée de plus des conquêtes lointaines. Puis on eut l'idée de leur faire donner la chasse devant lui, de là le nom de **chasses** (*venationes*) donné à ces combats qui finirent par être ces repas d'hommes servis à des bêtes féroces, si dégoûtants dans l'histoire des empereurs et rendus si sublimes par l'intrépidité des martyrs.

Dès la fin de la république, qui, il faut le reconnaître, annonce trop par ses corruptions la dépravation de l'empire, les combats contre les animaux avaient un caractère d'atrocité qui révoltait l'âme humaine de Cicéron. Cicéron, malgré son humanité, était Romain, et il approuvait les combats de gladiateurs comme une énergique discipline qui fortifiait contre la douleur et la mort ; mais quel plaisir peut-on trouver, s'écriait-il, à voir un homme faible déchiré par une bête très forte, ou un noble animal transpercé par un javelot¹ ?

Les *chasses* commencèrent à Rome après la guerre contre les Étoliens². Sylla, qui faisait aussi la chasse aux proscrits, montra aux Romains des lions qui furent tués à coups de flèches par des Numides³, et Claudius Pulcher⁴ des éléphants. Scaurus⁵ fit voir cent cinquante panthères d'Afrique, peut-être fut-ce une simple exhibition dans son théâtre, car on ne dit pas qu'elles aient été mises à mort. Pompée, le premier, fit écraser des criminels par des éléphants⁶. Pompée n'était pas naturellement sanguinaire, mais il avait été à l'école de Sylla.

Pompée et César, qui se disputaient le peuple romain, rivalisèrent pour lui complaire en luxe de carnage. Pompée, pour la dédicace du temple de Vénus victorieuse, qui couronnait les gradins de son théâtre, fit paraître, probablement dans ce théâtre même, six cents lions⁷, et César quatre cents, mais il ne voulut pas être surpassé : le premier en tout ; c'était sa devise. Il fit combattre des hommes et des animaux dans son amphithéâtre⁸ ; il donna cinq jours de combat contre les animaux⁹ dans le grand cirque, autour duquel, toujours humain et soigneux de la multitude, il fit creuser l'*Euripe*, nom d'un canal qui mettait les spectateurs à l'abri de tout danger. On vit pour la première fois des girafes à Rome : pour charmer le peuple romain d'alors et le préparer à livrer sa liberté, lui montrer des girafes n'était pas un mauvais moyen.

Heureusement on n'a plus la chance de voir à Rome les hommes et les bêtes s'égorger, et les massacres de l'amphithéâtre ont été réduits à d'innocentes luttes contre des taureaux très inoffensifs, et qui même n'ont plus lieu, dans le mausolée d'Auguste ; mais les statues, les bas-reliefs et les mosaïques nous rendent, sans autre horreur que celle du souvenir, le spectacle de ces plaisirs sauvages. Des groupes sculptés montrent des animaux qui se déchirent entre

¹ Cicéron, *ad Fam.*, VII, 1. Cicéron plaint les pauvres éléphants massacrés. Il aurait dû plaindre aussi les pauvres gladiateurs, bien que pour le plus grand nombre ce fut un métier embrassé volontairement et qu'on soit peu disposé à s'apitoyer sur cette canaille armée qui se mettait au service de tous les ambitieux. Je lui sais gré pourtant de s'attendrir ici sur les hommes faibles tués par les bêtes et même sur les bêtes tuées par les hommes. Je ne suis point de ceux qu'ont charmés les taureaux égorgés et les chevaux éventrés de l'amphithéâtre espagnol, où, pour mon début, j'ai eu le malheur de voir tuer deux hommes, et je rends grâce au ciel de n'avoir jamais regardé par la fenêtre d'un palais une curée aux flambeaux.

² Tite-Live, XXXIX, 22 ; XLIV 18. On avait, avant cette époque, tué dans le cirque des éléphants pris en Sicile, parce qu'on ne savait pas s'en servir. (Pline, VIII, 6.)

³ Sénèque, *de brev. Vitæ*, XIII.

⁴ Cicéron, *de Off.*, II, 16 ; *in Ver.*, II, 4, 3, 59.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, VIII, 24.

⁶ Sénèque, *de Brev. Vit.*, XIII.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, VIII, 20. Appien, *B. civ.*, II, 102. Plutarque, *Pompée*, 52.

⁸ Suétone, *César*, 39, Velleius Paterculus, II, 56. Pline, VIII, 7, combat de lions et d'éléphants contre des hommes armés. (*M. Cap.*, s. *des Emp.* ; *Vatican*, S. à *croix gr.*)

⁹ Dion Cassius, LXIII, 23.

eux, et un d'eux nous fait voir un gladiateur renversé sous un tigre qu'il poignarde¹. Nous avons sous les yeux des scènes choisies dans ces tragédies de l'amphithéâtre : ici, c'est un lion qui dévore un cheval², le lion mord bien et pour un amateur de ces représentations sanguinaires l'agonie du cheval devait avoir de l'intérêt. Le tigre en mosaïque conservé dans l'église de Saint-Antoine, patron des animaux, est, selon toute apparence, le portrait d'un acteur renommé. Pourquoi les tigres n'auraient-ils pas eu leurs portraits à Rome, les gladiateurs, qui n'étaient pas beaucoup moins féroces que les tigres, nous l'allons voir, gavaient bien les leurs.

Sur un bas-relief provenant du palais Orsini³ est représenté vivement un combat d'hommes et d'animaux. Le palais Orsini est bâti sur le théâtre de Marcellus ; ce bas-relief, trouvé probablement dans les ruines du théâtre, en rappelait la dédicace célébrée par le meurtre de six cents animaux⁴ égorgés pour l'avènement du despotisme, avec une plus noble victime, la liberté. Pour la première fois, on y vit un tigre apprivoisé⁵ ; était-ce un emblème du peuple romain, choisi par Auguste ?

Du reste, le bas-relief était à sa place dans un théâtre, car les théâtres romains, où l'on jouait des traductions de Sophocle et d'Euripide, voyaient aussi jouer ces drames brutaux⁶ ; les gladiateurs, dont ceux qui conspirèrent la mort de César s'étaient assurés le concours, ne pouvaient, sans donner d'ombrage se rassembler au théâtre de Pompée, voisin de la curie de Pompée, où le sénat tenait séance, que parce qu'ils devaient paraître dans les jeux célébrés alors sur ce théâtre.

D'autres représentations figurées nous font connaître les différents personnages de ces horribles scènes, qui avaient chacun leur costume et leur rôle : le **rétiaire**, avec son trident et son filet, le **secutor**, qui suivait le **rétiaire** pour achever son ennemi quand le trident ne l'avait pas dépêché, le **mirmillon** avec son poignard, l'**hoplomaque** avec son armure, et qu'en dérision des guerriers du Samnium, à l'armure desquels elle ressemblait sans doute, on appelait le **Samnite**, le **cavalier**⁷, qui combattait à cheval comme le picador, sauf que le picador n'a pas le droit de se défendre, n'est là que pour être renversé de cheval et quelquefois, je l'ai vu, écrasé.

Une mosaïque fort curieuse nous offre et les combats des gladiateurs entre eux et leurs luttes avec les animaux féroces⁸. Cette mosaïque est d'un dessin aussi barbare que les scènes représentées ; tout est en harmonie, le sujet et le tableau. Le sentiment de répulsion qu'inspire la cruauté romaine n'en est que plus complet ; celle-ci n'est point adoucie par l'art et paraît dans toute sa laideur.

¹ *M. Chiar.*, 312.

² Cour du palais des Conservateurs, derrière la grille, et *M. P. Cl.*, 195 ; deux lions ainsi occupés (*Vatican, s. lap.*), avec les gardiens du cirque ; un taureau attaqué par un ours (*M. P. Cl.*, 108), divers animaux combattants, des tigres, des éléphants, un aurochs. (*M. P. Cl.*, 199.)

³ Maintenant au palais Toulonia. Rien de semblable en Grèce ; on avait bien figuré sur le tombeau de Lais, à Corinthe, une lionne tenant un bélier entre ses pattes (Pausanias, II, 2, 4), mais il s'agissait d'autres victimes et d'une tout autre *lionne* que celles de l'amphithéâtre.

⁴ Dion Cassius, LIV, 26.

⁵ Plin., *Hist. nat.*, VIII, 25.

⁶ J'ai dit que les combats d'hommes et d'animaux avaient lieu également dans le grand cirque ; quand nous ne le saurions pas autrement, une tête de tigre trouvée parmi des ossements humains dans le voisinage du cirque ne laisserait aucun doute à cet égard.

⁷ *M. Chiar.*, 92. Les fonctions et les armures des diverses sortes de gladiateurs sont représentées en détail sur le tombeau d'un Scaurus à Pompéi (Mazois, *Pompéi*, I ; Pl. 52). C'est sans doute l'image de jeux funèbres célébrés en l'honneur de Scaurus.

⁸ *Villa Borghèse*, grand salon.

On voit les gladiateurs se poursuivre, s'attaquer, se massacrer, couverts d'armures qui ressemblent à celle des chevaliers : vous diriez une odieuse parodie du moyen âge. Dans le corps de l'un des combattants un glaive est enfoncé. Des cadavres sont gisants parmi des flaques de sang ; à côté d'eux est le **θ** fatal, initiale du mot grec *θάνατος*, la mort, à laquelle leur juge impitoyable, le peuple, les a condamnés ; du grec partout. Le maître excite ses élèves en leur montrant le fouet et la palme ; les vainqueurs élèvent leurs épées, et sans doute la foule applaudit. Ils ont un air de triomphe ; ce sont des acteurs renommés. Auprès de chacun son nom est écrit ; ces noms sont barbares ou étranges : l'un s'appelle Buccibus, un autre Cupidon, un autre *Licentiosus*, avis effronté aux dames romaines. Les bustes de gladiateurs qui figurent dans une mosaïque de Saint-Jean-de-Latran sont aussi des portraits. On avait soin, quand on devait donner une représentation, d'indiquer les noms des *sujets* qui devaient y figurer dans le *libellus* publié à l'avance, comme on met ceux des acteurs sur l'affiche. Là se voient aussi des combats d'hommes et de bêtes féroces ; enfin quelques-uns de ces animaux rares qui paraissent dans le cirque, amusaient la curiosité romaine entre deux égorgements. Parmi eux on remarque une autruche¹, qui rappelle un des plus mémorables exploits de Commode dans l'amphithéâtre. Un taureau furieux ou une vache furieuse, comme celle à laquelle fut livrée sainte Félicité, complètent le spectacle des divertissements de l'arène. Les combats de l'amphithéâtre espagnol viennent en droite ligne de l'amphithéâtre romain. Des cavaliers thessaliens poursuivaient le taureau, et le mot course désigne en Espagne les combats de taureaux. Sur une tombe de Pompéi², un homme présente un morceau d'étoffe à une bête féroce qui s'élance sur lui. Ce moyen de tromper le taureau, sans lequel le *matador* serait infailliblement tué, fut donc connu à Rome. Un autre homme sans armes n'a pour éviter deux bêtes furieuses que son agilité à la course, comme les *chulos* quand, dans leur élégant costume à *la Figaro*, ils fuient avec tant de grâce devant le taureau qui les poursuit.

Les mosaïques de la villa Borghèse peuvent avoir eu pour origine des peintures plus anciennes, car de telles peintures existaient à Rome. C. Terentius Lucanus, qui avait fait combattre trente paires de gladiateurs dans le Forum, fit peindre ce combat et exposa le tableau dans le *bois sacré* du temple de Diane³, probablement la Diane *Nemorensis* d'Aricie, qui était la Diane sanguinaire de la Tauride.

Des portraits de gladiateurs nous ont été conservés par d'autres mosaïques tirées des thermes de Caracalla, d'où je les ai vu sortir de terre il y a trente-huit ans et qu'on a placés dans le musée de Saint-Jean-de-Latran ; celles-ci, mieux exécutées, achèvent dans notre esprit l'idée de ces êtres abjects et féroces : toutes les ligures sont épaisses, vulgaires, bestiales ; des épaules énormes, des bras massifs, un regard de brute, une face d'animal stupide et méchant, tels étaient les monstres qu'il fallait former avec soin et en grand nombre, car la consommation était considérable, pour amuser les Romains ; on les formait dans des écoles qui s'appelaient des *jeux*, *ludi*⁴, comme toutes les autres, tant l'étude était chose peu sérieuse aux yeux des premiers Romains. Une école considérable de gladiateurs⁵ était sur le mont Cælius. Dans une inscription trouvée près du

¹ J'ai cru y reconnaître aussi l'oryx d'Égypte et l'élan, si rare aujourd'hui.

² Mazois, *Pompéi*, I, p. 32, 5.

³ Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 33, 1.

⁴ Le résumé du *Curiosum urbis* en compte quatre : *ludi IIII*.

⁵ *Ludus magnus* reg. III. Le *Ludus magnus* est figuré sur le plan de Rome antique. Il contenait une arène de forme ovale comme le Colisée destinée aux exercices des gladiateurs ; des chambres étaient disposées à

Colisée, est mentionné le nom d'un médecin de l'établissement. L'aimable Atticus achetait usa jeu de gladiateurs, et Cicéron lui faisait compliment de leur succès¹.

Les gladiateurs de la mosaïque de Saint-Jean de Latran ont reçu la forte alimentation qu'on donnait à leurs pareils² ; ils ont bien cet air de résolution brutale que devaient avoir ceux qui prononçaient ce féroce serment que nous a conservé Pétrone³ : *Nous jurons d'obéir à notre maître Eumolpe, qu'il nous ordonne de nous laisser brûler, enchaîner, frapper, tuer par le fer ou autrement ; et comme vrais gladiateurs, nous dévouons à notre maître nos corps et nos vies.*

Après le gladiateur romain voulez-vous voir l'athlète grec⁴ ? Allez au Vatican le contempler d'après Lysippe. Oui, c'est bien un athlète dans la plénitude de la force et de la beauté ; mais en même temps c'est une créature intelligente et libre : les athlètes n'étaient point des esclaves, des condamnés ou des mercenaires vendant leur vie à l'amusement de la foule ; c'étaient des citoyens libres, quelquefois des guerriers illustres⁵ : leurs exercices n'avaient d'autre but que de développer la force du corps et d'en déployer la grâce⁶ ; leur gloire, qui intéressait toute la Grèce, était chantée par Pindare. On a pris des athlètes pour des Apollons ou des Ptolémées ; on n'aurait certes pas pris les gladiateurs des mosaïques pour des dieux ou pour des rois. Une extrême élégance caractérise un bas-relief de travail grec où paraissent trois athlètes dont les noms sont grecs⁷. Sur un autre, deux athlètes se heurtent de front, tandis qu'un vase rempli de poussière gît à leurs pieds ; c'est la lutte. Ailleurs c'est le pancratium, dont faisaient partie la lutte et le pugilat⁸. Ces deux exercices sont en effet combinés dans un bas-relief un athlète dirige vers son adversaire un coup de poing savant, en poussant le bras en avant selon les règles du pugilat anglais, tandis que son rival, en lutteur exercé, s'apprête à le jeter à terre par un croc eu jambe.

Deux petits pugilistes qui se menacent très gracieusement du ceste⁹, font penser aux combats d'enfants usités en Grèce¹⁰ ; de là vient, en partie du moins, la substitution de génies *enfants* à des personnages adultes sur plusieurs bas-reliefs qui représentent des courses de chars ou de chevaux et d'autres jeux athlétiques.

l'entour, ainsi que le sont autour du camp des prétoriens les chambres de soldats. Selon Canina, les ruines qui vont, de ce qu'il appelle le Nymphée et le portique de Claude à la rue S. Giovanni sont des restes du *Ludus magnus*. (Canin., *R. Ant.*, p. 108-9.)

¹ Cicéron, *ad Att.*, IV, 4.

² *Gladiatoria sagina* (Tac., *Hist. nat.*, II, 88).

³ Pétrone, *Satiricon*, 117.

⁴ Le nom du *gladiateur* est latin et celui de *athlète* est grec comme lui ; ce nom se trouve déjà dans Euripide (*Fragm. Euripide*, Didot, 681). L'usage du strigile était grec.

⁵ Doricus, descendant d'Aristomène, qui vainquit sur mer les Athéniens. (Pausanias, VI, 7, 2) Phayllus, qui combattit les Perses. (*id.*, X, 9, 1.)

⁶ J'ai vu à Paris des lutteurs français qui rappelaient un peu les lutteurs grecs ; les attitudes de quelques-uns eussent offert aux sculpteurs de parfaits modèles. Rien ne manquait aux souvenirs de l'antique, même la poussière qu'ils répandaient sur leur corps. On distribuait des vers composés en leur honneur par leur Pindare.

⁷ *M. P. C.*, 425. 595, une palestres. Athlètes, *M. Cap.*, *salles des Hercules*, 7, 17 ; l'un beaucoup moins beau. Vatican, *br. nuov.*, 97, 99, 101. *M. Chiar.*, 154, 297. *Pal. Mattei*, 2e cour, athlète se préparant aux jeux de la palestres. *S. des Candélabres*, 119.

⁸ De plus la course et deux jeux qui sont restés bien chers aux Romains de nos jours, le ballon, où ils excellent, et le disque, qu'on ne lance plus dans la palestres, mais souvent dans les rues de Rome, au péril des jambes du passant. Tous les exercices du *pancratium* ou pentathlon (les cinq combats) sont déjà dans Homère.

Les pugilistes se reconnaissent à leurs oreilles écrasées par les coups de poing. *M. Chiar.*, 159. On donne de telles oreilles à Hercule comme présidant au pugilat (*M. Chiar.*, 367) et à Pollux comme étant le type héroïque des pugilistes. (*Escalier du Capitole*.)

⁹ *M. Chiar.*, 572.

¹⁰ Philostrate (*Im.*, II, 32) parle de ces combats enfantins de la palestres, et Pindare les a plusieurs fois célébrés. La dixième et la onzième olympique sont consacrées à des enfants vainqueurs au pugilat.

Les statues et les bas-reliefs qui se rapportent aux athlètes ont, en général, une origine grecque. Que ne trouvons-nous aussi à Rome avec certitude quelques-unes des nombreuses statues élevées en Grèce à des athlètes vainqueurs, et les *athlètes* de deux peintres grecs, Protogène et Antidotus¹, qui aimaient à les représenter, comme le faisait aussi une classe de sculpteurs grecs dont plusieurs sont cités par Pline.

Au sixième siècle de Rome, les athlètes, que sous les rois on allait chercher en Étrurie, furent amenés de Grèce à Rome par Fulvius Nobilior, qui aimait la Grèce². Sylla³ apporta comme un butin, pour orner son triomphe, des coureurs d'Olympie. Scaurus fit figurer des athlètes sur son théâtre, dont il inaugura la magnificence passagère par toutes sortes de divertissements⁴. César, qui ne voulait rien laisser faire aux autres qu'il ne le fit lui-même, célébra, dans un stade construit en bois au milieu du Champ de Mars, des jeux athlétiques durant trois jours⁵.

A Rome, le pugilat participa de la férocité romaine et devint un combat à mort ; il s'en faut de peu que la boxe anglaise, féroce elle aussi, n'aille jusque-là.

L'amphithéâtre, monument bien romain par sa destination romaine, étant formé de deux théâtres juxtaposés, l'architecture n'eut pas à innover beaucoup dans sa construction ; aussi se composa-t-il des mêmes éléments. Les trois ordres grecs, dorien, ionique, corinthien, qui décoraient le théâtre de Marcellus, et dont deux sont encore visibles, décorent également le Colisée.

Il en fut de même d'un autre genre de monument qui appartient bien aussi aux Romains et qu'il leur est plus glorieux de revendiquer, l'arc de triomphe.

L'arc de triomphe n'est pas grec, d'abord parce que c'est un arc, c'est-à-dire une voûte, et que la voûte n'est point venue aux Romains des Grecs qui en firent peu d'usage, mais des Étrusques qui l'inventèrent avant les Grecs et l'employèrent souvent. De plus, le triomphe était une pompe, et je dirai presque une institution romaine.

Tous les arcs conservés à Rome sont du temps de l'empire, ce qui, pour moi, leur ôte beaucoup de leur intérêt ; mais cette classe de monuments existait déjà sous la république ; on les voit commencer avec Scipion l'Africain, grand homme et médiocre citoyen dont, nous l'avons dit, la superbe toujours révoltée contre les lois présageait de loin le pouvoir *légalement* supérieur aux lois des empereurs. Au dernier siècle de la république (634), un arc de triomphe fut élevé dans le Forum, là où l'on y entrait de la voie Sacrée, à un Fabius, vainqueur des Allobroges, les aïeux de nos concitoyens de Savoie.

Nous pouvons juger des arcs de triomphe de la république par ceux de l'empire ; dans ces monuments, sauf la voûte, tout est emprunté à l'architecture grecque, les colonnes, l'entablement, mais traité à la romaine ; on ménage sur celui-ci une large place à l'inscription qui va toujours prenant plus de développement et occupant un plus grand espace à mesure qu'elle s'éloigne de la simplicité républicaine remplacée par l'emphase impériale.

La pompe du triomphe elle-même est reproduite

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 40 ; XXXV, 40, 6.

² Tite-Live, XXXIX, 22. En 568, et non, comme dit Valère Maxime (II, 4, 7), par M. Scaurus en 696.

³ Appien, *B. Civ.*, I, 99.

⁴ Valère Maxime, II, 4, 7.

⁵ Suétone, *César*, 59.

j sur les arcs de triomphe, comme on peut le voir à l'arc de Titus et par les bas-reliefs détachés des arcs de Claude et de Marc-Aurèle¹ ; divers autres bas-reliefs² nous offrent le spectacle des pompes triomphales. A ceux qui représentent le triomphe mythologique de Bacchus sur les Indiens, parfois on a donné avec une intention évidente le caractère du triomphe romain³.

Les arcs de triomphe avaient pour décoration des trophées semblables à ceux qui ornent la place du Capitole ; on en voit sur les bas-reliefs. Au Vatican se voit, ce qui est plus rare, un trophée maritime près d'une Victoire, qui est peut-être le portrait de la victoire d'Actium⁴.

La basilique, bien que son nom soit grec⁵, est un monument romain. C'était un tribunal dans l'origine, surtout un tribunal de commerce et un peu une **Bourse**. Le commerce n'était pas assez estimé pour que les procès commerciaux fussent jugés par le préteur dont le siège domina longtemps le comitium patricien, où les gens d'affaires ne pouvaient avoir accès. Au sixième siècle cependant, leur importance était devenue assez grande pour que l'on érigeât un monument spécial destiné à les recevoir et à prononcer sur leurs différends, et ce fut un Romain de la vieille roche, mais d'un caractère très positif, très pratique, très ami du gain, ce fut Caton le Censeur qui fit construire la première basilique.

La basilique qui a donné son nom aux églises chrétiennes bâties sur son modèle, se composait de trois ou de cinq nefs divisées par des rangs de colonnes et aboutissant au **tribunal**, placé dans un hémicycle ou abside. Pour cette raison, la partie correspondante des basiliques chrétiennes où était le siège de l'évêque s'est appelée la **tribune**.

Des deux côtés de la basilique s'élevaient, au-dessus des portiques latéraux, des portiques supérieurs dont les colonnes avaient une moindre hauteur. Cette disposition ne peut s'étudier dans aucune des trois basiliques païennes⁶ dont Rome présente les débris ou les vestiges, mais seulement dans quelques basiliques chrétiennes où elle a été reproduite⁷. Du reste, déjà dans la religion païenne le temple était fort analogue à la basilique, sauf le portique supérieur, qui en général n'y existait point. Pourtant, dans le temple de Minerve, à Tégée, dont Scopas avait été l'architecte, au-dessus des colonnes doriques s'élevaient

¹ *Villa Borghèse*, péristyle. *M. P. Cl.*, 81, 88.

On ne trouve nulle part hors de l'empire romain un monument analogue à l'arc de triomphe, si ce n'est à la Chine où on élève des arcs honorifiques, non à la gloire des guerriers, mais à la mémoire des fils pieux, des veuves vertueuses et des lettrés illustres.

² Triomphe proconsulaire. (*M. P. Cl.*, 39. *M. P. Cl.*, 75.)

³ On y a mis des chefs les mains liées, des vases précieux, des images de pays soumis (*Villa Albani*), une Victoire tenant une couronne, des barbares suppliant le vainqueur. (*M. Chiar.*, 595.)

⁴ *Gal. des Candélabres*, 162.

⁵ Ce nom, qui n'a rien à faire avec les idées d'empire, vient de celui d'un portique d'Athènes qui s'appelait **stoa basilikè**, le portique royal, parce que l'archonte *roi* y avait son tribunal. De là l'emprunt du nom, de là aussi une confusion qui en est parfois résultée. Ce que Dion Cassius (XIII, 21) appelle le portique est la même chose que la basilique de Neptune de Spartien (*Hadrien*, 19). Hirt (*L. der Geb.*, p. 179) fait remarquer que le triple portique de l'agora d'Élis (Pausanias, VI, 34) avait la forme d'une basilique. Canina (*R. ant.*, p. 406) s'est donc trompé en faisant de la basilique ou portique de Neptune, un temple de Neptune dont rien n'établit l'existence et que par conséquent rien n'autorise à retrouver comme on l'a fait dans le temple où est la douane. Le *Προσιδώνετον* de Dion Cassius (LXVI, 24) n'est pas nécessairement un temple de Neptune, ce mot peut vouloir dire simplement le monument de Neptune et s'entendre de la basilique où l'on avait représenté les Argonautes et qu'on appelait aussi le *portique* des argonautes, parce que le mot grec *stoa*, portique, s'appliquait aux basiliques à cause de l'origine de leur nom, *stoa basilikè*, portique royal, et de leur ressemblance avec les portiques.

⁶ La basilique Julia au Forum ; la basilique Trajane ; la basilique de Maxence, appelée improprement temple de la Paix.

⁷ Surtout dans la basilique de Sainte-Agnès et dans une partie de la basilique de Saint-Laurent où l'on voit les deux étages de portiques.

des colonnes corinthiennes¹. On voit que si les basiliques ont fourni un modèle à des églises, elles ont pu avoir un temple pour modèle. Les temples servaient quelquefois au même usage que les basiliques².

Les anciennes curies romaines furent dans l'origine analogues au prytanée grec, un lieu de sacrifices et de festins en commun. La curie Hostilia³ fut ce qu'était pour les Grecs le Bouletèrion, salle du conseil⁴.

Aux basiliques et aux curies était joint parfois un portique qu'on appelait d'un nom grec **chalcidicum**⁵ ; il y en avait un près de la curia Julia, bâtie par Auguste⁶.

Ces diverses classes de monuments, théâtres, amphithéâtres, arcs de triomphe, basiliques, curies, les uns grecs, les autres romains d'origine, étaient composés d'éléments empruntés primitivement à la Grèce ; on y employait les *ordres* grecs, le dorique, l'ionique, le corinthien, mais ces ordres y furent plus ou moins modifiés ou altérés par le génie et le goût romains.

Cette altération n'est pas très sensible dans le petit nombre des monuments de la république dont il reste quelque chose⁷ ; ceux-là étaient presque purement grecs. Les architectes étaient des Grecs ou des disciples dociles des Grecs ; les Romains n'en savaient pas encore assez pour oser être eux-mêmes, et à cette ignorance timide les monuments gagnaient sinon en originalité, en pureté. Cette pureté alla se corrompant à mesure que la brutalité romaine l'emporta sur la délicatesse grecque ; mais alors les Romains, en mettant leurs défauts dans l'architecture, y mirent leurs qualités propres ; ils remplacèrent l'élégance par la grandeur et la pureté. parla force.

Les *ordres* sont d'invention grecque. On attribuait à Chersiphron la création de l'ordre ionique, et celle de l'ordre corinthien à Callimaque. L'ordre dorique, le premier en date, tel que le montrent sous sa forme la plus ancienne le temple de Corinthe et les temples grecs de Pœstum, l'ordre dorique, qui existait en Égypte

¹ Pausanias, VIII, 45, 4.

² Hirt (*Lehre v. d. Geb.*, p. 36) cite comme remplissant l'office judiciaire des basiliques : le temple de Mars vengeur, élevé à Rome par Auguste ; le temple d'Auguste à Fano ; le monument de Nîmes, dédié à Plotine par Adrien, que Spartien (*Hadrien*, 12) appelle une basilique et Dion Cassius (CXIX, 10) un temple, ce qui fait voir quelle était la ressemblance de ces deux sortes d'édifices. Le temple d'Éleusis (Vitruve, *Præf.*, VII) est comparé, d'après ses restes, par Hirt (*Gesch. d. brick.*, II, p. 21) à une basilique à cinq nefs ; la seule différence qu'il indique, l'entrée sur le côté, n'est pas réelle, car l'entrée était placée de même sur le côté dans les basiliques de Rome, et en particulier dans la basilique Trajane.

³ Les vieilles curies situées à l'est du Palatin étaient distinctes de la curie Hostilia, placée au nord-ouest du Forum.

⁴ De même, selon Thucydide (II, 15), Thésée supprima les *Prytaneia* de l'Attique et les remplaça par le *bouletèrion* d'Athènes.

⁵ Selon Festus, s. *voce* ; parce que ce genre de constructions provenait de la ville de Chalcis. Ce nom était assez obscur jusqu'à ce que son sens eût été mis hors de doute grâce à la découverte faite à Pompéi d'un monument élevé par la prêtresse Eumachia, en avant duquel se trouve une sorte de portique dont le nom, écrit sur une table de marbre, est **chalcidicum**. (Rich., *Dict. d'Ant.*, p. 142-3.) Vitruve (V, 1, 4) veut qu'on ajoute des *chalcidica*, lorsque l'espace le permet, aux extrémités des basiliques.

⁶ *Curiam ei (basilicæ Juliae) continens et chalcidicum.* (*Inscription d'Ancyre.*)

⁷ A Rome, le tombeau d'un Scipion, le tombeau du boulanger, le tombeau de Bibulus, le tombeau de Cecilia Metella et tous les tombeaux en pépérin de la voie appienne, le Tabularium, les trois temples dans l'église de San Nicola in Carcere, le temple appelé d'Hercule Custos, le temple appelé de la Fortune Virile (celui-là refait) ; à Palestrine, le temple de la Fortune ; à Tivoli, le temple appelé de la Sybille ; le tombeau des Plautii (près de Tivoli) ; les deux temples de Cori ; et encore l'exécution n'est pas toujours aussi pure que le style ; on remarque une certaine grossièreté de travail dans le temple de Palestrine et dans celui de la Sybille. Le temple de Vesta est analogue au monument de Lysistrate, à Athènes, sauf la perfection ; les colonnes, trop longues (onze diamètres au lieu de neuf), ressemblent à celles de l'époque macédonienne. Jamais, dans les monuments romains, les colonnes ne vont diminuant de diamètre vers leur extrémité supérieure, ce qui est d'un art plus délicat et plus difficile. Dans le tombeau des Scipions, si grec d'ensemble, les denticules sont trop allongés : tout cela c'est du grec, mais du grec romain.

deux mille ans avant Périclès¹, semble avoir été le premier employé à Rome². Il y paraît dans les premiers siècles de la république ; il ne se continue sous l'empire qu'associé à l'ionique et au corinthien ; à Rome, il se transforme un peu : le chapiteau perd sa simplicité primitive³, la colonne a une base⁴ que dans son principe la colonne dorique grecque n'avait point.

Si je voulais donner une définition visible de la grâce je dirais : Regardez la volute grecque, celle par exemple des colonnes ioniques de l'Érechthéum d'Athènes. Les volutes romaines sont moins gracieuses et moins développées. Presque toujours les Grecs infléchissaient la ligne horizontale qui les réunit ; cela n'a jamais lieu dans l'ionique romain ; à cette charmante ondulation, les Romains substituent constamment la ligne droite, leur ligne.

L'ordre corinthien, le plus riche, le plus fleuri des trois, nous est connu surtout par sa transformation romaine ; dans les spécimens grecs assez rares qui en ont été conservés, il a plus de sobriété et de naturel⁵, les feuilles du chapiteau imitent plus naïvement la nature. A Rome, elles sont d'une exubérance splendide, mais le convenu dans la disposition générale et la sécheresse dans les détails s'y font souvent sentir.

L'ordre corinthien envahit surtout l'architecture de l'empire, mais il ne fut pas étranger à la république⁶ ; dans quelques monuments romains de cette époque, il se montre à nous plus près du goût grec. Les conditions imposées à l'ornementation par l'origine même de l'architecture, la construction en bois, furent méconnues par les Romains, qui faussèrent ainsi le sens de ces ornements en les détournant de leur *étymologie*⁷.

Les Romains confondirent⁸ les trois ordres d'architecture que les Grecs en général séparaient soigneusement, mais qu'ils mêlèrent⁹ aussi parfois. Ce que les Romains inventèrent ne fut ni très original ni très heureux ; l'ordre toscan ne fut qu'un dorique imparfait et le composite un mélange bâtard de l'ionique et du corinthien. Sauf ces différences et quelques autres, l'architecture romaine n'offre bien souvent qu'une reproduction de l'architecture grecque ; même les colonnes surmontées par des statues, comme les colonnes Trajane et Antonine, existaient en Grèce¹⁰, et Varron construisit dans sa villa, pour loger ses oiseaux, un édifice

¹ Tombes de Beni-Hassan, antérieures à l'invasion des pasteurs.

² Le temple de Quirinus, cinquième siècle de Rome. (Vitruve, III, 2, 7.)

³ Le chapiteau dorique des Romains est plus compliqué et plus varié dans ses parties. Au simple *abacus* ils substituèrent un *cymentium* à moulures et un filet ; à l'*echinus*, un ova souvent sculpté ; aux annelets un astragale ou un chapelet et un filet. (Rich., *Dict. des Ant.*, p. 101.)

⁴ Tombeaux des Bibulus et de Plautii. (Hirt., *Gesch. d. bauk.* Plin., XIII, 6 et 10.)

⁵ Le plus ancien chapiteau corinthien connu a été trouvé à Éleusis. (Hirt., *G. d. bauk.*, p. 116. Plin., IX, 28.)

⁶ Les colonnes du portique de Metellus étaient corinthiennes.

⁷ *La place véritable des denticules est sous le filet de la corniche, car ils sont destinés à représenter extérieurement les têtes des chevrons dans la charpente d'un toit. Dans quelques édifices romains, les denticules sont placés sous les modillons ; mais cela était contraire à l'habitude des Grecs, car leur sens et leurs destinations sont par là détruits.* (Rich., *Dict.*, p. 225.)

⁸ Ils introduisirent dans l'ordre dorique les denticules (Rich., *Dict.*, p. 226), qui appartiennent à l'ordre ionique (Vitruve, I, 2, 6). Enfin Vitruve se déclara pour le placement du triglyphe au-dessus du milieu de la dernière colonne, contre l'usage dominant en Grèce qui le plaçait à l'extrémité de la frise. (Vitruve, IV, 3, 2, 4.)

⁹ Les colonnes doriques se rapprochent des règles de l'ionique dans le temple de Némée, que l'on croit du temps de Pindare. (Clark., *Pel.*, p. 64.) Le dorique et l'ionique sont mêlés dans le tombeau de Théron, à Agrigente, qui est de la 90^e olympiade. (Hirt., *G. d. bauk.*, II, p. 94.) Les colonnes doriques du temple des Dioscures, dans la même ville, se rapprochent de l'ionique par leur cannelure. (*Ibid.*, p. 90.) Les Grecs à Sélinunte employèrent les denticules dans l'ordre dorique. (*Ibid.*, p. : 97.) Le monument de Lysistrate hésite entre l'ionien et le corinthien. (*Ibid.*, 117.)

¹⁰ Et celles qui portaient les statues de Nicolas au Panthéon.

semblable à la tour des Vents, monument d'Athènes que le temps a épargné¹ et que surmontait un triton tournant sur un pivot², la plus ancienne girouette connue.

Mais la vraie gloire de l'architecture romaine fut dans les constructions utiles, telles qu'égouts, aqueducs, voies, ponts et marchés.

Quant aux égouts, cette architecture fut originale, non par l'idée première de ce genre de construction, il y eut de bonne heure des égouts en pays grec — on cite ceux de Syracuse et d'Agrigente — mais par la grandeur, la solidité, l'étendue qu'elle sut leur donner.

La république ne fit rien de pareil à la Cloaca Maxima, mais elle répara cet égout gigantesque, comme le prouve l'emploi du travertin qu'on y a remarqué³.

Depuis la réédification précipitée de Rome après le départ des Gaulois, on avait bâti au-dessus des égouts, ce qui avait empêché de les entretenir et de les nettoyer. Sous la censure de Caton et de Valerius Flaccus, ils furent mis en bon état. C'était un travail considérable, car il coûta cinq millions⁴. En même temps, les censeurs affermèrent la construction de nouveaux égouts parmi lesquels Tite-Live (XXXIX, 41) nomme les égouts de l'Aventin. On avait cru les retrouver, il y a peu d'années, dans des fouilles poursuivies avec beaucoup d'activité par les PP. dominicains de Sainte-Sabine, sous la direction du P. Besson, ancien élève de l'Académie de France et qui unissait à une sainteté exemplaire ce don de la peinture naïve, si admirable chez le dominicain de Fiesole. On a constaté dans l'intérieur du mont Aventin l'existence de plusieurs étages de conduits souterrains⁵ communiquant entre eux par des puits et dans lesquels ont été trouvés un vase qui contenait de l'eau antique et un robinet⁶. Mais il paraît qu'il faut renoncer à reconnaître dans les conduits de l'Aventin l'œuvre de Caton⁷.

Les aqueducs, dont le nom éveille soudain l'idée de la grandeur romaine, dont les majestueux débris ravivent si puissamment l'image de cette grandeur et de sa ruine, les aqueducs nous intéressent surtout, ainsi que les autres monuments de Rome, par leur rapport avec l'histoire de Rome, par les événements auxquels se rattachent leur construction ou leurs réparations⁸.

Le plus ancien des aqueducs romains, qui porta le nom du grand patricien Appius, date du milieu du cinquième siècle, quand le patricien, déjà dépouillé en grande partie de ses prérogatives, sentait le besoin de défendre par des entreprises utiles sa popularité menacée ; quand Rome, sûre de triompher de ses

¹ Varron, *de R. rust.*, III, 5. Les noms grecs et latins des vents sur un débris antique. (*M. P. Cl.*, salle du Méléagre.) on a reproduit cette disposition en écrivant les noms latins et italiens des vents autour de l'obélisque de la place Saint-Pierre.

² Vitruve, V, 6, 4.

³ Abek., *Mittel. it.*, p. 175. Dans le prolongement souterrain qui passait sous le Forum. Abeken nie formellement la présence du travertin à l'embouchure de la Cloaca vers le Tibre, au moins dans les assises inférieures (*ibid.*, p. 171), où Canina l'avait signalée.

⁴ 1.000 talents. (Denys d'Halicarnasse, III, 67.)

⁵ L'intérieur du Capitole offre la même disposition de conduits souterrains et de puits.

⁶ On a trouvé aussi un robinet antique à Pompéi et un tuyau de pompe contenant de l'eau. (Murray, *S. it.*, p. 178.) Les tuyaux de plomb indiquent que les conduits de Sainte-Sabine servaient d'aqueduc pour amener l'eau des sources de l'Aventin dans le quartier marchand, situé au pied de cette colline, et dans lequel débouchait, vers l'entrée du marché aux Bœufs, le conduit de l'eau Appia. Les tuyaux de plomb et les puits sont mentionnés par Vitruve dans ses prescriptions au sujet des aqueducs. (Vitruve, VIII, VI, 1.)

⁷ Descemet, *Mém. sur les fouilles exécutées à Sainte-Sabine*, p. 21.

⁸ Les aqueducs grecs, même si **crènè** veut dire aqueduc, n'avaient aucune ressemblance extérieure avec les aqueducs romains ; on ne saurait leur comparer la source aux neuf canaux d'Athènes. (Pausanias, I, 14.) L'aqueduc de Mégare, admiré par Pausanias (I, 40, 1), était orné de colonnes ; je crois que c'était plutôt une fontaine.

deux plus redoutables voisins, les Étrusques et les Samnites, sans inquiétude pour son existence, commençait à s'occuper de ce qui pouvait la rendre meilleure ; quand la république victorieuse reprenait la tradition des travaux interrompus par une lutte politique nécessaire, depuis les rois. L'aqueduc et la voie d'Appius marquent un moment d'une grande importance dans la destinée de Rome, ils sont comme une magnifique vignette entre le premier alinéa de l'histoire de la république et les suivants.

Cet aqueduc était presque tout entier souterrain, disposition qui présentait moins de difficultés et ne permettait pas à l'ennemi d'intercepter les eaux ; mais lorsque Rome ne sentit plus ses ennemis si près d'elle, elle étala ses aqueducs à la surface du sol, comme pour les défier, défi qu'acceptèrent les barbares le jour où ils vinrent couper les aqueducs.

Le second aqueduc romain, qu'on appelait l'Anio ancien, fut, comme la plupart des temples érigés sous la république, un monument de victoire. La victoire en fit les frais.

C'était le temps où Rome commençait à s'enrichir par la guerre, où Sp. Carvilius, vainqueur du Samnium, déposa dans le trésor public trois cent quatre vingt mille livres d'airain, consacra le reste du butin à ériger un temple du *Hasard fortuné*¹, et, avec les armures des Samnites, éleva sur le Capitole cette statue colossale de Jupiter qu'on pouvait apercevoir du mont Albain.

Celui qui amena dans la ville les eaux de l'Anio fut Manius Curius Dentatus, un vieux plébéien sabin² dont Pyrrhus ne put tenter l'incorruptible pauvreté, qui vainquit Pyrrhus et avec le butin fait dans cette guerre paya le prix de son aqueduc. Curius était un plébéien comme Carvilius, car le temps des plébéiens arrivait, et, chose remarquable, l'auteur du second aqueduc³ avait été l'adversaire politique de l'auteur du premier. Appius Claudius ayant refusé d'admettre les votes qui désignaient au consulat un plébéien, Curius obtint du sénat un décret qui ratifiait d'avance le choix du peuple quel que fut celui sur lequel il pourrait tomber⁴. Ainsi l'origine de l'aqueduc de l'*Anio ancien* est liée à la fois aux victoires que Rome remportait sur ses ennemis et aux grandes luttes qui mettaient aux prises ses citoyens.

La mort empêcha Curius Dentatus de voir l'achèvement de son aqueduc⁵. Il fut terminé par un Fulvius Flaccus, de race sabine⁶ comme lui.

La suite de l'histoire des aqueducs caractérise les changements survenus dans la république ; à la fin du siècle suivant (le sixième), deux hommes, dont les familles jouent un grand rôle à cette époque dans la construction des monuments d'utilité publique, les Émiles et les Fulvius, M. Æilius Lepidus et M. Fulvius Nobilior, pendant leur censure, qui fut elle-même si féconde en travaux de ce genre,

¹ *Fors fortuna*. Probablement il ne fit que réparer ou relever l'ancien temple dont on attribuait la fondation à Servius Tullius.

² Le nom de Curius est dérivé de celui du peuple sabin lui-même ; Manius vient de *manus*, bon, en sabin.

³ L'eau de l'Anio fut prise au-dessus de Tibur, à vingt milles de Rome. A cause des détours, l'aqueduc avait une longueur plus que double de la distance, quarante-trois milles. Un quart de mille seulement était tiers de terre. On en voit des restes dans les environs de Tivoli et près de la Vieille-Espérance (non loin de la Porte-Majeure). L'*Anio ancien* se rapprochait de l'eau Appia, mais, suivant une autre direction, entrait par la porte Esquiline, d'où il était conduit dans la ville. (Front., 6 et 21, Canina, *Descr. del luogo denom. ant. la Speranza Vecchia*, 1839.)

⁴ Cicéron, *Brutus*, 14. Aurelius Victor, *de Vir. ill.*, 38.

⁵ Frontin, *de Aquæd.*, I, 6.

⁶ Outre les raisons que j'en ai données, je remarque que le nom de Flaccus, si ordinaire dans la gens Fulvia, appartient à une branche de la gens Valeria que l'on sait avoir été sabine.

voulurent introduire une eau nouvelle dans la ville et la faire passer sur des arcades, mais ils échouèrent contre l'égoïsme de M. Licinius Crassus ; celui-ci ne voulut point que l'aqueduc passât sur son terrain¹, donnant déjà un exemple de cet amour excessif de la propriété qui rendit un autre Crassus célèbre par son avarice, et les censeurs durent renoncer à leur projet. L'intérêt privé résistant à l'intérêt général et la richesse plus puissante que la censure... On est déjà bien loin des temps de Curius Dentatus.

Les abus allaient se multipliant. A une époque où les terrains consacrés au culte public, les bois sacrés qui entouraient les temples, étaient impunément envahis par l'avidité des particuliers, il n'est pas surprenant que les particuliers se permissent de détourner à leur profit l'eau des aqueducs ; c'est ce qu'ils faisaient en effet, et de plus on laissait dépérir les aqueducs eux-mêmes². Le sénat finit par s'en émouvoir et chargea le préteur Q. Martius Rex³ de prononcer sur les usurpations qui avaient été commises, de réparer les aqueducs et d'amener de nouvelles eaux dans la ville. Martius fit en effet rentrer l'État dans ses droits, rétablit les conduits de l'eau *Appia* et de l'*Anio*, enfin en construisit lui-même un troisième qui porta son nom (*Aqua Marcia*)⁴. On avait pris Carthage et Corinthe, l'argent ne manquait pas à Rome, on dorait pour la première fois les lambris du Capitole⁵, et le sénat accorda à Marcus une somme d'environ deux millions. Les gardiens des livres sibyllins déclarèrent que c'était l'eau de l'*Anio* qu'il fallait conduire au Capitole. peut-être y avaient-ils quelque intérêt ; le soupçon d'un intérêt particulier dans les décisions d'un tribunal ecclésiastique est un soupçon qui vient fatalement à Rome. Quoi qu'il en soit, la question fut débattue à deux reprises dans le sénat, mais Marcus l'emporta. Sa statue⁶ fut placée sur son aqueduc, derrière le temple de Jupiter, à l'endroit où cet aqueduc atteignait le sommet du Capitole.

Marcus était allé chercher l'eau à trente-six milles de Rome, beaucoup plus loin qu'on ne l'avait fait jusqu'alors⁷. La longueur de l'aqueduc, avec les détours, était d'environ vingt lieues, dont deux et demie seulement sur des arcades, le reste sous terre. L'eau arrivait sur le Capitole, ce qui me fait croire qu'elle suivait la crête de la colline détruite depuis par Trajan et qui unissait alors le Capitole au Quirinal⁸.

¹ Tite-Live, XL, 51. Hirt (*G. de bauk*, II, p. 185) suppose qu'il s'agit, ici d'une nouvelle direction donnée à l'*Anio* ancien, mais Tite-Live ne le dit point. Dans tous les cas, l'aqueduc projeté devait passer très vraisemblablement par les jardins Liciniens qu'on trouve plus tard possédés par les Crassus, branche de la famille Licinia. Si l'aqueduc avait été exécuté, il serait donc entré dans la ville du côté de Sainte-Marie-Majeure.

² Frontin, *de Aquæd.*, I, 7.

³ Ce n'est pas ma faute si je trouve partout des Sabins. Marcus ou Martius était un nom sabin depuis le roi Ancus Martius jusqu'à la tante de César Marcia, qui prétendait descendre de ce roi dont on voit l'effigie sur les médailles de la famille Marcia. Pour Q. Marcus Rex, il devait son surnom à une prétention semblable, laquelle ne prouve rien, du reste, que l'extraction sabine des Marcus. Pline (XXXI, 24), trompé par le nom de Marcus Rex, a cru que le roi Ancus Martius était le premier auteur de l'aqueduc, mais il n'est nulle part question d'aqueducs au temps des rois.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 21, 17. L'*Aqua Tepula* est nommé par Pline comme existant déjà ; mais Frontin (8) nous apprend qu'elle ne fut amenée à Rome que dix-sept ans plus tard, en 627.

⁵ Un demi-siècle auparavant on avait placé des boucliers d'or sur la façade du temple de Jupiter Capitolin. (Tite-Live, XXXV, 10.)

⁶ Canina, *Rom. ant.*, p. 615.

⁷ A trois milles sur la droite du trente-sixième mille de la Via Nomentana, aujourd'hui route d'Ascoli, on voit les sources très abondantes de l'eau Marcia (Nibby, *R. Ant.*, I, p. 361). L'eau Marcia était encore meilleure à boire que l'eau Virgo. Il a été question de l'amener de nouveau à Rome.

⁸ Parvenue aux jardins de Pallas (dans les environs de la Porte-Majeure), une portion de l'eau Marcia s'en détachait pour aller gagner le Gelius par le ruisseau Herculeus, ainsi nommé sans doute parce qu'il passait près du temple d'Hercule. (Frontin, 19.)

Quelques années après, on construisit un aqueduc de peu d'étendue, trois lieues seulement ; l'eau qu'il apportait s'appela **Tepula**¹. Ce fut le dernier aqueduc de la république ; bien que la construction de l'eau Julia soit antérieure de trois ans au combat naval d'Actium, je ne puis séparer l'œuvre d'Agrippa des œuvres de l'empire et attribuer à la république ce qui s'est fait après la bataille de Philippe, car dans cette bataille la république était morte.

Rien ne donne une plus haute idée de la grandeur de Rome que les voies romaines ; ces voies, disent Strabon et Plutarque, et nous pouvons le dire aujourd'hui en contemplant leurs restes, pavent les plaines, fendent les montagnes, passent sur les torrents franchis et les vallées comblées.

Les voies étrusques servirent sans doute de modèles aux voies romaines. Ces modèles ne purent leur venir ni de Carthage, qu'à l'époque d'Appius ils ne connaissaient pas encore², ni de la Grèce³, qu'alors ils ne connaissaient guère mieux et où la nature du pays, comme en ont un sentiment très vif tous ceux qui l'ont traversé, a toujours présenté et présentera toujours aux communications tant d'obstacles, étant coupé en tous sens de montagnes très rapprochées et très escarpées ; ce qui est la clef de son histoire et a produit ce morcellement d'où sont sorties une vie individuelle très féconde et des divisions perpétuelles, des guerres incessantes et longues entre des villes extrêmement voisines, comme Sparte et Messène, divisions et guerres qu'on a peine à s'expliquer quand on n'a pas éprouvé par soi-même combien il est difficile en Grèce de franchir les plus petites distances.

L'histoire des routes romaines sous la république est liée encore plus que celle des aqueducs à toutes les phases de l'histoire romaine ; l'intervention et la prédominance de tous les partis politiques y est représentée ; celle du vieux patriciat sabin par Appius, celle du plébéianisme nouveau par Flaminius. L'établissement des routes fut un moyen de popularité honnête entre les mains de Caius Gracchus, qui voulait mériter les suffrages populaires par de vrais services⁴, et un moyen de popularité coupable entre les mains de Curion, qui voulait couvrir par là l'opprobre de sa défection de la liberté et gagner la faveur de la démocratie pour la livrer à César auquel il s'était vendu.

La solidité, ce cachet du caractère et des œuvres du peuple romain, n'est nulle part plus remarquable que dans leurs voies. Nous pouvons étudier par nous-mêmes la construction de ces voies et vérifier l'exactitude des renseignements que les anciens nous ont transmis à ce sujet. Ces renseignements sont peu nombreux et ont grand besoin d'être éclaircis et complétés par ce que nous voyons. Vitruve parle peu des voies ; ce que nous avons de mieux à cet égard sont quelques vers d'un poète médiocre, Stace. Heureusement, non pas pour lui mais pour nous, Stace était un plat courtisan qui célébrait toujours avec beaucoup d'empressement tout ce que faisait de bon ou de mauvais son cher empereur Domitien. Or, Domitien ayant réparé un morceau de la voie Appienne, Stace se hâta d'emboucher la trompette. Il se répand, il est vrai, en exclamations hyperboliques qui ne nous apprennent rien : *Oh ! combien de mains travaillent ensemble ! ceux-ci coupent les forêts et dépouillent les*

¹ L'eau Tepula commençait au dixième mille, à deux milles à droite de la voie Latine. (Frontin, 8.)

² Un compilateur peu ancien (Isid., *Étym.*, XVI, 7) donne une origine carthaginoise au pavage des routes, et cette assertion invraisemblable a été répétée trop légèrement après lui (Nibby, *Dint.*, III, p. 495.)

³ On trouve çà et là, en Grèce, des vestiges de route, peu considérables, mais nulle part la disposition propre aux routes romaines.

⁴ Plutarque, 6, 7. Appien, *B. civ.*, I, 23.

montagnes, ceux-ci avec le fer soulèvent les rochers et les poutres, ceux-ci unissent les pierres et forment le tissu de l'ouvrage au moyen du tuf et de la pouzzolane¹.

Pulvere cocto sordidoque tupho,

Mais heureusement, encore cette fois pour nous plus que pour lui, Stace avait le défaut des portes de son temps : ce goût excessif de la description minutieuse qui est le caractère de toute littérature en décadence, et dans les vers qui suivent il énumère avec beaucoup d'exactitude les procédés employés pour construire une route², ce qui en latin s'appelait *munire viam* et qui se faisait sous la république de la même manière que sous l'empire.

Le premier travail est de faire la tranchée et d'en niveler les parois, en creusant profondément la terre ; puis, après avoir rempli le fossé évidé, de placer sur le dos d'âne (fondement de la route) le gremium (c'est-à-dire un amas de cailloux brisés et mêlés de chaux), *de peur que le sol ne chancelle, et ne cède quelque part, oscillant sous le poids des pavés qui seront pressés sur lui.*

Stace n'oublie pas les trottoirs (*umbones*) qui subsistent encore en plusieurs endroits sur la voie Appienne aux portes de Rome et les pierres qui les relient et qu'il appelle des clous (*gomphi*).

*Tunc umbonibus hinc atque hinc coactis
Et crebris iter alligare bgmpbis.*

Nous savons par d'autres témoignages que ces trottoirs n'étaient point pavés comme le milieu de la route mais couverts d'un sable battu³ qui s'appelait *glarea* et s'appelle encore dans le nord de l'Italie *ghiarra*. L'établissement des rues considérables dans l'intérieur de Rome⁴ était le même que celui des voies publiques, des grandes routes ; les censeurs en affermaient de même la construction⁵.

Chaque mille était marqué par une pierre. La première pierre miliaire de la voie Appienne a été trouvée en place et a montré que les milles se comptaient à partir des portes de Rome, et non du Milliarium aureum, encore debout au pied du Capitole. En Grèce, des amas de pierres, consacrés à Hermès sur les routes, indiquaient les distances⁶.

Si j'écrivais l'histoire de *Rome hors de Rome*, beau sujet que je laisse à un plus jeune qui puisse faire pour tout l'État romain ce que j'ai fait pour une ville, je suivrais le progrès des voies romaines s'avancant avec la conquête et s'allongeant à mesure qu'elle s'étend sur le monde, on verrait la voie Appienne⁷,

¹ Stace, *Sylves*, IV, 3, 49 et suiv.

² *Ibid.*, 40-5.

³ Tibulle disait à Messala, qui avait restauré une partie de la voie Latine :

*Quique opibus congesta tuis hic glarea dura,
Sternitur, hic apta jungitur arte silex.*

Eleg., 1, 7, 59-60.

Tite-Live (XII, 27) dit : *Vias... glarea marginandas*.

Plutarque (*Gr.*, 7) distingue également la route pavée de lave et les trottoirs formés d'une couche de gravier.

⁴ On emploie, quand on en parle, le même mot *munire*. *Publicius Clivus appellatur, quem duo fratres. L. M. Publicii... munierunt.* (*Festus*, p. 238.)

⁵ *Censores... Viam a foro boario ad Veneris et circa foras publicos... (le long du Cirque) faciendam locaverunt.* (Tite-Live, XXIX, 37.)

⁶ *Anthologie gr.*, III, p. 497. Mercure et Hercule placés dans un trivium pour marquer la route. (Bas-relief, *M. Cap.*, *S. des Empereurs*.)

⁷ Appius l'établit : *Viam munivit* (Tite-Live, IX, 29), mais elle ne fut pavée qu'après lui, d'abord en dalles de tuf, *saxo quadrato*, jusqu'au temple de Mars (*id.*, X, 23) ; puis en lave, *silice* (*id.*, X, 47), du temple de Mars jusqu'à

qui s'arrêtait d'abord à Capoue, traverser ensuite toute l'Italie méridionale quand celle-ci devint romaine et conduire les légions où elle devait plus tard conduire Virgile, à Brindes, c'est-à-dire aux portes de la Grèce. La voie Valéria¹, ouverte pendant les guerres samnites pour prendre en flanc le Samnium ; la voie Flaminienne², tournant l'Étrurie soumise à travers l'Ombrie et se dirigeant vers le pays des Gaulois, toujours menaçants, puis partant de Rimini, sa dernière étape, pour aller, perçant le pays gaulois, jusqu'au pied des Alpes³ : la voie Aurélia⁴, longeant l'Étrurie à l'ouest et plus tard poussée à travers toute la Ligurie durant les longues guerres liguriennes, tandis qu'entre la voie Flaminienne du côté de l'Adriatique et la voie Aurélia sur la mer tyrrhénienne, la voie Cassia⁵ allait au cœur du pays étrusque, ainsi embrassé de partout et troué de part en part à son centre ; enfin la voie Domitia, œuvre d'un aïeul de Néron, ouvrant la Gaule aux conquêtes de César⁶. Écrivant l'histoire de Rome à Rome, je n'ai le droit de m'occuper que de l'origine des voies conduisant à des points assez rapprochés pour que leur but soit à ma portée, comme les voies d'Ostie, de Tibur, de la Sabine. Or, leur origine est inconnue ; ces voies existaient de tout temps, l'histoire ne dit rien de leurs commencements⁷.

A Rome, on tonnait moins l'histoire des rues que des routes ; cependant nous savons qu'à la fin du sixième siècle de Rome, après une maladie contagieuse, les censeurs ordonnèrent de paver les rues⁸, mesure d'assainissement sans doute, analogue à celles qu'on a prises chez nous après le choléra.

Plusieurs rues de la Rome moderne suivent bien certainement la direction d'une rue antique que nous-mêmes suivons encore aujourd'hui ; on peut se donner le plaisir de marcher le long de la voie Sacrée en compagnie d'Horace, de la quitter avec lui pour la rue Neuve, à leur embranchement, de flâner dans la rue des Étrusques, de gravir avec Martial la montée de la Subure, de gagner le sommet de l'Oppius par la rue Scélérate, auparavant la Bonne-Rue ; en longeant la rue Pie on est bien sûr d'être dans le *Haut Sentier*. Mais l'histoire nous apprend rarement qui a ouvert ou pavé ces rues ; elle nous l'apprend cependant quelquefois. Nous savons que deux frères, qui étaient édiles en même temps, deux Publicius, pavèrent la montée à laquelle ils donnèrent leur nom et qui sert encore à ceux qui gravissent l'Aventin pour visiter l'église de Sainte-Sabine ;

Boville. Enfin, au temps de Scipion l'Africain seulement (*id.*, XXXVIII, 28), on remplaça les dalles de tuf par de la lave, de la porte Capène jusqu'au temple de Mars. A cette époque, la voie Appienne n'était donc pavée en lave que sur un espace de cinq lieues ; *saxum quadratum* se prend pour toute pierre, tuf ou travertin, taillée en rectangle, par opposition à silex, la lave qui était taillée en polygones irréguliers. Pour une voie, l'emploi du tuf volcanique est plus naturel à supposer que celui du travertin. A l'établissement de la voie Appienne, qui traversait les marais Pontins, se liait nécessairement l'entreprise de dessécher ces marais, entreprise que reprit au sixième siècle Cornélius Cethegus (*id.*, *Épitomé*, XLVI), que devaient reprendre à leur tour César et Napoléon et que nul d'entre eux ne devait achever.

¹ L'un des chemins ouverts en 447 par M. Valérius Maximus et son collègue M. Junius Bubulcus. (Tite-Live., IX, 43.)

² Tite-Live, *Épitomé*, XX.

³ En se continuant vers Aquilée (Strabon, V, 1, 11). Strabon, dans ce passage, a confondu Flaminius qui fut battu au lac Trasimène et son fils qui conduisit la voie paternelle de Bologne à Arezzo ; une autre alla de Plaisance à Rimini.

⁴ Il devait exister très anciennement une voie entre Rome et Coéré. Elle fut pavée et prolongée jusqu'à *Forum Aurelii*, au delà de la Marta, par un Aurelius. Selon Nibby (*Dint.*, III, p. 564), par C. Aurelius Cotta en 512 ; puis, jusqu'au Vada Sabatiana, dans le Genovesin, en 644, par M. Æmilius, vainqueur des Ligures.

⁵ Nibby (*Dint.*, III, p. 570) attribue l'établissement de cette voie à L. Cassius Longinus Ravina, qui amena l'eau Tepula à Rome et fit une route en Thessalie.

⁶ Drumann., *Gesch. Roms.*, III, p. 14. Cicéron, *Pro Font. fragm.*

⁷ La voie Latine n'a point d'auteur connu ; elle devait donc exister avant la voie Appienne, dans laquelle elle allait tomber à Casilinum. On peut croire que l'intention d'Appius en conduisant la sienne près de la mer fut d'éviter les montagnes.

⁸ Tite-Live, XLI, 21-27.

nous savons qu'une rue, mise à l'entreprise par les censeurs M. Livius et C. Claudius, allait du marché aux Bœufs au temple de Vénus, en passant sur la pente de l'Aventin, le long du Cirque¹, là où maintenant il n'y a plus de rue.

Les ponts, on le pense bien, ne sont point une invention propre aux Romains : il y en avait un à Babylone², il y en eut en Égypte³ et en Grèce ; mais les Romains ne paraissent pas avoir appris de la Grèce l'art de les construire⁴, car leurs ponts reposaient sur des arcs voûtés, ce dont l'histoire grecque ne cite aucun exemple. Or, la voûte ne leur vient pas, je crois, des Grecs, chez lesquels elle remonte tout au plus à l'âge de Périclès⁵, postérieur lui-même à la *cloaca Maxima* des Tarquins, et qui n'en firent pas un grand usage⁶ avant l'époque alexandrine, tandis qu'elle joue un rôle considérable dans les monuments romains depuis les premiers temps⁷. La voûte qui constitue la plus grande différence de l'architecture grecque et de l'architecture romaine, la voûte, comme je l'ai dit, est venue aux Romains des Étrusques.

L'histoire des ponts de Rome m'appartient à double titre : ils sont dans la ville, et tous les ponts actuels, sauf peut-être une seule exception, remplacent un pont antique ou le conservent. Cette histoire est souvent curieuse. Le plus ancien de tous, le pont Sublicius, fut refait constamment toujours en bois, comme au temps où il fut coupé par Horatius Coclès, et pour l'être au besoin. Nous le retrouverons quand nous raconterons la mort de T. Gracchus. Sous l'empire, il était devenu le rendez-vous des pauvres, qui y tendaient *la main aux aumônes*, dit Sénèque⁸, comme Juvénal, qui connaît aussi les pauvres du pont, nous peint les mendiants accompagnant les voitures à la montée de Laricia et envoyant des baisers aux voyageurs⁹ ; aussi Martial, dans ses imprécations contre un poète famélique, souhaite qu'il soit exilé du *pont* et de la *montée*.

Erret in Urbem pontis exsul et clivi.

(Martial, X, 5, 3.)

Les mendiants sont encore à Rome assis sur les trottoirs des ponts et accompagnent encore les voitures aux montées avec une pantomime aussi

¹ Tite-Live, XXXIX, 37.

² Hérodote, I, 186. Le pont de Babylone était soutenu par des piliers droits qui portaient des planches, *ξίονα* (Diodore Sic., II, 8). On n'a trouvé en Égypte que quelques voûtes en briques. L'invention de la voûte est attribuée par Posidonius (Sénèque, *Lettres*, 90) à Démocrite, né vers l'an 460 avant Jésus-Christ. Les très anciens monuments : le trésor d'Atrée, le trésor d'Orchomène, montrent cette approximation à la voûte que présentent d'autres monuments de l'époque pélasgique plutôt que la voûte véritable, la voûte à clef ; cependant on a cru l'y reconnaître (Mure, *Ann. arch.*, 1838, p. 142-3). Le tombeau de Théron à Agrigente, que l'on cite comme le plus ancien exemple de la voûte, fut endommagé par la foudre (Diodore Sic., XIII, 86), ce qu'on oublie.

³ On en voit dans les peintures des monuments égyptiens.

⁴ Le mot *pons* est latin et ne ressemble point au mot grec *γέφυρα*, qui veut dire aussi chaussée. Toutes les rivières en Grèce sont guéables ; il n'y a aujourd'hui d'autre pont dans ce pays que celui de Chalcis, sur un petit bras de mer, l'Éuripe.

⁵ Contemporain de Théron. Le pont de deux cents pieds jeté sur l'Éuripe entre Aulis et Chalcis était un pont en bois (*pfahlbrücke*). Voyez Hirt, *die Lehre der Geb.*, p. 413. On a trouvé quelques arches de pont en Grèce, mais rien ne prouve qu'elles soient antérieures à Démocrite, sauf peut-être le pont de Xero-Campo, formé de polyèdres irréguliers et qui, à cause de cela, doit être attribué aux Pélasges. (Clark, *Péloponnèse*, p. 179.)

⁶ L'Odéon d'Athènes était surmonté d'un *tholus* ; mais nous savons que ce *tholus* n'avait point la forme d'une voûte, mais d'une tente (Pausanias, I, 26, 3), ce qui peut faire douter que le *tholus* de Scopas à Épidaure (Pausanias, II, 27, 3) en fut une. Le dôme qui surmonte le monument de Lysistrate est une voûte plate formée d'un seul morceau de marbre.

⁷ La Cloaca Maxima, l'émissaire du lac Albano. La voûte paraît dans le *Tabularium*, monument de la république et à tous les autres égards d'un goût si grec. La voûte est partout dans les monuments de l'empire.

⁸ Sénèque, *de Vit., beat.*, 25.

⁹ Juvénal, *Satires*, IV, 116.

expressive qu'au temps de Juvénat. A Rome, où ne mendie-t-on pas ? Sénèque nous apprend aussi qu'on payait¹ pour le passage des ponts.

A côté du pont Sublicius était celui que, dans leurs mémorables censures de 575, firent construire M. Fulvius Nobilior et Æmilius Lepidus, et qui, du nom de ce dernier, s'appela Æmilien². Il fut achevé dans les premières années du septième siècle par Scipion Æmilien et L. Mummius, censeurs, l'un vainqueur de Carthage, l'autre de Corinthe. Scipion Æmilien continuait l'œuvre commencée par un membre de la famille Æmilia, comme s'il voulait montrer par là qu'il se souvenait d'en être sorti. Pour Mummius, il avait beaucoup à faire s'il voulait autant bâtir à home qu'il avait détruit à Corinthe.

Les abords de ce pont étaient encore plus mal famés que ceux du pont Sublicius³. On place le pont Æmilius là où est aujourd'hui le pont Rotto⁴, rompu et réparé souvent, mais qui avait été brisé une dernière fois quand on a eu l'idée de réunir ses deux extrémités par un pont de fer dont l'aspect sur ces débris d'un pont, qui avait succédé à celui de Scipion Æmilien, produit un singulier effet⁵.

Il ne paraît pas que file Tibérine ait été mise en communication par des ponts avec l'une et l'autre rive avant la fin du septième siècle⁶ de Rome. Le premier construit l'ut, comme il était naturel, celui de la rive gauche, le plus près de Rome. Il reçut le nom de Fabricius de son auteur, L. Fabricius, curateur routes, qui en approuva la construction ou la reconstruction ; c'est ce que nous apprend une inscription qu'on lit encore sur une des arches du pont. Sur une autre arche est mentionnée une restauration faite par Q. Lepidus et M. Lollius, consuls. Q. Lepidus était peut-être le fils du triumvir⁷. Pour M. Lollius, Horace parle de son consulat avec Lepidus et dit que lui-même avait alors quarante-quatre ans. M. Lollius était célèbre par une défaite en Germanie et par son avidité selon Plin⁸

¹ *Dial.*, II, 14, 2.

² Il existait auparavant d'autres ponts que le pont Sublicius, car en partant d'une inondation du Tibre survenue en 562, Tite-Live (XXXV, 21) dit qu'elle emporta deux ponts. Celui-ci s'appela dans les bas temps *pons Lapideus*, par corruption de *pons Lepidi*, et par un de ces jeux de mots involontaires qui allèrent une dénomination dont on a oublié le sens pour lui donner un sens qu'elle n'a pas ; ou bien ce pont fut-il appelé dès l'antiquité *pont de pierre* parce qu'il était le premier pont (comme le théâtre de Pompée appelé aussi *lapideus*) qui fût en pierre.

³ Un scholiaste de Juvénat dit qu'il y avait là des *lupanaria*. Il y en avait à Rome dès le temps de Caton ; ils durent, beaucoup se multiplier dans la Rome impériale. Le *Breviarium* en indique quarante-six.

⁴ Le *pons Æmilius* était près du théâtre de Marcellus : *Portuno ad pontem Æmilium ad theatrum Marcelli* (*Cal. Capr.* : Can., *R. Ant.*, p. 561). Cette proximité conviendrait encore mieux au pont Quattro-Capi qu'au pont Boito. Celui-ci se serait appelé d'abord Æmilius, et le Fabricius qui lui a donné son nom, au lieu de le construire, n'aurait t'ait que le réparer. On pourrait peut-être entendre ainsi le *faciendum curavit* de l'inscription. D'autre part, le sacrifice au dieu des ports l'*Orlunus* tend à reporter le pont Æmilien, qui en est dit voisin, du côté de l'Emporium, et par conséquent du pont Rotto.

⁵ Il n'est pas sûr que le pont Sisto remplace un pont antique ; les uns disent : le pons Probi, les autres le pons Aurelius ; du premier on ne sait rien, le second est celui qui, d'après les antiquaires seulement, s'est appelé *pons Triumphalis* et dont on voit les restes au-dessous du pont Saint-Ange. C'est ce pont-là qui a dû s'appeler *Aurelius*, car la voie Aurelia était de ce côté. Cependant il a dû exister un pont pour communiquer directement du champ de Mars avec le quartier Transteverin, seulement nous n'en connaissons avec certitude ni le nom primitif, ni l'emplacement précis. Nibby (*R. Ant.*, I, 178) croit que le pont Aurelius (le même pour lui que le pont Antonini) fut bâti par Caracalla, qui aurait usurpé le nom de Marc-Aurèle ; mais le nom qu'usurpait Caracalla était *Antoninus* et non *Aurelius*. Je crois, comme Nibby, que Caracalla avait fait un pont pour aller au delà du Tibre, dans ses jardins qui avaient été ceux de son frère Geta, mais je pense que ce pont ne s'est jamais appelé, pas plus que Caracalla, Aurelius ; c'était bien plutôt le pons Antonini, du vrai surnom emprunté par Caracalla à Marc-Aurèle. Or, le pons Antonini dont parlent les *Actes des martyrs* était un de ceux qui portaient dans l'île Tibérine, appelée alors Lycaonia, car les corps des martyrs mis à mort sur le pons Antonini sont jetés dans le Tibre près de l'île Lycaonia. (*Actes des martyrs saint Hippolyte et saint Adrien* et *Actes de saint Calepode*, cités par Canina. *R. Ant.*, p. 584.)

⁶ Dion Cassius, XXXVII, 45.

⁷ Drumann, *Gesch. R.*, I, 24.

⁸ Plin, *Hist. nat.*, IX, 58, 11-2.

et Velleius Paterculus (II, 97), celui-ci suspect, il est vrai, dans cette circonstance, à cause de son dénouement à Tibère, dont Lollius fut l'ennemi ; mais Pline mérite plus de créance. Les faits ont cruellement démenti la belle ode qu'Horace a fait à Lollius l'honneur de lui adresser¹, et où Lollius est loué peut-être avec un peu de complaisance ; car, au futur vaincu de la Germanie, le poète dit qu'à travers les cohortes ennemies il a déployé ses forces victorieuses ; à celui qui devait extorquer aux rois de l'Orient ce à quoi les Anglais donnent le nom de bribe et nous en France un nom plus vulgaire, Horace rend ce témoignage bien hardi : *Tu t'abstiens de l'argent, qui attire tout à lui*. Il est vrai que, lorsque Horace écrivait son ode, Lollius n'avait pas encore mérité les reproches de Pline et de Velleius Paterculus ; mais il faut avouer que le panégyriste a eu du malheur.

Terminons l'histoire de ce pont, assez piquante comme on voit, puisqu'une vieille inscription sur une vieille arche nous a conduit à surprendre, hélas ! un aimable et grand poète donnant, dans les plus beaux vers du monde, la preuve d'une assez fâcheuse illusion. Le pont Fabricius nous ramène encore à Horace, mais cette fois sans avoir lieu de l'accuser, à propos de l'allusion qu'il fait à la singulière préférence accordée au pont Fabricius par les gens qui voulaient se noyer².

Dans l'autre pont de l'île, celui qui communique avec la rive droite, on croit reconnaître le pont Cestius, mais sans qu'on puisse en donner de très bonnes raisons³, à cause d'un L. Cestius qu'on suppose être le frère de ce M. Cestius dont le tombeau porte le nom de *pyramide* de Cestius. Laissé à Rome par César durant sa dernière expédition en Espagne, comme préfet de la ville⁴, L. Cestius eut construit le pont qui s'est appelé pont de Cestius⁵. Ce serait le dernier monument de Rome libre⁶.

Ce ne sont point des censeurs qui ordonnèrent l'établissement des deux derniers ponts dont je viens de parler, et par là leur construction se lie à l'histoire politique de Rome ; la censure en effet était presque entièrement abolie à la fin de la république, signe fâcheux des temps. On voulait la liberté du vice et par là on préparait la chute de la vraie liberté.

L'histoire des ponts qui avoisinent Rome est liée aussi à l'histoire romaine. Le pont Salario a vu le combat de Manlius Torquatus et du Gaulois ; le pont Mulvius (aujourd'hui pont Mole) date probablement du temps de l'invasion d'Annibal et doit être contemporain de la voie Flaminienne, dont il faisait partie. Il fut refait par M. Æmilius Scaurus⁷, père de celui qui éleva le magnifique théâtre dont j'ai parlé et à peu près aussi corrompu que lui. Les Æmilii, après Paul-Émile, sont une race avide d'argent comme le montrent ces deux Scaurus, Lépide le triumvir et

¹ *Carmina*, IV, 9.

² Horace, *Satires*, II, 3, 36. Ce pont, appelé aujourd'hui Quattro Capi, a été bâti en pèlerin avec un revêtement de travertin qui a en grande partie disparu et a été remplacé par un revêtement en briques. A cela près, il est presque intact.

³ La seule qu'on puisse alléguer c'est que dans la *Notitia* et dans le *Curiosum* il est nommé après le pont Fabricius, mais l'ordre topographique n'est pas toujours observé dans ces nomenclatures.

⁴ Dion Cassius, XLIII. 28.

⁵ Nibby, *R. Ant.*, I, p. 69.

⁶ D'autres le font bâtir sous Tibère, mais Tibère n'eût pas souffert qu'on donnât à un particulier le nom d'un pont élevé sous son règne.

⁷ Ammien Marcellin, 27, 3, 9. Aurelius Victor (*de Vir. Ill.*, 61), dit *Pontem Mulvium fecit*. Mais ce mot *facere* s'applique souvent à la réédification de monuments plus anciens. L'inscription d'Ancyre en fournit des exemples. On a vu que le pont Mulvius existait au temps de la seconde guerre punique. (Tite-Live, XXVII, 51.)

Æmilius Paulus, acheté par César, mais on trouve sans cesse leur nom attaché à des œuvres d'utilité publique.

C'est certainement à la plus belle époque de l'architecture républicaine qu'appartient le pont di Nona¹, sur la voie Prénestine, probablement à l'époque du Tabularium, c'est-à-dire au temps de Sylla. Il est bâti en pèpérin dont les blocs ont quelquefois dix ou douze pieds de longueur ; au-dessous des arches, qui ont de dix-huit à vingt-quatre pieds de hauteur, est un pont beaucoup plus petit, qui a précédé l'autre. Ce petit pont primitif était sans doute l'œuvre des habitants du lieu et leur suffisait ; mais Rome est venue ; elle a élevé le niveau du pont jusqu'au niveau de la route, à laquelle il était lié, et a laissé subsister à ses pieds son humble prédécesseur comme pour servir à mesurer sa grandeur par le contraste².

Le pont magnifique et intact de Cori, avec son arche de vingt-cinq pieds, jeté sur un ravin au pied duquel roule un torrent, arche à triple cintre comme celle de la Cloaca Maxima, rappelle encore ce grand travail étrusque par ses blocs énormes de tuf. Un pont romain ne peut pas être en ce lieu plus ancien que le cinquième siècle, il montre qu'au moins jusqu'à cette époque les Romains bâtissaient à la mode étrusque. Je crois qu'il faut rapporter aux Étrusques eux-mêmes les ponts taillés dans le roc, comme on en voit deux près de Véies, ville étrusque³ et deux ponts voisins aussi de Véies qui semblent contemporains de son état primitif⁴. C'est une confirmation de l'origine étrusque que j'ai donnée au pont romain.

Le forum, le lieu romain par excellence, procède certainement de l'agora grecque, comme la piazza italienne du moyen âge procède du forum romain. Ce que désignent ces trois noms est un carré long entouré de portiques⁵ soutenus par des colonnes et sous lesquels sont des boutiques servant à la fois de marché, de place publique pour les assemblées et de promenade. L'agora était, ainsi que le forum, un marché. A Athènes, il y avait un marché pour chaque chose, le poisson, les fleurs, les parfums, les oignons, les poteries, les habits neufs et vieux, les livres et les esclaves. Il y avait aussi des marchés spéciaux à Rome, et il y en a encore, c'était un progrès sur le marché commun, où les objets les plus disparates sont vendus dans le même lieu. Tel est encore le caractère du bazar oriental ; on l'observe partout où le commerce n'a pas atteint de grands développements, je l'ai rencontré dans la nouvelle Athènes et dans les villes naissantes des États-Unis ; on en trouve, sans sortir de Rome, un spécimen assez piquant sur la place Navonne, où sont exposés en vente des herbages, des vases de terre, de la ferraille et des livres. Les prêteurs et changeurs, qu'on appelait en latin *argentarii* et en grec *trapezitai*, ce qui revient à peu près à

¹ Ainsi nommé au moyen âge parce qu'il est situé aux environs du neuvième mille antique, à partir de la porte Esquiline. Il n'est qu'à huit milles un quart de la porte Majeure (Nibby, *Dint.*, II, p. 591), mais la porte antique était plus loin du pont : ceci montre que les pierres miliaires antiques étaient encore debout quand le nom moderne de ce pont lui a été donné.

² D'autres ponts moins considérables conservent l'aspect de l'architecture républicaine, le pont Mammolo, sur la voie Tiburtine, dont une partie est des derniers temps de la république, car, bâties en tuf volcanique, deux de ses arches ont des archivoltas de travertin (Nibby, *Dint.*, II, p. 578) ; le pont Fratto, sur la route d'Ostie, etc.

³ Le pont Sodo et l'Arco del Pino (Nibby, *Dint.*, III, p. 427, 433).

⁴ Abeken (*Mittel. it.*, p. 184) l'affirme pour le pont dell' Isola, entièrement construit en tuf et en pèpérin. Selon lui, le pont di Formello n'est qu'en partie antique.

⁵ L'Agora des villes grecques, aussi bien que le Forum romain était entouré d'un portique à deux étages. (Vitruve, V, 1, 1.)

notre mot banquier¹, avaient en Grèce leur établissement dans l'agora comme dans le forum.

Mais l'agora, à la différence du forum, primitivement un marché, fut d'abord le lieu des jugements et des délibérations publiques², qui avaient lieu, dès le temps d'Homère³, dans une enceinte entourée d'un mur de grosses pierres, comme le forum d'Auguste. Dès lors l'agora était ce qu'elle devint à Athènes et ce que fut le forum romain, un rendez-vous d'oisifs, que, par allusion aux statues dont elle était peuplée, autre trait de ressemblance avec le forum, l'on appela les statues de l'agora.

Ces deux emplois de l'agora furent parfois séparés, comme le voulait Aristote⁴. A Athènes, le Pnyx servit de forum politique et l'agora plus spécialement de marché. Le forum de César devait être consacré uniquement, je ne dirai pas aux délibérations politiques de l'ancien forum, César entendait bien que leur temps fût passé, mais aux jugements ; on ne devait y rien vendre et y rien acheter, sauf peut-être la justice.

Dans le forum romain, comme au milieu des places publiques de la Grèce, s'élevaient des colonnes honorifiques et des statues. On y plaça sur une colonne, près des rostres, un cadran solaire⁵, invention grecque, puis une horloge à eau, découverte que Ctésibius venait de faire à Alexandrie.

Les Romains n'avaient pas su approprier les cadrans grecs⁶, faits pour une autre latitude, à celle de leur climat. Scipion Nasica les remplaça par une horloge à eau ; c'était la fameuse clepsydre qui limitait sagement la prolixité des avocats. Le même usage existait à Athènes, puisque nous savons qu'on y arrêtait la clepsydre pendant la lecture des pièces du procès, afin que l'orateur eût tout le bénéfice du temps qui lui était concédé. A Rome, sous la république, la loi, ce qui était humain, accordait deux heures à l'accusation et trois à la défense ; mais cela ne parut point suffisant aux orateurs de l'empire, qui se dédommageaient du silence de la tribune par la longueur des plaidoiries ; il fallut accorder davantage, et Pline le jeune nous apprend (*Lettres*, IV, 9) que de son temps la loi donnait six heures de parole à l'accusation et neuf à la défense.

On doit signaler aussi de grands travaux entrepris vers la fin du sixième siècle. M. Æmilius Lepidus et M. Fulvius Nobilior, ennemis politiques mais qui donnèrent une grande joie à leurs concitoyens en se réconciliant, et ne disputèrent plus que de zèle pour l'embellissement de Rome ; ils établirent un théâtre temporaire⁷, bâtirent un pont et une basilique auxquels Æmilius donna son nom, et construisirent plusieurs marchés. On fit beaucoup aussi pour l'approvisionnement de la ville ; deux frères de cette gens Æmilia qui a attaché son nom à tant de monuments d'utilité publique, avaient créé un **emporium**⁸, lieu destiné au débarquement des marchandises et où on les débarque encore aujourd'hui. Fulvius Flaccus et Aulus Posthumius élevèrent des portiques en manière de docks, les pavèrent ainsi que l'emporium lui-même et établirent un escalier allant

¹ **Trapeza** table, comme *banco*. De là le mot **banqueroute**, table brisée. A Rome, on voit encore sur les places publiques de petites tables pour les changeurs.

² **Agoré** était le nom même de l'assemblée. (*Iliade*, VII, 545-6.)

³ *Iliade*, XVIII, 497-506. *Odyssée*, VI, 266-7, VIII, 109 ; XVI, 361.

⁴ Aristote, *Politique*, VII, 11.

⁵ On voit dans les collections de Rome plusieurs cadrans solaires antiques.

⁶ Ils étaient placés à côté de la tribune. Le peuple, tourné vers l'orateur, voyait ainsi l'heure comme on la voit dans la plupart des théâtres d'Italie, sur un cadran placé au-dessus du rideau.

⁷ Tite-Live, XI, 51.

⁸ *Ibid.*, XXXV, 10.

de l'emporium au Tibre¹. Des restes de ces constructions se voient encore adossés à l'Aventin.

De ce côté, entre l'Aventin et le Tibre, hors de la porte Trigemina, étaient divers marchés, notamment le marché aux bois², le marché à la farine et au pain³, les **horrea**, magasins de blés. Le voisinage de ces marchés, de ces magasins et de l'emporium produisait un grand mouvement de transport et fournissait de l'occupation à beaucoup de portefaix. Plaute (*Capt.*, I, 1, 22) fait allusion à ces porteurs de sacs de la porte Trigemina. On peut en voir encore tous les jours remplir le même office au même lieu.

Nous connaissons l'emplacement des principaux marchés de Rome et la forme de l'un d'eux, le grand marché à la viande, *Macellum magnum*⁴, sur le Cœlius ; c'était un bâtiment surmonté d'une coupole ; nous savons aussi où était le marché aux bœufs⁵ ; le marché aux légumes⁶, le marché aux poissons⁷, le marché des friandises⁸. Si, devenus un moment par la pensée citoyens de l'ancienne Rome, nous supposons que nous avons quelque chose à acheter, nous saurons où le trouver.

L'architecture est un art essentiellement romain bâtir allait par dessus tout au génie d'un peuple qui avait en toute chose l'instinct de la durée. Cependant, dès qu'il connut les Grecs, il voulut se faire Grec aussi par cet endroit ; les temples bâtis sous la république, dont il reste quelques débris nous ont montré la prédominance du goût grec à Rome ; mais les noms des architectes, quand nous les connaissons, sont presque tous des noms romains. On ne cite guère qu'un architecte grec venu à Rome sous la république, Hermodore, de Salamine, auteur du temple de Jupiter dans le portique de Metellus, et du temple de Mars⁹, situés tous deux dans la région du cirque Flaminien. Ces temples, du second âge de la république, furent donc tous grecs par l'architecture et presque tous romains par les architectes ; mais ceux-ci étaient disciples des Grecs. Vous en connaissons plusieurs, outre le plus fameux de tous, Vitruve. Mutius construisit le temple

¹ *Ibid.*, XLI, 27.

² *Ibid.*, XXXV, 41.

³ Le *Forum Pistorium reg.*, XIII. *frument...*, sur la base capitoline, même région. Marchés en dehors de la porte Trigemina. (Tite-Live, XI, 51.)

⁴ Il est représenté sur une médaille de Néron. Canina croit que sa forme circulaire a été conservée dans l'église de Saint-Étienne le Rond (*R. ant.*, p. 83), l'église aux rebutantes peintures d'affreux martyrs, vraie boucherie, **macellum magnum**.

⁵ Place de la Bocca della Verità, entre le Tibre et l'entrée du Cirque. (Ovide, *Fastes*, VI, 8-9.)

⁶ Près du théâtre de Marcellus (via Montanara), car la Colonna Lætaria, au pied de laquelle on exposait les enfants, était dans le marché aux herbes, et cette colonne s'élevait devant le temple de la Piété, que remplaça le théâtre de Marcellus.

⁷ Derrière la basilique Porcia (Plaute, *Capt.*, IV, 2, 34), près de Lautumies et près des Boutiques neuves, derrière l'église de Saint-Adrien.

⁸ **Forum Cupedinis**. *Cuppes et Cuppedia antiqui lautiores cibos nominabant*. Festus (p. 48), sur la Vélia, séparé de la voie Sacrée par un bois de cornouillers, là où fut depuis le temple de Vénus et de Rome. *Inter sacram viam et macellum editum corneta* (Varron, *Ling. lat.*, V, 152). On voit près de la basilique de Constantin des ruines qui peuvent provenir des boutiques du forum Cupedinis.

⁹ Il faut joindre à ce nom ceux de deux artistes grecs **Sauros** et **Batrachos**, qu'un tour d'adresse imaginé par eux et raconté par Pline nous a conservés : ils avaient construit les deux temples que renferma depuis le portique d'Octavie (Pline, XXXVI, 5, 8) ; comme on ne leur permit pas d'y inscrire leur noms, ils sculptèrent sur la base des colonnes un lézard et une grenouille (en grec *sauros* et *batrachos*). Un lézard et une grenouille ornent les chapiteaux de colonnes antiques dans l'église de Saint-Laurent-hors-des-Murs, mais des chapiteaux ne sont pas des bases. L'ornement des colonnes de Saint-Laurent ne peut donc être qu'une imitation de celui que Sauros et Batrachos avaient ajouté à dessein aux colonnes de leur temple, à moins que *spira base* n'ait été pris pour *volute* par Pline. Un autre architecte grec, Sostrate, usa d'une ruse encore plus ingénieuse : Après avoir construit le célèbre phare d'Alexandrie, il traça une inscription en l'honneur du roi régnant sur la chaux dont le monument était recouvert, la chaux tomba et alors on en put lire une autre gravée sur la pierre où il était dit que le phare était l'œuvre de Sostrate. (Luc., *Quom. Hist. Constr.*, 62.)

élevé à l'Honneur et à la Vertu par Marius¹, après sa victoire sur les Cimbres ; Valérius, d'Ostie, couvrit le théâtre temporaire de Libon². Ce qui est plus remarquable, Antiochus Épiphanes, tandis qu'il imitait à Antioche avec une grande magnificence le temple de Jupiter Capitolin³, fit venir dans Athènes un architecte romain⁴, Cossutius, pour achever le temple de Jupiter Olympien dont la construction avait été interrompue depuis Pisistrate. Les rois d'Asie, pour disputer la Grèce à l'influence de Rome, étaient obligés d'employer des artistes romains⁵. Ariobarzane II, roi de Cappadoce, fit venir également à Athènes des architectes romains⁶ qu'il chargea de rebâtir l'Odéon de Périclès, détruit pendant le siège de Sylla.

Appeler des architectes étrangers dans la patrie d'Ictinus n'était-ce pas, selon le proverbe antique, porter des chouettes à Athènes ? Ce double fait n'en est que plus honorable pour les architectes romains. Vitruve, suspect, il est vrai, déclare qu'ils ont égalé les architectes de la Grèce⁷.

Cicéron demanda à un artiste romain nommé Cluadius le plan du temple qu'il voulait élever à la mémoire de sa fille Tullie⁸. Des noms d'architectes romains ont été trouvés à Terracine, Pouzzoles, en Espagne et sur les bords du Rhin⁹.

Si l'architecture est un art essentiellement romain, la sculpture est l'art grec par excellence ; aussi, quand nous passons des architectes romains aux sculpteurs grecs qui ont travaillé à Rome, la proportion change et ce sont les derniers qui l'emportent de beaucoup. A peine si, parmi les sculpteurs, on trouve quelques noms romains, et encore faut-il en déduire les affranchis grecs qui, selon l'usage, portaient le nom de leur patron¹⁰, comme ce Lollius Alcamènes¹¹ qu'un bas-relief de la villa Albani nous montre tenant un buste qu'il vient d'exécuter, tandis que sa femme brûle de l'encens devant lui pour rendre grâces aux dieux de l'œuvre terminée¹². Ce Lollius Alcamènes était Grec, comme le prouve son nom, auquel il avait joint celui de la famille Lollii parce qu'un Lollius l'avait affranchi ; c'est ainsi qu'Horace, fils ou petit-fils d'affranchi, pouvait porter le nom de l'antique et illustre famille Horatia.

¹ Vitruve, III, 2, 5. Vitruve cite encore Fufitius et P. Septimius, architectes romains. (VIII, *Præf.*, 14.)

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 4, 2.

³ Tite-Live, XLI, 20.

⁴ Vitruve, VII, *Præfat.*, 15. On a trouvé à Athènes, près du temple de Jupiter Olympien, une inscription (Bœck., *Corp. Inscript.*, 363-5) où se lisent ces mots : *Δεχμός* (Decimus) *Κοτσαουτιος Ποπλίου Ρωμαιος*. (*Ann. Arch.*, 1839, p. 303.)

⁵ Les rois de Pergame, Attale et Eumène, avaient dans ce dessein beaucoup fait pour Athènes. Attale y avait construit à ses frais un portique qui reçut son nom. (Athénée, V, p. 212.)

⁶ Vitruve (V, 9, 1), Caius et Marcus Stallius qui étaient Romains ; Ménalipus, que leur adjoint une inscription, pouvait être un Grec. (Bellay, *Mém. de l'ac. des inscript.*, XXIII, p. 196.)

⁷ *Cum ergo et antiqui nostri inveniuntur non minus quam Græci fuisse magni architecti*. (VII, *Præf.* 18.)

⁸ Cicéron, *ad Att.*, XII, 118. L'architecte que Clodius employa à embellir sa maison au moment de sa mort (Cicéron, *pr. Mil.*, 17), d'après son nom, Cyrus, devait être Grec.

⁹ A Terracine, un C. Posthumius Pollio ; à Pouzzoles, un Cocceius ; en Espagne un Apuleius ; à Bonn, sur les bords du Rhin, un Opponius Justus.

¹⁰ Ainsi l'on pourrait croire que le Marcus Cossutius Cerdo dont on a trouvé à Lanuvium le nom écrit sur la base d'une statue (Br., *G. de Gr. K.*, I, p. 609) était un Romain, si une autre inscription qu'on lit sur une statue du British museum ne nous apprenait que ce Marcus Cossutius Cerdôn était l'affranchi de Marcus Cossutius. (*Dilettanti*, I, 71.)

¹¹ Descendait-il, comme on l'a cru, du grand sculpteur grec Alcamène ? Pas plus que moi, je pense, qui dans l'académie pastorale des Arcades ai aussi reçu pour mon nom de berger celui d'Alcamène. Ce qu'il y a de certain c'est que ce Grec, dont le nom prouve l'origine, était revêtu, l'inscription le dit, de charges municipales, décurion et duumvir, et en conséquence avait adopté la toge romaine. Peut-être exerçait-il la sculpture en amateur. Une statue qu'on voit au palais Barberini a près d'elle deux bustes et représente aussi un sculpteur ; on la donne assez ridiculement pour Brutus avec les têtes de ses deux fils.

¹² Cette explication de Zoega est la plus probable. On a supposé aussi un apothéose en quelque sorte domestique, ce qui l'est beaucoup moins.

Les artistes qui ont un nom ou un prénom romain l'écrivaient quelquefois en lettres grecques et avec une forme grecque¹, tant le grec était à Rome la langue de l'art. Cependant c'était un Romain ce Coponius qui avait représenté les quatorze nations soumises par Pompée et dont, avec sa vanité ordinaire, il avait orné l'entrée de son portique². Pour cette sculpture de la conquête on avait choisi un artiste romain.

Les sculpteurs romains qui tentèrent de rivaliser avec les sculpteurs grecs, leurs modèles, échouèrent parfois dans cette tentative : une tête colossale dont l'auteur se nommait Décus, mise, dans le temple de Jupiter, en regard d'une tête pareille œuvre de Charès, auteur du colosse de Rhodes, ne servit, on l'a vu, qu'à faire ressortir l'infériorité du Romain³.

Quelques noms latins de sculpteurs nous ont été conservés⁴, mais plusieurs sont douteux⁵, entre autres le nom d'une femme sculpteur, fait presque inouï dans les temps modernes⁶. L'Anthologie nous a conservé le nom d'une Lesbia, femme grecque qui avait donné, dit le poète, à une statue en or de Vénus sa propre beauté⁷.

Enfin, l'art italiote, soit pur, soit modifié par l'influence du goût grec, a été reconnu dans deux figures de bronze qu'on voit à Rome⁸.

Les sculpteurs grecs qui travaillèrent à Rome sont en assez grand nombre, surtout dans le siècle qui précède l'empire. A mesure que le luxe devenait plus recherché, on s'adressait à la Grèce élégante et ingénieuse pour le satisfaire. Les artistes grecs fuyaient en foule⁹ leur patrie asservie pour Rome encore libre. Varron¹⁰ avait connu un Grec nommé Posis qui savait si bien imiter les fruits qu'on ne pouvait distinguer les siens des véritables. Ce genre de trompe-l'œil est encore aujourd'hui exécuté avec succès à Rome.

Mais d'autres sculpteurs grecs s'y illustraient par des ouvrages plus sérieux. Ophelion, fils d'Aristonidas¹¹, faisait le portrait de Sextus Pompée, qu'on appela un pirate et qui le fut en effet dans l'occasion, mais qui eut la gloire de lutter le dernier contre l'exécrable triumvirat. Si, comme il est possible, Ophelion était un affranchi de la famille Pompéia, il put être l'auteur de la statue historique de Pompée, qui, selon doute vraisemblance, est celle au pied de laquelle César fut immolé.

¹ *Γραιός* pour Cnæus, pâte de verre citée par Winckelmann.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 27.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 18, 5. On a pensé, mais, ce me semble, sans motif suffisant, que ce pourrait être la tête de bronze du prétendu Commode, dans la cour du palais des Conservateurs.

⁴ Autour de la *pigna*, maintenant dans le jardin du Vatican, trouvée non loin du mausolée d'Adrien, on a lu : *Publius Cincius Salvius*. Des inscriptions nous apprennent l'existence de Flavius Largonius qui faisait des statuettes en bronze : *faber flatuarius Sigillarius*. (Orelli, *Inscript.*, n° 4280.)

⁵ Un Titius Gemellus avait fait son propre buste (Osann, *Syll.*, sect. II, 5), dit une inscription grecque, peut-être ne l'avait-il que dédié à sa propre mémoire. Le nom propre *Ingenuus* qu'on lit au bas d'un Mercure du Vatican (*Ingenui*) est plutôt celui du possesseur que de l'auteur de la statue.

⁶ Sur un bas-relief on lit : *Cassia Mani filia Mantilla Priscilla fecit* (Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 614-15). Ici encore le mot *fecit* indique peut-être seulement qu'une dame de la famille Cassia — ce devait être une personne considérable, car elle avait trois noms — avait fait faire le bas-relief. M. Mommsen tient d'ailleurs l'inscription pour suspecte.

⁷ *Anthologie palatine*, IX, 332.

⁸ Un jeune homme imberbe et une tête de Méduse, avec le nom de leurs auteurs, C. Pomponius et C. Ovius, au musée Kircherien (Voyez Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 533-4.)

⁹ Des artistes grecs avaient été amenés d'Asie par le frère de Scipion l'Africain. (Tite-Live, XXXIX, 22.)

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45, 2.

¹¹ Ce nom est écrit sur une statue du Louvre ; l'on a cru y reconnaître les traits du fils de Pompée.

Vers ce temps vivait à Rome un sculpteur grec nommé Arcésilas qu'employèrent Lucullus et César. Il fut chargé par Lucullus, dont il était l'ami, d'une statue de la Félicité destinée au temple qu'élevait à cette déesse le voluptueux patricien, de la part duquel une semblable dévotion n'étonne point¹. Le sculpteur grec fit pour le forum de César la statue de Vénus Génitrix². Les nombreuses répétitions toutes semblables de cette Vénus, d'ailleurs essentiellement romaine, qu'on a trouvées à Rome, proviennent sans doute de la Vénus d'Arcésilas. Lié avec les grands personnages du temps, choisi par des hommes d'un goût délicat, comme Lucullus et César, pour décorer leurs monuments, Arcésilas était très à la mode, comme l'étaient les artistes italiens en France au seizième siècle, et il faisait payer fort cher la vogue dont il jouissait, puisqu'un chevalier romain lui donna, pour la reproduction en plâtre d'une coupes un talent (environ cinq mille francs). Ce sculpteur, qui paraît avoir eu le goût des sujets légers, par exemple, des satyres emportant des nymphes³, avait composé un groupe gracieux propre à orner le boudoir de quelque grande dame romaine et que reproduit dans son ensemble une mosaïque du Capitole ; il représentait une lionne entourée par des amours ailés⁴ ; les uns la tenaient en laisse, les autres la forçaient à boire dans une coupe, d'autres lui chaussaient des souliers, sculpture enjouée et un peu bizarre qui semble appartenir à l'école fantasque du Bernin.

On sait les noms de plusieurs sculpteurs et ciseleurs grecs établis à Rome à la fin de la république⁵, et dans le premier siècle de l'empire⁶ ; l'un des plus renommés fut Pasitelès de la grande Grèce, qui reçut le droit de cité romaine, peintre aussi et qui moulait en terre toutes ses figures avant de les peindre⁷, ce qu'on dit également de Michel-Ange. De Pasitelès était une statue de Jupiter en ivoire dans le temple de ce Dieu qu'entourait le portique de Metellus, depuis portique d'Octavie, statue qui rivalisait avec les chefs-d'œuvre de la Grèce. Il fit le premier des miroirs d'argent, sans doute ornés de figures comme les miroirs étrusques. Il avait aussi représenté en argent Roscius enfant enveloppé par un serpent dans son berceau⁸.

Presque tous les graveurs sur pierres fines ont des noms grecs ; un très petit nombre ont des noms latins⁹.

Quelle qu'ait été la quantité de sculpteurs grecs qui ont exercé leur art dans Rome, on y trouve cependant beaucoup d'échantillons d'une sculpture qu'on peut appeler romaine, œuvre des disciples de ces Grecs en général fort au-dessous de leurs maîtres. Les défauts de cette sculpture sont la lourdeur, la roideur, la sécheresse, la *manière* et une routine de ciseau produite par l'habitude de l'imitation, mais elles offrent aussi des qualités qui leur sont propres : une certaine majesté, une certaine gravité qu'on remarque dans des statues de divinités exclusivement ou spécialement romaines, comme l'Abondance, la

¹ Celui qui avait commandé la statue et celui qui devait l'exécuter moururent avant qu'elle fût achevée (Pline, XXXV, 45, 2) : la Félicité ne leur porta point bonheur.

² Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45, 3.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXVI, 5, 21.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 27.

⁵ Pasitelès, Stephanos, Ménélas, et probablement plusieurs de ceux que Pline dit avoir vécu vers le temps de Pompée ; Posidonius d'Éphèse, Lædus Stratiatès, Pythéas, Zopyrus, Teucer.

⁶ Diogène, qui décora le Panthéon, Thaetio, affranchi de Mécènes fondeur de statuettes en bronze. Les artistes à nom grec que Pline dit avoir travaillé pour le palais des Césars.

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 45, 3.

⁸ Cicéron, *de Div.*, I, 56. C'est par erreur que le nom de Pasitelès a été confondu avec celui de Praxitèle.

⁹ Les plus certains sont Cneus et Aulus. Ces artistes devaient être célèbres, car leurs noms ont été bien souvent usurpés. Brunn (*Gesch. der gr. Künsl.*, II, p. 546-551, 560-6) ; on cite encore un Saturninus Secerus. (*ibid.*, p. 578-9.)

Clémence, la Fortune¹ ; dans des portraits romains de magistrats², d'empereurs, d'impératrices ; dans les scènes triomphales et dans les pompes religieuses³.

Du reste les procédés sont semblables, même ceux dont l'emploi a prédominé à Rome dans les œuvres de la décadence remontent à la belle époque grecque, et l'invention du trépan, dont la sculpture romaine a tant abusé, date au moins de Callimaque⁴, que les anciens regardaient comme l'inventeur de cet instrument. L'usage des *points*, destinés à guider le travail du praticien qui prépare mécaniquement l'œuvre de l'artiste, l'usage des points n'était probablement pas inconnu aux Grecs, car il était certainement connu des Romains⁵. On a trouvé près du forum, dans un lieu où fut probablement l'atelier d'un sculpteur, plusieurs figures ébauchées parmi lesquelles se trouvait une tête mise au point.

Les Romains avaient appris des Grecs l'art de mouler en plâtre⁶ les statues, dont on pouvait ainsi, comme nous le faisons aujourd'hui, avoir chez soi à peu de frais une reproduction exacte.

L'usage où étaient les Grecs de peindre leur sculpture, comme ils peignaient leur architecture⁷, est un fait maintenant avéré. Des traces de peinture ont été trouvées à Rome et sur des sculptures qu'on peut croire d'origine grecque et sur des sculptures purement romaines⁸. On connaît le mot célèbre de Praxitèle à qui l'on demandait quelle était la plus belle de ses statues et qui répondit : Celle qu'a peinte Nicias. Ce mot prouve l'importance du rôle que jouait la couleur dans la statuaire antique et montre qu'il ne s'agissait pas d'un simple vernis, mais d'un emploi réel de la peinture dont il est assez difficile de se faire une idée. On sait même que cette peinture était à la cire par ces vers du poète Chérémon, qui décrit ainsi la beauté d'une jeune fille : *Ses cheveux, couleur de cire, comme les blonds cheveux d'une statue, flottaient aux vents*⁹. Les anciens peignaient donc leurs statues, mais comment les peignaient-ils ? Dans l'art, comme en chaque chose, pour le succès tout dépend de la manière dont on s'y prend. Les

¹ *Vatican, nuov. bracc.*, 59, 74, 86.

² Une des plus belles statues de magistrat romain (*villa Lud.*), est d'un Grec de l'empire, Zénon d'Aphrodise.

³ *M. P. Cl.*, 81. Le sacrifice de Marc-Aurèle, dans le bas-relief de l'escalier du palais des Conservateurs, au Capitole.

⁴ Selon Wagner, il remonterait encore plus haut et aurait été employé avant Phidias dans les sculptures d'Égine. (Müller, *Arch.*, p. 430.)

⁵ On les a remarqués sur une tête d'Alcibiade qui est au Louvre. Sur les colosses de Monte Cavallo, sur le discobole. (Müller, *Arch.*, p. 431.)

⁶ On multipliait ainsi les portraits des hommes célèbres.

... *Quamquam plena omnia gypse
Chryssippi...*

Juvénal, *Satires*, II, 4.

Jupiter avait fabriqué une image du Bacchus entant déchiré par les Titans : *ex gypse plastico*. (Lobeck, *Aglaoph.*, p. 571.)

On appelait cet art *gypsoplasia* (Osann., *Auct. lexic. gr.*, p. 188).

On se servait de la poix pour cette opération. Lucien (*Jup. trag.*, 33) parle d'une statue de Mercure, dans le voisinage du Pæcile, toujours couverte de poix parce qu'elle était moulée constamment par les statuaires ; plaisanterie qui est une fine louange de la beauté de ce Mercure.

⁷ Les témoignages des anciens sont positifs (Quatremère de Quincy, *Jup. Ol.*, p. 49 et suiv.). On a constaté l'existence de l'architecture peinte à Selinonte, à Égine, au temple de Thésée, au temple de Phigalie, etc. La *peinture de la pierre* dont parle Pline (XXXV, 1, 3) a été mise hors de doute, mais elle était plus ancienne que Pline ne le croyait. Il y avait à Athènes un tribunal rouge et un tribunal vert (Pausanias, I, 28, 8). On recouvrait aussi les colonnes d'un stuc blanc. *Colonnæ dealbatæ*. (Cicéron, *In Ver.*, II, 1, 55.)

⁸ Parmi les statues sur lesquelles on a signalé des traces de coloration (Voelckel, *Arch. Nachl.*, p. 80-1), je citerai les frises du Parthénon et de Phigalie ; à Paris, la Pallas de Velletri, la Vénus d'Arles ; à Florence, la Vénus de Médicis ; à Naples, un Drusus ; à Rome, le Nil, le prétendu Antinoüs du Capitole, les colosses de Monte Cavallo, l'Oreste et l'Électre de la villa Ludovisi, un Mercure (*M. Chiar.*, 579), une Domitia, bien certainement romaine, aussi bien que le bas-relief proconsulaire (*M. P. Cl.*, 59). Le vernis d'une tête d'Apollon (*M. P. Cl.*, 283) est encore visible.

⁹ Athénée, XIII, p. 608. Plutarque parle de ceux qui peignaient les statues à l'encaustique, *ἀγαλμάτων ἐχχουστῆι*. (*de Gl. Athen.*, 6.)

curieux de l'antiquité doivent savoir gré des efforts tentés pour retrouver les procédés des artistes anciens. En ce moment un sculpteur habile, M. Gibson, essaye à Rome avec une ferme conviction d'appliquer la peinture à la statuaire. Tout le monde n'est pas d'accord sur la préférence à donner aux statues peintes de M. Gibson sur celles qui ne le sont pas, mais tout le monde est d'accord sur le talent qui a produit les unes et les autres.

Quelquefois, plusieurs détails d'une statue étaient en métal ; on voit la trace d'un pareil agencement dans une tête de Minerve au Vatican¹.

Les statues en métaux précieux sont rares à Rome, parce que le prix de ces métaux a empêché qu'elles fussent épargnées. C'est pourquoi on ne trouve à Rome ni statues d'or, ni statues d'argent, bien que les premières surtout y aient existé en grand nombre². Quelquefois une couche d'or revêtait une statue d'argent. Il en était ainsi dès le temps d'Homère³. On a affirmé que les bas-reliefs de la colonne Trajane étaient au moins en partie dorés, mais ce fait ne s'est pas confirmé, et il ne reste d'or à Rome que sur quelques statues en bronze, comme le Marc-Aurèle et l'Hercule du Capitole. L'ivoire, très employé aussi par les anciens, mais trop employé aussi au moyen âge pour être conservé, est absent, sauf les diptyques des collections d'antiquités que Rome renferme.

Les statues grecques étant pour les Romains, aussi bien que pour nous, des objets d'art dont ils faisaient des collections, et les ornements de leurs demeures ; ils eurent quelquefois, comme on l'a vu beaucoup trop depuis, l'idée de les restaurer⁴, ce qui est presque toujours les altérer et les détériorer. On les raccommodait à la manière moderne, leur donnant des jambes, des bras tels quels et des têtes de fantaisie, espèce de mutilation par voie de supplément qui change si souvent le caractère et la signification véritable d'une œuvre antique, bien souvent aussi la dépare grossièrement pour la rendre plus belle à l'œil ignorant et la dénature pour la faire mieux comprendre ; barbarie qui passera de mode et dont au moins on a épargné l'affront au *torse* du Vatican et à notre Vénus de Milo.

A Rome, un affranchi romain, Aulanius Évander⁵, se permit de remplacer par une tête de sa façon la tête qui manquait à une Diane de Timothée. On fut plus respectueux pour les tableaux, personne n'osa restaurer, la Vénus Anadyomène⁶. Mais Pline semble indiquer une autre barbarie plus grande, des peintures palimpsestes recouvrant les tableaux d'Apelles⁷.

L'emploi de marbres de couleurs différentes, l'alliance du marbre et du bronze dans la même statue ou le même buste que présentent à Rome les ouvrages datant de l'empire, et qui est un signe de décadence, avait son principe dans la

¹ M. Chiar., 197. La chaux, qu'ont recouverte les sourcils modernes, a montré qu'ils étaient primitivement en métal (*St. R.*, II, 2, p. 52-3.)

² D'après un relevé des statues de Rome qu'on croit rédigé sur des catalogues du quatrième siècle, il y aurait eu à Rome : 80 statues d'or ou dorées, 3.810 statues de bronze, 46 statues d'ivoire. (Canina, *Rom. ant.*, p. 627.)

³ Comme un homme qui étend l'or autour de l'argent. (*Odyssée*, VI, 232.)

⁴ Un atelier de restauration a été découvert à Rome près du forum. On a cru découvrir des traces d'une restauration antique dans la tête dite d'Hésione de la villa Ludovisi. Selon Visconti, les bras de la Junon Barberine (*M. P. Cl.*, 550), dans l'antiquité, étaient déjà rapportés.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 5, 20. Cet Évander avait aussi de la réputation comme mouleur en argile, si c'est lui dont parle Horace à propos d'un plat de grand prix. (Horace, *Satires*, V, 3, 90.)

⁶ Pline, XXXV, 36, 28. De même, Canova refusa de refaire une jambe de la Vénus Callipyge, mal remplacée par Albacini. Sous Néron, un peintre osa refaire la Vénus Anadyomène. (Pline, XXXV, 36, 28.)

⁷ Autrefois, dit-il, *Nulla in Apellis tectoriis pictura erat.* (XXXV, 37, 6.) On gâta plusieurs fois des tableaux en voulant les nettoyer ou les restaurer. Avis aux conservateurs des musées romains et autres.

sculpture grecque, laquelle, aux meilleurs temps, faisait entrer dans la composition de ses chefs-d'œuvre l'or et l'ivoire ; c'était une altération mais un résultat de ce principe.

La coutume antique chez les Grecs d'habiller et de parer les statues sacrées¹ s'était conservé à Rome et s'y conserve encore. Tout le monde a vu la statue de saint Pierre revêtir dans les grandes solennités ses magnifiques habits de pape. On lavait les statues des dieux, on les frottait, on les frisait comme des poupées². Les divinités du Capitole avaient un nombreux domestique attaché à leur personne et qui était chargé de ce soin. L'usage romain a subsisté chez les populations latines de l'Espagne et elles l'ont porté jusqu'au Mexique où j'ai vu, à Puebla, la veille d'une fête, une femme de chambre faire une toilette en règle à une statue de la Vierge.

Enfin, un autre usage romain, celui de consacrer à l'érection des statues, comme à celle des temples, outre le butin fait sur l'ennemi le produit des amendes levées sur les citoyens, était aussi un usage grec.

La sculpture à Rome fut donc presque exclusivement grecque, par l'imitation, par les artistes, par les procédés, par les usages, comme nous avons vu qu'elle l'était en général par les types et par les sujets ; cependant, sans parler des portraits, dont il sera question tout à l'heure, un certain nombre des sujets que représentent les statues et les bas-reliefs de Rome sont romains. D'abord, ceux qui se rapportent aux dieux et au culte de Rome. Quelques divinités, bien que pélasges ou grecques d'origine, avaient pris à Rome un caractère essentiellement romain ; tel était l'antique dieu du Latium, Saturne, dont j'ai mentionné les images en expliquant leur rareté ; telle était Vesta, l'Hestia des Grecs, dans la main de laquelle Rome avait placé le palladium, symbole de sa nationalité³, et dont elle couvrait la tête du voile des vestales⁴ ; Hermès, devenu Mercure, et, comme son nom latin l'indiquait, devenu spécialement le dieu de la marchandise et des marchands⁵, ayant toujours la bourse qui figure à peine sur les monuments et chez les poètes de la Grèce. Vertumne est un dieu romain et Priape un dieu grec d'origine⁶, mais devenu très populaire à Rome ; leurs images sont romaines.

Hercule, dieu chez les Pélasges, héros chez les Hellènes, a pris à Rome un caractère champêtre ; en lui se fondent alors les deux principes dominants de la société romaine, la force guerrière et le génie agricole. Il est l'Hercule rustique⁷ et se confond avec le vieux Pan, transformé dans les forêts latines en dieu Sylvain⁸.

¹ Müller, *Arch.*, p. 48, 49. Des préceptes pour le vêtement des dieux sont donnés dans les poèmes orphiques. (Lob., *Agl.*, p. 727.)

² St Augustin, *Civ. Dei*, VI, 10. Passage tiré d'un traité contre les superstitions que saint Augustin attribue à Sénèque mais qu'on ne peut croire avoir été de lui.

³ Müller, *Arch. att.*, II, 339. Méd. de l'impératrice Sabine.

⁴ *Ibid.*, 340. Médaille de Q. Cassius. La Vesta Giustiniani (*Ibid.*, 328) avec le voile est la Vesta romaine ; la Vesta sur le putéal du Capitole, qui n'a rien de romain, est l'Hestia grecque.

⁵ Divinités prises dans un sens romain sur un bas-relief (*M. P. Cl.*, 430. Ger., *St. R.*, II, 2, p. 205-6).

⁶ Priape était une transformation du Pan pélasge, dieu de la nature et de la vie. Priape ou Vertumne (*M. P. C.*, 56).

⁷ La tradition grecque, suivant laquelle la corne arrachée par Hercule au fleuve Achéloüs devint la corne d'abondance, conduisait naturellement à considérer le vainqueur d'Achéloüs comme dispensant l'abondance des biens et en particulier des fruits ; pour cela, il suffisait de placer cette corne dans la main d'Hercule ; c'est ce que l'on fit et c'est ce que l'on voit dans plusieurs représentations romaines de l'Hercule rustique, de l'Hercule sylvain. (*M. P. Cl.*, 565 ; *Villa Borghèse, S. des Hercules*, Hercule portant des fruits.)

⁸ J'ai établi l'identité et la synonymie de Pan dieu pélasge et de Sylvain dieu latin. C'est à cause de son origine pélasge que Sylvain avait un temple en commun avec Hercule (Beck., *August.*, II, 97), et à cause de sa

A Rome appartient encore tout ce qui, dans les sculptures romaines, se rapporte aux origines mythologiques de la ville de Romulus. Les bas-reliefs où l'on voit Mars qui s'approche de Rhéa Sylvia¹ endormie, ou les enfants du dieu et de la louve leur nourrice². Ces bas-reliefs sont en général assez grossiers et conformes à la rudesse romaine par l'exécution autant que par le sujet. On doit considérer aussi comme romaine toute sculpture qui se rapporte aux amours de Didon et d'Énée³, invention de Virgile. Quant aux événements de l'histoire romaine antérieurs à l'empire, ils sont très rares sur les bas-reliefs, parce que, comme je l'ai dit, les bas-reliefs sont en général du temps de l'empire. Cependant **Coriolan désarmé par sa mère et sa femme** a été trouvé parmi les peintures de la Maison-Dorée de Néron⁴, singulier refuge d'un souvenir républicain !

Mais si les faits de l'histoire romaine proprement dite sont rares sur les bas-reliefs, ceux-ci nous présentent en abondance une autre portion de cette histoire, car ils nous offrent un tableau assez complet de la vie religieuse, guerrière, domestique et champêtre des Romains. Grâce à eux, on assiste aux pompes religieuses et aux sacrifices⁵. Ici encore les modèles grecs, ne manquaient pas aux Romains. Pline indique plusieurs sculpteurs grecs qui s'étaient voués spécialement aux *sacrifiants*⁶. Même la contemplation des entrailles des victimes n'était pas plus dans l'art que dans la religion, exclusivement romaine⁷ ; mais les sacrifices figurés sur les bas-reliefs n'en sont pas moins marqués d'un caractère très romain ; le jeune *Camille* ou *Assistant* du Capitole est romain, et on n'a pu représenter qu'à Rome les *suovitaurlia*⁸, qui consistaient dans l'immolation d'un porc, d'une brebis et d'un taureau, cérémonie exclusivement romaine et qui accompagnait le recensement des citoyens.

Divers bas-reliefs se rapportent à la religion populaire dont ils expriment la naïveté. Le plus remarquable à cet égard est celui où l'on voit une vache devant

provenance latine qu'une statue de Sylvain s'élevait devant le temple de Saturne (Pline, XV, 20, 4). Hercule et Sylvain souvent confondus, étaient cependant deux personnages distincts. Ils figurent tous les deux sur un même bas-relief. (*M. Chiar.*, 636.)

¹ Mars venant à travers les airs (*M. P. Cl.*, 452), dans lesquels il est comme suspendu, *pendens*, expression de Juvénal (*Satires*, XI, 117), qui dit ce sujet ; les deux Enfants et la Louve étaient une décoration ordinaire des casques romains. Mars conduisant Rhéa Sylvia comme sa fiancée, vêtu (*M. P. Cl.*, 465), bas-relief plus chaste que le premier, est par cela même plus romain. Ce sujet est rattaché aux origines troyennes sur l'autel de Faventinus (*M. P. Cl.*, 44). On l'avait figuré sur le fronton du temple de Vénus, et Rome, dont le nom où entraient Vénus, mère d'Énée, et Rome fondée par Romulus, contenait une double allusion aux mêmes origines. Le cavalier debout près de son cheval devant un temple (bas-relief de la villa Albani, grand salon), pourrait bien être un des Dioscures apparaissant dans le forum après le combat du lac Régille, et le temple celui de Castor et Pollux, qui fut élevé au lieu de l'apparition.

² *M. P. Cl.*, 452. 446. Les auteurs de ces bas-reliefs ont eu devant les yeux la fameuse louve du Capitole, ouvrage étrusco-romain.

³ Statue de Didon qui va se donner la mort (*M. P. Cl.*, 393) ; bas-relief d'Énée et Didon à Carthage (*ibid.*, 20). La statue de Didon a été restaurée d'après une autre Didon qui tient un poignard et n'a, comme celle-ci, de chaussure qu'à un pied. (Visconti, *M. P. Cl.*, p. 80.)

⁴ S. Bartoli, *Adm. rom.*, 83.

⁵ Instruments du culte, frise d'un temple de Neptune, *M. Cap.*, *salle des Philosophes* ; sur la frise du temple de Vespasien ; sur l'arc des Argentarii.

⁶ *M. Chiar.*, 5.9, 560. Sacrifice de jeunes filles à Minerve, parmi lesquelles semble figurer Minerve (*M. P. Cl.*, 614). Un homme faisant une libation, une femme, la tête voilée, brûlant de l'encens (*M. Capil.*, grand salon.)

⁷ Pausanias le dit expressément (VI, 2, 2). Aristolaus avait peint une immolation de bœufs (Pline, XXXV, 40, 12) : Sthénis, sculpté (Pline, XXXV, 56, 17), et Apelles peint des Vierges sacrifiant (*ibid.*, 35, 33). Visconti pense qu'un bas-relief du Vatican (*M. P. Cl.*, 94), où l'on voit des jeunes filles et un taureau, peut venir de là. Je fais remarquer que ce bas-relief rappelle une sculpture du Parthénon (Müller, *Att.*, I, pl. XXIV ; 116), ce qui exclut l'interprétation par un Bacchus tauriforme et montre qu'il s'agit d'un taureau qu'on va sacrifier. Un mouton égorgé sur un autel et dont les entrailles sont mises à nu (*M. P. Cl.*, 151) ; tel devait être à Olympie le chien dont le corps ouvert laissait voir le foie. (Pausanias, VI, 2, 2.)

⁸ *Villa Borghèse*, I, 17.

une chapelle¹ et une espèce de goupillon près d'un grand vase lustral ; la vache est accompagnée d'un paysan qui porte suspendus à sa houlette deux canards, sa modeste offrande, destinée au prêtre qui doit faire la lustration et qui n'est pas encore sorti de la chapelle ; en attendant, un veau tête la vache qui boit l'eau sacrée. Une scène semblable a dit se passer maintes fois près de la fontaine de Sainte-Marie-Majeure, aux environs de l'église de Saint-Antoine, où l'on bénit les animaux. Sur un autre bas-relief, un personnage, dans lequel on hésite à voir un prêtre ou un villageois et que je crois un prêtre de campagne, trait une vache pour faire de son lait une offrande champêtre².

Quant aux différentes phases de la vie domestique des Romains, les deux principales, le mariage et les funérailles se rencontrent sur les bas-reliefs. On voit un jeune homme vêtu à la romaine et une jeune fille à demi-voilée³ ; derrière l'un est un homme, derrière l'autre une femme, probablement le père et la mère du marié et de la mariée ; l'homme tient un rouleau qui doit être l'acte de mariage, le contrat ; près du jeune homme est Minerve, et Junon Pronuba étend les mains sur le couple qui s'unit comme pour le bénir. Junon représente le caractère religieux et l'homme au rouleau le caractère civil des noces romaines. La cérémonie sacrée, ce qui correspondait à notre messe de mariage, consistait dans une immolation qu'indique un taureau conduit par deux sacrificateurs et dans des libations et des offrandes indiquées par une femme tenant une cruche et une autre portant sur un plat des fruits. L'Hymen, ou peut-être le paranymphe — notre garçon de noces — est figuré avec un flambeau, ce *flambeau de l'hymen* de classique mémoire, remplacé aujourd'hui par les cierges qu'on place aux mains des conjoints.

Dix enfants tapis gracieusement dans deux nids⁴, comme de petits oiseaux, font très vraisemblablement allusion à quelque exemple extraordinaire de fécondité.

Pour les pompes funèbres, on en possède une représentation très détaillée dans divers bas-reliefs, et particulièrement dans plusieurs fragments conservés à Saint-Jean de Latran. Le cadavre est entouré de pleureuses, *præficæ*⁵, payées pour gémir et s'arracher les cheveux, et la roule que suivra la procession funèbre est marquée par des simulacres en bois des principaux monuments publics devant lesquels elle doit passer. J'y reviendrai en parlant des tombeaux.

Un curieux bas-relief⁶ nous montre un Romain faisant son testament. Dans sa main est le volumen déroulé qui contient ses dernières volontés. Il est assis sur un lit ; une femme, sans doute la sienne, est assise à côté de lui, le bras passé autour de son col, peut-être en vue du testament ; un homme est là portant sur une tablette des pièces de monnaies pour exprimer la vente simulée qui était à Rome une manière de tester, *per æs et libram*. On a donc sous les yeux non seulement un acte légal, mais une formalité de la jurisprudence romaine.

Êtes-vous curieux d'assister, sans y être invité, à un repas de famille⁷ ? Vous n'aurez que l'embarras du choix ; vous pouvez même surprendre une Romaine dans sa vie privée, jouant de la Ivre pour apprendre à danser à un chat qui se

¹ *M. P. Cl.*, 157.

² *M. P. Cl.*, 235.

³ *M. P. Cl.*, 522.

⁴ *Vatican, gal. des Candélabres*, 2.

⁵ Il faut renoncer, je crois, à voir une *præfica* dans l'Hécube du Capitole ; mais on peut en reconnaître une dans la figure de femme du Musée Chiar., 580.

⁶ *M. Capit.*, galerie.

⁷ Les repas sont fréquemment représentés sur les monuments funèbres. (Voyez chap. XIV.)

dresse sur ses pattes de derrière en cherchant à happer deux canards¹, et voir jusqu'à ses pantoufles sous le lit où elle est couchée².

Mais ce sont surtout les scènes de la vie agricole et champêtre, si chère aux Romains, que représentent les bas-reliefs. On peut suivre tous les détails de la vie rurale dans ces Géorgiques d'un nouveau genre et qui complètent les *illustrations* de l'agriculture antique fournies par les peintures du manuscrit de Virgile, un des plus précieux trésors de la bibliothèque vaticane. Sur ces bas-reliefs, on voit exécuter les travaux de la moisson³ et ceux de la vendange⁴, les épis coupés et mis en gerbes, apportés sur un char à roues pleines, comme sont encore quelquefois les chars rustiques usités dans la campagne de Rome, le moulin à bras, le four et jusqu'à la fabrication du pain⁵, le raisin amené au pressoir et foulé⁶, sujet bien souvent reproduit.

En passant des travaux de l'agriculture au soin des troupeaux, nous passons des Géorgiques aux Bucoliques⁷ sans quitter les bas-reliefs. Voici un berger avec son chien et deux bœufs⁸ ; en voilà un autre gracieusement endormi au milieu de ses chèvres⁹, celui-là est le bouvier, celui-ci est le chevrier des églogues ; un relief de la villa Albani est toute une idylle et tout un paysage. Trois bergers regardent dans une coquille, où ils ont aperçu une perle ; une colline sur le penchant de laquelle des chèvres reposent s'élève au bord de la mer ou d'une rivière qui porte des barques¹⁰. La plupart de ces scènes rustiques et pastorales ont dû être copiées à Rome d'après nature, mais elles étaient familières à l'art grec ; on les rencontre déjà dans Homère sur le bouclier d'Achille¹¹ et dans Hésiode sur le bouclier d'Hercule¹², où elles sont placées en opposition aux scènes guerrières.

En Grèce, certains sculpteurs se consacrèrent spécialement à représenter des chasseurs, comme d'autres à représenter des sacrificateurs, des athlètes et des philosophes¹³. Les Romains imitèrent encore l'art grec en ceci ; de là sans doute, et peut-être d'après Aristide qui peignait les chasseurs *avec le gibier*¹⁴, le chasseur debout montrant un lièvre qu'il a pris à la course¹⁵, de là le beau bas-relief du chasseur endormi¹⁶. J'ai dit que les chasses au lion, souvent imaginaires, des empereurs, imitées de celles de Babylone et d'Égypte, pouvaient avoir pour modèle la chasse au lion d'Alexandre par Lysippe.

¹ *M. Capit.*, salle des philosophes.

² *Villa Borghèse, salon*, 7.

³ *M. Capit.*, salle des philosophes.

⁴ *M. Chiar.*, 610-12. Le labourage et le sarclage (*M. de Saint-Jean-de-Latran*).

⁵ *M. de Saint-Jean-de-Latran*. Garaccci, pl. XXXII, p. 52. Dans ces divers travaux champêtres, le bufle ne paraît jamais, les anciens Romains ne l'employaient point. On croit qu'il est venu avec les Lombards.

⁶ J'aurai occasion d'y revenir à propos des représentations bachiques sur les monuments funèbres. L'action de deux hommes qui, pied contre pied, tirent à eux chacun de son côté, se rapporte à la foulure du vin : on a cru la trouver décrite par Hésiode. (*Se. Herc.*, 201-2.)

⁷ Les deux sont représentées dans un bas relief (*M. Chiar.*, 127) par un berger et par un char qui emporte la moisson.

⁸ *M. Chiar.*, 269.

⁹ *M. P. Cl.*, 153. Autre berger dormant. (*M. Chiar.*, 340.)

¹⁰ *Villa Borghèse*, III, 3. Autre paysage en bas-relief (*M. Capit.*, salle des Philosophes), avec la vue d'une rivière, d'un pont et d'un temple.

¹¹ *Iliade*, XVIII, 542-87.

¹² *Sc. Herc.*, 236.

¹³ Pline en cite plusieurs.

¹⁴ *Cum captura*. (Pline, XXXV, 36, 36.)

¹⁵ Il y a des chasseurs qui poursuivent le lièvre sur le bouclier d'Hercule. (Hésiode, *Se. Herc.*, 304.)

¹⁶ *M. Capit.*, salle des Hercules, 33. Ce chasseur est Romain, car sur un côté de la plinthe on lit : *Polytimus libertus*.

La pêche, cette occupation tranquille qui contraste avec l'exercice violent de la chasse, a inspiré aussi, mais plus rarement, l'art¹ et la poésie antiques. Cependant Théocrite a peint avec un grand charme la condition paisible de ses vieux pêcheurs². Le vieux pêcheur africain³, dont j'ai parlé, n'a rien en lui de cette poésie ; c'est un esclave, et on le voit bien à son air pileux et misérable ; mais la poésie des pêcheurs d'idylle se retrouve dans la gracieuse figure d'un petit pêcheur qui dort la tête appuyée à son genou⁴ et aient encore, malgré le sommeil qui est venu le surprendre, son panier rempli de poissons.

Les Grecs ont excellé dans le portrait ; mais, bien que leurs disciples en ceci comme en toute chose, les Romains ont eu le mérite de créer le portrait romain ; et je ne parle pas des images qui reproduisent les traits des hommes célèbres et sur lesquelles le rôle que ces hommes ont joué dans l'histoire me force à m'arrêter, je parle de cette foule de personnages inconnus, de mortels sans nom dont, quand on traverse les galeries du Vatican, les visages vous regardent passer. Combien l'on est assuré que ces visages sont ressemblants ! quelle vérité, quelle individualité⁵ ! Il en est beaucoup que la statuaire grecque, amoureuse du beau, n'eût pas daigné reproduire. Comme l'originalité du modèle est vivante dans ces bustes parfois disgracieux⁶, mais toujours vigoureusement caractérisée, et en même temps comme ces individus si divers ont tous le cachet du sérieux et de la force ! Comme, pris dans leur ensemble, ils offrent le portrait fidèle d'un personnage aussi célèbre qu'ils sont obscurs, le portrait du peuple romain !

Les têtes de deux époux, représentés au-devant de leur tombeau d'où ils semblent sortir à mi-corps et se tenant par la main⁷, sont surtout d'une simplicité et d'une vérité inexprimable. La femme est assez jeune et assez belle, l'époux est vieux et très laid ; mais ce groupe a un air honnête et digne qui répond pour tous deux d'une vie de sérénité et de vertu. Nul récit ne pourrait aussi bien que ces deux figures transporter au sein des mœurs domestiques de Rome ; en leur présence on se sent pénétré soi-même d'honnêteté, de pudeur et de respect, comme si on était assis au chaste foyer de Lucrece.

Il est une autre sorte de portraits : les personnifications allégoriques des lieux, des provinces, des villes, des montagnes, des fleuves, des routes mêmes et, ce qui est encore plus singulier, des corps politiques, comme le *sénat*⁸. De telles personnifications ne furent point inconnues à l'art grec et lui furent quelquefois empruntées par l'art romain ; mais celui-ci s'y complut particulièrement et les multiplia davantage à mesure que le goût de l'allégorie, aussi ancien que la poésie et la sculpture grecques, prévalut au sein de la décadence toujours croissante de la littérature et de la sculpture romaines.

¹ Philostrate, *Im.*, 1, 13.

² Théocrite, *Idylle*, XXI.

³ *M. Vatican, gal. des Candélabres*, 177.

⁴ *M. Chiar.*, 287. Pêcheur dans une barque jetant son filet, fragment de bas-relief (*M. Capit.*, salle des Philosophes) cité plus haut.

⁵ Voyez la figure brutale (*M. P. Cl.*, 248) trouvée dit-on dans le tombeau des Scipions ; sans doute un de leurs affranchis, bon type de la canaille énergique de Rome.

⁶ L'usage grec de mouler sur le vif dut passer à Rome, où l'on moulaient en cire sur le visage des morts. Ces masques étaient conservés dans les familles et portés aux funérailles.

⁷ *M. P. Cl.*, 388. On les a appelés sans aucune raison Caton et Porcie.

⁸ Le personnage en toge et assis dans l'apothéose de Faustine la jeune (*pal. des Cons.*) est le sénat, selon Visconti.

Dès les plus beaux temps, Euphranor¹ avait personnifié la Grèce et Areté, la vertu dans le sens de *vaillance* ; devançant ainsi les sculpteurs romains qui devaient donner sur les bas-reliefs à Rome pour compagne *Virtus*, la même qu'*Areté*². Panœnus avait peint à Olympie la Grèce et près d'elle Salamine tenant un rostre de vaisseau³ semblable à ceux qui, en mémoire d'un autre triomphe naval, décorèrent la tribune romaine et lui donnèrent son nom.

Les villes grecques furent représentées aussi par les artistes grecs. Sparte, victorieuse à Ægos-Potamos par Aristander⁴. Quand Épaminondas éleva Thèbes au premier rang, un sculpteur, enfant de Messène, son ancienne rivale, fit la statue de Thèbes⁵, qu'on plaça dans un temple près de celle d'Épaminondas. A peine Mégalopolis fut-elle fondée qu'elle consacra dans un temple son image, œuvre de Céphisodote⁶.

Ces personnifications glorieuses des cités grecques au temps de leur liberté, quand elles l'ont perdue font place à l'apothéose que décernent à leur maître l'Europe et l'Asie subjuguées par Alexandre⁷. Nous sommes sur la voie des apothéoses, moins excusables, que l'art romain prodiguera aux plus vils empereurs quand sera venu le jour de la servitude⁸.

J'ai déjà parlé d'un beau symbole de la ville d'Antioche⁹, imité selon toute vraisemblance d'une statue d'Eutykidès, élève de Lysippe, qui remontait au temps où Antioche ne faisait point encore partie d'une province romaine, mais était une ville indépendante et superbe ; en effet, elle n'a point l'air humilié des cités vaincues¹⁰. Antioche, ou selon d'autres la Fortune d'Antioche, est assise fièrement, dominant le fleuve Oronte, qui coulait à ses pieds et qui est personnifié ici par un jeune homme en demi-figure, car on étendait l'anthropomorphisme aux fleuves et aux montagnes, c'est-à-dire aux dieux des fleuves et aux démons des montagnes. Il suffit de rappeler l'*Ilissus* du Parthénon, l'*Alphée* du temple de Jupiter à Olympie et le mont Latmus des bas-reliefs où est représenté le sommeil d'Endymion. Il en était de même des pays, Némée est figurée par une femme tenant une palme dans un bas-relief de la villa Albani¹¹ ; on se souvient qu'un sculpteur grec avait figuré la victoire de Némée, car les Grecs personnifiaient non seulement la *Victoire* en général, mais telle ou telle victoire en particulier¹², ce qu'à ma connaissance n'ont jamais fait les Romains.

Ces portraits symboliques de pays, de villes, des fleuves, des montagnes, se retrouvent dans les produits de la sculpture romaine. Les provinces ont souvent l'attitude moine de la défaite, debout ou assises à terre comme des femmes en

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 19, 28.

² Sur un bas-relief (*villa Panfili*), un sculpteur, qui a singulièrement romanisé le sujet d'Hippolyte partant pour la chasse, a placé près de lui *Virtus*, tandis que *Rome* tient les chevaux, parce que ces figures allégoriques paraissent ainsi dans les *Chasses des empereurs*. (Bas-relief au *palais Mattei*, dans l'escalier.)

³ Pausanias, V, 11, 2.

⁴ Pausanias, III, 18, 5.

⁵ Pausanias, IV, 31, 8.

⁶ Pausanias, VIII, 30, 5.

⁷ Bas-relief Chigi.

⁸ Déjà Lysandre avait été honoré comme un dieu (Plutarque, *Lys.*, 18). Damias avait représenté Lysandre couronné par Neptune. (Pausanias, X, 9, 4.)

⁹ *M. Vatican*, S. des Candélabres, 181. Un petit bronze très semblable au musée Kircherien.

¹⁰ Antioche est encore représentée ainsi sur les monnaies coloniales du temps de Caracalla. A cette époque on l'eût faite plus humble, mais on continuait à reproduire l'ancienne image qui avait cessé d'être vraie.

¹¹ Sur le grand cratère des travaux d'Hercule.

¹² A Sparte, deux Victoires portées sur des aigles en mémoire de deux défaites des Athéniens. (Pausanias, III, 17, 4.)

deuil¹, ou même, sous l'empire, agenouillées devant un soldat, aux pieds duquel c'est Rome qui devrait être à genoux².

Les colonies romaines étaient de petites Romes, aussi elles sont faites à la ressemblance de Rome, et costumées parfois en amazone³ comme elle, mais jamais que je sache, en Minerve.

Rome qui, après Adrien, a revêtu le long manteau royal de l'Orient⁴, est représentée à côté de la Fortune⁵ ou accompagnée de provinces et de villes célèbres ; la Sicile et Palerme⁶ dans un bas-relief du Vatican ; l'Afrique sur un bas-relief de la villa Albani a une figure de négresse.

Claude, qui consacra beaucoup de temps à l'étude des antiquités étrusques, avait droit à un hommage particulier des villes d'Étrurie ; aussi ces douze villes⁷, représentées par leur divinités locales⁸, étaient-elles figurées sur un trône dédié à cet empereur.

Tarquinius, ancienne patrie de la divination étrusque, a un livre où elle lit l'avenir.

Tout le monde sait par deux vers de *Mithridate* que Rome avait coutume de promener dans ses triomphes des statues (quelquefois aussi des tableaux) qui représentaient les pays subjugués ; c'est ce que veut dire :

*Et gravant en airain ses frêles avantages
De mes États conquis enchaîner les images.*

Des femmes, personnifiant des régions barbares, suivaient la procession triomphale d'Antiochus Épiphanes⁹.

Dans les triomphes figuraient aussi des images de fleuves ; les bas-reliefs de l'arc de Titus en offrent un exemple intéressant : la statue du Jourdain est portée par des soldats¹⁰.

Cet usage de personnifier les villes, les montagnes, les fleuves, s'est prolongé très tard et a même survécu au paganisme, comme on en trouve la preuve à la bibliothèque vaticane dans les vignettes du manuscrit de *l'Histoire de Josué*, où paraissent *Jéricho* sous la forme d'une femme, et, sous la figure d'un vieillard, le *mont Hébal* et le *Jourdain*. Enfin le paganisme, en rentrant dans l'art à l'époque de la Renaissance, a représenté dans les loges de Raphaël le Jourdain tout à fait à l'antique, comme un fleuve-dieu. Le goût des personnifications alla si loin à

¹ Deux provinces vaincues (*cour du palais des Conservateurs*). Deux figures (*M. Chiar.*, 71 et 561) données pour des provinces n'en sont pas. Une province barbare au pied de laquelle on a écrit le nom moderne d'*Ungaria* (*M. Capit.*, sous le péristyle). Un jeune homme à la longue chevelure, vêtu d'un sagum (*M. P. Cl.*, 600), peut représenter un peuple ou un pays barbare.

² *Villa Médicis*, façade du Casino.

³ Surtout les villes d'Asie, pays où l'on croyait qu'avaient habité les Amazones ; par exemple, Éphèse (*Müller, Att.*, 1, 376).

⁴ Statue dans le jardin de la villa Médicis.

⁵ *M. P. Cl.*, 401. Ou bien c'est Virtus et Concordia (*St. r.*, II, 2, p. 173).

⁶ *S. des Candélabres*, 210. Palerme ? à cause de sa couronne murale de ville et du gouvernail qu'elle tient et qui indique un port de mer. Elle tient aussi un *volumen*. Sont-ce les droits municipaux de Palerme ou le compte de ses impôts ? M. Gérard voit dans cette figure douteuse de ville une Fortune.

⁷ Bas-relief du musée de Saint-Jean-de-Latran, dans lequel on croit reconnaître Vetulonia, Tarquinius, Vulci et une indication de Laurentum. (*Garrucci*, pl. X, p. 19.)

⁸ Le *Génie* ou la *Fortune* de la ville.

⁹ Athénée, V, p. 201.

¹⁰ L'idée de glorifier la conquête de l'Égypte n'était peut-être pas étrangère aux auteurs des statues du Nil. On faisait au Tigre, à cause de sa grande célébrité, l'honneur de le placer en pendant du Tibre, si, comme le dit Visconti (*M. P. Cl.*, I, p. 72), le Nil du Capitole a été un Tigre, d'après lequel un autre fleuve (*M. P. Cl.*, 600) aurait été si hardiment restauré en Tigre par Michel-Ange.

Rome qu'on y peut voir le champ de Mars figuré par un jeune homme¹, la voie Appienne par une femme couchée près d'une roue², ou tenant d'une main un fouet et de l'autre un roseau qui fait allusion aux marais Pontins³, et je crois aussi le port de Carthage⁴, enfin, comme nous l'avons vu, un personnage, qu'on n'est pas moins étonné de voir représenté par un type individuel, le sénat romain. Parrhasius avait peint le démos attique⁵.

Je vais parler de deux arts dont il n'existe à Rome qu'un petit nombre de monuments, la peinture et la mosaïque. Mais auparavant je dois mentionner une classe d'objets qui se rapporte aux arts du dessin ; ce sont les **cistes**, vases de bronze d'une forme particulière ornés de figures en relief et de figures tracées au trait, ce qu'on appelle des **graphiti**.

La plus remarquable pour la beauté, et un des plus admirables spécimens de l'art antique que renferme Rome, est la ciste Ficoroni⁶.

Tout autour de la ciste sont tracés à la pointe quelques incidents de l'expédition des Argonautes qui se rapportent au combat du ceste, dans lequel Pollux vainquit Amycus, roi des Bebryces⁷. Ces dessins sont du plus beau style grec, et cependant ils ont été exécutés à Rome vers le cinquième siècle par Novius Plautius⁸. Rien ne prouve mieux à quel point dès cette époque l'art grec avait pénétré chez les Romains. Les figures placées sur le couvercle et les pieds de la ciste sont très inférieurs aux dessins et fournissent un type de l'ancien style itاليote sur lequel on voit pour ainsi dire le style grec ; peut-être légèrement modifié dans l'exécution par le *faire étrusque*⁹, venir se greffer.

La peinture eut sous la république un emploi bien romain : elle fut employée souvent à embellir le triomphe et à décorer la victoire. La peinture était une partie nécessaire des splendeurs du triomphe. Paul-Émile envoyait chercher Métrodore pour orner le sien en même temps que pour instruire ses fils.

Plusieurs généraux romains commandèrent des tableaux de bataille qui représentaient leurs exploits et qu'ils exposaient dans le forum. Valérius Messala, Scipion l'Asiatique et Hostilius Mancinus firent ainsi une exhibition triomphale, le premier au moyen d'une peinture qu'il avait placée sur un des côtés de la curie, celui sans doute qui regardait le forum ; le sujet de ce tableau était la victoire qu'il avait remportée en Sicile sur le roi Hiéron. Hostilius Mancinus exposa dans le forum un tableau de la prise de Carthage, on il était entré le premier. Scipion l'Asiatique, plus superbe, avait placé le sien dans le temple du Capitole, son

¹ Sur la base de la vraie colonne Antonine, dans le jardin du Vatican, et peut-être aussi dans le bas-relief de l'apothéose de Faustine la jeune. (*Palais des Conservateurs*.)

² Arc de Constantin ; bas-relief du temps de Trajan qui avait restauré la voie Appienne.

³ Bas-relief d'un autel votif (péristyle du *musée Capitolin*). Près de la figure couchée s'élève une pierre milliaire avec ces mots : **Salvos venire**.

⁴ Bas-relief d'Énée et Didon (*M. P. Cl.*, 20), J'interprète ainsi une grande figure qui ne peut être l'ombre d'Anchise ni un pilote troyen, comme le veut Visconti et que Zoega déclare ressembler à un fleuve.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 36, 8-9.

⁶ Au musée Kircherien. On en a trouvé d'autres à Palestrine, dont plusieurs sont aussi très belles (bibliothèque du palais Barberini). Quelques-unes ont été acquises par la France avec le musée Campana. Les cistes contiennent souvent des ornements de femme et avaient aussi un sens mystique. Müller (*Arch.*, p. 989) pense que celles de Préneste étaient offertes par des femmes à la Fortune.

⁷ Cette lutte, célébrée par la poésie épique (*Argonotiques*, II, 99-97) avait été mise en comédie par Épicharme.

⁸ L'inscription, en vieux latin, porte : *Novios Plautois (pour Plautios) med Romai fecit Dindia Macolnia filea dedit*. On a retrouvé à Palestrine le tombeau d'un L. Magulnius, fils de Plautius, ce qui fait penser que la famille de l'artiste, alliée à celle de la donataire, était établie à Préneste. Un autre Novius, beaucoup moins ancien, à en juger par le latin de son épitaphe, Novius Blesamus, était sculpteur à Rome (Brunn, *Gesch. d. Gr. K.*, I, p. 614.)

⁹ C'est le jugement de M. Gerhard. Quelques détails aussi ont paru rappeler l'Étrurie, entre autres le Génie de la Mort. Mais, quoi qu'il en soit de l'exécution et des détails ; le style des dessins est grec.

sanctuaire de famille ; il représentait la défaite d'Antiochus. Mancinus, qui n'était pas un aussi grand seigneur que Scipion et qui avait besoin des suffrages populaires pour être consul, fit ce que du reste n'avait pas dédaigné de faire un Valérius, il exposa dans le forum le tableau de ses prouesses, puis, en candidat complaisant, se chargea d'en faire la démonstration, expliquant au peuple comment tout s'était passé, ce qui déplut fort à celui qui avait pris Carthage, Scipion Émilien. Aujourd'hui on voit à Rome des charlatans de diverses sortes exposer sur la place publique des peintures qui retracent soit une guérison merveilleuse, soit quelque miracle apocryphe et en relater emphatiquement toutes les circonstances. Je ne compare point, mais Mancinus n'était-il pas aussi un peu charlatan ? Rienzi, qui tenta au quatorzième siècle de refaire la république romaine et qui en toute chose voulait imiter les anciens Romains, étalait aussi sur les murs de l'église d'Araceli, au Capitole, des peintures de circonstance pour émouvoir en sa faveur ce peuple, que, depuis la figure placée près du corps de César et représentant le dictateur tout sanglant de ses blessures, jusqu'aux crucifix qui semblent saignants et que mettent parfois près d'eux des prédicateurs en plein vent, on a toujours pris par les yeux.

Deux généraux romains se firent peindre en triomphateurs dans deux temples¹, enfin deux membres de la famille Sempronia, illustrée par les Gracques, placèrent, comme Scipion l'Asiatique, dans un temple une peinture qui rappelait leurs victoires.

Le premier, pendant la guerre contre Annibal, commandait près de Bénévent un corps d'armée dans lequel se trouvaient un grand nombre de Volons, c'est-à-dire d'esclaves auxquels on avait promis la liberté au bout d'un certain temps de service. Ces esclaves, qui servaient depuis deux ans, attendaient avec impatience leur affranchissement. La veille d'une bataille, Sempronius leur déclara que celui qui le lendemain apporterait la tête d'un ennemi serait libre, que celui qui abandonnerait son rang serait puni comme un esclave, c'est-à-dire crucifié. Animés par l'espoir de la liberté, les Volons se battirent très bien, seulement on s'aperçut que le temps qu'ils mettaient à couper les têtes des ennemis et le soin qu'ils apportaient à conserver ce trophée libérateur nuisaient au succès de la bataille ; Sempronius leur fit dire de jeter les têtes, de ne songer qu'à attaquer, et que le don de la liberté était assuré à tous ceux qui se conduiraient bravement. Après la victoire, il les déclara tous libres, même quatre mille d'entre eux qui avaient donné mollement durant l'action. Cette armée d'affranchis triomphants revint à Bénévent dans un délire de joie qui ressemblait à l'ivresse. Les habitants de la ville sortirent à leur rencontre, les embrassèrent, les fêtèrent, leur offrirent avec empressement l'hospitalité ; des tables étaient placées en plein air devant les maisons. Les nouveaux hommes libres, invités par les Bénéventins, s'y assirent et festinèrent joyeusement avec leurs hôtes, portant sur la tête le bonnet signe d'affranchissement, ou debout ils se servaient les uns les autres et mangeaient en même temps. Sempronius fit faire et plaça dans le temple de la Liberté, érigé par son père sur le mont Aventin², un tableau de

¹ M. Fulvius Flaccus dans le temple de Vertumne et L. Papirius Cursor dans le temple de Consus (Festus, p. 209). Comme on sacrifiait Vertumne et à Consus au mois d'août sur l'Aventin, Becker (*R. Alterth.*, p. 489) incline à placer leurs temples sur cette colline. Vertumne et Consus étaient deux vieilles divinités sabines, les Fulvii et les Papirii deux familles sabines ou au moins sabelliennes. J'ai dit pourquoi.

² Tite-Live, XXIV, 16. Les noms de **temple** de la Liberté et d'**atrium** de la Liberté ont produit dans la topographie romaine une confusion que je crois pouvoir éclaircir. Il n'y eut jamais à Rome qu'un temple de la Liberté, celui que le père de ce Sempronius avait élevé sur le mont Aventin. Mais il y eut à Rome deux **atria Libertatis** qui ne doivent point être confondus avec le **temple** de la Liberté ; **atrium** n'est synonyme de **templum** qu'en poésie, en prose un **templum** est un lieu saint, un **atrium** n'est pas un lieu saint : ce mot

cette fête singulière, tableau que Tite-Live semble avoir vu et nous faire voir par sa narration aussi pleine de vivacité qu'une kermesse de Téniers.

Quant à l'autre Sempronius, après avoir triomphé de la Sardaigne il plaça dans le temple de Matuta un tableau qui représentait la figure de cette île et les combats qu'il y avait livrés¹. C'était une carte géographique avec des sujets grossièrement indiqués de même que sur certaines cartes du seizième siècle. Les cartes du P. Danti, qui tapissent une galerie du Vatican, peuvent aussi en donner une idée. Celle-ci, comme le sont souvent les cartes du seizième siècle, était accompagnée d'une inscription ; on y lisait que la Sardaigne avait été soumise par l'armée romaine, sous le commandement et les auspices de Sempronius et que 80.000 Sardes avaient été tués ou faits esclaves. Ici l'accessoire était le principal ; l'inscription en disait plus que le tableau, lequel avait seulement pour but d'être le signe mnémorique d'une grande victoire. Un autre exemple d'une peinture destinée à agir sur le peuple, mais en produisant un effet tout différent, fut l'exhibition d'un tableau, montré par Gabinius à la multitude pour exciter sa haine jalouse contre les richesses de Lucullus, et où était représentée la somptueuse villa de l'opulent Romain, villa immense et qui couvrait tout l'espace qu'occupe aujourd'hui la ville de Frascati.

Enfin, on portait à Rome des tableaux dans les triomphes ; Pompée en fit porter un devant lui où se voyaient la vie et la mort de Mithridate² ; César, des peintures qui représentaient tous les ennemis qu'il avait vaincus, sauf Pompée³, car l'on ne triomphait pas dans les guerres civiles. Bel usage romain !

Mais si, le plus souvent, à Rome, la peinture figurait comme subordonnée à l'art véritablement romain, la conquête, elle, n'avait certainement alors que des modèles grecs. Les modèles étrusques étaient tombés en discrédit depuis que la passion de l'hellénisme s'était emparée de toutes les âmes. Si, au temps de la seconde guerre punique, on voit encore des peintres étrusques employés décorer des vaisseaux, c'est une application inférieure de l'art.

Rome emprunta à la Grèce les procédés de la peinture avec l'art dont ils faisaient partie. L'usage de la peinture murale⁴, de la peinture à la détrempe¹ et de

désigne la cour intérieure d'une maison et plus généralement un espace entouré de portiques ou enfin un lieu vaste comme le dit Servius (*Æn.*, I, 526), qui cite à cette occasion l'atrium de la Liberté. Un *atrium libertatis* était un édifice où l'on affranchissait les esclaves, où devait se faire tout ce qui concernait leur condition (Tite-Live, XLV, 15), et, par une extension singulière de ce principe, qui ressemblait à une dérision, où on les torturait (Cicéron, *Mil.*, 22). J'ai déjà parlé d'un atrium de la Liberté où les censeurs se réunissaient ; celui-là était au nord-ouest du forum romain, assez près du forum de César pour figurer dans le plan de ce forum tel qu'il est indiqué par Cicéron (*ad Att.*, IV, 16) ; nommé par Tite-Live (XXXIV, 44) avec la villa Publica, qui touchait aux Septa, cet *atrium Libertatis* devait être dans cette direction, et, comme il est dit aussi, *sur un lien élevé* (Tite-Live, XLIII, 10) ; il ne pouvait par conséquent se trouver que sur le sommet de la colline qui jusqu'à Trajan, réunit le Quirinal au Capitole ; quand Trajan eut détruit la colline pour faire place à son forum et à sa basilique, on transporta dans cette basilique ou près de cette basilique le lieu des affranchissements, ce dont fut un passage de Sidoine Apollinaire et un fragment de l'ancien plan de Rome où l'on voit près de la basilique Ulpienne le mot *Libertatis*. Sous Auguste, Asinius Pollion construisit un autre atrium Libertatis sur l'Aventin, où étaient ses bâtiments, dans lequel il plaça la première bibliothèque dont l'entrée fut libre ; cet atrium de Pollion n'avait rien de commun, si ce n'est peut-être le voisinage avec un temple de la Liberté qui donnait son nom au temple du Jupiter de la liberté. Pollion a bien pu bâtir un édifice pour les affranchissements d'esclaves, mais il n'eut pas élevé un temple à la Liberté sous Auguste qui l'abolissait et il n'eût pas établi sa bibliothèque dans un temple.

¹ Tite-Live, XLI, 28.

² Appien, *Bell. Mithridate*, 117.

³ Appien, *Bell. civ.*, II, 101.

⁴ Cette peinture n'était point la fresque proprement dite, car les couleurs employées par les anciens ne pénètrent pas le fond. Plusieurs d'entre elles ne peuvent avoir été employées dans ce genre de peinture. C'est ce qu'a établi M. Letronne (*Lettre d'un antiquaire à un artiste*, p. 564-76). Les peintures antiques, dit M. Letronne, ont été appliquées sur un stuc revêtu d'une couche étendue à frais. M. Hittorf admet une sorte de fresque d'un genre particulier (p. 678).

l'encaustique² passa d'un pays dans l'autre, transporté comme le furent les tableaux sur bois³ et même quelquefois les superficies des murailles peintes.

Elle lui emprunta aussi les tableaux généalogiques, bien que de telles peintures fussent très appropriées à l'orgueil de race du patriciat romain, mais leur nom (*stemma*) montre que l'invention était grecque⁴. Les *stemma* devaient se continuer au moyen âge et à Rome conserver, grâce à la vanité de son patricial moderne, quelques-uns des noms qui figuraient dans les *stemma* antiques, par exemple sur l'arbre généalogique des *Muti* le nom de Mutius Scævola !

Il est un art inconnu aux Grecs que les Romains ont peut-être inventé ; c'est la gravure. Quelque surprenant qu'un tel fait puisse paraître, Pline semble le dire bien positivement⁵ en nous apprenant que Varron, inventeur d'un *bienfait à rendre les dieux jaloux*, avait trouvé un *moyen* d'insérer dans ses livres les images de sept cents hommes illustres et *de les envoyer par toute la terre*. S'il eût fallu copier pour chaque exemplaire sept cents figures, la diffusion en eût-elle été aussi grande que Pline paraît l'indiquer ? Un bas-relief romain⁶ représente une femme offrant à Varron un pinceau, ce qui semble plutôt contraire que favorable à la supposition que Varron ait découvert la gravure ; cependant, comme les figures avant d'être gravées ont pu être peintes, c'est peut-être une allusion à sa publication biographique.

La peinture décorative, qui était d'origine grecque⁷, a laissé peu de traces à Rome de ces peintures, beaucoup se sont effacées depuis qu'elles ont été découvertes⁸, d'autres s'effacent tous les jours⁹ ; mais il en reste assez pour se

¹ L'usage de la peinture sur bois à la détrempe vernie s'est conservé à Constantinople et en Italie jusqu'à la Renaissance. Pline dit que les peintres de tableaux (*tabulæ*) étaient seuls estimés. Il ne faut point voir là une preuve que la peinture murale ait toujours été méprisée ; à l'époque de Pline, elle pouvait être tombée comme elle l'est trop aujourd'hui. Pline d'ailleurs oppose dans ce passage la peinture historique à la peinture purement décorative. (Letronne, *Lettre d'un Antiquaire*, p. 210 et suiv.) Les tableaux sur mur de Panamas et de Polygnote étaient au nombre des œuvres les plus célèbres. A Rome, de même qu'en Grèce, on peignit l'intérieur des temples (Hirt., *Lehre der Ceb.*, p. 41). Cette décoration intérieure put être quelquefois produite au moyen de tableaux encastrés dans les murs, comme le veut M. Welcker, mais le plus souvent, et on peut le croire, généralement, par une peinture appliquée sur les murailles elles-mêmes, ainsi que me semble l'avoir démontré M. Letronne.

² Peinture à la cire avec l'emploi du feu, exécutée par divers procédés qu'il est bien difficile aujourd'hui de préciser. L'encaustique fut certainement pratiquée par les peintres grecs ; Pline (XXXV, 39, 1. 40, 1) en cite plusieurs, entre autres Polygnote, un Élasippus d'Égine qu'on a pris pour Lysippe, Pamphile et Nicias. La *Médée* de Timonaque, qui était à Rome, fut peinte à la cire, *αηρώ*, comme celle dont parle un poète de l'Anthologie (*Anthol. Plan.*, IV, 141). L'enfant qui soufflait le feu dans l'atelier d'un peintre, par Philiscus, travaillait, selon M. Letronne, à la préparation d'une peinture qui avait besoin du feu. (*Lettre à un Antiquaire*, p. 493.)

³ La peinture sur toile, *in Sipario*, beaucoup plus rare, était cependant connue des anciens. On voit à Pompéi une toile sur un châssis. (Rich., *Dict. des Ant.*, p. 482.) Ce genre de peinture est mentionné pour la première fois à propos d'un portrait gigantesque de Néron. (Pline, XXXV, 33, 4). Cicéron oppose, il est vrai, les peintures *in textili* aux peintures sur bois, *in tabula* (*in Ver.*, II, 4, 1), mais M. Letronne (*Lettre d'un Antiquaire*, p. 182, 195) pense qu'il s'agit dans ce passage de broderies. On voit aussi que les anciens connaissaient l'usage du chevalet (peint. de Pompéi). Leurs tableaux avaient des cadres de bois, quelquefois des volets pour les protéger comme on lit dans les premiers temps de la peinture moderne.

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXV. 2. *Stemmatum multis nomina... illigata figuris*, dit Sénèque en parlant des arbres généalogiques.

⁵ Pline, XXVI, 2, 7. Ot. Müller croit (*Arch.*, p. 462) qu'on ne peut guère entendre autrement ce curieux passage de Pline. M. Didot (*Histoire de la gravure en bois*, p. 9-10) est du même avis ; selon lui, il s'agit de la gravure en relief que les toiles peintes de l'Orient montrent avoir été très anciennement connue. Il pense que le peu de solidité du papier qui rendait l'impression difficile à exécuter a fait abandonner un procédé dont la disparition semble encore plus extraordinaire que la découverte.

⁶ Bas-relief cité comme romain par Rich. (*Dict.*, p. 469.)

⁷ Zeuxis peignit la maison d'Archelaüs (Élien, *Var.*, XIV, 17) pour une somme de 400 mines (36.000 francs environ), ce qui représente une valeur à peu près triple de ce qu'elle serait aujourd'hui. Alcibiade fit peindre la sienne par Agatarchus, qu'il y enferma jusqu'à ce que son travail fût terminé. Pausias le premier peignit les plafonds, selon Pline (Pline, XXXV, XI, 1) ; ce genre de peinture était connu depuis Eschyle. (Letr., p. 324.)

⁸ Peintures du tombeau des Nasons, publiées par S. Bartoli.

⁹ Les peintures de la pyramide funèbre de Cestius.

faire une idée de leur exquise élégance. Les plus célèbres sont celles de la Maison-Dorée¹. Quelquefois les anciens ont peint sur un fond d'or, à la manière des peintres italiens du moyen âge et de la Renaissance².

On ne peignait pas seulement l'intérieur des édifices, la peinture décorait aussi l'extérieur des monuments publics et privés. On ornait de peintures les frontons des temples, la façade des tombeaux³ ; on plaçait des portraits sur les portes des maisons. Il en a été de même très tard en Italie, et on peut voir encore à Rome des restes de cet antique usage⁴.

Les peintres grecs devancèrent à Rome les architectes et les sculpteurs grecs. On a vu qu'ils y parurent dès le troisième siècle de Rome. Un grec⁵, nommé Marcus Plautius Cléas⁶, est cité par Pline comme auteur de peintures qu'on voyait de son temps dans un temple d'Ardée avec une inscription en vers que Pline rapporte. Nævius, dans une de ses comédies, parle d'un autre Grec, nommé Théodotos⁷, qui broyait avec une queue de bœuf des images des dieux Lares dans les chapelles des carrefours. Ces peintures devaient être très grossières et Théodotos ressembler aux barbouilleurs qui peignent des madones aux coins des rues. Un artiste plus distingué sans doute, car il eut une école, fut Sopolis⁸. Ses portraits, ainsi que ceux d'un autre peintre grec, Dyonisius, remplissaient les galeries de Rome⁹. Il faut leur adjoindre Sérapion, peintre de paysages, qui ne savait pas représenter la figure humaine. Ils trouvèrent au contraire une rivale dans une femme de Cyzique nommée Laia, dont les portraits se vendaient plus cher que les leurs. Elle peignait très vite, en cela semblable à Luca Giordano dit *Fà presto*, et surtout des femmes. Elle s'était peinte elle-même¹⁰ au moyen d'un miroir, ce qui, pour le dire en passant, montre que les dames romaines ne se servaient pas seulement de ces petits miroirs de métal qu'on voit dans les collections ; on sait du reste que les Romains avaient aussi de véritables glaces en verre étamé où l'on pouvait voir la personne tout entière¹¹. Les peintures

¹ Souvent on les rapporte par erreur aux thermes de Titus. Il faut y joindre les fragments trouvés sur le mont Aventin et déposés au musée Kircherien, d'une grande finesse ; les peintures du columbarium de la villa Panfili, d'une facilité et d'un bonheur extrêmes ; celles d'un tombeau sur la voie Latine qui ont apparus, il y a peu d'années avec toute la vivacité de leur coloris après dix-huit siècles. On vient d'en découvrir d'admirables dans une villa de Livie.

² Six fragments de peinture murale à fond d'or ont été trouvés près de la basilique de Constantin. Ils sont maintenant au Louvre. (*Lettre d'un Antiquaire*, p. 414.)

³ Pour les frontons des temples, voyez Letronne (*Lettre d'un Antiquaire*, p. 340) ; pour les tombeaux ; je discuterai ce que l'auteur dit de ceux dont Pausanias a vu les peintures, peintures, selon lui, nécessairement placées à l'extérieur, car autrement Pausanias n'eût pu les voir, protégées qu'elles étaient par la religion des sépultures. Pour les portraits sur les portes des maisons, Ausone (*Ep.* 26) en parle encore au quatrième siècle.

⁴ La façade postérieure du palais Massimi, peinte à l'extérieur par Daniel de Volterre ; d'autres palais sont encore ornés au dehors de peintures ; le portrait, aujourd'hui presque disparu, de Rafaël par Charles Maratte, s'entrevoit au-dessus de la porte d'une maison de la rue des Coronari, qui appartenait au grand peintre, et que, par son testament, il laissa à l'église du Panthéon, à la condition d'y être enterré.

⁵ Natif de la colonie phocéenne d'Alalia en Corse d'après un texte de Pline adopté par Sillig ; selon M. Letronne d'Eolie ou de Préneste (*Lettre d'un Ant.*, p. 421.)

⁶ Par conséquent, un affranchi de la famille Plautia, famille de Préneste. (Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 37, 4) ; l'inscription en vers que cite Pline est, comme le remarque très bien M. Brunn (*Gesch. de dr. K.*, II, p. 303), postérieure à la seconde guerre punique, car elle est en vers hexamètres, et l'hexamètre a été introduit par Ennius ; Mais le tableau pouvait être plus ancien que l'inscription. M. Letronne place Cléas au septième siècle de Rome. (*Lettre d'un Antiquaire*, p. 39 et 413.)

⁷ Festus, p. 230.

⁸ Cicéron, *ad Att.*, IV, 16. Cicéron nomme un de ses élèves, Antiochus Gabinius, affranchi.

⁹ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 23, 57, 2.

¹⁰ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 40, 22. Apelles (*Anth. gr.*, III, p. 218) avait aussi fait son portrait.

¹¹ *Specula totis paria Corporibus* (Sénèque, *Natur. quæst.*, I, 17). Dans ce curieux passage, Sénèque oppose aux miroirs en métal, qu'il dit les plus anciens, ceux dont l'éclat est argenté, ce qui semble désigner l'étamage, dont la matière est fragile et sans valeur, ce qui désigne certainement le verre. C'est seulement devant un grand miroir de cette sorte que pourrait s'exercer Démosthène.

antiques du musée de Naples nous montrent une femme faisant ainsi son portrait.

Parmi les tableaux modernes, il en est peu dans les collections romaines qui soient d'une femme. En Grèce, au contraire, les femmes peintres sont assez nombreuses. C'est à la fille de Dibutade que ce fut attribuée cette fameuse silhouette de son fiancé sur une muraille, qu'on disait avoir été l'origine de la plastique¹ ; on vantait Timarète, Irène, fille de Cratinus, qui, comme Laia, semble avoir fait surtout des portraits de femme ; Hélène, qui avait peint, ce qui est plus extraordinaire pour son sexe, le combat d'Issus, un tableau de bataille, peut-être l'original de la grande mosaïque de Pompéi² ; Anaxandra, qui fut élève de son père Néalcès, Olympias, qui eut pour élève le peintre Antobulus. D'autres encore : Callo, Calypso, Aristarète³.

Ce fut un homme à nom romain, Ludius, qui introduisit à Rome l'arabesque⁴, c'est-à-dire la fantaisie dans la peinture, ou au moins qui en propagea la mode et l'excès. Mais l'arabesque n'a pu naître chez le sérieux peuple romain ; la fantaisie était chose moins romaine que grecque. Pausias, le peintre des fleurs et le premier ornementiste des plafonds, dut y semer quelque gracieux caprices, et on voit un homme à nom grec, Aputurius, dans une ville grecque d'Asie, Alabanda, soulever de la part d'un certain Licinius, il est vrai que c'était un mathématicien, une indignation pareille à la colère un peu excessive que les arabesques de Rome provoquent chez Vitruve. Celui-ci condamne rigoureusement ces compositions qu'il trouve incohérentes et désordonnées. Vitruve s'écrie : *Que Licinius ne revient-il au monde pour corriger ce délire !* D'Alembert eût grondé comme Licinius en lisant les *Contes d'Espagne* d'Alfred de Musset ou les *Orientales* de Victor Hugo, et c'est ainsi que certains classiques chagrins de nos jours évoqueraient volontiers contre ces poésies l'ombre de Boileau, mais les louanges de Pline font voir que les anathèmes du classique Vitruve ne changèrent point à Rome le goût du public et heureusement ils n'ont point arrêté Raaël.

On prétend que Raphaël a trouvé le modèle des arabesques de ses *loges* dans les peintures de la Maison-Dorée de Néron, dont les chambres n'étaient pas déblayées de son temps mais où il a pu pénétrer par en haut. Le nom italien des arabesques, *grotteschi*, d'où est venu, en en changeant un peu l'acception, notre mot *grotesque*, semble en effet indiquer qu'on nommait ainsi un genre de composition découvert d'abord dans des grottes. On appelait *grotte* les souterrains de la nature de ceux dans lesquels se trouvaient les peintures antiques dont je parle ; mais il faut reconnaître que Raphaël avait d'autres modèles dans les *arabesques sculptées*⁵ qu'il pouvait contempler au grand jour parmi les ruines, dont la ressemblance avec les siens est très frappante et qu'avant lui avaient connues et reproduites dans leurs élégantes compositions les sculpteurs du quinzième siècle.

¹ Dibutade de Sicyone avait, disait-on, rempli avec de l'argile le contour de l'ombre projetée sur un mur. Il passait aussi pour avoir inventé les antefixes en terre cuite (Pline, XXXV, 43 1). La tradition donnait donc une origine grecque à cet art de la plastique que les Romains avaient reçu des Étrusques et qui a produit ces admirables bas-reliefs empreints du plus pur style grec, dont le musée Campana (maintenant à Paris) offre une collection unique au monde.

² On veut croire aussi que l'original de cette mosaïque a été le tableau très vanté par Pline de Philoxène, qui avait représenté une bataille d'Alexandre et de Darius. (Pline, XXXV, 56, 45.)

³ Brunn, *Gesch, d. gr. G.*, II, p. 261-2, 291-99, 500.

⁴ Pline, XXXV, 37, 7. Vitruve, VII, 5, 1, 2-8. Vitruve ne nomme pas Ludius.

⁵ *M. P. Cl.*, 102. *M. Chiar.*, 87, 149, 474, 578, 425, 427, 430, 613.

Il est vrai que, dans les paysages décoratifs des anciens, la nature est plus souvent traitée de manière à amuser l'imagination qu'à reproduire sévèrement la réalité. Cependant on peut voir de vrais et gracieux paysages à Rome et près de Rome, et des marines, invention romaine de Ludius.

La perspective fait souvent défaut dans les paysages antiques ; cependant les Grecs la connaissaient ; il en est de même des raccourcis. La caricature, qui est bien ancienne, car on l'a trouvée en Égypte¹, naquit en Grèce d'une création d'Antiphile ; son **Gryllus**, personnage burlesque qui donna son nom aux figures du même genre appelées **grylli**².

Un peintre grec, nommé Pirœicos, créa un genre de peinture familière qu'on appela ryparhographie, *représentation des objets bas*, et particulièrement des comestibles³, genre, comme son nom l'indique, méprisé en Grèce, mais qui put être estimé à Rome, on le goût était moins délicat et où il fut imité. Deux mosaïques du Vatican⁴ fournissent la preuve de cette imitation.

Le seul tableau véritable trouvé à Rome⁵ est celui qu'on connaît sous le nom de **Noces aldobrandines**⁶. S'il fait allusion à un sujet mythologique, le réel y est à côté de l'idéal, et la mythologie y est appliquée à la représentation d'un mariage ordinaire. Poussin, qui l'admirait beaucoup, en a fait une copie conservée au palais Doria. Aujourd'hui que l'on connaît les peintures de Pompéi et d'Herculanum, cet échantillon de la peinture des anciens n'est plus à peu près unique et a perdu de son prix ; il n'en est pas moins fort remarquable : tout porte à y voir une peinture romaine⁷, mais l'auteur s'était inspiré des Grecs, comme on s'en inspirait presque toujours à Rome. La nouvelle mariée, assise sur le lit nuptial et attendant son époux, a cette expression de pudeur virginale, d'embarras modeste, qui avait rendu célèbre un tableau dont le sujet était le mariage de Roxane⁸ et l'auteur Ætione⁹, peintre grec.

Lucien a décrit ce tableau avec beaucoup de grâce¹⁰ : *Roxane est assise sur son lit et baisse les yeux en présence d'Alexandre ; elle est entourée de petits Amours : l'un écarte son voile pour la montrer à son époux ; un autre, dans l'attitude d'une femme esclave, est occupée à lui ôter sa chaussure ; un troisième a saisi Alexandre par son vêtement et l'entraîne de toute sa force vers Roxane. Le roi présente une couronne à la jeune fille. A côté de lui Éphestion ; qui sert au roi de paranymphe, tient à la main un flambeau allumé et s'appuie sur un adolescent d'une merveilleuse beauté qui représente probablement le dieu de l'hymen. De l'autre côté du tableau, plusieurs amours jouent avec les armes*

¹ Sur un papyrus du musée égyptien de Turin.

² Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 37, 3.

³ *Obsonia ac similis* (Plin., XXXV, 37, 1). On appelait aussi les représentations de la nature morte **xenia** (Vitruve, VI, 7, 4). Plusieurs des sujets décrits, sous ce nom, par Philostrate (*Imag.*, I, 30, 11, 26), des fruits, des oies, des canards suspendus se retrouvent dans des mosaïques ou des peintures à Rome et surtout à Pompéi.

⁴ L'une dans la salle des Animaux, l'autre dans la salle des Candélabres (131).

⁵ Près de l'arc de Gallien. Il devait orner la villa de cet empereur, dans les jardins Liciniens qui étaient de ce côté.

⁶ Winckelmann (*Mon. ined.*, p. 60, 152) pensait y reconnaître les noces de Thétis et de Pelée en le comparant au bas-relief de la villa Albani que Zoega (I, 253) croyait de son côté composé d'après un tableau, comme les noces aldobrandines. Böttiger (*Nozz. ald.*, p. 66 et suiv.) y voit un simple mariage avec une allusion aux noces de Bacchus et de Cora ; d'autres, ce qui est moins vraisemblable, l'hymen même de Liber et de Proserpine. (*Ann. arch.*, 1842, p. 27. Gerhard, *St. R.*, II, 2, p. 11.)

⁷ Plusieurs détails sont romains, par exemple le voile jaune, appelé **flammeum**, propre aux jeunes mariées romaines.

⁸ *Nova nupta verecundia notabilis*. (Plin., *Hist. nat.*, XXXV, 56, 16.)

⁹ Et non Échion. (Brunn., II, p. 245.)

¹⁰ Lucien, *Herodot.*, 5 ; *de Imag.*, 7. Lucien nomme Ætione avec Apelles.

d'Alexandre ; deux d'entre eux traînent sa lance et paraissent épuisés par cet effort ; deux autres en portent un. troisième sur un bouclier ; un Amour s'est glissé dans la cuirasse d'Alexandre, où il semble s'être mis aux aguets pour effrayer ceux qui passeront près de lui¹. J'ai traduit cette charmante description du tableau d'Ætione parce que ce tableau est à Rome, non pas de la main il est vrai du peintre grec, mais restitué d'après Lucien par le Sodoma², dont c'est peut-être le chef-d'œuvre. Raphaël aussi a fait d'après la composition Ætione, si bien décrite par Lucien, une esquisse maintenant dans la galerie Borghèse ; comme dans un dessin qui est au Louvre, il a refait le fameux tableau d'Apelles la Calomnie, de même d'après Lucien.

Le complément de la peinture c'est la mosaïque ; la mosaïque est une peinture durable, aussi durable que la sculpture. Grâce à elle, on a pu placer dans l'église de Saint-Pierre une copie indestructible de la **Transfiguration** qui périt.

La mosaïque est de plusieurs sortes : tantôt formée de petits cubes de verre³, tantôt de petites pierres taillées⁴. La mosaïque s'appliquait et sur le sol des appartements et aussi sur les parois et les plafonds, tant celle qui était en verre que celle qui était en pierres⁵ ; aujourd'hui on ne la trouve guère que formant plancher, si ce n'est dans les chaires et les ambons du moyen âge, époque où s'était conservé l'ancienne coutume de l'appliquer à des surfaces verticales. Les mots qui désignaient les mosaïques en petites pierres taillées⁶ s'employaient aussi pour tout *pavement* en pierres variées.

Des morceaux de marbres de diverses couleurs, joints artistement, ressemblaient à la mosaïque en pierre dure. C'est dans ce système qu'a été imaginé ce qu'on appelle l'**opus alexandrinum**⁷, si usité pour couvrir le sol des anciennes églises, et qui, en se perfectionnant, est devenu la mosaïque en pierre dure de Florence⁸. Appliqué à des bois colorés, le même principe a produit ces beaux ouvrages qui portent le nom de **tarsia**.

Il y avait aussi le pavé gravé (*sculpturatum*), dont nous pouvons nous faire une idée par les figures tracées sur les dalles de marbre blanc de la cathédrale de

¹ Un motif analogue se retrouve dans une statuette d'enfant qui est au Capitole et à la villa Albani. Cet enfant, caché tout entier derrière un grand masque tragique, passe la main par la bouche du masque pour effrayer un autre enfant.

² A la Farnésine, premier étage, sans doute très semblable à la description de Lucien. Dans une peinture de Pompéi, Alexandre et Roxane sont remplacés par Mars et Vénus. Les Amours s'y livrent aux mêmes espiègleries : l'un d'eux poile le casque de Mars et le met sur sa tête ; un autre ceint son épée.

³ *Vitreæ Cameræ* (Pline, XXXVI, 69). **Cameræ** veut dire voûtes. (Letronne, *lettre*, p. 319.)
Effulgent camera vario fastigia vitro.

Stace, *Sylves*, I, 5, 42.

Pline nous apprend qu'à Rome les mosaïques en pierre ont précédé les mosaïques en verre.

⁴ Quelquefois des cadres à figures en mosaïque sont placés au milieu de dessins et d'ornements, comme était la mosaïque du vaisseau d'Hiéron. (Letronne, *Lettre d'un Ant.*, p. 312).

⁵ M. Visconti a découvert dans le mithreum d'Ostie une figure appliquée contre le mur, en mosaïque.

⁶ *Sectilia lithostrata*, ceux-ci différents des *musiva* pâtes de verre teintées de diverses couleurs. Quant aux pierres employées, c'étaient des marbres rares et même des pierres précieuses. L'expression de Sénèque n'est pas hyperbolique : *Nisi gemmas calcare nolumus* (*Ep.*, 86). Au dix-septième siècle, on a trouvé sur l'Aventin une chambre dont le pavé était d'agate et de cornaline (Fl. Vacca, *Mem.*, 901-2-18), un passage malheureusement corrompu d'Athénée semble indiquer l'existence de mosaïques à fond d'or (Letronne, *Lettre d'un Ant.*, p. 312) ; ce serait l'origine des fonds d'or si souvent employés dans les mosaïques byzantines et dans les anciennes mosaïques italiennes, imitées encore par Léonard de Vinci dans sa madone de Saint-Onuphre.

⁷ Ainsi nommé parce qu'on en attribuait l'invention à Alexandre Sévère. En tout cas, ce n'était qu'une nouvelle application d'un art plus ancien.

⁸ M. Letronne (*Lettre à un Antiq.*, p. 200) rapporte particulièrement à ce genre de mosaïque ce passage de Pline (XXXV, 1, 2) : *Interraso marmore vermiculatisque ad effigies rerum et animalium crustis.*

Sienna, dans lesquelles Beccafumi a indiqué, par des fragments de marbre gris et des placards de mastics noirs, les demi-teintes et les ombres.

Peut-être originaire d'Orient¹, la mosaïque fut introduite à Rome au temps de Sylla². Les Grecs la connaissaient depuis plus de cinq siècles avant notre ère, car dès lors existait dans le temple de Jupiter Olympien une mosaïque faite avec de petits cailloux de l'Alphée³ qui existe encore. Elle représentait des divinités marines comme la plupart de celles qu'on trouve partout où ont été les Romains. L'antiquité de la mosaïque en Grèce⁴ est prouvée également par cette anecdote sur Diogène, qui, se trouvant dans une maison où tout était très soigné sauf le maître du logis, cracha sur cet homme en disant qu'il n'avait vu que lui de négligé, tandis que tous les murs étaient ornés de peintures remarquables et le pavé composé de cailloux précieux qui, par leur arrangement, représentaient des images de divinités'.

La première mosaïque qu'aient vu les Romains est la mosaïque en pierre que Sylla plaça dans son temple de la Fortune à Préneste. Par une coïncidence fortuite, c'est à Préneste qu'on a trouvé la fameuse mosaïque de Palestrine, mais elle n'était point dans le temple et ne peut être celle de Sylla⁵.

Aucun monument n'a donné naissance à tant d'interprétations diverses que la mosaïque de Palestrine. On y a vu la rencontre d'Hélène et de Ménélas en Égypte, le pèlerinage d'Alexandre au temple d'Ammon, celui d'Adrien à file Éléphantine, un embarquement de blé destiné aux Romains, la conquête de l'Égypte par Auguste, une carte géographique, un tableau des vicissitudes de la fortune. Mais l'explication la plus curieuse est celle de Volpi : un fait de l'histoire de Sylla *qui nous est inconnu*.

C'est je crois tout simplement un paysage de fantaisie, avec personnages grecs et égyptiens, représentant une inondation du Nil. A Rome, l'Égypte fut de bonne heure à la mode ; on aimait du paysage égyptien comme nous aimons le paysage chinois⁶. L'auteur de la mosaïque de Palestrine était grec, car les noms des animaux sont écrits en grec. Il a travaillé probablement à Rome et connaissait peu l'Égypte ; il semble n'avoir jamais vu un hippopotame — il y en avait alors dans le bas Nil — ni un crocodile. Cela me ferait penser que la mosaïque dont il s'agit est antérieure à l'empire, car plus tard on voyait dans l'amphithéâtre assez de crocodiles et d'hippopotames pour les représenter plus exactement.

Le hasard a voulu que deux des mosaïques les plus célèbres de, l'antiquité se soient retrouvées à Rome, ou au moins deux copies des originaux dont parle Pline et qui étaient l'un et l'autre d'un mosaïciste fameux, Sosos de Pergame⁷. L'une de ces mosaïques de Sosos représentait, selon Pline, *une colombe qui boit et dont la tête projette son ombre sur l'eau, d'autres s'épluchant au soleil sur le bord d'une grande coupe, cantharus*, c'est à très peu de chose près, le gracieux

¹ Esther, I, 6. Tobie, XIII, 22. Cantique des Cantiques, III, 10. Ces passages ne semblent pas décisifs à M. Letronne (*Lettre à un Antiq.*, p. 312-13.)

² Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 64, 1.

³ Letronne, *Lettre d'un Antiquaire*, p. 313-1. Expédition de Morée, *Archit.*, I, pl., 63-1.

⁴ Athénée, V, p. 207. Une mosaïque représentant la guerre de Troie ornait, on l'a vu, le fameux vaisseau d'Hiéron.

⁵ Anecdote racontée par Galien. (Letronne, *Lettre d'un Antiq.*, p. 307.) Elle formait le pavé d'un édifice placé au-dessous du grand temple. (Nibby, *Dint.*, II, p. 504.)

⁶ D'autres mosaïques représentent en petit des scènes d'Égypte. (Au Vatican, *Gabinetto delle Masch.* et V. Albanie.)

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 60, 1.

tableau qu'offrent les **Colombes du Capitole** trouvées dans la villa d'Adrien. Le travail de cette charmante mosaïque est très fin. Quelques légères différences ne permettent pas d'y reconnaître l'original de Sosos, mais c'en est certainement une imitation. Sosos lui-même avait trouvé la première idée de son œuvre dans Homère, qui décrit une coupe ornée de colombes¹.

L'autre mosaïque du même Sosos s'appelait le **Plancher non balayé**². Une copie de celle-là, dont l'auteur était aussi un Grec qui se nommait Héraclite³, se voit dans le musée de Saint-Jean de Latran, elle figure un plancher sur lequel sont demeurés les débris d'un festin, des feuilles de salade, des os de poulet, des arêtes de poisson.

Cette mosaïque, dont le travail est très soigné et très fin⁴, a été trouvée dans les jardins des Servilius⁵, qu'embellissaient tant de chefs-d'œuvre ; elle ornait probablement une salle à manger où César a pu souper avec Servilie, la sœur de Caton et la mère de Brutus. Je ne crois pas qu'un pareil tableau représentât le plancher de cette salle à manger, pas plus que les Teniers, que Louis XIV fit enlever de son palais, ne représentaient des scènes de la cour à Versailles : c'était la copie d'un original célèbre mise là pour produire, avec l'élégance de la demeure des Servilius, un piquant contraste.

Je pense que le plancher de Servilie était soigneusement balayé et que la mosaïque amusait les yeux des grands personnages qui la foulaient, en leur montrant l'intérieur d'une hôtellerie du voisinage, dans le quartier marchand, entre l'Aventin et le Tibre, où l'on trouverait facilement aujourd'hui une imitation au naturel de la mosaïque d'Héraclite, faite sans intention par les habitués des cabarets du *monte Testaccio*, qui ont aussi, dit-on, l'habitude de jeter les os à terre.

L'usage du pavé en mosaïque fut universel à Rome, partout où ont été des édifices publics ou privés, on trouve des mosaïques : c'était un plancher en pierre pour les pieds, ce qu'on recherche encore en Italie, et un tapis en pierre pour les yeux. Un magnifique spécimen de l'effet que produisait ces planchers colorés nous est fourni aujourd'hui par celles qu'on a placées sous les pas des visiteurs du Vatican⁶. C'est une heureuse idée d'avoir donné un pavé antique à ces salles remplies de chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ce pavé pittoresque complète l'illusion et le charme qui vous saisissent, quand vous errez parmi ces chefs-d'œuvre, et vous emportent soudainement au sein de la civilisation qui les a produits.

Une mosaïque du Vatican (S. alla cr. gr.) donne une haute idée de l'habileté des anciens à peindre les fleurs ; un bouquet, dont la composition est élégante et la

¹ *Illiade*, XI, 631-4.

² Asarotos. Ce bas-relief était très célèbre. On en a trouvé une répétition en Afrique. Stace y fait allusion dans ce vers :

... *Varias niai picta per aptes*
Gaudet humus superare novis asarota figuris.

Stace, *Sylves*, I, 3, 55.

Une épigramme de l'Anthologie parle d'un Ophélie qui peignait les restes des repas. (*Anth. Pal.*, VI, 316.)

³ Nibby (*Att. Bell. Arad. Arch.*, VI, 118) pense que la forme des lettres indique le temps de César.

⁴ Les morceaux de marbre et d'émail mêlés sont si petits qu'on en a compté 7.500 dans une palme romaine carrée, un tiers de plus que dans la mosaïque de Pompéi. (*Ann. Arch.*, 1833. *Bullet.*, p. 82.)

⁵ Ces magnifiques jardins étaient certainement entre le Palatin et la porta Ostiensis (porte Saint-Paul), car Néron s'y rendit quand il eut résolu de fuir vers Ostie. Ils n'étaient pas éloignés du Tibre, car c'est là qu'il eut la pensée d'aller s'y précipiter (Suétone, *Néron*, 47). Nibby en a reconnu l'emplacement au-dessous du bastion de San-Gallo (*Rom. ant.*, II, p. 350). César, en soupant chez Sercilio, me disait un jour M. Visconti, a regardé cette mosaïque.

⁶ Dans le Nuovo Braccio, dans la salle Ronde, dans les chambres de Raphaël.

couleur harmonieuse, fait penser d'abord au peintre le plus célèbre et le seul célèbre en ce genre de l'antiquité, ce Pausias aime, disait-on, d'une jeune fille qui luttait avec lui dans l'art d'assortir les fleurs ; talent naturel chez cette jeune fille et naturel aussi chez les paysans de Gensano, prias de Rome, qui avaient coutume, il y a encore peu d'années, de composer avec des fleurs un tapis improvisé pour être foulé aux pieds pendant une procession et détruit après qu'elle avait passé : c'est ce qu'on appelait l'*infiorata*.

Les mosaïques qui sont à Rome complètent pour nous l'idée que nous avons cherché à nous faire par les monuments de la vie romaine, et la notion que ces monuments nous ont si largement donnée des influences de la Grèce.

Les plus communes, formées de petits cubes blancs et noirs, se voient partout où il y a eu des villes romaines au des bains, par exemple dans les thermes d'Ostie. Par cette convenance de la décoration avec le lieu décoré, que les anciens manquaient rarement d'observer, celle-ci représente des habitants de l'onde, la ville d'Ostie et son phare à divers étages, comme était le modèle de tous les phares, celui d'Alexandrie.

D'autres mosaïques colorées nous offrent, ainsi que le *Plancher non balayé*, des détails qui se rapportent aux repas, poulet, poisson, artichaut, asperge, et doivent provenir d'une salle à manger¹ ; un tableau d'intérieur, l'assemblée des médecins de la villa Albani ; un gracieux paysage au Vatican ; des scènes ou des personnages de l'amphithéâtre ; des masques tragiques et comiques ; divers sujets qui se rapportent à des scènes de la vie domestique ou religieuse des Romains, voilà ce qui leur appartient en propre dans les mosaïques de home.

De la poésie et de l'art grecs proviennent les sujets héroïques, tels que le combat des Centaures et des Lapithes, Ulysse au milieu des Sirènes, Hercule délivrant Hésione, Hercule filant et près de lui des Amours qui domptent un lion, d'après le sculpteur grec Arcésilas ; double expression de la même idée.

Pour terminer ce que je dois dire des monuments envisagés par rapport à l'histoire de l'art romain et à l'histoire des mœurs romaines, deux parties essentielles de *l'Histoire romaine à Rome*, il me reste à parler des tombeaux ; classe nombreuse et curieuse de monuments dont l'étude va résumer, et confirmer ce qui précède en nous présentant sous un jour nouveau cette combinaison du génie de la Grèce et du génie de Rome, qui est le caractère de tout le développement artistique, comme de tout le développement philosophique et littéraire des Romains ; en même temps elle nous révélera quelque chose de leur croyance touchant le grand problème, la destinée de l'homme après la mort :

To be or not to be.

¹ Une des meilleures mosaïques de Rome est, chose assez singulière, dans l'église de Santa-Maria in Transtevere. Je ne vois pas ce que font là deux canards.

XIV – LES TOMBEAUX ROMAINS.

La forme primitive du tombeau est le tertre funèbre, un amas de terre ou de pierres ; c'est ce qu'on nomme un *tumulus*¹. Le tumulus est la sépulture des tiges héroïques ; on trouve dans toute l'Europe de pareils monuments élevés par les anciens peuples germaniques, et sur la côte de la Troade ceux que la tradition rapporte aux héros les plus célèbres de la guerre de Troie. Ce premier âge de la sépulture n'est point représenté, que je sache, à Rome et aux environs de Rome.

Mais sur la voie Appienne existent, comme dans la nécropole étrusque de Cæré, des tombeaux qui, tout cri conservant la forme du tertre primitif, s'élèvent sur un soubassement en pierres taillées². Ce sont les tombeaux des Voraces.

Le cône qui surmonte ces soubassements³ montre l'acheminement du tertre vers la pyramide⁴, autre forme ancienne des tombeaux que l'Égypte a employée dans ces montagnes de pierre, qui sont bien certainement, quoi qu'on en ait pu dire, de gigantesques sépulcres⁵.

C'est pour cette destination funéraire que fut bâtie à Rome, au temps de César, la pyramide de Cestius. A cette époque, l'Égypte était déjà assez connue et assez à la mode pour qu'un citoyen romain ait voulu après sa mort être logé comme les Pharaons. Sauf les dimensions, la pyramide de Cestius est absolument semblable aux grandes pyramides d'Égypte⁶ : elle a de même un revêtement, plus magnifique, il est vrai, car au lieu d'être en pierre calcaire il est en marbre ; de même l'intérieur est plein, à l'exception de la chambre sépulcrale, dont les parois étaient couvertes de peintures ; de même encore, la pyramide de Cestius n'avait pas d'entrée ouverte. Les peintures ont été exécutées avant l'achèvement du tombeau, on a élevé ensuite la construction au-dessus de la chambre, et pour y pénétrer il a fallu percer dans la maçonnerie la porte qui est moderne.

La dernière transformation de la montagne tombale fut le mausolée, qui doit son nom à un roi d'Orient ; Mausole, et qu'imitèrent deux empereurs romains, Auguste et Adrien. Le mausolée d'Auguste⁷, comme celui de Mausole¹, était un

¹ *Terræ congestio super ossa tumulus dicitur* (Servius, *Æn.*, III, 22). En grec *sòros*, amas, terre amoncelée, mot qui probablement remontait aux Pélasges, car il entre dans le nom du Soracte et dans celui de la ville de Sora, située sur une colline escarpée du pays des Volsques ; dans le voisinage sont des restes de murs pélasgiques. Pausanias mentionne des tertres funèbres formés de pierres entassées qu'il appelle *sòroi* près d'Orchomène (VIII, 13, 2.)

² C'est exactement ce que dit Pausanias (VIII, 16, 2) du tombeau d'Æpitus, près de Phénée.

³ Près de Rome, tombes étrusques de Cervetri et de Corneto. En Grèce, les anciens monuments pélasgiques à voûte imparfaite appelés trésors, comme le trésor d'Atrée, à Mycènes, paraissent avoir été des tombeaux. (Welck., *Kl. Schr.*, III, p. 353 et suiv.) Ceci est confirmé par le voyageur anglais Mure.

⁴ *Apud majores, nobiles aut sub montibus altis, aut in ipsis montibus sepeliebantur. Unde natum est ut super cadavera pyramides fierent.* Servius, *Æn.*, XI, 849, à propos de ces vers de Virgile :

... *Fuit ingens monte sub alto,*

Regis Derceni terreno ex aggere hustum...

Les tombeaux d'Acrisius et de Prætus, sur le chemin d'Argos à Épidaure (Pausanias, II, 25, 6), avaient la forme d'une pyramide.

⁵ On a trouvé dans la troisième pyramide le cercueil du roi Myceminus, avec son nom écrit dans l'inscription hiéroglyphique qu'on peut lire au British Museum. J'ai vu, comme tous les voyageurs, le sarcophage du roi Chéops, encore en place dans la grande pyramide. Les anciens savaient que les pyramides étaient des tombeaux, car Alexandre voulait en élever une à son père qui égalât en hauteur la plus élevée d'entre elles (Diodore Sic., XVIII, 4). Il n'était donc pas nécessaire d'aller chercher une autre destination à ces vieux monuments, comme celle d'arrêter le sable, qu'elles ne pouvaient arrêter et qu'elles ont laissé passer. Rabanus Maurus, un Français du neuvième siècle (*De Universo*, XIV, 28) avait sur l'origine des pyramides des idées beaucoup plus justes que celles de certains Français de nos jours.

⁶ Plusieurs tombeaux de la voie Appienne ont la disposition pyramidale qui a été remarquée dans des tombeaux grecs, et en particulier à Agrigente dans le tombeau de Théron. (Hirt, *Gesch. d. Bank*, II, p. 94.)

⁷ Pline, *Hist. nat.*, XVI, 5, 19.

grand tertre sur un soubassement en maçonnerie qui existe encore ; il devait avoir la forme d'une pyramide à degrés, forme que l'on donnait aux catafalques d'après celle des phares², car on voulait exprimer ainsi que la gloire du mort s'élevait comme une grande lumière dans la nuit. Sur le sommet du mausolée d'Auguste on avait planté des peupliers ; ainsi, dans l'*Iliade*, des ormes sont plantés autour du tertre funèbre d'Éétion³. On peut juger de l'effet qu'ils produisaient par le bois d'oliviers qui a cru sur le tombeau de Cotta. Ce qui reste du mausolée d'Auguste est un théâtre où l'on joue en plein air et en plein jour la comédie ou le mélodrame. Le mausolée d'Adrien a été à toutes les époques le principal château fort de la Rome moderne ; son histoire est pleine de tragédies au moyen âge. A cette heure, un officier français l'habite : curieuse destinée !

Les tombeaux souterrains se rattachent à l'origine du monument funèbre, qui est une montagne. Les chambres sépulcrales creusées dans le rocher se voient en Égypte, en Grèce, en Étrurie ; parmi celles-ci, une à Véies, près de Rome ; c'est sur ce plan, très agrandi, que furent creusées plus tard les catacombes juives et les catacombes chrétiennes.

Le tombeau des Scipions est un labyrinthe de chambres sépulcrales taillées sous la terre et qui ouvrait sur une rue de Rome.

Les chambres sépulcrales pratiquées dans les tombeaux bâtis le long de la voie Appienne et autres voies, sont une imitation de celles que l'on creusa plus anciennement dans les montagnes naturelles ou dans les tertres artificiels⁴ ; elles contiennent un ou plusieurs sépulcres pour les corps inhumés et des niches pour les urnes destinées à recevoir les os des corps brillés, ce que les anciens appelaient les cendres, mot qui est resté dans la poésie et même dans l'usage, car on l'a appliqué assez étrangement au cadavre embaumé de Napoléon⁵.

Enfin, le nombre de ces nielles et de ces urnes augmentant toujours, la salle qui les réunissait finit par s'appeler un *pigeonnier*, **columbarium**. La disposition du columbarium est propre aux Romains. Dans des niches toutes semblables entre elles sont rangées des urnes, en général d'affranchis ou d'esclaves, soit associés pour se procurer une demeure funèbre à frais communs, soit de la dépendance impériale, car le columbarium ne paraît guère avant l'empire, cette ère de démocratie et d'esclavage ; c'est la sépulture de l'égalité sous le despotisme. Telle est la généalogie des tombeaux et l'ensemble de leur histoire à Rome.

Les tombeaux des Romains, comme leurs temples, furent d'abord construits à l'imitation de l'Étrurie ; on le voit par les tombeaux des Horaces, sur la voie Appienne. Celui d'Albano, qu'on appelle très improprement tombeau des Horaces et des Curiaces, est purement étrusque⁶.

¹ Strabon, V, III, 8.

² On le voit par une mosaïque d'Ostie où est représenté le phare de ce port, construit sur le modèle du phare d'Alexandrie.

³ *Iliade*, VI, 419. Le tombeau d'Alcméon, en Arcadie, était planté de cyprès (Pausanias, VIII, 24, 4), arbre dont l'emploi funéraire a prévalu dans les temples modernes.

⁴ Il est nécessaire de bien comprendre cette disposition des tombeaux pour se rendre compte de plusieurs récits de l'antiquité, par exemple l'aventure de la matrone d'Éphèse, difficile à imaginer dans un tombeau tel que ceux du Père-Lachaise ; mais dans les montagnes qui environnent Ephèse, les tombeaux sont des chambres souterraines où cette galante aventure a fort bien pu se passer, comme me le fit remarquer mon ami Mérimée quand nous les visitâmes ensemble.

⁵ J'obéis à un usage semblable à celui que je viens de critiquer en désignant par ce mot poétique les ossuaires ; qui très souvent n'ont pas plus la forme d'une urne que la caisse de bois où l'on dépose son vote d'électeur et qui s'appelle aussi une urne.

⁶ Il est surmonté de cinq pyramides, comme était la tombe de Porsenna (Plinie, XXXVI, 19, 4) ; la pyramide avait donc aussi en Étrurie un emploi funèbre.

Sauf quelques ressemblances extérieures assez rares, les sépultures romaines diffèrent essentiellement des sépultures étrusques. Dans celles-ci tout est fait pour l'intérieur ; les murs sont couverts de peintures que nul œil ne doit contempler, car l'entrée du monument funéraire a été fermée et quelquefois cachée avec soin c'est donc au mort seul qu'on a destiné la décoration de son asile funèbre ; c'est pour lui qu'on y a déposé les bijoux, les ornements, les armes, les vases précieux, peints quelquefois avec un art infini et destinés à d'éternelles ténèbres ? En général, rien au dehors¹, nul signe à l'extérieur, nulle statue, nulle épitaphe : le mort ne pense plus aux vivants, il est entré dans l'autre monde, dans ce monde souterrain où il habite avec ses richesses parmi les divinités infernales, et où nul ne doit pénétrer jusqu'à lui. Les tombeaux romains, au contraire, s'élèvent presque toujours à la surface de la terre, placés des deux côtés de la route, sur le passage de la foule ; le mort, dans une épitaphe qui est souvent une allocution adressée au voyageur, dit ce qu'il a fait dans cette vie et parle très peu de l'autre. Du reste, il veut être vu ; on dirait presque qu'il veut voir encore. Son buste, regarde les passants ; sa statue, quelquefois couchée, plus souvent debout et drapée fièrement, les domine.

Dans l'intérieur, on a déposé moins de richesses, les Romains, qui connaissaient et estimaient les beaux vases de l'Étrurie, n'ont jamais songé à en orner leurs sépultures. C'est qu'il ne s'agissait pas pour les Romains d'une existence mystique en rapport avec les puissances ténébreuses, mais d'une existence toute extérieure et toute idéale dans le souvenir des hommes. Les Romains, peuples de l'action et de la vie, ont tiré les tombeaux de l'obscurité où les Étrusques se plaisaient à les enfoncer pour se rapprocher ainsi du monde funèbre ; eux les ont élevés au grand jour, aux regards du soleil, moins comme des sépulcres que comme des temples destinés à perpétuer et à consacrer parmi les vivants le souvenir de ceux qui ont vécu, à rendre présents ceux qui ont passé.

L'usage des nécropoles était le même dans l'Étrurie et dans l'ancien Latium² ; il remontait à l'Égypte : à Thèbes, à côté de l'immense cité des vivants était l'immense ville des morts.

La disposition des tombeaux romains ne varie pas beaucoup ; en général, à l'intérieur est la chambre funèbre où l'on allait faire les libations en l'honneur du mort, dont les restes étaient déposés tantôt dans la partie inférieure, tantôt dans la partie supérieure du monument et renfermés soit dans un sarcophage destiné ordinairement à une seule personne, quelquefois à deux, association touchante que la tendresse chrétienne devait multiplier dans les catacombes, soit dans une urne, selon qu'ils étaient enterrés ou brûlés. La coutume de brûler les corps fut dominante sous les rois, sous la république³ et au commencement de l'empire. L'inhumation prévalut, sous les Antonins, et l'emporta définitivement par l'influence du christianisme⁴. On voit au Vatican⁵ des pierres funèbres qui proviennent du mausolée d'Auguste et dont les inscriptions indiquent que plusieurs personnages de sa famille ont été brûlés. Stace nous fait connaître l'exemple unique d'une femme conservée par le dessèchement⁶. Cette femme

¹ Il faut excepter certaines nécropoles étrusques, à Castel d'Asso, à Norcia, où l'on voit des frontons et des moulures de portes sculptées au dehors.

² Nécropoles étrusques à Cervetri, à Cornelo, à Castel d'Asso ; nécropole latine à Castromenium, découverte par M. Rosa.

³ On cite comme une exception que Numa ait été enterré, et, à propos de Sylla, que la gens Cornelia ne brûlait point ses morts.

⁴ La crémation était tombée en désuétude au quatrième siècle (Macrobe, *Saturnales*, VII, 7).

⁵ Vers l'entrée de la salle de l'Ariane, au Vatican. (*M. P. Cl.*, 248, 407, 408, 410.)

⁶ Stace, *Sylves*, V, 1, 222 et suiv.

s'appelait Priscilla, et le mari, qui par tendresse avait voulu garder ainsi ses restes, Abascantus, probablement un des médecins de ce nom. Le tombeau de Priscilla était sur la voie Appienne, où Nibby croyait l'avoir retrouvé¹.

Le culte des héros, ce culte des *saints du paganisme* — on peut le nommer, ainsi ; car il ne s'adressait pas seulement aux héros proprement dits, — ce culte, qui en se dépravant produisit l'idolâtrie pour les empereurs morts, et, ce qui était plus honteux encore, pour les empereurs vivants, fit donner aux tombeaux quelque chose de l'aspect des temples. Un **Heroon** était une chapelle dédiée à un héros, de là vint l'usage du fronton et des colonnes pour décorer les monuments funèbres. Près de Rome, plusieurs charmants tombeaux ont été pris pour de petits temples, auxquels ils ressemblent cri effet ; seulement il ne fallait pas supposer, comme on a eu le tort de le faire, qu'ils avaient été consacrés au **Ridicule**² et à la **Toux**³, qui n'ont jamais eu de temples et n'en méritaient pas.

L'autel où l'on faisait les libations est presque toujours placé devant le tombeau, comme il était placé devant le temple⁴.

La stèle était une pierre plantée dans l'origine sur le tertre funèbre⁵, plus tard dans l'intérieur de la construction sépulcrale. Les stèles forment l'accompagnement presque nécessaire des tombeaux égyptiens ; elles se rencontrent dans les sépultures grecques⁶ et dans les tombes romaines. Les stèles funèbres de l'Égypte représentent habituellement le mort rendant hommage à une divinité et recevant l'hommage des différents personnages de sa famille. C'est en comparant un grand nombre de ces stèles, où les noms, les rapports de parenté du défunt avec les membres de sa famille et leurs professions sont écrits en hiéroglyphes d'une lecture certaine, que je suis parvenu à établir que la séparation absolue des castes et l'hérédité permanente des conditions n'existaient point, comme les anciens et les modernes l'ont si souvent répété, dans l'ancienne Égypte⁷. On ne saurait tirer autant de lumières des stèles grecques et romaines⁸ ; cependant les accessoires des sépultures romaines vont aussi nous offrir de précieux enseignements.

Si le tombeau ressemble extérieurement à un temple, intérieurement il ressemble parfois à une maison.

Les tombes étrusques présentent, d'une manière plus frappante que les tombes romaines, l'idée de l'habitation après la mort, de la maison funèbre. On y voit

... *Siecatam membris...*

Les corps se conservent facilement à Rome, à en juger par les cadavres des capucins que l'on montre dans des salles voisines de leur église, où, livrés à leurs occupations ordinaires, méditant, lisant, bêchant, couchés dans une grotte, ils étonnent d'abord le spectateur et le repoussent bientôt par cette apparence de vie dans la mort, dont on peut dire ce que Stace disait d'Abascantus :

Certamen cum morte gerit.

¹ Nibby (*Dint.*, III, p. 555), dans un noyau de tombeau rond qui subsiste sur la voie Appienne, en face de la petite église appelée *Domine, quo vadis*.

² A gauche de la voie Appienne, tandis que le temple du dieu *Rediculus* (du Retour) dont on a fait sottement un dieu *Ridiculus*, était il la droite de cette voie.

³ A Tivoli. Selon Nibby, cette dénomination absurde ne remonte pas au delà du seizième siècle.

⁴ Tombeaux de la voie Appienne.

⁵ Homère, *Iliade*, XI, 371 ; XVI, 457. *Odyssée*, XII, 14.

⁶ Elles se multiplient en Grèce à l'époque romaine, selon M. Gerhard, et, d'après lui encore, les cippes ou autels funèbres y sont beaucoup plus nombreux que les stèles ; c'est à une stèle en marbre de Paros, destinée à honorer un héros, que Pindare compare et préfère son chant. (*Nem.*, IV, 81. *Diss.*, II, p. 406.) Les cippes sont de petits autels ornés souvent d'antéfixes comme les temples.

⁷ Mémoire lu dans la séance publique des cinq classes de l'Institut et publié dans la *Revue des Deux Mondes*, ann. 1848, p. 838.

⁸ Les parents semblent de même rendre hommage à la défunte ; Tombeau figuré sur les bas-reliefs de Saint-Jean-de-Latran qui se rapportent aux Alterii.

figurées jusqu'aux solives du toit¹. Mais cette idée de l'habitation après la mort reparaît dans les urnes destinées à recevoir les ossements et les cendres des Romains. Quand on parcourt la longue galerie tapissée d'épithètes qui conduit au musée du Vatican, et le *cortile* du Belvédère, l'œil s'arrête avec une complaisance mélancolique sur une multitude de ces urnes qui l'attirent par leurs formes infiniment variées. Beaucoup d'entre elles sont de véritables petites maisons où l'on trouve que l'on serait assez bien logé, avec des portes, un toit sur lequel sont indiqués les tuiles et les antéfixes ; d'autres ont d'autres formes qui trahissent l'influence du gracieux génie de la Grèce : la forme d'une corbeille, comme pour y mettre des fleurs ; la forme d'une fontaine, comme pour que l'heureux sommeil du mort soit rafraîchi par les eaux et bercé par leur murmure.

L'intérieur des tombeaux étrusques et romains était décoré de peintures, mais de peintures différentes : sur les parois des tombes étrusques sont représentés ordinairement des banquets, des danses ou des jeux funèbres ; dans les tombes romaines on rencontre il est vrai des peintures qui se rapportent aux champs Élysées ou aux Enfers², mais plus souvent des paysages, des arabesques³ qui pourraient orner une villa. Il était dans le génie de Rome, et surtout de Rome devenue à demi grecque, de se moins absorber dans la pensée de la mort. Du reste, les Grecs peignaient l'intérieur des tombeaux⁴. Il en était de même des Égyptiens ; ceux-ci, d'un génie plus sombre encore, plus porté aux contemplations de l'autre vie que les Étrusques, creusaient de vastes demeures dans la montagne, en couvraient les parois souterraines de tableaux innombrables qui représentaient les aventures de l'âme après la mort, puis ces peintures, dont l'éclat nous éblouit encore, une fois terminées, ils fermaient et cachaient l'entrée du sépulcre. De même, les peintures funèbres, souvent très soignées, et il faut en dire autant des admirables ornements, des bijoux précieux déposés dans les tombeaux étrusques et quelquefois dans les tombeaux romains, n'étaient pas destinées à être vues par l'œil des vivants, à être éclairées jamais par les rayons du soleil ; elles étaient faites pour le mort, et lui seul devait en jouir dans sa nuit. : selon les idées antiques, pour un mort regretté rien n'était trop beau⁵.

L'étude des bas-reliefs forme, dans l'étude des tombeaux romains⁶, la partie la plus intéressante, la plus instructive et je dirai la plus historique, car ils nous font voir de nos propres yeux les détails des différentes professions, les scènes de la vie de famille et, par le choix des sujets et des symboles, peuvent nous apprendre beaucoup sur ce que les Romains pensaient de la mort et de

¹ Reproduction fidèle d'un tombeau étrusque au musée Grégorien du Vatican.

² Par exemple celles du tombeau des Nasons.

³ Dans les tombes découvertes, il y a peu d'années, sur la voie Latine. Ce genre de décoration se montre encore dans les plus anciennes catacombes.

⁴ Pausanias (VII, 22, 4) et Pline (XXXV, 25, 7), parlent de tombeaux peints en Grèce par Ilicias. M. Letronne (*Lettre d'un Antiquaire*, p. 233) pense que toutes ces peintures étaient à l'extérieur des monuments funèbres, car, dit-il, si elles avaient été à l'intérieur, Pausanias n'aurait pu les voir, parce que la religion des tombeaux ne lui eût pas permis d'y pénétrer. Cette objection ne me paraît point sans réplique : la porte de tous les tombeaux n'était pas murée, et la coutume d'y aller faire des offrandes aux morts pouvait en ouvrir l'accès, même à un étranger, surtout quand cet étranger était un dévot comme Pausanias. L'analogie porte à admettre qu'un genre de décoration commun aux sépultures égyptiennes, étrusques, romaines, ne pouvait manquer aux sépultures grecques. Au moment où j'écrivais ces lignes, j'apprends qu'on a trouvé à Athènes, près de la porte Dipyle, un tombeau dont l'intérieur est peint.

⁵ Ceci répond à cette autre objection de M. Letronne (p. 258) savoir, *qu'aucun peintre de renom n'aurait condamné ses œuvres à l'obscurité d'un tombeau où nul ne pouvait pénétrer*.

⁶ Ceux qu'on voit à Rome ne remontent pas en général plus haut que les Antonins, mais des bas-reliefs funéraires grecs, très semblables et qui leur ont servi de modèles, appartiennent à une beaucoup plus ancienne époque.

l'immortalité. En outre, ils nous font connaître les traits des défunts, soit par des statues ou des bustes, soit par des médaillons sculptés en relief. Ces visages ont en général un caractère frappant d'individualité, et souvent sont assez laids pour qu'on soit en droit de les croire ressemblants.

Quelquefois le médaillon est vide¹, ou bien n'offre qu'une figure non dégrossie² ; on attendait pour exécuter les figures de savoir à qui le tombeau appartiendrait. Beaucoup d'inscriptions nous apprennent que le cénotaphe a été ordonné par son possesseur tandis qu'il vivait encore³, non seulement pour lui mais encore pour les siens et pour ses affranchis ; on trouve là écrite l'idée de la famille romaine comprenant et les parents et la dépendance, dans le sens qu'a conservé le mot **famiglia** à Rome, où il s'étend jusqu'aux domestiques.

Le nom du mort est quelquefois indiqué figurativement, par exemple celui d'un homme qui s'appelait *Aper* par un sanglier⁴, symbole qui ressemble beaucoup à un calembour. Ailleurs, c'est la patrie du personnage défunt qui est indiquée par un détail du bas-relief : ainsi la patrie d'une Cléopâtre, nom égyptien, par un palmier⁵ ; ou bien une qualité morale est exprimée symboliquement : une jeune femme, couchée sur un tombeau, a un agneau à ses pieds⁶. Ici la sculpture n'est-elle pas un langage, et n'est-ce pas comme si, dans une épitaphe, on lisait ces paroles : *Elle fut douce et pure comme un agneau ?*

La disposition des tombeaux nous révèle les usages funéraires du peuple romain ; une partie de leur décoration se rapporte à ces usages. On voit sur les cippes funèbres le creux qui recevait les libations et le trou par où elles s'écoulaient. On y a souvent sculpté les ustensiles du sacrifice, les festons et les couronnes⁷ que suspendaient à ces autels mortuaires une piété pareille à celle qui nous fait placer une couronne sur une tombe chère et y déposer des fleurs.

Ces festons que nous voyons appendus aux sarcophages, ce sont ceux dont parlait Properce quand il disait de sa Cinthie : *Là elle apportera des parfums et ornera de festons mon tombeau ; elle s'assiera près de ma cendre pour la garder* (III, 16, 23-4).

Une statue de femme⁸, trouvée dans un tombeau, et assise dans le recueillement de la douleur, gardait des cendres aimées, comme Properce espérait que Cinthie garderait les siennes.

La pompe et tout l'appareil des funérailles⁹ sont retracés sur des tombeaux romains. Ainsi l'ensemble d'une pompe funèbre est représenté sur une suite de bas-reliefs très curieux¹⁰ qui font passer devant nos yeux tous les préparatifs des funérailles d'une dame romaine, depuis l'exposition du corps sur un lit de parade auprès duquel sont des flambeaux, comme on expose aujourd'hui ceux des grands personnages romains, depuis les pleureuses qui s'arrachent les

¹ *M. Chiar.*, 69, 217. *Villa Borghèse*, VIII, 20.

² *M. P. Cl.*, 75. Deux figures (*M. P. Cl.*, 20).

³ *M. Chiar.*, 295, cippe funèbre. 725, buste d'un Manilius, venant du tombeau de cette famille. *Bibus* (pour *vivus*) *sibi fecit*.

⁴ Sur un autel funèbre au Capitole, salles d'en bas.

⁵ *M. P. Cl.*, 411.

⁶ *M. Chiar.*, 533.

⁷ Ce sont les *bene olentia sarta* et le *coronatas lapis* de la *Copa*, poème attribué à Virgile (34-5).

⁸ On l'appelle Julia Mæsa (*M. Capit.*, galerie).

⁹ *M. Capit.*, salle des Philosophes. Fragments d'un bas-relief plus complet de la villa Panfili, où l'on voit que ce sont les funérailles de Méléagre, fragments fort semblable à un autre bas-relief représentant les funérailles d'Hector selon Winckelmann. (*M. ined.*, 136.)

¹⁰ Ceux des Alterii, au musée de Saint-Jean-de-Latran.

cheveux et se frappent la poitrine, jusqu'aux décorations de l'enterrement, reproduction artificielle des monuments que le cortège devait rencontrer sur la route par où il avait à passer. Près de plusieurs de ces monuments leurs noms sont écrits ; le Colisée se reconnaît facilement, on voit même les statues qui s'élevaient sous chaque arcade et qui n'existent plus. Pour d'autres monuments, la reproduction n'est pas exacte ; il y a par exemple sous l'arc de Titus une grande statue qui ne s'est jamais trouvée là, au milieu de la voie Sacrée ; ce ne sont donc point, ainsi que l'a très bien vu Ml. de Rossi, les monuments eux-mêmes que le sculpteur a voulu reproduire, mais une décoration improvisée et faite, jusqu'à un certain point à leur image. Le tombeau lui-même est représenté ; il est magnifique et ressemble à un temple ; une figure est assise à l'intérieur : est-ce la morte ou n'est-ce pas plutôt une personne de sa famille qui l'a précédée et qui l'attend ?

Les bas-reliefs qui se rapportent à la famille sont très nombreux ; c'est la page la plus touchante de ce rituel funéraire que la sculpture antique a tracé sur les tombeaux.

La Grèce les avait connus¹ et l'art romain les a empruntés, comme presque tout, à la Grèce.

C'était surtout aux souvenirs de l'union conjugale qu'étaient consacrés les bas-reliefs des tombeaux à Rome ; le respect de cette union se conserva même au sein de la démoralisation de l'empire, on acquiert cette conviction consolante, que peut-être l'histoire et la littérature ne donneraient pas, en voyant l'époux et l'épouse figurer aussi souvent dans les représentations funèbres. Un homme et une femme se tiennent par la main, entre eux est un Amour avec ces mots : *Fidei simulacrum*², emblème de fidélité. Plus souvent, c'est leur enfant qu'ils tiennent tous deux, ou le défunt est couché sur son lit et sa femme assise à côté du lit³. Mais tout n'était pas moral dans les intérieurs romains sous l'empire ; ailleurs un homme bien portant est couché de même sur un lit ; le lit est dans un triclinium, car on apporte des plats, et la Joueuse de lyre qui est près de lui n'est point sa femme.

L'union des époux par le mariage est souvent représentée sur les tombeaux⁴ et, contraste pathétique ! leur séparation par la mort : le double serrement des mains qui se joignent pour le bonheur et pour l'adieu⁵. Mais ce n'est pas ce contraste seulement que le sculpteur a voulu indiquer, et l'on peut croire qu'il y a aussi dans ces noces du tombeau un pressentiment de la réunion au delà, car il y a quelques consolations apportées à ce cruel adieu ; si l'on voit un rideau, le rideau qui nous cache le monde invisible, on voit aussi une porte entr'ouverte⁶, pour laisser à celui qui reste la perspective et l'espoir d'y passer à son tour. Cette porte s'ouvre pour un enfant de cinq ans et demi⁷ ; la tendresse des parents élevait des tombes aux enfants et décorait des symboles accoutumés les urnes qui contenaient leurs cendres. Nous les voyons sur les sarcophages se livrer aux

¹ Un homme et une femme se serrant la main, bas-reliefs attiques (Müller, *Att.* I, XXIX, 125, 126), tout, à fait semblables par la composition à divers bas-reliefs romains, mais bien supérieurs par le style.

² Salle Lapidaire au Vatican. Au-dessus de la figure du mari est écrit : *Honor* ; ailleurs, au-dessus de la figure de l'épouse : *Veritos*.

³ *M. P. Cl.*, 411.

⁴ Elle l'est avec toute sa pompe sur le beau sarcophage de Saint-Laurent hors des Murs.

⁵ Mariage sur le devant ; adieu sur le côté d'un sarcophage (*Cortile* du Belvédère). Quelquefois une femme assise devant un tombeau.

⁶ *M. P. Cl.*, 48, 60.

⁷ *M. P. Cl.*, 811.

jeux de leur âge, par exemple des petits garçons et des petites filles jouer ensemble aux noix¹, ces billes de l'antiquité, et goûter ainsi les joies de leur innocent paradis.

Un adolescent est couché sur son tombeau² tenant un livre à la main ; des génies de son âge portent les attributs des neuf Muses ; il a un manteau de philosophe : sans doute il donnait beaucoup d'espérances. A ses pieds est le petit chien favori du jeune savant : je suis bien aise pour lui qu'outre les muses et la philosophie il aimât ce petit chien.

Le deuil des parents n'est pas exprimé avec moins de simplicité que la douleur des époux. Un père qui pleure tient un flambeau renversé, image sans doute de la mort d'un enfant, que ce père et sa femme, debout devant lui, ont perdu. Derrière deux époux est le buste d'une jeune fille certainement la leur, et qui leur a été ravie. Mais aucun des bas-reliefs romains de cette espèce n'est aussi attendrissant que l'était une peinture grecque du tombeau de Néotime décrite dans une pièce de vers de l'Anthologie³ ; on y voyait la jeune femme dans les bras de sa mère, tandis que le malheureux père tenait sa tête dans sa main⁴. L'amour maternel, celui des amours humains qui suent le plus obstinément à la mort, se produit avec grâce sur des bas-reliefs funèbres ; une femme allaite son enfant⁵, une autre, couchée sur un lit, donne à boire au sien en regardant un chien qui la regarde⁶. Ce petit tableau dit à la fois les tendres soins de la mère et la fidélité de l'épouse. Quant à ce qu'on appelle les banquets funèbres, il faut distinguer. Il y en a qui méritent ce nom et qui rappellent l'usage où l'on était, à Rome comme en Grèce, de célébrer par un banquet sacré la mémoire des morts⁷, mais il est très vrai, comme l'a remarqué M. Letronne⁸, qu'on ne peut appeler repas funèbres ceux où le mort prend place à côté des vivants ; dans ceux-là il faut reconnaître avec lui une commémoration du repas de famille tel qu'il était quand le défunt regretté y occupait la place maintenant vide à jamais.

Les habitants des tombeaux ne revirent pas seulement sur les bas-reliefs, ornement funéraire de ces tombeaux ; leurs statues et leurs bustes les décorent. Les statues sont couchées ou debout, les époux côte à côte⁹ ; quelquefois une jeune femme endormie tient une couronne ou des fleurs ; les bustes des personnages d'une même famille rangés les uns près des autres¹⁰, semblent continuer cette existence que leur association sous le même toit rendait si douce, et dire au voyageur, qui en regrette peut-être une semblable ; Vois comme nous étions bien ensemble sur la terre et comme nous sommes bien ensemble ici. Des oiseaux dans un nid, auxquels le père et la mère apportent leur nourriture, offrent un touchant symbole de l'amour paternel et maternel¹¹ ; un serpent qui

¹ *M. Chiar.*, 497.

² *G. des Candélabres*, 20 Un autre fort semblable, *M. Cap.*, salle des Colombes.

³ *Anth. pal.*, VII, 730.

⁴ Une mère avec son enfant nouveau-né près d'un char traîné par des boucs, en présence des Parques (*M. P. Cl.*, 453) me paraît exprimer, par une sculpture grossière mais d'une manière touchante, la destinée funeste d'une mère que les Parques ont privée de son enfant.

⁵ *M. Chiar.*, 201.

⁶ *M. Chiar.*, 291.

⁷ Ils pouvaient faire allusion aux banquets de l'Élysée. Comus, pour les anciens, était aussi le génie de la mort ; le dieu des banquets était représenté endormi (*Phil.*, I, 2), le sommeil.

⁸ *Revue arch.*, t. III, p. 211.

⁹ *M. Chiar.*, 500 ; le boulanger Vergilius Eurysacès et sa femme (voyez plus loin) ; un fils et sa mère si le sarcophage du capitole (salles d'en bas) est réellement celui d'Alexandre Sévère et la figure de femme celle de Mammée.

¹⁰ Sur la voie Appienne, tombeau d'une prêtresse d'Isis et de sa famille. Vibius, Vibia et leur enfant (*M. Chiar.*, 53).

¹¹ *M. Chiar.*, 230.

se glisse vers l'arbre qui porte le nid¹ est l'image de la mort qui a pénétré dans le nid de famille maintenant désert.

Si les bas-reliefs dont je viens de parler nous émeuvent en nous transportant au sein de la famille romaine et en nous faisant participer jusqu'à un certain point aux sentiments qui l'animaient, d'autres bas-reliefs piquent et en même temps satisfont notre curiosité ; ce sont ceux qui, nous rendant familiers les détails des professions et des conditions particulières, par là nous font pénétrer dans la vie réelle des anciens Romains, comme d'autres monuments nous ont initiés à leur vie idéale et complètent leur histoire publique par leur histoire privée.

Voulez-vous voir fabriquer des couteaux dans l'antique Rome, des serpes, des tailleurs ? Voici sur un monument funèbre, érigé par un maître coutelier à lui-même, à ses affranchis et à leur postérité, la boutique de ce coutelier, assez bien fournie d'instruments tranchants, dont plusieurs sont fort semblables à ceux que vous avez pu considérer en traversant le marché de la place Navone ; et dans l'arrière-boutique, placée de l'autre côté du monument funèbre, il ne tient qu'à vous de vous donner le plaisir de les voir forger².

Sur un cippe destiné à recevoir des offrandes sont sculptés les outils d'un architecte³ : le pied romain, le compas, l'équerre et le fil à plomb. Des haches, des couperets, un bonnet de Flamine sont sculptés sur un autel dédié par une société de fabricants d'objets religieux, à laquelle ils semblent servir d'enseigne⁴ ; une bouchère, en conférence avec une femme qui veut lui acheter une oie, est assise devant son étal⁵, pareil sans doute à celui sur lequel Virginus saisit le couteau qui devait sauver Virginie de la honte et délivrer Rome de la servitude. Dans cette boutique on lit quelques vers de Virgile ; aujourd'hui à Rome les boutiques des marchands de friture sont garnies de sonnets. Là un *pizzicaro* est dans sa boutique, assez semblable à celle où s'exerce actuellement cette petite industrie toute romaine.

Passons des boutiquiers aux négociants. Passienus, qui était bon père, car il a élevé un cippe funèbre à son fils, petit garçon mort à sept ans, s'était enrichi dans le commerce maritime : nous l'apprenons par ce même cippe où il avait fait placer d'un côté la Fortune marine tenant le gouvernail d'un bâtiment, et de l'autre Mercure avec la bourse et la corne d'abondance⁶. Carpus Polentianus faisait un commerce du même genre, mais pour le compte de l'État ; attaché au service de l'approvisionnement public⁷, il allait acheter des blés en Egypte, ce qu'indiquent une barque, un obélisque, désignant l'Égypte, et enfin, par une allusion mythologique, Cérès courant un flambeau dans la main à la recherche de Proserpine. Au commerce maritime et au commerce par terre appartenait à la fois sans doute un homme représenté dans un chariot et sur un navire, entre une

¹ A Saint-Jean-de-Latran, bas-relief funèbre, je crois, qui fait allusion à l'enfance de Jupiter (voyez plus loin), *M. P. Cl.*, 214.

² Au Vatican, salle Lapidaire, à droite.

³ L'usage de placer sur les tombeaux un souvenir de la profession du mort était bien ancien en Grèce, on le trouve déjà dans Homère, qui plante une rame sur la sépulture d'Elpénor. (*Odyssée*, XI, 77.) Je l'ai remarqué sur les tombes des Arméniens à Constantinople. Dans un des tombeaux étrusques de Cæré, des bas-reliefs peints figurent une foule d'objets usuels, jusqu'à une corde et un havresac.

⁴ *M. Capit.*, IV, 15.

⁵ Zoega, *B. ril.*, 27-28.

⁶ *M. Chiar.*, 459. Sur un bas-relief très mutilé (*M. P. Cl.*, 456) les sculptures nous enseignent que celui pour lequel fut fait ce sarcophage était forgeron de son état, avait voyagé sur mer, aimait la chasse et s'était marié.

⁷ *M. Chiar.*, 587. Un autre (*ibid.*, 19) était chargé d'approvisionner d'huile deux magasins d'Ostie qui portaient le nom de Galba.

pierre milliaire et un phare¹. Un fabricant d'huile a étalé sur son sarcophage² de famille tous les détails et tous les instruments de cette fabrication, parmi lesquels se remarque le moulin à huile qu'un âne fait tourner. Ce moulin a tout à fait la forme de ceux qu'on trouve souvent et dont un débris a été placé près du bas-relief. Puis viennent des métiers qui touchent à l'art, comme un orfèvre³ ; un homme riche qui avait pris à ferme des fonderies de bronze et d'argent⁴ ; enfin, sur un cippe votif, un ciseleur, *cælator*, qui donne son adresse : *Lucius Furius, ciseleur, voie Sacrée*.

Parmi les représentations professionnelles, plus complète est celle du tombeau de Vergilius Eurysacès, appelé vulgairement le tombeau du Boulanger. Ce Vergilius, dont le nom écrit ainsi selon l'orthographe de la république, est le même que celui de Virgile, n'était point un boulanger : il avait la ferme de la fourniture du pain pour les Appariteurs, personnages attachés au service des magistrats romains ; c'était un grand entrepreneur que sa ferme avait enrichi, ainsi qu'il paraît aux vastes dimensions et à la décoration de son tombeau. Un triple rang de bas-reliefs nous montre tous les détails de la fabrication et de la vente du pain ; on pétrit la pâte, on enfourne les pains, on les retire du four et on les fait refroidir ; apportés dans des paniers, ils sont pesés et comptés par deux hommes dont l'un tient des tablettes⁵.

Le tombeau de Vergilius a une forme très particulière et qui est elle-même une allusion manifeste au genre de fourniture qui lui avait été affermé. Ce tombeau est composé de cylindres semblables aux corbeilles où l'on mettait les pains qui étaient ronds, nous le saurions par les peintures des catacombes quand on n'en aurait pas retiré un certain nombre d'un four de Pompéi, au bout de dix-huit cents ans. L'inscription nous apprend que Vergilius Eurysacès a voulu que les os de sa femme Antistia reposassent *dans ce Panarium*, mot qui peut désigner tout le monument, considéré comme un *dépôt de pains*, ou s'entendre seulement d'une *corbeille à pain* en pierre qu'on a trouvée dans le tombeau et où l'on doit supposer que furent recueillies les cendres d'Antistia.

Sans parler des insignes propres aux magistrats et aux sacerdoce, tels que la chaise curule, siège des personnages considérables⁶, les faisceaux consulaires, le lituus ou bâton recourbé dans la main de l'augure⁷, le sistre dans celle du prêtre égyptien⁸ ; il est deux professions que rappellent sur les sarcophages romains de nombreux symboles : l'état militaire et la carrière des lettres.

L'état militaire est indiqué par des armes de toute sorte⁹, par le laurier, par des couronnes que tiennent souvent des *Victoires*, par l'aigle, par une *Victoire* portant une enseigne ou écrivant sur un bouclier, par un combat, par des barbares captifs à genoux et des emblèmes de triomphe. Le guerrier est représenté avec une lance, un bouclier et sort cheval de combat. J'ai remarqué, sur un cippe funèbre consacré à la mémoire d'un officier romain, une équerre et

¹ Bas-relief au jardin Colonna.

² *M. Chiar.*, 685.

³ *M. P. Cl.*, 262. *Aurifex bractearius* (un batteur d'or).

⁴ *M. Chiar.*, 293.

⁵ *Gal. des Candélabres*, 138. Sur un fragment de bas-relief appartenant au sarcophage d'un marchand d'huile, se voit, dans sa boutique, tout ce qui est nécessaire pour les écritures commerciales, l'encrier, le calames, roseau servant de plume, les tablettes en forme de diptyque.

⁶ *M. P. Cl.*, 84.

⁷ *M. Chiar.*, 204.

⁸ *M. P. Cl.*, 55.

⁹ Une armure complète sur un cippe funèbre (*M. Chiar.*, 240). Les armes ne désignent pas toujours la carrière militaire. Des génies portant les diverses parties d'une armure (*M. P. Cl.*, 80) décorent l'urne funèbre d'un enfant. (*Garr.*, p. 51, pl. XXX.)

une lyre ; cet officier semble avoir été en même temps ingénieur et poète. Quand l'aigle est associé à divers symboles religieux¹, surtout à ceux qui se rapportent à Jupiter, il peut ne désigner que la dévotion du mort à ce dieu.

Uri bas-relief en l'honneur d'un affranchi grec et de sa femme, offre un exemple de ces dévotions particulières ; le mari était dévot à Jupiter, la femme à Junon², comme l'indique le paon mis en regard de l'aigle : ces affranchis³ voulaient faire les Romains en proclamant leur dévotion aux deux grandes divinités romaines et s'attribuaient l'un l'aigle des empereurs, l'autre le paon des impératrices. L'adresse du ciseleur de la voie Sacrée est entourée d'un feston que soutiennent des aigles. On voit bien que l'aigle n'est pas toujours une attribution guerrière, car des aigles décorent le tombeau d'une femme⁴. De même, la Victoire n'indique pas toujours la profession militaire. Nous verrons quel peut être alors le sens de ce symbole.

La modestie n'ayant été dans aucun temps notre apanage, à nous autres gens de lettres, on ne sera pas surpris que les littérateurs aient laissé sur les bas-reliefs funèbres beaucoup d'avertissements de leur existence et de leur vanité, adressés à la postérité.

Les auteurs auxquels, on le pense bien, les insignes de la gloire n'ont pas été plus refusés qu'aux guerriers⁵, et que caractérise le *volume*, se montrent entourés par les Muses, qui sont censées les inspirer. Quand elles sont toutes présentes, elles n'indiquent aucune vocation littéraire spéciale. Le choix qu'on fait parmi elles peut nous renseigner sur le talent particulier de l'homme de lettres dont nous voyons le monument, sur le genre de littérature qu'il cultivait⁶ ; ce qu'on indiquait aussi par la présence d'Homère pour un poste épique, de Pindare pour un poste lyrique et de Ménandre pour la comédie ; lorsqu'ils sont réunis⁷, nous pouvons penser qu'il s'agit d'un homme qui prétendait être tout à la fois un Homère, un Pindare et un Ménandre. Du reste, il valait mieux s'essayer dans plusieurs genres littéraires que de réunir, comme un certain M. Sempronius Néiocratès, d'après son nom probablement un affranchi, au talent de poste lyrique, la profession de marchand de femmes esclaves.

Les femmes de lettres, à Rome, avaient aussi leurs prétentions multiples, et l'une d'elles, Petronia Musa⁸, a près de soi deux lyres appartenant à deux muses et accompagnées d'une pièce de vers en son honneur.

Ces deux lyres correspondaient à deux genres de poésie dans lesquels nous pouvons supposer qu'excellait Pétronie. Nous pouvons en penser autant d'une femme sous le siège de laquelle est le masque tragique de Melpomène et auprès de laquelle sont Polymnie et Euterpe, la muse bucolique, qui, la main placée sur son épaule, paraît l'encourager. En face d'elle un homme est assis, ayant auprès

¹ *M. P. Cl.*, 67. Par exemple, à des vases sacrés, comme sur les temples, signe de piété.

² Autre dévote à Junon (*M. Chiar.*, 520).

³ *M. P. Cl.*, 610. Leurs noms le disent : Pomponius, Eudemon et Pomponia Elpis. Un esclave, de l'empereur il est vrai, osait bien faire sculpter sur son sarcophage Romulus nourri par la louve (*M. P. Cl.*, 91).

⁴ Monument des Aterii, au musée de Saint-Jean-de-Latran.

⁵ Un palmier, à cause de la palme. (*Villa Borghèse*, S. V, 5). Le laurier était accordé même aux chasseurs ; sur un cippe de la villa Borghèse (S. I, 11, un cerf tient des lauriers dans sa bouche ; près d'un autel est un laurier, et sur le côté du cippe on voit encore un cerf. N'est-ce pas un hommage à un chasseur illustre ? Les scènes de chasse sont souvent représentées sur les sarcophages.

⁶ *M. Chiar.*, 666, poète dramatique indiqué par sa massue, le raisin bachique, les masques.

⁷ *M. Chiar.*, 248. *M. P. Cl.*, 535.

⁸ *Villa Borghèse*, salon, 10.

de lui Thalie et Melpomène¹. Voilà bien des muscs et un couple abondamment pourvu de tous les genres d'inspiration.

Un bas-relief où se voient des figures d'hommes et de femmes² a été rapporté au sénat féminin d'Héliogabale, sans raison, je crois, car dans ce sénat il n'y avait point d'hommes. J'y verrais plutôt une allusion à quelque réunion littéraire de l'époque, des lectures publiques, auxquelles les femmes devaient assister. Ces assemblées, où l'on allait entendre Stace et d'autres poètes³, peuvent être considérées comme contenant le premier germe des académies, si nombreuses en Italie dans les temps modernes, et dans plusieurs desquelles, par exemple les *Arcadi* et les *Lincei*, à Rome, on admet les femmes, ce qui avec le temps, j'imagine, sera imité partout.

Un retour naturel vers les occupations et les soins d'ici-bas a multiplié sur les tombeaux les scènes d'intérieur qui nous font pénétrer dans l'histoire intime des Romains, en mettant sous nos yeux leurs banquets, leurs jeux, quelquefois sans oublier le chien fidèle, le chat et jusqu'au singe de la maison⁴.

Passons de ces détails à la grande idée qui plane sur les tombeaux, l'idée de la mort ; aux divers aspects sous lesquels elle y est envisagée, aux divers symboles par lesquels elle y est exprimée.

L'art antique a rarement représenté la mort elle-même, qu'il aimait mieux désigner symboliquement sous la forme d'un génie funèbre. On voit cependant le dieu de la mort (Thanatos) sur les urnes étrusques.

La Mort est le seul dieu que j'osais implorer,

a dit Racine, d'après Euripide, mais la mort n'a jamais sur nos bas-reliefs cet horrible aspect que lui ont donné la poésie et la sculpture grecques dans leurs commencements, qu'à une époque plus avancée le sentiment du beau fit rejeter, et auquel le moyen âge devait revenir : l'aspect d'une horrible vieille avec de longues dents et des ongles crochus, telle que la peint Hésiode⁵.

Le génie du Sommeil est couché, ou dans l'attitude consacrée par la sculpture antique pour peindre le repos ; les jambes croisées et les bras derrière la tête⁶ ; c'est souvent un enfant⁷ ; le sommeil de l'enfance semblait le plus doux symbole pour exprimer l'idée de la mort ; c'est tantôt un jeune homme⁸, tantôt un vieillard⁹, car la mort est de tous les âges.

¹ *M. P. Cl.*, 48.

² *M. P. Cl.*, 68.

³ M. Rosa a découvert sur le Palatin une salle qui paraît avoir été destinée, à ces sortes de lectures. Tout autour sont disposées des espèces de nielles où pouvaient s'asseoir les lecteurs et qu'indiquent peut-être ici les arcades sous lesquelles sont placés les personnages du bas-relief.

⁴ *Villa Borghèse*, sous le péristyle.

⁵ Sous le nom de *Kér*, sur le bouclier d'Hercule, 249 ; ici au pluriel, *Kéres*.

⁶ Sur un sarcophage, *salle Lapidaire*.

⁷ *M. Chiar.*, 85. Au musée de Saint-Jean de Latran, plusieurs petits génies funèbres couchés. Garracci, pl. 40, p. 79. Prés d'eux, le pavot somnifère ou le flambeau renversé.

⁸ Un jeune homme tenant d'une main une tige de pavot et de l'autre une corne à boire d'où il verse l'oubli. (*M. P. Cl.*, 514.)

⁹ *Villa Albani*, salle d'en bas ; analogue au Sommeil qui est près d'Ariane sur un bas-relief bachique et près d'Endymion endormi (bas-relief du Capitole). Ces deux sujets, comme nous le verrons, sont funèbres : le sommeil y est donc la mort. Le sommeil est le nom de la mort chez Théocrite (*id.*, XXII, 204). Auprès d'un génie de la mort, est écrit : *Somno Orestilla filia*. (*Villa Albani*)

Les anciens appelaient le sommeil le parent et le frère jumeau de la mort¹ ; ils appelaient la mort le sommeil d'airain, le sommeil sacré. *Il ne faut pas dire que les bons meurent, mais ils goûtent un doux sommeil, un sommeil sacré*².

Ce génie tient un flambeau renversé, symbole de la vie éteinte³, ce que signifient aussi les flambeaux couchés⁴.

Ou bien ce n'était pas comme un sommeil qu'on se représentait la mort, mais comme une destruction. Psyché, on sait que c'est le nom de l'âme, a des ailes de papillon ; elle est souvent représentée par un papillon, *l'Angelica farfalla*, a dit Dante, faisant chrétien le symbole antique. On voit sur les bas-reliefs funèbres un papillon brûlé par un flambeau⁵ ou saisi au vol par le bec d'un oiseau⁶ : c'est la destruction de Psyché, de l'âme, que les anciens ne distinguaient pas bien de la vie. Des oiseaux becquetant un fruit⁷, des fruits s'échappant d'une corbeille renversée⁸, expriment aussi, en la volant sous une forme gracieuse, la sombre idée de la destruction.

Ainsi ce que l'on pourrait prendre pour des détails capricieux d'arabesques a un sens, un sens sérieux et triste. Uri lion qui dévore un cheval, un lapin, animal destructeur s'il en fut jamais, mangeant un raisin⁹, expriment la même idée que traduit l'insecte ou le fruit becquetés par l'oiseau.

Ces détails reviennent trop fréquemment dans les bas-reliefs funéraires pour qu'on puisse attribuer au hasard leur répétition constante et leur association évidemment intentionnelle avec d'autres symboles non moins significatifs. Plus on étudie l'art antique, talus on en voit disparaître l'arbitraire et plus on se persuade que tout y avait sa raison.

Il est encore d'autres expressions détournées de la mort, qu'on rencontre sur les sarcophages et qu'il faut connaître pour saisir le sens funèbre des bas-reliefs qui les accompagnent. Ce n'est presque jamais un emblème brutal et hideux, comme le squelette ou la tête de mort ; les anciens n'avaient pas recours à ces objets déplaisants pour rappeler à l'homme sa fin ; une allusion plus indirecte leur suffisait et avertissait le spectateur sans le repousser. Sur les bas-reliefs des tombeaux, on se borne à lui montrer une voile repliée¹⁰, un arbre dépouillé de

¹ *Consanguineus leti sopor* (Virgile) Hésiode (*Théorg.*, 756) dit que la Mort et son frère le Sommeil sont portés dans les mains de la Nuit. Sur le coffre de Cypselus, la Mort portait un enfant noir et un enfant blanc, la Mort et le Sommeil, le frère et la sœur.

² Homère, *Iliade*, XI, 241. Vers cités par le P. Garracci.

³ *M. Chiar.*, gal. des Candélabres, 351-270. Attitude et action exactement décrites par Philostrate (I, 7), à propos d'un Amour dans un tableau de Médée voyant arriver Jason. C'était un avertissement des morts que cette arrivée devait amener.

⁴ *Gal. des Candélabres*, 446. Sur un bas-relief représentant des courses de chars, comme nous verrons emblème funèbre, dont celle circonstance achève de démontrer le caractère. *Ibid.*, 223, flambeaux couchés sur un tombeau.

⁵ Ce peut être aussi une purification de l'âme, par la mort, par le bûcher. J'y reviendrai.

⁶ *Villa Albani, M. Chiar.*, 230, 240. Un oiseau saisit une sauterelle, animal vif et agile (*ibid.*, 198) ; des cigognes tiennent au bec un serpent, symbole de la vie.

⁷ Le fruit est un symbole naturel de la vie et de la fécondité ; c'est pourquoi on avait mis dans la main de vénus un fruit dont on a fait depuis le prix de la beauté.

⁸ *M. P. Cl.*, 52. *M. Chiar.*, 519. Il en est de même de ceux qui se répandent hors d'une corne d'abondance sur laquelle un lion étend sa griffe homicide (salle Lap.) Un tigre pose la sienne sur une corbeille remplie de raisins.

⁹ Sujet souvent répété. Rien n'est moins naturel qu'un lapin mangeant un raisin. Cette action est donc symbolique. Selon le P. Garracci (p. 109), le raisin et le lièvre indiquent la saison de l'automne, à Rome saison de la mort. Tibulle dit à propos des morts prématurées, faisant, un rapprochement pareil à celui qui a inspiré les auteurs des bas-reliefs de nos sarcophages :

*Quis fraudare juvat vitam crescentibus avis
Aut modo naja mala vellere mala manu ?*

¹⁰ Un enfant dans une barque dont la voile est repliée. (*M. de Saint-Jean-de-Latran.*)

ses feuilles¹, image de la vie qui s'est fanée, un arbre qu'on arrache², un vêtement abandonné³, un carquois vide ou fermé⁴ ; un masque tombé à terre annonce que la pièce est finie, selon le mot suprême d'Auguste, comédie ou tragédie bientôt jouée et dont il ne reste rien quand les acteurs ont disparu⁵.

Certains animaux sont choisis de préférence dans ces représentations comme emblèmes du sommeil, parce qu'ils dorment et semblent morts durant quelques mois, le loir et la tortue ; il en est de même des oies et des canards qu'on chasse pendant l'hiver.

Les courses de char fournissent aux bas-reliefs funèbres une allusion très fréquente à la *carrière* de l'homme dont le terme est la mort ; nous nous servons encore de cette métaphore, empruntée à une coutume antique. Sur un assez grand nombre de sarcophages, on voit les chevaux qui s'élancent avec ardeur, comme l'homme s'élanche dans la vie, puis s'abattent au bout de leur course. Sur une urne étrusque du Vatican, deux furies brisent le char d'un guerrier.

Des courses de chevaux sont la plupart du temps exécutées par des enfants, presque toujours ailés⁶ ; ceux qui tombent du char⁷ ou du cheval indiquent la chute finale qui nous fera trébucher tous dans la mort.

Il en est de même de la lutte⁸, image de la vie, cette lutte qui finit toujours par une défaite. Une fois, pour indiquer encore mieux l'intention funéraire de ces représentations, le terme de la palestre s'incline comme s'il allait tomber. Ces scènes du cirque et de la palestre peuvent être une commémoration des jeux qu'on célébrait à l'occasion de la mort des personnages illustres, ou un témoignage de la passion du défunt pour les jeux durant sa vie.

Des lions qui dévorent des chevaux, symbole ordinaire de la destruction sur les sarcophages, offrent en même temps une scène de l'amphithéâtre⁹.

La vie se compare naturellement au jour et à l'année. Ce jour, dans le langage universel, a son matin et son soir ; cette année a son printemps, son été., son automne et son hiver. On voit en effet dans les bas-reliefs des sarcophages le Soleil partant sur son char¹⁰, et, la journée finie, la Nuit montée sur un char dont les coursiers s'abattent. Le jour et la nuit, vieille allégorie de la vie et de la mort ; parfois la nuit est remplacée par la lune¹¹. En général, c'est l'idée de la

¹ Flambeau éteint sur un tronc dépouillé. (Visconti, *M. P. Cl.*, III, 45.)

² *M. Chiar.*, 184.

³ Ce détail funèbre et plusieurs de ceux qui sont indiqués ici se voient réunis sur un sarcophage de la salle Lapidaire, à gauche, entre la porte de la bibliothèque et l'entrée du musée.

⁴ *S. des Candélabres*, 203 : près d'un génie qui tient un flambeau renversé, un carquois suspendu à un tronc d'arbre. M. Rosa a trouvé sur le Palatin une figure dont le carquois plein ne peut contenir des flèches ; ce doit être un génie funèbre plutôt qu'un Amour.

⁵ Le masque est donné par M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 81) pour une image du corps que l'âme a quitté. Cette image était la larve (*larva*, c'est aussi le nom du masque en latin), espèce de fantôme du corps qu'on croyait lui survivre, et qui passait pour avoir une figure hideuse, comme est souvent celle des masques. Le masque qui a la bouche fermée et les yeux remplis n'est pas un masque théâtral, mais un masque funèbre. (*St. r.*, II, 2, p. 5.)

⁶ *M. Chiar.*, 321. *Gal. des Candélabres*, 146. *M. P. Cl.*, 609, 613, 617. Pour un de ces sarcophages, on a choisi la course célèbre qui fut mortelle à Ænomaüs (*ibid.*, 621). Dans d'autres courses, on a introduit des symboles qui en précisent le caractère funèbre : des oiseaux qui mangent, des masques, etc.

⁷ *M. P. Cl.*, 52. Quelquefois un génie à terre sous les pieds des chevaux.

⁸ Près d'un lutteur est le génie de la mort avec le flambeau renversé. (*M. Chiar.*, 154.)

⁹ On voit près d'eux des hommes préposés à ces jeux. (*Salle lapid.*)

¹⁰ Beau sarcophage dans l'église de Saint-Laurent-hors-des-Murs. Même symbole, villa Borghèse, salle des Hercules, 12.

¹¹ *M. Chiar.*, 69. Têtes du Soleil et de la Lune.

vie qu'on a voulu l'aire prévaloir sur les sarcophages où les saisons¹ sont représentées, en y étalant les diverses productions de la fécondité terrestre dont se composent leurs attributs ; mais l'idée de la mort vient, comme presque toujours, se placer auprès. Cette idée est traduite dans un langage sinistre par les rameaux dépouillés que les saisons tiennent à la main², ou présentée sous un jour moins triste quand on place auprès des saisons les néréides et les tritons, qui indiquent le voyage de l'âme aux îles Bienheureuses³. Les Saisons ou **Heures**, sur les tombeaux, sont liées surtout à l'idée de la mort, quand on ne montre que les deux saisons funèbres, l'automne et l'hiver, ou qu'on place en regard le printemps et l'hiver, le commencement et la fin. Les poètes comparaient les saisons aux âges de la vie.

Les Grâces sont de la famille des Heures. A Rome, on est étonné de voir souvent les Grâces sur des tombeaux. D'abord, quand il s'agit de l'art et de la pensée antiques, on ne doit jamais s'étonner de rencontrer les Grâces même dans la mort. Les Grâces n'étaient pas à l'origine ce qu'elles sont devenues depuis la personnification du charme ; ces vieilles divinités pélasgiques étaient les compagnes et les servantes de Jupiter⁴, associées à sa toute puissance dans l'administration physique et morale du monde, dont leur nom exprimait les *bienfaits*. C'est pourquoi sans doute Phidias les avait placées sur le trône de Jupiter. Elles jouaient donc un rôle dans toute la destinée de l'homme, dans sa mort comme dans sa vie, car l'une et l'autre venaient de Jupiter. Les Grâces étaient mises sous la conduite de Mercure, le conducteur des âmes⁵ ; elles étaient les compagnes de Proserpine⁶ ; enfin comme liées à Vénus, la déesse de la vie et de la mort, leur ministère était d'embellir la première et d'adoucir la seconde⁷.

Les scènes de la vie champêtre qui accompagnent souvent les représentations funèbres sont placées là comme un adoucissement à la pensée de la mort ; elles disent à leur manière : *Et ego in Arcadia*, et moi aussi j'ai goûté une vie tranquille et heureuse.

En même temps qu'on entourait les monuments funéraires des scènes variées de la vie, on y déployait les terreurs de la mort et du monde invisible, qui devaient en interdire l'entrée ; de là les figures monstrueuses sur les tombeaux, et surtout la tête de Gorgone⁸, symbole de l'épouvante qui pétrifie⁹, les gryphons¹⁰, ces

¹ Souvent remplacées par les génies des saisons. Ceux-ci sont également figurés sur le tombeau païen des Aterii et sur le tombeau chrétien de Bassus (*Grott. Vat.*) ; les saisons sont peintes sur les parois des catacombes. A côté d'elles sont des corbeilles remplies ; l'une d'elles élève un flambeau (jardin de la Pigna et cortile du Belvédère).

² Sur un sarcophage (*M. Chiar.*, 406), deux génies des saisons tiennent chacun les rênes d'un char ; les deux chars, attelés l'un de taureaux et de boucs, l'autre de lions et de sangliers, s'élancent l'un contre l'autre et semblent indiquer la lutte de deux principes au sein de l'année et de la vie.

³ Ovide, *Métamorphoses*, XV, 199.

⁴ Gerh., *Gr. Mythol.*, I, p. 87, 101. C'est dans leur sens antique que les Grâces étaient prises par les Orphiques quand ils disaient que les Grâces produisent tout.

⁵ Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 273. Nommé aussi le conducteur des Grâces, *χαρίτων ἡγεμύν*.

⁶ *Ibid.*, p. 465.

⁷ *Ibid.*, p. 572. En rapport à la fois avec les Heures et les Parques (Moirai) (*ibid.*, p. 556). Il n'est pas temps encore de parler du rapport des Grâces avec Bacchus et les mystères.

⁸ La Gorgone paraît avoir exprimé l'effroi que cause l'idée de la mort, on le voit sur le sarcophage de Télésina (*M. Chiar.*, 230), par la terreur de la mère et de l'un de ses deux enfants. L'autre enfant qui dort et une figure de femme endormie semblent dire : Ne craignez rien, la mort est un sommeil.

⁹ Ulysse craint que Proserpine ne lui envoie la tête de la Gorgone, monstre formidable (*Odyssée*, XI, 633-4).

¹⁰ *M. Chiar.*, 126, avec des masques qui peuvent exprimer la terreur, comme masques tragiques, et parce qu'ils portaient en latin le nom des larves, elles-mêmes objets d'effroi ; *larvalis*, terrible, effroyable.

gardiens de l'or déposé dans les tombes dont les sphinx¹ muets protégeaient le silence et savaient le secret.

La sirène, puissance infernale, à l'origine puissance fascinatrice et funeste, exprimait sur les tombeaux l'illusion de la vie qui séduit, qui fascine l'homme et le livre à la mort. Les sirènes pouvaient aussi exprimer le charme inconnu d'une nouvelle existence, et même les révélations que promettait cette existence aux âmes mises par elle en possession de la vérité, car les sirènes disent à Ulysse qu'elles savent beaucoup de choses².

Une pensée liée à des idées d'immortalité, la pensée des concerts des bienheureux, venait tempérer ce que les êtres fantastiques avaient de formidable, et sur les tombeaux on plaçait la lyre aux mains des sphinx comme des sirènes.

Sauf ces exemples et un petit nombre d'autres, jusqu'ici nous n'avons guère trouvé sur les tombeaux romains que les souvenirs et le sentiment de la vie terrestre ou le sentiment de la destruction, de la fin. N'y a-t-il rien autre chose ? N'y a-t-il pas quelque signe d'une notion de la vie future ? Quelle était à Rome la nature et le caractère de cette notion ? Cette fois, nous avons à rechercher l'histoire des idées et des croyances chez les Romains, et cette fois encore nous la chercherons dans les monuments.

Quand, m'enfonçant dans l'intérieur de la montagne de Thèbes, je parcourais les tombeaux des Pharaons, ces palais souterrains à plusieurs étages où est sans cesse reproduit sur leurs parois l'éternel sujet des peintures égyptiennes, l'histoire de l'homme après la mort, je suivais d'étage en étage, de chambre en chambre, de corridor en corridor, cette mystérieuse histoire ; je voyais un voyageur subir une foule d'épreuves, ici livré aux plus rudes tourments, là goûtant un repos momentané dans un Élysée transitoire ; puis je le voyais, reprenant sa marche, traverser des bois, des fleuves, naviguer dans la barque céleste à travers les astres. Je voulais savoir la fin ; je me disais : Arrivera-t-il quelque part ? s'arrêtera-t-il dans la félicité ou les supplices ? Il n'arrivait jamais ; quand j'arrivais moi-même à la dernière chambre, je voyais en général une vache ou un nain difforme, monstrueux Priape. Était-ce le symbole de la vie universelle dans laquelle le pèlerin de l'autre vie allait s'abîmer ? Je ne sais, mais il me restait de cette vision étrange un grand doute et une formidable obscurité³.

J'ai éprouvé quelque chose de pareil en considérant les bas-reliefs, évidemment symboliques, sculptés sur les sarcophages romains. Les Romains étaient religieux ; ils admettaient des champs Élysées, un enfer, une existence quelconque après la mort ; mais cette croyance était bien vague, cette affirmation était bien incertaine, car les symboles des bas-reliefs funèbres expriment tour à tour l'idée de destruction, d'anéantissement et l'idée de durée, de renaissance, entre lesquelles la pensée dont nous cherchons le secret semble hésiter. C'est là, je crois, le vrai de la croyance des païens ; je ne parle pas des philosophes platoniciens ou épicuriens, déistes ou athées, je parle du grand

¹ Le sphinx était aussi dans l'art un être destructeur et dévorant, depuis Phidias qui avait placé au-dessous de son Jupiter des sphinx enlevant de jeunes Thébains. On voit au Vatican un sphinx qui tient contre ses pattes une tête de bélier, comme fait un tigre dans la même collection. Ils sont associés au génie de la mort qui déracine, l'arbre de la vie. (*M. Chiar.*, 184).

² *Odyssée*, XIII, 191.

³ La réponse à ces questions est dans les rituels funèbres, qui n'ont pas encore été interprétés dans leur entier. Mais M. de Rougé en a déjà assez lu pour nous renseigner à cet égard : la vie divine définitivement obtenue par l'âme, sa réunion à son corps ressuscité, duquel elle ne pourra jamais être séparée, sont énoncés positivement. (De Rougé, *Étude sur les Rit. fun. égypt.*, p. 81-2.)

nombre ; pour le grand nombré, il n'y avait ni affirmation, ni négation, ni doute absolu, mais tantôt le sentiment terrible de la mort qui brise, qui sépare, le sentiment affreux de la vie qui a disparu, tantôt ce sentiment non moins invincible qui est notre seule consolation : non tout ne finit pas avec la vie ; non, ce que nous avons aimé existe.

Quelles étaient les formes de cet espoir ? Quelles sont celles que nous présentent les tombeaux romains ?

D'abord il y avait la croyance officielle et populaire au dogme grec du Tartare et des champs Élysées ; elle est exprimée sur plusieurs bas-reliefs funéraires.

On voit Charon faire passer, aux âmes le Styx et les débarquer sur la rive infernale¹ ; on voit l'arrivée des Mmes, un homme suivi de son fils a déjà mis le pied sur la planche qui conduit de la barque à terre, une femme est encore dans la barque. Clotho accueille ce mort cri lui tendant la main ; elle tient une quenouille sur laquelle il restait beaucoup à filer. C'est donc un père et un époux mort jeune qu'ont suivis de près son épouse et son fils ? Une seconde Parque tient un vase ; elle va leur donner à boire l'eau du Léthé : ils sont réunis, ils peuvent oublier.

Un autre bas-relief est un petit drame en plusieurs scènes, ou, comme on dit maintenant, en plusieurs tableaux² : deux époux sont assis paisiblement, à leurs pieds est le chien domestique, en même temps symbole de leur mutuelle fidélité. Mercure paraît et fait un signe. Puis nous sommes en présence de Pluton et Proserpine³ ; un Amour, l'amour de ces époux, obtiendra-t-il grâce pour eux ? non ; l'homme et la femme, à genoux devant les Parques, les implorent en vain.

Dans une peinture touchante et qui n'existe plus⁴, on voyait deux âmes se retrouver dans les champs Élysées ; mais cette peinture ne pouvait avoir le charme naïf et attendrissant que Bento Angelico a su donner à la rencontre de deux bienheureux dans le paradis.

Les trois damnés célèbres de l'antiquité, Tantale Ixion et Sisyphe, ont été placés sur le côté d'un sarcophage⁵. Sisyphe nous donne une idée de celui que Polygnote avait peint, dit Pausanias, d'après le poète Archiloque⁶. Il est bien là comme dans Homère⁷, *soutenant une pierre énorme de ses deux mains*. Ailleurs sont les Danaïdes, leur tonneau⁸, grand cratère troué où elles versaient l'eau qui s'écoulait toujours et Ocnus tressant sa corde de jonc qu'un âne dévore à mesure : double symbole de la même idée, le dogme resté romain des peines éternelles⁹. Quand on représentait ces châtiments sur des tombeaux, on ne

¹ *S. des Candélabres*, 198.

² Au-dessus d'un bas-relief d'Endymion, au Capitole.

³ Dans un bas-relief du même genre (*M. P. Cl.*, 6), l'attitude affectueuse de Pluton et de Proserpine a paru être un symbole de l'amour conjugal dans les enfers.

⁴ Tombeau des Nasons.

⁵ *Gal. des Candélabres*, 112.

⁶ Pausanias, X, 31, 4.

⁷ *Odyssée*, XI, 593.

⁸ Ces monuments donnent le sens de ce mot **tonneau** des Danaïdes dont on s'est servi souvent sans le bien comprendre ; les anciens n'ont jamais donné aux Danaïdes un **tonneau**, mais un de ces grands vases de terre que les Latins nommaient **dolium**.

⁹ Virgile dit en parlant de Thésée :

Sedet æternumque sedebit.

Au Vatican, Ocnus et les Danaïdes sont sur un putéal que rien ne prouve avoir été un monument funèbre (*S. des Candélabres*, 179) ; mais ça les a trouvés avec l'âne d'Ocnus dans de véritables tombeaux, dans le tombeau des Nasons et dans un columbarium près de la porte Latine. Polygnote avait placé aussi les Danaïdes et Ocnus dans sa grande peinture de la Lesché de Delphes. (Pausanias, X, 29, 2.)

pouvait faire allusion au sort de celui à qui on élevait le tombeau, un arrêt de damnation eût manqué de piété, ce ne pouvait être qu'une manière de caractériser le monde des enfers où le mort était descendu¹, peut-être, comme on le verra, pour opposer le bonheur d'un initié au malheur qui attendait ceux qui n'avaient point reçu l'initiation aux mystères ou qui les avaient profanés. On a donné à Ocnus une figure très individuelle ; il ressemble à Socrate. Le sculpteur était-il un épicurien qui aurait voulu railler la méthode socratique et insinuer qu'en voulant l'employer on faisait un effort constamment inutile ?

Les furies ne figurent guère que sur les urnes étrusques.

Sur les monuments de l'Étrurie, on a trouvé une sorte de représentation funèbre très particulière : ici Charon n'est pas le nocher infernal ; armé d'un marteau, il escorte le mort qui se rend à cheval chez les ombres. Cette idée du cheval de la Mort, le cheval pale de l'Apocalypse, se retrouve chez les Grecs modernes et a pénétré jusque chez les peuples du Nord ; le refrain de la fameuse ballade de Lénore : *les Morts chevauchent vite*, a été empruntée par Bürger à une chanson populaire allemande qui a des analogues dans une ballade scandinave et dans un chant de la Grèce moderne. Or, on voit à Rome² et ailleurs, sur des bas-reliefs funéraires, un cheval ou une tête de cheval qui semble se rapporter à cette idée si répandue de cheval de la Mort ou de Charon qui emporte les âmes sur un cheval.

On se représentait donc la mort comme un voyage, souvent comme une traversée qui conduisait à l'île des bienheureux, aux îles Fortunées, placées en différents endroits et que l'on a été chercher jusqu'aux Açores.

Une foule de sarcophages présentent ce cortège d'animaux marins, de tritons, de néréides portant des armes³ qui, dans le célèbre bas-relief de Scopas, escortait Achille aux îles Fortunées ; ces bas-reliefs font allusion au même passage accompli par le mort que renfermait le sarcophage ; les petits génies voltigeant çà et là sont les aînes en route pour le monde heureux⁴. Dans l'origine, les héros seuls pouvaient en entreprendre le voyage, mais avec le temps ce ne fut plus qu'une formule de la mort qu'on appliquait à tout le monde, même aux femmes⁵ et à des enfants⁶.

En ce qui touche à ceux-ci, j'ai remarqué la jolie composition d'un bas-relief funèbre. Un enfant est à cheval sur un dauphin, animal ami de l'homme et des enfants, suivant les merveilleux récits de l'antiquité ; c'est une petite âme qui s'achemine vers les îles Fortunées. Cet enfant emmène deux enfants, ses frères

¹ De même, les supplices auxquels sont livrés les morts dans les peintures funéraires de l'Égypte n'étaient pas supposés, je pense, devoir atteindre celui auquel était élevé le tombeau dont elles couvraient les parois intérieures, et quand on représentait par exemple, après le jugement d'Osiris, un homme changé en pourceau, on n'entendait point indiquer par là qu'un tel changement avait été subi par le défunt.

² *M. P. Cl.*, 411. Quelquefois le cheval figure seulement la monture du mort, qui, dès le temps d'Achille, l'accompagnait à sa dernière demeure, mais on est bien certain qu'il fait allusion au voyage de l'âme quand il figure sur le tombeau d'une femme. (Winckelmann, *M. in.*, 19-20.) Sur un bas-relief de la galerie des Candélabres (198), un guerrier s'élançait sur un cheval qu'une figure placée derrière lui semble vouloir retenir par la queue ; le personnage qui précède est peut-être Mercure avec le caducée.

³ *M. P. Cl.*, 61, Néréides portant des armes. *Ibid.*, 91 ; semblables, mais ne portant point d'armes. Il fallait traverser l'Océan, de là le masque de l'Océan sur les sarcophages. (*Villa Borghèse*, Péristyle, 16.)

⁴ C'est encore nue allusion à une destinée héroïque, sur la cuirasse d'un guerrier (*Villa Borghèse*, péristyle, 25).

⁵ On voit ce cortège héroïque sur une tombe de femme (*Vill. Borghèse*, S. VI, 93). On ne peut supposer ici qu'il s'agisse de porter aux îles Fortunées l'âme ou les armes d'un héros. L'épithaphe d'une femme (Welck., *Syll.*, 60) en offre un autre exemple.

⁶ Sur le tombeau d'une petite fille morte à quatorze mois et sept jours (*M. P. Cl.*, 52).

sans doute, morts après lui ; l'un a saisi sa main, tandis que l'autre s'attache à son pied¹.

Si l'on pouvait douter du sens funéraire de ces représentations marines, on serait convaincu par les symboles de même nature qui les accompagnent².

De là vient le sens funèbre de tout ce qui tient à la mer et à la navigation, l'Océan³, les tritons⁴, le trident⁵, les dauphins⁶, les coquilles⁷, les nymphes⁸, les barques⁹, celles-ci rappellent particulièrement le voyage des âmes au delà de l'Océan.

Enfin, le port¹⁰ est un symbole universel, et pour ainsi dire proverbial, de l'arrivée, quel que soit le terme du voyage, l'Élysée ou le néant.

À côté des symboles de la destruction se montrent sur les tombeaux quelques symboles plus consolants et qui semblent promettre une certaine immortalité. Je dis une certaine immortalité, car plusieurs d'entre eux peuvent ne se rapporter qu'à celle de la gloire, à cette durée dans la mémoire des hommes à laquelle les anciens attachaient tant de prix et qui leur avait fait faire tant de choses ; récompense que la sévérité du christianisme appelle vaine, mais qui, humainement parlant, est la plus belle qu'on puisse se proposer ici-bas et dont il ne faut pas trop décourager les hommes.

C'est cette immortalité de la gloire que peuvent désigner sur les tombeaux les couronnes¹¹, les Victoires, les triomphes, les aigles¹², quand ces divers emblèmes ne se rapportent pas à la condition ou à la vie du défunt ; ce peut être

¹ *M. Chiar.*, 308.

² Tritons et néréides ; sur le couvercle du sarcophage, les Saisons et des masques (*Villa Borghèse*, 11, 10). *M. Chiar.*, 24, une Diane-Lune, divinité nocturne ayant auprès d'elle des néréides et, dit M. Gerhard (*St. R.*, II, 2, 41), trois figures qui se rapportent à la conduite des âmes à travers l'Océan.

³ L'Océan et la Terre sur un sarcophage (péristyle du Capitole) ; la Terre couronnée d'épis avec un taureau à ses pieds, tout en faisant le pendant de l'Océan, exprime une idée de fécondité, de vie dans la mort. Sur le sarcophage chrétien de Bassus (souterrains de Saint-Pierre) on a figuré le ciel.

⁴ Des tritons, par exemple, soutiennent l'inscription d'une urne funéraire.

⁵ *M. P. Cl.*, 52. *M. Chiar.*, 45.

⁶ Exemple : Un enfant à cheval sur un dauphin et tenant à la main un parasol ; sans doute pour passer la zone ardente dont on supposait entouré le monde connu. Bas-relief sur un côté du sarcophage des noces de Pélée et de l'Iliade, elle-même en rapport avec la mer (*V. Alb.*). Sur le couvercle, monstres marins, au milieu, masque d'un dieu marin, allusion abrégée aux tritons et aux néréides, qui accompagnent les âmes des morts aux îles Bienheureuses. Vase funéraire dont les anses sont formées adroitement avec des dauphins. (*S. Lap.*)

⁷ L'image du mort dans une coquille, bas-relief où figurent des néréides portant des armes, la coquille peut se rapporter aussi à Vénus Anadyomène. Ténus est quelquefois assise sur un triton, comme une néréide. Vénus a sa place sur les sarcophages comme déesse de la vie, dont les bas-reliefs expriment l'idée de, diverses manières, et comme déesse de la mort (Vénus libitine).

⁸ Exemple : Une figure de nymphe couchée sur un tombeau avec un vase (Jardin de la *Pigna*). Ce vase fait penser aux Loutrophores qu'à Athènes on plaçait sur les tombeaux des jeunes filles.

⁹ Une néréide portée sur un triton ; près d'elle un petit génie (une âme) dans un bateau (*M. Chiar.*, 291). Barques et mariniers sur un sarcophage à néréides. Deux enfants (deux âmes) dans un bateau, entre deux fleuves (Jard. de la *Pigna*, au Vatican). Qui sont ces deux fleuves que l'âme devait passer dans son mystérieux voyage ?

¹⁰ *M. Chiar.*, 673, Bas-relief qui a fait partie d'un sarcophage. Un port, des barques que conduisent des génies ou des âmes ; d'autres jouent dans l'eau avec des dauphins, et il y a une tête de Méduse ; tout cela est funèbre. Ces enfants et ces dauphins se voient aussi dans le port de Carthage, représenté sur un sarcophage (*M. P. Cl.*, 20). Le port d'Ostie, avec un théâtre, a peut-être été choisi par celui qui y avait donné les jeux que rappelait ce théâtre (*Vill. Borghèse*, péristyle, 92). Le bateau, les dauphins déterminent le caractère funèbre de ce bas-relief qui est aussi sur un sarcophage.

¹¹ Lorsqu'une couronne avait été décernée à un citoyen à titre d'honneur, l'usage était de placer une couronne sur son tombeau.

¹² L'aigle qui figure sur un cippe funèbre élevé à la mémoire d'un philosophe stoïcien (*S. des Candélabres*, 232).

alors le triomphe de l'immortalité réelle sur la mort¹. La couronne pouvait être aussi un signe simplement funéraire et une allusion aux couronnes à fleurs d'or que, selon Pindare², les héros portent dans les champs Élysées.

Le laurier et les autres arbres toujours verts, par suite la pomme de pin, fruit incorruptible, sont des symboles de la vie qui résiste et persiste. Les fruits, images de la fécondité et de la vie, ne sont pas toujours dévorés par les animaux destructeurs ; une mure donne à son enfant des raisins pris dans une corbeille non renversée ; ce peut être un don touchant d'immortalité³. Le bélier⁴, le bouc⁵, animaux générateurs, le lion, animal puissant⁶, représentent dans les bas-reliefs l'énergie de la vie ; mais ces symboles se rapportent plutôt à la perpétuité de l'être à travers les générations nouvelles qu'à la durée de l'individu. Le coq qui *se réveille au milieu de la nuit*, le coq consacré à Esculape, ce dieu qui rend la vie, peut plutôt être en rapport avec l'immortalité de l'âme, et le dernier mot de Socrate mourant : *Sacrifiez un coq à Esculape*, fut je crois une confession de sa foi dans cette immortalité que proclament les tombeaux⁷.

L'emploi de la musique, des génies funèbres jouant de divers instruments, la lyre mise aux mains de personnages qui figurent dans les représentations mortuaires, centaures, tritons, nymphes, semblent aussi faire allusion à une vie meilleure dont on célèbre l'avènement ou aux concerts des bienheureux dans l'Élysée⁸. Tout cela est assez vague, comme l'était en général pour les anciens la notion de l'immortalité de l'âme ; on l'entrevoit dans ces symboles, ainsi qu'eux-mêmes l'entrevoyaient, un peu confusément ; ils n'ont jamais représenté la Foi clairement sur les tombeaux, et rarement l'Espérance⁹.

Les symboles qui expriment l'idée de destruction semblent quelquefois modifiés dans un sens plus favorable aux espérances d'immortalité. Près de la barque aux *voiles repliées* est un phare allumé ; le Sommeil a des ailes de papillon comme Psyché, l'aime ou la vie. Il y a donc de la vie dans ce sommeil de mort¹⁰, l'âme n'en est pas absente¹¹ ?

Le papillon brûlé par l'amour a été interprété non comme une destruction, mais comme une purification de l'âme par le feu¹². Uri enfant mort tient un papillon à la main¹³, comme, dans les rituels égyptiens, le mort porte à la main son âme

¹ Quand, par exemple, des Victoires ouvrent la porte de l'autre monde à un enfant de cinq ans et demi (*M. P. Cl.*, 80), quand quatre Victoires décorent les coins du tombeau d'un Euporus qui est qualifié d'esclave de César (*M. P. Cl.*, 91).

² Pindare, *Ol.*, II. 72-5. *Diss.*, II, p. 57.

³ *M. Chiar.*, 6

⁴ Urnes funéraires, avec des têtes de bélier.

⁵ Cnae traîné par des boucs sur un couvercle de Sarcophage où sont d'autres représentations funèbres (*M. Chiar.*, 69).

⁶ Têtes de lion sur des sarcophages. Un bouc et un lion attelés ensemble sur un bas-relief funèbre (Zoega, *B. rit.*, 80), rappellent un fait de l'histoire d'Admète (Apollodore, I, 9, 13, 1), retracée elle-même si souvent sur les tombeaux.

⁷ Gerh., *Gr. Myth.*, § 41, 4. Ce qu'il y a de certain, c'est que le coq était un oiseau consacré à Mercure (*Ibid.*, § 277, 3) guidée des âmes, dont le caducée endort et réveille, à la nuit ; aux dieux lares, confondus avec les mânes, qui sont les âmes après la mort.

⁸ Virgile, *Æn.*, VI, 657.

... *Lætumque choro pæana canentes...*

⁹ L'Espérance et Némésis sur le case Chigi, où est aussi le papillon brûlé par l'Amour.

¹⁰ Seul, le Sommeil de la villa Albani n'a pas des ailes de papillon, mais des ailes d'oiseau de proie et semble un sommeil dévorant.

¹¹ La vie de l'âme sous la forme d'un papillon est exprimée d'une manière frappante sur une pierre gravée (Müller, *Att.*, II, 333). D'une urne sort une figure d'homme que Mercure vient de ranimer et qui tend les bras vers un papillon. c'est-à-dire va se réunir à son âme.

¹² Gehr., *St. it. p.*, II, 2, p. 100 et suiv. A l'occasion d'un bas-relief de *Nuovo Braccio* qui ne s'y trouve plus.

¹³ *Villa Borghèse*, péristyle, 26.

sous la forme d'un oiseau à tête humaine. Le serpent, symbole de la mort quand il cherche à saisir un papillon¹, est plus souvent, à cause du renouvellement annuel de sa peau, le symbole de la vie qui se perpétue après que l'homme a jeté sa dépouille. En ce sens, le serpent enroulé autour de l'arbre sous lequel se prononce l'adieu, peut rare une promesse qu'il ne sera pas éternel. Mais c'est surtout le symbole du flambeau renversé qui a sa contrepartie évidente. En regard du flambeau renversé on voit le flambeau tenu droit où qui penche et qu'on empêche de tomber² ; en regard du flambeau éteint, signe de mort, le flambeau allumé ou rallumé, signe de vie et de résurrection³.

Sur un sarcophage où sont deux génies du sommeil funèbre, tenant chacun un flambeau renversé, indice de la vie éteinte, sont aussi deux Amours tenant leur flambeau droit ; ils montrent un masque et semblent dire : *Au sein de ce sommeil la vie subsiste et la mort n'est qu'une apparence*. Quand le flambeau touche un autel de son sommet renversé, c'est peut-être qu'il doit se rallumer à la flamme de l'autel. M. Gerhard fait remarquer qu'un génie représenté de la sorte est éveillé, tandis qu'un autre, du reste tout semblable, est endormi.

Après d'un génie de la mort, au loir, animal nocturne, endormi et triste, est opposé le lézard, animal vif, doux et lumineux, car il était consacré à Apollon⁴.

Les images mêmes des occupations de cette vie peuvent se rapporter à celles d'une vie plus heureuse. Virgile nous peint les âmes dans l'Élysée se livrant aux mêmes exercices que les vivants. Ces exercices sont les luttes, les courses de char, figurées si souvent sur les tombeaux⁵.

Les scènes de la vie champêtre peuvent exprimer la paisible félicité des âmes justes. C'est ainsi que dans les tombes comme dans les rituels funéraires de l'Égypte le mort est représenté labourant, chassant, pêchant dans l'autre monde.

Je parlerai de la vendange à propos des reliefs bachiques. On sait que ce symbole a été adopté par le christianisme. La moisson l'a été également, mais, comme la vendange, peut-être avait-il été un symbole païen⁶.

Nous avons vu le commencement et la fin de la vie exprimés par le soleil qui se lève et se couche. Le même symbole est répété ailleurs, mais cette fois ce n'est pas Pluton, le dieu de la mort, qui préside à cette journée dont rien n'indiquait le lendemain, ce sont les divinités du ciel, les trois grandes divinités du Capitole⁷, avec elles les Dioscures, dieux sauveurs, habitant tour à tour l'enfer et l'Olympe, les ténèbres et la lumière, et peut-être après que le soleil se sera couché restera-t-il quelque espoir d'un jour éternel. Les courses du cirque, emblèmes, nous l'avons dit, de la carrière de l'homme ici-bas, contiennent parfois l'indication du triomphe que remporte la vie de la gloire sur l'anéantissement de l'oubli, du triomphe de la vie immortelle sur la mort. Sans proclamer clairement que :

La vie est un combat dont la palme est aux cieux,

¹ Sur un bas-relief d'Endymion.

² Dans un bas-relief bachique.

³ *Gal. des Candélabres*, 203.

⁴ *M. Chiar.*, 85.

⁵ *Æn.*, VI, 613, 651. Pindare cite la chasse, fréquemment indiquée sur les tombeaux, comme une occupation des âmes heureuses.

⁶ Il est chrétien sur un sarcophage où est le Bon Pasteur (Garr., pl. 49), mais avait peut-être déjà, sur les sarcophages païens où il se trouve aussi, un sens symbolique tiré de la moisson, qui se renouvelle chaque année, en rapport avec l'idée qu'exprimait certainement dans les mystères, comme nous le verrons, la fille de Cérès reparaissant après les mois stériles. J'y reviendrai en parlant de mystères.

⁷ *Villa Borghèse*, S. 11, 12.

ce n'est pas sans dessein peut-être que les auteurs des bas-reliefs¹ plaçaient dans la main de l'athlète cette palme, qui est devenue la palme du martyr, le montraient arrivant au terme, élevant en l'air une couronne ou la main en signe de triomphe². Deux Amours qui se disputent le prix de la course, ne tiennent pas en vain des *flambeaux*³. N'y a-t-il pas une intention dans la représentation sur un tombeau d'une course qui commence⁴ ? Les combats de coqs sur les sarcophages se rapportent aussi à des idées de triomphe, à l'opposition de la lutte pendant la vie, de la couronne après⁵.

Outre les indications qu'on peut tirer de différents symboles usités dans les représentations funèbres, ils nous offrent d'autres renseignements sur les idées que leurs auteurs se formaient de l'existence humaine après la mort dans l'emploi qu'ils font des mythes religieux et des personnages de la tradition héroïque pour exprimer ces idées, qu'il est intéressant de chercher à déterminer par les monuments.

En général, sauf Bacchus, les grandes divinités figurent peu sur les sarcophages⁶ soit par elles-mêmes, soit par leurs attributs. Celles qu'on y rencontre le plus souvent sont des divinités qui ont un caractère infernal et souterrain, Pluton, Cérès, Mercure, Diane⁷, Vénus, comme déesse funèbre, Vénus Libitina, dont le nom exprime l'alliance de la vie et de la mort, et aussi Vénus, dans son sens ordinaire, comme déesse de la vie quand elle fait partie du cortège marin des âmes bienheureuses, Vénus Anadyomène elle-même. N'est-ce pas la naissance d'une vie nouvelle⁸ ? Les amours de Vénus et de Mars⁹, sujet qui semble bien léger pour un tombeau, n'expriment-ils point la grande harmonie qui résulte de la destruction et de la fécondité, toutes deux éternelles ?

Il ne faut pas s'étonner non plus de trouver dans ces bas-reliefs funèbres le scandaleux Priape, forme populaire du Pan générateur qu'une inscription appelle *Le gardien du sépulcre... celui au sein duquel se rencontrent la vie et la mort*¹⁰.

Apollon chez Admète¹¹ est un sujet qui convenait aux sarcophages, car il rappelait que l'âme, descendue comme lui du ciel, comme lui pouvait y remonter.

La lutte des géants contre les dieux¹² est un sujet peu religieux, mais il y avait à Rome des philosophes qui, comme Lucrèce, croyaient qu'il fallait combattre l'Olympe pour délivrer l'homme du joug des religions, et un tel philosophe pouvait désirer qu'on plaçât sur son tombeau une gigantomachie.

¹ *Gal. des Candélabres*, 146.

² *Salle Lapidaire*.

³ *Palais Colonna*.

⁴ Selon Visconti (*M. P. Cl.*, V, pl. 420, p. 73).

⁵ Sur un joli bas-relief funèbre de Saint-Jean de Latran, deux enfants tiennent sous leur bras leurs coqs ; l'un est mort, le maître de l'autre va recevoir le prix.

⁶ Selon la remarque de M. Gerhard (*St. R.*, I, p. 516.11). On n'y voit presque point de divinités latines.

⁷ La mort des femmes était attribuée aux flèches de Diane.

⁸ Vénus aussi brûle le papillon symbole de l'âme (Müller, *Handb.*, p. 578). La vie au sein de la mort est encore plus énergiquement exprimée par des hermès qu'il n'est pas commode de décrire exactement et que les savants nomment ithyphalliques.

⁹ *Pal. Sciarr. Vil. Alb.* Winckelmann, *M. in.*, pl. 27, 28.

¹⁰ *Custos sepulcri... Deus Priapus ego sum mortis et vitae locus.* (Henzen, *Inscript.*, 5756 a.)

¹¹ *Villa Panfili*. Le serpent autour de l'arbre n'est pas plus Python que celui de l'Apollon du Belvédère ; il est, comme sur d'autres bas-reliefs du même genre, un symbole de vie et d'immortalité.

¹² *M. P. Cl.*, 414.

Il est des faits mythologiques qui n'expriment rien autre chose que la fin, par exemple le sort d'Icare ou la chute de Phaéton précipité au milieu de sa course¹ ; ce peut être une allusion à une vie terminée avant le temps, mais on ne découvre là aucune trace d'une pensée d'immortalité. On en peut dire autant de Marsyas, mis à mort par ordre d'Apollon, suspendu à un arbre comme un cadavre et pleuré par Olympus.

Il n'en est pas de même de Ganymède ravi par l'aigle de Jupiter pour aller habiter dans l'Olympe, sujet qui convenait surtout pour présenter sous le jour le plus doux la mort d'un enfant. Sur un sarcophage du Vatican l'enlèvement de Ganymède est bien évidemment en rapport avec l'ascension de l'âme dans le ciel², car des deux côtés des génies élèvent des flambeaux, ce qui, par opposition au flambeau renversé, symbole de la mort, est un symbole de l'immortalité. On peut d'autant moins douter que la destinée de Ganymède enlevé de la terre et ravi au ciel, retracée sur un tombeau, contient une espérance d'immortalité que l'aigle emportait au ciel l'âme des empereurs, quelque peu digne qu'elle fût souvent de cette apothéose. L'enlèvement de Ganymède faisait allusion à un enfant ravi à ses parents par la mort. La même chose est évidente d'Archémore tué par un serpent dans sa première enfance et type consacré par les poètes de ceux dont la vie avait été très courte :

*Tithon n'a plus les ans qui le firent cigale,
Et Pluton aujourd'hui,
Sans égard du passé, les mérites égale
D'Archémore et de lui.*

Bien que devant revenir sur l'enlèvement et le retour de Proserpine, à l'occasion des mystères bacchiques, auxquels ils sont liés, je ne puis m'empêcher de signaler ce sujet, souvent représenté sur les tombeaux, dans son rapport avec les simples affections de la nature. Quelle meilleure image du plus grand des désespoirs humains, celui d'une mère perdant une fille adorée, que Cérés poursuivant furieuse le ravisseur de Proserpine ? Et Proserpine rendue à la lumière ne faisait-elle pas sentir que la mort est moins forte que l'amour maternel, et ne semblait-elle pas promettre aux mères désolées qu'elles retrouveraient leur enfant ?

L'aventure d'Endymion, sculptée souvent sur les tombeaux, a bien certainement un sens funèbre³. On voit le jeune chasseur couché dans le sein d'un vieillard, que des ailes de papillon attachées à sa tête font reconnaître pour le Sommeil, et le Sommeil de l'âme⁴ ; Diane, ou plutôt la lune, car elle n'est point en costume

¹ Ce sujet est sur les tombeaux. Je ne le connais point à Rome ; le bas-relief que cite Winckelmann à la villa Borghèse n'y est plus. Il y en a un à Florence. On y voit la Terre élever les mains comme pour recevoir Phaéton, ce qui est une pensée funèbre.

² Ganymède près de l'aigle, dans le ciel (*M. P. Cl.*, 97). La nymphe de l'Ida, qui est assise à terre et lève tristement les yeux vers Ganymède, figure-t-elle, par opposition à la vie d'en haut, la vie du ciel, la vie terrestre, la vie d'ici-bas ? Aux pieds d'un Ganymède enlevé est un lézard, symbole de vie (*Müller, Att.*, II, 52).

³ *Gal. des Candélabres*, 253. Des génies sont placés à chaque coin du sarcophage, tenant une couronne et un flambeau renversé. Deux bas-reliefs d'Endymion au Capitole, l'un d'eux sur le tombeau d'une lemme, ce qui éloigne l'idée de toute allusion personnelle et montre que le sujet d'Endymion était choisi pour donner une certaine idée générale des rapports de l'âme avec la divinité après la mort. Dans le bas-relief de la villa Panfili, Endymion et Diane sont des portraits ; il était donc destiné à deux époux.

⁴ Ces ailes manquent quelquefois. Sur un sarcophage romain, maintenant en Angleterre, le Sommeil est remplacé par la Nuit. (*Gerh., Alt. Denck.*, pl. 36, p. 278). Dans ce bas-relief et dans celui de la villa Panfili, les plus complets, d'un côté le Soleil est sur son char, de l'autre la Nuit sur le sien ; mais le plus souvent on ne croit que le char de la Nuit, ce qui empêche de saisir le sens d'un symbole funèbre indiqué plus haut : la succession du jour et de la nuit ; symbole qui est ajouté ici à celui d'Endymion.

de chasseresse et porte le croissant sur le front, vient de descendre de son char et s'approche d'Endymion.

Qu'est-ce que le sommeil d'Endymion ? Ce n'est pas, comme pour Ganymède, la vie divine remplaçant complètement la vie mortelle ; c'est une union avec la divinité¹ vaguement conçue et qui n'a pas conscience d'elle-même ; c'est le sommeil sans trouble, et dans ce sommeil un songe confus de félicité, car Endymion ne se réveille pas quand Diane vient le visiter. Selon une tradition, Endymion avait demandé à Diane l'immortalité dans le sommeil².

Diane est ici la déesse des régions infernales³, elle apporte la lumière dans le monde des ténèbres. Cette lumière n'est pas celle du soleil, c'est celle de la lune ; c'est une clarté plus pâle, une clarté nocturne, image de l'existence incomplète et affaiblie que beaucoup d'entre les anciens imaginaient après la mort, et qui répand comme un rêve de vie dans le doux sommeil d'Endymion. Cependant tout ne finissait pas là, Diane emportait Endymion sur son char, et ceci pouvait exprimer la croyance à une véritable immortalité.

Ce qui domine dans ce mythe et dans les bas-reliefs qui les retracent, c'est un calme et un charme tout pastoral⁴ ; ce qu'il a des tombeaux c'est la paix, ce qu'il a de la mort c'est la tranquillité.

En reproduisant un mythe grec, les artistes romains lui associèrent une légende nationale ; un bas-relief⁵ mit en regard les amours de Diane et d'Endymion et les amours de Mars et de Rhea Sylvia⁶.

Une classe de bas-reliefs funèbres d'une époque tardive, ce que prouvent également la grossièreté du travail et les raffinements de la pensée, contient toute une doctrine sur l'histoire de l'âme sous la forme de Psyché, durant la vie et après la mort.

L'histoire de Psyché et de l'Amour est surtout connue par l'aimable récit d'Apulée, si gracieusement raconté d'après lui par notre La Fontaine ; mais ce récit date d'une époque où l'ancien mythe s'était altéré et était descendu à la frivolité d'une fable milésienne. Si nous écartons tous les incidents romanesques ajoutés plus tard, nous trouvons, pour fond de l'histoire symbolique, l'union de l'Amour et de l'âme, troublée en cette vie, rétablie dans l'autre ; or, l'Amour fut conçu primitivement comme le plus ancien des dieux⁷.

C'est parce que cette union devait être complète après la mort⁸ que Psyché paraît si souvent sur les sarcophages embrassée par l'Amour et l'embrassant.

Le groupe de l'Amour et Psyché, souvent répété et dont le meilleur exemplaire est au Capitole¹, est l'original ou la copie des groupes semblables qu'on voit très

¹ Diane eut d'Endymion cinquante enfants (Pausanias, V, I, 2).

² Apollodore, I, 7, 5.

³ C'est cette lune souterraine visitant les morts que M. Gerhard retrouve dans un bas-relief du musée Chiaramonti, 24. Selon lui, Proserpine est une déesse-lune (*Gr. Myth.*, I, p. 465).

⁴ Scène pastorale sur un sarcophage d'Endymion. Une jolie figure de berger endormi au milieu de ses chèvres (*M. P. Cl.*, 159), et le berger endormi du Capitole (*S. des Empereurs*), sont peut-être des Endymion.

⁵ *M. de Saint-Jean-de-Latran*. On a de même placé en regard des amours de Psyché les amours de Mars et de Rhéa Sylvia. (*St. R.*, III, 3, p. 529). (Raoul Rochette, *M. in.*, pl. VII, 2.)

⁶ Garracci, *Saint-Jean-de-Latran*, pl. XXXIII, p. 57.

⁷ Hésiode, *Theog.*, 126. Cette tradition se conserva parmi les Orphiques, dont les idées paraissent avoir influé sur les bas-reliefs.

⁸ **Endliche beseeligung** (Müller, *Arch.*, p. 641). Au Vatican, S. Lapid., sur un sarcophage. (*M. Chiar.*, 95.) Sur le couvercle d'une urne funèbre (*ibid.*, 514), avec des oiseaux qui becquettent des fruits : la mort et l'immortalité.

fréquemment sur les sarcophages, où ils expriment à la manière antique ce que nous appellerions la réunion de l'âme avec Dieu. Il s'y mêle d'autres conceptions difficiles à saisir, l'Amour tourmente Psyché² et finit par la brûler sous forme de papillon³ avec une remarquable expression de douleur. Peut-être est-ce, comme on l'a cru, une purification de l'âme par le feu et par la mort.

Quant aux incidents de la fable d'Apulée, on ne les rencontre que rarement sur les bas-reliefs romains⁴, ce qui achève de prouver que la plupart de leurs auteurs ou sont venus avant Apulée, ou, s'ils sont après lui, ont envisagé l'union de l'Amour et de Psyché sous un aspect plus sérieux, et principalement par rapport à l'idée de la mort et de la renaissance de l'âme.

L'homme, formé de limon par Prométhée, est une fable peu ancienne⁵. Dans Eschyle, Prométhée est l'ami, le protecteur, non le créateur des hommes. Les bas-reliefs romains le montrent fabriquant des créatures humaines ; dans l'un de ces bas-reliefs⁶, une figure d'homme déjà modelée est couchée à terre ; une figure de femme est debout devant Prométhée qui semble y mettre la dernière main ; Mercure amène une jeune fille avec des ailes de papillon, auprès de laquelle est écrit *anima* : c'est l'âme qui va donner la vie à ce corps d'argile⁷ ; derrière sont les trois Parques, qui doivent présider à son sort. Dans l'autre bas-relief, beaucoup plus complet⁸, l'histoire de l'âme est exposée tout entière. Minerve pose sur la tête d'une figure de femme que Prométhée vient d'achever un papillon⁹, c'est-à-dire une âme. Les Parques sont aussi présentes, et la partie du bas-relief où elles se trouvent se rapporte au cours de l'existence qui va commencer. On y voit la terre et l'Océan : c'est le monde des vivants ; en haut, dans un char, une figure est poursuivie par un dragon. De l'autre côté du bas-relief, tout se rapporte à la mort : un génie endormi appuie son flambeau renversé sur un cadavre et tient dans sa main le papillon, c'est-à-dire l'âme qui vient de s'envoler. Une femme a sur les genoux un volume déroulé, le livre de la destinée humaine a déjà été lu ; la lune fuit sur son char vers l'occident et Mercure emporte une jeune fille aux ailes de papillon : je n'ai pas besoin de répéter que c'est l'âme emportée par Mercure dans le monde infernal. La délivrance de Prométhée, représentée sur ce sarcophage et dans le columbarium de la villa Panfili, est une allusion à la délivrance de l'âme. Hercule, libérateur de

¹ Ce groupe est charmant ; l'Amour et Psyché sont deux enfants qui vont se donner un baiser : il ne méritait nullement d'être mis dans le cabinet réserve.

² *Magasins du Vatican*. L'Amour foule aux pieds Psyché. Ce sujet fut emprunté probablement à une version de la fable milésienne qu'en ce point Apulée n'a pas suivi.

³ Vase du palais Chigi ; le flambeau est incliné. L'Amour divin s'afflige d'imposer à l'âme la mort, mais l'âme ne peut s'élever à Dieu qu'à travers la flamme du bûcher. Même idée que dans l'apothéose d'Hercule et dans celle des empereurs romains.

⁴ Peut-être une statue portant un vase fermé (*M. Cap., s. du Gl.*) est une Psyché tenant la pyxis qu'elle ne devait pas ouvrir. L'Amour avec Psyché suppliante n'est plus à Rome.

⁵ Elle est dans Ovide (*Met.*, 1, 83) ; on pourrait, je crois, en attribuer l'origine aux Juifs, déjà si nombreux de son temps à Rome. Peu après lui Tacite connaît l'existence de Moïse. Ovide dit, comme la Genèse, que l'homme a été fait à l'image de la divinité :

Finxit in effigiem moderantum cuncta Deorum.

Les idées juives étaient bien plus répandues à l'époque où furent exécutés nos bas-reliefs. Dans celui du Capitole, un homme et une femme sous un arbre ressemblent beaucoup à Adam et Ève. Cependant l'auteur du bas-relief du Vatican s'écarte de la tradition mosaïque en un point, car la femme est animée la première. L'horoscope que tire la Parque est une idée chaldéenne, ce qui montre encore la diversité des traditions de tout genre qui viennent se rencontrer sur ce curieux bas-relief.

⁶ *M. P. Cl.*, 351. Fragment.

⁷ M. Gerhard (*St. R.*, II, 2, p. 989-90) incline à croire que le Mercure placé près de l'âme va l'emmener, et voit une indication de la mort dans ce qui semble plutôt un commencement de la vie.

⁸ *M. Capit.* Salle des Colombes.

⁹ Selon Hygin (442), Minerve donna l'âme à Pandore, couvre de Vulcain. C'est sans doute en souvenir de cette tradition que Vulcain est représenté sur ce sarcophage.

Prométhée, y figure d'autant plus naturellement que sur d'autres monuments funèbres il introduit une âme dans l'Olympe. Le sculpteur, ne comprenant pas ce qu'il copiait, a mis ce groupe, qui rapporte à la mort, là où il n'y avait pas lieu de le placer parmi les indications de la vie présente, : il eût dû être à l'autre extrémité et terminer cette représentation symbolique de la vie humaine par le symbole de l'union définitive de l'âme avec Dieu.

Par le choix des aventures héroïques, le plus souvent retracées sur les tombeaux, on voulait exprimer soit plutôt la mort que l'immortalité, soit l'immortalité plutôt que la mort et souvent les deux idées confondues ; la fin de la vie avant le temps dans une chasse, par Méléagre¹, Adonis², Actéon³ ; sous les coups d'une de ces maladies qui frappent la jeunesse, qui emportent quelquefois si fatalement tout l'espoir d'une mère, par les fils et les filles de Niobé percés de traits invisibles. Une jeune fille mourante était bien représentée sur les sarcophages, par Penthésilée, expirant dans les bras d'Achille⁴ ; l'idée de l'enlèvement par les dieux trouvait son expression dans Ganymède, dans Hylas, dans les filles de Leucippe que Castor et Pollux enlèvent pour les épouser⁵. Les sujets tragiques pouvaient être choisis sans qu'il y eût un rapport direct entre eux et la destinée de celui pour lequel ou faisait le tombeau, uniquement parce qu'ils étaient tragiques, parce qu'ils rappelaient un trépas célèbre et comme un mémorable triomphe de la mort ; c'est ce que l'on doit dire de l'histoire de Médée ou de Phèdre, du meurtre d'Égisthe et de Clytemnestre⁶. Cependant quelques-uns de ces sujets dramatiques pouvaient contenir une allusion plus directe : l'on a voulu certainement célébrer l'éloge d'une épouse dévouée à son époux dans la touchante histoire d'Alceste qui s'offre à la mort pour sauver le sien.

Le désir de se retrouver, ne fût-ce que pour une heure, et à côté de ce désir la pensée d'une séparation définitive, même quand les dieux accorderaient cette réunion momentanée, donnent une pathétique tristesse au sujet d'Orphée⁷ et à celui de Protésilas rendu un moment à Laodamie⁸. Ce dernier sujet était aussi une figure de l'amour d'une épouse et d'un époux, car il montrait cet amour,

¹ La chasse du sanglier de Calydon, la mort et les funérailles de Méléagre sont figurées parfois sur le même sarcophage. Un jeune chasseur blessé mortellement forme le sujet de ce joli bas-relief de la voie Appienne dans lequel Canina a vu gratuitement un fils de Crésus tué, à la chasse, et, par un incroyable rapprochement entre Solon chez Crésus et Sénèque auprès de Néron, l'indication du tombeau de Sénèque.

² *M. Chiar.*, 455. *S. Lap. Vill. Borghèse, Péristyle*, S. VIII, 10. Une peinture dans la Maison-Dorée de Néron (terme di Tito, 43). Adonis est représenté partant pour la chasse, blessé par le sanglier, expirant dans les bras de Vénus. C'est la vie, la mort, l'immortalité au sein des dieux, car, selon Hygin (251), Adonis était revenu à la vie par la volonté de Vénus. Selon les Orphiques, il passait une partie de sa vie avec Proserpine, l'autre dans le monde supérieur avec Vénus. Adonis, on l'a reconnu, était un symbole de la vie qui s'éteint et qui renaît.

³ *M. Chiar.*, 329, 407, fragment douteux. Idée de la mort : on ne peut voir les dieux sans mourir. Actéon est un favori d'Apollon, dieu du jour, et une victime de Diane, déesse de la nuit. Diane, ou une de ses nymphes, qui se voile (*M. Chiar.*, 329), marque peut-être ce caractère de la déesse.

⁴ L'amour d'Achille, sur les sarcophages, rappelle l'amour des époux, qui lui aussi survit à la mort. Ce qui montre l'intention de représenter la défunte par ce personnage de Penthésilée, c'est qu'on a donné à celle-ci une tête qui est évidemment un portrait (*M. P. Cl.*, 49). Il en est de même de l'Alceste du musée Chiaramonti (179).

⁵ Ce sujet, traité très anciennement par la sculpture, par la peinture et par la tragédie grecques, paraît fréquemment sur les sarcophages ; les uns représentent l'enlèvement (*S. des Candélabres*, 265) : c'est l'idée de la mort ; les autres le festin de mariage (*M. Chiar.*, 129) : c'est l'idée des noces célestes. Il ne faut pas oublier que les Dioscures sont des dieux sauveurs, des personnages à demi infernaux et à demi olympiens.

⁶ Sur le côté d'un sarcophage (*M. Saint-Jean-de-Latran*, Garr., pl. 11, 3) les deux âmes passent l'Achéron ; elles vont recevoir la punition de leur crime. Une femme avec un serpent est une Euménide, le remords au delà du tombeau.

⁷ La présence d'Orphée aux enfers apporte un adoucissement momentané aux tourments des enfers. Winckelmann (*M. in.*, 50) parle d'un bas-relief de la villa Panfili où l'on voyait aux chants d'Orphée les Danaïdes oubliant de puiser l'eau et de la verser dans le vase d'où elle s'échappe toujours.

⁸ *Galerie des Candélabres*, 112.

comme dans l'histoire d'Orphée et d'Alceste, assez puissant pour suspendre les inexorables lois de la mort. Ces rapports entre un mythe héroïque et une idée funèbre étaient, je n'en doute pas, dans la pensée de ceux qui les premiers en ont fait l'ornement d'un sarcophage ; mais avec le temps les sarcophages, comme nous l'avons vu, furent fabriqués d'avance sans savoir à qui ils serviraient¹, et il est arrivé quelquefois que le sujet mythologique ne convient point au personnage dont il décore le tombeau.

Quelquefois, au contraire, la relation est visible Télèphe enfant et nourri par la biche est très convenablement placé sur un monument funèbre dédié à deux enfants qui ont vécu moins d'une année².

Faut-il voir dans les noces de Thétis et Pélée, dans l'union d'une déesse et d'un mortel, quelque allusion à l'union de l'âme au principe divin après la mort³ ?

Il nous reste à visiter dans Rome une classe de bas-reliefs funèbres qui est de toutes la plus considérable et à quelques égards la plus curieuse, la classe des bas-reliefs bacchiques.

On rencontre presque à chaque pas dans les musées et les galeries des bas-reliefs appartenant à des tombeaux et sur lesquels sont représentées des scènes bacchiques pleines de mouvement et de vie, respirant une ivresse souvent désordonnée. Cette préférence donnée à des sujets si peu en harmonie avec la mort étonne ; la répétition des mêmes détails, des mêmes groupes, des mêmes objets ne semble point fortuite, et l'on est amené à s'en demander l'origine.

Une seule explication, généralement admise aujourd'hui, peut rendre raison d'une telle singularité : ces scènes bacchiques sur les tombeaux sont une allusion aux mystères de Bacchus, non du Bacchus vulgaire, mais du dieu infernal uni à Cérès et à Proserpine dans un culte dont nous savons où était le siège, à Rome, du dieu libérateur (*liber*). Ces orgies représentées sur les tombeaux désignent l'orgie sainte, l'enthousiasme sacré par lequel les initiés croyaient s'élever à la contemplation de la vérité, s'affranchir de la vie terrestre⁴ et arriver après la mort à une union mystique avec la divinité.

Sans entrer ici dans l'histoire des mystères, elle-même si mystérieuse⁵, je dirai seulement que des doctrines attribuées à Orphée, à Mélampe, à Eumolpe paraissent s'être transmises à l'ombre de différents cultes, entre autres du culte de Bacchus, et s'être alliées aux célèbres mystères d'Éléusis, ceux dont l'existence historique et l'organisation sont le mieux connues.

Dans les mystères, Bacchus figurait :oit comme l'époux de Cérès, soit comme le fils de Proserpine, alors surtout il portait le nom d'Iacchus⁶. Le Bacchus des

¹ C'est ce qui a eu lieu par exemple pour Énée et Didon (*M. P. Cl.*, 20), dont les têtes n'ont pas été dégrossies et qui devait servir pour le sarcophage de deux époux ; mais peut-être nul mari n'a voulu être représenté par un séducteur infidèle comme Énée, et le sarcophage est resté chez le fabricant.

² *Villa Albani*, première salle.

³ Beau sarcophage de la villa Albani (salle d'en bas). Ce qui pourrait rendre cette supposition moins invraisemblable, c'est qu'une des figures du bas-relief tient à la main une couronne qui a été reconnue semblable à celle qui si souvent figure sur les monuments funèbres (*St. r.*, III, 2, p. 488) : on voit sur les côtés d'autres symboles funèbres.

⁴ L'ivresse était prise pour un symbole de l'enthousiasme, de l'extase, l'ivresse de l'éternité, *Μέθη αίωνος*. Ceci donne le sens mystique du personnage féminin qu'on voit souvent près de Bacchus et qui est l'ivresse, Méthé.

⁵ Je ne partage ni l'opinion de Sainte-Croix, selon laquelle on révélait aux initiés un ensemble de hautes vérités philosophiques en opposition avec la religion nationale, ni l'opinion extrême qui soutient, contrairement au témoignage de l'antiquité, qu'on n'y enseignait rien.

⁶ Bacchus est désigné par Claudien (*Rapt. Proserp.*, 1, 16) comme faisant partie de la grande procession éleusinienne.

mystères était identifié à Hadès ou Pluton ; c'est à cette triade¹ qu'était consacré le temple près du grand cirque, qu'on appelait ordinairement temple de Cérès.

Il est donc à croire que dans les représentations bachiques des tombeaux il peut se trouver quelque chose de la doctrine des mystères d'Éleusis dont les enseignements sur le Bacchus infernal faisaient partie².

C'est ainsi que s'explique la reproduction fréquente, et autrement incompréhensible, des scènes bachiques sur les tombeaux avec un mélange de symboles qui se rapportent à l'idée d'une autre vie, car nous savons que les initiés aux mystères avaient l'espoir d'une vie meilleure après la mort³.

La croyance populaire ne se représentait l'existence future que comme quelque chose de vague, d'incomplet ; pour elle la vie des ombres n'était qu'une ombre de vie. Purifiée par sa participation aux mystères, l'âme des initiés pouvait parvenir à une vie meilleure : et à un certain rapport d'union avec la divinité⁴ ; en étant initié⁵, on connaissait le principe et la fin de la vie⁶, on s'assurait tous les biens d'une existence future, *on assurait son salut*. Ce que nous voyons sur les tombeaux romains nous peut donc faire plus ou moins connaître ce qu'on enseignait ou plutôt ce qu'on montrait dans les mystères, on les enseignements avaient lieu surtout sous forme de représentations théâtrales ; il est même probable que les bas-reliefs des tombeaux sont souvent une copie de ces représentations sacrées auxquelles, tout profanes que nous sommes, il nous est ainsi donné en quelque façon d'assister et de nous initier par les yeux.

En effet, dans les mystères on représentait des scènes de la vie de Bacchus⁷. L'histoire de Cérès était mise en spectacle et ce spectacle durait dix jours⁸, comme ces représentations du moyen âge qui duraient également plusieurs jours et qui s'appelaient aussi des Mystères⁹. Enfin, l'enlèvement de Proserpine était l'objet d'un drame hiératique particulier.

La ciste ou corbeille sacrée (*calathos*), qui tenait une place si importante dans les mystères de Cérès, figure souvent sur les bas-reliefs tantôt remplie de fruits, tantôt contenant le serpent, signe du rajeunissement perpétuel et consacré à Bacchus.

¹ Elle est représentée sur un autel de la villa Albani (derrière le *Casin*), selon Zoega. Signe de l'alliance de Bacchus et de Cérès dans les mystères : une bacchante couronnée d'apis. (Jard. de la *Pigna*.)

² Les mystères bachiques avaient la même vertu purifiante que les autres mystères. Par eux on sanctifie sa vie et on consacre son âme, dit Euripide. (*Bacch.*, 74-5.)

³ Cicéron (*de Legib.*, II, 14) parle de l'espérance d'une vie meilleure que donnent les mystères de Cérès. A propos de l'immortalité de l'âme, il renvoie son interlocuteur à ce qu'il a appris dans les mystères (*Tusculanes*, I, 13). Plutarque, voulant consoler sa femme de la perte de leur enfant, allègue de même les mystères de Bacchus, auxquels ils étaient initiés. *On sait par eux*, lui dit-il, *que l'âme renaît après la mort* (*Consol. ad Ux.*, 10). Isocrate (*Panegyrique*, p. 46, éd. H. Est.) attribue aux initiés *une meilleure espérance pour la fin de la vie et pour toute l'éternité*.

⁴ Ce rapport dans les idées égyptiennes, était l'union, l'identification absolue. Le mort n'est pas seulement avec Osiris, il est Osiris, comme la morte est Isis. On sait qu'Hérodote fut frappé de la ressemblance de Bacchus et d'Osiris au point de les confondre. Chez les Romains aussi le mort était Liber, la morte Libera. *Saturnini in habitum dei Liberi*. (Gerh., *Denck.*, V, 273.) Cette union avec une autre divinité de la triade mystique est, énergiquement exprimée par l'inscription qu'on lit sur un sarcophage de femme dont j'ai parlé : *Persephone pacata Diti decumbit*. La Romaine morte est donc devenue Proserpine, épouse de Pluton, comme une Égyptienne en mourant devenait Isis.

⁵ *A eux seuls* (les initiés) *il appartient de vivre heureux dans les enfers, les autres y éprouvent toutes sortes de maux*, dit Sophocle. (*Fragm.*, Did., p. 316.)

⁶ Pindare le dit positivement. (*Fragm.*, Diss., II, p. 260.)

⁷ Étienne de Byzance, s. voc. *Αγπα*.

⁸ Diodore Sic., V, 4.

⁹ *Drama mysticon*, dit saint Clément d'Alexandrie (*Protrept.*, p. 12), en parlant d'une imitation des mystères d'Éleusis.

Les flambeaux, en commémoration de ceux que Cérès avait allumés pour chercher sa fille, et par allusion sans doute à la lumière qui éclairait les âmes des initiés, jouaient un grand rôle dans les mystères d'Éleusis¹ ; un des principaux acteurs du drame s'appelait le porte-flambeau, et la procession qui se rendait d'Éleusis à Athènes était une promenade aux flambeaux ; cela seul peut expliquer pourquoi un nombre si considérable de personnages paraissent sur les bas-reliefs funèbres un flambeau à la main ; ce sont en général des personnages bachiques, mais on ne peut pas plus séparer les mystères de Bacchus des mystères de Cérès qu'on ne peut scinder la triade sacrée composée de Bacchus, de Cérès et de Proserpine.

La partie des mystères d'Éleusis qui concernait Déméter et Cora, Cérès et Proserpine, était la plus importante, la plus ancienne et, pour nous, est la plus facile à comprendre.

La principale exhibition dramatique qui avait lieu dans les mystères de Cérès et qui en contenait le principal enseignement, c'était l'enlèvement de Proserpine², sa descente aux enfers et son retour à la lumière.

Il y a là évidemment une idée de renaissance ; mais s'agit-il seulement de la résurrection de la nature, de la vie végétale qui durant l'hiver semble se retirer sous la terre pour en ressortir et reparaître, éclatante et rajeunie, dans la verdure et la floraison du printemps ?

Que le mythe de Cérès et de Proserpine ait eu ce sens, on n'en saurait douter ; le nom grec de Cérès (Déméter, la terre-mère), son caractère de déesse du blé envoyant Triptolème semer le précieux grain³, l'époque de sa fête placée à l'époque où renaît la végétation, montrent que l'enlèvement et le retour de Proserpine se sont entendus de la mort apparente de la nature pendant l'hiver et de sa résurrection périodique au printemps⁴.

Mais le mythe de Proserpine n'avait-il que ce sens physique : alors pourquoi l'aurait-on si souvent reproduit sur les tombeaux ?

N'est-il pas vraisemblable qu'il se liait aussi à ces promesses d'une vie plus heureuse réservée aux initiés, et qu'on leur enseignait, au moins sous le voile d'une représentation symbolique, dans les mystères d'Éleusis ?

Une mère qui a perdu sa fille, qui la cherche partout jusqu'aux enfers, n'était-ce pas un symbole naturel du désir passionné que nous avons de retrouver ceux que nous aimions et que nous avons perdus ? Proserpine rendue à l'amour de sa mère, n'était-ce pas une promesse que ce désir sera satisfait et que notre fille ou notre amie nous sera rendue ?

En effet, la douleur maternelle de Cérès était exprimée par le mythe lui-même avec des détails pathétiques et des circonstances émouvantes qu'on n'eût pas imaginées s'il n'eût été question que d'une loi de la nature et d'un phénomène de la végétation.

¹ *Quam (Proserpinam) quia facibus quæsisse Ceres dicitur idcirco sacra ejus ardentium tædarum jaclatione celebrantur.* (Lactance, *Instit.*, V, 29.)

Votivam taciti quassamus lampadæ mystæ.

Stace, *Sylves*, IV, 8, 51.

² On attribuait à Orphée un poème sur ce sujet qui est touché dans la Théogonie mise sous son nom. (Lob., *Aglaoph.*, p. 591.)

³ C'est le sujet d'un bas-relief du palais Colonna, selon M. Welcker. Dans le même palais, un petit bas-relief paraît faire allusion à l'établissement des lois par l'agriculture célébré dans les thesmophories. (*St. r.*, III, 3, p. 164.)

⁴ Diodore Sic., V, 4.

Il y a au contraire un sentiment profondément moral dans toute l'histoire de Cérès. A travers ses courses désolées, elle répand parmi les hommes le bienfait de la culture du blé et le bienfait de la civilisation qui est en germe dans le grain de blé ; l'antiquité avait compris que faire du bien est le seul soulagement des belles âmes qui souffrent et veulent secourir encore quand elles ne peuvent plus être consolées ; d'autre part, l'antiquité, d'un coup d'œil à la Shakespeare jeté sur les misères et les contrastes de la nature humaine, avait vu aussi que la plus vive douleur a, comme les autres sentiments de notre cœur, ses intermittences au moins extérieures : Cérès, qui s'était d'abord assise sur la pierre Agelastos (sans rire), c'est-à-dire croyait ne rire jamais, Cérès rencontrait une vieille femme qui prenait devant elle une attitude grotesque, et la mère désespérée riait !

Proserpine, tantôt sous la terre, tantôt rendue à la lumière, était donc une personnification de l'alternative du jour et de la nuit, de la fécondité et de la stérilité dans la nature, et elle était aussi l'image de la mort et de la renaissance de l'âme sauvée par les mystères ; on l'appelait celle qui sauve, Soteira¹.

A Rome, l'enlèvement de Proserpine est représenté sur un assez grand nombre de sarcophages² dont la composition est fort semblable. Celui du Capitole offre une particularité digne de remarque : Proserpine, dont le visage semble un portrait, celui de la morte du sarcophage, a une vive expression de tristesse et de terreur³ ; le sculpteur, probablement d'après quelqu'un des grands artistes grecs qui avaient traité ce sujet, Praxitèle, Nicias Nicomaque, a, malgré son inhabileté, fortement exprimé l'effroi de mourir et le regret de la vie sur les traits de celle dont Proserpine figurait l'enlèvement par le dieu de la mort ; nouvelle preuve que sur les tombeaux, comme dans les mystères dont ils reproduisaient les tableaux vivants, c'était bien de la mort qu'il s'agissait et pas seulement de la végétation interrompue pendant l'hiver ; mais, une consolation était donnée par la seconde partie des mystères de Proserpine ; tandis qu'un amour essaye de retenir Proserpine⁴ et exprime par là les regrets des vivants, un autre élève au-dessus de Pluton un flambeau qui fait rayonner l'espérance de la vie dans la mort. Une Victoire qui tient une couronne semble indiquer la même idée, et une petite figure de femme posant son doigt sur sa bouche avertit qu'on est en présence d'une scène des mystères⁵.

Les mêmes divinités figurent presque toujours sur les bas-reliefs où l'enlèvement de Proserpine est représenté ; ce sont celles qui étaient associées à Cérès et à sa fille dans les mystères d'Éleusis. C'est d'abord Mercure, celui qui guide les âmes aux sombres bords ; c'est Diane, dont les flèches, croyait-on, faisaient mourir les femmes, auxquelles cette classe de sarcophages était particulièrement consacrée

¹ Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 450. Pausanias, III, 13, 2.

² *M. P. Cl.*, 528. *M. Capit.*, Gal., 28. *Vill. Albani*. Deux au palais Barberini. Peintures du tombeau des Nasons, pl. 12.

³ On observe aussi un certain air d'inquiétude dans la Psyché (l'âme) emportée par Mercure : bas-relief de Prométhée. M. Welcker a remarqué que Proserpine a rarement l'air satisfait. Une corbeille renversée d'où s'échappent des fleurs exprime gracieusement et la fin des fleurs et la fin de la vie.

⁴ Même idée : une nymphe semble supplier Pluton. Sur un autre bas-relief, Proserpine (l'âme) paraît effrayée ; un Amour la pousse en avant et semble lui dire d'espérer.

⁵ Visconti suppose que c'est Cyané, nymphe de Sicile, l'une des jeunes compagnes de Proserpine, qui, après l'enlèvement de la fille de Cérès, à force (le pleurer sans doute, lut changée en fontaine ; mais cette opinion a été rejetée sans être remplacée. En effet, pourquoi Cyané aurait-elle demandé le silence ? elle eût plutôt crié après le ravisseur. Le mauvais état du bas-relief a permis de prendre cette figure pour celle d'un homme (*St. r.*, III, 1, p. 166-7), ce qui importe peu si l'on admet mon explication. On voit ailleurs un petit génie faire le même geste, et on en peut donner la même raison.

En enfant qui serre une grenade sur son sein (*M. Chiar.*, 344) est dans un rapport évident avec les mystères, par le fruit de Proserpine.

; parfois c'est Hécate¹, la Diane infernale, enfin c'est toujours Minerve, la sagesse, qui ne doit pas abandonner l'homme au moment de la mort et doit nous aider à le traverser. Sur le bas-relief, où la pauvre âme Proserpine se montre la plus éplorée, Minerve la soutient par le bras et semble l'encourager.

Ces mystères, qui sont ceux de la vie et de la mort, reçoivent une interprétation rassurante dans les bas-reliefs où l'on voit Proserpine *ramenée*, plus rares, il est vrai, que ceux où l'on voit Proserpine *enlevée*.

On ne cite à Rome qu'un bas-relief² indiquant le retour de Proserpine à côté de son enlèvement ; ce n'est pas Cérès qui la ramène, c'est Mercure qui la redemande à Pluton³. Près de lui est une Heure, ou Saison, probablement la saison du printemps, époque où la vie reparaît sur la terre, mais en même temps signe du retour de l'âme à la lumière ; car c'est une âme et non la vie physique en général que Mercure, le conducteur des âmes, doit reconduire au jour.

D'autres mystères moins connus que ceux d'Éleusis ont pu concourir aussi aux représentations symboliques des sarcophages romains.

Les mystères de Crète enseignaient l'histoire de la naissance et de l'enfance de Jupiter nourri par la chèvre Amalthée, parmi les danses des Curètes ; on voit à Rome Jupiter enfant près de la chèvre Amalthée⁴, bas-relief que je crois funèbre, car on y a introduit des symboles de la mort, un serpent qui menace de petits oiseaux dans leur nid en présence du père et de la mère, — ce qui, avec l'enfance de Jupiter, conviendrait bien au tombeau d'un enfant ravi à l'amour de ses parents, — et en bas un aigle qui dévore un lièvre, tandis que l'enfant Jupiter boit dans une coupe. Cet enfant et la chèvre nourrice Amalthée présentent ce contraste, si fréquent sur les tombeaux, de symboles de la mort et d'une image de la vie. Cette représentation de Jupiter enfant, comme nous le verrons pour l'enfance de Bacchus, pouvait décorer le tombeau d'un enfant.

Les mystères de la Crète se sont probablement mêlés avec ceux de Bacchus⁵ et ceux de Cybèle, la mère des dieux et la même que Rhéa, l'épouse du vieux Saturne, la mère de Jupiter. Au culte de Cybèle appartenaient aussi ces danseurs armés qu'on appelait Curètes ou Corybantes. A Rome, des Corybantes étaient peints dans le temple de Cybèle, et on les voit sculptés sur un autel où sont représentées la naissance et l'enfance de Jupiter⁶, mise ailleurs en parallèle, ce qui est la signature de l'art romain, avec l'enfance de Romulus.

¹ Sur un bas-relief du Louvre, la triple Hécate, à peu près comme on la voit au Capitole mais en hermès, figure au milieu des divinités éleusiniennes. Selon MM. Lenormant père et fils, elle y figure comme un de ces mannequins qui avaient aussi leur rôle dans les représentations dramatiques des mystères (Fr. Lenormant, *Rech. arch. à Éleusis*, p. 187). Hécate, du reste, avait ses propres mystères, dont on attribuait la fondation à Orphée, ce qui semble indiquer une communauté d'origine entre ces mystères et ceux de Bacchus, dont la fondation est également attribuée, à Orphée. Un bas-relief, où M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 253), voit le chien d'Hécate dans un chien voulant saisir des raisins que tient une âme (Psyché), est la seule trace qu'on ait signalé à Rome des mystères d'Hécate. Hécate, du reste, pour les Orphiques, se confondait avec Proserpine.

² Palais Rospigliosi. Bartoli, *Admiranda Romæ*. (Pl. 53-4. Müller, *Att.*, II, 108.)

³ Selon les *Orphiques*, Mercure et les fleurs étaient parmi les divinités qui escortèrent le retour de Proserpine. (*Orphiques*, hymne XLIII, 7. Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 467.)

⁴ Bas-relief à Saint-Jean-de-Latran (Garracci, pl. 29). Ce bas-relief se retrouve pour ainsi dire décomposé : au Vatican d'une part, l'arbre, le serpent, l'aigle et le lièvre (*M. P. Cl.*, 211), et de l'autre l'enfant qui boit, dont on a fait un petit satyre. (*Gal. des Candélabres*, 245.)

⁵ Sur un autel du Capitole qui n'a rien de funèbre sont représentées la naissance et l'enfance de Jupiter selon le mythe crétois. Sur un bas-relief du palais Albani, avec Cybèle sont aussi le pin et la ciste mystique ; ceci montre le rapport des mystères crétois avec les mystères de Bacchus, comme le bas-relief de Saint-Jean-de-Latran où paraissent un satyre, être bachique, et une nymphe dont la tête est couronnée de lierre.

⁶ *Cap.*, *Gr. salle. M. P. Cl.* 489. Ceux-ci n'ont pas de glaives pour frapper sur leurs boucliers et par ce bruit empêcher qu'on entende les vagissements du petit Jupiter. On peut donc les rapporter au culte de Cybèle.

Les mystères de Cybèle ou Rhéa entrèrent eux-mêmes en rapport avec les mystères de Bacchus ; plusieurs des attributs bachiques avaient passé dans le culte de Cybèle ; divers monuments à Rome prouvent cette alliance¹.

Les mystères orphiques furent empreints d'un caractère de spiritualisme et d'ascétisme très marqué. La vie orphique était une vie d'abstinence plus que monacale et pareille à celle des religieux hindous. La doctrine orphique sur la destinée de l'âme était la métempsycose adoptée par les pythagoriciens².

L'histoire d'Orphée est un triomphe de l'amour, qui est la vie, sur la mort ; triomphe passager et incomplet, après lequel la mort ressaisit sa proie comme dans le dogme de la succession des existences. La destinée d'Orphée offre donc un type poétique de la doctrine qu'on lui a prêtée.

Aussi Orphée lui-même était un personnage funèbre et il a été représenté sur les sarcophages. Peut-être l'admirable bas-relief de la villa Albani est-il un bas-relief sépulcral, ce qui en expliquerait la triple répétition.

Pour les Orphiques, Bacchus était un aussi grand dieu que Jupiter. Le rapport d'Orphée avec les mystères de Bacchus, comme lui originaires de Thrace, et dont il a été dit le fondateur et le chef, ce rapport n'est pas douteux, et il en existe des indices sur les bas-reliefs romains³.

De même qu'on attribua à Orphée des poèmes remplis d'idées néo-platoniciennes, les orphiques admirent comme siennes ces idées d'une philosophie bien postérieure à lui et les mêlèrent aux dogmes qu'une tradition plus ancienne lui attribuait.

Là est l'origine d'un certain nombre de conceptions allégoriques et mystiques : dans le mythe de l'Amour et Psyché⁴, l'âme tourmentée, c'est-à-dire éprouvée, puis purifiée et enfin absorbée par l'amour ; dans le mythe de Prométhée, l'âme unie à l'argile, l'intelligence condamnée à la douleur, puis l'âme affranchie de la matière qui l'opprime et l'intelligence délivrée du vautour qui la dévore. A cette origine orphique il faut encore rattacher les rares bas-reliefs où il est fait allusion au voyage de l'âme dans les astres⁵, à ses chutes dans la nature animale, enfin à toutes les vicissitudes des existences successives qu'exprimaient les mots palingénésie, métempsycose. Celle-ci, quand elle désigne le passage de l'âme humaine dans le corps d'un animal, n'a été indiquée à Rome que sur un seul bas-relief et sans une complète certitude : c'est un papillon, toujours l'âme, que

¹ Sur deux cippes (*M. P. Cl.*, 442). Un satyre qui tient dans une main une couronne de lierre et dans l'autre un thyrses, deux symboles bachiques, dansant entre deux Corybantes, atteste aussi les rapports des mystères de Bacchus avec ceux de Cybèle (*Gal. des Candélabres*, 231). Les mystères de Samothrace auraient, selon M. Gerhard, fourni le sujet d'un bas-relief dont j'ai parlé. (*St. r.*, II, 2, p. 259.)

² Hérodote (II, 71) nomme les mystères d'Orphée avec ceux de Pythagore. Il y avait aussi quelques rapports entre les premiers et les mystères d'Éléusis.

³ Dans un fragment de bas relief, à la villa Panfili, une panthère, animal bachique, est près d'Orphée jouant de la lyre.

⁴ Les aventures de Psyché pouvaient aussi être célébrées dans les mystères de l'Amour, à Thespies. *Οἱ Ἔρωτος ὀργεασταὶ καὶ μύθοι*. (Plut., *Erotic.*)

⁵ Doctrine égyptienne, enseignée par d'innombrables peintures qui couvrent les murs et les plafonds des tombeaux égyptiens et dont quelques indices seulement se montrent sur les sarcophages romains, par exemple dans le zodiaque enveloppant le portrait du mort, dans le voisinage du Cancer et de la Lune. Visconti, *M. P. Cl.*, IV, pl. 16, p. 32. *M. Chiar.*, 130, bas-relief mystérieux, dit l'explication italienne, qui du reste l'interprète très mal. Selon M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 47), c'est la Lune qui, d'après une doctrine orphique et conservée par Plutarque, confie au Soleil une des âmes errantes dans l'espace. Le Soleil tient un fouet à la main, pour montrer qu'il est leur guide. Bacchus, identifié dans les mystères au Soleil, était appelé celui qui conduit le chœur des astres. (Sophocle, *Antigone*, 1147.)

des génies semblent vouloir faire dévorer par un cochon¹, ce qui exprimerait sans doute le sort des âmes que l'initiation orphique n'avait pas élevé au-dessus des grossiers entraînements de la sensualité.

Par une coïncidence singulière, un mort jugé par Osiris et transformé en cochon est un sujet qu'a répété plusieurs fois la peinture funéraire des Égyptiens dont les mystères, assimilés par Hérodote aux mystères grecs, sont encore à éclaircir. Avec l'introduction des spéculations de la philosophie dans les mystères par les orphiques, tous les symboles purent acquérir une portée plus haute. Pour les platoniciens, les ailes étaient un signe du dégagement de la matière ; pour les orphiques, le cratère de Bacchus était celui où, comme dieu formateur du monde, il en avait mêlé les éléments. Il est permis de voir, sous l'inspiration des nouvelles doctrines, la coupe à boire du dieu devenue la coupe mystique où il verse le vin qui abreuve ses élus d'immortalité.

Des mystères orphiques est sortie l'histoire de ce Zagreus, Bacchus enfant, que les Titans déchirent², que Jupiter conserve et rend à la vie. L'idée de l'immortalité par la résurrection est au fond de cette bizarre légende³, et il n'est pas étonnant qu'elle ait figuré sur un sarcophage, surtout sur un sarcophage d'enfant.

Zagreus nous ramène aux mystères de Bacchus, ceux qui importent le plus pour l'explication des sarcophages romains. Il ne faut pas oublier que s'il était le dieu de l'ivresse, c'est-à-dire de la vie qui déborde et ravit l'homme hors de lui-même par une sorte d'enthousiasme physique pris comme une image de l'enthousiasme divin, Bacchus s'appelait aussi Liber⁴, parce qu'on voyait dans l'ivresse une image de la liberté de l'âme, Bacchus en effet affranchit les peuples en punissant leurs tyrans Lycurgue et Penthée. Marsyas, personnage bachique, était le patron de la liberté des villes⁵, et pour cette raison avait sa statue dans le forum romain. Sous l'empire, quand tout est dégénéré, les courtisans honorèrent en lui le protecteur de la liberté... des mœurs.

Dans un ordre plus élevé, Bacchus est le libérateur des âmes, soustraites, par la participation à ses mystères, aux misères de la vie présente et aux mauvaises chances de la vie future.

Bacchus apparaissait dans ce rôle de libérateur des âmes quand il tirait du tombeau sa mère Sémélé⁶ et la ramenait en triomphe dans le ciel. C'est en cette qualité de libérateur et de protecteur des âmes que Bacchus a près de lui une âme figurée par une jeune fille⁷ tenant à la main une colombe que je crois être son âme.

On ne saurait douter que l'oiseau ne fût pour les anciens, sans doute à cause de ses ailes, comme le papillon, un symbole de l'âme, qui chez les Égyptiens avait

¹ *Gal. des Candélabres*, 117. M. Gerhard (*St. r.*, II, 2, p. 254), rejette cette explication. L'idée de l'âme humaine passant dans un corps d'animal était plus certainement indiquée par une peinture du tombeau des Nasons, où l'on voyait un porc en compagnie d'un âne et d'un mulet buvant l'eau du Léthé. L'âme en tombant dans la vie animale perd le souvenir de son origine céleste.

² *Villa Albani*. Zoega, *B. ril.*, pl. 81, p. 170-3.

³ *Erneung und Wiedergeburt*. (Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 28.)

... *Iterum patrio nascentem sanguine Bacchum*

dit Manilius en s'en référant à Hésiode.

⁴ En grec *Ἐλευτερεύς*, Libérateur, (Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 400.)

⁵ Servius, *Æn.*, IV, 58.

⁶ A Rome, bas-relief Casali, selon Visconti. *M. P. Cl. V, Tav. d'Agg. c. St. r.*, III, 1, p. 680. Peut-être est-ce le sujet véritable de plusieurs bas-reliefs où l'on crut voir le triomphe de Bacchus et d'Ariane.

⁷ *Villa Borghèse*, VIII, 20.

pour hiéroglyphe un oiseau à tête humaine ; ainsi un jeune homme tenant un oiseau sans vie offre l'image de la mort. En revanche, la petite figure de femme debout près de Bacchus une colombe à la main, représente je crois une initiée dont l'âme est *sauvée* par Bacchus. Il en est de même des colombes que d'autres jeunes filles tiennent à la main¹, aimable image de l'âme innocente ; telle est, par exemple, la gracieuse figure du Capitole² qui représente une petite fille défendant une colombe contre un serpent. La colombe vouée à Vénus³, déesse de la vie et qui est aussi Cora déesse de la mort ; la colombe qui, dans le groupe de la villa Borghèse, nous apparaît sous la garde du maître des âmes, n'est-ce pas l'âme, l'âme que lui présente la jeune fille⁴, et qu'au musée Capitolin elle défend soit contre les séductions terrestres, soit contre les puissances infernales figurées par le serpent⁵ ?

Une fois cette donnée introduite par une conception religieuse, elle se transmet avec des variations toujours nouvelles, selon le caprice du sculpteur et à la fin sans tenir compte de son origine. De là l'enfant qui défend un oiseau contre un chien, celui qui tient une colombe, celui qui caresse un oiseau⁶, celui qui presse une oie contre son sein⁷, celui qui tient deux oiseaux dans les mains, dont l'un est mort et dont l'autre vit⁸, opposition entre la mort et la vie. Les petits génies qui sur les bas-reliefs jouent avec des oies et des canards⁹, ont fourni le motif d'abord sérieux de cette nombreuse famille d'enfants folâtres, étouffant un canard, étrange un cygne, d'où est sorti *'Enfant à l'oie'*, le chef-d'œuvre si populaire de Boethos.

Dans les bas-reliefs funèbres, Bacchus paraît à plusieurs âges, enfant, jeune homme, presque vieillard. Bacchus enfant exprime l'idée de la vie nouvelle et toujours jeune de la nature ; — c'est en ce sens qu'on l'appelait Puer æteruus¹⁰, éternellement enfant, — et aussi la vie nouvelle de l'âme unie à lui, identifiée à lui dans les mystères. On le représentait ainsi particulièrement sur la tombe des enfants¹¹.

Bacchus jeune, dans l'âge de la force, est bien manifestement le dieu infernal, quand une petite âme, sous la forme d'un enfant, se glisse vers son sein¹².

Le plus grand nombre des représentations bachiques sur les tombeaux ont pour sujet des orgies dionysiaques¹ où Bacchus, entouré de satyres en gaité et de

¹ M. Chiar., 110. Gal. des Candélabres, 218.

² M. Capit., S. du Gladiateur, 16.

³ Offrande d'une colombe à Vénus (M. Chiar., 272. Gerh., Gr. Myth., I, p. 165).

⁴ Dans les rituels égyptiens, le mort porte ainsi son âme, figurée par l'oiseau à tête humaine ; sur la main d'une statue (Villa Borghèse, péristyle) on aperçoit des traces d'un papillon, d'une âme, que le mort tenait ainsi.

⁵ Comme le papillon, certainement l'âme, est menacé par le serpent sur le bas-relief d'Endymion.

⁶ Gal. des Candélabres, 209, 213.

⁷ M. Chiar., 651.

⁸ Gal. des Candélabres, 226. Dans la salle Lapidaire, sur un sarcophage, un enfant tient un oiseau à la main, l'autre est à ses pieds.

⁹ M. Chiar., 13.

¹⁰ Ovide, Fastes, III, 773.

¹¹ Bas-relief d'un sarcophage du Capitole (galerie), très semblable à un autre bas-relief où la naissance de Bacchus est figurée sur la tombe d'une petite fille morte à l'âge de quatre ans (Müller, Att., II, 402). Une bacchanale d'enfants (M. P. Cl., 73), dans laquelle l'un d'eux représente grotesquement l'ivresse du Bacchus des sarcophages, était destiné à orner la tombe d'un enfant, car le visage du petit Bacchus n'est que dégrossi, ce qui fait voir qu'il devait offrir le portrait du mort. Le bas-relief de la naissance de Bacchus (M. P. Cl., 493) ne semble pas avoir fait partie d'un sarcophage, mais la présence de Proserpine et de Cérès me porte à penser qu'il a eu une destination funéraire ; il ornait sans doute l'intérieur ou l'extérieur d'un tombeau.

¹² Au Louvre ; au Vatican (M. P. Cl., 397) est un Bacchus couché et à peu près dans la même attitude, mais il est seul.

ménades dansantes², enivrés de vin, en proie à l'amour, est assis sur son char, tantôt seul, tantôt avec son épouse mystique, vainqueur des Indiens, ou seulement dans sa pompe de dieu bienfaisant qui répand autour de lui la joie et le délire. Quelquefois il est descendu de son char et atteint lui-même par l'ivresse, s'appuyant sur une jeune femme ou sur un adolescent, il contemple Ariane endormie qu'on dévoile devant lui.

Le désordre et la fougue de ces compositions, ces danses effrénées³ sous l'aiguillon du dieu à qui étaient dédiées les danses d'où sortit la poésie dramatique, sont une puissante expression de la vie dont Bacchus est le principe, de l'exaltation dont l'ivresse est le symbole : c'est un premier avertissement qu'une existence plus haute, à laquelle on s'élève par un enthousiasme divin, attend les initiés aux mystères de Bacchus. Dans le paganisme, c'était par des images sensibles, et souvent sensuelles, que se traduisaient les conceptions les plus élevées. Les sarcophages bachiques donnent le sentiment de la vie sous toutes ses formes, la passion, le tumulte, les danses fougueuses, la musique étourdissante des cymbales, du tympanum, qui est le tambour de basque, des crotales, qui sont les castagnettes, et encore aujourd'hui excitent si bien l'impétuosité de la saltarelle, des clochettes enfin, que les Romains de nos jours aiment tant à faire tinter au col de leurs chevaux.

Mais les scènes représentées sur les bas-reliefs, les divers détails et les divers objets qu'on y voit reproduits et constamment répétés, indiquent avec plus d'évidence l'idée de la vie après la mort et la manifestation de la divinité aux élus des mystères, manifestation dont les épiphanies, ou révélations qui avaient lieu dans ces mystères, étaient la promesse prophétique. Les différents symboles de la vie que nous avons signalés sur les tombeaux acquièrent un caractère plus prononcé et prennent un sens plus marqué par leur rapport avec le dieu qui personnifie en lui l'exaltation de la vie. Les animaux qui en exprimaient l'énergie sont en général et pour cette raison même des animaux bachiques⁴ ; parmi eux le bouc et le lion⁵ figurent au premier rang. Puis viennent le tigre⁶, la panthère, l'âne, monture constante de Silène compagnon de Bacchus, le coq⁷ et le serpent.

Bacchus est assis sur une lionne⁸, à cheval sur une panthère ; son char est traîné par des tigres, des lions, des panthères, toujours par des animaux forts et

¹ La peinture que fait Strabon (VIII, p. 468) du cortège bachique composé de silènes, de satyres, de bacchantes, de nymphes, etc., semble la description d'un de nos bas-reliefs ; la fête des Ascolies, où l'on dansait sur des outres, est souvent répétée sur les sarcophages ; à Rome, elle remontait à Romulus.

² Images de ces fêtes athéniennes où, à l'imitation des cérémonies du culte bachique, on se déguisait en Silènes et en Bacchus (Lob., *Aglaoph.*, p. 173-4).

³ Cortile du Belvédère. La danse faisait partie de l'institution des mystères (Luc., *Salt.*, 15) ; les chants et la musique en faisaient aussi partie. Parmi les instruments dont on joue dans les bacchanales est la musette des ptiferari.

⁴ Chars traînés par des panthères, des tigres, des lions, animaux bachiques, comme le bouc, la chèvre, *lasciva capella* : quatre têtes de chèvres aux anales d'un cippe orné de lierre, plante bachique (*Gal. des Candélabres*, 11). La ciste des mystères est placée sur une peau de chèvre près d'une statue de Bacchus (*Ibid.*, 1 A).

⁵ Le lion est l'animal consacré surtout à Cybèle, mais on découvre souvent entre Bacchus et Cybèle une alliance de culte et de mystères. Bacchus s'était changé en lion pour combattre les géants (Horace, *Carmina*, II, 19, 23).

⁶ Le rapport de cet animal bachique avec les idées funéraires est manifeste là où il est associé au génie de la mort qui tient renversé son flambeau éteint.

⁷ C'est toujours un coq qui est immolé sur les bas-reliefs bachiques.

⁸ *M. Cap., salle des Empereurs*. Une bacchante est assise sur un bouc. Des génies bachiques sont traînés par des boucs.

ardents que sa puissance domine et subjugué, il est lui-même le dieu fort, maître de la vie¹.

Chez les centaures, la nature animale domine, une nature violente et indisciplinée ; Bacchus est couché star des centaures, traîné par des centaures² : des personnages bachiques, satyres ou ménades, sont assis sur leurs croupes³ : tout cela veut dire que la puissance divine de Bacchus dompte la force brutale⁴. Parfois c'est un Amour qui est sur le dos d'un centaure, allusion à une glorification du pouvoir de l'Amour ; on trouve donc dans les représentations bachiques l'origine de la conception si bien rendue par les centaures du Capitole. Les fruits nourriciers, les arbres toujours verts et les fruits sont consacrés au dieu qui répand la vie et la conserve même au delà du sépulcre. La pomme de pin, fruit d'un arbre toujours vert et fruit qui ne se corrompt point ; orne le thyrses de Bacchus et décore les tombeaux ; la célèbre pigea offre un spécimen gigantesque de cette sorte de décoration bachique. Le lierre, aussi toujours vert, est un attribut de Bacchus et un ornement des tombeaux ; une belle tête d'âne⁵ en marbre de couleur sombre, par conséquent funèbre, est couronnée de lierre, on doit croire que cet âne était celui de Silène, qui paraît toujours sur cette monture dans les représentations funèbres. Quelquefois Bacchus ne figure pas dans les compositions bachiques, mais alors même il y est présent par l'emportement des satyres et des ménades, emportement que lui seul peut inspirer. La gradation qu'on observe dans les effets de cet emportement sur les divers personnages d'un de ces bas-reliefs, caractérise pour M. Gerhard les divers degrés de l'initiation⁶.

Quoi qu'on pense d'une idée si sérieuse attribuée à une composition qui nous le paraît si peu, et dont l'auteur semble avoir voulu nous révéler de tout autres mystères que des mystères de sagesse, on ne saurait nier qu'il ne se rencontre sur les sarcophages trop de parties manifestement symboliques pour qu'on puisse attribuer la réunion et la répétition de ces symboles à un pur hasard.

Bacchus dieu de la vie, et les personnages bachiques qui par leur emportement en expriment aussi l'intensité, se couronnent du lierre toujours verdoyant, comme faisaient les initiés⁷.

La lumière et le feu sont aussi des expressions de la vie. Ces symboles conviennent à Bacchus, né du feu, comme disaient les orphiques⁸, et que nous verrons avoir été identifiés au soleil. Bacchus est le soleil souterrain, comme Osiris ; de plus, dans les mystères, des purifications se faisaient par le flambeau⁹

¹ Dans les bas-reliefs et les groupes qui montrent Bacchus, un génie bachique (*Vill. Albani, S. du b. rel. grec*), ou Silène jouant avec une panthère apprivoisée, qu'ils semblent quelquefois menacer.

² *M. Chiar*, 46. Il est traîné par un centaure et une centauresse (*Gal. des Candélabres*, 173.)

³ Les centaures participent au symbolisme des tombeaux ; Virgile les a placés à la garde du royaume des morts (*Æn.*, VI, 286) Sur un bas-relief du Vatican (*Gal. des Candélabres*, 173), ils conduisent Bacchus à ses noces mystiques avec Ariane et sont entourés de symboles bachiques. Ailleurs, deux génies attristés brillent un papillon entre un centaure et une centauresse. Celle-ci qui tient le thyrses bachique fléchit un genou, signe de la mort. Une centauresse allaite son enfant, expression de la vie.

⁴ Les centaures sont bachiques ; ils portent le thyrses (*Gal. des Candélabres*, 173). Leur fameux combat contre les Lapithes avait été amené par l'ivresse. Dans un des deux bas-reliefs du Vatican (*M. P. Cl.*, 513), les Lapithes sont remplacés par des satyres suivants de Bacchus.

⁵ *M. P. Cl.*, 172.

⁶ *Ibid.*, 28. *St. R.*, II, 2, p. 133.

⁷ *Lob.*, *Agl.*, p. 657. Bacchus lui-même s'était appelé *Kissos*, ce qui veut dire lierre.

⁸ *Lyd.*, *de Mens.*, V.

⁹ Servius, *Géorgiques*, II, 389. La purification se faisait aussi par l'eau (Servius, *Æn.*, VI, 740), mais celle-ci n'est indiquée sur les bas-reliefs que par quelques figures tenant un vase qu'on peut comparer aux Loutrophores. En revanche, les Énophores y paraissent souvent portant le vin dans une outre ou un vase qui en a été rempli. Plusieurs statues d'Énophore, celles surtout qui semblent marcher avec vivacité, peuvent avoir

: de là les flambeaux dans la main des satyres et des ménades¹, flambeaux toujours tenus droits², opposition aux flambeaux renversés, signe de la vie éteinte. De là les feux allumés sur un petit autel et portés par les personnages bachiques qui figurent les Pyrophores des initiations³. Un de ces personnages porte sur une corbeille pleine de fruits, eux-mêmes emblème de la vie, un petit autel allumé.

Pan, le dieu générateur, fidèle compagnon de Bacchus sur les bas-reliefs funèbres, allume un flambeau sur un autel.

Ce qui est encore plus significatif dans ces scènes tumultueuses, c'est que quelques-uns des personnages s'efforcent d'arracher un flambeau sans y réussir. Il est permis de voir ici une représentation de ce qui se faisait dans les mystères, sans parler de cette course aux flambeaux⁴ dans laquelle Lucrèce a vu une image de la perpétuité de la vie que les générations se passent l'une à l'autre comme les coureurs se passaient un flambeau ; et l'origine de ce que font à Rome, sans en comprendre le sens, tous ceux qui dans les orgies modernes du carnaval s'efforcent de s'arracher les bougies- (*moccoli*), par lesquelles ont été remplacés les flambeaux des orgies antiques. Ceux qui élèvent la leur en criant d'un air de triomphe *moccolo*, sont tout à fait semblables aux personnages des bas-reliefs qui élèvent leurs flambeaux.

Enfin, ces flambeaux ne sont pas seulement défendus ; un d'eux, qui penche, est soutenu par un satyre⁵, comme dans un autre bas-relief est soutenu un arbre qu'on s'efforce d'arracher. Dans les deux cas, manifeste est l'intention de montrer la vie résistant aux assauts de la mort.

Bien que le Bacchus des mystères, et par suite des tombeaux, soit tout autre chose que le joyeux dieu du vin ; le vin, la vigne et le raisin n'en sont pas moins les constants attributs de Bacchus ; seulement ces attributs doivent être pris comme des symboles⁶. L'opération de fouler le raisin est très souvent représentée. Serait-ce que dans l'écrasement du raisin et dans la production de la liqueur qui donne la force et réveille le sentiment de la vie, on pouvait voir une allusion mystérieuse à cette force qui dure après que l'organisme humain a été brisé, à cette vie qui jaillit de ses débris.

Des satyres pressent une grappe⁷ ou de petits génies bachiques⁸ foulent le raisin. Une idée mystique, une idée d'immortalité, était si naturellement liée à cette action que le christianisme y a pris un symbole d'espérance qu'il a placé sur

été détachées pour ainsi dire des bas-reliefs bachiques, ou plutôt ceux-ci peuvent les avoir empruntés au type célèbre de Praxitèle.

¹ Bacchus portait un flambeau dans les mystères (Claud., *Rapt. pros.*).

² Sur un bas-relief du Vatican, par exception, l'idée de la mort a prévalu, et Silène tient son flambeau renversé. C'est ainsi que le pavot, symbole du sommeil, était consacré à Bacchus, tant l'immortalité avait peine à se faire jour dans les idées des anciens sur la mort.

³ Le feu désigne aussi la purification qui s'opérait par lui dans les mystères. Virgile dit dans le sixième livre de l'*Énéide* (742), où il y a beaucoup de la doctrine des mystères (740-51) :

Infectum eluitur scelus aut exurit igni.

Dans ce passage l'enfer est un purgatoire.

⁴ Pausanias, I, 30, 2.

⁵ *M. P. Cl.*, 37. Gerh., *St. R.*, II, 2. p. 137.

⁶ Par le vin, la coupe, le cratère, le canthare que tiennent Bacchus, Silène ou des satyres placés près d'un mort, ils peuvent indiquer l'initiation.

⁷ *M. P. Cl.*, 27. Ce beau bas-relief n'est pas funèbre, mais il est bachique. Des satyres et une satyresse cueillant le raisin et le pressant (*Sall. Lap.*) ; même opération exécutée par des satyres (*M. Chiar.*, 180). Sur une urne funèbre, avec Bacchus et Ariane. Vases bachiques ; un grand vase de la villa Albani (premier étage, première salle) offre des sujets analogues à ceux des sarcophages et en confirme le sens sacré ; il était probablement employé aux lustrations dans un temple de Bacchus.

⁸ *M. Chiar.*, 7, 292. Avec une demi-figure de Bacchus (*Gal. des Candélabres*, 271).

les tombeaux ; le tombeau de sainte Constance nous le montre¹, comme les sépultures païennes. Cependant l'origine du symbole est bien païenne, car on voit, à Rome, sur plusieurs bas-reliefs des enfants fouler le raisin en présence d'un hermès qui est un Priape, autre symbole de la vie².

Bacchus était si bien le dieu des tombeaux et le vin une image de la vie sortant des tombeaux, qu'on donnait à ceux-ci la forme des cuves à faire le vin.

Mille détails rappellent l'idée dominante, l'idée de la mort et de la vie, et leur lutte dans laquelle la vie triomphe.

Un centaure portant une ménade plie le genou et tombe, mais en face est un centaure qui ne tombe point, et sur son dos un Amour joue de la lyre en signe de victoire³.

L'âne de Silène s'abat⁴ aussi, mais on soutient Silène prêt à choir, et il porte aussi à la main un flambeau. Bacchus lui-même tombe en arrière de son char⁵, ou chancelle, mais il est soutenu par un satyre, ainsi que l'avait représenté Praxitèle⁶.

Les masques du dieu auquel se rapportaient les origines du théâtre, rattachent encore les bas-reliefs des sarcophages à Bacchus ; des masques et d'autres attributs de ce dieu introduisent dans le pathétique bas-relief de Protésilas et de Laodamie les espérances enseignées dans les mystères. Mais de tous les symboles bachiques, celui qui permet le moins de douter qu'il s'agissait sur ces bas-reliefs des mystères et de l'immortalité qu'ils conféraient aux initiés, c'est la ciste, ou corbeille mystique, parfois renversée et d'où s'échappent des fruits, ou bien d'où est prêt à s'élançer le serpent, image de la vie toujours prête à reprendre son cours⁷. La ciste, quand elle contient des fruits, est bien certainement un emblème de la fécondité et de la vie, car les fruits sont l'équivalent d'un autre symbole qui n'est pas douteux et qu'ils remplacent dans la ciste bachique par une sorte de synonymie allégorique⁸.

La présence constante de Silène dans les bas-reliefs bachiques doit aussi attirer notre attention. Silène était devenu dans l'école orphique un sage démon connaissant toutes choses et en particulier l'avenir, qu'il pouvait dévoiler⁹ ; à ses yeux, toute l'activité humaine était folie : sa présence ou celle de son masque sur les sarcophages réveille donc des idées de révélation et d'avenir, en même temps qu'elle fait allusion à la vanité de la vie.

¹ On les voit aussi avec le Bon Pasteur (*M. de Saint-Jean-de-Latran*) (Gar., pl. 49), et sur un sarcophage chrétien avec la croix (Saint-Laurent).

² Escalier du palais Mattei. Le raisin dévoré, cet emblème de la mort, est mis en rapport avec Bacchus par un tigre, animal qui lui est consacré, décorant des raisins (*M. Chiar.*, 180), ce qui n'est pas plus naturel, et par conséquent est aussi évidemment symbolique pour le tigre que pour le lapin.

³ Visconti, *M. P. Cl.*, IV, pl. 25. Müller, *Arch. Att.*, II, 671.

⁴ *M. Chiar.*, 173.

⁵ Façade du palais Rospigliosi.

⁶ *M. P. Cl.*, 1173. Les données bachiques des bas-reliefs ont été reproduites par des statues ; nous l'avons vu pour l'Ariane du Vatican, pour les Centaures du Capitole. Il en est de même du charmant groupe de l'Amour et Psyché. Ces statues sont, antérieures à nos bas-reliefs, mais ceux-ci ont pu avoir pour originaux des bas-reliefs plus anciens, et ce serait même une preuve qu'ils en ont eus ; d'autre part des statues et des groupes célèbres ont été transportés dans les bas-reliefs funèbres comme ici le Bacchus de Praxitèle s'appuyant sur un satyre.

⁷ *M. Cap.*, s. des Empereurs, Bacchanale. *S. des Candélabres*, 154, et dans une foule de bas-reliefs. Le serpent au bras d'une figure funèbre couchée sur un tombeau (*M. P. Cl.*, 73) est un signe d'immortalité et en même temps un signe d'initiation ; c'est la raison du serpent ou du bracelet en forme de serpent placé autour du bras d'Ariane endormie.

⁸ Bas-relief du triomphe de Bacchus. (*Cortile du Belvédère*.) Deux hermès de Pan à Saint-Jean-de-Latran.

⁹ Un génie dévoilant Silène ivre indique les révélations de l'ivresse sacrée (Müller, *Arch.*, p. 610).

Il est une classe de bas-reliefs funèbres dans lesquels, au lieu des personnages bachiques, adultes, paraissent seulement de petits génies qui en offrent pour ainsi dire le diminutif.

Soit que ces bas-reliefs fussent destinés à des tombes d'enfant¹, soit que la petitesse des génies du monde des âmes, vint de ce penchant à se représenter ce qui appartenait à ce monde, avec des dimensions peu considérables, peut-être en raison de l'idée qu'on se faisait de l'autre vie comme d'une vie moindre, **Animula** disait l'empereur Adrien à son âme, en mourant : les Lares qui se confondaient avec les mânes étaient petits, et, même au sein du christianisme, l'usage s'est conservé au moyen âge de donner à l'âme l'apparence d'un très jeune enfant.

Il y a à Rome beaucoup d'exemples de ces représentations funèbres en petit ; sur un joli vase cinéraire, une procession de génies, semblables à des enfants, présentent les détails funéraires et bachiques ordinaires à ce genre de composition². Le vase est orné de pampres, de pommes de pin et de masques de Silène ; un des génies tient un flambeau renversé, mais en vertu d'une opposition de symboles qu'on remarque souvent : un autre allume un petit flambeau à un grand, rallumant ainsi peut-être la vie particulière à la vie universelle ; un troisième, enveloppé dans un manteau, me paraît représenter la mort ; mais il tient une lanterne³, il y a donc une lumière dans sa nuit ; et il pourra à travers les ténèbres, gagner la demeure vers laquelle son escorte l'accompagne joyeusement au son de la flûte et au retentissement des cymbales.

C'est avec un accompagnement pareil que Bacchus est traîné sur son char ou s'avance vers Ariane.

Plusieurs sarcophages ne présentent qu'une pompe et comme une procession bachique⁴ ; telle qu'on les célébrait parfois en réalité ainsi que nous le savons, de celle d'Antiochus Épiphane dont nous retrouvons plusieurs détails sur nos bas-reliefs, ce qui nous dédommage un peu de n'avoir assisté à un si magnifique spectacle que dans la description d'Athénée. Ces bas-reliefs étalent le triomphe de Bacchus pour indiquer son triomphe sur la mort.

L'idée de triomphe est encore plus clairement exprimée dans ceux où Bacchus s'avance sur son char, vainqueur des Indiens⁵ ; ici le choix du sujet peut aussi avoir été déterminé par l'intention de consacrer la gloire militaire attribuée au possesseur du sarcophage.

L'expédition fabuleuse de Bacchus vers l'Orient, qui signifiait probablement dans l'origine, l'extension de son culte de ce côté, et qui fut, je pense, un motif pour Alexandre d'aller dans l'Inde plus réel que les motifs politiques qu'on lui a prêtés, reçut de la marche victorieuse du conquérant macédonien une vogue nouvelle ; et Bacchus, qui au temps d'Euripide n'avait pas dépassé la Bactriane⁶, atteignit

¹ Comme celui du Vatican (*M. P. Cl.*, 73). On voit, par exemple deux enfants sur un char traîné par des boucs et figurant Bacchus et Ariane (*M. Chiar.*, 60).

² *M. Cap.*, galerie.

³ Bacchus s'appelait *Lamptèr*, lanterne. Une lanterne est aussi tenue par un des petits génies qui escortent un Bacchus enfant atteint par l'ivresse (*M. P. Cl.*, 73) et dans lesquels M. Gerhard (*St. R.*, II, 2, p. 946) voit des âmes d'initiés ramenées à leur demeure céleste, ce qui me semble une interprétation d'un orphisme un peu outré.

⁴ *M. P. Cl.*, 76. *M. Cap.* (*S. des Empereurs*). Ici Bacchus est enfant ; un autre enfant, un thyrsé à la main, est sur un char dont les chevaux sont abattus ; un vieillard l'empêche de tomber : n'est-ce pas une âme d'initié que la mort va précipiter dans, la foule des ombres et dont une puissance supérieure arrête la chute.

⁵ *M. P. Cl.*, 75.

⁶ Euripide, *Bach.*, 15 et suiv.

l'Inde sur les pas d'Alexandre. Alexandre lui-même avait représenté Bacchus dans une pompe triomphale, premier modèle de toutes celles de nos sarcophages ; de là les éléphants qui traînent son char ou sur lesquels il est monté. Les rois captifs et suppliants, la Victoire qui tient une couronne sur la tête du dieu, sont des souvenirs du triomphe romain.

Hais l'idée mystique de l'immortalité, obtenue par Bacchus, ne disparaît pas ; car, au milieu de ces accessoires étrangers on voit encore la ciste mystique qui contient le serpent emblème de la vie ; et Psyché, symbole de l'âme. Une fois Bacchus en Orient, on lui fit vaincre les amazones stériles, on aimait aussi à le montrer sur les sarcophages exterminant le roi de Thrace Lycurgue, l'ennemi des mystères¹.

C'est Ariane, l'épouse de Bacchus, qui donne aux bas-reliefs des sarcophages où sont représentées des pompes bachiques toute leur signification funéraire. Dans plusieurs bas-reliefs dont les détails varient mais dont l'ensemble est pareil, le corps d'Ariane endormie est dévoilé devant Bacchus ; le plus souvent c'est Pan, le dieu de la génération, de la vie, quelquefois un Amour, qui écarte le vêtement d'Ariane ; il y a évidemment une intention symbolique dans ce tableau voluptueux reproduit fréquemment sur les tombeaux, et qu'accompagne toujours une foule de détails sans relation avec l'aventure de Naxos, mais se rapportant évidemment aux mystères bachiques, à la destinée des initiés après la mort : les flambeaux tenus droits que l'on veut saisir, ou près de tomber que l'ors soutient ; le sacrifice au Bacchus barbu, qui est un Bacchus infernal ; la ciste d'où s'échappe le serpent, la corbeille mystique qui contient voilé l'autre emblème de la vie.

Des bas-reliefs nous présentent soit Bacchus et Ariane assis l'un près de l'autre² sur le même char³ ou sur deux chars séparés⁴, et accompagnés de Silène sur son âne, de satyres et de ménades, leur cortège accoutumé ; soit les noces⁵ du dieu et de sa compagne. Toujours reparaissent dans le cortège de ces noces, comme dans toutes les pompes bachiques, les symboles de la mort et de la vie ; un satyre, qui tient un thyrses bachique, saisit brusquement par les ailes un petit génie, monté sur un lion et jouant de la lyre ; il semble bien que ce soit la vie arrêtée dans sa force et sa joie ; mais le génie n'en joue pas moins de la lyre, les lions qui traînent le char ne s'arrêtent point, la joie est partout. Pan, le dieu de la matière, a été vaincu⁶ par l'amour, qui est le dieu de l'âme. De tous les symboles bachiques, le plus expressif, la ciste mystique, n'est pas absent ; seulement par un de ces traits d'humour qui faisaient placer aux pieux artistes du moyen âge des détails grotesques parmi des sujets sacrés, l'auteur du bas-relief a donné à deux femmes la curiosité de lever le voile qui couvre la corbeille mystérieuse, et d'ouvrir la ciste, d'où le serpent s'élançait, au grand effroi d'un satyre ; ce qui peut, sous cette forme légèrement comique, renfermer un avertissement de ne pas dévoiler les mystères.

¹ Dans un temple de Bacchus d'Athènes était représenté le châtimeut de Lycurgue (Pausanias, I, 20, 5).

² *M. P. Cl.*, 514. *M. Chiar.*, 180. Sur le premier de ces bas-reliefs est le génie de la mort tenant le pavot du sommeil et la coupe de l'oubli ; menace d'anéantissement qu'Ariane et Bacchus semblent conjurer.

³ *Salle Lapidaire*, cippe funèbre.

⁴ *Cortile du Belvédère*.

⁵ Couvercle du sarcophage de la villa Casati. (*St. R.*, III, 1, p. 683.)

⁶ Combat symbolique de Pan et de l'Amour qui se voit ailleurs.

Ariane, à demi-nue¹, nous verrons tout à l'heure pourquoi, repose sur le sein de Bacchus ; un satyre leur présente une coupe, la coupe de la vie et de leur hymen immortel.

Quelle explication de cette histoire de Bacchus et Ariane peut rendre raison de la prédilection des sculpteurs de sarcophages, pour un pareil sujet, qui, au premier abord, semble n'avoir rien à faire sur des sarcophages ?

L'intention des sculpteurs était certainement mystique ; autrement le choix d'un tel sujet serait absurde et sa répétition sur une foule de monuments funèbres incompréhensible. De plus, Ariane, dévoilée aux regards de Bacchus, n'est pas une fantaisie érotique de l'artiste, car, en présence de cette scène, le sérieux de certains personnages, et la solennité avec laquelle une action si simple paraît s'accomplir, ne peuvent laisser aucune incertitude. Tandis qu'on élève la ciste qui contient l'emblème sacré, Silène, le démon méditatif et savant, considère Ariane avec un air de réflexion où il n'entre rien de sensuel² ; c'est un véritable épopte, un *initié admis à voir* qui, la tête voilée et appuyé sur son bâton, comme ceux-ci sont représentés sur les vases peints, assiste à une épiphanie ou manifestation d'Eleusis. Ici, cette manifestation est peut-être la suprême beauté dévoilée à la sainte ivresse.

Grâce à ce goût pour les variantes d'une même idée transportée dans des sujets analogues, que j'ai déjà eu l'occasion de signaler chez les anciens, Ariane, montrée à Bacchus, sur d'autres sarcophages, a été remplacée par Thétis dévoilée aux regards de Pélée³, et on lui a associé Endymion, que Diane contemple endormi, comme Bacchus contemple Ariane⁴.

Maintenant si nous nous souvenons que le Bacchus d'Éleusis avait une épouse mystique, soit Cérés elle-même, soit sa fille Proserpine, qu'on appelait en grec Cora, et dont le mariage avec Bacchus était célébré à Athènes dans les Anthestéries, nous serons portés à rapprocher de cette compagne mystique, l'Ariane trouvée endormie, puis épousée par Bacchus. Ariane, c'est donc Cora ou Proserpine, c'est l'âme des initiés, identifiée après la mort avec Proserpine, comme nous l'a montrée une inscription du Vatican ; elle dort, enveloppée de son voile, plongée dans le sommeil des sens et si l'on veut pousser jusque-là l'allégorie, abandonnée par l'amour, c'est-à-dire par la vie.

Bacchus le dieu révélateur des mystères, le dieu sauveur des initiés lui apparaît dans son sommeil ; il fait tomber ses voiles avant d'ouvrir ses yeux, double figure et de l'état intermédiaire entre l'ignorance et la science, mélange de lumière et d'obscurité auquel on arrivait par l'initiation, et de l'état intermédiaire entre la mort et la vie, entre l'anéantissement et l'immortalité au delà duquel les anciens avaient bien de la peine à concevoir quelque chose même pour les initiés⁵.

¹ *M. P. Cl.*, 261.

² *Gal. des Candélabres*, 173. Avec un sérieux sombre, dit M. Gerhard p. 262. D'autres détails, mais secondaires, ont au contraire un caractère lascif. Ce mélange de sérieux et de sensuel se montre chez les anciens dans tout ce qui est mythologique. Relief de la villa Albani où Zoega a vu, du reste sans raison suffisante, dans l'Ariane que les satyres dévoilent un hermaphrodite. (*St. R.*, III, 2, p. 484.)

³ Deux bas-reliefs au palais Mattei, l'un dans la seconde cour, l'autre dans l'escalier.

⁴ Musée de Saint-Jean-de-Latran, Gar., 33. Ce qui fait bien voir l'analogie des deux sujets, c'est que le sommeil d'Endymion a été aussi placé en regard de celui de Thétis (*St. R.*, n, 2, p. 6-7. Winckelmann, *M. in.*, II, p. 135.)

⁵ Ce qui achève de démontrer qu'Ariane est bien l'âme, c'est que sur un bas-relief en ivoire (Müller, *Att.*, II, 700) elle est remplacée par Psyché et Bacchus par l'Amour, dans une composition à cela près exactement semblable à celle des bas-reliefs où Bacchus dévoile Ariane. Une femme morte couchée (*Vill. Borghèse*, VI, 6) est supposée transformée en Ariane, car elle semble dormir sur un rocher.

Il y a un certain rapport entre les sommeils d'Ariane et d'Endymion, tous deux visités par une divinité amoureuse. Ce sommeil est figuré par un vieillard qui tient Endymion sur son sein¹ ; un cippe funèbre dédié au sommeil, cette fois, sous la forme d'un jeune homme à tête ailée, et tenant une tige de pavot et le vase qui verse le repos², a sur ses deux côtés un Bacchus et une Ariane. Ce sommeil est celui des initiés, Bacchus et Ariane font briller une lueur d'immortalité. Ariane est aussi représentée, nous l'avons vu, avec Bacchus, partageant son triomphe³ ; l'idée du triomphe de l'âme sur la mort par l'intervention et l'amour du dieu sauveur est alors aussi complètement exprimée qu'il était possible à des païens.

Un autre symbole de l'âme rendue à la lumière par le dieu des mystères, c'est le mythe de Sémélé ramenée au jour et placée sur un trône dans l'Olympe par son fils, Bacchus⁴ ; ceci ce n'est pas seulement l'immortalité de l'âme, c'est l'âme conduite au ciel. Nous en verrons d'autres exemples.

Bacchus n'apparaît pas toujours sous la forme d'un jeune dieu amoureux d'Ariane ou vainqueur des Indiens ; il se montre aussi avec une longue barbe et dans un ample vêtement d'aspect oriental, ce qui lui a fait donner le nom de Bacchus Indien. Ce Bacchus entre ainsi vêtu dans une salle où un homme et une femme sont couchés près d'une table et prennent un repas⁵. On suppose en général, sans aucun motif, que ce sujet, reproduit souvent sur les sarcophages, est Bacchus reçu en arrivant dans l'Attique par Icarius et sa fille Érigone. Je suis de ceux qui pensent que cette classe de bas-reliefs se rapporte aux mystères⁶ à une manifestation dans laquelle Bacchus se révèle aux initiés, présage de sa manifestation future dans une autre vie. On pouvait dire que le dieu illuminateur visitait les âmes qui s'étaient données à lui.

Sur plusieurs bas-reliefs bachiques⁷ se voit une idole en longue robe à laquelle on sacrifie et qu'on nomme peut-être, sans motif suffisant, Sabasius⁸ ; c'est un dieu infernal, car il a sur la tête le modius ; c'est un dieu de la mort auquel on sacrifie sur les mêmes sarcophages où paraît si souvent Bacchus, dieu de la vie.

La présence des divinités que nous voyons figurer sur les sarcophages bachiques s'explique quelquefois par leurs rapports avec Bacchus. Il en est ainsi de Vénus, non par suite de l'association proverbiale que l'épicurisme vulgaire établit entre

¹ *M. P. Cl.*, 37.

² *M. P. Cl.*, 514.

³ Sur le sarcophage de la cour du Belvédère, cour du palais Mattei, un fragment de bas-relief (*M. Chiar.*, 501) laisse voir Bacchus qui fait monter avec lui Ariane sur son char de triomphe, si cette Ariane n'est pas une Bacchante de son escorte, comme le veut M. Gerhard. (*St. R.*, II, 2, p. 70.)

⁴ Pausanias, n, 31, 2 ; 37, 5. Apollodore, III, 5, 3. Sujet traité plusieurs fois sur les vases ; cité à Rome, mais douteux. Peut-être Sémélé derrière le char de Bacchus (*M. P. Cl.*, 76) et dans son char (bas-relief de la cour du belvédère (*St. R.*, II, 2, p. 130). Visconti explique par le retour de Sémélé le bas-relief de la villa Casali. (*St. R.*, III, 2, p. 680.)

⁵ *M. Chiar.*, 596 et ailleurs. Le fragment (*ibid.*, 131) n'a nul rapport avec ce sujet. (Gerh., *St. R.*, II, 2, p. 48.)

⁶ Le rideau dans le fond semble indiquer les mystères. Avant Visconti, on donnait ridiculement à ces bas-reliefs le nom de Festin de Trimalcion. Ce n'est pas dans Pétrone que les anciens allaient chercher des sujets de bas-relief pour les tombeaux.

⁷ *M. Chiar.*, 180 et ailleurs.

⁸ Sabasius est le nom d'une divinité orientale assimilée à Bacchus et au Soleil. On le disait déchiré par les Titans, comme Zagreus, avec lequel il paraît avoir été confondu. Il était un fils de Cabiros (Gerh., *Gr. Myth.*, p. 475) élevé par Cybèle et que Strabon (X, p. 470) appelle son enfant ; or l'idole des sarcophages n'a rien d'un enfant. Le sacrifice fait à cette idole est de la part des sectateurs de Bacchus un hommage aux cultes de Samothrace et de Cybèle. Elle porte à la main le tympanon phrygien avec des clochettes, origine évidente du tambour de basque.

ces deux divinités, mais parce que la Vénus funèbre (*Vénus Libitina*)¹ se confond avec Proserpine, à laquelle Bacchus était associé dans les mystères d'Éleusis.

Le rôle funéraire de Bacchus achève d'expliquer comment on voit assez souvent les trois Grâces sur des sarcophages, c'est que les Grâces étaient les compagnes de Bacchus.

Comme les Grâces, les Heures ou Saisons, les nymphes, les néréides, tiennent à Bacchus², dieu de la vie, dont elles sont des manifestations dans la nature ; c'est une raison de plus pour ces aimables divinités de figurer sur les sarcophages en compagnie d'êtres ou d'attributs bachiques qui les rattachent aux mystères et à l'ordre d'idées qui se liait lui-même aux mystères.

Les Saisons entourent Bacchus sur les sarcophages³, avec leurs produits animaux et végétaux ; on place près de lui la Terre féconde tenant la corne d'abondance, la lier qui a aussi sa fécondité, les Vents⁴ qui représentent le domaine de l'air sans lequel la vie n'existerait pas, de l'air dont la vertu purifiante était figurée par le van des mystères.

Le mythe de Prométhée ne paraît pas avoir été mis en rapport avec les mythes bachiques dont aucune trace ne se montre sur les bas-reliefs où figure le fils de Japet. Il n'en est pas de même de l'histoire de Psyché et l'Amour, liée si intimement à l'histoire de l'âme partie essentielle des mystères ; Psyché et l'Amour apparaissent fréquemment sur les sarcophages parmi des attributs bachiques, quelquefois associés à Bacchus⁵, auquel on a donné des ailes de papillon, qui sont les ailes de Psyché, les ailes de l'âme⁶.

Le voyage des âmes vers les îles bienheureuses, au milieu des divinités et des monstres de la mer, prit un caractère bachique⁷, par l'influence des mystères, pendant lesquels on disait que les néréides venaient la nuit se mêler aux danses des initiés⁸ au bord de la fontaine Callicoros.

Les rapports de Bacchus et d'Hercule ont laissé des traces nombreuses sur les sarcophages.

Tous deux étaient un symbole de la force, de la production féconde ; tous deux furent assimilés au soleil. De plus, Hercule passait pour avoir été initié aux mystères.

¹ Vénus Libitina conduisant devant Pluton le génie d'une morte (*M. P. Cl.*, 6) et non pas Psyché, qui n'a rien à faire ici, selon Gerhard (*St. R.*, II, 2, p. 122). Selon lui aussi, Vénus Libitina a toujours des attributs bachiques. (Gerh., *A. Denckm.*, p. 242.)

² Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 501.

³ *Cortile du Belvédère*. Bacchus avec son épouse Libera, au milieu des quatre Saisons. L'Été et l'Automne, deux masques bachiques (*M. Chiar.*, 96). Le génie de l'automne avec un lièvre (saison de la chasse) et des fruits ; à ses pieds le tigre de Bacchus. (*M. Chiar.*, 215.)

⁴ *Vill. Albani*, dans le jardin.

⁵ *Vill. Albani*. L'Amour et Psyché sur un fragment de bas-relief où est représenté le triomphe de Bacchus et qui est orné de masques bachiques (*St. R.*, III, 2, p. 462). Sur un même sarcophage, l'Amour et Psyché, Silène qui porte le petit Bacchus. (*Gal. Lap.*)

⁶ Buste du Vatican (*S. Géogr.*). Selon Müller, un buste de Bacchus (Müller, *Att.*, II, 386), selon Visconti un dieu du Sommeil.

⁷ Tritons à forme de satyres marins, de centaures marins, animaux bachiques devenus des animaux de la mer, lions marins, boucs marins, panthères marines (*pal. Corsini* 1^{ère} salle), taureaux marins (*palais Colonna*), Bacchus Hébeu avait la forme d'un taureau à tête humaine ; les néréides, bacchantes des flots, dans la poésie orphique. (Müller, *Arch.*, p. 653.)

⁸ Euripide, *Ion.*, 1080 et suiv.

Aussi Hercule paraît à côté de Bacchus sur un char traîné par des centaures¹. Hercule ouvre la marche dans un triomphe de Bacchus ; il est couronné du lierre ou de pampre bachique. D'autre part, Silène à la peau de lion et des génies bachiques portent la massue d'Hercule. La naissance d'Hercule a été choisie, comme celle de Bacchus, pour l'ornement symbolique des sarcophages².

L'apothéose d'Hercule divinisé, une coupe à la main³, a un caractère bachique d'autant plus manifeste qu'Hercule est représenté ainsi dans un triomphe de Bacchus.

Comme type de la purification⁴ et de l'apothéose par le feu, on pourrait presque dire du ciel obtenu par la souffrance et la vertu ; ce qui avait fait de lui le patron des stoïciens⁵, Hercule était appelé à jouer dans les représentations funéraires un rôle considérable qu'il y joue en effet.

Ses travaux forment la décoration de nombreux sarcophages, et sur plusieurs d'entre eux c'est lui qui introduit une âme au ciel⁶. Il est le dieu de l'apothéose. L'apothéose, que la servilité déshonora en en faisant l'apanage officiel des empereurs, était une forme antique de la croyance que l'homme peut s'élever à la condition divine⁷ ; là, où elle se montre sur les tombeaux, l'apothéose affirme cette croyance. Hercule, qui ramena Thésée des enfers, qui conduisit au ciel Sémélé et Ariane, apporte sur son épaule dans l'Olympe une petite figure, celle du mort, qu'on suppose admis à vivre avec les dieux⁸.

Du reste l'apothéose, ainsi que toutes les autres formes de l'immortalité, avait un certain rapport avec les mystères. L'âme divinisée sortait du bûcher purifiée par le feu. Un génie féminin, mais du reste pareil aux génies bachiques des sarcophages, et comme eux tenant un flambeau, enlève Faustine dans le ciel⁹, et ce n'est peut-être point par hasard qu'un beau vase *bachique*¹⁰ a été trouvé sur l'emplacement du temple de Romulus déité sous le nom de Quirinus.

Bacchus et le soleil étaient, dans le syncrétisme orphique, une même divinité¹¹. Plusieurs traces de cette fusion des deux cultes existent à Rome¹² et expliquent comment les attributs d'Apollon, tels que le grifon, se rencontrent sur les

¹ *M. P. Cl.*, 455. Hercule et Bacchus réunis sur un même bas-relief (*ibid.*, 79). Vill. Albani. Grand vase qu'on croit avoir été placé dans un temple de Bacchus (*St. R.*, III, 2, p. 559) ; tout autour sont des personnages bachiques, parmi lesquels se trouve Hercule.

² *M. P. Cl.*, 471. Naissance d'Hercule sur un tombeau.

³ Sur un cippe (*M. Chiar.*, 750), Hercule avec la coupe, des deux côtés un satyre et un Pan qui joue des cymbales, personnages bachiques ; ce sont des satyres qui soutiennent Hercule atteint par l'ivresse (*Vill. Albani*), comme ils soutiennent Bacchus dans la même circonstance.

⁴ Le grand vase de la villa Albani on sont figurés les travaux d'Hercule peut avoir été destiné à contenir l'eau lustrale.

⁵ Héraclidès Ponticus, *Alleg.* (Visconti, *M. P. Cl.*, IV, p. 88.) *Villa Borghèse, salle des Hercules.*

⁶ *Villa Borghèse, salle des Hercules.*

⁷ Selon un poète de l'*Anthologie*, l'âme de Platon avait été portée au ciel par un aigle, comme celles des empereurs, qui, en général, méritaient, moins que Platon d'aller au ciel.

⁸ *Vill. Borghèse*, II, 5. 12. Les trois divinités du Capitole représentées sur un des deux sarcophages montrent qu'il s'agit d'un personnage romain ; elles ont près d'elles les Dioscures, dieux sauveurs qui paraissent ailleurs près des divinités du Capitole avec la Fortune et Minerve Pacifère, de manière à former un olympe romain ; l'on y voit le char du Soleil (*M. P. Cl.*, 428-150) ; à la villa Borghèse (*S. II*, 12), on voit aussi le char de la Lune, ce qui, comme nous le savons par les bas-reliefs d'Endymion, indique la vie nocturne des âmes après la vie au soleil, la vie actuelle. La même forme d'apothéose (*M. Cap.*, *s. des Phil.*) ; on a voulu que le personnage qui apporte l'âme fût Mercure ; mais Mercure se trouve déjà dans le bas-relief ; le monument de la villa Borghèse prouve que ce personnage est Hercule.

⁹ Escalier du palais des Conservateurs au Capitole.

¹⁰ *Nuovo Bracc.*, 59.

¹¹ Vers d'Orphée cités par Macrobe. (*Saturnales*, I, 18. *Lob.*, *Aglaoph.*, p. 460-98, 1097-8).

¹² *M. Chiar.*, 250. Un Apollon au pied d'un pin autour duquel s'enroule un serpent et pendent des cymbales, ce qui se rapporte au culte de Bacchus. Sur le rapport d'Apollon et de Bacchus, à propos d'une inscription en l'honneur d'un prêtre d'Apollon trouvée à Éleusis, voyez Fr. Lenormant, *Recherches à Éleusis*, p. 254 et suiv.

sarcophages mêlés aux attributs bachiques¹. Apollon était un dieu lumineux, toujours jeune, sauveur, qui exilé sur la terre était retourné dans l'Olympe ; le soleil sur son char, nous en avons vu encore tout à l'heure un exemple, exprime constamment la vie à la lumière, par opposition à la vie lunaire et nocturne, à la vie des ombres. La présence d'Apollon, par lui-même et par son rapport avec le soleil, était sur les tombeaux des signes d'une véritable immortalité.

La relation d'Ammon, dieu égyptien, mais dont le culte avait pénétré de bonne heure en Grèce, d'Ammon, comme toutes les divinités égyptiennes, puissance à la fois solaire et infernale, son association avec Bacchus qui avait aussi ces deux caractères, était bien naturelle, et on ne peut s'étonner d'en trouver de fréquents indices sur les sarcophages². Les monuments attestent aussi des rapports assez étroits entre l'Amour et Bacchus³, ces deux divinités n'étant point prises dans leur sens vulgaire et rapprochées, ainsi qu'elles le sont dans nos chansons à boire, mais considérées l'une et l'autre, surtout par les orphiques, comme le principe créateur des êtres. L'Amour est à Psyché, l'âme, ce que Bacchus est à Ariane ; si Bacchus dévoile Ariane, Psyché dévoile l'Amour : autre forme de la même idée : le voile écarté entre l'âme et Dieu. L'âme est punie parce qu'elle s'est trop hâtée ; mais après les épreuves que lui impose l'Amour, objet de son amour, elle lui est unie dans l'Olympe, au sein d'une félicité éternelle. L'histoire de Psyché est une traduction en symboles plus clairs et probablement plus nouveaux de l'histoire d'Ariane.

Ce rapport de Bacchus et de l'Amour groupés dans une belle sculpture de Naples, fait comprendre pourquoi sur les sarcophages les génies bachiques sont semblables à des Amours, et pourquoi des personnages bachiques sont associés à l'Amour. Un enfant mort était représenté sur son tombeau en Amour, comme il l'était en petit Bacchus. Le mystérieux Anteros, celui qui rend l'Amour ou celui qui lutte avec l'Amour, a été retrouvé par M. Gerhard sur un bas-relief du Vatican⁴. Anteros tient une grappe de raisin, signe bachique⁵. On voit aussi sur des sarcophages lutter l'Amour et Pan, lutte qui exprime, selon M. Gerhard, l'opposition de l'élément matériel et de l'élément spirituel révélée dans l'initiation bachique⁶. Les bas-reliefs des tombeaux nous ramènent donc sans cesse à Bacchus et aux mystères, et les mystères à la doctrine d'une vie meilleure après la mort, qui y était enseignée par des spectacles symboliques souvent analogues à ceux que nous présentent les bas-reliefs. Leur étude a donc été pour nous une véritable *initiation* ; il serait curieux d'y trouver l'initiation elle-même.

Que des scènes d'initiation aient été représentées sur des bas-reliefs grecs, nous n'en saurions douter⁷ ; mais on ne peut l'affirmer pour les bas-reliefs romains.

¹ Par exemple (*M. P. Cl.*, 27) où un sujet bachique est accompagné de thyrses et de griffons.

² Masques d'Ammon sur plusieurs sarcophages et cippes funèbres ; hermès double d'Ammon et de Bacchus (*M. Chiar.*, 523). Dans une sculpture gréco-égyptienne, au-dessous d'une figure d'Ammon, sont deux centaures, êtres inconnus à la mythologie de l'Égypte et toujours en rapport avec Bacchus sur les monuments funèbres romains. (*Jardin du palais Barberini.*)

³ Amour couronnant un hermès de Bacchus. (*Pal. Colonna*). L'Amour embrassant Silène (*Vill. Albani*).

⁴ *Gal. des Candélabres*, III. Un pin, arbre consacré à Bacchus, s'élève près d'un édifice devant lequel on offre un sacrifice à l'Amour (*Villa Borghèse*, I. 8).

⁵ Le dualisme d'Éros et Anteros se rattachait encore aux mystères par son origine orphique et par leur association avec Cérès. (Gerh., *Gr. Myth.*, I, p. 463-9.)

⁶ *Gr. Myth.*, I, p. 500. Pan intervient souvent dans les bas-reliefs des sarcophages et me semble y jouer un rôle plus élevé : il dévoile Ariane aux regards de Bacchus. M. Gerhard (*Gr. Myth.*, I, p. 532) convient qu'il s'élève parfois au rôle de maître du tout. C'est ce rôle supérieur qu'indique le pedum, signe d'autorité, et la flûte aux sept tuyaux, emblème de l'harmonie des sept planètes, de l'harmonie des mondes.

⁷ Bas-relief où est écrit en grec : **teletè**, le nom de l'initiation (*Ann.* 1837, 2^e part., p. 117, I, p. 131 et suiv.). Scènes d'initiation. (Müller, *Att.*, II, 605-11.)

Les mystères de Bacchus furent bien transportés à Rome, mais ils n'y eurent jamais le développement qu'ils atteignirent en Grèce et ils s'y corrompirent bientôt. Les bacchantes, dont j'ai raconté la suppression prompte et terrible, n'y avaient été qu'une effrayante école d'immoralité¹. Le culte de Cybèle n'y forma qu'une troupe de prêtres fanatiques et une secte de convulsionnaires. Les mystères de la bonne déesse, qui semblent avoir eu quelques rapports avec un culte grec de Cérès, également réservé aux femmes², n'ont jamais laissé rien transpirer qui puisse faire supposer un enseignement sur la destinée de l'homme après la mort. Tout ce que nous avons cru lire de cet enseignement sur les sarcophages romains, avait donc une source grecque, mais a été bien des fois répété sur les sarcophages de Rome. Des enseignements sous une forme symbolique peuvent être reproduits par des artistes qui ne les comprennent pas, ils sont exprimés par de frappants symboles ; quant aux détails inintelligibles d'une scène d'initiation, ils ne pouvaient guère exciter un artiste romain à les copier. On découvre bien sur les bas-reliefs quelques détails qui semblent se rapporter à la condition des initiés³, mais les scènes d'initiation qu'on a signalées à Rome sur divers bas-reliefs, me semblent douteuses⁴. Ce sont des sujets qu'on ne sait expliquer et que pour cette raison on suppose être une initiation, car nous ne savons pas comment se formaient les initiations. Peut-on reconnaître avec certitude ce qu'on ne connaît pas ?

S'il est à Rome une classe de monuments qui aient trait aux initiations, ce sont les cistes, qui viennent presque toutes de Palestrine. Sur ces vases en bronze sont quelquefois de petites figures le couteau à la main et portant un corps qui n'est pas un cadavre, car il semble se prêter à la cérémonie. Elle consistait peut-être à paraître vouloir mettre à mort l'initié pour éprouver son courage ; mais cela même est bien douteux, et le voile qui entourait l'admission aux mystères ne saurait être soulevé par l'étude des sarcophages romains.

Ils nous ont révélé du moins d'une manière incontestable des allusions aux mystères et le sens de la plupart des symboles qui s'y rapportaient, nous avons appris à lire dans ces hiéroglyphes de la mort et de la vie toujours les mêmes et qui contiennent le secret de la croyance des Romains touchant la vie future nous avons vu qu'ils exprimaient une sorte d'hésitation, hélas ! trop naturelle en présence du tombeau, entre l'idée de la destruction et l'idée de l'immortalité, mais que celle-ci en somme l'emportait, comme doit l'emporter dans l'intelligence la certitude d'une autre vie, malgré les révoltes de notre imagination impuissante à nous représenter ce que proclame notre sentiment intime et ce qu'affirme notre raison.

¹ Orgies hideuses, mais où l'on retrouve quelques traits des mystères grecs qu'importèrent alors en les travestissant une femme grecque de Campanie et un prêtre étrusque : par exemple, les flambeaux plongés dans l'eau sans s'éteindre.

² Cérès Thermophoros. (Gerh., *Gr. Myth.*, II, p. 289.)

³ Deux sarcophages de la villa Aldobrandini ; dans l'un un homme vêtu de la nébride, dans l'autre un enfant qui porte sur la tête une pomme de pin. Les enfants étaient initiés aux mystères ; il en était de même des femmes, témoin l'épouse de Plutarque ; dans un columbarium, une femme est assise près de la ciste mystique et tient un serpent.

⁴ *M. Capit.*, *S. des Phil.* Deux figures nues qu'un satyre conduit vers une chapelle, un hermès de Priape avec un thyrses, l'Amour et Psyché, une femme qui contemple un masque, forment en effet un ensemble étrange, certainement symbolique, et qui peut désigner une initiation. mais rien ne le prouve. On en doit dire autant d'un autre bas-relief (*pal. Matt.*, 2e cour). Un homme est assis au bas d'une espèce de théâtre, deux génies tenant des flambeaux, soulèvent un rideau ; aux deux côtés sont Némésis et Bacchus.

XV – CATON ET LES GRACQUES.

On trouvera peut-être que j'ai bien longtemps suspendu le récit des faits pour ne m'occuper que des monuments ; mais, en étudiant les monuments, je faisais encore de l'histoire, l'histoire de l'art, des sentiments, des mœurs, des croyances. Si j'ai parlé beaucoup de la Grèce à propos de Rome, c'est qu'à partir de l'époque où nous sommes arrivés, la civilisation romaine est plus qu'à demi grecque et qu'il entre toujours dans mon plan de me rendre compte autant que possible par les yeux de ce que m'apprennent les livres. La Grèce à Rome dans l'art est la démonstration visible, la manifestation encore présente de ce grand fait historique, la Grèce à Rome dans tout ou au moins dans presque tout. Un voyage à Rome est un peu un voyage en Grèce. Celui-ci devait avoir sa place dans un livre qui est à la fois lui-même un voyage et une histoire. L'art chez les Romains et les tombeaux romains nous ont ramenés à Rome, et nous rentrons dans la cité romaine pour n'en plus sortir.

Agrandie, enrichie, conquérante en Grèce et en Orient, initiée aux arts des Grecs, ouvrant l'oreille à leur philosophie, Rome ne peut plus être ce qu'elle était quand, sur un petit territoire, dénuée de richesses, luttant pour son existence, ne faisant que des conquêtes défensives, elle ignorait que la philosophie existât, et ne connaissait que l'art et la science étrusques. Il fallait que la république romaine se transformât ; mais cette transformation était bien difficile. Plus un corps est dur, moins il est malléable ; plus un organisme est fort, moins il est souple. La transformation ne s'est point faite, et la république a péri.

Dans un tel état de choses, en présence de cette lutte de l'ancien esprit, qui voulait conserver Rome telle qu'elle avait été jusqu'alors, ce qui était impossible, et de l'esprit nouveau, qui aspirait à la métamorphoser, ce qui était dangereux, les politiques lurent partagés : les uns voulaient faire durer le passé, les autres cherchaient à préparer l'avenir. L'effort des premiers a été stérile, la tentative des seconds a échoué. Rome s'est agitée et s'est déchirée sans fruit dans la longue agonie de sa liberté, qui était robuste, car elle a mis près d'un siècle à mourir.

Avant que cette agonie ait commencé à Marius pour finir à César, deux types se présentent : — l'un, des hommes qui embrassent le passé sans pouvoir le ranimer : c'est Caton le Censeur ; — l'autre, de ceux qui s'efforcent, hélas ! en vain de fonder l'avenir : ce sont les Gracques.

Caton est un Romain ou plutôt un Sabin primitif. La *gens* Porcia d'où il sortait, et qui devait à l'élève des porcs son nom rustique, laissé par elle à *Monte-Porzio* près de Frascati, était établie à Tusculum, mais devait venir de la Sabine, qui n'en est pas loin, et où Caton lui-même avait une partie de son héritage paternel. Les deux surnoms de ce Porcius, *Priscus et Cato*, étaient sabins¹. Il avait les yeux bleus et les cheveux roux² des Sabins, la vigueur, l'austérité, la rudesse de la race sabine. Je ne l'appellerai pas le dernier des Romains, mais le dernier des vieux Sabins.

Ses modèles furent son voisin de campagne Manius Curius Dentatus et son général Fabius, tous deux de même race que lui ; aussi bien que son protecteur Valerius Flaccus, qui fut son collègue dans la censure et dans le consulat. Caton a

¹ *Priscus* comme *Cascus*, ancienne dénomination des Sabins, ne peut vouloir dire l'*ancien* pour le distinguer de Caton d'Utique, car il s'appela Priscus avant de s'appeler *Cato* (Plut., *Cat. Maj.*, 1). La terminaison en o est pour moi une terminaison sabellique : *cato* était la forme sabine du mot latin *catus*.

² Comme Sylla de la *gens* Sabine des Cornelii (voir une épigramme contre Caton citée par Plutarque, *ibid.*).

toutes les anciennes vertus et tous les anciens préjugés ; sobre, économe, homme des champs et homme de guerre, son corps, endurci par le travail, était couvert de blessures. Dur et cruel pour ses esclaves, dur à lui-même, toujours prêt à accuser et à punir, il se défie constamment de ce qui est nouveau, du génie militaire de Scipion comme des doctrines de Carnéade. Tout ce qui vient de la Grèce lui est odieux ou suspect, jusqu'aux médecins, qu'il recommandait à son fils d'éviter avec soin. Pourtant, tel était l'ascendant du génie hellénique, auquel de son temps nul ne pouvait échapper, que Caton lui-même reçut très jeune des leçons du pythagoricien Néarque, et finit par apprendre le grec. On dit même qu'il le savait déjà quand il harangua les Athéniens en latin, selon l'usage des généraux romains¹. C'est ainsi que Méhémet-Ali, bien qu'il sût l'arabe, employait toujours le turc avec ses sujets arabes.

Consul, il appliqua ses maximes dans toute leur sévérité, et attaqua rudement le luxe des femmes. Pendant la guerre contre Carthage, le tribun Oppius avait fait passer une de ces lois somptuaires qui étaient dans le génie de la politique des anciens, et que la science économique des modernes a sagement prosrites. Aux termes de la loi Oppia, les femmes ne pouvaient posséder qu'une demi-once d'or ; il leur était interdit d'aller en voiture par la ville et à un mille de Rome. Enfin, et c'est ce qui probablement leur tenait le plus au cœur, il leur était pas permis de porter des vêtements de diverses couleurs. Si les Romaines d'alors avaient le même goût que les Romaines d'aujourd'hui pour les couleurs *voyantes*, la loi Oppia dut singulièrement les contrarier. Qui défendrait aujourd'hui aux femmes de Rome de porter des corsets rouges et des tabliers violets soulèverait parmi elles une émeute, et c'est ce qui arriva quand, Caton étant consul, des tribuns proposèrent l'abolition de la loi Oppia. Caton et deux Brutus tribuns, de race sabine comme lui, s'opposèrent à la rogation. Les dames romaines se mirent en campagne : elles assiégeaient toutes les avenues du Forum, elles suppliaient les citoyens qui s'y rendaient des différents quartiers de la ville², elles faisaient des *meetings* (*conciliabula*), elles allaient solliciter les magistrats. Cela donnait à Rome un aspect qu'elle n'avait jamais eu, signe des temps nouveaux. Les femmes avaient un parti qui appuyait leur réclamation ; Caton fut inflexible.

Tite-Live lui fait prononcer dans le Forum un long discours qui n'est pas de lui, non qu'il ne fût un vigoureux orateur, mais il ne parlait pas cette langue-là, et les contemporains de Tite-Live le trouvaient obscur et vieilli. L'historien avait cependant sous les yeux la véritable harangue de Caton, et il a pu en tirer plusieurs traits qu'on reconnaît à leur âpreté sous le langage trop élégant que lui prête Tite-Live. Caton put bien exprimer son indignation en voyant les femmes, que leur condition plaçait dans la main, c'est-à-dire dans la dépendance absolue, de leurs maris, de leurs pères, de leurs frères, oser sortir de leurs maisons, où la pudeur aurait dû les tenir enfermées, et venir *presque* dans le Forum (on voit qu'elles ne s'étaient pas permis cependant d'y pénétrer) se mêler aux comices et aux débats. Caton a dû dire : *Donnez un frein à leur nature, qui n'est jamais maîtresse d'elle-même, et à l'animal indompté (indomito araimali)*. Tite-Live place dans la bouche de Caton ses vrais sentiments quand il lui fait maudire les progrès du luxe et le fait s'écrier : *C'est avec déplaisir, croyez-moi, que je vois les statues de Syracuse apportées dans cette ville. J'entends beaucoup trop louer et admirer les monuments de Corinthe et d'Athènes, et se moquer des*

¹ *Ne græcis unquam nisi latine responsa darent* (Max., II, 2, 2).

² Tite-Live, XXXIV, 1. *Descendentes ad Forum*. Le Champ de Mars n'étant pas habité, la plus grande partie de la ville était sur les collines.

ornements en terre qui décorent les temples des dieux romains. Les ornements en terre étaient l'œuvre de l'art étrusque, et Caton les préférait aux produits de l'art grec ; de sa part, c'était fort naturel. La rude éloquence de Caton ne put rien pourtant contre celle des dames romaines : le lendemain, elles se répandirent dans les rues en plus grand nombre encore que la veille, toutes ensemble coururent assiéger les demeures des tribuns qui s'opposaient à l'abrogation de la loi Oppia, et triomphèrent de leur résistance ; puis, pour célébrer ce triomphe, elles allèrent par la ville et à travers le Forum étalant les atours qu'elles avaient reconquis. plais, lorsque Caton fut censeur, il prit sa revanche.

La carrière militaire de Caton fut glorieusement remplie. Il décida la victoire des Thermopyles en chassant par un coup hardi Antiochus du mont Callidromos, qui domine le passage, et par lequel, selon le mot de Napoléon, Léonidas s'était laissé tourner. En Espagne, Caton, qui disait de lui le bien avec la même franchise qu'il disait le mal en parlant des autres, se vantait d'avoir pris une ville par jour ; dans cette campagne, il voua une chapelle à la Victoire Vierge ; elle fut élevée sur le Palatin, à côté du grand temple de la Victoire¹, dont la première fondation remontait aux Sabins aborigènes, aux **Prisci**, qui s'appelaient comme Caton, leur descendant. Par le nom de *Victoire Vierge*, il voulait sans doute indiquer la pureté de la sienne, que nul gain honteux du général n'avait déshonorée, et faire une allusion désobligeante aux victoires de Scipion, qu'il accusait de souffrir trop de mollesse dans son armée, ou de Fulvius Nobilior, auquel il reprochait, comme un signe de relâchement, d'avoir emmené avec lui le poète Ennius.

Caton était né pour être censeur ; aussi sa censure fut-elle l'époque de sa vie dont on a le plus parlé, et le surnom de Censeur lui est resté. Quand on lui éleva une statue dans le temple de la déesse sabine Salus, ce fut surtout le censeur qu'on voulut honorer, et on eut raison, car ce qui le distingue particulièrement dans l'histoire, c'est son rôle de réformateur des mœurs ; aussi on ne mentionna dans l'inscription ni ses victoires ni son triomphe, mais on le loua d'avoir, *étant censeur, remis dans la droite voie, par ses bonnes directions et ses institutions sages, le gouvernement des Romains, qui tournait à mal et penchait vers sa ruine*. Avant l'érection de cette statue, quelqu'un s'étonnant qu'on ne lui eût point fait cet honneur trop commun de son temps, et que lui-même s'efforça de rendre plus rare, il avait répondu : *J'aime mieux qu'on s'étonne de cela que du contraire* ; mot qui du reste, ainsi que plusieurs de ceux qu'on rapporte de lui, est un portrait, le seul que nous possédions².

Il frappa sans pitié et sans égard pour personne tout ce qui donnait prise à sa sévérité. Lucius Flamininus, l'infâme général qui avait fait décapiter un condamné pendant un souper, d'autres disent tué de sa propre main un prisonnier, pour amuser sa maîtresse³, selon la version la moins honteuse pour lui, Lucius Flamininus fut chassé de la Curie ; mais le peuple, il en était déjà là, trouva la rigueur de Caton trop grande, et au théâtre, comme Lucius se tenait au dernier rang des spectateurs, il exigea par ses cris qu'il reprit sa place parmi les consulaires.

De concert avec son collègue Valerius Flaccus, Caton fit briser les tuyaux par lesquels les particuliers détournaient à leur profit et au détriment du peuple l'eau

¹ Tite-Live, XXXV, 9.

² Celui du Capitole est faux, celui du Vatican (*M. Chiar.*, 510 A) est grotesque.

³ Valerius Antias disait une femme, mais Caton, dans son discours d'accusation, disait : **puerum**. (Tite-Live, XXXIX, 42-3).

des aqueducs, et abattre la partie des maisons qui, contrairement aux règlements de police, empiétaient sur la voie publique. On pava les bassins des fontaines, on nettoya les égouts, on en construisit de nouveaux sur l'Aventin et ailleurs¹.

Le monument qui fit le plus d'honneur à la mémoire de Caton fut sa basilique², le premier monument de ce genre construit à Rome, et qui du nom de sa famille s'appela Basilica Porcia. L'avènement des capitalistes et des financiers à une situation aristocratique, réservée d'abord au seul patriciat, — soit sous le nom de chevaliers, qui dans l'origine désignait une partie du corps des patriciens, soit sous celui de nobles, devenu la désignation commune des vieilles familles patriciennes et des familles plébéiennes enrichies, — cet avènement des capitalistes et des financiers coïncide d'une manière remarquable avec l'établissement des deux premières basiliques élevées, l'une par Caton, et l'autre par le père des Gracques, la basilique Sempronia. La fondation de ces monuments se lie ainsi à l'histoire de ce temps, dont les principaux représentants sont Caton et les Gracques.

Le même progrès de l'influence financière dans la société romaine avait fait remplacer les boutiques de bouchers, situées dans le Forum, du côté de la Curie, par les bureaux des changeurs et des prêteurs, qu'on appelait *argentariæ novæ*³. C'est derrière ces boutiques que fut construite, un peu plus tard, la basilique Fulvie⁴ ; la basilique Porcia, plus à l'ouest, touchait à la Curie, et brûla avec elle dans l'incendie causé par les funérailles de Clodius. Des bureaux de banques⁵ et deux basiliques, lieux consacrés aux affaires, placés ainsi tout près du temple, du sénat et du comitium patricien, montrent que l'illustration de la naissance souffre à côté d'elle l'ascendant dû à la richesse, et offrent une vive image du rapprochement qui s'opère entre l'aristocratie héréditaire et l'aristocratie de l'argent.

Caton, pour faire sa basilique, acheta pour l'État deux *atria*⁶ et quatre boutiques. Dans la création de cet édifice d'une utilité populaire, il éprouva de grandes difficultés de la part des ennemis que sa rigueur lui avait faits, et en particulier de la part de Titus Flamininus, le prétendu libérateur de la Grèce, frère de ce Lucius Flamininus, si justement expulsé du sénat par Caton ; mais l'opiniâtre volonté du censeur triompha de tout.

¹ C'est sous le consulat de Caton qu'on restaura et agrandit l'atrium Libertatis et la villa Publica (Tite-Live, XXXIV, 44). Le nombre des esclaves sur le sort desquels on statuait dans l'*atrium Libertatis* et des ambassadeurs qu'on recevait dans la *villa Publica*, augmentait.

² Une difficulté s'est présentée pour la date de ce monument. Plaute en parle en divers endroits, et Plaute est mort l'année même où Caton fut censeur. Il faut donc reporter l'établissement de sa basilique à l'année de son édit (Smith, *Roma*, p. 787).

³ Ce changement était antérieur à l'époque de Caton (Tite-Live, XXVI, 2 7) ; il marquait une nouvelle phase dans l'aspect embelli du Forum.

⁴ Tite-Live, XI, 51.

⁵ Les *argentarii* étaient de véritables banquiers, recevant des dépôts dont ils payaient. l'intérêt, prélevant un droit d'agio pour l'échange des monnaies, tirant des lettres de crédit sur l'étranger, ayant, dit-on, des écritures en partie double (Smith, *Dict. of gr. and r. ant.*, 150-1).

⁶ Tite-Live, XXXIX, 44. L'un d'eux faisait partie de la demeure d'un citoyen nommé Mœnius qui se réserva une des colonnes de l'atrium abattu pour y placer un échafaudage en planche, espèce de balcon d'où il pût voir les jeux des gladiateurs dans le Forum (Ps. Asc., Cicéron, *div.*, 50). Festus (p. 135) rapporte l'origine du nom de cette colonne à un censeur nommé Mœnius qui aurait le premier établi les balcons destinés à voir les jeux. De là viendrait le mot *mœnium*, balcon ; mais il vient plutôt de *mœnia*, *mœnia theatri*, enceinte du théâtre. Les *mœniana* étaient disposés autour du forum comme l'enceinte du théâtre qui portait les gradins. Je ne sais pourquoi l'auteur si judicieux de l'article *Roma*, dans le *Dictionnaire de géographie ancienne* de Smith (II, p. 786), distingue cette colonne Mœnia de celle au pied de laquelle on punissait les esclaves, et qui, au contraire, est très bien placée de ce côté entre la basilique Porcia et la prison Mamertine.

Caton passa la dernière partie de sa vie tantôt dans son champ de la Sabine, tantôt à Rome, grondant les sénateurs dans la Curie, tançant le peuple à la tribune, plaidant sans cesse le plus souvent pour accuser, quelquefois pour se défendre, et trouvant au milieu de tout cela le temps d'écrire plusieurs ouvrages, dont les principaux furent un traité sur l'agriculture, qu'il pratiquait avec passion, et une histoire des premiers siècles de Rome, qui étaient pour lui l'âge d'or de la république, et auxquels on peut dire qu'il appartenait par l'âme et par les idées ; étranger à ce qu'il y avait de bon et de mauvais dans son temps, homme du passé auquel il avait survécu, et, par le fait de sa longue vie, devenant de plus en plus, pour les générations qu'il traversait, une exception et un anachronisme. Le succès qu'obtinrent parmi la jeunesse et dans l'aristocratie les trois philosophes d'Athènes¹ l'irrita beaucoup, et il ne respira que quand il eut obtenu du sénat l'ordre de les renvoyer d'où ils étaient venus.

Un des plus détestables rois d'Égypte, Ptolémée Physcon, vint à Rome se plaindre de son frère Ptolémée Philométor, qui ne valait guère mieux que lui, et qu'il accusait d'avoir tenté de l'assassiner. Le sénat voulait faire durer la guerre entre les deux frères ; il feignit d'être touché des supplications de Physcon, qui parut devant lui en vêtements de deuil ; mais Caton n'aimait pas les rois, qu'il appelait des mangeurs de chair : il démasqua dans la curie les intrigues de Physcon, la politique malhonnête des sénateurs, qui ne lui imposaient pas plus que les rois. Caton, c'est le paysan du Danube né au bord du Tibre.

Agé de plus de quatre-vingts ans, il accusa devant le peuple, sans pouvoir le faire condamner, Sulpicius Galba, pour avoir massacré traîtreusement un corps de Lusitaniens après que, décidés par de trompeuses promesses, ils avaient déposé les armes. Caton n'était pas tendre aux ennemis de Rome, lui qui, à la fin de chacun de ses discours, quel qu'en fût le sujet, disait toujours : *Je pense qu'il faut détruire Carthage* ; mais il eut horreur que la perfidie jusqu'à son dernier souffle, qu'il rendit bientôt après, âgé de quatre-vingt-cinq ans ; à quatre-vingts ans, il avait eu un fils.

Tel fut cet homme qu'on eût dit taillé dans le bois dur et rugueux d'un vieux chêne de la Sabine ; mais l'énergie de Caton était dirigée tout entière vers la résurrection d'un état de choses qui n'était plus et ne pouvait renaître.

D'autres comprenaient qu'il fallait introduire des éléments nouveaux dans l'ordre ancien pour lui donner une nouvelle vie ; ceux-là, c'étaient les Gracques. La tentative politique des Gracques est un événement capital dans l'histoire de la république romaine. La lutte dans laquelle ils périrent pouvait la sauver, s'ils avaient triomphé, et la perdit, parce qu'ils succombèrent. Il y a peu de noms plus purs dans cette histoire que le nom souvent calomnié des Gracques.

Les **Gracchi** étaient une famille plébéienne faisant partie de la **gens Sempronia**, qui comptait aussi dans son sein une branche patricienne, les Sempronii Atratinii, comme faisaient partie de la gens patricienne des Claudii les Marcelli, plébéiens.

Gracchus est un nom æque ; c'était celui d'un chef de cette nation énergique et si difficile à dompter, dont on aperçoit les âpres montagnes du côté de Subiaco, à la dernière extrémité de l'horizon romain ; ce chef qui, dédaignant de répondre à un envoyé de Rome, lui dit : *Parle à ce chêne*, s'appelait Gracchus. La famille

¹ Carneade, académicien ; Diogène, stoïcien ; Aristolaüs, péripatéticien. Dans le sénat, ils durent employer un interprète, quoiqu'ils s'exprimassent en latin avec facilité ; le sénat ne voulut les entendre qu'en grec (Aulu-Gelle, VI, 14).

des Gracques était plébéienne, mais très considérable, ce que prouve sa double alliance avec la superbe famille des Scipions. Je suppose que c'était une grande race du pays des *Æques*¹, qui, après l'assujettissement de ce pays, vint s'établir à Rome, où elle ne paraît pas avant le sixième siècle. Peut-être est-ce à la suite du triomphe obtenu au milieu du cinquième, à l'occasion d'une victoire définitive sur les *Æques* par un Sempronius que les *Gracchi*, venus à Rome, furent incorporés dans la *gens Sempronia*².

A Rome, plusieurs des grandes familles offrent un type héréditaire que la plupart de ses membres reproduisent : chez les Claudius la fermeté et l'orgueil, chez les Valerius la modération et le goût de la faveur plébéienne ; chez les Gracques domine un remarquable instinct de générosité et de liberté. Un aïeul des deux Gracques paraît avoir été un des premiers qui ait enrégimenté des esclaves de bonne volonté, *volones*, en leur promettant la liberté après la victoire ; grand exemple de ce que nous nommerions libéralisme. Ce fait, que j'ai raconté, fut l'occasion pour Sempronius Gracchus d'orne d'un tableau historique un monument de Rome, et quel monument ! le temple de la Liberté, élevé par son père sur le mont Aventin, le mont populaire, en face du temple de Jupiter, que devait reconstruire Auguste. Ce coin de l'Aventin contient donc pour nous le souvenir de l'apothéose de la liberté romaine et de son étouffement.

Le père des deux tribuns qui ont immortalisé le nom de Gracchus fut un modèle des sentiments généreux qu'on trouve toujours attachés à ce nom. En Espagne, il avait prélué aux réformes agraires de ses fils en donnant des champs et des habitations aux pauvres. Sa situation de grand plébéien et les sentiments démocratiques héréditaires dans sa famille en faisaient un adversaire naturel des Scipions, les aristocrates par excellence, et en particulier du plus grand et du plus aristocrate de tous, Scipion l'Africain ; mais son respect pour la famille de son ancien général, L. Cornelius Scipion, son admiration pour les hautes qualités de l'Africain le portèrent à prendre son parti contre les autres tribuns que le superbe dédain des lois professé en toute occasion par le glorieux vainqueur d'Annibal avait assez justement irrités.

A cette époque, Sempronius Gracchus était l'allié des Cornelius, soit que son mérite eût séduit son grand adversaire, un jour son protégé et le plus hautain de cette vieille famille patricienne, Scipion l'Africain, et qu'il eût donné au puissant plébéien sa fille Cornelia ; soit, suivant un autre récit plus vraisemblable, qu'à la mort de l'Africain, ses amis, reconnaissants des bons procédés de Sempronius, lui eussent accordé pour femme celle qui a été si connue dans l'histoire sous le nom de Cornélie. Cette union et celle qui eut lieu plus tard entre la sœur des Gracques et Scipion Émilien, entre Tiberius Gracchus et une Claudia, montrent quel chemin avaient fait les idées d'égalité depuis le temps où un Cornelius ou un Claudius n'auraient pas voulu donner leur fille à un plébéien, si illustre qu'il fût. Sempronius Gracchus, époux de Cornélie, pendant une censure que sa sévérité rendit célèbre, fit construire avec le produit des amendes une des premières basiliques de Rome, celle qui s'appela de son nom Sempronia. Une basilique, lieu où se faisaient les affaires de commerce, était un monument dont la pensée devait appartenir à un membre de la populaire famille des Gracques. La basilique

¹ Les *Æques* faisaient partie de cette famille de peuples à laquelle appartenaient les Sabins et qu'on nomme *Sabelliques*. Le prénom Tiberius est celui de la grande majorité des Gracques. Il se rencontre aussi dans la *gens Claudia*, certainement Sabine, et à laquelle appartenait Tiberius Claudius Nero, l'odieux Tibère.

² Le triomphe de P. Sempronius Sophus sur les *Æques* est de 450. Le premier Gracchus dont parle l'histoire romaine fut consul en 516.

Sempronia s'éleva au sud-ouest du Forum, à peu près en face de la basilique Porcia, œuvre de Caton, à l'extrémité d'un quartier très marchand, le quartier étrusque, et placée là pour les besoins commerciaux de ce quartier, comme la basilique Porcia pour ceux de la Subura, région très marchande aussi, et de même hantée par une population peu respectable, ainsi que l'était autrefois à Paris un lieu célèbre par ses boutiques, le Palais-Royal.

Nous connaissons de la manière la plus précise l'emplacement de cette basilique, derrière les boutiques vieilles, celles qui étaient placées au sud-ouest du Forum, à l'extrémité de la *rue Étrusque*, à droite¹, car Tite-Live nous donne avec cette exactitude comme l'adresse de Scipion l'Africain, en nous apprenant que Sempronius Gracchus acheta pour l'État le terrain où il voulait faire construire sa basilique, et que ce terrain était occupé par la maison de Scipion, des échoppes et des boutiques de boucher ; il s'en trouvait, comme on le voit, des deux côtés du Forum. Les morts de Virginie et de Spurius Cassius ont rendu historiques celles du côté opposé.

Scipion, qui avait quitté Rome pour n'y plus revenir, devait être bien aise de vendre sa maison, et son gendre, en l'achetant pour l'État, lui rendit un service sans lui rien sacrifier de l'utilité publique, car, ainsi qu'on vient de le voir, la nouvelle basilique était très bien placée entre le quartier étrusque et le Forum. Les Gracques demeuraient à cette époque sur le Palatin, Scipion au-dessous. Cornélie, qui avait le culte de son père, devait descendre souvent en suivant une rue qui allait de la voie Sacrée au Palatin².

Le mariage de Sempronius et de Cornélie fut l'idéal d'un mariage romain : fécond — Cornélie fut mère de douze enfants ; — uni jusqu'à la mort, ce que l'on exprima par une anecdote touchante. Deux serpents ayant été trouvés dans le lit conjugal, les aruspices déclarèrent que, pour conjurer le prodige, il fallait tuer un des serpents, ajoutant que si le mâle était mis à mort, Sempronius mourrait, et si c'était la femelle, Cornélie. Sempronius lit tuer le mâle, disant, ce qui est bien le mot d'un Romain, que sa femme était jeune et pouvait encore enfanter. On remarqua qu'il mourut peu de temps après.

Les deux fils de Cornélie, si semblables par les sentiments, les desseins et la destinée, étaient aussi différents de caractère que de visage. Chez Tiberius, âgé de neuf ans, les traits, le regard, le geste étaient pleins de douceur ; chez son frère Caius, tout était animé et véhément. Malheureusement, on n'a point de portraits des Gracques, bien qu'après leur mort le peuple leur ait élevé des statues qu'il couronnait de fleurs, et auprès desquelles il allait sacrifier. Ces portraits, s'ils existaient, seraient aussi ceux de leur éloquence, qui, au dire de Plutarque, leur ressemblait. Celle de Tiberius était agréable et attendrissait ; celle de Caius était énergique, fougueuse et violente jusqu'à l'exagération ; mais il faut songer que Caius avait vu massacrer son frère, et qu'un tel souvenir peut bien excuser quelque violence. Le premier, il marcha dans la tribune en

¹ Tite-Live, XLIV, 16. Il faut y joindre le Ps. Asconius, Cicéron, *in Ver.*, I, 59, *Signum Vertumni in ultimo vico thurario (tusco) est sub basilicæ angulo flectentibus se ad posteram dextram partem*. Cette extrémité de la rue Étrusque était celle qui aboutissait au Forum : toutes les basiliques de ce temps sont voisines du Forum, la statue de Vertumne, placée au coin de cette rue (Tite-Live, XLIV, 16), voyait le Forum (Properce, IV, 2, 6). La maison de Scipion l'Africain est dite *post Veteres*, derrière les boutiques vieilles ; elle se conçoit mieux près du Forum, au-dessous du Palatin, dans le quartier bien habité, qu'au delà et au bout d'un quartier mal famé comme le quartier étrusque. On a donc eu tort de croire retrouver l'emplacement de la basilique Sempronia dans celui de l'église de San-Giorgio-in-Velabro (Rich., *Dict. d'Ant.*, p. 112).

² *Quum a sacra via descenderis et per proximum vicum qui est a sinistra parte prodieris* (Pseud. Asc. in *Scaurianam*, 45).

preschant, dit le bon Amyot, qui se souvenait peut-être d'avoir vu quelques prédicateurs pareils à ceux qu'on voit à Rome se promener en gesticulant dans la chaire italienne, disposée sous ce rapport comme la tribune antique.

C. Gracchus, lorsqu'il haranguait, avait près de la tribune un joueur de flûte chargé non, comme on l'a dit, de former alpe sorte d'accompagnement musical à son discours, qui n'était point chanté, mais de l'avertir quand l'emportement lui faisait trop élever le ton et de ramener ses intonations au niveau ordinaire de sa voix. Le jeune Tiberius se distingua en Espagne, où il servait sous son beau-frère Scipion Émilien, par son courage et par sa prudence.

Il y lit paraître aussi un scrupule de comptable qui mérite d'être cité. S'apercevant que ses papiers étaient restés entre les mains des Numantins, avec lesquels il avait heureusement traité de la paix, il quitta l'armée et retourna presque seul les leur demander. Le souvenir de sa propre modération et de celle que son père avait montrée en Espagne lui fit obtenir des Numantins ce qu'il désirait. On ne peut s'empêcher de comparer cette conduite à celle de Scipion l'Africain, défendant à son frère de rendre ses comptes et les déchirant en plein sénat. Ces deux familles alliées, les Scipions et les Gracques, qui se côtoient pour ainsi dire l'une l'autre, offrent à cet égard un parfait contraste. L'une, aveuglée par l'orgueil du vieux patriciat, dédaigne de se conformer aux lois ; l'autre, qui a pris en main la juste cause de la démocratie, se soumet aux lois, qu'elle lente d'améliorer. Et c'est aux Gracques qu'on a donné le nom de factieux !

Les Gracques ont dû cette fâcheuse réputation surtout aux lois agraires qu'ils voulurent établir. Par une inexcusable légèreté, on a confondu le sage, équitable et patriotique dessein des Gracques avec les absurdes et séditeux projets de Babœuf. De ce qui était un retour à la légalité violée effrontément par les patriciens, on a fait une tentative démagogique et révolutionnaire ; on a pris la défense de la propriété de l'État pour une atteinte portée au droit de l'État. Jamais le lieu commun faux régnant dans l'histoire ne s'est établi plus contradictoirement aux faits que dans ce que l'on a dit et ce qu'on répète encore sur les lois agraires des Gracques¹.

Disons d'abord à ceux qui confondent les lois agraires des Gracques avec le partage de la propriété, que toute loi concernant l'*ager publicus*, les terres de l'État, s'appelait à Rome loi agraire, *lex agraria*. Ainsi Cicéron a prononcé à Rome deux discours contre la loi agraire du tribun Rullus, qui proposait de distribuer des terres à des colons en Campanie, ce qui en soi n'était pas plus révolutionnaire que de donner en Algérie des terres à nos colons. Chez les Romains, le plus souvent, le terme de loi agraire a désigné des mesures à prendre pour faire rentrer dans le domaine de l'État et appliquer aux besoins des

¹ Et non seulement cette accusation injuste contre leur mémoire a été reproduite par ceux à qui leur ignorance donnait un droit incontestable à la mettre en avant, mais encore par des hommes que leur science prisait de ce privilège. Les circonstances expliquent ces aberrations singulières, et comment Heyne a donné pour titre à une dissertation : *Leges Agrariæ pestiferæ et execrabiles* (les lois agraires pestilentielles et exécrables). Cette dissertation, écrite en 93 et destinée à un auditoire dans lequel il y avait beaucoup d'émigrés français s'adresse moins aux lois agraires de Rome qu'aux spoliations du gouvernement révolutionnaire. L'excuse d'ignorance que Heyne ne pouvait réclamer doit être pleinement accordée à un conseiller intime du gouvernement prussien appelé Schultz, qui, au sujet de leur jugement très fondé sur l'œuvre des Gracques, a accusé des hommes tels que Niebuhr et Savigny d'être des perturbateurs de la société. Cet auteur a soin d'établir ses titres à l'excuse d'ignorance en nous apprenant qu'il ne sait pas le grec et très peu le latin (Engelbregt, *De legibus agrariis ante Gracchos*, p. 7). En revanche, il est à l'abri du reproche de partager les opinions révolutionnaires de Niebuhr et de Savigny. Si ces hommes illustres vivaient, ils seraient à la tête du parti constitutionnel en Prusse ; quant à leur adversaire, s'il vit encore, il doit être dans un autre parti, et je recommande son avancement à qui de droit, en supposant qu'il y ait dans la bureaucratie prussienne quelque grade plus élevé que celui d'un *geheimer Ober-Regierungs Rath*.

citoyens pauvres des terres dont l'usufruit avait été concédé à des patriciens, et que, contre toute justice et toute légalité, ils voulaient retenir comme leur propriété. C'est de cette prétendue propriété, usurpée par les patriciens, qu'on eût pu dire : *La propriété, c'est le vol !*

Dans l'origine, quand les plébéiens n'avaient aucune puissance, les patriciens pouvaient s'adjuger sans partage les terres prises à l'ennemi : cependant, même sous les rois, il est parlé de terres divisées entre tous les citoyens ; mais aussitôt que les plébéiens eurent dans les tribuns des défenseurs et des garants de leurs droits, les réclamations touchant l'emploi du territoire public commencèrent.

La première victime des lois agraires fut Spurius Cassius, un patricien généreux, qui demanda que les terres conquises sous son commandement fussent partagées entre les plébéiens. Les plébéiens, trompés, abandonnèrent Cassius. Les patriciens le mirent à mort, ou, selon d'autres récits, son père le pendit de ses propres mains dans sa maison. Licinius Stolo et son gendre Sextius parvinrent à établir que l'occupation des terres publiques serait renfermée, pour chacun des possesseurs, dans de certaines limites ; mais cette loi n'empêcha point le mal, et Plutarque nous apprend par quels artifices les patriciens parvinrent à l'éluider : ils haussaient le prix du fermage payé à l'État, et par là forçaient les pauvres à y renoncer, ou occupaient sous des noms supposés un terrain dont l'étendue dépassait celui que la loi leur permettait de posséder. Enfin, non contents d'éluider la loi, ils la violaient ouvertement, *et à la fin, sans plus déguiser rien, en tinrent eux-mêmes publiquement et notoirement entre eux la plus grande partie, de manière que les pauvres, en étant ainsi déboutés, ne se soucioient plus de nourrir et élever des enfants, tellement qu'en peu de temps l'Italie se fût trouvée dépeuplée d'hommes de libre condition, et remplie de barbares et d'esclaves par lesquels les riches faisoient labourer les terres desquelles ils avaient chassé les citoyens romains*¹.

Telle était donc la situation. Les riches avaient indûment accaparé les terres partagées entre tous. Les pauvres ne pouvaient plus exister. De là devait sortir la misère générale, la destruction des hommes libres, la dépopulation. De plus, d'un droit de possession, c'est-à-dire de jouissance à titre précaire, les riches voulaient faire un titre de propriété : semblables en cela à un homme qui déclarerait sien l'argent qu'on lui aurait prêté. C'est un tel état de choses que les *conservateurs* romains voulaient *conserver*, c'est là ce que les Gracques, ces factieux, voulaient changer. Et par quel moyen ? Je laisse encore parler Plutarque².

Après avoir dit qu'à la nouvelle du dessein de Tiberius Gracchus le peuple l'y excitait *par écriteaux que l'on trouvoit partout contre les murailles et portiques, sur les sépultures, èsquels on le prioit de vouloir faire rendre aux pauvres citoyens romains les terres appartenant à la chose publique*, Plutarque ajoute : *Toutefois encore ne fit-il pas seul de sa tête l'édit, ains le fit avec le conseil des premiers hommes de la ville en vertu et en réputation, entre lesquels étoient Crassus, le souverain pontife, Mutius Scævola, le jurisconsulte, qui lors étoit consul, et Appius Claudius, son beau-père, et ce semble que jamais ne fut faite loi si douce et si gracieuse que celle-là qu'il proposa contre une si griève injustice et si grande avarice ; car ceux qui devoient être punis de ce qu'ils avoient contrevenu aux lois, et à qui l'on devoit ôter par force les terres qu'ils tenoient*

¹ Plutarque, *Tiberius et Caius Gracchus*, 10, traduction d'Amyot.

² *Ibid.*, 11-12. Appien (*B. civ.*, I, 7).

injustement, contre les ordonnances expresses de Rome, et leur en faire payer l'amende, il voulut que ceux-là fussent remboursés par le public de ce que les terres qu'ils tenoient illicitement pouvoient valoir, et qu'elles fussent remises ès mains des pauvres bourgeois qui n'en avoient point, et qui avoient besoin d'aide pour vivre.

En effet, la mesure proposée par Tiberius Gracchus était un adoucissement de la loi Licinienne. En enlevant au possesseur l'excédant du terrain que la loi de Licinius lui avait accordé, la loi de Gracchus, au lieu de le frapper d'une amende, lui accordait une indemnité à laquelle il n'avait aucun droit. De plus, au lieu de cinq cents arpents, chaque chef de famille, en son nom et au nom de ses fils, s'il en avait deux, pouvait en posséder mille. On voit quelle était la modération de Tiberius Gracchus : il poussait les ménagements presque jusqu'à l'iniquité. C'est précisément ce qu'avaient fait les Etats-Unis du Nord en protégeant l'esclavage dans le Sud par la loi des fugitifs. Les aristocrates se montrèrent tout juste aussi reconnaissants que l'ont été les États du Sud. Les aristocrates furent cruellement punis d'avoir repoussé des concessions excessives, et il pourra se faire que les États du Sud, qui ont agi de même, ne soient pas moins sévèrement punis.

En outre, Tiberius Gracchus voulait qu'on accordât une partie des terres reprises sur l'usurpation patricienne à des citoyens pauvres, en toute propriété, comme on l'avait fait dès le temps des rois, et depuis lors chaque fois qu'on établissait une colonie sur un territoire conquis. Par là le sage tribun (je me plais à lui donner ce titre, que les faits exposés par Plutarque justifient) avait le dessein d'arrêter la dépopulation née de la misère, la substitution du travail par les esclaves au travail libre, de combattre l'accroissement démesuré de la propriété, la formation de ces **latifundia** dont on a si bien dit qu'ils ont perdu l'Italie, et qui là où ils existent encore, comme dans l'État romain, sont un obstacle à la culture et à la population. Ces mesures, si utiles à la république, gênaient beaucoup les usurpateurs. Les lots assignés aux citoyens étaient déclarés inaliénables ; c'étaient comme des majorats de la petite propriété, institués afin qu'elle ne fût pas absorbée dans la grande. Cela empêchait les grands propriétaires de s'arrondir ; ils se plaignaient qu'on leur enlevât des terrains qu'ils avaient cultivés, et où étaient les tombeaux de leurs ancêtres. C'était touchant, mais pourquoi avaient-ils placé les tombeaux de leurs ancêtres sur des terrains qui ne leur appartenaient point ? La transmission créait certainement non un droit, mais des intérêts à ménager, et c'est pourquoi, par une transaction indulgente, on ne leur reprenait pas tout ce que leurs aïeux avaient pris aux pauvres ou à l'État.

Aujourd'hui, quand on parcourt le désert silencieux de la campagne romaine, partagée entre un nombre restreint de propriétaires, qui sont loin d'en tirer ce qu'elle pourrait rendre, on est vivement frappé des inconvénients nés de cette distribution de la richesse territoriale, et on appelle tout bas une autre législation qui, en la divisant autrement, en accroîtrait la valeur, en multiplierait les produits et les bienfaits. Une pensée pareille frappa Tiberius Gracchus, lorsque, revenant d'Espagne, il traversa les plaines de la Toscane, qui, par une raison semblable, étaient presque inhabitées, et ce jour-là il conçut le projet de rendre la terre à la culture, en l'enlevant, au nom du droit existant et foulé aux pieds par les riches, à l'abandon où ils la laissaient ; de remplacer le travail paresseux de leurs esclaves par le travail fécond des hommes libres¹. Il empêchait ainsi le

¹ Un publiciste savant et généreux qu'on est toujours sûr de trouver du côté de la raison et de la liberté, a dit : *Alors commencèrent les tentatives des Gracques pour rétablir la constitution romaine dans sa pureté, tentatives infructueuses, efforts désespérés, mais dont le mauvais succès ne doit faire oublier ni la grandeur ni la justice.*

paupérisme d'envahir la société romaine, et d'y amener le désordre, puis le despotisme, et, en soulageant dans le présent des misères injustes, il conjurait dans l'avenir des dangers autrement inévitables. Jamais politique ne fut plus honnête et plus prévoyante que celle-là. Il y allait tout simplement du salut de Rome.

C'est ce que Rome comprit point l'aristocratie romaine, aristocratie composée et des vieilles familles patriciennes et des familles nouvelles, enrichies surtout par l'usure, qui était à peu près leur seule industrie ; ce qu'on appelait les nobles (*nobiles*), c'est-à-dire les notables (plus exactement les notabilités), nom qui prévalut alors que la noblesse du sang ne fut plus la seule condition d'aristocratie ; car, chose remarquable à Rome, le mot noble devint le nom de la classe gouvernante, quand, selon les idées féodales, elle n'aurait plus eu le droit de le porter. Cette noblesse-là ressemblait, mais seulement par sa composition, à l'aristocratie anglaise, dans laquelle il y a place, à côté de l'hérédité de la race, pour toutes les grandes situations et toutes les influences.

Revenons à Rome avec Tiberius, pour y assister aux combats livrés par lui pour la plus juste des causes, à sa défaite et à sa mort. Son premier champ de bataille fut le Forum. Le peuple se pressait autour de la tribune où il faisait une émouvante peinture de la déplorable condition des citoyens romains dépouillés indûment par les riches. Ces discours transportaient ceux qui y reconnaissaient si bien leurs misères. Personne n'osait monter à la tribune pour répondre à Tiberius, et l'on était certain que sa loi passerait, quand ses adversaires trouvèrent un moyen peu honnête, mais qui semblait sûr, de paralyser son action. Ils séduisirent un des tribuns, M. Octavius : ce nom fut toujours funeste à la liberté romaine. Gagné par eux, il promit de s'opposer à la proposition de Tiberius. L'opposition d'un seul tribun suffisait pour empêcher que la loi ne fût présentée. Ceci amena une scène violente dans le Forum. Quand le jour du vote fut arrivé, les tribuns parurent dans les Rostres. Tiberius Gracchus ordonna au scribe de lire la loi, Octavius lui ordonna de se taire, et Tiberius, après avoir accablé celui-ci de justes reproches, remit l'assemblée à un autre jour.

Une résistance insensée aigrit les meilleurs. Tiberius Gracchus proposa une loi encore plus favorable pour les pauvres et plus dure pour les riches. C'était un tort, il en eut un plus grand. Poussé à bout par l'opiniâtreté du tribun suborné, il commit la seule violence qu'on puisse reprocher aux Gracques dans ces débats où leurs adversaires en montrèrent contre eux une si grande qu'ils allèrent jusqu'à l'assassinat. Après avoir pris Octavius à part, après l'avoir supplié de se désister d'une opposition intéressée (car Octavius était lui-même détenteur d'une portion du territoire public) et avoir offert de le rembourser à ses frais, bien que sa famille ne fut pas riche, Tiberius Gracchus, ne pouvant souffrir qu'un seul tribun empêchât les huit autres d'accomplir une si grande chose pour le bien public, conçut la malheureuse pensée de faire déposer Octavius par le suffrage des tribus.

Sans doute, selon la rigueur des principes, Tiberius fut coupable¹. Le jour où il mit la volonté du peuple, quelque raisonnable qu'elle fût, au-dessus de la loi, et au-dessus de la légalité un droit quelconque, ce jour-là, mais ce jour-là

Laboulaye, *Essai sur les lois criminelles des Romains*, p. 77. Voyez aussi du même auteur : *Histoire du droit de propriété foncière en Occident*, p. 83.

¹ La faute était d'autant plus grave que, d'après la constitution romaine, toute magistrature était inamovible, même quand les auspices avaient été défectueux. Le sénat ordonnait au magistrat de déposer sa fonction, mais nul pouvoir n'avait le droit de la lui ravir (Rubino, *Unters. ub. R. verf.*, p. 28-32 et suiv.).

seulement, il fut un factieux. Tiberius Gracchus, portant atteinte à l'indépendance du tribunat pour produire un bien évident, doit être blâmé sans doute ; cependant il y aurait duperie à trop s'indigner contre un acte illégal accompli en vue de la justice. Tiberius, en violant sur un point la lettre de la constitution de son pays, ce qui est toujours déplorable, s'écarta moins de l'esprit de cette constitution que les empereurs romains qui faisaient respecter dans leur personne l'inviolabilité légale des tribuns, dont ils avaient usurpé le titre : dérision insolente que quelques écrivains ont prise au sérieux !

Puis, que d'excuses pour Tiberius dans les circonstances au milieu desquelles fut décidée cette regrettable mesure ! Du moins tout ne fut pas violence dans l'exécution. Il est vrai que, sachant très bien d'où partait le coup et craignant que le sénat, profitant de la division du tribunat, n'eût recours à quelque acte d'autorité, Tiberius ordonna qu'il fût sursis à toute autre affaire jusqu'au vote de la loi, et lui-même apposa son sceau sur le trésor dans le temple de Saturne, pour qu'aucune somme n'en fût distraite par les questeurs ou n'y fut apportée par eux. Ce n'était pas très régulier ; cependant il valait mieux sceller le trésor comme Gracchus que de l'ouvrir pour le piller comme César. A cette nouvelle, les riches prirent des vêtements de deuil et parcoururent le Forum, l'air triste et abattu. Dès ce moment ils méditèrent la mort de Tiberius, qui, averti de leur dessein, s'arma d'un poignard. Avant d'en venir aux dernières extrémités, Tiberius voulut tout tenter ; il alla dans la Curie pour obtenir quelque chose du sénat : il en fut chassé par des injures. Alors il revint au Forum et déclara que dans la prochaine assemblée on prononcerait entre sa loi et Octavius, qu'on déciderait si un tribun qui agissait contre les intérêts du peuple devait conserver sa charge.

Le jour venu, les riches enlevèrent de vive force les urnes. Cette indignité souleva le peuple. Une grande foule vint au pied de la tribune se mettre à la disposition de Tiberius. La force était pour lui ; mais deux personnages consulaires l'ayant supplié de s'en rapporter à la décision du sénat, il y consentit.

Le sénat ne se prononçait point ; Tiberius n'attendant rien d'un corps où la faction des riches dominait, rassembla le peuple de nouveau dans le Forum. Cette fois il adjura encore Octavius avec douceur, et en lui prenant les deux mains, de céder, de ne pas résister au peuple, qui réclamait une chose juste, qui demandait bien peu en dédommagement de tant de maux, en récompense de tant de sacrifices. Octavius fut inflexible. Alors Tiberius dit : *Nous sommes tous deux des magistrats et différons sur un point de grande importance. Ceci peut amener la guerre civile ; je ne vois qu'un remède, c'est que l'un de nous deux quitte sa charge. Que l'on vote d'abord sur Octavius, je rentrerai bien volontiers dans la vie privée, si telle est la volonté de mes concitoyens.* Octavius refusa de se soumettre à ce jugement, et c'était son droit. Tiberius l'avertit que le vote aurait lieu, et pour lui donner le temps de changer d'avis par la réflexion, il renvoya l'assemblée au lendemain.

Le lendemain, Gracchus s'efforça encore de fléchir l'opiniâtre tribun, et, sur un dernier refus, mit sa déposition aux voix. Déjà elle avait été votée par dix-sept des trente-cinq tribus ; avant que la dix-huitième eût prononcé, Tiberius fit suspendre le vote ; il supplia de nouveau Octavius, en l'embrassant, de ne pas s'exposer à la honte d'une telle déposition et de ne pas lui causer à lui-même le chagrin de l'avoir obtenue. En ce moment, Octavius parut incertain et, des larmes dans les yeux, demeura longtemps sans répondre ; mais il jeta un regard sur les riches possesseurs de terres qui formaient dans le Forum un groupe

considérable : il n'eut pas le courage de céder devant eux, et dit à Tiberius : *Agis comme il te plaira*. Alors, la majorité des tribus ayant prononcé, Tiberius ordonna qu'on le fit descendre de la tribune où ils siégeaient tous deux. Cet ordre fut exécuté par un affranchi des Gracques, ce qui fit paraître la mesure encore plus odieuse. Probablement les serviteurs publics avaient été gagnés et ne se trouvaient point là. La multitude, toujours la même, voulut courir sus à Octavius ; mais les riches vinrent à son secours. Un brave serviteur de sa maison, s'étant placé devant lui pour le défendre, fut maltraité et perdit la vue. Entendant ce bruit, Tiberius accourut avec beaucoup d'empressement. Octavius, arraché aux mains de la populace ; était parvenu à s'échapper et à regagner la demeure de sa famille, la maison où naquit Auguste, remplacée après sa mort par son temple, au pied du Palatin, tout près du Forum.

Encouragé par son succès, Tiberius Gracchus mit en avant la proposition que les trésors légués aux Romains par Attale, roi de Pergame, fussent répartis entre les citoyens pauvres, à qui des portions du territoire public seraient assignées pour se procurer les meubles nécessaires et les instruments de labourage. Cette proposition souleva la colère des aristocrates. L'un d'eux prétendit savoir que l'envoyé de Pergame avait apporté un bandeau royal à Tiberius, qui voulait se faire roi : c'était ridicule. Un autre l'accusa de ce que, lorsqu'il rentrait la nuit, le peuple l'accompagnait avec des flambeaux : c'était puéril. La déposition d'Octavius était un fait plus grave ; un personnage consulaire, Annius, la condamna avec énergie dans le sénat, et, conduit dans le Forum par Tiberius, qui voulait lui faire son procès, la lui reprocha courageusement du pied de la tribune en présence du peuple irrité.

Tiberius Gracchus fut puni d'avoir porté la main sur l'inviolabilité du tribunat. Les plébéiens mêmes s'en plaignirent, et il donna par là à ses ennemis le droit de l'accuser. En vain appela-t-il à son aide une éloquence vantée par les anciens, en vain invoqua-t-il la souveraineté du peuple, qui pouvait s'exercer sur son représentant. C'était la doctrine des révolutions qu'il était amené à prêcher, lui dont l'œuvre en elle-même n'avait rien que de juste et de conforme aux lois. Ce principe dangereux de l'omnipotence populaire mis en avant par Gracchus, et non sa loi très équitable, peut seul justifier jusqu'à un certain point la réputation de factieux qu'on lui a faite.

La guerre était déclarée entre Tiberius et l'aristocratie ; le tribunat lui était devenu un asile nécessaire pour sa sécurité. Il fut réélu et proposa diverses mesures populaires, dont une au moins ne mérite pas les reproches de Plutarque : c'était l'admission parmi les juges, qui à Rome, on le sait, étaient de véritables jurés, et qui jusqu'alors étaient exclusivement patriciens, d'un nombre égal de chevaliers. Il espérait sans doute par là diviser ses ennemis en accordant à la richesse, — les chevaliers, c'étaient les fermiers généraux de l'époque, — un droit que le sénat et les anciennes familles voulaient se réserver.

Le jour où Gracchus devait proposer ses nouvelles lois, le Forum, occupé de bonne heure par ses ennemis, tardait à se remplir de ses partisans, dont le zèle allait se ralentissant ; sans doute l'influence des riches avait obtenu de beaucoup d'entre eux ce qui est toujours facile d'obtenir des masses, l'abstention. Tiberius, malgré sa douceur naturelle, montra un dépit violent ; pour gagner du temps, il prononça la dissolution de l'assemblée. Le lendemain il parut de bonne heure à la tribune en habit de deuil, suppliant le peuple de ne pas le livrer à la rage de ses ennemis, qui voulaient le faire mourir. Déjà une fois, vêtu de deuil, il avait amené devant le peuple ses enfants, lui demandant de les protéger, eux et sa

veuve, quand il ne serait plus : il commençait à pressentir son sort. Le peuple fut ému ; un grand nombre de citoyens allèrent dresser des tentes autour de sa maison, sur le Palatin, et y veillèrent la nuit suivante pour le garder.

Le jour d'après, le peuple se rassembla, non plus dans le Forum, mais sur le Capitole. Nous avons vu que c'était parfois un lieu d'assemblée, mais dans les circonstances présentes, le choix qu'on fit de ce lieu élevé et fortifié avait quelque chose de menaçant. Tiberius sortit de bonne heure pour se rendre au Capitole. Comme il allait sortir, il apprit que les poulets sacrés avaient refusé de manger, il se souvint alors qu'un jour on avait trouvé dans son casque deux serpents. Au premier pas qu'il fit hors de sa maison, son pied heurta contre le seuil ; l'orteil, que la chaussure des Romains ne protégeait point, fut blessé, l'ongle fut brisé, et le sang parut à travers les courroies. En traversant le Forum, entouré d'une grande foule qui l'accompagnait, il vit à sa gauche, c'était le côté de sa maison, deux corbeaux qui se battaient sur un toit, et une pierre détachée par l'un d'eux vint tomber à ses pieds. *Cela*, dit Plutarque, *arrêta les plus hardis de ceux qui entouraient Gracchus*.

Lui-même fut au moment de rentrer ; mais un philosophe de Cumes, son familier, et auquel on attribuait, ainsi qu'à plusieurs autres Grecs de son entourage, ses tendances démocratiques, plus esprit fort que ces Romains, le décida à continuer sa marche vers le Capitole ; en même temps il lui vint de, là des messages rassurants sur les dispositions du peuple, qui l'y attendait. En effet, il fut accueilli par de grands cris de joie, et l'affection populaire se montra dans le soin que l'on mettait à ne laisser que des gens très sûrs approcher de sa personne. Évidemment on s'attendait à quelque violence de la part des aristocrates : l'événement ne tarda pas à montrer qu'on avait raison.

Le vote des tribus commença au milieu d'un grand tumulte et d'une grande foule. La plate-forme du Capitole avait comme aujourd'hui peu d'étendue ; de plus, elle était encombrée alors de petits temples et de statues. Ceux qui venaient derrière poussaient les autres et étaient repoussés ; mais dans tout cela on ne voit nulle trace d'un coup de main préparé par Gracchus. Tout à coup un de ses amis, L. Flaccus, monta sur un endroit élevé, probablement au haut des marches de quelque temple, et sa voix ne pouvant être entendue, il lui fit signe qu'il avait quelque chose d'important à lui dire. Tiberius ordonna à la foule de s'ouvrir, Flaccus la traverse à grand-peine, arrive à un autre point élevé, sur lequel étaient placés les sièges des tribuns (ce devaient être les marches du temple de Jupiter), y monte et dit à Tiberius que dans l'assemblée du sénat, le consul ayant refusé de le faire arrêter, on a résolu de le tuer, que les sénateurs ont armé à cet effet un grand nombre de clients et d'esclaves. Ce qui se passa peu d'instant après prouva que Flaccus avait dit la vérité. Tiberius communique à ses amis ce qu'il vient d'apprendre, ceux-ci ceignent leurs toges comme pour le combat, saisissent, brisent les verges des licteurs et s'arment de leurs débris pour se défendre. Comme ceux qui sur la place étaient éloignés de Tiberius et de ses amis ne comprenaient point ce qu'ils leur voyaient faire, Tiberius porta les mains à sa tête pour donner à entendre que sa vie était en danger. Ce geste fort innocent le perdit, ses ennemis s'écrièrent qu'il demandait au peuple le diadème royal, et quelques-uns coururent porter cette nouvelle absurde au sénat. Le sénat était réuni, lui aussi, sur le Capitole, dans le temple de la Bonne-Foi, près du temple de Jupiter. Je ne sais si le temple de la Bonne-Foi était bien le lieu d'assemblée que le sénat aurait dû choisir ce jour-là. Le plus violent des patriciens, Scipion Nasica, demanda aussitôt au consul de sauver la république et d'exterminer le tyran. Le consul répondit qu'il résisterait à toute tentative factieuse, mais qu'il ne

ferait point mettre à mort sans jugement un citoyen romain. Alors Scipion s'écria : *Puisque le consul trahit la cité, que ceux qui veulent défendre les lois me suivent*. C'est lui qui désobéissait au consul, et par conséquent aux lois, que personne n'attaquait, car tout se bornait à un vote tumultueux, mais il n'y avait nulle révolte. Le vrai motif de Scipion Nasica était celui que nous fait connaître Plutarque : *Il se déclara son ennemi à toute outrance pour ce qu'il possédait grande quantité de terres publiques et étoit fort marry de se voir contraint à force d'en vuidier ses mains*.

Alors, jetant un pli de sa toge sur sa tête, ce qui pour un Romain était se couvrir¹, Scipion Nasica s'élança vers les marches du temple de Jupiter, sanctuaire de sa famille, et près duquel son père avait élevé un portique ; tandis que Gracchus était sur la place, au milieu des siens. D'autres suivirent Scipion, et, entortillant leur robe autour de leur main gauche, en manière de bouclier, ils se ruèrent sur la foule, qui, par une habitude de respect, dans presque toutes les émeutes se dispersait devant les sénateurs ; ils arrachèrent les débris des verges des licteurs aux mains qui s'en étaient armées. Eux-mêmes avaient apporté des massues, de gros bâtons, ils y joignaient les pieds des tables et des sièges que la foule renversait dans sa fuite, et allèrent, assommant ainsi tous ceux qu'ils rencontraient ou les poussant vers les escarpements du Capitole.

Tiberius voulait fuir, mais il tomba sur d'autres qui étaient tombés devant lui. Un indigne tribun, soudoyé certainement par les aristocrates, avec le pied d'un siège le frappa à la tête. Un autre misérable, Lucius Rufus, se vanta depuis de lui avoir porté le second coup. On dit qu'il était tombé devant la porte du temple de Jupiter, au pied des statues des rois². Certes jamais Tiberius Gracchus n'avait songé à se faire roi, mais on l'en avait accusé, comme c'était l'usage d'en accuser tous les défenseurs du peuple ; un tel rapprochement dut être agréable aux aristocrates, et ils ne l'épargnèrent pas sans doute à sa mémoire : ils ne firent pas remarquer qu'auprès des statues des rois était celle de Brutus, le grand patricien qui dut se reconnaître dans le grand et infortuné plébéien, son égal en patriotisme et plus humain que lui.

Initium in Roma civilis sanguinis, dit Valère Maxime (II, 3, 3). Ce fut le premier sang répandu dans Rome par la guerre civile, et ce sang ce n'étaient pas les plébéiens qui l'avaient fait couler. Les riches et le sénat souillèrent par de tristes fureurs leur facile victoire ; ils traînèrent le corps de Tiberius par toute la ville avant de le jeter dans le Tibre, qui baigne presque le pied du Capitole, et un édile, c'est-à-dire un magistrat chargé d'entretenir l'ordre et la police dans la ville, précipita de sa propre main le cadavre dans le fleuve. Il était de la famille à laquelle avait appartenu Lucrece, car il s'appelait Lucretius ; à ce glorieux nom qui rappelait des souvenirs de liberté dont il se montrait si peu digne, on joignit dès ce jour le sobriquet de **Vespillo** (croque-mort). Trois cents des partisans de Gracchus furent tués à coups de pierre ou de bâton. Les lettrés grecs, ses amis, qu'on accusait à leur honneur, et je pense avec raison, de ne pas être étrangers à ses inspirations généreuses, furent mis à mort ou poursuivis, et un Romain

¹ A Rome, on saluait en découvrant son front voilé par la toge ; comme nous saluons en ôtant notre chapeau.

² Cela même ne paraît pas exact. Tiberius tomba sur les marches d'un escalier. *Per gradus qui sunt super Calpurnium fornicem*. Il n'est parlé nulle part, que je sache, de cet arc de Calpurnius, mais Dion Cassius (LVIII, 5) semble indiquer un escalier qui allait rejoindre celui des gémonies, près de la prison Mamertine ; cet escalier était donc au-dessous d'Araceli. De plus, il est dit (Appien, *B. civ.*, 1, 16) que Gracchus errait autour du temple de Jupiter quand il fut tué. C'est une confirmation de plus de l'opinion qui place ce temple à Araceli. Gracchus fut égorgé sur les premières marches de l'escalier en question, non loin des statues des rois érigées devant la porte du temple, et on dit qu'il était tombé à leurs pieds. Ce détail fut arrangé pour la circonstance et pour l'effet.

nommé Villius, coupable du même crime, fut enfermé dans un tonneau pour y périr sous la dent des vipères. Quant à Scipion Nasica, il ne put rester à Rome, où le peuple, indigné de l'assassinat d'un tribun dont la personne était inviolable, accompli dans un lieu consacré, le plus saint de la ville, l'accablait d'injures et lui aurait fait un mauvais parti. Il dut quitter Rome, et, dit Plutarque, *allant hors de son pays, errant, sans honneur et avec grand travail et trouble d'entendement, il mourut bientôt après en Asie, non loin de la ville de Pergame.*

La mort tragique d'un autre membre plus illustre de la même famille vint attrister Rome. Scipion Émilien, le vainqueur de Numance et de Carthage, était revenu à Rome où il combattait rudement les réformateurs. Quoique beau-frère des Gracques, il s'était prononcé contre les lois agraires et avait même approuvé la mort de Tiberius. Un patricien romain, quelque éminent qu'il fût, était patricien avant tout, et la passion de l'Émilien pour les intérêts de son ordre aveuglait ce jour-là ce noble esprit ; il s'y mêlait la crainte de voir la république ébranlée par des agitations populaires, quelque raisonnable qu'en fût le principe. Scipion Émilien était de ces hommes qui, attachés à un ordre de choses, n'admettent pas volontiers les innovations qui pourraient le sauver en le transformant¹, redoutent trop les ébranlements qui pourraient le raffermir, et croient le mal toujours moins dangereux que le remède. Du reste, sa passion politique était pure de tout motif personnel, et l'avarice, si puissante sur la plupart des hommes de son parti, lui était étrangère². Il protégeait la cause de l'Italie, il était le patron des Italiens. C'est qu'il comprenait les périls de la république : les larmes qu'il répandit sur la chute de Carthage, dont il était l'auteur, eussent été une affectation de sentimentalité hypocrite, si elles eussent coulé sur Carthage ; mais Scipion Émilien, comme il le dit, pleurait sur Rome, qu'il voyait menacée dans l'avenir d'un sort semblable, et c'est en pensant à Rome qu'il prononçait tristement ces vers d'Homère : *Le jour viendra qui verra périr la ville Sacrée d'Ilion, et Priam, et son peuple.* C'était aussi par une citation d'Homère que Scipion Émilien avait exprimé son approbation de la mort de Tiberius Gracchus. Il aimait les lettres grecques et l'élégance grecque ; disciple de Polybe et de Panænus, il fut le premier à Rome, où les barbiers venaient de Grèce, qui se fit raser tous les jours. Il encouragea aussi les lettres latines. On sait que l'affranchi Térence fut admis dans sa maison, et si on ignore quelle fut, à Rome, la demeure des Scipions, après que le père des Gracques eut acheté la maison de l'Africain, voisine du Forum, pour bâtir sur son emplacement la basilique Sempronia ; la villa de Scipion à Laurentum, où fut depuis celle de Pline, a été immortalisée par les entretiens de l'Émilien et de Lælius, Lælius qu'on appelait le sage, et qui l'était trop en effet, car, un bon mouvement l'ayant poussé à entreprendre l'œuvre des lois agraires, la difficulté et les dangers de l'entreprise l'avaient arrêté. Aujourd'hui, en se promenant sur ce rivage de Laurentum, aux environs de la belle forêt de pins de Castel-Fusano, il est impossible de ne pas songer à Scipion et à Lælius s'y promenant ensemble et y ramassant des coquilles aussi indolemment que le peut faire chacun d'entre nous ; et cela au milieu de ces agitations terribles qui devaient causer la mort de Scipion. Ce contraste est encore une vue sur l'histoire. Les grands hommes ne sont pas toujours en scène

¹ Ce qui ne l'empêchait pas de trouver bon qu'on le dispensât d'obéir aux lois : n'ayant pas l'âge, il fut nommé consul *legibus solutus* (Tite-Live, *Épitomé*, L), c'est la formule qu'on employait pour désigner l'omnipotence des empereurs romains, et c'eût pu être la devise de la famille des Scipions, dans laquelle le fils de Paul-Émile était entré.

² Tite-Live, *Épitomé*, LVII.

et en action, et dans les temps les plus troublés il se trouve une heure pendant laquelle ils ramassent des coquilles.

Ce fut sans doute à la libéralité de Scipion Émilien que Térence dut ses jardins sur la voie Appienne aux portes de la ville et qui couvraient vingt arpents. Comme ils sont indiqués près du temple de Mars¹, il faut les chercher dans les jardins qui encore aujourd'hui occupent les environs du tombeau des Scipions : les tombeaux étaient louvent attenants à une propriété ; on peut donc croire que les jardins de Térence avaient été détachés d'une propriété des Scipions. Posséder des jardins de vingt arpents était une fortune assez nouvelle pour un poète, et l'existence de Térence était assez différente de celle d'Ennius dans sa petite maison de l'Aventin avec une seule esclave. Évidemment la condition des hommes de lettres allait s'améliorer².

Un buste de Térence³, à la figure froide, fine et ferme, avec un certain air d'affranchi, a été trouvé près de la voie Appienne... Mais, dans la société d'Émilien et de Térence j'oublie les graves événements qui s'accomplissent à Rome : je fais comme Scipion et Lælius, je m'amuse à cueillir des coquilles au bord de la mer. Revenons. Un jour, Scipion Émilien avait exposé ses plans de résistance dans le sénat, où ils avaient eu beaucoup de succès. Le lendemain il voulait les exposer devant le peuple. Le peuple s'était rassemblé en grand nombre au Forum pour l'entendre. Un de ses adversaires dans le sénat, où il en avait aussi, parut et s'écria : *Les remparts de Rome sont tombés ; Scipion est mort égorgé durant son sommeil dans sa propre maison*. Le Forum fut consterné. Cette mort soudaine de Scipion Émilien fut attribuée au parti populaire, que Scipion s'était plu à irriter et à braver dans ce même Forum. Quelques-uns pensèrent qu'il s'était ôté la vie parce qu'il sentait la cause de l'aristocratie perdue, à peu près comme Scipion l'Africain s'était exilé, et comme plus tard abdiqua Sylla. Rien cependant n'avait pu faire prévoir un tel dessein, et je crois plutôt à un assassinat politique, funestes représailles du meurtre de Tiberius. On en accusa, contre toute vraisemblance, le jeune Caius Gracchus et sa mère Cornélie. Il est peu honorable à Cicéron d'avoir fait plusieurs fois allusion à ces bruits calomnieux sans les articuler nettement, ou y répondre. La postérité ne les a pas crus. Cornélie et C. Gracchus étaient également incapables d'une pareille infamie.

Caius Gracchus est un personnage encore plus intéressant que son frère aîné ; il sait les dangers de l'entreprise que ce frère a tentée et qui lui a coûté la vie. Il n'a que vingt-six ans, et, comme il le dit un jour dans le Forum, il a hésité avant de s'y engager, il s'est demandé s'il fallait s'exposer à y périr lui et son enfant, le seul reste de la famille Sempronius. Son frère Tiberius⁴ lui apparaît dans un songe et lui dit : *Hésite tant que tu voudras, il faudra que tu meures comme moi*. Caius comprend que c'est sa destinée, il se dévouera comme son frère et finira comme lui.

A peine nommé tribun, Caius éleva la voix contre les meurtriers de ce frère, puis s'acquitta grandement la faveur du peuple par des distributions de terres publiques dans plusieurs villes qu'il repeupla et par des distributions de blé qui devaient

¹ *Ad Martis villam*. Une villa près du temple de Mars (le plus voisin de la porte Capène). C'est dans cette villa des Scipions que Cicéron a placé l'entretien sur le gouvernement, qu'on appelle la république.

² Selon un autre témoignage, mais emprunté à des vers satiriques contre Térence qu'il ne faut point croire, il eût été, malgré ses nobles amis, réduit à la dernière misère (Suétone, *Ter. vit.*), mais cela est de toute invraisemblance. Térence s'était enrichi aussi par le prix de ses pièces qu'il vendait aux édiles.

³ *Ann. arch.*, 1840, p. 93-100 ; il est au musée du Capitole.

⁴ Valère Maxime, I, 7, 6.

être faites aux citoyens pauvres, obligés de payer seulement une partie du prix. Cette loi était d'un mauvais exemple, j'en conviens ; mais les spoliations des riches avaient tellement appauvri les citoyens, qu'il fallait leur venir en aide de quelque manière. Cette loi pouvait se défendre comme la loi des pauvres, elle aussi très mauvaise en principe, par la nécessité. Pour ces distributions, il fallait de vastes greniers publics, Caius Gracchus en fit construire et les établit avec un soin minutieux. Ces greniers, dont l'emplacement n'est point indiqué, devaient être dans le quartier des greniers et des marchés au blé, aux environs de la porte d'Ostie et du lieu de débarquement, Emporium, qui n'a pas changé depuis les Romains. Quand la popularité de C. Gracchus fut bien établie, il proposa une mesure hardie, c'était d'accorder le droit de cité à tous les alliés. Ceci est l'autre partie de l'œuvre des Gracques. Par la loi agraire ils voulaient créer une démocratie propriétaire et libre, ils voulaient aussi, et cette gloire n'est pas pour eux moins grande que l'autre, ils voulaient créer une Italie.

A Rome, il y eut toujours alliance entre la pensée démocratique et la pensée italienne, et cette alliance existe encore. Le premier auteur des lois agraires, Spurius Cassius, fut aussi accusé d'avoir voulu trop faire pour les Latins. Tiberius Gracchus laissa voir des desseins favorables à l'Italie, qu'il n'eut pas le temps de pousser sérieusement. Cependant il est dit qu'il fut considéré par le peuple comme le fondateur non d'une ville ou d'une race, mais de tous les peuples de l'Italie¹. Ce qui avait détaché de Cassius les plébéiens de Rome, jaloux de leurs droits, c'est qu'il voulait les leur faire partager avec des peuples italiotes ; aujourd'hui la pensée de la fondation d'une Italie les attachait à Tiberius et excitait leur enthousiasme. Il y avait là de leur part un progrès sur la vieille politique égoïste de Rome, à laquelle le sénat restait fidèle. C'est néanmoins à Caius Gracchus que revient l'honneur d'avoir proposé l'extension du droit de suffrage à tous les Italiens. Cela était d'autant plus nécessaire au succès de ses plans que les lois agraires déplaisaient aux alliés parmi lesquels il en était beaucoup qui participaient à l'usurpation des terres publiques menacées par la loi agraire, et qui, bien que ces terres ne fussent point leur propriété, ne se souciaient pas de les rendre ; mais l'égalité politique pouvait les consoler de tout. Les deux mesures se tenaient donc étroitement, et en donnant des droits aux Italiens, Caius complétait et assurait l'œuvre agraire de Tiberius.

Avant de porter le grand coup et pour le préparer, il reprit la loi de son frère Tiberius, destinée, en améliorant la justice, à séparer des intérêts patriciens les intérêts des financiers qu'on appelait les chevaliers ; elle associait pour l'office de juge les chevaliers aux sénateurs. Caius lui donna une portée plus grande en remplaçant les sénateurs par les chevaliers. La corruption des juges que l'on dépossédait était si grande que, par pudeur, dit Appien, le sénat n'osa pas résister. C'est en soutenant à la tribune cette loi, qui portait le dernier coup aux monopoles politiques de l'aristocratie, que Caius Gracchus, contrairement à l'usage qui voulait que l'orateur se tournât vers le Comitium, où étaient les familles patriciennes, se tourna vers le Forum, où étaient les plébéiens : léger changement d'attitude dans lequel était toute une révolution².

Caius Gracchus s'occupa aussi de la condition du soldat pour l'adoucir. Le soldat ne dut commencer à servir qu'à l'âge de dix-sept ans, et la durée du service militaire fut abrégée. Dans le combat entre les Gracques et les patriciens,

¹ Appien, *B. civ.*, I, 13.

² Cette innovation est attribuée aussi à un Licinius Crassus, du reste orateur populaire ; mais elle va trop bien au personnage de Caius Gracchus pour la lui ôter.

l'humanité est toujours du côté des Gracques. Niais la grande affaire de Caius Gracchus, c'était la cause des Italiens, de ceux qui jouissaient d'un droit politique incomplet nommé droit latin, et de ceux qui, sous le nom (l'alliés, étaient en-tore moins favorisés ; en un mot, la cause des franchises italiennes, la cause de l'Italie. Caius Gracchus voulait élever tous les Italiens, sujets de Rome, au rang de citoyens romains¹. On peut le considérer comme le premier précurseur de l'unité italienne ; il voulait réaliser d'avance le vœu que formait plus tard Virgile :

Sit romana potens itala virtute propago.

C'est pourquoi il s'occupa beaucoup des routes, ce qui était un bienfait pour toutes les populations italiennes. En facilitant les rapports de ces populations, les routes devaient préparer leur unité politique, but des efforts de Caius. A cette heure on attend un résultat pareil des chemins de fer établis entre les différents États. Ce qu'étaient les routes dans l'antiquité, les chemins de fer le sont aujourd'hui.

Caius Gracchus passe pour avoir établi l'usage des pierres milliaires le long des voies romaines. En Grèce, les distances étaient marquées par des hermès depuis le temps d'Hipparque, fils de Pisistrate, et Polybe nous apprend que de son temps des pierres milliaires existaient dans la partie de la route d'Espagne qui traversait la Gaule. Toujours est-il que C. Gracchus en planta sur les routes qu'il fit commodes et belles ; magnifique moyen de popularité dans toute l'Italie.

On peut attribuer à Caius Gracchus l'admirable substruction de la voie Appienne qui se voit près de Lariccia et qui, à en juger par la construction, peut bien être du septième siècle de Rome. Pour éviter une montée pénible, les Romains ont construit là un viaduc de sept cents pieds. Il est formé de masses quadrilatères de pépérin ayant jusqu'à sept pieds de longueur et une hauteur de deux pieds. Le mur atteint une élévation de quarante pieds. Trois arcades y ont été percées pour permettre l'écoulement des eaux. Tels étaient les vues politiques de Caius Gracchus, les constructions et les travaux d'art qui s'y rattachaient.

Que fit le sénat pour entraver ses desseins en lui enlevant toute sa popularité ? Il s'avisa d'un singulier artifice : il mit en avant un tribun, Livius Drusus, qui à chaque proposition libérale de Gracchus en opposait une plus libérale encore, et toujours au nom du sénat². Espérait-il amener par là un retour en sa faveur, ce que nous nommons une réaction, et pouvoir plus tard abolir ces lois excessives ? ou céda-t-il seulement à sa haine pour celui qu'il détestait comme l'auteur, après son frère, de mesures qui lui étaient antipathiques, se résignant à beaucoup perdre s'il le perdait ?

Quoi qu'il en soit, la manœuvre réussissait, et, dans l'absence de Gracchus, qui était occupé à repeupler Carthage, ses amis de Rome perdaient du terrain. A son retour, il quitta la maison qu'il avait habitée jusqu'alors sur le Palatin, où se trouvaient les demeures des personnages considérables ; par où l'on peut voir ce qu'étaient des plébéiens comme les Gracques, alliés d'ailleurs à l'une des plus grandes familles de Rome, les Cornélii ; il alla se loger *au-dessous* du Forum³, dans un lieu où il y avait beaucoup de gens de pauvre et de basse condition. Ce

¹ Selon M. Mommsen, il voulait donner le droit de cité romaine aux Latins, et étendre les prérogatives du droit latin aux alliés.

² Une politique semblable avait été proposée au sénat pour combattre la loi agraire d'Icilius ; mais le sénat d'alors l'avait rejetée avec mépris.

³ Plutarque, *Caius Gracchus*, 12.

ne pouvait être que dans le quartier de la Subura, habité en effet par des gens de cette sorte.

A Rome, le lieu de la demeure des personnages historiques n'est presque jamais indifférent, et c'est pourquoi il est toujours bon de le déterminer. En descendant du Palatin et en allant loger dans la Subura, Caius Gracchus faisait ce que fit depuis, quand il alla aussi loger dans la Subura, Jules César, personnage d'une extraction plus illustre que celle de Gracchus, et qui n'ambitionnait pas moins que lui la popularité, mais pour d'autres tins. Caius Gracchus, voyant la sienne atteinte par les intrigues du sénat, faisait tout pour la reconquérir. Le consul ayant ordonné à quiconque n'était point citoyen de Rome de quitter la ville, où l'on allait voter sur des lois proposées par Gracchus, et que beaucoup d'Italiotes étaient venus appuyer, le tribun fit afficher dans les lieux publics une protestation contre cette mesure arbitraire, et promit à ceux qu'elle frappait de leur venir en aide. Cependant il poussa la modération jusqu'à laisser conduire en prison, sous ses yeux, par ordre du consul, un hôte et ami de sa famille, disant qu'il ne voulait pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient pour commencer les violences.

Caius prit parti contre les puissants dans une autre circonstance. On devait donner des combats de gladiateurs au milieu du Forum, où avait encore lieu ce genre de représentations, puisque alors Rome n'avait point d'amphithéâtre. Un certain nombre de magistrats firent dresser autour du Forum des échafauds pour les louer aux spectateurs. C'est ce qu'on nomme aujourd'hui à Rome des *palchi*, et cette industrie est pratiquée à l'occasion des cérémonies religieuses et des divertissements du carnaval. Caius Gracchus ordonna d'enlever les échafauds, afin que le peuple pût voir les jeux sans rien payer. On n'obéit point au tribun. Gracchus attendit jusqu'au soir qui précédait le jour de la représentation, prit avec lui des ouvriers et abattit les échafauds pendant la nuit. Le lendemain matin, le Forum était libre. Cette satisfaction donnée à la multitude coûta cher à Gracchus, si, comme on l'a cru, elle l'empêcha d'être nommé tribun pour la troisième fois. Ce ne fut, je crois, qu'une occasion pour les personnages influents qui l'avaient soutenu de montrer leur malveillance, et pour le peuple de montrer son ingratitude et son refroidissement.

Le sénat crut le moment arrivé d'en finir avec Caius Gracchus. Opimius, son ennemi, venait d'être nommé consul. «Ils cherchaient, dit Plutarque, Ions les moyens de l'irriter, afin que lui leur donnât quelque occasion de courroux pour le tuer. » Caius se contenta d'abord ; mais, poussé par ses amis, il rassembla ses partisans pour tenir tête au consul, sa mère Cornélie fit venir dit-on secrètement à Rome un certain nombre d'Italiotes déguisés en moissonneurs, pour appuyer celui qu'ils regardaient comme leur défenseur et leur patron.

Caius Gracchus était allé en Afrique pour faire sortir Carthage de ses ruines en y établissant une colonie romaine, dessein qu'exécuta depuis César. Scipion Émilien avait fait vœu, en dévouant Carthage aux dieux infernaux, que l'herbe y croîtrait toujours : c'était la volonté impitoyable du sénat, la vieille tradition romaine dans toute sa férocité. Les Gracques et le parti novateur qu'ils représentaient commençaient à sortir de ce point de vue étroit et barbare de la conquête sans merci, et déjà Tiberius avait donné l'exemple de quelque humanité pour les peuples vaincus. Le sénat s'opposait fortement au projet de coloniser Carthage ; il avait fait parler les Aruspices, qui avaient déclaré qu'il fallait renoncer à ce projet parce que des loups avaient arraché les bornes de délimitation que Gracchus et son ami Fulvius Flaccus avaient fait planter ; mais

ceux-ci affirmaient que les loups n'avaient point arraché les bornes, ce qui en effet n'était guère vraisemblable, et persistaient malgré cette grave objection à maintenir l'utilité de leur loi. Le peuple allait décider.

Le matin du jour où l'on devait prononcer sur la rescision des lois de Caius Gracchus touchant la colonisation de Carthage, lui et le consul Opimius s'établirent tous deux de bonne heure sur le mont Capitolin. Tous les partis choisissaient cette position dominante pour tenir les assemblées qui devaient être orageuses ; à tout événement on espérait rester ainsi maître du Capitole. Appien parle de poignards apportés par les plébéiens, ce que ne dit pas Plutarque. Après ce qui s'était passé, cela prouverait seulement qu'ils ne se souciaient pas d'être assommés sans se défendre.

Fulvius Flaccus avait commencé à parler quand Gracchus arriva sur le Capitole, où son frère avait été massacré. En attendant la fin du discours, il se promenait sous le portique bâti par le père de Scipion Nasica, l'assassin de Tiberius¹. Ce lieu n'était pas propre à lui faire oublier, non plus qu'à ses amis, un tel attentat. Ils devaient être dans une disposition irritée. Un pauvre diable nommé Antyllus, attaché au service du consul, vint à passer portant les entrailles sacrées, et, avec l'insolence d'un employé subalterne, s'écria : *Allons, mauvais citoyens ! place aux honnêtes gens !*² et il insulta du geste les amis de Gracchus, qui étaient de méchante humeur et qui tuèrent Antyllus. Gracchus les tança vertement, leur disant qu'ils donnaient beau jeu à ses ennemis. En effet, le consul Opimius déjà demandait vengeance du meurtre d'Antyllus, et Caius offrait de se justifier quand une pluie, probablement une de ces pluies soudaines et torrentielles de l'été comme on en voit à Rome, fit dissoudre l'assemblée. Chacun se retira chez soi. A minuit, une partie du peuple vint camper dans le Forum, et le consul Opimius, pour veiller sur ce rassemblement, fit occuper le temple de Castor, situé dans le Forum, qu'on voit toujours, quand il y a des troubles, être un centre de désordre, comme la Puerta del Sol à Madrid.

Le lendemain, les sénateurs, convoqués dans la curie, appellent devant eux le consul et Caius Gracchus. C. Gracchus n'était pas tribun en ce moment, et l'inviolabilité du tribunat ne pouvait le couvrir ; aller dans la Curie, c'était se livrer. Le sénat était en proie à l'exaltation la plus violente ; on avait apporté le corps d'Antyllus, à travers le Forum et le Comitium, à la porte de la curie. Les sénateurs en étaient sortis, et en présence du cadavre avaient poussé des cris de rage et de vengeance à la grande indignation des plébéiens qui voyaient cela du Forum, et trouvaient que c'était bien du bruit pour un serviteur public mis à mort injustement sans doute, mais un peu par sa faute, de la part de ceux qui avaient massacré un tribun inviolable sur le saint Capitole et en avaient précipité son cadavre.

Ce n'était pas à de telles gens, dans un tel moment, que Gracchus pouvait présenter sa justification, d'autant plus que, rentrés dans la Curie, ils décrétèrent que le consul Opimius était chargé de sauver la république et d'exterminer les tyrans : arrêt de mort pour Gracchus et ses amis. Gracchus, retournant à sa demeure, s'arrêta dans l'atrium, où était le portrait de son père, le regarda

¹ Velleius Paterculus, II, 3.

² C'est le récit de Plutarque. Appien raconte la chose un peu autrement (*B. Civ.*, I, 25). Antyllus serait un plébéien qui offrait là un sacrifice, et qui, prenant la main de Caius, l'aurait adjuré de renoncer à ses desseins contre la patrie. La circonstance des entrailles portées par Antyllus semble donner à la version de Plutarque un caractère de probabilité qui manque à la narration d'Appien, où l'on voit un plébéien offrir un sacrifice sur le Capitole dans une assemblée, ce qui est peu conforme à la vraisemblance.

fixement et passa outre : sans mot dire. Ceux qui étaient le plus attachés à Caius allèrent veiller durant toute la nuit dans sa maison et alternativement faire le guet devant sa porte pour la garder. Là tout se passa dans un calme digne et triste.

Les choses n'allèrent pas de même chez Fulvius Flaccus. Ici la veillée fut bruyante et désordonnée. Flaccus lui-même s'enivra et parla à tort et à travers comme un homme téméraire qui veut s'étourdir sur le danger. Le lendemain, lui et les siens, s'emparant d'armes qu'il avait conquises sur les Gaulois et dont il avait fait un trophée dans sa maison, se rendirent sur l'Aventin, lieu cher aux plébéiens, qu'il avait vu plus d'une fois triompher.

Caius Gracchus s'arma seulement d'un poignard sous sa toge pour se défendre, et sortit d'un air tranquille comme s'il allait au Forum. Le Forum était sur son chemin pour gagner l'Aventin en partant de la Subura. Sa femme, tenant leur enfant, voulut l'arrêter sur le seuil en lui rappelant le meurtre de son frère ; il se dégagea doucement, et alla rejoindre Flaccus sur l'Aventin.

Flaccus était un séditieux qui avait pris les armes. Caius Gracchus, qui ne les avait point prises, eut tort d'aller près de lui ; mais évidemment sa vie était en danger. Les sénateurs, par leur décret, l'avaient voué à la mort comme son frère. L'Aventin avait été plusieurs fois, pour les plébéiens, un refuge ; c'était pour lui un *asile* ; il n'excitait point la sédition qu'il commettait la faute de suivre, et il fit, ce qu'il put pour amener la paix.

Le mont Aventin avait toujours été la forteresse des mécontents. La loi Icilia y avait établi, par une distribution des terres publiques, pareille à celle que demandait les Gracques et qui avait réussi, un grand nombre de petites familles plébéiennes. Cette population de l'Aventin devait être favorable à la cause des réfugiés. Caius Gracchus trouvait sur cette colline démocratique, avec les souvenirs de l'insurrection contre le décemvirat, le temple érigé à la Liberté par son aïeul, et orné par son père d'un tableau qui représentait une scène d'affranchissement. Son éloquence, que Cicéron, peu suspect de partialité pour lui, a vantée, dut tirer parti de ce rapprochement.

Il voulut aller dans la Curie porter des paroles de concorde ; mais c'était insensé, et on ne le permit point ; alors, sur sa proposition, Fulvius y envoya le plus jeune de ses enfants, *le plus beau jeune garçon qu'on put voir*, dit Plutarque. L'enfant se présenta aux sénateurs timidement, gracieusement, en versant des larmes, et prononça un discours de conciliation, que sans doute Caius Gracchus lui avait fait apprendre par cœur. Plusieurs étaient d'avis d'entrer en pourparlers ; mais l'inflexible consul déclara, et je ne saurais l'en blâmer, qu'on ne pouvait traiter avec des rebelles : il congédia l'enfant, en lui disant de ne revenir que si la soumission était acceptée ; on l'envoya de nouveau vers le sénat. Cette fois Opimius le fit arrêter, et ordonna l'assaut de l'Aventin.

Opimius avait prescrit aux sénateurs d'apporter des armes, et à chaque chevalier d'en faire autant et d'amener avec lui deux esclaves. On ne pouvait plus franchement accepter et précipiter la guerre civile. Flaccus y répondit en appelant les esclaves à sa défense ; mais il n'avait pas affaire aux généreux volons que Sempronius, père des Gracques, avait affranchis.

Opimius fit crier à son de trompe que ceux qui poseraient les armes seraient amnistiés, et que ceux qui apporteraient les têtes de Gracchus et de Fulvius recevraient le poids de ces têtes en or (ce sont déjà les procédés des proscriptions), puis il marcha contre l'Aventin avec des archers crétois, milice étrangère propre à

être employée contre les citoyens, comme le sont les Suisses. Vivement attaquée par eux, la petite troupe fut bientôt en fuite. Fulvius se jeta dans des thermes abandonnés, où il fut tué avec son fils aîné. Celui-ci avait été pris les armes à la main ; mais ce qui doit être une immortelle flétrissure pour Opimius et le parti vainqueur, c'est que le plus jeune des fils de Fulvius, ce charmant enfant qui, envoyé par son père, était apparu entre les deux partis comme un innocent génie de la concorde, fut égorgé après la victoire. On lui laissa le choix de sa mort : il dut être bien embarrassé, car il ne s'était, je pense, jamais encore demandé comment on s'y prenait pour mourir. A Rome, si l'on veut trouver une atrocité pareille, il faut franchir vingt siècles et arriver du fils de Fulvius au petit frère de la Cenci, malgré sa parfaite innocence sauvé à grand'peine du supplice par un avocat généreux, et condamné à assister au pied de l'échafaud à la mort de sa mère, de sa sœur et de son frère. On savait ce que l'on faisait en le graciaint ainsi, car il survécut peu à l'horreur d'un tel spectacle, et les biens des Cenci passèrent aux Aldobrandini.

Caïus Gracchus ne combattit point ; il n'était pas venu sur l'Aventin pour cela, mais pour disputer quelques moments sa tête à ses ennemis. Il entra dans le temple de Diane, sur la pente du mont Aventin, pour s'y tuer ; deux amis l'en empêchèrent. Alors il se mit à genoux, comme aurait fait un chrétien dans une église¹, et, tendant les mains vers la statue de la déesse, lui demanda que ce peuple qui l'avait trahi ne fût jamais libre. Cette prière du désespoir ne devait pas larder beaucoup à être exaucée.

Il voulut ensuite s'échapper du temple de Diane, situé vers le sommet de l'Aventin, dans le temple de la Lune, placé beaucoup plus bas², et de là, en sautant pour s'enfuir, il se donna une entorse, ce qui retarda sa fuite. Son projet était de gagner la porte Trigemina, par où l'on allait à Ostie ; mais elle était bardée. Un de ses amis, Pomponius³, empêcha ceux qui l'occupaient de fondre au-dedans sur Gracchus. Ne pouvant sortir par cette porte, il n'avait plus d'autre ressource que de passer le Tibre et d'aller chercher sur l'autre rive la porte du *Janicule*. Il s'élança sur le pont en bois (*Sublicius*). Ceux qui lui donnaient la chasse l'y poursuivirent. Un autre ami, Lætorius, arrêta un moment la poursuite, renouvelant presque, pour protéger la retraite du fugitif, l'exploit d'Horatius Coclès, que ce pont rappelait. De l'autre côté du fleuve était un bois consacré à la déesse Furina, divinité funèbre que son nom a fait confondre avec les furies⁴.

¹ Les païens se mettaient à genoux en signe de dévotion. Sur une pâte antique citée par Winckelmann, Diomède met un genou en terre devant le palladium au moment de le ravir. César et Claude montèrent à genoux l'escalier du Capitole ; Marc-Aurèle écrit à Fronton (éd. Mai, ep. 72) : Je prie Minerve à deux genoux, *genibus nixis*. Sommes-nous déjà dans la Rome moderne ?

² Appien nous montre Caïus Gracchus et ses amis se fortifiant dans le temple de Diane (I, 261). Ce temple était sur une esplanade encore visible vers le sommet de l'Aventin, un peu au-dessous du temple de Junon (Sainte-Sabine). C'est là qu'allèrent camper les soldats après la mort de Virginie (Denys d'Hal., XI, 43). Selon Plutarque (16), C. Gracchus, après la défaite des siens, se retire dans le temple de Diane, y fait sa prière et veut s'y tuer, puis est entraîné par ses amis. Ni l'un ni l'autre ne parlent du saut ni de l'accident. Le faux Aurelius Victor (*De Vir. ill. c. gr.*, 65) dit : *Dum a templo Dianæ desitiit talum intorsit*. Je crois qu'ici on a confondu le temple de Diane avec le temple de la Lune, où Gracchus serait descendu et qu'un passage de Tite-Live (XL, 2) prouve avoir été beaucoup plus bas et peu éloigné du temple de Cérès (Santa-Maria-in-Cosmedin). C'est de là qu'il aurait sauté d'une faible hauteur. Le temple de Diane était trop élevé au-dessus du Vélabre pour tenter un pareil saut. On ne peut croire que le temple de Diane et le temple de la Lune soient le même, car leur dédicace ne se célébrait pas le même jour. (Beck., *Handb.*, p. 556.)

³ Les expressions de Valère Maxime : *Concitatam sequentium agmen in porta Trigemina aliquandiu acervima pugna inhibuit*, montrent selon moi qu'il y eut un vif combat près de la porte Trigemina, mais non que C. Gracchus l'ait passée pour gagner le pont Sublicius, qui, je crois, était dans l'intérieur de la ville. Sans doute C. Gracchus voulait sortir de Rome par cette porte, une forte résistance de ses ennemis, qui s'en étaient emparés, l'en empêcha ; alors il se replia sur le pont Sublicius.

⁴ Nommée avec Mania. (Preller, *Rom. myth.*, p. 48). Il y avait la déesse Furina et les Furinæ. Cicéron en a fait une furie (*De Nat. d.*, III, 18), et Plutarque les furies *άλσος ἐρινυνύων*.

C'est là que Caius Gracchus fut atteint par ses persécuteurs, et qu'un esclave grec, par son ordre, lui donna la mort. Sa tête fut coupée et portée au consul par un misérable qui la remplit de plomb, et réclama, selon la promesse d'Opimius, le poids de la tête en or. L'histoire ne dit pas que, malgré la supercherie employée, le consul ait marchandé sur le prix ; mais il ne permit pas qu'un tombeau fût élevé au petit-fils de Scipion l'Africain. Le corps de Caius fut jeté dans le Tibre, où l'on avait jeté celui de Tiberius. La maison de Flaccus, sur le Palatin, fut rasée comme l'avait été autrefois celle de Spurius Cassius, qui valait mieux que lui. Trois mille personnes furent égorgées. Après la mort de l'aîné des Gracques, on s'était borné à trois cents ; mais plus l'aristocratie avait eu peur, plus elle se montra cruelle.

Après tous ses meurtres, Opimius, avec les biens de ceux qui avaient péri et les dots de leurs femmes, que l'on confisqua, éleva un temple à la **Concorde**. On a bien appelé *place de la Concorde* la place qui vit le sanglant triomphe de nos haines civiles, on a bien appelé **Commune Affranchie** ma pauvre ville de Lyon après qu'on l'avait mise sous un joug de fer, et que les Opimius de ce temps-là avait fait monter sur l'échafaud qu'eux-mêmes méritaient, ses meilleurs citoyens, entre autres taon vertueux grand-père.

Ce temple de la Concorde dut être placé entre le Comitium et le Capitole, sur la plate-forme à laquelle un antique autel de Vulcain avait fait donner le nom de Vulcanal, à l'endroit même où Flavius de populaire mémoire avait dédié un temple à la Concorde¹, et on plus tard on en dédia un autre dont les traces sont encore visibles, car à Rome les temples dédiés à une même divinité, comme, depuis l'établissement du christianisme, les églises consacrées à un même saint s'élevaient dans le même lieu.

Opimius plaça son temple et la basilique Opimia à côté l'un de l'autre, au-dessus du Comitium patricien, auprès du siège où le préteur rendit longtemps la justice ; il voulait célébrer par ces deux monuments son triomphe, qui était celui de l'aristocratie et qu'il prétendait, bien à tort on l'a vu, être celui des lois.

L'insolence cruelle d'Opimius, dédiant un temple à la Concorde après avoir noyé dans le sang les mesures conciliatrices des Gracques, fut ressentie à Rome, et les auteurs des *pasquinades* du temps écrivirent la nuit sur le temple un jeu de mots grec qui faisait ressortir l'odieuse inconvenance d'une telle dédicace, et dont voici une sorte d'équivalent : temple à la **clémence** élevé par la **démence**. L'auteur anonyme de ce jeu de mots était plus près de la vérité que saint Augustin. Ce grand homme, venu tard, et quand le préjugé contre les Gracques était déjà fortifié par le temps, admire qu'on ait placé le temple de la Concorde en un lieu où il pût servir d'avertissement aux orateurs², et appelle le sénatus-consulte qui en a décrété la fondation un sénatus-consulte ingénieux (*eleganti sanè senatas consulto.*)

Il resta sans doute assez des biens confisqués des proscrits pour élever à côté du temple dérisoire de la Concorde une basilique qui porta le nom d'Opimius³. Les basiliques étaient à la mode dans ce temps-là. Opimius acheva de se déshonorer en se faisant bannir de Rome pour avoir été acheté par Jugurtha. On éprouve quelque plaisir à penser que la fin d'un tel homme fut honteuse et triste, et à lire

¹ Tite-Live, IX, 46. Appien (*B. civ.*, c, 26) dit dans le forum. Ici, comme il arrive très souvent, dans un lieu veut dire près d'un lieu.

² *De Civ. D.*, III, 23.

³ Varron, *de Ling. Lat.*, V, 156.

dans Cicéron qu'autant sa basilique était fréquentée à Rome, autant en Épire sa tombe était abandonnée¹.

Malgré mes sympathies pour les deux nobles victimes, je crois n'avoir pas déguisé leurs fautes ; mais je soutiens que leur tentative était généreuse et politique . ils voulaient prévenir par une transaction équitable le conflit qui allait s'élever entre la pauvreté dit grand nombre, augmentée par des envahissements illégaux sur la propriété publique, et la richesse de quelques-uns, immodérément accrue par une flagrante iniquité. Ils voulaient aller au-devant du mécontentement des populations italiotes en leur offrant l'égalité des droits qu'elles réclamèrent par la guerre sociale, et qu'après une sanglante résistance il fallut leur accorder. Ces deux buts étaient grands ; il était sage et patriotique d'y tendre par une réforme de la législation. C'est ce que voulurent les Gracques. Ils échouèrent contre l'avarice et l'orgueil de leurs ennemis. Pendant les cinq premiers siècles de Rome, j'admire beaucoup l'aristocratie romaine, la fermeté et la suite de ses desseins, la hauteur de son courage dans les périls ; mais dès lors on remarque en elle ces deux défauts, l'orgueil et l'avarice. Quand, à côté des vieilles races, viennent se placer les grandes existences financières, cet orgueil ne diminue pas, et cette avarice tourne à l'avidité. Le plus honteux de ces deux défauts, l'avarice, put seul fermer les yeux à l'équité, à l'opportunité des lois agraires, et l'orgueil aux avantages de la proposition de Caius en faveur des Italiens.

Les Gracques n'étaient donc, point des factieux ; en voulant introduire légalement dans la constitution romaine des améliorations nécessaires et qui seules pouvaient la faire vivre ; ils étaient des novateurs éclairés et des conservateurs hardis. S'ensuit-il que tous les détails de leur conduite aient été irréprochables ? Qui est irréprochable dans les luttes civiles ? L'opiniâtreté de la résistance irrite et entraîne parfois trop loin. La plus grande faute de Tiberius fut de faire déposer par le peuple son collègue Octavius. La plus grande faute de Caius fut d'aller rejoindre Fulvius Flaccus et les insurgés de l'Aventin. Leur excuse est dans la nécessité, qui peut être une excuse, mais n'est jamais une justification. A faire autrement, il y allait pour l'un du succès de son noble et utile dessein ; pour l'autre, de la possibilité de vivre. N'importe, je ne les justifie point ; mais quand je compare l'ensemble de leur conduite avec celle des ennemis qui assassinèrent l'un et forcèrent l'autre à mourir, sans pouvoir les accuser d'aucun crime, j'aurais peine à comprendre comment le nom des Gracques, déjà dans l'antiquité, était le synonyme de factieux :

Quis tulerit Gracchos de seditione querentes ?

Qui pourrait supporter les Gracques se plaignant de la sédition ?

si je ne voyais de nos jours certains préjugés nationaux et populaires tout aussi peu fondés, et qui, les événements aidant, menacent de passer dans l'histoire.

Ce furent aussi les événements et les circonstances qui établirent l'injuste lieu commun sur les Gracques, lieu commun que du reste n'ont admis ni Salluste ni Plutarque ni complètement Appien. Les Gracques furent vaincus, ce qui est toujours une preuve qu'on a été coupable aux yeux de la partie aveugle de la postérité. Les annalistes et les auteurs de mémoires où puisèrent les historiens étaient presque tous des patriciens. Les principaux écrivains romains appartenaient au parti qui triompha par la mort des Gracques. Tite-Live prend

¹ Cicéron, *pro Sest.*, 67.

toujours en main la cause du patriciat par un reste de républicanisme qui, sous Auguste, le destructeur de la république, le niveleur par le despotisme, lui fait honneur. Cicéron, homme nouveau, parvenu par le talent, et dont l'ambition était de représenter et de conduire l'aristocratie, n'a garde d'en combattre les préjugés. Celui qui était si glorieux, et avec raison, d'avoir sauvé l'État par un coup dont la légalité lui était contestée, se croyait obligé de défendre les répressions qui ressemblaient en apparence à la sienne. Il ne trouve d'indulgence pour les Gracques que lorsque, combattant une loi agraire proposée par le tribun Rullus, il tient à ménager César, qui en est un des principaux auteurs, et dont Ri lus est l'instrument. Sous l'empire, toute lutte contre l'autorité fut regardée comme un crime. La rhétorique, docile de sa nature, amplifia complaisamment le thème de la servitude, et c'est ainsi que s'est transmis de siècle en siècle une fausse vue de l'histoire des Gracques, contre laquelle Niebuhr, qui n'était point révolutionnaire, a eu la gloire de protester. Pour moi, venu après lui sur le Capitole et sur l'Aventin, j'y ai trouvé le souvenir pathétique de son récit de la mort des Gracques, que je lui ai entendu faire autrefois dans ses cours à Bonn, et qui, trente ans après, m'est encore présent à Rome.

Il y avait à Rome, dans le portique de Metellus, qui devint le portique d'Octavie, une statue, avec cette inscription : *A Cornélie, mère des Gracques !*¹ La vertueuse sœur d'Auguste fut digne d'abriter sous le portique qui avait reçu son nom la vertueuse mère des Gracques. La fille des Scipions était représentée assise, sans doute dans cette noble et calme attitude qu'on a donnée depuis aux Agrippines, dont la première n'eut pas une âme moins forte et moins fière que la sienne. Je voudrais que cette statue existât encore, pour chercher dans ses traits la clef de cette grande âme, où durent se passer bien des luttes entre les opinions de la fille des Scipions et les sentiments de la mère des Gracques.

Dès leur enfance, elle éleva ses deux fils, qu'elle nommait ses joyaux, pour de grandes choses. *M'appellera-t-on toujours, disait-elle, la fille des Scipions ? Ne m'appellera-t-on jamais la mère des Gracques ?* Après la mort de Tiberius, elle voulut détourner son frère Caius de la même entreprise. Ce n'était pas la douleur de la perte d'un fils ou la crainte d'en perdre un autre qui pouvait faire fléchir l'âme de leur mère ; mais elle s'appelait Cornélie, elle était de la hautaine race des Cornelius ; ses traditions de famille, les opinions de son entourage, lui faisaient condamner les projets de ses fils. Elle ne voyait dans celui de Caius Gracchus que le désir de venger Tiberius. *A moi aussi, lui écrivait-elle, rien ne semble plus beau que de se venger de ses ennemis, quand cela se peut faire sans que la patrie périclite ; mais si nous ne pouvons le faire qu'à ce prix, il vaut mille fois mieux que nos ennemis soient, épargnés, et que la patrie ne périclite pas.* Dans ses inquiétudes de patricienne et de mère de famille, elle ajoutait : *Les entreprises téméraires de notre famille n'auront-elles pas un terme ? Où nous arrêterons-nous ? N'avons-nous pas assez agité et ébranlé l'État ?* Gracchus eût pu lui répondre : *Ma mère, je veux l'affermir et le sauver.*

Mais les scrupules aristocratiques de Cornélie ne l'empêchaient pas, le jour où Caius était en danger, de faire venir de la campagne des clients pour le défendre. Et quand ses deux fils eurent succombé, les scrupules de parti et de race s'effacèrent devant le respect de son deuil, et elle adopta sans réserve leur cause, lorsqu'elle eut échoué.

¹ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 14.

Après la triste fin de Caius, elle se retira dans une villa près du cap Misène, non loin de Litterne, où son père était mort dans un volontaire exil. Là, elle refusa d'un Ptolémée, qui lui offrait de l'épouser, le titre de reine d'Égypte. Elle y menait une existence grande et hospitalière. On venait de partout la visiter, l'entendre retracer le genre de vie de son père l'Africain, et raconter les actions et la mort de ses fils avec une fierté qui ne lui permettait pas les larmes, *non plus*, dit Plutarque, *que si elle eût raconté quelque ancienne histoire*. — *Les petits-fils du grand Scipion*, disait-elle, *étaient mes fils*. Et, faisant allusion au très saint Capitole et au bois de la déesse Furina, au delà du Tibre : *Ils méritaient de tomber dans ces lieux consacrés, car ils sont morts pour une cause sublime, le bonheur du peuple romain*. Quand on la plaignait, elle, mère de douze enfants, de les avoir presque tous perdus, elle répondait : *Jamais je ne pourrai me dire malheureuse, car j'ai enfanté les Gracques*.

XVI – MARIUS ET SYLLA.

Quand Caius Gracchus, a dit Mirabeau, tomba sous le fer des patriciens, il ramassa une poignée de poussière teinte de son sang et la lança vers le ciel ; de cette poussière naquit Marius. La phrase un peu emphatique de Mirabeau est historiquement vraie. Les patriciens n'avaient rien voulu céder aux Gracques et ils furent décimés par Marius. La lutte changea de nature. On ne se combattit plus seulement avec des lois, mais encore avec des proscriptions.

Marius, c'était la plèbe incarnée ; inculte, impitoyable, formidable comme elle, il avait quelque chose de Danton, si Danton eût été soldat. Ses traits exprimaient, sans doute comme ceux de Danton, cette puissante et violente nature. Nous n'en pouvons juger par aucun portrait de Marius¹.

Plus heureux que nous à cet égard, Plutarque avait vu, à Ravenne, une statue en marbre dont les traits répondaient bien à la rudesse et à l'âpreté du caractère de Marius.

Caius Marius était né près d'Arpinum² dans le pays des Volsques. Il était de cette race de montagnards appartenant à la même famille de peuple que les Sabins ; il en eut la vigueur et la dureté. Comme Caton, Marius est un vieux Sabin ; mais, venu quand le meurtre des Gracques a rendu toute conciliation avec le passé impossible, il emploiera sa vigueur non à conserver ou à réformer, mais à détruire. Les Gracques voulaient organiser la démocratie, Marius la vengea.

Il n'avait que deux noms³, comme la plupart des hommes de race sabellique. Les dédains patriciens ont exagéré l'humilité de son origine. Un paysan, même alors, eut pu difficilement épouser la tante de César, une femme de la famille des Jules la plus noble de Rome⁴.

Ceux des patriciens, qui sentaient qu'il fallait donner un cours à l'irruption démocratique, adoptaient parfois quelque plébéien dans lequel ils remarquaient un mérite dont ils se faisaient les promoteurs ; c'est ainsi qu'un Valerius avait adopté et poussé Caton ; un Metellus fit de même pour Marius.

Son talent pour la guerre avait été reconnu et signalé par un autre patricien bien illustre, Scipion Émilien, sous lequel Marius servait en Espagne, et qui, comme on lui demandait quel général pourrait lui succéder un jour, répondit en mettant la main sur l'épaule de Marius encore inconnu :

Peut-être cet homme-là.

En effet, le vrai génie de Marius était le génie de la guerre. Il ne fut jamais orateur à Rome où tout le monde l'était plus ou moins. Intrépide soldat sur le champ de bataille, les agitations du Forum le troublaient. Il y a d'autres

¹ Le buste du Vatican (*M. Chiar.*, 511 A) fait pendant à un prétendu buste de Caton non moins grotesque. Ce n'est ni Marius ni Caton : les deux bustes se ressemblent ; Marius et Caton ne pouvaient se ressembler. La statue du Capitole a une physionomie trop débonnaire pour rappeler celle dont parle Plutarque ; le Marius de la villa Albani porte des moustaches et a l'air d'un sot, ce que Marius n'était point. Aucun des portraits de Marius ne ressemble aux médailles, dont au reste l'authenticité est peu sûre ; l'auteur de l'Iconographie romaine le donne d'après une pâte de verre qu'il dit unique et ne croit pas plus ancienne que le deuxième siècle de l'ère chrétienne.

² A *Cereatae*, une inscription où il est parlé des *Cereatini Mariani*, et qui a été trouvée au couvent de Casa Mari, entre Veroli et Arpinum, porte à croire que la tradition qui a donné à ce couvent son nom, *Casa Mari*, peut avoir quelque vérité.

³ Le nom de Marius paraît avoir quelque ressemblance avec celui d'une nymphe Marica à laquelle était consacré le marais dans lequel Marins lui-même se cacha près de Minturne. (Velleius Pat., II, 19.)

⁴ Marius n'était pas proprement un paysan ; il était né dans une ville et avait été élevé dans une ville, Arpini altus. (Salluste, *Jugurtha*, 63.)

exemples de ce contraste : si le vainqueur de cent batailles a eu peur une fois dans sa vie, c'est au conseil des Cinq-Cents. La politique de Marius, tour à tour rusée ou violente, n'eut jamais de grandeur. Il ne servit d'autre cause que celle de son ambition. Parti d'en bas, il voulut s'élever. Marius, que n'avait point atteint les lumières de la philosophie grecque, était comme le sont aujourd'hui les brigands des montagnes d'Arpino, sanguinaire et dévot. Une devineresse, probablement juive, appelée Marthe, qu'il menait toujours à sa suite, lui avait promis, disait-on, qu'il serait sept fois consul. Il marcha résolument vers son septième consulat à travers le sang des ennemis et des Romains.

Ce qui prouve que le terrible soutien du parti démocratique n'avait dans le principe aucune opinion politique arrêtée, c'est que l'un des premiers actes publics du futur chef de la démocratie romaine fut de s'opposer énergiquement à la proposition d'une distribution de blé, sans doute à l'instigation des Metellus qui l'avaient fait nommer tribun et de l'influence desquels il attendait alors son avancement.

Mais bientôt il traita le sénat et les Metellus avec l'insolence d'un parvenu sentant sa force, à la suite d'une sorte de réforme électorale assez singulière qu'il avait voulu introduire pendant son tribunal.

Il s'agissait des ponts sur lesquels on passait pour aller voter.

Marius voulait qu'on fit ces ponts plus étroits¹. Sans doute pour prévenir la fraude que l'affluence et la confusion pouvaient occasionner. Cette mesure était toute semblable à celles qu'aujourd'hui, en France, les électeurs sont obligés de prendre pour assurer la sincérité du vote ; il fallait qu'elle fût efficace, car elle déplut grandement au parti aristocratique. Les consuls décrétèrent qu'aucun changement ne serait fait aux ponts, et mandèrent Marius dans la Curie. On espérait l'intimider, mais Marius n'était pas timide. Il entra dans la Curie, comme il serait entré au Forum, et menaça les consuls de les faire arrêter s'ils ne retiraient le décret ; L. Metellus, un des consuls, ayant exhorté son collègue Cotta à le maintenir, Marius appela un serviteur des tribuns qui se tenait hors de la salle et lui donna l'ordre de conduire Metellus en prison. Ce jour-là, le Sénat dut regretter les Gracques.

Malgré cette insulte de son protégé, le frère de ce Metellus le choisit plus tard pour son lieutenant et l'emmena en Afrique où il allait combattre Jugurtha. Sans doute les talents militaires de Marius, dont le consul sentait qu'il avait besoin pour vaincre un tel ennemi, le faisait passer sur l'insulte. Marius avait montré en Espagne ce qu'il valait en rétablissant la discipline dans l'armée et en exterminant les brigands dont le pays était infesté. On nommait sans doute ainsi des *guérillas* faisant la guerre de montagnes. Venir à bout de brigands ordinaires n'aurait pas fait tant d'honneur à Marius.

En Afrique, le lieutenant et le général ne vécurent pas longtemps en bonne intelligence. Imaginez sous l'ancien régime, placés dans le même rapport, un officier de fortune et un grand seigneur. Marius demanda un congé pour venir à Rome briguer le consulat. *Tu peux attendre, répondit impertinemment l'aristocrate romain, il sera temps pour toi d'être consul avec mon fils.* Marius partit, vint à Rome et fut consul. Le tout sans permission.

Auparavant, il avait échoué pour l'édition et avait eu beaucoup de peine à emporter la préture ; Marius dut être bien irrité et bien aigri par les obstacles

¹ Cicéron, *De legg.*, III, 17.

qu'apportait à son ambition le mépris de ces nobles qu'il méprisait. *Ils méprisent ma nouveauté*, lui fait dire Salluste, *et moi leur incapacité... Tous les hommes sont égaux par nature ; le plus noble, c'est le plus vaillant... S'ils me méprisent, ils méprisent leurs aïeux, dont la noblesse a commencé par ce qui fait la mienne le mérite*¹.

Quand Marius disait ces choses de sa forte voix à la tribune, le Forum devait trembler d'un tonnerre d'applaudissements.

Marius, homme nouveau, se vantant de son origine, accusant et bafouant les nobles de naissance et de fortune, était l'idole du peuple ; les paysans et les ouvriers que nous rencontrerons souvent dans les scènes orageuses du Forum, quittaient leurs travaux pour lui faire cortège. Dans le champ de Mars, les centuries nommèrent Marius consul, et dans le Forum les tribus lui conférèrent le commandement de l'armée d'Afrique, le dispensant de tirer au sort, comme c'était l'usage entre les consuls, la province qui devait lui échoir en partage, et malgré une décision du sénat qui avait donné la Numidie à Metellus.

Ce fut une grande satisfaction pour son orgueil blessé d'aller prendre ce commandement et de l'enlever à Metellus qui s'éloigna avant son arrivée pour éviter l'humiliation de le lui remettre en personne.

Marius composa son armée de tout ce qui se présenta, enrôla force prolétaires et même des esclaves. Il commença la guerre en brûlant les villes et tuant les prisonniers. Mais Jugurtha, tantôt attaquant l'ennemi, tantôt s'enfonçant dans le désert², était insaisissable, comme le fut longtemps Abdel-Kader. Une secrète négociation s'ouvrit avec Bochus, prince numide qui, après bien des tergiversations, livra Jugurtha. Cette négociation fut conduite avec beaucoup d'adresse par un jeune patricien auquel Marius l'avait confiée, et qui prétendit en avoir tout l'honneur. De ce moment date la rivalité qui devait plus tard mettre aux prises Marius et ce jeune patricien. Il se nommait Cornelius Sylla.

Jugurtha fut amené prisonnier à Rome. Il y était déjà venu et la visite qu'il y avait faite se lie trop aux événements du Forum et de la Curie pour ne pas être racontée dans cette histoire.

Jugurtha était un Numide qui avait servi dans l'armée romaine, un barbare civilisé, ce qui est la pire espèce de barbares. Nul ne connaissait mieux la corruption qui avait pénétré dans les mœurs de la république. On peut dire qu'il l'exagérait. *Tout se vend à Rome*, disait-il, et il se croyait bien assuré d'y acheter un jugement favorable. Cependant il perdit son procès.

Ce procès entre des princes africains, débattu dans la Curie et le Forum romain, commença par l'accusation contre Jugurtha que le prince dépouillé, Atherbal, adressa au Sénat. Après que sa lettre eut été lue, de vifs débats s'élevèrent ; quelques-uns étaient indignés ; les sénateurs que Jugurtha avait gagnés prenaient hautement son parti. Parmi leurs adversaires les plus décidés, on remarqua avec étonnement Æmilius Scaurus. C'était un homme habile qui, trouvant les largesses du roi distribuées avec trop d'imprudence et d'éclat, ne voulut pas se laisser compromettre par elles. Mais son tour devait venir.

¹ Salluste, *Jugurtha*, 85.

² Salluste, *Jugurtha*, 74.

Bientôt on apprit que Jugurtha, au mépris de ses engagements, avait usurpé les terres d'un roi allié du peuple romain, pris la ville de Cirtha (Constantine), égorgé ce roi et avec lui des négociants romains.

Jugurtha avait des envoyés à Rome qui, admis devant le sénat, cherchaient à adoucir les esprits et à traîner les choses en longueur, selon les procédés encore en usage dans la diplomatie orientale. Mais le tribun Memmius dénonçait vigoureusement au peuple ces coupables lenteurs.

Jugurtha fit partir pour Rome avec son fils deux autres envoyés qui avaient pour instruction : corrompre tout le monde. *Omnes mortales pecunia aggrediendos*.

Cette fois, la vertu jusqu'ici intraitable d'Æmilius Scaurus, jugea qu'il était temps de céder. Il alla en Afrique intriguer avec Jugurtha, dont le consul Bestia accepta la soumission.

Ce fut une grande agitation à Rome ; en tout lieu, dans toutes les réunions¹, on discutait la conduite du consul ; les plébéiens étaient furieux, les aristocrates inquiets. Approuveraient-ils une si grande injustice, ou casseraient-ils le décret consulaire ?

On manda vers Jugurtha un honnête homme de l'austère gens Cassia. Celui-ci obtint du Numide qu'il viendrait se faire juger à Rome, lui donnant sa parole pour sauf-conduit.

Jugurtha parut au Forum dans un humble costume, fait pour exciter la commisération. Comprenant que, cette fois, son sort ne dépendait plus du sénat, il avait acheté un tribun.

Le peuple était animé de la plus violente colère. Les uns voulaient que l'on mit le roi numide en prison ; d'autres qu'il fût puni de mort. Memmius commença par calmer ces transports, puis somma Jugurtha, s'il voulait rentrer en grâce auprès du peuple romain de faire connaître ceux par les conseils desquels il avait agi. Car c'était à eux que l'indignation populaire en voulait plus qu'à lui. Le tribun Fabius défendit à Jugurtha de répondre. Malgré les menaces et les cris de la multitude furieuse qui remplissait le Forum et faisait mine de se jeter sur lui, Jugurtha ne répondit point, il avait acheté son propre silence. L'impudence triompha, dit Salluste, et le peuple se retira joué.

Jugurtha profita de ce répit pour faire assassiner, dans Rome, un prétendant numide qu'on voulait lui opposer ; puis il partit renvoyé par le sénat, en disant : *Ville vénale , tu n'attends qu'un acheteur*. Jugurtha avait encore trop bonne opinion de Rome, car elle devait se livrer pour rien.

Tel avait été le premier voyage de Jugurtha à Rome.

Il y revenait, cette fois, en captif et destiné à une mort qu'il avait bien méritée. On réserva son supplice pour le triomphe de Marius ; après qu'il y eut figuré avec ses deux fils, tout près de ce Forum, où son impudence avait bravé la colère du peuple romain, il fut plongé nu dans le cachot souterrain de la prison Mamertine. C'était le 1er janvier. L'Africain ne fut sensible qu'à la température, et s'écria : *Romains, vos étuves sont froides*. Il ne dit plus rien et mourut de faim au bout de six jours.

De quoi pouvait-il se plaindre ? On le traitait comme les vestales qui avaient failli. Les Romains n'étaient pas barbares seulement pour lui.

¹ Salluste, *Jugurtha*, 30.

Mais une plus grande gloire que celle de la défaite ou de la prise de Jugurtha attendait Marius. Il allait repousser la première invasion des peuples germaniques.

Les peuples celtiques ne donnaient plus d'inquiétudes. En Italie, les Gaulois étaient devenus Romains ; au delà des Alpes, ils étaient : sur la défensive ; les armes romaines pénétraient dans la Gaule méridionale, où deux colonies, Aix et Narbonne, venaient d'être fondées. A ce commencement des conquêtes dans la Gaule, se rattachait l'arc de triomphe élevé à un Fabius, vainqueur des Allobroges¹, et son triomphe avait été mérité par un combat important livré, sur les bords de l'Isère où vont nous ramener les victoires de Marius, non seulement aux Allobroges, mais encore à la puissante nation des Arvernes, combat qui assura la Gaule méridionale aux Romains.

Mais derrière les populations celtiques, au bord du Danube comme au bord du Rhin, était l'immense armée des nations germaniques destinées à détruire l'empire romain, et qui, pour la première fois, apparurent formidables au temps de Marius.

L'Italie était sérieusement menacée : les Teutons et les Cimbres² venaient fondre sur elle ; plusieurs généraux avaient été battus ; à Rome, l'exaspération populaire était au comble : le peuple voulait faire condamner à mort, Caepion, un de ces généraux. Un tribun ayant osé, à l'instigation des patriciens, intercéder contre ce jugement, fut chassé du Forum.

La marche des Cimbres et des Teutons était la migration d'un peuple avec femmes et enfants, demandant des terres pour s'établir. Après avoir rôdé sur la frontière du monde romain, depuis le Danube jusqu'à l'Èbre, les deux nations, qui avaient fait leur jonction à Rouen puis s'étaient séparées, furent écrasées par Marius : les Teutons près d'Aix en Provence, et les Cimbres près de Verceil, en Piémont. Le grossier plébéien devenu consul sauva deux fois Rome.

Des vestiges de la défaite des Teutons subsistent encore aujourd'hui en Provence ; qu'on permette à un Français de quitter Rome un moment pour la France et de suivre les traces de Marius dans cette Provence que ses souvenirs et ses ruines font si romaine.

Pour tenir ses soldats en haleine par le travail et pour faciliter l'arrivée des transports qui lui étaient envoyés d'Italie, Marius avait creusé, parallèlement au Rhône, un canal appelé **fossa Mariana**. Ce canal avait seize milles de longueur ; il formait comme un bras artificiel du fleuve et s'en détachait à un mille au-dessus de l'embouchure : il servait à éviter des bas-fonds où les bâtiments engraivaient. On suit encore la direction de la **Fossa** de Marius, et le village de **Foz** conserve la trace de ce nom. Sans nous éloigner de Rome, nous pouvons trouver un travail analogue au canal de Marius : le bras droit du Tibre, le seul navigable aujourd'hui, est un canal artificiel du même genre et créé dans le même but.

La plaine que couvrirent cent mille cadavres de Teutons, s'appela d'un nom hideux, la plaine de la **Pourriture** et a donné son nom au village de la **Pourrière**.

¹ L'**Arcus Fabianus**, érigé à l'endroit où la voie Sacrée débouchait dans le Forum.

² Les Cimbres étaient-ils des Celtes ? M. Mommsen (II, p. 170) me paraît très bien établir qu'ils étaient de race germanique ; on retrouve dans leur nom le mot **kampo** (ou **kamper**), guerrier en ancien allemand. Ceux qui les croient de race gauloise y retrouvent le nom des Kymris, peuple celtique ; on a beaucoup abusé des Kymris qu'on a été chercher jusque chez les Cimmériens. M. de Courson a montré que kymro chez les Gallois n'est pas un nom de peuple, mais désigne la condition d'homme libre. (*La Bretagne, du cinquième au douzième siècle*, p. 50.)

Enfin, chaque année les habitants d'une commune aux environs d'Aix gagnent processionnellement le sommet d'une colline, y font deux grands tas de broussailles auxquelles ils mettent le feu en criant : Victoire ! Cet usage lire bien probablement son origine des feux de joie que les habitants du pays allumèrent pour fêter leur délivrance ; la colline elle-même s'appelle sainte *Victoire*, la *victoire* de Marius est devenue une sainte chrétienne. C'est ainsi qu'à quelques lieues de Rome le sommet du *Soracte* s'est appelé saint *Oreste*.

Retournons à Rome, on nous attendent d'autres monuments de la double victoire de Marius. Ce sont d'abord *les trophées*¹, qui lui furent érigés sur le Capitole² et ailleurs ; ces trophées, abattus par Sylla, furent relevés par César que cet acte rendit très populaire. Aujourd'hui, au sommet de la rampe du Capitole, on voit deux trophées qu'on appelle trophées de Marius, ce que le caractère de la sculpture ne permet point d'admettre. Tout porte à croire qu'ils viennent d'une nymphée d'Alexandre Sévère³ dont un reste existe près de Sainte-Marie-Majeure.

La relation de ces trophées de l'empire avec les trophées qu'on avait élevés à Marius sur l'Esquilin, d'où ils ont été apportés au Capitole, n'en est pas moins certaine. On les avait érigés au temps de l'empire dans le voisinage de l'emplacement des trophées de Marius, sur l'Esquilin⁴, en mémoire de ces trophées⁵ ; nous le savons par la tradition qui avait perpétué le souvenir de leur origine⁶. Le monument dont ils faisaient partie s'appelait au moyen âge *Cimbrum*, et au quinzième siècle le Pogge les a vus en place⁷.

Si les trophées de Marius sur l'Esquilin étaient consacrés à l'exterminateur des Cimbres, ceux du Capitole l'étaient au vainqueur de Jugurtha⁸. Les trophées de la rampe du Capitole, bien qu'ils ne puissent être autre chose qu'une imitation des trophées élevés à Marius sur l'Esquilin, représentent à la lois et ses trophées de l'Esquilin et ceux du Capitole ; les premiers par leur origine, les seconds par le lieu où on les a placés.

¹ *Cujus bina tropæa in urbe spectantur*. Valère Maxime, VI, 9, 14.

² Ovide parlant de Cléopâtre, que César avait amenée à Rome, où l'on disait qu'il voulait la couronner :

*Fadaque Tarpeio conopia tendere saxo,
Jura dare statuas inter et arma Mari.*

Properce, IV, 11, 45.

³ Ch. Lenormant, *Rev. de Num.*, 1842, p. 332-39.

⁴ Selon Uggeri, Nibby (*R. mod.*, II, p. 608), ils y auraient été apportés du forum de Trajan.

⁵ De même, on en avait élevé d'autres sur le Capitole, au temps de l'empire diplômé de Domitien, cité par Canina (*Esp. top.*, p. 468), mais pas à la même place, près du temple de Fidès, lui-même voisin du temple de Jupiter, c'est-à-dire d'Araceli.

⁶ *In Esquilino monte fecit templa Marii quod nunc vocatur Cimbrum*. (Montfaucon, *Diar. It.*, cité par Canina, *asp. top.*, p. 137.)

⁷ *Ord. rom.*, II, 45, p. 941. Can., *Rom. ant.*, p. 455. *Templum ex manubiis Cimbricis a C. Mario factum in quo trophea ejus conspiciuntur*. (Le Pogge, *De Var. urb. Romæ*, p. 50.) Montfaucon et Le Pogge paraissent avoir confondu la nymphée d'Alexandre Sévère avec le temple élevé par Marius à l'Honneur et à la Vertu dont il sera parlé tout à l'heure. L'église de Saint-Julien, très voisine de la Nymphée, s'appelle San-Juliano ai Trofei di Mario (Beck., *Handb.*, p. 540). La place sur laquelle les trophées s'élevaient doit être l'*area Marianorum monumentorum*, nommée par Valère Maxime (II, 5, 6) avant le Vicus Longus, aujourd'hui via di San-Vitale, qui n'est pas loin de là.

⁸ Nous savons par Suétone (*César*, 11) que c'était la double destination qu'avaient les trophées de Marius, et par Plutarque que les trophées accompagnés de statues que Bocchus avait élevés à Sylla, étaient sur le Capitole (Plutarque, *Sylla*, 6). Marius, jaloux comme on sait de la prétention qu'avait Sylla d'être le véritable auteur de la capture de Jugurtha, dut ériger les siens sur l'emplacement même d'où il fit disparaître ceux de Sylla.

Marius, comme l'avait fait Marcellus, éleva un temple à l'Honneur et à la Vertu, sur le mont Capitolin, au-dessous de la citadelle¹. Il avait donné à ce temple peu d'élévation², non point par modestie, cette vertu n'était pas à son usage, mais dans la crainte que trop élevé il ne gênât les auspices qu'on prenait sur la citadelle, et que les augures ne forçassent celui qui l'avait érigé, tout Marius qu'il était, à le démolir.

Ces mots Honneur et Vertu peuvent étonner quand il s'agit de Marius, car Marius n'était ni un sage, ni un chevalier, mais il faut se rappeler ce que j'ai dit du sens qu'ils avaient chez les Romains : **Virtus**, c'était le courage, la force d'âme ; **Honor** exprimait l'investiture des fonctions publiques. Ni le courage, ni la force d'âme ne manquaient à Marius ; déjà plusieurs fois consul, l'**honor** ne lui faisait point défaut ; le plébéien parvenu par son mérite entendait comme l'avait entendu un autre plébéien, Marcellus, établir que les honneurs devaient toujours accompagner le mérite ; c'est ce que Salluste lui fait dire en propres termes. Marius l'avait dit, par le nom de son temple, avant Salluste.

Marius, après sa victoire sur les Teutons, avait refusé les honneurs du triomphe parce que les Cimbres étaient encore en Italie ; il triompha des Teutons et des Cimbres avec son collègue Catulus, qui l'avait aidé à vaincre ces derniers. Catulus était un patricien, homme de guerre médiocre, que le parti aristocratique voulait opposer à Marius. Catulus éleva aussi son trophée, non pas dans un lieu public, par l'assentiment populaire, mais chez lui, dans un portique orné des dépouilles des Cimbres³ qu'il fit construire à ses frais près de sa magnifique demeure du Palatin, élevée sur l'emplacement de celle de Fulvius Flaccus, l'ami du second Gracque. La maison de Flaccus avait été rasée par ordre du sénat, auquel il ne déplaisait pas sans doute qu'un des siens effaçât sous la splendeur de sa magnifique habitation et sous le luxe glorieux de son portique, le souvenir du tribun vaincu.

Catulus dédia aussi, sur le Palatin, un temple à la **Fortune de ce jour**⁴, ce qui, comme le dit Cicéron⁵, était une manière de désigner la fortune de chaque jour. Catulus avait bien raison de dédier un temple à la Fortune, cette Fortune était l'arrivée de Marius qu'il avait sauvé⁶.

Déjà Marius avait été cinq fois consul ; pour l'être une sixième il employa des moyens indignes de sa gloire, il s'associa avec deux démagogues de la pire espèce, Saturninus et Glaucias, qui parodiaient misérablement les Gracques et dont chacun avait assassiné son concurrent. Marius, nommé consul, servit d'abord leurs desseins par un acte de perfidie effrontée : Saturninus avait proposé que les sénateurs vinssent à la tribune affirmer par serment qu'ils se soumettaient à une loi dont il était l'auteur, Marius déclara dans la Curie qu'il ne prêterait point ce serment. Son but était de faire prendre le même engagement à

¹ Vitruve, III, 2, 5. Ceci indique l'emplacement du temple à l'est ou au sud-est, au-dessous de la roche Tarpéienne. Vitruve dit qu'il était **ad Mariana**, ce qui doit s'entendre je crois des trophées de Marius et détermine aussi leur emplacement.

² Festus, p. 344. C'était un petit temple (Vitruve, VII, 17.) l'appelle **Mariana Cella** ; cette expression prouve qu'il n'y avait qu'une **cella**. Marius n'avait pas respecté le principe religieux auquel on avait forcé Marcellus d'obéir, en faisant en réalité **deux** temples pour les **deux** divinités.

³ Il y plaça le taureau de bronze par lequel les Cimbres avaient coutume de jurer. (Plutarque, *Marius*, 45.)

⁴ *Base Capit.*, X. Ce temple donnait son nom à une rue, comme aujourd'hui les églises.

⁵ *De Legg.*, n, 19. Ce temple fut dédié de nouveau par Catulus, mais il remontait au moins à Paul-Émile. (Plin, XXXIV, 19, 5.)

⁶ Selon Plutarque (*Marius*, 27), c'est Catulus qui aurait décidé de la victoire ; mais il cite les Mémoires de Catulus (26) et, ceux de Sylla, qui à ce moment était lieutenant de Catulus, témoignages suspects de Partialité. Il convient du reste lui-même que toute la gloire de ce grand fait d'armes fut attribuée à Marius.

Metellus, qui le prit en effet. Peu de jours après, Saturninus appela les sénateurs à la tribune pour prêter le serment en question. Marius y parut ; on fit un grand silence et l'on se demandait ce qu'il allait dire. Marius n'hésita pas à violer, pour plaire au peuple, la promesse qu'il avait faite pour tromper le sénat, et il prêta le serment demandé par les tribuns.

La multitude applaudit bruyamment à ce parjure ; les patriciens présents baissèrent la tête et furent consternés. Tous les autres sénateurs jurèrent par peur ; Metellus, en dépit d'un plébiscite qui l'avait mis hors la loi pour avoir refusé de le faire, tint bon et ne jura point ; il fut forcé de s'exiler mais conserva l'honneur.

Après cette comédie en deux actes, joués l'un dans la Curie, l'autre dans le Forum, Marius en joua une autre dans sa maison. Saturninus s'était discrédité par ses violences ; pour ruiner une candidature de Q. Metellus, il l'avait fait assiéger par la populace dans le Capitole et avait fait égorger par elle A. Nonius, que le parti du sénat désirait voir nommer tribun ; les soldats de Marius, qui étaient mêlés dans toutes les émeutes populaires, avaient aidé le coup. Cependant les patriciens, ayant résolu d'abattre Saturninus, s'adressèrent à Marius. Saturninus vint aussi le trouver pour réclamer son appui. Marius le fit entrer par une autre porte sans que les envoyés du sénat en sussent rien. Incertain du parti qu'il devait prendre, il alla plusieurs fois d'eux à lui, les quittant tour à tour sous un prétexte de santé qu'on ne saurait indiquer ici. Cette anecdote, peut-être inventée, peint parfaitement la situation embarrassée et la politique indécise de Marius, résolu seulement sur le champ de bataille. Enfin, voyant le sénat et les chevaliers, les nobles et les riches décidés à se défaire de Saturninus, il consentit à les débarrasser d'un complice auquel il devait beaucoup. Tous les patriciens prirent les armes, même ceux qui étaient âgés et malades, ceux qui pouvaient à peine marcher¹, comme le vieux Scævola. Marius, appuyé sur une pique, se plaça devant la porte de la Curie pour la défendre², éprouvant sans doute une certaine joie et un certain orgueil à protéger ceux qui l'avaient dédaigné. Après un combat en règle dans le Forum, Saturninus et les siens se retranchèrent sur le Capitole. Marius ne tenta point l'assaut : le mont Capitolin, d'un accès si facile aujourd'hui, était alors très abrupte, comme on peut en juger là où l'on voit à nu la roche Tarpéienne ; il préféra réduire les insurgés en coupant les canaux par où l'eau pouvait leur arriver : c'était, je pense, les conduits de l'eau Marcia. L'un des révoltés voulait incendier le Capitole, les autres appelèrent Marius et se rendirent à lui. Marius les enferma dans la Curie, peut-être pour les sauver ; mais les patriciens vainqueurs escaladèrent l'édifice, démolirent le toit et assommèrent les prisonniers avec des tuiles, ne respectant pas plus le lieu des assemblées du sénat que leurs adversaires ne respectaient le sénat lui-même. Marius, si grand comme homme de guerre, se déconsidéra beaucoup dans les deux partis par le rôle double qu'il venait de jouer. Metellus ayant été rappelé de l'exil, Marius quitta Rome afin de ne pas voir la rentrée de son ennemi. A son retour, pour entretenir cette popularité qui allait s'amointrissant, il se fit bâtir une maison près du Forum, afin d'être toujours à la disposition du peuple ; elle devait se trouver à l'entrée de la Subura, quartier populaire où logea aussi César, probablement dans la maison de son oncle Marius.

¹ Cicéron, *Pr. Rab.*, 7.

² Valère Maxime, III, 2, 18. Valère Maxime, qui admire beaucoup trop en cette circonstance le dénouement de Marius à l'État, pour le rendre plus intéressant le représente comme accablé de vieillesse, *senio confectum*. Marius n'avait alors que cinquante-neuf ans.

La guerre sociale vint fournir à Marius une occasion de se relever de la triste situation que lui avait faite les indécisions de sa politique ; mais il y recueillit peu de gloire. Après la première campagne, il fut remplacé : le vainqueur des Cimbres vieillissait et devenait toujours plus impropre aux travaux de la guerre.

Mais il n'en voulait convenir ni avec les autres ni avec lui-même, et donnait un spectacle assez ridicule en venant chaque jour dans le champ de Mars partager les exercices des jeunes gens, pour faire croire qu'il était jeune aussi. Il finit par aller cacher sa mauvaise humeur dans une villa, près de Naples, tandis que son éternel rival Sylla se distinguait sur le théâtre qu'il avait été forcé d'abandonner. Cette première période de la guerre sociale qu'on appela guerre des Marses, et à laquelle prirent part les Samnites, les Campaniens, les Ombriens et les Étrusques, inspirait à Rome de grandes craintes. Tous les citoyens s'armèrent ; on forma avec les affranchis une sorte de garde civique pour la défense de la ville. Le corps du consul Rupilius Lupus, tué dans une défaite, ayant été apporté à Rome, y produisit une grande consternation ; les magistrats déposèrent la pourpre et prirent le deuil, le sénat ordonna que désormais les généraux seraient enterrés là où ils tomberaient, précaution qui montrait quels troubles on redoutait et à quels malheurs on s'attendait. Au commencement de la guerre, ce même Lupus avait découvert dans son armée des intelligences avec l'ennemi ; il s'en était suivi l'établissement d'une commission pour juger les traîtres et une véritable terreur à Rome.

Rome était en présence d'une haine plus profonde que celle d'Annibal, la haine de la révolte provoquée par l'oppression ; et qui produisait la fureur de la résistance. On a trouvé, près d'Ascoli, sur un des champs de bataille de cette guerre, des halles de fronde sur lesquelles sont gravés ces mots : Mars Vengeur ; Rome, touche, menaces de cette haine et réponse de cette fureur portées, avec la mort, d'un parti à l'autre et qu'en présence de ces missives homicides nous croyons entendre encore aujourd'hui¹. Cette insurrection, par laquelle l'Italie voulut s'affranchir du joug de Rome, a eu pour principal théâtre les âpres montagnes qui sont au sud et à l'est de l'horizon romain ; mais elle fut préparée dans Rome par des menées secrètes, et amena dans le Forum des scènes qu'il m'appartient de raconter.

Celui qui fut le chef de la première ligue sociale, Pompedius Silo, était venu s'entendre avec le protecteur des Italiens, M. Livius Drusus, et logeait dans sa maison. C'est dans cette maison qu'il menaça d'un air sérieux et avec une voix terrible M. Caton, enfant, de le jeter par une fenêtre, en dehors de laquelle il le tenait suspendu, s'il ne se déclarait favorable à la cause italienne, et l'enfant ne céda pas. M. Mérimée, dans son histoire si habilement retrouvée de la guerre sociale., cite avec raison ce fait comme une preuve du dédain des Romains pour les Italiotes, transmis par l'éducation et sucé avec le lait.

Cette maison, qui était à côté de celle de Catulus, sur le Palatin, qui passa aux mains de Crassus et de Cicéron², est une des plus historiques de Rome. C'est au

¹ On conserve au palais Barberini une inscription qui paraît se rapporter à la guerre sociale. C'est une réponse du sénat romain aux habitants de Tibur, après que ceux-ci s'étaient disculpés d'un tort envers Rome qui n'es point spécifié, probablement. d'avoir pris parti pour les alliés. Du reste, on ne peut agréer plus altièrement une justification. Nous savions, dit. le sénat, que vous ne l'avez point tait et n'étiez pas capables de le faire. *Quod scibamus ea vos... facere non potuisse, neque vos dignos esse qui faceretis.* (Nibby, *Dint.*, III, p. 972. Gruter, *Inscr.*, p. 499, n° 92). Cette inscription ne peut remonter, comme on l'a dit, à l'an de Rome 368, car le préteur qui promulgue le sénatus-consulte siège devant le temple de Castor, et en 368 il siégeait encore sur le Vulcanal.

² Velleius Paterculus, II, 14.

sujet de sa construction que Drusus prononça ce mot célèbre : *Je voudrais qu'elle fût construite de manière que chacun de mes concitoyens pût voir ce qui se passe chez moi*. Drusus y fut rapporté mourant et peut-être empoisonné, du Forum, où sa parole avait soulevé des tempêtes, et y fut assassiné un soir par une main mystérieuse. La vie comme la mort de cet homme singulier est une énigme ; celui qui appelait sur ses actions la lumière du grand jour, est enveloppé pour la postérité d'une ombre difficile à percer.

Ce qu'on entrevoit, c'est qu'en présence du déchirement qui menaçait la société romaine, Drusus se crut de force à le conjurer en donnant satisfaction à tous les partis, et que dans son orgueil il se flatta de pouvoir les dominer. Ce fut en France le rêve de Mirabeau. A la fois novateur et conservateur, champion des plébéiens et des italiotes, proposant une loi agraire et rendant aux sénateurs le droit de juger, Drusus fut un moment l'idole du peuple et l'espoir des patriciens, puis, comme il apportait dans un rôle qui eût demandé un art et des ménagements infinis, beaucoup de hauteur et de violence, il se vit délaissé du peuplé et du sénat, et eut recours à des manœuvres occultes qui ressemblaient beaucoup à de la conspiration. Distribuant les siens en groupes clandestinement rassemblés, usage qui, je crois, n'est pas perdu en Italie et existe peut-être même à Rome, il exigeait d'eux un serment qui fait penser à ceux qu'on attribue aux sociétés secrètes : *Je jure que j'aurai les mêmes amis et les mêmes ennemis que Drusus ; que je n'épargnerai ni bien, ni parent, ni enfant, ni la vie de personne, si ce n'est pour le bien de Drusus... que je ferai prêter ce serment à autant de citoyens que je pourrai. Bonheur ou malheur me vienne selon que j'observerai ou non ce serment*¹.

Avant d'en arriver là, Drusus avait compté, pour gouverner les patriciens, sur son audace et sur son éloquence, et, en effet, ils subirent d'abord la loi de ce protecteur insolent. Un jour il était à la tribune ; le sénat l'invita par un message à se rendre au lieu choisi ce jour-là pour son assemblée². *Que le sénat*, répondit Drusus, *viene dans la Curia Hostilia ; c'est plus près des Rostres et de moi*.

Cicéron nous a transmis une discussion orageuse du sénat entre l'orateur Crassus et le consul Philippe, ennemi personnel de Drusus, débat que la présence de celui-ci, et probablement son intervention, purent seules autant passionner. Il paraît que le consul, mécontent des complaisances du sénat pour Drusus, sur lequel les grands comptaient alors, avait porté son dépit dans le Forum et à la tribune. Crassus s'éleva violemment contre le consul et osa lui dire : *Si je ne suis pas sénateur pour toi, tu n'es plus pour moi consul... Si tu veux que je me taise, il faut m'arracher la langue, et quand tu l'auras arrachée, avec mon dernier souffle, ma liberté repoussera encore ton insolence*. Voilà comme on parlait dans la Curie romaine ; un consul insultait le sénat qui se confiait à Drusus et un sénateur bravait le consul qui avait mal parlé de Drusus et du sénat : les partis s'attachent avec emportement à ceux qu'ils croient pouvoir les sauver.

Les violences allaient encore plus loin dans le Forum. A quelque temps de là, Philippe interrompit Drusus pendant qu'il haranguait, et Drusus, au nom de la loi qui défendait d'interrompre un tribun, envoya un de ses clients arrêter le consul, ce qui fut exécuté si violemment que celui-ci eut le col tordu (*obtorta gula*) et que le sang sortit de ses narines.

¹ Diodore Sic., *Fr. Mai, Script. Ant. nova Collect.*, II, p. 116.

² C'est ce que veut dire *Curia* opposé ici à *Curia Hostilia*. Au temps de Drusus, il n'y avait pas d'autre Curie que la *Curia Hostilia*. Valère Maxime (IX, 5, 2) n'y a peut-être pas pensé.

Une autre agitation vint à quelque temps de là ensanglanter le Forum. Ceux qui prêtaient à intérêt, et qu'on appelait usuriers, n'avaient jamais été populaires à Rome, pis plus que ne le furent les juifs en Europe au moyen âge. C'étaient en général des patriciens, ce qui n'augmentait pas leur popularité. Les débiteurs se plaignaient que l'usure fut exercée dans des conditions contraires aux lois ; ils demandaient du temps pour payer. Le prêteur Asellio s'efforçait de concilier les parties et d'adoucir autant qu'il était possible le sort des débiteurs. Le Forum romain vit une émeute de plus, l'émeute de l'usure ; les créanciers, qui ne voulaient rien céder, tuèrent le prêteur en plein Forum, tandis qu'il offrait un sacrifice devant le temple de Castor, lieu célèbre dans l'histoire des agitations romaines. Le magistrat, jetant la coupe du sacrifice, allait chercher un asile dans le temple de Vesta, mais, bien que ce, temple fût tout proche, il ne put y arriver et il fut massacré dans un cabaret où il s'était réfugié. On avait cru qu'il était dans le cloître des vestales, et malgré la *clausura*, des hommes, ce qui ne s'était jamais vu, étaient entrés dans ce lieu révéré.

Rome prenait de plus en plus. la physionomie des guerres civiles ; pendant le tribunat de Drusus, on vit les étendards et les aigles dans les rues. En effet, la guerre civile approchait ; la haine, qui devait mettre les armes aux mains de deux chefs ambitieux, s'accroissait chaque jour et acheva de s'enflammer au sujet de l'expédition contre Mithridate, dont l'un et l'autre, désirait le commandement.

Malgré tous les efforts de Marius, Sylla, fut nommé consul ; la rage remplit le cœur du vieux plébéien, dont le sort était d'être toujours supplanté par l'aristocrate habile et heureux. Mais Marius ne se tint pas pour vaincu ; il s'entendit avec le tribun Sulpicius qui proposa une loi par laquelle les nouveaux citoyens, c'est-à-dire les Italiens, qui venaient de recevoir le droit de cité après la guerre des Marses, au lieu de voter à part, seraient répartis dans les trente-cinq tribus. Ces voix et celles des affranchis, qu'il proposait de faire voter aussi dans les tribus, pouvaient aider à former une majorité dont le tribun disposerait en faveur de Marius. Les anciens citoyens romains furent saisis d'une grande fureur en voyant le pouvoir passer à ces intrus, qu'ils méprisaient de tout leur orgueil ; on en vint aux coups, on se jeta des pierres dans le Forum. Les consuls, que le résultat des comices effrayait, multiplièrent les jours fériés, pendant lesquels les comices étaient suspendus ; mais Sulpicius ne tint compte de ces prescriptions surannées, il fit prendre à ses partisans des poignards pour s'en servir s'il le fallait, contre les consuls, puis déclara illégale, leur suspension des comices sous prétexte de fêtes et les somma de la révoquer. Un grand tumulte s'éleva dans le Forum, les poignards brillèrent et furent dirigés contre les consuls. L'un d'eux, Quintus Pompeius, disparut ; l'autre, Sylla ; se retira pour délibérer. Son gendre, fils de son collègue, ayant élevé librement la voix, fut tué par la populace, comme Tiberius Gracchus l'avait été par les patriciens. Sylla traîné, quelques-uns disaient s'étant caché dans la maison de Marius, que nous savons avoir été voisine du Forum, en fut ramené et contraint de révoquer la suspension des comices. Cela fait, il se hâta de rejoindre à Capoue l'armée d'Orient.

En son absence, le décret du sénat est cassé par les tribus et Marius est nommé par elles commandant de l'expédition contre Mithridate.

Sylla rassemble ses soldats et leu ; apprend ce qui s'est passé. Les soldats, craignant que l'expédition, où ils espéraient s'enrichir, ne leur échappe, tuent les lieutenants que Marius leur envoie et demandent à leur général de les ramener à Rome. Sylla marcha sur Rome à la tête de six légions. Tous les officiers, excepté

un seul, le quittent, épouvantés de cette attaque contre, la patrie ; mais les soldats sont moins scrupuleux et Sylla avance toujours. Aux députés que le sénat lui envoie et qui l'interrogent sur son dessein, il répond : *Je vais délivrer les Romains de leurs tyrans*, puis offre, sans entrer dans la ville, de s'arrêter dans le champ de Mars et de s'expliquer, en présence du sénat, avec Marius et Sulpirius. Ceux-ci, qui n'étaient pas encore prêts à se défendre, lui envoient d'autres députés pour lui demander d'établir son camp au cinquième mille, cette limite du territoire romain primitif, et d'y attendre la décision du sénat. Sylla y consent ; mais, les députés partis, il marche sur leurs pas et arrive sous les murs de Rome peu de temps après eux.

Sylla s'établit devant la porte du Cælius¹, Pompeius Rufus, l'autre consul, occupe la porte Colline ; une troisième division va s'emparer du pont Sublicius : la ville se trouve ainsi entre deux armées.

Sylla y pénètre par la porte Esquiline, une torche à la main et incendiant tout sur son passage. Il rencontre Marius sur le marché de l'Esquilin², près de Sainte-Marie-Majeure. La troupe de Sylla fléchit un moment ; Sylla saisit une enseigne et s'élançe en avant. Marius est obligé de reculer, et dans quel endroit I en présence de ses trophées de l'Esquilin qui lui rappelaient le temps où il remportait de pures victoires sur les ennemis de Rome ; aujourd'hui, il combattait des Romains et il était vaincu. Mais il fallait bien reculer, car un corps que Sylla avait lancé à travers la Subura pouvait lui couper la retraite. Parvenu à l'extrémité inférieure de ce quartier, dans le voisinage du temple de Tellus³, il tenta un dernier effort : il appelle à lui ceux qui combattent encore du haut des toits plats des maisons, dans le quartier populaire de la Subura où il devait avoir des partisans ; nul ne se montre, et il est obligé de fuir. Il traverse le Forum, le quartier étrusque, et va gagner la porte Trigemina, par où il pouvait atteindre Ostie et la mer. Cette porte, qui était restée fermée pour C. Gracchus, s'ouvrit pour Marius.

Arrivé à la voie Sacrée⁴, Sylla s'arrête, fait exécuter les pillards, distribue des postes dans toute la ville et passe la nuit à les visiter. Le lendemain, il monte à la tribune et harangue le peuple, dit que l'état déplorable de la république, troublée par des hommes turbulents, l'a contraint à faire ce qu'il a fait, rend au sénat l'initiative des lois et déclare que des comices par tribus on reviendra aux comices par centuries de Servius Tullius. Le pouvoir des tribuns est

¹ Appien (I, 58) dit *Τὰς χοιλίας πύλας*.

² Appien, *B. civ.*, I, 58. C'est le **Macellum Livianum** (par erreur *Liviani* de la *Notitia* et du *Curiosum*). Il est appelé aussi dans les bas temps **Macellum Liviae**, par une autre erreur selon Nibby (*R. Ant.*, II, p, 25). Nibby pense que ce marché avait été construit par Livius Salinator, et ne peut être le *Λιούϊον* dont parle Dion Cassius (LV, 8) ; celui-ci était un temple, *τεμένισμα*. Nibby croit que dans le passage de Dion Cassius il est question du temple de la Concorde élevé par Livie aussi sur l'Esquilin, mais dans un autre endroit. Tout cela est fort vraisemblable.

³ Plutarque, *Sylla*, 9.

⁴ On peut suivre sur mes plans tous les incidents de ce combat avec la plus grande exactitude. Sylla, entré par la porte Esquiline, rencontre Marius sur le forum Esquilin. Il fait descendre un corps de troupe vers la Subura par le Vicus Patricius (via Urbana) pour tourner l'ennemi et lui couper la retraite. Marius, voulant prévenir ce danger, se retire parallèlement en descendant la montée de la Subura (Santa-Maria in Selce), il s'arrête au temple de Tellus (Torre dei Conti) et livre un dernier combat aux deux divisions de Sylla dont l'une est sur son front, l'autre sur sa gauche ; en cet endroit il fait un dernier appel aux hommes libres et aux esclaves. Personne ne paraissant, sa troupe se disperse et, il fuit vers la route d'Ostie. Sylla occupe le Forum, le traverse et gagne la voie Sacrée ; là seulement il s'arrête et procède aux exécutions. Il n'est pas nécessaire de supposer, comme le fait Becker (*Handb.*, p. 525), qu'une partie de ses troupes a pris plus à gauche (via San-Matteo) et est entrée sur la voie Sacrée par son autre extrémité ; l'expression même d'Appien (59) : *Ἐς τὴν λεγομένην ἱερὰν δόσάν παήλθε*, semble indiquer que Sylla arriva vers la voie Sacrée de côté. Appien ne dit rien qui puisse l'aire supposer que Sylla ait fait ce long détour à gauche au lieu de poursuivre Marius dans la Subura. Si Marius n'eût pas eu Sylla devant lui il n'eût pas été vaincu.

considérablement diminué, trois cents nouveaux sénateurs sont nommés ; le triomphe du parti aristocratique est complet.

Le système des proscriptions commence. Douze des ennemis de Sylla sont déclarés ennemis de la république, et il est permis à qui les trouvera de les tuer. Pour la première fois, des têtes coupées sont attachées à la tribune.

Sylla fit déclarer par le sénat Marius ennemi de la patrie. Une seule voix s'éleva pour protester, c'était celle de l'augure Scævola : *Tu peux me montrer, s'écria-t-il, les soldats dont tu as environné la Curie ; tu peux me menacer de la mort, mais tu ne feras pas que pour un peu de vieux sang qui me reste, je déclare ennemi de Rome celui qui a sauvé deux fois Rome et l'Italie*¹.

Nous ne saurions suivre Marius caché dans les marais de Minturne, où il fut découvert, saisi et conduit nu, couvert de vase, une corde au col, dans une maison de la ville qui devait lui servir de prison ; là écrasant l'esclave timbre prêt à lui donner la mort, de ce mot si hardi dans la bouche du destructeur des Cimbres et dont la hardiesse même terrifia celui auquel il était adressé : *Oseras-tu bien tuer Marius ?* Marius fut médiocre et sanguinaire dans la politique, il fut grand dans la guerre, et le malheur lui inspira cette réponse à l'officier qui venait l'avertir qu'il eût à quitter l'Afrique ou que le gouverneur de la province serait forcé de le livrer ; « Va lui dire que tu as vu Marius fugitif, assis sur les ruines de Carthage. » Ce mot sublime a inspiré à Velleius Paterculus une phrase à effet² que Delille a assez malheureusement rendue.

Et ces deux grands débris se consolait entre eux.

Nous retrouverons Marius à Rome quand il y reparaitra avec des trésors de haine accumulés au sein de ces misères qu'il viendra venger.

Pendant que Marius errait par le monde et que Sylla faisait la guerre en Orient, Rome n'était pas tranquille.

La question du vole des nouveaux citoyens romains et de leur répartition dans les anciennes tribus, était toujours celle qui troublait le plus le Forum ; les nouveaux admis dans la cité créaient une plebs étrangère aspirant, par la parité absolue du vote, à l'entière égalité politique, comme l'avait fait autrefois la plebs romaine elle-même, et sur cette plebs nouvelle s'appuyaient volontiers les tribuns.

Il faut le dire à leur honneur, les anciens plébéiens ne se montraient pas toujours jaloux des droits accordés aux nouveaux ; souvent ils s'unissaient pour faire en commun la guerre aux aristocrates de naissance et de fortune, qui devenant de jour en jour moins dignes de gouverner la république, songeaient surtout à l'exploiter.

Attaqués par la violence, ceux-ci se défendaient par la violence ; on le vit dans les troubles qui éclatèrent à Rome pendant l'absence de Sylla et de Marius et préparèrent le retour de celui-ci.

Cinna, son partisan et l'un des consuls, se déclara le protecteur des nouveaux citoyens : l'autre consul, Octavius, le défenseur de ce qu'on appelait, un peu légèrement, les *honnêtes gens*. Il avait même avec lui une portion des plébéiens, ceux qui, aristocrates à leur manière³, voulaient, en reléguant les parvenus au

¹ Valère Maxime, II, 8, 5.

² *Cum Marius adspiciens Carthaginem, illa intuens Marium, alter alteri possent esse solutio.* (II, 19.)

³ Ceux qu'Appien (*Bell. civ.*, I, 64) appelle *les purs de la plèbe*.

titre de citoyen dans des tribus particulières qui voteraient après toutes les autres, rendre illusoire leur admission au droit de cité. Mais le plus grand nombre comprenait, malgré l'orgueil du préjugé national, qu'il ne fallait pas se diviser devant l'ennemi.

Les bandes des deux consuls se présentèrent dans le Forum armées de couteaux¹. L'emploi du couteau, qui joue un si grand rôle dans les querelles particulières des Romains modernes., ne paraît pas dans les altercations publiques des anciens Romains avant les Gracques ; jusque-là tout se bornait à des coups de poing ou de pierre, comme dans les élections anglaises et américaines. Il n'y a, selon moi, que demi mal dans ces façons un peu rudes de la liberté ; mais tout fut perdu à Rome le jour où le couteau intervint, comme tout le serait chez les modernes le jour où le fusil interviendrait dans la politique.

Octavius était resté dans sa maison, celle des Octavii, sur le Palatin². On vint lui dire que la plupart des tribuns s'opposaient au tumulte, mais qu'assiégés dans les Rostres, ils avaient peine à s'y maintenir. Octavius sort de chez lui et, descendant par la voie Sacrée au milieu d'un groupe très compacte, se précipite dans le Forum avec l'impétuosité d'un torrent ; il se jette à travers la multitude et la refoule devant lui. Appien remarque qu'en gagnant le temple de Castor, point toujours très important dans les émeutes, il évita de rencontrer Cinna³, ce qui me fait craindre que Cinna ne fût de l'autre côté du Forum avec ceux qui donnaient l'assaut à la tribune et aux tribuns ; mais la suite d'Octavius, moins modérée que lui, fond

sur les nouveaux citoyens, en tue un grand nombre et pousse le reste jusqu'aux entrées du Forum inondé de sang et rempli de cadavres⁴.

Cinna, désespéré, court à travers les rues, appelant les esclaves à la liberté, puis va soulever les villes qui avaient reçu récemment le droit de cité. Il est rejoint à Nola par des sénateurs, parmi lesquels on remarque les noms de Sertorius et du jeune Marius ; mais à Rome le sénat le dépose et lui donne pour successeur Lucius Mériula, d'une grande famille dont le nom est encore aujourd'hui celui d'une rue de Rome⁵.

Il va à Capoue, où était une partie de l'armée, se prosterner devant elle ; les soldats le relèvent et lui déclarent qu'il est consul. Il y a à Rome des élections d'empereurs qui ressemblent à celle-là.

¹ **Ξιφίδιον**, que l'on traduit, en latin par **Sica**, espèce de couteau ou de dague très pointue et à lame recourbée..., tenait lieu du couteau qu'a maintenant le bas peuple en Italie, couteau qui a à peu près la même forme et dont on se sert d'une manière analogue pour porter dans la région de l'abdomen, de bas en haut, un coup qui fait une blessure profonde. (Rich., *Dict. d. Ant.*, p. 581-2.)

² Appien, *B. civ.*, I, 61. Cette maison était sur le Palatin (Cicéron, *De Off.*, II, 39). Elle fut remplacée par la maison de Scaurus, qui passa aux mains de Clodius, et touchait à celle de Cicéron. Là naquit peut-être Auguste **regione Palatii** (Suétone, *Auguste*, 5). On la transforma en sanctuaire quelque temps avant sa mort. Il ne faut pas confondre ce **sacrarium** sur le Palatin avec le temple que Tibère n'avait pas terminé (Suétone, *Tibère*, 47) et qu'acheva Caligula (Suétone, *Caligula*, 21). Celui-ci était au bas et à l'angle du Palatin, puisque au-dessus passait le pont jeté par Caligula entre le Palatin et le Capitole. (*ibid.*, 22.)

³ Les gens d'Octavius étaient entrés par l'arc de Fabius puisqu'ils avaient suivi la voie Sacrée qui débouchait par cet arc dans le Forum. Les nouveaux Italiens étaient du côté de la tribune dont ils faisaient le siège ; leurs adversaires fondirent sur eux en traversant le Forum obliquement sur leur droite, tandis qu'Octavius était demeuré à gauche, occupant le temple de Castor et Pollux. Les entrées du Forum par où ces hommes, venus de la voie Sacrée, chassèrent les nouveaux Italiens, furent les issues qui existaient sur le côté nord du Forum où était la tribune, probablement au nombre de trois, chacune correspondant à un des trois Janus.

⁴ *Omnis hic locus*, disait plus tard Cicéron parlant dans le temple de la Concorde, d'où il pouvait montrer le Forum, *acervis corporum et civium sanguine redundavit*. (*Catilina*, III, 10.)

⁵ **Via Merulana**, près de Saint-Jean-de-Latran. La famille des Mériula devait habiter de ce côté, au moins dans les derniers temps de l'empire.

Les villes des alliés donnèrent des soldats et de l'argent à celui qui avait souffert pour leur cause. Pendant ce temps, à Rome, le parti aristocratique se prépare à la défense, fortifie la ville, lève des troupes et appelle Pompeius Strabo, le père de Pompée.

Pompeius arrive et campe devant la porte Colline. Cinna vient y camper à côté de lui. A ces nouvelles le vieux Marius accourt. Il débarque sur la côte d'Étrurie, au port de Télamon, qui s'appelle encore aujourd'hui *porto Telamone*, avec d'autres fugitifs et mille Numides, et parcourt les villes étrusques couvert de misérables vêtements, les cheveux en désordre ; il n'avait coupé ni ses cheveux ni sa barbe depuis qu'il avait fui de Rome. Marius promet son appui à la loi de Cinna et vient le rejoindre à la tête de six mille hommes. Trois camps se forment sur la rive droite du Tibre, le camp de Cinna et de Carbon en face de la ville, celui de Sertorius au-dessus, celui de Marius au-dessous, du côté de la mer ; Sertorius et Marius jettent des ponts sur le fleuve pour être maîtres des deux bords et affamer Rome. Marius prend et pille Ostie ; Cinna envoie des troupes du côté de Rimini pour arrêter les Gallo-Romains.

Sylla était en Asie ; les consuls, qui sentent l'infériorité de leurs forces, rappellent Metellus du Samnium, où il continuait la guerre sociale.

Les Samnites se prononcent pour Marius. Le tribun militaire chargé de la défense du Janicule, la citadelle de Rome, en ouvre clandestinement la porte à Cinna : Cinna entre dans la ville, mais les consuls accourent à temps, et il en est presque aussitôt chassé. Pompeius Strabo attaque sans succès la porte Colline, mais le ciel semble se déclarer contre lui, car le tonnerre tombe plusieurs fois sur son camp et lui-même est foudroyé. C'était du reste une perte médiocre pour le parti du sénat. Caractère indécis, comme son fils, il fut soupçonné de trahison. Il s'appelait le Louche (*Strabo*) ; sa conduite ressemblait à son nom. Le sénat le détestait¹ et quand on rapporta son corps à Rome, le peuple s'en saisit et le traîna dans la boue par les rues, comme il fit depuis pour Héliogabale.

Marius s'empare de plusieurs villes voisines de Rome, où des provisions de blé avaient été déposées, et s'avance par la voie Appienne. Marius, Cinna, Carbon, Sertorius, qui ont réuni leurs troupes, établissent leur camp à douze mille de la porte Capène. Octavius, Crassus et Metellus se retirent sur le mont Albain, prenant pour prétexte : la malaria, qui, cette année, coûta la vie à un grand nombre de personnes, mais ne faisait point quitter sa position à Marius ; en réalité, pour gagner du temps et voir venir les événements. Cinna envoie dans la ville des fétiaux promettre la liberté aux esclaves qui accourent en foule ; ils sont suivis de beaucoup d'hommes libres, les uns par crainte de la famine, les autres parce qu'ils étaient du parti de Marius.

Cinna porte son camp aux pieds des murs de Rome, dans le voisinage de la porte Capène. Tandis que les envoyés vont et viennent et qu'Octavius, dans le plus grand trouble, ne sait que résoudre, le sénat dépose Mérula, le consul qu'il avait nommé, et se borne à demander que Cinna s'engage à épargner la vie des citoyens. Cinna le promet à peu près ; ajoutant qu'Octavius, qui descendu du mont Albain était rentré dans Rome, par une autre porte, ferait bien de ne pas se montrer pour éviter quelque malheur. Cinna, comme consul, était assis sur la chaise curule ; Marius, debout à côté de lui, se taisait d'un silence terrible. Quand

¹ *Homo diis nobilitatique perinvisus* (Cicéron, fr. Cornèl., I, 27). Granius Licinianus, cet historien dont quelques fragments ont été retrouvés sous un double palimpseste, nous apprend pourquoi (p. 25-27, éd. Bonn.), en nous dévoilant les intrigues et les perfidies de Pompeius Strabo.

les envoyés l'invitèrent à entrer dans la ville, il répondit ironiquement . *Il n'est pas permis aux exilés d'y rentrer*. Aussitôt les tribus, assemblées dans le Forum, se hâtèrent d'abroger solennellement le décret d'exil rendu contre lui et contre les autres bannis.

A peine furent-ils dans Rome que les pillages et les massacres commencèrent. Octavius ne voulut pas fuir ; il se retira sur le Janicule avec quelques patriciens et quelques soldats fidèles, s'assit sur sa chaise curule, entouré des faisceaux et des haches consulaires. Comme les patriciens avaient attendu les Gaulois, il attendit les assassins. On vint lui annoncer qu'ils approchaient, il ne se leva point ; on lui offrit un cheval pour fuir, il ne daigna pas répondre¹. Sa tête fut coupée et attachée à la tribune, ainsi que celles d'un Antonius et d'un César, comme devait y être étalée celle de Cicéron par suite de la complicité meurtrière d'un autre Antoine et d'un autre Octavius, neveu d'un autre César.

Tous les hommes considérables du parti de Sylla furent, tes. ou se donnèrent la mort ; ceux qui de

MARIUS ET SYLLA. 369

mandèrent grâce ne furent pas épargnés. Marius répondit à son ancien collègue Catulus, qui l'implorait à genoux : « Il faut mourir 1 »Un autre, Q. Ancharius, se présenta devant Marius tandis qu'il sacrifiait au Capitole, espérant que la religion du lieu et du moment pourrait obtenir son pardon ; mais Marius, tout en continuant de sacrifier, le fit égorger par ses soldats dans le temple même de Jupiter. Il fut défendu d'ensevelir les morts. Quant aux esclaves affranchis, quelques-uns ayant abusé de leur liberté, Cinna en profita pour les exterminer jusqu'au dernier.

Marius vécut encore quelques jours, rêvant la guerre, craignant Sylla, voyant venir la mort, qui pour lui était une défaite, et s'enivrant pour s'étourdir, mais toujours plus avide de meurtre et immolant sans relâche de nouvelles victimes.

Marius fit sans doute disparaître du Capitole un groupe de statues en or où l'on voyait des Victoires portant des trophées et Jugurtha conduit captif par Sylla. Le roi numide Bocchus, après avoir livré Jugurtha, en avait fait hommage au peuple romain. Marius dut briser avec plaisir un monument de cette gloire de Sylla qui dès lors lui avait fait ombrage et qu'il retrouvait toujours. Ces joies de la vengeance furent données à un homme qui allait mourir. Marius eut tout juste le temps de faire massacrer ses principaux ennemis, d'exterminer les amis et de déchirer les lois de Sylla, enfin, selon la prédiction de la prophétesse juive et l'augure des sept aiglons qu'il avait un jour trouvé dans leur aire², d'être pour la septième fois investi du consulat. Quelques jours après il mourut, à soixante et onze ans, rassasié de jours, de gloire et de sang.

Si l'on en croit Valère Maxime (IX, 11, 2), le tribun Fimbria voulait que les funérailles de Marius fussent honorées par un sacrifice humain, suivant l'antique coutume que le combat funèbre des gladiateurs avait remplacée ; la victime était le grand pontife Scævola, fils de celui qui avait refusé à Sylla vainqueur de condamner Marius ; un des hommes les plus savants et les plus vertueux de Rome. Selon Cicéron (*Pr. Rosc. Am.*, 12), ce n'eût été qu'un cruel simulacre de l'immolation, Fimbria eût ordonné seulement qu'on blessât Scævola, pour que

¹ Selon Plutarque, il fut tué dans les rostres par des agents de Marius avant que Marius fut entré dans la ville. J'ai suivi dans cette partie le récit d'Appien, plus circonstancié et plus net que celui de Plutarque.

² Peut-être fut-ce une des raisons qui lui firent choisir l'aigle pour être l'enseigne romaine.

son sang coulât sur le bûcher de Marius ; mais ce ne fut pas assez pour Fimbria : plus tard le tribun fit un crime à Scævola de n'être pas mort, de n'avoir pas reçu le coup tout entier, raillerie féroce digne de Fouquier-Tinville concluant à la mort contre la maréchale de Noailles, qui était sourde, parce qu'elle avait conspiré sourdement. Cette accusation, dont les termes sont ceux qu'on employait en parlant des gladiateurs¹, fut intentée quelques années après à Scævola, qui, condamné pour ce fait étrange comme un gladiateur qui eût refusé de mourir, périt égorgé dans le temple de Vesta et couvrit la statue de la déesse de son sang². On voit que la **Terreur** de Rome eut aussi, mais en petit, ses massacres de prêtres.

Ce meurtre fut consommé sous le consulat du jeune Marius et de Carbon. Le jeune Marius mourut dans un égout de Préneste, et Carbon de la sale mort d'Héliogabale³. Fimbria, menacé de la colère de Sylla, se tua lui-même, après avoir assassiné le consul Valérius Flaccus, caché dans un puits ; Cinna fut égorgé par ses soldats. L'histoire de ces tribuns ressemble à celle des mauvais empereurs, dont le souvenir me revient à leur occasion mêlé à celui des tyrans de la Convention. Tous les monstres se ressemblent, et on ne saurait trop les flétrir les uns par les autres.

Je n'ai pu découvrir dans quel endroit du champ de Mars on éleva le tombeau de Marius ; il n'importe guère au reste de le, savoir, car ce tombeau ne garda pas longtemps ses cendres. Sylla fit jeter les restes de son ancien général dans l'Anio : c'est encore, dès cette époque, un procédé de la Rome impériale.

Marius est mort, cette grande et sauvage figure n'épouvantera plus Rome ; c'est Sylla qui, présent ou absent, la remplira : présent de sa puissance, absent de sa gloire.

Un des principaux intérêts de l'histoire romaine, surtout vue de près comme nous nous efforçons de la voir, en la suivant sur son terrain, en cherchant à la saisir dans sa réalité vraie, c'est que tout y est très simple et très caractérisé. Voici sur ce grand théâtre de Rome la démocratie et l'aristocratie aux prises, eh bien, jamais la démocratie, avec sa rudesse inculte, sa domination brutale, sa violence irrésistible et un fond de grandeur, ne s'est personnifiée dans un homme comme dans Marius, et nul ne personnifia jamais la hauteur, le dédain, la confiance superbe de l'aristocratie plus complètement que Sylla.

Sylla était un Cornélius, au premier rang par sa naissance, puisqu'il sortait de la gens Cornélia ; la famille des Sylla était, comme la famille des Scipions, une race d'autorité et de commandement. Le premier aïeul de Sylla que mentionne l'histoire fut dictateur⁴.

Au milieu du septième siècle, cette famille était pauvre, et Sylla ne commença pas la vie dans des circonstances brillantes ; il louait l'étage inférieur d'une maison et son loyer était d'environ six cents francs ; celui d'un affranchi, qui occupait l'étage supérieur, n'était moindre que d'un tiers⁵. Sylla, pour ses six cents francs, devait être fort mal logé.

J'ai dit que les Cornélius étaient Sabins d'origine ; Sylla avait le trait qui, encore aujourd'hui, caractérise les petites filles des anciens Sabins, les cheveux blonds.

¹ *Quod parcius telum corpore recepisset.* (Valère Maxime, IX, 11, 2.)

² Lucain, *Pharsale*, II, 126. Selon Velleius Paterculus (II, 26), dans la curie.

³ Valère Maxime, IX, 13, 2. *Donec caput ejus sordido in loco sedentis abscinderetur.*

⁴ P. Cornelius Rufinus, dictateur. L'an 420 de Rome.

⁵ Plutarque, *Sylla*, 1.

Le surnom de Rufus, ou Rufinus (roux) était héréditaire dans sa famille, et le nom même de Sylla paraît avoir eu la même signification en sabin¹.

Il n'y a point à Rome de portrait authentique de Sylla, non plus que de Marius ; le prétendu Sylla du Vatican n'a pas la longue et noble figure du Sylla des médailles ; c'est un bon homme assez fin et jovial. Sylla aimait la joie et même une joie grossière², mais, au milieu de ses orgies, il devait avoir un autre air que celui-là³. Nous savons qu'il existait à Rome des portraits de Sylla ; sa statue en or donnée aux Romains par le roi numide Bocchus, ne put être épargnée par Marius, mais on lui éleva plus tard, au temps de sa puissance, une statue équestre dorée, près de la tribune, comme pour exprimer qu'il en avait triomphé. La mémoire de Marius et celle de Sylla furent alternativement maudites ; leurs partisans ont dû, pendant qu'ils triomphaient, anéantir tour à tour les effigies des chefs du parti contraire, et ils ont été punis des proscriptions qu'ils décrétèrent par ces proscriptions mêmes dont l'effet a été d'anéantir leurs images.

Soutenu par l'aristocratie dont il faisait partie, Sylla eut moins de peine à s'élever aux honneurs que l'humble citoyen d'Arpinum ; la préture lui fut d'abord refusée par un motif qui peint bien les Romains d'alors et qui d'ailleurs se rattache à l'histoire des spectacles à Rome. Après la guerre contre Jugurtha, le peuple ne nomma pas Sylla préteur parce qu'il voulait le forcer à demander d'abord l'édilité pour qu'il donnât des jeux où l'on verrait paraître des lions d'Afrique ; il fut nommé l'année suivante et donna comme préteur les jeux désirés où parurent des lions qui avaient sans doute été la condition du vote : les choix de la multitude ont parfois d'étranges motifs.

Sylla, avant d'aller combattre Mithridate, avait fait une sorte de traité avec Cinna, le principal chef du parti de Marius. Celui-ci avait juré au Capitole, sur la pierre sacrée, qu'il n'agirait point contre Sylla en son absence ; puis, jetant la pierre, avait appelé sur lui la colère des dieux s'il manquait à son serment. La solennité de cette ancienne cérémonie pélasgique ne dut pas suffire pour rassurer Sylla, mais il était pressé de partir et il n'avait le temps de se brouiller avec personne.

Jusqu'à son départ pour l'Orient, la vie de Sylla est liée à celle de Marius ; il est son subordonné et son ennemi. Il ne fait pour son propre compte que la guerre civile. L'expédition contre Mithridate fonda sa gloire de capitaine et c'est en servant glorieusement la république qu'il se mit en mesure de l'opprimer ; ce que nous verrons se passer à Rome fut préparé en Grèce et en Asie. Mais cette expédition est trop lointaine pour entrer dans le plan de cette histoire⁴ ; Sylla ne lui appartiendra que lorsqu'il sera revenu à Rome.

¹ L'étymologie tirée de *sibylla* est très invraisemblable. La sil était une terre colorée employée dans la peinture (Plin, XXXIII, 56, 1-2), probablement, comme la plupart des terres colorées, une ocre jaunâtre. Le mot *silix* a la même racine : une espèce de silix est appelée par les naturalistes silix *blond*. Selon Plutarque (*Sylla*, 2), Sylla devait son nom à la blancheur de son visage. Le mot sabin qui voulait dire blond pouvait être pris pour blanc, par opposition aux cheveux de couleur noire. Le *gelb* germanique, *jaune*, a la même racine qu'*albus*, *blanc*. Un chef célèbre des Marses, peuple sabellique, s'appelait Popædius *Silo*, le Roux, comme plusieurs Syllas *Rufinus*. *Silo* a été confondu avec *simo*, du grec *simos*, qui veut dire à nez aplati ; d'où *simo*, aplatir, et *simius*, singe. *Sila* était le nom d'une partie du Brutium ; *Siler* ou *Silarus*, aujourd'hui *Sele*, le nom d'un fleuve du pays des Hirpins, deux contrées sabelliques.

² Il s'entourait de mimes, de bouffons, de courtisanes, et détacha souvent des terres du territoire public pour les donner à ceux qui l'avaient fait rire.

³ Le faux Sylla du Vatican (*Br. Nuov.*, 60) ne ressemble point aux médailles que fit frapper son descendant, Q. Pompeius Rufus.

⁴ Un seul fait s'y rattache. Pour subvenir aux frais de l'expédition, le sénat vendit les terres affectées aux dépenses du culte public et qui étaient situées aux environs du Capitole. Cette vente produisit neuf mille livres d'or. (Appien, *B. Mithrid.*, II, 22.)

Cependant les campagnes de Sylla en Grèce nous ramènent par les objets d'art qu'il en rapporta et par cet autre trésor, fruit encore plus précieux de ses victoires, les œuvres d'Aristote, destinées à exercer une si grande influence sur l'Occident et que l'Occident doit, jusqu'à un certain point, à Sylla, car c'est à Rome que fut faite par Andronicus de Rhodes la première bonne édition d'Aristote.

Le philhellénisme de Sylla est curieux à étudier parce qu'il est bien romain et offre ce mélange d'amour pour la langue, les arts, les lettres, les modes grecques et de dédain pour les Grecs eux-mêmes, qui perça dans Cicéron et que le superbe Sylla manifestait avec le sans-çon d'un général victorieux et la désinvolture d'un grand seigneur. Sylla savait le grec, il avait écrit ses mémoires en grec et signait quelquefois ses lettres d'un nom grec, Épaphrodite ; mais, pour fabriquer des machines de guerre, il coupait les arbres de l'Académie et du Lycée, il faisait chasser à coups de flèches les prêtres athéniens qui venaient le supplier d'épargner la ville, et quand les prêtresses de Minerve lui demandaient de l'huile, il leur envoyait du poivre ; il raillait les discours des députés d'Athènes qui avaient vanté les hauts faits de leurs ancêtres, leur disant : *Mes beaux harangueurs, retournez-vous-en avec toute votre rhétorique, car les Romains ne m'ont point envoyé ici pour apprendre ni pour étudier, mais pour défaire et dompter ceux qui se sont rebellés contre eux.* Enfin, après avoir brillé des édifices, inondé de sang les rues d'Athènes, il prononça ces mots célèbres : *Je fais grâce aux vivants en faveur des morts.*

Admiration pour les morts, peu d'estime des vivants, tel était aussi le double sentiment, envers les Italiens de nos jours, qu'apportaient à Rome beaucoup de voyageurs avant que les Italiens eussent montré dans ces dernières années qu'il faut, en admirant les morts, estimer les vivants.

Pendant les quatre années qui s'écoulèrent entre la mort de Marius et le retour de Sylla en Italie, les scènes tumultueuses cessent à Rome, parce que le parti populaire étouffe toute opposition ; ce que quelques-uns appellent l'ordre, c'est-à-dire la servitude, régnait. La disette et le besoin d'argent, qui en France firent créer les assignats, déterminèrent Flaccus à donner au sesterce de cuivre une valeur fictive quatre fois plus considérable que la sienne, la valeur du sesterce d'argent. On comprend quelle perturbation cette mesure dut jeter dans les fortunes. Ici encore, la république désorganisée préluait aux mesures désastreuses de l'organisation impériale, sans pourtant en égaler les inconvénients et l'immoralité¹.

Pendant que Sylla gagnait des batailles, on démolissait sa maison, on brûlait ses villas, on forçait sa femme Métella à s'enfuir avec ses enfants. Sylla laissa faire, mais quand il eut soumis la Grèce et vaincu Mithridate, il éleva une voix menaçante, se plaignit de sa maison rasée, de ses villas ravagées, de la persécution de ses amis et de son propre bannissement. Parlant déjà en dictateur, il annonçait une amnistie qu'il n'avait nul droit de donner et qui devait s'étendre à tous les honnêtes gens. Quand il eût dit vrai, cela ne l'engageait pas beaucoup ; mais selon le langage ordinaire des partis, les honnêtes gens c'étaient les amis de Sylla.

Le seul sentiment qui régnait dans Rome était pour les uns la terreur, pour les autres l'espoir de son retour. Comme il arrivait dans tous les moments d'anxiété,

¹ C'est ce qu'a très bien établi M. Fr. Lenormant (*Mémoire sur l'organisation économique et politique de la monnaie dans l'antiquité*, p. 182-5.)

les mauvais présages se multipliaient parce qu'ils étaient plus remarqués et qu'on était plus disposé à y croire. On disait qu'une mule avait enfanté, qu'une femme était accouchée d'un serpent. Un tremblement de terre renversa plusieurs temples ; enfin, le plus auguste, le plus sacré de tous, le Capitole, brûla.

Déjà, quand Marius et Sylla ne s'étaient pas encore déclaré la guerre, les prodiges avaient commencé ; des feux étaient sortis de terre près du temple de Laverne, déesse des voleurs, qu'on pourrait appeler la patronne de beaucoup de Romains de ce temps-là ; les devins étrusques avaient annoncé une de ces révolutions périodiques du monde indiquée par des feux ou des déluges et qui marquaient une nouvelle ère dans les choses humaines ; maintenant le Capitole était atteint par les flammes. Une nouvelle ère en effet commençait pour Rome au milieu de ces présages funestes et l'ère de Rome libre finissait, comme le Capitole, dans un incendie.

Le Capitole fut-il brûlé à dessein ? Tacite¹ l'affirme : «Alors, dit-il, un tel temple était incendié ! » Par qui le fut-il ? On l'ignore. Il convenait au parti vainqueur de terrifier les imaginations par une grande catastrophe. D'autre part, les furieux du parti démocratique étaient capables de tout. Plus tard, Catilina fut accusé d'avoir voulu brûler le Capitole pour jeter le trouble dans la ville, et il y avait alors dans Rome beaucoup de Catilinas.

Sylla, annoncé par tant de signes terribles, s'embarque pour l'Italie. Tout l'espoir de ses adversaires était dans les peuples contre lesquels on avait commencé la guerre sociale, et dont les plus redoutables, les Samnites, n'avaient pas déposé les armes. Sylla s'efforça de les gagner en promettant le maintien de tous les droits accordés aux Italiens ; mais son nom et son rôle faisaient de lui l'ennemi naturel de leur cause, et ils se joignirent aux chefs du parti populaire pour le combattre.

Cinna venait de périr, les deux consuls étaient Carbon et le jeune Marius, âgé de vingt-six ans. Rome n'opposait à Sylla qu'un nom.

Le jeune Marius alla s'établir dans la ville de Préneste, à l'entrée des montagnes, d'où il pouvait donner la main aux populations sabelliques, sur lesquelles il comptait pour résister à Sylla. Il emporta avec lui treize mille livres en or, enlevées aux principaux temples de Rome et notamment au Capitole, que l'incendie venait d'atteindre et dont la guerre civile dépouillait les débris². A Sacriportus, entre Préneste et Signia (Segni) fut livrée la première bataille contre Sylla ; les partisans de Marius et leurs alliés les Samnites furent défaits. Beaucoup de cadavres couvrirent la plaine de Pimpinara³.

L'armée en déroute voulut se réfugier dans Préneste ; on recueillit d'abord les fugitifs, mais Sylla parut derrière eux. Pour l'empêcher d'entrer, on ferma les portes, et un grand nombre de Romains et d'alliés furent massacrés au pied des murs. On hissa au moyen d'une corde Marius dans la ville, où put pénétrer aussi Pontius Telesinus, le chef des Samnites, le brave champion de l'indépendance italienne.

¹ *Fraude privata*. Tacite, *Hist.*, III, 72.

² Valère Maxime, VII, 6, 4. Pline, *Hist. nat.*, XXXIII, 5.

³ Ce lieu, appelé Sacriportus, au bord d'un canal, dans le pays des Volsques, n'a pas été déterminé avec certitude. Nibby (*Dint.*, III, p. 51), ne trouve de ce côté que la plaine de Pimpinara où ait pu se livrer une bataille à laquelle prirent part 100,000 hommes, et, en attendant que M. Rosa ait prononcé, il faut bien s'en tenir à l'opinion de Nibby.

Sylla avait bien promis de ratifier les concessions faites aux populations soumises, mais les vaillants Samnites ne voulaient pas se soumettre ; ils se défiaient du parti de Sylla, toujours contraire à leur cause, et puis la vieille inimitié des races sabelliennes et de la race latine les poussait à détruire Rome : la montagne voulait écraser la plaine.

Quoique de race sabellique, Sylla éprouvait pour les Samnites une haine égale à la haine qu'ils portaient au peuple romain ; tous ceux qui furent pris sous les murs de Préneste furent égorgés.

Lejeune Marius, assiégé dans cette ville, désespérant de son salut, ne voulut pas que ses ennemis dans Rome pussent se réjouir de sa mort : il fit parvenir au préfet de la ville l'ordre de rassembler le sénat sous quelque prétexte et de tuer quatre sénateurs, parmi lesquels étaient le frère de Carbon et le fils de ce Scævola qui avait pris si courageusement le parti de Marius en présence de Sylla. Deux furent mis à mort dans la Curie, un en en sortant, Scævola quand il venait d'en sortir, si cette version de sa mort est la vraie. On jeta les cadavres dans le Tibre, selon un usage qui s'établissait, dit Appien, de ne plus donner de sépulture à ceux qu'on égorgeait¹.

Sylla, qui, craignait une marche de quelque autre corps de l'armée alliée sur Rome, envoya ses troupes par plusieurs chemins occuper les portes, avec ordre, si l'on était repoussé, de se replier sur Ostie. Ces précautions prouvent qu'il n'était pas sans inquiétude sur le succès.

Enfin, Sylla laissant son armée hors de la ville, dans le champ de Mars, entra dans Rome non en vainqueur mais en citoyen soumis aux lois. Il ne s'amusa pas à proscrire, il était trop pressé d'aller combattre, mais il fit vendre les biens des partisans de Marius, presque tous en fuite, parce qu'il avait besoin d'argent.

Il alla en Étrurie livrer à Carbon, près de Clusium (Chiusi), un combat acharné mais douteux, puis revint faire tête aux Samnites, aux Lucaniens, aux Campaniens, qui, au nombre de soixante-dix mille hommes, marchaient sur Préneste pour délivrer Marius. Comme le remarque très bien M. Mérimée, Borne semblait revenir au temps où elle combattait à la fois l'Étrurie et le Samnium et, ce qui n'était pas alors, une partie de ses citoyens se trouvait du côté de l'ennemi.

Sylla occupa les défilés par lesquels les alliés avaient à passer pour venir au secours de Préneste ; ces défilés devaient se trouver quelque part dans la vallée du Sacco, la seule route à travers les montagnes et que le chemin de fer de Naples à Rome suit aujourd'hui. Marius, désespérant d'être secouru, après avoir tenté vainement de percer le corps de troupes qui l'assiégeait, se fortifia dans Préneste et attendit.

Carbon ordonna à Brutus Damasippus d'aller avec deux légions faire lever le siège de Préneste, mais ils ne purent déloger Sylla des défilés qu'il occupait, malgré les efforts d'une armée samnite. Cette armée et les troupes romaines, commandées par Damasippus, Marius et Carinas, firent un dernier effort contre les défilés, après que Carbon eut quitté l'Italie pour s'enfuir en Afrique ; cet effort échoua. Alors ils se portèrent sur Rome et campèrent à douze milles de la ville au-dessous du mont Albain.

¹ Appien, *B. civ.*, I, 88.

Ce n'était plus Préneste qui était le point disputé entre les deux partis, c'était Rome même ; c'était Rome qu'il s'agissait de couvrir et de sauver. Sylla quitta ses défilés et vint à marches forcées se placer devant la porte du Quirinal, la porte Colline. Telesinus et ses alliés romains l'y avaient précédé et s'étaient arrêtés à une demi-lieue des murailles, là où avaient campé les Gaulois après la bataille de l'Allia. C'est Telesinus et le Lucanien Lamponius Gutta qui étaient les vrais chefs de l'expédition ; les généraux du parti de Marius étaient devenus des émigrés servant contre leur patrie la colère de l'étranger ; leur cause disparaissait dans cette lutte entre la domination de Rome et l'indépendance de l'Italie soulevée contre elle : grand procès que ce jour allait décider.

Dès le matin, de jeunes patriciens, ayant à leur tête un Claudius, sortirent par la porte Colline et vinrent se briser contre une armée de cinquante mille hommes. Claudius fut tué. Alors un grand effroi se répandit dans Rome ; les femmes, poussant des cris, couraient épouvantées par les rues : soldats et vivres manquaient. On a peine à comprendre pourquoi les confédérés n'attaquèrent pas tout de suite, n'était cette hésitation qu'on ne pouvait s'empêcher d'éprouver en présence de Rome et qui avait arrêté un moment les Gaulois au même lieu.

Enfin, vers midi, on vit arriver sept cents cavaliers, envoyés en avant par Sylla, et bientôt Sylla lui-même avec son armée. Dès que les soldats eurent pris quelque nourriture, il les rangea en bataille devant le temple de Vénus, là où furent depuis les jardins de Salluste, entre la ville et l'ennemi. Sylla et Crassus, qui commandait l'aile droite, faisaient ce jour-là devant la porte Colline ce qu'avait fait Marius aux bords du Rhône et dans les champs de Verceil, il défendait l'existence de Rome.

Les Samnites et les Lucaniens avaient juré de la détruire, car, comme ils le disaient, tant que l'on n'aurait pas abattu le repaire¹, les loups ravisseurs de la liberté italienne seraient toujours dangereux ; ils voulaient étouffer la louve dans son marais. Il était quatre heures ; on conseillait à Sylla d'attendre au lendemain pour laisser reposer ses troupes, mais il comprit qu'il n'y avait pas un moment à perdre : il fit sonner les trompettes et, tournant le dos aux murailles, il s'élança sur l'ennemi.

L'aile gauche devait occuper le terrain que couvre aujourd'hui la villa Ludovisi. Cette aile, que Sylla commandait, plia. Monté sur son cheval blanc, Sylla s'efforçait d'arrêter les fuyards ; il ne put y parvenir. Un grand nombre de Romains, sortis de la porte Colline pour voir le combat, furent écrasés sous les pieds des hommes et des chevaux. Dans cette mêlée terrible, Sylla montra la plus grande intrépidité et courut les plus grands dangers. En vain tira-t-il de son sein le petit Apollon en or qu'il portait toujours sur lui comme une amulette, en vain il le baisa dévotement en lui adressant ces paroles qu'un *condottiere* romain du moyen âge aurait adressées à l'image d'un saint : *Apollon Pythien, n'as-tu élevé l'heureux Sylla à tant de gloire dans tant de combats que pour le conduire à sa perte et le faire tomber honteusement devant les portes de sa ville natale, aux yeux de ses concitoyens ?* Il avait encore une autre dévotion, la dévotion à Vénus, devant le temple de laquelle il combattait. Elle lui était apparue dans un songe combattant pour lui au premier rang² :

¹ Velleius Paterculus, II, 27.

Romanaque Samnis
Ultra caudinas speravit vulnera furcas.
Lucain, *Pharsale*, II, 137.

² Appien, *B. civ.*, I, 97.

Sylla ne put arrêter la déroute et se retira vaincu dans son camp. Si l'on n'eût abattu une sorte de herse¹, qui écrasa beaucoup de monde, une partie de ses soldats seraient même entrés dans la ville pêle-mêle avec les ennemis qui les poursuivaient. Mais l'aile droite, commandée par Crassus, avait battu l'armée des confédérés ; elle avait même repoussé la portion de cette armée qui avait fait reculer Sylla, car Crassus campait sur sa gauche, devant Autemme au confluent du Tibre et de l'Anio.

Le lendemain au matin, Sylla rejoignit Crassus sous les murs d'Antemme et prit cette ville, la première conquête de Romulus, qui touchait aux faubourgs de Rome et qu'après la conquête de l'Orient il fallait reprendre à l'ennemi. Il rencontra des hérauts qui lui demandèrent grâce pour trois mille hommes, prêts à déposer les armes. Sylla promit de l'accorder s'ils se présentaient à lui après avoir fait quelque mal à ses adversaires ; en effet, ils se jetèrent sur les leurs, et de chaque côté un grand nombre de combattants périt². Mais cette lâche déloyauté fut punie par la déloyauté de Sylla : malgré sa promesse, il les fit renfermer avec trois mille autres prisonniers dans la *villa Publica*, près du cirque Flaminien ; puis, ayant convoqué le sénat hors de la ville, dans le temple de Bellone, il s'y rendit. Comme il avait commencé à parler, on entendit les cris de six milles prisonniers³ que par son ordre on égorgeait dans la villa Publica⁴. Les sénateurs furent glacés d'effroi ; mais Sylla, sans montrer la moindre émotion, leur dit : « Faites attention à mon discours, et ne vous occupez pas de ce qui se passe au dehors ; ce sont quelques mauvais garnements que j'ai ordonné de châtier. » Le mot respire cette atrocité froide et ce dédain aristocratique empreint dans toutes les paroles de Sylla ; mais ces hommes avaient voulu détruire Rome et fait reculer Sylla : deux grands crimes..

Pontius Télésinus, le brave Samnite, avait succombé dans la bataille, peut-être avant que la victoire l'eût abandonné et croyant que Rome allait disparaître du monde avec lui. Ce sentiment se lisait sur son visage, visage d'un vainqueur plutôt que d'un mourant, dit Velleius Paterculus.

Les généraux romains furent amenés à Sylla qui les fit tuer. Leurs têtes, celle du Samnite Télésinus et du Campanien Gutta, promenées autour des murailles de Préneste, avertirent ses défenseurs du sort qui les attendait. Le jeune Marius voulut s'y soustraire ; la garnison s'étant rendue, il se cacha dans un conduit souterrain qui n'était autre chose qu'un égout⁵ et s'y donna la mort. Selon un autre récit, lui et le frère de Télésinus cherchèrent à s'échapper par ce souterrain ; mais l'issue en étant gardée, les deux amis terminèrent leurs jours dans un combat singulier, évitant ainsi de se frapper eux-mêmes, ce à quoi répugnaient les Romains, qui préféraient souvent se faire tuer par un esclave. Eux du moins étaient assurés de tomber sous une vaillante main ; ils suppléaient ainsi au

¹ Appien, *Bell. civ.*, I, 93. Ce détail sur le mode de défense complète l'histoire des portes de Rome.

² C'était peut-être des Romains auxquels il ne déplaisait pas de tomber sur des alliés, ou des alliés qui saisissaient cette occasion de tuer des Romains.

³ C'est le chiffre donné par Plutarque. Appien (I, 93) et Tite Live (épit. 88) disent huit milles. Valère Maxime (IX, 2, 1) dit quatre légions. Denys d'Halicarnasse (V, 77) et Sénèque (*De Cl.*, I, 12) sept mille. Saint Augustin (*De Civ. d.*, III, 2, 8) sept mille. Le nombre de six mille donne par Orose (V, 1) doit tenir à une faute de copiste.

⁴ Le temple de Bellone était à une extrémité des *Septa* ou *ovilia* ; c'est pourquoi Lucain a dit (II, 196) :

Tunc flos hesperiae leto am missa juvenis

Concidit, ac misera, maculavit ovilia Romae.

La villa Publica était près du cirque Flaminien, à côté du cirque (Plutarque, *Sylla*, 50). Amyot et Ricard, faute de connaître la topographie de Rome, ont supposé que Sylla avait fait égorger les prisonniers dans le cirque, bien que Plutarque dise que l'exécution eut lieu dans un endroit resserré.

⁵ Appien, I, 91.

combat de gladiateurs qui devait manquer à leurs funérailles. La tête de Marius, envoyée à Rome, fut attachée aux Rostres, où le premier Marius en avait fait attacher tant d'autres, et où l'air de jeunesse de son fils adoptif excita les railleries de Sylla.

Sylla vainqueur commença par renverser les trophées de Marius, comme Marius avait renversé les siens ; puis il fit arracher du tombeau le corps de son ancien capitaine¹, et on le jeta dans l'Anio ; ensuite il procéda froidement à l'œuvre des proscriptions. La cruauté de Marius était celle d'une bête féroce, la cruauté de Sylla était celle d'un homme féroce ; Marius était un sauvage et un soldat, il avait fait égorger ses ennemis à la hâte dans Rome, qu'il venait d'assiéger, comme un vainqueur brutal livre au massacre une ville prise d'assaut, Sylla était un gentilhomme, un lettré et avait la prétention d'être un homme de gouvernement ; il y mit plus de formes, plus de méthode et de régularité ; il *écrivit* des listes de meurtre, retouchant son œuvre, y ajoutant à plusieurs reprises les noms de ceux que dans les premiers moments il avait oubliés. Ces listes restèrent comme un supplément à ses mémoires, qu'il avait aussi écrits et qui étaient en grec. Au lieu de la terreur désordonnée que Marius avait fait régner dans Rome, Rome et toute l'Italie connurent une terreur savante et bien ordonnée ; c'est pourquoi les barbaries de Sylla me causent encore plus d'horreur que les barbaries de Marius. Ainsi les assassinats juridiques du tribunal révolutionnaire inspirent encore plus de dégoût que les égorgements de septembre. Les listes de proscription furent affichées dans le Forum, comme l'était l'édit du préteur ; près de cinq mille noms² y furent écrits, il y avait foule devant ces affiches, chacun allait voir si le sien s'y trouvait : c'était l'intérêt du Forum depuis qu'on n'y parlait plus. Ceux même qui n'étaient pas sur les listes n'étaient point assurés de vivre, car alors dans la ville, comme dit Florus, tuait qui voulait³.

Ces scènes hideuses se multiplièrent sous l'administration de celui qui disait vouloir restaurer la république ; la tribune muette n'était pas vide, les têtes coupées la remplissaient. Mais la tribune ne suffisait plus, on les rangea autour du bassin de Servilius qui lui faisait face et où l'espace manqua aussi bientôt. Le Forum se trouvait ainsi placé entre deux spectacles d'horreur disposés symétriquement, image de l'ordre tel que le comprenait Sylla. Le lacus Servilius était près de l'entrée du Forum, à droite en venant par le vicus Jugarius⁴ (via delle Consolazione), par conséquent presque en face de la tribune ; son nom lui venait sans doute de quelque édile ou de quelque censeur de la gens Servilia qui l'avait fait construire, ou de Servilius Ahala, qui tua Sp. Mælius dans le Forum. En ce cas, le souvenir des meurtres de Sylla y aurait été devancé par le souvenir d'un autre meurtre accompli de même au nom de la cause patricienne.

C'était un lieu formidable que ce bassin de Servilius. Par une allusion au **Spoliarium**, où l'on achevait et dépouillait les gladiateurs, il reçut le nom de

¹ Valère Maxime (IX, 2, 1) dit les cendres, mais ce fut bien le cadavre, car plus tard Sylla ordonna, contre l'usage sabin de la gens Cornelia, qu'on brûlerait son corps au lieu de l'enterrer, pour lui épargner le sort que lui-même avait fait éprouver aux restes de Marius. Si celui-ci eût été réduit en cendres, on ne voit pas comment les cendres de Sylla eussent échappé à ces représailles qu'il craignait. Cette précaution de Sylla donne même à penser que le cadavre de Marius avait reçu des outrages dont lui voulait préserver le sien.

² Quatre mille sept cents selon Valère Maxime (X, 2, 1). Orose (V, 21) dit seulement cinq cent quatre-vingts.

³ Florus, III, 21.

⁴ *In principio vici jugarii continens basilicæ Julie*, (Festus, p. 290). *Multos occisos non ad Trasimenum lacum, sed ad Servilium vidimus*. Jeu de mot de Cicéron sur les deux sens de **lacus**, un lac et un bassin. (*Pr. Rosc. Amer.*, 32.) Jeu de mot courageux, Sylla vivait.

spoliarium de Sylla. Agrippa le décora d'une hydre¹, image des proscriptions dévorantes et dont les têtes nombreuses rappelaient les têtes abattues par Sylla ; en outre, on lui portait les têtes des proscrits dans sa maison, qui, on le verra bientôt, n'était pas loin du bassin de Servilius. Nul n'osait implorer de Sylla la fin des proscriptions ; le plus hardi de ceux qu'elles menaçaient se contenta de lui demander un jour d'indiquer ceux qu'il comptait épargner. Sylla, avec un flegme tout aristocratique, répondit : *Je ne sais pas*. En transcrivant cette terrible et hautaine parole, je ne puis m'empêcher de me rappeler ce grand seigneur auquel un créancier disait : *Mais enfin quand me payerez-vous ?* et qui répondit : *Vous êtes bien curieux !*

Nul ne s'étonnera que ce sanguinaire Sylla ne fut pas un époux bien tendre. Sa femme étant tombée malade, il ne voulut point la voir, divorça, et la fit emporter hors de sa maison² pour que ni lui ni sa demeure ne fussent souillés par une mort. Cette espèce de superstition existe encore à Rome, et quand quelqu'un va mourir les parents quittent la maison ; c'est agir plus humainement que Sylla, mais ce n'est pas se montrer très sensibles.

Sylla, assis dans le Forum parmi les têtes coupées, y vendait les biens confisqués des proscrits, donnait à des infâmes et à des scélérats les revenus des villes ou des provinces entières. Un jour qu'il était sur son tribunal, devant le temple de Castor³, le peuple lui amena un centurion accusé du meurtre de Lucius Ofella, celui qui avait pris Préneste, mais qui depuis avait brigué le consulat contre la volonté de Sylla. *Qu'on laisse aller le centurion*, dit-il, *il a agi par mon ordre*.

Parmi les traits de cruauté qui abondent à cette époque, j'en choisirai un pour nous donner le spectacle d'une de ces abominations dont Rome était chaque jour témoin.

C. Gratidius, qui s'appela Marius Gratidianus quand il fut adopté par un frère de Marius, était naturellement du parti des Marius. Son éloquence rude et puissante avait beaucoup d'empire sur la multitude ; il avait gagné la faveur populaire par un édit touchant le règlement des monnaies, et cette faveur était si grande qu'on lui avait élevé de nombreuses statues devant lesquelles le peuple allait brûler de l'encens, répandre du vin et allumer des *cierges*, comme on fait devant les madones⁴ ; elles furent toutes brisées à l'arrivée de Sylla. Un jour Sylla était assis dans le champ de Mars ; on vit un jeune patricien, nommé Sergius Catilina, déjà connu par ses désordres et qu'on appelait le valet de bourreau de Sylla, apporter à celui-ci une tête qu'il venait de couper⁵, c'était la tête de Gratidianus ; puis il alla tranquillement laver ses mains dans le vase d'eau lustrale qui était devant le temple d'Apollon.

Ce qui avait précédé était encore plus horrible Catilina avait tiré Gratidianus d'une étable à chèvres, où l'ancienne idole de la multitude s'était caché, l'avait

¹ Plutarque, *Sylla*, 55.

² Plutarque, *Sylla*, 55.

³ Il était assis sur le siège du préteur, que tout prouve avoir été devant le temple de Castor depuis que Scribonius Libo, en 625, l'eut transporté dans le voisinage du putéal de Libon de ce côté du Forum. Le décret du préteur Cornélius sur les Tiburtins porte en tête : *Sub æde Castoris*.

⁴ Cicéron, *de Offic.*, III, 20. Sénèque, *de Ira*, III, 18.

⁵ Plutarque (*Sylla*, 32) dit que Sylla siégeait dans le Forum ; c'est une erreur, car lui-même, en parlant du temple d'Apollon, ajoute qu'il était tout proche : or, il n'y avait à cette époque qu'un temple d'Apollon dans le Champ de Mars, près du cirque Flaminien.

conduit au delà du Tibre¹, lui avait arraché les yeux, lui avait taillé en morceaux les jambes et les pieds, pour qu'il *mourut dans chaque membre*, selon l'expression de Salluste. C'est ainsi que Catilina apparaît dans l'histoire. De plus, ayant tué son frère, il obtint de Sylla que ce frère serait mis sur les listes de proscriptions comme s'il vivait. Cela régularisait le fratricide et dut paraître une bonne plaisanterie à Sylla qui plaisantait volontiers.

Au milieu de toutes ces monstruosités dont il était l'auteur, Sylla osa se proclamer heureux. Quand le jeune Marius fut mort, il prit solennellement le nom de Félix, et le sénat eut soin d'inscrire ce nom au pied de la statue équestre qu'il lui érigeait. Sylla croyait à son bonheur, nous dirions à son étoile ; il appela son fils *Faustus*, sa fille *Fausta* ; il traduisait en grec le nom de *Félix* par *Épaphroditos*, favorisé par Vénus, faisant allusion au *coup de Vénus* qui, dans le jeu de dés, était le coup heureux. Il n'est donc pas étonnant que cet homme, dévot à son bonheur, ait dédié dans la ville de Préneste le temple de la Fortune².

C'est à Préneste que la sienne avait triomphé, c'est après la prise de Préneste qu'il avait adopté le nom d'*Heureux* ; à Préneste, il fit massacrer en un jour douze mille citoyens qui restaient et détruisit la ville de fond en comble. Au milieu de ses ruines, il répara ou agrandit le temple de la Fortune, vieille divinité du lieu, d'origine pélasgique comme Préneste elle-même³, où des débris de murs pélasgiques antérieurs à Sylla et à Rome se voient encore.

Sylla avait fondé son règne par la terreur, je dis son règne car il était souverain absolu de fait⁴ ; il jugea cependant à propos de donner à sa tyrannie une apparence de légalité : il fit nommer par le sénat un inter-roi, avec lequel il s'était entendu, sortit de Rome et lui écrivit de demander au peuple s'il ne jugeait pas à propos d'élire un dictateur pour un temps indéfini, et que dans ce cas lui accepterait la dictature. Le peuple n'avait pas à se prononcer là-dessus, mais le sénat ; jamais la nomination du dictateur ne lui avait appartenu. De plus, cet office, aboli depuis plus d'un siècle, avait toujours été limité à six mois. La foule, éternellement complaisante pour la force, livra à Sylla tous les pouvoirs et toutes les libertés. Quand il rentra dans Rome, il reçut une couronne d'or et une hache, dons convenables en effet, la couronne pour le despote, la hache pour le bourreau.

Sylla célébra par un triomphe ses victoires sur Mithridate : il avait agrandi le monde romain et mérité que l'extension du Pomœrium témoignât de cet agrandissement ; en réalité il triomphait de Rome et de tout droit. Son char, pour arriver au Capitole, côtoya ce Forum qu'il avait inondé de sang ; mais l'énorme quantité d'or et d'argent qu'épandait le triomphateur éblouit la multitude. Cet or était en partie celui que le jeune Marius avait enlevé aux temples de Rome et qu'il n'avait pas eu le temps de dépenser. Les partisans de Sylla, bannis par ses adversaires, entouraient son char : leur présence faisait voir qu'avec lui un parti triomphait.

¹ Florus, III, 21. Au tombeau de Lutatius Catulus, comme une victime expiatoire, du nom de Marius, immolée à celui que le vainqueur des Cimbres avait fait mourir. Le tombeau de la gens Lutatia devait être sur une des voies qui se trouvaient au delà du Tibre. (Val. Max., IX, 2, 1.)

² Sylla ne bâtit point ce temple. Plutarque, qui avait sous les yeux les mémoires de Sylla, n'en dit rien. Le mot *fecit* dans Plin (XXXVI, 64, 1) ne s'applique pas au temple, mais à la mosaïque. On interrogeait les sorts à Préneste avant Sylla, et dès le temps de la première guerre punique. (Valère Max., I, 3, 1.)

³ Cette Fortune était la mère des dieux, car elle était représentée dans le temple allaitant Jupiter et Junon. (Cicéron, *De Div.*, II, 41.)

⁴ Appien, *B. Civ.*, I, 98.

Sylla était complètement le maître ; nul ne songeait à lui résister quand il mit la main à son œuvre politique, mais cette œuvre n'eut ni consistance ni durée ; dans le présent il pouvait tout, il ne put rien pour l'avenir.

On n'efface pas comme on veut la violence de son origine ; après avoir agi révolutionnairement on ne se fait pas en un jour conservateur. Sylla s'était établi par la force, Sylla avait foulé aux pieds toutes les lois, Sylla avait tous les vices, il n'était pas en son pouvoir de rendre au droit son autorité et à la morale son empire.

La fin était impossible, le moyen était impraticable il rêvait de réformer l'État par l'aristocratie, mais il aurait fallu réformer d'abord l'aristocratie elle-même.

Aussi sa politique est pleine de contradictions qui naissent de sa nature, de sa situation et du contraste qui existe entre le but qu'il veut atteindre et les éléments dont il dispose.

Il réglemente la proscription et lui fixe un terme qu'en fait elle dépassa, mais il ne peut en décréter l'oubli, et les souvenirs de la proscription firent tomber l'œuvre de Sylla après sa mort.

Il lui faudrait rasseoir la société romaine sur le respect de la justice, et il fait argent avec les biens des proscrits, les distribue à ses indignes créatures¹, il corrompt l'armée². Sylla pervertit autant qu'il égorga : pervertir est pire qu'égorger..

Il consacre le honteux principe de la confiscation et crée par elle une classe d'ennemis héréditaires de son institution. Ce réformateur de mœurs abolit la censure et viole ses propres lois somptuaires avec impudence³.

Jaloux du droit de cité, implacable ennemi des Italiens qui le réclament, Sylla, par les terres données à ses vétérans, accorde le droit de cité à cent vingt mille soldats dans lesquels tous les ambitieux, tous les perturbateurs trouveront un appui. Il va plus loin, il étend ce droit à des étrangers, à des Gaulois, à des Espagnols, à dix mille esclaves qu'il affranchit d'un coup.

Par sa loi des Sicaires, il veut, lui qui a tant tué, arrêter les habitudes de meurtre qui s'introduisent dans la vie romaine ; mais il excepte ceux qui ont assassiné pour son compte dans les proscriptions : avec une exception semblable, quel pouvait être l'effet moral de la loi ?

Sylla voudrait rétablir l'aristocratie, mais elle lui manque dans la main, il est obligé de compléter par des plébéiens (trois cents chevaliers) le sénat décimé.

Je n'ai pas prétendu donner une analyse approfondie de la constitution de Sylla, à laquelle je reconnais certains mérites⁴, j'ai voulu seulement expliquer son abdication que j'avais à raconter. Quand il eut terminé son œuvre et qu'il l'eut imposée à tous, il s'en dégoûta, désespérant de la faire vivre ; il jugea la réforme de la société romaine par l'aristocratie impossible et il abdiqua. Ce ne fut point une fantaisie, quoi qu'en dise Montesquieu, les hommes de la trempe de Sylla n'agissent point par fantaisie.

¹ *Nec finem jugulandi fecit Arius quam Sylla omnes suos divitiis explevit.* (Salluste, *Fr. Hist.*, I, 15.)

² Salluste, *Catilina*, XI.

³ Mérimée, *Guerre sociale*, p. 2-20.

⁴ On ne peut les méconnaître quand on a lu le chapitre de M. Mommsen intitulé *Sullas verfassung*. M. Mommsen reconnaît les défauts de la constitution de Sylla, mais croit qu'instrument de l'oligarchie, il n'a pu faire mieux et qu'il a fait tout ce qui était possible dans sa situation ; les situations en politique excusent mais ne justifient point.

Ce jour-là, on vit avec stupeur celui que précédaient toujours vingt-quatre licteurs descendre seul l'escalier de la Curie, traverser le Comitium, une partie du Forum, de ce Forum d'où il avait chassé un jour les armes à la main Marius vaincu, et où il avait étalé son insolence et sa cruauté, puis gagner par la rue Neuve sa maison, à l'ouest du Palatin¹. Un jeune garçon, sortant sans doute de quelque école des environs du Forum, poursuivit de ses insultes l'ex-dictateur ; on le laissa faire, peut-être même on l'avait poussé. Sylla, arrivé devant sa porte, se retourna et dit seulement : *Ceci empêchera qu'un autre dépose la souveraine puissance*.

On ne peut s'empêcher d'être étonné, comme le furent les Romains. Il y a dans le parti que prit Sylla de la grandeur : la grandeur ne manqua jamais à la république romaine, même dans ses plus mauvais jours, et c'est en quoi ils diffèrent des mauvais jours de l'empire. Juger froidement qu'on s'est trompé et se retirer en silence, au lieu de s'obstiner dans son erreur avec l'entêtement des esprits médiocres, cela n'est pas d'un homme ordinaire. Sylla fit ses adieux au peuple romain par un festin surabondant qu'il lui offrit dans le Forum ou dans le champ de Mars à l'occasion d'un acte de piété ; il donna le dixième de son bien à Hercule. Nous connaissons déjà la dévotion de Sylla à Apollon et à Vénus, nous ne pouvons être surpris de sa dévotion à Hercule. C'était le dieu de la force, c'était aussi le dieu spécial des gentes sabines, comme les Fabii, pour lesquelles il se confondait avec le dieu sabin Sancus. Les Cornélii ne savaient plus qu'ils avaient été Sabins ; mais la tradition d'un dieu national confondu avec un dieu grec pouvait s'être conservée dans la famille des Sylla.

Ce fut sans doute avec cette dîme prélevée sur ses biens qu'il éleva un temple à Hercule, à Hercule vainqueur, qu'on appela temple de l'Hercule de Sylla², sur le mont Esquilin, non loin du lieu où il avait battu Marius, et un autre dans le champ de Mars, près de la villa Publica, où il avait fait exterminer six mille vaincus, près du temple de Bellone, d'où il les avait entendus crier. Celui-ci fut dédié à Hercule **Gardien**³, peut-être par reconnaissance pour le *secours* qu'il avait cru devoir au dieu protecteur de sa race dans la bataille presque perdue contre Télésinus.

Sylla sans doute fit preuve de hardiesse en rentrant ainsi désarmé dans la foule après avoir soulevé tant de haines et provoqué tant de vengeances ; mais cette hardiesse il ne faut pas se l'exagérer : il y avait en Italie cent vingt mille vétérans et à Rome dix mille affranchis qui auraient puni les meurtriers de Sylla.

Après son abdication, à Pouzzoles, où il se livrait à la pêche et à l'agriculture comme un paisible citoyen retiré des affaires, il fit étrangler sous ses yeux un magistrat municipal nommé Granius, qui, chargé de recueillir parmi les habitants de Pouzzoles une somme destinée à l'État, tardait de la verser. Ce versement lui tenait au cœur, car il s'agissait de la réédification du Capitole qu'il avait

¹ Lorsque Clodius assiégea Milon dans sa maison, il se tint à couvert quelque temps dans la maison de P. Sylla. (Cicéron, *Ad Att.*, IV, 3.) La maison de Milon était sur le Germale, éminence qui tenait au Palatin du côté du Vélabre et qui aujourd'hui a disparu. La maison des Sylla devait donc se trouver sur la pente ou au bas du Germale.

² Sullanus, comme on appelait **Pompeianus** le temple d'Hercule élevé par Pompée au forum Boarium, sans doute pour le distinguer de ceux qu'avait érigés Sylla. On a trouvé sur le mont Esquilin une médaille avec ces mots : *Hercules Vict...* (Beck., *Handb.*, p. 551). Les régionnaires placent le temple d'Hercule Sullanus dans la cinquième région, celle de l'Esquilin, après la nymphée d'Alexandre Sévère, dont il existe un débris près de Sainte-Marie-Majeure.

³ **Hercules Custos**. Mais ce temple, dont Ovide (*Fastes*, VI, 209-12) indique avec précision l'emplacement à l'extrémité des Septa, peut difficilement avoir été celui dont on montre quelques restes dans le couvent des PP. Somasques, à San-Niccolo-dei-Cesarini.

entreprise et qu'il désirait voir terminer. Granius espérait, en traînant ce paiement en longueur, arriver sans avoir payé à la mort de Sylla.

Relever le temple de Jupiter Capitolin flattait son orgueil, et il déclara qu'une seule chose avait manqué à son bonheur, c'était de le consacrer. On se souvient que Tarquin n'avait pas eu le temps de l'achever : deux fois les dieux refusèrent cette gloire à la tyrannie.

Sylla, en revenant de Grèce, avait trouvé le Capitole brûlé et dès lors avait songé à le reconstruire ; mais il ne devait pas plus accomplir cette reconstruction que celle de l'État.

Il avait fait apporter d'Athènes à Rome les colonnes du temple de Jupiter Olympien, commencé sous Pisistrate, repris par Antiochus, qui eux non plus n'en avait pas vu l'achèvement.

Ce temple du Capitole causa la mort de Sylla, s'il est vrai que sa colère contre Granius lit. crever un abcès dans sa poitrine et que son dernier souffle, comme dit Valère maxime, s'exhala mêlé de menaces et de sang. D'autres racontaient qu'il était mort d'une maladie hideuse, la maladie pédiculaire ; les insectes qui ont donné leur nom à cette maladie se seraient engendrés dans sa chair corrompue et y auraient pullulé de sorte que rien n'eût pu l'en délivrer. Cette vermine, à laquelle en plein tribunal sa grossière insolence avait comparé les Romains, leur disant que, comme le paysan d'un apologue, à la troisième fois il jetterait ses poux au feu, les poux, puisque je les ai nommés, auraient mangé Sylla¹.

Les habitants de Rome n'eurent pas la joie de voir cette justice de Dieu qui a pour les oppresseurs de la liberté des peines infamantes. Sylla subit son supplice à Pouzzoles, sous le beau ciel de la Campanie, où il s'était retiré pour se livrer à toutes les voluptés.

A peine eut-on appris sa mort à Rome que les querelles des partis reparurent. Ils étaient représentés par les deux consuls ; l'un était Catulus, de cette famille si maltraitée par les Marius et chef ardent du parti de Sylla ; l'autre était Æmilius Lepidus, le meneur du parti contraire qui déjà levait la tête. On délibéra dans la Curie s'il fallait conduire en pompe le corps de l'ex-dictateur de Pouzzoles à Rome, exposer soit corps dans le Forum et lui accorder l'honneur des funérailles publiques. Catulus et les amis de Sylla l'emportèrent : ce fut leur dernier triomphe.

Le cadavre fut apporté à Rome dans une litière dorée, avec les ornements royaux, trompettes en tête et cavaliers derrière. Les vétérans de Sylla accouraient de partout et se plaçaient dans l'immense cortège ; son parti tenait à faire acte de présence et à se montrer. En avant, on portait les haches et les autres insignes de la dignité dictatoriale, comme si l'ancien dictateur l'eût encore été au moment de sa mort.

Les patriciennes romaines, envoyées par leurs maris, apportèrent tant de parfums qu'on put l'aire avec ceux qui n'avaient pas servi deux statues de grandeur naturelle, celle de Sylla et celle d'un licteur ; l'image d'un licteur accompagnait bien l'image de l'homme qui avait donné aux licteurs tant

¹ Le premier siège du mal indiqué par Plutarque me fait croire que le fier aristocrate, le superbe despote est mort d'une maladie honteuse, celle qu'engendre le *pediculus pubis*.

d'emploi. Ceux qui avaient flatté sa puissance et ses haines lui élevaient une statue d'encens.

On conduisit le corps au champ de Mars. Un grand tombeau, démoli par Sixte IV et qu'a remplacé l'une des deux églises de la place du Peuple, a passé pour avoir été le sien¹. Près de là est le mausolée d'Auguste ; Sylla lui aurait indiqué la place de sa sépulture comme il lui indiqua son chemin vers l'usurpation de tous les pouvoirs. Auguste y arriva aussi par le sang, mais il sut mieux construire le despotisme et il n'abdiqua point.

Le bonheur de Sylla se montra encore dit-on dans cette journée. Le temps était couvert dès le matin et faisait craindre une grosse pluie. On attendit dans le Forum jusqu'à trois heures avant de se mettre en marche vers le champ de Mars. A trois heures, on se décida à porter le cadavre sur le bûcher. A peine y fut-il placé qu'un grand vent s'éleva, excitant la flamme. Quand tout le corps fut brûlé, une pluie abondante commença de tomber et dura jusqu'à la nuit. Les partisans de Sylla dirent que la fortune lui avait été fidèle même dans ses funérailles. Ses ennemis purent tirer de cette pluie un présage : elle lavait le sang versé par Sylla et son œuvre était noyée sans retour.

¹ Rien ne prouve cette supposition ; mais le vers de Lucain (II, 222) :

His meruit medio tumulum se tollere campo.

ne la contrarie point. Le champ de Mars s'étendait au delà de l'enceinte d'Aurélien, et un tombeau voisin de cette enceinte n'était pas pour cela à l'extrémité de ce champ.

XVII – POMPÉE, CICÉRON, CÉSAR.

Deux hommes bien inégaux aux yeux de l'histoire, mais qu'elle ne peut séparer parce qu'ils dominent la dernière époque de la république, dont ils se disputèrent les restes, Pompée et César, continuent le rôle politique de Sylla et de Marius. Pompée finit par être le chef du parti aristocratique ; César commença par se faire l'homme de la démocratie. Tous deux tenaient à leurs prédécesseurs : Pompée fut le gendre de Sylla¹, César était neveu de Marius.

Mais je me hâte de le dire, il n'y a rien de commun entre ces deux hommes et ceux dont ils continuèrent la tendance politique. Ils ne furent point des égorgeurs et des bourreaux. Après Marius et Sylla, l'historien respire ; le temps des horreurs est passé, il ne reviendra qu'avec Antoine et Octave.

A côté de Pompée, qui, d'abord, tient le premier rang, paraît Cicéron qui joue le premier rôle ; mais Cicéron sera bientôt effacé, et Pompée disparaîtra devant César.

Pompée, qui parut d'abord sur la scène, était de race plébéienne et sabellique². De bonne heure, cette famille de parvenus sépara sa cause de celle des plébéiens. Un Q. Pompeius prit parti contre Tiberius Gracchus, et, tribun du peuple, agit dans l'intérêt de la noblesse, ce qui était se mettre dans une situation fâcheuse et ressemblait à une trahison. Ce fut lui qui, dans la Curie, vint dire que sa maison était à côté de la maison de Tiberius³, et affirmer que dans celle-ci on avait déposé un diadème et une robe de pourpre envoyés par Attale : dénonciation mensongère contre un collègue qu'il accusait risiblement de vouloir être roi. Son fils, consul de nom avec Sylla, s'enfuit du Forum au milieu de l'émeute soulevée par Sulpicius. Il rentra dans Rome avec Sylla et dut être de moitié dans les premières proscriptions. Il fut tué par ses soldats, à l'instigation de son parent, ce Pompeius Strabo (le louche), général du sénat, et détesté par lui ; celui-ci fut le père de Pompée.

Pompée commença donc naturellement sa carrière dans le camp de Sylla ; quand Marius rentra dans Rome, sa maison fut pillée⁴. Lorsque Sylla revint d'Orient, le jeune Pompée était à la tête de trois légions en partie composées des vétérans de son père, en partie recrutées dans le Picentin. Pendant les proscriptions de Sylla, il montra, parmi quelques traits d'humanité, une cruauté née des circonstances, mais qui n'était pas dans son caractère, car elle ne reparut à aucune époque de sa vie. Cependant il envoya de Sicile à Rome une tête, celle de Carbon, et on l'appelait alors le jeune bourreau, *adolescentulus carnifex*. On disait qu'il avait léché le sang de l'épée de Sylla ; mais c'était le langage des partis et non le langage de la vérité.

La vanité, qui fut toujours le trait dominant de la nature de Pompée, donna au jeune protégé de Sylla la hardiesse de vaincre la résistance de Sylla, qui lui

¹ Pas exactement le gendre. Sylla lui fit épouser une fille de sa femme, née d'un premier mariage avec Æmilius Scaurus. Pompée était marié à Antistia ; il la répudia, ce qui n'était pas honorable, pour complaire à Sylla. César refusa d'en faire autant.

² Probablement originaire du Picentin, où il avait de grands biens et une grande influence, car il y leva des légions pour Sylla. Une branche des Pompeii portait le surnom de *Rufus*, roux, ce qui les rapproche des Sabins, une autre branche le surnom de *Strabo* ; terminé en *o* à la manière sabine. *Pompeius* paraît venir de *Pompo*, nom du père du roi sabin Numa Pompilius.

³ Tiberius demeurait sur le Palatin ; les Pompeii y demeuraient donc à cette époque. Ce détail montre la famille Pompeia frayant dès lors avec l'aristocratie romaine qu'elle servait.

⁴ Ce fut sans doute ce qui lui fit, lors de son retour à Rome, quitter le Palatin pour les Carines, l'autre quartier brillant de Rome ; peut-être aussi parce que ce quartier des chevaliers, c'est-à-dire des financiers, était moins aristocratique que le Palatin ; ce qui allait au rôle que joua d'abord Pompée.

refusait la permission de triompher après une campagne d'Afrique. L'armée que le sénat lui ordonnait de licencier murmura, et Sylla, qui montra toujours une déférence singulière pour le jeune Pompée, comme s'il eût cru voir en lui son continuateur, Sylla céda. La vanité de Pompée paraît encore ici ; il voulait que son char fût traîné par des éléphants. Mais la porte, par où entraient les triomphateurs, se trouvait trop étroite, et Pompée fut obligé de renoncer à ses éléphants, que sans doute il regretta beaucoup. Il s'en dédommagea en montrant le premier au peuple des chasses d'éléphants.

Il osa aussi voter pour le consulat de Lepidus, chef de l'opposition qui n'attendait pas la mort de Sylla pour se montrer. C'était prévoyance d'ambition, et cela montre combien ceux mêmes qui entouraient Sylla croyaient son œuvre peu durable. Quand Sylla mourut, il était fort refroidi à l'endroit de Pompée. Pompée, il faut le dire à son honneur, n'en soutint pas moins contre Lepidus qu'il fallait rendre des honneurs extraordinaires aux restes de son général.

Aux funérailles de Sylla, les deux consuls, c'est-à-dire les deux partis, avaient déjà montré l'antagonisme qui allait les diviser. En vain le sénat les avait-il obligés de jurer qu'ils ne se feraient pas la guerre ; à peine Sylla enterré, la réaction contre son gouvernement fut inaugurée par le consul Æmilius Lepidus, dont Salluste a conservé un discours très énergique¹ prononcé avant la mort de Sylla, et qui fait voir combien, l'ex-dictateur encore vivant, sa politique et sa personne étaient violemment attaquées². Æmilius Lepidus demandait le retour des bannis, la restitution de leurs biens ; le droit de cité rendu aux Italiens que Sylla en avait privés, et pour les nouveaux citoyens le vote dans les tribus ; le monopole de la justice enlevé aux sénateurs ; les anciens droits des tribuns rétablis³ ; en un mot l'abrogation de la constitution. C'était trop se hâter et trop demander à la fois. Le sénat fut effrayé ; il entra en pourparlers avec le consul et obtint de lui qu'il partirait pour la nouvelle colonie de Narbonne, chef-lieu de la Province.

Lepidus partit ; mais au lieu d'aller en Gaule, il s'arrêta en chemin. Le sénat le rappela en vain ; il ne tomba point dans le piège qui lui était tendu. A la tête de ses troupes, il marcha sur Rome et vint camper près de la ville. Beaucoup de citoyens de toutes les classes passèrent dans son camp. Lepidus sollicitait un second consulat, appuyé, dans le champ de Mars, par la présence de son armée, et, dans la ville, par l'effroi qu'elle inspirait. Un vieux patricien, Philippe, releva les âmes ; il fit rougir le sénat de cette faiblesse, si commune après les révolutions, qui embrasse le danger par peur. *Vous voulez la paix, disait-il, et vous ne savez pas la défendre*⁴... *Dois-je appeler cela crainte ; lâcheté ou démente ? Chacun de vous désire que la foudre ne tombe pas sur lui, et ne fait aucun effort pour l'empêcher de tomber.* Ces énergiques exhortations réveillèrent les Romains de la torpeur (torpedo) où, par suite des violences, ils commençaient à tomber, et dont l'empire devait profiter pour se fonder. Après un combat livré dans le champ de Mars, Lepidus vaincu s'éloigna. C'était à Pompée que le sénat avait donné le commandement des troupes qui devaient poursuivre et dissiper

¹ Salluste, *Hist. Fragm.*, I, 45.

² Les Æmilii étaient de race sabellique. Les membres d'une famille de cette gens s'appelaient Mamertini, de Mamers, nom sabin de Mars. Comme ils étaient anciens et patriciens, on peut les croire Sabins d'origine. Æmilius Lepidus appelle Sylla le cruel Romulus : on dirait une tradition nationale de haine pour le roi latin.

³ Drumann, *Gesch. Rom.*, IV, p. 341-2. A en croire Granius Licinianus, qui cite un discours de Lepidus, celui-ci n'allait pas jusqu'au rétablissement de la puissance tribunitienne. (*Gr. Lic.*, Fr. éd Bonn., p. 43.)

⁴ Salluste, *Hist. Fragm.*, I, 50-51.

son armée. Pompée eut peu de peine à triompher de cette levée de bouclier prématurée.

Mais la guerre était déclarée aux institutions de Sylla ; elle ne devait pas en demeurer là.

Déjà Sertorius¹, un des meilleurs capitaines du parti de Marius, avait levé l'étendard de la révolte en Espagne. Le vers fameux que Corneille met dans sa bouche,

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

m'autorise à suivre un moment en Espagne l'histoire de Rome et de Pompée.

En effet, Sertorius semble avoir voulu fonder en Espagne un empire indépendant. Parmi les nombreux réfugiés romains qui fuyaient dans son camp la tyrannie de Sylla, il forma un sénat. Mais on ne pouvait emporter Rome avec soi. Jamais, dans des tentatives pareilles, on n'a pu se passer du Capitole et du pomœrium sacré. S'il est un lieu qui ait une destinée, c'est celui-là. Dans la guerre sociale, les Italiens voulurent en vain opposer à Rome une capitale de l'Italie, qu'ils appelèrent Vitlu. Rome est la capitale nécessaire de l'Italie.

A l'époque de la plus grande faiblesse de l'empire, les Sertorius d'alors, qu'on appela les trente tyrans, n'établirent chacun dans leur province qu'un pouvoir éphémère. La république, bien que malade au temps de César et de Pompée, n'en était pas arrivée à la décrépitude de l'empire sous Gallien, et Sertorius échoua dans sa tentative de transporter Rome en Espagne.

Sertorius résista longtemps à Pompée, qu'il appelait l'enfant, et à Metellus, qu'il nommait la vieille femme. Pompée se trouva dans un grand embarras par suite d'envois de vivres qui n'arrivaient point. Le sénat, qui au milieu de ses intrigues oubliait l'armée romaine, fut obligé de s'en souvenir, quand on lut dans la Curie une lettre pressante et un peu arrogante du jeune Pompée.

Il disait aux sénateurs : *Ce n'est pas votre faute si je ne suis pas mort de faim. Par les dieux immortels ! croyez-vous que je puisse suppléer le trésor public, ou avoir une armée sans la nourrir et la payer ?...* Après avoir énuméré fastueusement ses exploits, il ajoutait : *Voilà ce que votre reconnaissance, ô sénateurs, a récompensé par la faim et la misère.* Et terminait par cette menace : *Si vous ne venez à notre secours, je vous prédis que, malgré moi, cette armée et avec elle la guerre, passera d'Espagne en Italie².*

Quand on entendait de telles choses dans la Curie, le despotisme militaire n'était pas loin.

Pompée ne put soumettre Sertorius. Il ne vint à bout que de Perpenna son assassin. En attendant le triomphe, il prit patience en élevant un trophée à sa gloire sur une cime des Pyrénées, du côté de Rosas. Une inscription faisait connaître que Pompée avait pris huit cent soixante-seize villes.

¹ Sertorius était né dans la ville sabine de Nursia. On cite de lui plusieurs traits d'une austérité de mœurs digne de la réputation proverbiale de sa race. Selon Appien (*B. civ.*, I, 109) il aurait fait exterminer une cohorte entière en punition du crime d'un soldat. Au banquet que lui donna le traître Perpenna, les conjurés, qui voulaient l'irriter, tinrent des propos et firent des gestes grossiers ; Sertorius se coucha à la renverse sur son lit ; disant qu'il ne voulait rien voir et rien entendre. On profita de cette altitude pour l'assassiner. (Plutarque, *Sert.*, 26.)

² Salluste, *Hist. fragm.*, III, 1.

Après avoir eu à combattre en Espagne l'essai d'une Rome indépendante de Rome, Pompée fut envoyé dans le sud de l'Italie pour y anéantir une insurrection d'esclaves. Autre effort d'affranchissement dont le chef Spartacus, mérite le respect de ceux qui saluent partout comme le principal honneur de l'espèce humaine l'abolition de l'esclavage sous toutes ses formes et sous tous ses noms.

Malgré la tentative de Spartacus, celles qui l'avaient précédée et le mouvement nouveau d'opinion qui faisait appeler aux armes ou affranchir des esclaves par tous les chefs de parti, l'esclavage ne devait pas être aboli dans l'antiquité, il devait se fondre à la chaleur de l'esprit chrétien et s'effacer à la lumière de la civilisation moderne. Il ne l'est pas encore dans quelques pays du nouveau monde, parce que ces pays ne sont ni assez chrétiens, ni assez civilisés ; mais il le sera, et quoiqu'il arrive, la révolte criminelle et insensée des États-Unis du Sud lui aura, dans leur sein même, porté le premier coup.

Rien ne ternit chez Spartacus la gloire de son entreprise. Les historiens romains n'ont pas osé le calomnier et ont rendu justice aux efforts qu'il fit pour empêcher parmi ses compagnons de lutte les terribles représailles de l'esclavage¹. Son plan était sensé, il n'espérait pas tenir contre les Romains ; du mont Vésuve, où ce volcan s'était allumé, et qui, de temps immémorial, n'en connaissait plus d'autres, après avoir vaincu plusieurs armées romaines, il voulait gagner les Alpes en traversant toute l'Italie à la tête de cent mille hommes et aller retrouver en Thrace sa hutte de berger. On arrêta sa marche au nord et on le força à rétrograder vers le centre de l'Italie. Il s'en consola en battant tous les généraux qu'on envoyait contre lui. A Rome, la terreur qu'inspirait l'ancien gladiateur était si grande, que lorsqu'il s'agit, dans les comices, de désigner un général pour la guerre servile, personne ne se présenta. Le Forum et le champ de Mars n'étaient pas accoutumés à être désertés un jour d'élection.

Enfin un candidat s'offrit : c'était Licinius Crassus, déjà célèbre par sa richesse, dont il avait jeté les fondements en achetant à bas prix les biens des victimes de Sylla, dans ce Forum où l'on avait admiré l'éloquence d'un autre Crassus, et où lui ne brillait guère que dans les *tabernæ argentariæ*, chez les banquiers du lieu.

Crassus, comme lord Marlborough et quelques-uns de nos contemporains, montra qu'on peut être avide d'argent, et bien entendre la guerre ; d'ailleurs l'argent était pour lui un moyen d'ambition. Il comprenait qu'à une époque où la corruption donnait une si grande importance à la richesse, l'on pouvait arriver à tout avec un capital de trente-quatre millions². Il eut la gloire de vaincre Spartacus. Il l'enferma derrière une muraille, à l'extrémité de la péninsule italique ; mais Spartacus s'échappa encore de cette prison, puis après quelques combats héroïques, il fut forcé, par l'ardeur des siens, de marcher contre les Romains. Une grande bataille s'engagea par hasard ; avant de la livrer, Spartacus, renonçant à fuir, tua son cheval. Ce jour-là, son armée fut écrasée, et il périt vaillamment. *Pour l'exemple*, six mille prisonniers furent mis en croix ; la voie Appienne fut bordée de gibets, de Capoue à Rome, sur un espace de cinquante lieues. Quand on se promène sur cette route, entre les restes de tombeaux magnifiques encore debout des deux côtés, et dans la compagnie des grands souvenirs qu'elle rappelle, il faut se souvenir aussi des gibets.

¹ Salluste, *Hist. fragm.*, III, 77.

² Mommsen, *R. Gesch.*, III, p. 13.

Crassus, pressé d'en finir, avait fait la faute de réclamer le secours de Pompée. Pompée arriva quand la chose était faite ; mais, ayant détruit un corps de fugitifs, avec sa jactance ordinaire, il écrivit à Rome qu'il avait coupé les racines de la guerre.

Malgré l'importance et les difficultés de celle-ci, Crassus ne pouvait espérer les honneurs du grand triomphe, à cause de la condition vile de ceux qu'il avait vaincus. Au lieu d'aller sacrifier un taureau sur le Capitole, il alla sur le mont Albain sacrifier une brebis (*ovem*). C'est ce qu'on nommait **ovation**.

La route des Ovations est celle qu'on suit aujourd'hui pour arriver au sommet du mont Albain (monte Cavi). Une partie, qui est très bien conservée, frappe le voyageur quand elle lui apparaît tout à coup au sein d'une forêt solitaire¹. Il est encore bien imposant ce souvenir, même du petit triomphe. Pour Pompée, qui avait vaincu les alliés espagnols de Sertorius, les honneurs du Capitole l'attendaient ; il vint donc pour la seconde fois triompher à Rome.

La loi ne lui permettant pas d'y entrer avant le triomphe, il s'arrêta dans le champ de Mars, où deux autres généraux attendaient le même honneur. Dans le champ de Mars se trouvaient en ce moment trois armées. Ce lieu, consacré dans l'origine au dieu de la guerre, puis aux luttes trop souvent armées de la liberté, reprenait l'air d'un champ de bataille.

En venant après son triomphe dans le Forum défilier devant les censeurs comme simple chevalier, il accrut encore l'enthousiasme populaire, et la foule qui le suivit en applaudissant à cette démonstration de son respect pour les lois, en fit pour lui un second triomphe.

Crassus, comme Sylla de race sabellique², rendit comme lui grâce au dieu des familles sabines, Hercule. Il ne lui consacra pas le dixième de son bien, ce genre d'hommage n'était point dans son caractère, mais il lui offrit, ce qui était moins cher, un grand sacrifice. Puis il servit au peuple romain un repas de dix mille tables, distribua du blé et l'ut nommé consul avec Pompée. Alors, les deux premiers personnages de la république étaient Pompée et Crassus, César, qui devait les effacer tous les deux, se tenait encore dans l'ombre. Il leur laissait jouer le premier rôle sur le théâtre, mais il agissait derrière la toile et, si j'osais emprunter cette expression moderne, dans les coulisses, en attendant le moment où il pourrait en les unissant pour s'unir à eux les dominer, jusqu'au jour où il les remplacerait. Il voulut les rapprocher, et l'on attribue à son instigation la démarche d'un obscur chevalier, étranger jusque là aux affaires publiques, lequel vint un jour dans le Forum déclarer que Jupiter lui était apparu en songe et ordonnait au peuple de ne pas laisser les consuls sortir de leur charge sans être redevenus amis. Le peuple, toujours crédule à Rome, ordonna aux consuls de se réconcilier. La superbe de Pompée ne se laissa point toucher aux désirs de Jupiter et du peuple romain, il demeura immobile et froid ; mais Crassus, fait pour le second rôle, malgré sa haine contre Pompée, s'avança et lui tendit la main en lui adressant un éloge où perçait encore quelque dépit contre les honneurs extraordinaires accordés à Pompée dès sa première jeunesse.

¹ La partie inférieure de la route fait un zigzag, ce qui est contraire à l'usage romain. En général, les voies romaines vont droit devant elles, sans tenir compte des obstacles du terrain ; mais ici l'on se rend compte de l'exception, il s'agit d'une voie triomphale.

² Les **Licinii** étaient, je crois, de race ombrienne ; leur nom, sous la forme étrusque **Leené**, s'est retrouvé dans plusieurs parties de l'Étrurie, autrefois habitée par les Ombriens, et où un grand nombre de noms de lieux ont une physionomie ombrienne. Celui d'une petite ville de Toscane, Lucignano, paraît dériver de **Licinianum**. On trouve les Licinii à Tusculum, dont le nom se rattache à une ancienne invasion étrusque dans laquelle purent figurer des Ombriens. Stolo, nom d'un Licinius, a la terminaison en o des noms sabelliens.

Pompée se préparait à porter un coup décisif à la constitution de ce Sylla, dont il avait été le favori toujours un peu ingrat ; commençant ainsi à jouer ce rôle de protecteur de la démocratie qui fut le sien jusqu'au moment où la crainte de César le jeta dans le parti du sénat et le fit chef de ce parti, pour ainsi dire à son corps défendant. Plusieurs efforts avaient été déjà tentés pour réhabiliter le tribunat, que Sylla avait frappé d'une sorte d'infamie par la loi qui rendait les tribuns incapables d'obtenir aucune autre fonction, mais tout avait été ajourné jusqu'à ce que Pompée revînt à Rome. Avant de pouvoir y mettre le pied, il avait reçu dans le champ de Mars une députation à la tête de laquelle était le tribun M. Lollius Palicanus¹, et lui avait promis solennellement de faire rendre au tribunat ses privilèges. On était rentré dans Rome plein d'espoir.

En effet, Pompée appuya dans le sénat la rogation de Palicanus. La Curie céda après une faible résistance, intimidée par l'agitation du Forum et la présence de l'armée de Pompée dans le champ de Mars. Ce jour là Pompée crut gagner la faveur du peuple, mais il blessa mortellement le sénat.

Des jeux qu'il donna et qui durèrent quinze jours doivent figurer parmi les mesures politiques au moyen desquelles Pompée s'efforçait d'établir sa popularité.

Tout le monde mettait la main à la démolition de l'œuvre de Sylla. Le droit exclusif de juger que Sylla avait attribué au sénat, lui fut retiré par une loi que présenta non pas un tribun mais un préteur, Aurelius Cotta. Chaque jour Cotta, qui avait échoué dans la Curie, montait à la tribune du Forum pour dénoncer les iniquités et les corruptions de la justice du sénat. Cette loi, que Pompée porta comme consul, après la mort de Cotta, étendait le droit de juger, nous dirions donnait place dans la liste des jurés aux chevaliers et à des magistrats inférieurs qui étaient les payeurs de l'armée ; ceux-ci ne comptaient pas, et les traitants ne valaient pas mieux pour juger que les sénateurs.

Pompée, pour se conserver la place à part qu'il voulait se faire dans les imaginations, se montrait peu, vivait à Rome fort retiré, dans sa maison modeste bien qu'élégante des Carines, et ne paraissait en public qu'entouré d'une suite nombreuse d'amis et de clients. Cette maison, celle de sa famille, était près du temple de Tellus, par conséquent dans le voisinage de Torre dei Conti. Elle fut d'abord très simple, car jusqu'à son troisième triomphe Pompée affectait dans sa manière de vivre une fort grande simplicité. Après sa guerre contre les pirates, il la fit orner de rostres au dehors, en mémoire de ses victoires navales, et au dedans de paysages imitant une forêt, à peu près comme les arbres qu'on vient de trouver peints avec tant d'art dans une chambre de la villa de Livie. Plus tard, la maison paternelle des Carines ne parut plus à Pompée digne de lui, et il s'en fit construire une autre près de son théâtre dans le champ de Mars. Nous retrouverons la première dans la suite de cette histoire, parce qu'après la mort de Pompée elle tomba aux mains d'Antoine et dans la suite devint une villa impériale qui appartient à Tibère et aux Gordiens.

Un danger assez sérieux de la république vint le tirer de sa retraite.

Les Romains avaient, partout où ils s'étaient montrés, soumis la terre à leur empire, mais leur marine militaire ne valait pas leurs armées, et la mer était devenue l'asile de leurs ennemis. La Méditerranée se couvrit de pirates dont les

¹ Né dans le Picentin, où étaient les biens de Pompée et d'où était venue sans doute la gens Pompeia. Une médaille de Palicanus avec ce mot : *Libertas*, et sur laquelle est représentée la tribune, nous en fait connaître la forme.

têtes montagneuses de la Cilicie étaient le principal refuge. Attaqués plusieurs fois, jamais détruits, ils étaient devenus la terreur des mers. Comme les flibustiers, ils attendaient les navires de commerce au passage ; comme les Barbaresques, ils débarquaient à l'improviste sur les côtes, pillaient les temples et les villas, enlevaient les habitants et les forçaient à se racheter. Ils avaient saccagé Ostie et étaient venus vendre leur butin aux portes de Rome.

Les pirates troublaient le commerce maritime et interceptaient les vaisseaux qui apportaient le blé de Sicile ; le peuple craignait d'être affamé dans Rome et demandait à grands cris que Pompée fût chargé d'aller détruire les pirates.

Le tribun Gabinius proposa qu'on donnât le commandement de la mer à un consulaire qu'il ne désignait point, mais qui, pour tout le monde, était Pompée.

Le parti aristocratique fut épouvanté, et avec raison, de l'importance toujours plus grande de cet adversaire qui affectait encore de le protéger. Les délibérations de la Curie furent orageuses ; le consul Pison et ses amis se jetèrent sur Gabinius ; Gabinius descendit rapidement dans le Forum, où il vint dire qu'on voulait tuer les tribuns. Le peuple assiégea la Curie et Pison, qui tenait ferme, faillit être égorgé.

Mais deux tribuns étaient opposés à la rogation ; l'un d'eux avait déclaré qu'il mourrait plutôt que de souffrir qu'elle fût convertie en loi. Le jour du vote, les nobles étaient en grand nombre dans le Forum. Pompée monta à la tribune et, dans un discours hypocrite, pria ses concitoyens de ne pas donner lieu de croire en le choisissant qu'il n'y avait pas parmi les patriciens un plus capable que lui. Gabinius parut après Pompée à la tribune et le supplia de se sacrifier au bien public. Ce fut alors que, pour perdre Lucullus dans l'esprit de la multitude, il montra un tableau où était représentée son immense villa de Tusculum ou plutôt de Frascati, dont la magnificence prouvait, selon Gabinius, les déprédations de son possesseur. Puis il somma Catulus, le chef révéré du parti aristocratique, de s'expliquer. Catulus le fit avec modération en disant que la loi conférait à Pompée une véritable dictature. *Et si Pompée verrait à succomber dans cette guerre...* ajouta-t-il avec une courtoisie assez adroite, *qui le remplacerait ? — Toi-même,* répondit non moins courtoisement le peuple, tout en persistant dans sa résolution malgré l'éloquence d'Hortensius.

Restaient les deux tribuns dont l'intercession pouvait tout empêcher. Gabinius renouvela pour l'un d'eux ce que Tiberius Gracchus avait fait dans une circonstance pareille ; sa déposition fut mise aux voix. Quand il eut vu dix-sept tribus se prononcer contre lui, avant que la dix-huitième, qui faisait craindre la majorité, eût voté, il céda ; parodie de la scène émouvante entre T. Gracchus et Octavius. L'autre tribun voulut parler, et, n'étant pas entendu au milieu du tumulte, il éleva deux doigts pour indiquer qu'il fallait donner deux chefs à la guerre contre les pirates ; mais alors il s'éleva du Forum un tel bruit que, dit-on, un corbeau en fut étourdi et tomba.

On ne décida rien ce jour-là. Le lendemain, Pompée se retira dans sa maison de campagne, au pied du mont Albain¹, son Albanum, pour ne pas paraître influencer sur les votes. Ils se prononcèrent pour lui en son absence.

Pompée rentra dans Rome la nuit, comme voulant échapper aux ovations ; mais le lendemain, quand il vint à la tribune remercier le peuple, il fut reçu par

¹ A gauche de la route, en venant de Rome, avant d'entrer dans Albano. Pompée avait d'autres villas, une près de Cumae, une à Alsium (Palo).

d'immenses applaudissements. Son pouvoir et les moyens mis à sa disposition furent encore augmentés.

Ce jour même, le prix du blé baissa, par suite de la confiance qu'inspirait au commerce de Rome le nom de Pompée et aussi parce que lui et d'autres, qui craignaient de passer pour accapareurs, avaient ouvert leurs greniers et jeté une grande quantité de blé sur le marché.

En trois mois la guerre contre les pirates fut terminée par Pompée, qui ne revint point à Rome, mais demeura en Asie : il y espérait une campagne encore plus glorieuse et la soumission de Mithridate que n'avait pu accomplir Sylla. Sa gloire, et l'abondance qui avait reparu depuis que la mer était libre, sollicitaient pour lui à Rome.

L'armée d'Asie était commandée par Lucullus. Lucullus, aussi plein d'activité dans la première partie de sa vie qu'il se montra endormi par l'indolence dans la seconde. Celle-ci a laissé un témoignage de lui à Rome, dans ces jardins célèbres¹ dont on peut regarder ceux de la villa Médicis comme la continuation et le reste. Là était la célèbre galerie de Lucullus, là ont été rassemblés dans les temps modernes, comme dans son temps, des chefs-d'œuvre de l'art antique, entre autres les Niobides, l'Apollino de Florence et la Vénus qui porte encore le nom des Médicis. Le Scythe, si improprement appelé le Rémouleur, a été trouvé dans les jardins et a peut-être fait partie de la collection de Lucullus. Lucullus avait aussi, au-dessous de Tusculum, une villa magnifique, dans laquelle a été bâtie et que ne remplit pas la ville de Frascati ; ce qui n'étonne point quand on lit dans Salluste que les villas étaient construites de manière à ressembler à des villes. Aujourd'hui, lorsqu'on se promène dans les rues de Frascati, on se promène dans la villa de Lucullus² et l'on ne sort guère de chez lui. Cette villa, tournée vers le nord, était une résidence d'été. Lucullus, plus sérieux qu'on ne croit, n'y avait pas seulement des arbres, les premiers cerisiers apportés en Europe, des viviers qui étaient d'un grand rapport³, des statues, mais encore une bibliothèque remplie d'ouvrages philosophiques que Cicéron allait emprunter en voisin le jour où il y trouva Caton enfoncé dans un amas de livres sur les stoïciens. Un grand tombeau qu'on appelle à Frascati tombeau de Lucullus, peut avoir été le sien, car on sait que sa sépulture était dans sa villa de Tusculum⁴, selon la coutume des grandes familles et des personnages considérables ; ainsi le tombeau de Néron était au Pincio, dans la sépulture des Domitii, et celui de Pompée dans sa villa Albaine, se voit encore à l'entrée d'Albano.

Lucullus avait vaincu Tigrahe, le puissant allié de Mithridate, et Mithridate lui-même ; mais à Rome étaient ses adversaires les plus redoutables que ne pouvaient atteindre ses armes ; les chevaliers, alliés naturels des traitants établis dans les villes d'Asie, ne pardonnaient pas au général romain de réprimer leurs déprédations. Ces intrigues de financiers l'emportèrent sur le mérite militaire très réel de Lucullus. On prépara dans le Forum les succès de Mithridate. Lucullus,

¹ Il ne peut y avoir de doute sur l'emplacement des jardins de Lucullus. Les arcs de l'aqueduc de l'eau Virgo commençaient au-dessous des jardins de Lucullus et allaient finir aux Septa (Frontin, *De Aq.* 22). L'eau Virgo passe encore au-dessous de la villa Médicis ; on la suit jusqu'à la fontaine de Trévi. J'ai cru reconnaître le reste d'un pilier de l'aqueduc dans un fragment de maçonnerie qu'on voit à l'extrémité de la Via dei due Macelli. L'eau Virgo venait d'un champ qui était la propriété de Lucullus à trois lieues de Rome (*ibid.*, 10) sur la route de Collatie (Lunghezza).

² Au-dessous est celle d'un chevalier romain, retrouvée par M. Rosa.

³ Le produit des viviers de Lucullus fut vendu huit millions.

⁴ Plutarque, *Lucullus*, 43. Le peuple, juste pour lui après sa mort, voulait l'honorer d'une sépulture dans le champ de Mars. (Dr., *Gesch. R.*, IV, p. 170.)

calomnié, gêné, privé d'une partie de ses troupes, fut obligé de renoncer à ses plans de conquête.

Ainsi l'on découragea un général habile, et on le conduisit à embrasser de désespoir cette vie épicurienne dont le souvenir, c'est une injustice, est resté seul attaché à son nom.

A son retour d'Asie, Lucullus célébra un triomphe où beaucoup d'objets précieux furent étalés, mais qui fut froidement accueilli ; Lucullus éleva dans le Vélabre, sur la route des Triomphes¹, — on lui avait fait attendre le sien trois ans aux portes de Rome, — un temple à la Félicité. Cependant Lucullus n'avait pas de raison particulière pour adresser cet hommage à la religion du bonheur, que Sylla, son ancien général, avait mise à la mode. En Orient, il avait été moins *heureux* que sage. Il devait ses victoires à ses talents et son rappel à l'intrigue. Peut-être dans sa pensée dédiait-il ce temple à la félicité tranquille qu'il allait chercher désormais dans les jouissances du luxe et de l'esprit.

Pompée était au fond de cette intrigue ; Clodius, depuis tribun formidable, l'avait proposé pour la guerre d'Asie, et le peuple avait applaudi. Manilius, tribun qui appartenait à Pompée, fit voter dans les comices la loi Manilia ; elle lui accordait pour trois ans le commandement suprême de l'armée et de la flotte d'Orient avec des pouvoirs que jusque-là on n'avait conférés à personne. C'était une véritable révolution qui semblait devoir en amener une autre.

Le sénat n'eut pas le courage de s'opposer à cette loi par lui maudite, qui, après celle de Gabinus, préparait pour Pompée une dictature militaire ; devant l'élan populaire qui l'y portait sans le savoir, la Curie se tut. En vain Catulus s'écria : *Fuyez, comme vos ancêtres, sur les montagnes si vous voulez demeurer libres*. Mais pas un sénateur dans l'assemblée ne se souciait de se retirer sur le mont sacré, où nul d'ailleurs ne l'aurait suivi.

A cette occasion, Cicéron prononça son premier discours politique. Jusque là il n'avait plaidé que devant le tribunal du préteur ; cette fois il paraissait dans les rostrales. Le discours pour la loi Manilia fut une glorification sans mesure de Pompée. Cicéron, qui aspirait à être le chef de l'aristocratie, comme Pompée, qui devait la représenter un jour, commencèrent également par la combattre.

C'est le moment de parler de cet homme illustre, que désormais nous rencontrerons toujours mêlé à l'histoire de son temps, ambitieux du premier rôle et ne le jouant qu'une fois dans l'affaire de Catilina, à cette exception près, ballotté entre Pompée et César, les deux vrais chefs des deux partis, allant de l'un à l'autre, les menaçant, les servant, les bravant, les raillant tour à tour, jusqu'au jour où il sera le jouet d'Octave et sa victime.

Il serait bien intéressant d'avoir un portrait parfaitement authentique de Cicéron. Son âme, son esprit, son caractère vivent dans ses lettres. Mais quels étaient les traits et l'expression de son visage ? Après avoir lu cette correspondance, on le connaît si bien qu'on voudrait le voir, et il semble qu'on le reconnaîtrait.

J'avoue que j'ai peine à le reconnaître dans ce gros homme à la poitrine carrée, aux larges épaules, aux traits sans finesse, type assez peu varié des Cicérons qu'on voit à Rome², et d'après lequel ont été moulés les plâtres dont les avocats

¹ Dion Cassius, XLIII, 21. *τυχάιον*, le temple de la Bonne Fortune ; *εὐτυχία*, dit Strabon.

² M. Chiar., 608. (M. P. Cl., 282). Selon l'auteur de l'Iconographie romaine, le meilleur buste est celui du palais Mattei, aujourd'hui en Angleterre, mais M. Hirt le déclare mauvais et d'une époque postérieure à Cicéron ; il

de Paris décoient leurs bibliothèques. Cicéron n'était pas d'une constitution si robuste et si solide ; sa nature était fine et délicate. Quand il n'aurait pas écrit ses lettres, où il fait sans cesse de lui-même un portrait moral d'autant plus ressemblant qu'il se peint sans le vouloir, et auquel ne peut convenir ce gros Cicéron, nous saurions par son propre témoignage que son tempérament était frêle dans sa jeunesse, qu'il avait le col mince et la poitrine faible.

Je retrouve bien plus Cicéron dans un buste du Vatican¹, qui a pour lui une médaille dont malheureusement l'authenticité est contestée². Mais il faut avouer que cette tête, dont l'individualité est très prononcée, irait parfaitement à Cicéron. C'est bien là l'homme ardent, mobile et spirituel si différent de la solennité de son style oratoire, que nous révèlent ses confidences parfois trop complètes à Atticus et à ses autres amis.

Cicéron était d'Arpinum³, compatriote de Marius et par conséquent de race sabellique⁴ ; mais rien de la rudesse de cette race ne lui était resté, et s'il en eût conservé quelque chose, une éducation toute grecque l'eût effacé.

Cicéron⁵ était le nom de sa famille, et d'après cela ne put lui venir d'une verrue en forme de pois chiche (*cicer*), qu'on a cherché sur ses bustes et qu'on a ajouté pour compléter la ressemblance à un buste qu'on lui prêtait⁶.

Le père de Cicéron appartenait à l'ordre des chevaliers, nous dirions à la bonne bourgeoisie. Aussi, quand il amena ses deux enfants à Rome, il alla habiter la demeure de sa famille⁷, dans les Carines, où était aussi la demeure de Pompée. Les chevaliers paraissent avoir logé de préférence dans ce quartier élégant, comme les familles patriciennes sur le Vieux Palatin ; c'étaient la chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Germain de Rome.

Les Carines étaient voisines du Forum ; le jeune Tullius allait y entendre les orateurs alors en renommée et qu'il devait surpasser un jour. Il fréquentait aussi le théâtre, et, déjà il songeait à tirer parti de ce divertissement pour perfectionner ses gestes.

rapporte, au contraire, à cette époque celui du Capitole, dans lequel Braun a vu un Asinius Pollion et qui pourrait bien être un Mécène.

¹ *Mus. Chiar.*, 422.

² Médaille de Magnésie du Sypile, avec le nom de Cicéron, publiée par l'abbé San-Clemente. L'auteur de l'*Iconographie romaine* l'admet, mais Eckel et Borghesi, deux grandes autorités, la rejettent. Elle n'a pu être frappée pendant la vie de Cicéron, puisque avant César il n'y a pas d'exemple de l'image d'un homme vivant empreinte sur une monnaie, mais elle aurait pu être frappée après sa mort, quand la renommée de Cicéron grandit par cette mort même et qu'on lisait ses ouvrages jusque dans le palais de son meurtrier. Sa bonne administration avait laissé un souvenir favorable dans sa province d'Asie, et son fils lui succéda dans l'administration de cette province, ce qui pourrait avoir été un motif pour les Magnésiens de frapper la médaille. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on croit voir le buste en question quand on lit cette phrase de Drumann, qui n'admet ni le buste, ni la médaille : *On reconnaissait dans ses traits l'orateur spirituel d'une grande excitabilité (erregbarkeit), qui savait exprimer toutes les passions, par le geste et la physionomie ; un sourire moqueur errait sur ses lèvres.* (*Gesch. Rom.*, VI, p. 411.)

³ Il va sans dire que les ruines qu'on montre à Arpino, sous le nom de maison de Cicéron, n'ont aucune authenticité. Quant à sa villa d'Arpinum, elle était hors de la ville, probablement au bord du Fibrène, mais non dans la petite île dont il vante, dans les *Lois* (II, 1), la délicieuse fraîcheur, car il se représente comme allant dans cette île de sa villa.

⁴ Il s'appelait Tullius ; j'ai montré que Tullus Hostilius était Sabin.

⁵ **Cicero** a la terminaison en **o** des noms sabelliques. Le chef volsque qui reçut Coriolan s'appelait Attius *Tullus*. Attius d'*Atta*, et d'où vient probablement Appius, était un prénom sabin.

⁶ Buste du Capitole.

⁷ C'est du moins probable. Les régionnaires placent les *avita Ciceronis* dans les Carines ; ils ne sont pas mentionnés dans l'édition de Preller, la seule bonne ; mais Cicéron, en parlant de l'habitation de son frère, dit : *Tuam in Carinis* (*Ad Qu. frat.*, II, 3), ce qui confirme la tradition, quelle que soit la date des monuments où elle a été recueillie.

Il avait aussi dans son voisinage la maison de Scævola, car en général les jurisconsultes habitaient les environs du Forum. Celui-ci lui donna probablement ses premières leçons de jurisprudence. Là Cicéron trouvait aussi une agréable société dans les femmes de la famille de Scævola, toutes très cultivées, et dont il parle, ainsi que de la fille de Lælius et de deux femmes de la famille Licinia, comme remarquables dans la conversation¹. Après une courte campagne contre les Marse, car à Rome chacun devait avoir servi, il revint à ses études, déclarant que tout était préférable à la vie des camps. Cet éloignement pour la guerre est un trait particulier du caractère de Cicéron. Il se distingue en cela de tous ses contemporains, et peut-être l'absence d'illustration militaire qui en fut le résultat l'empêcha-t-elle de prendre dans la politique le premier rôle qu'il ambitionna toujours, et auquel il ne s'éleva qu'un moment, lors de la conspiration de Catilina.

Pendant les années orageuses qui s'écoulèrent depuis le départ de Sylla jusqu'à son retour, Cicéron étudia la littérature grecque, la philosophie et surtout la rhétorique. Il logea dans sa maison le rhéteur grec Diodote, qui y mourut.

Les proscriptions de Sylla ne pouvaient atteindre ce jeune homme, uniquement occupé d'études philosophiques et littéraires.

Ses premiers plaidoyers roulèrent sur des questions de droit et des affaires privées. Mais en défendant Roscius d'Amelia, il toucha à la politique. Il s'agissait du fils d'un homme assassiné près des bains du Palatin, et qu'un puissant affranchi, protégé par Sylla, accusait de parricide, après avoir fait mettre le nom du père mort sur la liste de proscription, espérant ainsi s'emparer de son héritage.

Ce débat, comme tous les débats judiciaires, avait lieu près du temple de Castor², vers l'extrémité orientale du Forum, où Scribonius Libo avait transporté le siège du préteur, autrefois placé à l'extrémité opposée du Forum, au-dessus du Comitium, au pied du Capitole.

La cause était délicate : en accusant l'affranchi de Sylla, il fallait, sous peine de la vie, ne pas blesser le dictateur. Le jeune Cicéron se tira assez bien de ce pas difficile, et, mettant Sylla en dehors des proscriptions par une fiction oratoire qu'il était difficile de prendre au sérieux, il put en faire une peinture vive et assez hardie ; c'était une expression indirecte de l'opposition contenue dans les âmes, et ce furent peut-être les premières paroles prononcées dans ce sens que le Forum eût entendues.

Roscius fut acquitté. Ni son avocat, ni ses juges ne furent inquiétés ; la cruauté intelligente de Sylla se tempérait.

Sylla abdiqua, mais nous savons qu'après son abdication il était encore assez puissant pour faire étrangler sous ses yeux ceux qui lui résistaient. Cicéron, dans le procès de Roscius et dans un autre encore avait défendu des victimes de la proscription ; on peut croire qu'en faisant à Athènes un voyage de santé, il ne fut

¹ *Brutus*, 58.

² Le siège du préteur était placé, je crois, en avant de ce temple et en haut des degrés. César était préteur lorsque, assis sur le degré le plus élevé du temple de Castor, il vit Caton monter intrépide et venir s'asseoir à côté de lui. Ces degrés formaient la base du tribunal, comme autrefois le Vulcanal quand le siège du préteur y était encore. On a des fragments d'un discours de Scipion Émilien . *pr aede Castoris* (Meyer, *Or. Rom. Fr.*, p. 214). C'est, je pense, le nouveau tribunal du préteur qu'on désignait par le nom de tribunal aurélien (Cicéron, *De Dom.*, 21). Ce nom se rattachait peut-être à la loi proposée par Aurelius Cotta pendant sa préture pour enlever aux sénateurs le droit exclusif des jugements, et à cette loi un déplacement du tribunal d'où on les rendait.

pas fâché de se faire oublier. Il ne revint à Rome qu'après la mort de Sylla. Ce voyage ois il m'est interdit de le suivre, rentre par un côté dans celui que je fais à Rome, à travers l'histoire, car les expressions que Cicéron met dans la bouche de son parent, T. Cicéron, cherchant les traces de Démosthène et le tombeau de Périclès, sont celles dont nous nous servirions à Rome en cherchant la demeure de Cicéron ou le tombeau de César : *Dans cette ville, ces sortes de recherches ne finissent point, car nous ne pouvons faire un pas sans mettre le pied sur un souvenir*¹.

La plaidoirie de Cicéron contre Verrès fut déjà un début dans l'éloquence politique. Ce fut une attaque en règle contre la corruption patricienne, dont Verrès, allié aux premières familles de Rome et ancienne créature de Sylla, était un scandaleux exemple, et que Cicéron ne ménagea pas dans ses invectives hardies. Cicéron brigua en ce moment l'édilité curule, et dans la disposition où étaient alors les esprits, flétrir les spoliations d'un fils de sénateur, était un légitime et au moyen de popularité. En effet, il fut nommé avant la fin du procès. Le prétendant à l'édilité devait montrer l'intérêt qu'il prenait à la voirie. C'est pourquoi sans doute, parmi des accusations beaucoup plus graves, Cicéron trouvait place pour celle-ci : *En allant de la statue de Vertumne (à l'entrée du Vicus Tuscus) au grand cirque, on serait averti à chaque pas de ton avarice, car tu as fait paver la route que suivent les pompes du cirque de telle manière que tu n'oses pas la prendre toi-même*². »

Cicéron plaidait devant le préteur et les juges assis sur le Tribunal, en présence de la foule qui remplissait le Forum. Il faut se rappeler cette disposition des lieux quand on lit la première Verrine qui fut seule prononcée ; on comprend alors pourquoi, élevant sa cause de, l'accusation d'un misérable à une accusation qui atteignait l'ordre des patriciens tout entier, il s'écriait³ :

Ceci est un procès dans lequel vous jugerez l'accusé, et le peuple romain vous jugera... Vous pouvez effacer la honte et l'infamie qui, depuis quelques années, se sont attachées à votre ordre... Mais craignez qu'on ne prenne les juges dans un autre.

Ces menaces, qui furent bientôt réalisées, s'adressaient moins au tribunal devant lequel il parlait qu'à l'auditoire qui était derrière lui.

Ce qui achève de caractériser l'attitude politique de Cicéron dans le procès de Verrès, c'est que Verrès fut défendu par Hortensius, le complaisant apologiste de toutes les pilleries aristocratiques de son temps, qui recevait quelquefois des cadeaux de ses clients, et d'autrefois donnait, lui une des lumières du barreau romain, l'exemple d'une acquisition frauduleuse du bien d'autrui. A ce métier, il s'enrichit beaucoup⁴. Sa maison sur le Palatin, qu'Auguste habita, était modeste ; mais il paraît en avoir acheté une plus fastueuse⁵. Ses villas furent célèbres par leur magnificence ; outre un **suburbanum** près de la porte Flumentane, il en avait un près de Laurentum avec un grand parc, et un autre près de Tusculum qu'il ornait de tableaux payés fort cher. La plus belle était celle de Pouzzoles. A sa mort, sa villa de Laurentum contenait dix mille amphores pleines de vin de Chios. On a dit de qu'il arrosait ses arbres avec du vin, et qu'il pleura la mort d'une murène. Un tel homme ne pouvait avoir qu'une éloquence brillante et

¹ *Quacumque enim ingredimur, in aliqua historia vestigium ponimus.* (De Fin. Bon. et Mal., V, 2.)

² *In Verrés*, II, 1, 59.

³ *In Verrés*, I, 16-17.

⁴ Valère Maxime, II, 4, 1.

⁵ Drumann, *Gesch. R.*, III, p. 104.

fleurie, ce qu'on appelait l'éloquence asiatique ; tel était en effet le caractère de la sienne. Rien de la nature épicurienne d'Hortensius ne se remarque dans un petit buste de cet orateur qui passe pour authentique¹.

La hardiesse et le succès du jeune plébéien irritaient la noblesse. Cicéron crut prudent de désarmer cette irritation en prenant cette fois la défense d'un magistrat accusé très justement, il paraît, d'avoir pressuré une province. Fonteius avait fait en petit dans la Gaule narbonnaise ce que Verrès avait fait en Sicile. Des Gaulois témoignaient contre lui. A ces témoignages, Cicéron n'opposa que du mépris pour les provinciaux, et des injures pour nos pauvres aïeux, auxquels il reprochait d'avoir pris Rome et pillé le temple de Delphes, ce qui ne justifiait point Fonteius. Ce discours était une avance à l'aristocratie vivement attaquée dans les Verrines par Cicéron pour l'intimider et la forcer de compter avec lui.

Dans cette marche un peu tortueuse de Cicéron, la sévérité avait aussi son jour, et bientôt assis sur ce siège de préteur, devant lequel il avait tour à tour accusé Verrès et défendu Fonteius, il présidait à la condamnation de Licinius Macer, pour concussion dans les provinces.

Pendant que les armées romaines subjuguèrent l'Orient, Rome fut le théâtre d'une conjuration qui la menaçait de sa ruine, si elle eût réussi. Catilina se hâta, sans doute pour profiter de l'absence de Pompée et de l'éloignement de l'armée.

L. Sergius Catilina était un noble ruiné. Sa famille était ancienne, et de celles qu'on faisait remonter aux compagnons d'Enée². Nous n'avons pas son portrait ; Salvator Rosa a dû le peindre de fantaisie, et a donné l'aspect des brigands de la Calabre, parmi lesquels il avait vécu, au superbe et violent patricien. Le vrai portrait de Catilina nous a été transmis par Salluste : *Le visage pâle, la démarche tantôt lente et précipitée, l'air d'un fou*. Comme la plupart des hommes de grande naissance, il habitait sur le Palatin. Sa maison fut comprise plus tard dans l'enceinte du palais impérial au temps d'Auguste³. Nous savons où était ce palais ; nous pouvons donc connaître à très peu près la scène de la formidable conspiration de Catilina : cette maison, située vers le bord du Palatin, opposée à l'entrée sur la voie sacrée⁴, était par là fort appropriée à des réunions clandestines. Cicéron, qui demeurait aussi sur le Palatin, mais plus près du Forum, était bien placé pour surveiller son voisin Catilina. Dans cette maison fut prononcé le discours que Salluste a deviné avec tant de vraisemblance, ou a peut-être composé d'après les indiscretions de Fulvie, cette femme qui révélait à Cicéron les confidences de l'un des conspirateurs, son amant ; dans ce discours sont énergiquement et crûment exprimés les motifs qui mettent les armes à la main d'un aristocrate prolétaire. Là le sang fut bu dans une coupe, si ce fait invraisemblable n'est pas une légende appuyée par les amis de Cicéron ; là, ce qui est plus certain, se réunirent un certain nombre d'hommes pervers, la plupart appartenant à l'aristocratie, pour préparer une révolution qui devait commencer

¹ Il exprime plutôt une certaine fermeté. (*Villa Albani*, sous l'hémicycle.)

² On faisait descendre ridiculement les *Sergii* du Troyen Sergeste. La terminaison du mot Catilina indique une origine étrusque ou ombrienne ; plutôt ombrienne, car un nom de la gens Sergia était *Silus*, et s'il est un radical sabellique (voyez plus haut, XVII). Le plus ancien Sergius s'appelait Esquitinus. Sur le mont Esquilin habitèrent plusieurs personnages étrusques ou ombriens, les Licinii et plus tard Mécène, sorti de la puissante famille Arétine des Cilnii. La tribu Sergia était composée de Sabins, de Marses et de Péligniens, nations sabelliennes (Cicéron, *in Vat.*, 95). L'origine sabellienne de Catilina est donc bien vraisemblable.

³ Suétone, *Ill. Gramm.*, 97. Par conséquent dans le voisinage des fouilles que poursuit avec habileté M. Rosa, et qui ont déjà découvert plusieurs salles voisines de l'habitation d'Auguste.

⁴ Dans la villa Mills, transformée en un couvent de religieuses et, devenue impénétrable, on croit y avoir trouvé quelques chambres faisant partie de l'habitation d'Auguste.

par le meurtre, l'incendie et le pillage, et donner aux conjurés le pouvoir et la richesse.

Déjà Catilina avait annoncé ce dont il serait capable. Un jour, les consuls avaient appris que deux hommes de sa bande devaient les assassiner, et avaient prétexté un sacrifice sur le Capitole pour échapper à ce guet-apens. Catilina remit l'exécution de son dessein à un autre jour ; ce jour-là, il devait donner à ses complices le signal devant la Curie. Le choix du lieu indique bien que ce signal serait celui de l'égorgeement des sénateurs.

La plupart des hommes influents fermaient les yeux sur ces apprêts d'un bouleversement dont ils espéraient profiter. L'un d'eux surtout paraît n'avoir pas ignoré les projets de Catilina : c'était Crassus¹. Les incendies que devaient, disait-on, allumer dans Rome les conspirateurs ne pouvaient pas beaucoup l'effrayer, lui dont la spéculation favorite était, dit Plutarque, d'acheter à vil prix les maisons qui brûlaient et les habitations voisines que le feu menaçait. Comme Plutarque dit aussi que Crassus ne bâtissait point, on voit qu'il dut en grande partie son énorme fortune à des spéculations sur les terrains.

Crassus commença par être pauvre, mais sa famille avait été riche, puisque dès l'année 212 avant Jésus-Christ on voit un Crassus *dives* grand pontife. Son aïeul était déjà décrié pour son luxe. Sa maison du Palatin fut estimée à plus d'un million, et on l'appelait la *Vénus du Palatin* parce qu'il avait décoré son atrium avec des colonnes de marbre du mont Hymette, après les avoir montrées au peuple dans des jeux qu'il donna comme édile curule. Cependant une maison voisine de Catulus était encore plus belle que la sienne ; plus tard, celle d'Aquilius sur le Viminal passa pour la plus magnifique de toutes².

Les Crassi étaient une branche de la gens Licinia, d'origine ombrienne ; elle donna son nom aux jardins Liciniens qui étaient sur l'Esquilin (aux environs de Sainte-Bibiane³). Si l'on était sûr qu'ils datent de Crassus, ce qui est assez probable puisqu'à propos des magnificences de son aïeul il n'est parlé que du Palatin, on pourrait croire, qu'en les plaçant de ce côté, Crassus n'était pas fâché de rappeler le combat de la porte Colline, livré par lui non loin de là aux alliés, combat où, tandis que Sylla fut repoussé, Crassus fut vainqueur. Quand on voit Crassus jouer un rôle principal dans la politique de ce temps, il ne faut pas seulement songer aux spéculations sur les terrains et à la richesse qui en sortit, il faut se souvenir de la porte Colline ; sans Crassus Rome eût cessé peut-être d'exister, car ceux qui l'assiégeaient avaient juré de la détruire.

L'aristocratie était inquiète et se sentait menacée par Catilina, qui voulait être consul. Cette inquiétude aida peut-être Cicéron à l'emporter sur ce compétiteur, pour lequel en ce moment même il songeait à plaider, tout en avouant qu'il ne pouvait être absous que si l'on jugeait qu'il ne faisait pas jour en plein midi⁴.

¹ Salluste (*Catilina*, 17) rapporte ce bruit et semble y croire ; car, parlant d'une déposition faite plus tard contre Crassus en plein sénat, il ajoute : Parmi ceux qui la repoussèrent avec indignation, plusieurs étaient les débiteurs de Crassus.

² De la rue Saint-Vitale, qui sépare le Viminal du Quirinal, on voit des substructions considérables qui peuvent avoir porté la maison d'Aquilius.

³ Près du Macellum Livianum (Cicéron, *pr. Quinct.*, 6). Au moyen âge, l'église de Sainte-Bibiane est dite : *ad Palatium Licinianum*. Tout édifice considérable s'appelait au moyen âge *palatium* (Nibby, *R. ant.*, II, p. 25, et 329). On donnait ce nom aux ruines de l'habitation qui se trouvait dans la villa devenue ensuite une habitation impériale.

⁴ *Ad. Att.*, I, 1 et 2.

La superstition régnait encore à Rome, où elle n'a jamais cessé d'être populaire. Quelque temps auparavant, le Capitole avait été frappé par le tonnerre, la louve en bronze doré renversée de son piédestal avec le petit Romulus qu'elle allaitait ; des tables d'airain sur lesquelles des lois étaient gravées, avaient été fondues par l'effet de la foudre. Il n'était pas besoin de ce signe céleste et de la science des devins étrusques pour prophétiser que les lois étaient menacées. C'est alors que, par le conseil de ces devins, la statue de Jupiter Capitolin fut tournée vers l'Orient, dans la direction du Forum¹. Jusque-là elle regardait l'Occident, afin que ceux qui lui adressaient leur prière eussent eux-mêmes le visage tourné vers l'Orient.

L'avènement de Cicéron au consulat fut aussi marqué par l'apparition de signes célestes et par un tremblement de terre. Un augure romain lui dit que l'on marchait à la guerre civile ; l'augure avait deviné, juste.

Cicéron, arrivé au consulat dans un temps difficile, afin de s'attacher le sénat, combattit la loi agraire du tribun Rullus. Pour plaire à l'ordre des chevaliers, qui était le sien, il prit leur parti dans une affaire d'étiquette théâtrale. Le tribun, qui quelques années plus tôt avait obtenu que quatorze bancs seraient réservés pour les chevaliers, fut outrageusement sifflé par le peuple et violemment applaudi par les chevaliers. Cicéron se rendit au théâtre et invita les spectateurs à le suivre dans le temple de Bellone². On l'y suivit. Son discours calma la multitude qui se résigna au privilège des chevaliers.

Mais le parti démocratique, encouragé par l'éloignement de Pompée et de son armée, n'était pas toujours si facile à calmer. Un tribun accusa un vieillard nommé Rabirius d'avoir autrefois participé au meurtre de ce Saturninus, dont Marius lui-même avait réprimé l'insurrection. Cicéron se joignit cette fois pour défendre Rabirius à son rival Hortensius, le champion ordinaire de l'aristocratie.

Ainsi Cicéron cherchait à se concilier les chevaliers et le sénat, dont il sentait qu'il aurait bientôt besoin. Car le grand événement, de son consulat approchait. Tout en plaidant des causes choisies dans une intention politique, Cicéron avait suivi attentivement les menées des conspirateurs ; il assembla le sénat dans la Curie et les dénonça devant lui. Le lendemain Catilina y partit et Cicéron l'accusa en face. Catilina ne s'épouvanta point et répondit par des menaces qui ne soulevèrent que des murmures. Il était en ce moment une seconde fois candidat pour le consulat, et quelques jours après il se rendit aux comices du champ de Mars avec une escorte armée dans laquelle se trouvaient des esclaves. Cicéron y parut aussi revêtu d'une grande armure, pour frapper les yeux, disait-il, et exciter les bons citoyens par le spectacle des dangers que courait un consul. Catilina ne fut point nommé. Dès ce moment, il n'avait plus rien à attendre que de son audace, et il pouvait avoir recours aux partis les plus désespérés.

D'abord il essaya d'attaquer Cicéron nuitamment dans sa maison. Cicéron était sur ses gardes et la maison défendue ; puis, la veille du jour où Cicéron devait prononcer devant le sénat sa première Catilinaire, Catilina rassembla les conjurés chez l'un d'eux, Porcius Læca, dans la rue des fabricants de faux³. Ce nom semble indiquer un quartier populaire éloigné de la demeure aristocratique

¹ Cicéron, *in Catilina*, III, 8.

² Ce temple était voisin du cirque Flaminien, et par conséquent du théâtre en bois élevé près du temple d'Apollon, situé non loin du cirque, et qui précéda le théâtre en pierre de Pompée. Celui-ci n'existait pas encore.

³ Drumann, *G. R.*, V, 456 (*In Catilina*, I, 4. ; *pr. Sull.*, 18). Il paraît que des rues de l'ancienne Rome portaient un nom provenant de la profession de ceux qui les habitaient ; il en est de même aujourd'hui : via dei Chiavari, dei Baullari, dei Canestrari, dei Coronari.

de Catilina sur le Palatin ; c'était sans doute pour déjouer la police de Cicéron. Là, Catilina annonça à ses complices qu'il allait se rendre en Étrurie se mettre à la tête des vétérans auxquels Sylla avait donné des terres dans ce pays : on voyait alors ce que produisait cette mesure imaginée par la politique conservatrice de Sylla. Les conspirateurs se distribuèrent les rôles. Un Cornélius, plébéien, et un sénateur nommé Vargunteius, se chargèrent d'expédier Cicéron ; ils devaient se présenter le matin chez lui, ce qu'on appelait saluer le consul, et le massacrer. Ils s'y présentèrent en effet ; mais encore cette fois Cicéron était sur ses gardes.

Le lendemain, il rassembla le sénat dans le temple de Jupiter Stator. Le choix du lieu s'explique facilement : ce temple était près de la principale entrée du Palatin¹, sur la Vélia, dominant, en cas d'émeute, le Forum, que Cicéron et les principaux sénateurs habitants du Palatin n'avaient pas à traverser comme s'il eût fallu se rendre à la Curie. D'ailleurs Jupiter Stator, qui avait arrêté les Sabins à la porte de Romulus, arrêterait ces nouveaux ennemis qui voulaient sa ruine. Là Cicéron prononça la première Catilinaire². Ce discours dut être en grande partie improvisé, car les événements aussi improvisaient. Cicéron ne savait si Catilina oserait se présenter devant le sénat ; en le voyant entrer, il conçut son fameux exorde : *Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience !*

Malgré la garde volontaire de chevaliers qui avait accompagné Cicéron et qui se tenait à la porte du temple, Catilina y entra et salua tranquillement l'assemblée ; nul ne lui rendit son salut, à son approche on s'écarta et les places restèrent vides autour de lui. Il écouta les foudroyantes apostrophes de Cicéron, qui, après l'avoir accablé des preuves de son crime, se bornait à lui dire : *Sors de Rome. Va-t-en !*

Catilina se leva et d'un air modeste pria le sénat de ne pas croire le consul avant qu'une enquête eût été faite. *Il n'est pas vraisemblable*, ajouta-t-il avec une hauteur toute aristocratique, *qu'un patricien, lequel, aussi bien que ses ancêtres, a rendu quelques services à la république, ne puisse exister que par sa ruine et qu'on ait besoin d'un étranger d'Arpinum pour la sauver*. Tant d'orgueil et d'impudence révoltèrent l'assemblée ; on cria à Catilina : *Tu es un ennemi de la patrie, un meurtrier*. Il sortit, réunit encore ses amis, leur recommanda de se débarrasser de Cicéron, prit avec lui un aigle d'argent qui avait appartenu à une légion de Marius et à minuit quitta Rome et partit par la voie Aurélia³ pour aller rejoindre son armée.

On ne comprend pas trop en cette circonstance la conduite de Cicéron demandant à Catilina de faire ce qu'il avait résolu, comme le savait Cicéron ; il fallait qu'il comptât bien peu sur l'énergie de ce sénat, dans le sein duquel siégeaient des complices de la conjuration. Peut-être l'homme nouveau hésitait-il encore à mettre la main sur des patriciens et des sénateurs.

Le bruit se répandit et une lettre de Catilina contribua à le répandre, qu'il allait s'exiler à Marseille. Cicéron vint dans le forum exposer au peuple ce qui s'était passé et les motifs de sa conduite. Nous avons ce discours ; c'est la seconde Catilinaire. Cicéron s'applaudit d'avoir forcé l'ennemi de Rome à la fuir et menace ses adhérents, dont il se sait entouré, de la sévérité des lois. Ce discours, quelque habile qu'il fût, ne persuada pas tout le monde, et Cicéron lui-même

¹ *Ante Palatin condidit ora jugi*. Ovide, *Fastes*, VI, 796.

² *Quam postes scriptam edidit*. (Salluste, *Catilina*, 21.)

³ Cicéron, *In Catilina*, II, 4.

nous l'apprend. Plusieurs disaient que Catilina était plus redoutable depuis qu'il avait quitté Rome¹ ; il me semble que j'aurais été de ceux-là.

Quelques jours après, Catulus reçut de Catilina une lettre qu'il vint lire dans le sénat. Elle était pleine de hauteur, et, chose étrange, Catilina, le plus pervers des hommes, s'y montrait tendre époux, il finissait en disant à Catulus : *Au nom de ton amour pour tes enfants, je te demande de protéger Orestilla* c'était une vestale qu'il avait enlevée et dont il avait fait sa femme.

Au milieu des préparatifs de guerre et de défense, Cicéron trouva le temps de plaider pour Murena, accusé, et à ce qu'il paraît coupable, de s'être procuré des voix par captation. Cicéron était l'auteur d'une loi très sévère sur cet article, dirigée contre Catilina. La cause était mauvaise ; Cicéron s'en tira à force d'esprit et de plaisanteries dont l'austérité et les principes stoïciens de Caton firent en grande partie les frais. Le consul s'égayait et s'amuse avec une liberté d'esprit quelque peu triomphante : on sent qu'il respire librement et que Catilina n'est plus dans Rome. Mais les principaux conjurés y étaient restés et y préparaient une révolution. Le jour fut fixé aux prochaines saturnales ; on voulait profiter du désordre de ce carnaval antique pour tuer Cicéron, comme on a tué Gustave III dans un bal masqué.

Chacun sait comment ce plan fut découvert.. Des envoyés gaulois de la nation des Allobroges, ruinée comme tant de provinces par la rapacité des magistrats romains, étaient venus à Rome apporter les doléances de leurs concitoyens. Le sénat, en ce moment occupé de tout autre chose que de la misère des Allobroges, y avait sans doute accordé peu d'attention. Les Gaulois mécontents ouvrirent l'oreille aux propositions des conjurés. L'intermédiaire fut un négociant romain qui avait fait le commerce et l'usure dans leur pays. Il fut leur trouver dans la Græcostase et gagna leur confiance en plaignant leurs misères, auxquelles il avait peut-être contribué. Séduits par les promesses d'un meilleur sort pour leur patrie, les Gaulois se laissèrent conduire dans la maison de Decimus Brutus, qui était voisine². Là, on leur révéla le plan de la conspiration, dont on leur présenta le succès comme assuré, et on leur promit de remettre aux Allobroges les dettes qui les obéraient s'ils voulaient envoyer des troupes en Étrurie au secours de Catilina. Il n'est pas probable que les envoyés aient feint d'entrer dans les desseins de Catilina pour les révéler ; je crois plutôt qu'avec l'impétuosité gauloise ils se jetèrent tête baissée dans l'entreprise.

Mais la réflexion leur montra bientôt leur imprudence, et ils allèrent tout confier à leur patron, Fabius Sanga, de la famille du Fabius vainqueur des Allobroges, auquel on avait érigé, à l'entrée du Forum, l'arc de triomphe qui portait son nom.

Fabius instruisit de tout Cicéron. Après s'être entendu avec lui, les envoyés retournèrent vers les chefs de la conspiration, lesquels, avec une étourderie et une confiance tout aristocratique, confièrent aux Gaulois des lettres écrites de leur main et scellées de leur sceau, ce qui équivalait à une signature.

Cicéron envoya des soldats occuper les villas situées aux deux extrémités du pont Milvius, aujourd'hui pont Mole, par où passait la route d'Étrurie et par où passe maintenant la route de Toscane. Arrivés à ce pont pendant la nuit, les envoyés gaulois furent arrêtés et les lettres apportées à Cicéron.

¹ Cicéron, *In Catilina*, III, 2.

² Salluste, *Catilina*, 40. Ce Brutus avait pour femme une Sempronina. Sa maison, voisine de la Græcostase et par conséquent du Forum, était-elle la maison des Sempronii sur le Palatin ?

Le chemin que suivaient la nuit, pour se rendre au Palatin, les deux préteurs chargés de cette mission secrète, était le même qu’avaient suivi en plein jour les messagers de la grande nouvelle, si impatientement attendue, de la défaite et de la mort d’Asdrubal. Aujourd’hui ils apportaient au consul une nouvelle non moins importante pour le salut de la république, bien qu’il s’agit d’une expédition moins difficile et moins glorieuse ; car, par cette expédition, des desseins qui pouvaient perdre la république étaient dévoilés. Les princes romains et les dames romaines, qui l’été vont tous les soirs en calèche sur la route de ponte Mole, ont là pour occuper leur imagination deux grands souvenirs, mais je crois qu’ils ne pensent guère à Asdrubal, et aux Allobroges.

Le lendemain matin, quatre chefs des conjurés, Gabinius, Céthégus, Statilius et Lentulus, tous patriciens, furent amenés chargés de chaînes devant le consul, peut-être après une nuit de débauche et d’ivresse ; avec eux était Céparius, un provincial, un homme de Terracine, qui devait aller dans l’Italie méridionale soulever les esclaves et qu’on avait arrêté à Rome. Cicéron ne voulut point ouvrir les lettres ni même les recevoir des mains de celui qui les apportait, devant le sénat qu’il avait convoqué cette fois dans le temple de la Concorde.

Le préteur Valérius Flaccus remit au sénat les lettres saisies. Cicéron conduisit lui-même Lentulus, par égard pour sa dignité de préteur ; les autres attendirent devant la porte du temple, puis furent introduits l’un après l’autre. D’abord les conjurés nièrent tout, mais on leur montra leurs sceaux, et ils furent, réduits au silence. Pâles, consternés, furieux, ils baissaient leurs têtes orgueilleuses devant l’homme nouveau d’Arpinum qui triomphait. Les coupables furent remis aux mains d’édiles ou de préteurs dont les demeures devaient leur servir de prison.

Cicéron fut comblé de louanges et reçut du sénat dans cette grande conjoncture le beau titre de père de la patrie.

La séance dura jusque vers la fin du jour. Quand elle fut terminée, Cicéron descendit du temple de la Concorde au Forum et raconta au peuple tout ce qui s’était passé, dans un discours qui est la troisième Catilinaire. Cette harangue réussit mieux que la précédente ; cette fois, il y avait quelque chose de fait, un secret était surpris, des conspirateurs arrêtés. Fort de l’adhésion de la Curie et du Forum, Cicéron se sentit enhardi à porter la main sur de hauts personnages et à demander leur mort au sénat ; mais il hésitait encore. Il passa la nuit dans la maison d’un voisin à délibérer avec ses amis sur ce qu’il devait faire dans ces graves circonstances ; il avait dû quitter la sienne où les dames romaines célébraient, chez la femme du consul, les mystères de la bonne déesse d’où les hommes étaient exclus. Le matin, on vint lui annoncer un de ces événements qui étaient d’une si grande importance dans la vie publique et privée des anciens Romains, un prodige, leurs descendants diraient un miracle : après le sacrifice offert à la bonne déesse, la flamme, qu’on croyait éteinte, s’était rallumée et avait jeté un vif éclat ; les vestales avaient chargé Terentia d’en avertir son époux et de lui dire que ce qu’il tentait pour le bien de sa patrie réussirait par la protection de la déesse. Cette déesse était Vesta, dont le temple enfermait le Palladium, gage sacré du salut de Rome. Comme Terentia était la sœur de Fabia, la vestale qui avait parlé, on peut croire qu’une fraude pieuse avait été concertée entre ces deux femmes pour soutenir le courage de Cicéron¹.

Cicéron avait besoin d’encouragement ; tout n’était pas terminé par l’arrestation des chefs, les affranchis et les clients de Lentulus allaient dans les petites rues

¹ J. J. Ampère, *César, Sc. hist.*, p. 59.

exciter les ouvriers et les esclaves¹. Cicéron rassembla de nouveau les sénateurs pour délibérer sur le sort des conjurés dans le temple de la Concorde, lieu choisi un peu par anticipation, car la séance fut assez orageuse, et l'on eut quelque peine à se mettre d'accord.

Le Forum, les temples qui l'entouraient, les abords du Capitole étaient remplis d'une foule inquiète dans l'attente de l'événement.

La montée du Capitole², par laquelle on arrivait au temple de la Concorde, était couverte de citoyens armés, accourus pour protéger le consul et la délibération, surtout de chevaliers et de payeurs du trésor, auxquels se joignirent les scribes. Ils occupaient aussi le Forum et le Capitole. Un assez grand nombre de sénateurs convoqués firent défaut sous prétexte de n'avoir pas à prononcer une sentence capitale sur des citoyens romains, en réalité de peur de se compromettre et par rancune contre l'audace de Cicéron qui s'était permis de faire arrêter des Céthégus et des Lentulus. Il était loin d'avoir triomphé ; Crassus et César lui faisaient une opposition sourde. Crassus ne vint pas et César vint pour tâcher de sauver la vie des conjurés.

Le consul exposa les faits et mit aux voix la condamnation à mort des coupables³.

Silanus, consul désigné pour l'année suivante, parla le premier et conclut au plus grand supplice ; un assez grand nombre de sénateurs l'imitèrent. Quand vint le tour de César, il prononça un discours fort habile dont la conclusion fut qu'il était contraire aux lois de mettre à mort des citoyens romains, que c'était revenir aux proscriptions de Sylla, que d'ailleurs la mort, dans laquelle l'âme était anéantie, ne pouvait être considérée comme un malheur ou un châtement. César est tout entier dans ce discours, adroitement humain, spirituel et qui contenait une profession de matérialisme⁴. Ce discours⁵ ébranla les consciences timides. Silanus déclara qu'il avait entendu condamner à la prison, le dernier des supplices pour un citoyen romain. Caton, le plus honnête des Romains, se leva indigné ; dans une harangue admirable d'énergie et qui paraît bien être de lui, il foudroya les corruptions et les molleses de l'aristocratie, peignit les conjurés comme les plus scélérats des hommes et vota la mort suivant la coutume antique, c'est-à-dire au mépris de la loi Sempronia qui l'abolissait. Son vote

¹ *Liberti et patricii ex clientibus Lentuli divorsis itineribus opifices atque servitia in vicis ad eum eripiendum sollicitabant.* (Salluste, *Catilina*, 50.)

² *Clivus Capitolinus* (Cicéron, *pro Sest.*, 12). Ailleurs (*Phil.*, VII, 8) Cicéron parle des chevaliers qui se tenaient sur les marches du temple de la Concorde (*Ad Att.*, I, 19, 6 ; *ad Fam.*, I, 4). Ces passages montrent que le temple de la Concorde, on avait lieu la réunion du sénat, n'était pas sur l'esplanade du Vulcanal, au-dessus du Comitium, où il a existé plusieurs temples de la Concorde et entre autres celui dont on voit encore les restes mais qui n'existait pas à cette époque, car, à en juger par ces restes, son architecture date de l'empire. Le temple où Cicéron convoqua le sénat était celui qu'avait élevé Camille, le sauveur de Rome comme Cicéron aspirait à l'être, celui où l'on montait par le clivus Capitolinus et qui dominait d'en haut le Forum. Le mot *cella*, employé deux fois par Cicéron (*Phil.*, II, 8 ; III, 12) n'indique point un petit temple, comme étaient sous la république les temples de la Concorde sur le Vulcanal. Cicéron, pour exciter l'indignation contre Antoine, qui avait placé des hommes armés dans le temple de la Concorde, se sert, il est vrai, du mot *cella*, mais dans le sens de *sanctuaire*.

³ César, *Scènes historiques*, p. 66.

⁴ Ce discours n'est point dans le style de Salluste, il y a seulement introduit quelques archaïsmes.

⁵ Celui que nous lisons dans Salluste. Plutarque (*Caton d'Utique*, 23) nous apprend que cette harangue était la seule parmi celles de Caton qui eût été conservée. La sténographie, perfectionnée par Tiron, affranchi de Cicéron, existait déjà, et Cicéron, qui avait fait sténographier l'interrogatoire des accusés, a pu faire recueillir de la même manière le discours de Caton, dans lequel sa conduite était approuvée et louée ; cependant Salluste semble donner à entendre que lui-même en est l'auteur (*Cat.*, 53), il ne l'affirme pas positivement, il est vrai, et comme ce qu'il dit s'applique également à celle de César, qui évidemment n'est pas de Salluste, il ne faut pas attacher trop d'importance à ce témoignage, ni surtout lui donner un sens trop absolu. Salluste a retouché peut-être ces deux discours ; il ne les a pas composés.

entraîna presque tous les autres. Mais César ne se laissa pas entraîner. Au sortir de l'assemblée, comme il descendait du Capitole pour traverser le Forum et retourner dans sa demeure, celle du grand pontife, près du temple de Vesta, il eut à fendre la foule des chevaliers et de leurs acolytes qui pensèrent lui faire un mauvais parti. Quelques amis le défendirent et on dit même que Cicéron, ce jour-là tout puissant, le protégea¹.

Dans l'état d'agitation où étaient la ville et les esprits, il n'y avait pas un moment à perdre pour l'exécution des condamnés si on voulait les exécuter. Cicéron, et ce fut là le grand reproche qu'on lui adressa plus tard, se passa de la sanction du peuple, auquel du reste les condamnés n'en appelèrent pas. Dès que la nuit fut venue, le consul alla chercher lui-même sur le Palatin Lentulus dans la maison de son parent, Lentulus Spinther, où il était détenu, et le conduisit par la voie Sacrée et le Forum, à la prison Mamertine ; les autres criminels furent amenés par les préteurs auxquels ils avaient été confiés. Cicéron les fit plonger en sa présence dans le cachot inférieur de la prison qu'on appelait le Tullianum, et étrangler l'un après l'autre. Puis il descendit par l'escalier des Gémonies dans le Forum, et, suivi des sénateurs et des consulaires, prononça solennellement ces simples et terribles paroles : *Ils ont vécu !*

Les partisans de la révolte furent atterrés et beaucoup de citoyens honnêtes consternés de cette application insolite de la peine de mort à de si hauts personnages ; mais le plus grand nombre, éprouvant ce transport que donne le sentiment d'un péril public auquel on vient d'échapper, se réunit à la suite du consul avec des acclamations. On plaçait des flambeaux devant les portes², sorte d'illumination usitée de nos jours à Rome, et les femmes, pour le regarder passer, montaient sur les toits, qui étaient plats et formaient terrasse, ce qui se voit encore aujourd'hui. D'après la peinture que fait Plutarque de cette marche triomphale de Cicéron dans les rues de Rome, je ne puis croire qu'il se soit borné à traverser le Forum et à regagner sa maison des Carines, qui en était tout proche ; je pense qu'il aura pris le plus long et aura au moins suivi la voie Sacrée jusqu'au temple de Jupiter Stator, pour rentrer chez lui en traversant la Vélie.

La légalité de la condamnation et de l'exécution des cinq criminels peut être contestée ; elle l'a été dans un examen très complet de la question par M. Mérimée. M. Laboulaye a fait remarquer que les arguments de Cicéron justifieraient toutes les mesures tyranniques³. Cicéron ne tint pas compte des lois, par lesquelles il était défendu de mettre à mort un citoyen romain sans en référer au peuple, ce qui était énorme ; armé du sénatus-consulte qui lui avait conféré des pouvoirs extraordinaires, et de la condamnation que le sénat venait de prononcer, il se hâta de frapper. Si jamais une illégalité a été excusable, c'est dans la punition de cinq misérables correspondant avec l'étranger pour livrer Rome à la soldatesque et à la populace enrôlées sous des chefs scélérats ; cependant tout mépris de la légalité entraîne une punition, et Cicéron ne tarda pas à expier durement le tort qu'on pouvait lui reprocher.

Cicéron aurait dû mourir alors, car dès ce moment sa vie fut une suite de tracasseries pénibles, de généreux élans et de calculs mesquins, d'alternatives

¹ M. Mommsen fait cette remarque : *Il ne s'en fallut pas de beaucoup que César ne perdît la vie à la place même où dix-sept ans après la mort le frappa* (III, p. 181). César fut menacé en sortant du temple de la Concorde, sur le Capitole, et frappé dix-sept ans plus tard dans la Curie de Pompée, près de son théâtre dans le champ de Mars.

² Plutarque, *Cicéron*, 22.

³ Laboulaye, *Lois criminelles des Rom.*, p. 124-5.

de courage et de faiblesse, qui rendent bien difficile de l'apprécier tel qu'il a été, en conservant le respect dû à son beau génie et à la noblesse de son âme, mais en tenant compte aussi de toutes les indécisions, de toutes les saillies, de toutes les contradictions d'un caractère vif et vacillant.

Après l'ivresse vinrent les déboires du succès ; sa ferme conduite dans l'affaire de Catilina lui avait fait beaucoup d'ennemis : le parti révolutionnaire, que représentait Catilina, ne pouvait lui pardonner, et dans le parti conservateur beaucoup en voulaient au parvenu qui avait eu l'audace de les sauver. Un homme se mit à la tête de toutes ces haines soulevées contre Cicéron. Cet homme était Clodius.

Clodius sortait de cette superbe famille des Claudii, toujours si contraire aux plébéiens. Lui fut le plus violent des démagogues ; mais il porta dans ce rôle l'insolence altière de sa race. Ce qui acheva de le séparer de l'aristocratie, ce fut un procès scandaleux dans lequel, malgré un acquittement aussi scandaleux que le procès, elle se prononça contre lui. Pendant une de ces fêtes en l'honneur de la bonne déesse où les hommes n'étaient point admis, et qui se célébrait cette fois chez Pompéia, la femme de César, dans la demeure du grand pontife, attenante au temple de Vesta, Clodius y pénétra déguisé en joueuse de lyre pour arriver ainsi jusqu'à Pompéia dont il était l'amant favorisé ; mais il s'égara dans cette maison qui devait être vaste et ressembler à un palais. La hardiesse et le double sacrilège d'une aventure menée à fin pendant une cérémonie religieuse et à côté du temple de Vesta, avait tenté le hardi libertin¹.

Les consuls, au nom du sénat, consultèrent le collègue des pontifes pour savoir s'il y avait attentat contre la religion. La réponse du sacré collègue fut affirmative, mais un procès pour adultère et impiété ne pouvait être intenté à Clodius sans qu'on eût présenté une rogation au peuple afin de déterminer le choix des juges et le mode des poursuites.

Le jour des comices, le Forum fut envahi par la bande de Clodius, composée de jeunes gens barbus et d'ouvriers² ; ceux-ci occupèrent les ponts par où l'on passait pour aller voter et supplièrent le peuple de ne pas accepter la rogation. Ils ne laissèrent distribuer que les tablettes qui la rejetaient : c'est comme si dans nos votes du suffrage universel des factieux ne laissaient distribuer que des bulletins négatifs.

Caton monta à la tribune et parla sévèrement, ainsi qu'Hortensius et d'autres, mais sans résultat ; le vote ne put avoir lieu. Au sénat, Cicéron nous apprend qu'il fit merveille : *Quels combats, quels carnages, quels élans contre Pison, contre Curion, contre toute leur séquelle ; comme j'ai tancé la légèreté des vieillards et les désordres de la jeunesse !*³

Vint le jour du jugement. Les juges étaient achetés ; le Forum tumultueux ; Clodius fut absous. Cicéron était venu témoigner contre lui, et à la suite de l'acquittement, tous deux firent assaut d'épigrammes dans la Curie, où, à ce qu'il paraît, on ne se les épargnait pas. Dès ce moment Cicéron eut en Clodius un mortel ennemi.

Clodius n'avait pas toujours été si mal avec Cicéron ; leur deux maisons se touchaient sur le Palatin et ils avaient eu des rapports de bon voisinage avant de

¹ Le prétendu Clodius de la villa Panfili est un Hercule en femme ou un Achille à Scyros.

² *Barhatuli juvenes... operæ Clodianæ.* (Ad Att., I, 14.)

³ Ad Att., I, 16.

devenir des ennemis déclarés. Clodius avait commencé par être l'adversaire de Catilina qu'il accusait au moment où Cicéron songeait à le défendre : ces bandits ne s'aimaient pas entre eux ; aujourd'hui, à la tête de ses satellites, Clodius répandait l'épouvante dans le Forum et faisait trembler la Curie ; il brûla même le **temple des Nymphes**¹, où étaient conservés les registres des recensements publics, pour anéantir la trace de ses prévarications et de ses dettes.

Un peu avant le procès de Clodius, Pompée avait paru aux portes de Rome.

Pompée absent était celui vers lequel, à Rome, se tournaient tous les yeux ; mais cette absence avait créé aussi pour lui des difficultés et des périls. Le terrain sur lequel il allait marcher s'ébranlait ; les inimitiés qu'il avait soulevées grondaient de loin à ses oreilles ; l'aristocratie était irritée de sa conduite envers elle ; le peuple commençait à prendre ombrage de sa puissance... et sa femme le trompait pour César. Il était revenu lentement ; afin de gagner du temps, il visitait les villes célèbres, écoutant les vers des poètes en son honneur et les dissertations des philosophes. En débarquant, à Brindes, il avait licencié son armée et était venu, suivi d'une foule considérable qui lui faisait cortège, pour attendre le jour de son triomphe hors de la ville, dans ses jardins², dont le nom rappelle aussi un fait moins honorable pour lui, car dans ces mêmes jardins, après avoir fait une loi contre la captation des suffrages, il distribua de l'argent pour, faire nommer consul Afranius, une de ses créatures.

Un grand nombre de citoyens allèrent au-devant de lui et le sénat le reçut devant la porte qu'il ne pouvait encore franchir. Sa popularité était pour le moment sauvée par le renvoi de son armée, les mécontentements étaient désormais sans prétexte ; mais Pompée se trouvait désarmé contre ses ennemis.

La première fois que Pompée parla dans le Forum, son discours fut vague et ne contenta personne (*frigebat*, comme dit Cicéron³) ; on fut froid. Puis il parla dans le cirque populaire, le cirque Flaminius, un jour de nundines, c'est-à-dire un jour de marché, devant une grande multitude conduite par le tribun Fufius qui lui demanda si les jurés, dans l'affaire de Clodius, devaient être désignés par le préteur ; le sénat avait prononcé sur ce point et Pompée dit qu'il fallait obéir au sénat. Il alla ensuite à la Curie ; il y siégeait à côté de Cicéron et y approuva en gros tout ce que le sénat avait fait sans désigner particulièrement la conduite de Cicéron. Crassus saisit cette occasion de réparer l'omission de Pompée, ce qui charma Cicéron ; lui-même, tout fier d'avoir Pompée pour auditeur, prit la parole, et, à l'en croire, se surpassa, *acclamations*, dit-il dans le récit de la séance qu'il envoie à Atticus.

Extérieurement, Cicéron était au mieux avec Pompée ; quand ils paraissaient ensemble au théâtre, ils étaient salués par des applaudissements auxquels ne se

¹ Cicéron, *pr. Milon*, 27. Le temple des Camènes sur le Coelius.

² Les jardins de Pompée sont à plusieurs reprises cités dans son histoire. Il avait deux *horti*, car on dit qu'il se retira dans ses *jardins supérieurs* (*Arg. pr. Mil.*), pour les distinguer d'autres qui n'étaient pas sur un lieu élevé. Les jardins supérieurs se trouvaient sur une des collines de Rome ; pas sur le Pincio, où on a voulu les placer et où il n'y a point d'espace pour eux, entre les jardins des Domitius et ceux de Lucullus. Je ne saurais prendre avec Nibby (*R. Ant.*, II, p. 546), les *horti superiores* de Pompée pour la partie supérieure de ses jardins ; il faut y voir une habitation différente où il se réfugiait pour sa sécurité. Les *horti* des anciens Romains correspondaient aux villas urbaines ou suburbaines de nos jours. Peut-être les *horti superiores* de Pompée étaient-ils sur l'Esquilin, au-dessus de sa maison des Carines, comme les jardins Colonna sont au-dessus du palais Colonna. Quant aux autres jardins de Pompée, on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance qu'ils étaient dans le champ de Mars et voisins de la maison que plus tard il fit construire près de son théâtre, vers Campo dei Piori. C'est dans ces jardins voisins du champ de Mars, et par conséquent hors de la ville, qu'il attendait le triomphe : on l'attendait en général dans le champ de Mars.

³ *Ad Att.*, I, 14.

mêlait aucun sifflet¹ ; mais bientôt Cicéron ne put plus se cacher à lui-même et cacher à ses amis que la confiance qu'il avait eue en Pompée baissait considérablement.

Pompée, vu de plus près, allait chaque jour. perdant quelque chose de la faveur populaire sans rien gagner du côté de l'aristocratie. Pour s'en consoler, il célébra son troisième triomphe avec une magnificence extraordinaire.

J'ai parlé de ce triomphe qui dura trois jours et fut surtout remarquable par les richesses étalées aux yeux du peuple. Lucullus avait apporté d'Orient un chef-d'œuvre de l'art grec, l'Aatolycus de Sthénis, mais ici l'or dominait. On voyait le buste de Pompée en perles : l'Orient faisait son entrée à Rome ; les richesses de l'Asie annonçaient le despotisme de l'Asie. La vanité de Pompée se montra dans la liste de ses hauts faits qu'on promenait en pompe devant lui : *huit cents vaisseaux pris, vingt-huit villes fondées, six rois vaincus*. Ses ménagements pour l'opinion se trahissaient par l'absence de l'armée. Pompée parut sur un char étincelant de pierreries, vêtu d'une chramyde qui avait appartenu à Alexandre le Grand, auquel il avait la prétention de ressembler ; il était plus facile de lui emprunter son costume que son génie.

Le spectacle que donnait Pompée fut accueilli par d'immenses acclamations. Ce qui le relevait encore ; c'est que Pompée était un simple chevalier, ce que nous appellerions un bourgeois, dont le triomphe était une chose inouïe. Ce triomphe, qui par ses allures orientales présageait le despotisme, glorifiait en même temps la démocratie ; ces deux puissances qui ne triomphèrent que trop ensemble, à Rome.

Il reste peut-être au Capitole quelque chose du triomphe de Pompée, c'est un beau vase de bronze² qui a appartenu à Mithridate et dont on ne s'expliquerait guère la présence s'il n'y a pas servi de décoration à ce triomphe, dans lequel nous savons que figurèrent beaucoup de vases précieux³, deux mille en onyx, et le premier vase murrhin qu'on ait vu à Rome⁴.

Une inscription nous apprend qu'il avait été donné par Mithridate à une société de gymnastes, c'est-à-dire à une corporation d'athlètes⁵, qui portait son nom. Ce nom l'aura fait comprendre dans les richesses royales en raison du donataire, et c'est pourquoi il aura figuré dans le butin de la victoire. On l'a trouvé à Antium (Porto d'Anzo), où fut, dès le temps de Caligula, une villa impériale ; je ne sais à qui elle appartenait auparavant, mais les premiers Césars, qui d'ailleurs n'avaient pas besoin de prétexte, purent la réclamer en faveur de la double alliance de Pompée et de César, l'un époux de Julia, fille de César, et l'autre de Pompéia, parente de Pompée.

Quoi qu'il en soit, ce beau vase a une grande valeur historique s'il est un précieux et unique témoin des magnificences du triomphe Pompéien.

¹ *Ad Att.*, I, 16.

² *M. Cap.*, salles d'en bas.

³ C'est une raison de l'attribuer au triomphe de Pompée plutôt qu'à celui de Sylla (*Appien, Bell. Mithr.*, 115). D'autres beaux vases, particulièrement ceux en albâtre oriental, épars dans les collections de Rome, peuvent provenir de cette multitude de vases apportés de l'Orient par Pompée.

⁴ On ne sait pas avec certitude ce qu'étaient ces précieux vases murrhins qui venaient du fond de l'Orient, peut-être de la Chine, et si, comme l'ont pensé plusieurs savants, ce nom désignait des vases de porcelaine. (*Beck., Gall.*, I, p. 114.)

⁵ Winckelmann y voyait un de ces vases à mettre la poussière dont se trottaient les athlètes et qui sont représentés sur plusieurs bas-reliefs romains, d'autres y ont vu un vase destiné au tirage des sorts ; c'est-à-dire des numéros de combat.

Pompée, après son triomphe, éleva un temple à Minerve, déesse de la sagesse qui était loin de diriger toutes ses démarches ; mais ce temple en réalité était dédié à une autre déesse dont le culte fut toujours cher à Pompée, la Vanité¹, car il y avait placé une inscription rappelant pompeusement ses victoires qu'il aimait toujours à rappeler : *Pompée le Grand, imperator, ayant achevé une guerre de trente années, ayant battu, mis en fuite, tué, réduit en esclavage cent vingt et un mille quatre-vingt trois hommes, ayant coulé ou pris huit mille quarante-six vaisseaux ; ayant reçu la soumission de dix-huit cent huit places ou forts, ayant subjugué toutes les régions qui sont entre le lac Maréotis et la mer Rouge, a accompli son vœu à Minerve.*

C'est ce temple qui a donné son nom à l'église de la Minerve² (Santa-Maria sopra Minerva), nom expressif. En effet, l'église s'est élevée sur les débris du temple, le culte de Marie et le christianisme sur les ruines du culte de Minerve et de la religion païenne.

L'origine de ce nom a été confirmée par une statue de Minerve qu'on a trouvée dans le couvent des dominicains adjacent à l'église ; c'est la Minerve Giustiniani, l'un des chefs-d'œuvre du Vatican³. Pompée avait sans doute rapporté cette belle statue de la Grèce, et elle peut avoir orné son triomphe.

Des restes assez considérables du temple de Minerve existaient encore au quinzième et jusqu'à la fin du seizième siècle ; mais qu'eût dit l'orgueil de Pompée s'il eût vu, comme le Pogge, les colonnes arrachées pour en faire de la chaux ; et, comme Fulvio, les parois du temple encore debout, pleines d'immondices⁴ ?

Pompée, dévot ce jour-là au dieu favori de Sylla, de Sylla qu'il avait servi de son vivant et dont il combattait la politique après sa mort, dédia, lui aussi, un temple à Hercule, dans un lieu consacré par l'antique, religion de ce dieu, dans le marché aux Bœufs, près du grand cirque. Cet Hercule, qu'on appelait celui de Pompée⁵, ne pouvait manquer d'être un Hercule vainqueur⁶.

Le réveil du triomphe fut amer pour Pompée. Le consul Afranius, choisi par lui pour faire ratifier par le sénat ses dispositions en Orient et accorder des terres à ses soldats, échoua complètement. Tous les ennemis de Pompée levèrent la tête. Lucullus, arraché à son repos par ses justes rancunes, vint dans la curie demander si Pompée était souverain de Rome et si le sénat n'avait qu'à approuver tous ses actes aveuglément. De la discussion politique on passa aux personnalités. *Pompée a voulu le commandement suprême avant l'âge*, » s'écria Lucullus. *Il vaut mieux commander trop jeune que de se plonger dans les voluptés quand on est trop vieux*, répliqua Pompée.

Pompée ne réussit pas mieux dans son entreprise de loi agraire en faveur de ses vétérans. Cette loi fut proposée par le tribun Flavius. Le consul Metellus voulut empêcher le vote sous le prétexte suranné d'observer l'état du ciel pour savoir

¹ *Semper in laude versatus, circumfluens gloria*, disait de lui Clodius. **Gloria** est pris ici dans le sens que *glorieux* avait encore en français quand on appelait un homme vain un *glorieux*.

² Il n'est pas question d'un autre temple de Minerve dans la région du cirque Flaminien, et tout porte à croire que le temple de Minerve Chalcidique, attribué à Domitien, fut l'ancien temple de Pompée ; or le temple de Domitien était voisin du temple d'Isis et Sérapis (*Cur. urb. not., reg.. IX*. Voyez Canina, *R. ant.*, p. 40-5), et près de l'église de la Minerve on a trouvé des statues égyptiennes indiquant le voisinage de l'Iséum et du Sérapéum.

³ *Nuovo bracc.*, 24.

⁴ Nibby, *R. Ant.*, I, p. 680-1.

⁵ *Uti est ad circum maximum (templum) Cereris et Herculis Pompeiani*. (Vitruve, III, 3.)

⁶ *Herculi invicto ad circum maxim.* (*Calend. Amit.*)

s'il était favorable ; là-dessus le tribun envoya le consul en prison. Le consul y convoqua les sénateurs ; mais Flavius plaça son siège devant la porte. Alors Metellus perça la muraille pour que les sénateurs pussent entrer. En présence d'un tel scandale, Pompée fut obligé de faire retirer la loi.

Voilà où en était Pompée : une grande gloire militaire et une importance politique qui allait déclinant entre la haine de l'aristocratie et le refroidissement du peuple, quand accourut pour le soutenir celui qui devait un jour l'abattre, C. Julius César.

Qu'était César ?

Il faut le demander à l'histoire, non à ses bustes et à ses statues. César est un mortel hors ligne, et nul de ses portraits n'annonce un homme extraordinaire, surtout ceux qu'on voit à Rome¹. Le buste du musée Capitolin, où il ouvre, comme il était juste, la série des empereurs, est faux². La statue dans la cour des Conservateurs, du temps de l'empire, est encore la meilleure³ ; César y fait pendant à Auguste⁴, et il est curieux de les comparer. César regarde en avant le monde à soumettre, Auguste regarde d'en haut le monde soumis.

Du reste, César est bien placé au Capitole où était un autel de Jules et où l'on éleva, sans doute par son ordre, à côté des statues des rois, la statue de César, et c'est une preuve de plus qu'il en eut réellement l'intention d'être roi⁵.

Le buste de la villa Ludovisi passe pour le plus ressemblant ; il a un caractère très individuel, mais qui manque entièrement de grandeur, et l'air assez piteux et grognon. Il est impossible que César ait eu cet air-là.

Il existe au Vatican⁶ un buste de César, selon moi, très remarquable. César est en grand prêtre, son manteau sur la tête ; il semble plus vieux qu'il n'était au moment de sa mort, ce qui s'explique par les désordres et l'activité de sa vie. La bouche exprime l'énergie et le dédain, le regard est triste ; c'est César qui, arrivé à tout, las de tout, juge tout.

César sortait d'une race antique et, ce qui est très rare pour les grandes familles romaines, d'une race latine⁷. Cependant son point de départ fut entièrement démocratique. Neveu de Marius, il épousa la fille de Cinna et fut épargné à grand peine par Sylla, qui, en accordant sa vie aux vestales, prononça ce mot célèbre

Dans ce jeune homme, il y a plusieurs Marius. Ce qui voulait dire plusieurs têtes pour le parti de Marius.

Tant que Sylla vécut, César n'avait rien à faire à Rome ; il alla servir en Asie. Dès que Sylla fut mort, César revint.

¹ Le portrait de César le plus caractérisé est dans le Campo Santo, à Pise. Il faut citer aussi un buste du musée de Berlin et un buste de Naples. Le César de la villa Albani (sous le portique) a été mal restauré, ce qui lui donne un air gauche ; mais la tête, quand on la considère seule, ne manque pas de caractère.

² Rejeté par Visconti. (*M. P. Cl.*, VI, p, 54, pl. 38.)

³ Idéalisée selon Visconti, trouvée près du forum de César.

⁴ Cet Auguste a été considéré comme douteux et comme certain ; je le trouve ressemblant.

⁵ La statue de César et les statues des rois étaient devant le temple de Jupiter.

⁶ *M. Chiar.*, 135. A défaut d'un très bon portrait de César, relisons à Rome celui qu'a tracé Suétone (45) : *Excelsa datura, teretibus membris, ore paulo pleniore.*

⁷ Les **Julii** sont mentionnés par Denys d'Halicarnasse parmi les familles transportées d'Albe, capitale du Latium, à Rome ; on y trouve un **Julius** Proculus dès le temps de Romulus. Les Jules avaient leur sanctuaire à Bouille, au pied du mont Albain, où l'on pense que se réfugièrent des habitants d'Albe après la destruction de leur ville. Des inscriptions montrent que les habitants de Boville se regardaient comme Albains : **Longalbani Bovillenses** (Orelli, 919, 1287). Le nom de César paraît en 208 avant Jésus-Christ. Les anciens en ont donné, suivant leur usage, plusieurs étymologies ridicules. J'ai dit que **Kæsar** était pour moi la forme latine, par opposition à la forme sabellique **Kæso**.

Il quitta Rome encore une fois pour aller dans l'île de Rhodes demander des leçons d'éloquence à un Grec nommé Molo, qui en donna aussi à Cicéron. César comprenait que dans un pays agité mais encore libre il était nécessaire de savoir parler.

Ayant résolu de miner peu à peu le parti de Sylla, il évita d'entrer prématurément en lutte ouverte avec ce parti et repoussa les offres que lui fit faire Lepidus de s'associer à la tentative d'insurrection qui fut écrasée sous les murs de Borne.

Tandis que Pompée et Cicéron, tous deux de naissance médiocre, habitaient le somptueux quartier des Carnes, le plus noble des Romains vint se loger dans le quartier populaire et peuplé de la Subura ; il commença par plaider contre les personnages sénatoriaux et consulaires qui étaient odieux au peuple par leurs exactions. Le premier fut Dolabella. Les sénateurs, encore en possession des jugements, l'acquittèrent ; mais le Forum applaudit : c'est tout ce que voulait le jeune Julius.

Après une courte expédition en Asie, César revint à Rome, on il avait été nommé pontife, à l'âge de vingt-trois ans, à la place de son oncle maternel, Aurelius Cotta.

Il commença par acheter la faveur populaire en prodiguant les distributions de blé. Sa fortune, qui était considérable, passa entre les mains des usuriers, et il eut bientôt sept millions de dettes ; mais cet argent, qui semblait perdu, était bien placé et il devait en retrouver l'intérêt. A la mort de son père, il donna un combat de gladiateurs. Le sénat en restreignit le nombre à six cent quarante ; César, pour se dédommager de cette économie qu'on lui imposait, leur donna des armures d'argent.

En même temps qu'il courtisait le peuple en prononçant à la tribune l'éloge funèbre de sa tante Julia, il avait soin de rappeler qu'elle descendait d'Ancus Martius, roi de Rome, et lui-même, comme tous les Jules, de Vénus. Il croyait peu sans doute à l'existence de cette fabuleuse aïeule, et pas beaucoup plus peut-être à l'extraction royale de sa tante Julia ; mais il savait que les masses aiment les noms. D'ailleurs la petite-fille des rois était aussi la veuve de Marius, dont il eut soin de faire porter l'image à ses funérailles. En évoquant ainsi à la fois un souvenir démocratique et un souvenir royal, pour agir sur la multitude, César montrait qu'il la connaissait bien.

Il osa relever les trophées proscrits de Marius, abattus par Sylla. Les consulaires, dont Marius avait fait mourir les parents, furent indignés, mais la démocratie romaine tressaillit de joie à cette réhabilitation de la gloire et de la terreur plébéiennes¹.

Après une rapide expédition en Espagne, César est de nouveau à Rome. Le temps n'était pas encore venu pour lui d'obtenir des succès militaires qui pussent rivaliser avec ceux de Pompée ; mais en paraissant son partisan et se disant son client, César préparait une rivalité future.

Quand Gabinius demande pour Pompée le commandement de la mer contre les pirates, César a soin de l'appuyer ; quand il sera question de le charger de la guerre contre Mithridate, Pompée trouvera encore l'appui de César, toujours empressé à le grandir et qui n'est peut-être pas fâché de l'éloigner.

¹ César, *Scènes historiques*, p. 23.

Tandis que Pompée guerroyait en Orient, César ne néglige aucun moyen de popularité ; il donne sur le Palatin les jeux Mégalésiens, dans lesquels on représentait des pièces de Térence, et qui étaient ceux de la bonne compagnie ; dans le Cirque, à la multitude qui le remplissait, les jeux Romains.

Pour prendre la foule par les yeux, il entoure le Capitole de portiques¹, précurseurs de ceux de Michel-Ange ; pour flatter de justes ressentiments, il fait condamner deux agents des proscriptions de Sylla ; il attire à Rome des Gaulois du nord de l'Italie, auxquels il a fait accorder le droit de cité et dont les votes sont assurés à toutes les lois qu'il voudra faire passer. Cette population, accourue à la voix de César, donne à Rome la physionomie qu'elle avait au temps des Gracques. Le sénat, comme alors, ordonne à tous les étrangers de quitter Rome ; mais il avait affaire à un agitateur bien plus habile et bien plus dangereux que les Gracques.

Avant de commencer lui-même une campagne pour les lois agraires, César mit en avant un tribun sans considération et sans capacité, Servilius Rullus, qui en proposa une mal faite, donnant un pouvoir exorbitant à dix commissaires, et entachée de plusieurs illégalités. La sienne, plus modérée, plus sage, n'en serait que mieux reçue quand elle viendrait ; d'ailleurs César, sans paraître, tenait ainsi le parti démocratique en haleine et le parti aristocratique en crainte ; dans deux affaires dont j'ai parlé, celle de Rullus et celle de Rabirius, il força le consul Cicéron, dont il ne voulait pas laisser grandir l'importance, à risquer de déplaire au peuple ou à se brouiller avec le sénat.

Cicéron prononça un discours contre Rullus devant les sénateurs rassemblés au Capitole², et deux à la tribune du Forum. Dans le sénat, il se montra conservateur du patrimoine de l'État et du droit de propriété jusqu'à déclarer injuste l'expropriation forcée³ ; au Forum, il promit que son consulat serait populaire, se vanta de n'avoir pas d'aïeux, loua les Gracques, tant de fois condamnés par lui, et tira ses principaux arguments des droits du peuple méconnus par Rullus ; enfin, il prononça le grand mot : *On prépare ainsi une royauté, regnum comparari* ; Rullus donne aux décemvirs chargés de l'exécution de sa loi une puissance royale. Cicéron excita les susceptibilités locales, la jalousie de Rome contre Capoue, s'efforçant de faire craindre qu'on n'abandonnât Rome, bâtie sur des collines et dans des vallées, dont les rues n'étaient pas des meilleures, et dont les ruelles étaient très étroites, pour Capoue, bâtie dans une plaine et offrant des rues spacieuses (II, 35). Passage curieux pour la topographie romaine, et par lequel on voit que depuis Cicéron l'aspect de la ville, où, encore aujourd'hui, les rues ne sont pas des meilleures et les ruelles très étroites, n'a, sous ce rapport, pas beaucoup changé. Cette différence de langage, selon le lieu et la nature de l'assemblée, se remarque dans la plupart des discours de Cicéron ; les considérations politiques, les allusions à l'histoire des grandes familles de Rome, sont pour les nobles auditeurs de la Curie ; les grandes violences, quelquefois les grosses plaisanteries, sont pour l'auditoire très mêlé du Forum. Il est cependant un discours de Cicéron, le plus violent de tous et qui arrive par moment aux

¹ Suétone, *César*, 10. César fut chargé du soin de la voie Flaminienne, *curator via Flaminæ* (Cicéron, *Ad Att.*, I, 1). Il songeait alors au consulat : diriger des travaux d'utilité publique était un moyen honorable de préparer sa candidature.

² Cicéron, *Orat. Agr.*, I, 6.

³ *Ab invito enim emere injuriosum esse* (I, 5). Rullus lui-même reconnaissait ce principe. C'était un excès sans doute, mais à Paris nous en sommes bien revenus.

dernières grossièretés¹, le discours contre Pison , qui a été prononcé plus tard dans la Curie ; mais Pison avait lui-même attaqué violemment Cicéron et insulté son exil après y avoir concouru. Cicéron lui répond par les invectives les plus brutales, c'est une réplique irritée. Cicéron appelle l'ex-consul : Furie, monstre, glouton, bête féroce, âne, pourceau² ; il s'écrie³ : *Si toi et Gabinius étiez mis en croix, j'aurais encore plus de plaisir à voir déchirer vos corps que je n'en ai à voir déchirer vos renommées*. C'est une triste époque dans l'histoire de la Curie que celle où de telles paroles y étaient prononcées par Cicéron.

Toujours dans le même but, plaire au peuple, raviver ses haines contre l'aristocratie et pousser celle-ci à les exciter de nouveau , César fut l'auteur véritable de l'accusation contre Rabirius, et Cicéron, encore cette fois, joua dans le procès le rôle que César désirait lui voir jouer.

Rabirius était un vieux sénateur qui fut accusé, par le tribun Labienus, d'avoir autrefois, comme je l'ai dit, participé à la mort du factieux Saturninus ; on ajoutait, pour inspirer plus d'horreur, qu'il avait étalé dans un repas la tête de sa victime. Condamné par les juges ordinaires, au nombre desquels était César, Rabirius en appela au peuple. Rien ne fut négligé pour exciter la fureur populaire contre le vieux Rabirius ; Labienus exhiba dans le champ de Mars le portrait de Saturninus, tandis que naguère un certain Titius avait été condamné pour l'avoir dans sa maison. Cicéron flétrit courageusement la rébellion contre les lois, et établit le devoir imposé aux bons citoyens de les défendre. Malgré son discours et celui d'Hortensius, la condamnation de Rabirius allait être confirmée, le préteur profita du tumulte qui régnait dans l'assemblée pour faire élever sur le Janicule le drapeau rouge, signe d'un danger public, le jugement ne fut pas prononcé ; quand nous ne saurions pas que la cause de Rabirius se débattait ce jour-là devant les Centuries assemblées dans le champ de Mars, cet incident nous l'apprendrait, le drapeau élevé sur le Janicule n'aurait pu être aperçu du Forum.

César avait atteint son but, les deux partis étaient plus aigris que jamais et Cicéron, qui, dans le discours pour Rabirius affecte de se dire populaire, continuait à se dépopulariser. De même encore César fit accuser Calpurnius Pison d'avoir opprimés des Gaulois et vit sans doute avec plaisir Cicéron le défendre. Quant à lui, il avait manifesté son intérêt pour les provinciaux ; on le dirait parmi les Gaulois Transpadans, dont il était le patron ; il n'en désirait pas davantage.

Tout lui était occasion de se rendre agréable à la démocratie ; la charge de grand pontife étant devenue vacante, il commence par faire rendre au peuple le droit d'élire les pontifes que Sylla lui avait enlevé, puis il dépensa des sommes énormes pour être nommé. Dès ce moment il quitta sa maison de la Subura pour aller demeurer dans la demeure assignée au grand pontife, près du temple de Vesta ; singulier voisin et supérieur des Vestales, singulier grand pontife qui ne croyait pas aux dieux⁴. La demeure du grand pontife s'appelait la Regia ; l'augure de ce nom éveilla-t-il plus tard chez César la pensée de se faire roi ?

¹ On y trouve ceci, qu'on ne pourrait rendre en français par les mots qui s'impriment. Cicéron, parlant d'une visite qu'il a faite à Pison, ajoute : *Tu nos quum improbissime respondendo tunc tum turpissime ructando ejecisti* (In Pison, 6).

² **Maiali** (In Pison, 9). **Maialis** s'est conservé dans l'italien **maiale** qui veut dire cochon.

³ In Pison, 18.

⁴ César, Sc. hist., p. 52.

Dans l'affaire de Catilina il fut soupçonné, comme Crassus, d'une sorte de complicité ; je ne crois pas qu'il ait trempé dans la conspiration, et je ne crois pas qu'il l'ait ignorée¹ ; il ne voulait pas qu'elle réussit et il savait bien qu'elle ne réussirait pas, mais les terreurs du sénat ne lui déplaisaient point ; les dangers de Rome pouvaient lui donner un rôle ; il est certain qu'il s'efforça de sauver la vie aux conspirateurs, non certes par intérêt pour des misérables ni par respect pour les lois, mais pour se distinguer du sénat qui les condamnait, pour établir cette réputation d'humanité si propre à réussir en venant après les cruautés de Sylla et de Marius.

Ainsi, César sans paraître jouer un grand rôle, était parvenu à gagner la faveur populaire, à mesure qu'elle se retirait de Pompée absent, malgré sa gloire et ses services ; il put même protéger celui dont alors il disait désirer la protection ; par son influence il fit décerner à Pompée des honneurs plus propres à chatouiller sa vanité qu'à augmenter sa puissance, le droit d'assister aux jeux du Cirque en robe triomphale et une couronne de laurier sur la tête, aux représentations théâtrales avec la robe Prétexse.

Avant que Pompée fût revenu de l'Orient, César s'était appliqué à flatter encore autrement la vanité, défaut dominant de l'illustre général ; la réédification du Capitole, commencée par Sylla, avait été continuée mais non terminée par Catulus, qui avait couvert le temple de tuiles en bronze doré ; quand César demandait à Catulus de rendre compte des sommes employées, c'était sur cette dépense seule que l'injurieuse enquête pouvait porter, car la bâtisse avait été exécutée par corvée et gratis². Catulus fut consul avec Lepidus, celui qui attaqua le premier la constitution de Sylla, mais Catulus la défendait. Voulant continuer la politique de Sylla, il était dans son rôle de continuer son œuvre au Capitole. César était bien aise d'arracher le Capitole au sénat pour le donner au peuple en la personne de Pompée, alors protecteur, au moins c'était sa prétention, du parti démocratique. César proposa que le nom seul de Pompée parut dans l'inscription gravée sur le temple, à l'exclusion même de celui de Sylla ; il poursuivait ainsi ce nom odieux au parti populaire, il se vengeait de la hauteur que lui avait montrée Catulus quand il lui avait disputé le titre de grand pontife ; il blessait au cœur l'aristocratie dont Catulus était le chef et l'aigrissait encore contre Pompée ; en effet, elle ressentit vivement l'injure ; plusieurs patriciens descendirent dans le Forum pour réclamer l'honneur de la dédicace en faveur de Catulus et une place donnée dans l'inscription au nom de Sylla, mais César, assis sur son siège de préteur, leur refusa la parole. Le nom de Pompée parut seul, à sa grande satisfaction et à la grande colère du sénat, que ce service perfide, rendu par César à son vaniteux rival, acheva d'irriter contre lui.

Le nom de Catulus resta pourtant gravé au Capitole, même après que le nom de César lui-même, quand vint le jour de la toute puissance, eût été autorisé à remplacer celui de Pompée³. Catulus est mentionné comme ayant construit le Tabularium, dépendance du Capitole et dépôt des archives romaines, dans une inscription qu'ont lue des yeux modernes⁴.

¹ César, *Sc. hist.*, p. 38.

² Cicéron, *In Verrés*, II, V, 19. L'état ne payait pas les ouvriers. *Capitolium, sicut apud majores nostros factum est, publice coactis fabris operisque imperatis gratis, exædificari atque effici potuit.*

³ Dion Cassius, XLIII, 14. *Catuli nomen usque ad Vitellium mansit.* (*Tacite, Hist.*, III, 72.)

⁴ Une inscription qu'a lue le Pogge ; M. de Rossi l'a restituée au moyen de deux transcriptions. (*Nuov. racc. d'iscriz.*, p. 101.)

Une partie du Tabularium¹ existe encore, c'est un des plus précieux restes de l'architecture au temps de la république ; ces restes sont ceux d'un portique à deux étages² qui regardait le Forum.

L'arcade qu'on a dégagée, et qui a presque la pureté grecque, fait comprendre quel effet devait produire, vu du Forum, qu'il dominait, ce double portique avec ses vingt belles arcades. Derrière le portique inférieur sont des salles dont les murs en péperin ont été rongés par le sel qu'on y a déposé ; maintenant on y rassemble de beaux fragments d'architecture romaine ; idée heureuse, ce sont encore des archives, les archives de l'art antique dont les proportions sont les lois de l'architecture³.

Quoi qu'il ait pu advenir par la suite, Pompée n'en fut pas moins satisfait de la décision du préteur qui, pour ainsi parler, lui adjugeait le Capitole. Le Capitole, qui rappelle tant de choses, rappelle donc aussi une intrigue très bien menée par César.

César en conduisit une autre avec non moins d'adresse, et cette fois il n'hésita pas à paraître lui-même au milieu des scènes tumultueuses du Forum qu'il avait provoquées. Pompée, pour se préparer à son retour dans le peuple une réception favorable, avait envoyé un de ses lieutenants, Métellus Nepos, qui fut bientôt tribun. Celui-ci proposa que Pompée fût rappelé à Rome avec son armée pour protéger la république. C'était proposer d'établir légalement la dictature militaire. Il convenait à César de préparer pour lui-même cette dictature en la faisant accorder à Pompée ; il savait bien qu'elle lui reviendrait.

Caton, alors tribun, résolut de combattre une proposition si dangereuse pour la liberté. D'abord il supplia dans la Curie Métellus Nepos d'abandonner un dessein auquel lui s'opposerait toujours, et qui n'aurait jamais l'assentiment du sénat. Il lui fut répondu qu'on se passerait du sénat.

En effet, le lendemain Métellus appela le peuple au Forum. Caton, sur les menaces du tribun, avait dormi d'un sommeil paisible, ou fut obligé de l'éveiller. Il se rendit tranquillement au Forum, accompagné de quelques amis ; comme il en approchait, on vint lui faire une peinture effrayante de ce qui s'y passait. Il continua sa marche. En y entrant, il vit des soldats, des gladiateurs, des esclaves autour du temple de Castor, et au haut des marches qui y conduisaient, Métellus

¹ Le **Tabularium**, où étaient déposées les lois, par un escalier qui descendait vers le Forum, pouvait communiquer avec le temple de Saturne où était l'**Ærarium** dans lequel se conservaient aussi les documents publics (Serv., *Georg.*, II, 502., *Æn.*, VIII, 322), ce qui a pu faire mettre quelquefois **Ærarium** pour **Tabularium**. Mais plusieurs faits montrent que les lois furent déposées au Capitole, c'est-à-dire au Tabularium. Cicéron alla au Capitole enlever et détruire les lois de Clodius (Plutarque, *Cicéron*, 34). Il existe encore des débris considérables du Tabularium sous le palais Sénatorial (Nibby, *R. Ant.*, I, p. 551). Le **Tabularium** a donc pu être considéré comme étant sur le Capitole, l'**Ærarium** jamais. Polybe (II, 26) place les archives sur le mont Capitolin. Le mot Tabularium ne se rencontre point avant l'inscription de Catulus, jusque-là les lois et les traités étaient gardés dans l'**Ærarium** et le furent encore après.

² Un étage seul subsiste aujourd'hui, mais Tacite (*Hist.*, III, 71) dit les portiques ; le Pogge (*de Var. fort. urb. Romæ*) indique deux étages. Au moyen âge, ces portiques s'appelaient **camellaria** ; on distinguait la **camellaria** supérieure et l'inférieure. La Minerve d'Euphranor, placée par Catulus au-dessous du Capitole, ornait probablement le portique inférieur du Tabularium.

³ Canina, qui a fait une étude spéciale du Tabularium (*Ann. Arch.*, 1851, p. 268), a reconnu l'existence de deux escaliers. L'un d'eux montait vers la partie supérieure de l'édifice et descendait transversalement vers une porte qui fut fermée lorsque Domitien construisit le temple de Vespasien, placé là pour barrer l'accès du Capitole après l'assaut qui lui avait été donné au temps de cet empereur. Selon Canina, cet escalier atteignait l'esplanade du Capitole, sur laquelle s'élevait le portique supérieur du Tabularium. Canina croyait y voir le portique élevé par Scipion Nasica, dont j'ai parlé à propos des Gracques. Eu ce cas le Tabularium aurait existé avant l'incendie du temple Capitolin, aurait péri avec lui, et l'un et l'autre auraient été relevés par Catulus ; mais les inscriptions ne parlent point du Tabularium refait, et comme il n'est pas question d'un Tabularium avant Catulus, on peut croire que c'est d'alors seulement que date la construction de ce monument.

et César. Caton, montrant le premier, s'écria : *Le lâche ! une armée contre un homme !* Il gravit résolument les degrés du temple et vint s'asseoir entre César et Metellus, pour empêcher par son veto toute délibération. Ses amis, à cet aspect, poussèrent un cri de joie, auquel répondirent les huées de la multitude. Metellus ordonna au serviteur public de lire sa rogation. Caton, en qualité de tribun, le lui défendit et lui, arracha l'écrit des mains. Metellus voulut la réciter de mémoire, un autre tribun du parti de Caton lui ferma la bouche. Alors la bande de Metellus se répand dans le Forum, d'où elle chasse les aristocrates¹ à coups de bâton, de pierres et d'épée. Le consul Murena couvre de sa toge Caton, qui est obligé de se réfugier dans le temple. Mais les aristocrates et leur escorte rentrent dans le Forum. Ceux qui les avaient chassés en sont chassés à leur tour. Caton reparait, et du haut des marches du temple remercie au nom de la république les auteurs de sa délivrance. Cette fois, ce qui était rare alors dans les troubles du Forum, le succès était resté au droit. A cette occasion, les ennemis de César renouvelèrent contre lui l'accusation d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. César, comme Crassus, avait pu en connaître et en attendre quelque chose, mais son ambition était trop haute pour qu'il se fût jamais enrôlé dans une bande pareille. Grâce à la haine du parti aristocratique, la séance du sénat dans laquelle était discutée sa conduite se prolongeait beaucoup. Le peuple était dans le Forum, et sans doute au bas de la Curie, dans le Comitium, à cette époque déserté par les praticiens ; il assistait pour ainsi dire à l'assemblée, car en général les portes de la Curie étaient ouvertes ; il savait tout ce qui s'y était passé.

L'accusateur de César, Vettius, se retirait après avoir donné caution. En traversant le Forum il fut reconnu, et peu s'en fallut qu'on ne le mit en pièces. La foule, craignant qu'il n'échappât, le fit entrer dans une des deux prisons voisines du Forum, la prison Mamertine ou les Lautumies, et alla briser ses meubles dans sa maison.

Le sénat, ce qui était illégal, voulut déposer César de la préture. Il tint ferme jusqu'au moment où on vint l'arracher de son tribunal. César, qui savait tout faire à propos, même céder, congédia ses licteurs, déposa sa robe Prétexte, et, du temple de Castor, regagna en toute hâte sa demeure près du temple de Vesta, qui était à deux pas. Mais le peuple indigné se rassembla sous les fenêtres du préteur, et se mit à sa disposition. César employa son influence sur cette multitude pour la calmer. Dans la Curie, la consternation se changea en joie quand on y fut informé de la conduite habile et généreuse de César. Le peuple vit les premiers personnages du sénat traverser le Forum pour aller remercier César, l'inviter à reprendre sa place au milieu d'eux et à garder son titre de préteur. César y voulut bien consentir².

César, toujours si maître de lui, un jour cependant, se laissa aller à un singulier emportement. Juba, fils du roi de Mauritanie, était venu à Rome accuser un autre prince africain, ami de César. César descendit de son siège de préteur et saisit Juba par la barbe, grave insulte pour un homme d'Orient. Cette vivacité de César ne fut peut-être pas oubliée plus tard, lorsque Juba le combattit, allié en Afrique aux débris du parti de Pompée.

¹ Je rends ainsi *optimates, nobiles* ; je n'ai pu dire les patriciens, parce qu'à cette époque ce n'était plus la race seule qui donnait la noblesse.

² César, *Sc. hist.*, p. 78.

Les choses en étaient là. César, par l'habileté de ses manœuvres dans la Curie et dans le Forum, était plus populaire que Pompée malgré ses victoires et ses conquêtes. Mais César voulait être consul, il lui fallait aussi quelques succès militaires pour aider à sa candidature, et il repartit pour l'Espagne, après s'être fait prêter de l'argent par Crassus¹, laissant à Pompée le temps de se bien convaincre des embarras de sa situation, avant de reparaître devant lui.

Dès qu'il en eut fait juste assez pour atteindre le but qu'il se proposait, César revint en toute hâte se faire nommer consul. Ses ennemis espéraient que le désir du triomphe le retiendrait aux portes de Rome, où il fallait l'attendre, tandis qu'on ne pouvait être consul qu'au bout de trois semaines (*nundinæ*) de présence dans Rome. César sacrifia le triomphe dont il avait déjà fait les frais et entra directement dans la ville.

C'est ici qu'éclate l'adresse de sa politique. Ses deux rivaux en influence, Pompée et Crassus, se détestaient. Une habileté vulgaire aurait cherché à profiter de ces divisions et à les augmenter, César réconcilia Crassus et Pompée. Pompée, malgré sa superbe, se sentait isolé dans le sénat, où l'on refusait de sanctionner les mesures qu'il avait prises en Asie, et les promesses qu'il avait faites à ses soldats. Ce n'était plus lui qui était l'idole du Forum. César lui promit de faire cesser cette opposition taquine des aristocrates, à la tête de laquelle était Caton, mais il lui déclara qu'on ne pouvait rien sans Crassus. César se fit ainsi des alliés de ceux qui auraient été des adversaires, il comprit bien qu'il fallait tenir compte de la gloire de l'un, de la richesse et de l'influence de l'autre jusqu'au jour où il serait en mesure de les écarter tous les deux².

Ce fut là le premier triumvirat que Varron appelait le monstre à trois têtes. Coalition funeste à la liberté de trois ambitions qui s'unissaient pour dominer ensemble. On vit plus tard une annonce des maux qui devaient en résulter dans les désordres de la nature qui marquèrent à Rome cette année funeste.

Une tempête soudaine vint fondre sur la ville et les environs : les arbres furent déracinés, les maisons détruites. Les navires qui étaient à l'embouchure du Tibre et dans la ville, furent submergés, le pont Sublicius emporté, et un théâtre en bois causa en s'écroulant la mort d'un grand nombre de spectateurs³.

Ces signes n'étaient pas trompeurs, et ils annonçaient pour la république de grandes calamités.

¹ César, *Sc. hist.*, p. 89.

² César, *Sc. hist.*, p. 99-107.

³ Dion Cassius, XXVII, 58.

XVIII – FIN DE LA LIBERTÉ.

Les trois hommes dont nous avons suivi jusqu'ici la destinée, à laquelle celle de leur pays était liée, se trouvaient alors à Rome.

Pompée était revenu d'Orient avec une immense gloire. Absent, il semblait devoir être l'arbitre de la république ; mais sa présence le diminuait. Il ne savait pas se rendre populaire, et les efforts qu'il faisait pour le devenir blessaient de plus en plus le sénat.

Cicéron avait joué le premier rôle pendant son consulat ; son succès avait ébloui un moment la foule et lui-même tout le premier ; mais il lui était impossible de rester au rang où les événements et son courage l'avaient porté. Les patriciens ne subissaient qu'à regret la reconnaissance qu'ils ne pouvaient lui refuser. Les hommes de guerre n'étaient pas disposés à prendre pour drapeau la toge du consulaire, à laquelle ils n'admettaient pas que dussent *céder les armes*¹.

César, jusque-là, n'avait pas joué un rôle militaire qui pût être comparé à celui de Pompée, ni un rôle politique égal à celui de Cicéron. Il n'avait pas été consul ; mais, par une habileté toujours sûre et qu'aucun scrupule n'arrêtait, il avait miné le terrain sous les pas de ses rivaux, compromis Cicéron et le sénat, enfin attiré à lui la popularité que Pompée, ce grand conquérant, n'avait pas su conquérir.

Le jour où expirait le consulat de Cicéron, il se présenta au pied de la tribune pour y monter et, suivant l'usage, rendre compte au peuple de ce qu'il avait fait pendant la durée de sa charge. Le tribun Metellus y avait pris place et lui défendit de parler ; celui qui avait fait mettre à mort des citoyens romains sans les entendre ne méritait pas d'être entendu ; cet outrage était un avant-coureur des récriminations qui attendaient le consul dès qu'il aurait déposé le pouvoir.

Mais ce fut pour Cicéron un dernier triomphe. Il insista sur son droit de jurer que dans l'office qu'il venait de remplir il n'avait point démerité ; il fallut y consentir. A la tribune, à côté d'un ennemi acharné, en présence de ce peuple ébranlé, Cicéron eut un mouvement sublime, et, changeant la formule ordinaire du serment, il s'écria : *Je jure qu'à moi seul j'ai sauvé la république et cette ville !*² Ce cri d'un noble orgueil alla au cœur du peuple, qui lui répondit par des acclamations³, et quand, simple citoyen, il rentra dans la maison des Carines, où il logeait en cage, la foule l'escorta comme au jour où il avait triomphé de la conjuration de Catilina.

Dès ce moment, les haines que Cicéron avait soulevées commencèrent à le poursuivre. Ses ennemis cherchèrent à le faire passer pour un homme cruel qui avait exercé un pouvoir tyrannique. Cicéron voulut répondre à ces dangereuses accusations, et la première fois qu'il reparut simple citoyen devant le jury romain, ce fut pour défendre P. Sylla d'avoir trempé dans la conjuration de Catilina. L'innocence de ce Sylla est bien douteuse ; mais, en le défendant, Cicéron voulait surtout se défendre lui-même. Dans ce discours prononcé en présence d'une grande foule qui remplissait le Forum, Cicéron revient plusieurs fois sur son humanité, sa douceur ; on sent qu'il s'efforce surtout d'éloigner de lui tout soupçon de cruauté et de tyrannie. Il rappelle sans doute avec un peu d'emphase ce qu'il a fait dans son consulat qui vient de finir. Il s'écrie,

¹ *Cedant arma togæ*, avait dit Cicéron dans le poème latin sur son temps, qui était une glorification de son consulat.

² *In Pison*, 3.

³ César, *Scènes hist.*, p. 84.

s'adressant non plus aux juges assis sur leurs sièges, mais au peuple assemblé dans le Forum : *Je dis à très haute voix pour que vous puissiez tous m'entendre et je dirai toujours...* Suit un tableau des périls de Rome qu'il rend pour ainsi dire présents à ses auditeurs en leur montrant les temples, les maisons qui entouraient le Forum, et dans lesquels était une armée de conspirateurs dangereux que seul il a dissipés¹.

A partir de ce moment, Cicéron cesse de jouer un rôle politique ; pénétré du sentiment de sa faiblesse, il se résigne avec amertume à plier sous César et Pompée.

En vain s'efforçait-il de se passer de leur appui en gagnant la faveur de plusieurs hommes d'une importance secondaire parmi la noblesse ; ce fut sans doute dans ce but, et non pas seulement par amour pour les lettres, qu'il appuya d'un beau discours les prétentions du poète Archias au droit de cité. Archias, protégé de l'aristocratie, était surtout cher à Lucullus qui venait de vaincre en Asie et pouvait paraître encore devoir balancer l'influence de Pompée ; et puis Archias avait commencé à célébrer en vers le consulat de Cicéron. On voit combien il était avide de louanges par une lettre adressée plus tard à Lucceius, son voisin de campagne à Tusculum et à Cumès, qui écrivait une histoire romaine, lettre dans laquelle Cicéron² l'engage assez naïvement à altérer un peu la vérité à son profit.

N'ayant, pour se consoler de l'ingratitude qu'il sentait venir, autre chose que la conscience de sa gloire, n'était-il pas excusable de revenir trop souvent sur le grand acte qui l'a justement immortalisé, et de se rendre à lui-même, avec trop de complaisance sans doute, une justice que tout le monde ne lui rendait point ? Faut-il s'étonner dès lors s'il remplit les discours qu'il prononça vers cette époque de ses propres louanges ? C'est ce qu'il fit en défendant Sestius, qui avait proposé de rappeler Cicéron, et avait, à l'appui de sa rogation, opposé des gladiateurs à ceux de Clodius, d'où était résulté un tumulte au Forum, dans lequel Sestius avait été blessé.

Encore ici Cicéron plaidait pour lui-même en plaidant pour son véhément défenseur ; en même temps il accusait Clodius, Gabinius, Pison, effleurait César et même Caton, glorifiait Pompée, et, enhardi par l'attention silencieuse d'une foule immense, condamnait la fausse popularité, exaltait la vraie aristocratie qu'il disait composée de tous ceux qui voulaient le bien de la république, en y comprenant à ce titre les négociants, les paysans et les affranchis³ ; dans ce long discours il fut très peu question de Sestius et beaucoup de Cicéron, dont l'argumentation peut se résumer ainsi : *Les ennemis de Sestius et les miens sont des scélérats ; j'ai sauvé la république ; vous avez voulu mon retour, condamnez-vous celui par qui je vous ai été rendu ?*⁴

Le discours contre Vatinius témoin est dans nos idées une chose incroyable ; nous ne saurions comprendre qu'un avocat, auquel la loi donnait le droit d'interroger un témoin, l'accable d'injures à propos de faits étrangers à la cause. Cicéron reprochait à Vatinius d'avoir une fois, étant accusé, escaladé le tribunal du préteur, chassé le magistrat du tribunal, renversé les sièges des jurés, brisé les urnes, ce qui était grave ; il lui reprochait aussi, ce qui l'était moins, d'avoir

¹ P. Sull., XI.

² Ad Fam., V, 12.

³ Pr. Sest., 45.

⁴ *Eos conservetis per quos me recuperavistis* ; dernier mot du discours. (Pr. Sest., 45.)

paru en habit de couleur sombre¹ à un festin donné pour célébrer une victoire désagréable à Vatinius, dans le temple de Castor dont il est fait mention sans cesse à propos des événements de ce temps. Cicéron reprochait aussi à Vatinius d'avoir fait siéger dans les rostres² un témoin suborné pour accuser Cicéron et d'autres sénateurs d'un complot contre la vie de Pompée, tandis que les tribuns n'y faisaient placer d'ordinaire que les personnages considérables dont ils vérifiaient les pouvoirs. Tous ces faits ont leur importance pour l'histoire du Forum.

Cette violente invective, motivée seulement par la rancune de Cicéron contre Vatinius, était au fond dirigée contre César, mis hors de cause au moyen d'une précaution oratoire qui ne pouvait le tromper ; car Cicéron reprochait à l'ancien tribun les mauvais traitements subis par Bibulus l'infortuné collègue de César, traitements que celui-ci avait autorisés de sa présence et certainement encouragés.

Tandis que Pompée s'effaçait et que Cicéron descendait, César allait commencer à briller et à monter.

César voulait être consul ; pour cela il était revenu en toute hâte d'Espagne ; il avait sacrifié le triomphe au Capitole pour le triomphe au champ de Mars ; il l'avait obtenu : il était consul. Maintenant, ce dont il avait besoin, c'était de triompher au Forum.

Avant d'y paraître, il proposa dans le sénat une loi agraire qui n'était plus, comme au temps des Gracques, une revendication des terres usurpées par les riches sur l'État, mais une aliénation des terres de l'État au profit des plébéiens pauvres et chargés d'enfants.

C'était une loi populaire ; le consul se faisait tribun.

La loi était sage et ses dispositions habilement combinées. Il semble que Caton eut tort de s'y opposer ; mais sa clairvoyance, à laquelle on n'a pas rendu justice, découvrait le but auquel César voulait arriver par la popularité. Il vint donc dans la Curie avec son intrépidité ordinaire pour le combattre ; il était seul ; toutes les autres voix ou approuvaient ou se taisaient. César, le traitant comme un perturbateur, donna ordre à un licteur de l'arrêter et de le conduire en prison. Caton se leva tranquillement pour marcher vers la prison. Ce spectacle émut et indigna ; beaucoup de sénateurs se levèrent aussi et le suivirent ; un d'eux s'écria généreusement qu'il aimait mieux être en prison avec Caton que dans la Curie avec César³.

César, qui s'arrêtait toujours à temps, fit relâcher Caton.

Puisqu'on m'y force, dit-il, je vais recourir au peuple.

Le jour des comices, César avait pris ses précautions : un grand nombre de gladiateurs, d'esclaves et de plébéiens armés de poignards occupaient le Forum.

¹ In *Vatinius*, 13. Vatinius avait pris ce costume dans un repas funèbre donné par Arrius, ami de Cicéron. Vatinius voulait, en agissant ainsi, témoigner sa désapprobation des actions de grâce qui avaient été décrétées en l'honneur d'une victoire remportée dans les Gaules ; les amis de César craignaient que l'importance de celles de César n'en fût diminuée.

² Dans son discours il dit Vatinius ; dans une lettre à Atticus (II, 24) il dit César.

³ Plutarque (*Cat. min.*, 33), place cette scène dans le Forum, d'autres historiens dans la Curie ; j'étais tenté de suivre Plutarque ; l'ordre d'arrestation donné en plein sénat me semblait encore plus extraordinaire que dans le Forum ; mais un passage d'Aulu-Gelle, tiré d'un ouvrage d'Atteius Capito sur le sénat (*De Officio senatorio*), me parait trancher la question (Aulu-Gelle, IV, 10). Atteius Capito met la scène au sénat. Dans mon *César* (*César, Sc. hist.*, p. 108) j'ai suivi Plutarque.

César parut sur les marches du temple de Castor et harangua le peuple. Ce jour-là Caton n'était pas seul ; le collègue de César, Bibulus, dont le temple de Castor rappelait l'impuissance¹, montra un vrai courage contre cette populace, je suis bien tenté de dire cette canaille, qui le fit rouler au bas du temple de Castor, lui jeta sur la tête un panier d'ordure, brisa les faisceaux de ses licteurs sans que son collègue César intervint pour le protéger² ; ses amis le sauvèrent de la furie populaire qu'il bravait résolument, en l'entraînant par la voie Sacrée dans le temple de Jupiter Stator. Caton, fendant la foule, parvint à gagner un lieu élevé, et commença à parler au milieu de ce tumulte. Les césariens le saisirent et l'emportèrent. Lui, rentrant par un autre côté, s'élança à la tribune, mais ne put se faire entendre. On voulut le chasser violemment du Forum ; mais il en sortit le dernier, ferme et indomptable jusqu'au bout.

Pompée avait figuré dans la scène du Forum, dans cette scène tragique mêlée d'incidents burlesques, et il y avait joué, j'en demande pardon à sa grande ombre, le rôle du niais. Tout glorieux de paraître protéger César, dont il faisait les affaires sans s'en douter, il était venu se placer à côté de lui et déclarer qu'il approuvait la loi ; elle donnait des terres en Campanie à vingt mille de ses vétérans. *Et si l'on résiste à cette loi*, lui demanda César, *ne viendras-tu pas au secours du peuple ? — J'y viendrai avec l'épée et le bouclier*, répondit Pompée. Rodomontade séditieuse et maladroite. Peu de temps après, César s'attachait Pompée par un lien de plus en lui donnant sa fille Julia.

Cicéron s'était prudemment absenté de Rome pour n'avoir pas à combattre en face César et Pompée. On le voit à cette époque aller d'une de ses villas à l'autre, de Tusculum à Antium, d'Antium à Formies, de Formies à Arpinum. Ses villas étaient son refuge dans les moments difficiles. Les séjours qu'il y a faits tiennent une grande place dans sa vie politique ; ils en marquent souvent les défaillances. Pour se consoler, il écrivait en avec l'histoire de son consulat, qu'il célébra aussi en latin. Atticus lui conseillait un ouvrage difficile comme le plus propre à distraire de lui-même son attention en l'absorbant, et le pauvre Cicéron essayait d'un traité de géographie mathématique. Mais ce travail ne l'intéressait pas autant que ses mémoires, dans lesquels il se proposait, pour se venger, de faire une histoire secrète de son temps, pareille à celle de Théopompe, mais encore plus remplie d'amertume. Il déclarait ne plus vouloir songer aux affaires désespérées de l'État et se mourait du désir d'avoir des nouvelles de Rome, où il vivait constamment parla pensée et d'où, à vrai dire, durant ses visites à ses villas, ce qui nie donne le droit de l'y suivre, il n'était jamais sorti. *Quand je lis tes lettres*, écrivait-il à Atticus, *je crois être à Rome*³.

A Antium, Pompée lui avait fait en passant une visite, et lui avait renouvelé, au sujet de Clodius, ces promesses qu'il ne tenait jamais.

Puis Cicéron revenait dans la Curie, il trouvait César cherchant à le gagner par des offres qu'il était par moments tenté d'écouter, mais dont l'acceptation l'aurait compromis et que le point d'honneur le forçait de repousser un peu à regret.

Alors il s'écriait : *J'aime mieux combattre !*

¹ On comparait Bibulus, consul sans importance, à Pollux, auquel était aussi dédié ce temple que dans l'usage on appelait seulement temple de Castor.

² Appien, *B. civ.*, II, XI ; Dion Cassius, XXXVIII, 6 ; Plutarque, *Pompée*, 47-8.

³ *Ad Att.*, II, 15. Atticus était, ce qu'aimait beaucoup Cicéron, un flaireur de nouvelles. *Soles enim tu hæc festive odorari.* (*Ibid.*, IV, 14.)

Il remarquait qu'on avait mollement applaudi César¹, et saisi une allusion fâcheuse pour Pompée ; s'il se retournait vers Pompée, les irrésolutions de Pompée augmentaient les siennes.

César, qui, lui, n'était pas irrésolu, faisait tous les jours jouer quelque machine. Un certain Vettius parut dans le Forum, et, avec la permission du consul César, à la tribune, montrant un poignard que, disait-il, lui avaient donné Bibulus, Caton et Cicéron pour assassiner César et Pompée. C'était, à en croire Appien, un moyen dont se servait César pour exciter le peuple. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Vettius, qui avait été arrêté et devait être jugé le lendemain, fut tué pendant la nuit dans sa prison. Cicéron a accusé² formellement Vatinius, créature de César, d'avoir fait mettre à mort un faux témoin dont il craignait les révélations.

Cicéron plaidait toutes les fois qu'il trouvait, en défendant un de ceux par lesquels il avait été soutenu pendant son consulat, une occasion de revenir sur ce consulat glorieux et toujours regretté ; c'est ce qu'il fit en plaidant pour Flaccus. Flaccus était accusé d'avoir rançonné des villes d'Asie. Parmi les témoins se trouvaient des Grecs et des Juifs ; Cicéron les traita aussi mal que, dans le plaidoyer pour Fonteius, il avait traité les Gaulois. Un passage de son discours fait voir que les Juifs garnissaient en grande abondance les abords du tribunal³, attirés sans doute par le voisinage du Putéal de Libon, rendez-vous des usuriers. Dans une péroraison magnifique, Cicéron évoqua le souvenir de cette nuit mémorable où Rome avait été délivrée par lui de si terribles périls. Flaccus lui dut son acquittement, et Cicéron retrouva devant les sièges des jurés les émotions du succès qu'il ne trouvait plus ailleurs.

Mais il allait être livré à Clodius : des deux nouveaux consuls, l'un, Pison, appartenait à César ; l'autre, Gabinius, à Pompée. César fit agir, et Pompée laissa agir Clodius. La loi agraire de César pouvait se défendre, mais son but secret fut trahi quand on vit que la plus grande partie des terres de la Campanie était distribuée aux vétérans de Pompée. Tout en cajolant le peuple, César voulait payer une dette de son complaisant rival et achever de le séduire. Du reste, toute sa conduite à ce moment est celle d'un démagogue accompli. Consul, il cesse de paraître dans la Curie et transporte le gouvernement dans le Forum ; il remet à ces traitants enrichis par le pillage des provinces qu'on appelait *les chevaliers*, un tiers de leur ferme ; il appuie Clodius, qui avait déshonoré sa femme, mais qui l'aïda à obtenir la province de la Gaule et l'Illyrie pour cinq ans avec quatre légions⁴.

C'est là ce que voulait César et ce qui relève par la grandeur du but les manœuvres peu dignes de lui auxquelles il avait fait descendre sa politique. Par cette émeute du Forum, à laquelle il avait présidé, il s'était assuré la Gaule à soumettre ; il avait conquis sa future conquête.

César avait eu besoin de Clodius et avait porté la loi qui le transférait dans une famille plébéienne. Suivant la coutume antique, le père de Clodius aurait paru avec lui dans le Champ de Mars, devant les centuries assemblées, et aurait dit trois fois : *Je te vends (mancipo) ce fils qui est mien*. Et le père adoptif, mettant la main sur Clodius, eût répondu en jetant dans une balance une pièce de monnaie : *Je déclare que cet homme est mien par le droit des Quirites et que je l'ai*

¹ *Mortuo plausu*. (Ad Att., II, 19.)

² *In Vatinius*, XI.

³ *Pr. Flacco*, 28. *A gradibus Aureliis*. Preuve de plus que le tribunal Aurélien était, comme je crois l'avoir établi, le tribunal du préteur.

⁴ Appien, *B. civ.*, II, 15-14.

acheté avec cette pièce d'airain et cette balance d'airain. Car on achetait un fils qui était un esclave, comme un esclave. L'année d'avant, un tribun avait voulu, en effet, évoquer l'affaire devant les centuries au Champ de Mars¹ ; mais tout se passa autrement. Cicéron venait de prononcer un discours sur le malheur des temps. César était consul ; le discours lui déplut, et, sur-le-champ, par une loi *curiata*, il déclara Clodius plébéien. Tout se passa dans le Comitium, avec l'approbation des trente licteurs qui représentaient les trente Curies.

Désormais Clodius ne faisait plus partie de la gens Claudia ; il était plébéien et pouvait être tribun. C'était Mirabeau prenant une patente de drapier pour pouvoir représenter le tiers état.

Mais, si César était, bien qu'un très grand homme, le plus habile des intrigants, il était au-dessus d'un ignoble larcin, et je ne saurais croire qu'il ait, comme le dit Suétone, enlevé du Capitole trois mille livres d'or et les ait remplacés par du bronze doré. Plus tard César devait s'emparer du trésor de l'État, mais publiquement, à la face du ciel, par la force. Non, le glorieux Capitole ne rappelle point une telle honte de César.

Avant de quitter Rome, César voulait en éloigner Cicéron ; il ne pouvait refuser cela à son ami Clodius, auquel il devait tant. D'ailleurs, il ne se souciait pas de laisser derrière lui ce défenseur éloquent du sénat, dont les paroles, plus hardies que la conduite, pourraient en son absence avoir quelque danger, et peut-être entraîner Pompée. César campa donc durant plusieurs mois aux portes de Rome avec son armée, qu'il avait mise sous les ordres d'un frère de Clodius, de manière à pouvoir assister aux assemblées tenues hors de la ville et soutenir de sa présence les manœuvres du factieux tribun.

Clodius convoqua le peuple dans le cirque Flaminius, qui était hors des murs, et où César pouvait paraître ; il harangua avec sa violence accoutumée, et provoqua chez quelques-uns une désapprobation² que Cicéron a peut-être exagérée. César dit qu'on savait ce qu'il pensait, que la mort des conjurés était contraire aux lois ; puis il conseilla l'oubli des choses passées, s'en reposant sur les consuls du soin d'accuser ouvertement Cicéron. Le fils de Crassus prononça quelques mots en sa faveur, et Pompée l'abandonna³.

Cicéron alla implorer son appui dans sa villa près d'Albe, et, il nous l'apprend lui-même, tomba à ses genoux. Pompée, sans daigner le relever, lui répondit qu'il ne pouvait rien faire contre la volonté de César. Lorsque, de nouveau, Cicéron se présente à la porte de l'*Albanum*, Pompée, pour ne pas le recevoir, à en croire Plutarque, pendant que Cicéron entrait par une porte, sortit par une autre.

Le consul Gabinius convoqua le sénat dans le temple de la Concorde, *ce temple*, disait Cicéron, *qui rendait présente la mémoire de mon consulat*⁴. Le sénat était pour lui, mais timidement. Gabinius refusa l'entrée du temple à une députation composée d'un certain nombre de chevaliers⁵, conduite par plusieurs sénateurs, parmi lesquels on aime à voir le rival de Cicéron, Hortensius. Comme ils se retiraient, Clodius fondit sur eux avec sa bande, Hortensius courut quelque danger, et un autre sénateur fut si maltraité qu'il en mourut. Dans le temple, on

¹ Cicéron, *Ad Att.*, 1, 18.

² *Pr. Sest.*, 50.

³ Dion Cassius, XXXVIII, 17.

⁴ *Pr. Sest.*, XI.

⁵ *Les chevaliers allant sur le Capitole...* (Dion Cassius, XXXVIII, 16). Cette expression de Dion Cassius montre que le temple de la Concorde, où s'assemblait le sénat, était bien où je l'ai placé et non au-dessous du Capitole.

discutait avec violence ; Gabinius, qu'irritait la résistance du sénat, s'emporta, et déclara que, dans son opinion, Cicéron était coupable. Alors les sénateurs décidèrent qu'ils prendraient le deuil. Gabinius, furieux, laisse là le sénat rassemblé par son ordre, descend au Forum, monte à la tribune, dit que le sénat importe peu, que les chevaliers expieront leur audace, que le temps de la vengeance est venu, et, par un édit rendu avec son collègue Pison, il interdit le deuil aux sénateurs.

Cicéron ne voulut pas prolonger une lutte impossible, et résolut de s'exiler volontairement ; mais, avant de partir, il monta au Capitole et dédia dans le temple de Jupiter une statue de Minerve. Mettant Rome sous la protection de la déesse de la Sagesse pendant qu'elle serait privée de sa propre sagesse ; il sortit de la ville à pied, de grand matin, par la porte Capène, et suivit la voie Appienne pour gagner la Campanie et la Sicile.

Quelles furent ses pensées dans ce triste départ s'il se retourna pour regarder une dernière fois le Palatin, où il laissait sa belle maison, sa femme, son fils, sa fille qu'il aimait si passionnément, et ce Capitole, où il avait obtenu, malgré César, la condamnation des complices de Catilina ! César prenait aujourd'hui sa revanche.

Je n'ai pas à suivre Cicéron dans son exil, et j'en éprouve peu de regrets ; il y montra un abattement, une faiblesse, une occupation de soi et un oubli de la chose publique dont les témoignages arrivaient trop souvent à Rome dans ses lettres. Il se reprochait de vivre, il se regrettait, et pour ainsi dire se pleurait lui-même¹.

Cette faiblesse n'était pas suffisamment excusée par sa tendresse pour les siens, et ce besoin d'être à Rome que Cicéron trahit à chaque page de sa correspondance, tout en affirmant que nul lieu n'est plus triste à habiter pour un bon citoyen.

Dès que Cicéron eut quitté Rome d'un côté, César s'en éloigna de l'autre et partit pour la Gaule, où tant de gloire l'attendait.

Après son départ, Clodius trouva moyen d'éloigner Caton en lui faisant donner par le peuple une mission dans l'île de Chypre, au sujet d'une Ptolémée que les Romains avaient résolu d'en chasser. Ce Ptolémée s'empoisonna ; Caton, considérant le peuple romain comme héritier de ses biens, les fit vendre et en tira une somme considérable qu'il déposa dans le trésor ; il ne garda pour lui qu'une statue de Zénon. Les richesses qu'il rapportait excitèrent en sa faveur un grand enthousiasme à Rome. Le sénat, les magistrats, les prêtres et une foule nombreuse allèrent au bord du Tibre attendre son arrivée : on eût dit un triomphe. Caton, qu'indignait sans doute le motif d'une pareille joie, ne s'arrêta point, ne descendit point à terre pour recevoir les remerciements du sénat, mais continua sa route jusqu'aux **Navalia**². On trouva cette manière d'agir hautaine ; mais, quand on eut vu les trésors de Ptolémée apportés à travers le Forum dans le temple de Saturne, tout fut pardonné, et on combla Caton de louanges et

¹ *Me valde pœnitet vivere* (Ad Att., III, 4). *Desidero enim non mea solum neque meos, sed me ipsum.* (Ibid., III, 15.)

² Becker place les **navalia**, c'est-à-dire le Feu où étaient abrités et réparés les navires, dans l'intérieur de La Rome actuelle, beaucoup au-dessus de l'emporium, qu'il distingue des **navalia** et qui était au-dessous et vers l'entrée de la ville, au pied de l'Aventin. Mais Plutarque (59) en disant que les trésors de Ptolémée furent portés (au temple de Saturne) à travers le Forum, semble indiquer pour les **navalia** un emplacement voisin de l'emporium. En effet, en venant de là par la voie Étrusque on traversait une partie du Forum.

d'honneurs. Il les méritait par l'intégrité qu'il avait montrée, mérite bien rare alors dans ce genre de fonctions.

Avant son départ, César avait pu consulter sur l'état de la Gaule Divitiacus, chef des Éduens, qui était venu à Rome. C'est le premier de mes ancêtres les voyageurs français qui l'ait visitée ; c'est pourquoi je le mentionne ici.

Pour Cicéron, il avait été, après son départ, banni à perpétuité, et Clodius avait affiché sur la porte de la Curie une défense de rapporter jamais la loi qui le frappait. La belle maison qu'il avait achetée, après son consulat, sur le Palatin fut mise au pillage, puis incendiée et renversée. Sa courageuse femme Terentia fut obligée de se réfugier dans le couvent des Vestales, heureusement peu éloigné de sa demeure, et dont la supérieure était sa propre sœur. Elle en fut arrachée et traînée chez un des banquiers du Forum pour déclarer qu'elle garantissait l'argent que Cicéron avait laissé. Enfin, dernière insulte, une misérable créature de Clodius, éleva sur l'emplacement de sa maison rasée une statue à ce patron bien digne de lui et Clodius une statue à la Liberté ; ce qui faisait dire à Cicéron : « La liberté est dans ma maison comme la concorde est dans la Curie. » Cette statue de la Liberté était le portrait d'une courtisane grecque enlevé à un tombeau par le frère de Clodius.

Les villas que Cicéron possédait près de Tusculum et à Formies éprouvèrent le même sort que sa maison du Palatin. A Tusculum, Gabinius, son voisin, fit transporter des arbres de la villa de Cicéron dans sa propre villa.

Cicéron en Grèce, Caton dans file de Chypre et César en Gaule, Pompée était resté seul à Rome ; mais il s'y trouva plus embarrassé que jamais. Clodius, auquel il avait lâchement livré Cicéron, ayant obtenu de sa faiblesse ce qu'il voulait, se tourna contre lui.

Pompée fut assiégé dans sa propre maison. Clodius la fit entourer par une troupe de bandits, à la tête desquels était un de ses affranchis, et que le préteur Flavius tenta en vain de repousser. Clodius menaça Pompée de jeter par terre sa maison des Carines, comme il avait fait abattre celle de Cicéron sur le Palatin. C'était un grand niveleur que ce Clodius.

Gagné par Tigrane, roi d'Arménie, que Pompée gardait dans son Albanum, Clodius alla l'enlever. Le sénateur chargé de sa garde voulut le reprendre : il s'ensuivit une bataille sur la voie Appienne, au quatrième mille, et un ami de Pompée, M. Papirius, périt dans la mêlée.

On arrêta un esclave de Clodius, armé d'un poignard, qui confessa avoir eu le dessein de tuer Pompée dans le temple de Castor, au milieu du sénat¹.

Clodius s'empara de ce temple, en détruisit l'escalier, y transporta des armes et en fit une forteresse de l'émeute. Devant le tribunal², siège de la justice, il enrôlait publiquement des hommes perdus. Il attaqua le consul Gabinius lui-même et brisa ses faisceaux. Au milieu de ces émeutes, ce qu'on nomme aujourd'hui la question sociale apparaissait.

¹ Cicéron, *De Har. resp.*, 23.

² *Pro tribunali Aurelio* (*Pr. Sest.*, 15). Ce tribunal, que j'ai dit être le tribunal du préteur, était près du temple de Castor. Le voisinage du putéal de Libon, où se faisaient les emprunts usuraires, *Scyllæum æris alieni* (*Pr. Sest.*, 8), devait attirer de ce côté des gens ruinés par les usuriers et propres à figurer dans les troubles : de là sans cloute le rôle qu'y joue toujours ce temple, *Arx perditorum hominum*, et duquel Cicéron a dit : *Quo maximarum rerum quotidie frequentissime advocaciones fiunt*.

D'abord il y avait les esclaves que, depuis Herdonius jusqu'à Marius, presque tous les chefs de parti avaient appelés à la liberté. Cicéron a accusé formellement Clodius d'avoir voulu les affranchir à son profit¹. Puis il y avait la plèbe indigente, mêlée de scélérats, à laquelle il promettait les biens des riches², et qu'on ne pouvait désarmer qu'à prix d'argent³, rançon payée aux barbares. Enfin Clodius avait les ouvriers (*operæ mercenariæ*), qui sont souvent cités parmi les agents soudoyés du désordre⁴. Les corps de métiers (*collegia*), dont l'organisation remontait à l'époque des rois, formaient des associations propres à recruter l'armée des factieux, et Clodius eut soin de réorganiser ces associations dangereuses, par une loi.

Je suis très sympathique aux ouvriers et très favorable aux associations, pourvu que les uns ni les autres ne soient pas un instrument d'oppression dans les mains d'un factieux.

Pompée, soit qu'il redoutât les violences de Clodius, soit plutôt qu'il voulût paraître les craindre, ne sortait plus, restait enfermé dans ses jardins d'en haut et s'y entourait d'une garde nombreuse.

Cicéron a fait de l'état de Rome, avant son départ et pour le justifier, une peinture oratoire sans doute, mais où il n'y a pas beaucoup d'exagération, et que l'on peut tenir pour vraie dans les principaux traits⁵.

Dans une ville où le sénat était sans pouvoir, où tout était impuni, où on ne rendait plus la justice, où le Forum était livré à la violence et au glaive, où les particuliers étaient protégés par les murs de leur maison, non par le secours des lois, où les tribuns du peuple étaient blessés sous vos yeux, quand on marchait contre la demeure des magistrats le fer et le feu à la main, quand les faisceaux des consuls étaient brisés et qu'on incendiait les temples des dieux immortels, j'ai pensé que l'État n'existait plus.

Cicéron, pendant son exil, encore plus que lorsqu'il séjournait dans ses villas, est tout entier à Rome. *Que se fait-il ? Que penses-tu de ce qui se fait ?* écrit-il sans cesse à son ami Atticus. *Où en est l'affaire de mon rappel ?* Telles sont les questions qui remplissent toutes ses lettres. *Reverrais-je ma femme, ma fille, mon fils ? Me rendra-t-on mes biens, ma maison ?* De loin il assiste avec anxiété à chaque péripétie politique ; en ce qui le concerne, il voit toutes les difficultés, toutes les complications. s'il accepte l'appui que lui offrent quelques grands personnages, cela ne le brouillera-t-il pas avec les tribuns qui ont pris son parti, et comment refuser cet appui ? *Fais sonder Pompée*, dit-il à Atticus, *par son affranchi Téophane ; informe-toi des intentions de César auprès de ses amis, des dispositions de Clodius auprès de sa sœur Clodia.*

¹ *Incidabantur jam demi leges quæ nos servis nostris add cerent (Pr. Milon, 32). Lege nova quæ est inventa apud eum... Servos nostros libertos suos fecisset. (Ibid., 33.)*

² *Egentium civium et facinorosorum... (Pr. Milon, 14) Plebem et intimant multitudinem quæ P. Clodio duce fortunis vestris imminabat. (Ibid., 39.)*

³ Cicéron, en parlant de Milon : *Eam (plebem), quo tutior esset vestra vita se fecisse commemorat, ut non solum virtute flecteret sed etiam tribus patrimoniis suis deliniret. (Ibid.)*

⁴ Les ouvriers dont disposait Clodius, **Clodianas operas** (*In Vatinius*, 17), *operæ conductæ* (*Pr. Sest.*, 17), *operæ Clodianæ, pontes occupant... operæ comparantur* (*Ad Att.*, I, 13, 14). Clodius distribuait des armes à ses ouvriers dans le temple de Castor (*De Har.*, 13) ; se vendait aux ouvriers et disait hautement que par leur aide il avait échappé à la loi. Les ouvriers libres sont distingués des esclaves : **opifices** et **servitia**.

⁵ *Or. post rod.*, 6.

Pomponius Atticus¹, le correspondant principal de Cicéron, convenait admirablement à ce rôle et était très en mesure de lui apprendre ce qui se passait à Rome, car Atticus était ami de tout le monde ; c'était un modéré qui sut traverser les derniers temps de la république, si remplis de luttes et de vicissitudes, sans se brouiller avec aucun parti et finit par marier sa fille avec le favori d'Auguste, Agrippa ; homme prudent, peu disposé à la résistance dont il détourna trop souvent Cicéron, mais conservant une certaine dignité et fidèle à ses amis dans les disgrâces qu'il ne voulait point partager avec eux. Quand Atticus n'était pas à Athènes ou en Épire, il vivait dans une belle maison située sur le Quirinal à laquelle était joint un grand parc², et dans une villa aux portes de Rome. Il fut enterré dans la tombe des Cæcili, sur la voie Appienne, vers le cinquième mille, par conséquent près du tombeau de Cæcilia Métella³.

Atticus avait placé dans sa bibliothèque le portrait d'Aristote⁴. Il devait goûter la morale de celui qui mit la sagesse dans un sage milieu. Possédant des amis dans tous les partis, il avait aussi chez lui le portrait du premier Brutus, le fondateur de la liberté, et de Servilius Atala, le vengeur de l'aristocratie⁵.

L'hostilité insolente de Clodius ramena Pompée à Cicéron. Les premiers qui proposèrent de le rappeler furent des tribuns. L'un d'eux, Fabricius, vint avant le jour s'établir dans les Rostres pour présenter une rogation en faveur de son retour. Mais déjà Clodius, escorté d'hommes armés, était là ; ils avaient occupé pendant la nuit le Forum, le Comitium et la Curie. Ils empêchèrent le tribun Cispus d'entrer dans le Forum, se jettent sur son collègue Fabricius et vont cherchant le frère de Cicéron pour le tuer. Quintus monte à la tribune, ; aussitôt on l'en précipite. Il va tomber dans le Comitium et s'échappe à grand-peine, protégé par les esclaves et les affranchis qui l'accompagnent. Beaucoup de personnes périrent dans cette mêlée nocturne ; les cadavres encombraient les égouts et le Tibre, il fallut éponger le sang dans le Forum.

Un autre jour, le tribun Sestius, favorable à Cicéron, étant venu sans suite au temple de Castor, fut attaqué par Clodius et ses sicaires armés de bâtons, d'épées et des débris de l'enceinte en bois qu'on dressait dans le Forum pour les élections et qui ce jour-là fut brisée par ces furieux. Sestius, couvert de blessures, fut laissé pour mort sur la place. On conçoit que plus tard Cicéron ait plaidé pour lui.

Tandis que Sestius et Milon opposaient leurs bandes aux bandes de Clodius, le sénat se réunit dans le temple de la Vertu et de l'Honneur, élevé par Marius, le grand parvenu d'Arpinum, le compatriote populaire de Cicéron. Il y avait dans le choix de ce lieu d'assemblée une allusion bienveillante au mérite par lequel

¹ Surnommé **Atticus** à cause de ses séjours à Athènes. Probablement de race sabine ; le père de Numa, disait-on, s'était appelé Pompo ; dans la gens Pomponia : Matho, Molo, Labeo, surnoms en **o** ; Rufus, Flaccus, noms sabins ; Manius, Marcus, Titus, prénoms sabins. J'ai fait remarquer que Pomponius Atticus demeurait sur le mont Sabin, le Quirinal, qu'habitèrent d'autres gentes sabines, les Cornélii, les Fabii, les Flaviens ; je dois dire que la maison d'Atticus lui venait de Cæcilius, son oncle maternel ; mais les Cæcili, qui prétendaient descendre de Cæculus, fondateur de Préneste, devaient être originaires de cette ville ; s'ils n'étaient Sabins, ils étaient Sabelliques.

² **Sylva** dit Cornelius Nepos (*Pomp. Vit.*, 15). C'était une vieille maison à laquelle Atticus conservait sa physionomie antique, ne la réparant que lorsqu'elle menaçait ruine.

³ Ce tombeau, que connaissent tous les voyageurs, est celui d'une Cæcilia, fille de Metellus Creticus et femme d'un Crassus. Ce ne peut être, d'après les dates, la femme de Crassus le triumvir, mais ce peut être celle de son fils Marcus. (Drumann, *G. R.*, II, p. 55.) Le sarcophage qu'on dit celui de Cæcilia Métella, et qu'on voit dans la cour du palais Farnèse, semble être moins ancien. (Hirt., *Gesch. d. bauk.*, I, p. 255.) La magnificence du tombeau s'explique par la richesse de la famille.

⁴ *Ad Att.*, IV, 10, 1.

⁵ *Ibid.*, XVI, 40.

Cicéron, comme Marius, s'était élevé aux honneurs. Le sénat invita toutes les villes d'Italie à bien accueillir sa personne et les habitants des municipes à venir à Rome ; unique moyen de contrebalancer l'ascendant de la populace urbaine. L'opinion, de plus en plus favorable à Cicéron, osa se manifester au théâtre ; des allusions à son retour y furent saisies avec empressement ; on lui appliqua un vers de tragédie sur le roi Servius, appelé comme lui Tullius et qui avait établi la liberté. Dans le *Brutus* d'Attius Nævius, l'auteur ayant prononcé le nom de Cicéron au lieu de celui de Brutus, on fit répéter plusieurs fois le vers, et l'on applaudit beaucoup. Des applaudissements accueillirent aussi Sestius quand, remis de ses blessures, il parut dans le Forum pendant un combat de gladiateurs ; ces applaudissements s'élevèrent depuis le pied du Capitole jusqu'à l'extrémité opposée du Forum¹. Clodius fut hué et sifflé à son tour, et la petite rue, par laquelle il descendait du Palatin au Forum, appelée dérisoirement du nom de sa gens *via Appia*. Le sénat tint une séance solennelle dans le temple le plus auguste de Rome, celui de Jupiter Capitolin. Pompée, oubliant sa conduite passée, déclara que Cicéron avait agi justement. Un autre jour, le sénat décida dans la Curie qu'il rappelait Cicéron. Après la séance, plusieurs sénateurs descendirent au Forum, haranguèrent le peuple et lui communiquèrent la décision du sénat. César avait fait savoir qu'il approuvait.

Vint le grand jour où les centuries, rassemblées dans le champ de Mars, devaient prononcer. L'assemblée, grâce aux Italiens appelés à Rome par le sénat, fut nombreuse, et, grâce aux gladiateurs de Milon, fut tranquille. Plusieurs personnages considérables surveillèrent les votes. Une seule voix, avec celle de Clodius, s'éleva contre Cicéron. Pompée fit son éloge et pria toutes les classes de ratifier la rogation présentée par le sénat ; elle fut ratifiée.

Le retour de Cicéron ressembla littéralement à un triomphe, car il lui fut permis d'entrer dans Rome sur un char doré traîné par des chevaux magnifiquement caparaçonnés. Le tableau de cette entrée brillante, n'a rien perdu sans doute à être retracé par lui-même : il a peint la foule couvrant les toits et les degrés des temples, tandis qu'il s'avancait de la porte Capène, suivant la voie des triomphes, la voie Sacrée, traversant le Forum et montant au Capitole pour y aller rendre grâce aux dieux comme un général victorieux. Il reprit la statue de Minerve qu'il y avait déposée le jour de son départ pour l'exil, puis rentra sans doute dans la demeure paternelle des Carines, alors propriété de son frère, car dans cette ville où il triomphait il n'avait point de foyer, sa maison du Palatin n'existait plus, mais il était dans Rome ; il venait de franchir cette porte Capène par laquelle il en était sorti si tristement seize mois auparavant, par laquelle il y rentrait si glorieusement aujourd'hui. Le lendemain, il parla dans le Forum et dans la Curie : il avait repris possession de ses deux anciens champs de triomphe.

Clodius, vaincu dans le sénat et dans le champ de Mars, ne se découragea point, la rue lui restait. Il y avait alors une disette de blé à Rome ; Clodius en rejetait la faute sur Pompée, et le peuple au théâtre l'en accusait. Clodius affirmait que les Italiens, accourus en grand nombre dans l'intérêt de Cicéron, avaient affamé la ville. Il organisa des troupes d'enfants, nous dirions de gamins, qui allèrent crier sous les fenêtres de Cicéron : *Du blé ! du blé !* Une foule furieuse se précipita dans l'enceinte où l'on célébrait les jeux Mégalésiens, sur le Palatin, et, interrompant peut-être une pièce de Térence, se rua sur la scène². Conduite par

¹ Pr. Sestius, 59. *Ex fori cancellis*. Ceci montre qu'au moins à cette extrémité du forum était une balustrade.

² De *Harusp*, resp., XI.

Clodius, elle assiégea le sénat dans le temple de la Concorde ; mais un grand nombre de citoyens accourut sur le Capitole¹ et la dispersa. Cicéron retrouvait atome aussi turbulente qu'il l'avait laissée. C'est sous le coup de la terreur inspirée par de pareils désordres, c'est dans cette séance menacée du Capitole que Cicéron proposa de conférer pour cinq ans à Pompée un pouvoir absolu en tout ce qui concernait l'alimentation publique. Cicéron s'était d'abord renfermé chez lui, mais sommé de paraître au sénat et apprenant d'ailleurs que la bande de Clodius avait été rejetée dans le champ de Mars, il vint donner cette marque de confiance et de reconnaissance à Pompée.

La grande affaire de Cicéron, après son retour, fut d'obtenir l'annulation des mesures qui l'avaient dépouillé. Peut-être le voit-on trop occupé à cette époque de cet intérêt particulier, mais ce n'était pas seulement pour lui une question d'argent, il y allait de sa dignité. On l'avait traité comme un outlaw, Clodius avait fait raser sa maison du Palatin après y avoir mis le feu ; par une dérision insolente, il avait consacré le terrain qu'elle occupait à la Liberté² : c'était déclarer la mort des complices de Catilina acte de tyrannie, la plus odieuse et la plus dangereuse des accusations à Rome et contre laquelle Cicéron se devait à lui-même de protester.

D'ailleurs cette maison lui était chère ; il s'écriait dans son exil : *Je regrette la lumière* (de Rome), *le Forum, ma maison*³. C'est, écrivait-il, ce que j'aime le plus au monde ; aussi il disait s'être surpassé dans le discours qu'il prononça pour que l'emplacement du moins lui en fut rendu. Elle était le symbole de son élévation ; en quittant les Carines, après son consulat, pour le Palatin, il avait passé du quartier de la finance dans le quartier patricien. Ce changement de demeure avait été comme le sceau de son ennoblissement⁴. Aussi Clodius trouvait-il que c'était une grande impertinence à un manant d'Arpinum d'habiter sur le Palatin. En effet, le Palatin, et surtout cette partie occidentale du Palatin, était habité par les plus grandes familles de Rome. Tout à côté de la maison de Cicéron, s'élevait celle de Catulus avec son portique triomphal orné des dépouilles des Cimbres et un toit en dôme⁵ ; celle d'Æmilius Scaurus⁶, de qui la magnificence était célèbre autant que la probité suspecte et que Cicéron eut le tort de défendre.

Celle-ci fut achetée par Clodius ; elle se trouvait derrière la maison de Cicéron, ce qui lui fournit l'occasion d'un *mot* ; il les aimait : *J'élèverai mon toit non pour te regarder d'en haut (despiciam) mais pour que tu ne puisse voir (aspicias) cette ville dont tu as voulu la ruine*. A côté de Clodius demeurait sa sœur Clodia, ce qui donnait lieu à Cicéron d'injurier son ennemi de plusieurs façons ; tantôt lui reprochant trop de tendresse pour cette sœur que dans le discours pour Cælius il peint comme une déhontée capable de tous les crimes, ayant des jardins aux bords du Tibre pour voir nager les jeunes Romains, et qu'il appelle la Médée du

¹ *De Dom.*, 5, 7. Ceci prouve encore que ce temple de la Concorde litait sur le Capitole ; c'est faute de le savoir qu'on a nié l'authenticité de ce discours, parce que Cicéron nomme tantôt le temple de la Concorde, tantôt le Capitole. (Drumann, *Gesch. R.*, II, p. 305-6, note.)

² *Oppressa libertate libertas*. (*Ad Pont.*, 41.)

³ *Ad Att.*, V, 15.

⁴ Cicéron ne demeurait pas encore sur le Palatin à l'époque de son consulat. Plutarque dit qu'il amena Lentulus du Palatin à la prison (*Cicéron*, 22) ; il ne s'agit pas de la maison de Cicéron, mais de celle de Lentulus Spinther, auquel Lentulus le conspirateur avait été confié. D'après une lettre de Cicéron à Sestius (*Ad Fam.*, V, 6), on voit que sa maison du Palatin fut achetée plus tard, Fufius Calenus étant tribun, en 693. (*Ad Att.*, I, 14.)

⁵ *Tholus ut est æde Catuli*. (Varron, *D. re rust.*, III, 5.)

⁶ Dans l'atrium étaient des colonnes de marbre grec de 58 pieds (Pline, XXXVI, 2). Elle avait appartenu au premier des Octavii qui fut consul. Scaurus l'avait fait rebâtir dans de plus grandes dimensions ; elle appartint ensuite à Clodius et paraît être revenue aux Octavii.

Palatin ; tantôt accusant Clodius d'avoir élevé à travers le vestibule de Clodia un mur qui l'empêchait d'entrer chez elle.

Nous savons déjà l'histoire de la maison de Cicéron depuis le mot célèbre de Livius Drusus. Elle avait été occupée par l'orateur Crassus¹, un des devanciers de Cicéron dans l'éloquence, puis par Crassus le triumvir, avec Pompée et César, un des trois plus grands personnages de Rome et le plus riche, duquel Cicéron l'acheta. Elle était ornée de colonnes de marbre grec, ce qui avait fait appeler l'orateur Crassus la Vénus du Palatin.

C'était une fort belle maison, comme devait être celle de Crassus Dives (le riche). Elle devait être tournée au midi², position, alors comme aujourd'hui, désirable à Rome pendant l'hiver ; l'été, Cicéron avait à choisir entre ses nombreuses villas. De ses fenêtres il voyait le brillant quartier étrusque et le mouvement du port marchand sur le Tibre. De l'autre côté il avait la vue du Forum et de la tribune ; aussi dit-il que sa maison est en vue de toute la ville, dont elle regarde la partie la plus importante et la plus fréquentée³, et cette position de sa demeure lui fournissait des apostrophes éloquentes. Les fenêtres étaient étroites, ce que son architecte Cyrus soutenait par A + B être favorable à la perspective. Cicéron y logea un fils de roi, le fils d'Ariobarzane, roi d'Arménie, selon l'usage romain de mettre ainsi ces hôtes illustres dans la demeure des citoyens considérables et sous leur garde.

Si l'on en croyait une anecdote rapportée par Aulu-Gelle, certaines circonstances de l'achat de sa maison ne feraient pas à Cicéron grand honneur. Pour la payer, il aurait reçu clandestinement un prêt considérable d'un accusé qu'il s'était chargé de défendre, P. Sylla⁴ ; et comme la chose transpirait, il aurait affirmé n'avoir rien reçu. *Aussi vrai*, aurait-il ajouté, *que je n'achèterai pas la maison*. Plus tard, il eût répondu aux reproches que ce *jésuitisme* méritait : *Un père de famille prudent doit toujours dire qu'il ne veut pas acheter, afin d'éviter la concurrence*. Méprisons cette anecdote, et faisons comme César qui, dans le recueil des bons mots de Cicéron circulant par la ville, reconnaissait sur-le-champ ceux qui n'étaient point de lui.

On est d'abord tenté de s'étonner de sa fortune ; son patrimoine était modeste, et il avait fini par posséder une douzaine de villas, grandes et petites, des terres en différents endroits. Il aimait les livres, les tableaux, les statués, les beaux meubles : une table lui avait coûté cent mille francs⁵. D'abord ses deux femmes furent riches ; la loi qui défendait de rien recevoir pour les plaidoiries n'était pas toujours observée, car Cicéron dit positivement, dans un chapitre du *De Officiis* (II, 20), que l'avocat est mieux disposé pour le client dont il espère que la rémunération se fera le moins attendre. On considérait comme un témoignage

¹ Becker (*Handb.*, p. 423) dit que cette maison ne peut avoir été celle de L. Crassus l'orateur, parce que celui-ci était contemporain de Drusus ; cela prouve seulement que Cicéron l'a achetée de son héritier.

² Elle n'était pas éloignée de l'extrémité du Palatin qui regardait le Forum, puisqu'on pouvait appeler Cicéron le voisin de César, c'est-à-dire de la Regia et du temple de Vesta (Cicéron, *Ad Att.*, II, 24), ce qui achève de déterminer la position de sa demeure.

³ *De Dom.*, 57.

⁴ *Nuits attiques*, XII, 12, 4. Dans la diatribe contre Cicéron attribuée à Salluste, cette maison est appelée : ***Vi et rapinis funestam***. Ceci est absurde ; mais malheureusement dans une de ses lettres se trouve une phrase qui pourrait se rapporter au fait avancé par Aulu-Gelle : *Messala consul autronianam domum emit H. S. CXXXIV, quid id ad me inquires. Tantum... Quod homines intelligere ceperunt licere amicorum facultatibus emendo ad aliquam dignitatem pervenire*.

⁵ Pline, *Hist. nat.*, XIII, 15. Elle était en thuya, arbre d'Afrique ; c'est ce que veut dire ***citrus***, et non pas citronnier. (Beck., *Gall.*, I, p. 138.) Évidemment l'argent avait alors peu de valeur à Rome, si l'on en juge par les prix exorbitants de différents objets : un bel âne valait quatre-vingts mille francs. (Dureau de la Malle, *Économie pol. des Rom.*, II, p. 159.)

honorable d'être mis dans les testaments, et Cicéron se vantait d'avoir reçu quatre millions par héritage¹ ; sa province de Cilicie ne fut point rançonnée par lui, mais il put honnêtement accepter des dons volontaires, et sa part du butin dans l'expédition qu'il commanda² ; lui-même déclarait avoir déposé à Ephèse une somme considérable en monnaie d'Asie. Cicéron faisait valoir ses biens ruraux qu'en son absence Atticus était chargé d'affermir ; il louait des maisons situées dans des quartiers populeux, l'Argiletum, près de la Subura, et l'Aventin. Ces maisons appartenaient à sa femme Terentia et rapportaient seize mille francs par an. Malgré toutes ces ressources, les affaires de Cicéron, comme on le voit par sa correspondance, étaient souvent embarrassées ; il avait des dettes. César figure parmi ses créanciers³, et parmi ses débiteurs Pompée.

Cicéron plaida pour être réintégré dans sa propriété du Palatin devant un tribunal ecclésiastique, le Collège des pontifes, probablement dans la Curia Calabra. Le grand pontife César était absent, il guerroyait contre les Gaulois ; sans cela c'est lui qui aurait jugé Cicéron. Clodius, en consacrant le terrain on s'élevait la maison du consulaire à la Liberté, prétendait lui avoir donné une attribution sacrée qui devait empêcher tout retour au propriétaire : on croit être dans la Rome moderne où l'on frustre quelquefois dit-on ses héritiers en destinant à quelque *opera pia* une partie de sa fortune. Heureusement pour Cicéron le tribun, peu au courant de la procédure religieuse, avait négligé quelques formalités ; les pontifes lui donnèrent tort sur ce qu'on pourrait appeler le point de droit canonique ; au civil, le sénat prononça, dans le même sens, un arrêt en faveur de Cicéron.

Ce procès au sujet de la maison de Cicéron offre quelques détails qui peignent le temps et font connaître ce que pouvait se permettre un homme tel que Clodius.

Clodius, dont la maison était placée derrière celle de Cicéron, et par conséquent touchait presque, avait voulu profiter de l'exil de son ennemi pour s'arrondir à ses dépens ; mais la maison de Cicéron ne lui suffisait pas ; d'ailleurs une partie du terrain avait été consacrée à la Liberté. Catilina eut envie d'une maison attenante, celle d'un nommé Séjus. Séjus déclara qu'il ne la vendrait pas et que Clodius ne l'aurait jamais de son vivant ; Clodius le prit au mot, l'empoisonna et acheta sa maison sous un nom emprunté. Il put ainsi établir un portique de trois cents pieds, qui allait rejoindre celui de Catulus et rappelait de moins glorieux souvenirs. Le portique de Catulus lui-même avait été détruit par Clodius. Catulus était dans le parti du sénat ; les consuls, complices du séditieux tribun, avaient fermé les yeux.

Cicéron se hâta de faire reconstruire sa maison. Il indique plusieurs fois dans ses lettres à quel point cette reconstruction est arrivée et de sa villa de Cumes écrit à Atticus pour le remercier de ce qu'il a été fréquemment visiter les travaux.

Après la déclaration des pontifes, Clodius, avec une effronterie sans pareille, vint déclarer à la tribune qu'ils avaient jugé en sa faveur et que Cicéron songeait à s'installer par la force ; qu'il fallait aller lui résister, défendre la Liberté et son temple. On ne le suivit pas. Le lendemain, il parla trois heures dans la Curie contre le décret du sénat ; mais l'impatience des sénateurs fut si grande, l'on fit

¹ *Philippiques*, II, 16.

² *Ad Fam.*, II, 17.

³ Pour une somme de cent soixante mille francs (Drumann, VI, p. 400), sans compter les intérêts. Cicéron était fort préoccupé de l'acquittement de cette dette (*Ad Att.*, V, 5) ; il avait raison. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle n'était point payée à la fin du séjour de Cicéron en Cilicie. (*Ad Att.*, VII, 8.)

tarit de bruit que le démagogue fut obligé de se taire et de laisser voter le décret.

Le portique de Catulus devait être relevé aux frais de l'État. On n'en fit pas autant pour la demeure de Cicéron ; Cicéron n'était pas un si grand seigneur que Catulus, il semble même qu'une aristocratie ingrate ait trouvé mauvais qu'il se permît d'habiter là où habitait un Catulus ; on lui conseillait de ne pas reconstruire sa maison, de vendre le terrain. Une indemnité lui fut accordée, environ quatre cent mille francs¹, pour sa maison du Palatin : elle lui avait coûté près du double², cent mille francs pour sa villa de Tusculum et cinquante mille francs pour sa villa de Formies. Cicéron déclare que les deux dernières sommes étaient très insuffisantes.

La maison de Cicéron ne devait pas être une des plus chères de Rome, celle de l'orateur Crassus, mort en 663, fut évaluée douze cent mille francs³, et la valeur des maisons avait encore augmenté ainsi que le prix des loyers. La maison qu'habitait Sylla était louée environ mille francs⁴. Au temps de Cicéron, deux mille francs était un loyer modeste et six mille francs un loyer dispendieux⁵. La maison de Sylla était, il est vrai, une petite maison à deux étages et dans un quartier peu élégant, mais la différence dans le prix des loyers et par suite des maisons n'en est pas moins notable et prouve qu'une élévation réelle s'était opérée dans la valeur des immeubles entre les deux époques. C'est ce que confirme la villa de Cornélie, près de Misène, achetée par L. Lucullus trente-trois fois plus cher qu'elle n'avait coûtée à la mère des Gracques⁶.

Clodius, lui qui ne respectait rien, voulut soulever contre Cicéron la superstition populaire. Des signes funestes avaient paru et des Aruspices, ces devins de bas étage, murmuraient que les dieux étaient irrités parce qu'on avait rendu à un usage profane un lieu consacré. Clodius s'en faisait une arme contre Cicéron. Cicéron, qui était Augure et connaissait la science augurale, sur laquelle il a écrit un livre, réfuta ces accusations ridicules par un discours sur les réponses des Aruspices qui fut prononcé dans le sénat.

Clodius ne se tint pas pour battu. A la tête d'un ramas d'ouvriers armés d'épées et de butons, il attaqua Cicéron tandis qu'il descendait la voie Sacrée et le contraignit à se réfugier dans le vestibule d'une maison de cette rue dont les amis du consulaire défendirent l'entrée. Quand Cicéron voulut rebâtir sa maison, Clodius arriva avec son monde, chassa les maçons, renversa le portique de Catulus déjà relevé jusqu'au toit et fit même jeter des torches dans la maison du frère de Cicéron qui fut cri grande partie brûlée. Quintus avait conservé la maison paternelle dans les Carines, mais il l'avait louée et était venu habiter à côté de son frère sur le Palatin. L'amitié des deux frères les portait à se rapprocher ; ils demeuraient l'un près de l'autre à Rome et à Tusculum. Cette amitié ne fut que passagèrement troublée, et ils se retrouvèrent pour mourir.

Quintus Cicéron fit rebâtir cette maison du Palatin par Cyrus, architecte grec à la mode dans le beau quartier, car il était aussi employé par son frère et par

¹ *Ad Att.*, IV, 2.

² *Ad Fam.*, V, 6.

³ A la moitié de ce prix sans les arbres ; les arbres devenaient rares à Rome et avaient un grand prix. (Mommsen, *Rom. Gesch.*, II, p. 400.)

⁴ Six cents francs le rez-de-chaussée, quatre cents francs l'étage supérieur. (Plutarque, *Sylla*, I.)

⁵ *Pr. Coelius*, 7. En 639, les censeurs accusèrent l'augure Æmilius Lepidus, parce que son loyer était de douze cents francs ; plus tard, ce prix parut indigne d'un sénateur. (Velleius Paterculus, II, 10.)

⁶ Mommsen, *Rom. Gesch.*, II, p. 401.

Clodius. En attendant que sort habitation pût le recevoir, Quintus loua pour sa femme Pomponia une maison qui appartenait aux Licinius, vraisemblablement près des jardins Liciniens¹, sur l'Esquilin, lieu éloigné des bagarres du Forum et convenable à la vie retirée d'une femme que son mari était obligé de quitter. Cicéron promettait que tout serait terminé pour le 1^{er} juillet, jour où l'on renouvelait les loyers, et l'entrepreneur Longilius l'avait solennellement promis ; mais la maison n'était pas encore terminée au mois d'octobre². Ces petits détails, si je ne me trompe, ont, surtout en présence des lieux, le mérite de nous transporter dans ce que j'appellerais l'intérieur de la vie romaine. Plus tard, on voit Cicéron s'occuper d'une statue élevée à Quintus, près du temple de Tellus, dans son ancien quartier des Carines³.

La villa de Tusculum tient une grande place dans la vie de Cicéron. Ce nom, consacré par lui dans les Tusculanes, nous représente son existence philosophique et littéraire, bien que nous sachions que plusieurs de ses ouvrages ont été composés dans d'autres villas. Toutes sont liées à la vie de l'écrivain et à l'existence du politique ; elles virent les travaux du premier ; elles recueillirent les absences souvent calculées du second ; il y reçut Pompée, César, Brutus. Ces villas étaient nombreuses ; les principales étaient : la villa paternelle d'Arpinum, bien que déjà embellie par le père de Cicéron, la plus rustique de toutes et qu'il appelait son Ithaque ; la villa d'Antium, au bord de la mer, où il se plaisait à *compter les vagues*⁴, trait de rêverie moderne qui frappe au milieu de la vie agitée et affairée de Cicéron ; la villa d'Astura, dans laquelle il pleura sa fille. Près de là était comme aujourd'hui la *macchia* (*Silva densa et aspera*)⁵ ; la villa de Formies, d'où il sortit pour rencontrer la mort ; deux villas près de Naples, dont une à Pompéi et l'autre à Cumès : l'acquisition de celles-ci fut un hommage à la mode élégante ; Baïes et les bords du golfe de Naples étaient alors ce que sont nos villes d'eaux ou de bains de mer, le rendez-vous d'un monde brillant et quelquefois d'un monde corrompu. Il avait à Ficulée⁶, sur la route de Nomentum, un *suburbanum*, et un autre, du même côté, à Sicca. Le Tusculanum de Cicéron était sa villa préférée. Là, disait-il, *je me repose de toutes mes fatigues et de tous mes ennuis ; non seulement l'habitation mais la seule pensée de ce lieu me charme*. Ce lieu était à sa portée, il pouvait en deux heures échapper aux agitations, aux inquiétudes, que lui faisaient une situation difficile, un caractère d'autant plus irrésolu que son esprit était plus pénétrant, et là, à cinq lieues de Rome, recevoir des nouvelles toutes fraîches, écouter de près tous les bruits de Rome, dont il était singulièrement avide.

La villa de Cicéron avait appartenu à Publius Sylla⁷, défendu par Cicéron, et probablement avant lui au dictateur. Elle était destinée à passer du plus impitoyable des hommes à l'un des plus humains. Cette villa, qui contenait un xyste⁸, c'est-à-dire un parterre avec des allées couvertes, était formée de terrasses, comme l'étaient presque toujours les villas antiques, et comme le sont fréquemment aussi les villas modernes qui leur ont succédé. Cicéron, plein des

¹ Si c'est *Licinia* qu'il faut lire pour *Lucinia* dans cette phrase : *Domus tibi ad Lucum Pisonis Liciniana conducta est*. De ce côté étaient les *atria Licinia*. Cicéron ajoutait que la maison des Carines était louée à de bons locataires : *mundi habitatores conduxerunt*. (*Ad Fr.*, II, 3.)

² Drumann, *Gesch. R.*, VI, p. 732.

³ *Ad Fr.*, III, 1.

⁴ *Ad Att.*, II, 6.

⁵ *Ad Att.*, XII, 15.

⁶ *Ad Att.*, XII, 34.

⁷ *Ad Frat.*, III, 9.

⁸ *Ad Att.*, I, 8.

souvenirs d'Athènes, avait appelé la terrasse supérieure le *Lycée* et l'inférieure l'Académie. Il se plaisait à orner sa demeure champêtre de statues, de tableaux, de terres cuites, d'objets d'art de toute espèce qu'il pria son ami Atticus de lui envoyer de Grèce, mais dans lesquels il semble n'avoir jamais vu qu'un moyen de décoration¹. Il parle de bustes à tête de bronze, d'hermès comme ceux qu'on trouve partout où il y a eu des villas romaines, de *putéals* ornés de figures comme ceux qu'on voit au musée du Capitole. Il envoyait à Atticus des modèles de bas-reliefs² en terre cuite qu'il voulait encastrer dans les murs de son atrium, comme ceux qu'on a appliqués contre les murs de la villa Campana.

On montre, aux lieux où fut Tusculum, des ruines qu'on appelle la *maison de Cicéron*. Ce ne sont pas plus les ruines de la maison de Cicéron que l'amphithéâtre de Tusculum n'était, quoi qu'en disent les *ciceroni* de l'endroit, fort indignes de porter le nom de ce grand homme, l'école où Cicéron enseignait aux *Tusculans* à parler latin, tradition absurde née peut-être d'une confusion avec le *Gymnase* de Cicéron ; ce ne sont pas même les ruines d'une villa mais, comme on n'en peut douter quand on les voit avec M. Rosa, des conserves d'eau au-dessus desquelles était l'area d'un temple. La villa de Cicéron, située sur le flanc de la montagne³ qui domine Frascati et non au sommet de cette montagne, était beaucoup plus bas que ses prétendues ruines ; tout porte à la placer dans une des villas qui sont au-dessous de la Rufinella, laquelle aurait remplacé la grande villa de Gabinius, et quelque part dans le voisinage de la belle villa Aldobrandini, où l'eau Crabra, mentionnée par Cicéron⁴, coule encore et, unie aux fraîches ondes de l'Algide, chanté par Horace, forme la belle cascade qui tombe en face du Casin.

C'est donc là qu'il faut aller chercher Cicéron ; c'est là qu'il était tout entier avec sa double condition d'homme politique et d'homme littéraire, l'une qui lui causa tant de mécomptes, l'autre qui lui a donné tant de gloire. Là on le suit sous ses ombrages, occupé jusqu'à la passion des grands intérêts de Rome et aussi de toutes les intrigues qui viennent les traverser, ou plongé dans l'étude de la philosophie et des lettres. La littérature le console et la politique l'afflige presque toujours ; mais, cela soit dit à son honneur et pour nous servir de leçon, à nous tous qui terrons une plume, l'une ne lui fit jamais oublier l'autre.

Les environs de Tusculum étaient habités par l'aristocratie romaine, comme les villas de Frascati appartiennent la plupart à des princes romains ; ce sont aujourd'hui les Borghèse et les Torlonia, c'était alors les Catulus et les Crassus, c'étaient Pompée, Hortensius, Lucullus, Æmilius Scaurus, Lépide, Varron, Brutus, presque tous les personnages qui figurent dans cette période de la république romaine.

Depuis son retour de l'exil, la situation politique de Cicéron était bien abaissée ; il était rentré à Rome par la protection de Pompée et par le pardon de César ;

¹ Cependant il faisait passer quelquefois la beauté de l'art avant le mérite de la convenance ; il avait acheté des bacchantes pour décorer sa bibliothèque : des muses auraient mieux valu, dit-il, mais les Bacchantes sont bien jolies, *pulchellæ sunt*. (*Ad Fam.*, VII, 23.)

² *Typos tibi mando quos in tectorio possim includere.*

³ *Tusculi... in monte sui ad cujus laiera superiora Cicero sua villam habebat Tusculanam.* (*Schol. Horat.*, epod.)

⁴ En effet, Cicéron a mentionné plusieurs fois l'eau Crabra, pour l'usage de laquelle il payait un droit à la ville de Tusculum (*Pr. Balbo*, 20 ; *Ad Fam.*, XVI, 18 ; *De Leg. agr.*, III, 2) ; ce qui force à faire descendre la villa de Cicéron au niveau de cette eau. L'expression *latera superiora* du scholiaste d'Horace citée plus haut, dans laquelle le mot *latus* modifie et restreint le sens de *superius*, ne contredit point l'opinion que j'ai adoptée. La villa Aldobrandini et celles qui l'avoisinent sont encore à une hauteur considérable au-dessus de la plaine. Le pluriel du mot *latera* s'explique par la correspondance de Cicéron, où l'on voit qu'il voulait acheter près de Tusculum une autre villa, sans doute à côté de la première et pour l'agrandir.

Clodius le menaçait et l'effrayait toujours. Cicéron se voyait forcé à bien des complaisances pour se ménager l'appui de deux hommes dont il avait eu à se plaindre et dont il avait besoin.

Dans la première ardeur du succès, Cicéron l'avait pris d'assez haut ; il était allé au Capitole arracher les tables de bronze sur lesquelles étaient gravées les lois de Clodius ; il avait en toute occasion célébré à pleine voix sa conduite dans l'affaire de Catilina, ce qui ne pouvait plaire à César ; il avait traité avec la dernière violence Vatinius, un de ses instruments ; il avait pris part au projet de révoquer sa loi agraire de Campanie. Mais bientôt cette belle ardeur s'était refroidie, et pendant la discussion de cette loi il avait fait comme il faisait volontiers toutes les fois que son rôle dans la Curie l'embarrassait : il était allé visiter ses villas. Cette fois il avait éprouvé tout à coup le besoin d'arranger sa bibliothèque d'Antium¹.

Enfin, il se rapprocha décidément de son ancien persécuteur. Dans le discours sur les Provinces consulaires, Cicéron demanda qu'on laissât la Gaule à César et profila de cette occasion pour se réconcilier avec lui en plein sénat, ce qui était se donner, après lui avoir envoyé un poème en son honneur composé en grand secret à la campagne et dont l'auteur avait fait mystère même à son fidèle Atticus.

La défense de Balbus², entreprise pour plaire à César et à Pompée, fut une occasion de célébrer les louanges de César. Balbus avait acheté près de Tusculum une villa qui avait appartenu aux Metellus et aux Crassus ; on trouvait cela bien outrepassant de la part d'un étranger sans aïeux et sans importance, mais Cicéron, auquel on avait reproché de même son habitation sur le Palatin, se moquait de ce dédain.

La situation de Pompée n'était pas meilleure que celle de Cicéron. Cette intendance des vivres qu'on lui avait accordée pour cinq ans n'était point ce qu'il lui fallait ; elle ne servait qu'à le rendre aux yeux de la foule responsable de la disette et de la hausse du prix des blés. Il aurait voulu un grand commandement., mais cette proposition, mise en avant par un tribun de ses amis, déplut tellement au sénat, dont la défiance croissait toujours, que Pompée fut obligé de la désavouer. Pour avoir une flotte et une armée, il désirait être chargé de replacer sur le trône d'Égypte Ptolémée Aulète, que son frère en avait chassé. Ce roi fugitif demeurait dans la villa albaine de Pompée ; il y tenait un comptoir de corruption, empruntant pour acheter les sénateurs. En jour, il prit la fuite tandis que Pompée était en Sicile occupé à surveiller des envois de grains, et probablement d'accord avec lui. Mais l'on découvrit que les livres sibyllins défendaient d'entreprendre cette guerre, et Pompée dut renoncer à la faire.

Clodius était toujours menaçant, le sénat toujours mal disposé. Pompée finit par avoir tout le monde, même Cicéron, contre lui. Ce fut alors que, de désespoir, il se jeta dans les bras de César : c'était ce que César attendait.

Pompée alla le rejoindre à Lucques, qui faisait partie de la province de Gaule et où César venait l'hiver, aussi rapproché de Rome que la loi le permettait,

¹ Cicéron avait grand soin de ses livres, on le voit par les instructions qu'il adresse à son affranchi Tiron, chargé du soin de sa bibliothèque (*Ad Fam.*, XVI, 20), et par une lettre à Atticus (II, 4), auquel il demande de lui envoyer deux aides pour Tyrannion, qui a fait un admirable catalogue (*designationem*), avec deux colleurs (*glutinatores*), en leur recommandant d'apporter du papier fin et frangé pour y écrire les titres des ouvrages. *Membranulam ex qua indices fiunt quam vos græci σιλλύβους appellatis*. Cette feuille colorée faisait l'ornement des livres comme aujourd'hui la reliure. *Nihil pulchrius quam sillybis libros illustrarunt*.

² *Pr. Corn. Balbo*, 25.

compléter par ses intrigues les résultats de ses victoires. Crassus y vint, aussi de son côté. Un pacte fut formé entre eux, tout au profit de César : il aiderait de son influence à Rome et de l'or des Gaulois l'élection de Pompée et de Crassus au consulat, eux feraient prolonger de cinq ans son commandement en Gaule et obtiendraient les troupes et l'argent dont il aurait besoin¹.

Pompée et Crassus furent en effet nommés consuls, mais après une bataille dans le champ de Mars et une victoire moins glorieuse que celles de César en Gaule, Caton, jugeant avec raison qu'il y avait là un combat à livrer pour la liberté à des ambitieux ligés contre elle, se rendit, avec son candidat Domitius², dans le champ de Mars³ avant le jour. Des hommes armés y étaient déjà embusqués pour les repousser ; les torches qui les précédaient furent éteintes, un de ceux qui les portaient fut tué. Caton, blessé au bras droit, tint ferme et encouragea Domitius à l'imiter, mais celui-ci eut peur et se sauva.

Bientôt après ce fut Caton qui sollicita la préture pour résister aux consuls et pour empêcher quelle ne fût donnée à cette âme damnée de César, Vatinius, auquel son impopularité faisait cruelle à en[expier sa bassesse, à tel point qu'il fut obligé de demander aux édiles d'obtenir du peuple qu'on ne lui jetât plus de pierres, mais seulement des fruits à la tête⁴. La première tribu appelée ayant voté pour Caton, — l'on considérait ce vote comme très important, souvent il était décisif, — Pompée prétendit qu'il avait entendu tonner, et l'élection fut remise à un autre jour. Cette fois là Pompée et Crassus *ayant, dit Plutarque, répandu beaucoup d'argent et chassé du champ de Mars tous les gens honnêtes*, Vatinius fut nommé par la violence⁵. L'indignation était générale. Une assemblée populaire se forma dans le Champ de Mars sous la présidence d'un tribun ; on voulait tuer Crassus et Pompée. Caton annonça les maux qui allaient fondre sur la république ; il fut reconduit dans la ville et jusqu'à sa maison par une foule immense.

Quand on croit que pour être politique il est nécessaire de n'être pas honnête, on traite Caton de rêveur chimérique ; Caton au contraire jugeait parfaitement la situation de l'État romain. Il voyait les périls, seulement il ne croyait pas que se livrer fût se sauver. Il prédit très clairement à Pompée ce qui adviendrait de sa complicité avec César, l'avertissant qu'il se mettait César sur le cou et lui annonçant le jour où il ne voudrait plus le porter et ne pourrait pas le jeter par terre⁶.

Dans la mêlée, le vêtement de Pompée fut taché de sang. Ce vêtement, rapporté dans sa maison, fit croire à Julie que son époux était dangereusement blessé ; elle était grosse, la terreur détermina un accident qui, dit-on, amena sa mort après une seconde grossesse. Il paraît que la fille de César, unie à Pompée dans un but politique, aimait sincèrement son mari ; les sentiments naturels rencontrés au milieu des haines de parti font du bien.

Caton est un intrépide soldat de la liberté, d'une liberté sans doute orageuse et menacée, mais qui, malgré ses abus et ses dangers, valait mieux que la

¹ César, *Sc. Hist.*, p. 130.

² Plutarque, *Pompée*, 52. *Cato Minor*, 41.

³ C'est par erreur que Plutarque (*Pompée*, 52) dit dans le Forum ; les élections des consuls se faisaient dans les comices par centuries au Champ de Mars.

⁴ Macrobe, *Saturnales*, II, 6.

⁵ Plutarque, *Cato Minor*, 42.

⁶ Plutarque, *Cato Minor*, 43.

servitude ; car, pour qui porte un cœur d'homme, tout vaut mieux que la servitude.

Caton combat vaillamment et sans relâche dans la Curie, dans le Champ de Mars, dans le Forum.

Un tribun, gagné par Pompée Trebonius, vint proposer de lui accorder par une loi, pour son commandement en Espagne, où il n'était pas allé, l'illégal prolongation accordée à César pour son commandement dans la Gaule qu'il avait en partie soumise. Pompée, par vanité, voulait obtenir ce qu'avait obtenu César, sans voir que l'égalité du titre ne lui donnerait pas l'égalité de la gloire. Caton résolut de s'opposer à cette insolente prétention que rien ne justifiait. Il alla au Forum, et demanda deux heures pour parler contre la loi proposée et faire connaître tous les maux qu'elle entraînait. C'était beaucoup attendre de la patience de ses adversaires ; il fut bientôt interrompu, mais refusa de quitter les Rostres. Un licteur vint l'en arracher. Il continua de parler du pied de la tribune. Le licteur le saisit et l'entraîna hors du Forum ; mais il y rentra, remonta à la tribune et invita tous les bons citoyens à le soutenir. Cette fois Trebonius ordonna, comme dans une autre occasion avait fait César, de conduire Caton en prison. Caton, en y marchant, continuait à haranguer le peuple qui le suivait. Il fallut le relâcher.

Le lendemain, la violence consulaire triompha. Aquilins Gallus¹, un tribun, décidé à s'opposer à Trebonius, s'était caché dans la Curie, qui touchait au Forum, pour être là au moment où le peuple serait rassemblé ; on l'y enferma. Caton, voyant que la loi allait passer, cria qu'il entendait tonner. J'ai peine à croire qu'il ait eu recours au stratagème patricien qu'avait employé Pompée. Peut-être tonnait-il en effet, ou prit-il pour le tonnerre quelque bruit du Forum. Un citoyen le souleva dans ses bras, et il répéta son affirmation. Alors le carnage commença. Le tribun Aquilius, qui était parvenu à s'échapper de la Curie, fut blessé. Le sang d'un sénateur coula sous les coups de Crassus², et la loi passa.

Mais ceux que révoltaient ces indignités se précipitèrent du côté des Rostres, où était la statue de Pompée³. Ils voulaient la mettre en pièce ; Caton les en empêcha.

Cependant César avait trouvé dans la Gaule un théâtre digne de lui, et il commença d'une manière brillante ces campagnes où il devait déployer le génie militaire qu'il avait reçu du ciel, comme tous les autres dons de l'intelligence. A Rome, nous n'avons guère vu que l'admirable intrigant ; en Gaule, s'il nous était permis de l'y suivre, nous admirerions le grand capitaine. Mais il a été mieux admiré et mieux jugé par un émule de sa gloire, Napoléon. Retenus à Rome, nous pouvons du moins y observer l'effet qu'y produisirent ses merveilleuses victoires. Du reste, César absent y était toujours par la pensée. Toutes ses victoires avaient un but, et ce but était à Rome. En conquérant la Gaule, César voulait conquérir le pouvoir suprême, et il ne subjuga les Gaulois que pour subjuguier les Romains.

Voltaire a fait dire à Cicéron :

Romains, j'aime la gloire...

¹ Dion Cassius, XXXIX, 55.

² Plutarque, parallèle de Nicias et de Crassus, 2.

³ Plutarque (*Cat. Min.*, 45) dit les statues. Je crois qu'il s'agissait surtout de celle qui avait été érigée devant la tribune, qui fut renversée plus tard et que César fit relever.

César, lui aussi, aimait la gloire, mais il aimait encore plus la puissance. La gloire était pour lui un moyen comme l'intrigue ; seulement c'était un moyen plus noble.

Pendant les neuf ans qu'il mit à soumettre la Gaule, César occupa constamment l'imagination des Romains par des victoires dans un pays à peu près inconnu, remportées sur un peuple belliqueux dont le nom avait laissé à Rome une grande terreur ; car, seul de tout le peuple du monde, il avait occupé Rome et fait payer une rançon aux défenseurs du Capitole.

Quand il commença cette suite de campagnes immortelles, César laissait à Rome beaucoup d'ennemis ; mais, pour le moment, ils étaient réduits à l'impuissance.

Crassus lui appartenait, Pompée était son allié ; il se croyait son rival, mais il ne faisait plus rien de grand. Clodius soulevait le peuple contre lui ; le sénat le ménageait encore, mais au fond le haïssait et le craignait. Cicéron, dégoûté de Pompée, se sentait attiré vers César. César, qui le connaissait et qui, s'il l'avait desservi comme chef d'un parti contraire, voulait bien de lui comme instrument, César commençait avec Cicéron ce manège de coquetterie auquel celui-ci ne sut jamais résister.

De cette Curie où régnait une aristocratie mécontente de son chef et n'osant se brouiller avec lui, parce qu'elle n'en avait pas d'autre ; de ce Forum turbulent, de ce Champ de Mars où le sang coulait pendant les élections, les yeux des Romains se détournaient pour se fixer sur le théâtre d'une guerre glorieuse, et en même temps que César entretenait par des succès continuels l'admiration et l'étonnement, il ne négligeait rien pour satisfaire les ambitions qui se donnaient à lui. Après avoir arrêté les Helvétiens aux bords du Léman et repoussé Arioviste au delà du Rhin, il revenait dans la Gaule d'Italie, et, là, dit Plutarque, il jouait le rôle de démagogue¹, accordant à ceux qui allaient vers lui ce qu'il leur fallait et les renvoyant satisfaits de ce qu'ils avaient reçu ou pleins d'espérances.

A la nouvelle des succès de César, une grande joie remplit Rome. L'enthousiasme dut être bien vif pour forcer le sénat à décréter quinze jours d'actions de grâces, ce qui était sans exemple. On n'en avait accordé que dix à Pompée après la guerre de Mithridate. Ce fut Cicéron qui demanda cette augmentation ; le sénat n'osa pas la refuser.

Mais son mauvais vouloir à l'égard de César ne tarda pas à se montrer. Un tribun vint dans la Curie proposer l'abrogation de la loi araire de César, et en attaqua sans ménagement l'auteur. Il ne fut point interrompu. Le sénat écoula en silence ; ce silence était une approbation timide sans doute, mais c'était une approbation. Le tribun revint à la charge ; cette fois, Cicéron fit un discours véhément, mais contre Clodius et non contre César. Tout à coup on entendit de la Grécostase, voisine de la Curie, les cris que poussaient les ouvriers de Clodius, et les sénateurs se retirèrent chez eux².

Pompée alla à Lucques, où il trouva César entouré de ce que Rome avait de plus considérable, et ayant déjà une cour avant d'être souverain. Ce spectacle ne le fit pas réfléchir au danger d'une alliance qui lui donnait un maître, et il revint à Rome, avec Crassus, servir, sans le vouloir, les plans de celui que, aveuglé par sa présomption, il ne savait pas craindre.

¹ Ἐδημαγωγῆτι. (César, 20.)

² Ad Fr., II, 1. A *græcostasi et gradibus*.

Il fut encore question dans la Curie de l'abrogation de la loi de César, mais cette fois sans qu'on donnât suite au dessein. Les deux cents sénateurs qui étaient allés complimenter César à Lucques ne pouvaient lui faire une opposition bien vive.

César fit rappeler à Cicéron, par son frère Quintus, qu'il s'était attaché comme lieutenant, la condition qu'il avait mise au rappel de l'exil . le silence sur la loi de Campanie. Cicéron comprit le devoir que lui imposait la reconnaissance, comme il l'écrivit à Lentulus¹.

Il partit pour une de ses villas.

Il reparut dans la Curie pour appuyer toutes les demandes de César en hommes et en argent, ainsi que la seconde prolongation de son commandement ; puis de nouveau s'absenta de Rome, où il ne parut guère que pour assister aux jeux donnés par Pompée.

Un nouvel étonnement vint saisir les Romains. César avait passé le Rhin pour aller chercher les Germains dans leurs forêts, qu'on disait impénétrables. En dix jours il avait construit un pont en bois de son invention sur le fleuve. Il avait fait plus, il avait franchi la mer et abordé le premier dans cette île de Bretagne qu'on disait, encore après lui, *séparée du monde*.

... et toto divisos orbe Britannos.

Cette double expédition dans une contrée inconnue qui communique maintenant avec Rome en quelques secondes, mais qui semblait alors comme un autre univers, comme une Amérique lointaine à l'existence de laquelle quelques-uns ne croyaient point, cette expédition assez inutile, ce me semble, au point de vue militaire, fut très bien conçue au point de vue politique ; elle frappa vivement les imaginations populaires ; on dut en parler beaucoup à Rome dans les boutiques des barbiers et parmi les oisifs qui se rassemblaient devant la tribune, au bord du canal ; ce fut, en petit, la campagne d'Égypte du Bonaparte romain.

De plus, il paraît qu'on espérait trouver dans file de Bretagne une sorte d'Eldorado, des mines d'or et d'argent. Ces richesses, dans la pensée de César, étaient sans doute destinées à appuyer, dans le Forum et le Champ de Mars, les candidatures de ses partisans.

L'enthousiasme à Rome allait croissant, car, cette fois, le sénat dut décréter, non plus quinze, mais vingt jours d'actions de grâce. Durant ces vingt jours de fête, les travaux cessaient ; tous les temples étaient ouverts ; la foule allait de l'un à l'autre, chacun selon sa dévotion particulière. Certains moments de l'année romaine pendant lesquels se succèdent des solennités très rapprochées peuvent donner quelque idée de l'aspect que la ville offrait alors. Les exploits de César furent vingt jours durant racontés, commentés, exaltés de mille façons, sans doute avec accompagnement de récits merveilleux et d'aventures incroyables.

Ce transport du peuple romain pour des hauts faits prodigieux était bien naturel, mais il préparait l'asservissement de Rome. La gloire militaire est la plus dangereuse sirène pour les peuples liures.

Mais que faire contre le torrent ? Quand le tribun S. Lupus avait parlé dans la Curie contre la loi agraire de César, la Curie avait été muette.

¹ *Ad Fam.*, I, 9.

Caton ne s'y trompa point. Au milieu de l'enivrement général, il éleva une voix sévère. César, après avoir promis à des ambassadeurs germains de ne pas attaquer avant leur retour, avait profité d'une agression partielle et désavouée pour violer sa promesse. Peut-être y était-il autorisé par ce qu'on appelle le droit de la guerre, et qui ressemble beaucoup au droit du plus fort. Mais Caton, qui n'aimait pas ces victoires, car il sentait très bien qu'elles étaient remportées sur la république et que c'était la liberté de Rome qui périssait dans les Gaules et en Germanie, Caton se leva au sein de la Curie et prononça ces paroles :

Je demande que César soit livré aux barbares pour que la malédiction qui s'attache au parjure soit détournée de nous et retombe sur son auteur.

Ce que rapporte Suétone des extorsions et des pillages de César dans les Gaules justifie la colère de Caton¹.

La mort de la fille de César fournit à ceux qui ne pensaient point comme Caton, et ils étaient en grand nombre, une occasion de montrer leur sympathie pour le glorieux conquérant. La voix des tribuns entraîna le peuple ; du Forum il se précipita vers les Carines, qui en étaient très proche, et où Julie était morte dans la maison de Pompée. Le corps fut enlevé et porté dans le Champ de Mars, où l'on n'enterrait que les personnages considérables. Elle alla y attendre son père, qui devait être porté au même lieu après elle.

On vit dans ce malheur privé un présage de la division qui allait s'accomplir entre César et Pompée, et d'où sortit la guerre civile. Si Julie eût vécu, elle n'eût rien empêché ; mais la multitude aime à donner de petites causes aux grands événements. Cependant il est possible que cette mort et celle que bientôt après Crassus alla chercher parmi les Parthes aient hâté une rupture inévitable. César et Pompée se trouvèrent face à face, sans lien, sans intermédiaire, et leur dissentiment ne tarda pas à se montrer. Avant de suivre les progrès de ce dissentiment d'abord voilé, je dois revenir de la Gaule à Rome pour y observer la conduite politique de Cicéron et de Pompée, et y signaler les œuvres monumentales de celui-ci.

Cicéron s'était peu à peu laissé gagner aux séductions de César ; dans le discours pour les provinces consulaires, il avait hautement déclaré dans la Curie sa réconciliation. L'occasion était bonne : on voulait ôter à César l'une de ses deux provinces pour la donner à Gabinius, ennemi de Cicéron. En s'opposant à un pareil projet, Cicéron satisfaisait à son ressentiment et ne semblait céder qu'à la justice et à la gloire.

Tous les plaidoyers qu'il prononça vers cette époque prouvent son envie de se rendre agréable à César sans cesser de plaire à Pompée. Il plaida pour Cornelius Balbus, ami de tous deux, en avouant que c'était surtout par déférence pour Pompée, de qui Balbus tenait le droit de cité qu'on lui disputait avec raison ; non sans de grands éloges de César, et l'expression un peu trop vive d'une résignation un peu trop complète à ce qui n'avait pu s'empêcher².

Cicéron défendit Rabirius Posthumus, un usurier chassé d'Égypte pour ses extorsions, mais que soutenait César. Il défendit, par un sentiment de reconnaissance personnelle, Plancius, qui lui avait été fidèle dans son exil. Il eut

¹ César, 54, et celle d'un de nos contemporains, M. Laboulaye, quand il dit à ce sujet : *Verrés, Pison, Gabinius ont laissé dans l'histoire un nom exécrationnel ; mais la conduite de César ne fut pas moins infâme ; je ne sais pourquoi les historiens, éblouis par son génie, n'ont point marqué du même sceau d'ignominie ce voleur éhonté.*

² Pr. C. Balbo, 27.

le malheur de plaider pour Vatinius, auquel il avait prodigué les dernières injures, mais que César protégeait, et à la suite d'une visite de Pompée. Cicéron avait dit dans son invective contre Vatinius que ce serait une honte de le défendre¹, et il le défendit ; comme il l'avouait, sa haine n'était pas libre².

Cicéron n'usa pas toujours aussi largement du droit qu'il réclame quelque part de défendre de mauvaises causes³ aux dépens de la vérité ; mais on doit avouer que toutes celles qu'il défendit n'étaient pas excellentes, et qu'il eut souvent d'assez fâcheux clients. Comment l'ignorer devant le témoignage des faits ? Comment le taire en présence de ce Forum qui a entendu ces discours pleins de complaisances et de contradictions ? Elles font partie de l'histoire de Cicéron et de l'histoire du Forum.

Ces complaisances⁴ furent d'abord, et ce sont encore les plus justifiables, pour ceux qui l'avaient servi, qui avaient secondé ses efforts pendant son consulat ou encouru des dangers pour amener son rappel. De ce nombre était Flaccus, que Cicéron sauva malgré l'évidence de l'accusation, dit Macrobe⁵.

Ces complaisances personnelles m'affligent moins que celles qui sont inspirées à Cicéron par César, l'ennemi de sa cause, ou par Pompée, dans lequel il déclare n'avoir pas plus de confiance que dans César. *Pompée*, disait-il, *a coutume de penser une chose et, d'en dire une autre, et n'a pas assez d'esprit pour qu'on y soit trompé*. Quelquefois les deux motifs se réunissent. Rabirius Posthumus lui avait rendu service, et César le favorisait.

Les contradictions de Cicéron à l'endroit de César sont vraiment curieuses ; il le craint, le maudit et l'adore tour à tour ; tantôt il parle de sa très douce union avec lui, tantôt il repousse avec horreur la très honteuse alliance avec le tyran⁶. César a voulu son exil ; César travaille à détruire la liberté. Cicéron le voit, car il est homme d'esprit ; Cicéron le sait, car il a compris que, dès le temps de son édit, César a voulu être roi, et pourtant, pendant la guerre de Gaule, pendant que César fait triompher à Rome les ennemis de Cicéron et de sa cause, Cicéron est avec lui dans les termes d'une véritable tendresse⁷ que César a soin de lui rendre⁸ ; puis, quand César marche à main armée contre Rome, Cicéron, qui ne manquait pas de courage, est pris d'une terreur d'imagination incroyable ; plus tard, il fait des vœux pour qu'il arrive en Espagne quelque chose de semblable à ce qui est arrivé à Crassus chez les Parthes. Il se console en pensant que César périra par lui-même ou par un autre, et il espère bien que ce sera de son vivant ; après cela, il se réconcilie avec le dictateur tout-puissant et fait éclater des transports de joie à sa mort.

Les faiblesses politiques de Cicéron l'entraînant à de singulières faiblesses oratoires, Caton avait eu raison de désapprouver que Cicéron, consul, défendît

¹ *In Vatinius*, 2.

² *Ad Q. Frat.*, III, 5 et 6. *Angor... meum non modo animum sed ne odium quidem esse liberum.*

³ *Judicis est semper in causis verum sequi, patroni non nunquam rei simile, etiamsi minus sit verum defendere* (*De Off.*, II, 14.)

⁴ On lui reproche d'avoir plaidé pour Fonteius, imitateur de Verrés, qui avait écrasé d'impôts les vins de la Gaule méridionale déjà renommés. Dans la défense de Cluentius, l'un des acteurs de ce drame compliqué d'un tel enchevêtrement de crimes qu'on a peine à s'y reconnaître, Cicéron se vanta, selon Quintilien, d'avoir su éblouir ses juges.

⁵ *De manifestissimis criminibus exemit.* (Macrobe, *Saturnales*, II, 1.)

⁶ *Mea suavissima cura Cæsare conjunctio... turpitudine jungendi cum tyranno.* (*Ad Att.*, VII, 20.)

⁷ Cicéron est tout dévoué à ses desseins. *Cujus in cupiditatem incubui.* (*Ad Att.*, V, 13.)

⁸ *Tu me dis*, écrit-il à son frère, *que César a pour moi une grande affection ; aie soin de l'entretenir et j'emploierai tous les moyens pour l'augmenter.* César lui avait écrit d'Angleterre que Quintus se portait bien. Comment lui résister ?

Murena, en dépit d'une loi dont lui-même était l'auteur¹. Ce fut bien pis quand il se vanta d'avoir, par un discours très élégant (*ornatissime*), fait absoudre Scaurus², qu'il avouait avoir, pour être élu, distribué de l'argent au peuple³. Scaurus s'était entendu avec d'autres candidats pour briguer le consulat à frais communs, et Cicéron disait d'eux à Atticus : *Ils seront absous ; mais, après cela, on ne pourra plus condamner personne*. Il ajoute : *Tu me demandes ce que je pourrai dire pour eux ; que je meure si je le sais !*

Malgré le désir de Pompée, il ne plaida point pour Gabinius, son ennemi mortel, tant outragé par lui et qu'il avait accusé d'avoir sacrifié un enfant aux dieux infernaux ; mais il témoigna en sa faveur, c'était déjà trop.

La cause était si mauvaise, que les jardins de son gendre, Crassipès, situés près de la porte Capène, ayant été atteints par un débordement extraordinaire, Cicéron disait que Jupiter avait puni ainsi l'absolution de Gabinius, et lui-même avait concouru à cette scandaleuse absolution.

Un tel rôle ne convient pas à Cicéron ; mais il l'accepte et le subit.

Tu me demanderas comment je supporte tout cela ; très bien, et je m'applaudis d'être ainsi. Nous avons, mon cher Atticus, perdu non pas seulement la sève et le sana, mais jusqu'à l'apparence et la couleur de notre ancienne Rome. Rien dans la politique ne me plaît, rien ne me satisfait, et je m'en arrange parfaitement, car je me rappelle combien la république était belle quand nous la gouvernions et quel gré on m'en a su. Je ne m'afflige point qu'un seul puisse tout, car ceux qui ont vu avec peine que je pusse quelque chose crèvent de dépit⁴.

Je ne suis pas de ces écrivains qui insultent Cicéron et qui, sans tenir compte à cette généreuse et brillante nature de ses intentions droites, de ses nobles aspirations, l'accablent sous l'aveu de ses faiblesses ; c'est écraser un oiseau avec la pierre qu'il a fait tomber. Je ne consens pas à voir son dernier mot dans une boutade échappée au découragement et au désespoir, mais j'aimerais mieux que Cicéron n'eût pas écrit cette lettre ; car, si elle eût été surprise, elle eût réjoui les partisans intéressés de César, qui valaient moins que Cicéron.

Cicéron avait un sentiment honnête, l'horreur de la guerre civile, et il pensait très justement qu'il ne pouvait en sortir pour Rome qu'un maître⁵.

On l'applaudissait encore parfois au théâtre, et il s'attachait à ces dernières marques de la faveur qui lui échappait, comme une coquette sur le retour s'attache aux derniers hommages qu'elle reçoit. *Un envieux seul*, écrivait-il, *a pu dire que c'était Curion et non pas moi qu'on a applaudi*.

¹ Une loi **de ambitu**. **Ambitus**, c'était la captation des votes ; ce mot venait d'*ambire*, aller tout autour du Forum, s'adressant à chacun pour obtenir des voix ; il fut employé pour exprimer d'autres intrigues, et par suite le désir du pouvoir. **Ambitio**, d'où nous avons fait ambition, a la même origine. L'histoire de cette origine d'ambition m'appartient, car elle me ramène à Rome. C'est l'étymologie locale pour ainsi dire et née d'un usage tout romain d'un mot qui a perdu son sens primitif en s'éloignant du Forum où il était né, mais qui, dans son sens général, est de tous les pays.

² *Ad Att.*, IV, 16. En parlant de Scaurus, Valère Maxime dit : *Perditam et comploratum defensionem* (Val. Max., VIII, 1, 10). Cicéron écrit à son frère : *J'ai terminé les discours demandés pour Scaurus et Plancius*. Plancius avait eu de bons procédés pour Cicéron dans son exil. (*Ad Att.*, III, 22.)

³ *Populo tributi a domi suæ satisfecerat* (*ibid.*). Encore une expression dont l'origine est toute romaine ; **distribuere** c'était répartir par tribus.

⁴ *Ad Att.*, V, 16, 10.

⁵ *Ad Fam.*, I, 6.

Cicéron, à cette époque de détresse où il avait besoin de tous les appuis et ne pouvait être mal avec personne, se réconcilia aussi avec Crassus, qui l'avait autrefois ménagé, quand César et Pompée l'abandonnaient, pour leur faire contrepoids, mais qui l'avait abandonné à son tour. La réconciliation fut scellée par un souper dans les jardins de son gendre, Crassipès, situés près de la porte Capène¹, la veille du départ de Crassus pour cette expédition chez les Parthes qui lui coûta la vie et simplifia la situation de César en ne lui laissant qu'un rival et un rival bien maladroit, à jouer.

Ce départ de Crassus eut lieu sous des auspices menaçants. Au Capitole, le tribun Ateius Capito lui annonça des signes funestes. Arrivé à la porte de la ville, le peuple ne voulait pas le laisser partir, et il ne put la passer que protégé par les soldats de Pompée. Le tribun le somma encore de s'arrêter, ordonna aux serviteurs publics de le saisir et le voua aux dieux infernaux.

Ce furent les tristesses de sa situation politique qui firent de Cicéron un écrivain. Son premier écrit considérable est le traité *de l'Orateur*. Cicéron a placé les interlocuteurs de ce dialogue dans la villa de L. Crassus, près de son cher Tusculanum, non loin duquel le jurisconsulte Scævola, un des personnages du dialogue, avait, lui aussi, une maison.

L. Crassus, dont l'éloquence était célèbre, et d'autres Romains de la génération qui avait précédé Cicéron, discutent sur l'art oratoire sous un beau platane, tel qu'on en pourrait trouver encore aux environs de Frascati ; non pas comme les interlocuteurs du Phèdre de Platon, étendus avec le laisser aller des mœurs grecques sur un gazon odorant aux bords de l'Ilissus, mais gravement assis, dans leur majesté sénatoriale, sur des coussins.

Le lendemain du jour qui avait vu le premier de ces entretiens, Crassus, tombé soudainement malade, était couché dans sa villa de Tusculum. Le jeune Sulpicius et l'orateur Anionius se promenaient sous le portique, quand arrivèrent de Rome Q. Catulus et C. Julius César Strabo ; ayant entendu parler des conversations de la veille, ils venaient écouter, et Crassus et l'autre grand orateur Anionius, qui devait ce jour-là parler sur toutes les parties de l'éloquence. Crassus y consent, à condition qu'ils passeront la journée entière chez lui. Cette invitation est faite et acceptée avec cette courtoisie grave et fine qui était l'urbanité² romaine, qui règne dans tout l'ouvrage et qu'on aime à retrouver parmi ces grands personnages en sortant comme eux des violences de la Curie et des turbulences du Forum.

On se sépare un peu avant midi : c'est l'heure, en effet, où la chaleur se fait sentir le plus vivement à Rome ; puis, après deux heures de repos, on se réunit dans la forêt voisine, et on reprend les discours du matin, dans cet endroit ombreux et frais (*opacus* et *frigidus*).

Cette mise en scène n'offre pas le charme exquis de celles qu'on admire dans quelques dialogues de Platon ; mais elle a aussi le sien, elle est locale et vraie. Comme il est doux de lire le Phèdre au bord de l'Ilissus, il y a plaisir à lire le *de Dratore* sous les platanes et dans la forêt de Frascati, dont il reste un peu plus

¹ Cicéron s'arrêtait volontiers dans ces jardins avant d'entrer dans Rome. On l'y voit s'arrêter, par exemple, un jour où il ne veut pas assister à une séance du sénat : *Cogito in hortis Crassipidis quasi in diversorio cœnare, fraudem facio senatus consilio.* (*Ad Att.*, IV, 72.)

² Urbanité est encore un mot dont l'étymologie, comme celle d'ambition, est locale ; c'était une manière de s'entretenir particulière à Rome (*urbs*) et non commune aux villes en général, par opposition à la campagne. L'équivalent vrai serait le mot barbare *romaisme*, comme *atticisme* exprime le parler et l'élégance d'Athènes.

qu'il ne reste des beaux arbres qui, au temps de Platon, ornaient les rives aujourd'hui dépouillées de l'Ilissus.

Pendant les neuf ans employés par César à soumettre la Gaule, Pompée ne fit qu'une chose, son théâtre. C'était sans doute une grande captation pour les Romains : le premier théâtre en pierre, contenant quarante mille spectateurs¹, et disposé de telle manière qu'il pouvait servir d'arène, se prêter aux combats de gladiateurs, aux exhibitions et aux chasses d'animaux étrangers, comme aux représentations moins goûtées de l'art dramatique. Mais César donnait d'autres spectacles, et montrait de loin au public de Rome un autre drame : la conquête de la Gaule, intermède héroïque dans la grande tragicomédie où il jouait le principal rôle, et dont le dénouement devait être sa mort et celle de la liberté.

Le théâtre de Pompée fut un souvenir de ses campagnes d'Asie et de ces succès qu'il aimait à se rappeler pour se consoler de n'en plus obtenir d'autres. Tandis qu'il était à Mitylène, après avoir vaincu Mithridate, il y avait institué un concours littéraire parmi les poètes du lieu, dont le thème unique était les hauts faits de Pompée². Cette circonstance lui avait rendu chère cette ville, patrie de l'affranchi Théophraste, un Grec auquel il était fort attaché, et qui avait auprès de lui beaucoup de crédit. Aussi ce fut le théâtre de Mytilène qu'il voulut imiter à Rome, mais en l'agrandissant et l'accommodant aux goûts des Romains.

Malgré l'importance et la grande situation de Pompée ; bâtir un théâtre avec des gradins était une innovation hardie. Déjà la tentative avait été faite, elle avait échoué devant la sévérité des magistrats, qui craignaient que, si le peuple pouvait s'asseoir au théâtre, il n'en voulut plus sortir.

Pompée éluda la difficulté par un artifice bien ingénieux pour lui, et dont l'idée appartenait peut-être à son affranchi Théophraste. Au-dessus des gradins, il plaça un temple dédié à Vénus victorieuse³. — Il fallait qu'il y eût du *victorieux* dans tout ce qui concernait Pompée. — Les gradins se trouvèrent ainsi transformés en degrés du temple ; la scène n'en fut plus qu'un accessoire, et les jeux, qui, à Rome, étaient toujours liés à la religion, purent être considérés comme faisant partie du culte de la déesse⁴.

Le temple était dédié aussi à la Félicité, — Pompée avait commencé par être l'élève de Sylla, si dévot à cette divinité, — et aussi à l'Honneur et à la Vertu, c'est-à-dire aux honneurs qui récompensent le mérite, religion bien naturelle à un homme qui, sans l'appui de la naissance, était arrivé aux plus grands emplois. On a prétendu que le théâtre avait été construit avec les trésors dont un affranchi de Pompée, Démétrius, avait dépouillé l'Asie, et que Pompée y avait mis son nom pour qu'on ne pût dire qu'un de ses affranchis eût amassé de telles richesses et fût en état de faire une dépense semblable.

¹ C'est le chiffre de Plin. La *Notitia imperii* dit vingt-sept mille cinq cent quatre-vingt. Le premier chiffre s'accorde avec le plan du théâtre restauré, suivant Baltard (*Restauration du théâtre de Pompée.*)

² Plutarque, *Pompée*, 42.

³ Des traces de ce temple ont été reconnues là où il devait être, au sommet des gradins. Une maison qui avance sur la place de *Campo di Fiori* en marque, dit-on, l'emplacement.

⁴ Tacite, *Ann.*, XIV, 20-21. Tertullien (*De Spect.*, 10), avec son emportement ordinaire, reproche à Pompée ce nom de temple de Vénus donné à un théâtre. *Pompée le Grand, indigne de ce nom seulement par son théâtre, quand il eut élevé cet asile de toutes les turpitudes, craignant la sévérité des censeurs pour son monument (memoria pris dans ce sens par les auteurs chrétiens), plaça au-dessus un temple de Vénus et, en présence du peuple appelé par un édit à le dédier, ne le nomma pas théâtre mais temple de Vénus, disant que les gradins en formeraient les degrés. Ainsi il couvrit du nom de Temple cette œuvre damnée et damnable, et par la superstition éluda la discipline.*

Cette anecdote injurieuse pour Pompée est invraisemblable¹, et a été probablement inventée par ses ennemis. Mais tout ce qui peint les passions du temps dans lequel un monument a pris naissance fait partie de l'histoire politique de ce monument, et c'est à cette histoire que je m'attache surtout.

A en croire Varron², Pompée, au moment de faire inscrire sur son théâtre : *Pour la troisième fois consul*, aurait hésité entre *tertio* et *tertium*, timidement, dit Varron³, comme pour indiquer que l'adversaire de César n'osait rien décider, pas même cela. Cicéron, consulté, pour ne mécontenter aucune opinion, aurait proposé d'écrire seulement *tert*.

Cette historiette de grammairien est suspecte, mais elle peint le caractère de Pompée, indécis dans les petites choses comme dans les grandes, et montre Cicéron tel qu'il était alors, très désireux de vivre bien avec tout le monde et de ne déplaire à personne.

Du théâtre de Pompée, plusieurs fois incendié et réparé sous l'empire, il reste encore à Rome de reconnaissables débris dans l'intérieur du palais Pio, dans les caves et les écuries environnantes⁴. A quelque distance, on a trouvé une inscription contenant ces mots : **Le Génie du théâtre de Pompée**.

A Rome, chaque chose, comme chaque homme, avait son Génie⁵.

La courbure des murs du théâtre est encore indiquée par celle des rues voisines du palais Pio. La petite église de Santa Maria in *Grotta Pinta* doit son nom à un des arceaux qui soutenaient les gradins, et dont on avait fait une chapelle, sur les parois de laquelle étaient des *peintures*. Dans cette église, consacrée à la Vierge, on a trouvé une inscription en l'honneur de Vénus, où l'on a lu ces deux mots : **Veneris victricis**, la Vénus victorieuse de Pompée.

La place des Satyres (piazza dei Satiri) est ainsi appelée parce qu'on y a découvert deux satyres qu'on suppose avoir orné la scène⁶, et qui ont été transportés dans la cour du musée Capitolin. Ces satyres formaient sans doute la décoration de l'orchestre et faisaient peut-être partie des statues que Pompée avait demandé à Pomponius Atticus de disposer dans son théâtre.

Les restes des murs sont en péperin, comme presque tous les monuments de la république, et tiennent encore de la construction étrusque⁷.

Tous les théâtres à Rome n'étaient pas couverts ; Pline, en nous l'apprenant pour le théâtre de Libon, bâti par Valérius⁸, semble indiquer que cet usage n'était pas général ; ce qui fait comprendre pourquoi les théâtres antiques étaient presque

¹ Elle n'est rapportée que par Dion Cassius (XXXIX, 38), qui la donne pour un *oui-dire*.

² Pompeius timide, apud Gell., *Noct. Att.*, X, 1.

³ Le théâtre de Pompée fut inauguré pendant son second consulat et non pendant le troisième, mais il se peut que l'inscription soit postérieure à l'ouverture du théâtre et date de son entier achèvement.

⁴ Canina, *Ed. ant. di R.*, III, p. 7-18 ; IV, pl. CLIII-CLVIII). La *cavea* (le parterre) du théâtre est placée par Canina sur l'emplacement du palais Pio et des maisons adjacentes, entre la place de Campo di Fiori et la rue des Chiavari ; le long de laquelle s'étendait la scène, et entre la place del Paradiso et la via dei Giubbonari (*Esp. ant.*, p. 557). Cette détermination topographique est adoptée par Nibby (*R. ant.*, II. p. 019). Voyez, à l'Académie des beaux-arts, à Paris, la restauration inédite du théâtre de Pompée par Baltard, pensionnaire français à Rome.

⁵ Cela rend compte des singulières personnifications dont j'ai parlé. Le jeune homme qui dans l'apothéose de Faustine représente le champ de Mars est le Génie du Champ de Mars.

⁶ Des satyres décoraient de même le théâtre de Ségeste et un des deux théâtres de Pompéi. (Bunsen, *St. R.*, III, 3, p. 48.)

⁷ Les parallélépipèdes sont placés alternativement dans le sens de leur longueur et dans le sens de leur largeur.

⁸ Pline, *Hist. nat.*, XXXVI, 24, 2.

toujours placés de manière à offrir une belle vue, dont on n'aurait pu jouir s'ils eussent été constamment couverts.

On a trouvé dans le voisinage du théâtre de Pompée plusieurs autres de ces statues qu'avait arrangées le goût délicat d'Atticus. On cite une Melpomène colossale, bien à sa place dans un théâtre ; une Cérès ; Pompée voulait-il rappeler qu'il avait reçu la mission d'approvisionner Rome de blé ? Le Torse du Vatican¹, ouvrage certainement grec et qui a pu être rapporté de Grèce par Pompée. Les colonnes de la cour du palais de la Chancellerie passent pour provenir du théâtre de Pompée².

Une coupe de marbre blanc et noir a décoré la villa Albani après avoir orné le portique du théâtre de Pompée, que rappelle par son aspect le portique de cette villa, et dans lequel étaient des eaux jaillissantes³ qui ont pu retomber dans cette coupe.

Ce qu'on n'a pas retrouvé, ce sont les tableaux dont j'ai parlé et qui décoraient les murs du portique : l'Homme montant ou descendant l'échelle, de Polygnote ; le Cadmus et l'Europe, d'Antiphile ; le Pâris et la Calypso, de Nicias ; les Bœufs noirs, en raccourci, sur un fond sombre, de Pausias. Ces tableaux faisaient du portique de Pompée une véritable galerie. Les tentures, dont parle Martial, servaient sans doute à les protéger.

Selon le précepte de Vitruve⁴, le portique de Pompée était derrière la scène, et des rangées d'arbres l'embellissaient.

Il est cité comme un des lieux de promenade où se rassemblaient de préférence les oisifs de Rome.

Cicéron met sur la même ligne une promenade sous le portique de Pompée et une promenade dans le Champ de Mars⁵. Catulle dit à son ami Camerius : *Je t'ai cherché dans le cirque, dans toutes les boutiques de libraires, dans le petit Champ de Mars, dans le temple sacré de Jupiter, dans la promenade de Pompée*⁶. Ovide⁷ en vante la fraîcheur pendant l'été, il conseille à celui qui veut

¹ On dit aussi qu'il a été trouvé dans les thermes de Caracalla (Nibby, *R. mod.*, II, p. 561). Près du théâtre de Pompée était un Hercule qui avait été apporté de Carthage où on lui offrait des victimes humaines (Pline, XXXVI, 5, 26) ; le posséderions-nous dans ce magnifique débris ? Il y avait à Carthage beaucoup de statues grecques, mais rien n'autorise à croire qu'un tel chef-d'œuvre rappelle un si fâcheux souvenir.

² *Att dell' ac. Arch.*, VI, p.17.

³ Properce, III, 50, 14.

*Flumine Sopito quæque Marone cadunt,
Tot leviter lymphis tota crepitantibus urbe*

Ce vers, jeté là par Properce, peint bien ce bruit d'eau dans toute la ville qui frappe encore aujourd'hui l'étranger à Rome,

Cum subito Triton ore recondit aquam.

Tout le monde convient que ce dernier vers de Properce est obscur ; de plus, on ne sait ce que veut dire **Marone**, auquel on a sans raison substitué **Anione** ; l'Anio n'a rien à faire avec le portique de Pompée. Visconti, pour expliquer ce vers, a supposé un satyre couché et serrant le col d'une outre, composition qu'on trouve souvent reproduite, et un autre satyre à genoux recevant l'eau qui s'échappait de l'outre. Selon lui, le masque de la *Bocca della Verita* pouvait être aussi employé à recevoir une eau tombante. Le triton de Bernin (place Barberini) peut donner aussi une idée approximative du personnage, qui

... Ore recondit aquam ;

serait-ce un personnage aquatique ? **Maro** ressemble à **Marica**, divinité des eaux.

⁴ Vitruve (V, 9, 1) cite comme un exemple de cette disposition les portiques de Pompée. Appien (*B. Civ.*, II, 115) dit que le portique était placé *devant* le théâtre ; mais ici le *théâtre* ce sont les gradins d'où l'on regardait ; ce sens se retrouve dans *amphithéâtre*.

⁵ *De Fato*, 4.

⁶ Catulle, LV, 3. J'ai rendu **omnibus libellis** comme on le fait d'ordinaire. Les boutiques de libraire sortent aujourd'hui encore à Rome un lieu de rendez-vous.

⁷ *De l'Art d'aimer*, I, 67.

plaire aux darnes romaines d'aller *flâner* à l'ombre de ce portique et sous les arbres qui l'entouraient.

Properce emploie à peu près les mêmes termes en indiquant qu'on s'y promenait en toilette (*cultus*) ; la jalouse Cynthie lui défend de se promener, élégamment vêtu, à l'ombre du portique de Pompée¹.

Le portique de Pompée était bordé de deux rangs de platanes parmi lesquels on avait placé des figures d'animaux² ; des tapisseries étaient suspendues entre les colonnes³. On peut se faire une idée de l'effet qu'elles produisaient par les tentures qui ornent le portique de Saint-Pierre pendant la procession de la Fête-Dieu.

Il faut distinguer du portique de Pompée le portique aux cent colonnes qui était voisin⁴.

Deux fragments⁵ du plan antique de Rome nous ont conservé la disposition du théâtre de Pompée et de ces portiques, dont les ruines existaient encore au quinzième siècle⁶.

Il y avait aussi des lauriers : c'est un arbre que Pompée ne pouvait oublier. Le jour où César fut tué dans la Curie de Pompée, qui était près de son théâtre, un roitelet fut vu apportant un rameau d'olivier, et d'autres oiseaux sortant des bois voisins le déchirèrent⁷. Ces bois voisins étaient les arbres plantés des deux côtés du portique, — le *Nemus duplex* de Martial, — parmi lesquels nous savons ainsi que des lauriers croissaient auprès des platanes.

Ce monument fut l'orgueil de Pompée ; il croyait s'être assuré la faveur du peuple de Rome en assurant ses plaisirs ; les applaudissements qui l'accueillaient quand il paraissait dans son théâtre retentissaient encore de loin à son oreille après qu'il eut fui de Rome devant César, pour n'y plus rentrer ; il en rêva, la veille de Pharsale ; mais, toujours incertain, il douta du présage, parce que, dans ce songe, victorieux, il ornait son temple de Vénus ; il craignit que ce ne fût un signe favorable pour César, qui descendait de Vénus, et il lui sembla que ces applaudissements résonnaient comme une plainte.

¹ *Tu neque Pompeia spatiabere cultus in umbra.* Properce, V, 8, 75.

² L'image d'un ours est particulièrement citée par Martial :

*Proxima centenis ostenditur ursa columnis,
Exornant fictæ qua platanona feræ.*

Martial, III, 19.

Ces *fictæ feræ* étaient des arbres taillés en forme d'animaux (Pline le Jeune, *Lettres*, V, 6.)

Et creber platanis pariter surgentibus ordo.

Properce, II, 30, 13.

Les Romains aimaient à mêler la végétation à l'architecture :

Nempe inter varias nutritur silva columnas.

Horace, *Épîtres*, I, 10, 22.

³ *Porticus aulæis nobilis attalicis.*

⁴ Les vers cités à la note 122 prouvent que les deux portiques étaient très rapprochés ; les suivants montrent qu'ils étaient distincts.

Inde petit centum pendentia tecta columnis.

Illino Pompeii dopa, nemusque duplex.

Martial, II, 14.

Étaient-ils tous deux de Pompée ? Vitruve semble l'indiquer en disant au pluriel *Porticus Pompeianæ*. Eusèbe les a confondus probablement quand il a dit : *Pompei theatrum incensum et hecatostylon*.

⁵ Malheureusement celui qui représente le théâtre et une partie du théâtre a été complété d'après un dessin d'Orsini (Beck. *Handb.*, p. 616) ; sur le second on lit *hecatostylon* (Escalier du musée Capitolin.)

⁶ Au temps du Pogge. (De Rossi, *Prim. raccolt.*, p. 115.)

⁷ Suétone, *César*, 81.

Il se revoyait jeune, dit Lucain¹, tel qu'il était quand, vainqueur de Sertorius, il recevait, simple chevalier, les applaudissements du sénat. Maintenant il ne devait plus revoir sa patrie, et c'est ainsi que la Fortune lui donna Rome.

Pompée inaugura son théâtre par des jeux magnifiques ; Cicéron, quittant la campagne, y vint assister, non par goût pour le spectacle des tombais d'animaux, nous savons qu'il ne l'aimait point, mais parce que c'était faire une politesse à Pompée, et qu'il entraînait alors dans son plan de conduite, tout en s'adoucissant pour César, de ne pas négliger Pompée.

Dans ces jeux, on tua cinq cents lions et vingt éléphants. Le peuple, qui voyait avec plaisir mourir les hommes, s'attendrit aux gémissements et aux attitudes suppliantes des éléphants. C'est que les hommes mouraient sans se plaindre. Les lamentations de madame Du Barry émurent la féroce populace, que ne touchaient point la pieuse résignation de la reine ou la fermeté stoïque de madame Roland ; et puis ce fut une occasion de maudire publiquement Pompée. L'irritation populaire se soulagea en s'en prenant à lui de la mort des éléphants.

Du reste, les applaudissements même, et Pompée dut en recevoir, quand il était encore glorieux et semblait puissant, retentissent tristement à notre oreille, à travers les siècles, parmi les ruines de son théâtre ; car nous savons la fin lamentable qui l'attendait, et Lucain a eu raison de dire, en parlant de ces applaudissements : *Pourquoi ceux qui remplissaient ton théâtre ne t'ont-ils pas pleuré ?*

Qui te non pleno pariter planxere theatro²

Ces jeux ne plurent point à Cicéron, qui, en ce moment, était fort mécontent de Pompée et assez de tout le monde³. On avait, selon lui, déployé un grand appareil pour peu d'effet. Il avait vu sur la scène des personnages qu'il croyait ne pas devoir s'y trouver⁴, et cette vue l'avait indisposé contre le spectacle, les pièces et les acteurs ; la gaieté manquait, Ésope ne savait pas son rôle ; la mise en scène de *Clytemnestre* avec six cents mulets, les trois mille cratères du *Cheval de Troie*, le déploiement de l'infanterie et de la cavalerie lui avaient semblé ridicules. Nous reconnaissons bien Pompée dans ce fastueux étalage.

On ne le reconnaît pas moins dans le soin qu'il avait eu de placer auprès de son théâtre les images enchaînées de quatorze nations vaincues, celles qu'il énumérait dans sa pompeuse inscription. Plusieurs statues de provinces et de pays qui sont encore à Rome peuvent nous en donner une idée. Celles-là firent donner le nom de **Portique des nations** à l'édifice qu'elles décoraient, et qui ne peut être, puisqu'elles sont dites voisines du théâtre, que le portique de Pompée ou le portique aux cent Colonnes.

Pompée voulait la dictature ; son ambition, plus lente et plus douce que celle de César, comme dit Montesquieu, n'était pas moindre ; seulement il désirait qu'on lui offrît la toute-puissance que César finit par prendre ; mais le sénat, et c'est là sa gloire, ne voulait pas d'un maître. Pompée employait toutes sortes de ruses pour arriver au but qu'il ne devait point atteindre. Des tribuns qui lui étaient dévoués, sous prétexte de signes funestes, retardaient l'élection des consuls ; ils

¹ *Pharsale*, VII, 10.

² Lucain, *Pharsale*, VII, 41

³ *Ad Fam.*, VII, 1.

⁴ *Honoris causa in scenam redierant ii quos honoris causa de scena decesse arbitrabar* (*ibid.*). Ce jeu de mots me ferait penser qu'il y avait des places d'honneur sur le théâtre romain, comme celles qu'occupaient autrefois les seigneurs de la cour sur le nôtre.

prolongèrent l'interrègne de sept mois. Un d'eux proposa enfin que Pompée fût dictateur. Caton et le sénat s'y opposèrent, et Pompée alla bouder dans sa villa d'Alsium¹.

J'ai dit que Pompée avait élevé un temple à Hercule dans le voisinage du grand Cirque², comme il convenait au dieu qui, en Grèce, présidait aux jeux de la palestre et de l'hippodrome. Pour Hercule, comme pour Vénus, comme pour la Félicité, Pompée professait la religion de son maître Sylla.

A mesure que son importance réelle diminuait, il prenait *des airs plus importants*. Jusqu'à son triomphe, il avait vécu simplement dans sa maison des Carines, si modestement ornée que son successeur (c'était, il est vrai, le voluptueux Antoine) s'écria : *Où donc soupait Pompée ?*

Mais, après ce triomphe, première date du déclin de ses prospérités, Pompée renonça à cette simplicité qui jusque-là avait formé un honorable contraste avec les profusions de César, et il se fit construire une maison beaucoup plus belle que la première auprès de son théâtre³. C'était, à vrai dire, un suburbanum ; car le théâtre était hors de la ville, mais assez voisin de la porte Carmentale. Cette résidence convenait, par là même, à Pompée, qui affectait de se tenir à l'écart, et il trouvait commode, pour ses menées dans les élections, de n'être pas trop en vue. Ceux dont il achetait le suffrage savaient bien l'aller trouver dans ses nouveaux jardins, où il leur en payait le prix.

En présence des incertitudes et des molleses de Pompée, l'agitation des rues durait toujours. Cela ne lui déplaisait point ; il espérait que ces désordres amèneraient le sénat à lui donner le pouvoir de les réprimer.

Une telle conduite, sans lui concilier la multitude, exaspérait tout ce qu'il y avait d'honnête dans le sénat : Bibulus, le vieux Curion et d'autres, que soutenait secrètement la jalousie de Crassus, se plainquirent hautement dans la Curie des manœuvres de Pompée. Pompée était absent. Huit jours après, il assista à une séance dans le temple d'Apollon⁴. Là le tribun C. Cato lui adressa les plus vifs reproches, auxquels Pompée répondit très aigrement. Un autre jour, il était bafoué dans le Forum par Clodius et hué par la bande de Clodius.

Ce calcul peu noble de Pompée devait échouer comme tous ses autres calculs ; mais, s'il désirait le trouble pour en profiter, il était servi à souhait par deux hommes, Milon et Clodius, qui aspiraient, le premier à la préture, le second au consulat, et qui soutenaient leur prétentions aux plus liantes magistratures de l'État par la violence.

C'est alors qu'eut lieu entre ces deux hommes la rencontre où Clodius fut tué. Voici comment fut amené cet événement que le plaidoyer de Cicéron en faveur de Milon a rendu célèbre.

¹ Cicéron, *Pr. Milon*, 20. Aujourd'hui Palo, à moitié chemin entre Civita-Vecchia et Rome. On y voit des restes d'une grande villa dont l'architecture est du dernier siècle de la république et que Nibby a cru pouvoir attribuer à la villa de Pompée. (*Dint.*, II, p. 528.)

² Les temples d'Hercule étaient fréquemment placés près des cirques. (Vitruve, I, 7.)

³ Plutarque, *Pompée*, 40. On ne pouvait à cette époque habiter le champ de Mars ; mais la maison de Pompée n'était pas dans le champ de Mars proprement dit, elle était dans cet *autre champ* dont parle Strabon (V, 3, 8) qui y touchait. Cet *autre champ* est peut-être ce qu'on nommait le *petit champ de Mars*.

⁴ Cicéron, *Ad Q. Fr.*, II, 3. *Senatus ad Apollinis fuit ut Pompeius adesset*. Son commandement militaire ne lui permettait d'assister qu'à des séances tenues hors de la ville ; le temple d'Apollon était près du cirque Flaminien et du Champ de Mars. Cicéron, qui en ce moment est favorable à Pompée, dit (*ibid.*) : *Il faut empêcher qu'il ne soit accablé par ce peuple du Forum qu'il s'est presque entièrement aliéné, par la noblesse, son ennemie, par l'injustice du sénat et la perversité de la jeunesse.*

Milon était, comme Clodius, de race sabellique ; fils d'un Samnite¹, il avait été adopté par un Anniius, son aïeul maternel. La gens Annia était plébéienne, et elle aussi sabellique, originaire de Setia, ville du pays des Volsques². C'était le plébéien Milon qui soutenait la cause de l'aristocratie et le descendant des Claudii qui l'attaquait.

Du reste, les moyens employés par tous deux étaient les mêmes : l'un et l'autre avait à ses ordres une troupe de gladiateurs ; seulement, il faut le reconnaître, Milon faisait de la sienne un meilleur emploi, et ce fut pour se défendre contre Clodius qu'il prit le parti de l'imiter.

Clodius avait assiégé sa maison sur le Germale³, et Milon n'avait sauvé sa vie qu'en se réfugiant dans la demeure de P. Sylla⁴.

Pendant ce temps, un ami de Clodius était allé donner l'assaut à une autre maison de Milon sur le Capitole⁵.

Clodius brigait alors l'édilité pour échapper aux poursuites que lui attiraient ses violences. Milon, afin de l'empêcher d'être nommé, voulait qu'il fût jugé avant l'assemblée des comices. Le jour de l'élection venu, Milon se rendit à minuit dans le Champ de Mars avec sa bande et y resta jusqu'à midi. Clodius ne parut point. Le consul Metellus, qui s'entendait avec lui, se retira en annonçant que, s'il y avait opposition, le lendemain il recevrait les réclamations dans le Comitium. Milon transporta sa troupe dans le Forum pendant la nuit pour y attendre Clodius ; mais il apprit qu'il avait été joué, et que le consul se dirigeait, par des rues écartées, vers le Champ de Mars. Il l'atteignit sur le Capitole⁶ pour lui présenter son opposition. Le consul, pris en flagrant délit de perfidie, s'éloigna au milieu des insultes. Quelques jours après, Cicéron écrivait à Atticus que Milon était dans le Champ de Mars, et qu'à la porte de la maison de Clodius, — il pouvait facilement le savoir, car elle était tout à côté de la sienne, — il n'y avait qu'un ramas de gens en guenilles avec une lanterne, tandis que dormait encore Marcellus, un des candidats, car Cicéron l'entendait ronfler. La présence de Milon empêcha qu'on tînt les comices dans le Champ de Mars ce jour-là.

Le sénat s'assembla en petit nombre. Les amis de Cicéron soutenaient que Clodius devait être jugé avant les comices, les partisans de Clodius demandaient que l'on procédât sans retard à l'élection. Cicéron et Clodius étaient en présence dans la Curie : le premier parla, le second répondit. Pendant son discours, on entendit les cris des siens qui hurlaient dans le Forum. Il n'y eut, cette année-là, ni jugement, ni élection. Le sénat ne décida rien.

Au commencement de l'année suivante, Clodius parvint à se faire nommer édile. A son tour, il voulut accuser Milon de violences.

¹ Papius, nom illustre dans le Samnium que Papius Brutulus avait défendu contre les Romains, porté aussi par C. Papius Mutulus, général dans la guerre des Marses.

² Tous les Annii que nous connaissons ont le prénom sabellique Titus ; *Milo* a la terminaison sabellique en *o*.

³ Le Germale était une hauteur tenant au Palatin et faisant saillie vers le Vélabre (Varron, *L. Lat.*, v, 54). Elle n'existe plus et a été probablement détruite par les travaux qu'a nécessités l'établissement du palais de Caligula. On donnait aussi ce nom à la partie marécageuse qui était au bas de la colline ; on le voit par Plutarque. (*Romulus*, 3.) Voyez Beck., *Hanbd.*, p. 417-9.

⁴ *Ad Att.*, IV, 3. Cette maison devait être celle du dictateur ; celle-ci fut rasée en son absence ; mais, après son retour, elle fut certainement rebâtie.

⁵ La maison Anniana, des Anniius, par conséquent, venue à Milon par son grand-père maternel, cet Anniius qui l'avait adopté.

⁶ *Inter lucos* (*Ad Att.*, IV, 5). Dans ce qu'on a appelé l'*intermontium* et qui correspond à la Place du Capitole.

Tous deux comparurent devant le tribunal, escortés de leurs gladiateurs. Caton et Pompée défendirent Milon. Pompée, interrompu par les clameurs des partisans de Clodius, ne se laissa point intimider ; recommençant plusieurs fois son discours, il parvint à se faire écouter.

Clodius parla durant deux heures, interrompu aussi à tous moments par des injures, par des quolibets et des vers satiriques sur lui et sa sœur Clodia ; pâle de colère, de sa voix furieuse il parvint à dominer les cris. Au lieu de s'adresser à ses juges, il se tourna vers le peuple, et montant sur un lieu élevé, probablement les marches du temple de Castor, il dit :

Qui est un autocrate impuni ? qui fait mourir le peuple de faim ? qui se gratte la tête avec son doigt ?

A toutes ces questions, à d'autres encore plus injurieuses, le peuple, frémissant de rage ou éclatant de rire, répondait :

C'est Pompée ! c'est Pompée !

Puis les gens de Clodius se mirent à cracher au visage de leurs adversaires ; ce fut le signal d'une mêlée générale dans laquelle ils eurent le dessous et se virent forcés de vider le Forum.

Dans la Curie, on n'accusa ni Clodius ni Milon, mais Pompée, dont le discours avait aigri le peuple. Le sénat lui-même pardonnait tout bas à Clodius, parce qu'il gênait Pompée.

Un autre jour, celui-ci vint se défendre devant les sénateurs réunis au Champ de Mars dans le temple d'Apollon. Attaqué vivement par un tribun et soutenu par Cicéron, Pompée, qui devenait énergique lorsqu'il se mettait en colère, fit entendre des menaces, et s'en prit à Crassus, n'osant s'en prendre à César.

Hais la visite à Lucques le réconcilia avec Clodius, que protégeait César. Clodius, de son côté, se déclara l'ami et le soutien de Pompée, qu'après son enrôlement dans le parti de César il n'avait plus de raison pour combattre. Son audace contre le sénat et les consuls s'en accrût. Un jour qu'on l'avait interrompu à la tribune, il se précipita comme un furieux dans la Curie ; entouré par les sénateurs auxquels il était doublement odieux depuis qu'il prenait le parti de Pompée, il aurait pu avoir le sort de Romulus ; mais la populace vint à son aide avec des cris et des torches, l'enleva du sein de la Curie et le ramena au Forum en triomphe.

Par suite du rapprochement de Pompée et Clodius, la haine de celui-ci et de Milon avait paru dormir ; elle se réveilla au moment où tous deux se trouvèrent candidats, l'un à la préture et l'autre au consulat., Milon, qui était le plus riche, donnait des jeux et gardait ses gladiateurs ; Clodius faisait venir de ses possessions d'Étrurie des esclaves pour les armer. Les bandes de celui, qui aspirait à être le chef de la justice, et de celui qui prétendait à gouverner l'État, se rencontraient chaque jour et chaque jour en venaient aux mains. Les consuls ne pouvaient instituer les comices ; eux-mêmes se mêlaient à ces bagarres, où l'un d'eux fût blessé.

Survint un autre candidat, Antoine, qui voulait la questure ; sa présence amena de nouvelles scènes de trouble. Il venait du camp de César, qui l'avait chargé sans doute de tenir en respect Clodius, devenu trop l'ami de Pompée. La bouillante ardeur d'Antoine alla un peu loin ; il poursuivit Clodius, l'épée à la main, à travers le Forum et le contraignit à se cacher dans l'escalier d'une

boutique de libraire¹, probablement une des boutiques de la voie Sacrée, pour ne pas être tué par celui qui devait un jour faire tuer Cicéron.

Pompée aurait bien désiré qu'on lui offrît la dictature, et pouvoir renverser la constitution sans paraître la violer. Il s'éloigna des murs de Rome pendant que deux tribuns, ses instruments, proposaient qu'on le nommât dictateur, pour paraître étranger à cette manœuvre. C'était encore une imitation de Sylla. Mais Caton parut à la tribune et souleva l'indignation du peuple, qui menaça de déposer les tribuns. L'année précédente, un tribun, pour avoir appelé Pompée dictateur, avait manqué d'être tué dans le Forum. Caton consentit à ce que Pompée fût seul consul. C'était irrégulier ; mais le danger de l'omnipotence dictatoriale, qui aurait pu se prolonger indéfiniment, était ainsi écarté ; au bout de quelque temps, Pompée s'adjoignit un collègue.

Pompée apprit son élection dans ses jardins, près de son théâtre.

Grâce à sa coupable politique, qui consistait à empêcher sous main les élections des magistrats pour que l'anarchie conduisit à la dictature, Rome n'avait eu pendant plusieurs mois ni consuls ni préteur, Milon et Clodius se faisaient librement la guerre dans le Forum et dans les rues.

Personne ne dut être fort étonné quand on apprit qu'un de ces deux chefs de partisans avait été expédié par l'autre, et Cicéron moins que personne, car il avait écrit à Atticus :

*Si Milon rencontre Clodius, il le tuera*².

Voici comment la chose s'était passée.

Clodius était allé à Aricia pour une affaire. Le lendemain, il s'était arrêté dans sa villa, voisine du mont Albain, où il devait coucher. La nouvelle de la mort de son architecte le fit partir assez tard. A peine avait-il commencé à suivre la voie Appienne, qu'il se croisa près de Boville avec Milon ; Milon se rendait à Lanuvium, d'où il était originaire, pour y installer dans sa charge un prêtre de la déesse du lieu, Junon Sospita.

Je crois que les deux ennemis ne s'attendaient pas à se rencontrer. Milon était en voiture avec sa femme ; escorté par ses esclaves, parmi lesquels se trouvaient deux gladiateurs renommés. Dans la situation où il se trouvait vis-à-vis de Clodius, cette escorte n'avait rien d'extraordinaire.

Clodius était à cheval, suivi de trois amis et d'une trentaine d'esclaves.

Les deux ennemis s'étaient dépassés sans se rien dire. Une querelle s'engagea entre ceux qui formaient leur suite.

Selon Cicéron, un grand nombre des gens de Clodius attaquèrent Milon d'un lieu qui dominait la route. Son cocher fut tué. Milon sauta à terre pour se défendre ; les gens de Clodius coururent vers la voiture pour attaquer Milon, et commencèrent à frapper ses esclaves à coups d'épée. Ce fut alors que le gladiateur Birria, attaquant Clodius par derrière, lui perça l'épaule.

Les serviteurs de Clodius, beaucoup moins nombreux, s'enfuirent et emportèrent leur maître dans une hôtellerie ; l'hôtellerie fut assiégée par les hommes de Milon, l'hôte tué. Clodius, arraché de cet asile, fut ramené sur la route, et là

¹ Cicéron, *Philippiques*, II, 6. *Pr. Milon*, 15.

² *Ad Att.*, IV, 3. A l'aide de ces hommes déterminés qui étaient à sa disposition, *Viros acres*, comme les appelle complaisamment Cicéron.

percé de coups. Milon ne fit rien pour l'empêcher. On dit plus tard qu'après le meurtre il était allé dans la villa de son ennemi, qui était tout proche, pour chercher son enfant et l'égorger ; que, ne le trouvant pas, il avait torturé ses esclaves ; mais ces accusations n'ont aucune vraisemblance.

La suite de Clodius s'était dispersée. Un sénateur qui passait par là trouva son corps gisant sur la route et le fit reporter dans sa maison du Palatin. La foule s'y précipita. Fulvie parut poussant des cris et montrant au peuple les blessures de son époux. Le lendemain, la foule était encore plus grande. Un sénateur fut écrasé ; deux tribuns, dont l'un, Plancus, était attaché à Pompée, firent porter le corps dans le Forum. On l'exposa, couvert de sang et de boue, devant les Rostres. Les tribuns y montèrent et haranguèrent la multitude, qui, conduite par le frère de Clodius, prit le cadavre et l'alla brûler dans la Curie pour insulter le sénat. On forma le bûcher d'un amas de tables, de bancs et de papiers.

Le cadavre ne fut qu'à demi consumé par ce bûcher improvisé, mais le feu prit à la Curie. Selon Dion Cassius, il avait été allumé dans ce dessein (XI, 50). La Curie, Monument vénérable fondé par le roi Tullus Hostilius, dont il portait encore le nom, fut brûlée ; avec elle brûlèrent la basilique Porcia et d'autres bâtiments voisins de la Curia Hostilia.

Pendant ce temps, les tribuns continuaient à exciter le peuple et n'abandonnèrent les Rostres que lorsqu'ils en furent chassés par les flammes.

Puis les partisans de Clodius dressèrent dans le Forum des tables pour le festin funèbre, à la lueur de l'incendie.

On nomma un entreroi : ce fut Lépide. Comme il tardait à désigner des consuls, les satellites de Clodius, réunis à ceux des rivaux de Milon pour le consulat, Hypsæus et Scipion, allèrent assiéger la maison de Lépide, brisèrent les portes, entrèrent dans l'atrium, jetèrent à bas les images des ancêtres de la gens Æmilia, parmi lesquelles devaient se trouver celles de Paul-Émile et de Scipion Émilien ; puis prenant les faisceaux consulaires sur le lit funéraire de Clodius, où un les avait placés, allèrent les porter à Hypsæus, à Scipion, à Pompée, qu'ils furent trouver dans ses jardins, ses nouveaux jardins, près de son théâtre, hors de la porte Carmentale.

Avant que Milon fût rentré durant la nuit dans Rome, on avait voulu brûler sa maison, ruais des sénateurs et des chevaliers l'avaient défendue. Milon était brave ; il osa paraître au Forum quand la Curie fumait encore, pour se justifier de toute préméditation dans le meurtre de Clodius. Il accusa intrépidement les incendiaires qui l'accusaient.

Mais deux tribuns amis de Clodius ne lui laissèrent pas achever son discours. Ils se ruèrent dans le Forum à la tête d'une bande, en chassèrent Milon et son ami le tribun Cœlius. Ayant pris des vêtements d'esclaves, tous deux parvinrent à s'échapper.

Sous prétexte de les poursuivre, on entra dans les maisons particulières, on les pillait ; on se jetait sur tous ceux qui étaient bien vêtus et portaient des anneaux d'or.

Pendant plusieurs jours, Rome fut livrée au fer et au feu.

Pompée, qui s'était retiré dans sa villa d'Alsium, revint à Rome ; le sénat se rassembla dans le Champ de Mars, près de son théâtre, sans doute dans la Curie qui portait son nom. C'est là que César devait être frappé.

Le sénat décida qu'on donnerait la sépulture à Clodius ; que la Curia Hostilia, que Sylla avait réparée, serait relevée par son fils Faustus, et que du nom de celui-ci elle s'appellerait Cornélienne, de peur sans doute qu'elle ne s'appelât Pompéienne. Effrayé du désordre populaire, le sénat semblait vouloir se réfugier derrière le nom de celui qui avait tenu le peuple sous ses pieds ; mais Faustus n'acheva point la nouvelle Curie, et elle ne s'appela point Cornelia. Ce retour posthume vers le nom et le souvenir de Sylla ne laissa pas plus de trace que sa sanguinaire et impuissante réaction n'en avait laissé.

Pompée, — qui singulière politique pour un illustre général — jouait la peur, affecta une grande crainte de Milon. Il refusa de le voir dans ses jardins¹ qui bientôt ressemblèrent à un camp. Là il délibérait avec ses amis sur ce qu'il devait faire pour sa défense et pour celle de l'État, espérant toujours qu'on lui offrirait la dictature ; mais on ne la lui offrait point. Il fit répandre le bruit que Milon avait formé le dessein de l'assassiner. Un pauvre diable de victime ou de cabaretier du quartier étrusque² affirmait que des esclaves de Milon, qui s'étaient enivrés chez lui, avaient avoué ce dessein, l'avaient maltraité et menacé de la mort s'il parlait. Milon fut obligé de montrer en plein sénat qu'il ne portait point un poignard caché sous sa tunique. Pompée vint même à la tribune entretenir le peuple de ses dangers. Ses créatures proposèrent timidement sa dictature dans le sénat ; mais cette proposition indigna tellement, que Pompée fut obligé de la désavouer. Ce flat alors qu'on consentit à le nommer seul consul. C'était fort différent. Le pouvoir d'un consul n'égalait point, à beaucoup près, la puissance absolue d'un dictateur.

Pompée, qui croulait perdre Milon depuis que Milon avait voulu être consul sans sa permission, institua une question touchant le meurtre commis sur la voie Appienne ; puis il désigna les trois cent soixante jurés qui devaient juger Milon et le quæstor chargé de présider au jugement.

Pour la première fois, le procès commença par l'audition des témoins ; jusque-là elle n'avait lieu qu'après les plaidoiries³, mais elle fut troublée par la fureur des amis de Clodius. Un des défenseurs de Milon se vit obligé de se réfugier dans le Tribunal, et on demanda que Pompée, qui assistait au tumulte, assis près du temple de Saturne⁴, où il semblait présider au Forum, vînt avec une force armée assurer la tranquillité des débats. Il vint en effet le lendemain avec des soldats. Ce jour-là, Rome avait un air d'émeute ; toutes les boutiques étaient fermées. Pompée avait placé des soldats à toutes les issues et devant tous les temples du Forum.

Cicéron prononça un discours plein d'habileté, mais où l'on sent un peu d'embarras ; car tantôt il disculpe, tantôt il loue Milon d'avoir tué Clodius. On peut croire que cet embarras fut encore plus grand en présence d'une foule dans laquelle beaucoup regrettaient Clodius, et de bandits contre lesquels il ne se sentait protégé que par l'ennemi de Milon. En effet, le commencement de son

¹ Ses jardins de la ville, *in superioribus*. (Asc., *Pr. Mil.*, Arg.)

² C'est ce que veut dire : **De Circo Maximo** (*Pr. Mil.*, 24) ... *servos apud se ebrios factos*. Ce Pops n'est-il pas plutôt un cabaretier ? Du reste les aruspices et ce qu'on pourrait appeler la prêtraille habitait le quartier étrusque.

³ Laboulaye, *Lois crim. des Rom.*, p. 152.

⁴ **Ad Ærarium** (*Pr. Mil.*, Arg.). L'*ærarium*, le trésor public, était dans le temple de Saturne, hors du Forum qu'il dominait. C'est une raison de plus d'attribuer au temple de Saturne les huit colonnes encore debout au pied du Capitole, et non les trois colonnes du temple de Vespasien, séparées du Forum par la voie Triomphale. Pompée était assis sur ce *suggestus*, cette élévation artificielle, qu'on voit encore près de l'arc de Septime Sévère, qui n'a jamais été la tribune de la république, mais qui a servi, sous les empereurs, à une époque où il n'y avait plus de vraie tribune.

discours fut accueilli par d'immenses huées, et le silence ne se rétablit dans cette multitude que quand elle eut senti le fer des soldats.

Cicéron put alors reprendre son exorde ; mais il y avait dans cet incident de quoi troubler l'avocat.

Qu'on se figure bien la situation et le lieu de la scène. Domitius, qui préside le débat, est sur le Tribunal, à la gauche du Forum, devant le temple de Castor, dont trois colonnes indiquent aujourd'hui, l'emplacement. Au pied du Capitole, du côté de l'Ærarium, c'est-à-dire du temple de Saturne, dont huit colonnes sont encore debout, Pompée est assis, comme la veille, entouré de ses soldats. En présence des lieux, on s'explique pourquoi Cicéron, s'adressant à lui, disait : *J'élève la voix pour que tu m'entendes*¹.

En effet, il y avait entre eux plus de la demi-longueur du Forum. C'était ce même Forum dans lequel peu de temps auparavant avaient eu lieu les scènes de désordre qui suivirent la mort de Clodius ; Cicéron, en l'accusant d'avoir incendié mort le temple du sénat qu'il voulait renverser vivant, pouvait montrer les ruines de la Curie embrasée par ses funérailles.

On le sait, le discours que nous admirons n'est point celui que Cicéron prononça, et probablement on peut en dire autant de la plupart de ses autres discours. En général, ils n'étaient point lus² et n'étaient pas non plus entièrement appris par cœur comme ceux de nos prédicateurs. Improvisés³, au moins en partie, ils furent ensuite retouchés par l'auteur avant d'être publiés.

Plusieurs allusions aux circonstances des jugements ont dû être suggérées par la présence des lieux eux-mêmes ; en les voyant tels qu'ils sont, en se les représentant tels qu'ils étaient, on comprend mieux, et surtout on sent plus vivement, les mouvements d'éloquence qu'il ont inspirés à l'orateur ; on voit naître cette inspiration, on en surprend le secret.

Si l'on veut se faire une idée vraie de tout l'effet oratoire produit par les discours de Cicéron, il faut placer sur cette scène, pour ainsi dire ressuscitée, les personnages qui y figurent, avec leur aspect, leur attitude ; il faut voir dans le procès de Sestius un de ses témoins se lever du tabouret où il était assis près de l'accusé et jurer qu'il l'appuiera jusqu'au bout ; dans le procès de Plancius, une vestale, sortir de sa sainte demeure pour venir embrasser son frère en pleurant devant le peuple ému de piété. et de religion ; enfin, dans le procès qui nous occupe, Milon, ferme et farouche, refusant de rien faire pour attendrir ses jurés, et Cicéron, éperdu, éploré, répandant devant les juges ces larmes auxquelles dédaigne d'avoir recours la fierté de son ami.

Quand on va de Rome à Albano, on traverse le lieu de la rencontre homicide que Cicéron retrace si vivement, mais au point de vue de la défense. M. Rosa a déterminé ce lieu avec une grande précision.

L'événement se passa, dit Cicéron, devant le terrain appartenant à Clodius⁴, sur lequel il construisait une villa. Là étaient, à droite en allant à Rome, au-dessus de

¹ *Te enim jam appello, et ea voce ut me exaudire possis.* (Pr. Mil., 25.)

² On les lisait quelquefois, mais c'était une exception dont le motif est indiqué. Ainsi Suétone a soin de remarquer qu'Auguste lisait les siens ; on pensait leur donner par là plus de poids ; Cicéron, en parlant d'un discours prononcé par lui dans le sénat, dit qu'il l'a lu à cause de l'importance du sujet : *Propter rei magnitudinem dicta de scripto est.* (Pr. Pl., 30.)

³ L'improvisation est évidente quand Cicéron fait allusion à quelque incident imprévu des débats.

⁴ *Ante suum fundum.* (Pr. Milon, 10.)

la route qu'elles dominaient, les substructions démesurées (*insanas substructiones*), dont parle l'orateur.

Là les gens de Clodius, selon Cicéron, attaquèrent Milon d'en haut (*de superiore loco*) et se précipitèrent sur lui.

Cette agression, qui eût mis tous les torts du côté de Clodius, n'est appuyée sur aucun témoignage ; il est plus probable que le combat, une fois engagé, se sentant moins nombreux, ils gagnèrent cette petite hauteur pour prendre une position avantageuse. A peu de distance, aux portes d'Albano, M. Rosa a reconnu la villa de Pompée¹, dans laquelle Cicéron reproche à Clodius de s'être arrêté pour attendre son ennemi et sans autre motif ; car, il le savait, Pompée était alors à Alsium.

C'est peut-être l'argument le plus fort que Cicéron ait employé pour établir le guet-apens. *Était-ce pour voir la villa ?* ajoute-t-il ; *mais il l'avait vue cent fois.* Malice à l'adresse de Pompée, réconcilié avec Clodius, et souvenir amer du temps où Pompée n'y recevait pas Cicéron.

Cicéron a soin de mentionner un temple de la bonne déesse, voisin de l'endroit où Clodius fut frappé, et de rapprocher cette circonstance de l'insulte à cette divinité dont Clodius s'était rendu coupable. Le temple de la bonne déesse n'a point laissé de trace ; mais on ne peut s'en étonner, car, placé dans une propriété particulière², un tel édifice, sans doute peu considérable, devait ressembler plus à une chapelle qu'à un temple. Les défenseurs de Clodius cherchaient à tirer parti du hasard qui l'avait fait tomber sur cette route construite par un autre Claudius, Appius Cæcus, dont elle portait le nom, et, comme on disait : parmi les souvenirs de ses ancêtres.

Cicéron, répondait : *Appius Claudius Cæcus a-t-il construit cette voie pour l'utilité du peuple romain ou pour l'impunité du brigandage de ses descendants ?*³

Et il rappelait que, sur cette même voie Appienne, lors de l'évasion de Tigrane, confié à la garde de Pompée, le noble descendant des Claudii avait donné la mort à un honnête chevalier romain. Enfin, évoquant, lui aussi, les souvenirs que cette voie faisait naître, l'orateur attestait les tombeaux, les autels enfouis des Curiaces⁴, qui n'existaient déjà plus de son temps, et leurs bois sacrés que Clodius avait fait disparaître sous ses substructions insensées ; il adjurait ces tombeaux, qui existaient donc alors, et dont ce passage indique où il faudrait chercher les restes ; enfin il adjurait, contre Clodius, le Jupiter du mont Albain, de la belle montagne où s'élevait il y a cent ans le temple de Jupiter, et qui se dresse encore au-dessus de ce lac, le lac d'Albano, que Cicéron accusait Clodius d'avoir profané par ses coupables plaisirs.

¹ Et non comme on fait d'ordinaire dans la villa Doria.

² Cicéron, *Pr. Milon*, 31.

³ Cicéron, *Pr. Milon*, 5.

⁴ *Vos enim jam, albani tumuli atque luci, vos inquam iniploro atque testor, vosque albanorum obrutæ aræ* (*ibid.*, 52). Ces tombeaux albains, sur la route d'Albe, près de la ville habitée par une population albaine, que pouvaient-ils être autre chose que les tombeaux et les autels des héros albains, des Curiaces ? Les autels, maintenant enfouis, n'étaient-ils pas dédiés au culte de ces héros ? Les Romains n'avaient aucun intérêt national à les conserver ; avec, le temps ils avaient été enfouis sous la terre ; mais les tombeaux et les bois sacrés que la religion empêchait d'abattre avaient duré jusqu'à Clodius.

Enfin Cicéron dit que le lieu est rempli de voleurs¹, par où nous voyons que, de ce côté, les environs de Rome étaient encore moins sûrs de son temps qu'ils ne le sont aujourd'hui.

Cicéron, pour cette belle défense de son ami, s'attribua des honoraires assez fâcheux ; ses lettres, et surtout un passage en grec — dans lequel, jouant sur le nom de Milon, qu'il appelle le Crotoniate tyrannicide, à cause de Milon de *Crotone*, il parle de la vente de ses biens, — ne permettent guère de douter qu'il n'ait fait un bénéfice hors de saison sur les biens du condamné vendus à vil prix².

C'est à dater du procès de Milon que le parti du sénat montre plus clairement sa défiance de César et que Pompée commence contre son habile rival cette guerre sourde et maladroite qui devait le perdre.

Pendant ce consulat, sans partage d'autorité, Pompée prit plusieurs mesures qui sentaient le dictateur. Il mit un frein à la parole en bornant la durée du discours des orateurs³ et défendit de porter des armes dans la ville⁴, sage mesure mais qui ne paraît point avoir été exécutée ; elle a été prise il y a quelques années par un général français à Rome, où l'usage du couteau ne rappelle que trop, de nos jours, l'emploi de la *sica* au temps de Clodius.

Pendant ce temps, César livrait des batailles plus glorieuses que celles qui ensanglantaient le Forum romain. La Gaule, presque entièrement soumise, se soulevait presque tout entière, unie pour la première fois sous la main d'un chef suprême, Vercingétorix⁵. César déploya dans cette nouvelle phase de sa conquête une habileté et une activité extraordinaire et écrasa, s'il faut l'en croire⁶, sous les murs d'Alésia, une armée de trois cent quatre-vingt mille hommes. A Rome, vingt jours d'actions de grâce furent décrétés, encore cette fois ; un historien dit soixante⁷.

Cette victoire permettait de considérer la conquête de la Gaule comme terminée, et dès ce moment la pensée constante du sénat fut d'arracher à César sa province et son armée. C'était bien ce que désirait Pompée, mais il n'osait le dire ouvertement ; sa vanité d'ailleurs et son peu de perspicacité concouraient à le rassurer.

Cicéron était proconsul en Cilicie, assez ennuyé d'être si loin de Rome, y rivant par la pensée, avide de nouvelles⁸, occupé à faire chasser des panthères que son ami Cælius le priait de lui envoyer et à guerroyer dans l'Amanus : il espérait en faire assez pour obtenir le triomphe à Rome, où il était fort impatient de rentrer, mais ne savait pas bien pour qui il prendrait parti à son retour. Ses succès militaires ne parurent pas à Rome très éclatants, car les supplications, c'est-à-dire les actions de grâces aux dieux, décrétés par le sénat, eurent de la peine à passer ; son ami Cælius lui écrivait : *Tes supplications nous ont donné bien du mal*⁹. Sa seule consolation était d'entendre dire, autour de lui : *Voilà donc cet*

¹ *Insidiosus et pleno latronum in loto... latronum occullator et receptor locus.* (*ibid.*, 19.)

² Un bénéfice d'environ cinq cent mille francs. (Dureau de la Malle, *Économie pol. des Rom.*, t. II, p. 293. *Ad Att.*, VI, 11.) Milon s'en plaignait. (*ibid.*, V, 8.)

³ *Imposuit veluti frenos eloquentiæ.* (*De Caus. corr. eloquentiæ*, 58.)

⁴ Pline, *Hist. nat.*, XXXIV, 39, 2.

⁵ César, *Sc. hist.*, p. 158.

⁶ Un capitaine digne de le juger, Napoléon, ne l'a pas cru. (*Précis des campagnes de César*, p. 110.)

⁷ Dion Cassius, XI, 50.

⁸ *Ego res Romanas vehementer exopto et desidero.* (*Ad Fam.*, II, 14.)

⁹ *Ad Fam.*, VIII, XI. *Acriter nos tuæ supplicationes torserunt.*

homme par qui Rome... que le sénat... Tu sais le reste, d'apprendre que son *De Republica* plaisait à Atticus, et que son rival d'éloquence, Hortensius, pour la première fois, avait été sifflé¹.

Les victoires n'étaient pas le seul moyen auquel eût recours l'ambition de César ; il avait soumis la Gaule, il fallait acheter Rome. Vers ce temps, il fit deux acquisitions, l'une peu importante, celle du consul Æmilius Paullus, frère de Lépide le triumvir, dont il paya sept millions et demi² la neutralité équivoque et qui ne gagna même pas l'argent que César lui donnait ; l'autre, très considérable, celle de l'éloquent tribun Curion, qui jusque-là avait été le plus hardi champion du sénat et qui se vendit. ; triste exemple de ces défections qui affligent d'autant plus qu'elles forcent à mépriser le talent.

Curion coûta à César deux millions, selon Velleius Paterculus ; douze millions, suivant Valère Maxime³.

Ce double marché fut profitable à la splendeur monumentale de Rome ; Curion et Paullus employèrent une partie de ce bien, mal acquis à l'orner : l'un fut l'auteur de ce double théâtre sur pivot, dont les deux parties rapprochées formèrent le premier amphithéâtre romain ; l'autre construisit, derrière les boutiques du Forum, une basilique, qui, du nom d'Æmilius Paullus, s'appela la basilique Æmilia : deux moyens de gagner le peuple ; dans ce temps-là quand on se vendait c'était pour l'acheter.

Les deux théâtres étaient en bois et on n'en parle plus après Curion, mais la basilique Æmilia, avec ses colonnes de marbre phrygien (*pavonazzetto*) qu'on a cru retrouver dans celle de Saint-Paul, excitait encore l'admiration de Pline⁴. Sa position n'est pas douteuse ; Stace nous apprend qu'elle faisait face à la basilique Julia⁵, dont on a retrouvé des restes impossibles à méconnaître sur le côté méridional du Forum. Elle était donc en face, du côté septentrional, à l'est de la Curie, près du lieu où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Adrien, dans les murs de laquelle sont des parties antiques ayant appartenu à la Curie ou à la basilique Æmilia⁶.

¹ *Ad Fam.*, VIII, 2.

² Quinze cents talents. (Plutarque, *César*, 29.)

³ Velleius Paterculus, II, 48. Valère Maxime, IX, 1, 6.

Lucaïn a dit de Curion :

Gallorum captas spoliis et Cæsaris auro.

Pharsale, IV, 820.

On croit que Virgile, dans son *Enfer*, l'a désigné par ces mots :

Vendidit hic auro patriam...

⁴ Pline, XXXVI, 24, 2. Les colonnes de Saint-Paul hors les Murs venaient plutôt du mausolée d'Adrien si, comme le dit Nibby (*R. mod.*, I, p. 579), sur quelques-unes était écrit le nom de Sabine, femme d'Adrien.

⁵ Stace (*Silves*, I, 1, 29) dit en parlant du cheval de Domitien, placé dans le forum en avant du temple de la Concorde et du temple de Vespasien, qu'il a d'un côté la basilique Julia et de l'autre la basilique de Paullus :

Hinc Julia tecta tuentur,

Illinc belligeri sublimis regia Paulli.

Ces vers réfutent une opinion de Becker (*Handb.*, p. 303) suivant laquelle la basilique Æmilia ne serait autre chose que la basilique Julia. La découverte qu'on a faite de celle-ci, il y a quelques années, confirme le témoignage de Stace qui distingue les deux basiliques et montre qu'elles étaient vis-à-vis l'une de l'autre. L'épithète *Belligeri*, donnée par Stace à Æmilius Paullus, ne lui convient nullement, car il n'eut jamais de commandement militaire et l'ambiguïté de sa politique lui ôta toute considération. Stace l'a confondu peut-être avec son ancêtre Paul Émile. Je plains Paul-Émile de s'être appelé comme un pareil drôle et d'avoir pu être confondu avec lui.

⁶ D'après Canina (*éd. ant.*, I, p. 140), l'église de Saint-Adrien a été bâtie entre deux murs antiques.

D'abord Æmilius Paullus répara une basilique, la plus ancienne après la basilique Porcia. Élevée du même côté du Forum¹ pendant la censure de Fulvius Nobilior et de M. Æmilius Lepidus² : elle s'appelait **Fulvia**. Les Æmilius la considéraient comme un monument de famille ; un autre M. Æmilius Lepidus l'orna de boucliers de bronze représentant les images de ses ancêtres³.

Après avoir entrepris de restaurer à peu de frais la basilique Fulvia⁴, Æmilius Paullus commença une nouvelle basilique d'une grande magnificence⁵ : il s'était ruiné pour l'élever, il se vendit pour la continuer. Ce fut la basilique Æmilia, qu'on appelait aussi la basilique de Paullus.

Il est triste d'être immortalisé ; par un souvenir de sa vénalité quand on s'appelle comme Paul-Émile.

Malgré les quinze cents talents revus de César, Paullus ne put achever ce monument de sa honte : la guerre civile vint tout interrompre. Ayant abandonné le parti de César, comme il avait abandonné le parti de Pompée, il se brouilla avec son frère qui le fit placer sur la liste des proscrits ; il parvint à s'échapper et mourut obscurément dans l'exil. Son fils adoptif dédia la basilique Æmilia après sa mort⁶.

On n'aime pas à rencontrer Cicéron dans l'histoire d'Æmilius Paullus et de sa basilique, lui qui avait gémi sur la défection d'Æmilius et de Curion. Cicéron⁷, dans une lettre à Atticus où il s'appelle l'ami de César, *quand tu devrais en crever de rire*, a-t-il soin d'ajouter, parle, à propos de ce monument qu'il appelle très glorieux, des soins que lui-même a pris pour acheter le terrain destiné au forum de César⁸. Je préférerais ne pas le voir occupé à obliger celui dont il devait

¹ *Post Argentarias novas* (T. Liv., X, 51). Mais plus à l'est, car Cicéron (*Ad Att.*, IV, 16) dit *in medio foro*, vers le milieu du côté septentrional du Forum, comme le Janus medius, le second des trois Janus qu'on sait avoir existé le long de ce côté du Forum.

² Tite-Live (XI, 51) attribue la fondation de la basilique à Fulvius Nobilior, mais elle pouvait être considérée comme l'œuvre commune des deux censeurs.

³ Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 4.

⁴ *Jam pœne texuit iisdem antiquis columnis* (Cicéron, *Ad Att.*, IV, 16). C'est-à-dire faisait servir à la décoration de la basilique restaurée les anciennes colonnes.

⁵ Plutarque (*César*, 29) dit : *Ἀντί τῆς φουλβίας*, ce qui ne peut signifier ici en face de la basilique Fulvia, car la basilique Fulvia et la basilique Æmilia étaient du même côté du Forum. C'est donc à la place de la basilique Fulvia qu'il faut entendre. Il paraît qu'après avoir commencé par vouloir réparer la basilique Fulvia, Æmilius Paullus, quand il eut reçu les millions de César, abandonna ce projet pour construire un monument entièrement nouveau ; l'ancien avait probablement disparu au temps de Plutarque, et il parlait de la basilique Æmilia comme l'ayant remplacé. Mais la seconde basilique ne pouvait être exactement au même lieu que la première, car celle-ci était à peu près à la hauteur du centre du Forum (*in medio foro*), l'autre à la hauteur de la basilique Julia, près de l'entrée du Forum ; du côté où était le premier des trois Janus. Un scholiaste d'Horace (*Ép.*, 1, 1, 54), en disant qu'il y avait devant la basilique Æmilia deux Janus, semble indiquer qu'elle s'étendait du premier au second, c'est-à-dire jusqu'à l'emplacement où avait été la basilique Fulvia, ce qui pourrait faire supposer que cet emplacement et peut-être quelques restes de l'ancienne basilique Fulvia furent compris dans la nouvelle basilique Æmilia. C'est sans doute aux deux basiliques réunies que Varron (L. lat., VI, 4) donnait le nom de *basilica Fulvia et Æmilia*. Le Janus medius devait se trouver en face du siège du prêteur (temple de Castor), que Cicéron dit aussi *in foro medio* (*Ad Quint. Fr.*, II, 5). La statue d'Antonius, placée devant le temple de Castor (Cicéron, *Philipp.*, VII, 5), lui avait été dédiée comme au patron du Janus medius, celui où se faisaient surtout les prêts usuraires, circonstance qui porte aussi à mettre le Janus medius en face du temple de Castor voisin du putéal de Libon, cher aux usuriers. D'autre part, la basilique Julia va, comme on le lit dans l'inscription d'Ancyre, du temple de Saturne (aux huit colonnes) jusqu'au temple de Castor (aux trois colonnes) ; ceci montre encore que la basilique Æmilia, opposée à la basilique Julia, pouvait s'étendre du premier Janus au second, situé en face du temple, de Castor.

⁶ Quand elle fut brûlée et réparée sous Auguste. (Dion Cassius, LIV, 24.) Voir une médaille. (Dyer, *Roma* ; Smith, *Dict.*, II, p. 787.)

⁷ *Ad Att.*, IV, 16.

⁸ Le forum de César devait être voisin de l'extrémité nord-ouest du grand Forum, où était le Vulcanal, puisqu'on disait que les racines d'un arbre aussi vieux que la ville et planté dans le Vulcanal avaient atteint le forum de César. Avant que M. Mommsen le premier eût découvert la vraie place du Comitium, et par suite celle du Vulcanal, on le transportait à l'extrémité sud-est du Forum romain et par là en suivant les racines de l'arbre

applaudir les meurtriers, mais c'est, je crois, à tort qu'on lui a reproché d'avoir manié ces fonds dont César laissait volontiers une partie dans les mains par lesquelles il les faisait passer¹. Dans la vie de Cicéron il y a beaucoup de faiblesses, mais pas une trace de vénalité.

Il n'était question alors que d'agrandir le Forum romain, Cicéron ne dit rien autre chose : *Pour agrandir le Forum et l'étendre jusqu'à l'atrium de la Liberté² nous n'avons pas regardé à soixante millions de sesterces³* (douze millions). César, proconsul de la république, ne pouvait encore mettre un forum qui portât son nom à côté de celui du peuple romain ; cela n'était possible qu'après Pharsale, aussi le forum de César ne fut-il dédié qu'après son triomphe. C'est donc lorsque nous serons arrivés à la dernière période de la vie de César que nous aurons surtout à nous en occuper. Dès l'époque à laquelle nous sommes parvenus, César commençait à acheter le terrain destiné à son forum à venir : si quelque chose aide à croire que dès lors César visait au pouvoir suprême, c'est bien cela.

Mais le proconsul pouvait remplacer les septa, où se tenaient les assemblées du Champ de Mars, par un édifice en marbre avec un toit et un portique de cinq mille pieds ; c'est ce que César voulait faire faire, et il avait confié encore à Cicéron l'exécution de ce projet, qui fut exécuté par Lépide⁴. Les comices furent dédiés par Auguste ; ils eurent un palais de marbre avec un toit et un portique, mais bientôt on ne les rassembla plus.

Cicéron dit que ces Septa du Champ de Mars sont destinés aux *comices par tribus*. Un passage de Suétone, qui se rapporte à la fin de la vie de César⁵, montre aussi les comices par tribus tenus dans le Champ de Mars ; jusque là c'était dans le Forum qu'ils avaient coutume de se rassembler. César les a-t-il transportés loin du Forum accoutumé à la turbulence, hors de la ville, et par conséquent dans un lieu où l'imperium, c'est-à-dire le commandement absolu des généraux, pouvait être exercé, et voulait-il par ce projet d'un monument magnifique destiné à remplacer le vieux septa, éblouir les esprits et les gagner à son dessein ? Du reste, l'intention de tous ses projets de bâtiments n'est pas douteuse, il s'agissait de gagner le peuple pour le soumettre ; mais il était puéril de dire comme Pompée que ces projets furent une des causes de sa rébellion et qu'il voulait renverser l'État pour pouvoir les accomplir.

Afin de rassurer sur son retour et d'endormir les craintes du sénat ; comme s'il n'eût du songer désormais qu'à jouir de son repos et de sa gloire, il faisait construire près de Nemi une villa qu'il fit détruire quand elle fut achevée parce qu'elle ne se trouva pas telle qu'il l'aurait voulue, ou plutôt parce que l'effet qu'il l'avait destinée à produire était produit. Il reste de cette fantaisie à but politique,

dont parle Plinie, en était conduit à mettre le forum César aux environs de Torre dei Conti, mais le Vulcanal remis à sa place remet le forum de César à la sienne.

¹ M. Drumann, toujours très dur pour Cicéron, suppose que César a profité de cette circonstance pour avancer de l'argent à Cicéron (*Gesch. R.*, III, 323). Ce que Cicéron dit de la *liberalitas* de César ne doit point se prendre dans le sens de *libéralité* (*Ad Fam.*, I, 9). Il est bien question d'un personnage qui, à son départ pour la Cilicie, lui a dit espérer quelque chose, et qui, vaincu par les bons offices et les hommages de Cicéron, tes estime plus que tout l'argent du monde (*Ad Att.*, VIII, 5, 8) ; ce passage n'est pas assez clair pour être décisif. D'autres semblent prouver que Cicéron a été le débiteur de César, mais cela n'a, je crois, rien à faire avec le forum de César.

² Nous avons vu que l'atrium de la Liberté était sur le penchant de cette colline, allant du Quirinal au Capitole, que Trajan a supprimée pour établir son propre forum, et jusqu'au pied de laquelle devait s'étendre le forum de César. C'est en effet entre le grand forum et la place Trajane qu'on voit, dans la rue du Ghetarello, un mur qui probablement faisait partie de l'enceinte du forum de César.

³ *Ad Att.*, IV, 16. Suétone dit plus de cent millions de sesterces vingt millions. (*César*, 26.)

⁴ Dion Cassius, LIII, 23.

⁵ Suétone, *César*, 80, et Dion Cassius, LIII, 23.

sous les eaux du lac, une construction en bois qu'on a appelée le vaisseau de Tibère ou de Trajan¹. Selon les habitudes que prit le luxe romain sous les empereurs et que César lui faisait prendre déjà, il avait voulu bâtir sa villa dans le lac même, ainsi que l'on bâtit plus tard tant de villas dans la mer.

Pendant ce temps-là, Cicéron était proconsul en Cilicie ; son correspondant Cœlius lui faisait parvenir les *on dit* de Rome : *On dit tout bas que César a été battu en Gaule, qu'il est entouré ; le bruit s'est répandu que toi-même avais péri*². Les auteurs de cette nouvelle étaient les *subrostrani* (les oisifs qui se tenaient sous la tribune). Cœlius, pour les séances du sénat, le renvoyait à la *Gazette de Rome*³, dont il lui adressait plusieurs numéros⁴, l'engageant à passer les inutilités qui s'y trouvaient, les listes des décès et le compte rendu des pièces tombées.

J'ai dit qu'au milieu des gorges de la Cilicie, Cicéron était agréablement occupé du succès auprès du public et auprès d'Atticus de son livre sur l'*État* ou la *société politique* (c'est le vrai sens de *de Republica*⁵). Ici le lieu de la scène est dans les jardins, nous dirions la villa de Scipion Emilien, probablement près de la porte Capène, non loin du tombeau des Scipions.

C'est le temps des féeries latines. Scipion Emilien reçoit quelques amis qui pendant ces jours de loisir viennent le visiter. Quand Furius, l'un d'eux, paraît, Scipion se lève, le prend par la main et le fait asseoir sur son lit, la place d'honneur à Rome, comme le *canapé* en Allemagne, puis, lorsqu'un esclave annonce que Lælius est sorti de sa maison et vient le voir, Scipion met sa chaussure, prend sa toge et va l'attendre sous le portique ; à son arrivée, il le salue ainsi que ceux qui l'accompagnent, se retourne alors et, debout sous le portique, présente Lælius à ses autres amis. Un nouveau personnage survient : tous le saluent et, comme on était en hiver, la grave compagnie va chercher dans un petit pré le soleil. Les interlocuteurs de l'*Orateur* avaient cherché l'ombre à Tusculum : l'ombre et le soleil jouent un grand rôle dans la vie des peuples méridionaux, et en particulier des Romains.

Cicéron revint d'Asie à Rome, tout occupé de son triomphe peu mérité, dont Caton lui refusait l'innocente satisfaction, que César par lettres et Pompée de vive voix lui faisaient espérer ; cajolé par les chefs des deux partis, sans influence sur l'un ni sur l'autre, se flattant de la paix qui était devenue impossible et aspirant au rôle de médiateur qu'il n'était pas en mesure de jouer. On vint en foule à sa rencontre et son entrée, dit-il, fut aussi belle qu'il pouvait le désirer. Mais il tomba dans le feu de la discorde civile.

Le moment suprême de la république approchait ; la lutte allait s'engager entre la république et l'empire, entre Rome et César, entre la liberté mal protégée contre la tyrannie des factions et le pouvoir absolu d'un maître ; la liberté était malade, elle allait mourir. Il était clair pour quiconque avait les yeux ouverts que César était son ennemi, mais comment la sauver de César ?

¹ Nibby (*Dint.*, II, p. 396) voit là une substruction en bois ; elle est (Suétone, *César*, 46) recouverte d'un grillagé en fer sur lequel sont de grandes briques en fer et ce seul mot : **Caisar**.

² *Ad Fam.*, VIII, 1. Cœlius avait une habitation près de la porte Flumentane (*Ad Att.*, VII, 3) c'est-à-dire près du Tibre et non loin du lieu où fut depuis le théâtre de Marcellus.

³ *Ad Fam.*, VIII, XI. *Commentarium rerum urbanarum. Multa transi ; in primis ludorum explosiones, et funera.*

⁴ *Commentarium rerum urbanarum primum dedi L. Castrinio Pæto, secundum ei qui has litteras tibi dedit. (Ibid., 2.)*

⁵ **Res publica, res populi** ; *populus autem non omnis hominum cœtus quoque modo congregatus, sed cœtus multitudinis juris consensu et utilitatis communione sociatus.* (*De Rep.*, I, 25.) Cicéron se sert du mot **respublica** en parlant de la monarchie. (*Ibid.*, 26.)

Si César eût été un Washington ou un citoyen de l'ancienne république romaine, à l'expiration de son commandement il fût rentré dans Rome comme un simple citoyen protégé seulement par sa gloire et son immense popularité. Mais on ne pouvait attendre cela de lui et il semblait sage de ne pas le pousser à bout. C'est pourquoi Pompée appuya la demande que fit César d'être nommé consul quoique absent. Mais on comprit bientôt le danger qu'il y avait à le laisser revenir à la tête de son armée victorieuse, entouré de la faveur populaire, revêtu du premier pouvoir de l'État : c'était lui livrer la république.

Pour la conserver, il fallait à tout prix lui enlever sa province, et son armée.

Mais ce parti violent donnait à la cause de l'ennemi de l'État une apparence d'équité : on s'y prenait trop tard ou trop tôt ; on avançait l'événement pour prévenir le danger. Après avoir laissé César grandir et se fortifier, on voulut tout à coup l'arrêter et le détruire ; on le mit dans la nécessité qu'il attendait de dominer pour se conserver et d'attaquer pour se défendre.

Le rappel de César devint la grande question ; elle fut mise en avant par le consul Marcellus, ennemi acharné de César, combattue par son collègue Sulpicius. Pompée était absent, ce qui le dispensait de se prononcer. Quand il reparut dans la Curie, son langage fut évasif ; il était embarrassé de son personnage, car il avait l'Espagne pour cinq ans au même titre que César avait la Gaule, et cela par la violation d'une loi dont lui-même était l'auteur.

Curion, vendu à César, ne paraissait point l'être ; Marcellus avait proposé que César déposât son commandement, Curion approuva Marcellus, mais demanda que Pompée déposât le sien. Cela fit hésiter le sénat qui ne décida rien. Pompée s'en alla en Campanie ; il y tomba malade, peut-être de dépit. Quand il revint, après sa guérison, tout le long de la voie Appienne, il fut accueilli par des signes d'allégresse. Dans tous les lieux qu'il traversait on offrait des sacrifices sur son passage, on le recevait avec des couronnes et des flambeaux, on lui jetait des fleurs ; ces hommages achevèrent de lui tourner la tête et de l'aveugler.

En arrivant à Rome, il déclara qu'il était prêt à renoncer à sa province et ne doutait pas que César n'en fit autant. Curion répondit qu'il fallait lui donner l'exemple en exécutant ce qu'il promettait¹.

Personne n'était de bonne foi, chacun des deux rivaux voulait tromper. L'autre et Curion comptait peut-être sur le refus de Pompée pour autoriser celui de César.

Pompée montra de l'humeur et se retira dans sa villa Albaine, s'éloignant selon son usage quand il était mécontent.

Le sénat s'assemble en son absence ; la proposition de Curion, repoussée d'abord, est enfin acceptée. Marcellus sort furieux en s'écriant : *Eh bien, que César soit votre maître !* Curion alla dans le Forum où l'on savait déjà ce qui s'était passé dans la Curie. Il fut reçu avec des applaudissements, et quand il eut déclamé en chaud républicain contre la tyrannie de Pompée, on le reconduisit à sa maison en lui jetant des fleurs, comme on en jetait naguère sur la voie Appienne à ce même Pompée.

Le bruit se répandit dans Rome que César avait passé les Alpes et marchait sur la ville ; Cicéron même le crut déjà à Plaisance. Cette nouvelle, qui causa un grand effroi, était de celles qui ne sont pas encore vraies, mais qui ne lardent pas à l'être. Pompée était toujours hors de la ville ; les consuls allèrent le

¹ César, *Sc. hist.*, p. 183.

trouver, Marcellus lui remit un glaive en lui disant : *Nous t'ordonnons d'aller combattre César ; nous te donnons le commandement des troupes qui sont en Italie et le pouvoir d'en lever d'autres autant que tu le jugeras convenable.* Pompée répondit : *J'obéirai aux consuls.* Et il ajouta : *S'il est nécessaire,* soutenant son personnage de modéré irrésolu jusqu'au bout. Curion, après avoir démenti le faux bruit de l'arrivée de César, s'être plaint des armements que la république faisait pour sa défense, avoir, comme tribun, défendu d'obéir aux consuls, retourna vers César : il avait bien gagné son argent.

Le dénouement approchait. Antoine était tribun comme Curion l'avait été ; son langage à la tribune fut encore plus violent contre Pompée, ce proconsul d'Espagne qui campait aux portes de Rome avec une armée. Pompée commençait à craindre César, mais trop tard, comme disait Cicéron¹. On n'avait rien fait pour le désarmer et tout pour l'irriter ; cela ne lui donnait aucun droit, mais lui créait une grande force. De Ravenne, il se mit à traiter avec le sénat et lui fit connaître ses conditions : Pompée et lui déposeraient le pouvoir proconsulaire, mais jusqu'à l'élection des consuls on lui laisserait deux légions, la Gaule cisalpine et l'Illyrie, au moins l'Illyrie et une légion. Si le sénat acceptait, César, sûr d'être nommé consul, ayant pour lui la faveur de l'armée et du peuple, était le maître et la république romaine avait cessé d'exister.

Tous ceux qui ne voulaient pas d'un maître, qui voulaient conserver la constitution de leur pays quoique ébranlée et sa liberté quoique orageuse, tous ceux-là devaient repousser ses conditions, qu'un général, quelque habile et quelque heureux qu'il eût été, n'avait nullement qualité pour imposer. Cette lettre était une sommation à Pompée de déposer le pouvoir, une promesse en ce cas de le déposer également ; si Pompée refusait une menace de venir à Rome venger les injures faites à lui, César, et à ses amis.

On refusa d'abord d'entendre la lecture de la lettre ; deux tribuns qui appartenaient à César, Cassius Longinus et Antoine, en obtinrent la lecture : elle fut regardée avec raison comme une déclaration de guerre à laquelle il n'y avait pas à répondre.

Ici commence une suite de délibérations orageuses dont le lieu n'est point indiqué et qui durent se passer dans différents temples, peut-être dans la Curie de Pompée ; la Curia Hostilia avait brûlé aux funérailles de Clodius et n'était pas encore relevée. Il semblait que le sénat, quand la dernière heure de son importance politique était près de sonner, en fut averti par le sort qui lui enlevait le lieu ordinaire de ses réunions : la Curie n'existait plus et bientôt le sénat n'existerait plus que de nom.

Dans ces séances agitées, un petit nombre de voix s'élevèrent en vain pour que l'on donnât du temps à César, qu'on cherchât à s'entendre avec lui. Toute entente était impossible entre ceux qui voulaient conserver la constitution et celui qui la minait depuis si longtemps et avait résolu de la renverser.

Enfin, le sénat, sur la proposition de Scipion, beau-père de Pompée, décréta que César eût à revenir au terme qui lui serait fixé, sans quoi il serait considéré comme ennemi de l'État. Les deux tribuns voulurent user de leur droit d'intercession pour empêcher l'effet de la loi ; on n'en tint compte. Enfin, le mot sacramentel des grands périls et souvent des grandes violentes, fut prononcé : *Que les magistrats avisent... la république est en danger.*

¹ *Cæsarem sero cæpit timere.* (Ad Fam., XVI, XI.)

A ce moment, aucune vie n'étant plus assurée, les consuls invitèrent les tribuns à se retirer. Antoine, toujours plein d'audace, s'élança, de son siège au milieu de l'assemblée et protesta contre cette atteinte portée à l'autorité du proconsul : disant que les auteurs du décret qui vient d'être rendu doivent être chassés de la Curie comme des homicides et des scélérats ; annonçant la guerre, les exils, les proscriptions et dévouant aux puissances infernales les auteurs de tant de maux ; puis il sortit avec Cassius et Curion. Un détachement de Pompéius entourait la Curie ; ils furent obligés de revêtir des habits d'esclaves pour se sauver et allèrent trouver César dans une voilure de louage.

Pompée, que l'*imperium* retenait hors des murs de la ville, n'avait pas paru dans le sénat¹. Rome, par son ordre, se remplit de soldats, protection dangereuse de la liberté ; aussi n'entend-on pas parler en ce moment d'assemblée au Forum, le Forum est muet, tout se passe dans le sénat. Le sénat fut convoqué hors de la ville, probablement dans la Curie de Pompée, près de sa maison. Cette fois il parut, approuva tout, et sembla plein d'espoir ; le trésor public fut mis à sa disposition. Caton tança vertement le préteur Roscius qui demandait qu'on envoyât une députation à César. Les principaux sénateurs se rendirent dans diverses parties de l'Italie pour lever des troupes et rassembler de l'argent. Cicéron choisit la tôle de Campanie, où il avait des propriétés et où étaient sa villa de Cumes et sa villa de Pompéi.

César avait passé le Rubicon et semblait marcher sur Rome. La terreur y était grande ; les prodiges abondaient, on pressentait la fin de la république, on voyait déjà César vengeant ses injures par des proscriptions² et livrant à ses Gaulois le Capitole ; les grands personnages s'enfuyaient dans leurs villas et des gens sans aveu accouraient dans Rome pour aider à la piller. Telle était la physionomie de la ville (*forma urbis*³). La maison de Pompée était assiégée par les sénateurs ; chacun lui apportait une nouvelle, tantôt rassurante, tantôt alarmante ; chacun lui adressait une excitation ou un reproche. Cicéron, qui de loin partageait toutes ces alternatives de confiance et de découragement, a peint la politique de Pompée, en deux mots : *Timidité et confusion*⁴, et l'état de Rome en disant : *Tout est plein de terreur et d'aveuglement*⁵. Il y a de ces moments-là pour les peuples.

Sans attendre César, qui était encore loin, Pompée déclara le siège du gouvernement transporté à Capoue, et, sur un faux bruit de l'approche de César, quitta précipitamment Rome avec les deux consuls et toutes les autorités, sans prendre le temps d'emporter le trésor⁶. Rome est livrée à elle-même et dans une situation où elle ne s'était jamais vue jusque-là ; Cicéron a appelé ce départ, auquel il tenta de s'opposer, une fuite très honteuse : *Fugam ab urbe turpissimam*⁷.

Les inquiétudes de ceux qui demeuraient étaient affreuses ; le désespoir de ceux qui s'éloignaient fut profond ; pendant toute la nuit, ils errèrent

¹ César, *De Bell. civ.*, I, 4, éd. Oberlin. Je crois qu'il faut lire **aberat** et non **aderat** dans cette phrase : *Hæc Scipionis oratio quod senatus in urbe habebatur Pompeius que aderat, ex ipsius ore Pompeii mitti, videbatur.*

² César, *Sc. hist.*, p. 207.

³ *Formam mihi urbis exponas.* (*Ad Att.*, VIII, 12.)

⁴ *Nihil esse timidus constat, nihil perturbatus.* (*Ad Att.*, VII, 13.)

⁵ *Plena timoris et erroris omnia* (*ibid.*, 12). Le sien, hélas ! était bien grand, car il se flattait encore de jouer le rôle de conciliateur et demandait à Atticus de lui envoyer le livre de Démétrius Magnès sur la Concorde pour y chercher des arguments. (*Ad Att.*, VIII, 12.)

⁶ *Ad Att.*, VII, 21. *Ibid.*, VIII, 2. *Qui urbem reliquit idest pecuniam... huic (Cæsari) tradita urbs est nuda præsidio, referta copiis* (*Ad Att.*, VII, 12).

⁷ *Ad Att.*, VII, 21.

tumultueusement dans la ville, le matin ils allèrent dans les temples, invoquant les dieux, les priant, baisant le pavé (on se croit dans la Rome de nos jours) et pleurant leur patrie qu'il fallait quitter. *Il y eut beaucoup de larmes aux portes*, dit Dion Cassius (XLI, 9) ; *les uns s'embrassaient et saluaient Rome encore une fois, les autres pleuraient sur eux-mêmes et mêlaient leurs prières à celles de leurs amis qui partaient ; on criait à la trahison et on en maudissait les auteurs ; vous eussiez dit deux villes et deux peuples, l'un en marche et en fuite, l'autre abandonné qui restait pour mourir.*

César laissa Rome sur sa droite et, suivant la côte, alla chercher Pompée à Brindes. Pompée ne l'attendit point et passa en Épire ; César, qui n'avait pas de vaisseaux sous la main et ne voulait pas que l'armée d'Espagne pût menacer la Gaule et l'Italie, s'abstint de le suivre et jugea plus prudent de revenir à Rome préparer les moyens de le vaincre. Cette marche de soixante jours à travers l'Italie presque sans coup férir, les troupes et les généraux envoyés contre César passant de son côté, ressemble beaucoup à la marche en vingt jours de Cannes à Paris ; cependant elle est moins merveilleuse, mais il y a entre elles une différence : César était bien coupable, car il marchait sur Rome au mépris des lois, mais il ne venait pas jouer le sort de son pays contre l'Europe encore sous les armes hélas ! et, malgré des prodiges de résistance, y amener l'ennemi.

A Rome, César convoqua ce qu'il appelle dans ses Mémoires *le sénat*, c'est-à-dire les poltrons et les traités à la république qui n'avaient pas suivi les consuls et Pompée. Dans un discours, conservé par lui, il se plaignit beaucoup de ses ennemis ; mais parce qu'un général a de justes sujets de mécontentement, son mécontentement lui donne-t-il le droit d'attaquer à main armée le, autorités régulièrement constituées et la constitution elle-même ? Quoi que pût dire César, sa présence à Rome était un crime contre l'État (*violata respublica*¹).

Sur sa route et à son arrivée, par cette clémence calculée, *insidiosa clementia*, disait Cicéron, dont César savait toujours se servir à propos, comme en Gaule il se servit plus d'une fois de la cruauté, il eut bientôt rassuré ceux qui craignaient de voir dans cet ambitieux sans colère un furieux comme Marius ; mais César montra que la violence ne lui coûtait rien lorsqu'elle lui était utile et que les scrupules religieux ne l'arrêtaient point.

Le trésor de l'État, qui s'appelait le trésor très saint, était renfermé dans l'Ærarium, attenant au temple de Saturne², dieu de l'âge d'or, âge où l'on ne volait point, mais l'âge d'or était passé et les deux Marius avaient donné l'exemple du pillage de l'Ærarium. César ordonna que le trésor lui fut livré ; le tribun Metellus eut le courage de se placer devant la porte du temple. César, peu clément ce jour-là, le menaça de le tuer³, ajoutant : *Tu m'appartiens, toi et tous*

¹ Cicéron, *Ad Att.*, VII, 17.

² *Quod in sanctiore terario ad ultimos casus servabatur* (Tite-Live, XXVII, 10). Ce mot *sanctius* a fait supposer qu'il y avait deux et même trois *æraria*. Je crois que *sanctius* indique seulement ici la partie la plus sacrée du trésor, celle, comme dit Tite-Live, qui était réservée pour les cas extrêmes. Il y avait aussi un trésor public dans le temple de la Diane d'Éphèse et au Parthénon (Hirt, *Gesch. de Bauck.*, II, p. 130). Ou voit encore à Rome qu'il existait un espace vide sous le temple de Saturne, là étaient sans doute les vingt-cinq mille ou soixante mille lingots d'or et d'argent et les huit millions en espèces. (Dr., *Gesch. R.*, III, p. 446.)

³ César (*B. Civ.*, I, 14) plaide la circonstance atténuante et dit que le trésor n'était pas fermé. Pompée s'était ravisé et avait ordonné aux consuls d'aller chercher le trésor à Rome (*Ad Att.*, VII, 21) : ainsi il ne pouvait échapper aux spoliateurs ; mais, comme le dit Cicéron, si les consuls étaient venus à Rome, César ne les aurait pas laissés sortir : *Exeant : quis sinat ?*

... *Tum conditus imo.*

*Eruitur templo multis intactus ab annis
Romani census populi.*

Lucaïn, *Pharsale*, III, 655.

ceux qui se sont armés contre moi. Il était difficile de fouler aux pieds plus insolamment tout droit. Les consuls, dans leur simplicité, avaient pris la précaution d'emporter la clef du trésor ; César fit briser les portes¹. Si jamais il y eut vol, et vol avec effraction, ce fut ce jour-là.

Le vol du trésor, les menaces de meurtre adressées au tribun firent un certain effet sur le peuple, qui s'irritait encore de la tyrannie en la subissant. Le sénat de César lui-même laissa voir quelque mécontentement, car César partit pour l'Espagne irrité contre lui².

Je n'ai pas à l'y accompagner, mais Marseille étant une des étapes du voyage de Rome, ceux qui liront mon livre à Rome me permettront de mentionner en passant cette forêt que Lucain a chantée, qu'enveloppait une terreur religieuse inspirée par la formidable religion des druides et que César fit abattre pour les besoins de son siège. Elle était voisine de Marseille (*Vicina operi*) et s'élevait épaisse entre des monts dénudés.

*Inter nudatos stabat densissima montes*³ ;

ce qui montre qu'elle se trouvait dans un lieu bas, entre des montagnes arides déjà au temps de César comme elles le sont de nos jours, et ne permet pas de la placer comme on le fait d'ordinaire sur le rocher de Notre-Dame de la Garde, où il n'y avait alors pas plus d'arbres qu'il n'y en a aujourd'hui⁴.

Marseille avait tenu contre les lieutenants de César pendant quarante jours, temps qui lui avait suffi pour éteindre toute résistance en Espagne. Marseille dut céder à César, mais ce fut après avoir héroïquement défendu ses murs et la liberté romaine.

De retour à Marseille, César apprit qu'il avait, selon son désir, été nommé dictateur de la manière la plus illégale ; mais qu'importait la légalité, le temps du droit était passé sans retour. Il fut plusieurs fois dictateur et plusieurs fois consul ; je ne mentionnerai plus ces titres peu sérieux, César fut le maître jusqu'au jour où il fut tué : il n'y a que cela de réel pour l'histoire⁵.

César avait laissé à Rome Antoine pour y commander en son absence ; celui-ci y avait étalé ses vices et avait paru en public précédé par les licteurs et accompagné de la courtisane Cytheris, de bouffons et de pire encore. Il est fâcheux que Cicéron raconte gaiement avoir assisté à un souper où était cette femme⁶. César ne fit aucun reproche à Antoine ; Antoine était dévoué et en fait de mœurs César n'avait pas le droit de se montrer sévère. Durant l'absence de César quelque mécontentement s'était montré au théâtre, mais son retour rapide et glorieux apaisa tout.

Pendant un court séjour à Rome, César promulgua plusieurs lois empreintes de cette modération qui ne justifie point le despotisme usurpé de César, mais qui honore César sans l'absoudre. On s'attendait qu'il abolirait les dettes ; il ne le fit pas, et seulement adoucit la condition des débiteurs. Il distribua du blé à la multitude et se paya de ses dons avec les *ex-voto* des temples : ce ne fut pas là son plus grand crime. Quand il partit pour aller s'embarquer à Brindes, le peuple

¹ César, *Sc. hist.*, p. 216.

² *Ad Att.*, X, 7. *Iratu senatu exiit.* (*Ad Fam.*, VIII, 16.)

³ Lucain, *Pharsale*, II, 428.

⁴ Voyez sur cette forêt druidique mon *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. I, p. 45-6.

⁵ César fut nommé consul d'abord pour cinq ans, puis pour dix ans, puis pour toute sa vie. A Rome, le consulat à vie était une monstrueuse illégalité.

⁶ *Ad Fam.*, IX, 26.

l'accompagna en criant : *La paix !* La guerre civile allait commencer, et les enfants, divisés en pompéiens et césariens, se battaient dans les rues de Rome.

Cicéron était bien embarrassé. Fallait-il suivre Pompée qui avait livré Rome et déserté l'Italie, duquel il n'attendait rien de bon ? *Tous deux veulent régner*, disait-il avec raison ; fallait-il attendre César, qui apportait certainement la servitude et dont la clémence¹ le rassurait peu, car Curion l'avait averti qu'il ne devait pas s'y fier². De plus, il traînait avec lui six licteurs auxquels il ne voulait point renoncer et qui embarrassaient sa fuite. Incertain de la conduite à tenir, il s'occupait à écrire en latin et en grec les motifs de partir et les motifs de rester³. Dans ses lettres, Cicéron nous peint par ses propres inquiétudes ce qui se passait à Rome dans bien des âmes ; beaucoup se disaient, ainsi que lui : Que va-t-il advenir ? que veut Pompée ? pourquoi a-t-il fui devant César ? que fera César ? que deviendront mes villas ? Comme lui, on était tenté d'aller rejoindre Pompée et l'on ne partait point : on avait une Tullie, un Atticus, une fille, un ami qui tantôt vous exhortaient à faire votre devoir tantôt vous conseillaient d'attendre et de voir comment les choses tourneraient. César ne demandait à Cicéron que la neutralité ; mais c'était lui demander de s'annuler. César eût bien voulu le voir à Rome dans son sénat de renégats : ceci c'était trop honteux, et Cicéron, qui correspondait avec le vainqueur, le suppliait de l'en dispenser⁴. Il avait d'abord eu l'intention de renvoyer sa femme et sa fille à Rome, mais il jugea que cela ferait parler et paraîtrait un premier pas vers son retour ; et il y renonça. En attendant, il formait le projet de visiter l'une après l'autre ses villas, qu'il avait désespéré de revoir ; mais il ne sortait point de ses perplexités et ne pouvait s'arrêter à aucun parti. Rome lui apparaissait, au milieu de son incertitude, sous les aspects les plus contraires. Tantôt c'était une ville sans lois, où il n'y avait plus ni tribunal ni droit, une ville abandonnée au pillage et aux incendies⁵, tantôt il s'écriait : *Et cette ville est debout, les préteurs y jugent, les édiles y préparent des jeux, les gens honnêtes y enregistrent les intérêts payés de leur argent*⁶. Enfin, il se décida à aller, par point d'honneur⁷, rejoindre Pompée avec la conviction qu'il courait à sa perte.

Dans le camp de Pompée il trouva une apparence de Rome, les consuls, la majorité des sénateurs et un grand nombre de chevaliers ; les envoyés de diverses villes de Grèce et d'Asie et plusieurs de ces rois dont on voyait toujours quelques-uns à Rome complétaient la ressemblance, Pompée pouvait croire, comme il le crut en effet, que Rome l'avait suivi.

Le camp de Pompée était le refuge de l'émigration républicaine ; on y avait toutes les illusions des émigrés : César allait être abandonné de ses troupes, bientôt réduites à mourir de faim ; on se donnait des airs de Sylla et on se répandait en menaces à exécuter quand on serait revenu à Rome ; on s'y croyait presque déjà. Les pompéiens, qui transportaient dans leurs tentes de Pharsale les recherches de la vie élégante de Rome, espéraient bientôt les y retrouver ; sûrs de la victoire, ils couronnaient ces tentes de laurier et par avance faisaient

¹ Elle charmait les municipes (*Ad Att.*, VIII, 16), mais quel droit avait César de pardonner ? Sa clémence même fut insultante, dit Montesquieu. (*Gr.*, XI.)

² Curion lui avait dit : *César n'est pas clément par nature ; la clémence est pour lui un moyen de popularité ; le jour où il cessera d'être populaire, il sera cruel.* (*Ad Att.*, X, 11.)

³ *Ad Att.*, IX, 3.

⁴ *Ad Att.*, IX, 11.

⁵ *Ad Fam.*, IV, 1.

⁶ *Ad Att.*, IX, 12.

⁷ *Itaque vel officio, vel fama honorum vel [pudore vietus, ut in tabulis Amphiarus, sic ego prudens et sciens ad pestem ante oculos positam sum profectus.* (*Ad Fam.*, VI, 6.)

louer des maisons dans le beau quartier, se partageaient les dignités de la république, se disputaient le titre de grand pontife porté par César, dont Lentulus s'adjudgeait par avance les jardins et les villas ; il y joignait la maison d'Hortensius, et disposait même de celle du prudent Atticus. Cicéron, mal vu pour sa lenteur à rejoindre son parti¹, ne jouant aucun rôle dans la guerre, reportait aussi, mais plus tristement, sa pensée vers Rome, où ses affaires étaient comme toujours assez dérangées, où ses créanciers devenaient importuns, où il ne trouvait personne qui voulut acheter ses terres, où sa fille, ruinée par un époux prodigue, était dans la gêne, où il craignait toujours que sa chère maison et ses chères villas ne fussent confisquées.

Je n'ai pas à raconter cette campagne d'Épire et de Thessalie dans laquelle César, battu d'abord à Dyrrachium, sut tirer parti de ce revers en le pardonnant à ses soldats et en leur faisant attendre comme une grâce l'occasion de la réparer² ; dans laquelle Pompée, plein tout à la fois de confiance et d'irrésolution, quand son plan était d'affamer et de lasser l'armée de son ennemi, se laissa entraîner à une bataille qui fut la mémorable défaite de Pharsale³.

Pompée était vaincu et avec lui toute chance de liberté détruite ; non que ses intentions fussent meilleures que celles de César⁴, lui aussi voulait la toute puissance, seulement il attendait toujours qu'on la lui offrit et César attendait le jour où il pourrait la prendre. Pompée, grand général si l'on veut mais pauvre politique et mauvais citoyen, était cependant le dernier espoir et comme le dernier asile de la république. Il eût sans doute cherché à la détruire s'il eût triomphé ; il rêvait la dictature de son maître Sylla⁵ ; mais son inhabileté eût mis des obstacles à sa coupable entreprise. La prodigieuse habileté de César triompha de tout. L'un et l'autre jouaient le même jeu ; seulement César jouait bien et Pompée jouait mal ; César ne fit pas une faute et Pompée n'en manqua pas une.

Le parti vaincu à Pharsale était le bon parti, celui de la constitution qu'il fallait réformer, transformer s'il était possible et non détruire, car en la détruisant on créait le pouvoir absolu, le mal sans remède. La corruption était partout, chez les *nobles* comme chez les hommes nouveaux. Les premiers comptaient pourtant dans leurs rangs quelques honnêtes gens ; ils avaient Caton, la vertu même. Dans le parti contraire, je ne puis découvrir un honnête homme. Et il ne faut pas que ce mot *nobles* fasse illusion ; cette aristocratie n'était point fermée ; la naissance n'était nullement nécessaire pour y prendre place et y jouer un grand rôle ; Marius, Cicéron, Pompée même le prouvent assez. Il n'y avait alors à Rome nul privilège, nulle inégalité de droit ; toutes les fonctions étaient accessibles à tous. Les justes droits de la vraie démocratie n'étaient donc point en cause, et quant à ce que l'on confond souvent avec eux, l'empire de la multitude, il n'était que trop grand, car c'est par lui, comme il arrive presque toujours, que devait s'établir le despotisme.

Après Pharsale, Cicéron revint en Italie avec une précipitation que lui-même s'est amèrement reprochée, profondément découragé, désespérant de l'avenir, fort

¹ Après la bataille de Pharsale, à laquelle sa santé ne lui permit pas de prendre part, Sextus Pompée voulut le tuer. Caton, qui pensait qu'il aurait pu être plus utile en Italie, le blâmait d'être venu (Plutarque, 38). Pauvre Cicéron !

² César, *Sc. hist.*, p. 244.

³ *Ibid.*, p. 253.

⁴ *Uterque regnare vult.* (Cicéron, *Ad Att.*, VIII, XI.)

⁵ *Sullaturit animus ejus* (*Ad Att.*, IX, 10). *Pompeius occultior non melior*, dit Tacite, parlant de Marius et de Sylla. (Tacite, *Hist.*, II, 38.)

inquiet de la manière dont il serait traité par César et de l'opinion qu'on allait avoir de lui ; attendant avec impatience le moment de rentrer à Rome, cette ville où il avait fait de grandes choses, où il retrouverait son ami Atticus et ses livres, ces autres vieux amis¹. Il y arriva enfin, après s'être arrêté quelque temps dans sa villa de Tusculum, où sa femme vint le retrouver, se plongea, et comme il le disait, se cacha dans l'étude des lettres, cette consolation à laquelle il fut toujours sensible, mais qui ne lui avait pas suffi toujours. Maintenant il se rejetait sur la littérature, dans laquelle il croyait par moments trouver un repos agréable et complet², mais on sent que c'était un pis aller. Au sein de l'étude il regrettait l'éloquence, la Curie, le Forum où il n'y avait plus de place pour lui³ ; Cicéron revenait à la philosophie comme le joueur revient à sa maîtresse ; lui aussi, ayant perdu la partie, s'écriait : *Ô ma chère Angélique !*

Pendant ce temps-là, César battait les pompéiens en Afrique et Caton échappait à la servitude par la mort. En Asie, César triomphait de Pharnace avec une rapidité qu'a immortalisée un mot célèbre : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu*. A Rome, toutes les haines n'étaient pas désarmées puisque ses amis lui écrivaient de ne point débarquer à Alsium, dans la villa de Pompée⁴, car là on pourrait lui faire un mauvais parti. César les crut et prit terre à Ostie.

Peu de temps après que Caton était mort pour demeurer libre, Cicéron, moins héroïque, tout cri écrivant un livre à la louange de Caton, se consolait en soupant, c'est lui qui nous l'apprend, chez les vainqueurs⁵. *Que faire*, ajoutait-il, *il faut se conformer au temps* (*tempori serviendum est*).

Cicéron, et cela le relève un peu, ne pouvait éteindre dans son âme faible mais naturellement généreuse, le sentiment de sa déchéance ; vers la même époque il écrivait à un de ses amis : *Tu me parles de Catulus et de ces temps, qu'y a-t-il aujourd'hui de semblable... Nous étions à la poupe et tenions le gouvernail ; aujourd'hui à peine avons-nous une place dans la sentine du vaisseau*. Il ajoute tristement : *La face de Rome est changée, on ne trouve plus dans l'urbs aucune urbanité ; elle prend un aspect étranger, toute remplie qu'elle est de Transalpins, de Gaulois qui portent des braies*. Il a le projet de quitter Rome et d'acheter près de Naples une villa pour s'y retirer : *A quoi sert d'aller au sénat ? tandis que je suis les débats du Forum ou que j'écris, j'apprends qu'on a reçu en Arménie, en Syrie un sénatus-consulte pour lequel on dit que j'ai voté et dont je n'ai jamais entendu parler*. Les sénatus-consultes se fabriquaient chez César. A cet enjouement douloureux succédait l'amertume de l'humiliation que les lettres d'Atticus cherchaient à adoucir. *Quand je les lis*, lui écrivait Cicéron, *je rougis moins de moi-même* (*minus mihi turpis videor*.)

Ce sentiment de tristesse se retrouve dans le traité de Cicéron sur les Orateurs illustres, auquel il a donné le nom de Brutus. La scène de ce dialogue entre Brutus, Cicéron et Atticus, est à Rome dans le jardin de Cicéron, sur une pelouse, au-dessous d'une statue de Platon⁶. Cicéron y fait l'histoire de l'éloquence

¹ *Ad Fam.*, IX, 1. *Scito enim me, cum in urbem venerim, redisse cum veteribus amicis, id est, cum libris nostris, in gratiam.*

² *Ad Fam.*, IX, 3. *In nostris studiis libentissime conquiescimus.* (*ibid.*, 6.)

³ *Postea quam illi arti cui studueram nihil esse loci neque in Curia neque in Foro viderem, omnem meam curam atque operam ad philosophiam contulisse.* (*Ad Fam.*, IV, 3.)

⁴ Cicéron, *Ad Fam.*, IX, 6. Il paraît que César avait fait sienne la villa de Pompée.

⁵ *Non desino apud istos qui nunc dominantur cœnitare* (*Ad Fam.*, IX, 7). C'est dans ces moments là qu'il s'écriait avec un gémissement de conscience qui désarme : *Incredibile quam turpiter mihi facere videar.*

⁶ *Brutus*, 6.

romaine maintenant muette ; il déplore d'être né trop tard et d'être tombé dans cette nuit de la chose publique.

En effet, César était tout puissant, Pompée était mort en Égypte et Caton dans Utique. La sépulture de Pompée est près de Rome ; avant d'entrer dans Albano on voit, à gauche, le squelette d'un grand tombeau qui était revêtu de marbre ; il est, selon Nibby¹, disposé comme un bûcher à quatre étages. On donnait parfois aux tombeaux cette apparence de bûcher : fut-elle choisie à dessein comme pour consoler l'ombre du grand capitaine qui sur la plage d'Égypte n'avait eu pour bûcher funèbre que quelques planches d'une vieille barque échouée comme sa fortune, auxquelles avait mis le feu la main d'un affranchi fidèle.

Cornélie apporta d'Égypte les cendres de ce cadavre dont la tête manquait : elle avait été coupée par un traître et portée à César dans Alexandrie. César avait d'abord considéré cette tête avec attention pour s'assurer qu'on ne le trompait point, puis, se détournant, avait répandu des larmes, qu'en dépit de Lucain², je crois sincères³. César ne jouait pas la comédie pour rien ; le spectacle de cette fin misérable d'une destinée mêlée à la sienne dut le toucher ; d'ailleurs :

*... Il est aisé de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre.*

César fit brûler la tête avec des parfums et ordonna que les cendres fussent placées dans un sanctuaire élevé par lui, devant la porte d'Alexandrie, à Némésis⁴, la déesse inexorable qui abat toutes les grandeurs et qui devait bientôt abattre la sienne.

En Égypte, des mains pieuses, celles de l'affranchi Philippe et d'un ancien questeur de Pompée, avaient construit pour ce qui restait de son cadavre, qu'ils brûlèrent après l'avoir retiré du Nil où il avait été jeté, un petit monument sur lequel on traça cette épitaphe : **Pour celui qui avait des temples, quel pauvre tombeau !**⁵ C'est de là que Cornélie avait apporté les os de son époux dans le magnifique sépulcre d'Albano. Pompée vint donc reposer près de cette villa où il était allé si souvent chercher un asile contre les agitations de Rome, apporter ses rêves ambitieux et ses éternelles incertitudes. Il avait désiré que les cendres de Julia y fussent déposées, mais le peuple les avait portées au Champ de Mars, dans la tombe des Jules : pour le peuple, elle était moins la femme de Pompée que la fille de César. Aujourd'hui, dans le tombeau destiné à Julia, une autre épouse déposait les restes de Pompée.

Pour Caton, rien ne rappelle à Rome cette mort admirable, ce suicide que Dante, le grand poète catholique, n'a pas osé condamner, accompli avec un calme, une

¹ *Si vede che in origine questo sepulero era foggiato a guisa d'un rogo a quattro diversi ripiani.* (Dint., I, p. 92.)

² Lucain (IX, 1041) a prêté à César un sentiment forcé :

*... Lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto,
Non aliter manifesta putans abscondere mentis
Gaudia, quam lacrymis.*

³ César, *Sc. hist.*, p. 267.

⁴ Appien, II, 90. Ce sanctuaire fut détruit dans une insurrection des Juifs d'Alexandrie sous Trajan. Appien (*B. Civ.*, II, 86) dit qu'Adrien l'ayant trouvé enfoui sous le sable, le fit relever.

⁵ Selon l'auteur du *De Viris illustribus* (77), ces mots plus simples : *Hic situs est magnus*. L'assertion : *Pompeio tumba nulla*, est donc deux fois inexacte.

Les vers prétentieux de Lucain (VIII, 713-4) :

*Pompeio raptum tumulum fortuna paravit,
Ne jaceat nullo vel ne meliore sepulcro,*

ne le sont qu'à moitié.

sérénité, une douceur qui élève l'âme et l'attendrit. Ce suicide fut cependant une erreur ; tout n'était pas perdu par la prise d'Utique, l'Espagne et une armée restaient aux fils de Pompée. César, victorieux et tout puissant se crut obligé d'aller en personne les soumettre. Dans cette dernière lutte, la victoire et la vie pensèrent lui échapper. Caton aurait dû être là ; mais il avait cru la liberté anéantie et l'avènement du pouvoir d'un seul établi sans retour. Il faut tâcher de comprendre que pour une âme fière comme la sienne c'était la dernière des hontes ; il n'avait pas voulu la voir. Après avoir tout disposé pour la fuite de ses amis et s'être occupé d'eux jusqu'au dernier instant, au sortir d'un souper rempli par de graves et calmes entretiens, il s'était retiré dans sa chambre, avait lu le *Phédon*, s'était endormi jusqu'à l'aube et alors s'était tranquillement percé de son épée ; puis, ses amis et son fils étant accourus, l'ayant trouvé encore vivant et voulant le secourir, il avait déchiré ses entrailles et l'appareil mis sur sa blessure, sans emportement, mais parce que, Rome recevant un maître, il avait résolu de ne plus vivre. Tout cela s'était passé dans une petite ville d'Afrique, mais il n'y a rien de plus romain dans l'histoire de Rome¹.

D'ailleurs à Rome le souvenir de Caton est partout, dans le Champ de Mars, dans le Forum, où il combattit de ses discours et de sa personne la démagogie qui, comme toujours, préparait la tyrannie, brava les fureurs et les insultes de la populace et se fit [rainer un jour de la Curie à l'arc de Fabius, la plus grande longueur du Forum ; dans la Curie où il éleva souvent son austère voix contre les corruptions aristocratiques qui déshonoraient la liberté, sans être lui-même, et c'est là pour moi sa grandeur, jamais disposé à l'abandonner ; au Capitole, où il appuya de sa parole le courage que Cicéron montra cette fois contre le parti scélérat de Catilina ; enfin jusqu'au Comitium, dans lequel il joua philosophiquement à la balle le jour où un autre que lui fut nommé préteur².

Nous savons où était la maison de Sylla, au pied d'une saillie occidentale du Palatin qui n'existe plus ; c'est là qu'à l'âge de quatorze ans fut conduit le petit Caton et que voyant apporter des têtes il demanda à son pédagogue pourquoi on laissait vivre cet homme. *C'est*, lui fut-il répondu, *parce que Sylla est encore plus craint qu'il n'est haï*. — *Eh bien*, reprit le brave enfant, *pourquoi ne m'as-tu pas donné un glaive afin que le tuant j'arrache ma patrie à l'esclavage ?* Et il expliqua comment la chose lui serait facile, parce que Sylla avait coutume de le faire asseoir sur son lit³. Ce n'était donc pas une boutade enfantine, mais déjà le sérieux dessein de délivrer Rome d'un monstre.

Son énergie à maintenir le droit fut manifeste dès la première cause qu'il plaida. Les tribuns se réunissaient dans la basilique Porcia, qu'avait fait construire Caton le censeur ; une colonne, qui se trouvait là, les gênait et ils voulurent la faire enlever. Caton fut poussé à la tribune par cette prétention inique et défendit l'intégrité de l'édifice élevé par cet aïeul qu'il avait pris pour modèle. On fut étonné de la vigueur de son éloquence mêlée d'une grâce mâle. Quand il eut obtenu justice, il rentra dans le silence, fortifiant son corps par l'exercice et son âme par la philosophie.

Sa vie fut une pratique constante de la justice. En revenant de servir en Asie contre Mithridate, il trouva aux portes de Rome Lucullus, à qui les créatures de

¹ César, *Sc. hist.*, 290-326.

² *Eodem quo repulsus est die, in Comitio pila insit.* (Sénèque, *Lettres*, 104.)

³ Valère Maxime, III, 1, 2.

Pompée, pour servir sa jalousie, faisaient refuser les honneurs du triomphe ; il obtint que ces honneurs seraient accordés à Lucullus.

Il ne songeait pas au tribunat et allait visiter ses biens en Lucanie quand il apprit sur sa route que Metellus Nepos venait du camp de Pompée, alors démagogue, dans le dessein de se faire nommer tribun ; il revint à Rome pour tâcher de l'être et empêcher un choix qu'il jugeait dangereux. Cette patriotique candidature remplit les nobles d'admiration et de joie ; ils accoururent dans le Forum avec leurs clients en si grand nombre que Caton pensa être étouffé.

J'ai dit les luttes qu'il livra dans le Forum à César et à Pompée, coalisés par ambition contre, le peuple, que tous deux caressaient pour l'asservir. Dans le procès de Clodius, il vint déposer contre lui, et, ad sein de la Curie, flétrit les intrigues formées pour le faire absoudre. Pendant ce temps Pompée, comme il lui arrivait souvent, se tenait renfermé dans ses jardins. En vain le peuple s'assemblait devant sa porte et demandait à grands cris qu'il intervint dans le jugement, Pompée, qui voulait ménager les deux partis, ne paraissait point.

Pison avait distribué de l'argent dans sa maison pour être nommé consul ; Caton dévoila ces corruptions électorales dans le sénat et fit ajourner les comices. Il lit rejeter la demande des chevaliers qui voulaient obtenir, aux dépens du trésor, une diminution dans le prix de leur ferme, et la mesure agraire proposée à l'instigation de Pompée en faveur de ses vétérans. Il empêcha, au nom de la loi, César d'entrer dans la ville pour solliciter le consulat avant qu'il eût triomphé et le contraignit à sacrifier le triomphe.

Un jour, l'opiniâtre Caton parla jusqu'au coucher du soleil, ce qui ne permit pas de voter. On voit que rien ne le faisait céder ; il ne ménageait personne, ni César, ni Pompée, ni le sénat, ni les chevaliers, ni le peuple.

Comme il avait voulu être tribun pour prévenir un mauvais choix, il voulut être préteur pour empêcher Vatinius de l'être, un des plus détestables agents de César. Il échoua cette fois, mais l'année suivante il fut nommé.

Ce fut pendant sa préture qu'eut lieu un incident souvent cité : il assistait aux jeux célébrés à l'occasion de la fête de Flore. Les spectateurs, par respect pour la gravité de Caton, n'osaient demander que les danseuses parussent nues sur la scène ; on en avertit Caton, et Caton sortit.

Cet incident a fait dire beaucoup de choses inexactes. D'abord il a fait imaginer par les antiquaires un cirque de Flore sur le Quirinal, où il n'y a jamais eu qu'un temple de Flore¹.

Martial, dans une épigramme, a dit à Caton : *Pourquoi, sévère Caton est-tu venu au théâtre ? N'es-tu venu que pour sortir ?* Ce trait spirituel a paru foudroyant pour Caton ; je trouve qu'on y peut répondre. Caton assistait aux jeux de Flore en qualité de magistrat ; quand il connut quel caractère ils allaient prendre, le préteur ne voulut pas en autoriser la liberté par sa présence, et comme il n'avait nullement le droit d'empêcher un divertissement populaire qui à son origine avait probablement un sens religieux², il sortit.

¹ J'ai dit comment une erreur de lecture avait causé cette erreur de topographie et avait transporté dans un cirque imaginaire les jeux floraux qui avaient lieu dans le grand Cirque ; c'est sans doute parce qu'ils y avaient lieu que tout contre le Cirque un temple à Flore (Tacite, *Ann.*, II, 49) avait été élevé par les frères Publicius, auteurs du *clivus* de l'Aventin, ce qui porte à croire que le temple était de ce côté du Cirque.

² Des danses de femmes nues existaient en Thessalie (Athénée, XIII, 86), c'était peut-être un ancien rite pélasge.

Un autre jour, pour avoir attaqué des votes notoirement achetés par les candidats à la dignité consulaire, il fut, au sortir de la Curie, reçu à coups de pierres ; comme il traversait le Forum pour gagner le tribunal, sa suite l'abandonna et s'enfuit. Il revint sur ses pas, monta à la tribune où sa parole désarma l'émeute. Rentré dans la Curie, les sénateurs le comblèrent d'éloges. *Moi, je ne puis vous louer, leur dit-il, car vous m'avez laissé dans le péril.* La liberté eût pu être sauvée s'il y avait eu à Rome beaucoup d'hommes comme Caton ; malheureusement il n'y en avait pas un seul.

Quand César envoya insolemment son ultimatum au sénat, Caton déclara dans la Curie qu'il aimerait mieux mourir que se soumettre à ces conditions.

Tel fut Caton, inflexible et immuable jusqu'à la fin, parmi la mobilité des hommes et des événements. *Nemo mutatum Catonem toties mutata republica vidit*, a dit Sénèque. Sénèque, serviteur trop dévoué de l'empire et apologiste trop complaisant d'un empereur, a rendu justice à Caton : *Les uns, dit-il¹, penchaient pour César, les autres pour Pompée, Caton seul était avec la république.* Salluste, qui du moins savait admirer les vertus qu'il ne pratiquait pas, le césarien Salluste a fait de César et de Caton un parallèle qu'il termine ainsi : *Caton aimait mieux être que paraître honnête².* Horace, l'aimable courtisan d'Auguste, a célébré l'âme inébranlable de Caton, et il pensait sans doute à l'oncle de son ancien général Brutus, en peignant l'homme juste et ferme en son propos dont ni l'emportement d'une multitude voulant l'injustice, ni un tyran qui menace, ne font sortir l'âme de sa ferme assiette. *Mente quatit solida³.*

Les historiens de tous les temps (hors le nôtre, j'en suis fâché pour lui), se sont inclinés avec respect devant ce type de la virilité morale.

Un dernier trait du caractère de Caton : il y avait dans cette âme si forte un grand fond de tendresse, qualité si rare chez les Romains ; il adorait son frère et montra un vrai désespoir quand il le perdit.

Ceux à qui déplaisent la constance dans les sentiments et qu'irrite la fermeté du caractère, qui jugent habile d'abjurer à propos des convictions gênantes, trouvent que Caton était un esprit borné, parce qu'il a conservé les siennes, en ont fait une espèce de fou chimérique. Mais, je l'ai déjà dit, nul ne fut plus clairvoyant que Caton : il avertit Pompée de son aveuglement quand il appuyait la démagogie de César ; il lui prédit qu'en grandissant César il se perdait, et dix ans après Pompée avoua que Caton avait eu raison. A ceux qui redoutaient les divisions de César et de Pompée, il répondit avec un grand bon sens que c'était leur union qu'on devait craindre. Tous deux voulaient la ruine de la république ; lui, qui voulait la conserver, résista à tous deux, sans se faire illusion sur les dangers qu'elle courait, mais ne croyant pas que, parce que la liberté était en péril, il fallait la trahir, y renoncer parce qu'elle était dérégulée, la tuer parce qu'elle était malade.

Je demande au lecteur la permission d'insérer ici quelques vers qui résument la politique de Caton, et désignent nettement le point de vue moral auquel on doit se placer, selon moi, pour juger l'histoire des derniers temps de la république romaine.

¹ Sénèque, *Lettres*, 104.

² *Catilina*, 31.

³ C'est le sens d'*atrocem animum Catonis. Atrox illa fides*, cette fidélité inébranlable. (*Dict.* de Quicherat.)

Il font partie d'un ouvrage sorti des mêmes études que celui-ci et dans lequel j'ai cherché à faire revivre, avec leur physionomie vraie, le temps et les hommes. J'ai cru devoir renvoyer plusieurs fois le lecteur à cet ouvrage, parce que j'ai pu y développer ce qu'il ne m'était permis que d'indiquer ici, et parce qu'il complète pour cette époque, par l'histoire romaine hors de Rome, l'histoire romaine à Rome.

CATON.

*Quand j'ai vu clairement le chemin du devoir,
J'y marche, et par de là je ne veux plus rien voir.
Des hommes, des partis, que fait l'ingratitude ?
D'un peuple fatigué que fait la lassitude ?
Est-ce pour le succès qu'on est honnête ? et rien
Fera-t-il que le bien soit mal et le mal bien ?
Que l'avenir inspire espoir ou défiance,
Cela n'a pas à faire avec la conscience.
Mais nul ne veut vraiment la grandeur de l'État,
Mais chacun songe à soi ; — que m'importe ? un soldat
Lorsqu'il voit que l'armée éprouve une défaite,
Doit-il abandonner son poste, ou tenir tête
A l'ennemi vainqueur, jusqu'au dernier moment
Et mourir ignoré sur le retranchement ?
Rome de liberté, dit-on, n'est plus capable.
S'il en était ainsi, Rome serait coupable ;
Elle serait punie et l'aurait mérité.
mais faut-il pour cela trahir la liberté ?
Parce qu'autour de moi je la vois menacée,
Est-elle donc moins sainte au fond de ma pensée ?
C'est le contraire, et plus je la sens en danger,
Plus je sens qu'il la faut défendre ou la venger¹.*

Un historien d'une grande modération, M. Merivale, a écrit ces paroles : *On enterre les morts et d'autres vivent à leur place ; mais quand la liberté est enterrée, rien ne vit plus.*

Je termine ici l'histoire de la république romaine, car, le sénat vaincu et Caton mort, pour employer l'expression prophétique de l'homme qui est aujourd'hui l'honneur et l'espoir de la tribune française, M. Thiers, ***l'empire était fait.***

FIN

¹ César, *Sc. hist.*, p. 149.